



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, 12.



Mme DE SÉVIGNÉ.

Publié par Ledentu

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR CHARLES NODIER,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ET BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ARSENAL.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

M DCCC XXXVIII.

NOTICE

SUR

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le sceau d'une nouvelle édition, c'est une nouvelle *notice;* tant qu'il restera d'excellents ouvrages à réimprimer, il restera matière devant le livre privilégié à l'industrie du *noticier,* même quand il n'y aura plus rien à dire sur le livre et sur le sujet. C'est sa ressource et son état, et il ne faut pas lui envier ce monopole de préfaces qui rapporte peu de profit, et qui ne donne jamais de gloire. Que seroit-ce d'ailleurs, si la librairie, avertie de la superfluité de ce luxe postiche, s'avisoit de supprimer la *notice?* L'innocent homme de lettres qui en fait métier seroit réduit à composer des volumes, peut-être! Cela est épouvantable à penser.

La *notice* n'a une véritable importance littéraire qu'autant qu'elle sert à éclaircir des faits utiles et peu connus, comme celle de M. de Saint-Surin sur la vie de madame de Sévigné, comme celle de M. de Montmerqué sur les nombreuses éditions de ses *Lettres.* De pareils travaux pouvoient illustrer ce chef-d'œuvre même de la prose françoise, parce qu'ils en expliquent la distribution et qu'ils en facilitent l'intelligence. Ce qu'il y a de mieux à faire après de tels guides, c'est de les suivre et de s'en tenir à leurs enseignements.

Il y a cependant une autre manière de donner au cadre usé de la *notice* quelque apparence de jeunesse et d'originalité : c'est d'y faire entrer à défaut de notions nouvelles sur les faits, de nouveaux aperçus littéraires ou philosophiques sur les questions qu'a soulevées dans le monde de la critique l'ouvrage

qui en est l'objet; et comme l'aspect de ces questions doit se modifier éternellement selon les formes éternellement variées de l'esprit, il n'est pas à craindre que le texte des dissertations d'apparat s'épuise jamais. C'est un merveilleux privilége de la raison de l'homme que de pouvoir s'exercer à l'infini sur les idées les plus claires, sans se répéter ni dans l'expression ni dans le tour; et cette variété seule entretient la vie superficielle des littérateurs, car depuis longtemps les littérateurs n'inventent plus rien qui n'ait été inventé.

De ce dernier genre est le *jugement* de Thomas sur madame de Sévigné, lambeau de prose oratoire d'une portée assez commune pour tout autre écrivain, mais qui prouve dans celui-ci ce que peut l'influence des saines études et des bons modèles. Le nom de madame de Sévigné sous les yeux, et dominé par cet ascendant du vrai qui impose même aux esprits faux, cet orateur si enflé s'est élevé une fois en sa vie jusqu'au naturel, je dirai quelque chose de plus, jusqu'à l'abandon et jusqu'à l'incorrection : car dans une phrase de Thomas, l'incorrection est un hommage que l'art et la manière rendent à la simplicité.

Marmontel écrivoit dans le même temps une comparaison de La Fontaine et de madame de Sévigné dont l'idée première ne manque pas de finesse, et pouvoit donner matière à des rapprochements ingénieux. Sous la plume de l'Encyclopédiste, c'est tout bonnement ce que vous voyez d'ici, pour l'avoir vu mille fois, un thème à contrastes et à reflets balancé sur une antithèse ; et tout chamarré de ces oppositions piquantes qui font trépigner d'aise un auditoire académique; un vrai *passe-partout* de rhéteur, rempli en dernière analyse avec adresse et avec esprit. Ce n'étoit pas d'esprit qu'on avoit faute au dix-huitième siècle pour apprécier madame de Sévigné.

Depuis, madame de Sévigné a été jugée avec une tout autre puissance : elle a été goûtée, sentie, définie par des sympathies plus vives et plus naturelles, dans d'excellentes pages de Sainte-Beuve (voyez ci après page XI), dans des pages délicieuses d'Emile Deschamps, pièces exquises qu'il faut lire, et auxquelles il seroit fort maladroit d'opposer une concurrence inutile, ce n'est vraiment pas mon intention.

Ma notice à moi, c'est celle dont j'ai parlé en commençant ; la scrupuleuse

notice du biographe qui s'attache exclusivement aux particularités nécessaires, qui les emprunte avec soin aux mémoires les plus dignes de créance, et qui se feroit scrupule d'en relever la contexture un peu aride par des ornements empruntés. S'il s'abandonne à quelques rares inductions qui lui paroissent nouvelles, c'est seulement quand elles sortent sans effort de la nature même des choses, et qu'elles jettent une pensée bonne à recueillir au milieu de son travail sommaire, sans en retarder le développement et sans en déranger l'ordonnance.

Après cette préface, trop longue pour une notice qui sera courte, je me hâte d'entrer en matière.

Marie de Rabutin-Chantal, mariée le premier août 1644 au marquis Henri de Sévigné, étoit née le 5 février 1627, et non pas en 1626, comme le disent les anciens éditeurs, sur la foi d'une fausse tradition de famille. Sortie d'une race chevaleresque et pieuse qui a compté des héros et des saints, on peut conjecturer de quelques passages de ses lettres qu'elle vit le jour en Bourgogne, au vieux château de Bourbilly, paroisse de Vic-Chassenay, entre le bourg d'Epoisses et la ville de Sémur, capitale de l'Auxois. C'étoit le manoir de ses ayeux, et les lignes qu'elle lui consacre sont empreintes de cette grace tendre et touchante qui n'appartient qu'aux souvenirs de la patrie : « Enfin, ma chère » fille, dit-elle dans sa lettre du 16 octobre 1673, j'arrive présentement dans le » vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé, suivant la mode de ce » temps-là ; je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques » bois et mon beau moulin, à la même place où je les avois laissés. » Il est fort probable que madame de Sévigné ne retrouveroit plus rien de tout cela, l'emplacement qu'elle décrit étant d'une commodité merveilleuse pour l'établissement d'une forge ou d'une manufacture ; et ceci prouve en passant que la Providence a très-sagement restreint la vie de l'homme à un petit nombre d'années, surtout dans les temps de perfectionnement.

Je ne suis pas éloigné de croire que l'impression des belles scènes pastorales au milieu desquelles sa première jeunesse s'étoit doucement écoulée, a depuis influé beaucoup sur les développements de ce talent enchanteur qui doit pres-

que tous ses charmes à la nature. Elle parle rarement sans émotion de l'aménité des champs, du repos de la solitude, et c'est là qu'elle s'entretient de préférence dans la pratique facile d'une philosophie calme et religieuse. Les idées bienveillantes de l'esprit, les affections vives et fidèles du cœur, ses rêveries, ses langueurs, ses chagrins qui sont quelquefois des plaisirs, ont peu d'accès sous les lambris retentissants de nos villes. L'air n'y est pas assez pur, l'atmosphère n'y est pas assez large, il s'y fait trop de mouvement et trop de bruit. L'ame n'a point de place pour déployer ses ailes, dans cette foule qui la comprime et qui l'étouffe. La mélancolie est une muse champêtre. Lisez Virgile, et prêtez l'oreille avec assurance, car vous entendrez au loin le frémissement de ses bocages et le long murmure de son lac. Cette pensée de Lamartine qui descend jusqu'à vous si chaste, si fraîche, si parfumée de poésie et de sentiment, croyez qu'elle s'est arrêtée un moment dans son vol sous les ombrages de Saint-Point.

On a dit de la marquise de Sévigné qu'elle aimoit son mari sans l'estimer. Celui-ci qui estimoit sans l'aimer la femme la plus aimable de son temps, étoit plus sensible pour quelques autres. Une dispute survenue entre lui et le chevalier d'Albret à l'occasion de madame de Gondran, lui coûta la vie en duel le 4 février 1651. Il laissa une veuve de vingt-quatre ans, un fils mort sans postérité, et une fille qui devint la belle comtesse de Grignan.

Madame de Sévigné qui brilloit alors de toute la fleur de sa jeunesse, qui le disputoit en graces aux plus jolies femmes de la cour, et qui les surpassoit toutes en esprit, ne pouvoit pas manquer d'ardents admirateurs et d'adorateurs empressés. La liste en est longue et curieuse. On y remarque son cousin, le fameux Bussy-Rabutin, dont elle eut dès-lors si cruellement à se plaindre, le spirituel chevalier de Méré, le piquant et facétieux comte du Lude, le prince de Conti, frère du grand Condé, et jusqu'à ce redoutable surintendant qui, nonobstant l'insinuation calomnieuse de Boileau, trouva du moins une cruelle. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'âge qui use le cœur et l'érudition qui le dessèche, ne mirent à l'abri de l'amour qu'elle inspiroit ni le vieux Chapelain, ni l'austère et pesant Ménage. Cependant la presse contemporaine, déjà si insolente et si

brutale, n'a pas osé lui donner un seul amant, quoique les plus rebutés n'eussent jamais suspendu leurs assiduités auprès d'elle. Il semble qu'elle joignoit aux rares avantages dont le ciel l'avoit pourvue, un attrait particulier qui changeoit en estime, en respect et en amitié, les passions les plus vives, et c'est un grand bonheur pour nous. On frémit de penser à l'influence fatale que la tendresse partagée d'un puriste, d'un philologue, d'un homme frotté de grammaire, d'étymologies et de latin, pouvoit exercer sur un si parfait naturel. Qu'on se figure madame de Sévigné malencontreusement éprise du Vadius des *Femmes savantes*, ou plutôt qu'on ne se figure rien, car madame de Sévigné ne seroit pas. On n'en auroit jamais entendu parler.

Il seroit sans doute fort honorable pour madame de Sévigné d'avoir trouvé un préservatif assez puissant contre de pareilles séductions, et surtout contre celles de l'âge dans les sentiments qu'elle conservoit à son volage époux; mais on l'a déjà vu, le marquis méritoit peu que son deuil fût consacré par un des miracles de la piété conjugale, et s'il se rencontroit encore en ce temps-là des Artémises de vingt-quatre ans, ce n'étoit pas pour les infidèles. La passion qui absorba toutes les facultés de cette ame aimante, ce fut celle qu'elle portoit à sa fille, et l'expression dont nous nous servons pour la définir n'est pas trop exagérée, puisque Arnauld d'Andilly la compare à l'idolatrie payenne. Il est arrivé souvent en effet que la tendresse maternelle eut occasion de se manifester par des sacrifices plus éclatants et plus pénibles, mais il est sans exemple qu'elle ait parlé jamais un langage aussi touchant.

Le mariage de la belle Marguerite l'avoit séparée de sa mère par des distances que notre industrie rapproche tous les jours, mais qui paroissoient fort grandes alors; et c'est à peu près là le seul malheur réel qui ait affligé la vie de madame de Sévigné depuis la mort du marquis; mais il fut grand si on le mesure au vide immense de ce cœur maternel qui ne vivoit plus que d'un sentiment. Le temps même qui soulage toutes les douleurs avoit augmenté celle-ci, et de fréquents voyages en Provence où M. de Grignan étoit fixé par les fonctions de son gouvernement, resserrèrent de plus en plus les liens d'une affection si naturelle et si pure, par une longue alternative de nouvelles entre-

vues et de séparations nouvelles. Tant d'amour eut enfin sa récompense. C'est dans un de ces voyages que madame de Sévigné mourut entre les bras de sa fille, à l'âge de soixante-neuf ans et deux mois. Voilà, je pense, à bien peu de chose près, toute la vie de madame de Sévigné. Le reste se compose de petits faits, et surtout d'émotions et de pensées qu'il ne faut apprendre que d'elle.

Je n'ai point encore considéré jusqu'ici comme femme de lettres madame de Sévigné qui ne nous seroit pas connue si elle n'avoit écrit. J'aurai pourtant bientôt fait, car madame de Sévigné n'est heureusement pas une femme de lettres. C'est une excellente mère éloignée de sa fille, incessamment tourmentée du besoin de communiquer avec elle à travers l'espace, comme si elle étoit présente, et dont la sensibilité s'est élevée sans effort à toutes les perfections du style, parce que la sensibilité, c'est le génie. Changez une seule circonstance dans l'histoire de madame de Sévigné ; ôtez-lui la fille adorée dont émanent toutes ses inspirations : ou bien, si vous ne vous sentez pas plus capable que moi de cette fiction cruelle, faites mieux ; laissez-lui sa fille sous la condition si douce pour elle de ne s'en séparer jamais. Vous lui rendrez à ce prix tout le bonheur qui lui a manqué sur la terre, mais vous lui enlèverez en même temps tout l'éclat de ce talent admirable qui l'a distinguée des autres femmes, et qui lui assigne un rang si éminent à la tête des littératures ; madame de Sévigné ne sera plus qu'une personne extrêmement spirituelle, comme les La Suze, les La Fayette, les Deshoulières de son époque ; et, peu jalouse de cette renommée d'auteur qu'elle n'a jamais tenté d'acquérir, elle nous léguera tout au plus son nom dans quelques billets bien tournés à ses parents et à ses amis. Quant aux élans d'admiration, quant aux transports de sympathie qu'excite son souvenir depuis un siècle et demi dans les esprits et dans les cœurs, ils auront disparu avec ses chagrins, avec sa tristesse et ses regrets : tant il est vrai qu'aucune supériorité morale et intellectuelle ne s'acquiert ici-bas qu'elle ne soit chèrement compensée par des épreuves et des sacrifices. On aura beau fouiller dans le mystère des célébrités les plus dignes d'envie. Il n'y a point de gloire vraie, durable et solennelle, qui ne cache un malheur au fond. La Pro-

vidence permet quelquefois à l'humanité de s'élever au-dessus d'elle-même par des conceptions immortelles; mais personne ne sait ce qu'il faut d'angoisses et de larmes pour lui payer ce privilége.

Ce n'est pas tout cependant. Les réputations éclatantes doivent encore une autre expiation aux basses jalousies de la médiocrité. A mesure qu'elles surgissent imposantes, et offusquent de leurs rayons les yeux d'une multitude envieuse, la calomnie se dresse contre elles, et ne se repose plus qu'elle ne les ait souillées de ses poisons. La première atteinte de ce genre fut portée à madame de Sévigné par Bussy-Rabutin son parent, dans un libelle obscène qui rappelle çà et là les graces de Pétrone, et son cynisme partout. Heureusement le trait ne fut que piquant, parce qu'il étoit impossible de l'envenimer davantage sans révolter la conscience publique, et une insulte grossière qui ne va pas jusqu'à la vertu ne sert qu'à la consacrer par le témoignage qu'elle attendoit le moins, l'aveu involontaire de la méchanceté impuissante. Madame de Sévigné pardonna depuis à l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, quoiqu'il lui eût injustement contesté jusqu'à ces avantages extérieurs sur lesquels les femmes n'entendent pas volontiers raillerie. Elle auroit été plus sensible, sans doute, si elle avoit pu le prévoir, au reproche indéfinissable qui lui fut adressé par quelques méchants beaux-esprits des générations suivantes. Une mademoiselle du Sommery, fort connue vers la fin du dix-huitième siècle par le tour caustique de ses idées, et par cette frénésie du paradoxe qui mettoit alors en circulation tant de déplorables mensonges, bien déterminée d'ailleurs à se faire une réputation bonne ou mauvaise aux dépens de la réputation des morts, et à se contenter en désespoir de tout autre succès, de la célébrité d'Erostrate, se piqua de démontrer que madame de Sévigné n'étoit qu'une *caillette*, comme elle avoit prouvé déjà que La Fontaine est un *niais* stupide, et Fénélon un insupportable *bavard*. On ne pouvoit contester du moins à ces propositions le mérite de l'originalité; mais c'étoit peu s'il restoit à madame de Sévigné, audacieusement dépouillée des qualités de son esprit, la plus incontestable des qualités de son cœur. Il falloit encore qu'elle eût été une mère sans tendresse, et presque une mauvaise mère. On osa le dire! Je n'ai qu'une réponse

à faire à cette extravagante absurdité. Mademoiselle du Sommery, dont le goût sophistiqué par la lecture et la conversation des philosophes, n'étoit pas digne de sentir ce charme exquis du style qui fait des *Lettres* de madame de Sévigné un chef-d'œuvre inimitable, étoit plus indigne encore de juger ses sentiments, et je suis étonné qu'un mouvement de pudeur n'ait pas retenu sa plume, à l'instant où elle traçoit le blasphême que j'ai rougi de répéter. Vieille fille, mademoiselle du Sommery n'avoit jamais été mère. Il y a plus. Enfant recueilli dans ses langes par les soins pieux de la charité, mademoiselle du Sommery ne s'étoit point connu de mère. De quel droit auroit-elle sondé le cœur des mères, cette créature isolée dont personne n'avoit voulu pour fille, et dont le sein n'avoit jamais palpité aux moindres émotions de la nature ?

Il est rare qu'une sottise abrupte et téméraire se hasarde chez nous dans un mauvais livre, sans qu'il se trouve un sot pour la répéter, et pour en prendre la responsabilité sur son compte. C'est ce que fit le duc de Nivernais pour celle-ci, et je rends grace au ciel de n'avoir pas suscité contre la mémoire de madame de Sévigné des ennemis plus dangereux que cette bâtarde et ce duc et pair. Superficiel, médiocre et vain, le duc de Nivernais n'avoit point de sens pour goûter les lettres de madame de Sévigné, point d'ame pour comprendre son ame. Le langage plein d'abandon d'une mère ne devait offrir qu'un mystère impénétrable au descendant efféminé des Mancini. Le poète maniéré qui recommençoit La Fontaine, n'entendoit pas plus madame de Sévigné que La Fontaine; et comment les auroit-il entendus? L'esprit a un tact qui lui est propre, et qui s'exerce avec succès sur les questions d'esprit; mais il fait pitié quand il sort de ses limites. La sensibilité aussi a une intelligence qui lui appartient, et c'est avec celle-là seulement qu'il est permis de lire madame de Sévigné, et d'exprimer une opinion sur ses écrits.

Dirai-je enfin (et pourquoi ne le dirois-je pas, puisque ces folies plus ridicules encore qu'elles ne sont impies ont trouvé des partisans, comme toutes les folies nouvelles?), dirai-je que le crâne de madame de Sévigné, philosophiquement arraché au repos de la tombe, dès l'aurore de notre perfectibilité, par les républicains pratiques de 1793, et soumis aux burlesques investigations

du docteur Gall, ne lui a pas montré les *protubérances* merveilleuses qu'auroient infailliblement soulevées à sa surface la tendresse d'une bonne mère et le talent d'un grand écrivain? Les admirateurs de madame de Sévigné se consoleront sans doute aisément de ce démenti solennel donné par la phrénologie à l'opinion publique, à l'histoire et à la nature, en tenant pour certain que la phrénologie a menti, et la phrénologie en est bien capable; mais, par bonheur pour elle et pour le docteur Gall, il n'est pas très-sûr que ce soit la tête de madame de Sévigné qui ait été livrée à cet examen sacrilége. Les déterreurs ont en effet violé vingt sépultures, pour se procurer le plaisir patriotique de jeter aux vents les reste profanés de cette femme immortelle, mais le hasard leur a, dit-on, caché la sienne. On ne peut pas tout faire d'un jour. Ce sera pour une autre fois.

La dernière calomnie qui se soit attachée à la glorieuse vie de madame de Sévigné n'eut pas autant de retentissement parce qu'à l'époque où elle se glissa honteusement dans les notes de l'édition de 1806, le temps et la raison commençoient à faire justice des manœuvres usées d'une vieille tactique. Un nommé Grouvelle, que son éducation avoit destiné à devenir clerc de notaire, et que la révolution alla chercher au fond de l'étude pour le faire ambassadeur, est l'auteur maintenant fort peu connu de cette publication, dont il parvint à déshonorer le texte par un commentaire impertinent. Le but avoué de l'éditeur est d'enregistrer le nom de madame de Sévigné sur le tableau de la confrérie militante des philosophes, opprobre dont Naigeon avoit récemment essayé de flétrir Montaigne, et auquel Pascal lui-même n'avoit pas échappé sous la plume de Condorcet. L'idée d'enlever à cette excellente femme sa foi naïve et respectueuse, et de chercher dans ses scrupules si timorés et si purs le masque d'une incrédulité systématique, étoit certainement fort neuve, mais elle ne souffroit ni critique ni analyse. Cette seconde tentative ne réussit pas mieux que celle des vampires de Grignan. Ce n'étoit ni la tête ni le cœur de madame de Sévigné que Grouvelle avoit exhumés. Elle ne rappelle plus aujourd'hui que ce mot poignant d'une autre femme qu'on peut citer à propos de madame de Sévigné : « Parce que ces misérables-là sont bien sûrs de n'avoir point d'ame, » ils voudroient nous ôter la nôtre. »

Non, madame de Sévigné n'étoit point philosophe, et ce qu'on ne sauroit trop répéter, c'est qu'elle n'étoit pas auteur. Si elle a écrit quelques lettres pour être lues d'une société choisie qui lui composoit une espèce de public, je garantirois que ce ne sont pas les bonnes. Le sceau des bonnes, c'est l'anecdote mystérieuse que l'on ne diroit qu'à l'oreille, la phrase inculte mais vive, incorrecte mais pittoresque, dont on n'oseroit se servir devant un auditoire *précieux* ; la badinerie grivoise qu'on ne se permet que dans le commerce d'une amitié rieuse et peu façonnière. C'est l'abandon, l'effusion, la spontanéité, la négligence enfin *si requise*, au gré de La Fontaine, et qui prête au style de madame de Sévigné une beauté *plus belle encore que la beauté*, plus belle que la grace même. Voilà pourquoi ces *Lettres*, si intéressantes pour l'histoire des mœurs et des personnes, sont surtout d'une importance inappréciable pour l'étude de notre langue, pour la connaissance de ses tours, de ses délicatesses et de ses libertés. Voilà pourquoi rien n'est à leur comparer ni comme enseignement ni comme modèle. Le François de madame de Sévigné, c'est le François tout entier, avec son élévation majestueuse, avec sa tendresse pathétique, avec sa méthode de raisonnement, grave sans être empesée, et claire sans être commune, avec sa vivacité pleine de verve, avee sa simplicité pleine de bonhomie, avec tout ce que le génie a inspiré de beaux mouvements à l'éloquence, et tout ce que l'esprit a donné d'attrait au babil. Quand on a bien lu madame de Sévigné, c'est-à-dire avec un plaisir inexprimable et un ferme dessein de la relire encore, on sait de François ce qu'il faut en savoir.

Cependant, les grammairiens vous diront peut-être...... mais laissez dire les grammairiens !

Ch. NODIER.

Paris, ce 20 avril 1835.

MADAME DE SEVIGNÉ.

PAR SAINTE BEUVE [1].

Les critiques, et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait, ce qui s'y réfléchissait en mille façons, ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentimens, la grace, le piquant, la politesse achevée du langage. En effet c'est bien là, avec des réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sous-entend, c'est là, jusqu'en 1789 environ, le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du XVII[e] siècle, notre civilisation, et partant notre langue et notre littérature n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe, au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau; la France à l'intérieur épuisait son reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons, quelques *ruelles* de beaux-esprits étaient déjà de mode; mais rien n'y germait encore de grand et d'original, et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols, sur les sonnets et les pastorales d'Italie. Ce ne fut qu'après Richelieu, après la Fronde, sous la Reine-Mère et Mazarin, que tout d'un coup, du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux, des salons de l'hôtel de Rambouillet et des antichambres du jeune roi, sortirent, comme par miracle, trois esprits excellens, trois génies diversement doués, mais tous les trois d'un goût naïf et pur, d'une parfaite simplicité, d'une abondance heureuse, nourris des graces et des délicatesses indigènes, et destinés à ouvrir un âge brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière, Lafontaine et madame de Sévigné appartiennent à une génération littéraire, qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs, et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent à la fois à la nature de leurs génies et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme

[1] Extrait des *Critiques et Portraits littéraires*, chez Eugène Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n. 22.

par position, ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs, ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime, de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière. Si donc aujourd'hui, et avec raison, l'on s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugemens rédigés, il y a quelques vingt ans, par les professeurs d'Athénée; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité, et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre tous les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie, du jeu animé des travers, des vices et des ridicules humains, tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et madame de Sévigné, sur une scène moins large, ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine plus rapproché de la nature, madame de Sévigné plus mêlée à la société; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain. Nous n'avons en ce moment à parler que de madame de Sévigné; il semble qu'on ait tout dit sur elle; les détails en effet sont à peu près épuisés; mais nous croyons qu'elle a été jusqu'ici envisagée trop isolément, comme on avait fait long-temps pour La Fontaine, avec lequel elle a tant de ressemblance. Aujourd'hui qu'en s'éloignant de nous, la société, dont elle représente la face la plus brillante, se dessine nettement à nos yeux dans son ensemble, il est plus aisé, en même temps que cela devient plus nécessaire, d'assigner à madame de Sévigné son rang, son importance et ses rapports. C'est sans doute faute d'avoir fait ces remarques et de s'être rendu compte de la différence des temps, que plusieurs esprits distingués de nos jours paraissent assez portés à juger avec autant de légèreté que de rigueur un des plus délicieux génies qui aient existé. Nous serions heureux si cet article aidait à dissiper quelques-unes de ces préventions injustes.

On a beaucoup flétri les excès de la *Régence*; mais avant la régence de Philippe d'Orléans, il y en eut une autre, non moins dissolue, non moins licencieuse, et plus atroce encore par la cruauté qui s'y mêlait; espèce de transition hideuse entre les débordemens d'Henri III et ceux de Louis XV. Les mauvaises mœurs de la Ligue, qui avaient couvé sous Henri IV et Richelieu, se réveillèrent, n'étant plus comprimées. La débauche était tout aussi monstrueuse qu'elle avait été au temps des *mignons*, ou qu'elle fut plus tard au temps des *roués*; mais ce qui rapproche cette époque du XVIe siècle et la distingue du XVIIIe, c'est surtout l'assassinat, l'empoisonnement, ces habitudes italiennes dues aux Médicis, c'est la fureur insensée des duels, héritage des guerres civiles. Telle apparaît au lecteur impartial la régence d'Anne d'Autriche; tel est le fond ténébreux et sanglant sur lequel se dessina, un beau matin, la Fronde, qu'on est convenu d'appeler *une plaisanterie à main armée*. La conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit, semble fabuleuse, et l'on aurait besoin de croire que les historiens les ont calomniées. Mais comme un excès amène toujours son contraire, le petit nombre de celles qui échappèrent à la corruption se jetèrent dans la métaphysique sentimentale et se firent *précieuses*; de là l'hôtel de Ram-

bouillet. Ce fut l'asile des bonnes mœurs au sein de la haute société. Quant au bon goût, il y trouva son compte à la longue, puisque madame de Sévigné en sortit.

Mademoiselle Marie de Rabutin-Chantal, née en 1626, était fille du baron de Chantal, duelliste effréné, qui, un jour de Pâques, quitta la sainte table pour aller servir de second au fameux comte de Bouteville. Elevée par son oncle, le bon abbé de Coulanges, elle avait de bonne heure reçu une instruction solide, et appris, sous les soins de Chapelain et de Ménage, le latin, l'italien et l'espagnol. A dix-huit ans, elle avait épousé le marquis de Sévigné, assez peu digne d'elle, et qui, après l'avoir beaucoup négligée, fut tué dans un duel, en 1651. Madame de Sévigné, libre à cet âge, avec un fils et une fille, ne songea pas à se remarier. Elle aimait à la folie ses enfans, surtout sa fille; les autres passions lui restèrent toujours inconnues. C'était une blonde rieuse, nullement sensuelle, fort enjouée et badine; les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même, dans ses *paupières bigarrées*. Elle se fit *précieuse*; elle alla dans le monde, aimée, recherchée, courtisée, semant autour d'elle des passions malheureuses auxquelles elle ne prenait pas trop garde, et conservant généreusement pour amis ceux même dont elle ne voulait pas pour amans. Son cousin Bussy, son maître Ménage, le prince de Conti, frère du grand Condé, le surintendant Fouquet perdirent leurs soupirs auprès d'elle; mais elle demeura inviolablement fidèle à ce dernier dans sa disgrace, et, quand elle raconte le procès du surintendant à M. de Pomponne, il faut voir avec quel attendrissement elle parle de *notre cher malheureux*. Jeune encore et belle sans prétention, elle s'était mise dans le monde sur le pied d'aimer sa fille, et ne voulait d'autre bonheur que celui de la produire et de la voir briller. Mademoiselle de Sévigné figurait, dès 1663, dans les brillans ballets de Versailles, et le poète officiel, qui tenait alors à la cour la place que Racine et Boileau prirent à partir de 1672, Benserade, fit plus d'un madrigal en l'honneur de cette *bergère* et de cette *nymphe*, qu'une mère idolâtre appelait *la plus jolie fille de France*. En 1669, M. de Grignan l'obtint en mariage, et, seize mois après, il l'emmena en Provence, où il commandait comme lieutenant-général, durant l'absence de M. de Vendôme. Désormais séparée de sa fille, qu'elle ne revit plus qu'inégalement après des intervalles toujours longs, madame de Sévigné chercha une consolation à ses ennuis dans une correspondance de tous les instans, qui dura jusqu'à sa mort (en 1695), et qui comprend l'espace de vingt-sept années, sauf les lacunes qui tiennent aux régions passagères de la mère et de la fille. Avant cette séparation de 1671, on n'a de madame de Sévigné qu'un assez petit nombre de lettres adressées à son cousin Bussy, et d'autres à M. de Pomponne sur le procès de Fouquet. Ce n'est donc qu'à dater de cette époque que l'on sait parfaitement sa vie privée, ses habitudes, ses lectures, et jusqu'aux moindres mouvemens de la société où elle vit et dont elle est l'ame.

Et d'abord, dès les premières pages de cette correspondance, nous nous trouvons dans un tout autre monde que celui de la Fronde et de la Régence; nous reconnaissons que ce qu'on appelle la société française est enfin constitué. Sans doute (et, au défaut des nombreux mémoires du temps, les anecdotes racontées par madame de Sévigné elle-même en feraient foi), sans doute d'horribles désordres, des orgies grossières se transmettent encore parmi cette jeune noblesse à laquelle Louis XIV impose pour prix de sa faveur la dignité, la politesse et l'élégance; sans doute, sous cette superficie

brillante et cette dorure de carrousel, il y a bien assez de vices pour déborder de nouveau en une autre régence, surtout quand le bigotisme d'une fin de règne les aura fait fermenter. Mais au moins les convenances sont observées; l'opinion commence à flétrir ce qui est ignoble et crapuleux. De plus, en même temps que le désordre et la brutalité ont perdu en scandale, la décence et le bel esprit ont gagné en simplicité. La qualification de *précieuse* a passé de mode; on se souvient encore, en souriant, de l'avoir été, mais on ne l'est plus. On ne disserte point, comme autrefois, à perte de vue, sur le sonnet de Job ou d'Uranie, sur la carte de *Tendre*, et sur le caractère de *Romain;* mais on *cause*; on cause nouvelles de cour, souvenirs du siége de Paris ou de la guerre de Guyenne; M. le Cardinal de Retz raconte ses voyages, M. de Larochefoucauld moralise, madame de La Fayette fait des réflexions de cœur, et madame de Sévigné les interrompt pour citer un mot de sa fille, une espièglerie de son fils, une distraction du bon d'Hacqueville ou de M. de Brancas. Nous avons peine, en 1829, avec nos habitudes d'occupations positives, à nous représenter fidèlement cette vie de loisir et de causerie. Le monde va si vîte de nos jours, et tant de choses sont tour à tour amenées sur la scène que nous n'avons pas trop de tous nos instans pour les regarder et les saisir. Les journées pour nous se passent en études, les soirées en discussions sérieuses; de conversations à l'amiable, de causeries, peu ou point. La noble société de nos jours, qui a conservé le plus de ces habitudes oisives des deux derniers siècles, semble ne l'avoir pu qu'à la condition de rester étrangère aux mœurs et aux idées d'à-présent. A l'époque dont nous parlons, loin d'être un obstacle à suivre le mouvement littéraire, religieux ou politique, ce genre de vie était le plus propre à l'observer; il suffisait de regarder quelquefois du coin de l'œil et sans bouger de sa chaise, et puis l'on pouvait, le reste du temps, vaquer à ses goûts et à ses amis. La conversation d'ailleurs n'était pas encore devenue, comme au XVIIIe siècle, dans les salons ouverts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention; on n'y visait pas nécessairement au trait; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y était pas de rigueur. Mais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'étaient, comme dit madame de Sévigné, des conversations *infinies*: « Après le « dîner, écrit-elle quelque part à sa fille, » nous allâmes causer dans les plus agréa- » bles bois du monde; nous y fûmes jusqu'à » six heures dans plusieurs sortes de conver- » sations si bonnes, si tendres, si aimables, » si obligeantes et pour vous et pour moi, » que j'en suis pénétrée. » Au milieu de ce mouvement de société si facile et si simple, si capricieux et si gracieusement animé, une visite, une lettre reçue, insignifiante au fond, était un événement auquel on prenait plaisir, et dont on se faisait part avec empressement. Les plus petites choses tiraient du prix de la manière et de la forme; c'était de l'art que sans s'en apercevoir et négligemment l'on mettait jusque dans la vie. Qu'on se rappelle la visite de madame de Chaulnes aux *Rochers*. On a beaucoup dit que madame de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux : le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume, et le plus de choses qu'elle peut; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il » faut un peu entre amis laisser trotter les » plumes comme elles veulent : la mienne a » toujours la bride sur le cou. » Mais il y a des jours où elle a plus de temps et où elle

se sent davantage en humeur; alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle compose à peu près autant que La Fontaine pour une de ses fables : ainsi, la lettre à Bussy sur le mariage de Mademoiselle ; ainsi la lettre à M. de Coulanges sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas voulu *faner*. Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art, et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisance, faisaient bruit dans la société, et chacun désirait les lire. « Je ne veux pas oublier ce qui m'est » arrivé ce matin, écrit madame de Cou- » langes à son amie; on m'a dit : Madame, » voilà un laquais de madame de Thianges; » j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce » qu'il avait à me dire : Madame, c'est de la » part de madame de Thianges, qui vous » prie de lui envoyer la lettre du *cheval* de » madame de Sévigné et celle de la *prairie*. » J'ai dit au laquais que je les porterais à » sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos » lettres font tout le bruit qu'elles méritent, » comme vous voyez; il est certain qu'elles » sont délicieuses, et vous êtes comme vos » lettres. » Les correspondances avaient donc alors, comme les conversations, une grande importance; mais on ne les composait ni les unes ni les autres; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son ame. Madame de Sévigné loue continuellement sa fille sur ses lettres : « Vous avez des pensées » et des tirades incomparables. » Et elle raconte qu'elle en lit *par-ci par-là* certains endroits choisis aux gens qui en sont dignes; « quelquefois j'en donne aussi une petite part » à madame de Villars, mais elle s'attache » aux tendresses, et les larmes lui en vien- » nent aux yeux. »

Si on a contesté à madame de Sévigné la naïveté de ses lettres, on ne lui a pas moins contesté la sincérité de son amour pour sa fille, et en cela on a encore oublié le temps où elle vivait, et combien dans cette vie de luxe et de désœuvrement les passions peuvent ressembler à des fantaisies, de même que les manies y deviennent souvent des passions. Elle idolâtrait sa fille et s'était de bonne heure établie dans le monde sur ce pied-là. Arnauld d'Andilly l'appelait à cet égard une *jolie païenne*. L'éloignement n'avait fait qu'exalter sa tendresse; elle n'avait guère autre chose à quoi penser; les questions, les complimens de tous ceux qu'elle voyait la ramenaient là-dessus; cette chère et presque unique affection de son cœur avait fini par être à la longue pour elle une contenance, dont elle avait besoin comme d'un éventail. D'ailleurs madame de Sévigné était parfaitement sincère, ouverte, et ennemie des faux semblans; c'est même à elle qu'on doit de dire une personne *vraie*; elle a inventé cette expression pour sa fille. Quand on a bien analysé et retourné en cent façons cet inépuisable amour de mère, on en revient à l'avis et à l'explication de M. de Pomponne : « Il paraît que madame de Sévigné aime » passionnément madame de Grignan? Sa- » vez-vous le dessous des cartes? Voulez- » vous que je vous le dise? *C'est qu'elle* » *l'aime passionnément*. » Ce serait en vérité se montrer bien ingrat, que de chicaner madame de Sévigné sur cette innocente et légitime passion, à laquelle on est redevable de suivre pas à pas la femme la plus spirituelle, durant vingt-sept années de la plus aimable époque de la plus aimable société française.

La Fontaine, peintre des champs et des animaux, n'ignorait pas du tout la société, et l'a souvent retracée avec finesse et malice. Madame de Sévigné à son tour aimait beaucoup les champs; elle allait faire de longs séjours à Livry chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des *Rochers* en Bretagne; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et a peint la nature. On s'aperçoit d'abord que, comme notre bon fabuliste elle a

lu de bonne heure *l'Astrée*, et qu'elle a rêvé dans sa jeunesse sous les ombrages mythologiques de Vaux et de Saint-Mandé. Elle aime à se promener *aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion*, à passer deux heures seule avec les *Hamadryades*; ses arbres sont décorés d'inscriptions et d'ingénieuses devises, comme dans les paysages du *Pastor Fido* et de l'*Aminta* : « *Bella cosa far niente*, » dit un de mes arbres; l'autre lui répond, » *amor odit inertes;* on ne sait auquel entendre. » Et ailleurs: « Pour nos sentences, » elles ne sont point défigurées; je les visite » souvent; elles sont même augmentées, et » deux arbres voisins disent quelquefois les » deux contraires : *La lontananza ogni* » *granpiaga salda, et Piaga d'amor non si* » *sana mai.* Il y en a cinq ou six dans cette » contrariété. » Ces réminiscences un peu fades de pastorales et de romans sont naturelles sous son pinceau, et font agréablement ressortir tant de descriptions fraîches et neuves qui n'appartiennent qu'à elle : « Je » suis venue ici (*à Livry*) achever les » beaux jours, et dire adieu aux feuilles; » elles sont encore toutes aux arbres, elles » n'ont fait que changer de couleur; au lieu » d'être vertes, elles sont aurore, et de tant » de sortes d'aurore que cela compose un » brocart d'or riche et magnifique, que nous » voulons trouver plus beau que du vert, » quand ce ne serait que pour changer. » Et quand elle est aux Rochers : « Je serais fort » heureuse dans ces bois, si j'avais une » feuille qui chantât : Ah! la jolie chose » qu'une feuille qui chante ! » Et comme elle nous peint encore le *triomphe du mois de mai*, quand *le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvrent le printemps dans nos forêts;* comme elle nous fait sentir et presque toucher *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids!* Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques du bois de Buron; elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives et ces *sylvains* dépossédés; Ronsard n'a pas mieux déploré la chûte de la forêt de Gastine, ni M. de Châteaubriand celle des bois paternels.

Parce qu'on la voit souvent d'une humeur enjouée et folâtre, on aurait tort de juger madame de Sévigné frivole ou peu sensible. Elle était sérieuse, même triste, surtout pendant les séjours qu'elle faisait à la campagne, et la rêverie tint une grande place dans sa vie. Seulement il est besoin de s'entendre; elle ne rêvait pas sous ses longues avenues épaisses et sombres, dans le goût de Delphine ou comme l'amante d'Oswald; cette rêverie-là n'était pas inventée encore; il a fallu 93, pour que madame de Staël écrivît son admirable livre de l'*Influence des Passions sur le Bonheur.* Jusques-là rêver, c'était une chose plus facile, plus simple, plus individuelle, et dont pourtant on se rendait moins compte : c'était penser à sa fille absente en Provence, à son fils qui était *en Candie* ou à l'armée du roi, à ses amis éloignés ou morts; c'était dire: « Pour ma vie, » vous la connaissez : on la passe avec cinq » ou six amies dont la société plaît, et à » mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce » n'est pas une petite affaire. Mais ce qui » me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les » jours se passent, et notre pauvre vie est » composée de ces jours, et l'on vieillit, et » l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. » La religion précise et régulière, qui gouvernait la vie, contribuait beaucoup alors à tempérer ce libertinage de sensibilité et d'imagination qui, depuis, n'a plus connu de frein. Madame de Sévigné se défiait avec soin de ses pensées sur lesquelles il faut *glisser*; elle veut expressément que la morale soit chrétienne, et raille plus d'une fois sa fille d'être entichée de cartésianisme. Quand à elle, au milieu des accidens de ce monde, elle incline la tête, et se réfugie

dans une sorte de fanatisme providentiel, que ses liaisons avec Port-Royal et ses lectures de Nicole et de Saint-Augustin lui avaient inspiré. Ce caractère religieux et résigné augmenta chez elle avec l'âge, sans altérer en rien la sérénité de son humeur; il communique souvent à son langage quelque chose de plus fortement sensé et d'une tendresse plus grave. Il y a surtout une lettre à M. de Coulanges sur la mort du ministre Louvois, où elle s'élève jusqu'à la sublimité de Bossuet, comme en d'autres temps et en d'autres endroits, elle avait atteint au comique de Molière.

M. de Saint-Surin, dans ses excellens travaux sur madame de Sévigné, n'a perdu aucune occasion de l'opposer à madame de Staël et de lui donner l'avantage sur cette femme célèbre. Nous croyons aussi qu'il y a intérêt et profit dans ce rapprochement, mais ce ne doit être au détriment de l'une ni de l'autre. Madame de Staël représente toute une société nouvelle, madame de Sévigné une société évanouie; de là des différences prodigieuses, qu'on serait tenté d'abord d'expliquer uniquement par la tournure différente des esprits et des natures. Cependant, et sans prétendre nier cette profonde dissemblance originelle entre deux ames, dont l'une n'a connu que l'amour maternel, et dont l'autre a ressenti toutes les passions, jusqu'aux plus généreuses et aux plus viriles, on trouve en elles, en y regardant de près, bien des faiblesses, bien des qualités communes, dont le développement divers n'a tenu qu'à la diversité des temps. Quel naturel plein de légèreté gracieuse, quelles pages éblouissantes de pur esprit dans madame de Staël, quand le sentiment ne vient pas à la traverse, et qu'elle laisse sommeiller sa philosophie et sa politique! Et madame de Sévigné, est-ce donc qu'il ne lui arrive jamais de philosopher et de disserter? A quoi lui servirait-il autrement de faire son ordinaire des *Essais de morale*, du *Socrate chrétien* et de Saint-Augustin? car cette femme qu'on a traitée de frivole, lisait tout et lisait bien; cela donne, disait-elle, les *pâles couleurs* à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures. Elle lisait Rabelais et l'histoire des *Variations*, Montaigne et Pascal, la Cléopâtre et Quintilien, Saint-Jean Chrysostôme et Tacite, et Virgile, non pas *travesti*, mais *dans toute la majesté du latin et l'italien.* Quand il pleuvait, elle lisait des *in-folio* en *douze jours.* Pendant les carêmes, elle se faisait une joie d'aller *en Bourdaloue.* Sa conduite envers Fouquet dont la disgrace donne à penser de quel dévoûment elle eût été capable en des jours de révolution. Si elle se montre un peu vaine et glorieuse, quand le roi danse un moment avec elle, ou quand il lui adresse un compliment à Saint-Cyr après *Esther*, quelle autre de son sexe eût été plus philosophe en sa place? Madame de Staël elle-même ne s'est-elle pas mise en frais, dit-on, pour arracher un mot et un coup d'œil au conquérant de l'Egypte et de l'Italie? Certes, une femme qui, mêlée dès sa jeunesse aux Ménage, aux Godeau, Benserade, se garantit, par la seule force de son bon sens, de leurs pointes et de leurs fadeurs; qui esquive, comme en se jouant, la prétention plus raffinée et plus séduisante des Saint-Évremont et des Bussy; une femme qui, amie, admiratrice de mademoislle de Scudéry et de madame de Maintenon, se tient à égale distance des sentimens romanesques de l'une et de la réserve un peu mesquine de l'autre; qui liée avec Port-Royal et nourrie des ouvrages de ces *Messieurs*, n'en prise pas moins Montaigne, n'en cite pas moins Rabelais, et ne veut d'autre inscription à ce qu'elle appelle *son couvent* que *sainte liberté*, ou *fais ce que voudras*, comme à l'abbaye de Thélème; une telle femme a beau folâtrer, s'ébattre, *glisser sur les pensées*, et prendre volontiers les choses par le côté familier et divertissant, elle fait

preuve d'une énergie profonde et d'une originalité d'esprit bien rare.

Il est une seule circonstance où l'on ne peut s'empêcher de regretter que madame de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes moqueuses et légères ; où l'on se refuse absolument à entrer dans son badinage, et où, après en avoir recherché toutes les raisons atténuantes, on a peine encore à le lui pardonner ; c'est lorsqu'elle raconte si gaîment à sa fille la révolte des paysans Bas-Bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent. Tant qu'elle se borne à rire des *Etats*, des gentilshommes campagnards et de leurs galas étourdissans, et de leur enthousiasme à tout voter *entre midi et une heure*, et de toutes les autres folies du *prochain* de Bretagne après dîner, cela est bien, cela est d'une solide et légitime plaisanterie, cela rappelle en certains endroits la touche de Molière. Mais, au moment qu'il y a eu de petites *tranchées* en Bretagne et à Rennes une *colique pierreuse,*, c'est-à-dire que le gouverneur, M. de Chaulnes, voulant dissiper le peuple par sa présence, a été repoussé chez lui à coups de pierres ; du moment que M. de Forbin arrive avec six mille hommes de troupes contre les mutins, et que ces pauvres diables, du plus loin qu'ils aperçoivent les troupes royales, se débandent par les champs, se jettent à genoux en criant *meâ culpâ* (car c'est le seul mot de français qu'ils sachent) ; quand pour châtier Rennes, on transfère son parlement à Vannes, qu'on prend *à l'aventure* vingt-cinq *ou* trente hommes pour les pendre, qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue, femmes accouchées, vieillards, enfans, avec défense de les recueillir, sous peine de mort ; quand on roue, qu'on écartelle, et qu'à force d'avoir écartelé et roué l on se relâche, et qu'on pend : au milieu de ces horreurs exercées contre des innocens ou de pauvres égarés, on souffre de voir madame de Sévigné se jouer presque comme à l'ordinaire ; on lui voudrait une indignation brûlante, amère, généreuse ; surtout on voudrait effacer de ses lettres des lignes comme celles-ci : « Les mutins de Rennes se » sont sauvés il y a long-temps ; ainsi les » bons pâtiront pour les méchans ; mais je » trouve tout fort bon, pourvu que les quatre » mille hommes de guerre qui sont à Ren- » nes, sous messieurs de Forbin et de Vins, » ne m'empêchent point de me promener » dans mes bois, qui sont d'une hauteur et » d'une beauté merveilleuse ; » et ailleurs : « On a pris soixante bourgeois ; on com- » mence demain à pendre. Cette province » est un bel exemple pour les autres, et sur- » tout de respecter les gouverneurs et les » gouvernantes, de ne point dire d'injures » et de ne point jeter de pierres dans leur » jardin ; » et enfin : « Vous me parlez bien » plaisamment de nos misères ; nous ne » sommes plus si roués ; en huit jours seu- » lement pour entretenir la justice : la *pen-* » *derie* me paraît un rafraîchissement. » Le duc de Chaulnes, qui a provoqué toutes ces vengeances, parce qu'on a jeté des pierres dans son jardin et qu'on lui a dit mille injures dont la plus douce et la plus familière était *gros cochon*, ne baisse pas pour cela d'un cran dans l'amitié de madame de Sévigné ; il reste toujours pour elle et pour madame de Grignan *notre bon duc* à tour de bras : bien plus, lorsqu'il est nommé ambassadeur à Rome et qu'il part du pays, il laisse toute la Bretagne *en tristesse*. Certes, il y aurait là matière à bien des réflexions sur les mœurs et la civilisation du grand siècle ; nos lecteurs y suppléeront sans peine. Nous regretterons seulement qu'en cette occasion le cœur de madame de Sévigné ne se soit pas davantage élevé au-dessus des préjugés de son temps. Elle en était digne ; car sa bonté égalait sa beauté et sa grace. Il lui arrive quelquefois de recommander des galériens à M. de Vi-

vonne ou à M. de Grignan. Le plus intéressant de ses protégés est assurément un gentilhomme de Provence, dont le nom n'a pas été conservé : « Ce pauvre garçon, dit-elle, » étoit attaché à M. Fouquet : il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à madame » Fouquet une lettre de son mari ; sur cela » il a été condamné aux galères pour cinq » ans; c'est une chose un peu extraordinaire. » Vous savez que c'est un des plus honnêtes » garçons qu'on puisse voir, et propre aux » galères comme à prendre la lune avec les » dents. »

Le style de madame de Sévigné a été si souvent et si spirituellement jugé, analysé, admiré, qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver un éloge à la fois nouveau et convenable à lui appliquer; et d'autre part, nous ne nous sentons disposés nullement à rajeunir ce lieu commun par des chicanes et des critiques. Une seule observation générale nous suffira : c'est qu'on peut rattacher les grands et beaux styles du siècle de Louis XIV à deux procédés différens, à deux manières opposées. Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé, dans l'enfantement duquel on arrive de la pensée à l'expression, lentement, par degrés, à force de tâtonnemens et de ratures. C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion ; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier, qu'on le polisse et le repolisse sans cesse ; il se vante d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie; Fléchier fut moins heureux dans sa prose. Mais à côté de ce genre d'écrire, toujours un peu uniforme et académique, il en est un autre, bien autrement libre, capricieux et mobile, sans méthode traditionnelle, et tout conforme à la diversité des talens et des génies. Montaigne et Régnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons, et la reine Marguerite un charmant en ses familiers mémoires, œuvre de quelques *après-dinées* : c'est le style large, lache, abondant, qui suit davantage le courant des idées; un style de première venue, et *primesautier,* pour parler comme Montaigne lui-même; c'est celui de Lafontaine et de Molière; celui de Fénélon, de Bossuet, du duc de Saint-Simon et de madame de Sévigné. Cette dernière y excelle : elle laisse *trotter* sa plume *la bride sur le cou*, et chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, comparaisons, images, et l'esprit et le sentiment lui échappent de tous côtés. Elle s'est placée ainsi, sans le vouloir ni s'en douter, au premier rang des écrivains de notre langue.

« Le seul art dont j'oserais soupçonner » madame de Sévigné, dit madame Necker, » c'est d'employer souvent des termes géné» raux, et par conséquent un peu vagues, » qu'elle fait ressembler à ces robes flottantes » dont une main habile change la forme à » son gré. » La comparaison est ingénieuse; mais il ne faut pas voir un artifice d'auteur dans cette manière commune à l'époque. Avant de s'ajuster exactement aux différentes espèces d'idées, le langage est porté à l'entour avec une ampleur qui lui donne l'aisance et une grace singulière. Quand une fois le siècle d'analyse a passé sur le langage et l'a travaillé, découpé à son usage, le charme indéfinissable est perdu; c'est à vouloir alors y revenir qu'il y a réellement de l'artifice.

Et maintenant, si dans tout ce qui précède nous paraissons à quelques esprits difficiles avoir poussé bien loin l'admiration pour madame de Sévigné, qu'ils nous permettent de leur adresser une question : l'avez-vous lue ? Et nous entendons par lire, non pas parcourir par hasard un choix de ses lettres, non point s'attacher aux deux ou trois qui jouissent d'une renommée classique, au mariage de Mademoiselle, à la mort de Vatel, de M. de Turenne, de M. de Longue-

ville; mais entrer et cheminer pas à pas dans les dix volumes de lettres mais tout suivre, tout *dévider*, comme elle dit; faire pour elle enfin comme pour *Clarisse Harlowe*, quand on a quinze jours de loisir et de pluie à la campagne. Après cette épreuve fort peu terrible, qu'on s'en prenne à notre admiration, si on en a le courage, et si toutefois l'on s'en souvient encore.

ÉLOGES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Portrait *de Madame* de Sévigné, *par madame* de La Fayette, *sous le nom d'un inconnu.*

Tous ceux qui se mêlent de peindre les belles se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseroient leur dire un seul mot de leurs défauts. Pour moi, Madame, grace au privilège d'*inconnu* dont je jouis auprès de vous, je m'en vais vous peindre tout hardiment, et vous dire vos vérités bien à mon aise, sans crainte de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter; car ce me seroit un grand plaisir, si, après vous avoir reproché mille défauts, je me voyois cet hiver aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous importuner de louanges. Je ne veux point vous en accabler, ni m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans; que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit assez : mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre. Sachez donc, Madame, si, par hasard, vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme, et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les graces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux; et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger que si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entendre, pour avoir démêlé ce qui fait en vous

cet agrément dont tout le monde est surpris. Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je fais les agréables dont on est touché. Votre ame est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs : vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin, la joie est l'état véritable de votre ame, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Vous êtes naturellement tendre et passionnée; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse vous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de La Fayette. Ah, Madame! s'il y avoit quelqu'un au monde d'assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne du trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit de souffrir seul toutes les disgraces à quoi l'amour peut soumettre tous ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentiments fussent expliqués par cet esprit galant que les dieux vous ont donné! Votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne peut se mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne pas le montrer toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligeroit de cacher. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été; et par un air libre et doux, qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des graces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités qui jusqu'ici lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes; car je romprois le dessein que j'ai fait de ne pas vous accabler de louanges; et de plus, Madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et dignes de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

PORTRAIT *de madame* DE SÉVIGNÉ, *par le comte* DE BUSSY-RABUTIN, *tiré de la généalogie manuscrite de la maison de* RABUTIN.

Marie de Rabutin, fille de Celse Benigne de Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Colanges, naquit toute pleine de graces; ce fut un grand parti pour le bien, mais pour le mérite, elle ne se pouvoit dignement assortir. Elle épousa Henri de Sévigné, d'une bonne et ancienne maison de Bretagne, et quoiqu'il eût de l'esprit, tous les agréments de Marie ne le purent retenir; il aima partout, et n'aima jamais rien de si aimable que sa femme. Cependant elle n'aima que lui, bien que mille honnêtes gens eussent fait des tentatives auprès d'elle. Sévigné fut tué en duel, elle étant encore fort jeune. Cette perte la toucha vivement, ce ne fut pourtant pas, à mon avis, ce qui l'empêcha de se remarier, mais seulement sa tendresse pour un fils et pour une fille que son mari lui avoit laissés, et quelque légère appréhension de trouver

encore un ingrat. Par sa bonne conduite (je n'entends pas parler ici de ses mœurs, je veux dire par sa bonne administration), elle augmenta son bien, ne laissant pas de faire la dépense d'une personne de sa qualité, de sorte qu'elle donna un grand mariage à sa fille, et lui fit épouser François Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant pour le roi en Languedoc, et puis après en Provence. Ce ne fut pas le plus grand bien qu'elle fit à Françoise de Sévigné; la bonne *nourriture* qu'elle lui donna et son exemple sont des trésors que les rois même ne peuvent pas toujours donner à leurs enfants; elle en avoit fait aussi quelque chose de si extraordinaire, que moi, qui ne suis point du tout flatteur, je ne me pouvois lasser de l'admirer, et que je ne la nommois plus, quand j'en parlois, que *la plus jolie fille de France*, croyant qu'à cela tout le monde la devoit connoître.

Marie de Rabutin acheta encore à son fils la charge de guidon des gendarmes de M. le dauphin, ce qu'elle fit habilement, n'y ayant rien de mieux pensé que d'attacher de bonne heure ses enfants auprès d'un jeune prince, qui a toujours plus d'égards un jour pour ses premiers serviteurs que pour les autres.

Les soins que Marie de Rabutin avoit pris de sa maison n'y avoient pas seuls mis tout le bon ordre qui y étoit. Il faut rendre honneur à qui il est dû; l'abbé de Colanges, son oncle, homme d'esprit et de mérite, l'avoit fort aidée à cela.

Qui voudroit ramasser toutes les choses que Marie de Rabutin a dites en sa vie, d'un tour fin, agréable, naturellement et sans affecter de les dire, il n'auroit jamais fait; elle avoit la vivacité et l'enjouement de son père, mais beaucoup plus poli. On ne s'ennuyoit jamais avec elle, enfin elle étoit de ces gens qui ne devroient jamais mourir, comme il y en a d'autres qui ne devroient jamais naître.

Voici un éloge que la seule justice me fit mettre au-dessous d'un de ses portraits:

MARIE DE RABUTIN,
MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
FILLE DU BARON DE CHANTAL,
FEMME D'UN GÉNIE EXTRAORDINAIRE
ET D'UNE SOLIDE VERTU
COMPATIBLES AVEC BEAUCOUP D'AGRÉMENTS [1].

LETTRE *du comte* DE BUSSY-RABUTIN *à la marquise* DE COLIGNY.

A LA MARQUISE DE COLIGNY MA FILLE.

Vous avez souhaité, ma chère fille, que je vous donnasse un recueil de ce que nous nous sommes écrit, votre tante de Sévigné et moi. J'approuve votre desir, et je loue votre bon goût; rien n'est plus beau que les lettres de madame de Sévigné; l'agréable, le badin et le sérieux y sont admirables; on diroit qu'elle est née pour chacun de ces caractères. Elle est naturelle, elle a une noble facilité dans ses expressions, et quelquefois une négligence hardie, préférable à la justesse des académiciens. Rien ne languit dans son style, rien n'y est forcé; il n'y a personne qui ne crût qu'il en feroit bien autant: *ma questo facile è quanto difficile.*

Pour ce qui me regarde dans ce recueil, ma chère fille, je n'en parlerai point; je hais les airs de vanité, et encore plus ceux d'une fausse modestie; madame de Sévigné dit que je suis le *fagot* de son esprit, et moi je dis que c'est elle qui m'allume, et ce qui me le persuade, c'est que je n'ai pas tant d'esprit avec les autres qu'avec elle. Mais enfin ce recueil est curieux, et digne d'être dans le cabinet d'un roi honnête homme, c'est-à-dire dans celui de Louis-le-Grand. Tous les gens délicats auroient du plaisir à le lire, si on le

[1] Cette inscription étoit placée au-dessous du portrait de madame de Sévigné, qui étoit dans le salon de M. de Bussy.

voyoit de notre temps, mais quel sera son prix à la postérité? car vous savez, ma chère fille, qu'en matière d'esprit:

> On aime mieux cent morts au-dessus de sa tête
> Qu'un seul vivant à ses côtés.

Vous trouverez encore dans ce recueil quelques lettres de madame de Grignan et de notre ami Corbinelli; mais, outre qu'elles sont presque toutes dans celles de madame de Sévigné, c'est qu'elles ont encore leurs agréments, et qu'elles ne gâtent rien aux endroits où elles se trouvent.

Bussy-Rabutin.

Lettre *de M. le duc* de Villars-Brancas.

Je ferois un volume, s'il falloit vous rendre un compte exact de tout ce que je pense des lettres de madame de Sévigné, et de ce qui m'a passé par la tête en les lisant. Je commence par vous dire en gros que j'en suis charmé; il est bien sûr qu'elle ne les a pas écrites pour être données au public; mais quand elle auroit prévu qu'elles le seroient, je doute qu'elle eût pris beaucoup de peine pour éviter la triste critique de ces petits grammairiens : elle étoit bien éloignée d'aspirer à la perfection grammaticale; je crois qu'elle auroit plutôt fait profession de la mépriser, et qu'elle lui auroit volontiers reproché d'avoir pensé déshonorer les lettres de Voiture. Je suis de son avis, vous n'en avez que trop de preuves dans la barbarie de mon style. Pour moi, je ne trouve rien de plus fade que des lettres étudiées, travaillées, composées dans un commerce journalier entre amis intimes, ou entre une mère et une fille.

Il faut avoir bien peu de sentiment dans le cœur, et de goût dans l'esprit, pour ne pas trouver dans ces lettres des beautés incomparables très-indépendantes de l'élocution. J'avouerai que j'ai trouvé la tendresse de cette mère, par la manière dont elle l'exprime, plus intéressante que bien des spectacles d'amour, dont les poètes et les romanciers nous amusent; et puis, quand on a connu comme nous cet objet si digne d'une passion si prodigieuse et si vraie, elle fait encore plus d'impression. Madame de Sévigné se retient, dans la peur d'ennuyer sa fille; elle met, pour ainsi dire, un frein à l'abondance de ses pensées et de ses expressions, et une digue au débordement de son cœur, pendant que nos poètes se donnent la torture, en multipliant leurs exagérations, et le plus souvent sans justesse.

Il y a des portraits inimitables qu'elle fait sans y penser, et d'un seul trait de plume. Il est pourtant vrai que cette lecture est plus intéressante pour ceux qui, comme nous, ont connu la plus grande partie des personnes dont elle parle, que pour les autres.

Enfin, tout y est naturel et plein de graces; pour les endroits d'imagination où il y a le plus d'esprit, on voit qu'ils lui échappent sans le moindre dessein d'y en mettre. Tout absorbée dans son attention à cet objet à qui elle parle, dont elle est remplie, et qui la porte à autant de distance d'elle-même qu'il y en a entre la Bretagne et la Provence, elle n'avoit garde de songer à ce qu'elle écrivoit en ce temps-là, par rapport à la vanité de bien écrire. J'ai fait encore un usage plus sérieux de ces lettres que de m'en divertir simplement; aucun sermon sur la vanité des choses du monde ne m'a fait tant d'impression. Je n'ai jamais eu l'imagination si frappée : il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, elle avoit fait sortir de terre cet ancien monde que nous avons vu si différent de celui-ci, pour le faire passer en revue devant moi. Elle ressuscitoit si parfaitement tous ceux qu'elle me nommoit, qu'il n'y manquoit pas un trait. Elle m'a fait retrouver d'anciennes douleurs à quoi je ne pensois plus; et elle m'en a fait

regretter d'autres, dont je ne m'étois pas avisé dans le temps de leur mort. Enfin, soit que j'aie tort, soit que j'aie raison, car vous croyez bien que je ne donne pas mon jugement comme une règle sûre, j'ai fait une grande provision de compassion pour en distribuer libéralement à tous ceux qui ne seront pas de mon avis sur ces lettres.

Je ne sais comment je me suis embarqué dans une si longue dissertation; auriez-vous la patience de la lire jesqu'au bout? Je suis bien sûr du moins que vous me pardonnerez mon radotage; et comme ce n'est que devant vous tout seul que j'extravague, je n'ai pas eu la force de m'en contraindre, connoissant votre indulgence pour moi.

Éloge *de Madame la Marquise* de Sévigné, *qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille en l'année* 1777, *par Madame la Présidente* Brisson.

Après les honneurs qu'ont obtenus parmi nous les talents d'un grand orateur, les vertus d'un magistrat, le génie d'un philosophe, les grandes actions d'un homme d'état, les exploits d'un général d'armée, il est bien doux d'offrir un tribut d'admiration à un genre de mérite plus modeste et plus touchant, et de décerner la gloire à un sexe qui n'aspire souvent qu'aux hommages du cœur. Tel est le charme que j'éprouve en célébrant madame de Sévigné; cette femme illustre, dont l'esprit fut presque tout entier dans sa tendresse, en exprimant les affections les plus intimes de son ame dans un commerce épistolaire, sans aspirer à la gloire, sans avoir en vue la postérité, a trouvé dans ses aimables épanchements les titres de son immortalité.

Nous voyons les effusions de sa sensibilité reproduites dans dix volumes que nous lisons avec délices, et que nous finissons avec regret. D'où peut naître un attrait si puissant? quelle magie est capable de rendre toujours nouveau un commerce épistolaire de cette nature, une correspondance dont le fond principal n'apprend rien au lecteur, et l'attache cependant toujours? Cette magie, c'est la nature même; c'est l'esprit, c'est le cœur, dans leur simple négligé; c'est une belle de quinze ans, que l'amour et les graces ont parée pour son réveil, et qui ne se doute pas de ses charmes.

Oui, tout ce qui vient de madame de Sévigné est naturel et charmant; tout ce qu'on peut désirer de vif, d'enjoué, de juste, de facile, de solide, d'agréable, formoit l'esprit de cette femme célèbre : elle joignoit à ces rares qualités le cœur le plus tendre, le plus sincère, le plus éloquent qui fût jamais. Ce cœur pouvoit devenir l'écueil de sa vie; mais il ne s'ouvrit qu'à l'amitié : elle en porta le sentiment au plus haut degré; ce sentiment sublime et délicieux répandoit sur tout ce qui venoit d'elle le charme qu'elle éprouvoit elle-même.

O vous qui étiez ses contemporains, ses amis, qui jouissiez des douceurs de son commerce, quel doux plaisir ne goûtiez-vous pas dans ces soins affecteux, cette tendre sollicitude, ces démonstrations si touchantes, si naturelles, enfin, dans ces saillies d'imagination, dans ces élans de l'esprit qui peignoient d'un trait vif et inimitable les sentiments de son cœur!

O vous qui étiez sa fille, l'objet chéri de son amour et de ses pensées; vous avec qui elle s'abandonnoit sans réserve, et qui avez fait à sa confiance un larcin si précieux, vous seule pourriez louer dignement cette aimable mère!

Pour moi, j'emprunterai la voix de ses amis, de sa fille, de ceux avec qui elle a vécu, pour la célébrer; je ferai souvent parler madame de Sévigné elle-même, en tirant de ses écrits tous les traits qui doivent la représenter, soit dans la société au milieu de

ses amis, soit dans la solitude au sein de sa famille, et dans ses relations avec sa fille.

PREMIÈRE PARTIE.

Marie de Rabutin, d'une famille aussi distinguée par son esprit que par sa naissance, cousine du célèbre Bussy-Rabutin, perdit son père à l'âge de dix-huit mois, et fut élevée par une mère et un oncle dont elle étoit tendrement aimée. Elle reçut une éducation supérieure à celle de son siècle; une étude superficielle de l'histoire, une légère connoissance des langues, formoient le plan d'éducation le plus parfait que l'on suivît en France: ce plan suffisoit néanmoins au petit nombre, qui l'adoptoit; le goût de dissipation et de frivolité ne s'opposoit pas aux succès d'une méthode encore si imparfaite; et le tourbillon du monde, qui ravit aujourd'hui le temps, la réflexion, la santé, n'ôtoit point aux femmes les moments qu'elles pouvoient donner à leurs devoirs et à l'étude. On voyoit se former dans les écoles domestiques, des épouses, des mères; et ce genre de mérite n'excluoit pas les femmes de la supériorité qu'elles surent obtenir dans plusieurs genres de littérature.

Marie de Rabutin eut besoin des ressources qu'assure la culture de l'esprit pour supporter les peines qu'elle éprouva dans son mariage avec le marquis de Sévigné, issu d'un sang illustre, dans la province de Bretagne. Après avoir gémi de plusieurs infidélités, que ne purent empêcher ni les graces de la figure, ni la sensibilité du cœur, ni les égards dus aux vertus les plus aimables, madame de Sévigné se vit bientôt réduite à verser des larmes sur le tombeau de son époux, qui périt dans un combat singulier avant la fin de son sixième lustre.

Je vois cette épouse infortunée, veuve avec deux enfants, dans sa vingt-cinquième année, se former un plan de vie dont elle ne s'écarta jamais, et qui fit son bonheur et sa gloire. D'excellents principes de religion furent la base de sa conduite; personne ne sut mieux qu'elle y recourir dans tous les événements de sa vie, et en tirer sa consolation dans tous les revers; mais en confiant à l'Être suprême le succès de ses entreprises, elle n'omettoit rien de ce qui pouvoit les faire réussir. Aidée des conseils de l'abbé de Coulanges, son oncle, elle mit le plus grand ordre dans l'administration de ses biens; elle y apporta cette juste attention qui est également éloignée d'une application inquiète et d'une légèreté dangereuse : elle s'y appliquoit, elle y sacrifioit son plaisir, ou plutôt elle le trouvoit dans l'accomplissement de ses devoirs : elle faisoit de longs séjours dans ses terres, pour revenir à Paris libre d'affaires et de créanciers. Sa sage économie ne l'éloignoit pas de la dépense qu'exigeoit son état : son goût étoit honorable; elle représentoit avec dignité; elle ne condamnoit que la négligence, la prodigalité et les fantaisies ruineuses.

Après avoir établi dans sa maison la règle et l'économie, qui ont tant d'influence sur le bonheur, madame de Sévigné donna ses soins à l'éducation de ses enfants et à leur établissement. Ils reçurent d'elle tous les secours qui pouvoient seconder un naturel heureux; ils entrèrent et parurent avec distinction dans le monde : le marquis de Sévigné, l'un des hommes les plus aimables et les plus recherchés de la capitale, fut également distingué par son mérite militaire. Mademoiselle de Sévigné parut avec éclat à la cour de Louis XIV, où sa mère la présenta avant d'être mariée : son esprit, sa beauté, ses charmes, furent célébrés par les poètes les plus fameux de la nation. La mère et la fille s'attirèrent des hommages, autant par leurs agréments que par leur vertu. Eh! quel objet plus touchant qu'une mère aimable, jeune encore, qui ne vit, ne respire que pour sa

famille, qui voit avec complaisance une fille charmante prête à la remplacer, et qui ne songe qu'à la faire valoir? Oh! qu'une bonne mère est intéressante, et qu'il est doux d'opposer un pareil tableau à celui qu'on nous a donné dans la comédie de la *Mère jalouse*.

Madame de Sévigné se conduisit, pour l'établissement de ses enfants, d'après les principes qui l'avoient toujours animée, c'est-à-dire, par des vues justes, une ambition noble, mais modérée, et des sacrifices proportionnés à sa fortune. Elle acheta pour son fils un emploi considérable; elle maria sa fille au marquis de Grignan, lieutenant-général, homme de qualité, d'un âge mûr, et jouissant d'une réputation bien méritée. Ce mariage sembloit devoir fixer madame de Grignan à la cour, et c'étoit bien l'espoir de madame de Sévigné; mais cette fille si tendrement chérie, fut fixée en Provence, où son mari fut nommé commandant; et cet éloignement, qui fit la désolation de madame de Sévigné, fut la cause de cette célébrité, puisque nous lui devons cette correspondance où l'on trouve des narrations piquantes, des réflexions fines et judicieuses sur les événements du temps, des détails charmants de sa vie privée, et sur-tout une inépuisable effusion de tendresse pour ses amis et pour sa fille.

Les lettres de madame de Sévigné sont un tableau simple et vrai, dont l'expression se prolonge, et dure une partie de la vie des acteurs qui y sont représentés. On croit vivre au milieu des gens célèbres et des amis estimables à qui elle étoit si chère; on partage les tendres soins qu'elle leur rend; on partage son empressement pour M. de La Rochefoucauld, pour madame de La Fayette; on est présent à leurs soirées, à leurs conversations, on s'alarme pour leurs santés; on est pénétré de leur triste séparation: combien on révère une telle amitié! combien on envie les peines qu'elle cause! On voit agir d'Hacqueville; on forme des vœux pour le succès de ses soins; on estime véritablement ce personnage singulier; il peut se rencontrer dans la société quelques-uns de ces traits; mais où trouve-t-on un ami infatigable qui réunisse une parfaite intelligence avec une bonne volonté universelle?

Quelles réflexions ne fait-on pas sur M. et madame de Coulanges, ce couple charmant qui joignoit aux graces de l'esprit les qualités les plus désirables dans les amis! Ils sont l'objet des empressements de toute la cour, où leur esprit, comme dit madame de Sévigné, leur tient lieu de dignité. On voit M. de Coulanges parvenir à toute la célébrité d'un homme infiniment aimable: mais il avoit un autre but; il couroit la carrière des places et de la fortune, et ne put jamais rien obtenir.

Madame de Coulanges ressentit vivement, dans un âge avancé, la perte de sa santé et de ses charmes. Les empressements de la société ne l'en dédommagèrent pas; ils sembloient au contraire augmenter son chagrin. Privée seule des dédommagements qu'elle auroit desirés, elle éprouva qu'une vie toute frivole amène bien des amertumes, et que si une femme est dans le cas d'en gémir pour elle-même, elle est bien plus forcée encore de la déplorer, quand cette frivolité est suivie du malheur et de l'inutilité de son mari.

Bussy-Rabutin, ce célèbre infortuné, fut aussi au nombre des amis de madame de Sévigné; mais elle eut toujours plus d'amitié que de confiance, et plus de commisération que d'épanchement pour cet homme singulier, qui se crut courtisan, écrivain, homme d'état, et dont il seroit assez difficile d'apprécier le véritable mérite.

Un autre infortuné, plus célèbre encore, eut la plus grande part à l'amitié de madame de Sévigné, dont l'esprit, entraîné par le

cœur, put bien se faire illusion. Le cardinal de Retz quitte le monde sur la fin d'une vie brillante et orageuse : l'éclat de cette retraite donne lieu à différentes interprétations. Madame de Sévigné n'en voit pas d'autres causes que le courage de la vertu. Son admiration pour cet ancien factieux, qui, emporté par une haine implacable contre Mazarin, étoit devenu rebelle à son souverain légitime ; l'attachement, le zèle officieux et désintéressé de sa respectable amie, redoublent dès qu'il va se séparer d'elle. Rien n'est si touchant que ses regrets; elle s'abandonne à toute la tendresse, elle dit même à toute la foiblesse de son cœur. Le cardinal lui témoigna la plus sincère amitié : il chérissoit sa fille et l'admiroit; il paroissoit s'élever à un point de courage et de vertu qui tenoit de l'héroïsme. Le moyen de résister à tant de mérite, de malheurs et d'amitié !

C'étoit toujours, ou des relations anciennes, ou l'estime, ou le goût, qui régloient le choix des amis de madame de Sévigné, aucune vue d'ambition n'y entroit. Elle se lioit volontiers avec des malheureux; mais elle vouloit aimer ou estimer ceux avec qui elle avoit à vivre. « Je ne suis pas entêtée de M. de » Lavardin, écrivoit-elle, je le vois tel qu'il » est; ses plaisanteries et ses manières ne » me charment pas; enfin, je souhaiterai plus » de charmes à ceux que j'aimerai, mais je » me contenterai qu'ils aient autant de vertu. »

Cette simplicité de mœurs, cette facilité de caractère, seront toujours d'un prix inestimable aux yeux de quiconque sait apprécier les vertus. Mais il est un mérite plus grand encore, celui de sacrifier son goût à ses devoirs, de se familiariser si bien avec les décences de son état, qu'on y trouve son bonheur, et qu'on ne connoisse pas d'autre existence. Voilà le véritable héroïsme moral; et la vie de madame de Sévigné nous en fournit sans cesse des exemples. Chargée de la vieillesse de l'abbé de Coulanges, qui lui avoit légué tous ses biens, et qui avoit ajouté à ses largesses une affection plus touchante que les bienfaits, elle sut faire le bonheur de cet oncle chéri, n'être point malheureuse avec lui, et ne ressentir ni gêne ni ennui des devoirs auxquels elle s'étoit assujettie.

Une tante à qui elle doit toutes sortes d'égards tombe malade au moment où elle alloit pour la première fois trouver sa fille en Provence : qu'on juge du chagrin que ce contretemps doit lui causer; elle est nécessaire à sa tante, sa fille peut se passer d'elle : entre deux sacrifices tous deux chers à son cœur, elle fait celui qui lui coûte davantage, parce que son devoir le lui dicte, et ne part qu'après la mort de sa tante.

Un frère de M. de Grignan, tourmenté par les douleurs aiguës de la goutte, trouve dans madame de Sévigné les consolations les plus tendres et les soins les plus assidus. C'est un homme de mérite; mais son humeur est difficile, ses souffrances l'aigrissent encore. Madame de Sévigné, gagnant sa confiance et son amitié, parvient à tempérer son humeur et à adoucir ses maux.

Mais ne croyons pas que le bonheur de bien vivre avec les autres fût pour elle le prix d'une complaisance aveugle, et que la douceur ne puisse se concilier avec la fermeté. Non, pour attirer les cœurs il n'est pas nécessaire d'être foible. Madame de Sévigné avoit sa façon de penser, ses goûts, sa singularité peut-être; car ce mot ne doit pas toujours être mal interprété : elle ne se mettoit pas à la discrétion de quiconque vouloit la subjuguer. Nous voyons une description du plan de vie qu'elle s'étoit formé, et du ton aisé qu'elle avoit pris avec les importuns. « Il y a trois jours que cette femme est » ici (à sa terre des Rochers); je commence » à m'y accoutumer, mais j'espère que, n'étant pas assez habile pour être charmée » de la liberté que je prends de la quitter, » d'aller voir mes ouvriers, d'écrire, de faire

» tout ce qui me plaît, elle s'en trouvera of-
» fensée. Ainsi je me ménage les délices
» d'un adieu charmant, qu'il impossible d'a-
» voir, quand on perd une bonne compa-
» gnie. »

Aussi éloignée de cette perfide indulgence qui approuve les foiblesses; que de cette politesse timide qui dissimule les ridicules, madame de Sévigné excelloit à corriger l'un et l'autre. Rien n'échappoit, je ne dis pas à sa censure, mais au zèle intrépide de son amitié; les petits travers de ses amis, leurs torts mêmes étoient relevés sans déguisement; sa fille, qu'elle aimoit si éperdument, et dont elle adoroit les grandes qualités, recevoit souvent des leçons ingénieuses. « Que fait
» votre paresse pendant tout ce tracas? elle
» vous attend dans quelques moments per-
» dus, pour vous faire souvenir d'elle, et
» vous dire un mot en passant. Songez-vous,
» dit-elle, que je suis votre plus ancienne
» amie, la fidèle compagnie de vos beaux
» jours; que c'est moi qui vous consolois de
» tous les plaisirs; qui même quelquefois
» vous faisois haïr : souvent même votre mère
» troubloit nos plaisirs; mais je savois bien
» où vous reprendre. Il me semble que vous
» lui répondez un petit mot d'amitié; vous
» lui donnez quelque espérance de vous
» posséder à Grignan : mais vous passez vite,
» et vous n'avez pas le loisir d'en dire da-
» vantage. »

Quel ascendant n'avoit-elle pas sur le marquis de Sévigné son fils? Au milieu des égarements d'une jeunesse déréglée, il venoit se jeter dans ses bras, et choisissoit pour confidente cette mère dont la conduite et les sentiments condamnoient hautement les siens. Elle connoissoit son cœur mieux que lui-même ; elle sut le ramener à la vertu. Si M. de Sévigné ne parvint pas à une fortune brillante, pour laquelle il sembloit né, et dont il s'éloigna par apathie plutôt que par raison, il fit du moins un mariage heureux: il vieillit dans la pratique de tous ses devoirs; et cette espèce de bonheur vaut bien les jouissances de l'ambition.

Faut-il être surpris que madame de Sévigné ait triomphé des foiblesses et des passions de son fils? Elle n'avoit pas besoin d'être mère pour exercer cet empire de la persuasion. Ses lettres ainsi que ses conversations étoient remplies du sel le plus ingénieux. Si sa franchise, tout honnête qu'elle étoit, aliénoit quelques esprits, elle ne cessoit pas d'être franche; mais elle réparoit par sa douceur le tort que lui faisoit sa sincérité. Son cœur, inaccessible à la haine et au dépit, s'ouvroit aux impressions de l'indulgence et de l'amitié. « Ne nous chargeons pas d'une haine à sou-
» tenir, mandoit-elle à madame de Grignan;
» c'est un pesant fardeau : éteignons nos res-
» sentiments, et prévenons ceux des autres.
» Admirez madame de La Fayette : elle vient
» à bout de tout, rien ne s'oppose à elle;
» ses enfants ressentent tous les jours le
» bonheur que leur procure son esprit con-
» ciliant. »

Un cœur si équitable et si prévenant en société, si droit et si tendre pour ses amis, étoit-il propre à nourrir des soupçons contre eux? Non, elle savoit les justifier contre les plus fortes apparences; et sa sagacité, d'accord avec son penchant, la rendoit en ce point plus clairvoyante que personne. Quel trait est plus frappant que celui du duc de Chaulnes? et combien ne dut-elle pas s'applaudir d'avoir suspendu son jugement contre ce véritable ami, que des apparences trompeuses sembloient rendre coupable, et qui cependant n'avoit pas trahi l'amitié!

La tendresse qui l'unissoit avec ce duc et la duchesse son épouse faisoit les délices de madame de Sévigné pendant son séjour en Bretagne; et le charme qu'elle répandoit partout leur rendoit sa présence infiniment chère. Rien de plus agréable, et en même temps de plus propre à dépeindre la liberté

douce qui régnoit entre eux, que le récit qu'elle fait à sa fille d'une visite de la duchesse : « Jeudi dernier, madame de Chaulnes » entra dans ma chambre avec trois de ses » amies, disant qu'elle ne pouvoit être plus » long-temps sans me voir, et que la Bre- » tagne lui pesoit sur les épaules. Elle se jette » sur mon lit; on se met autour d'elle; en un » moment la voilà endormie de pure fatigue. » Nous causons toujours; elle se réveille en- » fin, trouvant plaisante et adorant l'aimable » liberté des Rochers; nous allons nous pro- » mener, nous nous asseyons au fond d'un » bois : je lui fais raconter Rome et les aven- » tures de son mariage; puis voilà une pluie » traîtresse qui se met à nous noyer; nous » voilà toutes à courir; on crie, on glisse, » on tombe; on arrive; grand feu, on change » de hardes, je fournis à tout : voilà comme » fut traitée la gouvernante de Bretagne, » dans son propre gouvernement; puis cette » pauvre femme s'en retourna, plus fâchée, » sans doute, du rôle ennuyeux qu'elle al- » loit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit » reçu ici. »

On voit que madame de Sévigné se consoloit par les plaisirs de l'esprit, de la solitude de la campagne. « J'ai apporté ici, écrit- » elle à sa fille, quantité de livres choisis; » on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, » qu'on n'ait envie de le lire tout entier. J'ai » toute une tablette de dévotion. Eh, quelle » dévotion! quel point de vue pour honorer » notre religion! l'autre est toute d'histoires » admirables; l'autre de poésies et de nou- » velles et de mémoire. Quand j'entre dans » ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi » j'en sors; il seroit digne de vous, ma fille.

» Quand je suis seule ici, je fais mes affaires, » je lis, j'écris, je me promène. Quand j'ai » compagnie, je travaille. » Elle avoit dit précédemment : « Hélène ne vient pas avec » moi; Marie me sert assez mal; mais ne soyez » pas en peine de moi. Je vais essayer de n'être » pas servie si fort à ma mode, et d'être dans » la solitude. J'aimerai à connoître la doci- » lité de mon esprit, et je suivrai les exem- » ples de courage et de raison que vous me » donnez. Ce seroit une belle chose que je ne » susse vivre qu'avec les gens qui me sont » agréables. Je m'occuperai à payer mes det- » tes, à manger mes provisions; je penserai » beaucoup à vous; je lirai, j'écrirai, je mar- » cherai, je travaillerai, je recevrai de vos let- » tres. Hélas! la vie ne se passe que trop! On » respire par-tout. »

Elle fait en mille endroits des récits intéressants de ses promenades champêtres. Livry, les Rochers, bois agréables, solitudes charmantes, quel plaisir elle goûtoit en vous parcourant! vous lui rappeliez sa fille, ses amis. Elle vous cherchoit par besoin de se les représenter; vous étiez dépositaire de ses regrets, de ses larmes, de ses émotions si chères à son cœur; vous lui rendiez quelquefois son enjouement; ses pensées les plus agréables sont sorties souvent du fond de vos déserts; enfin, vous lui présentiez son ame, son cœur, et cet aspect étoit doux pour elle. Qu'il est aisé d'être heureux avec des mœurs simples! et qu'il est doux de trouver son bonheur dans l'amour de ses devoirs, dans l'étude, dans le travail! Sexe aimable, qui passez votre vie dans une dissipation qu'on appelle le plaisir, et qui émoussez votre sensibilité en épuisant tous les amusements frivoles, ignorez-vous qu'il est une joie douce et recueillie, qui satisfait toujours l'ame, et ne la dégoûte jamais, la joie de s'estimer soi-même? Ah! si jamais vous vous renfermiez dans un cercle de distractions futiles ou d'opinions bizarres, vous perdriez vos plus beaux droits, et votre empire seroit détruit. Aspirez au beau privilége de fixer à-la-fois les mœurs, les usages, les goûts; mais fuyez, fuyez ces opinions bizarres, cet esprit de système, cette chaleur de parti, qui, en vous plaçant hors de votre sphère, vous transporte

dans un tourbillon où vous ne pouvez démêler l'erreur, et où la vérité même a un air farouche qui épouvante les graces.

En louant madame de Sévigné, il m'est permis, sans doute, de la proposer pour modèle aux femmes qui veulent cultiver leur esprit. Elle aima la littérature; mais elle se borna aux écrits qu'elle pouvoit apprécier. Elle se passionna pour les chefs-d'œuvre de son siècle; mais son admiration ne fut jamais aux ordres d'aucun parti; tous les évènements de son temps, le mérite des gens en place, celui des ouvrages nouveaux, enfin, tout ce qui attiroit l'attention publique étoit jugé dans ses lettres; mais quelle prudence, quelle défiance de ses lumières, dans les jugements qu'elle porte! Eh qu'aviez-vous à craindre, femme illustre? la postérité a consacré presque tous vos jugements; et ce n'est pas dans des écrits faits à loisir, ni dans des dissertations méditées, que l'on trouve ces traits précieux de goût et de discernement que l'on admire en vous; c'est dans des lettres écrites du premier trait de plume, et qui n'étoient jamais étudiées ni relues; dans des narrations où l'esprit, l'imagination, la plume, avoient le plus libre essor, et n'étoient interrompues que par les élans d'un cœur tendre, ou par les regrets amers que lui causoit l'absence de sa fille. Il est bien temps de réunir, dans cet éloge, ces deux cœurs trop long-temps séparés; et le nom seul de madame de Grignan m'indique de nouveaux rapports et de nouveaux titres de gloire pour madame de Sévigné.

SECONDE PARTIE.

S'il est un genre d'écrire où le travail et l'art puissent gâter la nature; et s'il en est un dont le style soit plus imparfait à mesure qu'il est plus recherché, c'est le genre épistolaire.

Les plus grands auteurs ne fournissent en ce point que de foibles modèles; l'habitude d'écrire pour la postérité donne aux choses les plus simples un air étudié qui les dépare. On admire tout ce qui sort de la plume de ces hommes célèbres; mais on voudroit trouver l'éloquence ailleurs que dans leurs lettres.

Je vois briller dans Voiture l'esprit et la délicatesse, mais je regrette ces naïvetés heureuses qui exciteroient mon admiration sans l'avertir; je ne lui pardonne pas tous les efforts qu'il fait pour écrire avec tant d'harmonie; il auroit bien pu m'intéresser sans tourmenter son style.

Je trouve Fléchier toujours orateur, jusque dans ses lettres les plus familières; et je me dégoûte aussitôt d'un écrivain qui me parle avec tant d'apprêt.

Je vois dans les Lettres de Racine de la grace, de la délicatesse, de l'enjouement.

L'inimitable La Fontaine enrichit encore tous ses dons par une naïveté qui lui est propre; mais il semble néanmoins que ni l'un ni l'autre n'ait trouvé la perfection du style épistolaire. Ils avoient trop l'habitude d'être auteur dans un genre où il ne faut jamais le paroître.

Une autre femme a obtenu de la célébrité dans la même carrière, c'est madame de Maintenon. Tout ce qu'on peut rassembler d'esprit, de justesse, de délicatesse, de connoissance du monde, est répandu dans ses Lettres, mais le rang qu'elle occupoit à la cour de Louis XIV la rendoit circonspecte, réservée, méfiante; mais elle écrivoit comme on l'a observé avant moi, sous la dictée de la postérité; mais l'amertume dont son cœur étoit inondé au milieu de la cour et des honneurs, faisoit fuir l'enjouement et les graces. Il falloit une liberté douce, une vie tranquille, un esprit calme; il falloit enfin le naturel heureux et la position singulière de madame de Sévigné, pour mettre dans un aussi beau jour cette imagination brillante et enjouée. Il falloit un objet d'affection tel que

madame de Grignan, pour produire ces élans du cœur, ces expressions de tendresse, si fortes et si touchantes; cet aimable abandon, enfin, qui fait le charme le plus puissant de ses lettres.

Qu'on juge du peu d'importance qu'elle y attachoit, par cet aimable reproche qu'elle fait à sa fille. « Quand je vous écris des let- » tres courtes, vous croyez que je suis ma- » lade; quand je vous en écris de longues, » vous craignez que je ne le devienne, tran- » quillisez-vous. Quand je commence une » lettre, j'ignore si elle sera longue ou courte; » j'écris tout ce qui plaît, et tant qu'il plaît à » mon esprit et à ma plume; il m'est impos- » sible d'avoir d'autre règle, et je m'en trouve » bien. »

C'est à cette aimable indépendance que nous devons tant de traits précieux dans tous les genres; c'est cette plume légère et vagabonde qui a produit des badinages si ingénieux, des traits d'éloquence si sublimes, des maximes de morale si excellentes.

Ici, je rougirois de louer madame de Sévigné par des lieux communs, qui deviennent cependant des hommages mérités. Quand on parle de cette femme célèbre, ce n'est pas au panégyriste à exprimer son admiration par des hyperboles exagérées, il lui suffit de raconter ses jouissances, et d'indiquer tour-à-tour les divers tableaux qui l'ont frappé.

Quel abandon, quel enjouement dans ce badinage, d'autant plus piquant, qu'il paroît d'abord sérieux et presque tragique! « J'a- » vois envie de réduire à moitié les lettres » que j'écris à d'Hacqueville, afin de n'avoir » qu'une médiocre part à l'assassinat que nous » commettons tous en l'accablant de nos af- » faires; mais il me mande que cela ne suffira » pas à son amitié. Puisque le régime que je » lui avois prescrit ne lui convient pas, je » lâche la bride à toutes ses bontés, et lui » rends la liberté de son écritoire; si ce n'est » moi qui le tue, ce sera un autre. »

Eh! qui n'est agréablement touché de ce mélange d'indulgence et d'ironie qu'emploie madame de Sévigné, pour peindre à sa fille le détail de ses journées en Bretagne! jamais la philosophie n'a su mieux allier la finesse qui saisit les ridicules, avec cette raison saine qui excuse les travers en faveur de la bonhomie. « Je reçus hier toute la Bretagne; je fus » ensuite à la comédie; c'étoit *Andromaque*, » qui me fit pleurer plus de six larmes; c'é- » toit assez pour une troupe de campagne. » Le soir on soupa, et puis le bal : au reste, » ne croyez pas que votre santé ne soit pas » bue; cette obligation n'est pas grande; » mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les » jours à toute la Bretagne. Quarante gentils- » hommes avoient dîné ensemble, et avoient bu » ensemble quarante santés; nous dînons à part: » ceux-ci me parlent de vous, et nous rions » un peu de notre prochain. Il est plaisant » ici, le prochain, sur-tout quand on a dîné. »

Une lecture qu'elle fait par hasard vient naturellement embellir ses récits; et la morale qu'elle en tire s'applique de même à tout ce qu'elle veut dire. « Je poursuis cette lec- » ture de Nicole, que je trouve délicieuse; » elle ne m'a encore donné aucune leçon » contre la pluie, mais j'en attends; car j'y » trouve tout, et le temps est épouvantable. » Cependant, la conformité à la volonté de » Dieu pourroit seule me suffire, si je ne » voulois un remède spécifique. »

Son imagination, toujours brillante dans les sujets les plus arides, prend un nouvel éclat, lorsque l'objet de ses descriptions est susceptible de la richesse de ses couleurs. Elle a déployé tout son talent pour cette poésie descriptive, en peignant cette même ville, où nous nous disputons aujourd'hui l'honneur de la célébrer elle-même. « Je suis ravie de » la beauté de Marseille; et l'endroit d'où je » découvris la mer, les bastides, les mon- » tagnes, est une chose étonnante. Une foule » de chevaliers vinrent voir M. de Grignan :

» des noms connus, des aventuriers, des » épées, des chapeaux du bel air, une idée » de guerre, de romans, d'embarquement, » d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, » de servitude, de captivité : moi qui aime » les romans, je suis transportée; il y a cent » mille ames au moins : de vous dire combien » il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas » le loisir de compter. »

On aime à mettre en opposition avec ce charmant tableau la peinture qu'elle fait, dans le même genre, de cette noce brillante de mademoiselle de Louvois, où l'on découvre un but moral, si bien indiqué, et cependant à peine aperçu par le commun des lecteurs; je veux dire de l'empressement de la bassesse, qui prodigue les hommages au crédit. « J'ai été à cette noce de mademoiselle » de Louvois. Que vous dirai-je? Magnifi» cence, illuminations, toute la France, ha» bits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, » brasiers de feu et de fleurs, embarras de » carrosses, cris dans la rue, flambeaux al» lumés, reculements et gens roués, enfin » le tourbillon, la dissipation, les demandes » sans réponses, les compliments sans sa» voir ce qu'on dit, les civilités sans savoir à » qui l'on parle, les pieds entortillés dans les » queues : au milieu de tout cela, il est sorti » quelques questions de votre santé; à quoi » ne m'étant pas pressée de répondre, ceux » qui les faisoient sont demeurés dans l'igno» rance, et vraisemblablement dans l'indiffé» rence de ce qui en est. O vanité des vanités! »

Cette plume si légère, et cependant si profonde, sous cette apparence de légèreté, traçoit, avec la même simplité, les évènements les plus dignes de la haute éloquence. Un homme, qui, au jugement de nos ennemis même, honoroit la nature humaine, est enlevé à la France; Turenne meurt la veille d'un combat, et nous devons regretter à jamais que ce héros n'ait pas vécu vingt-quatre heures de plus. La cour est consternée, le peuple verse des larmes sur son tombeau, la nation choisit les plus illustres orateurs pour interprètes de la douleur publique, et les temples retentissent pendant plusieurs jours des éloges que la patrie et la religion doivent à sa mémoire.

Immortels orateurs du siècle de Louis XIV, je lis avec attendrissement les discours que vous avez consacrés à la gloire de Turenne, j'applaudis à vos succès, et je suis loin de vous refuser l'admiration que vous doivent tous les âges. Mais peut-être n'avez-vous pas assez approfondi le caractère de cet homme qui fut si grand par sa vertu; peut-être l'apprêt de vos louanges diminue l'intérêt que je goûterois dans un plus simple récit; peut-être l'art dépare trop des éloges que l'effusion du cœur pouvoit seule élever à la hauteur d'un si beau sujet. Qu'il me soit permis, sans oublier vos chefs-d'œuvre, d'avouer que madame de Sévigné vous a pour le moins égalés. Quel orateur écrivit jamais rien de plus éloquent et de plus sublime? « La nou» velle de la mort de Turenne arriva lundi à » Versailles; le roi en a été affligé, comme » on doit l'être de la perte du plus grand » capitaine, et du plus honnête homme du » monde : toute la cour en fut en larmes; on » étoit près d'aller se divertir à Fontaine» bleau, tout a été rompu. Jamais homme » n'a été regretté si sincèrement... Tout Pa» ris et tout le peuple étoit dans le trouble » et dans l'émotion; chacun parloit, s'at» troupoit pour regretter ce héros. Dès le » moment de cette perte, M. de Louvois pro» posa au roi de le remplacer, en faisant huit » généraux au lieu d'un... Jamais homme » n'a été si près d'être parfait; et plus on » le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on » le regrette. Les soldats poussoient des cris » qui s'entendoient de deux lieues. Ils » crioient qu'on les menât au combat, qu'ils » vouloient venger la mort de leur général, de » leur protecteur; qu'avec lui ils ne craignoient

» rien. Ils crioient qu'on les laissât faire, et » qu'on les menât au combat.... Ne croyez » pas que son souvenir soit jamais fini » dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne » tout n'entraînera pas une telle mémoire. »

J'aime à copier ces traits échappés à madame de Sévigné, dans la plénitude de son affection; c'est la plus belle manière de la louer. Mais si les orateurs doivent envier la simplicité touchante d'un pareil récit, quel poète dramatique ne sera jaloux de cette scène si pathétique décrite par madame de Sévigné, pour annoncer à sa fille la mort de M. de Longueville? Tous les secrets de l'art sont devinés par la nature, et le sentiment y déploie sa sublimité. « Mademoiselle de Vertus étoit retournée à Port-Royal: on est allé » la chercher avec M. Arnauld, pour dire » cette terrible nouvelle à madame de Longueville. Mademoiselle de Vertus n'avoit » qu'à se montrer; ce retour précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet » dès qu'elle parut : ah ! mademoiselle, comment se porte mon frère? Sa pensée n'osa » aller plus loin. — Madame, il se porte bien » de sa blessure. — Il y a eu un combat; et « mon fils? On ne lui répondit rien. Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je » n'ai point de parole pour vous répondre. « — Ah! mon cher fils! est-mort sur-le-champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? » Ah! mon Dieu, quel sacrifice! et tout ce » que la plus vive douleur peut faire, et par » des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des » cris étouffés, et par des larmes amères, et » par des élans vers le ciel, et par des plaintes » tendres et pitoyables; elle a tout éprouvé. » Cette mère qui demande, au premier bruit d'un combat, des nouvelles de son frère, et dont la pensée n'ose aller plus loin; cette mère tendre qui craint de s'informer aussitôt de son fils, dont la conservation lui est plus précieuse que celle de son propre frère, laisse bien loin, dans ce morceau, Adromaque et Clytemnestre, et toutes ces mères sensibles, dont le seul nom fait tant d'honneur au cœur humain.

Tous les sentiments de son cœur étoient peints dans ses lettres. Cette ame, où les grandes choses s'imprimoient si fortement, et où l'expression répondoit à l'image; cette ame étoit pleine de fermeté pour soutenir les maux. Quelle tranquillité au milieu des douleurs! quelle facilité à en parler, à en badiner même! « J'ai commencé aujourd'hui la » douche, c'est une bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu » souterrain; derrière un rideau se met » quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure. C'étoit pour moi un » médecin de Gannat, qui a de l'esprit et qui » connoît le monde; il me parloit donc pendant que j'étois au supplice. Représentez-vous un jet d'eau bouillante contre quelqu'une des parties du corps; on met d'abord l'alarme partout, pour mettre en » mouvement tous les esprits; puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées; » mais quand on vient à la nuque du cou, » c'est une sorte de feu et de supplice qui ne » peut se comprendre; c'est là cependant le » nœud de l'affaire, et l'on souffre tout, et » l'on n'est pas brûlé. Enfin, je ferai cette » vie pendant sept ou huit jours; c'est principalement pour finir cet adieu que l'on » m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la » raison; je vais renouveler un bail de vie et » de santé; vous pourrez encore m'appeler » votre *bellissima madre.* »

Vous appeler belle? Ah! mère incomparable! c'étoit la moindre de vos prérogatives. La bonté, l'indulgence, la douceur, tous les charmes d'une vertu généreuse se découvrent dans vos lettres. « Vous savez que je ne puis » souffrir que les vieilles gens disent : je suis » trop vieux pour me corriger. Je pardon-

» nerois plutôt aux jeunes gens de dire, je » suis trop jeune : la jeunesse est si aimable, » qu'il faudroit l'adorer, si l'ame et l'esprit » étoient aussi parfaits que le corps. Mais » quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il » faut se corriger, et regagner par les bonnes » qualités ce qu'on perd du côté des agréables.»

Ses lettres présentent mille pensées détachées, mille maximes dignes de la Rochefoucauld et de La Bruyère. « On aime tant à par» ler de soi, qu'on ne se lasse pas des têtes» à-têtes pendant des années entières avec » un amant, et voilà pourquoi les dévotes » aiment à être avec leur confesseur; c'est le » plaisir de parler de soi, quand on devroit » en dire du mal. »

Dans un autre endroit : « Vous avez trop » d'esprit pour ne pas voir que les citations » sont quelquefois agréables et nécessaires; » je crois qu'il n'y a rien qu'il faille bannir » entièrement de la conversation; le juge» ment et les occasions doivent y faire entrer » tour-à-tour ce qui est le plus à propos. » Personne ne savoit mieux qu'elle orner de traits agréables ce qu'elle disoit ou ce qu'elle écrivoit; un passage de la fable, un vers de comédie, viennent se placer à chaque instant sous sa plume; son érudition, qui étoit bien loin de la pédanterie, lui faisoit trouver sans cesse des allusions plaisantes. « Bien des gens, » écrit-elle à sa fille, en voyant l'opéra de » *Proserpine*, ont pensé à vous et à moi, je » ne vous l'ai pas dit, parce que, me faisant Cé» rès, et vous Proserpine, tout aussitôt voilà » M. de Grignan devenu Pluton; et j'ai eu » peur qu'il ne me fasse répondre vingt mille » fois par son chœur de musique : *Une mère » vaut-elle un époux?* C'est cela que j'ai » voulu éviter, car pour le vers qui est de» vant celui-là : *Pluton aime mieux que » Cérès*, je n'en eusse pas été embarrassée.»

Le mérite de madame de Sévigné étoit presque universel. Tout ce qui venoit de cette femme célèbre portoit l'empreinte de son esprit : une imagination vive, brillante, sage, des connoissances étendues, un discernement juste, un goût exquis, tout ce qu'on peut désirer d'aimable et d'estimable est rassemblé dans ses écrits. On pourroit m'objecter quelques erreurs de goût dans lesquelles cette femme célèbre est tombée. Peut-être donna-t-elle à Corneille une préférence trop marquée sur Racine; elle crut voir dans la postérité la même prédilection, et n'admit pas même entre eux l'égalité fondée sur un mérite d'un genre différent.

Il faut avouer qu'une ame inaccessible à l'amour ne peut sentir qu'en partie les beautés de Racine : cette finesse de galanterie, ce sublime des passions, ce délire du cœur, toute cette magie de sentiment perd infiniment de son prix, quand on a le bonheur ou le malheur de n'avoir jamais éprouvé le combat des passions; c'est l'obstination d'un étranger, qui ne peut sentir le génie d'une langue différente de la sienne; et Boileau, le grand Boileau lui-même n'eut-il pas besoin d'excuse dans ses jugements? il ne connut pas assez le mérite du Tasse, il ne sentit pas les graces de Quinault : ces erreurs de goût ne peuvent nuire ni au célèbre satirique, ni à l'admiratrice trop passionnée de Corneille. Laissons-donc à madame de Sévigné toute sa gloire; ne diminuons rien de nos hommages : admirons son esprit, encore plus son cœur; rien n'est si sublime que sa tendresse; ce sont des expressions mille fois répétées, toujours intéressantes et toujours nouvelles; c'est une éloquence intarissable. Que tout ce qui tient au sentiment fait une douce et vive impression ! Que l'on y sent bien les charmes de l'amitié ! on y voit cette ingénieuse et active tendresse, qui est la vraie façon d'aimer, parce qu'elle est dépouillée de l'amour de soi-même, et qu'elle ne s'occupe que du bonheur des autres. N'appelons vrais amis que ceux qui, rapportant tout à l'objet de leur affection, ne cherchent que son utilité et son

bonheur. Ce sentiment constant et animé les éclaire sur le véritable intérêt de ce qu'ils aiment, et leur fait sacrifier souvent leurs goûts les plus chers : ingénieux à chercher les moyens d'obliger, ardents à les suivre, si la faculté leur manque, ils invitent, ils exhortent, ils sollicitent; et s'ils sont condamnés à l'inaction, quelle expression ne donnent-ils pas à leurs regrets, à leurs souhaits?

Voilà ceux qui font le bonheur de ce qu'ils aiment; et c'est ainsi qu'aimoit madame de Sévigné. « Je trouve, dit-elle, qu'il y a mille » choses à dire, mille conduites à tenir, pour » empêcher que ceux que nous aimons n'en » sentent le contre-coup. Je trouve qu'il y a » une infinité de rencontres où nous les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir » leurs peines, si nous avions autant de vues » et de pensées qu'on doit en avoir pour tout » ce qui tient au cœur; enfin, je ferois voir » qu'il y a cent façons de témoigner son amitié sans la dire, ou de dire par ses actions » qu'on n'a pas d'amitié, lorsque la bouche » assure le contraire. »

Madame de Grignan parut d'abord ne pas sentir tout le prix d'une pareille tendresse. Son cœur étoit conduit par son esprit. Cette façon d'aimer est infiniment précieuse quand l'esprit est excellent; mais où trouve-t-on un esprit qui soit toujours tel qu'il doit être? Les inquiétudes, la mauvaise santé, mille autres causes y portent l'altération.

Madame de Sévigné admiroit dans sa fille ce courage, cette étendue, cette justesse d'esprit, qui se joignoient à une sensibilité extrême; elle admiroit cette éloquence qui exprimoit et peignoit si bien ses idées, et ce charme dans la figure et dans la taille qui la rendoient un objet ravissant : toutes ces qualités brillantes transportoient madame de Sévigné; elle leur rendoit hommage, et la différence de caractère n'étoit pour la mère qu'un sujet d'exalter sa fille : mais cette différence de caractère produisit d'abord un effet contraire sur l'esprit de madame de Grignan. Déplorons l'injustice des personnes les plus aimables, qui n'apprécient souvent le mérite des autres que par le leur, et qui renferment en eux-mêmes des mécontentements qui seroient promptement effacés s'ils étoient éclaircis. Quelque aimable que fût madame de Grignan, il paroît qu'on eut à lui reprocher quelques caprices, des inattentions, des inégalités qui diminuoient l'attrait de son commerce. C'est ce que donne à entendre un passage de madame de Sévigné, où elle peint à sa fille son propre caractère. « Vous êtes bien injuste, » ma très-chère, dans le jugement que vous » faites de vous. Vous dites que d'abord on » vous croit assez aimable, et qu'en vous » connoissant davantage on ne vous aime » plus. C'est précisément le contraire : d'abord on vous craint; vous avez un air dédaigneux; on n'espère pas pouvoir être de » vos amis; mais quand on vous connoît, il » est impossible qu'on ne s'attache entièrement à vous. Si quelqu'un paroît vous quitter, c'est parce qu'on vous aime, et qu'on » est au désespoir de n'être pas aimé autant » qu'on le voudroit. J'ai entendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on trouve dans » votre amitié, et retomber sur le peu de » mérite qui fait qu'on n'a pu conserver un » tel bonheur; ainsi chacun s'en prend à soi de » ce léger refroidissement : et comme il n'y a » point de plaintes ni de sujets véritables, je » crois qu'il n'y auroit qu'à causer ensemble » et s'éclaircir pour se retrouver bons amis. »

Après de longues absences, le moment où la mère et la fille pouvoient se réunir étoit désiré long-temps; il arrivoit enfin, mais un nuage s'élevoit et troubloit le bonheur de madame de Sévigné. Ce chagrin, qui étoit ressenti vivement par elle, a produit plusieurs lettres où elle fait apercevoir à sa fille ses torts et ses erreurs d'une façon si touchante, que madame de Grignan, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, n'eut à l'avenir pour cette

charmante mère que les sentiments qu'elle méritoit. Complaisances mutuelles, soins empressés, confiance entière, reconnoissance parfaite, c'est l'intelligence de deux cœurs qui sentent le besoin l'un de l'autre, et le bonheur d'être unis. « Je reçois vos lettres, » marque-t-elle à sa fille, comme vous avez » reçu ma bague. Je fonds en larmes en les » lisant : il me semble que mon cœur veuille » se fendre par la moitié. On croiroit que » vous êtes malade, ou qu'il vous soit arrivé » quelque accident, et ce n'est rien de tout » cela. Vous m'aimez, ma chère enfant, vous » me le dites d'une manière que je ne puis » soutenir sans des pleurs en abondance. » Vous vous amusez à penser à moi, à en » parler; vous aimez à m'écrire vos senti- » ments, à me les dire. De quelque façon » qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une » sensibilité qui n'est comprise que de ceux » qui savent aimer comme je fais. Soyez as- » surée que je pense continuellement à vous : » c'est ce que les dévots appellent une pen- » sée habituelle; c'est ce qu'il faudroit avoir » pour Dieu, si l'on faisoit son devoir. Rien » ne me donne de distraction. Je vois ce car- » rosse qui avance toujours, et qui s'éloigne » de moi; j'ai peur qu'il ne verse. Les pluies » qu'il fait depuis trois jours me mettent au » désespoir. Le Rhône me fait une peur » étrange; j'ai toujours une carte devant les » yeux : on me dit tantôt mille horreurs de » cette montagne de Tarare; que je la hais ! » je n'ai pas sur le cœur de m'être amusée » depuis votre départ. On ne me trouve guère » avancée de ne pouvoir encore recevoir de » vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma » fille; mais ne souhaitez pas que je le puisse. » Aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses; » pour moi je les aime mieux que les senti- » ments de Sénèque et d'Épictète. Vous m'êtes » toutes choses, ma chère enfant, je ne con- » nois que vous. »

Elle dit dans un autre endroit : « J'ai une » santé au-dessus de toutes les craintes; je » vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma » vie à cette unique occupation, c'est-à-dire, » à toute la joie et à toute la douleur, à tous » les agréments et à toutes les mortelles in- » quiétudes que cette passion peut me don- » ner. Ah ! mon enfant, je voudrois bien vous » voir un peu, vous embrasser, vous enten- » dre, vous voir passer, si c'est trop deman- » der que le reste. Cela fait plaisir, d'avoir » un ami comme d'Hacqueville, à qui rien » de bon, rien de solide ne manque. Si vous » nous aviez défendu de parler de vous en- » semble, nous serions bien embarrassés; » car cette conversation nous est si naturelle, » que nous y tombons insensiblement. C'est » un penchant si doux, qu'on y revient sans » peine; et quand, après en avoir bien parlé, » nous nous détournons un moment, je prends » la parole d'un bon ton, et je lui dis : mais » disons donc un pauvre mot de ma fille. Il » me semble que depuis votre départ je suis » toute nue; on m'a dépouillée de tout ce » qui me rendoit aimable : je n'ose plus voir » le monde, et quoi qu'on ait fait pour m'y » mettre, j'ai passé ces jours-ci comme un » loup-garou, ne pouvant faire autrement. » Peu de gens sont dignes de comprendre ce » que je sens. »

Joindre un cœur aussi tendre à tant d'autres belles qualités, c'est assurément la manière d'être la plus respectable; mais dira-t-on qu'elle est la plus sûre pour le bonheur? hélas ! non. L'expérience nous montre le contraire, et madame de Sévigné en est la preuve évidente. Elle aimoit si tendrement, elle étoit si sensible, elle s'affectoit si vivement de ce qui touchoit ses amis, que si sa gaieté naturelle n'eût servi de contre-poids aux peines de son cœur, les absences de sa fille, de ses amis, leur éloignement, leurs disgraces, tout auroit précipité au tombeau cette victime de l'amitié.

Les émotions les plus fortes ont des attraits

pour un cœur tendre, et l'agitation qu'elles y causent est plus douce que pénible; mais l'état difficile et cruel, c'est l'inquiétude pour ceux qu'on aime, c'est un danger long et continu pour leur vie, pour leur santé. Ce genre de peine fut le plus fatal à madame de Sévigné; elle trouva la fin de sa vie dans six mois d'inquiétude pour celle de madame de Grignan.

Il falloit donc que vous fussiez victime de votre amour, ô mère tendre! et que votre fille, en revenant à la vie, eût la douleur de vous pleurer pour toujours! Si votre renommée n'eût dépendu que de vos soins, votre nom seroit peut-être aujourd'hui dans l'oubli. Vous avez vécu sans prétendre, sans penser à la gloire. Mais votre fille a mieux connu que vous votre mérite et le goût de la postérité. Elle a trahi votre secret en nous transmettant vos lettres, et, sans son heureuse indiscrétion, elle auroit joui seule des titres de votre immortalité. Mais tant qu'il y aura des cœurs sensibles, des amis vrais, des lecteurs dignes de sentir la nature, vos lettres seront les délices des cœurs tendres, et le désespoir des meilleurs écrivains.

Sur les Lettres *de Madame* de Sévigné, *par* La Harpe.

Le genre épistolaire eut dans le dernier siècle une assez grande importance : il avoit fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs, qui marchent toujours à la suite des succès. Si les modèles ne sont plus guère lus, les copistes sont entièrement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Guy Patin, dans celles de madame Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*Espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guère que des recueils de satires grossières, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, aliments passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeoit à faire, ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poème dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente :
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font la gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire :
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *lettres ?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans vous demander d'attention? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquants pour la curiosité, et madame

de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel; et qui pourroit l'ignorer ou le méconnaître? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût; c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte : elle peint comme si elle voyoit, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi : mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parceque tout est vrai et senti, c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : Ecoutez-moi, je vais louer; écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'auroit pas fait le beau discours de Fléchier; et si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son ame parle à la nôtre sans annoncer le dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer une instruction de leur plaisir même peuvent trouver dans ces *lettres* un autre avantage : c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnoient, ce qu'étoit le nom de Louis XIV, ce qu'étoit la cour, ce qu'étoit la dévotion, ce qu'étoit un prédicateur de Versailles, ce qu'étoit le confesseur du roi; le jésuite La Chaise, chez qui Luxembourg accusé alloit faire une retraite; cet assemblage de foiblesse, de religion et d'agrément qui caractérisoit les femmes les plus célèbres; cette délicatesse d'esprit qui dans les courtisans se mêloit à l'adulation; ce ton qui étoit encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluoit pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugemens, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugements sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion; les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit *qu'il passera comme le café*. Elle se défendoit de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croiroit pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à-la-fois deux grands écrivains; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion, comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser; et

sans sortir de notre temps, j'ai vu, depuis vingt ans, sept ou huit écrivains dont chacun a été à son tour *le seul poète, le seul génie, le seul talent*, que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on a prétendu qu'elle faisoit parade, dans ses *lettres*, d'un sentiment qui n'étoit point dans son ame; qu'en un mot elle n'aimoit point sa fille. Cette accusation est non seulement dénuée de preuve, mais de probabilité; on n'affecte pas de ce ton-là, et si madame de Sévigné ne sentoit rien, qui donc l'obligeoit à cette effusion de tendresse? à quoi bon cette pénible hypocrisie ? heureusement elle est impossible. On contreferoit plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère; et madame de Sévigné ne pouvoit puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvoit se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit; et si ce n'étoit pas lui, ce seroit la raison.

Du Style épistolaire *et de Madame* de Sévigné, *par M.* Suard *de l'Académie françoise* [1].

Qu'est-ce qui caractérise essentiellement le style épistolaire? Il est embarrassant de répondre à cette question. Le style épistolaire est celui qui convient à la personne qui écrit et aux choses qu'elle écrit. Le cardinal d'Ossat ne peut pas écrire comme Ninon; et Cicéron n'écrit pas sur le meurtre de César du même ton dont il raconte le souper qu'il a donné en impromptu à César. On pourroit appliquer le même principe au style de l'histoire, de la fable, etc. Le style de Tacite n'a rien de commun avec celui de Tite-Live, ni le style de La Fontaine avec celui de Phèdre.

A quoi servent ces distinctions de genres et de tons qu'on est parvenu à introduire dans la littérature? On veut tout réduire en classes et en genres; on prend pour le terme de la perfection dans chaque genre le point où s'est arrêté l'écrivain qui a été le plus loin, et l'on semble prescrire pour modèle la manière qu'il a prise. Cet esprit critique, qui distingue particulièrement notre nation, a servi, il est vrai, à répandre un goût plus sain et plus agréable, mais a contribué en même temps à gêner l'essor des talents et à rétrécir la carrière des arts. Heureusement le génie ne se laisse pas garrotter par ces petites règles que la pédanterie, la médiocrité, la fureur de juger, ont inventées et s'efforcent de maintenir. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil : en se réveillant, il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenoient pour des câbles.

Revenons au style épistolaire. Rien ne se ressemble moins que le style épistolaire de Cicéron et celui de Pline, que le style de madame de Sévigné et celui de M. de Voltaire. Lequel faut-il imiter? Ni l'un ni l'autre, si l'on veut être quelque chose; car on n'a véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit, modifiée par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Les lettres n'ont pour objet que de com-

[1] L'éditeur avoit communiqué à M. Suard quelques unes des lettres nouvelles dont cette édition est enrichie, et particulièrement celles qui sont relatives aux *Amours des Gaules*. M. Suard avoit bien voulu lui promettre de donner de nouveaux développements à ses réflexions sur le style épistolaire, mais la mort l'en a empêché. Ce morceau paroît ici sans aucun retranchement.

muniquer ses pensées et ses sentiments à des personnes absentes; elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse. C'est une conversation par écrit : aussi le ton des lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style. La rapidité de la parole fait passer une infinité de négligences que l'esprit a le temps de rejeter lorsqu'on écrit, même avec rapidité; et d'ailleurs l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute.

Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style épistolaire; la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction y est insupportable.

La philosophie, la politique, les arts, les anecdotes et les bons mots, tout peut entrer dans les lettres; mais avec l'air d'abandon, d'aisance et de premier mouvement, qui caractérise la conversation des gens d'esprit.

Quel est celui écrit le mieux? Celui qui a plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaieté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.

Mais pourquoi l'homme le plus spirituel, le plus animé et le plus gai dans la conversation, est-il souvent froid, sec et commun dans ses lettres? C'est qu'il y a des hommes que la société excite, et d'autres qu'elle déconcerte. Le mouvement de la société est une espèce d'ivresse qui donne à l'esprit des uns plus de ressort et d'activité, qui trouble et engourdit l'esprit des autres. Les premiers restent froids lorsqu'ils sont dans leur cabinet, la plume à la main; ceux-ci y retrouvent l'exercice plus libre de toutes leurs facultés.

On conçoit aisément que les femmes qui ont de l'esprit, et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes même qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate : leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement; il est plus *primesautier,* comme dit Montaigne : renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières; elles prennent plus d'intérêt à tous les petits événements qui occupent ou amusent ce qu'on appelle le monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer, la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs sert à aiguiser leur esprit, et leur inspire, sur certains objets, des tournures plus fines et plus délicates; enfin, leurs pensées participent moins de la réflexion, leurs opinions tiennent plus à leurs sentiments, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment : de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers, sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots, neuves et piquantes sans être recherchées; ces vues fines et souvent profondes, qui ont l'air de l'inspiration; enfin, ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, et plus habitués à penser et à écrire, mettent tout naturellement et comme malgré eux, dans leurs idées, une méthode qui y donne trop l'air de la réflexion, dans leurs style une correction incompatible avec cette grace négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

D'ordinaire, a dit, je crois, Voltaire, les savants écrivent mal les lettres familières, commes les danseurs font mal la révérence.

Les lettres de Balzac et de Voiture, qui

ont eu tant de succès dans le siècle dernier, sont oubliées aujourd'hui, parce que l'amour du bel esprit est moins vif, le goût plus formé, et l'art d'écrire mieux connu. Il est resté, de ce siècle immortel des lettres de deux femmes, qui vivront autant que notre langue : tout le monde a lu les lettres de madame de Maintenon, et l'on ne peut se lasser de relire celles de madame de Sévigné. Mais quelle différence entre ces deux femmes célèbres ! Les lettres de la première sont pleines d'esprit et de raison : le style en est élégant et naturel; mais le ton en est sérieux et uniforme. Quelle grace, au contraire ! quelle variété ! quelle vivacité dans celles de madame de Sévigné !

Ce qui la distingue particulièrement, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une rapidité extrême différents genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Cette mobilité d'ame est ce qui fait le talent des poètes, surtout des poètes dramatiques, qui sont obligés de revêtir presque en même temps des caractères très-divers, et de se pénétrer des sentiments les plus opposés, lorsqu'ils ont à faire parler dans la même scène l'homme passionné et l'homme tranquille, l'homme vertueux et le scélérat, Néron et Burrhus, Mahomet et Zopire, etc.

On a dit que madame de Sévigné étoit une caillette : cela peut être, si l'on entend simplement par caillette une femme sans cesse occupée de tous les mouvements de la société, de tous les mots qui échappent, de tous les événements qui s'y succèdent; qui saisit tous les ridicules, recueille toutes les médisances; qui conte avec la même vivacité une sottise plaisante et la mort d'un grand homme, le succès d'un sermon et le gain d'une bataille. Mais comment peut-on donner le nom de *caillette* à une femme du meilleur ton, très-instruite, pleine d'esprit, de graces, de gaieté et d'imagination, admirée et recherchée des hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV?

Le mérite de son style est bien difficile à sentir pour un étranger; il tient au progrès qu'a fait la société en France, où elle a créé un langage qui n'est bien connu que des personnes qui ont vécu quelque temps dans la bonne compagnie. Les finesses de ce langage consistent particulièrement dans un grand nombre de termes, qui, étant un peu détournés de leur sens primitif, expriment des idées accessoires dont les nuances se sentent plutôt qu'elles ne se définissent. Il y a une infinité d'expressions et de tournures qui reviennent sans cesse dans nos conversations, et qui n'ont point d'équivalent dans les autres langues. Les mots *sentiment* et *galanterie*, qui expriment des idées bien distinctes pour un François, ne peuvent se traduire, ni en latin, ni en italien, ni en anglois. Il faut qu'un étranger soit fort avancé dans la connoissance de notre langue pour être en état de sentir le charme des lettres de madame de Sévigné et celui des fables de La Fontaine.

Le comte de La Rivière, parent de madame de Sévigné, et de qui on a un recueil de lettres en deux volumes, dit quelque part : *Quand on a lu une lettre de madame de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une de moins à lire.* Ce mot vaut mieux que le reste du recueil.

Ce qui ajoute un grand prix aux lettres de madame de Sévigné, c'est une foule de traits qui nous peignent cette cour brillante de Louis XIV. On aime à se trouver, pour ainsi dire, en société avec les plus grands personnages de ce beau règne, qui, malgré les censures d'une philosophie sèche et sévère, a toujours un éclat et

un air de grandeur qui attache et qui impose. Je ne crois pas que notre siècle ait jamais le même attrait pour nos descendants. *Ce qui me dégoûte de l'histoire*, disoit une femme de beaucoup d'esprit, *c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour.* Ce mot est spirituel, mais ne doit pas être pris à la lettre. L'histoire des intrigues du Vatican ne doit pas nous dégoûter de celle de la République romaine.

M. de Voltaire n'a pas rendu justice à madame de Sévigné, dans sa notice des écrivains du siècle de Louis XIV. « C'est dommage, dit-il, qu'elle manque absolument » de goût, qu'elle ne sache pas rendre jus- » tice à Racine, qu'elle égale l'oraison fu- » nèbre prononcée par Mascaron au grand » chef-d'œuvre de Fléchier. » Il est vrai qu'elle a écrit qu'*on se dégoûteroit de Racine comme du café*, et en cela elle a fait une double méprise; mais il ne faut pas toujours attribuer à un défaut de goût une faute de goût. Les gens d'esprit se trompent tous les jours dans les jugements qu'ils portent de leurs contemporains : c'est que ce n'est pas le goût seul qui juge; les préventions personnelles, les affections, les rivalités, l'opinion publique, séduisent et égarent les meilleurs esprits. Madame de Sévigné avoit vu naître les chefs-d'œuvre de Corneille : élevée dans l'admiration de ce grand homme, son enthousiasme étoit bien légitime; mais, comme tout enthousiasme, il étoit un peu exclusif. Lorsque Racine vint apporter sur le théâtre des mœurs plus foibles, un ton moins élevé, une grandeur moins apparente, elle crut qu'il avoit dégradé le caractère de la tragédie, parce qu'elle comparoit Racine à Corneille, et qu'elle ne pouvoit juger de la perfection d'une tragédie que d'après celles de Corneille; *pardonnons-lui*, disoit-elle, *de méchants vers en faveur des sublimes et divines beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi.* En se trompant ainsi, on voit que son erreur étoit sans prévention et sans humeur. Il faut bien se garder de la mettre au rang des Nevers, des Deshoulières, de cette cabale acharnée qui persécutoit Racine en protégeant Pradon. Voyez avec quelle aimable sensibilité elle parle d'une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr : « Je ne » puis vous dire l'excès de l'agrément de » cette pièce. C'est un rapport de la » musique, des vers, des chants et des per- » sonnes, si parfait qu'on n'y souhaite rien. » On est attentif, et l'on n'a point d'autre » peine que celle de voir finir une si ai- » mable pièce. Tout y est simple, tout y » est innocent, tout y est sublime et tou- » chant. Cette fidélité à l'histoire sainte » donne du respect : tous les chants conve- » nables aux paroles sont d'une beauté qu'on » ne soutient pas sans larmes. La mesure de » l'approbation qu'on donne à cette pièce » est celle du goût et de l'attention. »

Quant à la comparaison de Mascaron avec Fléchier, M. de Voltaire s'est bien trompé. L'oraison funèbre de Mascaron parut la première, et madame de Sévigné la trouva belle; mais lorsqu'elle vit celle de Fléchier, elle n'hésita pas à lui donner la préférence. Lors même qu'elle se trompe, on trouve dans ses jugements et dans ses opinions toujours de la bonne foi, et jamais de suffisance.

Il me semble que ceux mêmes qui aiment le plus cette femme extraordinaire ne sentent pas encore assez toute la supériorité de son esprit. Je lui trouve tous les genres d'esprit : raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité inconcevable. Je ne puis pas me refuser au desir de justifier mon admiration par la citation des traits les plus piquants qui se présenteront à ma mémoire ou à mes

yeux, en parcourant ses lettres au hasard.

C'est surtout dans les récits et les tableaux où la grace, la souplesse et la vivacité de son esprit brillent avec le plus d'éclat. Il n'y a rien peut-être à comparer à ce conte de l'archevêque de Reims, Le Tellier. « L'archevêque de Reims revenoit fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon; s'il se croit grand seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Il passoit au travers de Nanterre, tra, tra, tra, ils rencontrent un homme à cheval, gare, gare; ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas, et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse fut versé et renversé; en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais et le cocher de l'archevêque même se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* »

L'archevêque, en racontant ceci, disoit : » *Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.* »

Voici un tableau d'un autre genre : « Madame de Brissac avoit aujourd'hui la colique; elle étoit au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde; je voudrois que vous eussiez vu ce qu'elle faisoit de ses douleurs, et l'usage qu'elle faisoit de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînoient sur sa couverture, et la compassion qu'elle vouloit qu'on eût. *Chamarrée* de tendresse et d'admiration, j'admirois cette pièce et la trouvois si belle, que mon attention a dû paroître un saisissement, dont je crois qu'on me saura fort bon gré; et songez que c'étoit pour l'abbé Bayard, Saint-Hérem, Montjeu et Planci, que la scène étoit ouverte. »

Écoutez-la à présent annoncer la mort subite de M. de Louvois. Voyez comme son ton s'élève sans se guinder. « Il n'est donc plus, ce ministre puissant et superbe, dont le *moi* occupoit tant d'espace, étoit le centre de tant de choses! Que d'intérêts à démêler, d'intrigues à suivre, de négociations à terminer!... O mon Dieu, encore quelque temps! je voudrois humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange : encore un moment!.... Non, vous n'aurez pas un moment, un seul moment! » Ce dernier mouvement n'est-il pas digne de Bossuet? Il me semble qu'on n'est pas plus sublime avec plus de simplicité.

Lorsque le prince de Longueville fut tué au passage du Rhin, on ne savoit comment l'apprendre à la duchesse de Longueville sa mère, qui l'idolâtroit. Il falloit pourtant lui annoncer qu'il y avoit eu une affaire : comment se porte mon frère, dit-elle? *Sa pensée n'osa pas aller plus loin,* ajoute madame de Sévigné; ce trait n'est-il pas admirable! Le tableau qu'elle fait ensuite de la douleur de cette mère tendre fait frissonner.

« Cette liberté que prend la mort d'interrompre la fortune, doit consoler de n'être pas au nombre des heureux; on en trouve la mort moins amère. » Les lettres de madame de Sévigné sont semées de réflexions semblables, d'une vérité frappante, exprimées d'une manière énergique, fine, originale, et entremêlées souvent de traits plaisants et curieux.

Elle dit quelque part, en parlant d'une vieille femme de sa connoissance qui venoit de mourir. « Quand elle fut près de mourir l'année passée, je disois, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : Mon Dieu! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai? Un jour Patris étant revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui et le conjurant de se le-

» ver. : hélas! leur dit-il, est-ce là la peine » de se rhabiller?

» Il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, » dit-elle ailleurs; il saura bien trouver ses » petites consolations, c'est sa fantaisie d'être » content.

» Les longues maladies usent la douleur, » et les longues espérances usent la joie.

» On n'a jamais pris long-temps l'ombre » pour le corps : il faut être, si l'on veut pa- » roître. Le monde n'a point de longues in- » justices. »

Elle montre partout un grand penchant à la dévotion, et une grande tiédeur sur la pratique. «Mon Dieu, qu'il est heureux (dit- » elle du fameux cardinal de Retz)! que j'en- » vierois quelquefois son épouvantable tran- » quillité sur tous les devoirs de la vie! On » se ruine quand on veut s'acquitter. »

Sa dévotion est douce et humaine. « Nous » parlons quelquefois de l'opinion d'Origène » et de la nôtre : nous avons de la peine à » nous faire entrer une éternité de supplices » dans la tête, à moins que la soumission ne » vienne au secours. »

Combien de réflexions touchantes sur le temps, la vieillesse, la mort!

« La mort me paroît si terrible, que je hais » plus la vie parcequ'elle y mène, que par » les épines qui s'y rencontrent.

» Je trouve les conditions de la vie assez » dures : il me semble que j'ai été traînée » malgré moi à ce point fatal où il faut souf- » frir la vieillesse : je la vois; m'y voilà, et » je voudrois bien au moins ménager de n'al- » ler pas plus loin, de ne point avancer dans » ce chemin des infirmités, des douleurs, » des pertes de mémoire, des *défigurements,* » qui sont près de m'outrager. Mais j'entends » une voix qui dit : il faut marcher malgré » vous; ou bien, si vous ne le voulez pas, » il faut mourir; ce qui est une autre extré- » mité où la nature répugne.

» Je regardois une pendule, et prenois plai- » sir à penser : voilà comme on est quand on » souhaite que cette aiguille marche : cepen- » dant elle tourne sans qu'on la voie, et tout » arrive à la fin. »

Il lui échappe quelquefois des expressions hardies, qu'on pourroit trouver maniérées en les considérant isolées, mais qui, vues à leur place, paroissent très-naturelles, c'est, il est vrai, le naturel d'une femme dont l'imagination est très-vive et l'esprit très-orné : « Je ne connois plus les plaisirs, dit-elle quel- » que part; j'ai beau frapper du pied, rien ne » sort qu'une vie triste et uniforme. » On voit qu'elle venoit de lire dans Plutarque le mot de Pompée, qui se vantoit qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortiroit des légions prêtes à obéir à ses ordres.

Pour faire entendre que le crédit d'un ministre diminue, madame de Sévigné dit que *son étoile pâlit.* Cette figure n'est-elle pas heureuse et brillante sans aucune affectation?

Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel; et ce naturel se fait surtout sentir par une négligence abandonnée qui plaît, et par une rapidité qui entraîne. On sent partout ce qu'elle dit quelque part : *J'écrirois jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole.*

Veut-elle quelquefois raconter un trait, une plaisanterie d'une gaieté un peu libre pour une femme? Quelle adresse dans la tournure! quelle mesure dans l'expression! Elle fait tout entendre sans rien prononcer. On peut se rappeler un mot de ce genre sur la Brinvilliers.

Ce qui brille par-dessus tout dans les lettres de madame de Sévigné, c'est ce fonds inépuisable de tendresse pour sa fille, dont les expressions se varient sous mille formes diverses, toujours sensibles, toujours intéressantes; mais ce sont les traits les moins propres à être cités, parceque ce ne sont ordinairement que des expressions et des tour-

nures très-simples, qui ne peuvent guère se détacher des circonstances ou des idées accessoires qui les environnent. Quelquefois cependant son sentiment s'embellit par la pensée et par l'imagination.

Sa tendresse pour sa fille emprunte souvent des tournures très-ingénieuses sans cesser d'être naturelles. « Savez-vous ce que je » fais de ma lunette ? écrit-elle à madame de » Grignan. Je ne cesse de la tourner du côté » dont elle éloigne; les importuns qui m'envi- » ronnent disparoissent, et je peux ne pen- » ser qu'à vous. »

« Je regrette, dit-elle dans un autre en- » droit, ce que je passe de ma vie sans vous, » et j'en précipite les restes pour vous retrou- » ver, comme si j'avois bien du temps à » perdre. » Elle répète plusieurs fois cette idée : « Je suis bien aise que le temps coure » et m'entraîne avec lui pour me redonner à » vous. » Et dans un autre endroit : « Je suis » si désolée de me retrouver toute seule, que, » contre mon ordinaire, je souhaite que le » temps galope, et pour me rapprocher ce- » lui de vous revoir, et pour m'effacer un » peu ces impressions trop vives...... Est-ce » donc cette pensée si continuelle qui vous » fait dire qu'il n'y a point d'absence? J'avoue » que, par ce côté, il n'y en a point. Mais » comment appelez-vous ce que l'on sent » quand la présence est si chère? Il faut de » nécessité que le contraire soit bien amer.

» Mon cœur est en repos quand il est près » de vous ; c'est son état naturel, le seul qui » peut lui plaire....

» Il me semble, en vous perdant, qu'on » m'a dépouillée de tout ce que j'avois d'ai- » mable..... Je serois honteuse, si, depuis » huit jours, j'avois fait autre chose que pleu- » rer... Je ne sais où me sauver de vous, » dit-elle ailleurs à sa fille.

Elle écrit au président de Moulceau : « J'ai » été reçue à bras ouverts de madame de » Grignan, avec tant de joie, de tendresse » et de reconnoissance, qu'il me sembloit que » je n'étois pas venue encore assez tôt ni » d'assez loin. »

Je sens quelque peine à remarquer les défauts d'une femme si aimable et si rare; mais il faut le dire pour l'honneur de la vérité : madame de Sévigné, avec tant d'esprit et un si bon esprit, avoit aussi les sottises de son siècle et de son rang. Elle étoit glorieuse de sa naissance jusqu'à la puérilité. On la voit se pâmer d'admiration sur la généalogie de la maison de Rabutin, que le comte de Bussy se proposoit d'écrire; elle croit que toute l'Europe va s'intéresser à cette belle histoire.

Elle étoit enivrée, comme presque tout son siècle, de la grandeur de Louis XIV. Ce prince lui parla un jour, après la représentation d'*Esther*, à Saint-Cyr : sa vanité se montre et se répand, à cette occasion, avec une joie d'enfant. Le passage est curieux. « Le roi » s'adressa à moi et me dit : Madame, je suis » assuré que vous avez été contente. Moi, » sans m'étonner, je répondis : Sire, je suis » charmée; ce que je sens est au-dessus des » paroles. Le roi me dit : Racine a bien de » l'esprit. Je lui dis : Sire, il en a beaucoup, » mais en vérité, ces jeunes personnes en ont » beaucoup aussi ; elles entrent dans le sujet » comme si elles n'avoient jamais fait autre » chose. Ah ! pour cela, dit-il, il est vrai ; et » puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'ob- » jet de l'envie. M. et madame la princesse » me vinrent dire un mot; madame de Main- » tenon, un éclair : je répondis à tout, car » j'étois en fortune. »

C'est dans ces endroits que la femme d'esprit est éclipsée un moment par la caillette. On sait qu'un jour Louis XIV dansa un menuet avec madame de Sévigné. Après le menuet elle se trouva près de son cousin le comte de Bussy, à qui elle dit : *Il faut avouer que nous avons un grand roi. Oui, sans doute, ma cousine,* répondit Bussy, *ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque !* Il faut avouer

que, de toutes les sottises humaines, il n'y en a point de plus sottes que celles de la vanité.

RÉFLEXIONS *sur les Lettres de Madame* DE SÉVIGNÉ, *par M. l'abbé* DE VAUXELLES.

Les lettres de madame de Sévigné furent célèbres dès son vivant, mais celles de quelques autres l'étoient aussi; par exemple, celles de sa cousine, madame de Coulanges[1]. Le vrai goût du style épistolaire s'étoit alors développé en France. Il faut avouer que les plus parfaits modèles en furent donnés par les femmes, et qu'elle laissèrent bien loin derrière elles les modèles qu'on leur avoit vantés, et Voiture et Balzac[2]. Ce genre sur-tout veut du naturel, et c'étoit à elles qu'il appartenoit de le perfectionner. Un homme dans ce même temps parut y exceller, c'étoit encore un parent de madame de Sévigné, le fameux Bussy-Rabutin, écrivain très-pur en même temps qu'un médisant détestable : d'abord détracteur de sa cousine, puis son admirateur sincère. Il imprima le premier recueil où se trouvent des lettres de cette dame mêlées aux siennes. Elles ont entre elles quelque air de famille. Bussy brille par cette aisance de tournures, et cette pureté d'expression dont Bouhours l'a si constamment loué : mais il est vain, mais son orgueil y paroît écrasé, et non pas éteint par les humiliations qu'il s'étoit attirées. On est fatigué de le voir si long-temps à genoux devant Louis XIV, et à-peu-près consolé de ce qu'il n'obtient point grace. Sa cousine, au contraire, est bonne, naturelle; elle lui a pardonné. Mais je ne sais pourquoi on soupçonne qu'elle n'a pu oublier la vieille injure. Soit parcequ'il fut un méchant, soit parcequ'il est toujours bel-esprit et se pavane dans son langage d'*homme de la cour,* elle paroît moins parfaitement à l'aise avec lui. Ses lettres ne tombent point de sa tête toutes faites comme les autres, et elle ne peut dire de celles-là : *mon papier, mon encre, ma plume, tout vole;* elle les fait et les compose, et Bayle a raison de remarquer qu'elles ont quelque chose de moins parfait. On n'y voit pas, par exemple, cet abandon de gaieté avec lequel elle instruit M. de Coulanges des événements du jour, et l'entretient de chansons, de voyages, de châteaux, de bonne chère, et de toutes les distractions auxquelles il laissoit emporter sa vie. Dira-t-on que c'est le malheur de Bussy qui lui pèse, non; mais c'est la joie continue de Coulanges qui se communique à elle. Je vois par les lettres que ce cousin-là reçoit, comme par celles qu'il écrit, qu'il étoit très-aimable, solide en amitié, quoique frivole en

[1] Lorsqu'on présenta madame de Coulanges à la dauphine, en 1680, cette princesse lui parla de l'agrément de ses lettres. Elle en avoit lu en Allemagne.

[2] Je ne perdrai pas le temps à parler de ces deux hommes, ils sont jugés partout, et les gens du monde ne les lisent plus. Mais les gens de lettres, qui doivent lire tout et observer quels ont été les progrès de la perfection, peuvent remarquer que ces deux hommes ne furent pas sans influence ni sans utilité. On se détrompa bientôt de l'enflure de Balzac, et l'on conserva sa noblesse. Le style des dépêches politiques acquit de la dignité. Ce mérite fut remarqué par Louis XIV dans Pomponne (ami de madame de Sévigné), et c'est à quoi il dut son élévation. Quant à Voiture, il régna plus long-temps, les esprits les plus graves s'en occupèrent, et j'en ai vu un exemplaire chargé de notes du savant Huet. Son nom étoit devenu une espèce de proverbe; et quand on vouloit louer un badinage ingénieux, on le comparoit à celui de Voiture. Son succès fut trop grand, et ce fut peut-être un bonheur, car sa chute en a été plus complète. On s'aperçut que l'esprit des Cotins et le ton de l'hôtel de Rambouillet, qui avoit pensé tout perdre, n'étoit que l'imitation des défauts de cet écrivain : l'esprit naturel reprit ses droits. Il faut avouer que Molière aida puissamment à discréditer l'affectation et le faux goût. Mais les exemples du vrai style épistolaire furent donnés par des dames illustres dont on a conservé les lettres. Madame de Sévigné, madame de Coulanges, madame de Villars, madame de Maintenon, virent dans leur jeunesse régner dans les lettres la folie du bel-esprit. On ne voit dans les leurs qu'un langage plein de raison et d'élégance.

ses goûts; qu'il a dû jouir de tout et ne parvenir à rien de grand; et c'est ce qui arriva Ses lettres sont amusantes[1]; mais il paroît qu'il savoit goûter celles de sa cousine, qu'il les lisoit avec plaisir pour lui-même, et avec charme pour les autres. Madame de Sévigné le loue vingt-fois de ce petit talent : elle se divertit quand il assure qu'il est très-jeune à soixante ans, et *qu'à coup sûr on a commis quelque grosse erreur de date dans son acte de baptême.*

Sa femme, plus habile, et dont les graces sont plus nobles, sans atteindre toutefois jusqu'à celles de madame de Sévigné, sa femme, dis-je, étoit amie de madame de Maintenon, et l'amie préférée, dont cette grave favorite aimoit à s'accompagner et à se parer dans les jours solennels consacrés à la gloire de l'esprit et du mérite, aux représentations saintement théâtrales de Saint-Cyr, ou bien à l'arrivée d'une jeune princesse à qui il falloit montrer ce que la cour avoit de plus estimable, et la société de plus exquis. Dans ces occasions, madame de Coulanges étoit toujours appelée et distinguée. Il faut même avouer qu'elle l'étoit plus particulièrement que madame de Sévigné, soit que celle-ci, aux yeux de la sage dispensatrice des petits honneurs, parût avoir moins besoin d'appui, soit qu'elle ressentît pour madame de Coulanges un goût plus décidé. Cette opinion paroît la plus probable. On croit apercevoir dans les lettres de ces deux dames que cette dernière, avec beaucoup d'agréments et un caractère propre à attirer et fixer la considération, avoit apparemment cette attention suivie, et cette habileté de tous les instants et de tous les détails, qui invite les personnes puissantes à marquer la faveur. Elle étoit plus guidée par la pensée de son projet, madame de Sévigné par son émotion présente. Celle-ci avoit plus de ces qualités qu'on abandonne à leurs succès naturels, et au secours desquelles on n'est point tenté de venir. Elle avoit certainement un esprit plus fertile et plus divers, plus vif, plus livré à sa propre course, et ne s'assujettissant point à la marche des autres. De tels avantages conduisent à être libre dans la société, mais non pas à y être favorisée et distinguée autant qu'on seroit bien aise de l'être. De vieilles traditions de la bonnes compagnie qui sont revenues jusqu'à nous, assurent que dans la société de l'hôtel de Chaulnes et dans celle du célèbre duc de La Rochefoucauld, et de madame de La Fayette, madame de Sévigné portoit une telle habitude de sécurité, d'abandon, d'aimable insouciance, qu'en de certains moments elle se faisoit oublier et paroissoit presque nulle. On l'en aimoit davantage ensuite, quand son imagination, venant à s'éveiller, retrouvoit toute sa vivacité, sa fécondité, son éloquence. Son ame alors se rendoit présente et embellissoit sa personne. Le brillant de son esprit, suivant madame de La Fayette, lui donnoit alors un tel éclat, que *quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est certain que le sien*[1] *éblouissoit les yeux.*

[1] Les chansons qu'il y a mêlées n'y ajoutent aucun prix, et ce ne sont pas ses plus jolies. Voltaire n'a pas dédaigné de citer quelques couplets de ce rimeur facile et gai : sa mémoire a survécu assez longtemps, non-seulement au règne de Louis XIV, mais à la régence. Aujourd'hui, il est absolument oublié, et sans madame de Sévigné, qui parleroit de Coulanges?

[1] L'action de l'ame triomphe de l'irrégularité des traits, elle met de l'accord au milieu de la confusion, et de la vie où il n'y avoit que de l'immobilité : comme la lumière s'empare d'un nuage, et le rend transparent et léger, la laideur de Pelisson disparoissoit quand il parloit, et Le Kain, dans certain rôles, obtenoit ce cri des femmes : *Ah! qu'il est beau!* Mais cet effet provient tout entier de l'intelligence, de l'émotion intérieure, et non des efforts qu'on y substitue. Ce qui est de commande est toujours faux ; ce que la nature donne est sûr de plaire, et la beauté même en est embellie. J'adopte donc la remarque de madame de La Fayette sur son âme; quoique je n'en approuve pas l'expression, qui est un peu hyperbolique et précieuse, ce qui ne lui est pas ordinaire.

« Vous êtes sensible, lui disoit-elle aussi, » à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes » pas moins aux plaisirs. Vous paroissez née » pour eux, la joie est le véritable état de » votre ame... » Elle ajoute encore : « Il y a » des gens qui vous soupçonnent de ne pas » montrer votre cœur tel qu'il est; mais au » contraire, vous êtes si accoutumée à n'y » rien sentir qui ne vous soit honorable, que » même vous y laissez voir quelquefois ce que » la prudence vous obligeroit de cacher. » On seroit fâché qu'elle eût supprimé ce trait du portrait de son amie; il accrédite les autres, et montre parfaitement ce qu'étoit madame de Sévigné au milieu de ces sociétés exquises, qu'on peut appeler la fleur du siècle le plus brillant. Je me figure entre l'auteur des maximes et celle de Zaïde et avec leurs amis les plus choisis, une personne qui ne se doute pas que la postérité recevra d'elle un livre non moins renommé que les leurs, et cent fois plus relu, mais qui ne sera un livre que parce qu'elle ne songera jamais à en faire un : un livre dans un genre où un seul homme de la plus haute éloquence parmi les anciens a excellé[1] (peut-être moins qu'elle); un livre qui fera le charme de tous les lecteurs et le désespoir d'aucun; le modèle le plus vanté et le plus attrayant, dont ils desireront le plus d'approcher, et dont ils n'approcheront que par un extrême bonheur et jamais par effort. Voilà le livre inespéré, imprévu parmi toute cette société si spirituelle, qui en formera un jour les annales, et perpétuera les souvenirs de tant de dignité, de politesse et de grace. L'auteur, dis-je, sera cette femme si paisible, et tout ensemble si vive, tour-à-tour recueillie dans son ame, et y vivant de sa propre joie et de ses douces pensées maternelles, et en sortant au moindre mot qui l'invite, et se communiquant tout entière avec une fertilité d'imagination, une variété de graces qui contraste avec la finesse concise de La Rochefoucauld, et avec l'élégance réservée de madame de La Fayette. Ces personnes réunies forment un modèle presque idéal de la conversation la plus parfaite. Si quelque jour nous revenons à savoir jouir de notre esprit et des véritables délices de ce qui s'appeloit si justement alors la bonne compagnie, on ne les retrouvera que dans des assortiments semblables de plusieurs esprits raisonnables, divers entre eux, mais qui se plaisent et marient leurs pensées, comme d'habiles musiciens leurs dissonances et leurs accords. Tel est le souvenir qu'ont laissé les sociétés de ce beau siècle, si riche en hommes supérieurs, si abondant en femmes aimables; et ce que l'on reconnoissoit alors pour l'esprit et le ton françois, est celui que voudra imiter toute nation curieuse de la gloire et des plaisirs les plus nobles[1].

[1] On se doute que je parle de Cicéron. Ses lettres sont sans contredit les premières entre celles des hommes d'état, des gens du monde, des hommes de lettres. Son ame s'y peint sans cesse tout entière, et très diversement agitée par les événements de son siècle. C'est un très grand homme au milieu d'une scène très inquiétante. Madame de Sévigné, au contraire, est entourée de tout le bonheur d'un beau règne, et son ame s'épanche au milieu des félicités; mais cette ame n'est pas moins noble et moins sensible que celle de l'immortel consul : son partage est la grace toujours diverse et toujours vraie, comme celui de Cicéron est l'urbanité romaine et la philosophie; sa lecture a moins d'intérêt pour les lecteurs instruits, et plus de charme pour tous, sur-tout pour les François. Corbinelli en portoit le même jugement que M. de Vauxcelles; il écrivoit au président de Moulceau le 20 février 1686 : « Je passe » ma vie à admirer les lettres de Cicéron, tant les » *familières* que celles à Atticus. Je me promets d'at- » tirer dans le même goût madame de Sévigné, et de » lui faire porter quelque envie (j'entends à Cicéron) » de la conformité que ce grand orateur peut avoir » avec elle sur le genre épistolaire. »

[1] La société se perfectionna alors beaucoup plus en France qu'elle n'avoit fait dans le midi de l'Europe, et nous laissâmes très en arrière les Italiens et les Espagnols de qui nous avions beaucoup emprunté. Quand le nord voulut se polir, il nous imita. L'Angleterre en donna l'exemple sous Charles II, et continua jusque sous la reine Anne. Les plus beaux esprits d'Angleterre estimoient alors beaucoup les

Il faut avouer que cette perfection d'agrément ne s'étoit pas encore répandue loin de la cour et de quelques sociétés de Paris; les trois quarts de cette capitale étoient condamnés à végéter avec le sobriquet de *bourgeois,* qu'on opposoit au titre de *cavalier,* à une distance énorme de celui d'*homme de la cour;* et l'on ne peut s'empêcher de rire de la compassion du jésuite Bouhours pour tout ce qui est *bourgeois,* et de sa vénération pour *les gens de qualité.* Le nom de *provincial,* bien pire encore, enveloppoit tout ce qui n'habitoit pas la capitale ou quelque *royal château* (comme disoit Coulanges de ceux qu'il fréquentoit), et désignoit inévitablement le mauvais goût et les manières ridicules. Or, si les gens de la cour se préservoient du commerce des bourgeois à Paris, il falloit bien qu'ils rencontrassent les provinciaux dans leurs terres. Malheur aux délicats : leurs yeux et leurs oreilles avoient beaucoup à souffrir. On s'aperçoit dans les lettres de madame de Sévigné que la province la tiroit de sa position naturelle et ordinaire, mais que sa gaieté et les occupations l'y soutenoient, et que, sans se dérober ni choquer, ni s'ennuyer ou se plaindre, elle se contentoit de rire toute seule et doucement *du prochain.* Car, disoit-elle, *Il est drôle quelquefois, le prochain en Bretagne, sur-tout quand il a dîné.* Je ne vois pas positivement du mépris, mais seulement de la gaieté dans ce qu'elle raconte des passepieds bretons et du menuet qui brouilla mademoiselle de Kerborgne avec une autre demoiselle en *Ker,* et des carrossées de *madames* qui lui pleuvent, et des cavalcades de campagnards. Il n'y a que l'insupportable mademoiselle du Plessis que ses railleries poursuivent sans miséricorde, peut-être parce qu'elle est affectée et même hypocrite; peut-être aussi, et plus probablement encore, parce qu'elle déplaisoit à madame de Grignan, péché impardonnable auprès de madame de Sévigné. Les haines très-féminines de la fille passoient tout entières dans le cœur de la mère. De là quelques endroits dans ses lettres détonnent fortement avec la lecture assidue de Nicole, et *la charité,* et la générosité naturelle, et même la bonne grace et l'usage du monde, qui veulent qu'on soit très retenu dans ses aversions. Elle ne l'est pas toujours assez, je l'avoue; mais, s'il faut en dire ma pensée, je m'en prends à madame de Grignan. Il me semble que c'est pour son compte et pour la divertir que ces traits de malice un peu acérés se trouvent sous la plume de sa mère, au milieu de tant d'amour et de graces, parmi toutes ces effusions d'une ame *satisfaite* (pour me servir de l'heureuse expression de Gresset). Je ne sais pourquoi j'ai éprouvé, dès ma première jeunesse, dans cet âge où les jugements sont si purs, parce qu'ils sont ceux de l'instinct, j'ai éprouvé, dis-je, cent fois qu'après avoir lu les lettres de madame de Sévigné, je l'aimois beaucoup, et qu'au contraire j'aimois très-peu cette fille qu'elle adore et idolâtre. Je soupçonnois celle-ci d'être altière, guindée dans les hauteurs de son esprit cartésien, et dans les privilèges d'une commandante de Provence, abaissant sans pitié, et desirant qu'on n'épargne point tout ce qui a rencontré sa défaveur. C'est sous ces traits que s'offroit à moi madame de Grignan, et, j'en demande pardon à sa mère, cette idée n'a pu s'effacer entièrement de mon esprit, quoique d'une part, je n'aie lu contre elle aucune accusation contemporaine et positive, et que de l'autre je voie de quels éloges sa mère l'a comblée pendant tant d'années. De tels éloges, donnés par une telle mère dans plusieurs volumes de lettres,

nôtres. L'Allemagne mêla l'idée des différents modèles, et voulut à la fois imiter les Anglois et nous, mais Frédéric-le-Grand nous préféra toujours. Il est aisé de prouver que tous les pas que l'Europe a faits depuis cent ans vers la politesse des écrits et des mœurs, ont été faits à la suite des sujets de Louis XIV, que quelques fous appellent ses esclaves.

ne peuvent être ni une longue bêtise ni une effronterie maladroite. Je consens qu'ils soient aussi mérités que sincères; je trouve même dans quelques lettres qui sont restées de cette dame un ton spirituel et noble. Mais enfin, quand je vois les innombrables lettres de sa mère, je remarque avec peine pour madame de Grignan qu'elle est la seule avec qui madame de Sévigné descende à se montrer médisante. Je me suis dit : elle l'est donc en sa faveur, et par une molle complaisance; elle partage les passions de sa fille comme elle partageoit les accidents de sa santé; et de même qu'elle disoit : *J'ai mal à la poitrine de ma fille,* elle auroit pu dire : La haine de ma fille m'envenime un peu souvent contre mademoiselle du Plessis et contre madame de Marans, et contre l'évêque de Marseille, et contre quelques autres en petit nombre. Elle a quelquefois ailleurs des traits de malice, mais ceux-là peuvent s'appeler du badinage; ils lui échappent, elle ne les enfonce point. Par exemple, quand elle peint Roquette, l'évêque d'Autun, prononçant l'oraison funèbre de madame de Longueville *avec toute la capacité, toute la grace et toute l'habileté dont un homme puisse être capable,* elle ajoute : *Ce n'étoit point Tartufe, ce n'étoit point un Patelin, c'étoit un prélat de conséquence....* Peut-on dire plus clairement et plus gaiement que ce n'étoit point là son habitude, et qu'il passoit pour un patelin et un tartufe. Le souvenir de Tartufe lui fournit ailleurs une autre plaisanterie qui m'étonna plus quand je la retrouvai. C'est sur le grand Bossuet lui-même, quand on lui donna l'abbaye de Rebais; elle soupire et dit : *le pauvre homme!* comme M. Orgon quand il s'attendrit sur le bon souper qu'a fait Tartufe. Soupçonnoit-elle ce grand homme, qui tonnoit si haut contre les vanités, de ne pas dédaigner la vanité des bonnes abbayes? Je dirai ici, en laissant courir ma plume aussi librement et aussi vaguement que ces lettres, que Bossuet et madame de Sévigné naquirent à un an de distance, tous deux en Bourgogne. Cette province, fertile en grands hommes, s'honorera toujours principalement de ces deux mérites, qu'on ne peut appeler comparables et égaux, mais chacun unique et parfait en son genre. Qui mieux que l'un a déployé toute la force et la magnificence qui peut accompagner la parole? Mais voyez comme l'autre a donné à son style tous les mouvements qui peuvent exprimer la grace. Je dirai plus, elle est quelquefois sublime : par exemple, au sujet de la mort de Louvois et dans les louanges de Turenne; comme Bossuet, en retraçant certains souvenirs de ses héros, est plein de tendresse et d'une parfaite élégance. Il me semble que quiconque est sensible à l'éloquence ne peut prononcer le nom de Bossuet qu'avec une sorte d'étonnement respectueux, mais que celui de Sévigné sera toujours répété avec charme.

Quand on l'a lue on la parcourt, et quand on l'a parcourue bien des fois on se laisse aller à la relire tout entière. J'ai vu des personnes d'un goût exquis, qui, par méthode ou par attrait, ne laissoient passer aucune année sans se raviver par cette lecture : c'est qu'elle leur avoit donné chaque fois du plaisir et nulle peine. On aime à y revoir le mouvement d'un grand siècle pendant ses quarante plus belles années, et une foule de personnages mémorables; mais il me semble que c'est surtout madame de Sévigné qu'on veut retrouver, parce qu'on s'est attaché à elle, et qu'on se plaît au milieu des objets ou des personnes qui l'occupent ou qui l'amusent. On la suit au milieu des grands, parmi ses amis, quelquefois dans la pratique des devoirs affectueux envers ses proches; de temps en temps au sein de la dévotion; au jubilé qu'elle voudroit faire faire à Corbinelli, mais celui-ci prétend qu'il *n'est pas assez préparé;* aux sermons de Bossuet, qui

sont *des combats à outrance,* ou *en Bourdaloue,* qui est pour elle le premier des prédicateurs, *le Grand Pan;* ou par complaisance dans l'auditoire de quelque abbé de cour, qui a fait *le plus beau jeune sermon qu'on puisse entendre.* Cette dévotion ne laisse pas de tenir de la place parmi ses affections. Elle s'est sur-tout si bien pénétrée du dogme de la Providence, que *c'est son dogme, sa Providence,* qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort touchée de ce qui contrarie la tendresse de son cœur, et provoque sa disposition aux larmes. « Avec toute ma belle » Providence, que *je comprends si bien,* je » ne laisse pas d'être toujours affligée de ces » arrangements au-delà de toute raison. » N'importe, elle y revient sans cesse, et je plains celui qui l'en blâmeroit; car ce moyen réussit à calmer son ame et la rasseoir, et la mène tout droit à un résultat que n'atteignent pas toujours les efforts de la philosophie. J'aime à voir *beaucoup de Providence* dans les pensées d'une ame sensible, et laisse la triste doctrine de la nécessité aux têtes orgueilleuses qui veulent faire les fières. Si on demande quelle est la pensée habituelle de madame de Sévigné, toutefois après sa fille, je dirai c'est la Providence. Cette pensée *la tire d'affaire,* et lui fait *voir clair dans la vie,* sans prétendre y expliquer tant de choses inexplicables pour nous, qui, comme elle dit, ne voyons point *le dessous des cartes.* Souvent elle s'en exprime dans les termes d'une adoration respectueuse : une fois elle s'écrie avec une apparence de dépit plaisant : *Oh Providence! faites donc comme vous l'entendez ; vous êtes la maîtresse.* Elle voit bien que tout est réglé quoique imprévu, et que les détails seront toujours des mystères, quoique le principe soit l'évidence même.

Ainsi raisonna toute sa vie madame de Sévigné; et soit qu'en cela elle ait été excellemment philosophe, comme c'est mon avis, ou tout le contraire, comme il plaira à d'autres de le dire, j'affirme qu'elle en a été plus heureuse, et j'ajoute qu'elle en a été plus aimable. Tout homme sensé souhaitera que toute femme qui l'intéresse, puisant ainsi à la source des affections abondantes et réglées, mette son cœur plein d'émotions sous la protection de cette doctrine, qui subvient à tout dans la vie, et donne les conseils nécessaires à la prospérité, et de douces consolations au malheur. La sensibilité des femmes m'émerveille toujours, et je suis assez porté à croire avec nos pères les Gaulois qu'il y a en elles *quelque chose de céleste.* Il leur sied donc d'entretenir une sorte de communication avec le ciel. Je le dis aux femmes, et je le dis à ceux qui ont eu quelque participation de leurs dons admirables, aux ames tendres, aux imaginations que le beau enflamme, qui ne vivent que pour être émues, émouvoir et plaire : la pensée religieuse est si grande, si touchante, si vive, qu'elle leur convient excellemment, que leur talent en sera enrichi, et qu'elles laisseront bien en arrière les ames sèches et dures qui la rejettent; qu'ils s'empressent donc de se pénétrer de ce sentiment, et se souviennent de ce bel adage des anciens : Muses, chantez d'abord Jupiter, qui remplit tout de sa présence : *Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena.*

Je dirai quelque chose d'une opinion qu'elle mêla à ses affections religieuses; elle auroit dû se borner au sentiment, personne ne fut plus heureuse à l'exprimer, et on voit par quelques lettres où elle analyse à sa fille des traités dogmatiques de saint Augustin, que la discussion profonde n'étoit point son fait. L'opinion dont je parle porte à la rigueur, mais elle ne rendit madame de Sévigné ni rigoureuse, ni dure, et n'influa que sur ses discours. Il est vrai qu'elle y revient souvent et parle beaucoup des livres *de ces Messieurs*; c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal, et c'est pour cela qu'un

jésuite l'a placée dans un *Dictionnaire des livre jansénistes*, et que les jansénistes, de leur côté, ont fait un *Sévigniana*, ou Recueil de tout ce qui leur plaît dans ses lettres, avec des notes qui sont le plus souvent un nécrologe de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la mauvaise fortune d'occuper si fort ces deux partis de théologiens; mais pourquoi célèbre-t-elle si souvent ce Port-Royal? je vais le dire.

Cette fameuse solitude étoit devenue le centre et la capitale d'une secte, mais il en sortoit avec des livres de parti, d'autres qui ont perfectionné l'esprit humain ; et parmi ces livres de parti même il y en avoit un que Boileau préféroit *aux anciens et aux modernes :* ce sont *les Provinciales.* Ce jugement n'étoit au fond qu'une hyperbole plaisante, par laquelle le satirique s'amusa dans une conversation à dérouter un jésuite. Mais enfin *les Provinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en enfanta jamais le génie polémique; et ce chef-d'œuvre n'est pas le seul que la postérité doit à ces solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obligations que leur a la langue françoise et l'art du raisonnement, et même la géométrie. Il faut se souvenir que presque tout tout ce qui a excellé dans ce beau siècle les appeloit ses maîtres. Ils avoient mis la gloire en commun; chacun pour son compte avoit renoncé au *je* et au *moi*, et quand il parloit de lui il se cachoit sous la modeste particule *on*[1]. C'est pour cela qu'en parlant de leurs ouvrages on disoit les livres de *ces Messieurs.*

Ces hommes habiles et protégés par leurs talents et leur austérité, soulevoient fortement l'opinion, et plus d'un lecteur ne sait pas tout ce qu'ils auroient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique qui ne l'ignore pas, et qui dans un ouvrage récent[2] vante assez maladroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV en avoit précisément la même idée, et il regardoit la faveur publique qui réclamoit pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompoit peut-être pas entièrement, car l'esprit d'opposition qui s'étoit manifesté alors en France ne s'y étoit pas éteint, il n'étoit qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer tout-à-fait les pensées, et toutes les fois qu'elle s'exerçoit elle rencontroit l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi l'infortune de Fouquet, condamné par des juges de cour, fut déplorée par des gens de lettres et par madame de Sévigné. Ainsi les rigueurs contre les partisans de Port-Royal furent désapprouvées par cette même madame de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyoient dans ces solitaires que les adversaires des jésuites et les défenseurs de la saine morale. Ce monarque absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de

[1] C'est chez eux qu'elle prit tant de faveur. *On* avoit l'air, par cet innocent artifice, de s'éclipser dans la foule, de se compter pour rien. Mais il y avoit dans cette humilité apparente une grande prudence, un calcul très habile de l'amour-propre. *On* se sauvoit des inconvénients et de l'espèce de responsabilité qu'entraîne le pronom personnel. *On* échappoit au blâme de la vanité, et *on* espéroit bien retrouver son compte avec la gloire. De là ces déguisements de faux noms sous lesquels *on* étoit toujours deviné. Le public apprenoit tôt ou tard qui étoit le *Provincial, et Wandrock, et le prieur de Beuil, et le sieur de Royaumont.* Arnaud étoit presque le seul qui mît toujours son vrai nom à la tête de ses écrits (il ne craignoit pas d'en répondre). Les autres prenoient un masque, ou se tenoient derrière les rangs. Le public, incertain pendant quelque temps, hésitoit pour s'expliquer; il craignoit que ce faux nom ne cachât par hasard un grand homme. Cet *on* pouvoit convenir à toute une foule, et chaque janséniste avoit derrière lui tout Port-Royal. Par ce moyen, *on* étoit respecté, *et ces messieurs* acquéroient en toute humilité un grand renom.

[2] Voyez la brochure intitulée : *les Ruines de Port-Royal* en 1801, par Gr...

pouvoir, il encourut le blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à éteindre une hérésie. On lui soutenoit que cette hérésie étoit un fantôme. Que pouvoit-il de plus? Tout le siècle se portoit vers ces opinions accréditées par l'éloquence et par la plaisanterie (qui a encore plus de pouvoir sur les François). Le grand Louis étoit enveloppé, sans le savoir, par le jansénisme[1], comme ses successeurs, dans notre siècle, l'ont été par la philosophie; et l'opinion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la vaincre.

Qu'on ne dise pas ici qu'à propos d'une femme, auteur de quelques lettres, je parle de toute la nation, et me livre à une peinture vaste et tout-à-fait historique; outre que cette peinture a peut-être le mérite de l'instruction, le lecteur voudra bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs étant presque toujours celles de notre temps, une personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait connoître ses contemporains. Il faut donc dire que madame de Sévigné étoit entraînée par les siens, et que ceux-ci l'étoient par quelques hommes adroits, constants, parés de modestie et désintéressés de toute importance apparente, mais non pas de la gloire et de l'ambition d'influer, qui agissoient du fond d'une solitude de vierges, et remuoient secrètement toute la France par le souvenir de la discipline antique des chrétiens et l'attrait d'une morale austère. Je demanderai avec J.-J. Rousseau qui peut bien se répondre que, s'il eût vécu du temps d'Arnauld, de Pascal, de tous ces hommes d'un caractère si grave et d'un talent si divers, il n'eût pas été le panégyriste de Port-Royal, comme Despréaux, comme Racine, comme une foule de savans magistrats et d'hommes vertueux, comme madame de Sévigné enfin, qui, libre de toute passion, excepté du plus extrême amour maternel, vouloit être femme de bien en même temps que femme aimable. Elle étoit conduite à imiter tant de gens d'esprit par les suites mêmes de son éducation, et par celles de ses premières liaisons importantes. Son éducation, dis-je, avoit dû être très-dévote. Petite-fille d'une sainte canonisée, de madame de Chantal, elle avoit environ quinze ans quand celle-ci mourut, et elle avoit pu voir combien elle étoit vénérée, combien le renom de la piété étoit alors une gloire extrême. Or ce renom ayant passé, dans la fantaisie du monde, des disciples de saint François de Sales, qui avoit formé madame de Chantal, à ceux de l'abbé de Saint-Cyran, l'oracle de Port-Royal et de la famille Arnauld, madame de Sévigné se mit avec le public à admirer passionnément cette famille, et, desireuse dès l'enfance de *marcher à la lumière des saints,* elle crut l'avoir trouvée là, et prit de la dévotion des Arnauld tout ce qui pouvoit s'allier avec les qualités de son esprit, très-douces, un peu mondaines et fort aimables. Elle s'étoit attachée surtout à M. de Pomponne, et en avoit reçu les conseils utiles à son veuvage et à la tutèle de ses enfants. «De là, son commerce d'amitié et de confiance avec d'autres magistrats, avec Fouquet le magnifique, le Mécène des grands artistes et des meilleurs poètes, qui s'entouroit de tout ce qui brilloit en France par les talents ou par les graces. Je ne parlerai point de quelques autres liaisons de circonstances, de ces *beaux esprits* qui commencèrent à lui faire une réputation (toutefois à leur manière); de ce Ménage, par exemple, qui estropie son nom et l'appelle toujours madame de *Sévigny*. Un certain Saumaize la célébra aussi dans son *Dictionnaire des Précieuses*. C'est ainsi qu'on désignait encore les femmes les plus spirituelles de ce temps-là. Plusieurs étoient fort estimables; mais ma-

[1] *Voyez* dans Rulhières une foule de détails curieux sur l'adresse avec laquelle les jansénistes, dans l'affaire des protestants, firent souvent prévaloir leur avis dans le conseil du roi sur celui des jésuites et des prélats dits *Molinistes.*

dame de Sévigné vaut mieux qu'elles, comme elles valent mieux que celles dont Molière a immortalisé le ridicule dans sa comédie.

Tels sont les premiers rapports qu'elle eut dans le monde avant qu'on la vît fréquenter beaucoup la cour; elle le fit par goût peut-être pour ces grandeurs alors si attirantes et si admirées, et surtout pour l'intérêt de ses enfants : son plan de vie parut alors fixé invariablement; elle s'étoit fort bien conduite avec un mari fort léger; elle avoit sauvé son veuvage, sinon de toute témérité de la médisance, car il faut bien se souvenir de celles de Bussy, du moins de toute censure des gens de bien; elle avoit gouverné sa tutèle avec autant de zèle que de prudence; sa figure conserva long-temps un grand charme, et elle ne fut point de celles dont la beauté se retire quand l'esprit arrive; et, quant à son esprit, il me semble qu'il acheva de se développer quand elle fut liée intimement avec ceux qui en avoient autant qu'elle. Je doute beaucoup qu'elle écrivît aussi bien dans sa jeunesse qu'elle le fit dans la suite, et il y a une grande distance de ses lettres à Pomponne, pendant le procès de Fouquet, à celles qui, cinq ou six ans après, échappoient chaque jour de sa plume. Cette plume devint la plus facile, la plus infatigable, la plus soutenue, la plus simple, la plus brillante, la plus variée, la plus semblable à elle-même, dont on ait jamais recueilli les lettres. Mais dans chaque page de ses lettres ne voyez-vous pas tout son caractère? il est solide, aimable, constant et commode. Il me semble que tout ce qui lui déplaît me déplairoit beaucoup, et qu'elle me fait aimer tout ce qu'elle aime, excepté sa fille, que je consens seulement à estimer, à admirer même, comme il est dû à toute dame qui est belle et philosophe, qui s'est faite *la fille de Descartes*, dont l'esprit, *au premier rang entre les premiers*, à ce que dit madame sa mère, *n'estime ni Virgile ni Homère*, à ce que dit son frère, et qui disserte sur l'*indéfectibilité de la matière et les négations non conversibles*. Cette femme-là cesse alors d'être femme, ce qui est un grand tort. Sa mère n'a jamais celui-là, dût M. de Fontenelle la traiter de *caillette*, comme on a dit de lui :

C'est le pédant le plus joli du monde.

Si vous la trouvez parfois un peu janséniste, vous paroît-elle austère? et si vous êtes austère vous-même, et que vous lui reprochiez trop d'agréments et de gaieté, convenez que du moins, par quelques retours de dévotions, cet excès d'agrément est *légèrement sanctifié*. Ce n'est point une fondatrice et une sainte comme sa grand'mère; mais à cet égard même elle soutient un peu la noblesse, elle est dévote en desirs comme mondaine par nature, et le tout mérite indulgence en ce monde, où l'on vaut rarement cela!

Sa destinée, dans sa vie, n'eut rien de très-singulier, et elle parut s'y laisser aller, sans la forcer, comme il arrive à d'autres, par quelque passion vive, ou par quelque grand travail. Elle fut distinguée sans paroître la première en rien, sans influer sur aucune opinion, ni sur aucun événement. Elle procura un établissement considérable à sa fille; et son fils, très-aimable, dont tous les goûts, après quelques égarements assez vulgaires, tournèrent en sagesse et en repos, n'obtint qu'un avancement très-ordinaire. L'envie ne fut point trop avertie d'inquiéter cette femme heureuse. On ne savoit pas, et encore une fois elle ignoroit elle-même que son nom alloit à la gloire, à une gloire principale et neuve chez les femmes; qu'elle seroit non-seulement auteur, mais auteur célèbre, le modèle vanté et presque unique du genre le plus exquis, le plus nécessaire à l'amitié, qui renouvelle le mieux les affections de chaque jour; que son nom deviendroit un proverbe pour louer toute femme dont les lettres sont lues avec plaisir : *Elle écrit*

comme madame de Sévigné. (Ce proverbe, disons-le en passant, s'applique, comme tous les autres, souvent mal-à-propos, mais non pas toujours.) Quoi qu'il en soit, elle s'est trouvée à la fin dans la bibliothèque nécessaire et de choix de chaque homme de goût, de chaque famille où l'on connoît tant soit peu les plaisirs de l'esprit. Cette bibliothèque de choix est dans toute bonne maison ce qu'étoit dans celle des anciens le *sacrarium domûs,* la *Chapelle domestique,* où, parmi les images des grands dieux quelque divinité familière et favorite recevoit un culte plus confiant, plus assidu. Ainsi, parmi les œuvres immortelles des grands talens et des plus hauts génies, sont placées, avec prédilection, les Lettres de Sévigné; elles n'y font point ombrage aux grands poètes, aux puissants orateurs, aux imposants moralistes. Nicole même, dans les bibliothèques où il est encore, sourit, je crois, de se voir auprès d'elle; mais elle est plus visitée et plus relue que les poètes et les orateurs; et surtout que les moralistes. D'ailleurs, tous ces noms éminents impriment le respect; ceux d'entre eux qu'on chérit le plus ne sont pas ceux qui nous désespèrent le moins, et envers qui l'émulation semble plus infructueuse. Qui aime-t-on mieux que La Fontaine? personne n'osera tenter d'être aussi bon homme. Mais madame de Sévigné a un mélange de négligence et de soin, quelque chose qui, s'élevant toujours au-dessus de la simplicité, ne sort pas du naturel; toute bonne mère desirera que sa fille atteigne ce point-là; elle lui dira, écrivez ainsi, et vous serez chère à vos amis. J'ai vu quelquefois que ce vœu des mères n'étoit pas tout-à-fait trompé, que des essais de très-jeunes personnes étoient fort heureux. Les mères et leurs enfants s'en aimoient davantage. Ah! madame de Sévigné leur sera toujours chère, et brillera dans leur cabinet de livres.

C'est ce qu'on a remarqué mille fois, et presque toujours fort bien (et je ne connois que feu madame Necker à qui madame de Sévigné n'ait pas communiqué de la grace en parlant d'elle). Un homme d'un esprit délicat et juste en a surtout écrit un fort joli chapitre, après lequel je m'étonne d'avoir encore quelque chose à dire [1], mais son but et le mien sont un peu différents. Il ne veut que lui confirmer l'éloge d'avoir excellé dans le style épistolaire. J'examine de plus pourquoi il lui fut donné d'y exceller. Il prouve un fait très-vrai, dont j'essaie de développer les causes : c'est pour cela que j'ai précédemment observé son siècle, sa position, ses amis, certaines opinions qui ont plus occupé son esprit. Tout cela influe sur les qualités du style; mais c'est surtout le caractère qui les crée, et c'est pour cela que le lecteur aimera peut-être que celui de madame de Sévigné lui soit bien présenté.

J'examinerai d'abord si ce fut une femme passionnée. On fait aujourd'hui beaucoup de bruit de ce mot, et l'on répète quelquefois bien au long que les passions *poussent merveilleusement les voiles* de notre esprit. Il est rare, à mon avis, qu'elles le fassent bien aborder, et le plus souvent elles causent son naufrage. Il en est une surtout dont on recherche curieusement et quelquefois assez ridiculement l'influence, sur-tout dans les écrivains. Boileau, dit-on, ne fut point agité de celle-là, et on remarque, en souriant, qu'il ne fut point sensible. Certes, il le fut beaucoup aux beautés poétiques; et c'est pour cela que le sensible Racine le reconnut pour juge. Ainsi le plus sensible des hommes soumit avec succès son talent à l'homme qui l'étoit le moins; et il seroit assez bizarre que la *passion* lui ayant été si nécessaire pour pro-

[1] C'est M. Suard, dans un morceau qu'il a mis à la tête d'un petit recueil des endroits les plus remarquables de madame de Sévigné. On a employé ce morceau dans la nouvelle *Encyclopédie,* à l'article ÉPISTOLAIRE.

duire ses chefs-d'œuvre, son ami n'en ait eu nul besoin pour lui indiquer la perfection. Boileau prononçoit sur cette passion, comme Racine sur l'ambition d'Agrippine sans la ressentir; et celui-ci dut beaucoup plus à Euripide, à Virgile, à Port-Royal même et à la Bible, qu'à quelques ardeurs passagères que lui inspirèrent des femmes. Quelle passion, je vous prie, dominoit La Fontaine, qui dit si bien de lui-même : *Je suis chose légère?* Chaque vent, pour foible qu'il fût, l'emmenoit tour-à-tour, et il chanta presque aussi bien *Psyché* que *Jean-Lapin* et le *saint homme de Chat.* Je ne finirois point de dénombrer tous les vrais talents qui, sans être soutenus dans leur vol par aucune passion personnelle, ont excellé à peindre les passions, ainsi que tous les autres effets de la nature. Pourquoi donc de notre temps les a-t-on louées, recommandées, exagérées avec un si violent enthousiasme? Je le dirai avec le calme et avec l'inflexibilité d'un moraliste : c'étoit pour s'y livrer, et souvent pour les feindre; tout amant a voulu être le jeune Werther; toute femme effrénée, Héloïse; et d'autres, qui n'étoient rien de cela, que prétendoient-ils? Que pensez-vous de ce petit vieillard foible et septuagénaire, de l'abbé Raynal, qui dans son *Voyage Philosophique*, insère des pages *brûlantes,* et se donne les airs du plus déraisonnable jeune homme? Mais ne nous écartons point de madame de Sévigné.

Je me rappelle un endroit de ses lettres, le seul, je crois, où elle parle des passions. Ce n'est point en forme de raisonnement profond ni subtil, c'est une image vive qu'elle suit. Elle avoit vu couper des vipères pour faire des bouillons à madame de La Fayette. « On coupe la tête et la queue à cette vipère, » on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle » remue; une heure, deux heures, on la voit » toujours remuer : nous comparâmes cette » quantité d'esprits, si difficiles à apaiser, » à de vieilles passions..... que ne leur fait-on » pas? On dit des injures, des rudesses, des » cruautés, des mépris, des querelles, des » plaintes, des rages, et toujours elles re- » muent, on ne sauroit en voir la fin; on » croit que quand on leur arrache le cœur » c'en est fait, et qu'on n'en entendra plus » parler; point du tout, elles sont encore en » vie, elles remuent encore.» Voilà comme madame de Sévigné sait traiter un sujet philosophique. Je connois de gros livres sur les passions, qui sont tous bouffis de mérite, bien roides de savoir, bien *atournés d'éloquence,* comme dit Montaigne, d'où on ne tireroit pas dix lignes aussi brillantes et aussi sensées. Et voyez comme elle est éloignée de la prétention d'avoir dit une chose rare. « Je ne sais pas si cette *sottise* vous plaira » comme à nous; mais nous étions en train » de la trouver plaisante.»

Il y a dans ce même recueil une ligne de madame de Coulanges, qui est remarquable, et peut-être trop gaie : *Je fais peu de cas des passions, sur-tout depuis qu'elles ne sont plus à mon usage.* Il falloit, pour qu'elle se permît cette plaisanterie, qu'aucun souvenir du passé ne la troublât, et pour suivre la comparaison de son amie, *que rien ne remuât* dans son cœur ni dans sa conscience. Il n'y a qu'une très-honnête femme qui puisse risquer ce mot, parce qu'elle n'a pas à rougir, ou Ninon, par une raison contraire, qui est qu'elle ne rougit pas. Ninon s'étoit déclarée homme, et l'on assure qu'elle étoit un très-honnête homme. Mais ce n'est peut-être pas là ce que de nos jours on a le plus vanté en elle : c'est le libertinage de ses principes qui lui a valu le titre de femme philosophe. A la bonne heure; mais cette philosophe elle-même seroit surprise, et peut-être divertie de voir tout le chemin qu'a fait parmi nous la philosophie des passions, tout cet emportement de sublime, et ces ames agitées, tourmentées, bouleversées par la *sensibilité*, ces

vrais volcans d'amour : et sur-tout les *progrès* que cette folie fait faire au génie et aux mœurs. Ce sont les miracles de notre temps, et le siècle de Louis XIV est, pour la *perfectibilité* et la *mélancolie*, à cent siècles du nôtre. O Ninon, ô Molière, que vous ririez ! O précieuses, que vous n'étiez rien en comparaison de nos dames sublimes?

Que faisoit-on donc alors du cœur humain, de l'analyse de ses passions et de leur influence? On essayoit d'en faire à-peu-près ce qu'on en fait aujourd'hui, des livres, des romans, dont on lisoit ce qu'on pouvoit, et on pouvoit beaucoup en ce genre, et beaucoup de belles étoient ce que madame de Sévigné appelle des *dévoreuses* de livres. On dévoroit le *grand Alcamène*, *Cyrus* et *Cléopâtre*. C'étoient des douze volumes, des lectures à n'en pas finir. Là étoit déposée, avec toute la gloire de l'héroïsme et des beaux exploits, toute la science de la galanterie, toute l'histoire et la *description du pays de Tendre*. Les confesseurs étoient bien empêchés pour détourner de ces imaginations mondaines, et les bons bourgeois, comme le *Chrysale* de Molière, se plaignoient que cela faisoit négliger à leurs femmes le soin du ménage. Il faut avouer que c'est là le côté ridicule de ces beaux temps. Mais enfin ces livres pénétroient partout, et jusqu'à Port-Royal, moyennant un éloge que mademoiselle de Scuderi fit des Solitaires. Racine dit qu'*on voulut voir le tome*. Dirai-je que madame de Sévigné lutta contre le torrent? non, je m'écarterois de la vérité. Elle avoit déjà quarante-cinq ans lorsqu'elle écrivoit à sa fille (qui détestoit les romans) : « Je n'ose vous dire que je suis » revenue à Cléopâtre, à ce La Calprenède, » et que par le bonheur que j'ai de n'avoir » point de mémoire, cette lecture me divertit encore; cela est épouvantable : mais » vous savez que je ne m'accommode guère » de toutes les pruderies qui ne me sont pas » naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore ar» rivée, je me laisse divertir sous prétexte » de mon fils qui m'a mise en train. » Voilà un aveu ingénu, et je ne reproche à madame de Sévigné que de n'avoir pas été guérie du goût de ces longs romans par ceux de son amie madame de La Fayette.

Heureusement elle la lisoit aussi et la goûtoit bien davantage. Elle aimoit à la faire goûter aux autres, et elle trace quelque part un tableau plaisant de la lecture qu'elle en fit faire à Livry, à quelques gens bien graves, à de bons chanoines qui n'avoient que faire aux délicatesses de *la princesse de Clèves* et de M. de Guise; ils en étoient ravis. C'est, je crois, le seul endroit de ses lettres où elle rappelle que son amie est auteur. Madame de La Fayette apparemment n'exigeoit pas qu'on s'en souvînt sans cesse. (Cela ne se passeroit pas de même de nos jours, et on rend des hommages plus fréquents à *une dame qui a peint les passions*.) Elle paroît se souvenir davantage du duc de La Rochefoucauld; elle avoit été frappée de sa manière, de ce talent qu'il a de renfermer dans une courte phrase une pensée brillante et profonde. Elle l'imite quelquefois par une sorte de jeu, et lorsqu'elle croit avoir réussi, elle écrit en riant, au bout de sa phrase, MAXIME, en gros caractère. Du reste, en lui empruntant sa concision piquante, elle lui laisse ses idées particulières, ce qu'on peut appeler son système sur l'homme, dont on n'aperçoit aucune trace dans tout ce qu'elle écrit [1].

Elle écrivoit chaque jour; la lecture n'est

[1] Je ne m'étendrai point sur ce système. Il se réduit à une seule pensée développée en cent manières et cette pensée est que l'amour-propre agit continuellement dans notre ame. Il étoit facile d'en abuser, et on l'a fait. Je renvoie là-dessus à ce qu'a très bien dit M. de La Harpe, en jugeant La Rochefoucauld. Il ne fut loué que dans son temps. Le bon La Fontaine en fit éclater son admiration. Cent ans après, Helvétius en prit son texte pour prêcher l'intérêt personnel. Je n'ajouterai qu'un mot. Cette manière concise n'est pas toujours la vraie précision

que sa seconde ressource, et personne n'a plus profité qu'elle de l'invention des postes, du plaisir d'épancher au loin son cœur en faveur des absents. Que l'arrivée ou le départ des courriers sont des époques présentes à sa tête! Qu'elle leur sait de gré de porter ses lettres! Qu'elle les remercie plaisamment! Comme elle s'impatiente contre eux! C'est sa première occupation; la lecture vient ensuite et la promenade, sans oublier l'audience des fermiers qui apportent de grandes requêtes, avec des petits à-comptes *dans plusieurs petits sacs où il y a bien trente francs*. Elle entend fort bien les affaires, et à la fin mieux que son bon oncle qui les entendoit si bien. Elle sait à merveille ce que c'est qu'économie et dépense, et en donne de bonnes leçons à son fils qui ne les écoutoit guère pendant que *sa jeunesse lui faisoit du bruit*, et qu'il lui escamotoit étourdiment quelque petite coupe de bois assez bonne. Mais elle le gagna peu-à-peu, tout en recevant *quelques vilaines confidences*, qu'elle rend ensuite à sa fille; car que peut-elle lui taire? (On a dit qu'elle les répétoit avec décence, je me contenterai de dire avec grace.) Elle réussit enfin avec ce fils. Après avoir été aimable et brillant, un guidon de gendarmerie, qui n'étoit *point du tout guidon le Sauvage*, il finit par être raisonnable, exemplaire même, et de plus un homme de goût qui eut raison contre un savant, en disputant sur un passage d'Horace.

On a remarqué qu'elle excelle aux petits récits; celui par exemple d'un évêque chasseur. « Nous étions hier dans l'avenue, Saint-» Aubin et moi: il lisoit, je l'écoutois, et je » regardois le petit pays doux que vous con» noissez : je vous souhaitois l'air que je res» pirois. Nous avions entendu un cor dans le » fond de cette forêt; tout d'un coup nous » entendons passer comme une personne au » travers des arbres; c'étoit un grand chien » courant. *Qu'est-ce que c'est ?* dit Saint-Au» bin, *c'est*, lui dis-je, *un des aumôniers de* » *M. de Senlis*. Là-dessus sa rate s'est épa» nouie d'un rire extravagant, et voilà la plus » grande aventure qui puisse nous arriver » en ce pays, etc.»

Et celui de la colique de madame de Brissac : « Elle étoit au lit, belle et coiffée à » coiffer tout le monde. Je voudrois que vous » eussiez vu ce qu'elle faisoit de ses dou» leurs, et l'usage qu'elle faisoit de ses yeux, » et des cris, et des bras, et des mains qui » traînoient sur sa couverture, et la compas» sion qu'elle vouloit qu'on eût; et les té» moins, et moi aussi, chamarrée de ten» dresse et d'admiration, admirant en effet » cette pièce, et la trouvant si belle que mon » attention a dû paroître du saisissement, » dont je crois qu'on me saura fort bon gré.»

Et la noce de mademoiselle de Louvois : « J'ai été à cette noce. Que vous dirai-je? Ma» gnificence, illumination, toute la France; » habits rebattus et rebrochés d'or, pierre» ries, brasiers de feu et de fleurs, embar» ras de carrosses, cris dans la rue, flam» beaux allumés, reculements et gens roués, » enfin le tourbillon, la dissipation, les de» mandes sans réponses, les compliments » sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans » savoir à qui on parle, les pieds entortillés » dans les queues; du milieu de tout cela il » sortoit quelques questions de votre santé, » à quoi ne m'étant pas assez pressée de ré» pondre, ceux qui les faisoient sont demeu» rés dans l'ignorance et dans l'indifférence » de ce qui en est. *O vanité des vanités!*» La morale fait plaisir d'arriver au milieu de

philosophique; il est plus facile de ranger par numéros des *maximes et pensées* qui n'ont de différent que l'expression et la tournure, que de développer une suite d'idées qui diffèrent et qui se lient. Leur ensemble forme une vue complète de l'objet, et des pensées détachées ne donnent que celles de quelques dissections. La Rochefoucauld a anatomisé le cœur humain, le grand talent est de le peindre. En suivant son système on a acquis de la subtilité et perdu de la vérité et de l'éloquence.

tout ce fracas, et tout d'un coup un autre souvenir lui vient, moral aussi. « Cette belle » petite de Mouchy a la petite vérole; on » pourroit encore dire, *O vanité!* etc.» Le passage est fréquent chez elle, de la vivacité qui s'amuse des objets, à la réflexion qui les approfondit utilement. Elle est légère dans le sens où ce mot devient un éloge, et signifie *agréable* et *facile.* Quel esprit sut jamais voltiger avec plus de grace, et mieux enlever la fleur d'un sujet? Que dis-je? elle lui enlève toutes ses fleurs, pas une ne lui échappe; elle en fait un faisceau, un buisson, une confusion charmante (on vient de le voir pour cette noce). Quand elle se met à remarquer, elle n'omet rien, elle ne finit pas et elle n'est jamais longue, c'est un rare privilége. Et ailleurs, quelquefois tout de suite, voyez comme cette imagination si vive se pose, se recueille, se pénètre d'un sentiment tendre et douloureux, quitte à endurer le reproche de sa fille *sur* sa *disposition à pleurer.* Ah! ne sait-elle pas assez égayer et amuser? Si une chose offre un mot plaisant, il se présente d'abord à elle, elle le fait même servir quelquefois à exprimer un sentiment touchant. «Nous arri» vâmes à Rennes.... Cette bonne Marbeuf » vouloit m'avaler, et me loger, et me rete» nir; je ne voulus ni souper, ni coucher » chez elle.» Ce mot *avaler* choque-t-il, et n'y voit-on pas l'amitié franche, l'hospitalité empressée qui se jette sur l'arrivant comme sur une proie? Ne la trouvez-vous pas touchée de l'amitié? elle sait en jouir, elle sait l'exercer. Elle veut quelque part *en faire un traité,* mais un traité ne sortira jamais de ces mains-là, à moins qu'on ne veuille en chercher un dans ses lettres; on l'y trouveroit. Elle est attentive, zélée, compatissante, égale; elle porte dans le commerce un esprit de suite, et en même temps plein de variété et de ressources. Elle ne va pas toujours *en lavardinage* (se distraire chez madame de Lavardin), on la voit auprès de ceux qui ont besoin d'elle, du bon abbé de Coulanges dont elle soigne bien la vieillesse, du duc de La Rochefoucauld quand il a la goutte, ou qu'il pleure un fils; de sa vieille tante qui n'achève point de mourir; du solitaire de Saint-Aubin à son faubourg Saint-Jacques, où elle va recueillir de l'édification pour la rendre ensuite à Tréville, qui lui dit : « C'est ainsi qu'on » meurt dans ce quartier-là.» De là elle revient écrire à sa fille, et c'est là surtout qu'elle a toutes les jouissances, toutes les douleurs, toute la prévoyance, tous les souvenirs, toutes les familiarités, toute la noblesse, et les douces rêveries, et les élévations imprévues, les grands traits de pensée et tous les genres d'esprit à propos; elle n'en cherche aucun, ils viennent tous aider sa plume et la hâter sans que jamais elle se fatigue.

Je suis bien de l'avis de celui qui a écrit: « Il » me semble que ceux qui aiment le plus cette » femme *extraordinaire* ne sentent pas en» core assez toute la supériorité de son esprit.» Au sien elle joint souvent celui des autres, et quelquefois l'embellit. On trouve chez elle les plus heureuses applications du Tasse, celle par exemple au sujet de la veuve de maître Paul, qui veut épouser le garçon jardinier de Livry. « Son grand benêt d'amant ne l'aime » guère, il trouve Marie, la fille de madame » Paul, bien jolie, bien douee : Ma fille, » cela ne vaut rien, je vous le dis franche» ment; je vous aurois fait cacher, si j'avois » voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce » qui fait tous les romans, toutes les comé» dies, toutes les tragédies, *in rozzi petti* » *tutte le fiamme, tutte le furie d'amor.* » Rappelez-vous ces petits amours du pro» logue d'*Aminte*, qui se cachent et qui de» meurent dans les forêts : je crois, pour son » honneur, que celui-là visoit à Marie; mais » le plus juste s'abuse, il a tiré sur la jardi» nière, et le mal est incurable.... J'en suis » occupée, et j'emmène Marie pour l'empê» cher de couper l'herbe sous le pied de sa

» mère. Ces pauvres mères! » On ne peut voir un sujet plus commun et un plus joli tableau. *Le plus juste s'abuse* et *ces pauvres mères!* sont des traits charmants.

Elle se souvient de Plutarque, lorsqu'elle dit de sa vieillesse : « Je ne connois plus les » plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne » sort qu'une vie triste et uniforme. » C'est clairement le Pompée de Plutarque, qui croit qu'en frappant du pied, et en quelque région que ce soit de l'Italie, il en fera sortir des légions guerrières et obéissantes.

Je trouve qu'elle rappelle et surpasse de beaucoup ces vers de Malherbe, souvent cités :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
Nous avons beau prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Malherbe est sentencieux, elle est dramatique; elle met Louvois aux prises avec la mort, il la conjure, elle est inexorable, et dépêche le dialogue. « Encore quelque temps, » je voudrois humilier le duc de Savoie, » écraser le prince d'Orange. Mon Dieu, en- » core un moment!... Non, vous n'aurez pas » un moment, pas un seul moment! » Quel *non*, et comme il retentit! Madame de Sévigné paraît terrible comme la mort.

Dans un autre endroit, elle est sublime comme le peintre qui voila le visage d'un père au moment où sa fille va mourir. Elle représente madame de Longueville au moment où l'on vient pour lui apprendre que son fils a été tué. « Comment se porte mon frère? *Sa pensée n'osa pas aller plus loin.* » C'est bien le cas de répéter: ces pauvres mères! sa pensée n'ose avancer; mais on la pousse, et vous l'allez voir dans l'abîme. « Votre frère » se porte bien de sa blessure. Il y a eu un » combat; et mon fils? On ne lui répond » rien. Ah! mon fils, mon cher enfant! » répondez-moi, est-il mort? — Madame, je » n'ai point de paroles pour vous répondre. » — Ah, mon cher fils! est-il mort sur-le- » champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? O » mon Dieu, quel sacrifice! elle tombe sur » son lit, et tout ce que la plus vive douleur » peut faire, et par des convulsions, et par » des évanouissements, et par un silence » mortel, et par des cris étouffés, et par des » larmes amères, et par des élans vers le » ciel, et par des plaintes tendres et pitoya- » bles, *elle a tout éprouvé.* » Et madame de Sévigné a tout ressenti. Elle continue : « Elle voit certaines gens..., elle n'a aucun » repos; sa santé est déjà très mauvaise et » visiblement altérée; pour moi, je lui sou- » haite la mort, ne comprenant pas qu'elle » puisse vivre après une telle perte. » Voilà un funeste souhait; mais certes, la personne qui le forme a une ame bien sensible.

Pour nous reposer nous-mêmes de ce récit déchirant, j'observerai que madame de Sévigné n'a jamais parlé indifféremment des souffrances de personne. Je ne vois que deux maladies dont elle ait plaisanté : la colique de madame de Brissac, qui n'était pas inquiétante, et son propre rhumatisme, qui fut une maladie très sérieuse et très longue. Mais revenons au parti que son esprit tire de celui des autres, et ne parlons plus que de son goût pour La Fontaine, et de quelque rapport qu'elle a avec lui.

Ne rejetez pas si loin les livres de La Fontaine, écrivoit-elle à sa fille, qui apparemment les rejetoit fort loin (je l'observe en passant); l'esprit du bon homme avoit plu à l'hôtel de La Rochefoucauld; on apprenoit de ses fables par cœur, on les citoit dans les lettres, on étoit *ravi* de son talent, et l'on craignoit seulement qu'il n'eût la simplicité d'en sortir, parce que *la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique.* Tel étoit le succès du fabuliste en 1671, date de la lettre que je cite; et l'on ne concevra jamais comment Boileau, qui ne publia son *Art poétique* que trois ans après, n'y parle ni de la fable ni de La Fontaine. Ce

silence étoit-il ordonné par le vindicatif Colbert, encore irrité après dix ans de la noble élégie sur Fouquet, ou par les amis des mœurs sévères, qui désapprouvoient justement ses contes? Madame de Sévigné écouta La Rochefoucauld, moraliste moins difficile, ou plutôt elle n'écouta que son goût exquis pour le naturel. On s'étonneroit que ces deux esprits n'eussent pas sympathisé, malgré toutes leurs différences. L'un *qui vécut sans nul pensement*, et tout livré à la nature, si bête, comme a fort bien dit Fontenelle, qu'il ne savoit pas combien il avoit d'esprit; l'autre absolument façonnée par les graces, par l'ambition, la dévotion, les affaires, arrangeant tout cela dans l'emportement du monde, au milieu de toutes ses distractions, ses occupations, son mouvement. Tous deux furent dirigés uniquement par leur génie, et poussés à écrire, l'un dans le langage des muses, elle dans celui de l'amitié. Ils produisirent chacun leur fruit, comme des arbres; il porta des fables et fut appelé *un Fablier;* elle des lettres, et on n'a d'elle que des lettres. Il ne faut point faire de ce parallèle un jeu d'esprit prolongé; mais le goût pourroit observer des ressemblances fréquentes dans le mouvement des deux esprits. Je n'en citerai qu'un exemple. C'est cette espèce d'élégie sur une coupe dans ses bois de Buron, d'où son fils avoit tiré un petit profit très-reprochable de quatre mille francs, qui fondirent bientôt dans ses mains, car c'était un *creuset* que ses mains, *un abîme de je ne sais pas quoi*. Elle est aussi piquée qu'elle le doit être, et elle va se plaindre; mais écoutez sa plainte.

« Ma fille, il faut que vous essuyiez tout » ceci. Toutes ces dryades affligées que je » vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne sa- » vent plus où se retirer, tous ces anciens » corbeaux établis depuis deux cents ans dans » l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, » dans cette obscurité, annonçoient par » leurs funestes cris le malheur de tous les » hommes; tout cela me fit hier des plaintes » qui me touchèrent sensiblement le cœur; » et que sait-on même si plusieurs de ces » vieux chênes n'ont point parlé, comme » celui où étoit Clorinde. Ce lieu étoit *un* » *luogo d'incanto*, s'il en fut jamais. Je re- » vins donc toute triste; le souper que me » donna le premier président ne fut point » capable de me réjouir. Il faut que je vous » conte ce que c'est que ce premier président. » Et puis la voilà dans un autre récit fort agréable. Il me semble que La Fontaine eût fort bien versifié tout cela, mais qu'il ne l'eût pas mieux inventé. N'avez-vous pas envie de crier : O la méchante mère, qui écoute la médisance de tous ces corbeaux et ces chouettes, et qui ne veut pas souper gaiement!

Elle se rendit moins vite au mérite de Racine; et combien ne lui a-t-on pas reproché ce mot : *Racine passera!* M. de Voltaire à ce sujet me paroît beaucoup trop sévère, et j'aime la réponse qu'on lui a faite, qu'*il ne faut pas toujours attribuer au défaut de goût une faute contre le goût.* Celle-là étoit échappée à madame de Sévigné; ne peut-on pas dire qu'elle la répara à Saint-Cyr, quand elle y vit *Esther?* Il est vrai qu'elle la vit *avec le roi*, avec madame de Maintenon, qu'elle fut *bien placée*, *qu'on voulut savoir son sentiment*, que l'admiration lui étoit prescrite en quelque sorte par ceux qui la lui demandoient, et que par politique même elle eût pu être infidèle à ses *vieilles admirations* pour les vers *transportants* de Corneille. (On voit que je parle son langage.) Cependant elle paroît s'exprimer avec sincérité, en disant d'*Esther :* « C'est un rap- » port de la musique, des vers, des chants » et des personnes, si parfait qu'on n'y sou- » haite rien..., la mesure de l'approbation » qu'on y donne est celle de l'attention et du » goût. » Hélas! l'attention est rare; le goût n'est presque jamais que la première im-

pression qu'on reçut dans sa jeunesse; peu de personnes le perfectionnent et l'assurent par un continuel exercice, et encore s'égarent-elles quelquefois. Sa jeunesse avoit été comme enchantée par Corneille : plus âgée que Louis XIV de douze ans, elle avoit d'abord vécu avec ceux qui les premiers applaudirent au *Cid* et aux *Horaces*. La cour, où son esprit s'étoit développé, étoit proprement celle de la reine-mère ; ce fut celle de MADAME qui encouragea Racine; sa première admiration, ces premiers transports d'un jeune esprit qui croit sentir et qui sont en effet tout ce qu'a senti un bon écrivain, tout cela avoit été enlevé par le grand poète prédécesseur du poète parfait. D'autres préventions encore se mêloient à celles de sa jeunesse. Elle haïssoit dans Racine l'actrice favorite de ce poète, une des folles passions de M. de Sévigné son fils. Racine ne lui paroissoit que *le poète de la Champmêlé;* la Champmêlé étoit *la muse de Racine,* et l'inspiration devoit le quitter avec la jeunesse. Elle le dit ainsi dans quelque lettre. Que de misère se mêle aux jugements des meilleurs esprits! qui d'entre eux ne fut quelquefois injuste! Fontenelle, plus qu'elle encore, méconnut l'excellence de ce même Racine; cinquante ans après elle, il luttoit encore misérablement contre cette gloire qui déplaisoit, non à son orgueil poétique ou littéraire, mais à son orgueil de famille, et seulement parce que son oncle, le grand Corneille, lui sembloit détrôné. Et que dirai-je de Voltaire lui-même? Voltaire le digne, le continuel, le passionné admirateur de Racine, ne se dément-il pas dans sa vieillesse? n'oublie-t-il pas tout à coup *ses vieilles admirations* pour insulter le chef-d'œuvre de ce grand homme? Pourquoi parle-t-il mal d'*Athalie? est-ce qu'il manque absolument de goût?* non certes; c'est qu'il voit Joad, et que *le Dieu des Juifs l'emporte:*

Ce temple l'importune et son impiété, etc.

O foiblesse! O hommes, qui croient entraîner tous les autres par leurs jugements, où sont-ils quelquefois entraînés eux-mêmes?

Laissons les auteurs, leurs jugements, les discussions littéraires, et donnons un dernier coup-d'œil aux qualités de cette femme illustre. Quelqu'un l'a appelée une *femme extraordinaire.* Ce nom n'est guère dû qu'à celles qui se sont distinguées par quelque singularité héroïque au-dessus de leur sexe. Elle avoit reçu du ciel, avec une profusion rare, tous les dons ordinaires qui rendent les femmes l'ornement de la société. Elle ne dut son éclat à aucun grand talent acquis, ni à la poésie, ni à la musique, ni à la peinture, dont on s'aperçoit pourtant qu'elle pourroit parler fort bien. Elle laisse la philosophie à madame sa fille, et seulement par courtoisie pour elle, elle admire Descartes et écoute quelques conversations de ses zélés panégyristes. La société de La Rochefoucauld ne lui inspire pas l'ambition d'être une *penseuse* profonde. « Je vous envoie *ses Maximes* de sa part, » corrigées et augmentées. Il y en a de di- » vines, et, à ma honte, *il y en a que je* » *n'entends pas; Dieu sait comme vous les* » *entendez.* » On se doute bien que cette personne qui atteint ce qui échappe à sa mère, c'est encore madame de Grignan, et je l'en félicite. Mais je loue sa mère, et on la louera à jamais de son peu de prétentions à ces sublimités; elle a été femme, constamment femme, n'est-ce pas assez? N'est-ce pas le vœu de la nature? N'est-ce pas la borne au-delà de laquelle il n'est pas permis aux graces de pousser leur course légère? Le terrain est trop rude, et il faut une marche plus ferme. Elles chancellent, elles font de faux pas et des chutes, je ne dirai pas risibles (car il faut se garder de rire), mais affligeantes; et leur philosophie est souvent la désolation de la philosophie même.

On s'est plaint de ce qu'aux excellentes qualités de madame de Sévigné il se mêloit,

non des vices, personne ne l'a dit, mais quelques petitesses blâmables, un excès de paroles et des habitudes tracassières. Des personnes d'un grand nom et, ce qui me touche davantage, d'un bon esprit, assurent que telle est la réputation de ses dernières années en Provence. Je ne contesterai rien : sa vieillesse eut peut-être des défauts qu'on ne remarque point dans les âges précédents de sa vie. Peut-être aussi dans ce pays plein de discordes, où de hauts amours-propres se choquoient, où il y avoit une noblesse antique et fière, et des autorités récentes qui ne l'étoient pas moins, un intendant, un parlement, une marine, des états, un commandant qui s'élevoit sur tout cela ; ce commandant, qui étoit M. de Grignan, né dans le pays, et qui, comme noble, y avoit des égaux ; sa femme, à la fois grande dame et bel esprit, qui humilioit bien du monde, peut-être, dis-je, que dans un tel pays madame de Sévigné n'aura pas assez surveillé sa franchise, et que, suivant une vieille habitude remarquée par madame de La Fayette, de montrer *son cœur tel qu'il étoit,* elle y aura *laissé voir quelquefois ce que la prudence l'eût obligée à cacher*. D'ailleurs, madame de Grignan n'étoit sûrement pas sans quelques querelles, madame de Sévigné n'aura pas su les éviter et garantir son propre repos. Son amour maternel se sera accroché à toutes les épines qui croissoient autour de la fière commandante. Ce n'est qu'une conjecture.

Cette ambition, dont la même madame de La Fayette l'avoit louée (car pour une amie tout est matière d'éloges, surtout dans un portrait), son ambition, dis-je, s'étoit principalement portée sur sa fille ; elle en eut sans doute un peu pour elle-même, et elle jouissoit presque avec toute la joie d'une tête plus foible, des petites distinctions et de l'air de faveur. Son cousin prétend qu'elle extravagua d'admiration pour Louis XIV, un jour que ce monarque voulut danser un menuet avec elle. Il faut convenir, s'écrie-t-elle, que *le roi est un grand prince !* — Cela doit être, reprit le malicieux Bussy, *après ce qu'il vient de faire pour vous.* Un philosophe s'indignera de voir un si grand transport pour un bonheur si léger. Il ne me déplaît point dans une femme que la jeunesse va quitter, et il me semble qu'il faut se contenter de sourire. Je souris aussi quand elle peint ses courses à Saint-Germain ou à Versailles. Elle en revient quelquefois bien fatiguée, bien mécontente, et je vois seulement qu'on lui a peu parlé. D'autres fois elle est dans la joie, elle a été partout, elle a suffi à tout, elle est contente d'elle-même, car le roi lui a dit ceci, madame de Maintenon cela ; surtout, ma fille, on m'a parlé de vous. Niobé ou Cérès ne sont pas plus fières de leur maternité qu'elle l'est de la sienne. Et cela me rappelle qu'elle compare quelque part sa fille à Proserpine, et M. de Grignan à Pluton, qui l'a emportée en son royaume brûlant de Provence. Voilà les rêves de son ambition, voilà pourquoi elle se compare aux divinités ; on ne peut pas s'effrayer sérieusement de la rencontre d'une ambition pareille. L'ambition, après tout, est une inclination de tous les hommes, et quelqu'un disoit fort bien que *le plus petit d'entre eux, s'il descend bien avant dans son cœur, y trouvera les desirs d'un roi.* Ce mot ingénieux est de notre contemporain l'abbé Poule, qui s'étoit formé dans la société de Pauline, de la Pauline dont madame de Sévigné a immortalisé l'enfance. Elle avoit hérité de son aïeule, l'abbé Poule a hérité d'elle, et son esprit étoit un dernier rejeton de celui de madame de Sévigné.

Ne quittons point encore le sujet de l'ambition. Il y avoit alors beaucoup de ce sentiment dans les ames, et l'on vouloit que les goûts eussent de nobles apparences. Les siennes sont diverses, suivant qu'elle s'occupe de dominer, ou seulement de briller et

de plaire. L'ambition d'une Sévigné n'est point hautaine, fâcheuse et dévorante, comme celle d'un Louvois ou d'une Montespan. Son *moi*, comme elle le dit, ne prétend pas *occuper tant de place*, seulement il en désiroit une, et même avec un peu d'inquiétude.

Ce sont ses lettres qui l'accusent, elle s'y peint tout entière, et suivant une expression heureuse d'un écrivain du temps de Henri IV, elle ne se montre pas seulement *à mi-corps et comme de la fenêtre*. Si elle n'a pas eu, comme Montaigne, le mérite de se bien observer elle-même, elle a la franchise de ne déguiser jamais son caractère. On verra dans ses lettres ce qu'elle pense des priviléges de sa naissance, et que la généalogie de Rabutin, que doit publier Bussy, lui paroît d'avance un livre *admirable*. Elle est beaucoup moins occupée de ses aïeuls maternels, quoique cette famille Frémiot ait fourni plus de noms à l'histoire que la maison de Rabutin. Ce qui la touche, c'est de descendre de *Mayeul qui vivait en* 1057, *un seigneur considérable*, et elle dit avec ingénuité, *c'est une belle source*. Dans ces mêmes lettres, on verra qu'elle tient registre de ses petits succès de cour, comme un marchand de ses profits; que quand ce commerce devient ingrat, *elle ne s'empresse point d'aller*, et fait des avances rares et avec tiédeur; qu'elle observe les bonnes fortunes ou *les déconvenues* des autres; que telle dame se présentoit *avec les plus beaux bras du monde* pour donner à laver à la princesse, mais que telle autre lui a ravi cet honneur; que sa cousine, madame de Coulanges, dont le mari étoit *un homme de robe*, jouit d'une considération personnelle : que *son esprit est une dignité dans cette cour*; que « par ses amies elle se trouve » naturellement *dans la privauté* : mais où » cela peut-il la mener? et quels dégoûts » quand on ne peut être des promenades ni » manger? Cela gâte tout le reste. Elle sent » vivement cette humiliation, elle a été » quatre jours à jouir de ces plaisirs et de ces » déplaisirs. » Quand on aura recueilli cent passages semblables, la malignité humaine trouvera à s'y repaître, la vraie morale y fera peu d'attention. Son jugement est sévère sur chaque action considérée à part; il est indulgent quand il faut prononcer sur l'ensemble d'un caractère où le bien domine et où les défauts sont petits. C'est l'axiome des anciens : *Le meilleur caractère est celui que de moindres défauts entravent*[1].

Une seule passion, je l'ai dit, mais il faut le répéter et m'en expliquer avec une pleine liberté, une seule passion influa sur toute la vie de madame de Sévigné, hélas! et décida sa mort. Cette passion est aimable, elle fut extrême, c'est à la fois l'éloge et la critique de cette mère à jamais célèbre entre celles qui ont trop cherché le bonheur dans les jouissances maternelles. On ne peut se fier à rien dans la vie, si ce n'est à la sagesse, et la sagesse se retire quand une passion trop dominante devient incapable de frein. Son amour pour sa fille fut immodéré. Que son ame tendre, que je peins avec affection, et qui m'est si présente que je crois la voir et lui soumettre ces *Réflexions*, que son ame, dis-je, me pardonne une expression austère : Oui, son amour fut immodéré. Avoit-elle donc tort de desirer la perfection de sa fille? non, il la faut vouloir, une mère est chargée de la procurer. C'est une grande dignité dont la nature l'a investie. Comment la maintiendra-t-elle? comment conservera-t-elle l'utile autorité des avis et de l'expérience, si, n'écoutant que son aveugle tendresse, elle commence par supposer cette perfection qu'on ne peut atteindre qu'après bien des années et du travail? Comment offrira-t-elle des conseils quand elle ne voit que des éloges à donner? Cette erreur est funeste, et ce qui la rend

[1] *Optimus ille est qui minimis urgetur vitiis.*

pénible, c'est qu'il y a des moments où l'on s'en aperçoit, comme le délire désespère quand on se doute qu'on délire. On a beau rêver qu'on a fait de sa fille une personne incomparable, ses défauts, quand ils se rendent trop visibles, nous avertissent durement que nous nous sommes abusés. La faute est grande d'adorer ce qu'on ne doit qu'aimer. M. de Pomponne la lui reprochoit en style de Port-Royal, quand il lui disoit : « Vous êtes une fort jolie païenne ; vous avez » fait de votre fille votre idole que vous avez » placée dans votre cœur, et à laquelle vous » rapportez tous vos hommages. » Et encore : « Il paroît que madame de Sévigné aime » passionnément madame de Grignan. Savez-» vous le dessous des cartes? Voulez-vous » que je vous le dise ? c'est qu'elle l'aime » *passionnément.* » En effet c'était le mot. Madame de Sévigné en sourioit et trouvoit si naturel d'aimer sa fille. C'est à quoi se porte d'abord l'amour, il est pressé d'adorer. Qu'adore-t-il ? souvent une idole à peine ébauchée, mais il se flatte de l'achever, de l'animer; car quand il entreprend, il croit toujours faire un chef-d'œuvre. Elle sera belle, et tous les dieux lui feront des présents comme à Pandore ; ce sera une divinité. Puis le temps s'écoule, l'expérience ne le satisfait pas, il se désole de ses mécomptes, comme un jeune peintre qui s'étoit extasié d'avance devant son tableau, et qui rougit quand il est fait, de se voir si loin d'atteindre la nature. Ainsi se désoloit-on à l'hôtel de Carnavalet, quand après avoir préparé cette demeure pour le bonheur et pour l'amitié, après y avoir fait ces arrangements somptueux, commodes, que l'on décrivoit si bien, après s'être dit, ma fille arrivera ici, j'y habiterai en paix avec ma fille, il se trouve qu'on n'y a point habité en paix, et qu'on s'est quittées mécontentes. Qu'on en éprouve de regrets, et comme on les témoigne ! comme on est humble ! Je parle de la mère, car elle aime plus, et je dis toujours avec elle, *ces pauvres mères !* La fille déplore ensuite ce malheur, elle demande pardon, mais on le reçoit. On est réconciliées, on dit les plus belles choses sur l'amitié, sur l'absence, on s'écrit, et avec quelle exactitude. « Ma fille, » mes lettres sont infinies, ne lisez point » tout ce volume.... Ma fille, vous m'en » écrivez trop long, votre santé s'en altère ; » faites écrire Montgobert, son style me » plaît. » Les courriers ne cessent de porter des lettres et de représenter l'absente ; mais que cette représentation est imparfaite ! il faudra se rejoindre, on se rejoindra : du fond de la Bretagne on ira au fond de la Provence. Qu'arrivera-t-il en Provence? la même chose à ce qu'on m'a assuré : cette fille si parfaite étoit souvent brouillée avec cette mère qui l'adoroit. Cela est inconcevable ; mais rappelez-vous le mot de Pomponne, le dessous des cartes, *c'est que madame de Sévigné l'aime passionnément.* La faute est apparemment mutuelle. En amitié les torts sont de celui qui aime moins, et les imprudences de celui qui aime trop. Or les torts et les imprudences reviennent presque au même ; et de là tant d'amitiés ardentes, extraordinaires, merveilleuses, qui ne subsistent que parmi les orages, ou s'y éteignent, et rappellent ce vers, souvent applicable, d'un ancien :

Je ne puis vivre avec vous ni sans vous [1].

J'ai connu, dans ma jeunesse, des personnes très sages qui se rappeloient l'impression que fit dans leur temps ce recueil des lettres de la mère à la fille. Elles s'accordoient à dire : elle l'aime comme d'autres aiment un amant. Il y a dans ces tournures si délicates et gracieuses quelque chose d'imaginaire et d'excessif qui les dépare, et qui les rend sinon suspectes, du moins fatigantes. Ainsi parloient ces vieillards, et leur

[1] *Nec possum tecum vivere nec sine te.*

avis me paroît motivé, mais je ne penserai jamais comme ceux qui disent : Toutes ces adulations sont de la fausseté, et elle n'aime point sa fille, car elles ne pouvaient vivre ensemble. Elle n'aime point sa fille! Eh! fait-elle jamais autre chose que de l'aimer ? pour qui tous ces soins et toutes ces courses? pour qui ces joies et ensuite ces larmes? pour qui traverse-t-elle plusieurs fois la France? de qui s'entretient-elle dans la solitude? que va-t-elle le plus souvent chercher à la cour ? qu'on lui parle de sa fille. Et que revient-elle dire à Paris? qu'on lui en a parlé. Un inconnu qui arrive, mais qui a vu sa fille, est un homme qu'elle accueille, un homme d'un excellent entretien. Si elle quitte ses amis de bonne heure et rentre chez elle, c'est pour écrire à sa fille. Si elle va les joindre, c'est que cette pensée-là est satisfaite. Et que mande-t-elle principalement à sa fille ? Qu'elle s'est occupée d'elle. Cette occupation a été une jouissance qu'elle lui communique, et dont elle vent la rendre heureuse. Voyez-vous comme elle aime tous les Grignan? C'est sa fille qu'elle aime en eux. Et le *bel abbé* qui est ensuite le coadjuteur, et le *seigneur Corbeau*, et le chevalier souvent goutteux qu'elle se divertit de voir bien en colère, parce qu'ayant la goutte un jour, et Coulanges ne l'ayant pas ce jour-là, celui-ci le brave en frappant impunément du pied. Parle-t-elle assez de tout ce qui porte ce nom? Mais surtout qu'elle est occupée de ceux à qui sa fille l'a transmis, de sa Pauline en qui elle se retrouve elle-même, et du jeune marquis de Grignan ! « C'est aujourd'hui qu'il a dix-sept » ans. Il faut ajouter à tout ce qui compose » le commencement de sa vie, une fort bonne » petite contusion, qui lui fait, je vous assure, » bien de l'honneur, par la manière toute » froide et toute reposée dont il l'a reçue. » M. de Saint-Maur l'a conté au roi... Madame de La Fayette dit que ce seroit une » chose à acheter, si elle étoit à prix, etc. »

Je m'arrête pour finir de citer. Quand j'ouvre ces volumes, je m'y trouve arrêté sans cesse par quelque passage plein de grace, ou de gaieté, ou d'amour maternel. Mais quand je pense qu'avec tout cet amour elle passa des moments fâcheux, et peut-être se les attira quelquefois, alors mon esprit est frappé d'une pensée morale qui m'a quelquefois occupé, et dont je souhaite que la méditation dédommage mes lecteurs de la longueur de mes réflexions vagabondes. Voici cette pensée :

L'affection la plus légitime a besoin de se contenir et se régler. Si elle remplit trop le cœur, il n'y suffit pas; il ne peut porter une passion tout entière, même l'amour maternel.

CHOIX DE POÉSIES

ADRESSÉES

A MADAME ET A MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ,

Sonnetto *sopra il ritratto dell' illustrissima e bellissima signora, la signora Marchesa* di Sevigni.

Eccola, è dessa; ognun venga a vedella
In queste vive tele e parla, e spira;
Or quinci, or quindi, que' begli occhi gira,
Ov' amor dora l'aspre sue quadrella.

Questa è la mano amorosetta e bella
Ch' ogni cuor prende, e, come vuol, l'aggira.
Questa è la bocca, ond' ogni cuor sospira,
Ov' amor forma e'l riso e la favella.

O quanto debbo à te, pittor gentile!
Per cui doppio è'l mio ben, doppio il tesoro.
Al tuo pennello sacrar vò il mio stile.

Ma di te, certo, la mia cara lola
A da dolersi, e di quel tuo lavoro:
Ch' in beltà non è piu nel mondo sola.

Ménage.

PIANTO DI BELLA DONNA,

Madrigale per la signora Marchesa di Sevigni.

Ah! del regno d'amor prodigio tristo!
Sparger lagrime amare
Que' dolci lumi ò visto,
U trà le Grazie assiso
Solea scherzare il Riso.
Spargean di pianto que' begli occhi un mare,
Che cristallo parea d'alba novella,
Quand'è più vaga e bella,
Ma pur co'raggi ardenti
Spargean fiamme cocenti,
E quel fatale ardore
Tosto m'accese il core.
O misera mia vita!
Occhi, lumi immortali,
Deh! qual per i miei mali
Posso sperare aita?
Se nubilosi ardete,
Sereni, e che farete?

Ménage.

Madrigale *per la bellissima, gentilissima et virtuosissima damigella francesca* di Sevigni.

Ogni più nobil core
Fuor del mio, vaga Filli,
Arde per voi d'amore.
Non accusi però vostra bellezza
Questo cor di rozzezza!
Che con mille beltà vaghe, leggiadre,
Di mille e mille fiamme al mondo note,
L'arse, et l'incenerì la bella madre;
E cosa incenerita arder non puote.

Ménage.

Lettre *de* Saint-Pavin *à Madame* de Sévigné

Paris vous demande justice;
Vous l'avez quitté par caprice:
A quoi bon de tant façonner?
Marquise, il y faut retourner.

L'hiver approche, et la campagne,
Mais sur-tout celle de Bretagne,
N'est pas un aimable séjour
Pour une dame de la cour.
Qui vous retient? Est-ce paresse?
Est-ce chagrin? Est-ce finesse?
Ou plutôt quelque métayer
Devenu trop lent à payer?
De vous revoir on meurt d'envie;
On languit ici, l'on s'ennuie:
Et les Plaisirs déconcertés
Vous y cherchent de tous côtés:
Votre absence les désespère;
Sans vous ils n'oseroient nous plaire.
Si vous étiez ici, demain
La cour quitteroit Saint-Germain;
Et les Jeux, les Ris et les Graces,
Qui marchent toujours sur vos traces,
Y rendroient l'Amour désormais,
Plus galant qu'il ne fut jamais.
Ce discours fait à des coquettes,
Leur passeroit pour des fleurettes.
Pour vous, jugez-en autrement;
Je suis ami sans être amant:
Ceux qui me donnent plus de gloire
Ont quelquefois peine à le croire.
Lorsque je pris congé de vous,
Notre adieu me fit des jaloux:
Il fut si touchant et si tendre,
Que mes yeux, forcés de se rendre,
Vous parlèrent de bonne foi;
Vous fûtes moins sage que moi;
Et c'étoit gâter notre affaire.
Notre commerce est un mystère,
Qu'il ne faut pas trop expliquer.
 Mais à propos, sans vous choquer,
Peut-on vous demander, marquise,
Si quelque Breton par surprise
N'auroit point touché votre cœur?
Auriez-vous bien changé d'humeur
Jusqu'à vous montrer complaisante
A leur manière peu galante?
Non, vous aimez les beaux esprits,
Vous n'aurez eu que du mépris
Pour ces buveurs à rouge trogne;
Un perclus vaut bien un ivrogne.
Laissons en repos les Bretons
Et revenons à nos moutons.
Le bruit court que *votre étourdie* [1]
Qui depuis long-temps étudie
L'espagnol et l'italien,
Jusques ici n'y comprend rien.
Est-elle toujours mal bâtie,
Sans jugement, sans modestie?
Consolez-vous de tout cela,
Quoique tard, l'esprit lui viendra.
Force gens disent qu'à son âge.
Vous n'en aviez pas davantage,
Et toutes fois jusques ici
Vous avez assez réussi.
Il faut quitter ce badinage;
Votre fille est le seul ouvrage
Que la nature ait achevé;
Dans les autres elle a rêvé.
Aussi la terre est trop petite
Pour y trouver qui la mérite,
Et la belle, qui le sait bien,
Méprise tout et ne veut rien.
 C'est assez pour cet ordinaire,
Et trop peut-être pour vous plaire:
S'il est vrai, gardez le secret,
Et donnez ma lettre à Loret.
Je crois qu'en Bretagne on ignore
S'il est mort ou s'il vit encore:
Ménagez bien mon intérêt,
Si par hasard elle vous plaît:
Ma veine encore assez féconde
Vous en promet une seconde,
Où d'un style à moi réservé,
Ni trop bas, ni trop élevé,
J'espère vous faire connoître
Si je sais faire un coup de maître,
Et le tout pour vous divertir;
Mais aussi songez à partir.
La réponse la plus touchante
Ne sauroit payer mon attente.
Tout le plaisir est à se voir;
Les sens se peuvent émouvoir:
Tel est vieux et n'ose paroître,
Qui vous voyant ne croit plus l'être.
Travaillez donc à revenir,
Pour mieux dire, à me rajeunir.
Ce seroit une chose rare
Qu'on me montrât comme un Lazare
Ressuscité de votre main:
Ma foi, la foire Saint-Germain
Me vaudroit bien quelque pistole:
Tout beau, Muse, tu deviens folle.

AUTRE LETTRE *de* SAINT-PAVIN *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

Sitôt qu'un savant vous envoie
Quelques productions d'esprit,
Vous me les montrez avec joie,
Et croyez me faire dépit.
Je ne me pique point d'écrire;
J'y veux renoncer désormais,
Et même j'oublierois à lire
Si vous ne m'écriviez jamais;
Le métier d'écrire est trop rude
Pour des gens un peu paresseux;
Des plaisirs je fais mon étude,
Je ne travaille que pour eux.
Vous croirez qu'un peu trop hardie
Mon ignorance se fait voir;

1 Mademoiselle de Sévigné.

Mais, Iris, qui vous étudie,
Est en état de tout savoir.

LETTRE *de* SAINT-PAVIN *à Mademoiselle* DE SÉVIGNÉ.

L'autre jour, chagrin de mon mal,
Me promenant sur mon cheval,
Sur le bord des vertes prairies,
J'entretenois mes rêveries,
Quand j'aperçus votre moineau
Sur le haut d'un jeune arbrisseau.
Beaucoup moins gai que de coutume,
Il avoit le bec dans la plume,
Comme un oiseau qui languissoit
Loin de celle qu'il chérissoit.
Je l'appelai comme on l'appelle :
Il vint à moi battant de l'aile,
Et sur mon bras s'étant lancé,
Je le pris et le caressai ;
Mais après, faisant le colère,
Je lui dis d'un ton bien sévère :
« Apprenez-moi, petit fripon,
» Ce qui vous fait quitter Manon? »
« — Ah! me dit-il en son langage,
» Ma belle maîtresse à son âge,
» S'offense, et ne peut trouver bon
» Qu'on l'appelle encor de ce nom ;
» Je sais que vous l'avez connue,
» Mais tout autre elle est devenue ;
» Son esprit, qui s'est élevé,
» Plus que son corps est achevé ;
» Il est bien juste qu'on la traite
» En fille déjà toute faite.
» Elle entend tout à demi-mot,
» Discerne l'habile du sot,
» Et sa maman, seule attrapée,
» La croit encor fille à poupée.
» Tous les matins dans son miroir
» Elle prend plaisir à se voir,
» Et n'ignore pas la manière
» De rendre une ame prisonnière ;
» Elle consulte ses attraits,
» Sait déjà lancer mille traits
» Dont on ne peut plus se défendre,
» Pour peu qu'on s'en laisse surprendre.
» Depuis qu'elle est dans cette humeur
» Elle m'a banni de son cœur,
» Et ne m'a pas cru davantage
» Un oiseau digne de sa cage.
» Désespéré, j'ai pris l'essor,
» Résolu plutôt à la mort
» Que voir une ingrate maîtresse
» N'avoir pour moi soin ni tendresse.
» Je sais que vous l'aimez aussi,
» Gardez qu'elle vous traite ainsi ;
» Elle est finette, elle est accorte,
» Et n'aime que de bonne sorte. »
Ce fut ainsi qu'il me parla,
Puis aussitôt il s'envola.

STANCES *de* SAINT-PAVIN *à Mademoiselle* DE SÉVIGNÉ.

La jeune Iris n'a de souci
Que pour le jeu de reversi,
De son cœur il s'est rendu maître ;
A voir tout le plaisir qu'elle a
Quand elle tient un *quinola*
Heureux celui qui pourroit l'être !

Elle fait des vœux pour l'avoir ;
Sitôt qu'il est en son pouvoir,
On la voit rire et pâmer d'aise ;
Elle le baise, elle en fait cas,
Et l'innocente ne sait pas
Que c'est un *valet* qu'elle baise.

Il en est mieux reçu qu'un roi ;
Cependant, s'il vient seul, je voi
Qu'elle lui fait mauvaise mine,
Et toujours jalouse de lui,
Elle témoigne de l'ennui,
Sitôt qu'il est chez sa voisine.

Alors il se cache, il la fuit,
Par vengeance elle le poursuit,
Et le force avant qu'il se donne ;
Mais quand il rentre en son devoir,
Trop heureuse de le revoir,
Elle le flatte et lui pardonne.

Son cœur devroit-il t'échapper,
Amour? Fais, pour la détromper,
Qu'elle ait d'autres amants en foule ;
La belle au change gagnera,
Le fripon ne lui donnera
Tout au plus jamais qu'une *poule*.

DIXAIN *pour Madame* DE SÉVIGNÉ, *envoyé à M.* FOUQUET. — 1658.

De Sévigné, depuis deux jours en-çà,
Ma lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut, et cela se passa,
Phébus tenant chez vous son consistoire.
Entre les Dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça :
J'étois alors deux cent mille au-deçà,
Voire encor plus, du temple de Mémoire.
Ingrat ne suis ; son nom seroit pieçà
De là le ciel, si l'on m'en vouloit croire.

LA FONTAINE.

A Mademoiselle DE SÉVIGNÉ, *déguisée en* bergère.

Déjà cette beauté fait craindre sa puissance;
Et pour nous mettre en butte à d'extrêmes dangers,
Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
A distinguer les loups d'avecque les bergers.

BENSERADE. (1663.)

A la même, figurant un amour déguisé en nymphe maritime.

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu;
Amour, c'est comme si, pour n'être pas connu,
Avec une innocence extrême,
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos feux et votre air engageant;
Et, de même que vous, sourit en égorgeant;
Enfin, qui fit l'un a fait l'autre,
Et jusques à sa mère, elle est comme la vôtre.

BENSERADE. (1664.)

A la même, sous le personnage d' OMPHALE.

Blondins accoutumés à faire des conquêtes,
Devant ce jeune objet si charmant et si doux,
Tout grands héros que vous êtes,
Il ne faut pas laisser pourtant de filer doux.
L'ingrate foule aux pieds Hercule et sa massue;
Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue;
Elle verroit mourir le plus fidèle amant,
Faute de l'assister d'un regard seulement.
Injuste procédé, sotte façon de faire,
Que la pucelle tient de madame sa mère,
Et que la bonne dame au courage inhumain,
Se lassant aussi peu d'être belle que sage,
Encore tous les jours applique à son usage
Au détriment du genre humain!

BENSERADE. (1664.)

ÉPITRE *à Madame* DE SÉVIGNÉ, *par Madame* DESROCHES.

Du goût heureux et sûr modèle,
O Sévigné! depuis les jours
Où tu vivois, aimable et belle,
Où la grace ornoit tes discours
Et guidoit ta plume immortelle,
Un siècle a vu briller son cours.
Combien, dans ce long intervalle
De maux, de plaisirs et d'erreurs,
La mode, en ses jeux inégale,
A changé nos goûts et nos mœurs!
Mais du temps la fuite fatale
Ne peut t'enlever tes honneurs,
Et dans l'art de charmer les cœurs
Elle te laisse sans rivale.
Toi qui n'osas point envier
A La Fayette sa couronne,
Souris, et reçois le laurier
Que la postérité te donne!

Tu vis, je crois saisir tes traits
Dans ces écrits que l'œil dévore,
Et qui me font sentir encore
Tes vœux, ta joie ou tes regrets.
Des amis chers à ton estime
Tantôt tu sais m'environner;
Tantôt, fuyant leur cercle intime,
Sur tes pas tu sais m'entraîner.
Quel plaisir alors de te suivre
Au séjour vanté de Louis,
D'y voir éclater et revivre
Tant de beaux noms évanouis!
A mes yeux ils semblent paroître
Ces écrivains et ces héros,
Dont ailleurs j'appris à connoître
Et le génie et les travaux;
J'assiste à ces fêtes pompeuses,
Où cent rivales orgueilleuses
Déployoient de jaloux efforts,
Et d'intrigues long-temps fameuses
Tu me découvres les ressorts.
Mais, libre de la servitude
Et du vain faste des palais,
Qu'avec toi je goûte à longs traits
Les loisirs de la solitude,
Et des *Rochers* l'aimable paix!
Errant sous les vastes ombrages,
Dont ta main embellit ces lieux;
Tu méditois avec les sages,
Et ton cœur s'élevoit aux cieux.
C'est là qu'à toi-même livrée,
Tes pensers riants ou profonds
Au sein de ta fille adorée,
Alloient s'épancher plus féconds;
Soit que ton épître légère
S'ornât de cette fleur d'esprit
Que jamais la critique austère
Du moindre souffle ne ternit;
Soit que ta plume ingénieuse
Rencontrât le trait éloquent,
On te voyoit négligemment
Laisser à tout l'empreinte heureuse
D'un charme au-dessus du talent,
Qui, par sa gaîté séduisante,
Provoquant à son gré nos ris,
Comme toi, donne à ses récits
Une grâce et neuve et piquante?
Parfois de sublimes objets
Qui sait mieux offrir la peinture?
Ah! l'art enferme des secrets
Que t'avoit appris la nature.

En traits éclatants que Sapho
S'inscrive au temple de Mémoire;
Ses chants, moins discrets que l'histoire,
De ses erreurs furent l'écho;
Un vain délire a fait sa gloire :
La tienne, aimable Sévigné,
S'enorgueillit d'un plus beau titre;
De ton cœur l'amour éloigné
N'approcha point de ton pupître;
Ce cœur, épris des plus doux nœuds,
Et bien plus aimant que rigide,
Avoit à ses coups dangereux
Opposé Grignan pour égide.
Confus et soumis une fois,
Le dieu reconnut sa foiblesse,
Et de l'amitié par ta voix
Reçut des leçons de tendresse.

Tu jouis de ces souvenirs
Sans doute au sein de l'Elysée,
Et la coupe des vrais plaisirs
Par toi ne peut être épuisée.
Lorsqu'à ton culte maternel
Ta fille enfin n'est plus ravie,
Tu t'applaudis du coup mortel
Qui dans ses bras trancha ta vie;
Sans regret tu fermas les yeux,
Cédant au mal contagieux
Dont tes soins l'avoient su défendre.
Heureux trépas! faveur des Dieux,
Qu'à jamais t'envie un cœur tendre!
Ici bas, où, trompant nos vœux,
L'amitié se montre infidèle,
Où se forment d'aimables nœuds
Que détruit l'absence cruelle;
En ces lieux, séjour des regrets,
Que si peu le bonheur visite,
O Sévigné! sois désormais,
Sois ma compagne favorite.
Seule, en secret, délasse-moi
D'un monde qui traîne après soi
Des ennuis que le sage ignore;
Et quand, plus loin de mon aurore,
Du temps je subirai la loi,
En te lisant, puissé-je encore
Apprendre à vieillir comme toi!
Mais, d'un hommage trop vulgaire
Devrois-je oser t'entretenir?
Ai-je pu même te l'offrir,
Et ne pas sembler téméraire?
Si le Pinde a pu te vouer
Les honneurs de l'apothéose,
Je dois cesser de te louer
En vers moins heureux que ta prose.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

. ... Cette femme immortelle,
Qui seule dans son art, sans rivaux ni modèle,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur;
Et qui, dans ses écrits, mère bien plus qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Orna sans y songer le siècle des merveilles.

M. DE TRENEUIL, *Tombeaux de Saint-Denis.*

LETTRE PREMIÈRE. ***

De mademoiselle Marie DE RABUTIN-CHANTAL *à* MÉNAGE.

Paris.......

JE vous dis encore une fois que nous ne nous entendons point, et vous êtes bien heureux d'être éloquent, car, sans cela, tout ce que vous m'avez mandé ne vaudroit guère, quoique cela soit merveilleusement bien arrangé; je n'en suis pourtant pas effrayée, et je sens ma conscience si nette de ce que vous me dites, que je ne perds pas espérance de vous faire connoître sa pureté. C'est pourtant une chose impossible, si vous ne m'accordez une visite d'une demi-heure; et je ne comprends pas par quel motif vous me la refusez si opiniâtrément. Je vous conjure, encore une fois, de venir ici; et, puisque vous ne voulez pas que ce soit aujourd'hui, je vous supplie que ce soit demain. Si vous n'y venez pas, peut-être ne me fermerez-vous pas votre porte, et je vous poursuivrai de si près, que vous serez contraint d'avouer que vous avez un peu de tort. Vous me voulez cependant faire passer pour ridicule, en me disant que vous n'êtes brouillé avec moi qu'à cause que vous êtes fâché de mon départ; si cela étoit ainsi, je mériterois les Petites-Maisons et non pas votre haine; mais il y a toute différence, et j'ai seulement peine à comprendre que, quand on aime une personne et qu'on la regrette, il faille, à cause de cela, lui faire froid au dernier point les dernières fois qu'on la voit. Cela est une façon d'agir tout extraordinaire, et, comme je n'y étois pas accoutumée, vous devez excuser ma surprise. Cependant je vous conjure de croire qu'il n'y a pas un de ces anciens et nouveaux amis, dont vous me parlez, que j'estime ni que j'aime tant que vous; c'est pourquoi, devant que de vous perdre, donnez-moi la consolation de vous mettre dans votre tort, et de dire que c'est vous qui ne m'aimez plus.

CHANTAL.

---

2. ***

De la même au même.

Paris, jeudi.....

C'est vous qui m'avez appris à parler de votre amitié comme d'une pauvre défunte, car pour moi je ne m'en serois jamais avisée, en vous aimant

comme je fais. Prenez-vous-en donc à vous de cette vilaine parole qui vous a déplu; et croyez que je ne puis avoir plus de joie que de savoir que vous conservez pour moi l'amitié que vous m'avez promise, et qu'elle est ressuscitée glorieusement. Adieu.

Marie CHANTAL.

---

3. *

Du comte DE BUSSY-RABUTIN *et de M.* DE LENET, *à M. et madame* DE SÉVIGNÉ.

...... Mars 1646.

Salut à vous, gens de campagne,
A vous, *immeubles* de Bretagne,
Attachés à votre maison
Au-delà de toute raison;
Salut à tous deux, quoique indignes
De nos saluts et de ces lignes;
Mais un vieux reste d'amitié
Nous fait avoir de vous pitié;
Voyant le plus beau de votre âge
Se passer dans votre village,
Et que vous perdez aux *Rochers*
Des moments à tous autres chers.
Peut-être que vos cœurs tranquilles,
Censurant l'embarras des villes,
Goûtent aux champs en liberté
Le repos et l'oisiveté;
Peut-être aussi que le *ménage*
Que vous faites dans le village,
Fait aller votre revenu
Où jamais il ne fût venu;
Ce sont raisons fort pertinentes,
D'être aux champs pour doubler ses rentes;
D'entendre là parler de soi
Conjointement avec le roi,
Soit aux *jours*, ou bien à l'église,
Où le prêtre dit à sa guise :
« Nous prierons tous notre grand Dieu
» Pour le *roi, et* Monsieur du lieu;
» Nous prierons aussi pour Madame,
» Qu'elle accouche sans sage-femme;
» Prions pour les nobles enfants
» Qu'ils auront d'*ici à* cent ans.
» Si quelqu'un veut prendre la ferme,
» Monseigneur dit qu'elle est à terme,
» Et que l'on s'assemble à midi;
» Or, disons tous *de profundi*
» Pour tous Messeigneurs ses ancêtres. »
(Quoiqu'ils soient en enfer peut-être.)
Certes, ce sont là des honneurs
Que l'on ne reçoit point ailleurs;
Sans compter l'octroi de la fête;
De lever tant sur chaque bête;
De donner des permissions;
D'être chef aux processions;
De commander que l'on s'amasse
Ou pour la pêche, ou pour la chasse;
Rouer de coups qui ne fait pas
Corvée de charrue *ou* de bras;
Donner à filer la *poupée*,
Où Madame n'est point trompée;
Car on rend *ribaine-ribon*,
Plus qu'elle ne donne, dit-on.
L'ordre vouloit *riban-ribaine*,
Mais d'ordre se rit notre veine;
Et pour rimer à ce *dit-on*,
Elle renverse le dicton.

4.

De madame la marquise DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY-RABUTIN.

Ce 15 mars 1647.

Je vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois; avez-vous oublié qui je suis, et le rang que je tiens dans la famille? Ah! vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir : si vous me fâchez, je vous réduirai au *lambel*. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude sur ma santé, que si j'étois encore fille. Eh bien! je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire sucer la haine contre vous avec le lait, et que j'en ferai encore bien d'autres, seulement pour vous faire des ennemis : vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant : le beau faiseur de filles.

Mais c'est assez vous cacher ma tendresse, mon cher cousin; le naturel l'emporte sur la politique : j'avois résolu de vous gronder sur votre paresse, depuis le commencement jusqu'à la fin; je me fais trop de violence, et il en faut revenir à vous dire que M. de Sévigné et moi vous aimons fort, et que nous parlons souvent du plaisir qu'il y auroit d'être avec vous.

---

5. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Valence, le 12 avril 1647.

Pour répondre à votre lettre du 15 mars, je vous dirai, Madame, que je m'aperçois que vous prenez

une certaine habitude à me gourmander, qui a plus l'air de maîtresse que de cousine. Prenez garde à quoi vous vous engagez, car enfin, quand je me serai une fois bien résolu à souffrir, je voudrai avoir les douceurs des amans, aussi bien que les rudesses. Je sais que vous êtes chef des armes, et que je dois du respect à cette qualité; mais vous abusez un peu de mes soumissions. Il est vrai que vous êtes aussi prompte à vous apaiser qu'à vous mettre en colère, et que si vos lettres commencent par *je vous trouve un plaisant mignon*, elles finissent par *nous vous aimons fort, M. de Sévigné et moi.*

Au reste, ma belle cousine, je ne vous régale point sur la fécondité dont vous me menacez; car, depuis la loi de grâce, on n'en a pas plus d'estime pour une femme, et quelques modernes même, fondés en expérience, en ont fait moins de cas. Tenez-vous-en donc, si vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire; c'est une action bien louable, et je vous avoue que je n'ai pas eu l'esprit d'en faire autant; aussi envié-je ce bonheur à M. de Sévigné plus que chose du monde.

J'ai fort souhaité que vous vinssiez tous deux à Paris quand j'y étois; mais, maintenant que j'en suis parti, je serois bien fâché que vous y allassiez; c'est-à-dire, que vous eussiez des plaisirs sans moi: vous n'en avez déjà que trop en Bretagne.

Je m'accommode fort de M. de Launay-Lyais; il recevra de moi toutes les assistances et tous les bons offices que je puis rendre à un de mes amis auprès de M. le prince. Il est honnête homme, et ma chère cousine me l'a recommandé; je vous laisse à penser si je le servirai!

---

6. **

Du même à M. et à madame DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 novembre 1648.

J'ai pensé d'abord écrire à chacun de vous en particulier, mais j'ai cru ensuite que cela me donneroit trop de peine, de faire ainsi des baisemens à l'un, dans la lettre de l'autre; j'ai appréhendé que l'apostille ne l'offensât; de sorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux l'un portant l'autre.

La plus sûre nouvelle que j'aie à vous apprendre, c'est que je me suis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vus. Il faut dire la vérité, je ne le prévoyois pas, quand je sortis d'auprès de vous. Au contraire, allant voir cette petite brune pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre, je croyois que je ne songerois plus que vous fussiez au monde: cependant je m'étois trompé; la petite brune m'avoit, ce qu'on appelle, sauté aux yeux; et je ne lui avois point encore parlé: c'est une beauté surprenante, de qui la conversation guérit: on peut dire que pour l'aimer, il ne la faut voir qu'un moment; car, si on la voit davantage, on ne l'aime plus. Voilà où j'en suis réduit.

Ainsi, c'est vous aujourd'hui
Qui causez tout mon ennui.

Mais j'oubliois de vous demander des nouvelles de la santé de notre cher oncle: je vous prie de l'entretenir toujours de propos joyeux; si vous ne le faites rire à gorge déployée, quand même il devroit tousser un peu, vous me désobligeriez fort. Dites-lui de ma part qu'il se conserve plus qu'il ne fait, et que, s'il ne se veut aimer pour lui, il s'aime pour nous autres neveux, qui l'aimons plus que nous-mêmes. Je n'en dirai pas davantage, de peur de perdre mes peines, et que cela ne servît de rien. Vous avez bien la mine, fripons que vous êtes, de lui cacher toutes les marques de mon bon naturel; de l'humeur dont je vous connois, vous enrageriez qu'on m'aimât autant, ou plus que vous.

Si vous ne revenez bientôt ici, je vous irai retrouver; aussi bien mes affaires ne se termineront qu'après les fêtes de Noël; mais gardez-vous de revenir l'un sans l'autre, car je ne serois pas homme à me payer de raison.

Depuis que je vous ai quittés, je ne mange presque plus. Vous, qui présumez de votre mérite, vous ne manquerez point de croire que le regret de votre absence me réduit à cette extrémité: point du tout; ce sont les soupes de messire Crochet qui me donnent du dégoût pour toutes les autres.



7. **

Du même à madame DE SÉVIGNÉ.

A Saint-Denis, le 15 février 1649.

J'ai long-temps balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemie, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je devais vous envoyer un laquais, ou un trompette. Enfin, me ressouvenant de vous avoir ouïe blâmer la brutalité d'Horace pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connoissoit plus, depuis la guerre déclarée entre leurs républiques, j'ai cru que l'intérêt de votre parti ne vous empêcheroit pas de lire mes lettres; et pour moi, je vous assure que, hors le service du roi mon maître, je suis votre très-humble serviteur.

Ne croyez pas, ma chère cousine, que ce soit ici la fin de ma lettre; je vous veux dire encore deux mots de notre guerre. Je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne nous coûte rien ici, et que nous y faisons *grande chère* à bon marché : avec tout cela il m'y ennuie fort; et, sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris, et que vous ne passerez que par mes mains, je crois que je déserterois. Mais cette vue me fait prendre patience.

J'envoie ce laquais pour me rapporter de vos nouvelles, et pour me faire venir mes chevaux de carrosse, sous le nom de notre oncle le Grand-Prieur. Adieu, ma chère cousine.

8. **

Du même à la même.

A Saint-Denis, le 25 mars 1649.

C'est à ce coup que je vous traite en ennemie, Madame, en vous écrivant par mon trompette. La vérité est que c'est au maréchal de La Mothe que je l'envoie, pour le prier de me renvoyer les chevaux de carrosse du grand-prieur de France notre oncle, que ses domestiques ont pris, comme on me les amenoit. Je ne vous prie pas de vous y employer; car c'est votre affaire aussi bien que la mienne : mais nous jugerons, par le succès de votre entremise, quelle considération on a pour vous dans votre parti; c'est-à-dire, que nous aurons bonne opinion de vos généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive présentement de notre expédition de Brie-Comte-Robert, las comme un chien. Il y a huit jours que je ne me suis déshabillé : nous sommes vos maîtres; mais il faut avouer que ce n'est pas sans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez bientôt de faim, nous mourrons bientôt de fatigue; rendez-vous, ou nous allons nous rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si M. le cardinal (*Mazarin*) avoit à Paris une cousine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix se feroit à quelque prix que ce fût; tant y a que je la ferois, moi, si j'étois à sa place, car, sur ma foi, je vous aime fort.

9.

Du même à la même.

A Saint-Denis, le 26 mars 1649.

Tant pis pour ceux qui vous ont refusé mes chevaux, ma belle cousine; je ne sais pas si cela leur fera grand profit; mais je sais bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je suis tout consolé de cette perte, par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de La Mothe, *maréchal* de la ligue, si jamais il avoit besoin de moi, il trouveroit un chevalier peu courtois.

Mais, parlons un peu de la paix; qu'en croit-on à Paris? L'on en a ici fort méchante opinion : cela est étrange que les deux partis la souhaitent, et qu'on n'en puisse venir à bout.

Vous m'appelez insolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie. Est-ce que l'on dit à Paris que cela n'est pas vrai? Si nous en avions levé le siége, nous aurions été bien inquiets; car pour vos généraux, ils ont eu toute la patience imaginable : nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine? comme il n'y a point de péril pour nous à courre avec vos gens, il n'y a point aussi d'honneur à gagner, ils ne disputent pas assez la partie; nous n'y avons point de plaisir; qu'ils se ren-

dent ou qu'ils se battent bien. Il n'y a, je crois, jamais eu que cette guerre où la fortune n'ait point eu de part : quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, et le nombre ni l'avantage du lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle cousine! toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous apaiser.

---

10. **

Du même à la même.

Au camp de Montrond, ce 2 juillet 1650.

Je me suis enfin déclaré pour M. le prince, ma belle cousine; ce n'a pas été sans de grandes répugnances; car je sers contre mon roi un prince qui ne m'aime pas. Il est vrai que l'état où il est me fait pitié; je le servirai donc, pendant sa prison, comme s'il m'aimoit, et, s'il en sort jamais, je lui remettrai sa lieutenance, et je le quitterai aussitôt, pour rentrer dans mon devoir.

Que dites-vous de ces sentimens-là, Madame? Mandez-moi, je vous prie, si vous ne les trouvez pas grands et nobles? Au reste, écrivons-nous souvent; le cardinal n'en saura rien; et, s'il venoit à le découvrir et à vous faire donner une lettre de cachet, il est beau, à une femme de vingt ans, d'être mêlée dans les affaires d'état. La célèbre madame de Chevreuse n'a pas commencé de meilleure heure. Pour moi, je vous l'avoue, ma belle cousine, j'aimerois assez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût. Quand je songe que nous étions déjà, l'année passée, dans des partis différents, et que nous y sommes encore aujourd'hui, quoique nous en ayons changé, je crois que nous jouons aux barres : cependant votre parti est toujours le meilleur, car vous ne sortez point de Paris, et moi je vais de Paris à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Montrond au diable.

Pour nouvelles, je vous dirai que je viens de défaire le régiment de Saint-Aignan; si le mestre-de-camp y avoit été en personne, je n'en aurois pas eu si bon marché.

Le S. de Launay-Lyais vous dira la vie que nous faisons; c'est un garçon qui a du mérite, et que par cette considération je servirai volontiers; mais la plus forte sera parce que vous l'aimez, et que je croirai vous faire plaisir. Adieu, ma belle cousine.

---

11. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *à* MÉNAGE.

Paris, dimanche 12 janvier 1654.

Je suis agréablement surprise de votre souvenir, Monsieur; il y a long-temps que vous aviez retranché les démonstrations de l'amitié que je suis persuadée que vous avez toujours pour moi. Je vous rends mille graces, Monsieur, de vouloir bien les remettre à leur place, et de me témoigner l'intérêt que vous prenez à mon retour et à ma santé. Mon grand voyage, dans une si rude saison, ne m'a point du tout fatiguée, et ma santé est d'une perfection que je souhaiterois à la vôtre. J'irai vous en rendre compte, Monsieur, et vous assurer qu'il y a des sortes d'amitié que l'absence et le temps ne finissent jamais.

La Marquise DE SÉVIGNÉ.

---

12. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Montpellier, le 16 juin 1654.

J'ai bien appris de vos nouvelles, Madame; ne vous souvenez-vous point de la conversation que vous eûtes chez madame de Montausier, avec M. le prince de Conti, l'hiver dernier? Il m'a conté qu'il vous avoit dit quelques douceurs, qu'il vous avoit trouvée fort aimable, et qu'il vous en diroit deux mots cet hiver. Tenez-vous bien, ma belle cousine; telle dame qui n'est pas intéressée, est quelquefois ambitieuse, et qui peut résister aux finances du roi, ne résiste pas toujours aux cousins de sa majesté. De la manière dont le prince m'a parlé de son dessein, je vois bien que je suis désigné confident; je crois que vous ne vous y opposerez pas, sachant, comme vous faites, avec quelle capacité je me suis acquitté de cette charge en d'autres rencontres. Pour moi, j'en suis ravi, dans l'espérance

de la succession; vous m'entendez-bien, ma belle cousine. Si, après ce que la fortune veut vous mettre en main, je n'en suis pas plus heureux, ce ne sera que votre faute; mais vous en aurez soin assurément; car enfin, il faut bien que vous me serviez à quelque chose. Tout ce qui m'inquiète, c'est que vous serez un peu embarrassée entre ces deux rivaux; et il me semble déjà vous entendre dire :

Des deux côtés, j'ai beaucoup de chagrin;
O Dieu, l'étrange peine?
Dois-je chasser l'ami de mon cousin?
Dois-je chasser le cousin de la reine?

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au service des princes, et que mon exemple vous en rebutera; peut-être la taille de l'un ne vous plaira-t-elle pas; peut-être aussi la figure de l'autre : mandez-moi des nouvelles de celui-ci, et les progrès qu'il a faits depuis mon départ; à combien d'*acquits patents* il a mis votre liberté. La fortune vous fait de belles avances, ma chère cousine, n'en soyez point ingrate. Vous vous amusez après la vertu, comme si c'étoit une chose solide, et vous méprisez le bien, comme si vous ne pouviez jamais en manquer; ne savez-vous pas ce que disoit le vieux Senectaire, homme d'une grande expérience, et du meilleur sens du monde : que les gens d'honneur n'avoient point de chausses. Nous vous verrons un jour regretter le temps que vous aurez perdu : nous vous verrons *repentir* d'avoir mal employé votre jeunesse, et d'avoir voulu avec tant de peine acquérir et conserver une réputation, qu'un médisant vous peut ôter, et qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

J'ai joint M. le prince de Conti à Auxerre, il n'a point passé à Chaseu, parce qu'il apprit qu'il se détourneroit de six lieues, de sorte que mes préparatifs ont été perdus; je ne l'ai point quitté depuis, et je suis avec lui aussi bien qu'on y peut être. Nous nous allons réjouir ici deux jours dans le jeu, les promenades et la bonne chère, en attendant que les troupes soient assemblées pour entrer en Catalogne. Je vous réponds, ma belle cousine, que vous entendrez parler de moi cette campagne.

Adieu, ma belle cousine, songez quelquefois à moi, et que vous n'avez ni parent ni ami qui vous aime tant que je fais; je voudrois.... non, je n'achèverai pas, de peur de vous déplaire, mais vous pouvez bien savoir ce que je voudrois.

---

15. **

Du même à la même.

A Figuières, le 30 juillet 1654.

Mon Dieu, que vous avez d'esprit, ma belle cousine, que vous écrivez bien, que vous êtes aimable! Il faut avouer qu'étant aussi prude que vous l'êtes, vous m'avez grande obligation de ce que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi, j'ai bien de la peine à me retenir; tantôt je condamne votre insensibilité, tantôt je l'excuse; mais je vous estime toujours : j'ai des raisons de ne vous pas déplaire en cette rencontre; mais j'en ai de si fortes de vous désobéir. Quoi! vous me flattez, ma belle cousine, vous me dites des douceurs, et vous ne voulez pas que j'aie les dernières tendresses pour vous! eh bien, je ne les aurai pas : il faut bien vouloir ce que vous voulez, et vous aimer à votre mode; mais vous me répondrez un jour devant Dieu de la violence que je me fais, et des maux qui s'ensuivront.

Au reste, Madame, vous me mandez qu'après que vous êtes demeurée d'accord avec Chapelain que j'étois un honnête homme, et que même vous l'avez remercié du bien qu'il vous disoit de moi, je ne puis plus vous dire que vous êtes du parti du dernier venu. Je ne vois pas que cela vous justifie beaucoup; vous m'entendez louer, et vous faites de même. Que sais-je, s'il vous avoit dit : — C'est un galant homme que M. de Bussy, il ne peut pas manquer de faire son chemin, il est seulement à craindre qu'il ne s'attache un peu trop à ses plaisirs quand il est à Paris. — Que sais-je, dis-je, si vous n'auriez pas cru qu'il eût raison, et si, dans votre cœur, au moins, vous n'auriez pas condamné ma conduite; car enfin je vous ai vue dans des alarmes mal fondées après de semblables conversations. C'est une marque que les bonnes impressions que vous avez de moi ne sont pas encore bien fortes. Bien m'en prend que vous voyiez souvent de mes amis; sans cela mademoiselle de Biais m'auroit bientôt ruiné dans votre esprit. Je ne vous traiterois pas de même si l'occasion s'en présentoit; je ne rejetterois pas seulement la médisance la plus

outrée qu'on me feroit de vous, mais la plus légère même, précédée de vos louanges. Adieu, ma belle cousine, donnez-moi de vos nouvelles.

---

14. **

Du même à la même.

Du camp de Verges, le 17 août 1654.

Vous me dites si souvent, ma belle cousine, que vous me regretteriez beaucoup si j'étois mort, et je trouve si beau pour moi d'être regretté de vous, que cela me feroit souhaiter d'être en cet état, sans quelques petites raisons qui m'en empêchent encore; outre que ne vous ayant jamais surprise en mensonge, j'aime autant vous croire en cette rencontre que d'y aller voir; et puis, il y a grande apparence qu'une personne qui a la larme à l'œil en parlant seulement de la perte d'un de ses bons amis, le pleureroit tout-à-fait, si elle l'avoit effectivement perdu. Je crois donc, ma belle cousine, que vous m'aimez, et je vous assure que je suis pour vous comme vous êtes pour moi, c'est-à-dire, content au dernier point de vous et de votre amitié : ce n'est pas que je demeure d'accord avec vous que votre lettre, toute franche et toute signée, comme vous dites, fasse honte à tous les poulets : ces deux choses n'ont rien de commun entre elles : il vous doit suffire que l'on approuve votre manière d'écrire à vos bons amis, sans vouloir médire des poulets, qui ne vous ont jamais rien dit. Vous êtes une ingrate, Madame, de les traiter mal, après qu'ils ont eu tant de respect pour vous : pour moi, je vous l'avoue, je suis dans l'intérêt des poulets, non pas contre vos lettres; mais je ne vois pas qu'il faille prendre de parti entre eux; ce sont des beautés différentes : vos lettres ont leurs grâces, et les poulets les leurs; mais pour vous parler franchement, si l'on pouvoit avoir de vos poulets, Madame, on ne feroit pas tant de cas de vos lettres.

Il est vrai, Madame, que vous êtes étrangement révoltée contre les coquettes; je ne sais pas si cela vous durera jusqu'à cinquante ans, mais à tout hasard, je me tiendrai en haleine de beaux sentiments, pour les pousser avec vous, si vous venez à les aimer : en attendant, je n'aurai pour vous que la plus belle amitié du monde, puisque vous ne voulez autre chose.

Je suis bien aise que vous soyez satisfaite du surintendant, c'est une marque qu'il se met à la raison, et qu'il ne prend plus tant les choses à cœur qu'il faisoit : quand vous ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il faut bien vouloir ce que vous voulez; on est encore trop heureux de demeurer de vos amis : il n'y a guère que vous dans le royaume, qui puissiez réduire un amant à se contenter d'amitié; nous n'en voyons presque point qui, d'amant éconduit, ne devienne ennemi; et je suis persuadé qu'il faut qu'une femme ait un mérite extraordinaire, pour faire en sorte que le dépit d'un amant maltraité ne le porte pas à rompre avec elle.

J'admire la constance de M. d'Elbeuf pour madame de Nesle; ne voit-il pas ses dents, et qui pis est, ne les sent-il point? J'ai toujours cru que l'amour aveugloit, mais je ne savois pas encore qu'il enrhumât. Que sert à madame d'Elbeuf d'être revenue si belle de Bourbon, si elle ne peut étaler ses charmes dans le monde, et s'il faut qu'elle s'aille enfermer dans Montreuil? En vérité, c'est une tyrannie épouvantable que celle qu'elle souffre; et je crois qu'après cela on la devroit excuser si elle se vengeoit de son tyran. Il est vrai que je pense qu'elle s'est vengée, il y a long-temps, du mal qu'on devoit lui faire; comme c'est une personne de grande prévoyance, elle a bien jugé qu'on lui donneroit des sujets de plainte quelque jour, elle n'a pas voulu qu'on la primât, et entre nous, je crois que son mari est sur la défensive.

Nous avons ici Vardes, un de ses amants, qui m'a dit qu'il étoit de vos amis, et qu'il vouloit vous écrire. Je sais, par M. le prince de Conti, qu'il a dessein d'être amoureux de madame de Roquelaure cet hiver, et sur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes qui bien souvent récompensent par une véritable passion un amour de dessein, c'est-à-dire donnent du bon argent pour de la fausse monnoie? Je crois que Vardes aura de la peine à sa conquête, non pas tant par la force de la place, que par les soins et la vigilance du gouverneur. Au reste, il m'a fait des avances d'amitié extraordinaires et si grandes, qu'il m'a obligé, contre la résolution que j'avois faite de n'être jamais son ami, de me dédire; la réputation qu'il

a d'être infidèle me faisoit peur; mais il est des amis de toutes sortes. Si j'ai un secret, celui-là ne le saura pas, et surtout si c'est un dessein pour ma fortune, à quoi il puisse prétendre. *Guarda la gamba;* voilà qui est de mon crû, Madame; Corbinelli est à dix lieues d'ici; il faut avouer que j'ai un beau naturel, de savoir cela sans avoir jamais eu de maître.

Vous ne me mandez rien de la marquise d'Uxelles; cependant elle est de vos bonnes amies et assez des miennes. Est-ce qu'elle n'est plus à Paris, ou que vous ne m'en voulez pas parler, de peur d'être obligée de me mander ce qu'elle fait? Écrivez-le-moi, je vous prie, car enfin, je l'estime fort, et je serai bien aise de faire quelque chose pour elle; si elle peut une fois sortir de condition, je lui en offrirai...

Je suis ravi d'être bien avec messieurs vos oncles; jalousie à part, ce sont d'honnêtes gens; mais il n'y a personne de parfait en ce monde; s'ils n'étoient jaloux, ils seroient peut-être quelque chose de pis. Avec tout cela je ne les crains pas trop, et savez-vous bien pourquoi, Madame? c'est que je vous crains beaucoup, et que vous êtes cent fois plus jalouse de vous qu'eux-mêmes.

Toujours quelques douceurs, Madame, je ne m'en saurois tenir, mais il n'y a point de danger à présent que madame de La Trousse voit mes lettres.

J'oubliois de vous dire que j'écris à M. de Coulanges sur la mort de madame sa femme; madame de Bussy me mande que je lui ai bien de l'obligation de ce qu'il a fait pour moi à la chambre des comptes; ce qui redouble le déplaisir que j'ai de la perte qu'il a faite, c'est que j'appréhende qu'il n'aille devenir mon quatrième rival, car il avoit assez de disposition du vivant de sa femme, mais la considération le retenoit toujours.

Adieu, ma belle cousine, c'est assez badiner pour cette fois. Voici le sérieux de ma lettre, je vous aime de tout mon cœur.

A madame DE LA TROUSSE.

Je vous suis extrêmement obligé, Madame, de l'avis que vous m'avez donné. Croyant que notre belle marquise eût lu mes lettres toute seule, je lui aurois peut-être écrit des choses que je ne voudrois pas que d'autres qu'elle vissent, et Dieu sait quelle vie vous m'auriez faite à mon retour, et quelle honte vous et moi en aurions eue. Votre prudence a détourné ce malheur en m'apprenant que vous lisez tout ce que je lui écris, et a mis les choses en état que je vous donnerai toujours du plaisir, et jamais de chagrin; mais, Madame, en vous rassurant sur les lettres trop tendres, j'ai honte d'en écrire de si folles, sachant que vous les devez lire, vous qui êtes si sage, et devant qui les *précieuses* ne font que blanchir; il n'importe, votre vertu n'est point farouche, et jamais personne n'a mieux accordé Dieu et le monde que vous ne faites.

---

15. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *à* MÉNAGE.

Aux Rochers, ce 1er d'octobre 1654.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée de M. le coadjuteur, et je ne doute pas qu'elle ne fasse un très grand effet. Je l'envoyai dès hier à Nantes, à M. le maréchal de La Meilleraie, et je ne puis vous dire à quel point je vous suis obligée de la diligence avec laquelle vous m'avez rendu ce bon office : en cela, j'ai bien reconnu votre manière ordinaire, et en vérité je vous en remercie d'aussi bon cœur, que de bon cœur vous avez pris cette peine. Je crois que vous en serez content. Je n'écris point à M. le coadjuteur pour lui en faire un compliment, je crois qu'il suffira que vous lui en fassiez un pour moi; je vous conjure de n'y pas manquer, et de me mander si le vôtre suffira. Mais voici qui est admirable de vous voir si bien avec toute ma famille; il y a six mois que cela n'étoit pas du tout si bien. Je trouve que les changements si prompts ressemblent fort à ceux de la cour; je vous dirai pourtant qu'à mon avis cette bonne intelligence durera davantage, et pour moi j'en ai une si grande joie, que je ne puis vous la dire au point qu'elle est. Mais, bon Dieu! où avez-vous été pêcher ce M. le Grand-Prieur, que M. de Sévigné appeloit toujours *mon oncle le Pirate?* Il s'étoit mis dans la fantaisie que c'étoit sa bête de ressemblance, et je trouve qu'il avoit assez raison. Mais, dites-moi donc ce que vous pouvez avoir à faire ensem-

ble, aussi bien qu'avec le comte de Bussy; j'ai une curiosité étrange que vous me contiez cette affaire, comme vous me l'avez promis; mais, en voici bien une autre, c'est que notre abbé, qui entend dire de tous côtés que l'on vous aime, se va mettre dans la tête de vous aimer aussi, tellement qu'il m'a déjà priée de vous en jeter quelques paroles par-ci par-là. Je lui ai promis de faire mes efforts, et s'il est vrai que vous aimiez ceux que j'aime, et à qui j'ai d'extrêmes obligations, je n'aurai pas beaucoup de peine à obtenir cette grace de vous : je vous donne le temps d'y penser, et en attendant je vous assure que vous devez être aussi content de moi, que le jour que je vous écrivis une lettre de dix mille écus.

Marie DE RABUTIN-CHANTAL.

P. S. Un compliment à M. Girault; je n'ai point reçu son livre. Mandez-moi si c'est tout de bon que M. de Luynes soit mort, car je ne le saurois encore croire.

16.

Au comte DE BUSSY.

A Livry, ce 26 juin 1655.

Je me doutois bien que tôt ou tard vous me diriez adieu, et que si ce n'étoit chez moi, ce seroit du camp devant Landrecy. Comme je ne suis pas une femme de cérémonie, je me contente de celui-ci, et je n'ai pas songé à me fâcher que vous eussiez manqué à l'autre. Je m'étois déjà dit vos raisons, avant que vous me les eussiez écrites, et je suis trop raisonnable pour trouver étrange que la veille d'un départ, on couche chez le Baigneur. Je suis d'une grande commodité pour la liberté publique, et pourvu que les bains ne soient pas chez moi, je suis contente; mon zèle ne me porte pas à trouver mauvais qu'il y en ait dans la ville.

Depuis que vous êtes parti, je n'ai bougé de ce beau désert, ici, où, pour vous parler franchement, je ne m'afflige point trop de vous savoir à l'armée. Je serois une indigne cousine d'un si brave cousin, si j'étois fâchée de vous voir, cette campagne, à la tête du plus beau corps qui soit en France, et dans un poste aussi glorieux que celui que vous tenez. Je crois que vous désavoueriez des sentiments moins nobles que ceux-là; je laisse aux *Baigneurs* d'en avoir de plus tendres et de plus foibles; chacun aime à sa mode; pour moi, je fais profession d'être brave aussi bien que vous : voilà les sentiments dont je veux faire parade. Il y auroit peut-être quelques dames qui trouveroient ceci un peu romain, *et rendroient grace aux Dieux de n'être pas Romaines,*

Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Mais là-dessus j'ai à leur répondre que je ne suis pas aussi tout-à-fait inhumaine, et qu'avec toute ma bravoure, je ne laisse pas de souhaiter, avec autant de passion qu'elles, que votre retour soit heureux. Je crois, mon cher cousin, que vous n'en doutez pas, et que je demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve. Voilà l'adieu que je vous aurois fait, et que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

---

17. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

Au camp devant Landrecy, le 3 juillet 1655.

D'où vient que je ne reçois pas de vos lettres, Madame? Me croyez-vous encore en Catalogne cette campagne, ou me grondez-vous de ne vous avoir point dit adieu? Pour le premier, je vous ai promis de venir en Flandre; et pour l'autre, je vous ai dit de si bonnes raisons, que vous seriez de fort méchante humeur, si vous n'en étiez satisfaite.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de l'amour du surintendant, vous n'obligerez pas un ingrat; je vais vous dire, à la pareille, des nouvelles du mien pour ma Chimène: il me semble que je vous fais un honnête parti, quand je vous offre de vous dire un secret pour des bagatelles.

Vous saurez donc que la veille de mon départ de Paris fut employée aux adieux, aux protestations de s'aimer toute la vie, et à toutes les marques les plus tendres que deux personnes qui s'aiment fort peuvent se donner de leur amour.

Ici je te permets, trop fidèle mémoire
De cacher à mes sens le comble de ma gloire.

On se promit de s'écrire souvent, et le malheur des lettres d'amour qui tombent tous les jours en-

tre les mains du tiers et du quart, ne nous rebutant point d'en écrire, on résolut de s'écrire, sans chiffres, toutes les choses par leur nom. L'on convint seulement que les lettres seroient brûlées aussitôt qu'elles auroient été lues. Après cela, l'on recommença de se prouver, par de bons effets, que l'on s'aimoit éperdument. Ensuite, l'amour étant un vrai *recommenceur*, l'on se redit les mêmes choses qu'auparavant en d'autres termes, et quelques-unes en mêmes mots; on y ajouta seulement des assurances de ne jamais rien croire au désavantage de chacun : quelques larmes suivirent ces assurances ; elles furent encore mêlées d'un moment de plaisir, et puis on ne fit autre chose que pleurer en se quittant.

Voilà, Madame, mon histoire amoureuse; je pense que celle du surintendant n'est pas si gaie, ni si lamentable : je vous supplie de me la mander, quelle qu'elle soit. Adieu, ma belle cousine.

---

18. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 14 juillet 1655.

Voulez-vous toujours faire honte à vos parents ? Ne vous lasserez-vous jamais de faire parler de vous toutes les campagnes? Pensez-vous que nous soyons bien aises d'entendre dire que M. de Turenne mande à la cour que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy? En vérité, c'est avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choses-là, et vous comprenez bien de quelle sorte je m'intéresse aux affronts que vous faites à notre maison. Mais je ne sais, mon cousin, pourquoi je m'amuse à plaisanter, car je n'en ai pas le loisir, et, si peu que j'aie à vous dire, je le devrois dire sérieusement; je vous dis donc que je suis ravie du bonheur que vous avez eu à tout ce que vous avez entrepris. Je vous ai écrit une grande lettre de Livry, que je crains bien que vous n'ayez pas reçue : j'aurois quelque regret qu'elle fût perdue, car elle me sembloit assez badine.

Je me trouvai hier chez madame de Monglas, qui avoit reçu une de vos lettres, et madame de Gouville aussi : je croyois en avoir une chez moi; mais je fus trompée dans mon attente, et je jugeai que vous n'aviez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en suis bien aise, et je prétends avoir un de ces jours une *voiture* à part. Adieu, mon cousin; le gazetier parle de vous légèrement : bien des gens en ont été scandalisés, et moi plus que les autres; car je prends plus d'intérêt que personne à tout ce qui vous touche. Ce n'est pas que je ne vous conseille de quitter Renaudot de ses éloges, pourvu que M. de Turenne et M. le cardinal soient toujours bien informés de vos actions.

19.

Au même.

A Paris, ce 19 juillet 1655.

Voici la troisième fois que je vous écris depuis que vous êtes parti : c'est assez pour vous faire voir que je n'ai rien sur le cœur contre vous. J'ai reçu l'adieu que vous m'avez fait de Landrecy, pendant que j'étois à Livry, et je vous ai fait réponse en même temps : je vois bien que vous ne l'avez pas reçue, et j'en suis au désespoir; car, outre qu'elle étoit honnêtement tendre, c'est qu'elle étoit assez jolie, à ce qu'il me sembloit; et comme elle vous étoit destinée, je suis bien en colère qu'un autre en ait eu le plaisir. Depuis cela, je vous ai encore écrit par un laquais que vous avez envoyé ici, lequel étoit chargé de plusieurs lettres pour de belles dames. Je ne me suis point amusée à vous chicaner sur ce qu'il n'y en avoit point pour moi, et je vous fis une petite lettre en galopant, qui a dû vous faire connoître, quoique assez mal arrangée, la sensible joie que j'ai eue de votre bonheur à vos gardes de Landrecy, dont la nouvelle nous est venue ici le plus agréablement du monde par des gens de la cour, qui nous ont assuré que M. le cardinal de Mazarin avoit dit beaucoup de bien de vous devant le roi, lequel en avoit dit lui-même, et ensuite toute la cour, qui avoit fort loué cette dernière action. Vous pouvez croire que ma joie n'a pas été médiocre d'entendre dire tout cela de vous; mais, pour en revenir à mon conte, ce fut donc sur cela que je vous écrivis ma seconde lettre, et cinq ou six jours après, j'ai reçu celle où je vois que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre

cousin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun sujet; et là-dessus on peut tirer une belle moralité: c'est qu'il ne faut jamais condamner personne sans l'entendre. Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma justification : peut-être qu'une autre auroit pu réduire les mêmes choses en moins de paroles; mais il faut que vous supportiez mes défauts en faveur de mon amitié; chacun a son style : le mien, comme vous voyez, n'est pas laconique.

Je ne crois pas avoir jamais rien lu de plus agréable que la description que vous me faites de l'adieu de votre maîtresse. Ce que vous dites que l'amour est un vrai *recommenceur* est tellement joli et tellement vrai, que je suis étonnée que, l'ayant pensé mille fois, je n'aie jamais eu l'esprit de le dire. Je me suis même quelquefois aperçue que l'amitié se vouloit mêler en cela de contrefaire l'amour, et qu'en sa manière elle étoit aussi une vraie *recommenceuse*. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus galant que ce que vous me dites, sur toute votre affaire, je ne me sens point tentée de vous faire une pareille confidence sur ce qui se passe entre le surintendant et moi, et je serois au désespoir de vous mander quelque chose d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions et les mêmes craintes; de sorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je crois qu'il se lassera enfin de vouloir recommencer toujours inutilement la même chose. Voilà ce que je puis vous en dire, et ce qui en est. Usez aussi bien de mon secret que j'userai du vôtre; vous avez autant d'intérêt que moi de le cacher.

Je ne vous dis rien de l'aventure de Bartet, je crois qu'on vous l'aura mandée, et qu'elle vous aura fort diverti; pour moi, je l'ai trouvée tout-à-fait bien imaginée. Il y a une dame qu'on accuse d'avoir été les premiers jours demander si c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intéressé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que présentement il commence à sentir son mal, et à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu. Adieu, mon pauvre cousin, ce n'est point ici une jolie lettre, ni une réponse digne de la vôtre, mais on n'est pas toujours en belle humeur. Il y a huit jours que je suis malade, cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toujours bien, car pour moi je fais mon devoir sur votre sujet, et je vous souhaite un heureux retour.

---

20. ***

A MÉNAGE.

Paris...... 1655.

Je vous rends grace de votre Malherbe, j'en ferai mon profit admirablement, et veux parer mon esprit de toutes sortes de belles choses, afin qu'il ne vous ennuie pas d'y demeurer. Celui qui me vint voir hier se contenteroit d'être placé plus bas, c'est-à-dire au cœur; mais il est persuadé que ce n'est pas une chose facile. C'est pourquoi, quelque envie qu'il ait de se mettre à la mode, je vois bien que nous en demeurerons à l'estime et au respect. Je lui suis très-obligée de la chaleur qu'il me témoigne pour vos intérêts; il me promet de faire des merveilles, et moi je vous conjure de vous guérir, et d'être persuadé que je vous aime et vous estime d'une façon tout extraordinaire. Dites toujours du bien de moi, cela me fait un honneur étrange.

---

21. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bavay, ce 13 août 1655.

J'ai reçu vos trois lettres, Madame; celle de Livry est effectivement très-plaisante; mais, comme vous dites aussi, elle n'est pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de désespoir et de larmes, tout exprès, ce me semble, pour me dire que ce n'est pas pour moi; je sais bien que je n'y dois pas prétendre; mais vous n'aviez que faire de m'exagérer si fort vos foiblesses pour un autre, et votre fermeté pour moi; quand on aime bien les gens qui vont à l'armée, on a plus de crainte pour le danger de leurs personnes que de joie dans l'espérance de l'honneur qu'ils vont acquérir. Je jurerois qu'il y a des mouvements de dépit dans ce que vous m'écrivez. Sur la fin, pourtant, vous vous radoucissez un peu, et, craignant que ce que vous me mandez sur mon départ ne sente trop la rudesse de *Rome naissante*, vous vous radoucissez un peu sur mon retour.

Pour votre lettre du 14 juillet, il n'y a rien de si obligeant ni de si flatteur que ce que vous me

dites sur mes gardes de Landrecy; j'ai bien ri en lisant vos contre-vérités, et la honte que vous me mandez avoir eue des mauvaises actions que j'ai faites.

Pour votre troisième lettre, je vous dirai que, pour n'être pas d'un style laconique, elle ne laisse pas d'être fort agréable; je serois bien fâché qu'elle fût plus courte, et vous avez tort de dire que vous écririez mieux si vous n'étiez malade; vous vous portez mieux que vous ne pensez, et moi, ma chère cousine, je suis à vous mille fois plus tendrement que je ne saurois l'exprimer.

Je vous écris fort à la hâte, parce qu'il y a une heure que l'armée est en marche; je ne vous écris pas en galopant, comme vous me mandiez l'autre jour que vous faisiez, mais je vais galoper dans un moment pour vous avoir écrit.

---

22. **

Du même à la même.

Du camp d'Angres, le 7 octobre 1655.

Je suis fort aise, Madame, que vous m'assuriez que M. le surintendant souhaite de trouver que j'ai raison dans l'affaire qu'on a voulu me susciter avec lui. Cela ne laisse pas de me surprendre, et je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux avoir sujet de se plaindre de madame de Martel que de moi.

M. le cardinal de Mazarin a été une seconde fois à l'armée pour voir Condé et Saint-Guilain, et pour laisser ces places en état de ne rien craindre en hiver, et de se passer de nous jusqu'au printemps. Son Éminence m'a fort bien traité, et m'a fait donner mille écus pour achever ma campagne.

Il y a deux ou trois jours qu'en causant avec M. de Turenne je vins à vous nommer; il me demanda si je vous voyois; je lui dis qu'oui, et qu'étant cousins-germains, et de même maison, je ne voyois pas une femme plus souvent que vous; il me dit qu'il vous connoissoit, et qu'il avoit été vingt fois chez vous sans vous rencontrer; qu'il vous estimoit fort, et qu'une marque de cela étoit l'envie qu'il avoit de vous voir, lui qui ne voyoit aucune femme; je lui dis que vous m'aviez parlé de lui, que vous aviez su l'honneur qu'il vous avoit fait, et que vous m'aviez témoigné lui en être très obligée.

A propos de cela, Madame, il faut que je vous dise que je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne si généralement estimée que vous; vous êtes les délices du genre humain : l'antiquité vous auroit dressé des autels, et vous auriez assurément été déesse de quelque chose. Dans notre siècle, où l'on n'est pas si prodigue d'encens, et surtout pour le mérite vivant, on se contente de dire qu'il n'y a point de femme à votre âge plus vertueuse ni plus aimable que vous. Je connois des princes du sang, des princes étrangers, de grands seigneurs façon de princes, de grands capitaines, des gentilshommes, des ministres d'état, des magistrats et des philosophes, qui fileroient pour vous si vous les laissiez faire. En pouvez-vous demander davantage? A moins que d'en vouloir à la liberté des cloîtres, vous ne sauriez aller plus loin.

J'oubliois de vous dire qu'il y a deux mois que Humières disant à Nogent quelque chose qui lui déplut, celui-ci donna du bout de ses gants sur le chapeau de l'autre. M. le cardinal et M. de Turenne défendirent à Humières, de la part du roi, d'en avoir aucun ressentiment; mais La Châtre, son beau-frère, fit appeler Nogent par un gentilhomme de ses parents nommé Sainte-Fère, lieutenant d'Humières. Nogent ne voulut point se battre, et dit depuis qu'il n'avoit tenu qu'à Sainte-Fère qu'il n'eût satisfait La Châtre. Il y a huit jours que Sainte-Fère lui faisant un éclaircissement là-dessus, Nogent le traita de petit mignon, et ne lui voulut donner aucune satisfaction. Sainte-Fère, qui tenoit un fouet de postillon à la main, lui en donna quelques coups. Nogent dit qu'il n'avoit point été frappé, et que Humières a voulu le faire assassiner. Humières dit qu'il n'a aucune part à cela, que véritablement, s'il avoit cru être offensé, il auroit fait donner cent coups de bâton à Nogent par un de ses domestiques, et même il veut bien que Nogent croie que c'est lui qui lui a fait faire cette insulte.



23.

Du même à la même.

A Noyon, le 7 novembre 1655.

J'attends ici la venue du Messie, Madame, c'est-à-dire, les ordres du quartier d'hiver, avec une fort grande impatience. Je ne m'ennuie pas trop, vu la saison. Cela soit dit sans vous offenser, ma chère cousine, il me semble que je devrois m'ennuyer partout où vous n'êtes pas. Je me lève tard, je me couche de bonne heure; je vais, je viens, j'entre en colère, j'en sors, je prie Dieu, je l'offense, et comme cela les journées d'hiver ne durent rien.

Aussitôt que j'aurai mon congé, j'irai à Compiègne faire ma cour; et si je dois servir cet hiver sur la frontière, comme je l'ai demandé, je serai bien pressé de partir si je ne vais pas vous dire adieu; en tout cas je vous écrirai, Madame, et partout je vous aimerai de tout mon cœur.

Mes amitiés, je vous prie, à tous mes rivaux, fussent-ils quatre fois autant qu'ils ne sont.

24. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 25 novembre 1655.

Vous faites bien l'entendu, M. le comte; sous ombre que vous écrivez comme un petit Cicéron, vous croyez qu'il vous est permis de vous moquer des gens; à la vérité, l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je suis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit de ridicule, car, de la manière dont je vous écrivis, c'est un miracle que vous ayez pu comprendre ce que je voulois dire, et je vois bien qu'en effet vous avez de l'esprit, ou que ma lettre est meilleure que je ne pensois : quoi qu'il en soit, je suis bien aise que vous ayez profité de l'avis que je vous donnois.

On m'a dit que vous sollicitiez de demeurer sur la frontière cet hiver : comme vous savez, mon pauvre Comte, que je vous aime un peu rustaudement, je voudrois qu'on vous l'accordât, car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens, et vous ne doutez pas de la passion que j'ai pour votre fortune; ainsi, quoi qu'il puisse arriver, je serai contente. Si vous demeurez sur la frontière, l'amitié solide y trouvera son compte; si vous revenez, l'amitié tendre sera satisfaite.

On dit que madame de Châtillon est chez l'abbé Fouquet, cela paroît fort plaisant à tout le monde.

Madame de Roquelaure est revenue tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate couture : ce qui donne une si terrible jalousie aux belles qui y sont, que par dépit on a résolu qu'elle ne seroit pas des après-soupers, qui sont gais et galants comme vous savez. Madame de Fiennes voulut l'y faire demeurer hier; mais on comprit par la réponse de la reine qu'elle pouvoit s'en retourner.

Le prince d'Harcourt et La Feuillade eurent querelle avant-hier chez Jeannin; le prince disant que le chevalier de Grammont avoit l'autre jour ses poches pleines d'argent, il en prit à témoin La Feuillade, qui dit que cela n'étoit point, et qu'il n'avoit pas un sou. — Je vous dis que si. — Je vous dis que non. — Taisez-vous, La Feuillade. — Je n'en ferai rien. — Là-dessus le prince lui jette une assiette à la tête; l'autre lui jette un couteau; ni l'un ni l'autre ne porte : on se met entre deux, on les fait embrasser; le soir ils se parlent comme si de rien n'étoit. Si vous avez jamais vu le procédé des académistes qui ont *campo*, vous trouverez que cette querelle y ressemble fort.

Adieu, mon cher cousin, mandez-moi s'il est vrai que vous vouliez passer l'hiver sur la frontière, et croyez bien que je suis la plus fidèle amie que vous ayez eue au monde.

25. ***

A MÉNAGE.

Paris..... (vers 1656.)

Si Montreuil n'étoit point douze fois plus étourdi qu'un hanneton, vous verriez bien que je ne vous ai fait aucune malice, car il se chargea de vous faire savoir que je ne pouvois vous aller prendre, et me le promit si sérieusement, que, croyant ce qu'il me disoit, qu'il n'étoit plus si fou qu'il avoit été, je m'en fiai à lui, et c'est la faute que je fis. Outre cela, le temps épouvantable qu'il fit vous devoit assez dire que je n'irois point au cours.

Tout cela vous fait voir que je n'ai aucun tort; c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous êtes revenu de Pontoise, de n'y point retourner pour vous pendre; cela n'en vaut point la peine, et vous y serez toujours reçu quand vous voudrez bien. Mon cher, croyez que je ne suis point irrégulière pour vous, et que je vous aime très fort.

---

26. ***

Du comte DE BUSSY-RABUTIN *à madame* DE SÉVIGNÉ.

Au camp devant Valenciennes, ce 9 juillet 1656.

Il y a six jours que je suis ici, Madame, vous avez pu voir une lettre que j'écrivis à notre ami Corbinelli du jour que j'arrivai. Les choses sont presque dans le même état; nous n'avons guère avancé depuis. Vous avez déjà pu savoir la mort de trois capitaines aux gardes, la blessure du chevalier de Créqui à la tête, du marquis de Sillery à la mâchoire, du marquis de Lauresse au bras, et de Montondin à la jambe.

La nuit du 7 au 8, les ennemis vinrent sur les onze heures à nos lignes, d'abord du côté des Lorrains, et peu de temps après au quartier de Picardie; et cela pour reconnoître notre contenance, et pour nous fatiguer par de petites alarmes, car il ne parut point d'infanterie. Le matin du 18, il sortit trois escadrons de la ville sur les Lorrains, et, comme tout le monde y couroit, un cavalier des nôtres se détacha, et tira de quatre pas un coup de mousqueton à La Feuillade, et puis il lui demanda: Qui vive? La Feuillade répondit: Vive La Feuillade! Si vous me demandez pourquoi ce cavalier lui en vouloit, je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'il falloit que ce jour-là La Feuillade ressemblât à un Espagnol.

La même nuit du 7 au 8, la contrescarpe fut prise; ce qui coûta beaucoup de braves gens au régiment de Turenne.

Voici une des plus grandes entreprises que nous ayons faites depuis la guerre; nous attaquons la plus grande ville des Pays-Bas, où sont les magasins d'Espagne; il y a plus de quinze ou seize cents hommes de guerre dedans, et plus dix mille habitants portant les armes, qui servent comme des troupes réglées. Nous avons à la portée du fauconneau de nos lignes une armée ennemie de vingt mille hommes, dans laquelle est le prince de Condé, qui observe tous nos mouvements, et qui nous tient dans une contrainte épouvantable. Cependant l'ordre est si bon parmi nous; et nos troupes sont si bien intentionnées, que j'attends un bon succès de notre entreprise. Je ne doute pas que les ennemis ne fassent une attaque aux lignes; si c'est de notre côté, ils seront repoussés, je ne vous dis pas cela comme un fanfaron et sans connoissance de cause.

Par le premier ordinaire je vous manderai ce qui sera arrivé; je sais le plaisir qu'on fait en donnant promptement des nouvelles sûres et d'importance comme celles-ci.

J'oubliois de vous dire que j'ai vu M. de La Trousse qui se porte fort bien, aux enseignes qu'il me demanda un jugement pour un cavalier qu'il répétoit, et que je condamnai. Adieu, ma belle cousine.

---

27. ***

Du même à la même.

Au camp du Quesnoy, le 20 juillet 1656.

Je vous aurois plus tôt tirée de peine, Madame, si j'avois eu plus tôt le loisir et la commodité de vous apprendre de mes nouvelles; mais, depuis notre retraite de Valencienne jusqu'à présent, j'ai toujours été à cheval ou sur la paillasse, et je n'ai point su qu'il partît de courrier de l'armée qu'aujourd'hui.

Vous saurez donc, Madame, que le 16 de ce mois, à deux heures du matin, les lignes du maréchal de La Ferté furent attaquées par l'armée des ennemis, et forcées sans résistance, hormis du côté des gardes françaises et de la marine, qui en firent beaucoup; mais ils furent pris par derrière. Nous ne pûmes secourir cette armée, parce que, du côté que les ennemis firent le plus grand effort, il n'y avoit qu'une digue fort étroite et longue de huit cents pas, sur l'Escaut et les prairies que ceux de Bouchain avoient inondées, par laquelle nous pussions nous communiquer; et cette inondation fit aussi

que fort peu de gens se purent sauver. Le maréchal de La Ferté fut pris; le comte d'Étrées, le comte de Grand-Pré et Gadagne, lieutenans-généraux, pris; Moret, Rubempré, le marquis de Renel, Vervin, Tianges, La Trousse, Pradel, Poillac, La Luserne, et plus de quatre cents officiers, cavalerie ou infanterie, pris; le marquis d'Étrées, volontaire, tué; La Roque-Saint-Chamarant, mestre de camp de cavalerie, pris; Belsunce, mestre de camp d'infanterie, tué; et bien d'autres que nous ne savons pas encore.

Le marquis d'Uxelles se sauva par la digue, Bellefonds à la nage; les débris de cette armée qui pouvoit être de deux mille hommes, cavalerie ou infanterie, se retira à Condé. Notre armée marcha au Quesnoy sans ordre de bataille; nous y trouvâmes deux mille hommes qui venoient de France pour nous rejoindre.

Le lendemain 17, ayant fait revue, nous trouvâmes huit mille hommes de pied et huit mille chevaux dans l'armée de Turenne; cinq cents chevaux et trois cents hommes de pied dans celle de La Ferté.

Le mardi 18, les ennemis se vinrent poster à notre vue de l'autre côté du Quesnoy, un petit ruisseau entre deux. Leur dessein étoit, à ce que nous croyons, d'assiéger le Quesnoy, si nous en eussions déjà été éloignés, ou de nous attaquer, si nous eussions fait devant eux une méchante démarche; mais, malheureusement pour eux, ils nous ont trouvés bien postés, fiers et témoignant ne respirer que la vengeance de la défaite de nos camarades.

Ce matin ils ont décampé de devant nous, et nous ont laissés douter deux heures durant, s'ils ne vouloient point nous livrer bataille; mais enfin ils ont repris le chemin de Valenciennes, et nous croyons qu'ils vont faire le siége de Condé, que nous aurons bien de la peine à secourir. Voilà notre aventure, Madame, que vous ne pouvez apprendre plus véritablement.

Le 17, j'envoyai mon trompette savoir ce qu'étoit devenu La Trousse; il revint le lendemain sans avoir pu parler à lui, mais ayant appris qu'il se portoit fort bien. J'oubliois de vous dire que toute l'armée de La Ferté a perdu son bagage, hormis Bellefonds, qui a sauvé sa vaisselle d'argent.

---

28 **.

Du même à la même.

Au camp de Blecy, le 4 août 1657.

Votre lettre est fort agréable, ma belle cousine; elle m'a fort réjoui. Qu'on est heureux d'avoir une bonne amie qui ait autant d'esprit que vous! Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, et l'on ne peut pas vous dire : ce mot-là seroit plus à propos que celui que vous avez mis. Quelque complaisance que je vous doive, Madame, vous savez que je vous parle assez franchement pour ne pas vous dire ceci, si je ne le pensois; et vous ne doutez pas que je ne m'y connoisse un peu, puisque j'ose bien juger des ouvrages de Chapelain, et que je censure quelquefois assez justement ses pensées et ses paroles. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite à la marquise d'Uxelles. Elle me mande que si j'aime les grands yeux et les dents blanches, elle aime de son côté les gens tendres et les amoureux transis; et que, ne me trouvant pas comme cela, je me tienne pour éconduit : elle revient après; et sur ce que je lui mande que je la quitterai si elle me rebute, et qu'à moins de se déguiser en maréchale pour me surprendre, elle ne m'y rattrapera plus; elle me répond que je ne me désespère point, et qu'elle me promet de se donner à moi, quand elle sera parvenue à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange jusqu'aux os; que mon poulet ne pouvoit lui être rendu plus mal à propos, et que, n'ayant pas un denier, elle étoit dans la plus méchante humeur du monde.

J'écris à Corbinelli de vous dire ce qui s'est passé entre M. de Turenne et moi depuis que je suis à l'armée, et qu'enfin nous avons fait une réconciliation qui me paroît assez sincère; je ne sais si cette paix durera.

J'ai gagné huit cents louis d'or depuis quatre ou cinq jours; si je n'en gagne pas davantage, c'est qu'on appréhende ma fortune : je ne trouve plus personne qui veuille jouer contre moi.

Voulez-vous savoir la vie que nous faisons, Madame? je m'en vais vous la dire. Quand l'armée marche, nous travaillons comme des chiens; quand elle séjourne, il n'y a pas de fainéantise égale à la nôtre. Nous poussons toujours les choses

aux extrémités. On ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien on est trois ou quatre jours sans sortir du lit ; on fait bonne chère, ou l'on meurt de faim.

Les ennemis sont campés entre Béthune et la Bassée, attendant tranquillement la prise de Montmédy, qu'ils ne jugent pas d'assez grande importance pour hasarder un combat en voulant la secourir. Adieu, ma belle cousine.

---

29. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *à* MÉNAGE.

(vers 1658.)

Vous me dites des choses si obligeantes de l'estime que vous avez donnée de moi à M. Servien, qu'encore que de moi j'y aie peu contribué, et que je craigne même de la détruire, si j'ai l'honneur de le voir, je ne laisse pourtant pas d'en sentir une certaine gloire, que toute autre personne ne m'auroit pu donner; et je ne sais si je ne serai point obligée, pour reconnoître en quelque façon les civilités que vous me faites de sa part, de m'informer plus soigneusement de sa santé, ayant appris qu'il étoit malade. En attendant que vous m'en ayez dit votre avis, j'espère que, lorsque vous avez été si ponctuel à me mander ses sentiments, vous le serez de même à lui en témoigner ma reconnoissance, et que vous voudrez bien l'assurer pour moi que je suis sa très-obéissante servante.

M. DE RABUTIN-CHANTAL.

---

30. ***

Du comte DE BUSSY-RABUTIN.

A partir de cette époque, la correspondance de Madame de Sévigné avec le comte de Bussy-Rabutin éprouve une interruption de huit années. On a cru devoir en insérer ici le motif, tel que l'a donné Bussy lui-même, dans son manuscrit, véritable monument de famille destiné à ses enfants. On verra plus loin Bussy entrer avec sa cousine dans de vives explications; mais on aimera mieux encore le voir seul avec lui-même, rendre une entière justice à Madame de Sévigné.

« Un peu avant la campagne de 1658 je me » brouillai avec madame de Sévigné. J'eus tort dans » le sujet de ma brouillerie, mais le ressentiment » que j'en eus fut le comble de mon injustice : je » ne saurois jamais assez me condamner en cette » rencontre, ni avoir assez de regret d'avoir of- » fensé la plus jolie femme de France, ma proche » parente, que j'avois toujours fort aimée, et de » l'amitié de laquelle je ne pouvois douter. C'est » une tache à ma vie que j'essayai véritablement » de laver quand on arrêta le surintendant Fou- » quet, en prenant hautement à la cour le parti » de la marquise, contre des gens qui la vou- » loient confondre avec les maîtresses de ce mi- » nistre. Ce ne fut pas seulement la générosité » qui m'obligea d'en user ainsi, ce fut encore la » justice. Avant que de m'embarquer à la dé- » fense de la marquise, je consultai Le Tellier, » qui seul avoit vu avec le roi les lettres qui étoient » dans la cassette de Fouquet. Il me dit que celles » de la marquise étoient des lettres d'une amie » qui avoit bien de l'esprit, et qu'elles avoient » bien plus réjoui le roi que les douceurs fades des » autres lettres; mais que le surintendant avoit » mal-à-propos mêlé l'amour avec l'amitié. La » marquise me sut gré de l'avoir défendue; son bon » cœur et le sang l'obligèrent de me pardonner; » depuis ce temps-là, qui a été celui de ma dis- » grace, elle s'est réchauffée pour moi; et, hors » quelques éclaircissements, et quelques petits » reproches, qu'un fâcheux souvenir lui a arra- » chés, il n'y a point de marques d'amitié que je » n'en aie reçues, ni aussi de reconnoissance que » je ne lui en aie donnée, et que je ne lui en donne » le reste de ma vie. »

---

31. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE POMPONNE.

Aux Rochers, ce 11 octobre 1661.

Il n'y a rien de plus vrai que l'amitié se réchauffe quand on est dans les mêmes intérêts : vous m'avez écrit si obligeamment là-dessus, que je ne puis y répondre plus juste qu'en vous assurant que j'ai les mêmes sentiments pour vous que vous avez pour moi, et qu'en un mot je vous honore et vous estime d'une façon toute particulière. Mais que dites-vous de tout ce qu'on a trouvé dans ces cassettes? Eussiez-vous jamais cru

que mes pauvres lettres, pleines du mariage de M. de La Trousse et de toutes les affaires de sa maison, se trouvassent placées si mystérieusement? Je vous assure que, quelque gloire que je puisse tirer par ceux qui me feront justice, de n'avoir jamais eu avec lui d'autre commerce que celui-là, je ne laisse pas d'être sensiblement touchée de me voir obligée de me justifier et peut-être fort inutilement à l'égard de mille personnes qui ne comprendront jamais cette vérité. Je pense que vous comprenez bien aisément la douleur que cela fait à un cœur comme le mien. Je vous conjure de dire sur cela ce que vous en savez; je ne puis avoir assez d'amis en cette occasion. J'attends avec impatience monsieur votre frère pour me consoler un peu avec lui de cette bizarre aventure : cependant je ne laisse pas de souhaiter de tout mon cœur du soulagement aux malheureux, et je vous demande toujours, Monsieur, la continuation de l'honneur de votre amitié.

RABUTIN-CHANTAL.

---

32. ***

A MÉNAGE.

Aux Rochers, le 22 octobre 1661.

Je me doutois bien que vous auriez prévenu ma prière, et qu'il ne falloit rien dire à un ami aussi généreux que vous. Je suis au désespoir de ce qu'au lieu de vous écrire comme je fis, je ne vous envoyai point tout d'un train une lettre de remercîements : vous la méritiez dès-lors, et je suis honteuse d'avoir tant perdu de temps avant de vous la faire. Je m'en acquitte présentement, et vous supplie de croire que j'ai toute la reconnoissance que je dois de vos bontés. Je vous demande un compliment à mademoiselle de Scudéri sur le même sujet. Je crois que vous n'aurez pas manqué de faire ceux dont je vous chargeois dans ma dernière. Vous m'avez fait un extrême plaisir de me mander le détail de la grande nouvelle dont il est présentement question; il n'en falloit pas une moindre pour faire oublier celles que l'on découvre tous les jours dans les cassettes de monsieur le surintendant. Je voudrois de tout mon cœur que cela le fît oublier tout-à-fait lui-même.

Je suis avec sincérité votre très-humble servante.

RABUTIN-CHANTAL.

33.

A M. DE POMPONNE.

Aujourd'hui lundi 17 novembre 1664, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette; il s'est assis sans façon comme l'autre fois. M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avoit déjà dit les raisons qui l'empêchoient de prêter le serment. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre; que le roi l'avoit établie, et que les commissions avoient été vérifiées par les compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisoit des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvoit pas justes, quand on y avoit fait réflexion.

M. le chancelier a interrompu : Comment! vous dites donc que le roi abuse de sa puissance? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le roi; mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste, le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnoissiez pas la chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis; mais je n'y suis pas par ma volonté, on m'y mène; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main; peut-être pouvoit-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus, et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela, M. le chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous le mander

fidèlement; je voudrois seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur, qui est à nos Dames du faubourg, a signé (*le formulaire*); elle voit à cette heure la communauté et paroît fort contente.

Madame votre tante ne paroît pas en colère contre elle; je ne croyois point que ce fût celle-là qui eût fait le saut, il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigeri; et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté, on prétend faire le procès à Cadagne; il y a des gens qui en veulent à sa tête : tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Alet, qui a excommunié les officiers subalternes du roi qui ont voulu contraindre les ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec M. votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat.

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux pas m'y abandonner, il faut que le style des relations soit court.

54.

Au même.

Mardi au soir. (18 novembre 1664.)

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat; jamais je n'ai rien vu de si agréable, ni de si obligeant : il faudroit être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres. Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense, et que j'ai une joie et une consolation sensible de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que votre cher solitaire en ait sa part. Je croyois bien aussi que vous instruiriez votre incomparable voisine. Vous me mandez une agréable nouvelle, en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur; il n'y en a point où je sois plus aise d'avancer: quand je veux avoir un peu de joie, je pense à elle et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires; insensiblement je m'amusois à vous parler des sentiments que j'ai pour vous et pour votre aimable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore allé sur la sellette. L'abbé d'Effiat l'a salué en passant; il lui a dit en lui rendant le salut : « Monsieur, je » suis votre très humble serviteur », avec cette mine riante et fixe que nous connoissons. L'abbé d'Effiat a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvoit plus.

Aussitôt que M. Fouquet a été dans la chambre, M. le chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : « Monsieur, vous prîtes hier avantage de » ce que je m'étois assis; vous croyez que c'est re- » connoître la chambre : puisque cela est, je vous » prie de trouver bon que je ne me mette pas sur » la sellette. » Sur cela M. le chancelier a dit qu'il pouvoit donc se retirer. M. Fouquet a répondu : « Je ne prétends point par-là faire un incident » nouveau; je veux seulement, si vous le trouvez » bon, faire ma protestation ordinaire, et en pren- » dre acte, après quoi je répondrai. »

Il a été fait comme il a souhaité; il s'est assis, et on a continué la pension des gabelles, à quoi il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a mandé une chose qui me fait frissonner. Il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une voix enchantée, bon ou mauvais, comme Dieu le lui enverra, sans préambule, afin qu'il ait le temps de recevoir la nouvelle par ceux qui viendront la lui dire; ajoutant que, pourvu qu'il ait une demi-heure pour se préparer, il est capable de recevoir sans émotion tout le pis qu'on lui puisse apprendre. Cet endroit-là me fait pleurer, et je suis assurée qu'il vous serre le cœur.

(*Mercredi.*) On n'est point entré aujourd'hui en la chambre, à cause de la maladie de la reine, qui a été à l'extrémité : elle est un peu mieux. Elle a reçu hier au soir Notre Seigneur comme viatique. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le roi et toute la cour, avec des cierges et mille flambeaux, aller conduire et requérir le S. Sacrement. Il fut reçu avec une infinité de lumières. La reine fit un effort pour se sou-

lever, et le reçut avec une dévotion qui fit fondre en larmes tout le monde. Ce n'étoit pas sans peine qu'on l'avoit mise en cet état; il n'y avoit eu que le roi capable de lui faire entendre raison; à tous les autres elle avoit dit qu'elle vouloit bien communier, mais non pas pour mourir : on avoit été deux heures à la résoudre.

L'extrême approbation que l'on donne aux réponses de M. Fouquet déplaît infiniment à Petit; on croit même qu'il engagera Puis... à faire le malade pour interrompre le cours des admirations, et avoir le loisir de prendre un peu haleine des autres mauvais succès. Je suis très humble servante du cher solitaire, de madame votre femme et de l'adorable Amalthée.

35.

Au même.

Le jeudi 20 novembre 1664.

M. Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or; il a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué; M. le chancelier en a fait reproche, et a dit que ce n'étoit point la coutume, étant conseiller breton. « C'est à cause que vous êtes de Bretagne « que vous saluez si bas M. Fouquet. » En repassant par l'arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyoit : on lui a dit que c'étoient des gens qui travailloient à un bassin de fontaine; il y est allé, et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan, et lui a dit : « N'admirez-vous point de quoi je me « mêle? mais c'est que j'ai été autrefois assez ha- « bile sur ces sortes de choses-là. » Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre; les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. Madame Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étoient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs desirs, se vont imaginant que la reine prendra cette occasion pour demander au roi la grâce de ce pauvre prisonnier; mais, pour moi, qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles.

Aujourd'hui (*Vendredi*) 21, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et sucres : il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisoit, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferois tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu madame votre tante qui m'a paru abymée en Dieu; elle étoit à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle : la pauvre enfant s'est évanouie ce matin; elle est très incommodée : sa tante a toujours pour elle la même douceur. M. de Paris (*M. de Péréfixe*) lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de formulaire : je ne leur ai parlé ni à l'une ni à l'autre; M. de Paris l'avoit défendu. Mais voici encore une image de la prévention; nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : « Enfin Dieu soit loué! Dieu a touché le cœur de » cette pauvre enfant; elle s'est mise dans le che- » min de l'obéissance et du salut. » De là je vais à Port-Royal: j'y trouve un certain grand solitaire (*Arnauld d'Andilly*) que vous connoissez, qui commença par me dire : « Eh bien! ce pauvre oison a » signé; enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait le » saut. » Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir... M. Fouquet est entré ce matin à la chambre, on l'a interrogé sur les octrois; il a été très-mal attaqué, et s'est très-bien défendu.. Ce n'est pas, entre nous, que ce ne soit un endroit des plus glissants de son affaire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avoit été trop fier; il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la chambre; je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire, et à me prier de ne point continuer, je

croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse; mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis, et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes compliments chez vous et dans votre voisinage. La reine est bien mieux.

56.

Au même.

Le lundi 24 novembre 1664.

Si j'en croyois mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir que vous en avez à lire mes lettres. Tous les sentiments que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte-Marie de Saint-Antoine, il y a deux jours; la mère supérieure me conta en détail quatre visites que Puis... lui a faite depuis trois mois, et dont je suis infiniment étonnée. Il lui vint dire que le bienheureux évêque de Genève (*St. François de Sales*) lui avoit obtenu des grâces si particulières pendant la maladie qu'il a eue cet été, qu'il ne pouvoit douter de l'obligation qu'il lui avoit; qu'il la supplioit de faire prier pour lui toute la communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu; il la pria de lui faire voir le cœur du bienheureux. Quand il fut à la grille il se jeta à genoux, et fut plus d'un quart d'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avoit consumé. La mère supérieure pleuroit de son côté: elle lui donna des reliques du bienheureux. Il les porte incessamment. Il parut pendant ces quatre visites si touché du désir de son salut, si rebuté de la cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la supérieure y auroit été trompée. Elle lui parla adroitement de l'affaire de M. Fouquet; il lui répondit, comme un homme qui ne regardoit que Dieu seul, qu'on ne le connoissoit point, qu'on lui verroit, et qu'on lui feroit justice, selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie, et si ce n'en est pas une, comment il accommode tous les pas qu'il a faits depuis ce temps avec de si belles paroles.

Voilà de ces choses qu'il faut que le temps explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures: cependant n'en parlez pas; car la mère supérieure m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mère de M. Fouquet: elle me conta de quelle façon elle avoit fait donner cet emplâtre par madame de Charost à la reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux; en moins d'une heure, la reine sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle-même dit tout haut que c'étoit madame Fouquet qui l'avoit guérie; que c'étoit ce qu'elle avoit vidé qui lui avoit donné les convulsions dont elle avoit pensé mourir la nuit d'auparavant. La reine-mère en fut persuadée, et le dit au roi, qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avoit mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensoient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jeter à ses pieds; cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore une de ces choses dont il faut attendre la suite.

(Mercredi 26 novembre.)

Ce matin M. le chancelier a interrogé M. Fouquet; mais sa manière a été différente; il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B....... Il a dit au rapporteur de lire l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé; le rapporteur a lu, et cette lecture a duré si long-temps qu'il étoit dix heures et demie quand on eut fini. Il a dit : Qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet; mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir, de sorte qu'il étoit encore à la Bastille. On l'est donc allé quérir; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'auroit bien embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé; mais, au lieu d'être alerte, M. le chancelier sommeilloit doucement : on se regardoit, et je pense que notre ami en auroit ri, s'il avoit osé. Enfin il s'est remis, et a continué d'interroger; et, quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, i s'est trouvé pourtant que par l'événement il aura bien dit; car dans son malheur, il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche; elle vous rendra compte de jeudi, vendredi et samedi; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi; ainsi les lettres n'attendroient pas long-temps chez vous. Je vous conjure de faire mes compliments à votre solitaire et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre chère voisine, ce sera bientôt à moi à vous en donner des nouvelles.

37.

Au même.

Du jeudi 27 novembre 1664.

On a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le chancelier avoit bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrémités, et de l'embarrasser; mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est fort bien tiré d'affaire, il n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le chancelier a fait lire le rapporteur, comme je vous l'ai mandé; et, malgré toute cette belle dévotion, il disoit tout le pis contre notre pauvre ami. Le rapporteur prenoit toujours son parti, parce que le chancelier ne parloit que pour un côté; enfin il a dit : Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. Le rapporteur a dit : Ah! monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit; et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté : Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre, qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la chambre; et en sortant, plusieurs ont fait compliment à d'Ormesson de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan étoit auprès de lui; cinquante mousquetaires à trente ou quarante pas derrière. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus; en s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous lui connoissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie, quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connois. J'ai été voir votre chère voisine; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de notre cher ami, elle a vu Sapho (*mademoiselle de Scudéri* qui lui a redonné du courage. Pour moi j'irai demain en reprendre chez elle; car de temps en temps je

sens que j'ai besoin de réconfort; ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance; mais, mon Dieu! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain me fait mourir.

Vendredi 28 novembre.

Dès le matin, on est entré à la chambre. M. le chancelier a dit qu'il falloit parler des quatre prêts; sur quoi d'Ormesson a dit que c'étoit une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvoit rien reprocher à M. Fouquet; qu'il l'avoit dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevoit, et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la cour que cet article n'étoit pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé : il étoit onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avoit pas dit la veille sur les octrois; on l'a écouté, il a dit des merveilles; et comme le chancelier lui disoit : « Avez-vous eu » votre décharge de l'emploi de cette somme? » Il a dit : « Oui, Monsieur, mais ç'a été conjointe- » ment avec d'autres affaires », qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. Mais, a dit M. le chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense? Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étoient destinées. Ce n'est pas assez, a dit M. le chancelier. Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet, quand je vous donnois vos appointements, quelquefois j'en avois la décharge un mois auparavant; et comme cette somme étoit destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. M. le chancelier a dit : il est vrai, je vous en avois l'obligation. M. Fouquet a dit que ce n'étoit pas pour le lui reprocher, qu'il se trouvoit heureux de le pouvoir servir dans ce temps-là; mais que les exemples lui revenoient, selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille traîner l'affaire en longueur. Puis... a promis de faire parler l'accusé le moins qu'il pourroit. On trouve qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légèrement, et ne pas parler sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tous, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit ses raisons. Puis... est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avoit parlé trop long-temps, mais qu'il n'avoit pu l'interrompre. Ch... est derrière le paravent quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur : jusqu'à lundi : je voudrois que vous puissiez connoître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

38.

Au même.

(Lundi 1er décembre 1664.)

Il y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin, M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le temps de répondre. M. Fouquet a dit : « Monsieur, je ne prétends pas tirer les choses en » longueur; mais je vous supplie de me donner le » loisir de vous répondre; vous m'interrogez, et il » semble que vous ne vouliez pas écouter ma » réponse : il m'est important que je parle. Il y a » plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il » est juste que je réponde à tous ceux qui sont dans » mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le gré des malintentionnés; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs : on continuera de suite, et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y

a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre : elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez : je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui aie dit : *La métamorphose de Pierrot en Tartufe*. Cela est si naturellement dit, que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers : messieurs de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Grammont : M. le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh ! bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. Ah ! sire, quelle trahison ! que votre majesté me le rende : je l'ai lu brusquement. Non, M. le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connoître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital. L'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois ? Celle qui me touche le plus n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 2 décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard a dit, entre autres : « Il faut avouer que cet » homme est incomparable ; il n'a jamais si bien » parlé dans le parlement, il se possède mieux » qu'il n'a jamais fait. » C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de com parable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment. Adieu, mon très-cher Monsieur ; priez notre solitaire (*Arnauld d'Andilly*) de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et, par modestie, j'y joins madame votre femme.

Pour toute la famille du malheureux, la tranquillité y règne. On dit que M. de Nesmond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir étoit de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux juges ; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute ; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avait faite.

Mardi 3 décembre.

M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions ; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles ; tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisoit des mines d'improbation et de négative, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : « Dieu » merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'ait laissé » parler tout son saoûl. Que dites-vous de ces paroles ? Ne sont-elles pas d'un bon juge ? On dit que le chancelier est fort effrayé de l'érysipèle de M. de Nesmond, qui l'a fait mourir ; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentiments d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose ; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argant : *e mori come visse.*

39.

Au même.

Jeudi 4 décembre 1664.

Enfin les interrogations sont finies ce matin. M. Fouquet est entré dans la chambre; M. le chancelier a fait lire le projet tout du long. M. Fouquet a repris la parole le premier, et a dit : Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion. M. le chancelier a dit : Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par-là que cette grande passion pour l'état, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. Monsieur, a dit M. Fouquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me mettoit quelquefois M. le cardinal, principalement lorsqu'après avoir contribué plus que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la reine-mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du roi n'en a pas été diminuée. M. le chancelier a dit : Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différents temps. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du roi; et dans ce temps-là vous étiez, Monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui.

M. le chancelier a senti ce coup; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout-à-fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses; il a dit : Je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le cardinal avoit connoissance, soit par mes appointements, soit par le bien de ma femme; et si je ne prouve ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. Enfin cet interrogatoire a duré deux heures, où M. Fouquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colère, parceque la lecture de ce projet l'avoit extrêmement touché.

Quand il a été parti, M. le chancelier a dit : Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. M. Poncet s'est approché de M. le chancelier, et lui a dit : Monsieur, vous ne lui avez pas parlé des preuves qu'il y a, comme il a commencé à exécuter le projet. M. le chancelier a répondu : Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. Là-dessus, Sainte-Hélène et Pussort ont dit : Tout le monde n'est pas de ce sentiment. Voilà de quoi rêver et faire des reflexions. A demain le reste.

Vendredi 5 décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance; sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugement. Voilà qui est donc fait; c'est à M. d'Ormesson à parler; il doit récapituler toute l'affaire : cela durera encore toute la semaine prochaine, c'est-à-dire, qu'entre ceci et là, ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi, je ne suis pas reconnoissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusque-là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute; et j'ai eu le plaisir, en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai. Hé! Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit bonne! je la désire. Je vous assure que nous sommes tous à plaindre, j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir, que je n'en puis plus.

40.

Au même.

Mardi 9 décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable

chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho (*mademoiselle de Scuderi*) est tout de même; elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose ne va pas comme nous le souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensoient être assurées; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept; depuis cela, leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant, au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute cette affaire avec madame du Plessis; je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentimens que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous? Parce que j'espère : voilà nos réponses; ne sont-elles pas bien raisonnables? Je lui disois avec la plus grande vérité du monde que, si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie étoit de penser que je vous enverrois un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendroit cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferois rendroit le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart d'heure de *campos*. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'état. Je vous l'avois mandée comme on me l'avoit dite, mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvoit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'état. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'état. Je supplie ces messieurs, dit-il, en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'état : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'état, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'état : voilà, messieurs, ce qui s'appelle un crime d'état. M. le chancelier ne savoit où se mettre, et tous les juges avoient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se démentit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurois eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit; notre cher ami y auroit beaucoup perdu. Ce matin, M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire; il a fort bien parlé, et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours : on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des juges qui prétendent bien s'étendre; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès; il a fait des merveilles, c'est-à-dire il a parlé avec une netteté, une intelligence et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire; il lui a dit sur un endroit qui paroissoit fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

41.

Au même.

Jeudi 11 décembre 1664.

M. d'Ormesson a continué encore : quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit : Voilà qui est contre l'accusé. Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuves. Quoi ! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux officiers-là ? Non, a dit M. d'Ormesson. Ha ! cela ne se peut pas ! a répondu Pussort. Je n'en ai rien trouvé dans le procès, a dit M. d'Ormesson. Là-dessus Pussort a dit avec emportement : Ha ! Monsieur, vous deviez le dire plus tôt, voilà une lourde faute. M. d'Ormesson n'a rien répondu; mais si Pussort lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : Monsieur, je suis juge, et non pas dénonciateur. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous contai une fois à Fresne? Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a découvert cela que lorsqu'il n'y a point eu de remède. M. le chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson; il lui a dit qu'il ne falloit point parler du projet, et c'est par malice; car plusieurs jugeront que c'est un grand crime, et le chancelier voudroit bien que M. d'Ormesson n'en fît point voir les preuves, qui sont ridicules, afin de ne pas affoiblir l'idée qu'on a voulu donner.

Mais M. d'Ormesson en parlera, puisque c'est un des articles qui composent le procès. Il achèvera demain. Sainte-Hélène parlera samedi. Lundi, les deux rapporteurs diront leur avis, et mardi ils s'assembleront tous dès le matin, et ne se sépareront point qu'après avoir donné un arrêt. Je suis transie quand je pense à ce jour-là. Cependant la famille a de grandes espérances. Foucault va solliciter partout, et fait voir un écrit du roi, où on lui fait dire qu'il trouveroit fort mauvais qu'il y eût des juges qui appuyassent leur avis sur la soustraction des papiers; que c'est lui qui les a fait prendre; qu'il n'y en a aucun qui serve à la défense de l'accusé; que ce sont des papiers qui touchent son état, et qu'il le déclare, afin qu'on ne pense pas juger là-dessus. Que dites-vous de tout ce bon procédé? N'êtes-vous point désespéré qu'on fasse la chose de cette façon à un prince qui aimeroit la justice et la vérité, s'il les connoissoit? Il disoit l'autre jour à son lever que Fouquet étoit un homme dangereux; voilà ce qu'on lui met dans la tête. Enfin nos ennemis ne gardent plus aucune mesure : ils vont à présent à bride abattue; les menaces, les promesses, tout est en usage; si nous avons Dieu pour nous, nous serons les plus forts; vous aurez peut-être encore une de mes lettres, et si nous avons de bonnes nouvelles, je vous les manderai par un homme exprès à toute bride. Je ne saurois dire ce que je ferai si cela n'est pas; je ne comprends pas moi-même ce que je deviendrai. Mille compliments à notre solitaire et à votre chère moitié. Faites bien prier Dieu.

Samedi 13 décembre.

On a voulu, après avoir bien changé et rechangé, que M. d'Ormesson dît son avis aujourd'hui, afin que le dimanche passât par-dessus, et que Sainte-Hélène, recommençant lundi sur nouveaux frais, fît plus d'impression. M. d'Ormesson a donc opiné au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens au roi. M. d'Ormesson a couronné par-là sa réputation. L'avis est un peu sévère; mais prions Dieu qu'il soit suivi. Il est toujours beau d'aller à l'assaut le premier.

42.

Au même.

Mercredi 17 décembre 1664.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car, n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout étoit perdu; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avoit rapporté l'affaire et opiné; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes; il y mêla de l'éloquence et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paroître, et ne s'en est mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désempli;

mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade très indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi; il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disoit, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet auroit la tête tranchée, à cause du crime d'état. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le roi donneroit grâce, et pardonneroit; que c'étoit lui seul qui le pourroit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit, sur ce crime d'état, qu'un certain Espagnol nous devoit faire bien de la honte, qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avoit passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que, pour le punir, il n'y avait que la corde et les gibets; mais qu'à cause des parents considérables, il se relâchoit à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de ce pauvre d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses qui sont très-véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paroît depuis quatre jours : au commencement, elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. du Foin qui l'a vue avec trois ou quatre savants. Moi, qui vous parle, je vais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paroît sur les trois heures; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre; c'est-à-dire, qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur; il parle de potences, de roues, il choisit des arbres exprès; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que MM. de Bezemaux, gouverneur de la Bastille, et Chamillard (on y met Poncet, mais je n'en suis pas si assurée), l'avoient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme; que moyennant cela ils le feroient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions; mais elles peuvent le dire; et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau : il étoit malade à mourir, il y a huit jours, d'une colique néphrétique, il prit plusieurs remèdes, et se fit saigner à minuit. Le lendemain, à sept heures, il se fit traîner à la chambre de justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le chancelier le vit pâlir, il lui dit : Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. M. le chancelier, le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Hé bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart d'heure, et dans ce temps, il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle, si les hommes étoient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bonhomme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre

chose; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier monsieur votre père de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Hé! mon Dieu, vous me payez au-delà de tout ce que je fais pour vous; je vous dois du reste.

43.

Au même.

Vendredi 19 décembre 1664.

Voici un jour qui nous donne de grandes espérances, mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort; jeudi, Nogués, Gisaucourt, Fériol, Héraut, à la mort encore. Roquesante finit la matinée; et, après avoir parlé une heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article, nous avons eu La Toison, Masnau, Verdier, La Baume et Catinat de l'avis de M. d'Ormesson. C'étoit à Poncet à parler; mais, jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût qu'onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà l'état où nous en sommes, qui est un état si avantageux que la joie n'en est pas entière; car il faut que vous sachiez que M. Colbert est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique bien malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : Le Feron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Ponchartrain et le chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons à ce reste-là.

Samedi.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez; notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise, que je suis hors de moi [1].

Dimanche au soir.

Je mourois de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'a pas fait une grande diligence, il avoit dit en partant qu'il n'iroit coucher qu'à Livry. Enfin il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu! que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir! De long-temps je ne serai remise de la joie que j'eus hier; tout de bon elle est trop complète; j'avois peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air [2] peu de moments après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le roi a envoyé son chevalier du Guet à mesdames Fouquet, leur recommander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne; le marquis et la marquise de Charost à Ancenis, et le jeune Fouquet à Joinville en

[1] Bureau de la commission qui jugea Fouquet.

BONS.	CONTRAIRES.
D'Ormesson.	Sainte-Hélène.
Le Feron.	Pussort.
Moussy.	Gisaucourt.
Brillac,	Fériol.
Renard.	Nogués.
Bernard.	Héraut.
Roquesante.	Poncet.
La Toison.	Voisin.
La Baume.	Le chancelier.
Verdier.	
Masnau.	
Catinat.	
Pontchartrain.	

[2] Par des signaux.

Champagne. La bonne femme a mandé au roi qu'elle avoit soixante et douze ans, qu'elle supplioit Sa Majesté de lui donner son dernier fils pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne seroit pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol, car le roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme, contre toutes les règles. Mais gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé : la mienne est augmentée, s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire : elle est curieuse. Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui ; à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a amené M. Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucault tenoit son arrêt à la main. Il lui a dit : Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. M. Fouquet a répondu : Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la chambre ; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez dire. On a écrit ce qu'il disoit, et en même temps Foucault s'est couvert et a lu l'arrêt. M. Fouquet l'a entendu découvert. Ensuite, on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer ; ils faisoient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler ; car il sembloit que c'étoit un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille : on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan ; pendant qu'il y étoit, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson qui venoit de reprendre quelques papiers qui étoient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a aperçu ; il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnoissance ; il lui a même crié qu'il étoit son très-humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très-grande civilité, et s'en est venu, le cœur tout serré, me conter ce qu'il avoit vu.

A onze heures, il y avoit un carrosse prêt, où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires ; il le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Cinq-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a redonné un autre valet-de-chambre ; si vous saviez comme cette cruauté paroît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes, Pecquet et Lavallée, c'est une chose inconcevable ; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu le préserve, comme il a fait jusqu'ici : il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection, qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours sa femme. On a obtenu que la mère n'iroit qu'au Parc, chez sa fille qui en est abbesse. L'Écuyer suivra sa belle-sœur ; il a déclaré qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir ailleurs. M. et madame de Charost vont toujours à Ancenis. M. Bailly, avocat-général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, avant le jugement du procès, qu'il devoit bien remettre la compagnie du grand-conseil en honneur, et qu'elle seroit déshonorée, si Chamillard, Pussort et lui alloient le même train. Cela me fâche à cause de vous ; voilà une grande rigueur. *Tantæne animis cœlestibus iræ !*

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses ne sauroient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite : il y auroit bien à causer sur tout cela ; mais il est impossible par lettre. Adieu, mon pauvre Monsieur, je ne suis pas si modeste que vous ; et sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très-fort. J'ai vu aujourd'hui la comète, sa queue est d'une belle longueur ; j'y mets une partie de mes espérances. Mille compliments à votre chère femme.



44.

Au même.

Jeudi au soir, janvier 1665.

Enfin, la mère, la belle-fille et le frère ont obtenu d'être ensemble; ils s'en vont à Montluçon, au fond de l'Auvergne. La mère avoit permission d'aller au Parc-aux-Dames avec sa fille; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour M. et madame de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pecquet et Lavalée sont encore à la Bastille. Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice? On a donné un autre valet-de-chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation dans le voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est un fort honnête homme; Dieu le veuille! ou pour mieux dire, Dieu le garde! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin tout particulier. La Forêt, son défunt écuyer, l'aborda comme il s'en alloit; il lui dit: Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection: dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons pas à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Madame de Grignan (*Angélique-Claire d'Argennes, première femme de M. de Grignan*), est morte.

Vendredi au soir.

Il me semble, par vos beaux remercîments, que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira; et dès qu'il y aura des vers du Pont-Neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit qu'il étoit bien malade; tout le monde disoit: Quoi! déjà... On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement qu'il le menât toujours, en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux; mais on voit par là ce qu'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondements sur quoi on augmente tout ce qu'on veut. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille: en vérité, cette conduite est admirable. On recommencera la chambre après les rois.

Je crois que les pauvres exilés sont arrivés présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai; car il le faut mettre jusqu'à Pignerol; et plût à Dieu que de Pignerol nous le puissions faire venir où nous voudrions bien. Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil? J'y pense bien souvent. Mille compliments à M. votre père. On m'a dit que madame votre femme est ici, je l'irai voir. J'ai soupé hier avec une de nos amies, nous parlâmes de vous aller voir.

Mardi.

Voilà de quoi vous amuser quelques moments; assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité de vous en divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et le fils étoit un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvelée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies; c'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en ai pas de nouvelles certaines. On a su seulement que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures ordinaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du roi, et qu'il avoit dit à M. Fouquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien; on espère toujours des adoucissements, je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que, toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête:

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza [1].

Cependant je me garde bien de me décourager, il

[1] GERUSALEMME LIBERATA, cant. V. st. 35.

faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier; il est gai et tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse être long. Assurez bien M. votre père de ma tendresse; voilà comme il faut parler, et me mander un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi bien que des couplets.

45.

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Forléans, ce 21 novembre 1666.

Je fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été si surpris, ma belle cousine. Je trouvai cette maison belle; et quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me sembla que cela venoit de votre absence. En effet, vous et mademoiselle de Sévigné enlaidissez ce qui vous environne, et vous fîtes ce tour-là, il y a deux ans, à votre maison. Il n'y a rien de si vrai; et je vous donne avis que si vous la vendez jamais, vous fassiez ce marché par procureur, car votre présence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le soleil, qu'on n'avoit pas vu depuis deux jours, commença de paroître; et lui et votre fermier firent fort bien l'honneur de la maison; celui-ci en me faisant une bonne collation, et l'autre en dorant toutes les chambres que les Christophle et les Guy s'étoient contentés de tapisser de leurs armes. J'y étois allé en famille, qui fut aussi satisfaite de cette maison que moi. Les Rabutins vivants voyant tant d'écussons, s'estimèrent encore davantage, connoissant par là le cas que les Rabutins morts faisoient de leur maison. Mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vîmes le bon Christophle à genoux, qui, après avoir mis ses armes en mille endroits et en mille manières différentes, s'en étoit fait faire un habit. Il est vrai que c'est pousser l'amour de son nom aussi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle cousine, que Christophle avoit un cachet, et que ses armes étoient sur sa vaisselle, sur les housses de ses chevaux, et sur son carrosse. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

46.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 20 mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de nos Rabutins, et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, et que je croyois même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent que j'ai appris que vous ne viendrez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée; et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert; et, désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savois déjà, ou si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au roi; envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres et un labyrinthe d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée: *Je vous fais parc*. De sorte que j'ai étendu mes promenoirs, sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés: j'en fais autant à toute votre famille.

47. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 23 mai 1667.

Pour vous parler franchement, j'étois un peu surpris de ne recevoir aucune réponse à la lettre que je vous écrivis il y a plus de six mois, parce que je ne croyois pas qu'il vous fallût deux de mes lettres pour m'en attirer une des vôtres; mais, après les raisons que vous me mandez, je suis content.

On m'écrivit que vous étiez à Paris aussitôt que vous y fûtes arrivée. Pour moi, je n'irai point à cette campagne, je vais la passer dans mes châteaux à les embellir et à augmenter mon revenu, que ceux qui se mêloient de mes affaires avoient fort diminué, par les belles mains qu'ils prenoient de mes fermiers. Quoique je n'aie jamais fait jusqu'ici le métier d'un homme qui fait valoir son bien lui-même, je ne m'en acquitte pas trop mal, et je ne le crois pas si pénible que je me l'étois figuré; je pense que le profit en ôte les épines.

Pour la guerre où vous me souhaitez, je ne suis pas de même sentiment que vous. Je vous rends pourtant mille grâces, ma chère cousine, de la part que vous prenez à ma méchante fortune; mais je vous en veux consoler, en vous disant les raisons que j'ai d'avoir là-dessus l'esprit en repos. Il faut donc que vous sachiez que, lorsque je fus arrêté, j'étois tellement fatigué des injustices qu'on me faisoit depuis huit ou dix ans, que j'étois à tous moments sur le point de me défaire de ma charge; la seule raison qui m'en empêchoit étoit la crainte des reproches qu'on m'auroit pu faire de m'être dégradé moi-même; mais lorsque j'eus ordre de me démettre, j'en fus ravi, croyant qu'on ne s'en pourroit pas prendre à moi, et qu'on n'en pourroit accuser que la fortune. Si d'un état agréable j'étois passé tout d'un coup à un état malheureux, je sentirois tout ce que vous sentez; mais on m'a fait avaler, huit ans durant, tant de couleuvres, dont je ne me vantois pas, que je regardois la fin de ces misères, de quelque façon qu'elle pût arriver, comme je regardois avant cela d'être maréchal de France; de sorte que j'entends parler aujourd'hui du voyage de Flandre avec la même tranquillité dont j'entendois ces jours passés parler des revues de la plaine d'Ouilles. Ce n'est pas que je n'aie écrit au roi, mais j'ai donné cela à M. de Noailles, qui m'y avoit engagé, comme vous verrez par la copie de sa lettre que je vous envoie, et non pas à l'envie que j'ai eue de refaire un métier où j'ai reçu tant de dégoûts. Je vous envoie aussi la copie de ma lettre au roi. Si l'on me donnoit un grand emploi, et de quoi le soutenir, je serois ravi de recommencer; à moins que cela je serois fort embarrassé si le roi recevoit mes offres. Ainsi, Madame, cessez de me plaindre sur les chagrins que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont de plus grands plaisirs que moi, mais il n'y en a point au monde qui aient moins de peines. Cependant, j'ai autant de courage et d'ambition que j'en ai jamais eu; mais il est vrai que je ne suis pas assez fou pour me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrariétés de la fortune, je suis aussi peu fâché de n'être pas maréchal de France, que de n'être pas roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer, et se met au-dessus des mauvais succès quand il n'a pas réussi.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers aussi bien que vous, Madame; mais je suis assuré que je savois les miens, et je crois que vous avez fait les vôtres.

Mademoiselle de Sévigné a raison de me faire des amitiés; après vous, je n'aime ni n'estime rien tant qu'elle: je suis pour ses intérêts comme vous êtes pour les miens; je suis assuré qu'elle n'est pas si mal satisfaite de sa fortune que moi; et sa vertu lui fera attendre sans impatience un établissement avantageux, que l'estime extraordinaire que j'ai pour elle me persuade être trop lent à venir. Voilà de grandes paroles, Madame; mais, en un mot, je l'aime fort, et je trouve qu'elle devroit plutôt être princesse que mademoiselle de Brancas.

48. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE POMPONNE.

A Fresnes, ce 1er août 1667.

N'en déplaise au service du roi, je crois, M. l'ambassadeur, que vous seriez tout aussi aise d'être ici avec nous, que d'être à Stockholm à ne regarder le

soleil que du coin de l'œil. Il faut que je vous dise comme je suis présentement. J'ai M. d'Andilly à ma main gauche, c'est-à-dire du côté de mon cœur; j'ai madame de La Fayette à ma droite; madame du Plessis devant moi, qui s'amuse à barbouiller de petites images; madame de Motteville un peu plus loin, qui rêve profondément; notre oncle de Cessac, que je crains parce que je ne le connois guère; madame de Caderousse, mademoiselle sa sœur, qui est un fruit nouveau que vous ne connoissez pas, et mademoiselle de Sévigné sur le tout, allant et venant par le cabinet comme de petits frelons. Je suis assurée, Monsieur, que toute cette compagnie vous plairoit fort, et surtout si vous voyiez de quelle manière on se souvient de vous, combien l'on vous aime, et le chagrin que nous commencions d'avoir contre votre excellence, ou pour mieux dire contre votre mérite, qui vous tient long-temps à quatre ou cinq cents lieues de nous. La dernière fois que je vous écrivis, j'avois toute ma tristesse et toute celle de mes amis. Présentement, sans que rien soit changé, nous avons toutes repris courage; ou l'on s'est accoutumé à son malheur, ou l'espérance nous soutient le cœur. Enfin, nous revoilà tous ensemble avec assez de joie pour parler avec plaisir des Bayards et des comtesses de Chivergny, et même pour souhaiter encore quelque nouvel enchantement. Mais les magies d'Amalthée ne sont pas encore en train, de sorte que nous remettons l'ouverture du théâtre pour la Saint-Martin. Cependant le roi s'amuse à prendre la Flandre, et Castel-Rodrigue à se retirer de toutes les villes que Sa Majesté veut avoir. Presque tout le monde est en inquiétude ou de son fils, ou de son frère, ou de son mari, car, malgré toutes nos prospérités, il y a toujours quelque blessé ou quelque tué. Pour moi, qui espère y avoir quelque gendre, je souhaite en général la conservation de toute la chevalerie.

---

49. **

Au comte DE BUSSY.

A Paris, ce 6 juin 1668.

Je vous ai écrit la dernière, pourquoi ne m'avez-vous point fait de réponse? je l'attendois, et j'ai compris à la fin que le proverbe italien disoit vrai :

Chi offende, non perdona.

Cependant je reviens la première, parce que je suis de bon naturel, et que cela même fait que je vous aime et que j'ai toujours eu une pente et une inclination pour vous qui m'ont mise à deux doigts d'être ridicule à l'égard de ceux qui savoient mieux que moi comme j'étois avec vous.

Madame d'Epoisses m'a dit qu'il vous étoit tombé une corniche sur la tête, qui vous avoit extrêmement blessé. Si vous vous portiez bien, et que l'on osât dire de méchantes plaisanteries, je vous dirois que ce ne sont pas des diminutifs qui font du mal à la tête de la plupart des maris : ils se trouveroient bien heureux de n'être offensés que par des corniches. Mais je ne veux point dire de sottises ; je veux savoir auparavant comment vous vous portez, et vous assurer que, par la même raison qui me rendoit foible quand vous aviez été saigné, j'ai senti de la douleur de celle que vous avez eue à la tête. Je ne pense pas qu'on puisse porter plus loin la force du sang.

Ma fille a pensé être mariée. Cela s'est rompu, je ne sais pourquoi. Elle vous baise les mains, et moi à toute votre famille. Ne faites-vous rien du côté de la cour? Mandez-moi où vous en êtes.

50.**

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 juin 1668.

La dernière lettre que vous m'avez écrite, avant celle que je reçus hier de vous, ma belle cousine, étoit du 20 mai de l'année passée, à quoi je répondis sur-le-champ ; est-ce que vous n'avez pas reçu ma réponse ? personne n'est plus ponctuel avec tout le monde que moi, et surtout avec vous, à qui j'aime à écrire, je réponds aujourd'hui à votre lettre du 6 de ce mois, dans laquelle vous ne sauriez pas vous empêcher de m'agacer sans sujet.

Pourquoi me dire que je ne vous pardonne pas l'offense que je vous ai faite, puisque je vous en ai demandé mille fois pardon, et que vous m'avez promis autant de fois de n'y plus songer? Je comp-

tois, sur votre parole, tout cela comme non avenu, et si je m'en souvenois quelquefois, ce n'étoit que pour m'obliger à raccommoder le passé par plus de tendresse pour vous. Cependant il semble que de temps en temps vous vous repentiez de m'avoir pardonné. Tout ce que je puis croire en votre faveur, ma chère cousine, c'est que ces changements-là ont étrangers en vous, et que la douceur et l'amitié pour moi y est naturelle; vous n'avez pas la force de résister à la mode; je n'y suis pas aujourd'hui; si j'y reviens jamais, je crois que vous vous ferez bien moins de violence pour battre des mains quand on dira du bien de moi, que vous ne vous en faites quand on vous en dit du mal. Vous voyez par-là que je crois ce que vous me mandez, que vous avez de la pente à m'aimer; mais je ne demeure pas d'accord que cela vous ait mise à deux doigts d'être ridicule. Quoi qu'il se fût passé entre nous, nous étions raccommodés; après cela, étant si proches que nous sommes, il étoit naturel que vous paussiez de mes amies, et je suis même persuadé que, lorsque je fus arrêté, il eût été honnête et généreux à vous de prendre mon parti envers et contre tous, quand même vous ne m'auriez pas pardonné avant que j'entrasse à la Bastille; au moins en usai-je ainsi pour vous quand le surintendant Fouquet fut arrêté; véritablement vous n'étiez pas en prison, mais vous étiez en Bretagne; nous étions brouillés, je pouvois sans passer pour emporté, mêler mon prétendu ressentiment avec le déchaînement de vos envieux; je ne sais pas même si vous ne vous y attendiez point; cependant je fis le contraire, et, bien loin de craindre d'en être ridicule, je me trouvai le cœur bien fait en cette rencontre.

Cela vous soit dit sans aigreur et sans reproche, ma belle cousine, car je vous ai presque toujours aimée, quoi que vous aient dit ceux que vous me mandez, qui savoient mieux que vous comment vous étiez avec moi. Si je ne vous avois pas aimée avant notre brouillerie, et même depuis notre réconciliation, je n'en aurois fait confidence qu'à une certaine personne que vous savez; cependant, hormis la conjoncture où je crus avoir sujet de me plaindre de vous, je ne lui en ai jamais parlé que comme de la plus jolie femme de France; ce qu'elle ne trouvoit nullement bon, et qu'elle vouloit toujours détruire par mille particularités que je vous dirai un jour. De sorte que tout ce que je pouvois faire, c'étoit de lui cacher ce que je pensois d'avantageux pour vous; mais je n'en disois point de mal,

> Et, retenu par un respect extrême,
> Ma bouche au moins ne fit pas de blasphème.

Vous comprenez bien, ma belle cousine, les raisons qu'on avoit de craindre que je ne vous trouvasse trop aimable; et si vous voulez savoir celles qu'on auroit maintenant de me brouiller avec vous, c'est que craignant peut-être quelques petits reproches de ma part, qu'on sent bien qu'on mérite, et qui pourroient faire du bruit, on seroit bien aise de m'attirer des ennemis, et de mettre les choses en état que les rieurs ne fussent pas de mon côté. Mais on a tort de m'appréhender, ma colère feroit trop d'honneur, et je suis trop glorieux pour me plaindre.

Au reste, Madame, je ne sais d'où est venue à madame d'Epoisses la nouvelle de ma blessure.

> A Bussy, d'où je n'ai bougé.
> Pour vous dire la chose en homme véritable,
> Il ne m'est, sur mon Dieu, rien du tout arrivé.

De sorte que, quand vous avez eu de la douleur, elle venoit d'autre chose que de la force du sang. Je vois bien qu'il y a un peu d'altération dans notre sympathie, ou du moins qu'elle n'a lieu que dans les saignées. Si elle avoit été aussi loin que vous dites, ma belle cousine, elle auroit été jusqu'à votre cœur, mais à moi n'appartenoit pas tant de braverie.

J'attends ici un de ces maris dont la tête n'est pas incommodée de corniches; ce qu'il y porte va dans le superlatif. Je voudrois bien vous faire connoître le personnage sans vous le nommer. Il n'est pas si beau qu'Astofe ni que Joconde; mais, en récompense, il est quatre fois plus malheureux. Ne le connoissez-vous pas à cela? C'est un mari tout-à-fait insensible. Il ne ressemble pas au pauvre Sganarelle qui étoit un mari *très-marri*. On ne comprend pas celui-ci, car, quoiqu'il porte des corniches sur la tête, il les tient fort au-dessous de lui. Si vous n'y êtes pas encore, vous n'en êtes pas loin. Attendez : c'est un mari gros et gras et bien nourri. Y êtes-vous? C'est un mari dont le malheur m'est particulièrement connu. Oh! pour

celui-là vous y êtes. Je défie Baubrun de le peindre plus au naturel.

Je ne sais si j'oserois vous parler du mariage de mademoiselle de Sévigné, si près du chapitre des corniches? Oui, cela ne tire pas à conséquence, et puis vous lui choisirez un honnête homme; autrement, vous savez bien la prédiction que j'ai faite. J'ai ouï parler du mari qu'elle a failli d'épouser. Je ne sais pas, s'il l'eût épousée, s'il eût été quelque jour *très-marri;* mais je sais bien que, dans les commencements, il eût été bien aise. Je suis le serviteur de la belle, et je l'aime fort, mais pourtant encore moins que vous.

51.***

De madame DE SÉVIGNÉ *à* MÉNAGE.

23 juin (1668.)

Votre souvenir m'a donné une joie sensible, et m'a réveillé tout l'agrément de notre ancienne amitié. Vos vers m'ont fait souvenir de ma jeunesse, et je voudrois bien savoir pourquoi le souvenir de la perte d'un bien aussi irréparable ne donne point de tristesse. Au lieu du plaisir que j'ai senti, il me semble qu'on devroit pleurer; mais, sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnoissance que j'ai de votre présent. Vous ne pouvez douter qu'il ne me soit agréable, puisque mon amour-propre y trouve si bien son compte, et que j'y suis célébrée par le plus bel esprit de mon temps. Il faudroit, pour l'honneur de vos vers, que j'eusse mieux mérité tout celui que vous me faites. Telle que j'ai été, et telle que je suis, je n'oublierai jamais votre véritable et solide amitié, et je serai toute ma vie la plus reconnoissante, comme la plus ancienne de vos très-humbles servantes.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

52.***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, le 17 juillet 1668.

Je ne vous entretiendrai pas long-temps aujourd'hui, ma belle cousine, parce que j'ai été saigné, mais je n'ai que faire de vous le dire, vous le savez bien. Je ne sais si vous savez aussi qu'on m'a tiré du sang de poulet; il est vrai que j'en avois tant que j'en étouffois. Si j'étois à Paris on ne me saigneroit pas si souvent; c'est un air qui dissipe beaucoup d'esprits.

Mais j'oublie de vous parler du sujet de ma lettre : c'est une recommandation que je vous demande à M. Didé, conseiller au grand conseil, pour une affaire que j'ai à son rapport; je ne doute pas que vous ne le connoissiez, ou quelqu'un qui le connoît, car il est Breton. De la manière dont j'ai entendu parler de lui, je n'appréhende pas que d'être exilé lui fasse trouver ma cause moins bonne. Si je n'avois été saigné, je lui écrirois; et si je pouvois aller à Paris, j'irois lui rendre mes devoirs; il n'y a que le roi au monde qui m'en pût empêcher.

Adieu, ma chère cousine, je suis, ma foi, bien à vous et à la plus jolie fille de France; je n'ai que faire après cela de vous prier de faire mon compliment à mademoiselle de Sévigné.

53.***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY-RABUTIN.

Paris, ce 26 juillet 1668.

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre, et puis notre procès sera fini.

Vous m'attaquez doucement, Monsieur le comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux; mais qu'en récompense je battrai des mains pour votre retour; en un mot que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire ceux qui blâment les absents.

Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci, mon cousin; apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de foiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit madame de Bouillon, mais je n'ai pas celle-là; cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes preuves de générosité sur le sujet des disgraces, qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je dirois bien si je

voulois : je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

Nous sommes proches, et de même sang; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aurez à toucher dans la succession de M. de Châlons; vous dites que je vous l'ai refusé, et moi, je dis que je vous l'ai prêté; car vous savez fort bien, et notre ami Corbinelli en est le témoin, que mon cœur le voulut d'abord, et que lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse, afin d'entrer en votre place pour être payé, l'impatience vous prit, et, m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit, pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes, et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à notre nom et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage; vous savez qu'une dame de vos amies vous obligea généreusement de le brûler; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi; et quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Fouquet et le mien, cette conduite acheva de me faire revenir; je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne; mais avec quelle sincérité? Vous le savez. Vous savez encore notre voyage en Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié; je revins entêté de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait entre » les mains de madame de La Baume, je l'ai vu. » Je ne répondis que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amusoient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu », me dit-on encore au bout de huit jours; et moi, de sourir encore. Je le dis en riant à Corbinelli; il reprit le même souris moqueur qui m'avoit déja servi en deux occasions, et je demeurai cinq ou six mois de cette sorte, faisant pitié à ceux dont je m'étois moquée. Enfin le jour malheureux arriva, où je vis moi-même, et de mes propres yeux *bigarrés*, ce que je n'avois pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurois été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus ce cruel portrait; je l'aurois trouvé très joli s'il eût été d'une autre que de moi et d'un autre que de vous; je le trouvai même si bien enchâssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avois ouï dire, plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus entièrement. Enfin je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre couroit. Vous voulûtes me conter qu'il falloit qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avoit mis là : je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avoit donnés, et dont je m'étois moquée. Je trouvai que la place où étoit ce portrait étoit si juste, que l'amour paternelle vous avoit empêché de vouloir défigurer cet ouvrage en l'ôtant d'un lieu où il tenoit si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de madame de Monglas et de moi, que j'avois été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente, en voyant le retour de mon cœur pour vous, et sachant que le vôtre me trahissoit : vous savez la suite.

Être dans les mains de tout le monde; se trouver imprimée; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable; se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons, vous avez bien de l'esprit; je suis assurée que si vous voulez faire un quart d'heure de réflexions, vous les verrez et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je, quand vous êtes arrêté? Avec la douleur dans l'ame, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de madame de La Baume, pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois, je vous dis adieu quand je partis pour la Bretagne, je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style un peu libre et sans rancune; et enfin je vous écris encore, quand madame d'Epoisses me dit que vous vous êtes cassé la tête.

Voilà ce que je voulois vous dire une fois dans ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui aie tort. Gardez ma lettre, et la relisez, si jamais la fantaisie vous prenoit de le

croire, et soyez juste là-dessus, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes; que votre intérêt ne vous fasse pas voir ce qui n'est pas; avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui étoit entre nous, et je suis désarmée. Mais, de croire que, si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort, car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours; au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avois promis, j'écrirai en deux mille; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle et d'un ennui mortel, que je vous obligerai, malgré vous, à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grace.

Au reste, j'ai senti votre saignée; n'étoit-ce pas le 17 de ce mois? justement : elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner, que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien.

Pour cette sollicitation, envoyez-moi votre homme d'affaires avec un placet, et je le ferai donner par une amie à M. Didé; car, pour moi, je ne le connois point; et j'irai même avec cette amie. Vous pouvez vous assurer que, si je pouvois vous rendre service, je le ferois, et de bon cœur et de bonne grace. Je ne vous dis point l'intérêt extrême que j'ai toujours pris à votre fortune; vous croiriez que ce seroit le *Rabutinage* qui en seroit la cause; mais non, c'étoit vous, c'est vous encore, qui m'avez causé des afflictions tristes et amères, en voyant ces trois nouveaux maréchaux de France. Madame de Villars, qu'on alloit voir, me mettoit devant les yeux les visites qu'on m'auroit rendues en pareille occasion, si vous aviez voulu.

Je vous remercie de vos lettres au roi, mon cousin; elles me feroient plaisir à lire d'un inconnu, elles m'attendrissent; il me semble qu'elles devroient faire cet effet-là sur notre maître : il est vrai qu'il ne s'appelle pas *Rabutin* comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des complimens; ce nom me paroît assez agréable; je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs.

54.***

Du comte DE BUSSY-RABUTIN *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 29 juillet 1668.

Je ne croyois pas, Madame, avoir jamais lieu de vous parler de nos démêlés, après ce que je vous en écrivis dernièrement; mais, puisque vous jugez à propos d'éclaircir cette affaire, et de la traiter à fond, je m'en vais vous dire tout ce que j'en pense, avec cette sincérité dont vous m'avez reproché quelquefois que je traitois trop franchement les choses qui me regardoient, et avec la protestation que, quoiqu'il vous paroisse que je croie que vous avez eu plus de torts, en de certaines rencontres, que vous ne pensez, il ne m'en reste rien sur le cœur contre vous, et qu'au contraire j'en ai si mal usé à votre égard, que vous me faites trop de grace de me pardonner, et de ne laisser pas de me promettre votre amitié. Ceci n'est donc pas pour me justifier tout à-fait, mais seulement pour vous faire voir que je n'ai pas tant de tort que vous croyez.

Je demeure d'accord avec vous, ma belle cousine, que votre premier mouvement fut de m'assister, lorsque notre ami Corbinelli vous en alla prier de ma part; et je ne doute pas que, si vous n'eussiez consulté que votre cœur, je n'eusse reçu le secours que je vous demandois; mais vous prîtes conseil de gens qui ne m'aimoient pas tant que vous faisiez, qui vous portèrent à prolonger les affaires par des formalités inutiles; car je sais aussi bien que M. Auzanet que vous n'aviez pas besoin du consentement de M. de Neuchèse, et qu'avec la cession que je vous eusse faite il eût bien fallu qu'il vous eût payée, comme il me paya l'hiver d'après; mais enfin, en une autre rencon re, j'aurois eu patience et j'aurois donné à votre conseil tout le temps qu'il eût souhaité; ce qui me fit croire qu'on ne cherchoit qu'un prétexte à m'éconduire, ce fut que la campagne étant commencée par le siége de Dunkerque, vos gens d'affaires parloient d'envoyer en Bourgogne et d'en avoir réponse, et cela sans nécessité; et ce qui vous peut faire voir que j'avois raison de m'impatien-

ter, c'est que j'arrivai à l'armée la veille de la bataille. Je partis donc de Paris avec le déplaisir de voir que la seule personne de mon sang, que j'aimois au monde, m'abandonnât dans une affaire d'honneur où elle ne couroit aucun hasard, et je vis, le lendemain du combat, qu'il n'avoit pas tenu à cette cousine, qui m'avoit été jusque-là si chère, que je n'eusse eu le chagrin de ne m'y pas trouver. Je vous avoue que j'eus pour vous alors autant de haine que j'avois eu d'amitié; vous savez bien que cela est toujours ainsi; et, si j'en fusse demeuré là, vous ne vous seriez jamais lavée de la tache d'avoir abandonné votre parent et votre ami au besoin. Mais le procédé que j'eus dans la suite effaça bien votre faute; et, vous déchargeant du blâme que vous méritiez, je m'en chargeai tout seul, et je vous rendis par là, sans y penser, le meilleur office du monde.

Je passe donc condamnation sur le portrait, Madame, et personne ne m'en sauroit blâmer plus que je fais moi-même; mais il faut que je vous apprenne là-dessus quelque chose que vous ne savez pas. Cette amie si généreuse, que vous dites qui m'obligea de brûler ce portrait, vous obligea à bon marché; premièrement, après avoir goûté le plaisir de l'entendre lire, je ne dis pas plaisir à cause de lui, mais plaisir à cause de vous, elle me pria de le déchirer, ce que je fis en mille pièces devant elle : à la vérité, je ne fus pas sorti de sa chambre, que son mari, qui étoit présent à la rupture, ramassa jusqu'aux moindres morceaux, et les rajusta si bien, qu'il le copia et me le montra trois jours après. Je vous avoue que l'envie de le ravoir me prit, et que, me trouvant quelque temps après en commerce d'amitié avec madame de La Baume, elle eut de moi cette ridicule pièce, qu'elle rendit publique comme vous savez.

Je ne vous dis point ce que je fis sur votre sujet après la prison du surintendant Fouquet; vous ne l'ignorez pas, et vous en avez plus de reconnoissance que l'action ne mérite; mais la vérité est que, depuis ce temps-là jusqu'à ma prison, je vous ai aimée de tout mon cœur, et qu'il n'y avoit qu'une passion plus forte que la tendresse que je sentois pour vous.

Lorsque vous me dites, un peu avant que je fusse arrêté, que ce portrait couroit dans le monde, il ne me souvient pas bien de ce que je vous répondis pour m'excuser; mais ce que je sais, c'est que j'en eus une douleur mortelle, et que je fis, pour étouffer cela dans sa naissance, tout ce qu'humainement on peut faire; et pour vous, soit que vous me fissiez justice, en croyant bien que j'en étois au désespoir moi-même, et que je ne vous avois fait le mal que vous ressentiez alors que dans le temps que j'étois brouillé avec vous, soit que vous eussiez trop de répugnance à me haïr, après quelques petits reproches moins aigres qu'obligeants, vous me pardonnâtes, et je fus arrêté après.

Vous me mandez que vous me fîtes faire des compliments, que vous plaignîtes mon malheur, que vous en parlâtes dans le monde, et que vous en fûtes brouillée avec madame de La Baume. Si vos compliments fussent venus jusqu'à moi, je vous en aurois su bon gré, et j'aurois cru facilement tout le reste; mais, bien loin de cela, il me revint de plusieurs endroits que vous vous plaigniez de moi; et ce qui me le persuada encore plus, c'est que toutes mes amies, hormis vous, me vinrent voir sur le fossé aux fenêtres de la Bastille; cependant la première visite que je reçus chez Dalancé, ce fut la vôtre : je vous avoue qu'elle me fit plaisir, quoique je ne m'y attendisse pas; il me sembla que je ne la méritois, non plus que la dureté que vous m'aviez témoignée pendant ma prison; mais enfin je revins de bonne foi pour vous, et il me parut que nous étions bien ensemble, quand nous nous quittâmes à Paris. Aussitôt que je fus chez moi, je vous écrivis une lettre où je badinois avec vous, et où vous pûtes voir bien de la tendresse; vous fûtes sept ou huit mois sans me faire réponse, et par là je crus que vous ne vous souciez pas trop d'avoir commerce avec moi. Je suis assez glorieux naturellement, et dans la conjoncture présente, quatre fois plus que si j'étois ce que je devrois être; de sorte que je rengaînai les amitiés que je voulois vous faire tant que j'eusse été absent. Madame d'Epoisses vous dit que j'étois blessé à la tête, et sur cela vous me fîtes un compliment : vous savez combien agréablement je le reçus, et avec quelle douceur je répondis à la petite attaque que vous me donniez, en me disant que je vous haïssois parce que je vous avois offensée; sur cela vous me faites une

espèce d'éclaircissement, par lequel vous prétendez que j'ai tout le tort, ma chère cousine, et que vous n'en avez point du tout; et moi je vous réponds aujourd'hui que nous en avons tous deux; que cependant j'en ai bien plus que vous, et que c'est pour cela que je vous en demande mille pardons.

Au reste, ma chère cousine, ne pensez pas que la peur de vos procès-verbaux m'oblige de vous crier merci; je suis plus en état de vous faire craindre sur cela, que vous; moi, je n'ai rien à faire, et, pour une lettre que vous m'écrirez, je vous en écrirai quatre. Mais je vous avoue que j'ai mille fois plus de tort que vous, parce que ma représaille a été plus forte que l'offense que vous m'aviez faite, et que je ne devois pas m'emporter si fort contre une jolie femme comme vous, ma proche parente, et que j'avois toujours bien aimée; pardonnez-moi donc, ma cousine, et oublions le passé au point de ne nous en ressouvenir jamais. Quand je serai persuadé de votre bonne-foi, dans votre retour pour moi, je vous aimerai mille fois plus que je n'ai jamais fait; car, après avoir bien, ce qu'on appelle, tourné et viré, je vous trouve la plus agréable femme de France.

Je mande à un gentilhomme, qui vous rendra celle-ci, de vous donner un placet pour M. Didé.

Mais vous ne me répondez rien sur la plaisanterie des corniches; cependant vous n'êtes pas personne à vous laisser donner votre reste sur ces matières-là. Est-ce que vous êtes fatiguée de la longueur de votre lettre? ou si vous ne voulez pas traiter avec moi ce chapitre, craignant ma rechute, et qu'après cela je ne vous fasse une affaire? Ne vous contraignez pas une autre fois, ma chère cousine, vous pouvez sûrement vous ouvrir à moi sur ce sujet, sans appréhender, ni que je retombe, ni que je vous trahisse, si j'étois assez maudit pour retomber.

Au reste, Madame, je vous suis trop obligé de la peine que vous ont donnée pour moi les réflexions que vous avez faites sur ces nouveaux maréchaux; mais il faut que je vous console une fois pour toutes sur ces matières, en vous disant que moi, qui suis l'intéressé, et qui ne suis ni fou ni insensible, je regarde cela avec un mépris digne d'un galant homme persécuté. Si on ne donnoit ces honneurs-là qu'à des gens qui eussent autant servi que moi, et je puis dire, aussi utilement pour l'État, et aussi glorieusement pour leur réputation, je serois chagrin de la préférence de mes rivaux; mais quand je verrai faire trois maréchaux de France à la fois, qui n'ont jamais fait une action d'éclat à la guerre, à deux desquels il est arrivé des malheurs sur la réputation, et tous trop jeunes pour une dignité comme celle-là, à moins que d'avoir fait des actions extraordinaires; quand je verrai, dis-je, des caprices de la fortune aussi ridicules que celui-là, bien loin de m'affliger, je me réjouirai de ce qu'une pareille promotion honore ma disgrâce; et voilà les sentiments que doivent avoir mes amis en de pareilles rencontres.

Voulez-vous savoir, ma belle cousine, la raison qui a fait ces messieurs maréchaux de France, elle est assez plaisante.

D'ordinaire les gens qui sont en passe de s'élever à de grandes dignités sont tellement tourmentés et traversés par les envieux, que souvent on les fait échouer; pour ceux-ci, ils étoient si peu en passe d'être maréchaux, que l'envie ne daignoit songer à eux; et ainsi, le roi prenant tout d'un coup cette pensée en leur faveur, personne n'a eu le loisir de traverser leur élévation, et de faire connoître à sa majesté leur peu de mérite. Vous me mandez que si j'avois voulu on vous auroit fait les mêmes honneurs qu'à madame de Villars. Vous croyez donc, Madame, que, sans ma disgrâce, c'est-à-dire si je n'avois été arrêté, j'aurois été maréchal de France. Je crois que non, moi. J'étois, il y a long-temps, dans une disgrâce sourde, inconnue au public, mais qui m'eût empêché de m'avancer, à moins que d'un changement dans le ministère, et je n'étois pas assez jeune pour espérer de voir ce changement. Mais je m'étonne que vous regardiez madame de Villars au-dessus de vous, parce qu'elle est tante de Bellefonds, qu'on vient de faire maréchal; j'ai peur que l'éclat de cette nouvelle fortune ne vous éblouisse, parce que vous la regardez de près; mais croyez-moi, ma belle cousine, moi, qui la regarde d'un peu loin, et qui, dès là, en juge plus sainement, ce n'est pas ce que vous pensez; on peut bien donner un rang dans le monde à Charles Gigault au-dessus de Roger de Rabutin, mais il changera fort, ou il marchera toujours bien après lui dans l'estime des honnêtes gens.

La plus jolie fille de France sait bien ce que je lui suis; il me tarde autant qu'à vous, qu'un autre vous aide à en faire les honneurs; c'est sur son sujet que je reconnois bien la bizarrerie du destin, aussi bien que sur mes affaires.

On a cru devoir placer immédiatement après cette lettre un passage *inédit* des mémoires de Bussy-Rabutin, qui est relatif aux discussions d'intérêt qui furent cause de sa rupture avec Madame de Sévigné. Il fera connoître plusieurs détails intéressants qui jetteront plus de clarté sur la réponse de madame de Sévigné.

« Le maréchal de Turenne étant parti de Paris, » les premiers jours de mai 1658, pour aller as- » sembler l'armée aux environs d'Amiens, je l'au- » rois suivi, si j'avois eu l'argent qu'il me falloit » pour ma campagne; mais, ne touchant presque » rien de mes appointements, et ne trouvant plus » personne qui me voulût prêter, je ne savois que » faire, lorsque Jacques de Neuchèse, évêque de » Châlons, oncle de ma première femme, vint à » mourir; il lui avoit donné, par contrat de ma- » riage, dix mille écus payables après sa mort, et » autant à ma cousine de Sévigné, qui étoit aussi » sa nièce, et qui m'avoit proposé quelques jours » auparavant de traiter de cette succession avec » elle, parce que, me dit-elle, elle seroit bien » aise d'avoir une terre de l'évêque, qui joignoit » la sienne. Je me ressouvins de cette conversa- » tion, et je crus que madame de Sévigné seroit » ma ressource infaillible en cette rencontre. J'en- » voyai un gentilhomme à moi lui proposer de me » faire trouver 10,000 francs sur cette succession; » elle reçut fort bien cette proposition, et témoi- » gna beaucoup de joie d'être en état de me faire » ce plaisir. Cependant, lorsqu'elle en eut parlé à » l'abbé de Coulanges, son oncle, qui avoit soin » de ses affaires, celui-ci, qui ne m'aimoit pas » autant que faisoit sa nièce, lui dit qu'il falloit » envoyer en Bourgogne pour avoir de certains » éclaircissements qu'il disoit absolument néces- » saires. Elle me fit savoir cette réponse. Je lui » mandai que pendant que les nouvelles de Bour- » gogne arriveroient, ce que je ne pouvois atten- » dre, parce que notre armée venoit d'investir » Dunkerque, je lui donnerois des ordonnances » de mes appointements jusqu'à la somme de dix » mille écus, avec un billet au surintendant » (*Fouquet*), son bon ami, par lequel je le prie- » rois de la faire payer sur cela de ce qu'elle » m'auroit prêté, en cas que je mourusse à l'ar- » mée. Elle refusa ce parti, disant qu'elle ne vou- » loit pas demander d'argent au surintendant, et » qu'elle n'en pouvoit pas trouver ailleurs; et là- » dessus, m'étant adressé à madame de Montglas, » celle-ci me donna ses diamants, sur lesquels » ayant trouvé deux mille écus, je partis pour » l'armée, au désespoir que ma cousine et ma » bonne amie, qui devoit prendre plus d'intérêt » que personne à mon élévation, ne m'eût pas fait » trouver ces mille pistoles, comme elle le pouvoit » aisément, et avec sûreté. Cette affaire me tou- » cha vivement; j'avois tellement compté sur ma- » dame de Sévigné en toutes rencontres, que, » trouvant qu'elle me manquoit en celle-ci, qui » étoit une des plus considérables de ma vie, il me » parut qu'elle m'avoit trompé en me promettant » son amitié, et sur cela je crus être bien fondé » à lui ôter la mienne. »

55.***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

Paris, ce 14 août 1668.

J'ai reçu votre dernière lettre, j'y ferai réponse l'un de ces jours; j'ai bien des choses à y répondre. Bon Dieu! quelles apostilles n'y ferai-je point! mais je n'ai pas le loisir aujourd'hui.

Je donnerai votre placet quand on me l'apportera.

.....Il met en ordre tous les titres de la noblesse de Champagne; les Coligni, les Étanges, et plusieurs autres ont paru à l'envi. Il en est à nos Rabutins; il me paroît de conséquence qu'ils aient de quoi se parer aussi bien que les autres. M. de Caumartin a dit qu'il étoit persuadé qu'il y avoit des titres pour deux noblesses : cette exagération prétendue m'a paru une médisance; il me semble que nous avons de quoi faire quatre ou cinq gentilshommes les uns sur les autres. Je vous prie, mon cousin, de m'envoyer les copies de tout ce

que vous avez; et, pour qu'elles soient plus authentiques, faites-les copier par-devant l'intendant de votre province; ne manquez pas à cela, il y va de l'honneur de notre maison. On ne peut pas être plus vive sur cela que je le suis. Adieu, faites réponse à ceci, je vous écrirai plus à loisir.

56.***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 19 août 1668.

J'ai beaucoup d'impatience, Madame, de recevoir le commentaire que vous me voulez envoyer de la dernière lettre que je vous ai écrite.

Cependant, pour répondre à l'envie que vous avez d'avoir ce que j'ai de titres de notre maison, je vous envoie d'abord quatre chartres que M. du Bouchet m'a données, qui partent de loin.

Je vous envoie encore la droite ligne de notre maison, ainsi que je l'ai fait peindre sur la frise d'une de mes galeries de Bussy, en dedans de la cour. Je vous aime et je vous estime encore plus que je ne faisois d'être un peu entêtée de cela.

Je ferai collationner par un notaire ce que je vous enverrai. Pour l'intendant Bouchu, je n'ai point de commerce avec lui.

57.***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 28 août 1668.

Encore un petit mot, et puis plus; c'est pour commencer une manière de duplique à votre réplique.

Où diantre vouliez-vous que je trouvasse douze ou quinze mille francs? Les avois-je dans ma cassette? Les trouve-t-on dans la bourse de ses amis? Ne m'allez-vous pas dire qu'ils étoient dans celle du surintendant? Je n'y ai jamais rien voulu chercher, ni trouver; et à moins donc que l'abbé de Coulanges ne m'eût cautionnée, je n'aurois pas trouvé un quart d'écu, et lui ne le vouloit pas, sans cette sûreté de Bourgogne, ou nécessaire ou inutile; tant y a qu'il la vouloit, et pour moi, je fus au désespoir de n'avoir pu vous faire ce plaisir. Mais enfin voilà ce *chien de portrait* fait et parfait; la joie d'avoir si bien réussi, et d'être approuvé, vous fit trouver que j'avois tous les torts du monde, et vous les augmentâtes beaucoup par l'envie de vous ôter tous les remords. Madame de Montglas vous oblige donc de le rompre, et puis son mari rejoint tous les morceaux ensemble, et il le ressuscite. Quelle niaiserie me contez-vous là? Est-ce lui qui est cause que vous le placez dans un des principaux endroits de votre histoire? Eh bien! s'il vous l'avoit rendu, vous n'aviez qu'à le remettre dans votre cassette, et ne le point mettre en œuvre comme vous avez fait; il n'auroit pas été entre les mains de madame de La Baume, ni traduit en toutes les langues. Ne me dites pas que c'est la faute d'un autre, cela n'est point vrai, c'est la vôtre purement; c'est sur cela que je vous donnerois un beau soufflet, si j'avois l'honneur d'être auprès de vous, et que vous me vinssiez conter ces lanternes; c'est ma grande douleur; c'est de m'être remise avec vous de bonne foi, pendant que vous m'aviez livrée entre les mains des brigands, c'est-à-dire de madame de La Baume; et vous savez bien même qu'après notre paix vous eûtes besoin d'argent; je vous donnai une procuration pour en emprunter, et, n'en ayant pu trouver, je vous fis prêter sur mon billet deux cents pistoles de M. Le Maigre, que vous lui avez bien rendues. Quant à ce que vous dites, que d'abord que j'eus vu mon portrait, je vous revis et ne parus point en colère; ne vous y trompez pas, M. le comte, j'étois outrée; j'en passois les nuits entières sans dormir. Il est vrai que, soit que je vous visse accablé d'affaires plus importantes que celle-là, soit que j'espérasse que la chose ne deviendroit pas publique, je n'éclatai point en reproches contre vous; mais quand je me vis donnée au public, et répandue dans les provinces, je vous avoue que je fus au désespoir, et que, ne vous voyant plus pour réveiller mes foiblesses et mes anciennes tendresses pour vous, je m'abandonnai à une sécheresse de cœur qui ne me permit pas de faire autre chose pendant votre prison que ce que je fis; je trouvois encore que c'étoit beaucoup. Quand vous sortîtes, vous me l'envoyâtes dire avec confiance; cela me toucha : bon sang ne peut mentir; le temps avoit un peu adouci ma première douleur : vous savez le reste. Je ne vous dis point

maintenant comment vous êtes avec moi : le monde me jetteroit des pierres, si je faisois de plus grandes démonstrations. Je voudrois qu'à cela près vous fussiez en état, par votre présence, de me redonner encore la qualité de votre dupe. Mais, sans pousser cet endroit plus loin, je vous dirai, pour la dernière fois, que je ne vous donne pour pénitence, c'est-à-dire pour supplice, que de méditer sur toute l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, sur mon innocence à l'égard de cette première offense prétendue, sur toute ma confiance après notre raccommodement, qui me faisoit rire de ceux qui me donnoient de bons avis, et sur les crapauds et les couleuvres que vous nourrissiez contre moi pendant ce temps-là, et qui sont éclos heureusement par madame de la Baume. *Basta*, je finis ici le procès.

Pour la plaisanterie des corniches, je n'y veux pas entrer ; je crois qu'on me doit être obligé de cette retenue, et encore plus de vouloir bien traiter de diminutif une chose qui pourroit l'être de superlatif.

J'ai reçu ce que vous m'avez envoyé touchant notre maison ; je suis entêtée de cette folie. M. de Caumartin est très curieux de ces recherches ; il y a plaisir en ces occasions de ne rien oublier, elles ne se rencontrent pas tous les jours. M. l'abbé de Coulanges verra M. du Bouchet, et moi j'écrirai aux Rabutins de Champagne, afin de rassembler tous nos papiers ; écrivez-lui aussi qu'il m'envoie l'inventaire de ce qu'il a ; mon oncle l'abbé en a aussi quelques-uns, il y a plaisir d'étaler une bonne chevalerie, quand on y est obligé.

La plus jolie fille de France est plus digne que jamais de votre estime et de votre amitié ; elle vous fait des compliments ; sa destinée est si difficile à comprendre, que pour moi je m'y perds.

Je crois que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannes et le comte de Saint-Paul ; cette fantaisie lui est entrée fortement dans la tête ; il l'a dit à M. de Turenne, au cardinal de Retz, à M. de La Rochefoucauld : voyez quels personnages ! Tous ces messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été résolue et répandue avant que j'en susse rien. Enfin il est parti, j'en ai pleuré amèrement ; j'en suis sensiblement affligée ; je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage, j'en vois tous les périls, j'en suis morte ; mais enfin je n'en n'ai pas été la maîtresse ; et, dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. Adieu, Comte, je suis lasse d'écrire, et non pas de lire tous les endroits tendres et obligeants que vous avez semés dans votre lettre ; rien n'est perdu avec moi.

---

58. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce dernier août 1668.

On ne peut pas être moins capable de la triplique que je le suis, ma belle cousine ; pourquoi m'y voulez-vous obliger ? Je me suis rendu dans la réplique que je vous ai faite ; je vous ai demandé la vie, vous me voulez tuer à terre, et cela est un peu inhumain. Je ne pensois pas que vous vous mêlassiez, vous autres belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir souffleter un homme qui se jette à vos pieds, qui vous avoue sa faute, et qui vous prie de la lui pardonner ; si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modèle de la satisfaction que vous souhaitez, et je vous la renverrai écrite et signée de ma main, contre-signée d'un secrétaire, et scellée du sceau de mes armes. Que vous faut-il davantage ?

Vous ne voulez point, dites-vous, entrer dans les plaisanteries des corniches ; il est vrai que vous en parlez avec bien de la réserve : hé ! bon Dieu ! qu'en diriez-vous donc si vous étiez aussi mal satisfaite de la dame que moi ? Mais ne craignez-vous point que je lui fasse voir un jour quels égards vous avez pour elle ; car enfin que ne fait-on, et que ne doit-on pas faire pour rattraper un cœur aussi honnête que celui que j'ai perdu.

Tremblez, Philis, et prenez garde à vous.

Quoique la fortune soit bien folle, je ne pense pas qu'elle le soit assez pour pousser son injustice jusqu'au bout contre la plus jolie fille de France ; donnez-vous un peu de patience, ma belle cousine, et vous découvrirez peut-être les raisons qu'elle a eues de faire ce qu'elle a fait.

Adieu, ma chère cousine, la fin de votre lettre

m'attendrit furieusement pour vous, et je vous dirai sur cela, en deux mots, que je n'aime ni n'estime au monde personne tant que vous.

59.**

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 4 septembre 1668.

Levez-vous, Comte : je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s'est passée, c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

Je ne trouve pas que vous ayez conservé une grande tendresse pour la belle qui vous captivoit autrefois; il en faut revenir à ce que vous avez dit :

A la cour,
Quand on a perdu l'estime,
On perd l'amour.

M. de Montausier vient d'être fait gouverneur de M. le dauphin.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte. Présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats singuliers. Ma fille vous fait ses compliments. L'opinion que vous avez de sa fortune nous console un peu.

60.**

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 7 septembre 1668.

Rien n'est plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui, je le dirai partout : mais je ne comprends pas que vous parliez si bien d'un procès. Pour moi, je crois que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui vous a appris cette langue. Ne trouvez-vous pas que c'est grand dommage que nous ayons été brouillés quelque temps ensemble, et que cependant il se soit perdu des folies que nous aurions relevées, et qui nous auroient réjouis; car, bien que nous ne soyons pas demeurés muets chacun de notre côté, il me semble que nous nous faisons valoir l'un l'autre, et que nous nous entredisons des choses que nous ne disons pas ailleurs.

Il n'est pas difficile de savoir mes sentiments sur le sujet de feu mon Iris : je ne cache guère ni mon amour ni ma haine; mais il faudroit se parler pour tout dire; ce sera un jour la matière de quelques-unes de nos conversations, qui ne sera pas la moins agréable.

Cependant je vous envoie une imitation des *remèdes d'amour* d'Ovide, qui ne vous déplaira pas; il faut bien s'amuser et se divertir.

Je suis fort aise que M. de Montausier soit gouverneur de M. le dauphin; il n'y a que moi en France que j'aimasse mieux en cette place que lui. Il est vrai qu'il semble que le Roi s'excite tous les jours à faire des graces à cette maison.

Je suis tellement persuadé que mademoiselle de Sévigné sera bien et bientôt mariée, que cette opinion a de l'air d'un pressentiment. Vous m'en direz des nouvelles avant qu'il soit un an. Je suis son très-humble admirateur.

61.**

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 4 décembre 1668.

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnois la vie, et où je ne voulois pas vous tuer à terre? J'attendois une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé; vous vous êtes contenté de vous relever, et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnois. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui, sans doute, vous donnera de la joie; c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan que vous connoissez il y a long-temps. Toutes ses femmes sont

mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paroît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation. Le public paroît content, c'est beaucoup : car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

Voici encore un autre article sur quoi je veux que vous me contentiez, s'il vous reste un brin d'amitié pour moi; je sais que vous avez mis au bas du portrait que vous avez de moi que j'ai été mariée à un gentilhomme breton, *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin. Cela n'est pas juste, mon cher cousin; je suis depuis peu si bien instruite de la maison de Sévigné, que j'aurois sur ma conscience de vous laisser dans cette erreur. Il a fallu montrer notre noblesse en Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se servir de cette occasion pour étaler leur marchandise; voici la nôtre :

Quatorze contrats de mariage de père en fils; trois cent cinquante ans de chevalerie; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués dans l'histoire; quelquefois retirés chez eux comme des Bretons, quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres, mais toujours de bonnes et de grandes alliances; celles de 350 ans, au bout desquels on ne voit que des noms de baptême sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Chateaugiron; ces noms sont grands; ces femmes avoient pour maris des Rohan et des Clisson; depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coetquen, des Rosmadec, des Clindon, des Sévigné de leur même maison; des du Bellay, des Rieux, des Bodegal, des Plessis-Ireul et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. Tout cela est vrai, il faut m'en croire.......... Je vous conjure donc, mon cousin, si vous me voulez obliger, de changer votre écriteau, et si vous n'y voulez pas mettre de bien, n'y mettez point de rabaissement; j'attends cette marque de votre justice et du reste d'amitié que vous avez pour moi.

62.**

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 8 décembre 1668.

J'ai reçu la lettre où vous me mandiez que vous ne vouliez pas me tuer à terre, ma belle cousine, et j'y ai répondu.

Vous avez raison de croire que la nouvelle du mariage de mademoiselle de Sévigné me donnera de la joie; l'aimant et l'estimant comme je fais, peu de choses m'en peuvent donner davantage, et d'autant plus que M. de Grignan est un homme de qualité et de mérite, et qu'il a une charge considérable; il n'y a qu'une chose qui me fait peur pour la plus jolie fille de France : c'est que Grignan, qui n'est pas vieux, est déjà à sa troisième femme; il en use presque autant que d'habits, ou du moins que de carrosses; à cela près, je trouve ma cousine bien heureuse; mais pour lui il ne manque rien à sa bonne fortune. Au reste, Madame, je vous suis trop obligé des égards que vous avez pour moi en cette rencontre. Mademoiselle de Sévigné ne pouvait épouser personne à qui je donnasse de meilleur cœur mon approbation.

Pour l'autre article de votre lettre, où vous me mandez que vous savez que j'ai fait mettre au bas du portrait que j'ai de vous, que vous avez été mariée à un gentilhomme breton *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin, je vous dirai que je ne doute pas qu'on ne vous l'ait dit, mais que vous ne devez pas douter aussi qu'on n'ait menti. S'il vous reste un brin d'amitié pour moi, ma chère cousine, vous montrerez à ceux qui vous ont si mal informée ce que je dis d'eux; vous leur devez cette récompense de leur fausse nouvelle, car peut-être vous veulent-ils aigrir mal-à-propos contre moi; peut-être aussi veulent-ils mettre sous mon nom l'injure qu'ils ont dessein de faire à la maison de Sévigné.

Voici, mot pour mot, ce qu'il y a au-dessous du portrait que j'ai de vous dans mon salon :

Marie de Rabutin, fille du baron de Chantal, marquise de Sévigné, femme d'un génie extraordinaire et d'une vertu compatible avec la joie et les agréments.

Si j'y avois mis ce que vous me mandez, je vous l'avouerais ingénuement, et je changerois l'écriteau si j'étois persuadé, car il se fait tant de friponneries en contrats, que je m'en rapporte plus aux histoires approuvées et à la voix publique, qu'aux faiseurs de généalogies.

Pour les maisons que vous me mandez qui sont meilleures que la nôtre, je n'en demeure pas d'accord; je le cède à Montmorency pour les honneurs, et non pour l'ancienneté; mais pour les autres, je ne les connois pas, je n'y entends non plus qu'au bas breton; je ne suis pas cependant sans quelque connoissance en cette matière : je tiens les Guesclin, les Rosmadec, les Coetquen et les Rieux, meilleurs que les Quelnec, les Baraton et les Châteaugiron. Mais il n'est pas question de faire des comparaisons, il ne s'agit d'autre chose que de vous assurer encore une fois que ceux qui vous ont si soigneusement instruite de la souscription que j'ai de vous, dans mon salon de Bussy, ont faussement menti, et que vous ne devez pas vous fier à ces gens-là.

J'ai encore un autre portrait de vous dans ma chambre, sous lequel ceci est écrit :

Marie de Rabutin, vive, agréable et sage, fille de Celse-Bénigne de Rabutin et de Marie de Coulanges, et femme de Henri de Sévigné.

Dans notre généalogie que j'ai fait mettre au bout de ma galerie de Bussy, voici ce qui est écrit pour vous :

Marie de Rabutin, une des plus jolies filles de France, épousa Henri de Sévigné, gentilhomme de Bretagne, ce qui fut une bonne fortune pour lui, à cause du bien et de la fortune de la demoiselle.

Il n'y a pas un endroit dans toutes ces souscriptions dont la maison de Sévigné se pût plaindre; pour ce qui est de celui où je dis que vous avez été une bonne fortune pour monsieur votre mari, je ne sais pas s'il auroit eu la sincérité d'en convenir; mais je sais bien que vous l'auriez été d'un plus grand seigneur que lui et d'un homme de plus grand mérite; j'ai cela tellement dans la tête, que rien ne me le sauroit ôter.

Je croyois qu'après notre dernier combat je n'aurois jamais d'affaire avec vous, et particulièrement sur les portraits; mais je vois bien qu'il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

65.

Du cardinal DE RETZ *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Commerci, le 20 décembre 1668.

Si les intérêts de madame de Mecklenbourg [1] et de M. le maréchal d'Albret vous sont indifférents, Madame, je solliciterai pour le cavalier, parce que je l'aime quatre fois plus que la dame; si vous voulez que je sollicite pour la dame, je le ferai de très bon cœur, parce que je vous aime quatre millions de fois mieux que le cavalier; si vous m'ordonnez la neutralité, je la garderai : enfin, parlez, et vous serez ponctuellement obéie. Je ne suis point surpris des frayeurs de ma nièce; il y a long-temps que je me suis aperçu qu'elle dégénère; mais, quelque grand que vous me peigniez son transissement sur le jour de la conclusion, je doute qu'il puisse être égal au mien sur les suites, depuis que j'ai vu, par une de vos lettres, que vous n'avez ni n'espérez guère d'éclaircissements, et que vous vous abandonnez, en quelque sorte, au destin, qui est souvent très-ingrat, et reconnoît assez mal la confiance que l'on a placée en lui. Je me trouve en vérité, sans comparaison, plus sensible à ce qui vous regarde, vous et la petite, qu'à ce qui m'a jamais touché moi-même le plus sensiblement. Au reste, Madame, ne vous en prenez ni au cardinal dataire, ni à moi, de ce que l'on n'a rien fait encore pour Corbinelli. Un homme de la daterie, en qui je me fiois, a pris mon nom pour obtenir mille graces pour lui, et m'a trompé dans trois ou quatre chefs; s'il en a usé pour Corbinelli comme

[1] Elisabeth-Angélique de Montmorency, veuve de Gaspard de Coligni, duc de Châtillon, remariée en février 1664 à Christian-Louis duc de Mecklenbourg. C'est la fameuse duchesse de Châtillon, dont les galanteries et les intrigues occupent tant de place dans les *Amours des Gaules*. Il paroît que le procès fut gagné par le maréchal d'Albret. *Voyez* la lettre du 27 mars 1671.

il a fait pour d'autres, je doute que le nom de Corbinelli ait seulement été prononcé depuis ma première lettre. Il n'y a pas quinze jours que ce même homme m'écrivit une longue histoire sur cette affaire, et sur quelques autres que je lui avois recommandées, et j'ai découvert deux faussetés dans les détails qu'il me fait; ce n'est pas au sujet de Corbinelli, mais comme je vois qu'il ment sur le reste, je juge qu'il a pu encore mentir à cet égard; j' remédierai par le premier ordinaire, et avec toute la force qu'il me sera possible, vous ne pouvez vous imaginer le chagrin que cela m'a donné.

---

64. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 7 janvier 1669.

Il est tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponse sur la lettre où je vous donnois la vie, que j'étois en peine de vous, et je craignois qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner (comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée), je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paroissoit bonne à vous pour ne m'avoir point fait de réponse. Cependant vous me l'aviez faite, et l'on ne peut pas avoir été mieux perdue qu'elle ne l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable; et si j'eusse souhaité la perte de quelque chose, ce n'eût jamais été pour cette lettre-là. Vous me dites très-naïvement tous les écriteaux qui sont au bas de mes portraits; je suis persuadée que ceux qui en ont parlé autrement ont menti; mais celui où vous me louez sur l'amitié, qu'en dites-vous? J'entends votre ton, et je comprends que c'est une satire selon votre pensée; mais comme vous serez peut-être le seul qui la preniez pour une contre-vérité, et qu'en plusieurs endroits cette louange m'est acquise par des raisons assez fortes, je consens que ce que vous avez écrit demeure écrit à l'éternité; et pour vous, monsieur le Comte, sans recommencer notre procès ni notre combat, je vous dirai que je n'ai pas manqué un moment à l'amitié que je vous devois; mais n'en parlons plus, je crois que dans votre cœur vous en êtes présentement persuadé.

Pour notre chevalerie de Bretagne, vous ne la connoissez point; Le Bouchet qui connoît les maisons dont je vous ai parlé, et qui vous paroissent barbares, vous diroit qu'il faut baisser le pavillon devant elles.

Je ne vous dis pas cela pour dénigrer nos Rabutins, hélas! je ne les aime que trop, et je ne suis que trop sensiblement touchée de ne pas voir celui qui s'appelle Roger, briller ici avec tous les ornements qui lui etoient dus; mais il se faut consoler, dans la pensée que l'histoire lui fera la justice que la fortune lui a si injustement refusée; il ne faut donc pas que vous me querelliez sur le cas que je fais de quelques maisons, au préjudice de la nôtre: je dis seulement des Sévigné, ce qui en est, ce que j'en ai vu.

Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de M. de Grignan: il est vrai que c'est un très-bon et un très-honnête homme, qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage? Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion, signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que, par mon goût, vous seriez tout le beau premier de la fête. Bon Dieu! que vous y tiendriez bien votre place! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille fois je me dis en moi-même: Bon Dieu! quelle différence! on parle de guerre, et que le roi fera la campagne.

---

65. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 22 janvier 1669.

Je vous fais justice comme vous me la faites, ma belle cousine. Je vous ai écrit, et vous n'avez pas reçu ma lettre, tout cela est vrai. Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué sans y songer, et je vous apprends que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eûtes donné la vie, vous

baissâtes la pointe de votre épée, et je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que, s'il en fût arrivé autrement, j'eusse été le premier que vous eussiez fait mourir sans dessein. Quoique vous vous serviez encore moins de vos yeux que de votre épée, il y a des gens si maladroits qu'ils se font enferrer d'eux-mêmes, et nous en savons à qui vous avez percé le cœur, sans songer quasi qu'ils fussent au monde. Mais ne vous lasserez-vous jamais de me parler de ce que j'ai fait contre vous? Croyez-vous qu'il me soit fort agréable de me ressouvenir d'un si vilain endroit de ma vie? Non assurément, ma chère cousine, mais il m'est encore bien plus rude de voir que vous vous en ressouveniez si souvent.

Pour vous répondre sur les souscriptions de vos portraits, je vous dirai, avec ma sincérité ordinaire, qu'il y a eu un temps où je n'eusse cru parler qu'en contre-vérité de votre tendresse pour vos amis; mais je ne l'eusse pas fait écrire au bas de votre portrait, car, comme ces écriteaux regardent plus l'avenir que le présent, la postérité qui prend tout au pied de la lettre, auroit de l'estime pour vous, et ce n'eût pas été alors mon intention de lui en donner; ainsi vous pouvez juger de quel esprit j'ai dit du bien de vous. Je vous assure, ma chère cousine, que je ne m'en lasserai jamais, et que je n'y entendrai jamais de finesse. Je voudrois bien aussi que toute l'estime que vous me témoignez vînt de votre cœur; mais pourquoi n'en viendroit-elle pas? Il faut que je le croie malgré ma modestie, car je vous estime aussi, et puis l'état de ma fortune ne me permet pas de douter que mes flatteurs ne m'aient abandonné.

Je vous sais bon gré, ma chère cousine, du chagrin que vous avez de ne me pas voir à la cour en l'état où j'y devrois être, et il faut que je vous donne encore celui de vous ôter l'espérance que l'histoire me traite un jour mieux que n'a fait la fortune; car enfin vous savez que comme ceux qui l'écrivent sont pensionnaires de la cour, et qu'elle se compose sur les mémoires des ministres, elle ne dira pas de moi des vérités qui, après les maux qu'ils m'ont faits, les feroient accuser d'injustice; et par la même raison aussi, quand on y verra les éloges de beaucoup de héros indignes, ce seront des louanges que ces ministres auront fait donner à leur choix.

---

66. ***

Du même à la même.

A Bussy, ce 16 mai 1669.

J'ai tort, ma belle cousine, non pas de ne vous avoir point écrit sur le mariage de madame de Grignan, car je vous en avois assez témoigné ma joie; mais de n'avoir pas continué notre commerce de lettres; je vous en demande pardon. Si vous saviez combien je me veux de mal d'avoir si souvent tort avec vous, vous ne m'en voudriez point, car vous connoîtriez par-là que je ne pèche point contre les principes, et que mon cœur est pour vous comme il doit être. Enfin, je suis bien maudit que, vous ayant toujours aimée et estimée assez pour faire la plus grande passion du monde, j'aie passé une partie de ma vie à vous offenser; j'en ai tant de repentir, ma chère cousine, que je ne doute pas que je vous aille aimer éperdument : nous verrons si vous me gronderez pour cela comme vous faites pour le contraire.

Madame de Grignan a raison aussi de se plaindre de moi : c'est à elle à qui je devois, de nécessité, écrire après son mariage, et je lui en vais crier merci; j'avoue franchement ma dette. Il faut aussi que vous soyez sincère sur le sujet de M. de Grignan; de quelque côté qu'on nous regarde tous deux, et particulièrement quand il épouse la fille de ma cousine-germaine, il me doit écrire le premier; car je ne m'imagine pas que d'être persécuté, ce me doive être une exclusion à cette grace : il y a mille gens qui m'en écriroient plus volontiers, et cela n'est pas de la politesse de l'hôtel de Rambouillet. Je sais bien que les amitiés sont libres, mais je ne pensois pas que les choses qui regardent la bienséance le fussent aussi. Voilà ce que c'est que d'être long-temps hors de la cour, on s'enrouille dans la province.

Adieu, ma belle cousine, j'ai la plus grande impatience du monde de vous voir; n'allez pas croire que Paris ait aucune part à cela; venez seulement à Bourbilly, et vous verrez que je serai content.

67. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 4 juin 1669.

Pour vous dire le vrai, je ne me plaignois point de vous, car nous nous étions rendu tous les devoirs de la proximité dans le mariage de ma fille; mais je vous faisois une espèce de querelle d'Allemand pour avoir de vos lettres qui ont toujours le bonheur de me plaire; n'allez pas, sur cela, vous mettre à m'aimer *éperdument*, comme vous m'en menacez : que voudriez-vous que je fisse de votre *éperdument*, sur le point d'être grand-mère? Je pense qu'en cet état je m'accommoderois mieux de votre haine que de votre extrême tendresse; vous êtes un homme bien excessif : n'est-ce pas une chose étrange, que vous puissiez trouver de milieu entre m'offenser outrageusement, ou m'aimer plus que votre vie? Des mouvements si impétueux sentent le fagot, je vous le dis franchement : vous trouver à mille lieues de l'indifférence est un état qui ne vous devroit pas brouiller avec moi, si j'étois une femme comme une autre; mais je suis si unie, si tranquille et si reposée, que vos bouillonnements ne vous profitent pas comme ils feroient ailleurs.

Madame de Grignan vous écrit pour monsieur son époux; il jure qu'il ne vous écrira point sottement comme tous les maris ont accoutumé de le faire à tous les parents de leur épousée, il veut que ce soit vous qui lui fassiez un compliment sur l'inconcevable bonheur qu'il a eu de posséder mademoiselle de Sévigné : il prétend que, pour un tel sujet, il n'y a point de règle générale. Comme il dit tout cela fort plaisamment et d'un bon ton, et qu'il vous aime et vous estime avant ce jour, je vous prie, Comte, de lui écrire une lettre badine, comme vous savez si bien faire; vous me ferez plaisir, à moi que vous aimez, et à lui qui, entre nous, est le plus souhaitable mari, et le plus divin pour la société, qui soit au monde. Je ne sais pas ce que j'aurais fait d'un *Jobelin* qui eût sorti de l'académie, qui ne sauroit ni la langue ni le pays, qu'il faudroit produire et expliquer partout, et qui ne feroit pas une sottise qui ne nous fît rougir.

68. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 6 juin 1669.

Vous me mandez que je vous menace de vous aimer *éperdument*, que vous vous accommoderiez encore mieux de ma haine que de mon extrême tendresse, que je suis un homme bien excessif, que c'est une chose étrange que je ne puisse trouver de milieu entre vous offenser outrageusement, ou vous aimer plus que ma vie, et que des mouvements si impétueux sentent le fagot; voilà bien de l'aigreur, ma belle cousine, et je ne sais si je la mériterois quand je voudrois m'excuser du tort que j'ai eu autrefois avec vous; mais, assurément, je n'en suis pas digne aujourd'hui, et vous avez tort, à votre tour, quand vous insultez un homme qui se condamne, et qui, après avoir fait une espèce d'amende honorable, badine avec vous.

Je vous estime assez pour ne pas croire que vous en eussiez usé de la sorte, si l'on ne vous avoit échauffée; mais je vois bien que vous avez montré ma lettre à M. et à madame de Grignan, et que vous avez concerté avec eux la réponse que vous m'avez faite; elle est trop pleine d'injures contre moi et de louanges pour lui, pour que vous n'ayez pas eu dessein de lui plaire. Madame de Grignan m'écrit à peu près sur le même ton de panégyrique pour son mari; mais cet entêtement est plus excusable dans une femme nouvellement mariée que dans une belle-mère. Je vous le dis avec la même sincérité dont vous m'écrivez, ma belle cousine; vous êtes quelquefois (en tout bien tout honneur) aussi extrême que moi.

Au reste, ne vous alarmez pas encore trop de mon amour, si vous le prenez pour une menace; il n'y a rien que je ne fasse pour vous rassurer, et je vous haïrois plutôt que de ne vous pas mettre sur cela l'esprit en repos; mais je ne vous entends pas quand vous dites que des mouvements si impétueux sentent le fagot, et je n'ai jamais ouï dire que pour se brouiller avec sa cousine, ou pour l'aimer plus que la vie, on méritât d'être brûlé.

Madame de Grignan me mande, comme vous savez, que son mari, bien loin de comprendre qu'il dût commencer à m'écrire, trouve assez

mauvais que je n'aie pas daigné lui faire un compliment, parcequ'il s'est trouvé si heureux qu'il croyoit tout le monde obligé de le féliciter. Si je voulois, je lui répondrois que son mari, bien loin de nous faire voir qu'il se tient aussi heureux qu'elle me dit qu'il se croit, témoigne, en ne suivant pas l'usage reçu de tous les honnêtes gens, qu'il n'a pas trouvé les graces qu'il attendoit d'elle.

Mais je ne veux lui répondre autre chose, sinon que si une aussi bonne fortune que la sienne lui a fait tourner la tête, pour moi, qui ne suis pas si heureux, j'ai conservé toute ma raison, et que j'essaierai de m'en servir toujours en cette matière, et surtout en vous honorant et en vous aimant comme je dois.

---

69. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 9 juin 1669.

Ah! Comte, est-ce vous qui m'avez écrit la lettre que je viens de recevoir? J'étois si fort étonnée en la lisant, que j'en paroissois éperdue; je ne pouvois croire ce que je voyois. Est-il possible que la plus folle lettre du monde puisse être prise de cette manière par un homme qui entend aussi bien la raillerie que vous, et qui sauroit même donner de bonnes explications à une lettre, si elle en avoit besoin; mais je soutiens que la mienne parle toute seule. Vous m'écriviez des folies, et je vous en répondois; je badinois assez bien, ce me semble, sur les extrémités dont vous êtes capable sur mon sujet; je les exagérois pour mieux badiner; je trouvois que votre cœur étoit si loin de l'indifférence et si fort accoutumé à n'avoir que de la passion, ou de la haine, ou de la tendresse pour moi, que c'étoit justement à dire qu'il étoit né pour avoir de l'amour. Dit-on ces choses-là sérieusement? et pour l'expression de *sentir le fagot*, que vous avez prise dans toute sa force, je vous le pardonne: vous avez été autrefois dans une cabale où il n'en falloit rien diminuer; mais je pensois que vous sussiez qu'on l'avoit rendue un peu moins terrible, et qu'on s'en servoit moins communément pour expliquer des choses extraordinaires. *Cela sent bien le fagot*, c'étoit à dire cela sent bien son homme qui auroit été amoureux de moi, si je l'avois laissé faire, et qui le seroit encore, pour peu que je l'en priasse. Et tout cela, bon Dieu! peut-il être autre chose qu'un jeu? Cependant vous me rassurez en me disant qu'il est aisé de me tirer de peine là-dessus; vous trouvez que je vous dis des injures; vous trouvez qu'un cousin qui aimeroit sa cousine ne mériteroit pas d'être brûlé; vous trouvez que je suis entêtée de Grignan; vous tenez votre gravité. Comte, est-ce vous, encore une fois? Gardez ma lettre, je vous prie; relisez-la, démontez votre sérieux, représentez-vous combien nous aurions ri de tout cela; mais ce n'est plus vous. J'étois vive et gaie en écrivant ma lettre, et je ne doutois point qu'elle ne vous divertît dans votre solitude, puisqu'elle me réjouissoit ici; j'y attendois une réponse encore plus enjouée, s'il se pouvoit; et je vous jure que j'ai cru, en lisant votre lettre, que je ne lisois ou que je n'entendois pas bien. Nous avions trouvé quelque chose de plaisant à renverser tout l'ordre gothique des familles et à vous faire écrire un compliment le premier. Je vous jure qu'il y avoit ici une lettre tout écrite que nous n'avons pas voulu envoyer; nous n'avons point fait tant de façon pour tous nos parents de Bretagne; ils ont reçu des lettres de nous. On vouloit badiner avec vous, et vous en êtes à cent lieues loin. Est-ce vous, comte, qui n'avez point aimé ma dernière lettre? est-ce vous qui m'avez répondu ce que voilà? N'espérez pas que je vous parle d'autre chose que de ma lettre; je garderai la vôtre, et j'espère que quelque jour vous reviendrez dans ce bon sens qui étoit si agréable et si droit. Non seulement je n'ai pas reconnu mon sang dans votre style, mais je n'y ai pas reconnu le vôtre; si cela duroit, nous pourrions nous faire saigner tant qu'il nous plairoit, sans crainte de nous affoiblir l'un l'autre.

N'avez-vous point écrit au roi au commencement de cette guerre; ne me supprimez pas le plaisir de voir ce que vous lui mandez.

---

70. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 12 juin 1669.

Avant que de répondre à votre dernière lettre, ma chère cousine, je vous déclare que je suis le

plus content du monde de vous, et que, quand vous devriez dire que je suis un homme d'extrémités, je vous aimerai et je vous estimerai toute ma vie. Avec tout cela, trouvez bon qu'avec tout le respect et toute la douceur imaginable je justifie mon procédé.

Quoique avant et après le mariage de madame de Grignan je m'attendisse à une lettre de monsieur son mari, et qu'il ne m'entrât point dans la tête qu'on pût plaisanter sur cela, je n'en disois mot, espérant un jour vous en faire mes plaintes, lorsque madame de Bussy me manda que vous lui aviez témoigné trouver étrange que je ne vous eusse point écrit après ce mariage, et particulièrement que je n'en eusse point fait de compliment à madame de Grignan; et sur cela je vous écrivis une lettre que vous me mandez qui étoit fort badine : en effet, tout ce qui vous regardoit l'étoit extrêmement; mais vous ne sauriez disconvenir que l'article de M. de Grignan ne fût sérieux; vous pourriez le voir encore si vous aviez gardé ma lettre, et pour moi, je m'en souviens mot pour mot. Cela étant, vous savez trop bien vivre pour répondre en badinant à un endroit où on a parlé tout de bon; aussi ne l'avez-vous pas fait, et quoique vous ayez affecté un air de raillerie, vous l'avez mêlé de choses sérieuses; comme, par exemple, quand vous me priez d'écrire à M. de Grignan pour l'amour de vous que j'aime: peut-on prendre cela comme une plaisanterie! Non, il n'est pas possible; du reste, il ne faut pas que vous prétendiez me persuader que je n'entends point raillerie : je ne l'ai jamais si bien entendue que je fais, et je ne me suis jamais si peu laissé aller au chagrin que la fortune m'a voulu donner; mais surtout je n'ai jamais eu tant de disposition à vous aimer que j'en ai, je n'oserois plus dire ce terrible mot d'*éperdument*, mais, à vous bien aimer. Au nom de Dieu, ma chère cousine, ne me donnez pas sujet de la vouloir changer.

---

71. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 8 août 1669.

Puisque vous m'assurez que vous avez autant d'esprit qu'à l'ordinaire, je m'en vais vous écrire, avec promesse que si je ne suis jamais assez heureuse pour vous voir, et que vous soyez d'assez bonne humeur pour vous laisser battre, je vous ferai rendre votre épée aussi franchement que vous l'avez fait rendre autrefois à d'autres. Vous voyez que je n'ai pas oublié la journée *des combats singuliers*, ou, pour mieux dire, tout le voyage, dont je fais si souvent une très-agréable commémoration; vous croyez bien que, m'en souvenant comme je fais, je n'ai pas de peine à croire que personne n'a plus d'esprit que vous, et c'est aussi ce qui m'a fait crier *miséricorde*, quand j'ai cru vous avoir vu moins badin et moins intelligent qu'à l'ordinaire. Je finis cette guerre jusqu'à ce que nous soyons en présence; cependant souvenez-vous que je vous ai toujours aimé naturellement, et que je ne vous ai jamais haï que par accident.

---

72. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 12 août 1669.

Il n'est pas nécessaire que nous soyons en présence, ma chère cousine, pour que je vous rende les armes; je vous enverrai de cinquante lieues mon épée, et l'amitié me fera faire ce que la crainte fait faire aux autres; mais vous étendez un peu vos privilèges, et vous avez raison, à mon avis, de la même chose où tout le monde auroit tort. Comptez-moi cela, il en vaut bien la peine, et vous pouvez juger par vous-même si c'est un petit sacrifice que celui de son opinion : nous en dirons sur cela quelque jour davantage; cependant croyez bien que je vous aime et que je vous estime plus que tout ce que je connois de femmes au monde.

---

73. ***

Du même à la même.

A Chaseu, ce 3 avril 1670.

Je vous assure, ma chère cousine, que j'ai été fort aise que M. Frémiot vous ait donné du bien en mourant, mais si sa chère moitié l'avoit assez aimé pour s'enfermer dans un même tombeau, ma joie auroit été entière; elle devroit avoir honte de survivre à un si honnête homme que celui-là. Cepen-

dant, comme vous mandez à madame de Toulongeon, vous êtes toutes deux en état d'attendre; il ne vous faut que de la patience, et pour moi je la compte pour rien, dont bien me prend.

---

74. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 16 avril 1670.

Je reçois votre lettre, mon cousin; vous êtes toujours honnête et très-aimable, je ne vais guère loin chercher dans mon cœur, pour y trouver de la douceur pour vous.

Enfin, n'abusez pas, Bussy, de mon secret,
Au milieu de Paris il m'échappe à regret,
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus contenir la lettre que j'ai lue.

Je vous remercie de m'avoir rouvert la porte de notre commerce qui étoit tout démanché. Il nous arrive toujours des incidents, mais le fonds est bon; nous en rirons peut-être quelque jour. Revenons à M. Frémiot, notre cousin; n'est-il pas trop bon, ce président, d'avoir pensé en mourant à me donner son bien lorsque j'y pensois le moins? Je l'aimois fort, et j'y joins présentement une grande reconnoissance; de sorte que ma douleur est véritable. Cela est honteux, comme vous dites, que la présidente survive à un si admirable mari. C'est tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu, je vous souhaite une patience qui triomphe de vos malheurs. Vous ne voulez pas que je vous parle de ma fille, et moi j'en veux parler. Elle est grosse et demeure ici pour y faire ses couches; son mari est en Provence, c'est-à-dire, il s'y en va dans trois jours.

---

75. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 21 avril 1670.

Il faut que je vous l'avoue, ma belle cousine, il m'ennuyoit si fort de ne vous plus écrire, quand M. Frémiot est venu à mourir, que, pour peu qu'il eût tardé, je vous aurois consolée de la mort de quelque personne vivante, ou je me serois réjoui avec vous de quelque succession imaginaire; mais la fortune me tua le pauvre président à point nommé. S'il ne m'a laissé du bien en mourant, comme à vous, au moins lui ai-je l'obligation de m'avoir fourni un prétexte de recommencer notre commerce; c'est le seul bien qu'il m'a fait, que j'estime fort, ma chère cousine, et après le fonds de terre, je ne trouve rien de meilleur.

Il est vrai qu'il est surprenant de voir qu'ayant de l'agrément l'un pour l'autre, et un bon fonds, il arrive de temps en temps des riottes entre nous deux; mais, quand j'y fais un peu de réflexions, je ne trouve pas que nous nous en devions plaindre; au contraire, je crois que ce sont des *saupiquets* en amitié, laquelle, dans un long commerce, seroit trop fade sans de petites brouilleries; nous en rirons bien quelque jour.

Je ne sais pas si ma patience triomphera de mes malheurs, comme vous le souhaitez; mais elle est extrême, et, quoique je fasse toujours des pas du côté de la cour, je suis, sur le succès, d'une tranquillité qui n'est pas imaginable. Je ne doute pas que, si mes ennemis l'apprenoient, ils ne disent que je suis insensible, et que les gens de courage ne souffrent pas si patiemment que je fais; et je vois bien qu'ils m'estimeroient davantage, si je prenois les affaires assez à cœur pour me perdre ou en mourir.

Voulez-vous que je vous fasse un des petits raisonnements dont je me console quelquefois, ma chère cousine? Ecoutez: il y a des disgraces sourdes, il y en a d'éclatantes. J'ai été sept ou huit ans à la cour avec une de ces premières, et, de l'heure qu'il est, mille gens que l'on croit heureux en souffrent de pareilles. Pour moi, j'aimois mieux alors être mal à la cour que d'être chassé, parce que j'espérois toujours de me raccommoder; mais je vois bien maintenant qu'avec les ennemis que j'avois la chose étoit impossible; et cela étant ainsi, une demi-disgrace qui dure long-temps est insupportable; c'est une mort de langueur qui fait plus de peine qu'une démission de charge, qui, après cent mille dégoûts, est une espèce de coup de grace. Voilà, entre autres, les réflexions qui me mettent l'esprit en repos; je ne sais si elles feroient le même effet à tout le monde; mais enfin mon bonheur, c'est que j'en suis persuadé.

Vous avez deviné; je ne voulois point vous parler de madame de Grignan, parceque je n'étois point content d'elle, et ma raison est que je n'ai jamais aimé les femmes qui aimoient si fort leurs maris: encore me mandez-vous une chose qui ne la raccommodera pas avec moi, c'est sa grossesse; il faut que ces choses-là me choquent étrangement, pour altérer l'inclination naturelle que j'ai toujours eue pour mademoiselle de Sévigné.

---

76. *

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 7 mai 1670.

J'ai sur le cœur de n'avoir rien dit à ma nièce de Bussy, cette pauvre enfant que j'ai vue pas plus haute que cela: réparez donc mes torts. J'ai reçu votre lettre, et je suis fort aise que les cendres du pauvre président aient réchauffé notre commerce. Nous avons ici M. de Corbinelli; j'en ai une joie sensible, et, parce que je juge de vous par moi, je me réjouis avec vous de celle que vous aurez de le voir.

Madame de Grignan est si indigne de votre amitié, elle aime tant son mari, elle est si grosse, que je n'ose vous dire qu'elle se souvient fort de vous. Raillerie à part, elle vous aime et vous honore infiniment.

Adieu, Comte; j'ai une si bonne compagnie autour de moi, que je n'ose m'embarquer à vous en dire davantage.

---

77. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 mai 1670.

J'ai fait votre paix avec votre nièce de Bussy; mais nous sommes aussi étonnés de ce qui vous a fait souvenir d'elle, lorsqu'on ne vous en parloit pas, que de ce qui vous la fait oublier; j'attends ici M. de Corbinelli avec une impatience extrême. Nous en dirons de bonnes. Que n'êtes-vous en tiers; j'entends ici avec nous deux, car à Paris nous n'y serions pas si à l'aise. Vous êtes trop distraits, vous autres gens du monde; vous n'appuyez pas sur les plaisirs, comme nous autres hermites; vous ne les prenez qu'en courant, et cela fait qu'on n'en a pas tant avec vous. Après sept ou huit jours de séjour, nous vous laisserions retourner dans votre chaos, car nous savons que la nature se plaît dans la diversité.

Le voyage de M. de Grignan, en Provence, pourroit bien raccommoder madame de Grignan avec moi. Je vous déclare que je ferai toujours la moitié du chemin. J'oublierai aisément toutes les amitiés qu'elle a faites à son mari, et même sa grossesse, pourvu que je voie quelque apparence d'une meilleure conduite à l'avenir. A moins que cela, je ne l'aimerai que malgré moi, car je ne saurois m'empêcher de l'aimer. Adieu, ma belle cousine, écrivons-nous souvent, et badinons toujours. Nous sommes bien meilleurs ainsi que d'autre manière.

78.

De M. DE CORBINELLI *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 17 mai 1670.

Madame de Sévigné et moi avons chacun une réponse à vous faire, et nous avons résolu de la mettre en une seule. Je vous dirai donc, pour ma part, qu'une de mes plus grandes joies ici a été de songer que je m'en retournerois par chez vous. Je serai huit jours à Châtillon, et je me laisserai gouverner par M....... J'ai une violente envie de vous raccommoder tous deux, et de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales et politiques: nous poserons en fait les deux espèces de disgraces dont vous parlez à madame de Sévigné. Je suis venu ici examiner cette vérité, et je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la cour, et sont près d'être comme nous; les autres croient être comme nous, et sont près d'être favoris; d'autres ne sont rien, et se ruinent courageusement à attendre un malheur décidé. Je vous conterai toute l'histoire des Petites-Maisons, et je vous ferai voir démonstrativement que ceux qu'on croit vous devoir plaindre vous doivent envier. Fiez-vous en moi; nous comptons là-dessus en Languedoc.

Après cela, je vous dirai mille autres choses qui vous pourront rendre supportable un séjour de quelques heures. Préparez-vous donc à savoir gré au roi de votre éloignement de la cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

---

79. *

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 17 juin 1670.

Allons, je le veux, monsieur le Comte, je vous écrirai quand vous m'écrirez, ou quand la fantaisie m'en prendra. Je pense qu'il ne faut rien de plus réglé à des conduites aussi dégingandées que les nôtres. C'est un assez bon miracle que nos fonds soient bons, sans nous demander des dehors fort réguliers. Au reste, je vous déclare que, selon les gens, je fais un grand secret du mien; j'ai hasardé deux ou trois fois de le dire sans choix; j'ai tant trouvé d'hélas! d'admirations, de signes de croix, et même des discours fâcheux de moi, dans mon chemin, que je me résolus de choisir les gens à qui je fais cette confidence; vous êtes de ce nombre, car je m'imagine qu'en votre faveur vous voudrez bien excuser les retours de mon cœur pour vous, quand même vous auriez vu des lettres que j'ai retrouvées depuis peu, où vous me remerciez avec chaleur et reconnoissance de la véritable envie que j'avois de vous avancer de l'argent sur notre oncle de Châlons; et ensuite la querelle d'Allemand se forma sur ce que vous trouvâtes qu'on pouvoit faire sur moi une fort jolie satire. Je vous mets donc du nombre de ceux qui veulent bien m'excuser; M. de Corbinelli en est aussi; il a des tendresses pour vous qui rallumeroient les miennes quand je n'y serois pas disposée. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaisir de le voir. Pour moi, j'ai derrière celui de l'avoir vu, dont je suis au désespoir; car, en un mot, son esprit est fait pour plaire au mien. Je n'avois rien trouvé en son absence qui pût me consoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainsi je perds ma joie et la douceur de ma vie en le perdant. J'admire par quels enchaînements sa destinée le porte à deux cents lieues de moi, et son intérêt m'y fait consentir contre le mien propre. Adieu, Comte, écrivons-nous, et prenons courage contre nos ennemis. Pensez-vous que je n'en aie pas, moi qui vous parle? Je fais mes compliments à toutes vos dames. Madame de Grignan vous fait les siens de très-bonne grace. Je ne suis pas accoutumée à la voir grosse; j'en suis scandalisée aussi bien que vous.

De M. DE CORBINELLI. *

Vous êtes deux vrais Rabutins, nés l'un pour l'autre. Dieu vous maintienne en parfaite intelligence. Mais où vous irai-je prendre à Chaseu, moi qui n'irois pas chercher à cheval une couronne à une demi-lieue? Nous verrons pourtant. Quand je serai à Châtillon, je vous manderai mon arrivée. Cependant croyez qu'il est impossible d'être plus votre serviteur que je le suis.

---

80. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 25 juin 1670.

Je ne sais pas, ma belle cousine, quelle idée vous vous êtes faite de ma régularité; mais ceux qui en ont eu avec moi se sont toujours loués de la mienne, et pour nos conduites, je ne vois pas qu'elle soient si dégingandées que vous me mandez; pour moi, je suis très-satisfait de la vôtre, et je crois bien que vous ne l'avez condamnée que pour avoir prétexte de dauber la mienne. Il est vrai que celle-ci est détestable, si vous en jugez par le succès; mais moi, qui ne suis pas de ceux qui croient aveuglément qu'on a tort dès qu'on est malheureux, je ne trouve pas ma conduite si dégingandée que vous croyez.

Vous voulez bien que je vous dise franchement que votre lettre me paroît venir d'une personne intriguée, et à qui ses ennemis (comme vous dites que vous en avez) ont donné du chagrin. Il vous ont même donné un peu d'aigreur contre moi, qui n'en puis mais; car, à quel propos, je vous prie, me venir reprocher l'argent que vous m'avez voulu avancer, et la satire que j'ai faite? Est-il question de cela? Vous ai-je obligée, par mes lettres, à me dire la moindre chose approchante de ces rudesses. Vous avez peut-être reparlé avec M. de Corbinelli de

ces affaires, et, toute pleine de la chaleur qu'elles vous ont donnée, vous m'écrivez des choses désagréables, à moi qui ne songe à rien de vous qu'à recevoir quelque lettre enjouée pour réponse à celle que je vous avois écrite sur ce ton. Je voudrois bien que vous me dissiez combien de temps ces *recommencements-là* doivent encore durer, afin que je m'y attende.

Je ne pense pas que vous vouliez dire que j'aie tort de me plaindre, puisque vous avez dit à Breban de me mander que je ne me fâchasse point de ce que vous m'écrivez; il valoit mieux ne me pas offenser que de me faire satisfaction; vous deviez jeter cette lettre au feu, et attendre à me faire réponse que vous eussiez été en meilleure humeur; mais vous avez mieux aimé hasarder de perdre votre ami que de perdre vos peines; cela n'est pas d'une bonne conscience; si je cherchois noise, vous m'auriez fourni en cet endroit un beau sujet de garder contre vous quelque chose sur mon cœur; mais, après vous avoir dit mon grief, je vous déclare que je ne vous aime pas moins que je faisois; je vous prie aussi de prendre un peu plus garde une autre fois à ne pas blesser l'amitié que vous me devez. M. de Corbinelli a raison de m'aimer, car il sait bien que je l'aime extrêmement. Je me réjouis fort de le voir, et je vous plains de ce que vous ne le verrez de long-temps. Je ne doute pas que vous n'ayez des ennemis; je le sais par d'autres que par vous; mais quoi qu'on m'ait mandé, je ne crois pas votre conduite aussi dégingandée qu'on dit, et je ne condamne pas les gens sans les entendre.

Je rends mille graces à madame de Grignan de son souvenir; je ne saurois bonnement dire le sujet que j'ai de me rattendrir pour elle; mais elle me paroit plus aimable de jour en jour, et je sens que je l'aime beaucoup plus que je ne faisois il y a trois mois.

A M. DE CORBINELLI. ***

Grondez un peu notre amie, afin de m'épargner la peine de me plaindre jamais d'elle à elle-même. Un tiers a meilleure grace de le faire que l'intéressé; je vous promets, à la pareille, de lui laver la tête quand elle vous offensera; ne croyez pas en être à couvert, car, quoique vous n'ayez pas, comme moi, de péché originel à son égard, défiez-vous de l'avenir; *toute femme varie*, comme disoit François Ier; et puis, si elle vous écrivoit en méchante humeur, elle pourroit vous dire quelque rudesse, et alors je ferois merveille de la redresser. Si je ne suis pas encore à Bussy, quand vous arriverez à Châtillon, écrivez-moi un mot par Gardien; je vous enverrai une chaise, car je ne présume pas si fort du plaisir que vous aurez de me voir, que je veuille vous le faire acheter par la moindre incommodité du monde; pour moi je meurs d'impatience de vous voir.

81.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE GRIGNAN [1].

A Paris, mercredi 25 juin 1670.

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde; j'y aurois fait plus tôt réponse, si je n'avois su que vous couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime toujours très-tendrement, et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content.

Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroit très-vif de sa part; je ne crois point qu'on puisse plus aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et entière, avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile, mais je sais bien demander conseil et le suivre; et ma fille, de son côté, contribue fort à sa conservation.

J'ai mille compliments à vous faire de M. de La Rochefoucauld [2] et de son fils [3]; ils ont reçu tous les vôtres. Madame de La Fayette vous rend mille

[1] M. de Grignan étoit depuis peu en Provence, où le service du roi l'avait obligé de se rendre. Madame de Grignan étoit demeurée à Paris, à cause de sa grossesse.

[2] François, duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*.

[3] Le prince de Marsillac.

graces de votre souvenir, aussi bien que ma tante[1], et mon abbé [2], qui aime votre femme de tout son cœur : ce n'est pas peu, car si elle n'étoit pas bien raisonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle***, je vous conjure de le faire : vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frère; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet, il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à madame Fouquet une lettre de son mari; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire; vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas[3] est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner quand il aura besoin de votre service : il est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire assez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très cher Comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

---

82. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 6 juillet 1670.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière y a mis. Je ne l'eus pas plutôt écrite que je m'en repentis. M. de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer, mais je ne voulus pas perdre ma lettre, toute méchante qu'elle étoit, et je crus que je ne vous perdrois pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque chose de plus. Nous ne nous perdons point, de notre race : nos liens s'alongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune : après mon expérience, je pouvois bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étois de méchante humeur d'avoir retrouvé dans mes paperasses ces lettres que je vous dis. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire; je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Je le dis à notre homme (*à Corbinelli*); si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble. Nous voilà donc raccommodés. Vous seriez bien heureux si nous étions quittes : mais, bon Dieu! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous paierai jamais! Vous me donnez un trait en me disant que j'ai des ennemis et qu'on vous a mandé que ma conduite étoit dégingandée. Vous feignez qu'on vous l'a écrit; je parie que cela n'est pas vrai. Hélas! mon cousin, je n'ai point d'ennemis, ma vie est tout unie, ma conduite n'est point dégingandée (puisque *dégingandée* y a). Il n'est point question de moi : j'ai une bonne réputation, mes amis m'aiment, les autres ne songent pas que je sois au monde; je ne suis plus ni jeune ni jolie, on ne m'envie point; je suis quasi grand'mère, c'est un état où l'on n'est guère l'objet de la médisance : quand on a été jusque là sans se décrier, on se peut vanter d'avoir achevé sa carrière.

M. de Corbinelli vous dira comme je suis, et, malgré mes cheveux blancs, il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout son cœur, et je vous jure aussi que je n'aime personne plus que lui. Son esprit, son cœur et ses sentiments me plaisent au dernier point. C'est un bien que je vous dois; sans vous je ne l'aurois jamais vu. Vous l'aurez bientôt; vous serez bien aise de causer avec lui. Il vous dira la mort de MADAME, c'est-à-dire, l'étonnement où l'on a été en apprenant qu'elle a été malade et morte en huit heures, et qu'on perdoit avec elle toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la cour. Je crois que vous aurez été aussi surpris que les autres. Adieu, Comte, point

[1] Henriette de Coulanges, marquise de La Trousse, sœur de Marie de Coulanges, mère de madame de Sévigné.

[2] Christophe de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, abbé de Notre-Dame de Livry.

[3] Charles, comte de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche, et l'un des hommes de son temps les plus distraits. Il avait contribué au mariage de mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan. (*Voyez* la lettre de M. de Brancas à madame de Grignan, dans la lettre de madame de Sévigné, du 2 septembre 1676.)

de rancune, ne nous tracassons plus! Je suis bien aise que vous reveniez pour ma fille. Demandez à M. de Corbinelli combien elle est jolie. Montrez-lui ma lettre afin qu'il voie que si je fais les maux, je fais les médecines.

---

83. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 juillet 1670.

Je suis bien aise, ma belle cousine, que vous confessiez que vous avez eu tort. Cela me marque un bon cœur, et m'oblige de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avois d'abord pensé. La lettre que je viens de recevoir de vous est aussi agréable que la précédente l'étoit peu. Votre retour me paroît si plaisant, que je vous permets encore de m'offenser, pourvu que vous me promettiez une pareille satisfaction : aussi bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reste. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous soyons bientôt quittes. Je meurs d'impatience d'être assuré que je n'essuierai jamais de mauvaise humeur de vous. Je ne vous ai point menti quand je vous ai dit que je savois que vous aviez des ennemis; premièrement, vous me l'aviez écrit dans votre *Épître chagrine*, mais, outre cela, on me l'a mandé d'ailleurs. Quoique votre modestie vous fasse dire que vous n'êtes ni jeune ni belle, et quoique vous ne vous puissiez sauver par-là si vous donniez lieu de parler, ce n'est pas sur cela qu'on a parlé de vous, mais je suis bien ridicule de vouloir vous apprendre ce qu'assurément vous savez avant moi : on ne manque pas de gens, au pays où vous êtes, qui avertissent les amis des calomnies aussi bien que des vérités qu'on dit d'eux. Je ne vous en dirai donc pas davantage, sinon qu'à quelques petits reproches près, dont vous m'avez un peu trop souvent fatigué, je vous trouve une dame sans reproche, et que j'ai la meilleure opinion du monde de vous.

Cependant je vous assure que la mort de MADAME m'a surpris et affligé au dernier point. Vous savez combien agréablement j'étois autrefois avec elle. Toutes mes persécutions m'avoient encore attiré de sa part mille amitiés extraordinaires, que je vous conterai un jour. Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachés, ce sont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune, quand je vois que ceux qui peuvent faire enrager les autres, et qui par leur grandeur sont à couvert des représailles, ne le sont pas des coups du ciel. Vivons seulement, ma belle cousine, et nous en verrons bien d'autres. Je suis tout revenu pour madame de Grignan, et ce que m'en dira M. de Corbinelli ne peut augmenter la tendresse que j'ai pour elle, à moins qu'il ne m'assurât qu'elle est brouillée avec son mari; car, en ce cas-là, je l'aimerois mieux que ma vie. Adieu, ma belle cousine, ne nous tracassons plus. Quoique vous m'assuriez que nos liens s'alongent de notre race, et qu'ils ne se rompent point, ne vous y fiez pas trop : il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent. Pour moi, j'aime la douceur : je suis comme le frère d'Arnolphe, *tout sucre et tout miel.*

84.

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6 août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière ? Peut-on vous aimer plus tendrement ? Peut-on avoir des sentiments plus chrétiens ? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous. Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs ? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille; mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres, et d'autant plus que je le vois de plus près; et qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne thèse qui me fera lapider un jour, c'est que le public n'est ni fou ni injuste : madame de Grignan doit être trop contente de lui pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables; je me réjouis que vous

soyez guéri, pour l'amour de vous et pour l'amour d'elle. Je vous prie, que si vous avez encore quelque bourrasque à essuyer de votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille soit accouchée. Elle se plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle. Je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici. Rien n'étoit plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle étoit; et rien ne sera si bon pour sa santé, ni même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit, après cela, devenir folle et coquette, elle le seroit plus d'un an avant qu'on pût le croire, tant elle a donné bonne opinion de sa sagesse. Je prends à témoin tous les Grignans qui sont ici de la vérité de tout ce que je dis. La joie que j'en ai a bien du rapport à vous, car je vous aime de tout mon cœur, et suis ravie que la suite ait si bien justifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle; ce seroit aller sur les droits de ma fille. Je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

85.

Au même.

A Paris, vendredi 15 août 1670.

Si je vous écris souvent, vous n'avez pas oublié que c'est à condition que vous ne me ferez point de réponse; et, dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que M. le commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan; et je vois, ce me semble, un fonds pour vous qui ne seroit point pour un autre. Je vois un commerce si vif entre vous et une certaine dame, qu'il seroit ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse, vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, et ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, et que je n'en souhaiterois pas davantage. Jouissez de ce plaisir, et n'en soyez pas ingrat. S'il y a une petite place de reste dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner, car vous en avez une très grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié, si j'ai la dernière application pour sa santé, et si je souhaite que toute la barque arrive à bon port : si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentiments. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville! elle vient d'accoucher d'un garçon qui paroît avoir trois mois. Ma fille disoit tout-à-l'heure : Ah! que je suis fâchée! la petite Deville a pris mon garçon; il n'en vient point deux dans une même maison. Je lui ai donné, c'est-à-dire à ma fille, un livre pour vous; vous le trouverez d'une extrême beauté; il est de l'ami intime [1] de Pascal; il ne vient rien de là que de parfait : lisez-le avec attention. Voilà aussi de très beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille; enfin ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé.

86.

Au même.

A Paris, vendredi 12 septembre 1670.

Ce n'est point pour entretenir un commerce avec vous, j'en ferois scrupule, sachant de quelle sorte vous êtes accablé de celui de madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de si grandes lettres : je n'ai jamais rien vu de si vif, et je crois que, pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fût avec vous; voilà où vous réduit son importunité. Elle est présentement séparée de nous au coin de sa chambre, avec une petite table et une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de Coulanges, ni moi, nous soyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au désespoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme si jalouse ni si envieuse. Elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé; et quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme et un enfant gais et gaillards,

[1] M. Nicole.

je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espère que tout ira bien; il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très cher. Je vous défends de m'écrire, mais je vous conjure de m'aimer. Pour moi, je vous aime ; il y a si long-temps que je ne crois plus qu'il soit besoin de vous le dire.

M. DE COULANGES *au même.*

Vous avez beau dire et beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très aise que vous soyez content de l'intendant et de l'intendante de Lyon [1]. Ils sont charmés de vous l'un et l'autre; il n'est pas jusqu'à ma petite belle-sœur [2] qui ne nous écrive mille belles choses de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponse : souffrez seulement que, me trouvant ici quand on vous écrit, je vous assure toujours que vous n'avez point de serviteur qui vous soit plus acquis que moi.

Madame votre femme est belle comme un ange. Madame votre femme vit comme un ange; et, s'il plaît à Dieu, elle accouchera heureusement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puisque vous êtes content de ma belle-sœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre province : elle est nièce de M. Le Tellier, et cousine-germaine de M. de Louvois.

[1] M. et madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée étoit femme de M. de Coulanges.

[2] Mademoiselle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M. du Gué-Bagnols, intendant de Flandre, son cousin.

87.

Au même.

A Paris, mercredi 19 novembre 1670.

Madame de Puisieux dit que, si vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille et moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'Arsenal; elle sentit de petites douleurs; je voulus, au retour, envoyer quérir madame Robinet; elle ne le voulut jamais. On soupa, elle mangea très-bien : M. le coadjuteur [1] et moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement; elle s'y opposa encore d'une façon qui nous persuadoit qu'elle n'avoit qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allois envoyer, malgré elle, querir la Robinette, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles; des cris si violents, si perçants, que nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avoit point de sage-femme : nous ne savions tous où nous en étions; j'étois au désespoir. Ma fille demandoit du secours et une sage-femme; c'étoit alors qu'elle la souhaitoit : ce n'étoit pas sans raison; car, comme nous eûmes fait venir en diligence la sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart d'heure après. Dans ce moment, Pequet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinette arriva un peu étonnée; c'est qu'elle s'étoit amusée à accommoder madame la duchesse, pensant en avoir pour toute la nuit. D'abord *Hélène* [2] me dit : Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au coadjuteur; et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses, quand nous songeons que tout l'été nous avons fait *des béguins au Saint Père* [3], et qu'après de si belles espérances, *la signora met au monde une fille.* Je vous assure que cela rabaisse le caquet. Rien ne console que la parfaite santé de ma fille; elle n'a pas eu la fièvre de son lait. Sa fille a été baptisée et nommée *Marie-Blanche* [4]; M. le coadjuteur pour M. d'Arles [5]; et moi pour moi. Voilà un détail qu'on haïroit bien pour des choses indifférentes; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier président de Provence [6] est revenu exprès

[1] Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

[2] Une des femmes de madame de Sévigné.

[3] *Voyez* le conte de l'*Hermite*, par Lafontaine.

[4] La même qui, dans la suite, fut religieuse aux Dames de Sainte-Marie d'Aix, et y mourut âgée de 62 ans.

[5] François Adhémar de Monteil, archevêque d'Arles, commandeur des ordres du roi, oncle de M. de Grignan.

[6] M. de Forbin d'Oppède.

de Saint-Germain pour faire son compliment ici ; jamais je n'ai vu de si grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore ? Oserai-je le dire ? Je crois que la santé de votre chère épouse vous en consolera : c'est que notre aimable duchesse de Saint-Simon a la petite-vérole si dangereusement que l'on craint pour sa vie. Adieu, mon cher ; je laisse à votre pauvre cœur à démêler tous ces divers sentiments ; vous savez les miens il y a long-temps sur votre sujet. Les médisants disent que Blanche d'Adhémar ne sera pas d'une beauté surprenante ; et les mêmes gens ajoutent qu'elle vous ressemble : si cela est, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

88.

Au même.

A Paris, mercredi 26 novembre 1670.

Vous avez une lettre de votre chère femme ; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire ? Ce n'est aussi que pour vous dire que madame la duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avoit reçu tous ses sacrements, et l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement, vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir ; elle croyoit que le petit de Noirmoutier [1] dût être aveugle ; elle avoit fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes ; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident : tout d'un coup on lui vient dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux, que la fluxion avoit mis hors de la tête, y étoient rentrés heureusement comme si de rien n'étoit : là-dessus, elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées ; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle avant que les neuf jours soient passés. Enfin nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle n'en fût malade.

[1] Antoine-François de La Trémouille, duc de Noirmoutier, il étoit alors âgé de 18 ans.

M. le Grand et le maréchal de Bellefond courent lundi dans le bois de Boulogne, sur des chevaux vites comme des éclairs : il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

89.

Au même.

A Paris, vendredi 28 novembre 1670.

Ne parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison ; elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille [1], et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connois les manières des provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions ; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentiments, et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le temps ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille : depuis quelques jours il est fort adouci, et, pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire ; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir : la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire ; on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il seroit honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont pas de moi seule : plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez pas trompé. Votre

[1] Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque et comte de Beauvais, cardinal et grand-aumônier de France.

famille en est persuadée : nous voyons les choses de plus près que vous; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier président de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès, aussitôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire son compliment : on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui; il nous a parlé le plus franchement et le mieux du monde sur l'affaire que vous ferez proposer à l'assemblée (*des États de Provence*) : il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, et qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ses conseils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent; on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le sont point; on est alors fort honteux de s'être trompé; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher Comte, je me fonde en raison, et je vous importune.

Madame de Coulanges m'a mandé que vous m'aimiez; quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence, et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour ***, il m'en est revenu de grands compliments. Le roi a eu pitié de lui; il n'est plus sur les galères, il n'a plus de chaîne, et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le roi de cette justice et de cette bonté.

90.

Au même.

A Paris, mercredi 3 décembre 1670.

Hélas! c'est donc à moi à vous mander la mort de madame la duchesse de Saint-Simon, après dix-huit jours de petite-vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité? Enfin, elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au dernier point. Vous savez l'inclination naturelle que j'avois pour elle; si vous en avez conservé autant, vous serez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le père Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries [1]. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que dans son tripot; il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très cher Comte, notre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

91.

Au même.

A Paris, mercredi 10 décembre 1670.

Madame de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si long-temps. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable; je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens tout à-la-fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année passée; il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un si mauvais temps. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable duchesse. J'étois si affligée moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers [2] : ce M. de Nevers si difficile à ferrer, ce M. de Nevers si extraordinaire, qui

[1] C'est-à-dire à la cour qui était alors au palais des Tuileries.

[2] Philippe-Julien Mazarini-Mancini, duc de Nevers.

glisse des mains alors qu'on y pense le moins; il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point mademoiselle d'Houdancourt, ni mademoiselle de Grancei; c'est mademoiselle de Thianges [1], jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Madame de Montespan en fait les noces dimanche; elle en fait comme la mère, et en reçoit tous les honneurs. Le roi rend à M. de Nevers toutes ses charges; de sorte que cette belle, qui n'a pas un sou, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Madame de Montespan fait des merveilles partout. Je vous défends de m'écrire: écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans des réponses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte, je vous quitte d'honorer ma grand'maternité; mais il faut m'aimer, et vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à madame de Brissac [2], je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée: elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix est quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite-vérole.

Il y a ici un jeune fils du landgrave de Hesse, qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné: sa mère lui avoit recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris; il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource; madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-dessus. La cour est ici, et le roi s'y ennuie à tel point, qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

Le maréchal de La Ferté dit ici des choses non pareilles; il a présenté à sa femme le comte de Saint-Paul [3] et le *petit Bon* [4], en qualité de jeunes gens qu'il faut présenter aux dames. Il fit des reproches au comte de Saint-Paul d'avoir été si longtemps sans l'être venu voir. Le comte a répondu qu'il étoit venu plusieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne lui eût pas dit.

[1] Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, sœur de madame de Montespan.

[2] Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac, fille de Claude, duc de Saint-Simon, et de Diane-Henriette de Budos. Elle avoit été mariée à 17 ans, en 1663, et elle étoit sœur du premier lit du duc de Saint-Simon, auteur des Mémoires.

[3] Depuis duc de Longueville.

[4] Le comte de Fiesque.

---

92. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouie, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés: encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris: comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun [1] épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est madame de La Vallière: point du tout, Madame; c'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui, vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse, dimanche au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle,

[1] Antoine Nompar de Caumont, marquis de Puiguilhem, depuis duc de Lauzun.

Mademoiselle de . . . . . . Mademoiselle, devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi, par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR[1], Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine-germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

---

93. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 19 décembre 1670.

Voilà M. de Plombières à qui je parlois de vous avec plaisir et déplaisir. Je ne vous fais pas valoir la douleur que j'ai de l'état de votre fortune : ce seroit vouloir excroquer des reconnoissances. Quand je vois des gens fort heureux, je suis au désespoir ; cela n'est pas d'une belle ame ; mais le moyen aussi de souffrir des coups de tonnerre de bonheur, comme il y en a, dit-on, pour les inclinations ? Je vous remercie de votre compliment sur l'accouchement de ma fille, c'en est trop pour une troisième fille de Grignan ; mais que dites-vous de la charge de grand-maréchal des logis qu'on vient de donner à notre cousin de Thianges ?

Rodrigue, qui l'eût cru ? Chimène, qui l'eût dit ?

Je me tais tout court : j'irois trop loin si je ne me retenois ; je dirai encore pourtant que je suis au désespoir quand je vois des gens heureux sans raison, et vous en l'état où vous êtes. Je trouve mon intérêt si mêlé avec le vôtre, et l'amour-propre si confondu avec l'amitié, qu'il est impossible de les démêler.

La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour me dédier notre généalogie est trop aimable et trop obligeante : il faudroit être parfaite, c'est-à-dire n'avoir point d'amour-propre, pour n'être pas sensible à des louanges si bien assaisonnées ; elles sont même choisies, et tournées d'une manière que, si l'on n'y prenoit garde, on se laisseroit aller à la douceur de croire en mériter une partie, quelque exagération qu'il y ait. Vous devriez, mon cher cousin, avoir toujours été dans cet aveuglement, puisque je vous ai toujours aimé, et que je n'ai jamais mérité votre haine. N'en parlons plus ; vous réparez trop bien le passé, et d'une manière si noble et si naturelle, que je veux bien présentement vous en devoir le reste. Adieu, Comte, c'est grand dommage que nos étoiles nous aient séparés. Nous étions bien propres à vivre dans une même ville : nous nous entendons, ce me semble, à demi mot. Je ne me réjouis pas bien sans vous ; et si je ris, cela ne passe le nœud de la gorge. M. de Plombières me paroît passionné pour vous. Je voudrois bien, comme dit le maréchal de Grammont, que ce qu'il a dans la tête pour vous pût passer dans une autre tête que je dirois bien.

---

94. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 23 décembre 1670.

De la manière que je vois que ma mauvaise fortune vous touche, Madame, c'est à moi à vous consoler ; car, pour mon particulier, je vous assure que j'en suis tout consolé, et plus je vois de choses extraordinaires sur la bonne fortune des autres, plus j'ai l'esprit en repos, comme je vous le disois l'autre jour : ces coups-là honorent les honnêtes malheureux, et font croire que le même caprice qui fait faire des fortunes prodigieuses à de certaines gens, fait éprouver à d'autres de grandes disgraces sans fondement. Telles et semblables réflexions que je fais, jointes à la nécessité, m'ont fait prendre le parti de ne me plus

[1] Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort à Blois en 1661.

affliger de rien. Je vous conseille, ma chère cousine, d'en user de même, et je vous supplie de croire que la manière dont je soutiens les persécutions qu'on me fait depuis cinq ans, me doit faire autant d'honneur que les plus belles campagnes que j'aie jamais faites. Mon cousin de Thianges a bien du mérite; mais il faut dire le vrai, il est bien heureux.

Il est vrai, ma chère cousine, que nous étions assez faits l'un pour l'autre : mais je ne désespère pas encore que nous ne passions une bonne partie de notre vie ensemble; songeons seulement à vivre, et nous verrons bien des choses. Pour moi, j'ai une santé que je n'ai point eue depuis trente ans; je vous veux seulement surprendre quand je retournerai à Paris : je m'en irai un beau matin chez vous sans livrées, je vous ferai dire que c'est un gentilhomme breton dont vous ne connaissez pas le nom seulement; il se termira en *ec*. J'entrerai dans votre chambre, je déguiserai ma voix; je suis assuré que vous ne me connoîtrez pas, et que, quand je me découvrirai, vous serez surprise de mon air jeune et de ma fraîcheur. On diroit, à me voir, que Dieu me veut remplacer en une longue vie ce qu'il m'ôte de fortune : ce n'est pas tout perdre au moins. Je crois que, si ce qui est dans la tête de Plombières pour moi étoit dans celle que vous diriez bien, je serois un exemple de grande fortune aux siècles présents et à venir.

95.

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

A Paris, vendredi 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter; le mercredi, MADEMOISELLE fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau, le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin qui étoit hier, MADEMOISELLE espéra que le roi signeroit le contrat, comme il l'avoit dit; mais, sur les sept heures du soir, la reine, MONSIEUR et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisoit tort à sa réputation; en sorte qu'après avoir fait venir MADEMOISELLE et M. de Lauzun, le roi leur déclara, devant M. le prince, qu'il leur défendoit absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritoit une si grande chute. Pour MADEMOISELLE, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un bon sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant : *E frà tanto vi bacio le mani.*

96.

Au même.

A Paris, mercredi 24 décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de MADEMOISELLE et de M. de Lauzun. C'est le sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'étoit une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de si grands changements en si peu de temps; jamais vous n'avez vu une émotion si générale; jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection; il a soutenu ce malheur avec

une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix : mais les bonnes graces du roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paroit pas déplorée. MADEMOISELLE a fort bien fait aussi, elle a bien pleuré ; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

97.

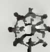
Au même.

A Paris, mercredi 31 décembre 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritoit bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'achèveroit point. En effet, le jeudi le temps se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez MADEMOISELLE, ayant eu avis qu'elle alloit se marier à la campagne, et que le coadjuteur de Rheims[1] faisoit la cérémonie ; cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir ; car, pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. MADEMOISELLE écrivoit : elle me fit entrer, elle acheva sa lettre, et puis, comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle ; elle me dit à qui elle écrivoit, et pourquoi, et les beaux présents qu'elle avoit faits la veille, et le nom qu'elle avoit donné ; qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, et qu'elle vouloit se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le roi ; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bien heureux ; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnaissance de M. de Lauzun ; et sur tout cela je lui dis : « Mon » Dieu, MADEMOISELLE, vous voilà bien contente ; » mais que n'avez-vous donc fini promptement » cette affaire dès lundi ? Savez-vous bien qu'un si » grand retardement donne le temps à tout le » royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le » roi que de vouloir conduire si loin une affaire si » extraordinaire ? » Elle me dit que j'avois raison ; mais elle étoit si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sévère dans *Polyeucte* :

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure ; il est impossible de la redire toute : mais j'avois été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un ; son cœur étoit trop plein. A dix heures, elle se donna au reste de la France qui venoit lui faire sur cela son compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit vendredi, j'allai chez elle ; je la trouvai dans son lit ; elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? Ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentiments qu'on n'a guère pour des personnes d'un tel rang. Ceci entre nous deux et madame de Coulanges ; car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.



[1] Charles-Maurice Le Tellier.

98.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 janvier 1671.

Hélas! je l'ai encore cette pauvre enfant, et quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le 10 de ce mois, comme elle en avoit le dessein. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y auroit eu de la folie à se hasarder. Toutes les rivières sont débordées; tous les grands chemins sont noyés; toutes les ornières cachées; on peut fort bien verser dans tous les gués. Enfin la chose est au point que madame de Rochefort, qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où son mari la souhaite, et où sa mère l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas se mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de sûreté, et qu'il est vrai que cet hiver est épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, et il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne passe plus aucun bateau sous les ponts; les arches du Pont-Neuf sont quasi comblées. Enfin c'est une chose étrange. Je vous avoue que l'excès d'un si mauvais temps fait que je me suis opposée à son départ pendant quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage; mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette raison, quoique très-forte, ne la retiendroit pas présentement, sans le coadjuteur qui part avec elle, et qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt[1]. Cette cérémonie se fait au Louvre; M. de Lionne est le procureur. Le roi lui a parlé; je dis à M. le coadjuteur, sur ce sujet. Cette affaire s'est retardée d'un jour à l'autre, et ne se fera peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le temps qu'elle passe ici présentement; et si le coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois disposée à faire une folie, qui est de partir sans lui. Ce seroit une chose si étrange d'aller seule, et c'est une chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-frère, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire, de plus, que je ne sens point le plaisir de l'avoir présentement; je sais qu'il faut qu'elle parte, ce qu'elle fait ici ne consiste qu'en devoirs et en affaires : on ne s'attache à nulle société; on ne prend aucun plaisir; on a toujours le cœur serré; on ne cesse de parler des chemins, des pluies, des histoires tragiques de ceux qui se sont hasardés. En un mot, quoique je l'aime, comme vous savez, l'état où nous sommes à présent nous pèse et nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous suis très obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changements et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon très cher Comte, je vous tue par la longueur de mes lettres; j'espère que vous verrez le fond qui me les fait écrire.

[1] Marie-Angélique-Henriette de Lorraine, mariée le 7 février 1671 à Nugno-Alvarès-Péréira de Mello, duc de Cadaval en Portugal. Sa mère était d'Ornano, sœur de la mère des MM. de Grignan.

99. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 23 janvier 1671.

Voilà, mon cousin, tout ce que l'abbé de Coulanges sait de notre maison, dont vous avez dessein de faire une petite histoire. Je voudrois que vous n'eussiez jamais fait que celle-là. Nous sommes très obligés à M. du Bouchet : il nous démêle fort et nous fait valoir en des occasions qui font plaisir. En vérité, c'est peu de n'avoir que moi pour représenter ici le corps des Rabutins. Je suis transplantée, et ce que l'on dit soi-même, outre qu'on ne voudroit guère souvent parler sur ce chapitre, ne fait pas un grand effet. On me vient de conter une aventure extraordinaire qui s'est passée à l'hôtel de Condé, et qui mériteroit de vous être mandée, quand nous n'y aurions pas l'intérêt que nous y avons. La voici : Madame la princesse ayant pris il y a quelque temps de l'affection pour un de ses valets de pied nommé Duval, celui-ci fut assez fou pour souffrir impatiemment la bonne volonté qu'elle témoignoit aussi pour le jeune Rabutin qui

avoit été son page. Un jour qu'ils se trouvoient tous deux dans sa chambre, Duval ayant dit quelque chose qui manquoit de respect à la princesse, Rabutin mit l'épée à la main pour l'en châtier; Duval tira aussi la sienne, et la princesse se mettant entre deux pour les séparer, elle fut blessée légèrement à la gorge. On a arrêté Duval, et Rabutin est en fuite; cela fait grand bruit en ce pays-ci. Quoique le sujet de la noise soit honorable, je n'aime pas qu'on nomme un valet de pied avec Rabutin. Je vous avoue que je ne suis guère humble, et que j'aurois eu une grande joie que vous eussiez fait de votre nom tout ce qui étoit en vos mains. Adieu, mon pauvre Rabutin, non pas celui qui s'est battu contre Duval, mais un autre qui eût bien fait de l'honneur à ses parents, s'il avoit plu à la destinée. Je vous souhaite la continuation de votre philosophie, et à moi celle de votre amitié; elle ne sauroit périr, quoi que nous puissions faire : elle est d'une bonne trempe, et le fond en tient à nos os. Ma fille vous fait mille compliments et mille adieux, elle s'en va au diantre en Provence; je suis inconsolable de cette séparation. J'embrasse mes chères nièces.

---

100. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er février 1671.

Je viens de recevoir votre lettre et le mémoire de notre maison, dont je vous rends mille graces et à monsieur l'abbé. Les pièces que vous avez avec les miennes font toutes les preuves que nous pouvons souhaiter, car, quoique votre cadet, j'en ai bien plus que vous.

Je suis bien aise, ma chère cousine, que vous approuviez le dessein de mon histoire généalogique; vous verrez un jour ce que j'en ai fait, et vous louerez encore plus mon entreprise que vous ne faites.

Mais ne sauriez-vous vous corriger de reparler toujours du passé quand il est désagréable?

Vous me mandez que vous voudriez que je n'eusse jamais fait d'autre histoire que celle de notre maison; et en suite du chagrin que vous témoignez du mélange des noms de Rabutin et de Duval, vous me dites que vous auriez eu une grande joie si j'avois voulu faire de mon nom tout ce qui étoit en mon pouvoir. Je n'ai que deux mots à vous dire là-dessus, sans entrer avec vous dans le détail de ma justification : ou je suis coupable et me suis attiré ma mauvaise fortune, ou seulement malheureux. Si c'est celui-ci, vous êtes injuste de me rien reprocher, et si je suis coupable, il est malhonnête à vous, dans tous les temps, de me le dire, mais particulièrement quand je suis accablé de persécutions. Personne que vous ne me parle ainsi, et si mes ennemis le disent quelquefois, je suis assuré qu'ils ne le pensent pas.

Je vois bien que c'est le départ de madame de Grignan qui vous met en méchante humeur; mais je remarque que vous avez, à point nommé, quand vous m'écrivez, des occasions de *picotterie* dont je me passerois fort bien. Regardez s'il vous seroit agréable que je vous redisse souvent que, si vous aviez voulu, on n'auroit pas dit de vous et du surintendant Fouquet les sottises qui s'en dirent après qu'il fut arrêté; je ne les ai jamais crues, mais aussi je ne vous ai pas donné le chagrin de les entendre. Je vous prie donc, ma chère cousine, d'avoir les mêmes égards pour moi que j'ai pour vous; car, quoique je ne puisse jamais m'empêcher de vous aimer, je n'aimerois pas que toute notre vie se passât en reproches et en éclaircissements; c'est tout ce que nous pourrions faire, s'il y avoit de l'amour sur le jeu.

L'aventure de notre cousin n'est ni belle ni laide : la maîtresse lui fait honneur, et le rival de la honte.

101.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur seroit bien médiocre si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur et l'ame; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame

du Housset, on me fit du feu; *Agnès* me regardoit sans me parler; c'étoit notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisoient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton; j'allai ensuite chez madame de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit : elle étoit seule, et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle étoit comme je la pouvois désirer. M. de Larochefoucauld y vint, on ne parla que de vous, de la raison que j'avois d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine*. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez madame de La Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le lendemain je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de La Troche[1] à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre qui me remit dans mes premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre seroit pleine de compliments, si je voulois.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande; et j'ai su, par madame de La Fayette, qu'elle et M. de La Rochefoucauld eurent hier une conversation avec *Mellusine*, dont le détail n'est pas aisé à écrire : mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord; c'est de se taire très-religieusement : moyennant quoi on ne la poussera pas à bout. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des personnes qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez madame de La Fayette. On s'empresse fort de me chercher et de me vouloir prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de mademoiselle d'Houdancourt[1] et de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'évêché de Lodève. Madame la princesse partira le mercredi des Cendres pour Châteauroux, où M. le prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de La Marguerie a la place du conseil de M. d'Estampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé quérir au Lis avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé. Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, et dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon livre sur les grandes ingratitudes. Le maréchal d'Albret a convaincu madame d'Heudicourt, non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Béthune, dont il avoit toujours voulu douter, mais d'avoir dit de lui et de madame Scarron tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de mauvais office qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré, que madame Scarron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abymée : mais elle a cette consolation de n'y avoir pas peu contribué.

[1] Marie Godde de Varennes, veuve du marquis de La Troche, conseiller au parlement de Rennes, de la maison de Savonière, en Anjou. Elle avoit un fils qui devint maréchal-de-camp, et qui fut tué le 18 septembre 1691, au combat de Leuze : c'étoit un officier d'un très-grand mérite.

[1] Charlotte-Eléonore-Madeleine de La Mothe-Houdancourt, fille du maréchal, mariée, le 14 mars 1671, à Louis-Charles de Lévis, duc de Ventadour. Elle étoit dame d'honneur de madame Henriette d'Angleterre; elle a été depuis gouvernante de Louis XV. Elle est morte le 15 décembre 1744.

102.

A la même.

A Paris, lundi 9 février 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié; on croiroit que vous m'écrivez des injures ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse, et lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous: c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir: rien ne me donne de distraction; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi: je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse: les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux; je sais tous les lieux où vous couchez: vous êtes ce soir à Nevers; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par madame de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres; peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon me veulent réjouir; je les en ai remerciées: je n'ai jamais vu de si belles ames qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez madame de Villars[1] à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien dans mes sentiments. Hier je fus au sermon de M. d'Agen[2] et au salut, et chez madame de Puisieux, et chez madame du Pui-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Si vous aviez un petit manteau fourré, elle auroit l'esprit en repos. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg, tête à tête[3]. Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous: c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar[4] qu'un moment; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit; je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté: je ne finirois point à vous faire des compliments, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant-hier, il y eut un grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal et un grand souper au roi, à la reine, à toutes les dames parées: c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que madame Scarron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

[1] Marie Gigault de Bellefonds, marquise de Villars, mère du maréchal duc de ce nom.

[2] Claude Joli, célèbre prédicateur, depuis évêque d'Agen, mort à l'âge de 68 ans, en 1678.

[3] Avec madame de La Fayette, rue de Vaugirard, vis-à-vis le petit Luxembourg.

[4] Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan: connu d'abord sous le nom d'Adhémar, fut appelé le chevalier de Grignan, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 février 1672; et s'étant marié dans la suite avec N.... d'Oraison, il reprit le nom de comte d'Adhémar. Il étoit, en 1675, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, à la tête duquel il se signala en plusieurs occasions, et surtout au combat d'Altenheim. Il fut fait maréchal de camp en 1688; et sans de fréquentes attaques de goutte, qui le mirent enfin hors d'état de continuer le service, sa réputation, son mérite et sa naissance l'auroient infailliblement conduit aux plus grandes distinctions de la guerre. Il mourut sans postérité le 19 novembre 1713, âgé de 69 ans.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritois bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud[1] fut bénite hier. MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La reine entra d'abord dans l'appartement de mademoiselle de Guise[2], fort éclairé, fort paré ; toutes les dames se mirent à genoux autour de la reine, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante dames à table ; le souper fut magnifique, le roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta plus haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le roi mena la reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! je me fais des *dragons*[3] aussi bien que les autres. D'Irval[4] a ouï parler de *Mellusine* : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche ; que vous ne daignâtes pas l'écouter ; que depuis ce temps-là il n'a point été chez vous. Il y a long-temps que cette créature-là parloit très-mal de vous ; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ? N'est-il point encore *seigneur corbeau* pour vous ? Je désire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé ! ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme madame Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui me peut donner de la consolation.

[1] Marie de Lorraine, qui mourut en 1688.

[2] Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle étoit sœur du duc de Vivonne, et de mesdames de Thianges et de Montespan. « Ces quatre personnes, dit Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, plaisoient universellement par un tour singulier de conversation, mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse, qu'on appeloit *l'esprit des Mortemar*. »

[3] Expression familière entre la mère et la fille, pour dire *des chagrins, des inquiétudes*.

[4] Le comte d'Avaux, frère du célèbre négociateur.

---

103. *

A la même.

A Paris, mercredi 11 février 1671.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont, premièrement, très-bien écrites ; et de plus, si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne les pas croire ; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité qui se maintient toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus leurs sentiments s'efforcent de paroître, plus ils sont enveloppés. Les vôtres sont vrais et le paroissent ; vos paroles ne servent, tout au plus, qu'à vous expliquer ; et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister. Voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru ; jugez quel effet elles me font, et quelle sorte de larmes je répands, en me trouvant persuadée de la vérité que je souhaite le plus. Vous pourrez juger par là de ce que m'ont fait les choses qui m'ont donné autrefois des sentiments contraires. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, il ne faut pas vous en dire davantage ; je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire ; mais je ne veux pas que vous disiez que j'étois un rideau qui vous cachoit : tant pis si je vous cachois ; vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau ; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection ; nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il

me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable; je n'ose plus voir le monde, et, quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres. J'ai vu Guitand et sa femme; ils vous aiment, mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignan me vinrent voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté son lit : nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cause; nous n'eûmes pas la force de pousser cette folie, et nous fûmes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui; vous y recevrez une de mes lettres : je ne vous ai point écrit à Briare : c'étoit ce cruel mercredi qu'il falloit écrire; c'étoit le propre jour de votre départ : j'étois si affligée, si accablée, que j'étois même incapable de chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième et ma seconde à Lyon; ayez soin de me mander si vous les avez reçues : quand on est fort éloigné, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre, etc.* La pensée que vous avez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carrosse va toujours en delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, et enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi : alors ne pouvant plus souffrir les injustices, sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera aussi une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour vous aller trouver. Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le coadjuteur et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit nécessaire au bonheur de votre vie; conservez bien ce trésor; vous êtes vous-même charmée de sa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre. Peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, comme vous vous portez, et votre aimable visage que j'aime tant, et si vous vous embarquez sur ce diable de Rhône. Je crois que vous aurez M. de Marseille[1] à Lyon.

Mercredi au soir.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme que j'ai questionné tant que j'ai pu; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui se peut dire. Il étoit bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Busche est original, cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serois honteuse, si, depuis huit jours, j'avois fait autre chose que pleurer. Hélas! je le rencontrai dans la rue ce M. Busche, qui amenoit vos chevaux; je l'arrêtai, et, toute en pleurs, je lui demandai son nom; il me le dit; je lui dis en sanglotant : Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point; et, quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles; je vous donnerai de quoi boire; je le ferai assurément : ce que vous me mandez sur son sujet augmente beaucoup le respect que j'avois déjà pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi; le chocolat vous remettra : mais vous n'avez point de chocolatière, j'y ai pensé mille fois; comment ferez-vous? Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je suis occupée de vous encore plus que vous ne l'êtes de moi, quoique vous me le paroissiez plus que je ne vaux. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler; si vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. C'est assez vous dire que j'ai fait une visite à l'abbé Guêton, pour parler des chemins et de la route de Lyon. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir; en paroles couvertes, c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire et à m'aimer; pour moi; je suis toute entière à vous, j'ai des soins extrêmes de votre enfant. Je n'ai point de lettres de M. de Griguan, et je ne laisse pas de lui écrire.

[1] M. de Forbin de Sanson, depuis cardinal.

104.

A la même.

A Paris, jeudi 12 février 1671.

Ceci est un peu de provision, car je ne vous écrirai que demain : mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme : c'est une affliction extrême dans toute sa famille.

Le duchesse de La Vallière manda au roi, par le maréchal de Bellefonds, outre cette lettre que l'on n'a point vue : « Qu'elle auroit plutôt quitté la » cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes » graces, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le » plus voir; que cette foiblesse avoit été si forte » en elle, qu'à peine étoit-elle capable présente- » ment d'en faire un sacrifice à Dieu; qu'elle vou- » loit pourtant que le reste de la passion qu'elle a » eue pour lui servît à sa pénitence, et qu'après » lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'étoit pas » trop encore du reste de sa vie pour le soin de son » salut. » Le roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite; le roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré. Madame de Montespan fut au-devant d'elle, les bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point. Les uns disent qu'elle demeurera à Versailles, à la cour ; les autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous verrons.

105.

A la même.

Vendredi, 13 février 1671, chez M. DE COULANGES.

Monsieur de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon ; je vous conjure, ma chère enfant, si vous vous embarquez, de descendre au Pont-Saint-Esprit. Ayez pitié de moi; conservez-vous, si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que, dans la vue de me plaire, vous ne vous hasarderez point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas! qu'elle m'est chère et précieuse cette petite barque que le Rhône m'emporte si cruellement! J'ai ouï dire qu'il y avoit eu un dimanche gras, mais ce n'est que par ouï dire, et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir pas souffrir quatre personnes ensemble. J'étois au coin du feu de madame de La Fayette. L'affaire de *Mellusine* est entre les mains de Langlade [1], après avoir passé par celles de M. de La Rochefoucauld et de d'Hacqueville. Je vous assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu madame d'Arpajon; elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras pensa être renvoyé; jamais il ne fut une telle tristesse; je crois que c'étoit votre absence qui en étoit cause. Bon Dieu! que de compliments j'ai à vous faire! que d'amitiés! que de soins de savoir de vos nouvelles! que de louanges l'on vous donne! Je n'aurois jamais fait, si je voulois nommer tous ceux et celles dont vous êtes aimée, estimée, adorée; mais, quand vous aurez mis tout cela ensemble, soyée assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison de ce que je suis pour vous. Je ne vous quitte pas un moment; je pense à vous sans relâche, et de quelle façon! J'ai embrassé votre fille, et elle m'a baisée, et très-bien baisée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime, cette petite, quand je songe de qui elle vient!

106. *

Au comte DE BUSSY.

Paris, ce 16 février 1671.

Mon Dieu, mon cousin, que votre lettre est raisonnable, et que je suis impertinente de vous attaquer toujours! Vous me faites voir si clairement que j'ai tort, que je n'ai pas le mot à dire; mais je suis tellement résolue de m'en corriger, que, quand nos lettres désormais devroient être aussi froides

[1] Homme attaché à la maison de Bouillon, et depuis secrétaire du cabinet.

qu'elles sont vives, il est certain que je ne vous donnerois jamais sujet de m'écrire sur ce ton-là. Au milieu de mon repentir, à l'heure que je vous parle, il vient encore des aigreurs au bout de ma plume, ce sont des tentations du diable que je renvoie d'où elles viennent. Le départ de ma fille m'a causé des vapeurs noires; je prendrai mieux mon temps, quand je vous écrirai une autre fois, et, de bonne foi, je ne vous fâcherai de ma vie.

Encore une fois, j'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne chevalerie; cela me fait un plaisir extrême. L'abbé (*de Coulanges*) vous prie de lui faire part de votre dessein : il a fait une litanie des Sévigné, il veut travailler à nos Rabutin; écrivez-lui quelque chose qui puisse embellir son histoire. Je ne trouve rien de si proche que d'être d'une même maison; il ne faut pas s'étonner si l'on s'y intéresse, cela tient dans la moelle des os, au moins à moi. C'est fort bien fait à vous d'avoir tous nos titres, je suis hors de la famille, et c'est vous qui devez tout soutenir.

Adieu, mon cher cousin, écrivons-nous un peu sans nous gronder, pour voir comment nous nous en trouverons. Si cela nous ennuie, nous serons toujours sur nos pieds pour nous faire quelque petite querelle d'Allemand, sur d'autres sujets, cela s'entend. Ce qui me plaît de tout ceci, c'est que nous éprouvons la bonté de nos cœurs qui est inépuisable.

---

107. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 23 février 1671.

Si votre lettre du mois de janvier me donna du chagrin contre vous, ma chère cousine, celle que je viens de recevoir m'a donné bien de l'estime et de l'amitié pour vous. Je n'ai jamais vu un retour si sincère et si honnête que le vôtre, ni qui marquât un cœur si bien fait; je ne doute pas, après cela, que vous n'ayez plus d'égards pour moi que vous n'en avez eu, et vous savez bien que, depuis ma faute contre vous et votre amnistie, on ne peut être plus net que je l'ai été.

Au reste, ma chère cousine, ne craignez pas que mes lettres soient moins vives, quand vous ne serez pas aigre; je ne laisse pas d'être assez animé avec ceux dont je suis content; mais si enfin vous me trouviez un peu fade, nous trouverons assez de gens qui méritent des coups de patte, sans nous en donner l'un à l'autre.

L'approbation que vous donnez à l'histoire de notre maison, mon ouvrage et l'éloge que vous faites de ma lettre dédicatoire, m'obligent de vous faire confidence de quelque chose de plus important à quoi je m'amuse; mais je vous demande le secret.

Pendant que j'étois dans la Bastille, je me mis dans la tête d'écrire mes campagnes; il y a trois ans que je trouvai ce travail assez beau pour me convier à l'étendre davantage, et faire ce qu'on appelle des mémoires.

Le roi sait ceci, et que je retourne à la cour, ou non, il le verra infailliblement; peut-être que les actions de guerre qui sont diversifiées d'autres événements, et tout cela conté avec des tours assez singuliers, divertiront ce grand prince; tant y a qu'en l'amusant je lui apprendrai, à n'en pouvoir douter, ce que j'ai fait pour son service; et c'est là mon principal dessein.

---

108. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 18 février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que, de la manière dont vous m'écrivez, il faut bien que je pleure en lisant vos lettres. Pour comprendre quelque chose de l'état où je suis, joignez, ma bonne, à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentiments. Méchante! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous pas aussi que je ne meure du déplaisir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville a témoin de l'état où il m'a vu autrefois; mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et

fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Madame de Guénégaud m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond ; mais plus de larmes, je vous en prie : elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable ; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous ; voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. J'ai vu Raymond chez la comtesse du Lude ; elle me chanta un nouveau récit du ballet ; mais si vous voulez qu'on le chante, chantez-le. Je vois madame de Villars, je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes sentiments ; elle vous dit mille amitiés. Madame de La Fayette comprend fort bien aussi les tendresses que j'ai pour vous ; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre madame Amelot ; elle pleure bien, je m'y connois. Faites quelque mention de certaines gens dans vos lettres, afin que je le leur puisse dire. Je vais aux sermons des Mascaron [1] et des Bourdaloue ; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles ; j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Je sais votre route, et où vous avez couché tous les jours, vous étiez dimanche à Lyon ; vous auriez bien fait de vous y reposer quelques jours. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable ; il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'assemblée [2] ; du reste, il faut que je dise, comme Voiture : personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi ; ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'étoit à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence ; j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout-à-l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency, et de la beauté de mesdemoiselles de Valençai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette et à M. de La Rochefoucauld et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies ; j'en ai reconnu les styles. Ah ! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi ; rien n'est perdu avec moi ; vous m'avez écrit de partout : j'ai admiré votre bonté ; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié ; autrement on serait plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Rouane et de Lyon n'est pas médiocre ; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône, en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme d'une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point ? Les moindres choses me sont chères ; j'ai mille *dragons*. Quelle différence ! je ne revenois jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement j'ai beau chercher, je ne

[1] Jules Mascaron, prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'évêché de Tulle.

[2] Il s'agit ici du roi, qui, dans son chagrin du départ de madame de La Vallière, ne voulut point mettre cet habit magnifique ; et cette dame n'est autre que madame de Montespan enveloppée dans une contre-vérité.

vous trouve plus ; et comment peut-on vivre quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant ? Je vous ferai bien voir si je souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher. J'ai reçu une lettre de M. de Grignan ; il n'y en a point pour vous. Il me mande qu'il reviendra cet hiver ; vous quittera-t-il ? ou le suivrez-vous ? Faites-moi réponse.

M. le dauphin étoit malade, il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Madame de La Vallière est toute rétablie à la cour. Le roi la reçut avec des larmes de joie ; elle a eu plusieurs conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre. il faut se taire[1]. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de compliments à vous faire. Je vois tous les jours votre petite ; je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin : cela seroit plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite ; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles. J'ai vu hier madame du Puy-du-Fou, qui vous salue ; j'ai vu aussi madame de Janson et madame Le Blanc. Tout ce qui a rapport à vous de cent lieues loin m'est plus agréable qu'autre chose. Mon Dieu ! le Rhône ! vous y êtes présentement. Quelle idée pour moi et quelle inquiétude jusqu'à ce que je vous en sache dehors !

109.

A la même.

Vendredi 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles ; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez, ma petite, qu'avant hier au soir, mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher ; cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petit-fille ; je ne doutai point qu'elle ne fût brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchoit quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaud tout en feu ; les flammes passoient pardessus la maison de madame de Vauvineux : on voyoit dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaud, une clarté qui faisoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confusion, c'étoit un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tomboient ; je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaud m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai M. et madame de Guitaud quasi nus, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux[1] qu'on portoit tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faisoit démeubler : pour moi, j'étois comme dans une île, mais j'avois grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnoient de très-bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu étoit si allumé qu'on n'osoit en approcher, et l'on n'espéroit la fin de cet embrasement qu'avec la fin

[1] On croit devoir mettre ici comme variante le texte de 1726, édition de Rouen. « Le roi la reçut avec des larmes de joie, et madame de Montespan avec des larmes.... devinez de quoi. L'on a eu avec l'une et l'autre des conversations tendres...., etc. » Madame de Montmorency, dans une lettre qu'elle écrit au comte de Bussy le 25 février 1671, lui dit : « Des gens qui disent l'avoir ouï, assurent que le roi et madame de Montespan ont eu grand démêlé sur cela, et que celle-ci ne vouloit point souffrir le retour de l'autre. » (*Supplément de Bussy*.) Il est vraisemblable que le texte de 1726 contenoit la véritable expression de madame de Sévigné.

[1] Charlotte-Élisabeth de Cochefilet, mariée en 1679 à Charles de Rohan, prince de Guémené, duc de Montbason. (*Voyez* la lettre de madame de Sévigné à sa fille, du 6 décembre 1679.)

de la maison de ce pauvre Guitaud. Il faisait pitié; il vouloit aller sauver sa mère qui brûloit au troisième étage; sa femme s'attachoit à lui, et le retenoit avec lui; il étoit entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme, grosse de cinq mois; enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avoit passé au travers de la flamme, et qu'elle étoit sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers; il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avois fait asseoir sa femme : des capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été entièrement consumés. On appela bonheur ce qui restoit de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaud pour plus de dix mille écus de perte; car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui étoit peint et doré. Il y avoit plusieurs beaux tableaux à M. Le Blanc, à qui est la maison : il y avoit aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginée que c'étoient des lettres de M. le prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaud; je lui offris mon lit, mais madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner; nous envoyâmes quérir *Bouchet* : il craint bien que cette grande émotion ne la fasse accoucher devant les deux jours. Elle est donc chez cette pauvre madame Guêton; tout le monde la vient voir, et moi je continue mes soins, parce que j'ai trop bien commencé pour ne pas achever: Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maison; on n'en sait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris : mais si on avoit pu rire dans une si triste situation, quels portraits n'aurait-on pas fait de l'état où nous étions tous? Guitaud étoit nu en chemise avec des chausses; madame de Guitaud étoit nu-jambes, et avoit perdu une de ses mules de chambre; madame de Vauvineux étoit en petite jupe sans robe-de-chambre; tous les valets, tous les voisins, en bonnets de nuit : l'ambassadeur étoit en robe-de-chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime*; mais son secrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule; vraiment celle-ci étoit bien autre chose, on la voyoit toute entière : elle est blanche, grasse, potelée, et surtout sans aucune chemise, car le cordon qui la devoit attacher avait été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville*[1] de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout; on ne sauroit trop avoir de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

M. de Ventadour devoit être marié jeudi, c'est-à-dire hier; il a la fièvre : la maréchale de La Mothe a perdu pour cinq cents écus de poisson. L'autre jour, à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avoit deux bosses à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez : un peu après, d'Olonne[2] arriva, M. de La Rochefoucauld me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir deux dans cette chambre; et, en effet, Courcelles sortit.

Voilà bien des lanternes, ma chère enfant, mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuieroit. J'embrasse mon cher Grignan et mon coadjuteur.

---

110. *

A la même.

Mercredi 25 février 1671.

Je n'ai point encore reçu une lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir : je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire et ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée : je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la première lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne suis pas

[1] Maître-d'hôtel de M. de Grignan.

[2] Louis de La Tremouille, comte d'Olonne, mort en 1686.

encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez; j'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne [1] que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils et en litière; je ne m'étonne pas si vos parties nobles ont été si culbutées. M. de Coulanges avoit mandée au secrétaire de M. du Gué [2] qu'on envoyât une litière à Rouane; si vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais personne comme vous ne s'est conduite comme vous avez fait, et jamais aussi on n'a laissé mourir de faim une pauvre femme : la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chère enfant, comme vous avez été traitée! Si j'avois été là; il n'en eût pas été de même, et je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de madame Robinet [3] m'auroit bien appris à ne pas vous consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes; il n'en est plus question présentement; mais tout ce qui vous touche ne me passe pas légèrement dans l'esprit. J'écris au coadjuteur sur sa bonne tête; qu'il vous montre ma lettre : en voilà une de Guitaud, qui vous réjouira. J'ai fait vos compliments à mesdames de Villars et de Saint-Géran : la première vous aime tendrement, elle vous écrira. Faites mention, dans vos lettres, de ma tante, de la Troche, de la Vauvinette et de la d'Escars; tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un ange; elle est charmée de vous et contente de vos politesses : elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un temps et par un calme admirables; tout cela me donne de l'espérance; mais je ne serai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'espère que Ripert vous aura fait descendre aux endroits périlleux; pour seigneur Corbeau [4] je ne m'y fie plus. Je n'ai point sur le cœur de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage; je vous ai suivie pas à pas, et quand vous étiez mal, je n'ai point été en repos; je vous suis aussi fidèle sur l'eau que sur la terre. Nous avons compté vos journées, il nous semble que vous arrivâtes dimanche à Arles. M. de La Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié, avec toutes ses circonstances et dépendances. Il a eu encore des conversations avec *Mellusine*, qui sont incomparables; on ne peut les écrire, mais en gros elles sont comme vous les souhaitez [1]. Votre enfant embellit tous les jours; elle rit, elle connoît; j'en prends beaucoup de soin. *Pecquet* vient voir la nourrice très souvent; je ne suis point si sotte sur cela que vous pensez; je fais comme vous, quand je ne me fie à personne, je fais des merveilles. Votre frère revint avant-hier, je ne l'ai quasi pas vu; il est à Saint-Germain; ses yeux se portent bien; il nous faisoit peur de sa santé, parce qu'il s'ennuyoit à Nancy depuis le départ de madame *Madruche*.

Je reçois donc votre lettre du mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte; mais cela fait plaisir; il en coûte des renouvellements de tendresse dont on est fort aise : je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chère fille; je recevrai de vos lettres de tous les endroits dont vous pourrez m'écrire, j'en suis persuadée. Mon Dieu! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, et que vous m'êtes chère! Il me semble que je fais tort à mes sentiments, de vouloir les expliquer avec des paroles : il faudroit voir ce qui se passe dans mon cœur sur votre sujet.

Le comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville; son frère lui fit la donation de tout son bien lundi au soir : c'est environ trois cent mille livres de rente; tous ses meubles, toutes ses pierreries; l'hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France : si madame de Marans le peut épouser, elle fera une très bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan; je ne fais point de réponse à sa dernière lettre : a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec la dernière tendresse. M. Vallot [2] est mort ce matin.

[1] La montagne de Tarare est sur le grand chemin de Rouane à Lyon; elle étoit autrefois très-difficile à passer; mais depuis, par les grands travaux qu'on y a faits, les voyageurs la passent avec moins d'incommodité.

[2] M. du Gué-Bagnols, intendant de Lyon, beau-père de M. de Coulanges.

[3] *Voyez* la lettre du 19 novembre 1670.

[4] M. le coadjuteur d'Arles.

[1] *Voyez* la lettre 101, ci-dessus.

[2] Premier médecin du roi.

111. *

A la même.

A Paris, vendredi 27 février 1671.

Rien ne dure cette année, pas même la mort de M. Vallot que je vous reprends; il se porte bien, et au lieu de mourir, comme on me l'avoit dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. Il a dit au roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine, c'étoit M. du Chesnai du Mans. Madame de Mazarin partit il y a deux jours pour Rome. M. de Nevers n'y doit aller que cet été avec sa femme. M. de Mazarin se plaignit au roi qu'on envoyât sa femme à Rome sans son consentement; que c'étoit une chose inouïe qu'on ôtât ainsi une femme de la domination de son mari, et qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, et douze mille francs présentement, pour un voyage qu'il n'approuvoit point, et qui le déshonoroit. Sa majesté l'écouta; mais tout étant réglé, et le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disoit ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile: *Point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de madame de La Vallière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle est à la cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis long-temps; il faut vous résoudre à l'y laisser. On appelle le duc de Longueville, l'abbé d'Orléans, et le comte de Saint-Paul, duc de Longueville. M. de Ventadour a la fièvre double tierce, de sorte que son mariage est retardé; on dit mille belles choses là-dessus; cette petite d'Houdancourt est bien jolie. L'abbé de La Victoire lui disoit l'autre jour: « Mademoiselle, il n'y » a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce » que vous accorderez à M. de Ventadour. » Et Benserade disoit: « Je voudrois bien qu'une mère, une » tante, une amie voulût se mêler de gronder une » femme comme celle-là, parce qu'elle haïroit son » mari et qu'elle auroit un galant; ma foi elle au- » roit bonne grace! » M. de Duras a, cette année, pendant le voyage de Flandre, le même commandement général qu'avoit M. de Lauzun l'année passée; et d'autant plus beau, qu'il y aura une fois plus de troupes. Le roi a donné à mademoiselle de La Mothe, fille de la reine, deux cent mille francs: elle trouvera bientôt parti. M. de Lauzun a refusé le bâton de maréchal de France que le roi vouloit lui donner; il a dit qu'il ne le méritoit pas, et que, s'il avoit assez servi, ce seroit un honneur qu'il tiendroit fort cher, mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin[1]. D'Hacqueville, par ses soins, a fait avoir à M. le cardinal de Retz six mille livres de rente sur le même fonds qu'on a donné au cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à MM. du clergé.

112.

A la même.

A Paris, vendredi au soir, 27 février 1671.

Le Rhône, ma chère fille, me tient fort au cœur; je crois que vous êtes arrivée heureusement; mais j'aimerois bien à le savoir par vous: j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir et de vous ravoir; il nous semble que vous avez fait comme mercredi votre entrée à Aix; et puis, il nous semble que vous êtes bien lasse. Ma chère enfant, reposez-vous, au nom de Dieu; tenez-vous au lit, restaurez-vous, et comptez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne se peut payer; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare; que je la hais! Il y a un autre certain chemin où

[1] Voici comment l'abbé de Choisi raconte le refus de Lauzun dans le fragment inédit de ses mémoires. « Le roi dit à M. de Lauzun : Je vous ferai si grand » que vous n'aurez pas sujet de regretter la fortune » que je vous ôte; je vous fais, en attendant, duc et » pair et maréchal de France. — Sire, interrompit » Lauzun, vous avez fait tant de ducs qu'on n'est » plus honoré de l'être, et pour le bâton de maréchal » de France, votre majesté pourra me le donner » quand je l'aurai mérité par mes services. »

la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale ; je ne soutiens pas cette idée ; mais il n'est plus question de tout cela.

Réponse à la lettre de Vienne.

Je la reçois présentement cette aimable lettre ; ne voyez-vous point comme je la reçois et avec quelle tendresse je la lis ? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang froid en cette occasion. Il est vrai que la dignité de *beauté* où vous avez été élevée n'est pas d'une petite fatigue ; si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez : il faut choisir. Votre paresse me faire peur, ne la croyez pas sur ce choix ; il n'y a rien de si aimable que d'être belle ; c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté ; mon amour-propre m'y fait prendre intérêt : je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on me va trouver bien habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, si doux et si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers ; et moi, qui suis rangée, j'en suis ravie : je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi nous sommes sorciers de deviner tout ce que vous faites? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône; vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres ; pour moi, j'en ai une idée extraordinaire ; il me semble qu'on devroit dire :

Mille sources de sang forment cette rivière,
Qui, traînant des corps morts et de vieux ossements,
Au lieu de murmurer fait des gémissements.

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Mellusine* ; en attendant, je puis vous dire que ce qu'il avoit à faire n'étoit autre chose que d'avori le plaisir de lui laver sa cornette ; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée et bien décontenancée : je la vis l'autre jour, elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvelé la tendresse de tous vos amis ; mais il faut que cette absence ne soit pas infinie, et quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de La Rochefoucauld ce que vous trouvez des fatigues des autres, et l'application que vous en faites : il m'a chargée de mille amitiés pour vous, mais d'un si bon ton, et accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos compliments à madame de Villars. Il y a presse d'être nommé dans mes lettres : je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous avez vu votre tante[1] au Saint-Esprit, et vous aurez été reçue comme une reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, et de me parler de M. de Grignan, et de M. d'Arles. Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des personnes qui sont indifférentes qu'on les aime de celles qui ne le sont pas ; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi. Mascaron, Bourdaloue, me donnent tour-à-tour des plaisirs et des satisfactions qui doivent, pour le moins, me rendre sainte : dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite ; vous avez part à tout ce que je pense : j'admire en moi, tous les jours, les effets d'une extrême amitié. Je vous embrasse tendrement, embrassez-moi aussi. Une petite amitié à mon coadjuteur ; pour M. de Grignan, il me semble qu'il est si glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus personne.

115.

A la même.

A Paris, mardi 3 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi, j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours ; c'étoit parce que je ne me souciois guère de lui, et que dans deux jours je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire ; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout ; je me suis fait un plaisir de

[1] Anne d'Ornano, sœur de Marguerite d'Ornano, mère de madame de Grignan.

dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos : mais hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs, j'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur. Je vois des harangues, des infinités de compliments, de civilités, de visites ; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même, sur ma petite boule, je ne suffirois pas. Que fait votre paresse pendant tout ce fracas ? elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas ! dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours ; que c'est moi qui vous consolois de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisois haïr ; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs, mais je savois bien où vous reprendre ; présentement je ne sais plus où j'en suis ; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan ; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos ; moi-même, qui les ai tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont ; le moyen qu'ils vous laissent le temps de lire de telles lanterneries ? Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur certaines pensées ; si l'on ne glissoit par dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur ; toute votre chambre me tue ; j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue ; une fenêtre de ce degré par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur à moi-même, quand je pense combien alors j'étois capable de me jeter par la fenêtre ; car je suis folle quelquefois ; ce cabinet où je vous embrassai sans savoir ce que je faisois ; ces capucins, où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie, madame de La Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain ; et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments ; ce pauvre d'Hacqueville est le premier ; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens, il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant ; cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement, l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur en avoit besoin, je n'en ferai pas une coutume.

114.*

A la même.

A Paris, mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurois mal tenu ma parole, si je vous avois promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Je sais bien qu'il est passé : mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'horreur, et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah ! mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que, si

vous n'aviez point de peur, il en avoit, lui, et ne souffriroit point que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisoit! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on auroit tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures, un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés en ce moment! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils le sont? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté; je crois du moins que vous avez rendu graces à Dieu de vous avoir sauvée; pour moi, je suis persuadée que les messes, que j'ai fait dire tous les jours pour vous, ont fait ce miracle, et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, que de m'avoir fait naître; c'est à M. de Grignan que je m'en prends; le coadjuteur a bon temps : il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare; elle me paroît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche*[1] m'est venu voir tantôt; j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée; je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes, et puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Faut-il que j'y pense, moi, présentement? c'est le malheur des commerces si éloignés; il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient : cela est naturel, et la contrainte seroit trop grande d'étouffer toutes ses pensées; il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles; je sais que vous y aurez trouvée bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien! Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat : ce que vous dites de cette scène est excellent; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre! Je vous épargne mes éternels *recommencements* sur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

[1] Le conducteur de madame de Grignan.

115.

A la même.

A Paris, vendredi 6 mars 1671.

Il est aujourd'hui le 6 de mars; je vous conjure de me mander comment vous vous portez : si vous vous portez bien, vous êtes malade; mais si vous êtes malade, vous vous portez bien. Je souhaite, ma fille, que vous soyez malade afin que vous ayez de la santé au moins pour quelque temps : voilà une énigme bien difficile à comprendre et à deviner; j'espère que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée à Arles; mais il me semble que vous auriez grand besoin de vous reposer un peu : vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer; quelque temps prendrez-vous pour cela? Vous êtes là comme la reine, elle ne se repose jamais, elle est toujours comme vous êtes depuis quel temps; il faut donc prendre son esprit, et avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je suis persuadée que M. de Grignan est bien charmé de la réception qu'on vous fait : vous ne me parlez guère de lui, et c'est de ce détail que je serois curieuse. Je crois que le coadjuteur a été noyé sous le pont d'Avignon. Ah mon Dieu! cet endroit est encore bien noir dans ma tête. Dites-moi si cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie; il faut qu'il vous en coûte toujours, témoin votre première grossesse; il a pensé m'en coûter bien cher cette fois, aussi bien qu'à vous. Voilà le Rhône passé, mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice, et que personne ne vous en empêche : ma chère fille, ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous. Le cocher de madame de Caderousse fait assez souvenir de celui du cardinal de Retz. Ah! M. *Busche* que vous êtes divin! Je vous ai conté comme je l'avois bien reçu. Je suis persuadée que cette pauvre Caderousse mourra bientôt; à peine sait-on ici si elle est morte ou vive : j'en dirai des nouvelles, si on veut les écouter. Corbinelli m'é-

crit des merveilles de vous; mais ce qui le charme, c'est qu'il croit et qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il est ravi que l'on soit dans son goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous! Je crois que vous aurez eu aussi quelque joie de voir un de mes amis, et qui est le vôtre si véritablement.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux reprises, je vous dirai que je sors d'une symphonie charmante, composée des deux Camus et d'Ytier. Vous savez que l'effet ordinaire de la musique est d'attendrir; quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver sur votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveler mille choses, que le temps qu'il y a que nous nous sommes séparés devroit avoir amorties. Mais savez-vous en quelle compagnie j'étois? C'étoient mademoiselle de Lenclos, madame de La Sablière, madame de Salins, mademoiselle de Fiennes, madame de Montsoreau, et le tout chez mademoiselle de Raymond. Après cela, si vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort, car vous n'avez pas les mêmes raisons qu'elles, et vous ne voyez pas d'où vous êtes ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre qui les rassurera, et qui me rendra *Cavaliero Garbato*. Adieu; vous, soyez la bien échappée des périls du Rhône, et la bien reçue dans votre royaume d'Arles. A propos, j'ai fait transir M. de Condom[1] sur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout son cœur.

Madame DE SÉVIGNÉ..

Nous sommes en peine de savoir si vous riez, quand on vous harangue; c'est une incommodité à quoi je craignois que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi bien que vous le dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des compliments, et qui me prient de vous en faire, et qui me demandent de vos nouvelles, est infini; j'aurois le visage aussi las que vous, si je les embrassois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le père Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits. La cour va et vient à Versailles; M. le dauphin et M. d'Anjou se portent mieux : voilà de belles nouvelles. Madame de La Fayette, et tout ce qui est ordinairement chez elle, vous font souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, et vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de La Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne seroit que pour changer : vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. M. d'Uzès[1] est ravi des honneurs qu'on vous rend; il est persuadé, comme les autres, que, depuis saint Trophime[2], il n'y a point eu de nièce pareille à vous. Madame de Tourville est morte, La Gourville pleure fort bien. Madame la princesse[3] est à Châteauroux *ad multos annos*. Votre fille est jolie, je l'aime et j'en ai beaucoup de soin. Je suis à vous, ma très chère, avec une tendresse qu'il n'est pas aisé d'expliquer, et j'embrasse M. de Grignan malgré le pont d'Avignon.

116.

A la même.

A Paris, mercredi 11 mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres; j'en aurai peut-être avant de fermer celle-ci : songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un gentilhomme[4] de ce pays-là, qui étoit présent à cette arrivée, et qui vous a vue jouer à petite prime avec Vardes, Bandol et un autre, je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il m'a paru, de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan, j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée : il m'a

[1] Bossuet, depuis évêque de Meaux.

[1] Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Uzès, oncle de M. de Grignan.

[2] Premier évêque d'Arles.

[3] Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de Louis de Bourbon, prince de Condé (*Voyez* la lettre 99).

[4] M. de Julianis.

trouvée avec le père Mascaron, à qui je donnois un très beau dîner, comme il prêche à ma paroisse, et qu'il vint me voir l'autre jour, j'ai pensé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas; il est de Marseille, et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai su encore, par d'autres voies, que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avènement : ma fille, on ne parvient point à ne pas avoir de ces malheurs en province ; mais, comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant de vous dire mon avis à ce sujet. J'ai demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée; il m'a dit que vous étiez très belle; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrois bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour me venir voir; l'abbé Têtu [1] m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs; c'étoit à vous qu'étoit réservé ce miracle : vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passoit bien des gens; on ne se passe point de vous : ma vie est employée à parler de vous; ceux qui m'écoutent le mieux sont ceux que je cherche le plus. N'allez point craindre que je sois ridicule; car, outre que le ujet ne l'est pas, c'est que je connois parfaitement bien les gens et le lieu, et ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron : j'entends tous les matins ou l'un ou l'autre; un demi-quart des merveilles qu'ils disent devroit faire une sainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi; je suis plus touchée que je ne l'étois lorsque vous étiez en chemin, je repleure sur nouveaux frais, et je ne vois goutte dans votre cœur, je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire, je ne vois pas même ce que pense M. de Grignan, et tout est brouillé, je ne sais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'est plus grand ni plus considéré; nulle famille ne peut être plus aimable : vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le coadjuteur ne m'écrit plus; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas; c'est une sorte de vie étrange que celle des provinces : on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrois bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation parce qu'il est tard : cela me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée n'est pas vrai; j'en suis très aise, ces sortes de petits procès dans les villes de province, où l'on n'a rien autre chose dans la tête, font une éternité d'éclaircissements, et c'est assez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaisante, madame la Comtesse, de montrer mes lettres; où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan? Vous pensez m'apaiser par vos louanges, et me traiter toujours comme la gazette de Hollande; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi je montre quelquefois, à certaines gens, celles que vous m'écrivez.

Je ne veux pas qu'on croye que j'ai pensé mourir, et que je pleure tous les jours, *pour qui? Pour une ingrate.* Je ne veux pas qu'on voie que vous m'aimez, et que, si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos compliments. Chacun me demande, ne suis-je point nommé? Et je dis, Non pas encore, mais vous le serez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les Mesmes, il y a presse à votre souvenir; ce que vous envoyez ici est tout aussitôt enlevé : ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà, du moins, ce que

[1] Jacques Têtu, abbé de Belval, auteur des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Ecriture sainte et des pères.* Il étoit de l'Académie françoise. Il ne faut pas le confondre avec un autre abbé Têtu qui étoit aussi de l'académie françoise, et dont il n'est jamais question dans les lettres de madame de Sévigné. Le marquis de Saint-Aulaire, successeur de l'abbé Têtu à l'académie, insinue qu'il abusoit de la facilité qu'il avoit à parler *aux dépens des droits naturels de la conversation.* Ce défaut lui fit donner le sobriquet de *Têtu-tais-toi.*

vous cacherez, car, depuis Niobé [1], jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que, si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment! ne me pas remercier d'un tel présent! ne point me dire qu'il est transporté! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous; ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très plaisant; c'est dommage que vous n'ayez eu le temps d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir vos lettres! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle: le roi se porte fort bien; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles; tout est comme il étoit. La reine fait souvent ses dévotions, et va au salut du Saint-Sacrement. Le père Bourdaloue prêche! bon Dieu! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé eut un démêlé, avant le sermon, avec M. de Noyon [2], qui lui fit entendre qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de la maison de Clermont: on a fort ri de ce titre, pour avoir la place d'un abbé à l'Église; et on a bien reconté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, et toute la science du prélat sur la *pairie*. Je dîne tous les vendredis chez le Mans [3] avec M. de La Rochefoucauld, madame de Brissac et Benserade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi; conservez-moi l'honneur de ses bonnes graces; je lui ferai mes compliments quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes ni à mon ami Corbinelli; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous, mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mère.

[1] Niobé, enorgueillie de sa fécondité, osa préférer ses enfants à ceux de Latone, qui en fut irritée au point de faire tuer, à coups de flèches, les quatorze enfants de Niobé par Apollon et par Diane, dont elle étoit mère. Niobé, outrée de la plus vive douleur, fut transformée en rocher. *Ovid. Metam., liv. VI.*

[2] François de Clermont-Tonnerre, évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du roi.

[3] Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, évêque du Mans, commandeur des ordres du roi.

117. *

A la même.

A Paris, vendredi 13 mars 1671.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étoient les mères de l'église; c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui étoit au monde étoit à ce sermon, et ce sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre. M. de La Rochefoucauld, a reçu très plaisamment, chez madame de Lavardin, le compliment que vous lui faites; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec sa cousine de Brissac; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage; on a parlé de votre hardiesse; M. de La Rochefoucauld a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcheroit; et que, n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la foire une grande diablesse de femme, plus grande que Rubempré de toute la tête; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfants qui vinrent de front, les bras aux côtés; c'est une grande femme tout-à-fait. J'ai été faire des compliments pour vous à l'hôtel de Rambouillet; on vous en rend mille. Madame de Montausier est au désespoir de ne vous point voir. J'ai été chez madame du Pui-du-Fou; j'ai été, pour la troisième fois, chez madame de Maillanes; je me fais rire moi-même en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que madame de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Théobon [1]; cette petite chienne

[1] Mesdames de Ludres, Coëtlogon, de Rouvray et Théobon, toutes quatre étoient filles d'honneur de la reine.

est morte enragée; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroi, sont parties ce matin pour aller à Dieppe, et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste; Benserade en étoit au désespoir; Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludres ressemble à Andromède? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval aîlé qui tue le monstre. *Ah, Zésu! matame te Grignan, l'étranze sose t'être zettée toute nue tans la mer*[1]. En voici une, à mon sens, encore plus étrange : c'est de coucher demain avec M. de Ventadour, comme fera mademoiselle d'Houdancourt : je craindrois plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non vale elmo ne scudo.*

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres : nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent compliments; sa fille a été bien malade; madame d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela avec madame de Verneuil, à votre loisir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frère entre sous les lois de Ninon[2], je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits à qui elles ne valent rien; elle avoit gâté son père; il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens sans chagrin. Ah, Bourdaloue! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort! madame de La Fayette y étoit pour la première fois de sa vie, elle étoit transportée d'admiration; elle est ravie de votre souvenir et vous embrasse de tout son cœur. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait; il pare sa chambre où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 février. Adieu, ma très aimable enfant, vous dirai-je que je vous aime? c'est se moquer d'en être encore là; cependant, comme je suis ravie quand vous m'assurez de votre tendresse, je vous assure de la mienne, afin de vous donner de la joie, si vous êtes de mon humeur : et ce Grignan, mérite-t-il que je lui dise un mot?

Je crois que M. d'Hacqueville vous mande toutes les nouvelles : pour moi je n'en sais point; je serois toute propre à vous dire que le chancelier[1] a pris un lavement.

Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir. Madame de Gèvres arrive, belle, charmante et de bonne grace; madame d'Arpajon étoit au-dessus de moi; je pense que la duchesse s'attendoit que je lui dusse offrir ma place; ma foi, je lui devois une incivilité de l'autre jour, je la lui payai comptant, et ne branlai pas. Mademoiselle étoit au lit; madame de Gèvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle, il faut donner la serviette; je vois madame de Gèvres qui dégante sa main maigre; je pousse madame d'Arpajon : elle m'entend, et se dégante; et d'une très bonne grace, avance un pas, coupe la duchesse, et prend, et donne la serviette. La duchesse de Gèvres en a eu toute la honte; elle étoit montée sur l'estrade et elle avoit ôté ses gants, et tout cela, pour voir donner la serviette de plus près par madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. Mademoiselle n'osoit lever les yeux, et moi, j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela on m'a dit cent mille biens de vous, et Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle étoit fort aise que vous ne fussiez point noyée, et que vous fussiez en bonne santé. Nous fûmes chez madame Colbert, qui me demanda de vos nouvelles : voilà de terribles bagatelles; mais je ne sais rien; vous voyez que je ne suis plus dévote : hélas! j'aurois bien besoin des matines et de la solitude de Livry;

[1] Manière de prononcer de madame de Ludres.
[2] Mademoiselle de Lenclos.

[1] Le chancelier Séguier n'alloit jamais au conseil sans avoir pris cette précaution. (*Note de l'édition de 1734.*)

si est-ce que je vous donnerai les deux livres de La Fontaine, quand vous devriez être en colère; il y a des endroits jolis et d'autres ennuyeux : on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait, et en voulant mieux faire, on fait plus mal.

---

118. *

A la même.

A Paris, dimanche 15 mars 1671.

Monsieur de La Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous : n'est-ce pas se moquer des gens? Vous savez l'estime et l'amitié que j'ai pour lui; vous savez que son père est l'un de mes plus anciens amis; vous savez vous-même le mérite de l'un et de l'autre, et vous avez pour eux tous les sentiments que je voudrois vous inspirer : vous voyez donc bien que ma lettre ne peut lui être utile. C'est à moi qu'elle est très-bonne; car en vérité j'aime à vous écrire. C'est une chose plaisante à observer que le plaisir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une personne que l'on aime, et l'étrange pesanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuse d'avoir commencé ma journée par vous. Le petit *Pecquet* étoit au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume, qui sera passé quand vous recevrez cette lettre; nous parlions de vous, et de là je me mets à vous écrire. Je dois passer cette journée avec moins de chagrin que les autres. Pour hier au soir, j'avois ici assez de gens, et j'étois comme Benserade : je me faisois un plaisir de ne point coucher avec M. de Ventadour, comme cette pauvre fille qui eut cet honneur. Vous savez que Benserade ne se consoloit de n'être pas M. d'Armagnac [1], que parce qu'il n'étoit point M. de Saint-Hérem. Mais qui me consolera de ne point recevoir de vos lettres? Je ne comprends rien aux postes; elles sont déréglées, et ces gens si obligeants, qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont pas assez de soin de me rapporter vos réponses. Nous parlons sans cesse de vos affaires l'abbé et moi; il vous rend compte de tout, c'est pourquoi je ne vous dis rien. Votre santé, votre repos, vos affaires; ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer.

[1] M. d'Armagnac étoit l'un des hommes les mieux faits.

---

119. *

A la même.

A Paris, mercredi 18 mars 1671.

Je reçois deux paquets ensemble qui ont été retardés considérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix : mais vous ne me dites pas si votre mari étoit avec vous, ni de quelle manière. Vardes honoroit votre triomphe; du reste, vous me le représentez très-plaisamment, aussi bien que votre embarras et vos civilités déplacées. Bon Dieu! que n'étois-je avec vous! ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous, car je n'ai pas le don de placer si juste les noms sur les visages : au contraire, je fais tous les jours mille sottises là-dessus : mais il me semble que je vous aurois aidée, et que j'aurois fait du moins bien des révérences. Il est vrai que c'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités; cependant ne vous relâchez sur rien; tâchez, mon enfant, de vous ajuster aux mœurs et aux manières des gens avec qui vous avez à vivre; accommodez-vous un peu de ce qui n'est pas mauvais; ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que médiocre; faites-vous un plaisir de ce qui n'est pas ridicule [1].

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le roi a commandé à M. de S.... de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le roi même : il nia d'abord; enfin, sur le pardon que Sa Majesté lui promit, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis long-temps; on dit même que cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S....;

[1] Ce passage qui renferme des conseils si sages et si bien exprimés, a été défiguré dans l'édition de 1754, qui est celle que jusqu'à présent l'on a suivie sans examen.

mais voyant que depuis deux mois tous ceux qui jouoient avec lui étoient ruinés, Sa Majesté a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S.... savoit si bien le jeu des autres, que toujours il faisoit va-tout sur la dame de pique, parce que tous les piques étoient dans les autres jeux. Le roi perdoit toujours à trente-un de trèfle, et disoit : Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avoit donné trente pistoles aux valets-de-chambre de madame de La Vallière pour leur faire jeter dans la rivière toutes les cartes qu'ils avoient, sous prétexte qu'elles n'étoient point bonnes, et avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans cette belle vie s'appelle *Pradier*, et s'est éclipsé aussitôt que le roi défendit à S.... de se trouver devant lui. S... auroit dû, s'il avoit été innocent, se mettre en prison et demander qu'on lui fît son procès; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr : bien des gens lui conseilloient celui de la Trappe, après un malheur comme celui-là. Voilà de quoi on parle uniquement.

Madame d'Humières [1] m'a chargée de mille amitiés pour vous; elle s'en va à Lille, où elle sera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Le maréchal de Bellefonds, par un pur sentiment de piété, s'est accommodé avec ses créanciers; il leur a cédé le fonds de son bien, et donné plus de la moitié du revenu de sa charge [2], pour achever de payer les arrérages. Cette exécution est belle, et fait bien voir que ses voyages à la Trappe ne sont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour; elle étoit belle comme un ange. Madame la duchesse de Nevers y vint coiffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode excessive. La Martin [3] l'avoit *brétaudée* par plaisir comme un patron de mode : elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés *naturellement* par cent papillotes qui lui font souffrir mort et passion toute la nuit. Cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Ma fille, c'étoit la plus ridicule chose que que l'on pût imaginer : elle n'avoit point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette La Mothe sur-tout, se font *testonner* par la Martin; cela est au point que le roi et toutes les dames sensées en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert [1] sait si bien; je veux dire ces boucles renversées. Voilà tout; on se divertit extrêmement à voir outrer cette nouvelle mode jusqu'à la folie.

Votre frère est à Saint-Germain; il est entre Ninon et une comédienne [2], et Despréaux sur le tout; nous lui faisons une vie enragée.

[1] Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre, maréchale d'Humières.
[2] De premier maître-d'hôtel du roi.
[3] Fameuse coiffeuse de ce temps-là.

120.

A la même.

Du même jour 18 mars 1671.

Avant que d'envoyer mon paquet, je fais réponse à votre lettre du 11, que je reçois. Je suis plus désespérée que vous des retardements de la poste.

Monsieur DE BARILLON. [3]

J'interromps la plus aimable mère du monde pour vous dire trois mots, qui ne seront guère bien arrangés, mais qui seront vrais. Sachez donc, Madame, que je vous ai toujours plus aimée que je ne vous l'ai dit, et que si jamais je gouverne, la Provence n'aura plus de gouvernante. En attendant, gouvernez-vous bien, et régnez doucement sur les peuples que Dieu a soumis à vos lois. Adieu, Madame, je quitte Paris sans regret.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'est ce pauvre Barillon qui m'a interrompue, et qui ne me trouve guère avancée de ne pouvoir pas encore recevoir de vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma fille, mais ne souhaitez point que je le puisse; aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses; pour moi je m'en accommode fort bien.

[1] Demoiselle de compagnie de madame de Grignan, et son amie.
[2] La Champmêlé.
[3] Conseiller-d'état, ambassadeur en Angleterre.

Je les aime bien mieux que des sentiments de Sénèque et d'Epictète. Je suis douce, tendre, ma chère enfant, jusques à la folie; vous m'êtes toutes choses; je ne connois que vous. Hélas! je suis bien précisément comme vous pensez, c'est-à-dire, d'aimer ceux qui vous aiment et qui se souviennent de vous; je le sens tous les jours. Quand je trouvai *Mellusine*, le cœur me battit de colère et d'émotion; elle s'approcha, comme vous savez, et me dit : Hé bien! Madame, êtes vous bien fâchée? — Oui, Madame, lui dis-je; on ne peut pas plus. — Ah! vraiment, je le crois, il faudra vous aller consoler. — Madame n'en prenez pas la peine, ce seroit une chose inutile. — Mais, me dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous? — Non, Madame, on ne m'y trouve jamais. — Voilà notre dialogue. Je vous assure qu'elle est *débellée*, comme dit Coulanges : il ne me semble pas qu'elle ait une langue présentement. Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point; je suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les ouvre? croyez-vous qu'on les garde? hélas! je conjure ceux qui prennent cette peine de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard. Vous parlez de peinture : vraiment vous m'en faites une de l'habit de vos dames, qui vaut tout ce qu'une description peut valoir. Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer dans votre chambre, et m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie et du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guère les moments; mais enfin, je n'en suis pas contente, je suis folle; il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus. Le billet de M. de Grignan est très-joli. Je lui ferai réponse, et le prie de m'aimer toujours; pour votre fille, je l'aime; vous savez pourquoi et pour qui.



---

121. *

A la même.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

Monsieur le coadjuteur de Rheims [1] étoit l'autre jour avec nous chez madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, et qu'il n'avoit point eu de réponse. Mettez la main sur la conscience, ma bonne, et payez vos dettes. Il s'en est allé à Rheims, et madame de Coulanges lui disoit : Quelle folie d'aller à Rheims! et qu'allez-vous faire-là? Vous vous y ennuyez comme un chien : demeurez ici, nous nous promènerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire, et elle aussi; nous ne le trouvâmes nullement canonique, et nous comprîmes pourtant que, si plusieurs dames le tenoient à des prélats, elles ne perdroient peut-être pas leurs paroles. M. de La Rochefoucauld m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées, et je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines nègres tout nus avec des bonnets carrés, et une aumusse au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, et de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mère, et noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise [2] a fait un faux pas à Versailles, elle n'en a rien dit : elle est accouchée, à quatre mois, d'un pauvre petit garçon, qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, et pour ne point cacher ses fausses démarches. D'Hacqueville vous a envoyé une assez plaisante chanson sur M. de Longueville : c'est à l'imitation d'un certain récit de ballet que vous ne connoissez

[1] Charles-Maurice Le Tellier.

[2] Elisabeth d'Orléans, mariée en 1667 à Louis-Joseph, duc de Guise. Elle mourut en 1996, à 50 ans.

point, et que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde. Je le sais, et je le chante bien. La lettre que vous avez écrite à Guitaud est fort jolie; j'aime passionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je vous dis, et que vous croyiez le voir, vous vous souviendrez des chanoines de Guinée. On donna l'autre jour au père Desmares[1] un billet en montant en chaire; il le lut avec ses lunettes; c'étoit :

De par monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris
Que leurs femmes on baisera,
alleluia.

Il en lut plus de la moitié : on pensa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous savez que MADEMOISELLE a chassé Guilloire : le pauvre Segrais ne tient à guère; c'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentiments sur M. de Lauzun[2]. Dites un petit mot de madame de Lavardin dans une de vos lettres; elle est toujours enthousiasmée de votre mérite, et moi de la tendresse que j'ai pour vous : si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est par discrétion; mais en un mot vous m'occupez tout entière; et, sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme mademoiselle de Scudéri, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun temps que je ne pense à vous. Regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi; nous voyons la même chose, quoiqu'à deux cents lieues l'une de l'autre.

---

122. *

A la même.

A Paris, lundi 23 mars 1671.

Cela n'est-il pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes, et qui me vient insulter. Il m'a montré votre réponse à l'*ex voto*, qui est tellement à mon gré, que je l'ai lue deux fois avec plaisir. Ah! que vous écrivez à ma fantaisie! Cet *ex voto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivois, me réjouit fort, et me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement pendue; vous souvient-il combien vous me fûtes cruelle ce jour-là? Vous me condamnâtes sans miséricorde, et toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute, mais aussi d'être pendue haut et court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanson de M. de Coulanges étoit bonne aussi; il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ses amis, et qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en disent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté : vous êtes aimable en tout et par-tout; hélas! combien vous êtes aimée aussi! combien de cœurs où vous êtes la première! Il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, et d'après le naturel; elle m'a fort divertie. Enfin les femmes sont folles; il semble qu'elles aient toutes la tête cassée : on leur met le premier appareil, et elles se reposent comme d'une opération; cette folie vous réjouiroit fort, si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de La Rochefoucauld, je le trouvai criant les hauts cris : ses douleurs étoient à un tel point que toute sa constance étoit vaincue, sans qu'il en restât un seul brin; l'excès de ces douleurs l'agitoit de telle sorte qu'il étoit en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême; je ne l'avois jamais vu en cet état; il me pria de vous le mander, et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grace; sa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois présentement votre lettre, et me voilà toute seule dans ma chambre pour vous écrire et vous faire réponse. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi, et quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre et j'écris : rien n'est préféré à ce plaisir, et je languis après les jours de poste. Ah! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, et de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point! Vous voulez que je lise de sang froid le récit du péril que vous avez couru; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a mon-

[1] Prêtre de l'Oratoire.

[2] Guilloire étoit médecin de *Mademoiselle*, et Segrais son gentilhomme ordinaire. Ils avoient eu le courage de représenter à cette princesse toute l'inconvenance du mariage qu'elle projetoit avec M. de Lauzun.

trées d'Avignon et d'ailleurs, que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : *vogue la galère*. En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir; si vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois apprise d'ailleurs, et je vous en aurois su très mauvais gré. Je vous avoue que je serai très mal contente de M. Marseille, s'il ne fait ce que nous souhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de son amour pour la Provence; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cent cinquante mille francs, et qu'il ne s'écrie que sur une bagatelle, je suis sa très humble servante. J'ai une extrême impatience de savoir ce qui sera enfin résolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la personne du monde la plus polie; elle vous fait mille compliments. Vous ne voulez point du tout me dire la date des lettres que vous recevez de moi; j'ai un billet, mais je ne trouve pas ce que vous vouliez. Au moins, mandez-moi quand vous aurez reçu deux éventails que je vous donne et que je vous envoie par cette poste. Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne; il me semble que ce sera encore une autre séparation, une douleur sur une douleur, et une absence sur une absence; enfin je commence à m'affliger tout de bon : ce sera vers le commencement de mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'assurez que le chemin est libre, vous savez qu'il dépend de vous; je vous l'ai donné : vous manderez à d'Hacqueville en quel temps vous voulez qu'il soit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment si vieux; faites-lui mes compliments, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveille avec Bandol[1]? dites-lui mille amitiés pour moi : il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui ressemble, et qui est aimable. Prenez garde, au reste, que votre paresse ne vous fasse perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes sont comme les petites pluies qui gâtent bien les chemins. Je vous embrasse, ma chère fille; si vous pouvez, aimez-moi, puisque c'est la seule chose que je souhaite en ce monde pour la tranquillité de mon ame, je fais bien d'autres souhaits pour ce qui vous regarde; enfin, tout tourne ou sur vous, ou de vous, ou par vous.

[1] Le président de Bandol.

125.

A la même.

A Livry, mardi saint 24 mars 1671.

Voici une terrible causerie, ma chère enfant, il y a trois heures que je suis ici. Je suis partie de Paris avec l'abbé, Hélène, Hébert et *Marphise*[1], dans dans le dessein de me retirer du monde et du bruit pour jusqu'à jeudi au soir : je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite Trappe, je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions; j'ai résolu d'y jeûner beaucoup pour toutes sortes de raisons, de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et surtout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siége de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici, et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; de quelque manière que ce soit, cela me perce le cœur : je vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout : ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus; sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher : ma chère bonne, voilà qui est bien foible, mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre; le hasard fera qu'elle viendra mal-à-propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite; à cela je ne sais point de remède : elle

[1] Hélène, femme de chambre de madame de Sévigné; Hébert, son valet-de-chambre, et Marphise, sa chienne.

sert toujours à me soulager présentement; c'est au moins ce que je lui demande : l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foiblesses; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

---

124. *

A la même.

A Livry, jeudi saint 26 mars 1671.

Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serois très bien disposée pour faire mes pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avois résolu, de la manière dont je l'avois imaginé, à la réserve de votre souvenir, qui m'a plus tourmentée que je l'avois prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étoient encore : sur cela on songe au présent, et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous : notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effort de mémoire que vous pensez à moi : la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici; une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantées avec dévotion, un jeûne canonique, et une beauté de ces jardins, dont vous seriez charmée : tout cela m'a plu. Je n'avais jamais été à Livry la semaine sainte; hélas! que je vous y ai souhaitée! Quelque difficile que vous soyez sur la solitude, vous auriez été contente de celle-ci; mais je m'en retourne à Paris par nécessité; j'y trouverai de vos lettres, et je veux aller demain à la passion du père Bourdaloue ou du père Mascaron; j'ai toujours honoré les belles passions. Adieu, ma chère petite, j'achèverai cette lettre à Paris; voilà ce que vous aurez de Livry : si j'avais eu la force de ne vous y point écrire et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde; mais, au lieu d'en faire bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah! ma fille, que cela est foible et misérable!

---

125. *

A la même.

A Paris, vendredi saint 27 mars 1671.

J'ai trouvé ici un gros paquet de vos lettres; je ferai réponse aux messieurs quand je ne serai pas si dévote : en attendant, embrassez votre cher mari pour moi; je suis touchée de son amitié et de sa lettre. Je suis bien aise de savoir que le pont d'Avignon est encore sur le dos du coadjuteur; c'est donc lui qui vous y a fait passer, car pour le pauvre Grignan, il se noyoit par dépit contre vous; il aimoit autant mourir que d'être avec des gens aussi déraisonnables : le coadjuteur est perdu d'avoir ce crime avec tant d'autres. Je suis très obligée à Bandol de m'avoir fait une aussi agréable relation. Mais d'où vient, mon enfant, que vous craignez qu'une autre lettre efface la vôtre? vous ne l'avez donc pas relue? car, pour moi, qui l'ai lue avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulois savoir : je me doutois bien que les prophéties auroient été entièrement fausses à l'égard de Vardes; je me doutois bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité; je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez, et ce qui vous surprendra, c'est que, quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables et nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et que le jugement et les occasions doivent y faire entrer tour-à-tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien; je ne connois personne qui attache plus que vous : ce ne seroit pas une sorte de chose à souhaiter uniquement; mais quand cela tient à l'esprit et à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la passion de Mascaron, qui en vérité a été très belle et très touchante. J'avois grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès le mercredi, et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devait redire celle que M. de Grignan et moi nous entendîmes l'année passée aux Jésuites; et c'étoit pour cela que j'en avois envie : elle étoit parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un méchant prédicateur! Mais pourquoi cela vous fait-il rire? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois! *Ennuyez-vous, cela est si méchant.* Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très bien avec M. de Grignan; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse; tout au plus, je souhaiterois en entendre un mot de lui ou de vous, non point par manière de nouvelle, mais pour me confirmer une chose que je désire avec tant de passion. La Provence ne seroit pas supportable sans cela, et je comprends bien aisément tous les soins de M. de Grignan pour vous empêcher d'y mourir d'ennui; nous avons, lui et moi, les mêmes symptômes.

Le maréchal d'Albret a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fond de terre; il rentre dans tous les biens de ses grands-pères; il ruine tout le Béarn : vingt familles avoient acheté et revendu, il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans : c'est un épouvantable affaire pour les conséquences. Adieu, ma très chère; je voudrois bien savoir quand je ne penserai plus tant à vous; il faut répondre :

Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Mon cher Grignan, je vous embrasse. Je ferai réponse à votre jolie lettre. Adieu, petit démon qui me détournez : je devrois être à ténèbres, il y a plus d'une heure.

---

126. *

A la même.

A Paris, mercredi 1er avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain; j'étois avec madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit de se souvenir de vous. Elle prit la parole et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avoit jetée rapidement sous une arche à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous l'aviez touché. La reine me dit : Et son mari étoit-il avec elle? — Oui, madame, et M. le coadjuteur aussi. — Vraiment ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses, entre autres la jeune Ventadour, très belle et très jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le grand-maître[1], et je dis : hélas! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher[2]; il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle la reine se tourne, et me dit : A qui ressemble votre petite-fille? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri, j'en suis fâchée, et me dit doucement : Elle auroit mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le maréchal de Bellefonds m'a fait promettre de le tirer de la presse; M. et madame de Duras à qui j'ai fait vos compliments; MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*, vous les rendent au centuple. J'ai donné votre lettre à M. de Condom. Je ne dois pas oublier M. le dauphin et Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu madame de Ludres; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit; elle me parla de vous sur le même ton; et puis tout d'un coup, comme je pensois lui répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, et que ses beaux yeux trottoient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyois me surent bon gré de l'avoir vu, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer[3], la mer l'a vue toute nue, et

[1] Henri de Daillon, comte, puis duc du Lude, grand-maître d'artillerie en 1669.
[2] M. de Ventadour étoit non-seulement laid et contrefait, mais encore très-débauché.
[3] *Voyez* la lettre du 13 mars.

sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer ; car pour la belle, elle en est fort humiliée.

Les coiffures *hurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un *printemps d'hôtellerie* comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain, que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe ; il ressemble à sa mère ; c'est madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire, et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle corruption ! Quoi ! parcequ'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, madame de La Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite comédienne [1], et tous les Despréaux et les Racine ; et paye les soupers : enfin c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu ; vraiment il lui faudroit votre minime [2]. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à M. de La Rochefoucauld ; il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après *sa côte*, et qui voudroit bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mellusine* est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. M. de La Rochefoucauld vous dit encore que, s'il avoit seulement trente ans de moins, il en voudroit fort à la *troisième côte*[3] de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues le fit éclater : nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah ! Bourdaloue ! il fit, à ce qu'on m'a dit, une passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit celle de l'année passée qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'entend jamais bien parler de lui ? Il vous faut des graces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort [1]; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon ; je vous en souhaiterois autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte ; il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures ; il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle étoit le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes ; nous fûmes tous contents. Il n'a rien qui choque : il imite M. d'Agen sans le copier ; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévôt ; enfin j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille graces ; sa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois, et surtout M. Le Camus vous adore ; et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse ? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie ; en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis : c'est une chose qu'on dit souvent en l'air ; on abuse de cette expression ; moi je la répète, et sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai. Il n'y a point de raison à toutes les louanges que vous me donnez ; il n'y en a point aussi à la longueur de cette lettre ; il faut la finir, et mettre des bornes à ce qui n'en auroit point, si je me croyois. Adieu, ma très-aimable, comptez sur ma tendresse, qui ne finira jamais.

[1] La Champmêlé (*Voyez* la lettre 119).
[2] Le minime qui prêchoit à Grignan.
[3] C'est-à-dire, à madame de Grignan, qui étoit la troisième femme de M. de Grignan.

[1] Louis Habert de Montmort avoit alors 27 ans, il fut nommé évêque de Perpignan en 1680.

127. *

A la même.

A Paris, vendredi 3 avril 1671.

Voilà une infinité de lettres que je vous conjure de distribuer. Je souhaite que les deux qui sont ouvertes vous plaisent; elles sont écrites d'un trait : vous savez que je ne reprends guère que pour faire plus mal : si nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaisie, dont je fais grand cas; mais de si loin, que faire? Vous m'avez ravie d'écrire à M. Le Camus; votre bon sens a fait comme si Castor et Pollux vous avoient porté ma pensée; voilà sa réponse. Nous rîmes hier chez M. de La Rochefoucauld de la lettre que votre frère vous écrit. Je vis M. le duc [1] chez madame de La Fayette; il me demanda de vos nouvelles avec empressement; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux états de Bourgogne, et qu'il jugera, par l'ennui qu'il aura dans son triomphe, de celui que vous avez eu dans le vôtre. Madame de Brissac arriva; il y a entre eux un air de guerre ou de mauvaise paix qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits soufflets, comme vous y jouïez autrefois avec lui. Il y a un air d'agaeerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observent. La Marans arriva là-dessus; elle sentoit la chair fraiche. Voici ce que, sans nous être concertées, madame de La Fayette et moi lui répondîmes; quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer la soirée chez *son fils* [2]. Elle me dit : Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas vrai? — Pardonnez-moi, madame, car il faut que je passe chez madame du Pui-du-Fou : menterie, j'y avois déjà été. Elle s'en va à madame de La Fayette : Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. — Non, madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au marquis de Ragni : menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, madame de Schomberg la vint *reprendre*, *quoiqu'elle ne la puisse pas vendre* [1], et elle fut contrainte de s'en aller, de quitter une représentation d'amour, et l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; et puis, madame de La Fayette et moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir; je ne veux pas la faire longue, vous me paroissez accablée.

Vendredi au soir.

J'ai dîné en lavardinage, c'est-à-dire en *bavardinage* : je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Brissac ne nous a pas consolées de M. de La Rochefoucauld ni de Benserade, quoiqu'elle fût dans ses belles humeurs.

Le roi a voulu que madame de Longueville se raccommodât avec Mademoiselle. Elles se sont trouvées aux Carmélites, et cette réconciliation s'est faite. Mademoiselle a donné cinquante mille francs à Guilloire : nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M. le marquis d'Ambres est enfin reçu à l'autre lieutenance de roi de Guienne, moyennant deux cent mille francs : je ne sais si son régiment (*de Champagne*) entre en paiement; je vous le manderai. Adieu, ma très-aimable, je ne veux point vous fatiguer, il y a raison partout.

[1] Henri Jules de Bourbon Condé, fils du grand Condé.

[2] Chez M. de Larochefoucauld, qu'elle appeloit *son fils*.

[1] Trait d'une comédie de Poisson, intitulé le *Sot vengé*.

128.

A la même.

A Paris, samedi 4 avril 1671.

Je vous mandai l'autre jour la coiffure de madame de Nevers, et dans quel excès la Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement, que la

[1] *Voyez* la lettre 119.

coiffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes ; je suis rendue ; cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Voici ce que *Trochanire*[1], qui vient de Saint-Germain, et moi, nous allons vous faire entendre si nous pouvons. Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille ; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car, comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode ; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer, et puis au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse et vos dents ; mais ne m'empêchez pas de souhaiter que je puisse vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparaissez, et cette coiffure est faite pour vous : mais qu'elle est ridicule à certaines dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !

Madame DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous écrire cette coiffure; mais, ma belle, c'est moi qui lui dictois. Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par La Vienne[1], car c'est lui et mademoiselle de La Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode ; elle alla au coucher de la reine, et lui dit : Ah ! Madame, votre Majesté a donc pris notre coiffure? Votre coiffure, je me suis fait couper les cheveux, parce que le roi le trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure. On fut un peu surpris du ton avec lequel la reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où madame de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coiffure, parce que c'est celle de madame de Montespan, de madame de Nevers, de la petite de Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. Madame de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; et mademoiselle de La Borde lui a fait une coiffure qui est tout aussi bien que les autres par les côtés : mais le dessus de sa tête n'a garde d'être galant, comme celle dont on voit la racine des cheveux. Enfin, Madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain ; et moi, qui ne veux point me faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La comtesse (de Fiesque) vous embrasse mille fois ; le Comte, que j'ai vu tantôt, voudroit bien en faire autant : je lui ai dit votre souvenir, et le dirai à tous ceux que je trouverai en chemin.

Après tout, nous ne vous conseillons point de

[1] Madame de La Troche.

[1] La Vienne, baigneur à la mode, devint celui du roi dans le temps de ses amours avec mademoiselle de La Vallière. Il parvint ensuite à être l'un des quatre premiers valets-de-chambre. Le roi s'amusoit de sa franchise; il lui parloit souvent et savoit par lui des choses que personne ne lui auroit dites. (*Mém, de St-Simon*, t. III, p. 58.)

faire couper vos beaux cheveux ; et pour qui ? bon Dieu ! Cette mode durera peu ; elle est mortelle pour les dents ; taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faisiez quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert sont justement du temps du roi Guillemot.

---

129. *

A la même.

A Paris, mercredi 8 avril 1671.

Mon Dieu, ma fille, que vos lettres sont aimables ! il y a des endroits dignes de l'impression : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres sœurs (*de Sainte-Marie*), vous y avez votre cellule : mais ne vous y creusez point trop l'esprit ; les rêveries sont quelquefois si noires, qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut un peu glisser sur les pensées : vous trouverez de la douceur dans cette maison, dont vous êtes la maîtresse.

J'admire la manière de vos dames de Provence ; la description que vous me faites des cérémonies est une pièce achevée : mais savez-vous bien qu'elles m'échauffent le sang ; et que je ne comprends pas comment vous y pouvez résister ? Vous croyez que je serois admirable en Provence, et que je ferois des merveilles sur ma petite boule ; point du tout, je serois brutale ; la déraison me pique, et le manque de bonne foi m'offense. Je leur dirois : Mesdames, voyons donc à quoi nous en sommes ; faut-il vous reconduire ? Ne m'en empêchez donc pas, et ne perdons point notre temps et notre poumon : si vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en fasse point les façons. Je ne m'étonne pas si cette sorte de manège vous impatiente, j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frère : il a eu son congé de Ninon ; elle s'est lassée d'aimer sans être aimée ; elle a redemandé ses lettres, on les a rendues : j'ai été fort aise de cette séparation. Je lui disois toujours un mot de Dieu ; je le faisois souvenir de ses bons sentiments passés, et le priois de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur : sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurois pas souffert cette confidence dont je n'avois que faire. Mais ce n'est point tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre, on se trompe. La jeune Merveille n'a pas rompu ; mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris ; il vouloit m'apprendre un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occasion favorable, et cependant il... ce fut une chose étrange ; la demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le cavalier en désordre sortit en déroute, croyant être ensorcelé ; et ce qui vous paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de me conter sa déconvenue : nous rîmes fort ; je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché : il s'en prit à moi, et me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il se passeroit fort bien de cette ressemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il vouloit que *Pecquet* le restaurât ; il disoit les plus folles choses du monde, et moi aussi : c'étoit une scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas si tôt. J'ai beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques, il n'entend point raison là-dessus. La petite *Chimène* dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin c'est un désordre qui me fait rire, et je voudrois de tout mon cœur qu'il le pût retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu. Ninon lui disoit l'autre jour qu'il étoit *une vraie citrouille fricassée dans de la neige*. Voyez ce que c'est que de voir bonne compagnie, on apprend mille gentillesses.

Votre frère me contoit l'autre jour qu'un comédien vouloit se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux ; et son camarade lui dit : « Hé, morbleu, attends que tu sois guéri, tu » nous perdras tous » : cela me parut une jolie épigramme.

J'ai changé de nourrice pour votre enfant ; celle qu'elle avoit étoit à souhait pour sa personne ; il ne lui manquoit que du lait : je lui ai donné une bonne paysanne, sans façon, de belles dents, des cheveux noirs, un teint hâlé, vingt-quatre ans ; son lait a quatre mois, son enfant est beau comme un ange ; vous ne me connoîtriez plus : je suis devenue une vraie commère, et cela m'a acquis une grande réputation, car la petite profite à

vue d'œil, et je m'en vais régenter dans mon quartier.

Madame de Marans disoit il y a quelques jours, chez madame de La Fayette : « Ah, mon Dieu ! il » faut que je me fasse couper les cheveux. » Madame de La Fayette lui répondit *bonnement* : « Ah ! » mon Dieu ! Madame, ne le faites point, cela ne » sied bien qu'aux jeunes personnes. » Si vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de M. de Marseille ; je crois que ma réponse sera de votre goût, puisque vous la voulez si franche et si sincère, *et conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, dont la dissimulation est le lien, et votre intérêt le fondement.* Cette période est de Tacite ; jamais je n'ai rien vu de si beau. J'entre donc dans ce sentiment, et je l'approuve. Il faut lui faire croire qu'il est de nos amis, malgré qu'il en ait. Adieu, ma très-aimable enfant, je ne pense qu'à vous : si, par un miracle que je n'espère, ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serois vide de tout, comme une figure de Benoît [1].

M. d'Ambres donne son régiment au roi pour quatre-vingt mille francs et cent vingt mille livres : voilà les deux cent mille francs [2]. Il est fort content d'être hors de l'infanterie, c'est-à-dire de l'hôpital.

150.

A la même.

A Paris, jeudi 9 avril 1671.

Voilà M. de Magalotti qui s'en va en Provence, je voudrois bien aller avec lui. Je ne sais s'il sentira bien le plaisir de vous voir ; ce qui est certain, c'est que j'y serois fort sensible. Le voilà qui se joue avec ma petite-fille ; il vous trouve fort honnête femme en la regardant : pour moi, qui trouve les Grignan fort beaux, je la trouve fort à mon gré. Je crois que vous serez aise de voir un homme de mérite, un homme du monde, un homme avec qui vous parlerez françois et italien si vous voulez ; un homme dont les perfections sont connues de toute la cour ; un homme enfin.... qui vous porte deux paires de souliers de *Georget* ; que puis-je vous dire encore ? Il s'en va voir madame de Monaco, et je parie que vous lui écrirez par lui. Il dit que sans ma lettre il ne seroit jamais reçu de vous, comme il veut l'être ; enfin il se moque de moi ; et moi, je l'envie, et je vous embrasse de tout mon cœur, mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre.

[1] Fameux artiste pour les figures en cire.

[2] Du prix de la charge de lieutenant-général de la Haute-Guienne.

151.

A la même.

A Paris, vendredi 10 avril 1671.

Je vous écrivis mercredi par la poste, hier matin par Magalotti, aujourd'hui encore par la poste ; mais hier au soir je perdis une belle occasion. J'allai me promener à Vincennes, en famille et en *Troche* [1] ; je rencontrai la chaîne des galériens, qui partoit pour Marseille ; ils arriveront dans un mois. Rien n'eût été plus sûr que cette voie ; mais j'eus une autre pensée ; c'étoit de m'en aller avec eux. Il y a un certain *Duval*, qui me parut homme de bonne conversation ; vous les verrez arriver, et vous auriez été fort agréablement surprise de me voir pêle-mêle avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudrois que vous sussiez ce que m'est devenu le mot de Provence, de Marseille, d'Aix, le Rhône seulement, ce diantre de Rhône, et Lyon, me sont de quelque chose. La Bretagne et la Bourgogne me paroissent des pays sous le pôle, où je ne prends aucun intérêt ; il faut dire comme Coulanges : *O grande puissance de mon orviétan !* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'abbé [2] de m'empêcher de vous faire des présents : quelle folie ! hélas ! vous en fais-je ? Un pouvoir au-dessus du sien m'empêche de vous en faire comme je voudrois. Vous appelez des présents les gazettes que je vous envoie ; vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner : c'est un plaisir qui m'est sensible, et

[1] Avec madame de La Troche, son amie.

[2] L'abbé de Coulanges, qui passoit sa vie avec madame de Sévigné, sa nièce.

dont vous feriez fort bien de vous réjouir avec moi, si je me donnois souvent cette joie : cette manière de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables, on jureroit qu'elles ne vous sont pas dictées par les dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déjà, est encore votre vraie compagnie; c'est lui, ce me semble, qui vous entend; conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre, et faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion, qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde, par des raisons que nous avons tant discutées, me paroît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette dernière; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude : ceux qui disputent qu'il n'y en a pas voudroient être juges et parties. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille; mais, par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentiments que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable; je m'en vais fermer cette lettre; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours louer votre maison; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche : je suis, sur cela, comme les gens les plus intéressés sont pour eux-mêmes.

132.

A la même.

Vendredi au soir, 10 avril 1671.

Je fais mon paquet chez M. de La Rochefoucauld qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous faites aux chanoines[1] et au père Desmares : il y a plaisir à vous mander des bagatelles, vous y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans son souvenir; s'il apprend quelques nouvelles dignes de vous, il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de La Rochefoucauld, n'ayant plus d'espérance de marcher; son château en Espagne, c'est de se faire porter dans les maisons ou dans son carrosse pour prendre l'air; il parle d'aller aux eaux : je tâche de l'envoyer à Digne, et d'autres à Bourbon. J'ai été chez Mademoiselle, qui est toujours malade; j'ai dîné en *bavardin*[1] mais si purement que j'en ai pensé mourir, tous nos commensaux nous ont fait faux bond; nous n'avons fait que *bavardiner*, et nous n'avons point causé comme les autres jours.

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours dans un fossé; il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiroient de son service : toutes ses glaces étoient cassées, et sa tête l'auroit été s'il n'étoit plus heureux que sage : toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je lui en voulois marquer mon inquiétude : j'attends sa réponse. Voilà madame la comtesse (*de Fiesque*) et Briole, qui vous font trois cents compliments. Adieu, ma très chère enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

Madame DE FIESQUE.

Madame la Comtesse[2] ne peut pas voir une lettre qui vous va trouver sans y mettre quelque chose du sien, quand ce ne seroit qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. De l'humeur dont vous la connoissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cent mille admirations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

[1] *Voyez* la lettre du 20 mars 1671.

[1] Chez madame de Lavardin, qui aimoit extrêmement les nouvelles.

[2] Gillonne d'Harcourt, veuve en premières noces du marquis de Pienne, et femme en secondes noces de Charles Léon, comte de Fiesque. Elle mourut en 1699, à 80 ans. On la connoissoit dans le monde sous le nom de *madame la Comtesse*.

133.

A la même.

A Paris, dimanche 12 avril 1671.

Je vous écris tous les jours; c'est une joie qui me rend très favorable à tous ceux qui me demandent des lettres : ils veulent en avoir pour paroître devant vous; et moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de. . . . . ; je veux mourir si je sais son nom; mais enfin c'est un fort honnête homme qui me paroît avoir de l'esprit, que nous avons vu ici ensemble : son visage vous est connu; pour moi, je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom dessus. N'allez pas prendre patron sur mes lettres : elles sont infinies, je n'ai que ce plaisir; les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez; je ne sais quand je m'ennuierai en les lisant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette pensée quand il recevoit les vôtres, je présenterois requête pour vous séparer, et j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Brancas pour avoir dit, à ce qu'il prétend, une grossièreté sur l'amitié, que personne n'entendit et que je n'entendis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime; il sortit dans une vraie colère. Ce sont des délicatesses incommodes; je ne les ai pas pour lui, et ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie, et que j'embrasse de tout mon cœur.

134. *

A la même.

A Paris, mercredi 15 avril 1671.

J'achèverai cette lettre quand il plaira à Dieu : je la commence trois jours avant qu'elle parte, parceque je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé avec des gants dont je vous remercie mille fois. Je les trouve bons. Votre souvenir me charme; ils ne vous coûtent rien, je les en trouve meilleurs ; je crois même qu'ils seront assez grands; enfin, ma bonne, vous êtes trop aimable. Vous me parlez de la Provence comme de la Norwége; je pensois qu'il y fait chaud, et je le pensois si bien, que l'autre jour, que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, et j'étois triste : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi, et je ne pouvois, en effet, me l'imaginer sans chagrin. Je veux vous dire, ma chère enfant, que le chocolat n'est plus avec moi comme il étoit : la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours : tous ceux qui m'en disoient du bien m'en disent du mal; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un temps, et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue, qui vous conduit à la mort; enfin, ma fille, le grand-maître [1], qui en vivoit, est son ennemi déclaré : vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment [2]. Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, et songez que ce n'est plus la mode du bel air. Tous les grands et moins grands en disent autant de mal qu'ils disent de bien de vous : les compliments qu'on vous fait sont infinis. Je n'ai point encore vu Gacé; je crois que je l'embrasserai : bon Dieu! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît! J'ai été tantôt chez Ytier, j'avois besoin de musique; je n'ai jamais pu m'empêcher de pleurer à une sarabande que vous aimez.

Je suis bien aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire; ce taponage vous est naturel, il est au bout de vos doigts; vous avez cent fois pensé l'inventer, mais vous avez bien fait de ne point prendre cette mode à la rigueur. Je vous conseille de conserver vos dents. C'est une chose étrange que votre serein, et la sujétion que vous avez de vous renfermer à quatre heures, au lieu de prendre l'air : quelle tristesse! Mais il vaut mieux rapporter ici vos belles dents, que de les perdre en Provence par le serein, ou par une mode qui sera passée dans six

[1] Henri de Daillon, comte du Lude.

[2] On avoit dit que le comte du Lude aimoit madame de Sévigné; mais, comme c'étoit un de ces hommes dont l'attachement ne nuit point à la réputation des dames, madame de Sévigné en plaisantoit la première. *Voyez les amours des Gaules.*

mois. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête naissante ; cela est fait dans un moment. Vos dames sont bien loin de là, avec leurs coiffures glissantes de pommades et leurs cheveux de deux paroisses ; cela est bien vieux. Votre peinture du cardinal Grimaldi [1] est excellente ; *cela mord-il?* est plaisant au dernier point et m'a bien fait rire ; je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin Montgobert sait rire ; elle entend votre langage : qu'elle est heureuse d'avoir de l'esprit, et d'être auprès de vous ! les esprits où il n'y a point de remède font bouillir le sang. Je vous remercie de vous souvenir du reversis et de jouer au mail ; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites et adroites comme vous ; je m'en vais y jouer dans mon désert. A propos de désert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du coadjuteur, qui étoit à la Trappe, en est revenu à demi fou, n'ayant pu supporter ces austérités : on cherche un couvent de coton pour l'y mettre, et le remettre de l'état où il est. Je crains que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons. Écrivez quelque amitié à Pecquet ; il a eu des soins extrêmes de ma petite-fille ; elle est jolie, cette pauvre petite : elle vient le matin dans ma chambre ; elle rit, elle regarde, elle baise toujours un peu malhonnêtement, mais peut-être que le temps la corrigera.

Je pleurois amèrement en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence : si vous avez les mêmes sentiments toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver que la tendresse que j'ai pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs, me traversent le cœur ; mais c'est toujours de la manière que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux et d'aimable ; j'espère que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable. Vous avez très bien deviné ; il est dans le bel air pardessus les yeux : point de pâques, point de jubilé. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilége ; c'étoit mon soin aussi que de lui en donner de l'horreur : mais la maladie de son ame est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il est plaisant, il dit qu'il est comme le bon homme Eson ; il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se *ravigoter* un peu ; il me conte toutes ses folies, je le gronde, et je fais scrupule de les écouter ; et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connois la sorte d'amitié qu'il a pour moi : il est ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez ; il me donne mille attaques en riant sur l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il est grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre chose, c'est que je crois que vous m'aimez : vous me paroissez solide, il me semble qu'on se peut fier à vos paroles, et cela fait aussi que je vous estime fort. Vos messieurs commencent à s'accoutumer à vous ; les pauvres gens! Et les dames ne vous ont pas encore bien goûtée. J'embrasse ce comte, qui est si adroit, qui joue si bien à la paume et au mail : j'aime ce choses-là. Conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre.

[1] Archevêque d'Aix.

---

135. *

A la même,

A Paris, vendredi 17 avril 1671.

Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille, car il n'y a point de réponse à faire, et d'ailleurs je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles ; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui du Berry avec la survivance pour M. de Sully : tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le roi partira le 25 : voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que

je ne manderai rien que de vrai : quand il ne vient rien à ma connaissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et je vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi bien que de vous : il a grand soin de votre mère en votre absence; et, dès qu'il y a un brin de dispute entre l'abbé et moi, c'est toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme lui, et à qui rien de bon ni de solide ne manque, qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés ; car cette conservation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement : c'est un penchant si doux qu'on y revient sans peine ; et quand par hasard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis : mais disons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous sommes bien ingrats ; et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas; je l'aime comme un confident qui entre dans mes sentiments, je ne saurois mieux dire.

Hélène et *Marphisé* [1] vous sont très-obligées; mais pour Hébert, hélas ! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit, l'autre jour en riant, de le donner à Gourville [2], et de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il m'en remercieroit, que je répondois de lui. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus tout étonnée quand Gourville l'envoya querir hier ; Hébert s'habilla en gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudroit 250 livres de rente, logé, nourri, et tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte pendant que le roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le roi y doit aller le 25 de ce mois ; il y sera un mois entier ; jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des empereurs, qu'il y en aura là, rien ne coûte; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas; il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France et la loger ; tout est meublé : de petits endroits, qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencements-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *bavardin ;* ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis (*de Lavardin*). Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille : après dîner, j'irai un peu au faubourg [1], et je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du coadjuteur ; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur;* il veut que je l'appelle *Pierrot* ou *seigneur Corbeau.* Je vous recommande toujours bien, ma fille, d'entretenir l'amitié qui est entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires ; en un mot, d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours. Mon fils n'est pas guéri de ce mal qui fait douter encore ses précieuses maîtresses de sa passion : il me disoit hier au soir que, pendant la semaine sainte, il avoit été si épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faisoit bondir le cœur; il n'osoit y penser, il avoit envie de vomir ; il lui sembloit toujours voir autour de lui des *panerées* de baisers, des *panerées* de toutes sortes de choses en telle abondance, qu'il en avoit l'imagination frappée et ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment ; j'ai pris mon temps pour faire un petit ser-

[1] Petite chienne de madame de Sévigné.

[2] Gourville, valet-de-chambre du duc de La Rochefoucauld, devenu son ami, et même celui du grand Condé; dans le même temps, pendu à Paris en effigie, et envoyé du roi en Allemagne; ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des Mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa fortune avec indifférence. Il y a des anecdotes vraies et curieuses. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

[1] Chez madame de La Fayette.

mon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes sentiments, et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne, je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées : il pleuroit, il mouroit; il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or. Adieu, mon aimable enfant; comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois? Je souhaite, ma petite, que vous m'aimiez toujours; c'est ma vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous, cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embrasse ce pauvre comte; mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?

Vendredi au soir 17 avril.

Je fais mon paquet chez madame de La Fayette, à qui j'ai donné votre lettre; nous l'avons lue ensemble avec plaisir, nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous; vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur, c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Madame de La Fayette fut hier à Versailles, madame de Thianges lui avoit mandé d'y aller; elle y fut reçue très bien, mais très bien, c'est-à-dire que le roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme feroit un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne; il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de La Rochefaucauld, que voilà, vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée; il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de La Fayette vous estime et vous aime; et ne vous croit pas si dépourvue de vertus que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

---

136. *

A la même.

A Paris, mercredi 22 avril 1671.

Avez-vous bien peur que je n'aime mieux madame de Brissac que vous? craignez-vous, de la manière dont vous me connoissez, que ses façons ne me plaisent plus que les vôtres? croyez-vous que son esprit ait retrouvé le chemin de me plaire? avez-vous opinion que sa beauté efface vos charmes? enfin pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser madame de Grignan, en me supposant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soyez assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponse que vous connoîtrez par la vôtre, si vous répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille : il est d'une foiblesse à faire mal au cœur; il est tout qu'il plaît aux autres; il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur, il y fut. Ces messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à Sévigné de payer; je dis, payer de sa personne; tout misérable qu'il est encore, il paye, et puis me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même : je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; j'ajoute que ce n'est point là la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chapechute, et qu'à force de s'exposer il aura son fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout, et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la comédienne[1], après l'avoir aimée par-ci par-là : quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit; il est au désespoir de n'en être plus aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : *C'est une ame de bouillie*, dit-elle, *c'est un corps de papier mouillé : c'est un cœur de citrouille fricassé dans de la neige*, je vous l'ai déjà dit. Elle voulut l'autre jour lui

[1] La Champmêlé.

faire donner les lettres de la comédienne; il les lui donna; elle en a été jalouse; elle vouloit les donner à un amant de la princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier : il me le vint dire; je lui dis que c'étoit une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'avoit point sacrifié ses lettres, comme on vouloit le lui faire croire pour l'animer; qu'elle les lui avoit rendues; que c'étoit une trahison basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer : il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié par adresse, et moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par-là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose; cela est un peu de la *visionnaire* de la comédie; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ses folies à M. de La Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui disois l'autre jour que Sévigné n'est point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit tope à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité qui m'attire de si vilaines confessions, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redresser; je le fais comme une amie: il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmènerai. Voilà bien des folies : mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer; mais savez-vous bien que vous irez avec elle; si vous continuez à la haïr? Songez que vous serez toute l'éternité ensemble; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut : je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée, c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez madame de La Fayette; M. de La Rochefoucauld y étoit, et moi aussi : la voilà qui entre sans coiffe; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan : elle étoit poudrée, bouclée, le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Madame de La Fayette lui dit : « Mais vraiment il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complètement ridicule? » M. de la Rochefaucauld dit : « Ma mère, ah! par ma foi, mère, nous n'en demeurerons pas là; approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir. » Sa sœur venoit aussi d'être coupée. « Ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que madame de Schomberg la vînt reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs; mesdames de La Fayette, de Coulanges, de La Troche, mademoiselle de Méri et moi. On se promena, on parla fort de vous à plusieurs reprises et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois au Luxembourg, M. de Longueville y étoit hier; il me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de La Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement. Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres; vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime fort votre goût. J'approuve votre loterie; vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point, c'étoit pour mourir; que les dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie.

Je viens de St-Germain; je n'ai que le loisir de vous dire que mille personnes m'ont priée de vous faire des baise-mains, M. de Montausier, le maréchal de Bellefonds, etc..... Mgr. le dauphin m'a

donné un baiser pour vous. Adieu, ma très-chère, il est tard; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

137.

A la même.

A Paris, vendredi 24 avril 1671.

Voilà le plus beau temps du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables : c'est le bonheur du roi, il y a long-temps que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de M. le prince, qui a pris ses mesures à Chantilly pour le printemps et pour l'été; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, il vous fera une relation à son retour, pour moi, j'en attends ce soir une petite que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *bavardin* ; je ferai mon paquet au faubourg. Si l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau temps, on aura raison; j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre. Vous ne me parlez point assez de vous : j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies; je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien depuis que vous ne m'aidez plus : vous m'en inspirez, et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours; ce qui est plaisant, c'est qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que vous serez mon adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies; mais on voit clair à travers mes paroles, et je ne veux pas même en mettre aucune au-devant des sentiments que j'ai pour vous. Je serai donc touchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cents lieues de vous, il faut que j'en sois à trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisième centaine : c'est trop, cela me serre le cœur.

L'abbé Têtu entra hier chez madame de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amis éloignés; je lui parlai de mon voyage, il ne changea point de ton, et d'un visage riant : *Hé bien ! madame*, me dit-il, *nous nous reverrons.* Cela n'est point plaisant à écrire, mais il n'y eut pas moyen de l'entendre sans rire; enfin ce fut là son unique pensée : il passa légèrement sur toute mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, et je m'en sers moi-même intérieurement, en songeant à vous; mais ce n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté pour me faire une robe-de-chambre une étoffe comme votre dernière jupe; elle est admirable : il y a un peu de vert, et c'est le violet qui domine; en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale : le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été une volonté déterminée qui m'a paru contre les bonnes mœurs; je me suis jetée dans le taffetas blanc, ma dépense est petite, je méprise la Bretagne, et n'en veux faire que pour la Provence, afin de soutenir la dignité d'une merveille d'entre deux âges, où vous m'avez élevée.

Madame de Ludres me fit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain; il n'y avoit nulle distraction; elle vous aimoit aussi : *Ah ! pour matame te Grignan, elle est atorable.* Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. Le Premier : *Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grand'diablesse de lettre, plaisante, mais inlisible : il m'en a dit des morceaux; nous devons prendre un jour pour la lire tout entière. M. de Salins a chassé un portier : je ne sais ce qu'on dit; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plats d'épée, et l'on *se tait du reste*; on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres; enfin je ne dis rien : on ne m'accusera pas de parler; pour moi, je sais me taire. Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chère enfant; je vous manderai ce soir des nouvelles en fermant mon paquet.

158.

A la même.

Vendredi au soir, 24 avril 1671, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le roi arriva hier au soir à Chantilly; il courut un cerf au clair de la lune, les lanternes firent des merveilles, le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie; mais enfin, le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisait espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne me puis remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande; c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître d'hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit présentement de M. le prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le soin d'un état; cet homme donc que je connoissois, voyant que ce matin à huit heures la marée n'étoit pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront dont il a cru qu'il alloit être accablé, et, en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terrible accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement: je pense que vous trouvez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M. de Menars épouse mademoiselle de La Grange-Neuville; je ne sais comment j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

159.

A la même.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire; à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé; voici l'affaire en détail: Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois: Je suis perdu d'honneur: voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville: La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulage en ce qu'il peut. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: « Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le » souper du roi. » Il répondit: « Monseigneur, » votre bonté m'achève; je sais que le rôti a man» qué à deux tables. » — « Point du tout, dit M. le » prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande: Est-ce là tout? Oui, Monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci; Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le prince qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement: on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il

retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée : on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, on fit encore de même; et le soir, le roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *media noche*; il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela vous fera des relations sans doute; mais, comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

140.

A la même.

Commencée à Paris, le lundi 27 avril 1671.

J'ai très-mauvaise opinion de vos langueurs; je suis du nombre des méchantes langues, et je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois; mais, ma chère enfant, si ce malheur se confirme, ayez soin de vous; ne vous ébranlez point dans ces commencements par votre voyage de Marseille; laissez un peu établir les choses, songez à votre délicatesse, et que ce n'est qu'à force de vous être conservée que vous avez été jusqu'au bout. Je suis déjà bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce : si vous êtes grosse, comptez que je n'ai plus aucun dessein que de faire ce que vous voudrez; je ferai ma règle de vos désirs, et laisserai tout autre arrangement et toute autre considération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie; il est présentement en quelque repos; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est un ami : il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avoit cinq ou six hommes; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyoient possesseur; elle connut leurs pensées, et leur dit : « Messieurs, vous vous damnez, si vous croyez » qu'il y ait du mal entre nous; je vous assure que » nous sommes comme frère et sœur. » Il est vrai qu'il est comme fricassé; je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai retrouver la santé de son corps et de son ame : nous ménageons, La Mousse [1] et moi, de lui faire faire une bonne confession.

Monsieur, madame de Villars et la petite Saint-Gerand sortent d'ici et vous font mille et mille amitiés; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne [2]. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles, et faisant l'honneur du logis; ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez il y a un an comme prisonnière; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles, avec madame la maréchale d'Humières, mesdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond et Martin; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille de me mander sincèrement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit ni pour le jour.

A Livry, mercredi 29 avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris; j'allai dîner à Pomponne; j'y trouvai notre bon homme [3] qui m'attendoit, je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda

[1] L'abbé de La Mousse, parent de madame de Sévigné et de l'abbé de Coulanges.

[2] Le marquis de Villars étoit nommé ambassadeur d'Espagne.

[3] M. Arnauld-d'Andilly, âgé alors de 83 ans.

très sérieusement, et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point songer à me convertir; que j'étois une jolie païenne; que je faisois de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle; qu'enfin je songeasse à moi : il me dit tout cela si fortement que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très agréable, quoique très sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts; je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées : mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des galériens; je devois aller avec eux, au lieu de ne songer qu'à vous écrire. Que vous eussiez été agréablement surprise à Marseille de me trouver en si bonne compagnie! Mais vous y allez donc en litière : quelle fantaisie! J'ai vu que vous n'aimiez les litières que quand elles étoient arrêtées : vous êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des médisants : tout l'honneur que je vous puis faire, c'est de croire que jamais vous ne vous seriez servie de cette voiture, si vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan fût resté dans sa Provence. Que je suis fâchée de ce malheur! mais que je l'ai bien prévu! Conservez-vous, ma très chère; songez que la *Guisarde* beauté, ayant voulu se prévaloir d'une heureuse couche, s'est blessée rudement, et qu'elle a été trois jours prête à mourir : voilà un bel exemple. Madame de La Fayette craint toujours pour votre vie : elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi à cause de vos perfections; et, quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé : cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi; La Troche s'en meurt. Je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne; il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai troublée dans la mienne par les états, qui me viendront tourmenter à Vitré sur la fin du mois de juillet; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche pour nous revoir; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée : il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie; et, quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il ne laisse pas de m'avoir ôté mille petits agréments, qui ne laissent que trop de marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille. En vérité, il y en a de bien transportants; j'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle *du Singe et du Chat*:

D'animaux malfaisants, c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint, et la *Citrouille*, et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles, c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier; c'étoit une rapsodie assez bonne; il nous la lut à madame de Coulanges et à moi. Je lui dis : Envoyez-la-moi donc tout achevée pour mercredi; il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez; que cela étoit trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lue. — Tant y a que je ne veux pas qu'elle la lise : voilà toute la raison que j'en ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes : c'étoit à la première qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant, de l'infinité de cette lettre? si je voulois, j'écrirois jusqu'à demain. Conservez-vous, c'est ma ritournelle continuelle; ne tombez point, gardez

quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice comme celles du temps de François Ier, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous; mais votre litière me redérange tout : le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu! Hélas! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la cour, et à Livry; enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate : le moyen de rendre tout cela! Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserois ce fripon de Grignan, si je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul[1] mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

141.

A la même.

A Paris, vendredi 1er mai 1671.

Je gardois votre secret comme si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus depuis que Valeroissant l'a mandé à mademoiselle de Seudéri, en se louant de vos honnêtetés, et disant que l'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille? N'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver? Vous voulez bien, ma fille, que je sois un peu en peine de vous; il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez madame de Villars avec M. de Vindisgras, deux autres de son pays, M. et madame de Schomberg, M. et madame de Béthune; *la plupart des amants sont des Allemands*[2], comme vous voyez. M. de Schomberg me paroît un des plus aimables maris du monde : sans compter que c'est un héros, il a l'esprit aisé et une intelligence dont on

[1] Jardinier de Livry.

[2] Allusion à une chanson de Sarrazin : *Tircis, la plupart des amants sont des Allemands*, etc.

lui sait un gré non pareil; sa femme l'adore; mais, parce qu'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla fort de vous, on vous loua jusqu'au ciel, et ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgras se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez, il y a six ans, d'un comte de Dietrichstein[1], qu'il ressembloit à M. de Beaufort[2], hormis qu'il parloit mieux françois : nous trouvâmes plaisant qu'il eût retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre esprit : il vous a vue chez la reine quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre madame de Béthune est encore grosse, elle me fait grand'pitié. On craint que la princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les jours ici de quoi exercer mes beaux sentiments. Madame de Coulanges vint le soir, nous allâmes aux Tuileries, nous y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris, et qui n'y sera pas encore longtemps, et de plus M. de Saint-Ruth[3] : quel homme, bon Dieu! et que le désagrement de sa physionomie donne de grandes idées des qualités qu'on ne connait pas! Mais comment pourrois-je vous dire les tendresses, les amitiés, les remercîements de M. de La Rochefoucauld, de Segrais, de madame de La Fayette, avec qui je passai le reste de la soirée, et à que je fis voir une partie de votre lettre? il y avoit tant de choses pour eux, que je vous aurois fais tort en toute manière de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire une autre fois tout bas à madame de La Fayette; car notre conversation d'hier roula sur d'autres discours plus agréables pour vous. Langlade[4] survint; comme il s'en va à Bourbon, nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chansons de Blot; elles ont le diable au corps, mais je n'ai jamais vu tant d'esprit. Il nous conta aussi qu'il venoit de voir une mère de Nor-

[1] Seigneur allemand.

[2] Le duc de Beaufort parloit assez mal sa langue naturelle.

[3] On a dit que la maréchale de La Meilleraie, quoique très-glorieuse d'ailleurs, l'avoit épousé secrètement.

[4] Jacques de Langlade, homme adroit, qui, pendant la fronde, rendit aux princes des services importants. Il étoit secrétaire du duc de Bouillon; ce fut lui qui détermina les habitans de Bordeaux à embrasser le parti de la révolte.

mandie, qui, lui parlant d'un fils abbé qu'elle a, lui avoit dit que le dessein de son fils étoit de bien étudier, et qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous souvient-il du bon mot du comédien que je vous ai mandé [1] ? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il fait de tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre ; mais cela n'est point encore démêlé. On ne sait rien de l'arrivée du roi à Dunkerque. Madame de Richelieu a gagné un grand procès contre madame d'Aiguillon. M. le duc est parti pour la Bourgogne, le maréchal d'Albret pour son gouvernement. M. le prince a suivi le roi. Vous voyez bien, par ces lanterneries, qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Lavardin;* ils sont allés se promener à Versailles.

Madame de Verneuil a été très malade à Verneuil. La d'Escars a eu une manière d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle et à celles qui se portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas; *il fera réponse à la Grignan.* Père Ytier vous salue très révérencieusement. Je suis en colère contre M. de Grignan, sans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frère est au-dessous de la définition; il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, et que les autres le connoissent encore moins. Adieu, ma très-aimable, jamais il ne s'est vu un attachement si naturel et si tendre que celui que j'ai pour vous.

---

142. *

A la même.

A Paris, mercredi 6 mai 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence auroit part à cette dernière, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié : il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses, et je veux plutôt croire que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Je vis hier madame de Guise, elle m'a chargée de vous faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité, madame Robinet n'y voyant plus goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de pouvoir se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une couche avancée, qui est très-souvent mortelle. Je lui promis de vous donner toutes ces instructions pour quand vous en auriez besoin, et de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'ame et le corps de son enfant. Je m'acquitte exactement de sa commission, dans l'espéranee qu'elle vous sera utile; je vous conjure, mon enfant, d'avoir un soin extrême de votre santé : vous n'avez que cela à faire.

Votre Monsieur, qui dépeint mon esprit juste et carré, composé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, et vous ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me louoit si bien; je voudrois au moins avoir été derrière la tapisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à La Brosse : c'est une belle chose qu'une vieille lettre [1]; il y a long-temps que je les trouve encore pire que les vieilles gens : tout ce qui est dedans est une vraie radoterie. Madame de Verneuil a été très-mal à Verneuil de la néphrétique; elle est accouchée d'un enfant qu'on a nommé Pierre, car ce n'étoit pas Pierrot [2], tant il étoit gros.

Mon royaume commence à n'être plus de ce monde. Nous trouvâmes l'autre jour aux Tuileries mesdames de ... La première nous parut d'une incivilité parfaite en répondant comme une reine

[1] *Voyez* la lettre du 8 avril 1671.

[1] La lettre du 15 mars précédent ne fut rendue que six semaines après la date.

[2] Allusion maligne au prénom du chancelier Séguier. (*Voyez* la lettre du 1er décembre 1664.)

aux compliments que nous lui faisions sur sa couche, et lui disant que nous avions été à sa porte; pour l'autre, elle nous parut d'une sottise si complète, que je plaignis son mari, tout contrefait qu'il est, et que je trouvois que c'étoit lui qui étoit mal marié. Que toutes les jeunes femmes sont sottes, plus ou moins, ma chère fille!

Mais pourquoi avez-vous été à Marseille? M. de Marseille mande ici qu'il y a de la petite vérole; de plus on vous aura tiré du canon qui vous aura émue; cela est très-dangereux. On dit que de Biez accoucha l'autre jour d'un coup de pistolet, qu'on tira dans la rue. Vous aurez été dans les galères, vous aurez été sur de petits ponts, le pied peut vous avoir glissé, vous serez tombée: voilà les horreurs de la séparation; on est à la merci de toutes ces pensées; on peut croire sans folie que tout ce qui est possible peut arriver: toutes les tristesses de tempérament sont des pressentiments, tous les songes sont des présages, toutes les précautions sont des avertissements, enfin c'est une douleur sans fin.

Il est vrai que j'aime votre fille; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie; il n'y a, ni en vous, ni en moi, de quoi la pouvoir composer; c'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus de sujet que M. de Grignan: hélas! quand on trouve dans son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourroit-on donner de la jalousie à la jalousie même? Ne parlons point de cette passion, je la déteste, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable: les effets en sont trop cruels et trop haïssables. Je vous prie, au reste, de ne point faire des songes si tristes de moi: cela vous émeut et vous trouble. Je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma vie et sur ma santé; vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine: j'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires; je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'est-à-dire à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agréments, à toutes les mortelles inquiétudes, enfin à tous les sentiments que cette passion pourra me donner.

Je partirai entre-ci et la Pentecôte; je la passerai, ou à Chartres, ou à Malicorne; mais sûrement point à Paris. Vous êtes trop aimable d'entrer comme vous faites dans la tristesse de mon voyage: vous pouvez imaginer combien de souvenirs de vous entre La Mousse[1] et moi, sans compter cette pensée habituelle qui ne me quitte jamais. Il est vrai que je n'aurai point *Hébert*, j'en suis fâchée, mais il faut se résoudre à tout: il est revenu de Chantilly; il est désespéré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup; Gourville l'a mis à l'hôtel de Condé pour faire cette petite charge dont je vous ai parlé. M. de La Rochefoucauld dit qu'il prend des liaisons avec *Hébert*, dans la pensée que c'est un homme qui commence une grande fortune: à cela je lui réponds que mes laquais ne sont pas si heureux que les siens. Ce duc vous aime, et m'a assuré qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Madame de La Fayette me prie toujours de vous dire mille choses pour elle, je ne sais si je m'en acquitte bien.

Ne rejetez point si loin ces derniers livres de La Fontaine; il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront: la fin des *Oies du frère Philippe*, *les Rémois*, *le petit Chien*, tout cela est très-joli; il n'y a que ce qui n'est point de ce style qui est plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. Il ne faut pas qu'il sorte du talent qu'il a de conter.

M. de Marseille a mandé à l'abbé de Pontearré que vous étiez grosse: j'ai fait assez long-temps mon devoir de cacher ce malheur; mais enfin l'on se moque de moi. Je l'embrasse mille fois, ce Grignan, malgré toutes ses iniquités; je le conjure au moins que, puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines, c'est-à-dire qu'il ait un soin extrême de votre santé, qu'il soit le maître là-dessus, comme vous devez être la maîtresse sur tout le reste. Adieu, ma chère enfant, je vous baise et vous embrasse. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre santé, et qu'il soit toujours question de l'état où vous êtes; répondez moins à mes lettres, et me parlez de vous: plus je serai en Bretagne, *et*[2]

[1] Un parent de MM. de Coulanges. *Voyez* la lettre du 27 avril 1671.

[2] Madame de Sévigné fait souvent cette faute, que l'on rencontre chez les meilleurs écrivains.

plus j'aurai besoin de cette consolation; *ne m'expédiez point là-dessus*[1]. Si vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, et empêchez-la de donner dans la *justice de croire*, et dans le *respectueux attachement ;* qu'elle me parle de vous; et quoi encore? de vous, et toujours de vous.

143.

A la même.

A Paris, vendredi 8 mai 1671.

Me voilà encore, et je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine, pour mener ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, et me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup plus encore de votre santé : votre voyage de Marseille me trouble; l'air de la petite-vérole et le bruit des canons me donnent une inquiétude qui n'est que trop juste. Si je ne vais point m'en soulager par être auprès de vous, vous me serez bien plus obligée que si je traversois la France. L'état où je suis, et où je vais être, est dur à soutenir; et rien ne seroit capable de m'arrêter que les raisons que vous savez, et dont nous sommes en confidence, mon cher ami[2] et moi. Je sens quelque consolation de l'avoir pour témoin de tous mes sentiments; ce n'est pas que j'en aie besoin auprès de vous, mais j'aime à mettre mes sentiments les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

Je fus hier long-temps chez madame du Pui-du-Fou; sérieusement elle vous aime, et vous lui êtes obligée des soins et des prévoyances qu'elle a pour vous : son cœur n'en sait pas davantage; mais dans cette étendue elle fait parfaitement bien. L'abbé est ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ses soins; dès le moment que vous songez à mettre la règle dans votre maison; ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point : il n'est point question de suivre toujours les beaux sentiments; il faut avoir pitié de soi, et avoir de la générosité pour soi même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencements, et amusez-vous à vous conserver, et à bien conduire vos affaires. J'espère que le voyage de l'abbé, en quelque temps que ce soit, ne vous sera pas inutile. Adieu, ma très-chère; j'attends avec des impatiences vives des nouvelles de votre santé et de votre voyage.

[1] Les mots soulignés sont dans l'édition de 1726, et nous ont paru devoir être conservés.

[2] M. d'Hacqueville.

---

144. *

A la même,

Paris, mercredi 13 mai 1671.

Je reçois votre lettre de Marseille; jamais relation ne m'a tant amusée. Je lisois avec plaisir et avec attention; je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement; je lisois donc votre lettre vite par impatience, et puis je m'arrêtois tout court, pour ne pas la dévorer si promptement, je la voyois finir avec douleur, et douleur de toute manière; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais que le souhaiter. Ah! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-même, l'espérance; pour moi, j'irai vous voir très-assurément, avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus : ce voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé : vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens; vous y avez reçu des honneurs comme la reine, et moi, plus que je ne vaux; je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le mot *de guerre*. Je vois bien, ma fille, que vous pensez à moi très-souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru beau; vous m'en faites une peinture extraordinaire et qui ne déplaît pas : cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment! des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez; elles font même quelquefois du bruit; mais

il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille : j'ai cette image dans la tête.

E' di mezzo l'orrore esce il diletto.

Vous étiez belle, à ce que vous dites, et où est donc votre grossesse ? Comment s'accommode-t-elle avec votre beauté et avec tant de fatigue ? Il m'est venu de deux endroits que vous aviez un esprit si bon, si juste, si droit et si solide, qu'on vous a fait seule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différents infinis de M. de Monaco avec un monsieur dont j'ai oublié le nom : vous avez un sens si net et si fort au-dessus des autres, qu'on laisse le soin de parler de votre personne, pour louer votre esprit ; voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque prince Alamir, vous avez du fond de reste pour faire le premier tome du roman, sans qu'on ose en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence, de vous cacher la manière dont vous y êtes honorée, et dont on y parle de vous. Je voudrois savoir si vous êtes entièrement insensible à tous les honneurs qu'on vous fait ; pour moi, je vous avoue grossièrement qu'ils ne me déplairoient pas ; mais je ferois l'impossible pour tâcher de revenir quelque temps me dépouiller de ma splendeur ; ce qui vous en reste ici est trop bon pour être négligé. Madame des Pennes [1] a été aimable comme un ange ; mademoiselle de Scudéri l'adoroit : c'étoit la princesse Cléobuline ; elle avoit un prince Trasibule en ce temps-là ; c'est la plus jolie histoire de Cyrus [2]. Si vous étiez encore à Marseille, je vous prierois de bien faire des compliments pour moi à M. le général des galères ; mais vous n'y êtes plus. Pour moi, je suis encore ici ; j'en suis en furie : je voulois partir vendredi ; l'abbé se met à genoux pour que ce ne soit que lundi : on ne peut tirer les prêtres de Paris ; il n'y a que les dames qui en veuillent partir. Je m'en irai donc lundi ; il me semble que vous voulez savoir mon équipage, afin de me voir passer comme j'ai vu passer M. *Busche*. Je vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hommes à cheval ; je serai dans ma calèche tirée par mes deux beaux

[1] Renée de Forbin, sœur de M. de Marseille, depuis cardinal de Janson.

[2] Roman de mademoiselle de Scudéri.

chevaux ; l'abbé sera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, La Mousse et Hélène [1] ; celle-ci aura quatre chevaux avec un postillon ; quelquefois le bréviaire assemblera le second ordre, et laissera place à un certain bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire, Sévigné et moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les hait pas des personnes que l'on aime. Vous écrivez une lettre à votre frère qui est très-plaisante ; j'en ai bien ri ; j'eusse juré que sa... eût été ridicule ; en effet, j'ai trouvé qu'elle ressemble à une amande lissée. Voilà de ces physionomies qui ne se raccommoderont jamais avec moi.

J'ai fait moi-même déménager et mettre en sûreté tous vos meubles dans une chambre que j'ai réservée ; j'ai été présente à tout : pourvu que vous ayez intérêt à quelque chose, elle est digne de mes soins ; je n'ai pas tant d'amitié pour moi, Dieu m'en garde.

Je n'ai garde de dire à notre océan la préférence que vous lui donnez ; il en seroit trop glorieux ; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti ; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu ; il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de madame de Coulanges ; je lui dis : Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper ? Il se tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Asseyez-vous donc. Parbleu ! dit-il, madame de Sanzay [2] se fait bien attendre ; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi : c'étoit elle qu'il attendoit, et il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry ; cette civilité, faite fort naïvement, nous fit rire. Madame de Soubise [3] est grosse ; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour madame de Louvigny [4], vous le savez. Si je pouvois trouver quel-

[1] Femme-de-chambre de madame de Sévigné, qui épousa Beaulieu, son valet-de-chambre.

[2] Anne-Marie de Coulanges, femme de Louis Turpin de Crissé, comte de Sanzay.

[3] Anne de Rohan-Chabot, femme de François de Rohan, prince de Soubise. Elle fut aimée de Louis XIV, mais en secret. Ce crédit caché fit la fortune de sa maison. Sa mère étoit Marguerite, duchesse de Rohan, mariée en 1645 à Henri Chabot, qui devint par là duc de Rohan.

[4] Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles de Louvigny. L'enfant dont elle étoit grosse alors fut le dernier maréchal de Gramont.

que honnête veuve ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation. L'abbé Testu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules; il est allé droit à Fontevraud, c'est le chemin, cela est heureux; de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues; il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat; pour moi, je dis qu'il l'en rapprochera[1]. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de madame de Fontevraud que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de vous parler du prochain, je prendrois votre manière; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galimatias dont je m'étois servie, et que vous avez pourtant fort bien deviné; il n'y en a guère d'impénétrable pour vous. Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que les états me consoleront de mon fils; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter. Je vous embrasse mille et mille fois. Aimez-moi toujours, c'est la seule joie et la seule consolation de ma vie.

---

145. *

A la même.

A Paris, vendredi 15 mai 1671.

Me voici encore, ma chère fille, avec tous les chagrins qui accompagnent les départs retardés, et les départs qui m'éloignent de vous encore plus que nous ne sommes : mais quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence et moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres, et d'apprendre l'état de votre santé, est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comme je pourrai la supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, et je partirai lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, et je pense y avoir réussi autant qu'il se peut. J'ai trouvé une petite lanterne que vous a donnée M. de Grignan, à qui nous disions si bien :

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux....

Madame de Crussol est grosse, et mille autres; j'allai hier lui dire adieu, et à l'effigie de madame de Montausier : si j'avois le temps, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir. Je finis donc cette feuille en vous embrassant mille fois, avec une si vive et si extrême tendresse, que je ne pense pas qu'il y en ait au monde une pareille.

Vendredi au soir, 15 mai, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Madame de La Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole, à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau temps nous ont donné tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir; c'est un lieu où je vous ai vue; cela nourrit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de madame de La Fayette, et pensa bien en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays : je m'en vais dans un autre bien rude : il n'y en a point, ma fille, où je ne trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à madame Amelot, à madame d'Ormesson, et surtout à madame du Pui-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de son enfant. J'ai pris congé des Usez et de mille autres. Enfin voilà qui est fait. M. de Rambures[1] est mort : pouvez-vous vous représenter sa femme

[1] L'abbé Testu avoit l'ambition de devenir évêque; mais Louis XIV déclara qu'il ne le trouvoit pas assez homme de bien pour conduire les autres. Madame d'Heudicourt, qui sollicitoit pour lui, répondit au roi : Sire, il attend, pour le devenir, que vous l'ayez fait évêque.

[1] Charles, marquis de Rambures et de Courtenay, mort à Calais le 11 mai 1671. Il aveit épousé Marie de Bautru, fille du comte de Nogent.

affligée avec un bandeau[1]? L'abbé de Foix se meurt ; il a reçu tous les sacrements, il agonise, cela est pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paroît excessivement content de M. de Vardes et de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bon soir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

146.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 17 mai 1671.

Je vous écrit dans la cellule de notre petite sœur de Sainte-Marie[2]. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esprit, et une piété qui me charme, et qui me donne de l'envie : car, après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. Voici une créature qui en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, contre l'inclination naturelle que j'aurois de ne là pas trop respecter. Je la quitte pour vous dire que je loue fort l'occupation que vous vous donnez présentement. Elle est digne de votre esprit, et je m'en réjouis par avance pour l'intérêt de nos neveux, qui trouveront un grand goût à ces *Mémoires*. Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y serai jusqu'à la Toussaint. La pauvre Grignan est sous son soleil de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvoient la rafraîchir un peu, elle seroit bien heureuse : mais je doute que rien la puisse consoler entièrement de nous avoir quittés. Ecrivez, monsieur le Comte, écrivez-moi dans ma province, et croyez que vous n'êtes guère moins bien auprès de moi qu'auprès de notre petite sœur, à la réserve qu'elle vous respecte comme son père, et que je vous honore comme mon cousin.

[1] Les veuves portoient en ce temps-là un bandeau de crêpe sur le front, comme les religieuses en portent un de toile.

[2] Diane-Charlotte, fille aînée du comte de Bussy, religieuse au couvent de la Visitation de Paris, rue Saint-Antoine.

---

147. *

Du comte DE BUSSY-RABUTIN *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 24 mai 1671.

Lorsque j'ai voulu faire réponse à votre lettre, ma chère cousine, j'ai été tout prêt à m'aller enfermer dans la chambre du père gardien des Capucins d'Autun ; car je ne suis pas homme à me laisser donner mon reste sur les bons exemples, non plus que sur autre chose. Mais, pour revenir à notre petite sœur de Sainte-Marie, je vous avouerai qu'elle a de l'esprit, et que je la crois une bonne religieuse ; et, sur les pensées que vous avez avec elle de votre salut, je remarque que les bons et les mauvais exemples font souvent le bien et le mal de votre conduite. Avec les religieuses vous songez à vous sauver, et vous vous damnez souvent avec les gens du monde. Je suis fait tout comme vous, et cent mille gens nous ressemblent.

Ce que vous me dites sur mes *Mémoires* m'encourage fort à les continuer. Je vous écrirai en Bretagne ; mais, quelque soin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous, en cinq mois, moi, vous écrire une fois, et vous, me faire réponse. Cependant faisons toujours tout ce qui dépendra de nous sur cela. Si madame de Grignan est assurée de retourner cet hiver à Paris, je vous assure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la consoleront fort de n'être pas auprès de vous ; mais, si elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les excessives chaleurs. Je ne veux de vous, ma chère cousine, ni des respects ni des honneurs ; je veux seulement de l'amitié et de l'estime, et vous ne me les devez pas refuser, car j'en ai infiniment pour vous.

148.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Lundi matin, en partant, 18 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche ; voilà qui est fait, je vous dis adieu :

jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre ? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner ; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir, et moi pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce, il m'étoit d'une grande consolation et d'un grand amusement ; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas ! que vais-je vous dire du milieu de mes bois ? Je vous parlerai à cœur ouvert de mademoiselle du Plessis et de *Jacquine* : les jolies peintures ! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé ; mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard. Bon Dieu ! que ne souffrirai-je point en ce temps-là !

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne ; il me paroît que tout le tort est de son côté ; vous le menâtes beau train à la manière dont vous l'aviez pris : son décontenancement me fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée : conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort [1] ; en l'état où vous êtes, il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère, qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison ? Cependant, il est vrai, ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing [2] ; il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès : quelle nouvelle pour eux ! L'Armentière beauté [3] fait la guerre à ses beaux cheveux et se déchire le sein, à ce qu'on dit ; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Sénneterre [1] est accouchée à Grenoble ? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui ; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle : j'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois, je la prendrai ; hélas ! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'éloignement d'une aimable enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé : songez un peu à ce que je dois souffrir, n'étant soutenue d'aucune distraction. J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés : vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables ; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah ! mon cher Comte, je le crois assurément ; il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raison, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne ; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaîté et la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechutes fréquentes du mal que vous faites souffrir. Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre : hé ! mon Dieu ! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle, que j'ai toujours retrouvée si incommode ? Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant ; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentiments ; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

[1] M. de Vivonne étoit d'une extrême grosseur.

[2] Le duc de Foix, malgré son extrême foiblesse, vécut pourtant jusqu'à l'âge de 74 ans.

[3] Henriette de Conflans, dite mademoiselle Armentières, qui mourut sans avoir été mariée.

[1] Elle étoit Longueval, et mère de madame de Florensac, qui a laissé M. de Crussol et madame la duchesse d'Aiguillon. Elle avoit été l'une des filles d'honneur de la reine. *Voyez* la lettre du 28 octobre 1671.

149.

A la même.

A Malicorne, samedi 23 mai 1671.

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris ; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche ; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement, sans que je m'en aperçusse ; il est parfaitement aimable ; j'ai votre idée dans l'esprit ; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous ; voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur : un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux [1] ; les autres six ont tenu bon jusqu'ici : nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur ; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir *Silvie*, c'est-à-dire Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère ;* j'ai dit : *ces petits sont sans doute à notre ami, fuyons-les ;* du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère* [2]. Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison : il me falloit toute l'eau que j'ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et La Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons vu aussi un livre nouveau de Nicole ; c'est de la même étoffe que Pascal, et que l'*Éducation d'un Prince ;* mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point. Nous serons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas ! c'est mon unique joie. Vous pouvez ne me plus écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à-la-fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos ? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ; c'est là de quoi il est question : songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis ; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade ; songez..... non ; ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très cher enfant ; vous ne me parlez point assez de vous ; marquez toujours bien la date de mes lettres : hélas ! que diront-elles présentement ? Mon fils vous embrasse mille fois ; il me désennuie extrêmement, et songe fort à me plaire : nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, et, par-dessus tout, notre abbé qui se fait adorer parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien [1] ; il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait : n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit ; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aussi aimez-moi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

[1] Palaiseaux est à 5 lieues de Paris.

[2] *Voyez* la fable de La Fontaine, qui a pour titre *l'Aigle et le Hibou*, d'où madame de Sévigné a emprunté ces vers.

[1] Madame de Sévigné étoit la nièce bien-aimée de l'abbé de Coulanges ; et comme il passoit sa vie avec elle, rien n'étoit plus naturel que la donation qu'il lui fit de son bien.

150.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres rochers : peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles : c'est une chose étrange que les grands voyages : si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a, quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie, c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées : Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie : mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse; quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité, j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière; il faut bien l'espérer, car, sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils; Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate; ils vont en très bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir; et quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-temps nous a fâchés; mais quel remède? Voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel-esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente[1]. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien; mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante; Pilois[2] les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama* : n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire encore hier, en l'honneur des paresseux *bella cosa far niente*. Hélas, ma fille, que mes lettres sont sauvages! Où est le temps que je parlois de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre abbé est toujours admirable; mon fils et La Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours; et, quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de La Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'est ma vie, c'est mon ame que votre amitié : je vous le disois

[1] Fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel. Elle étoit née en 1625, et mourut en 1693.

[2] Jardinier des Rochers.

l'autre jour; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

---

151. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 7 juin 1671.

J'ai reçu vos deux lettres avec une sorte de joie qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Enfin, ma bonne, je les reçois deux jours après qu'elles sont arrivées à Paris, cela me rapproche de vous. Celle que vous avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans de la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains : depuis le premier mot jusques au dernier, elle est parfaite; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin* [1] en quatre jours; cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu; ma calèche n'est pas rompue par les chemins; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté à un troisième voyage de Bretagne. Ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit; c'est cela qui vous a trompée. Il est vrai, ma fille, que j'eus, il y a quelque temps, une colique très fâcheuse; mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne lui avois pas fait savoir; ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion; et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point poussé sa justification avec moi, et se veut racquitter auprès de vous en disant que j'ai eu tort; mais je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié : je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa, il vaut autant dire cela qu'autre chose : J'allois à la messe en calèche avec ma tante; à moitié chemin j'eus un grand mal de cœur; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, des douleurs redoublées et une suppression qui me tenoit dès la nuit : l'alarme se met au camp; on envoie chez *Pecquet*, qui eut de moi des soins extrêmes; on envoie chez l'apothicaire, on envoie quérir un demi-bain, on envoie chercher de certaines herbes, si j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne songeai point du tout à madame de La Fayette; notre petit tapissier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver madame de La Fayette, comme j'étois dans le bain; elle me dit ce qui l'avoit fait venir, et qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avoit dit mon mal, persuadée qu'il me viendroit voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour se passe, mais non pas ma colique : je fus encore assez mal la nuit; je n'entendois point parler de d'Hacqueville; je sentis son oubli; j'y pensai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, et mieux à ces maux-là, c'est être guéri. M. d'Ormesson vint à moi tout effrayé, et me dit que M. d'Hacqueville venoit de lui apprendre au palais que j'étois fort mal; il le savoit donc. Le soir je lui écrivis une petite plainte amoureuse; il fut embarrassé, et voulut me donner de méchantes raisons; je lui fis voir clair que je n'avois pas envoyé chez madame de La Fayette : il ne poussa pas ce qu'il avoit dit à M. d'Ormesson, qui le rendoit coupable; et moi, qui suis honnête, je ne voulus pas le pousser aussi, et lui laissai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertissante et bien nécessaire; mais elle est vraie, mon enfant. Si vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne santé; je fais vœu de n'en jamais faire de si long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on alloit rouer et qui a soutenu avec courage ce cruel genre de mort; il s'est mieux comporté qu'un certain comte Frangipani, qui fut exécuté il y a deux mois à Vienne, pour avoir conspiré contre l'empereur. Ce Frangipani se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il le fallut traîner au supplice, et le tenir à quatre : voilà justement comme je ferois. Mais, à propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner : M. du Plessis avoit aux deux pieds un petit mal comme

[1] Par Paul Hay du Chastelet, de l'Académie françoise. 1666, 1 vol. in-fol.

vous en avez eu; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit mademoiselle du Plessis, qui lui a proposé et a exécuté un petit remède anodin; c'est de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, et toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en étoit au lit quand nous sommes arrivés; il marche présentement, mais c'est comme un château branlant; je crois qu'on lui dira toute sa vie : *Je crains que vous tombiez, vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes*[1]. Du reste, mademoiselle du Plessis est toujours adorable : elle assure qu'elle a toujours ouï dire que M. de Grignan *étoit le plus beau garçon, le plus beau garçon qu'on eût su voir;* prenez son ton : vous lui auriez donné un second soufflet[2]. Je suis quelquefois assez malencontreuse pour dire quelque chose qui lui plaise; je voudrois que vous l'entendissiez me louer et me copier. Elle a retenu aussi certaines choses que vous disiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grace : hélas! si rien ne me faisoit mieux souvenir de vous, que je serois heureuse!

Pomenars[3] est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe; quelqu'un lui demanda pourquoi il ne se faisoit point raser : « Moi, dit-il, je serois bien » fou de prendre de la peine après ma tête, sans » savoir à qui elle doit être : le roi me la dispute; » quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est » à moi, j'en aurai soin[4]. » Voilà de quelle manière triste il sollicite ses juges.

Vous verrez, par cette lettre de l'évêque de Marseille, que nous sommes toujours amis : il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre; ce sont toujours les mêmes phrases; il ne donne point dans la *justice de croire;* il me prie d'être persuadée qu'*il est, avec une vénération extraordinaire, l'évêque de Marseille;* et je le crois. Continuez l'amitié sincère qui est entre vous; ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'avoir une haine à soutenir : c'est un plus grand fardeau que vous ne pensez.

Quelle audace de vous faire peindre : Je m'en réjouis, c'est signe que vous êtes belle. Mandez-moi comme vous avez trouvez votre beau château; je vous souhaite quelquefois une de mes allées parmi vos grandeurs, vous qui en trouvez sur la pointe d'une aiguille. Votre frère est un trésor de folie qui tient bien sa place ici. Nous avons quelquefois encore de bonnes conversations dont il pourroit faire son profit; mais son esprit est un peu fricassé dans de la crême fouettée; il est aimable à cela près. Et l'italien, l'oubliez-vous? J'en lis toujours un peu pour entretenir noblesse. Vous dites donc que M. de Grignan m'embrasse. Vous perdez le respect, mon pauvre Grignan; viens donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure; il y fait si beau; j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous avez si bonne grace, vous faites de si beaux coups. Vous êtes bien cruel de me refuser une promenade d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons. Ah! mon Dieu, j'ai bien envie de pleurer.

---

152. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 10 juin 1671.

Je ne vous écris aujourd'hui, ma chère enfant, que pour vous écrire; car je n'ai vos lettres que le vendredi, et j'y fais réponse le dimanche. Je vais donc vous entretenir, ce qui s'appelle de la pluie et du beau temps. Je commence par la pluie; car pour le beau temps je n'ai rien à vous en dire, il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parceque la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; La Mousse est tout chagrin aussi : nous lisons, cela nous soutient la vie. Mon fils est à Rennes, où nous avons cru qu'il falloit l'envoyer

[1] Trait du *Roman comique*.

[2] *Voyez* la lettre du 26 juillet suivant.

[3] Gentilhomme breton dont on a dit qu'il avoit eu un procès pour fausse monnoie, et qu'ayant été justifié, il paya les épices de son arrêt en fausses espèces. *Voyez* les lettres des 24, 26 juillet et 11 novembre 1671.

[4] Ce mot est de Thomas Moore, chancelier d'Angleterre, qui aima mieux mourir sur l'échafaud, que de reconnoître la suprématie spirituelle de Henri VIII.

pour y voir le premier président, et beaucoup d'amis que j'y ai conservés : s'il a du temps, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coëtquen ; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes qui soupèrent avec lui à la tour de Sévigné ; il faut les souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jeta entre deux ; on parla beaucoup, on raisonna peu ; M. le marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire et partit ensuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : mademoiselle de Croqueoison se plaint de mademoiselle du Cernet, parce que l'autre jour, à un bal, il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point part ; il faudroit entendre là-dessus mademoiselle du Plessis et la Launay, comme elles possèdent bien les détails de cette affaire. Mademoiselle du Plessis laisse périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettre les pieds de peur de me donner de la jalousie de cette nouvelle amie ; et même l'autre jour, afin de me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal : quand il fait beau, cela me fait rire ; mais quand il pleut, je lui donnerois bien un soufflet, comme vous fîtes un jour. Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas, sinon que de ses six chevaux de carrosse il ne lui en est resté qu'un, et qu'il a été le dernier à s'en apercevoir. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alègre est chez sa mère ; on croit que M. de Seignelai[1] l'épousera. Je m'imagine que vous ne manquez pas de gens qui vous mandent tout ; pour moi, je méprise tous les petits événements ; j'en voudrois qui pussent me donner de grands étonnements. J'en ai eu un ce matin dans le cabinet de l'abbé : nous avons trouvé, avec ces jetons qui sont si bons, que j'aurai eu *cinq cent trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher abbé ne sera pas moins de *quatre-vingt mille francs?* Hélas ! vous croyez bien que je n'ai point d'impatience de l'avoir ; et *cent mille francs* de Bourgogne : voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée ; le reste, c'est *cent mille écus* en me mariant, *dix mille écus* depuis de M. de Châlons, et *vingt mille francs* des petits partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous pas où l'ennui me jette, ma chère enfant ? Je ferois bien mieux de vous dire combien je vous aime tendrement, combien vous êtes les délices de mon cœur et de ma vie, et ce que je souffre tous les jours, quand je fais réflexion en quel endroit la Providence vous a placée. Voilà de quoi se compose ma bile : je souhaite que vous n'en composiez point la vôtre ; vous n'en avez pas besoin dans l'état où vous êtes ; vous avez un mari qui vous adore : rien ne manque à votre grandeur ; tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, afin que le retour de Paris ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, et point par nécessité. Voilà qui est bien aisé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire ; les souhaits n'ont jamais été défendus. On me mande que madame de Valavoire est à Paris, et qu'elle ne peut se taire de votre beauté, de votre politesse, de votre esprit, de votre capacité, et même de votre coiffure que vous avez devinée, et que vous exécutez comme au milieu de la cour. Madame de La Troche et moi nous avons l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée, pour vous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle est encore à Paris, cette Troche ; elle ira vers la fin de ce mois chez elle ; pour moi je ne sais encore ce que me feront les états ; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser quatre ou cinq cents pistoles en fricassées et en dîners pour l'honneur d'être la maison de plaisance de M. et de madame de Chaulnes, de madame de Rohan, de M. de Lavardin et de toute la Bretagne, qui, sans me connoître, pour le plaisir de contrefaire les autres, ne manqueroit pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harrouïs, et cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai. Au reste, ma fille, une de mes grandes envies, ce seroit d'être dévote ; j'en tourmente La Mousse tous les jours ; je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le

[1] Le marquis de Seignelai, fils aîné de Colbert, ministre secrétaire d'état au département de la marine. Le projet de mariage dont madame de Sévigné parle ici, se réalisa. M. de Seignelai épousa, le 8 février 1675, Marie-Marguerite d'Alègre, et il la perdit le 16 mars 1678. *Voyez* la lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy, du 18 mars 1678.

plus naturel du monde. On n'est point au diable parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paroît dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même : cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'étonne point du tout; j'entre dans leurs raisons; cependant Dieu les hait : il faut donc sortir de cet état, et voilà la difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? Ma chère enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pays; je cause avec vous, cela me fait plaisir; gardez-vous bien de me faire réponse : mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé; avec un demi-brin de vos sentiments, pour me faire voir si vous êtes contente et si vous plaisez à Grignan : voilà tout. Aimez-moi; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est naturel, il est bon; et pour moi, je ne vous dirai point si je suis à vous, ni de quel cœur, ni avec quelle tendresse véritable. J'embrasse le Comte. Notre abbé et La Mousse vous adorent.

153.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 14 juin 1671.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à-la-fois; et comment se peut-il que je n'en aie seulement pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement; je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits passées; j'ai renvoyé deux fois à Vitré, pour chercher à m'amuser de quelque espérance; mais c'est inutilement. Je vois par là que mon repos est entièrement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la radoterie de Chesières : je comprends sa peine si elle est comme la mienne; je sens ses douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27 : on n'est pas heureux quand on est comme lui; Dieu me préserve de son état; et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de La Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout-à-fait noires : je sais qu'en dire.

---

154. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 21 juin 1671.

Enfin, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de La Souche[1] : mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, et j'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre santé; mais, mon Dieu! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignées : hélas! il n'est pas le seul.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu; elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comme votre saint archevêque les veut souffrir : il est vrai qu'il est italien, et que cette mode vient de son pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle; quoi! vous n'êtes point pâle[2], maigre, abattue comme la princesse Olympie! ah! je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver; je vous remercie de vous habiller : cette négligence que nous vous avons tant reprochée étoit d'une honnête femme; votre mari peut vous en remercier; mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. Vous aurez, ma chère bonne, quelque peine à ralonger les jupes courtes; nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle de Bonnefoi de-Croqueoison, et l'autre de Kerborgne, les portent au-dessus de la cheville du pied. J'appelle la Plessis mademoiselle de Kerlouche; ces noms me réjouissent. Nous avons eu ici des pluies con-

[1] *Voyez* la scène I du premier acte de l'*École des Femmes*. M. de La Souche trouvant son nom trop bourgeois se faisoit appeler Arnolphe.

[2] Le cardinal Grimaldi.

tinuelles; et, au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés; et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adresser au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires; nous ne savons encore si nous fuirons les états, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin de vous oublier : nous en parlons très-souvent; mais, quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore davantage, et jour et nuit, et quand il semble que je n'y pense plus, et enfin, comme on devroit penser à Dieu si on étoit véritablement touché de son amour; j'y pense, en un mot, d'autant plus que très souvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique, il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

Nous lisons fort ici; La Mousse m'a prié qu'il pût lire le Tasse avec moi : je le sais fort bien, parce que j'ai très-bien appris l'italien; cela me divertit; son latin et son bon sens le rendent un bon écolier; et ma routine et les bons maîtres que j'ai eus me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière; des vers, des romans, des histoires; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein : quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole; mais surtout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos; et le moyen, quand on est à cent mille lieues de vous! Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoissez les rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre : pour moi, je ne sais où j'en suis; je me suis fait une Provence, une maison à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche : je ne vois pas bien où vous vous promenez; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse : si je croyois qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrois, Dieu sait! Voilà une folie que je pousserois loin. Mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau; il sent bien les anciens Adhémar. Je suis ravie de voir comme le bon abbé vous aime; son cœur est pour vous, comme si je l'avois pétri de mes propres mains; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère, elle n'a pas voulu aussi.... je n'en dirai pas davantage; elle a pris un troisième parti, et s'est avisée d'avoir un petit nez carré : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée? Mais pour cette fois vous ne devez pas avoir cette idée; mirez-vous, c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien. Adieu, ma très-aimable enfant; embrassez M. de Grignan pour moi. Vous lui pouvez dire les bontés de notre abbé.

---

155. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 24 juin 1671,
au coin de mon feu.

Je ne vous parlerai plus du temps; je serois aussi ennuyeuse que lui si je finissois ce chapitre.

Qu'il soit beau qu'il soit laid, je n'en veux plus rien dire.
J'en ai fait vœu, etc.

Je n'ai point eu de vos lettres cette semaine, mais je n'en ai point été en peine, parce que vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec patience; mais pour l'autre semaine, comme je n'y étois point préparée, je vous avoue que le malentendu qui me retint vos lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, et vous-même, ma fille, je m'en repens, et voudrois bien ne l'avoir pas fait; mais je suis naturelle, et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces sortes de foiblesses; comme disoit un jour madame de La Fayette, a-t-on gagé d'être parfaite? Non, assurément; et si j'avois fait cette gageure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de

Coëtquen, à trois jours l'un de l'autre; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici, et pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles et de celles de M. de Grignan : en parlant des gens adroits et de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander s'il est toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre procession admirable : je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui ressemble. Mes allées sont d'une beauté extrême; je vous les souhaite quelquefois pour servir de promenade aux habitants de votre grand château. Mon fils est encore ici, et ne s'y ennuie point du tout : j'aurois plusieurs choses à vous dire sur ce chapitre, mais ce sera pour un autre temps. Nous avons eu de vilains *Bohêmes* [1] qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danseriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaise, sauf le respect qui est dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui étoit en colère contre la moitié de sa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars : nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut se faire raser au moins d'un côté, il est hors de l'affaire de son enlèvement; il n'a plus que le courant de sa fausse monnoie, dont il ne se met guère en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite? Il y a peu de chose dont on puisse parler à cœur ouvert de trois cents lieues. Une conversation dans le mail me seroit bien nécessaire; c'est un lieu admirable pour discourir, quand on a le cœur comme je l'ai; je ne veux point vous parler de la tendresse vive et naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre seroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable enfant, notre abbé vous adore toujours; j'attends avec une grande impatience des nouvelles de votre voyage et de vos affaires; j'y prends un extrême intérêt : j'embrasse M. de Grignan.

[1] On nommoit ainsi certains vagabonds qui alloient en bande, courant les villes de province et les campagnes, où ils gagnoient leur vie à danser, à donner la bonne aventure, et surtout à marauder partout où ils pouvoient. M. Greelman a donné une Histoire des Bohémiens; il les croit originaires de l'Inde. Il en a paru une traduction françoise en 1810.

156.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 28 juin 1671.

Vous me récompensez bien, ma fille, de mes pertes passées; j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie, ce que je sens en les lisant ne se peut imaginer. Si j'ai contribué de quelque chose à l'agrément de votre style, je croyois ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée. J'avois vu, il y a long-temps, des relations pareilles de la première madame de Grignan [1]; je ne devinois pas que toutes ces beautés seroient un jour sous l'honneur de vos commandements; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails; je vous l'ai déjà dit, et vous le pouvez sentir; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres; et cette ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent : si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande dame : je comprends bien les sentiments de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château : une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'un autre : je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres. Vous me parlez trop

[1] Angélique Claire d'Angennes.

peu de Vardes [1] et de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous pas été bien aise de parler leur langage? Comment va la belle passion de Vardes pour la T... Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misanthroperie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour et de la fortune. Vos lectures sont bonnes; Pétrarque vous doit divertir avec le commentaire que vous avez; celui que nous avoit fait mademoiselle de Scuderi sur certains sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais si vous en demeurez à la moitié je vous gronde; vous ferez tort à la majesté du sujet; il faut vous dire, comme ce prélat disoit à la reine mère : *ceci est histoire;* vous savez le conte. Je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir : je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopâtre [2] à La Mousse, et, malgré moi, je l'écoute et j'y trouve encore quelques amusements. Mon fils s'en va en Lorraine; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable; vous savez aussi mes transports de joie, quand je vois partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée; c'est ce qui nous faisoit décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais; et puis tout d'un coup je pense où vous êtes; mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné; votre château m'arrête maintenant les yeux; les murailles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plant que vous avez vu est délicieux : c'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusqu'aux nues; et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfants : mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de chevalier au parlement de Rennes. Je suis *libertine* plus que vous; je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de *Fouesnellerie*, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grace de demeurer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient nécessaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes, c'étoit la mère et une guimbarde de Rennes, et les fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous la représentez, et encore un peu plus impertinente; ce qu'elle dit tous les jours sur la crainte de me donner de la jalousie est une chose originale dont je suis au désespoir quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie, sans être ridicule en rien, et parle gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma Laguette, qui parle parisien au milieu de la Provence : cette petite Basse-Brette est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir madame de Simiane [1]; vous avez avec elle un fonds de connoissance qui vous doit ôter toutes sortes de contraintes; c'est beaucoup; cela vous fera une compagnie agréable : puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes compliments, je vous en conjure, et à notre cher coadjuteur. Nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poste. La comparaison de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déjà marquée : je ne souhaite rien tant que de l'occuper; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Cateau;* je crois qu'elle est mariée; mais elle a eu une conduite bien malhonnête et bien scandaleuse; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avoit eu d'un autre; et cela vient d'un bien plus mauvais fond. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain *Dro-*

[1] Il ne fut rappelé qu'en 1682. C'étoit un homme infiniment aimable.

[2] Roman de la Calprenède.

[1] Madeleine Hai-du-Châtelet, femme de Charles-Louis, marquis de Simiane. Elle fut dans la suite belle-mère de Pauline de Grignan.

guet que vous avez vu laquais de Chesières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets qui me paroissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B..., vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme, je le veux; mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela soit vrai; au contraire je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On disoit donc que M... avoit un peu avancé les affaires, et qu'il avoit eu grand' hâte de la marier : cependant,

> Cela ne put être si juste,
> Qu'au bout des cinq mois, comme Auguste,
> (*M. de C****) ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une mauvaise couche la meilleure qui fût jamais, et un enfant qui se portoit à merveille, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui feroit bien une histoire de roman : j'en ai su tout le détail; mais ce seroit une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois : l'enfant mourut heureusement. Je reviens encore à vous, c'est-à-dire à cette divine fontaine de Vaucluse; quelle beauté! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent; mais songez que je verrai toutes ces merveilles; moi, qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé aura bien des affaires; après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car, sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conservations sur ce sujet avec un de nos petits amis; s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-temps, et sur toutes sortes de chapitres, et d'une manière si peu ennuyeuse, qu'il ne devroit pas les oublier. Je suis aise que vous ayez cet automne une couple de beaux-frères; je trouve que votre journée est fort bien réglée : on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations, et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit : quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre abbé; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne, que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de La Rochefoucauld : je vous prie de me le dire; en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement : je disois, comme si je n'eusse rien dit, que l'*ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire de nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela? l'ai-je lu? l'ai-je rêvé? l'ai-je imaginé? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête, et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa far niente,* vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère; songez à sa déroute de cet hiver. Adieu, ma très aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne[1] pour un capitaine bohême, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du roi. Il y avoit parmi nos *Bohêmes*, dont je vous parlois l'autre jour[2], une jeune fille qui danse très bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille.* Et où est-il votre grand-père? *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes.* C'étoit un capitaine bohême d'un mérite singulier[3]; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout

[1] M. de Vivonne étoit général des galères.
[2] *Voyez* la lettre du 24 juin 1671.
[3] Il étoit alors forçat des galères pour avoir trop bien fait son métier de *Bohême.*

d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec ce *gros crevé*, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de mademoiselle de Sévigné; c'est votre même air; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopâtre*. Je vous embrasse très tendrement. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur; mais, tout de bon, les lisez-vous en un jour?

157.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 1er juillet 1671.

Voilà donc le mois de juin passé, j'en suis tout étonnée, je ne pensois qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre? Celui-ci prenoit le même train; mais je vois bien maintenant que tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole : nous fîmes des chansons que nous vous envoyons; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de La Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille, votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, La Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête-à-tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous? J'ai aussi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés; j'en attends toujours avec impatience; mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable; il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà mademoiselle du Plessis qui entre; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle.

Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit ensuite : Montrez-lui l'endroit, madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres; je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon[1]. En récompense, je l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la reine d'Aragon*, vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaud fort douce et fort honnête; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque temps mille bonnes choses, à quoi il n'avoit pas pensé; et moi, de peur de lui répondre sottement que je *crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espère qu'il m'aimera encore davantage, quand il me connoîtra mieux; je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de madame de Simiane : il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies; sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir; je me fais une extrême violence pour vous quitter, notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, ma chère petite, et je baise vos belles joues.

[1] M. de Sévigné étoit guidon des gendarmes dauphins.

158.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 5 juillet 1671.

C'est bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici : vous prenez fort bien l'intérêt de mademoiselle de Croqueoison ; en récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire, de peur de les avoir lues ; et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer plus long-temps ; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois, si votre écriture étoit comme celle de d'Hacqueville, la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle ? En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus ; mais enfin j'aime fort d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte dans ce qu'il me mande; il me semble qu'il me parle dans un pot cassé ; je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret ; je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne ; il croit que son écriture est moulée : mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer : il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoissez la foiblesse humaine ; ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicolé ; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, et que, par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore ; cela est épouvantable : mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire ; en récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi ; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours : je le connois bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments : s'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici. Je suis fort empêchée pour les états ; mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense : mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes ; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas ; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de *Cateau* ; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice ? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus[1], son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launay ; elle étoit bariolée comme la chandelle des rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au roman de la Rose tout d'un coup. Mademoiselle du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour *la Biglesse* joua *Tartufe* au naturel : après avoir demandé à table *Beuve et Moutonne* à La Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi ; en même temps je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse : elle me répond en baissant les yeux : « Ah ! oui, madame, je suis la plus grande » menteuse du monde ; je vous remercie de m'en

[1] *Voyez* la lettre du 28 juin 1671.

» avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartufe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de *Jaquine* et de la *Turquesine*, en voyant monter votre frère à cheval: c'est une scène. Pour moi j'eusse pleuré ;

. . . . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas; il n'y en a point; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui : il y a un mois qu'on me répète que la cour sera le dixième du mois à Saint-Germain : on est réduit à me compter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi, j'aime encore mieux lire Cléopâtre et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir, qu'on ne me divertit ici; Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

A M. DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander : comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne sauriez la souffrir. J'entre fort bien dans vos déplaisirs; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me souhaitiez si fort à Grignan ; et sur le même ton, je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir, et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous, et de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites pas comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions pour vos affaires. Ah ! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres ! vous étiez bien plus heureux il y a un an : plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse encore le chagrin de la voir et de l'embrasser ! Adieu, mon très-cher Comte; quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-mères [1] vous ait jamais autant aimé que moi.

159.

A la même

Aux Rochers, mercredi 8 juillet 1671.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que, par respect, on n'a pas fait l'ouverture assez grande ; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée; peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite ; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit; je vous assure que votre santé m'est fort chère, et si vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé ? Madame de La Troche m'a mandé depuis deux jours que si les belles intentions de *Catcau* pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice : j'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même temps; je vous l'avois déjà mandé. Notre chapelle s'élève à vue d'œil, cela occupe l'abbé, et me divertit un peu : mais mon parc est sans ame : c'est-à-dire, sans ouvriers, à cause des foins qu'il

[1] Madame de Sévigné étoit la troisième.

faut faire. La mort de M. de Montlouet [1] ne vous fait-elle pas grand' pitié, et sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui crève sur la place; on peut lire cet endroit d'une lettre; mais jusqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des affaires publiques, et on ne se réveille que pour les grands événements; et des personnes qu'on aime, les moindres circonstances sont chères et touchent le cœur. Madame de La Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de temps en temps; cela me paroît honnête : mais, puisque vous lui faites réponse, je ne lui dois guère de reconnoissance : voilà une chose fine, l'entendez-vous bien? il me semble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé : je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti ici le bout de l'an de MADAME [2], et je me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elle me font du bien et du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux que vous voyez souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit.

J'ai fait comprendre à la petite Plessis que le bel air de la cour, c'est la liberté; si bien que, quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en italien avec La Mousse; elle est charmée de cette familiarité, et dès-là elle se croit de la cour elle-même. Auriez-vous

[1] M. de Montlouet tomba de cheval en lisant une lettre de sa maîtresse. Il étoit Bullion, et premier écuyer de la grande écurie du roi. Sa femme étoit Rouault, et avoit été l'une des filles de la reine, sous le nom de mademoiselle de Thiembrune.

[2] Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 juin 1670. *Voyez* la note de la lettre du 6 juillet 1670.

été assez cruelle pour laisser Germanicus [1] au milieu de ses conquêtes et dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et par sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudents, et dont les grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée dans le milieu de Cléopâtre, et je l'achève; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres, et vous les commencez; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma fille, c'est dommage que nous n'y *sommes* quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printemps qui vient.

Je suis ici avec mes trois prêtres, qui font admirablement chacun leur personnage, hormis la messe; c'est la seule chose dont je manque en leur compagnie. Je me promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maison : quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ses nouvelles; cela n'est pas vraisemblable; mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi [2].

---

160. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 juillet 1671.

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille, j'en suis un peu fâchée; j'étois dans l'habitude d'en avoir deux : il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres; il n'est pas facile après cela de s'en passer. Si vous avez vos beaux-frères ce mois de

[1] Dans Tacite.

[2] A cause de la singularité de ses distraction.

septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le coadjuteur a été un peu malade, mais il est entièrement guéri : sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très-bien quand il s'en veut mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-août; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, qu'il n'a aucune branche où se reposer, et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà ce que je sais de *Seigneur Corbeau* : mais admirez la bizarrerie de mon savoir; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au temps où je vous voyois à toute heure. Hélas! ma fille, c'est bien moi qui dis cette chanson que vous me rappelez: *Hélas! quand reviendra-t-il, ce temps, bergère?* Je le regrette tous les jours de ma vie, et j'en souhaiterois un pareil au prix de mon sang; ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude; mes yeux ni mon cœur ne se sont jamais accoutumés à cette vue, et jamais je ne vous ai regardée sans joie et sans tendresse; s'il y a eu quelques moments où elle n'ait pas paru, c'est alors que je la sentois plus vivement; ce n'est donc point cela que je puis me reprocher : mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu dans certains moments de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce seroit une belle chose, si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir, je crois que vous en faites de même. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais si bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'achèverai; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *morale* [1], c'est de la même étoffe que Pascal.

A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours, et à toutes les heures, par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchants styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchants mots; je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de La Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins; et si je n'avois M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte; mais je dis de mauvaises rai-

[1] Les *Essais de morale* de M. de Nicole.

sons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé. Il vous aime chèrement : nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires et de vos grandeurs; il voudroit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit; elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une larme; elle a une grosse fièvre, et commence à pleurer : elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte : mon appartement est frais; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien des chaleurs de Provence. Je suis toujours tout à vous, ma chère et très-aimable : une amitié à monsieur de Grignan. Ne vous adore-t-il pas toujours ?

161.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 juillet 1671.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde; mais cela n'est pas bien aisé; ainsi je me contente de ce qui se peut écrire, et je rêve tout ce qui se peut rêver : j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'abbé a une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener e soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus; cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point, ma fille, à qui je pense, ni avec quelle tendresse : quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'*hippogriphe* fût encore au monde, ce seroit une chose galante, et à ne jamais oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois : ce ne seroit pas une affaire; il parcouroit la terre en deux jours; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, où je serois bien aise de vous avoir; et le lendemain, vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris; il y sera peu : la cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le duc d'Anjou [1]. Madame de Villars m'écrit assez souvent, et me parle toujours de vous : elle est tendre et sait bien aimer; cela me donne de l'amitié pour elle; elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part : sa lettre est pleine d'estime et de tendresse pour vous; répondez-y par une petite demi-feuille que je lui puisse envoyer. La petite Saint-Geran [2] m'écrit des pieds de mouche que je ne saurois lire : je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertissent : cette méchante plaisanterie n'est point encore usée; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierois fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir; je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui révèlent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole est admirable, et Cléopâtre va son train, mais sans empressement, et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle ame. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret.

Mademoiselle du Plessis nous honore souvent de sa présence; elle disoit hier à table qu'en Basse-Bretagne on faisoit une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur on avoit mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : Mademoiselle, pensez-y bien; n'est-ce

[1] Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, à l'âge de 3 ans.

[2] La comtesse de Saint-Géran; elle étoit Warignies, et mariée depuis quatre ans.

point douze pièces de rôti que vous voulez dire? on se trompe quelquefois. Non, madame, c'est douze cents pièces ou onze cents; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir; mais enfin je sais bien que c'est l'un ou l'autre, et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fussent pour le moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dresser des tentes; et que, s'ils n'eussent été que cinquante, il falloit qu'ils eussent commencé un mois auparavant. Ce propos de table étoit bon, vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là?

Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vous en remercie sur nouveaux frais; en un mot, je suis tout à vous. L'abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service: il ne voit pas bien en quelle occasion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

---

162. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 juillet 1671.

Je ne vois point, ma bonne, que vous ayez reçu mes lettres des 17 et 21 juin; je vous écris toujours deux fois la semaine, ce m'est une joie et une consolation; je reçois le vendredi deux de vos lettres qui me soutiennent le cœur toute la semaine.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés; et je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison; je vous assure que cette manière est plus noble et plus aimable qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, et l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites: je vous souhaite seulement des matériaux; car, pour de la bonne volonté, vous en avez de reste.

Vous aurez, sans doute trouvé plaisant que je vous aie tant parlé du coadjuteur, dans le temps qu'il est avec vous; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah! *seigneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé, pour toute nécessité, qu'*un poco di pane, un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous en êtes: il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée; mon pauvre seigneur, j'en suis fâchée; mais c'est bien employé.

Je trouve, ma chère bonne, qu'il s'en faut beaucoup que vous soyez en solitude; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt madame de Rochebonne [1]. Mandez-moi toujours ce que vous aurez. Le coadjuteur est bon à garder long-temps, l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château est une chose qu'il acceptera sans doute; que feroit-il de son argent? Cela ne paroîtra pas sur son épargne.

Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser est très-bien et très-juste. Je veux croire, pour ma consolation, que si je l'avois écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous; en un mot, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant.

Vous avez écrit une lettre à La Mousse dont je vous dois remercier pour le moins autant que lui; elle est toute pleine d'amitié pour moi. D'Hacqueville est bien plaisant de vous avoir envoyé la mienne, enfin Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé: il me parle de son cœur à toutes les lignes; si je lui faisois réponse sur le même ton, ce seroit une *portugaise* [2].

Il ne faut louer personne avant sa mort: c'est bien dit; nous en avons tous les jours des exemples, mais, après tout, mon ami, le public ne se trompe guère: il loue quand on fait bien; et comme il a bon nez, il n'est pas long-temps la dupe, et blâme quand on fait mal. De même quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord; il ne répond point de l'avenir; il parle de ce qu'il voit. La comtesse

[1] Sœur du comte de Grignan, mariée à Charles de Châteauneuf, comte de Rochebonne.

[2] Allusion aux lettres de la *Religieuse* ou *chanoinesse portugaise*.

de Gramont [1] et d'autres ont senti les effets de son inconstance; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui, ce ne sera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices.

Notre abbé a pour vous une tendresse qui me le fait adorer; il vous trouve d'une solidité qui le charme, et qui le fait brûler d'impatience de vous pouvoir soulager et vous être bon à quelque chose; il a quasi autant d'envie que moi d'aller en Provence. Nous sommes occupés de notre chapelle; elle sera achevée à la Toussaint. Je me trouve bien de la parfaite solitude où nous sommes. Ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres est une beauté qui n'étoit pas bien représentée par les bâtons de ce temps-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que madame de Chaulnes [2] arrive aujourd'hui; je l'irai voir demain, je ne puis m'en dispenser, mais j'aimerois bien mieux être dans la *Capucine* [3], ou à lire le Tasse; j'y suis d'une habileté qui vous surprendroit et qui me surprend moi-même.

Vous me dites trop de bien de mes lettres, ma bonne; je compte sûrement sur toutes vos tendresses : il y a long-temps que je dis que vous êtes *vraie*; cette louange me plaît, elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres; mais quelquefois aussi elle pourroit faire du mal; je sens au milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement : ah! qu'il y a peu de personnes *vraies!* Rêvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, une force au-delà de sa signification ordinaire.

La divine Plessis est justement et à point toute *fausse*; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal : elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde; mais surtout elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. J'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable; vous qui voyez tout, ne voyez-vous point comme je suis belle les dimanches, et comme je suis négligée les jours ouvriers? Mandez-moi si vous avez toujours le courage de vous habiller. Mon Dieu! qu'on est heureux de vous voir en Provence! et quelle joie sensible quand je vous embrasserai! car enfin ce jour viendra; en attendant, j'en passerai de bien cruels vers le temps de vos couches.

Il a vaqué chez Monsieur une charge de vingt mille écus; Monsieur l'a donnée à l'*Ange* [1], au grand déplaisir de toute sa maison.

Madame du Broutai [2], après deux ans de mariage avec Fromentau, l'a enfin déclaré son mari, et elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fromentau!

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle mademoiselle de *Croqueoison*, et l'autre de *Kerborgne*? J'appelle la Plessis, mademoiselle de *Kerlouche* : ces noms me réjouissent.

Je suis tout à vous, ma bonne, et si vous m'aimez, ayez soin de votre santé.

[1] Elisabeth Hamilton, dame du palais de la reine femme du comte de Gramont, si célèbre par son esprit et par ses bons mots. Elle étoit sœur du comte Hamilton, à qui l'on doit les *Mémoires de Gramont*.

[2] Elisabeth Le Féron, veuve du marquis de Saint-Mégrin, et remariée à Charles d'Ailli, duc de Chaulnes.

[3] Nom d'une petite chaumière construite dans le parc des Rochers.

[1] Madame de Grancei.

[2] Marie d'Estuer de Caussade, de Saint-Mégrin, fille du comte de La Vauguyon, veuve de Barthélemi de Quelen, comte du Broutai, épousa secrètement, à l'âge de 55 ans, André Bétoulat, sieur de Fromentau, qui fut comte de La Vauguyon et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1668. Ce Fromentau étoit un homme de basse extraction, qui s'étoit élevé peu à peu par la protection de madame de Beauvais, femme-de-chambre de la reine-mère. Il épousa la comtesse du Broutai, parce qu'elle avoit une fortune considérable; mais lorsque celle-ci eut été obligée de rendre à son fils le compte de tutelle, ils éprouvèrent une grande gêne, et le comte de La Vauguyon ne tarda pas à donner quelques marques d'aliénation. La mort de sa femme, arrivée au mois d'octobre 1693, en le privant de sa dernière ressource, acheva de rendre sa démence complète, et il se tua d'un coup de pistolet le 29 novembre suivant. (*Voyez* les Mémoires historiques d'Amelot de La Houssaye, et ceux du duc de Saint-Simon.)

163. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 22 juillet 1671, jour de la Madeleine, où fut tué, il y a quelques années, un père que j'avois [1].

Je vous écris, ma fille, avec plaisir, quoique je n'aie rien à vous mander. Madame de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment? à beau pied sans lance, entre onze heures et minuit : on pensoit à Vitré que ce fût des Bohêmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire, et pensèrent tirer sur elle. Elle venoit de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant; ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je la fus voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très aise de me voir. La *Murinette* beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes qui fait le tour de la Bretagne, et les états qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude : madame de Chaulnes ne sait que devenir et n'a recours qu'à moi; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur mademoiselle de *Kerborgne*; je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah! mon Dieu! en voilà beaucoup sur ce sujet. Il faut pourtant que je vous fasse encore mille compliments de sa part, et que je vous dise qu'on ne peut estimer plus une personne qu'elle ne vous estime; elle est instruite par d'Hacqueville de ce que vous valez. Mais vous, ma très-belle : où en êtes-vous de vos Grignan? Le pauvre coadjuteur a-t-il toujours la goutte, et l'innocence est-elle toujours persécutée?

Cette madame Quintin, que nous disions qui vous ressembloit pour vous faire enrager, est comme paralytique; elle ne se soutient pas; demandez-lui pourquoi; elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, elle a bu sa *chopine*, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de médecin qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortoit de Vitré; elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que je compris que tout cela étoit un air, pour me faire savoir qu'elle a un équipage *Jean de Paris*[1]. Ma chère enfant, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré? La cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort et de Chambord est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom l'abbaye de Rebais qu'avoit l'abbé de Foix : *le pauvre homme*! On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou : si je demeure aux états, cela m'embarrassera. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle; ce sera notre plus forte raison; car, pour le bruit et le tracas de Vitré, il me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paroître aux états : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en province, comme les mauvais comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec une tendresse infinie; la tendresse que j'ai pour vous occupe mon ame tout entière; elle va loin et embrasse bien des choses quand elle est au point de la perfection. Je souhaite votre santé plus que la mienne; conservez-vous, ne tombez point. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre abbé.

[1] Le baron de Chantal fut tué le 22 juillet 1627.

[1] Couleur chamois.

164. *

A M. DE COULANGES.

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir *Picard* ; et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur mademoiselle de Kerbone et de Kerqucoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avois pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travailloient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? il faut que je vous l'explique : faner c'est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard vint me dire qu'il n'iroit pas, qu'il n'étoit pas entré à mon service pour cela, et que ce n'étoit pas son métier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'étoit la centième sottise qu'il m'avoit faite; qu'il n'avoit ni cœur, ni affection; en un mot, la mesure étoit comble. Je l'ai pris au mot, et quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite, ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

---

165. *

A madame DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26 juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute seule dans ma chambre avec un livre *précieusement* à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très bonne mine ; cette femme s'étouffoit de rire, et cachoit derrière elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle : cet homme étoit suivi d'une femme fort bien faite qui rioit aussi ; moi, je me mis à rire sans les reconnoître et sans savoir ce qui les faisoit rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré lui avoit mis dans la tête de me venir surprendre. La *Murinette* beauté étoit de la partie, et la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la tristesse même : ils jouèrent d'abord au volant; madame de Chaulnes y joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et partout il a été question de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que, pouvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude ; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisoit vous don-

noient beaucoup de chagrin pour lui : nous avons fort poussé cette plaisanterie, et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour; la pensée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé long-temps là-dessus, et puis du dialogue bohême, et puis enfin de mademoiselle du Plessis, et des sottises qu'elle disoit, et qu'un jour vous en ayant dit une, et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit : Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement, et que j'avois dit à sa mère : Madame, ces jeunes créatures étoient si folles ce matin, qu'elles se battoient : mademoiselle du Plessis agaçoit ma fille, ma fille la battoit; c'étoit la plus plaisante chose du monde; et qu'avec ce tour, j'avois ravi madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaradie* de vous et de mademoiselle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement : Pomenars tiendra bien sa place; mademoiselle du Plessis viendra aussi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux états, et même de les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars : sa gaieté augmente en même temps que ses affaires criminelles; s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargée de mille compliments pour vous; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne; c'est cela qui rend son gouvernement beau, car quelle autre chose pourroit-ce être? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne m'embarrasserai plus de son divertissement; mais vous, ma chère fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt! quelle contrainte! quel embarras! quel ennui! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure; et si j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus, car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes et le *seigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du jugement : il y a vingt ans qu'elle me déplaît, et que je lui dois une visite.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles; mais, sur toutes choses, il vous souhaiteroit bien cent mille écus, soit pour faire achever votre château, soit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron [1], ou l'ennui de Nantes avec madame de Molac, ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et madame de Chaulnes, pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il est net, il a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui; c'est un aimable lieu : mais, hélas! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi, più che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne pense à vous, que je n'en parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir? Nous sommes sur la fin du Tasse, *e Goffredo a spiegato il gran vessillo della croce sopra'l muro*. Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde; mais enfin tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie

[1] Terre de M. de Sévigné, située à quelques lieue de Nantes.

de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'italien; La *Murinette*[1] le parle comme le françois. J'ai reçu une lettre de notre cardinal[2], qui me dit encore pis que pendre du gros abbé[3] qui est avec lui. Adieu, ma très aimable; je ne daigne pas vous dire que je vous aime, vous le savez, et je ne trouve point de paroles qui puissent vous faire comprendre comme mon cœur est pour vous. J'achèverai demain cette lettre, et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et, après souper, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cernet, et lui avons mis le premier appareil, que nous lèverons demain. La *Murinette* beauté est habillée comme La Vienne[4]. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé; Pomenars ne veut pas : voilà le procès[5]. Madame de Chaulnes me disoit tantôt que l'abbé Testu, après avoir été quelque temps à Richelieu, enfin, sans autre façon, s'étoit établi chez madame de Fontevrauld, où il est depuis deux mois; ils le virent en passant, il y a un mois; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite-vérole à Richelieu : si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savois pas que M. de Condom eût rendu son évêché; madame de Chaulnes m'a assuré que cela étoit fait. Le petite personne a envoyé des chansons à sa sœur; nous ne les trouvons pas trop bonnes : je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton *des dragons*; il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici; cela fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Hélas! que cette pensée m'afflige, et que je m'ennuie d'être si long-temps sans vous voir! Adieu, ma chère fille, je vais me coucher tristement, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ma petite est aimable, et sa nourrice est au point de la perfection : mon habileté est une espèce de miracle, et me fait comprendre en amitié la merveille de ce maréchal qui devint excellent peintre par amour.

[1] Anne-Marie du Pui-de-Murinais, qui épousa en août 1674, Henri de Maille, marquis de Kerman. Elle mourut en 1707.

[2] De Retz.

[3] Pierre Camus, abbé de Pontearré, prieur de Saint-Trojan, aumônier du roi, mort en mai 1684.

[4] Valet-de-chambre du roi.

[5] Mademoiselle de Bouillé, fille de René de Bouillé, comte de Créance, et cousine de la duchesse du Lude, après s'être fait enlever par le marquis de Pomenars, et avoir passé quatorze ans avec lui, s'avisa de se rendre à Paris, et de le poursuivre pour crime de rapt. (*Voyez* les Mémoires d'Amelot de La Houssaie.)

166.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 29 juillet 1671.

Il sera le mois de juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'août sera encore plus long, puisque ce sera le temps des états; car, n'en déplaise à la bonne compagnie, c'est toujours une sujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'est un *embarras*, comme dit madame de La Fayette. Mon esprit n'est pas monté présentement sur ce ton-là : mais il faut avaler et passer ce temps comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici : ce qui lui paroissoit le plus charmant étoit mon absence; c'étoit aussi le régal que je lui avois promis : elle se promenoit toute seule dès sept heures du matin dans ces bois. L'après-dînée il y eut devant cette porte un bal de paysans qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme et une femme qu'on auroit empêchés de danser dans une république bien réglée; c'étoient des postures à pâmer de rire : Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point, au reste, sur son chapitre; il ne fait aucun pas qui ne puisse être le dernier, et on ne le quitte point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. Tout disparut lundi matin, et je demeurai contente.

Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre; faites-lui bien mes baise-mains, s'il m'aime autant qu'à Aix : mandez-moi si sa patience n'est point usée; s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude; enfin parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du marquis de Charôt toute

pleine d'amitiés : il me parle de madame de Brissac[1], et me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser; il est vieux comme son père, et ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit en lui refusant une réponse. On ne mande que le comte d'Ayen épouse mademoiselle de Bournonville; *matame te Ludres en est enrazée.*

Vous me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la mènerai assurément, si la nourrice le veut bien; toute autre voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laisser prendre ce petit plaisir; j'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de consolation. Voilà donc qui est fait; nous parlerons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un de mon petit *galimatias*, c'est-à-dire mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidèle compagnie : je vous avoue que c'est un de mes plaisirs de me promener toute seule; on trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir; mais enfin on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Adieu, ma chère petite. Ah! qu'il m'ennuie de ne vous point voir!

---

167. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 2 août 1671.

Vous avez donc, ma bonne, chez vous, présentement, toute la foire de Beaucaire : n'avez-vous point encore mis les équipages au nombre des merveilles que vous faites en Provence? nos pères avoient bon esprit de nourrir tous les trains! c'est une belle mode dont à présent tout le monde s'est tiré. Elle est bien pire que les portes basses et les grandes cheminées. Il vous faut du courage comme à la guerre, et un Jacquier qui prenne en parti le pain de munition. Ma lettre vous trouvera, comme Dulcinée, dans l'agitation du mouvement de cette compagnie : gardez-la, je dis ma lettre, et puis vous la lirez à loisir. Vous me priez, ma bonne, de me promener dans votre cœur; vous me dites mille douceurs aimables sur cela; je vous dirai donc que je fais quelquefois cette promenade; je la trouve belle et très agréable pour moi : mais, à la pareille, ma bonne, je vous conjure civilement de venir vous promener chez moi; allez par-tout, et voyez bien s'il y a quelqu'un qui se promène à côté de vous, et si vous n'y êtes pas plus respectée que dans votre gouvernement : si cela vous donne quelque joie, vous devez être contente : mais, mon Dieu, cela ne fait point le bonheur de la vie; il y a de certaines *grossièretés solides* dont on ne peut se passer.

Que dites-vous des nouvelles de cette semaine? Nous ne demandons que plaie et bosse : mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans[1] m'a assommée; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui; et, de la manière dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fièvre, sans avoir eu le temps de penser ni au ciel, ni à la terre; il a passé ce temps-là à s'étonner; il est mort subitement de la fièvre tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi; j'en suis fâchée. Ah! que j'aurois été contente si la nouvelle de madame de L...[2] étoit venue toute seule! c'est bien employé; sa sorte de malhonnêteté étoit une infamie si scandaleuse, qu'il y a long-temps que je l'avois chassée du nombre des mères : tous les jeunes gens de la cour ont pris part à sa disgrace; elle ne verra point sa fille; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amants bien écartés.

Vous avez présentement le grand chevalier, embrassez-le pour moi, et le coadjuteur aussi; mais

[1] Sœur du premier lit du duc de Saint-Simon, elle avoit 29 ans de plus que lui.

[1] Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, commandeur des ordres du roi, mort le 27 juillet 1671.

[2] Il s'agit ici de madame de Lionne; elle s'appeloit Paul Payen. M. de Lionne, ministre secrétaire d'état, l'avoit épousée en 1645.

dites à ce dernier que je le prie de ne point écrire; qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan: ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié: je connois son humeur; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, et je trouve que c'est acheter trop cher une lettre, quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous conclurons incessamment que, s'il écrivoit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort. Adieu, ma chère enfant.

---

168. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 5 août 1671.

Je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guise, dont je suis accablée quand je pense à la douleur de mademoiselle de Guise. Vous jugez bien, ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiète, car, du reste, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous savez comme je crains les reproches qu'on se peut faire à soi-même. Mademoiselle de Guise n'a rien à se reprocher que la mort de son neveu; elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné; la quantité du sang a causé le transport au cerveau: voilà une petite circonstance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort; je n'ai jamais vu une telle mortalité. Je vous conjure, ma chère bonne, de vous bien conserver; et s'il y avoit quelques enfants à Grignan qui eussent la petite-vérole, envoyez-les à Montélimart: votre santé est le but de tous mes désirs.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos états pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir, au bruit de tout ce qui peut en faire à Vitré: le lundi matin il m'écrivit une lettre; j'y fis réponse par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu; il y a quatorze couverts à chaque table; Monsieur en tient une, et Madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les plats de rôti tout entiers; et pour les pyramides de fruits, il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyoient pas ces sortes de machines, puisque même ils ne comprenaient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer; une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles cachent, cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit qu'elle causa fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, MM. de Lomaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près: ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pensois toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avois vue danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria: les violons et les passe-pieds de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différens et cette cadence courte et juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les états. Le lendemain, M. le premier président, MM. les procureur et avocats-généraux du parlement, huit évêques, MM. de Molac, La Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat[1] qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devoient venir madame de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre; et M. de Lavardin, dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers, car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs et MM. de Fourché et Chesières qui arrivoient. M. d'Harouïs vous écrira; il est comblé de vos honnêtetés: il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des états: c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les états; c'est une assez belle chose. Je ne crois pas

[1] Depuis chancelier de France.

qu'il y ait une province assemblée qui ait un aussi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine, du moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la cour; il n'y a que le petit Guidon[1], qui peut-être y reviendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir madame de Rohan; il viendroit bien du monde ici, si je n'allois à Vitré : c'étoit une grande joie de me voir aux états, où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les états ne doivent pas être longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le roi; on ne dit pas un mot : voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande *braverie* : voilà les états. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit : mais, si je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir debout; mais cela vient au bout de la plume, quand on est en Bretagne et qu'on n'a pas autre chose à dire. J'ai mille compliments à vous faire de M. et de madame de Chaulnes. J'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.

---

169. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre; mais enfin, ma fille, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités et le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car, pour moi, je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la plus juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire? Je n'en connois point; vous avez un fonds de raison et de courage que j'honore; pour moi je n'en ai pas tant, surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger; mes paroles sont assez bonnes; je les range comme ceux qui disent bien : mais la tendresse de mes sentiments me tue; par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous; je les ai imaginées comme je les sens; j'ai compris que rien ne me rempliroit votre place, que votre souvenir me seroit toujours sensible au cœur : que je m'ennuierois de votre absence, que je serois en peine de votre santé, que jour et nuit je serois occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avois prévu : il y a plusieurs endroits sur lequels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien; et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid;* je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous me voulez aimer, et pour vous, et pour votre enfant : hé! ma chère fille, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché; c'est le trop plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner mercredi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les états deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces états; cela est ridicule : cependant, je n'y ai point encore cou-

[1] M. de Sévigné, son fils, guidon des gendarmes dauphins.

ché, et je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici; il fait un si beau temps que je ne puis me renfermer dans une petite ville.

Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin? N'oubliez pas du moins comme vous accouchâtes en dernier lieu, et n'oubliez pas ce qui vous arriva la première fois, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourriez faire pour me témoigner votre amitié, voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah! mon enfant, qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi! Des trésors et tous les biens du monde me pourroient-ils donner autant de joie que votre amitié? Comme aussi, tournez la médaille, l'enfer n'est pas pis que le contraire.

Votre lettre à madame de Villars est très bonne; il faudroit être sourde pour ne pas vous entendre. Elle ne paroît pourtant pas d'un style aussi aisé que d'autres que j'ai vues de vous; mais madame de Villars en sera très contente, et personne n'écrit mieux que vous. Quand le coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponse à M. d'Agen sur cette religieuse, qui met tout son diocèse sens dessus dessous: je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de La Rochefoucauld; elles sont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter: ceci n'est-il point un peu *labyrinthe?* l'entendez-vous? cela s'appelle des choses fines.

Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche? Votre petit garçon seroit-il devenu fille? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman: me voilà comme Don Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopâtre, mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir, nous ne savons plus où nous attacher; il faudra attendre que les états soient partis pour entreprendre quelque chose. Étoit-ce à vous que je mandois l'autre jour qu'il sembloit que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en gentilshommes? Je n'ai jamais vu tant de monde; je ne m'imagine point que les états de Languedoc puissent être plus beaux. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Ne sentez-vous point un peu la pesanteur de votre charge? J'en suis accablée. N'espérez-vous pas toujours la même grace de votre assemblée? comment êtes-vous avec Le *Marseille? (M. de Forbin-Janson.)* Hé, mon Dieu, que je suis bien de Provence, et que ce pays-là est bien devenu le mien! Ah! ma bonne, falloit-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre?

A M. de Grignan.

Il n'y avoit que vous, mon cher Comte, qui puissiez me résoudre à donner ma fille à un Provençal: mais, dans la vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoins Caderousse [1] et Mérinville; car si j'avois trouvé autant de facilité et de disposition dans le cœur de ma fille pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la reine des incidents, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de ma véritable amitié, et d'une estime très distinguée; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise que ma fille ne vous parle point de moi; elle m'en faisoit autant de vous l'année passée: croyez donc, sans qu'elle vous le dise, que je ne vous oublie jamais: la voilà qui gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte pour excuser votre paresse: je laisse entre vous ce débat, et je vous assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pouvez être de personne plus sincèrement que de moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail: mais vous êtes glorieux; je vois bien que vous voulez que je vous aille voir la première:

[1] Juste-Joseph-François de Tournon de Cadard-d'Ancezune, créé duc de Caderousse en 1663 par le pape Alexandre VII; il épousa en 1665 mademoiselle de Guénégaud. — Charles Desmontiers, comte de Mérinville. Tous deux avoient recherché madame de Grignan en mariage.

vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman, et que je sois ravie d'employer le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre abbé en a plus d'envie que moi; c'est quelque chose. Adieu, mon cher Grignan; aimez-moi toujours bien; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A madame DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Cyran, c'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de La Rochefoucauld. Quand ce livre se débitera, priez madame de La Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilly; il vous sera très obligé de cette confiance : si vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un sou d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

170.

A la même.

A Vitré, mercredi 12 août 1671.

Enfin, ma chère fille, me voilà en pleins états; sans cela les états seroient en pleins rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, et surtout du vin de Bourgogne qui passa comme de l'eau de forges; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aler à Vitré. J'y vins donc lundi au soir; madame de Chaulnes me donna à souper, avec la comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point long-temps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe. Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné. Je fus encore à la comédie; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria[1], et de quelle manière il ôte et remet son chapeau; quelle légèreté ! quelle justesse ! Il peut défier tous les courtisans, et les confondre, sur ma parole : il a soixante mille livres de rente, et sort de l'académie; il ressemble à tout ce qu'il y a de plus joli, et voudroit bien vous épouser. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici; cette obligation n'est pas grande, mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on commence par moi, et puis madame de Grignan vient tout naturellement. M. de Chaulnes vous fait mille compliments. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et les femmes de ce pays si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toute pleine. Il y a, de votre connaissance, Tonquedec, le comte des Chapelles, Pomenars, l'abbé de Montigni, qui est évêque de Saint-Paul-de-Léon, et mille autres : mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. Il est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on a dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Madame de Coëtquen est ici avec la fièvre; Chesières se porte mieux; on a député des états pour lui faire un compliment. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'est un gros mé-

[1] Louis-François Duparc, marquis de Lomaria, qui fut lieutenant-général des armées du roi, et mourut en 1709.

rite qui ressemble au vin de Grave. Mon abbé bâtit et ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner : pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers à proportion; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps des Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les états.

Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays : mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois et de ce que j'entends : Pomenars est divin; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, ma fille, je voudrois déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère, j'attends toujours vos lettres avec impatience; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous. Ne direz-vous point à M. de Grignan que je l'embrasse de tout mon cœur ?

---

171. *

A la même.

A Vitré, dimanche 16 août 1671.

Quoi ! ma chère fille, vous avez pensé brûler, et vous voulez que je ne m'en effraie pas ! Vous voulez accoucher à Grignan, et vous voulez encore que je ne m'en inquiète pas ! Priez-moi en même temps de ne vous aimer guère; mais soyez assurée que pendant que vous me serez ce que vous êtes à mon cœur, c'est-à-dire pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui vous peuvent arriver. Je prie Deville de faire tous les soirs une ronde pour éviter les accidents du feu. Si le hasard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez et ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

Avez-vous écrit, ou du moins fait faire un compliment à madame et à M. de Lavardin. Je serois bien ici en main pour le leur faire tout à mon aise; mais cela n'auroit pas l'air assez vraisemblable. Il fait ici l'amoureux d'une *petite madame*; j'ai trouvé que c'est une contenance dont il a besoin comme d'un éventail. Je voudrois bien que vous eussiez un fils comme madame de Simiane; d'où est la sage-femme qui l'a accouchée ? Parlez-moi souvent de ce qui touche votre personne. J'ai dit à madame de Chaulnes les compliments que vous lui faites; elles les a reçus d'une manière, et vous en rend de si bons, que je suis persuadée qu'elle voudroit au prix des Molac et des Lavardin [1], que vous fussiez sa lieutenante-générale ; il n'y a que ces charges de belles; les lieutenants de roi ne sont pas dignes de porter votre robe. Je suis encore ici; M. et madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce sont sans cesse des distinctions, peut-être peu sensibles pour nous, mais qui me font admirer la bonté des dames de ce pays-ci ; je ne m'en accommoderois pas comme elles, avec toute ma civilité et ma douceur. Vous croyez bien aussi que sans cela je ne demeurerois pas à Vitré, où je n'ai que faire. Les comédiens nous ont amusés, les passe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Nous fîmes hier de grandes dévotions, et demain je m'en vais aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour

[1] Lieutenants-généraux de la province de Bretagne.

minuit, en revenant de chez madame de Chaulnes: enfin, soit besoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail; j'y serai huit ou dix jours. Notre abbé, La Mousse et *Marphise* ont grand besoin de ma présence; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois; il y est très-souvent question de madame la gouvernante de Provence, c'est ainsi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé. On contoit hier à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit une grosse pierre sous son petit manteau; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre; cela me fit rire; je jurai que je vous le manderois: si vous croyez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR? Ce sont des traits de la Palatine; c'est sa nièce et celle de la princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie: quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le françois! On dit qu'elle est belle; du reste elle n'est pas plus riche que mademoiselle de G..[1]. On dit que quand le mariage fut déclaré, les *anges* disparurent pour huit jours, ne pouvant soutenir les premiers jours de cette nouvelle. Hélas! si cette MADAME pouvait nous bien représenter celle que nous avons perdue!

Madame de La Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche; elle est fort à plaindre d'être si sujette à ce mal: je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal[2], que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable: voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée me déplaît beaucoup, ce fut en suite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livry: tâchez donc, ma chère enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déjà ce chamarier[1] de Rochebonne; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son ame: c'est à M. de Grignan que j'adresse cette *gentillesse*, comme à celui qui m'y saura bien répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon outre celle de l'intendant.

Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre-ci et là, c'est mon unique soin, et la chose du monde dont je vous serai le plus sensiblement obligée; c'est là que vous pouvez me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan; si vous saviez aussi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le coadjuteur, et qu'il vous aime: j'ai cette union dans la tête; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur; conservez-la, et prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre abbé vous adore toujours; la petite Mousse a une dent de moins, et ma petite enfant une dent de plus: ainsi va le monde. Je bénis *Flachère* de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Adieu, ma très-chère et très-aimable. Chesières est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouïs.

172.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 19 août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé: ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que vous l'avez imaginé; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon, et qui dépendra de moi. J'avois déjà pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de novembre que j'avois résolu d'en changer; je commence dès aujourd'hui, et vous

[1] Madame de Grancey, qui passoit pour être la maîtresse de Monsieur.

[2] Blaise Pascal, un des plus beaux génies de son siècle, avoit été sujet à de grands maux de tête; il mourut dans la fleur de l'âge le 19 août 1662.

[1] Digné du chapitre de Saint-Jean de Lyon.

n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignan; Dieu vous délivre de la tante [1], elle m'incommode d'ici. Les manches de chevalier font un bel effet à table : quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi; quelque foiblesse que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y auroit de quoi en faire une belle provision à Vitré; je n'ai jamais vu une si grande chère; nulle table à la cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont, aussi est-ce pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne ville, après avoir fait vos compliments à madame de Chaulnes et à mademoiselle de Murinais, qui a quelque chose dans l'esprit et dans l'humeur, qui vous seroit très agréable; on ne peut jamais ni mieux les recevoir, ni mieux les rendre. Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là; nous avions dîné à part. Quarante gentilshommes avoient dîné en bas, et avoient bu chacun quarante santés : celle du roi avoit été la première, et tous les verres cassés après l'avoir bue; le prétexte étoit une joie et une reconnoissance extrême de cent mille écus que le roi a donnés à la province sur le présent qu'on lui a fait, voulant récompenser, par cet effet de sa libéralité, la bonne grace qu'on a eue à lui obéir. Ce n'est donc plus que deux millions deux cent mille livres, au lieu de cinq cents. Le roi a écrit de sa propre main des bontés infinies pour sa bonne province de Bretagne : le gouverneur a lu la lettre aux états, et la copie en a été enregistrée : il s'est élevé jusqu'au ciel un cri de *vive le roi*, et tout de suite on s'est mis à boire, mais boire, Dieu sait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la gouvernante de Provence, et un Breton ayant voulu vous nommer, et sachant mal votre nom, s'est levé, et a dit tout haut : C'est donc à la santé de madame de *Carignan* : cette sottise a fait rire MM. de Chaulnes et d'Harouïs jusqu'aux larmes : les Bretons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ici à plus de huit jours que madame de *Carignan;* quelques uns disent la comtesse de *Carignan* : voilà en quel état j'ai laissé les choses.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui; il en est ravi, il veut vous écrire, et en attendant je vous assure qu'il est si hardi et si effronté, que tous les jours du monde il fait quitter la place au premier président, dont il est ennemi, aussi bien que du procureur-général. Madame de Coëtquen [1] venoit de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite fille, elle s'étoit évanouie; elle en est très affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie : mais son mari est inconsolable; il revient de Paris, après s'être accommodé avec Le Bordage; c'étoit la plus grande affaire du monde, il a donné tous ses ressentiments à M. de Turenne [2] : vous ne vous en souciez guère; mais cela se trouve au bout de ma plume. Il y avoit dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Basse-Brete, qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille : ma foi, elle étoit ridicule et faisoit des hauts-le-corps qui nous faisoient éclater de rire; mais il y avoit d'autres danseuses et des danseurs qui nous ravissoient. Si vous me demandez comment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de joie; j'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner : j'ai un besoin de repos qui ne se peut dire, j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger, car je meurs de faim à ces festins; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire; tout le monde m'attaquoit, et mon poumon étoit usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons; tout cela m'est uniquement bon, dans l'état où je suis : quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de *l'enflure de cœur* [3] : ce mot d'*enflure* me déplaît; et pour le

[1] Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan. *Voyez* la lettre du 26 juillet précédent.

[1] Marguerite de Rohan-Chabot, femme de Malo, marquis de Coëtquen, gouverneur de Saint-Malo. Elle étoit sœur de madame de Soubise, et mourut en 1679.

[2] On sait que Turenne étoit bien avec madame de Coëtquen. C'est à elle qu'il révéla le secret du voyage de madame Henriette en Angleterre. Par cette indiscrétion, le chevalier de Lorraine, amant de cette dame, en fut instruit, et MONSIEUR le sut, malgré la défense du roi.

[3] Expression de M. Nicole dans ses *Essais de morale.*

reste, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours : jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces messieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, La Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes paquets perdus : ces chères, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines de suite ? Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, et même je vous le conseillerois ; mais vous les avez écrites, et je ne les ai pas. Si vous aviez le mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent : vous l'aviez pour ce fripon de Grignan ; faut-il que je l'embrasse après cette préférence ? Parlez-moi de madame de Rochebonne [1], et faites des amitiés à mon cher coadjuteur et au bel air du chevalier : je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous [2]. On me mande que *mes petites entrailles* [3] se portent bien, elles vont être habillées ; cela est joli, de *petites entrailles* avec une robe. Si madame de Simiane [4] vouloit savoir des nouvelles de son premier sénéchal, vous pourriez lui dire qu'il planta là cette maîtresse qu'il avoit ; qu'après elle, il a épousé la femme d'un homme qui enfin la lui laissa ; et que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force. C'est l'une des plus belles choses du monde ; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il a un cadet qui en a fait autant en Basse-Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener ; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Harouïs est aussi étonné que vous de l'aventure de madame de Lionne. Votre raisonnement est bon ; mais, quoique le mari fût accoutumé à sa propre disgrace, il ne l'étoit pas à celle de son gendre ; et c'est ce qui l'a fait éclater, car vous savez bien l'humeur complaisante, et même *serviable* de la mère. Vous avez fait des merveilles d'écrire à madame de Lavardin ; je le souhaitois, vous avez prévenu mes désirs. Voilà tout présentement le laquais de l'abbé, qui, se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jacquine* [1], l'a jetée par terre, et lui a rompu le bras et démis le poignet ; les cris qu'elle fait sont épouvantables ; c'est comme si une furie s'étoit rompu le bras en enfer : on envoie quérir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidents viennent, et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser ; c'est cela que je crains ; car si quelqu'un m'assuroit que je ne me ferois point de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse ; cette nouveauté me divertiroit : mais, après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très belle, vous savez comme je suis à vous, et que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

173.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 23 août 1671.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes, quand vous m'avez écrit ! Son mari étoit intime ami de M. Fouquet, dis-je bien ? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, et M. de Grignan avoit raison de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce qu'il auroit pu retrancher, c'est sa barbe de capucin ; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *sa touffe ébourifée* [2], vous ne pensiez pas qu'*Adonis* fût plus beau ; je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration. Je suis surprise comme le souve-

[1] Thérèse Adhémar de Monteil, femme de Charles-François de Châteauneuf, comte de Rochebonne, et sœur de M. de Grignan.

[2] Ce fut une peur qu'éprouva madame de Grignan en voyant le chevalier de Grignan monter à cheval, qui fut cause de la fausse couche qu'elle fit à Livry.

[3] C'est ainsi que Madame de Sévigné nommoit sa petite-fille (*Marie-Blanche*), qu'elle avoit laissée à Paris en nourrice.

[4] Madame de Simiane, qui fut dans la suite belle-mère de madame de Grignan, habitoit Vauréas, près de Grignan.

[1] Une des filles de la basse-cour des Rochers.

[2] Hémistiche d'un bout rimé rempli par madame de Grignan.

nir de certains temps fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal; je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes[1]; et cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise[2] sont admirables; elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail; car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre La Mousse a eu mal aux dents; de sorte que depuis long-temps je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que me peut donner la solitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre sur rien : mon humeur est heureuse, elle s'accommode et s'amuse de tout; et je me trouve mieux d'être toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici, dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soupé; et, quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Madame de Chaulnes, mademoiselle de Murinais, madame Fourché, et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi : madame de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvoit être plus longtemps sans me voir, que toute la Bretagne lui pesoit sur les épaules, et qu'enfin elle se mouroit. Là-dessus elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, et en un moment la voilà endormie de pure fatigue; nous causons toujours; elle se réveille enfin, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois; pendant que les autres jouoient au mail, je lui faisois conter Rome, et par quelle aventure elle avoit épousé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne me point ennuyer; pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout sur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment : nous voilà toutes à courir; on crie, on tombe, on glisse; enfin on arrive, on fait grand feu : on change de chemise, de jupe, je fournis à tout; on se fait essuyer ses souliers; on pâme de rire : voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement; après cela on fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des états, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de La Fayette vous aura mandé comme M. de La Rochefoucauld a fait duc le prince (*de Marsillac*) son fils, et de quelle façon le roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar, dites-lui que j'ai reçu sa dernière lettre, et embrassez-le pour moi. Vous avez, à mon compte, cinq ou six Grignan; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société, sans cela ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sucy, et que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice, mais que faire? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous madame de Senneterre pour Paris : je voudrois bien, ma chère enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne me pas faire le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires; c'est ce qui fait que j'y pense, et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chesières est ici; il a trouvé mes arbres crus; il en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme disoit M. de Montbazon de ses enfants. Je suis fort aise que la maladie

[1] A cause de la fausse couche que madame de Grignan fit à Livry le 4 novembre 1669. *Voyez* la note de la page 145.

[2] Le duc de Guise mourut de la petite vérole le 30 juillet 1671.

du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheurs, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même ; je le sens du moins mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; La Mousse attend cette lettre que vous composez.

174.

A la même.

A Vitré, mercredi 26 août 1671, dans le cabinet de madame de Chaulnes.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse et d'estime. Après un si heureux commencement, vous devriez espérer une lettre agréable ; mais je doute fort que cela puisse être, car vous saurez, ma chère fille, que je ne sais rien. Si je vous entretenois de mes pensées, je vous parlerois de vous ; et vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer quérir par ses gardes, m'écrivant que j'étois nécessaire pour le service du roi, et que madame de Chaulnes m'attendoit à souper. J'y vins, j'y fus reçue en perfection, et je trouvai beaucoup de monde d'augmentation ; tant pis ! Lundi, M. d'Harouïs donna un dîner à M. et à madame de Chaulnes, à tous les magistrats et commissaires ; j'y étois, l'abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la tour de Sévigné ; on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une foiblesse qui prend à M. de Chaulnes, avec le frisson, en un mot, la fièvre : madame de Chaulnes, tout affligée, s'enferme avec lui ; et mademoiselle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouïs fut tout mortifié ; tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-temps. Le soir la fièvre le quitta ; mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent ; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirois de marcher ; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. Pomenars vous fait dix mille compliments ; il conte qu'une femme l'autre jour à Rennes ayant ouï parler des *medianoches*, dit à quatre heures du soir qu'elle venoit de faire *medianoche* chez la première présidente ; cela est bien d'une sotte bête qui veut être à la mode : voilà tout ce que je vous écrirai d'ici ; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Quoi qu'il en soit, ma très-aimable, vous savez bien que je suis tout à vous, mais dans la vérité, et nullement par manière de parler. Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au soir : hormis les grands bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Plusieurs beautés de Basse-Bretagne y brilloient, et mademoiselle de Lanion surtout, qui est une très-belle fille, et qui danse très-bien : elle a un amant qu'elle va épouser ; il étoit derrière elle : mais M. de Rohan, qui la trouve belle, dès l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, et elle s'est fichée dans ses cheveux, pour lui répondre, d'une si extraordinaire manière, que l'amant a quitté sa place. La demoiselle ne s'en est pas émue ; sa mère lui faisoit des yeux ; point de nouvelles, enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort réjouis. Mais sera-t-il possible, ma fille, que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment ? Quoi ! je ne reverrai jamais cette danse et cette grace parfaite qui m'alloit droit au cœur ? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrois bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, et quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en aperçoive ; certains airs, certaines danses font cet effet très-ordinairement. Mon petit Lomaria a toujours un air charmant : il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence ; je ne sais s'il n'étoit point ivre ; cela se dit ici sans qu'on s'en offense. Adieu, ma très-chère enfant.

175. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 30 août 1671.

Vraiment, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du

moins très-souvent : vous seriez dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une : je suis assurée que cela n'est pas, et que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire, et n'ai reçu que celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce malentendu; et vous verriez aisément ce désordre si vous écriviez vos dates : un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre; c'est un beau début et bien agréable !

Parlons un peu de votre sang, que vous dites qui n'est point échauffé : j'en suis bien aise pour une raison, et j'en suis fâchée pour une autre, c'est qu'il y a moins de remède; et comme c'est l'air, et qu'il faudroit faire changer de place aux brouillards, et mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds [1], je ne vois pas trop bien quel remède je pourrois apporter à ce malheur; j'en sais un pourtant dont j'espère que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence; autrefois, dans ma jeunesse, l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien; mais, ma chère enfant, c'est un bon air que celui de l'Isle-de-France : l'air de Vitré tue tout le monde; le serein du parc est une chose que je ne soutiens pas, moi qui soutenois, sans trembler, tout celui de Livry. M. de Chaulnes se porte bien mieux; ils partiront tous avant qu'il soit six jours : la compagnie est belle et bonne; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare. Je revins ici vendredi voir un peu mon abbé, ma Mousse et mes bois. Aujourd'hui j'attends M. de Rennes et trois autres évêques à dîner; je leur donnerai une pièce de bœuf salé. Après le dîner, madame de Chaulnes me vient reprendre pour me remener à Vitré dire adieu à la seigneurie. M. Boucherat, M. le premier président et la voiture complète des magistrats doivent venir aussi : comme ils m'emmèneront, et que je n'aurai plus le temps de fermer mes lettres, je les vais cacheter dès ce matin. Le contrat de notre province avec le roi fut signé vendredi; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à madame de Chaulnes, et beaucoup d'autres présents : ce n'est pas que nous soyons riches; mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure nous ne savons pas refuser nos amis; c'est l'heure du berger : les vapeurs de vos fleurs d'oranges ne font pas de si bons effets. J'ignore comment vous vous portez; mais votre santé est bue tous les jours par plus de cent gentilshommes qui ne vous ont jamais vue, et qui ne vous verront jamais; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célèbrent le mieux votre santé. Lavardin et des Chapelles ont rempli des bouts rimés que je leur ai donnés; ils sont jolis, je vous les enverrai : vous serez bien aise aussi de savoir que l'autre jour M. de *Bruquenvert* dansa très bien le passe-pied avec mademoiselle *Kerikinili :* voilà de ces choses que vous ne devez pas ignorer; ne m'attaquez pas sur les noms, j'y suis forte présentement. Les grandeurs de province sont ici dans leur lustre; de sorte que l'autre jour la beauté de la charge de M. de Grignan fut admirée et enviée : être seul est une chose qui charme fort M. de Molac, qui est accablé par M. de Lavardin; M. de Lavardin par M. de Chaulnes, et les lieutenants de roi par les lieutenants-généraux. On vouloit aussi, dans l'humeur de faire des présents, proposer aux états de donner dix mille écus à M. et à madame de Grignan. M. de Chaulnes soutenoit qu'ils écouteroient la proposition; d'autres, qu'ils feroient le présent; enfin nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit sourdement, faire murmurer quelques Bas-Bretons, et puis les radoucir à table, et leur faire promettre de le proposer. Mais que dites-vous de M. de Coulanges qui s'en va vous voir ? Le joli homme ! qu'il est heureux ! Je crois, ma fille, que vous serez fort aise de le voir *tourner* dans votre château; sa gaieté vous en donnera, il vous dira comme votre fille est jolie. Tout ce que je desire, et qui est bien assez pour moi, c'est que vous vous portiez bien, et que, pour l'amour de moi, vous ayez de l'application à votre santé et à votre conservation.

Je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs, que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos pieds; vous êtes élevée dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez

[1] A cause de la situation de Grignan, dont le château est fort élevé.

pas de croire que ces beaux noms, que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit, il ne vous sera pas inutile; mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues seront au-dessous de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire pour votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes; vous savez comme je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses : vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux, mais où sont donc ces esprits si vifs, si brillants, ces têtes si près du bonnet, et ces imaginations échauffées par un si beau soleil? Au moins vous devriez avoir des fous, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui vous pourroit divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence ni vos Provençaux : ah! que je comprends bien mieux mes Bretons! Si je vous disois tous ceux qui vous font des compliments, il faudroit un volume : M. et madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le comte des Chapelles, Tonquedec, l'abbé de Montigni, évêque de Léon, d'Harouïs, Fourché, Chesières, etc., sans compter mon abbé qui n'a point reçu votre dernière lettre, et notre Mousse qui attend celle que vous composez. Pour moi, ma fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrasser tous vos aimables Grignan. J'ai vu des manches comme celle du chevalier; ah! qu'elles sont belles dans le potage et sur des salades! Adieu, ma très-belle et très-infiniment chère; je ne vous dis rien de mon amitié, c'est que je ne vous aime pas.

176.

A la même.

A Vitré, mercredi 2 septembre 1671.

Voici une lettre qui m'est venue droit de Paris, sans passer par les mains de du Bois[1], et de plus, je l'ai reçue selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite; de sorte que cette lettre est miraculeuse : il n'est pas besoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettres bien chères. Votre souvenir est au-dessus des distractions; c'est lui qui les fait aux autres; nos états ont beau crier, danser, boire, votre idée se sait toujours faire place. Il y a ici de grandes fronderies, mais cela s'apaise en vingt-quatre heures, et j'espère que dans trois jours tout sera fini; je le souhaite beaucoup. Je n'ose plus aller aux Rochers; on en a trouvé le chemin; il y avoit dimanche cinq carrosses à six chevaux. Je meurs d'envie d'être retournée dans ma solitude; on l'a trouvée belle; Combourg n'est pas si beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maisons de Bretagne soient comme Grignan, il s'en faut beaucoup. Pour M. de Lomaria, sans tourner autour du pot, il a tout l'air de Termes; sa danse, sa révérence, mettre et ôter son chapeau, sa taille, sa tête; voyez si ce petit *vilain*-là n'est pas assez joli. La *Murinette* beauté voudroit bien l'épouser, mais il n'est pas de même pour elle. Le comte des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Nous parlons sans cesse de vous, lui et Pomenars; ce dernier vous mande que sa hardiesse est encore augmentée, qu'il ne peut jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'abbé vient quelquefois dîner ici avec La Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci : je l'ai si bien fait valoir partout, et chez madame de Chaulnes, et chez M. Boucherat, et chez l'évêque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet évêque, qui est cartésien à brûler; mais, dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent : voilà mon homme; il est très-savant là-dessus; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, et M. le Prince en est demeuré à son avis. Leurs disputes me réjouissent fort. On me mande que notre petite est fort jolie; elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse; mais quelle extrême joie quand j'entendrai le son de votre voix! J'espère que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne souhaite point.

[1] Commis de la poste, qui prenoit soin des lettres de madame de Sévigné, pour les lui faire tenir plus promptement en Bretagne.

177.

A la même.

A Vitré, dimanche 6 septembre 1671.

Ah! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, et qui vous fait des frayeurs à toute heure? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous fasse point de mal; souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le chevalier à cheval. Je voudrois que du moins cela vous servît à faire redoubler le soin de tous vos gens, pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous: j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pour vous, à faire sa ronde plus exactement que jamais. Au reste, vous croyez qu'un rhume n'est rien en l'état où vous êtes; je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième. On porte quelquefois les filles heureusement, et les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt, et en prennent le chemin au sept: faites réflexion sur ce discours; je défie madame du Pui-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de *matrone*, je vous ferai mille compliments de la part de Chesières. Vous vous êtes souvenue très à propos du vers de M. de Grignan; vous aurez vu, par une de mes lettres, que je suis bien loin d'oublier ce temps-là. Vous avez une tribu de Grignan, mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate : il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni, il me paroissoit fort honnête homme, je lui trouvois une ressemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un serf avec madame de Sully, qui est présentement madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi, c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout-à-l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marsillac, qui est duc? J'approuve fort ce qu'a fait son père; c'étoit le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur; c'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père : il me semble aussi que le nom de M. de La Rochefoucauld, joint à son mérite, est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée. La Marans voulait aller l'autre jour à Livry avec madame de La Fayette; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour M. le Prince chez elle, et on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh! ma fille, cela est bon, et fait bien enrager les folles qui se vantent. En fermant ma lettre, je vous parlerai des états, et de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'est pas si bonne compagnie qui ne se sépare, dit M. de Chaulnes aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les états finirent à minuit; j'y fus avec madame de Chaulnes et d'autres femmes: c'est une très-belle, très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, et en termes fort convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dîner, chacun s'en va de son côté. Je serai ravie de retrouver mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes; j'ai fait un député, un pensionnaire : j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire, rien pour moi; car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour : vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner, chez M. de Chaulnes, un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître-d'hôtel; j'allai à lui, et lui dis: « Mon pauvre monsieur, faites-nous dîner, » il est une heure, je meurs de faim. » Cet homme me regarde et me dit : « Madame, je voudrois être » assez heureux pour vous donner à dîner chez » moi; je me nomme Pécaudière, ma maison n'est » qu'à deux lieues de Landerneau. » Mon enfant, c'étoit un gentilhomme de Basse-Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire; je ris encore en l'écrivant. Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie; je la crois de Pélisson, d'autres disent de Despréaux; mandez-m'en votre avis : pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite; lisez-la avec attention, et voyez combien il y a de l'esprit. J'ai mille compliments

à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratifications, deux mille pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier président, au lieutenant de roi, etc., deux mille écus au comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon; enfin des magnificences. Voilà une province.

Madame de La Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux; M. de La Rochefoucauld m'écrit aussi; ils me disent qu'ils me souhaitent: mais c'est moi qui souhaite bien de vous y revoir; cette espérance me soutient la vie. Au reste, j'ai supputé, vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque, à un sonnet par mois; cet ouvrage est digne de vous; ce ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant, songez quelquefois à moi avec vos Grignan; je m'en vais aux Rochers, si contente d'être hors d'ici, que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lettres, je suis toujours tenté de les brûler, et voyant les bagatelles que je mande; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien les retrancher, sans vous aimer moins pour cela.

178.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 9 septembre 1671.

Enfin me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit reste des états. M. de Lavardin est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes; il est présentement le gouverneur, depuis le départ de M. de Chaulnes, et il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage, avec vingt gentilshommes de cortége; le tout ensemble faisoit un véritable escadron: dans ce nombre étaient des Lomaria, des Goëtlogon, des abbés de Feuquières et plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légèrement, et le comte des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous et combien toutes choses nous en font souvenir. Nous sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur; car, quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres. Nous avons trouvé un petit bois où, entre plusieurs belles choses que vous avez écrites, nous avons vu : *Dieux! que j'aime la tigrerie!* C'est le métier des beaux esprits: nous vous prions de nous mander si cette vertu n'est point un peu endormie en vous, par le peu d'occupation que vous lui donnez : nous ne voyons pas bien sur qui vous pourriez l'exercer, et cela fait espérer que vous en perdrez l'habitude.

M. DES CHAPELLES.

Il seroit difficile, madame la Comtesse, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes, que quand vous écrivîtes cette belle sentence. Il me souvient, hélas! que j'étois jaune et mourant, et que vous étiez belle et de bon goût, et qu'ainsi vous n'aviez nulle occasion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre devise que j'ai retrouvée auprès de celle-là, et qui est écrite du même temps: *Meglio morir in presenza, che viver in assenza.* Celle-ci me plaît encore à tel point que je crois que je la rendrai véritable, et que je ne sortirai pas deux fois en ma vie des Rochers sans en mourir de regret : peut-être que mourir pour mourir, c'eût été mieux fait de mourir dès la première fois; car, toute belle et charmante que vous êtes, personne n'est encore mort en votre honneur; et si j'avois eu cet esprit-là, c'étoit de quoi nous illustrer tous deux: mais, comme vous savez, ce qui ne se fait pas une fois, se fait une autre; et je trouve même, pourvu qu'on ôte à notre Marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de mourir dans cette dernière occasion; en sorte qu'on pourra dire que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est dans la mémoire, choisissez : mais je crains bien que vous ne sentiez guère ni l'un ni l'autre pour moi, puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse; j'en suis plus affligé qu'offensé, car je me faisois un grand plaisir de revoir un écriture pour laquelle je conserve un goût infini, quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moindre

apparence d'amitié; mais des reproches à une *tigresse*, c'est des marguerites devant des pourceaux. Au reste, M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné de beaucoup de noblesse : il a été reçu avec toute la politesse imaginable, et une collation très propre et très galante qu'on a fait trouver dans le bois; après quoi nous l'avons vu partir entouré de quantité de gardes : ainsi finit l'histoire et la lettre en même temps, si vous l'avez agréable; aussi bien ne puis-je sortir de l'humeur triste et sérieuse où me jette le souvenir de vous avoir vue dans ce même lieu.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais : il s'est tellement attendri par la pensée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvés l'un et l'autre tout tristes, et même cela nous donnoit un air coupable : il sembloit que la compagnie nous embarrassât; et il étoit vrai nous avions affaire en Provence quand ils sont arrivés; ou, pour mieux dire, nous avions affaire ici; car c'étoit en se souvenant de vous y avoir vue, qu'on se plaignoit de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée et emmenée si loin; et je crois que je succomberois à tout moment à cette pensée, sans l'estime et sans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan et pour tous les Grignan, et j'ajoute, sans la persuasion où je suis de la tendresse qu'ils ont pour vous.

179.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 13 septembre 1671.

La peur que vous avez eue, ma fille, et qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous : je suis persuadée que rien ne vous est si contraire que ces sortes d'émotions; ce fut l'unique sujet du malheur qui vous arriva à Livry [1]; et si c'étoit encore le même chevalier sur le même cheval, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée; songez qu'il faut que je sois huit jours sans savoir ce qu'aura produit votre sagesse. Notre coadjuteur m'a écrit des merveilles, mais je ne suis pas d'assez bonne humeur pour lui faire réponse; la main droite est plus embarrassée par le chagrin de l'esprit que par la goutte de la main gauche. Quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'un à l'autre, j'ai été tentée, au bout de son raisonnement, de dire comme le *Médecin malgré lui* [1], après un discours à-peu-près de la même force : *et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette*. Des comédiens de campagne ont joué parfaitement bien cette pièce à Vitré; on en pensa pâmer de rire. Ce que vous dites de la *Murinette* est extrêmement vrai; son humeur est aimable, quoiqu'elle ait quelque chose de brusque et de sec; mais cela est ajusté avec de si bons sentiments, qu'il est impossible que cela déplaise. Je m'en vais envoyer à Nantes vos deux lettres à d'Harouïs et au comte des Chapelles; ce dernier ne respiroit que cette réponse : pour d'Harouïs [2], vous saurez qu'il s'embarquoit aux états à payer cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, et trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire: un de ses amis s'en aperçut; il est vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice; il est adoré par-tout, et c'est avec raison. Un beau matin nos états donnèrent des gratifications pour cent mille écus; un Bas-Breton me dit qu'il avoit pensé que les états alloient mourir, de les voir ainsi faire leur testament, et donner leur bien à tout le monde : plût à Dieu qu'à proportion on fût aussi libéral dans votre Provence! J'aime nos Bretons; ils sentent un peu le vin; mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs. J'en excepte les Grignan, un, deux, trois, quatre, cinq, six, que j'aime, que j'estime, et que j'honore tous au prorata de leurs dignités. Vous avez des fruits que je dévore déjà par avance; j'en mangerai l'année qui vient, si je ne meurs entre ci et là. Quelle joie, ma fille! et que j'aime le temps, quelque mal qu'il puisse me faire d'ailleurs, quand je songe au bien qu'il m'apporte tous les jours! Conservez votre santé, votre beauté, votre amitié,

[1] Cette fausse couche dont il est parlé ci-devant dans une note de la lettre du 19 août.

[1] Comédie de Molière.

[2] Il étoit trésorier des états de Bretagne.

afin que rien ne manque à ma joie. Que dites-vous de celle de M. d'Andilly, de voir M. de Pomponne ministre et secrétaire d'état[1] ? En vérité, il faut louer le roi d'un si beau choix : il étoit en Suède, le roi pense à lui, et lui donne cette charge de M. de Lionne, avec toutes les facilités nécessaires pour faire qu'il la puisse payer. Quelles merveilles ne fera-t-il point dans cette place, et quelle joie ses amis n'en doivent-ils point avoir? Vous savez la part que j'y dois prendre; c'est sur un choix comme celui-là que je ferois fort bien une ode à la louange de sa majesté. Un petit mot de réjouissance au père et au fils ne seroit-il point de bonne grace à vous, qui êtes si aimée de toute la famille! Mais il faut vous bien porter, et que cette peur ne vous ait rien gâté. Il me semble que vous êtes dans votre septième, cela me fait trembler, et d'autant plus que c'est un garçon; vous me le promettez au moins; n'allez pas, par votre négligence, le laisser devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de vendredi avec une grande impatience et une grande émotion : mais elles ne sont pas d'importance mes émotions, et un verre d'eau en fait le remède. Vous prenez goût à Nicole; je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur; je vous renverrai à nos anciens amis. On dit que M. de Condom en a fait un, où il assure que, pourvu que l'on croie les mystères, c'est assez, et improuve fort toutes les chicanes sur le Saint-Sacrement, qui ne font que des hérésies; j'entends dire qu'il n'y a rien de plus beau : voilà votre fait.

La Mousse prépare déjà sa réponse à cette belle pièce que vous composez. Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes liberalités présentes; c'est pour me faire honte; ah! ma fille, quelle poussière au prix de ce que je voudrois faire! Je me réjouis de M. de Pomponne, quand je songe que je pourrai peut-être vous servir par lui : mais vous n'avez besoin que de M. de Grignan et de vous. Enfin nous ne pouvions pas souhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges, qui va vous voir, vous dira de quelle grace le roi a fait cette action.

[1] M. de Pomponne était ambassadeur en Suède lorsqu'il fut fait secrétaire d'état des affaires étrangères. Il n'avoit pas assez de fortune pour acquitter cette charge, dont le prix étoit fort considérable. Celle de premier écuyer de la grande écurie étoit vacante, le roi la lui donna pour qu'il la vendit à son profit; il y joignit un *brevet de retenue* de 400,000 livres, c'est-à-dire l'autorisation de ne verser au trésor que l'excédant de cette dernière somme, et il écrivit de sa main à M. de Pomponne, le 5 septembre, une lettre conçue dans les termes les plus obligeants. Personne, mieux que Louis XIV, n'a su accompagner les bienfaits de cette grace exquise, qui surpasse le don, et fait que la reconnoissance n'a plus de bornes.

180.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 16 septembre 1671.

Je suis méchante aujourd'hui, ma fille; je suis comme quand vous disiez, *vous êtes méchante*. Je suis triste, je n'ai point de vos nouvelles; *la grande amitié n'est jamais tranquille* : Maxime. Il pleut, nous sommes seuls; en un mot, je souhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarrasse fort mon abbé, La Mousse et mes gens, c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagrin : je voudrois qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres, et il n'est que mercredi : voilà sur quoi on ne sait que me faire; toute leur habileté est à bout; et si, par l'excès de leur amitié, ils m'assuroient, pour me faire plaisir, qu'il est vendredi, ce seroit encore pis; car, si je n'avois point de vos lettres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raison avec moi; de sorte que je suis contrainte d'avoir patience, quoique la patience soit une vertu, comme vous savez, qui n'est guère à mon usage : enfin je serai satisfaite avant qu'il soit trois jours. J'ai une extrême envie de savoir comment vous vous portez de cette frayeur: c'est mon aversion que les frayeurs; car, quoique je ne sois point grosse, elles me le font devenir, c'est-à-dire, elles me mettent dans un état qui renverse entièrement ma santé. Mon inquiétude présente ne va point jusque-là; je suis persuadée que la sagesse que vous avez eue de garder le lit vous aura entièrement remise. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre santé, vous me mettriez au désespoir; et, n'ayant plus de confiance à ce que vous me diriez, je serois toujours comme je suis présentement. Il faut avouer que nous sommes à une belle distance l'une de l'autre, et que si l'on avoit quelque chose sur le cœur

dont on attendît du soulagement; on auroit un beau loisir pour se pendre.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort ingénieuse; c'est de l'auteur[1] des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres* : il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde; cela fait quelque peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser : je regarde tout le reste, et le tour qu'il donne à sa critique, je vous assure que cela est très joli. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurois quelque peine à vous laisser partir si tôt; c'est une chose bien dure pour moi que de vous dire adieu; je sais ce que m'a coûté le dernier : il seroit bien de l'humeur où je suis d'en parler, mais je n'y pense encore qu'en tremblant; ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espère que cette lettre vous trouvera gaie; si cela est, je vous prie de la brûler tout-à-l'heure; ce seroit une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui.

J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente question pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muscats? vous ne me parlez que des figues; avez-vous bien chaud? vous ne m'en dites rien; avez-vous de ces aimables bêtes que nous avions à Paris? avez-vous eu long-temps votre tante d'Harcourt? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres, je suis dans une assez grande ignorance, et que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah! que je voudrois bien battre quelqu'un! et que je serois obligée à quelque Breton qui me viendroit faire une sotte proposition qui me mît en colère! Vous me disiez l'autre jour que vous étiez bien aise que je fusse dans ma solitude, et que j'y penserois à vous : c'est bien rencontré; c'est que je n'y pense pas assez dans tous les autres lieux. Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre; je finis, parce que je trouve que ceci s'extravague un peu; encore a-t-on son honneur à garder.

[1] L'abbé de Montfaucon-de-Villars; il étoit d'une famille noble de Languedoc. Sa critique de *Bérénice* parut en 1671; elle a été réimprimée en 1740 dans un recueil de Dissertations sur Corneille et Racine.

---

181. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 20 septembre 1671.

Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre chevalier de Buons; il est étrange : c'est un garçon qui me plaisoit dès Paris; je n'ai pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites; ce qui est plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort; c'est un beau sujet de faire des réflexions, que l'état où vous le dépeignez. Il est certain qu'en ce temps-là nous aurons de la foi de reste : elle fera tous nos désespoirs et tous nos troubles; et ce temps que nous prodiguons, et que nous voulons qui coule présentement, nous manquera; et nous donnerions toutes choses pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilité : voilà de quoi je m'entretiens quelquefois dans ce mail que vous connoissez. La morale chrétienne est excllente à tous les maux; mais je la veux chrétienne; elle est trop creuse et trop inutile autrement. Ma Mousse me trouve quelquefois assez raisonnable là-dessus; et puis un souffle, un rayon de soleil emporte toutes les réflexions du soir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origène et de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du roi et de la sainte écriture, la soumission n'arrive au secours.

Je suis fort aise que vous ayez trouvé cette requête jolie; sans être aussi habile que vous, je l'ai entendue *per discrezione*, elle m'a paru admirable. La Mousse est fort glorieux d'avoir fait en vous une si merveilleuse écolière [1].

Je vous plains de quitter Grignan, vous êtes en bonne compagnie; c'est une belle maison, une

[1] L'abbé La Mousse était Cartésien.

belle vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée[1], où peut-être il y aura des maladies et du mauvais air ; et ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point ; il me fait pitié. Enfin sa destinée n'est pas de vous voir à Grignan ; peut-être le mènerez-vous à vos états : mais c'est une grande différence, et vous devez bien sentir le désagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes, et dans la saison où nous sommes. Vous y verrez l'effet des protestations de M. de Marseille ; je les trouve bien sophistiques, et avec de grandes restrictions. Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style : il vous assure de son service, sous condition ; et moi, je l'assure de mon amitié, sous condition aussi, et lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici, jeudi au soir, et me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le serment au parlement, et fit une très-agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre son équipage, et gagner Paris.

L'évêque de Léon a été à la dernière extrémité à Vitré, avec un transport au cerveau, qui le rendoit bien pareil à *Marphise*[2] ; il est hors d'affaire. Je serai ici jusqu'à la fin de novembre, et puis j'irai embrasser et mener chez moi mes *petites entrailles ;* et au printemps, si Dieu me prête vie, je verrai la Provence : notre abbé le souhaite pour vous aller voir avec moi, et vous ramener ; il y aura bien long-temps que vous serez en Provence. Il est vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et petites choses ; mais le moyen ? il faut donc toujours avoir cette *morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bien souffrir ; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur. Je suis très-contente de votre amitié. Ne croyez pas au moins que je sois trop délicate et trop difficile ; ma tendresse me pourroit rendre telle, mais je ne l'ai jamais écoutée ; et quand elle n'est point raisonnable je la gourmande : mais croyez-moi de bonne foi, et dans le temps que je vous aime le plus, et que je crois que vous m'aimez, croyez que les choses qui m'ont touchée auroient touché qui que ce soit au monde. Je vous dis tout cela pour vous ôter de l'esprit qu'il y ait aucune peine à vivre avec moi, ni qu'il faille des observations fatigantes. Non, ma bonne, il faut faire comme vous faites, et comme vous avez su si bien faire quand vous avez voulu ; cette capacité qui est en vous rendroit le contraire plus douloureux. Mais où vais-je ? comptez au moins que vous ne perdez aucune de vos tendresses pour moi : je vois, et je sens tout, et j'ai toute l'application qui est inséparable de la grande amitié.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi, dont la beauté vous étonne vous-même : savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre, de la dernière médiocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération ? Voici qui ressemble un peu *à détruire par sa présence ;* mais cela est vrai, il faut que cela passe. J'ai ri de ce *Carpentras*[1] que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta.* Vos dames sont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages ! je ne les ai jamais vus nulle part. Que le vôtre, que je vois avec ce petit habit uni, est agréable et beau ! et que je voudrois bien le voir et le baiser de tout mon cœur ! Au nom de Dieu, mon enfant, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre chevalier (*de Buous*) ; j'embrasse les vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : je sais ce que c'est que de tels restes ; il faut être bien aisée à contenter pour en être satisfaite. Savez-vous que le roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire ? Vivons, et laissons M. de Pomponne s'établir dans une si belle place.

[1] Lambese, petite ville de Provence où se tient l'assemblée des états de la province.

[2] C'est-à-dire à la petite chienne de madame de Sévigné, qui, selon Descartes, n'était qu'une machine.

[1] Evêque de Carpentras, fort ennuyeux. C'étoit Gaspard de Vintimille, mort le 6 décembre 1684.

182.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 23 septembre 1671.

Nous voilà, ma chère enfant, retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel; toutes nos allées sont noyées, on ne s'y promène plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre; enfin j'en hais ce pays, et je souhaite votre soleil à tout moment; peut-être que vous souhaitez ma pluie; nous faisons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin après après avoir été ballotté cinq ou six fois de la mort à la vie, les redoublements de la fièvre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé; mais son frère l'avocat-général[1] s'en soucie beaucoup, et pleure très-souvent avec moi; car je vais le voir, et suis son unique consolation : c'est dans ces occasions qu'il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous portez bien; cela me fait supporter les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles : sans le repos que me donne mon cœur, je ne souffrirois pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre; c'est une trahison, dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers : je ferois un beau bruit : *Quos ego!*[2]

Je poursuis cette *morale* de Nicole que je trouve délicieuse; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout; et la conformité à la volonté de Dieu me pourroit suffire, si je ne voulois un remède spécifique. Enfin je trouve ce livre admirable; personne n'a écrit comme ces messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que, quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné l'*enflure* du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot. J'achèverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire romaine, où je n'ai ni parents, ni amis; encore trouve-t-on ici des noms de connoissance : enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas; vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous enverra, et que vous trouverez admirable. Voilà, mon enfant, tout ce que vous peut dire une vraie solitaire.

On me mande que madame de Verneuil est très-malade. Le roi causa une heure avec le bon homme d'Andilly, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il il est possible : il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration; il témoigna qu'il étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, sachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Josephe qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché; enfin on rioit, on avoit de l'esprit. Le roi ajouta qu'il ne falloit pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit quérir, qu'il vouloit le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bon homme l'assuroit de sa fidélité, le roi dit qu'il n'en doutoit point, et que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son roi. Enfin ce furent des merveilles; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : il faut s'humilier. Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. Je voudrois bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en donnent. Ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Au parlement de Rennes.
[2] Virgile, Enéide, livre 1, vers 134.

183. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 27 septembre 1671.

Je le veux, ma chère fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire présentement, car, Dieu merci, je les reçois depuis un mois comme je le puis souhaiter, et vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit prises, et que vous croyez toujours entretenir quand vous m'écrivez; cependant vous voulez fort bien qu'il sache que vous m'aimez, vous ne lui célez rien là-dessus, et vous en parlez, ce me semble, sans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites sur ce sujet me remplit le cœur. Je vous avoue que je vous crois, et que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie et le but de tous mes désirs : elle est accompagnée de plusieurs amertumes, mais enfin ce sont des suites nécessaires; et quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plus tôt que je puis; je ne le finirois point, si je n'avois un soin extrême de finir.

Je suis ravie que vous ayez une belle-sœur aimable, et qui vous puisse servir de compagnie et de consolation, c'est une chose que je vous souhaite à tout moment, et personne n'a plus besoin que vous d'une société agréable; sans cela vous vous creusez l'esprit d'une si étrange manière, que vous vous détruisez vous-même : vous ne vous amusez point à des bagatelles; vous rêvez noir, si vous n'avez de la conversation. On ne peut être plus contente que je le suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur; je compte que c'est madame de Rochebonne qui a de l'air du coadjuteur, et son esprit, et son humeur, et sa plaisanterie. Si vous voulez lui faire mes compliments par avance, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Voilà M. de Pomponne en état d'être envié. Vous me parlez sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bonhomme [1]; je vous ai dit tout ce que je savois là-dessus : il m'a écrit deux fois depuis sa faveur, et moi aussi deux fois; il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce qu'il me mande, et de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils, et vingt ans dont il y a eu des années difficiles à soutenir. Enfin voici un changement extraordinaire; c'est un plaisir que d'être spectateur. En voici encore un du comte de Guiche qui revient; mais je fais la charge de d'Hacqueville qui est depuis vingt jours au chevet du maréchal (*de Gramont*) [1], malade, et qui sans doute vous aura mandé toutes choses, et la visite que le roi lui fit il y a cinq ou six jours. Je crois que Vardes ne sera pas long-temps à recevoir la même grace que le comte de Guiche; il me semble que leurs malheurs figurent ensemble [2]; c'est à vous à nous mander ce qu'on en espère en votre pays. Voilà une lettre que j'écris à votre évêque; lisez-la, vous verrez mieux que moi si elle est à propos ou non; d'ici je ne la crois pas mal, mais ce n'est pas d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté : si j'étois à portée d'en recevoir votre avis, vous savez combien je l'estime, et combien de fois il m'a réformée; mais nous sommes aux deux bouts de la France, en sorte qu'il n'y a qu'une chose à faire, qui est de juger si ma lettre convient ou non, et sur cela, de la donner ou de la brûler. Ce n'est pas sans chagrin qu'on sollicite une si petite chose, mais il faut se vaincre dans les sentiments qu'on auroit fort naturellement là-dessus; j'ai de plus à vous dire que j'ai vu faire ici des pas pour moins, et que tout ce qui vient tous les ans est excellent, et qu'enfin chacun a ses raisons. Pour vos dates, ma chère enfant, je suis de votre avis; c'est une légèreté que de changer tous les jours : quand on se trouve bien du 26 ou du 16, par exemple, pour-

[1] M. d'Andilly, père de M. de Pomponne.

[1] Père du comte de Guiche.

[2] Le comte de Guiche et le marquis de Vardes avoient été exilés presque en même temps; mais l'exil de ce dernier ne finit qu'en 1682. Le comte de Guiche avait composé avec Vardes cette lettre espagnole qui joue un si grand rôle dans les intrigues de ce règne. (*Voyez* ce qui en a été dit dans une note de la lettre du 11 mars précédent.)

quoi changer ? c'est même une chose désobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement et comme elle est, et vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle : c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, tenez-vous au 26 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le temps et change comme lui, soyez constante, et croyez qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre : je fais juge M. le coadjuteur ou madame de Rochebonne si je ne dis pas bien. J'ai grande envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un moment, et peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mouroit; il y est plus que jamais, et il saura bien mieux que vous si la matière raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque; c'étoit, comme disent nos amis, un esprit *lumineux* sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi : vos lettres sont ma vie; je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

---

184. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 30 septembre 1671.

Je crois qu'à présent l'opinion *léonique* est la plus assurée; il voit de quoi il est question, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero!* il mourut lundi matin[1]; je fus à Vitré, je le vis, et je voudrois ne l'avoir point vu. Son frère l'avocat-général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit évêque avoit trente-cinq ans; il étoit établi; il avoit un des plus beaux esprits du monde pour les sciences; c'est ce qui l'a tué; comme Pascal, il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, et que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève; surtout je suis charmée du troisième traité, *des moyens de conserver la paix avec les hommes*[1] : lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne; c'est ce qu'il fait : il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleut sans cesse : il ne vous en faut pas dire davantage pour vous représenter notre tristesse. Mais vous, qui avez un soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Grignan; il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, et, au milieu de l'automne, vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville! cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvoit-il point différer son assemblée? N'en est-il point le maître? Et ce pauvre M. de Coulanges, qu'est-il devenu? Notre solitude nous fait la tête si creuse, que nous nous faisons des affaires de tout; je lis et relis vos lettres avec un plaisir et une tendresse que je souhaite que vous puissiez imaginer, car je ne vous le saurois dire; il y en a une dans vos

[1] La date de cette lettre a été exactement prise sur l'original, en sorte qu'on ne peut douter que l'évêque de Léon ne soit mort le 28 septembre, qui étoit le lundi dont parle madame de Sévigné, et non le 26 du même mois, comme on l'a prétendu selon d'autres Mémoires, puisque mad. de Sévigné assure avoir été ce lundi-là à Vitré, et avoir vu M. de Léon.

[1] C'est l'un des plus beaux traités de Nicole. Le témoignage de Voltaire n'est pas suspect; il l'appelle un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. (*Siècle de Louis XIV.*)

dernières que j'ai le bonheur de croire, et qui soutient ma vie; les réponses font de l'occupation, mais il y a toujours du temps de reste. Notre abbé est trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez; je suis contente de lui sur votre sujet.

Pour La Mousse, il fait des catéchismes les fêtes et les dimanches : il veut aller en paradis; je lui dis que c'est par curiosité, et afin d'être assuré une bonne fois si le soleil est un amas de poussière qui se meut avec violence, ou si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit des petits enfants; et, après plusieurs questions, ils confondirent le tout ensemble, de sorte que, venant à leur demander qui étoit la vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le créateur du ciel et de la terre : il ne fut point ébranlé par les petits enfans; mais voyant que des hommes, des femmes et même des vieillards disoient la même chose, il en fut persuadé, et se rendit à l'opinion commune. Enfin il ne savoit plus où il en étoit, et, si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré : cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu, ma très chère enfant; vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons. Je vous embrasse très tendrement, et vous prie de me laisser penser à vous et vous aimer de tout mon cœur.

---

185. *

A la même..

Aux Rochers, dimanche 4 octobre 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce temps, pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne, et tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, et ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire à Autry[1], d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce chamarier de Rochebonne, qui ne peut se taire de vos perfections. Si je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du comte des Chapelles; mais voilà sa réponse qui suffira, avec deux autres lettres que je veux que vous ayez, celle de M. Le Camus et celle de M. d'Harouïs. Je pense que, pour vous donner le temps de lire tout ce que je vous en envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de Basse-Bretagne de nous faire vitement dîner. Je crus que cela vous feroit souvenir de cet homme à la Merci[1], que je voulois qui raccommodât mes manches, et qui étoit le clerc d'un secrétaire du roi. Mais ce que vous me dites du soleil et de la lune, de M. de Chaulnes et de M. de Lavardin, est très bien dit, et pour vous, vous êtes toujours sur l'horizon. Cela est vrai, ma fille, vous ne vous reposez jamais, vous êtes toujours dans le mouvement, et je tremble quand je pense à votre état et à votre courage, qui assurément passe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous que, quand vous vous voudrez vous reposer, il ne sera plus temps, et qu'il n'y aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette pensée m'occupe et m'afflige beaucoup, car enfin ce ne sont plus ici les premiers pas, ce sont les derniers : ce sont des brèches sur d'autres brèches, et des abymes sur des abymes. Nous en parlons souvent, notre abbé et moi, quoique peu instruits; mais, à vue de pays, on juge bien où tout ceci peut aller : cet endroit est bien digne de votre attention, car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loin, dit-on, quand on est las, mais quand on a les jambes rompues, on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes assez habiles pour appuyer sur ces considérations, et pour en parler avec notre coadjuteur, qui a tout ce qui est nécessaire pour vous bien conseiller; car il a un grand sens, un bon esprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occasion comme celle-ci. Notre abbé s'estime bien heureux que vous comptiez son avis pour quelque chose; il ne souhaite la vie et la santé que pour vous aller donner ses con-

[1] Terre près de Gien appartenant à la comtesse de Sanzay, sœur de Coulanges.

[1] A l'église des pères de la Merci, rue du Chaume.

seils, et prendre le jeton dont vous savez qu'il s'aide parfaitement bien. Voici, ma chère enfant, une lettre qui n'est pas délicieuse; mais encore faut-il parler quelquefois des choses importantes qui tiennent au cœur : vous savez d'ailleurs, et je vous l'ai dit en chanson, qu'on *ne rit pas toujours*. Non assurément, il s'en faut de beaucoup; cependant soyez en garde pour ne pas faire de la bile noire : songez uniquement à votre santé, si vous aimez la mienne, et croyez qu'aussitôt que je serai délogée à pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir et à vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi dans un degré moins élevé, mais plus commode. Que dit Adhémar du retour du comte de Guiche ? Adieu, mon enfant, je suis à vous. J'embrasse M. le lieutenant général qui n'est plus chasseur.

---

186 *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de beaux livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole; il y a un Traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière; si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention, j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'ame et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a long-temps que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon ame, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien d'ici; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le château de Grignan, je voyois votre appartement, je me promenois sur votre terrasse, j'allois à la messe dans votre belle église; mais je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là et des manières de l'évêque. Il y avoit dans mon dernier paquet une lettre qui me donnoit beaucoup d'espérance. Quoique vous ayez été deux ordinaires sans m'écrire, j'espère un peu vendredi d'avoir une lettre de vous, et si je n'en ai point, vous avez été si prévoyante, que je ne serai point en peine; il y a des soins, comme, par exemple, celui-là, qui marquent tant de bonté, de tendresse et d'amitié, qu'on est charmé. *Amen*, ma très chère et très aimable; je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand : je n'ai que des riens à vous mander, c'est abuser d'une lieutenante-générale qui tient les états dans une ville, et qui n'est pas sans affaires; cela est bon quand vous êtes dans votre palais d'Apollidon. Notre abbé, notre Mousse sont toujours tout à vous; et pour moi, ma fille, ai-je besoin de vous dire ce que je vous suis et ce que vous m'êtes ?

Le comte de Guiche est à la cour tout seul de son air et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressemble point au reste des hommes : voilà ce qu'on me mande.

187.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 11 octobre 1672.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan; vous avez eu raison; j'en ai été quasi aussi triste que vous, et j'ai senti votre éloignement de vingt lieues, comme je sentirois un changement de climat. Rien ne me console que la sûreté où vous serez à Aix pour votre santé; vous accoucherez au bout de l'an tout juste. J'emploie tous mes jours à songer à ceux de l'année que je passois avec vous; il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de temps que vous

avez fait : mais si, après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous; et le moyen de résister à ces continuelles fatigues? Il n'y a ni jeunesse, ni santé, qui n'en soient détruites. Enfin je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse et de sa complaisance : je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés, que vous me promettez, et que nous mangions de ce divin muscat, sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage; et si notre abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses désirs : vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient; il me semble que ce sont les premiers pas, et j'en sens de la joie : j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé.

Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre. sept. Mais quelle folie de s'appeler *M. et madame de Grignan, et le chevalier de Grignan* [1], et venir vous faire la révérence? Qu'est-ce que ces Grignan-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espèce? Celle de vos scorpions me fait grand'peur; vous savez bien au moins que leur piqûre est mortelle : je suis persuadée que, puisque vous avez des bâtiments pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion, pour vous servir de contre-poison. Je ne connoissois la Provence que par les grenadiers, les orangers et les jasmins : voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font notre ornement; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche : on en sert dans les plats, on marche dessus; c'est la Bretagne dans son triomphe.

M. d'Usez est à son abbaye près d'Angers : il m'a envoyé un exprès; il dit qu'il me viendra voir, mais je n'en crois rien : il dit que vous êtes adorable, et adorée de tous les Grignan, je le crois : vous l'êtes ici au moins autant, sans offenser personne. Mon oncle est comme je le souhaite sur

[1] Ils étoient d'une maison ancienne, établie à Salon, et dont le nom étoit *Grignan*.

votre sujet; Dieu nous le conserve. La Mousse approuve fort que vous laissiez reposer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces sortes d'ouvrages; il vous conseille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis, ils en jugent mieux que nous-mêmes; en attendant il est tout à vous. Que dirai-je à nos Grignan? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies : pour vous qui les connoissez, il n'est pas possible de vous les cacher; mais eux avec qui j'ai mon honneur à garder... Adieu, ma chère enfant, je vous recommande ma vie, vous savez ce que vous avez à faire pour la conserver.

188.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 14 octobre 1671.

Je m'en vais vous mander un petit secret; n'en parlez pas, je vous prie, si personne ne vous l'a mandé. Vous saurez que notre pauvre d'Hacqueville [1] a tant fait, et s'est tant tourmenté autour de ses amis, qu'il en est tombé malade, on prend même plaisir à dire que c'est de la petite vérole, et qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuse qui l'a; je ne le crois point, mais voici ce qui est. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle on lui demande une heure du lendemain, pour une consultation qui doit se faire chez le cardina de Retz. On marque ensuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer; on le prie de venir voir donner un remède à cinq heures à M. le maréchal de Gramont, et d'aller quérir dans son carrosse M. Brayer pour le petit Monaco; on l'avertit d'envoyer savoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liste; on le conjure de ne pas manquer de se trouver le soir chez mademoiselle de Clisson [2], qui a de grands maux de mère; on parle du commerce de Provence et de tous les pays de l'Europe, et l'on finit par, *dormez, dor-*

[1] C'est de lui qu'on disoit *les d'Hacqueville*, parce qu'il étoit d'un caractère si officieux qu'il se reproduisoit en quelque sorte pour le service de ses amis.

[2] Fille d'honneur de Madame; elle fut mariée au marquis de Roquelaure.

mez, vous ne sauriez mieux faire. Enfin il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente sa fièvre. Ne me citez jamais sur la vie; on vous le mandera peut-être d'ailleurs.

Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine! qu'il a bien fait! qu'il est aimable! que je l'embrasserai de bon cœur! et que vous méritez bien qu'on en fasse davantage pour vous! mais tout le monde n'est pas digne de le comprendre, et c'est un mérite que d'être entré, comme il l'a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, et je vous en loue et vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'abbé Têtu est retourné en Touraine[1], n'ayant pu durer à Paris; et pour varier un peu la phrase, il a mené à ce second voyage toute la *case* de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glorieuse; mais vous seriez seule de votre sentiment.

Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux frères[2], notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là-dedans. Louvigny n'a pas assez d'argent pour acheter la charge[3]; je ne sais si l'on vous mande ce détail.

J'étois hier dans une petite allée à main gauche du mail, très-obscure, je la trouvai belle; je fis écrire sur un arbre : *E di mezzo l'orrore, esce il diletto.*

Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrassez-le pour moi, en l'assurant que je suis fort contente de lui. Et ces pauvres Grignan n'auroient-ils rien? Et vous, ma chère petite, quoi! pas un mot d'amitié?

[1] A l'abbaye de Fontevrauld, dont madame de Rochechouart étoit abbesse.

[2] Le comte de Guiche et le comte de Louvigny, depuis duc de Gramont.

[3] De colonel des gardes françoises.

189.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 18 octobre 1671.

L'envie que vous avez d'envoyer ma première lettre à quelqu'un, afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a fait rire, et souvenir d'une Bretonne qui vouloit avoir un *factum* qui m'avoit fait gagner un procès, comme un sûr moyen de gagner le sien.

Vous voilà donc à Lambesc, ma fille, mais vous êtes grosse jusqu'au menton. La mode de Provence me fait peur. Quoi! ce n'est donc rien que de ne faire qu'un enfant; une fille n'oseroit s'en plaindre, et les femmes en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime point cette grosseur excessive; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

Écoutez, M. le Comte, c'est à vous que je parle, vous n'aurez que des rudesses de moi pour toutes vos douceurs : vous vous plaisez dans vos œuvres; au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire; il paroît bien que vous ne savez ce que c'est que d'accoucher. Mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire : c'est que, si, après ce garçon-ci, vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point, et que vous ne m'aimez point aussi, je n'irai point en Provence : vos hirondelles auront beau m'appeler, point de nouvelles; et de plus, j'oubliois ceci; c'est que je vous ôterai votre femme : pensez-vous que je vous l'ai donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse? Il n'y a point de raillerie, je vous demanderai cette grace à genoux en temps et lieu; en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par-là que vous ne perdez ni votre amitié, ni vos paroles; nous sommes persuadés, notre abbé et moi, que vous serez fort aise de nous voir. Nous vous mènerons La Mousse, qui vous rend grace de votre souvenir : et pourvu que je ne trouve point une femme grosse, et toujours grosse, et encore grosse, vous verrez si nous ne sommes pas des gens de parole : en attendant, ayez-en un soin extrême, et prenez garde qu'elle n'accouche à Lambesc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, et vous dis donc que je vous plains fort; songez à ne point accoucher à Lambesc; quand vous aurez passé le huitième, il n'y a plus d'heure. Vous avez présentement M. de Coulanges; qu'il est heureux de vous voir! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, et vous de l'avoir pressé! embrassez-le pour moi, et tous vos Grignan, car on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ma tante[1] me mande que votre enfant pince tout comme vous; elle est méchante : je meurs d'envie de la voir; hélas! j'aurois grand besoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air; celui de terre devient si épouvantable, que je crains quelquefois que nous ne soyons assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vue partir pour la Provence, au milieu des abymes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible.

Je reviens à votre histoire : je m'étois moquée de celle de La Mousse; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, et si bien que j'en frissonnois en la lisant, le cœur m'en battoit; en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, et qui conte cela tout naïvement; je crois que rien ne peut être plus positif; c'est un sylphe assurément. Après la promesse que vous faites, je ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous apportera ici; la recompense est digne d'être bien disputée; et si je ne vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guerre que cette préférence aura émue entre eux; cette guerre sera bien fondée, et si les sylphes pouvoient périr, ils ne pourroient le faire dans une plus belle occasion. Enfin, ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté cette histoire d'original : c'est la première de cette nature dont je voudrois répondre.

Je trouve plaisants les miracles de votre solitaire : mais s'il les croit, j'en doute fort, et M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de temps en temps : sa vanité pourroit bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer; ce seroit un beau chemin; il n'eût pas été besoin de prendre tant de peine : s'il ne va que là, on y va fort bien de partout. Je craindrai fort pour son salut, jusqu'à ce que vous m'en assuriez : je vous crois, et je sais que vous êtes tout comme il faut pour n'être persuadée qu'à bonnes enseignes. Dieu est tout puissant, qui est-ce qui en doute? mais nous ne méritons guère qu'il nous montre sa puissance.

Je suis fort aise que M. de Grignan ait bien harangué, cela est agréable pour soi; on ne se soucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien aussi, un peu pesamment, mais cela n'étoit pas mal à un gouverneur. Pour M. de Lavardin, il a la langue fort bien pendue. J'ai mandé à Corbinelli qu'assurément son paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément que j'en cache une partie, de peur de vous accabler. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié, de vos lettres; ma vie tient à toutes ces choses-là.

190.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 21 octobre 1671.

Que votre ventre me pèse, ma chère petite! Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer, et que le grand intérêt que je prends à votre santé me feroit devenir habile, si j'étois auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feroient croire à madame *Moreau* que j'aurois eu des enfants : en vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté et la *préciosité* d'un long veuvage m'avoient laissée dans une profonde ignorance; mais je deviens *matrone*, à vue d'œil.

Vous avez présentement M. de Coulanges; il vous aura bien réjoui le cœur; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus; je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu de vous aller trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là; je suis accablée de celles de Paris; surtout, la répétition du mariage de MONSIEUR me fait sécher sur pied; je suis en butte à tout le monde, et tel qui ne m'a point écrit, se réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'abbé (*Le Camus*)

[1] La marquise de la Trousse, née Coulanges.

de Pontcarré. « Que je le conjure de ne m'en plus » rompre la tête, ni de la Palatine qui va quérir la » Princesse [1], ni du maréchal du Plessis qui va l'é- » pouser à Metz, ni de MONSIEUR qui va consom- » mer à Châlons, ni du roi qui va les voir à Villers- » Cotterets ; qu'en un mot, je n'en veux plus enten- » dre parler qu'ils n'aient couché et recouché en- » semble ; que je voudrois être à Paris pour n'en- » tendre plus parler de nouvelles ; que du moins si » je pouvois me venger sur les Bretons de la cruauté » de mes amis, je prendrois patience ; mais qu'ils » sont six mois à tourner sans ennui sur une nou- » velle de la cour, et à la regarder de tous les cô- » tés ; que pour moi j'ai encore un petit reste de » bel air qui me rend *précieuse*, et qui fait que je » me lasse aisément. » En effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on me va parler encore de nouvelles, et je me jette avidement sur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrême une lettre du bon homme Lamaison [2], que j'étois bien assurée qui ne me diroit pas un mot de ce mariage, mais qui salue toujours fort humblement madame la comtesse, comme si elle étoit encore à mes côtés. Hélas ! il ne me faudroit guère prier pour me faire pleurer présentement ; un tour de mail sur le soir en feroit l'office.

A propos, il y a des loups dans mon bois ; j'ai deux ou trois gardes qui me suivent les soirs, le fusil sur l'épaule ; *Beaulieu* est le capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la lune de notre présence, entre onze heures et minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un homme noir : je songeai à celui d'*Auger*, et je me préparois déjà à refuser sa jarretière. Il s'approcha et nous trouvâmes que c'étoit M. de La Mousse. Un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu ; nous approchâmes de celui-là, c'étoit un arbre que j'avois fait abattre la semaine passée. Voilà des aventures bien extraordinaires, je crains que vous n'en soyez effrayée dans l'état où vous êtes ; buvez un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des sylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque histoire digne de vous divertir ; mais il n'appartient qu'à vous de voir une telle diablerie, sans pouvoir en douter. Quand ce ne seroit que pour parler à *Auger*, il faut que j'aille en Provence : cette histoire m'a bien occupée et bien divertie ; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois si bien et si exactement. Dieu sait le goût que je trouve à ces sortes de choses en comparaison des *Renaudot* [1], qui égaient leur plume à mes dépens. Adieu, ma chère belle, je vous vois, et je pense à vous sans cesse. Mille amitiés aux Grignan, à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment : cette règle est bonne, je m'en fie à vous.

---

191. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 25 octobre 1671.

Me revoilà dans mes lamentations de Jérémie ; je n'ai reçu qu'un paquet cette semaine, et je dois croire l'autre perdu : vous n'avez point été sept jours sans m'écrire ; il y a cela entre vos lettres ; ma fille, c'est un démon qui les dérobe, et qui s'en joue, c'est le sylphe d'*Auger* : quoi qu'il en soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour votre évêque ; vous avez très-bien fait d'ouvrir la sienne, elle est toute farcie de tendresse ; je le prends par ses paroles, et je compte là-dessus plus qu'il ne voudroit ; c'est très-bien fait, pourquoi s'embarque-t-il dans de si extrêmes protestations ? Je crois que ma réponse n'est point mal : la fin est bien méchante et bien commune ; j'ai quasi donné dans la *justice de croire* : mais voilà justement où je ne m'en soucie pas. Si vous n'avez point jeté mes dernières lettres, mandez-moi s'il n'y en pas une du 30 septembre. Eh bien ! c'est justement celle où vous me disiez de l'avoir reçue, que le diable a emportée : j'en reviens toujours-là, parce que j'en suis désespérée. On me mande que le roi a donné un régiment au chevalier de Grignan ; je crois que c'est *Adhémar* ; si c'est quelque chose de bon, j'en suis ravie. Mais que dirons-nous de Coulanges ? N'est-ce point le plus joli homme du monde ? J'ai

[1] Elisabeth-Charlotte de Bavière, fille de Charles-Louis, électeur palatin.

[2] Régisseur de la terre de Bourbilly.

[1] C'est-à-dire, des faiseurs de gazettes. L'invention des gazettes est due aux *Renaudot*.

lu sa lettre, tout comme vous l'avez imaginé, c'est-à-dire en pâmant de rire : toute sa lettre est excellente, et ses chapitres; mon Dieu! que j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous avec lui! Il est ravi de tout ce que vous faites, et en vérité il a raison; on ne peut assez vous admirer, je ne saurois faire les honneurs de vous, j'en suis touchée comme les autres, et j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans faire comme la présidente Jeannin : vous souvient-il de ce petit conte? Enfin, ma fille, que vous manque-t-il? vous le renviez sur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire, je me suis senti des serrements de cœur qui ne paroissoient point y devoir tenir une place, et que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre; tous chemins vont à Rome, c'est-à-dire tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaisamment, et nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, et assurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hiver avec lui tous les chapitres, et surtout celui de la coiffure; il me paroît assez comme celui d'Aristote dans son chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en dirons-nous? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelque embrasement. Dans l'état où vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat, comme vous savez; il me semble qu'il m'a brûlée, et depuis, j'en ai bien entendu dire du mal; mais vous dépeignez et vous dites si bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus qu'en penser. Cet endroit de la lettre de Coulanges est très-plaisant, mais en tout, je vous assure qu'elle est plaisante. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je prendrai grand plaisir à lire le chapitre de la tendresse que vous avez pour moi, je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai; mais, pour plus grande sûreté, soyez fixée aussi à m'en donner des marques, comme vous faites. Vous savez avec quelle passion je vous aime, et quelle inclination j'ai eue toute ma vie pour vous : tout ce qui peut m'avoir rendue haïssable venoit de ce fonds; il est en vous de me rendre la vie heureuse ou malheureuse. J'embrasse le Comte. La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui mourut. Il est vrai que les lettres de notre petit ami ne sont nullement agréables, il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs. Je fais réponse à M. de Coulanges; ma tante ne le croit plus auprès de vous.

---

192. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 28 octobre 1671.

Des scorpions, ma fille! il me semble que c'étoit là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéritases* [1] : voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulois; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin, pour moi, je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté; si mon fils aime les bois et les promenades, il bénira bien ma mémoire; mais à propos, de mère, on accuse celle du marquis de S.... [2] de l'avoir fait assassiner; il a été criblé de cinq ou six coups de fusil; on croit qu'il en mourra : voilà une belle scène pour notre petite amie. Je mande à mon fils que j'approuve le procédé de cette mère, que voilà comme il faut corriger les enfants, et que je veux faire amitié avec elle. Je crois qu'il est à Paris votre petit frère; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici; il fait bien.

[1] Terme de philosophie qui vient du grec, et signifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de l'activité à l'autre.

[2] Henri de Senneterre (St-Nectaire), marquis de de Châteauneuf, vicomte de Lestranges, fut blessé à Privas, le 12 octobre 1671, *à l'occasion d'un grand différent qu'il avoit avec sa mère*, et mourut de ses blessures le 25 du même mois.

Mais que dites-vous de mon mari, l'abbé d'Effiat? Je suis bien malheureuse en maris: il épouse une jeune nymphe de quinze ans [1], fille de M. et de madame de La Bazinière, façonnière et coquette en perfection; le mariage se fait en Touraine, il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour.... Dieu veuille qu'il soit content, tout le monde en doute, et trouve qu'il auroit mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouïs m'écrit ceci: « Mandez à madame de CARIGNAN [2] que je l'adore; elle est à ses petits » états; ce ne sont pas des gens comme nous, qui » donnons des cent mille écus, mais au moins » qu'ils lui donnent autant qu'à madame de » Chaulnes pour sa bien-venue. » Il aura beau souhaiter, et moi aussi; vos esprits sont secs, et leur cœur s'en ressent; et le soleil boit toute leur humidité, et c'est ce qui fait la bonté et la tendresse. Ma fille, je vous embrasse mille fois, je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée: la Provence est devenue mon vrai pays; c'est de là que viennent tous mes biens et tous mes maux. J'attends toujours les vendredis avec impatience, c'est le jour de vos lettres. Saint-Pavin fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'abbé; il parloit aux Dieux, et finissoit:

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, signora. M. d'Angers [3] m'écrit des merveilles de vous; il a fort vu M. d'Usèz [4], qui ne peut se taire de vos perfections; vous lui êtes très obligée de son amitié; il en est plein, et la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime très parfaitement. La Mousse vous honore, et moi je vous quitte: ah! marâtre, un mot aux chers Grignan.

[1] Marie-Anne Bertrand de La Bazinière n'épousa point l'abbé d'Effiat comme le bruit en couroit alors; elle épousa depuis le comte de Nancré.

[2] Plaisanterie au sujet de la méprise d'un gentilhomme breton, qui buvant à la santé de madame de GRIGNAN, pendant les états, disoit *madame* DE CARIGNAN; ce qui fut suivi de plusieurs autres Bretons.

[3] Henri Arnauld, évêque d'Angers.

[4] Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Usez, oncle de M. de Grignan, alors à son abbaye de Saint-Georges-sur-Loire, diocèse d'Angers.

---

193. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 1er novembre 1671.

Si cette première lettre de Coulanges que j'ai perdue étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car, tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement: vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litière avec quelqu'un; je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart* et *Marguerite* [1]; il me semble que je suis avec vous tous, et il me semble que je vous vois et M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous ajuster comme vous faites en Provence avec votre mari, et d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie demoiselle de Lorraine: vous souvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours? J'espère que je renouvellerai tous vos ajustements quand j'arriverai à Grignan, mais point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-la reposer comme une bonne terre; si vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier président [2]; votre imagination va vite, car il n'est point en danger: voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me semble toujours que tout ce que j'aime, tout ce qui

[1] C'est ainsi qu'on nomme à Lambese les deux figures qui frappent les heures à l'horloge du beffroi de cette ville, où se trouvoit alors madame de Grignan pendant la tenue de l'assemblée des états de Provence.

[2] M. de Forbin d'Oppède; il mourut le 14 novembre.

m'est bon, va m'échapper; et cela donne de telles tristesses à mon cœur, que si elles étoient continuelles comme elles sont vives, je n'y pourrois pas résister; sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde; je suis moins capable que personne de la comprendre; mais, quoique dans l'exécution on se trouve foible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de la joie, ou de la tristesse, que nous recevons d'une telle fumée; et à force de trouver ses raisonnements vrais, il ne seroit pas impossible qu'on s'en servît dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des foiblesses de notre cœur. M. d'Andilly est aussi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompense : rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je serai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue et admirée de si près. Pour Adhémar, puisqu'il est méchant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, et qu'il entrera par force. On me mande que ce régiment est une distinction agréable; mais n'est-ce point aussi une ruine? Ce que je trouve de bon, c'est que le roi se soit souvenu du chevalier de Grignan, en absence; plût à Dieu qu'il se souvînt aussi de son aîné, puisqu'il va bien jusqu'en Suède chercher de fidèles serviteurs. On dit que M. de Pomponne fait sa charge comme s'il n'avoit jamais fait autre chose; personne ne s'y est trompé.

J'aime le coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse; je suis attachée à ces Grignan. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole passe en moi d'aussi beaux effets qu'en M. de Grignan; j'ai des liens de tous côtés, mais surtout j'en ai un qui est dans la moelle de mes os; et que fera là-dessus. M. Nicole? Mon Dieu! que je sais bien l'admirer; mais que je suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il nous veut inspirer! Adieu, ma très chère petite, ne me plaignez-vous point de ce que je vais souffrir, présentement que vous êtes dans votre neuvième? M. le Comte, j'ai bien de la peine à vous pardonner d'avoir mis encore ma fille en cet état, et je suis bien aise que vous remarquiez quand je ne fais point mention de vous dans mes lettres : voilà justement ce que je voulois. Conservez-vous, ma fille, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre; il est vrai que vous avez votre mari, qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramène, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avoit mandé; il demande du temps pour y penser, et je crois cette affaire rompue.

194.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 4 novembre 1671.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry[1], et que mon cœur fut dans une terrible presse : mais il faut passer légèrement sur de tels souvenirs. Il y a de certaines pensées qui égratignent la tête. Parlons un peu de M. Nicole, il y a long-temps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais, je recommence ce traité; je voudrois bien en faire un bouillon et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin ce traité est fait pour

[1] Il s'agit encore ici de la fausse couche de madame de Grignan, arrivée à Livry le 4 novembre 1669.

bien du monde ; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées ; cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas ? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan ; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait : mais que puis-je vous faire de si loin ? Je fais dire tous les jours la messe pour vous ; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. « O trop heu- » reux ceux qui plantent des choux ! quand ils ont » un pied à terre, l'autre n'en est pas loin. » Je tiens ceci d'un bon auteur [1]. Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verse ; mais le temps nous désole, et fait qu'on souhaiteroit un sylphe pour nous porter à Paris. Madame de La Fayette me mande que, puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'*Auger*, elle est persuadée que rien n'est plus vrai, et que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, et cela se pouvoit très bien penser ; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge [2] de son père. Voilà M. de La Feuillade [3] bien établi ; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur.

[1] Rabelais dans Panurge.

[2] De colonel des gardes françoises, dont le maréchal de Gramont et le comte de Guiche son fils, reçu en survivance, firent agréer au roi leur démission en ce temps-là.

[3] François d'Aubusson, duc de La Feuillade, depuis maréchal de France, succéda au maréchal de Gramont, et fut installé par le roi, le 4 janvier 1672, dans la charge de colonel des gardes françoises.

Votre petite fille a mal aux dents et pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus ? Songez que je suis dans un désert ; jamais je n'ai vu moins de monde que cette année. La Troche, que j'attendois, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup, et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs. Adieu, ma chère enfant, je suis à vous sans aucune exagération, ni fin de lettre, *hasta la muerte* [1] inclusivement : j'embrasse M. de Claudiopolis [2] et le colonel Adhémar et le beau chevalier. Pour M. de Grignan, il a son fait à part.

195.

A la même,

Aux Rochers, mercredi 11 novembre 1671.

Plût à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses et les inquiétudes possibles vous pût être bon à quelque chose ! il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entièrement inutile : cependant il ne vous sert de rien ; et de quoi pourroit-il vous servir à deux cents lieues de vous ? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti, entre aller à Aix, ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, et vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire, le chagrin et l'impatience que donne un visage entièrement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion ; elles se souviennent de tout le manège de madame *Moreau* ; et vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, et vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché, d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fièvre. Que vous dirai-je enfin ? et que vous puis-je dire que des choses à-peu-près de cet agrément ? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela est naturel ; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi : je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place ; il faudroit

[1] Jusqu'à la mort.

[2] M. le coadjuteur d'Arles. Il avoit été sacré évêque de Claudiopolis le 11 décembre 1667.

donc ne point vous écrire jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, et ce seroit une étrange chose; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes et naturelles, dont on est rempli dans certaines occasions: peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne santé. J'attends vendredi avec de grandes impatiences; voilà comme je suis à toujours pousser le temps avec l'épaule, et c'est ce que je n'aimois point à faire, et que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le temps marche assez, sans qu'on le hâte d'aller. Madame de La Fayette me mande qu'elle vous va écrire, je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que La Marans entra l'autre jour chez la reine à la comédie espagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas; elle prit la place de madame Dufresnoi, on se moqua d'elle, comme d'une folle très mal apprise.

L'autre jour, Pomenars passa par ici; il venoit de Laval, où il trouva une grande assemblée de peuple; il demanda ce que c'étoit. C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le comte de Créance; *cet homme-là, sire, c'étoit lui-même.* Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé; il s'en plaignit; il alla souper et coucher chez le juge qui l'avoit condamné; le lendemain, il vint ici en se pâmant de rire; il en partit cependant dès le grand matin, le jour d'après.

Pour des devises, hélas! ma fille, ma pauvre tête n'est guère en état de songer, ni d'imaginer: cependant comme il y a douze heures au jour, et plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée fort haut*, avec ces mots: *Che peri, pur che s'innalzi.* Plût à Dieu que je l'eusse inventée! je la trouve toute faite pour Adhémar, qu'*elle périsse pourvu qu'elle s'élève*; je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles; je ne m'en souviens pourtant pas précisément; mais je la trouve si jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me souviens bien d'avoir vu dans un livre, au sujet d'un amant qui avoit été assez hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air*, avec ces mots: *Da l' ardore l'ardire* [1]: elle est belle, mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrois avoir faite est dans la justesse des devises; je n'ai aucune lumière là-dessus; mais en gros elle m'a plu; et si elle étoit bonne et qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne seroit pas un grand mal; il est difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo*: j'ai tant fait que le comte des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, *l'alte non temo* [1]; il est joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, et je ne m'en soucierai guère, pourvu que vous vous portiez bien.

[1] Ma hardiesse vient de mon ardeur.

196.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 novembre 1671.

Quand je vous ai mandé si vous n'aviez point jeté mes dernières lettres, c'étoit un air; car, de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent point tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois, quand vous faisiez des poupées, vous garderez celles-ci: mais il n'y a plus de cassettes capables de les contenir: hélas! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin la seule rature de ses lettres, c'est à la signature[2]. Je suis bien empêchée pour le nom du régiment; je vous en ai mandé mon avis. Vous savez comme je suis pour *Adhémar*, et que je voudrois le maintenir au péril de ma vie [3]; mais je crains que nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise [4], elle est jolie.

Che peri, pur che m' innalzi.

[1] Je ne crains pas de m'élever. *Ou bien* je ne crains pas les choses élevées.

[2] Le chevalier de Grignan avoit pris depuis peu le nom d'Adhémar, et il n'avoit pas encore l'habitude de le signer.

[3] Le régiment dont il s'agit étoit un de ceux qu'on nommoit dans la cavalerie, *régiments des gentilshommes*, et qui portoient le nom des colonels. Celui-ci s'appela Grignan, et ne quitta ce nom qu'à la mort du marquis de Grignan, arrivée en 1704.

[4] Le corps de cette divise étoit une fusée volante.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir votre avis, et où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir faite. Pour M. de Grignan, ah! je le crois; je suis assurée qu'il aime mieux une *grive* que vous; et sur ce pied-là, j'aime mieux un *hibou* que lui : qu'il s'examine, je l'aime comme il vous aime à proportion; je sais bien toujours qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs et les contre-temps que fait l'éloignement? Je suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé; et quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie; mais cette joie ne peut être longue; car enfin il faut accoucher, et c'est cela qui vient dans le milieu du cœur et qui me trouble avec raison, jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc? Avez-vous votre chirurgien? La petite Deville me mande que vous le connoissez, c'est beaucoup; je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience. Enfin je ne sais ce que je dis : mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses. Le passé doit vous avoir rendue sage; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisois planter la plus jolie place du monde? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer; l'abbé va et vient pour nos affaires; et moi, je suis là fichée avec ma casaque, à penser à la Provence; car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement : la fatigue des chemins et ma violente inquiétude ne me paroissent pas deux choses qu'on puisse supporter à-la-fois. Mandez-moi de bonne foi quel nom prendra Adhémar; je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, et a raison; Rouville [1] défend l'autre; il faudra se réduire *au petit glorieux* [2].

Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes; oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille mort, cela fait une étoffe admirable.

Voilà deux bonnes veuves, madame de Senneterre [1] et madame de Leuville [2] : l'une est plus riche que l'autre, mais l'autre est plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre assemblée, elle dure plus que nos états. Parlez-moi de votre santé; et pour ce que vous appelez des fadaises, je ne trouve que cela de bon : hélas! si vous les haïssiez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres sans les lire. Notre abbé vous embrasse paternellement; il vous conjure de faire, pendant que vous y serez, tous les enfants que vous voudrez faire, et de n'en point garder pour quand nous arriverons. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je vous recommande ma vie.

197.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 novembre 1671.

Hé, mon Dieu! ma chère enfant, en quel état vous trouvera cette lettre! Il sera le 28 du mois : vous serez accouchée, je l'espère; et très-heureusement : j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire; mais il est bien naturel d'être comme je suis dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes; j'en suis au désespoir; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris les reçoivent : ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues, que je

[1] François, comte de Rouville, homme extraordinaire pour l'autorité qu'il avoit acquise de dire hautement la vérité.

[2] M. de Guilleragues disoit que tous les Grignan étoient glorieux. On lui disoit : Mais ADHÉMAR l'est-il? Il répondit GLORIEUSET, voulant dire moins glorieux que les autres, mais pourtant glorieux; et depuis on l'appela le *petit glorieux*.

[1] Anne de Longueval, veuve de Henri de Senneterre (*St-Nectaire*), mort le 25 octobre 1671. (*Voyez* la lettre du 28 octobre précédent.)

[2] Marguerite de Laigne, veuve de Charles-Olivier de Leuville, mort en novembre 1671, âgé de 22 ans.

les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas : quelle vision d'en vouloir à mes lettres ! il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité : voilà qui est insupportable, n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avoit laissé madame de Montausier à l'agonie, et je la crois morte : s'il faut en écrire à M. de Montausier et à madame de Crussol [1], me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au roi et aux ministres. Je ne saurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement; cela peut être, mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois; il feroit très-beau s'en aller, et quand nous partirons la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaut tout autant finir.

198.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 22 novembre 1671.

Madame de Louvigny [2] est accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chère enfant, que vous en aurez un aussi : vous vous y attendez d'une telle sorte, que, comme vous dites, *la signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles : cette sorte d'inquiétude ne peut se porter sur des chemins où je ne recevrois point de lettres; c'est donc vous, ma fille, qui m'arrêtez. Je suis très-affligée de l'état où vous me représentez votre premier président [3] : c'est une perte considérable pour vous; il faut que votre malheur soit bien fort pour tuer un homme de cet âge, et si bien fait, et d'une si belle physionomie. Si Dieu vous le rend, ce sera un miracle : je n'eusse jamais cru prendre un si grand intérêt à un premier président de Provence; mais la Provence est mon pays, depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà madame de Richelieu à la place de madame de Montausier [1]; quelle joie pour bien des gens ! quel chagrin pour d'autres ! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maison : pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, et ne conserve mes amis de la cour que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre absence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie et sincère amitié : il est bien content du roi son maître : il ne trompera personne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'histoire d'*Auger*, et n'en ai jamais douté : c'est une vision de madame de La Fayette fondée sur la folie de M. de Coulanges; présentement, elle la croit comme moi. L'hiver est ici dans toute son horreur; je suis dans les jardins, ou au coin de mon feu : on ne peut s'amuser à rien; quand on est loin de ses tisons, il faut courir. Je passerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'espère que j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai eu soin de lui en pareille occasion.

199.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 25 novembre 1671.

J'ai appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier président : je ne puis vous dire combien j'en suis affligée; il étoit fort honnête homme et fort aimable de sa personne; mais ce qui me le rendoit très-considérable, c'est l'amitié qui étoit entre vous; c'est de penser à ce que vous étoit une si bonne liaison; et quand je me suis bien creusée sur ce sujet, je me retourne, et je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre santé, et la

[1] Fille de madame de Montausier.
[2] Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles, comte de Louvigny, depuis duc de Gramont.
[3] Henri de Forbin d'Oppède.

[1] C'étoit la place de dame d'honneur de la reine.

pensée de votre accouchement. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vous conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous voir affronter la petite vérole à Aix, ou retourner sur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été saignée, je crois que vous aurez été prévoyante; je crois enfin, et j'espère que tout ira bien. Madame de Louvigny vous a donné un très-bon exemple, mais dans l'attente de cette nouvelle, on souffre beaucoup; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire; je crois que vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme; je crains qu'elle ne vous ait émue, et ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes : je ne puis, ma très-chère, vous en dire davantage dans celui où je suis; ce n'est pourtant pas manque de loisir, je vous en assure; ce n'est pourtant pas manque aussi d'amitié pour vous; au contraire, c'est ce qui me rend sensible à toutes les pensées de Provence, et qui fait que, ne pouvant vous dire que des choses tristes, et trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embrassée.

200.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 novembre 1671.

Il m'est impossible, très-impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre heureux accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15; mais je la regardois sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête; enfin je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que je pouvois souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir : ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets; pour moi, je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes, pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faisois dire pour la lui demander. Si l'état où je suis duroit long-temps, la vie seroit trop agréable; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, et de l'avoir fait nommer par la Provence[1] ! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achèvement d'une joie complète. Mon abbé est transporté comme moi, et notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange; j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

---

201. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 2 décembre 1671.

Enfin, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entière satisfaction. Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche, et vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi et puis je partirai, et je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis tout étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse, que je ne cesse d'en remercier Dieu; je n'espérois point en être si tôt quitte. J'ai reçu des compliments sans compte et

[1] Il fut tenu sur les fonts par les procureurs du pays de Provence, et nommé *Louis-Provence*. Il est singulier que dans beaucoup d'actes passés par la marquis de Grignan, il n'ait pris que le nom de Louis, et jamais celui de Louis-Provence.

sans nombre, et du côté de Paris par mille lettres, et de celui de la Bretagne; on a bu à la santé du petit bambin à plus d'une lieue à la ronde; j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens, ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, et me dit : « Madame, je viens me réjouir, » pas moins, parce qu'on m'a dit que madame la » comtesse étoit accouchée d'un petit gars. » Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron[1] est couru ici; entre plusieurs propos, on a parlé de devises; il est très-habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît une fusée avec ces mots : *Da l' ardore l' ardire*[2]; mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit.

Che peri, pur che m' innalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an? Qui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eussions-nous cru? *Vanité des vanités! et tout est vanité.* On dit que la nouvelle MADAME est tout étonnée de sa grandeur : on vous mandera comme elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni saignée, ni purgée, et que, quand elle se trouvoit mal, elle faisoit deux lieues à pied, et qu'elle étoit guérie : *Lasciamo la andar, che farà buon viaggio.* Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deuxième ou vingt-troisième jour de couche. Je commence même à penser qu'il est temps de faire souvenir M. de Grignan de la parole qu'il m'a donnée; enfin, songez que voici la troisième fois que vous accouchez. Si vous le gouvernez un peu, demandez-lui cette grace en faveur du joli présent que vous lui avez fait. Voici un autre raisonnement : vous avez été bien plus malade que si on vous avoit rouée; cela est certain; ne seroit-il pas au désespoir, s'il vous aime, que tous les ans vous souffrissiez un pareille supplice? Ne craint-il point, à la fin, de vous perdre? Après toutes ces bonnes raisons, je n'ai plus rien à lui dire, sinon que, par ma foi, je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse; je souhaite que ce lui soit une menace : pour moi, j'en serois désespérée; mais je soutiendrois la gageure; ce ne seroit pas la première que j'aurois soutenue. Adieu, divine comtesse; je baise le petit enfant, je l'aime tendrement; mais j'aime bien madame sa mère, et de long-temps ce degré ne lui passera par-dessus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, de celles de l'assemblée, de l'effet de votre baptême : un peu de patience m'apprendra tout; mais vous savez que c'est une vertu qui n'est guère à mon usage.

[1] Charles de Sévigné, comte de Montmoron, conseiller au parlement de Rennes, cousin de M. de Sévigné.

[2] C'étoit la devise du maréchal de Bassompierre.

202.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 décembre 1671.

Ces dernières lettres ne m'étoient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours : ce fut une joie si parfaite pour moi que celle de votre heureux accouchement, que, ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentois des accidents qui arrivent quelquefois après. Il me falloit donc ces secondes lettres, et les voilà, ma fille, telles que je pouvois les souhaiter. Vous avez eu la colique, vous avez eu la fièvre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout : votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que m'a dit le coadjuteur; vous étiez déjà tout épouvantée : ah! vraiment, vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel; quelle folie! est-ce qu'on aime cela? Il est blond, c'est ce qui vous charme; vous aimez les blondins, voilà qui est bien honnête! M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux; vous le quittez pour le premier venu, c'est pour le *dernier* venu qu'il veut dire; enfin ce garçon-là fera bien des jaloux. Le coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de madame *Robinet*[1]; il me semble que vous jouez aux petits soufflets avec le coadjuteur, n'est-il point vrai? Je souhaite que ma présence ne vous redonne pas

[1] Accoucheur et sage-femme célèbres à Paris.

son amitié ? c'est un bonheur pour vous que je serai bien aise de trouver tout établi. Approchez, M. le secrétaire (*M. d'Adhémar*), vous riez de ma devise, vous dites qu'elle est dans tous les livres : je le crois ; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée ; mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans avoir envie de vous faire plaisir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains ; je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin : voilà qui remettra la blancheur dans votre maison, qui, par malheur, s'en étoit un peu éloignée, mais cependant je vous demande pardon de la comparaison du *hibou*, il est vrai qu'elle est choquante ; c'est que j'étois outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une *grive* à ma fille : si vous vous en repentez, je me repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre assemblée ; je voudrois bien que vous y pussiez faire l'affaire du roi et la vôtre : il seroit fâcheux qu'elle se séparât sans rien conclure. M. de Marseille m'accable de son amitié, et me rend compte de son démêlé avec le coadjuteur, et de la santé de ma fille : il a couru à Paris ce démêlé ; on me le mande, comme si je n'avois aucun commerce en Provence : hélas ! c'est mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, et vous, brave Adhémar ; et vous, ma très-chère et très-aimable accouchée, il faut que je vous dise comme Barillon me disoit un jour : Ceux qui vous aiment plus que moi vous aiment trop. Quand on est si loin, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien, qui ne soit hors de sa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand on devroit pleurer ; on craint pour les jeunes chirurgiens de soixante-quatre ans [1] ; enfin ma fille, ce sont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connois point : vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'est que vous connoissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, et d'aller ensuite en Provence afin de m'instruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours, je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignan.

Madame de Richelieu est assez bien placée ; si madame Scarron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

[1] *Voyez* la lettre précédente.

205.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 9 décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, et je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas à Paris : je doute même que j'y fusse retournée cet hiver, si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provence ne me faisoit prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez madame de Loresse votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j'y serai demain, et vendredi j'enverrai quérir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adresser, et on viendra me trouver à Mêlé [1], où je coucherai ; après cela je n'en espère plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez aussi quelque temps sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en serez point en peine : je ne suis ni grosse, ni accouchée, ni téméraire en carrosse ; je n'ai point de pont d'Avignon à passer ; le temps est très-beau, mon voyage ira son train ; et comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je suis accablée de compliments pour la naissance de mon joli petit-fils ; je serai fort aise de savoir encore de ses nouvelles vendredi, et des vôtres encore davantage. Le pauvre M. de Lauzun est à Pignerol ; M. d'Harouïs en est très affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement et le nom et la naissance de votre fils, se sont fait un passage au travers de sa tristesse ; et je l'assure aussi, en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir ; je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez eue à mon indifférence pour Pa-

[1] A cinq lieues de Laval.

ris; vous ne savez que trop combien vous m'êtes chère.

204.

A la même.

A Malicorne, dimanche 13 décembre 1671.

Enfin, ma fille, me voilà par voie et par chemin; il fait le plus beau temps du monde, en sorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour La Mousse il court comme un perdu; il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir, car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avais mandé; je vins à Loresse, où l'on me donna deux chevaux; je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque calèche; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval, j'arrête à la poste; je vois arriver justement cet honnête homme, cet homme si obligeant, crotté jusqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainsi, que je ne suis point en colère contre la poste: en effet, ce n'est point elle qui a eu tort, c'est assurément, comme vous avez dit, des ennemis du petit Dubois[1], qui, le voyant se vanter de notre commerce, et se panader dans les occupations qu'il se donnoit, ont pris plaisir à lui donner le déplaisir de lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en suis pas aperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la semaine; mais quand j'ai su que vous m'écriviez deux, il seroit malaisé de vous exprimer les regrets et les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce postillon: je vis défaire la petite malle devant moi; et en même temps, *frast, frast*, je démêle le mien, et je trouve enfin, ma fille, que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; et puis, vous m'écrivez de votre chef, au coin de votre feu, le seizième de votre couche: rien n'est pareil à la joie sensible que me donna cette assurance de votre santé. Je vous conjure de n'en point abuser; ne m'écrivez point de grandes lettres, restaurez-vous, et craignez de vous épuiser. Hélas! mon enfant, vous avez été cruellement malade; je serois morte de voir un si long travail. On vous saigna enfin, on commençoit d'avoir peur: quand je songe à cet état, j'en suis troublée et j'en tremble, et je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à madame de La Fayette et à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez: j'eus la même pensée, et je trouvois que la Marans devoit être contente, ou plutôt malcontente, puisqu'elle n'avoit pas sujet d'exercer ses obligeantes et modestes pensées; je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étois gouvernante du Maine, et je prends plaisir de la faire attendre, par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon: ah! qu'il est joli! ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté; mais c'est assez, je vous prie, que le nez ne demeure pas long-temps entre la crainte et l'espérance; que cela est plaisamment dit! cette incertitude est étrange, jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à espérer: il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir; puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter: vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite; ce ne seroit pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. D'où vient qu'il est si foible? N'est-ce point ce qui l'empêchoit de s'aider pendant votre travail? car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfants, que c'est cette foiblesse qui fait qu'on est bien malade. Enfin conservez bien ce cher enfant, mais donnez-le à Dieu, si vous voulez qu'il vous le donne: cette répétition est digne d'une grand'mère chrétienne; madame *Pernelle*[1] en diroit autant; mais elle diroit bien. Adieu, ma chère Comtesse; enfin la patience échappe à mon ami le postillon, je ne veux pas abuser de son honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris; je serai ravie d'embrasser ma pauvre petite; vous ne la regardez pas; et moi je veux l'aimer, et prendre sa protection, par excès de générosité.

[1] Commis de la poste de Paris.

[1] La mère d'Orgon, dans le *Tartuffe* de Molière.

205. *

A la même.

A Paris, vendredi 18 décembre 1671.

J'arrive dans ce moment, ma chère fille; je suis chez ma tante, entourée, embrassée, questionnée de toute ma famille et de la sienne; mais je quitte tout pour vous dire bonjour, aussi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener avec lui, où il veut que je loge, parce qu'un fils de madame de Bonneuil a la petite-vérole. Elle avoit dessein très-obligeamment d'en faire un secret; mais on a découvert le mystère; on a mené ma petite chez M. de Coulanges; je l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cette enfant, et d'être bannie, six semaines durant, de chez mes amis, à cause que le fils de madame de Bonneuil a la petite-vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore, parce qu'il me parle de vous; mais vous savez ce qui m'arrive, c'est que je pleure, et mon cœur se presse si étrangement, que je lui fais signe de la main de se taire, et il se tait. J'ai le nez rouge et les yeux, et on parle d'autre chose, à condition pourtant qu'un jour je m'accommoderai à parler de vous, tant que terre me pourra porter, aux dépens de tout ce qui en pourra arriver. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, et que..., vraiment oui, vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaisamment, et je suis ravie que vous soyez encore un peu folle; je mourois de peur que vous ne fussiez toujours madame la gouvernante. Mon Dieu, que je m'en vais causer avec M. de Coulanges! Je vous conjure de vous conserver vous-même, c'est-à-dire d'être vous-même le plus que vous pourrez, et que je ne vous trouve point changée. Songez aussi à votre beauté; engraissez-vous, restaurez-vous, souvenez-vous de vos bonnes résolutions; et si M. de Grignan vous aime, qu'il vous donne du temps pour vous remettre; autrement, c'en est fait pour jamais, vous serez toujours maigre comme madame de Saint-Hérem[1]. Je suis ravie de vous donner cette idée; rien ne vous doit faire plus de peur que cette ressemblance; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi; je suis persuadée qu'il a été brûlé, et c'est un grand bonheur qu'il soit humecté et qu'il se porte bien: le voilà sauvé, je m'en réjouis avec vous.

M. de Coulanges.

Je ferme les yeux, et quand je les ouvre, je vois cette *mère-beauté* qui fait vos délices et les miennes, et cela me fait voir que je suis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je suis plus entêté de vous que jamais, et que j'appréhende de prendre la place du chevalier de Breteuil? Je sais que cette place ne plaît point à M. de Grignan, et voilà la seule chose qui me donne de la peine dans une si grande entreprise. Tout de bon, madame la Comtesse, vous êtes un chef-d'œuvre, et c'est de ce mot que je me sers pour parler de vous. Je fus hier voir M. de La Rochefoucauld; je me trouvai en tiers avec lui et M. de Longueville; il ne fut question que de Provence et du bel astre qui y brille. Adieu, ma belle Comtesse, je vois cet homme à la tapisserie, qui ouvre sa poitrine; croyez que si vous voyiez la mienne à l'heure qu'il est, vous verriez mon cœur comme vous voyez le sien: il est à vous, il languit pour vous, ce cœur; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille est une petite beauté brune, fort jolie: la voilà, elle me baise et me bave; mais elle ne crie jamais: je l'aime assurément beaucoup moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette *mère-beauté*, les grosses larmes lui tombent des yeux: bon Dieu, quelle mère!

206. *

A la même.

A Paris, mercredi 23 décembre 1671.

Je vous écris un peu de provision, parce que je veux causer un moment avec vous. Après que j'eus

[1] Madame de Saint-Hérem Montmorin, dont le mari étoit gouverneur de Fontainebleau.

envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit Dubois m'apporta celui que je croyois égaré : vous pouvez penser avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponse, parce que madame de La Fayette, madame de Saint-Géran, madame de Villars, me vinrent embrasser. Vous avez tous les étonnements que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun ; toutes vos réflexions sont justes et naturelles ; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penser : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il avoit fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit : *Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi.* Il dit qu'il est innocent à l'égard du roi ; mais que son crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le roi n'a rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisseroit à Pierre-Encise, et il commençoit à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnan; mais quand il sut qu'on le menoit à Pignerol, il soupira, et dit: *Je suis perdu.* On avoit grand'pitié de sa disgrace dans les villes où il passoit : il faut avouer aussi qu'elle est extrême.

Le roi envoya quérir dans ce temps-là M. de Marsillac, et lui dit : « Je vous donne le gouver-
» nement de Berry qu'avoit Lauzun. » Marsillac
» répondit : « Sire, que Votre Majesté, qui sait
» mieux les règles de l'honneur que personne du
» monde, se souvienne, s'il lui plaît, que je n'é-
» tois pas ami de Lauzun ; qu'elle ait la bonté de
» se mettre un moment à ma place, et qu'elle juge
» si je dois accepter la grace qu'elle me fait. —
» Vous êtes, *dit le roi*, trop scrupuleux ; j'en sais
» autant qu'un autre là-dessus; mais vous n'en devez
» faire aucune difficulté. — Sire, puisque Votre
» Majesté l'approuve, je me jette à ses pieds pour
» la remercier. — Mais, *dit le roi*, je vous ai
» donné une pension de douze mille francs, en
» attendant que vous eussiez quelque chose de
» mieux. — Oui, sire, je la remets entre vos
» mains. — Et moi, *dit le roi*, je vous la donne
» une seconde fois, et je m'en vais vous faire hon-
» neur de vos beaux sentiments. » En disant cela, il se tourne vers ses ministres, leur conte les scrupules de M. de Marsillac, et dit : « J'admire la dif-
» férence ; jamais Lauzun n'avoit daigné me re-
» mercier du gouvernement de Berry ; il n'en avoit
» pas pris les provisions ; et voilà un homme pé-
» nétré de reconnoissance. » Tout ceci est extrêmement vrai ; M. de La Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails; si je me trompois, mandez-le-moi. Ce pauvre homme est très mal de sa goutte, et bien pis que les autres années : il m'a bien parlé de vous ; il vous aime toujours comme sa fille. Le prince de Marsillac m'est venu voir, et l'on me parle toujours de ma chère enfant. Je ne sais si vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire qu'il y avoit des gens qui se mêloient de dire à sa nièce[1] que Sa Majesté avoit quelque dessein pour elle ; que si cela étoit, il le supplioit de se servir de lui ; que l'affaire seroit mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploieroit avec succès. Le roi se mit à rire, et dit : *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des demoiselles de quinze ans,* et, comme un galant homme, se moqua de lui, et conta ce discours chez les dames. *Les anges* sont enragées, et ne veulent plus voir leur oncle, qui, de son côté, est un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le roi fait partout un si bon personnage, qu'il n'est nul besoin de tant de mystère.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun ; des portraits sans compte et sans nombre, des nudités, une sans tête, une autre les yeux crevés : c'est *votre voisine* ; des cheveux grands et petits, des étiquettes pour éviter la confusion, et mille autres gentillesses : mais je n'en voudrois pas jurer, car vous savez comme on invente dans ces occasions.

J'ai vu M. de Mêmes, qui enfin a perdu sa chère femme ; il a pleuré et sangloté en me voyant ; et moi, je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a visité cette maison ; je vous conseille de lui faire vos compliments ; vous le devez par le souvenir de Livry que vous aimez encore.

Est-il possible que mes lettres vous soient agréa-

[1] Louise-Elisabeth Rouxel, connue sous le nom de madame du Grancey ; elle devint dans la suite dame d'atours de Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne. Elle étoit sœur cadette de Marie-Louise Rouxel, comtesse de Marei. On les appeloit les *Anges*.

bles au point que vous me le dites? Je ne les sens point telles en sortant de mes mains; je crois qu'elles le deviennent quand elles ont passé par les vôtres : enfin, ma chère enfant, c'est un grand bonheur que vous les aimiez, car, de la manière dont vous en êtes accablée, vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges est bien en peine de savoir laquelle de vos *madames* y prend goût : nous trouvons que c'est un bon signe pour elle; car mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder. Je vous prie, ma bonne, ne vous fiez point aux deux lits; c'est un sujet de tentation : faites coucher quelqu'un dans votre chambre. Sérieusement, ayez pitié de votre santé, de votre vie, et de la mienne.

J'ai envoyé quérir Pecquet pour discourir de la petite vérole de votre enfant; il en est épouvanté; mais il admire sa force d'avoir pu chasser ce venin, et il croit qu'il vivra cent ans après avoir si bien commencé.

J'ai enfin pris courage, j'ai causé douze heures avec Coulanges; je ne comprends pas qu'on puisse parler à d'autres. C'est un grand bonheur que le hasard m'ait fait loger chez lui. Çà courage! mon cœur, point de foiblesse humaine : et, en me fortifiant ainsi, j'ai passé par-dessus mes premières foiblesses; mais *Cateau* m'a mise encore une fois en déroute; elle entra, il me sembla qu'elle me devoit dire : — Madame, madame vous donne le bonjour, elle vous prie de la venir voir. — Elle me reparla de tout votre voyage, et que quelquefois vous vous souveniez de moi. Je fus une heure assez impertinente; je m'amuse à votre fille; vous n'en faites pas grand cas, mais nous vous le rendons bien : on m'embrasse, on me connoît, on me crie, on m'appelle. Je suis *maman* tout court; et de celle de Provence, pas un mot.

L'abbé Têtu a du temps de reste, à cause de l'hôtel de Richelieu qu'il n'a plus; de sorte que nous en profitons. Madame de Soubise est grosse de quatre enfants, à voir son ventre. Au reste, le roi part le 5 janvier pour Châlons, et doit faire plusieurs autres tours, quelques revues chemin faisant; le voyage sera de douze jours, mais les officiers et les troupes iront plus loin; pour moi, je soupçonne encore quelque expédition comme celle de la Franche-Comté. Vous savez que le roi *est un héros de toutes les saisons* [1]. Les pauvres courtisans sont désolés; ils n'ont pas un sou. Brancas me demanda hier de bonne foi si je ne voudrois point prêter sur gages, et m'assura qu'il n'en parleroit point, et qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars, pour subsister honnêtement, enfin, ils sont abymés. Voilà Châtillon, que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, et je l'assure déjà qu'il ne sera que réchauffé, et qu'il le tirera du fond de cette gibecière que vous connoissez. Adieu, belle Comtesse, il y a raison partout; cette lettre est devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le seigneur *Corbeau* [2], le présomptueux Adhémar, et le fortuné *Louis-Provence*, sur qui tous les astrologues disent que les fées ont soufflé. *E con questo mi raccommando.*

207.

A la même.

A Paris, le jour de Noël, vendredi, 1671.

Le lendemain que j'eus reçu votre lettre M. Le Camus me vint voir : je l'entretins de ce qu'il avoit à dire sur les soins, le zèle et l'application de M. de Grignan pour faire réussir l'affaire de Sa Majesté. M. de Lavardin, qui vint aussi, m'assura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon dessein, c'est la basse et le dessus. Le soir, j'allai chez M. d'Usez, qui est encore dans sa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris les mêmes choses, et le dessein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour séparer l'assemblée, et de faire sentir en quelque autre occasion ce que c'est de ne pas obéir.

Au reste, ma fille, j'ai le cœur serré, et très serré de ne point vous avoir ici : je serois bien plus heureuse s'il y avoit quelqu'un que j'aimasse autant que vous, je serois consolée de votre absence; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche : mille choses imprévues me font souvenir de vous, par-dessus le souvenir ordinaire, et me

[1] C'est la pensée d'un madrigal de mademoiselle de Scudéri.

[2] Le coadjuteur d'Arles.

mettent en déroute. Je suis en peine de savoir où vous irez après votre assemblée. Aix et Arles sont empestés de la petite-vérole, Grignan est bien froid, Salon est bien seul; venez dans ma chambre, ma chère enfant, vous y serez très bien reçue. Adieu, vous en voilà quitte pour cette fois; ce ne sera point ici un second tome, je ne sais plus rien : si vous vouliez me faire des questions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes : je m'en vais en Bourdaloue; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville; il n'y manquoit que le nom; mais il n'en étoit pas besoin : avec tout cela on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici. Mille compliments aux Grignan.

208.

A la même.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Rippert[1]; c'est M. d'Usez qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu : la peinture de leur tête et du procédé qu'il faut tenir avec eux est admirable, et le radoucissement de l'évêque est naturel. Voilà madame Scarron qui a soupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure, qu'elle l'a eue long-temps dans sa poche, qu'elle l'a montrée; qu'on ne sauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus tendrement pour feu madame de Montausier[2]; enfin elle en a été ravie : j'ai juré que je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville et à M. Le Camus. Je ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt semaines,
Entre ma Philis et moi.

[1] Frère du doyen du chapitre de Grignan.
[2] Madame de Richelieu succédoit à madame de Montausier dans la place de dame d'honneur de la Reine.

J'attendois votre frère : on le renvoie de la moitié du chemin à cause du voyage. J'ai été au sermon, mon cœur n'en a point été ému, ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé,
L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

209.

A la même.

A Paris, mercredi 30 décembre 1671.

Une belle et sûre marque de la légère disposition que j'ai à ne pas vous haïr, c'est que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle pas comme l'offre que vous faisoit M. de Coulanges, de passer sa vie avec vous? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris aussi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Rippert sur votre santé: je ne suis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel suisse; vous ne prenez point assez de bouillons; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre. J'espérois que vous vous amuseriez à vous conserver, à vous restaurer, à vous rengraisser. Où avez-vous pris la fantaisie d'imiter madame de Crussol? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera; enfin c'est me fâcher et m'offenser, que défigurer votre beau visage; vous savez comme je l'aime; ne devriez-vous pas le conserver pour l'amour de moi?

Vous dites bien, quand vous dites que la Provence est ma demeure fixe, puisque c'est la vôtre. Paris me suffoque, et je voudrois déjà être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle solitude, si vous allez dans votre château! vous serez comme Psyché sur sa montagne. Je ne puis être contente où vous n'êtes pas; c'est une vérité que je sens à toute heure : vous me manquez partout, et tout ce qui me fait souvenir de vous me traverse le cœur.

Le voyage du roi devient incertain, quoique les troupes marchent. Le pauvre La Trousse s'en va, et Sévigné s'achemine déjà; ils vont à Cologne, cette équipée les désespère. Adieu, mon ange : je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, et je pousserai l'air de la petite-vérole fort loin; cette grande maison, où je ne trouve que madame de Bonneuil, au lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'est délicieux; nous parlons sans cesse de vous. Je donnerai votre lettre à M. de La Rochefoucauld; je suis assurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le dessus de vos lettres où il y a : *A madame la marquise de Sévigné*; appelez-moi *Pierrot*. Les autres sont aimables et donnent une disposition tendre à lire le reste.

210.

A la même.

A Paris, le 1er jour de l'an 1672.

J'étois hier au soir chez M. d'Usez : nous résolûmes de vous envoyer un courrier. Il m'avoit promis de me faire savoir aujourd'hui le succès de son audience chez M. Le Tellier, et même s'il vouloit que j'y menasse madame de Coulanges[1]; mais comme il est dix heures du soir, et que je n'ai point de ses nouvelles, je vous écris tout simplement : M. d'Usez aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir que ce seroit ôter à M. de Grignan le moyen de servir le roi, que de le rendre odieux à la province, et quand on seroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui disent qu'il en faudroit suspendre l'exécution jusqu'à la réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui est sur les lieux, et qui voit que, pour le bien de son service, il faut tâcher d'obtenir un pardon de sa bonté pour cette fois. Si vous saviez comme certaines gens blâment M. de Grignan, pour avoir trop peu considéré son pays, en comparaison de l'obéissance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il est difficile de contenter tout le monde; et s'il avoit fait autrement, ce seroit encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il est n'en savent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre présentement? Le voyage du roi est entièrement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y est déjà; La Trousse s'en va : tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'archevêque de Reims[1] qui commence par vous faire mille compliments très-sincères; il dit que M. d'Usez n'a point vu son père aujourd'hui : il m'assure encore que le roi est très-content de votre mari; qu'il reçoit le présent de votre province, mais que, pour n'avoir pas obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler les consuls : on ne peut en dire davantage par la poste. Ce qu'il faut faire en général, c'est d'être toujours très-passionné pour le service de Sa Majesté; mais il faut tâcher aussi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au roi dans ce pays-là.

M. de La Rochefoucauld vous mande, et moi avec lui, que si la lettre que vous lui avez écrite ne vous paroît pas bonne, c'est que vous ne vous y connoissez pas : il a raison; cette lettre est très-agréable et très-spirituelle : en voilà la réponse. Adieu, ma chère Comtesse; je pense à vous jour et nuit. Donnez-moi des moyens de vous servir pour amuser ma tendresse.

---

211. *

A la même.

A Paris, mardi 5 janvier 1672.

Le roi donna hier lundi 4 janvier audience à l'ambassadeur de Hollande : il voulut que M. le prince, M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de Créqui fussent témoins de ce qui se passeroit. L'ambassadeur présenta sa lettre au roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandois proposât d'en faire la lecture : le roi lui dit qu'il en savoit le contenu, et qu'il en avoit une copie dans sa poche. L'ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications

[1] Madame de Coulanges étoit nièce de la femme de M. Le Tellier, ministre d'état, et depuis chancelier de France.

[1] Charles-Maurice Le Tellier.

qui étoient dans la lettre, et que messieurs les états s'étoient examinés scrupuleusement, pour voir ce qu'ils auroient pu faire qui déplût à Sa Majesté; qu'ils n'avoient jamais manqué de respect, et que cependant ils entendoient dire que tout ce grand armement n'étoit fait que pour fondre sur eux; qu'ils étoient prêts de satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner, et qu'ils la supplioient de se souvenir des bontés que les rois ses prédécesseurs avoient eues pour eux, et auxquelles ils devoient toute leur grandeur. Le roi prit la parole, et dit avec une majesté et une grace merveilleuses, qu'il savoit qu'on excitoit ses ennemis contre lui; qu'il avoit cru qu'il étoit de sa prudence de ne se pas laisser surprendre, et que c'est ce qui l'avoit obligé de se rendre si puissant sur la mer et sur la terre, afin d'être en état de se défendre; qu'il lui restoit encore quelques ordres à donner, et qu'au printemps il feroit ce qu'il trouveroit le plus avantageux pour sa gloire et pour le bien de son état; et fit comprendre ensuite à l'ambassadeur, par un signe de tête, qu'il ne vouloit point de réplique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'ambassadeur, hormis qu'elle finissoit par assurer Sa Majesté qu'ils feroient tout ce qu'elle ordonneroit, pourvu qu'il ne leur en coûtât point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour, M. de La Feuillade fut reçu à la tête du régiment des gardes, et prêta le serment entre les mains d'un maréchal de France, comme c'est la coutume; et le roi, qui étoit présent, dit lui-même au régiment, qu'il leur donnoit M. de La Feuillade pour mestre-de-camp, et lui mit *la pique* à la main, chose qui ne se fait jamais que par le commissaire, de la part du roi; mais Sa Majesté a voulu que nulle faveur ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

MM. Dangeau et Langlée ont eu de grosses paroles, à la rue des Jacobins, sur un paiement de l'argent du jeu. Dangeau menaça, Langlée repoussa l'injure par lui dire qu'il ne se souvenoit pas qu'il étoit Dangeau, et qu'il n'étoit pas sur le pied dans le monde d'un homme redoutable. On les accommoda; ils ont tous deux tort, et les reproches furent violents et peu agréables pour l'un et pour l'autre : Langlée est fier et familier au possible; il jouoit l'autre jour au brelan avec le comte de Gramont, qui lui dit, sur quelques manières un peu libres : « M. de Langlée, gardez » ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec » le roi. »

Le maréchal de Bellefonds a demandé permission au roi de vendre sa charge [1]; jamais personne ne la fera si bien que lui. Tout le monde croit, et moi plus que les autres, que c'est pour payer ses dettes, pour se retirer et songer uniquement à l'affaire de son salut.

M. le procureur-général de la cour des aides (*Nicolas Le Camus*) est premier président de la même compagnie : ce changement est grand pour lui, ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre, et que celui qui n'écrira pas écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le président de Nicolaï est remis dans sa charge [2]. Voilà donc ce qui s'appelle des nouvelles.

212.

A la même.

A Paris, mercredi 6 janvier 1672.

Enfin, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi; vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement : je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentiments de mon cœur là-dessus : je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foiblesses. Conservez toute votre raison; jouissez de la grandeur de votre ame, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à Saint-Germain, la reine m'attaqua la première; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de l'accouchement, à propos du vôtre; puis on parla de mon voyage de Provence, un mot sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de madame de Chaulnes, de m'y avoir trouvée : nous étions là toutes deux. Pour MONSIEUR, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, et

[1] De premier maître-d'hôtel du roi.
[2] De premier président de la chambre des comptes.

m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses compliments, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement : il appuya sur cela d'une telle sorte, qu'il ne tint qu'à moi d'entendre qu'il vouloit s'attacher à votre service, étant las, comme on dit, *d'adorer l'ange* (*madame de Grancey*) ; je fis de telles offres le cas que je devois. Je trouvai MADAME mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier ; il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les compliments qu'on me fit, et à vous aussi ; et de tout cela, autant en emporte le vent : on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue ; elle fera réponse à M. de Grignan ; les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet : son moulin me parut en chômage. Mais qui pensez-vous qu'on trouve chez moi ? des Provençaux ; ils m'ont *tartufiée*. De quoi parle-t-on ? de madame de Grignan ; qui est-ce qui entre dans ma chambre ? votre petite : vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit ; vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse, où vais-je ? chez madame de Valavoire ; pourquoi faire ? pour parler de Provence, de vos affaires et de vos commissions que j'aime uniquement. Enfin Coulanges disoit l'autre jour : Voyez-vous bien cette femme-là ? elle est toujours en présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, ma bonne, vous avez peur que je ne sois ridicule : non, ne craignez rien ; on ne peut l'être avec une si agréable folie ; et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les temps, et les personnes avec qui je suis ; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous : ce n'est pas où je suis le plus en liberté.

Je reçois votre lettre du 30, vous me déplaisez, mon enfant, en parlant, comme vous le faites, de vos aimables lettres ! quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt[1] ? Où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité ? elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité ; quelles manières ! ah ! ma bonne, changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous. Votre maigreur me tue : hélas ! où est le temps que vous ne mangiez qu'une tête de bécasse par jour, et que vous mouriez de peur d'être trop grasse ? Si vous devenez grosse sur ces entrefaites, soyez assurée que vous voilà perdue pour toute votre vie, sans en revenir jamais. Monsieur de Grignan a bien du caquet : il commence à gratter du pied, cela me fait grand'-peur ; mais s'il succombe à la tentation, ne croyez pas qu'il vous aime ; quand on aime bien on aime tout, et la beauté qui ne donne aucun chagrin, comme la vôtre, n'est pas une chose à oublier : si M. de Grignan la détruit, tenez-vous pour dit que sa tendresse n'est pas d'un bon aloi.

Il est vrai que madame de Soubise vient encore d'accoucher ; mais elle relève trop grasse, cela fait qu'on n'a nulle pitié d'elle. Je vous plains bien aussi de vos méchantes compagnies : la nouvelle qu'on y débite du gouvernement de Bretagne donné à M. de Rohan est très-belle ; cet homme parle comme du temps des ducs (*de Bretagne*) : je vous souhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reste.

On étoit hier sur votre chapitre chez madame de Coulanges ; et madame Scarron[1] se souvint avec combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause, à la même place, et sur le même tapis où nous étions : il y avoit madame de La Fayette, madame Scarron, Segrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : tout est encore vif ; mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez reine, le moyen de ne pas soupirer ? Nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à Saint-Germain ; tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison, dit : *In sæcula sæculorum ;* et je crois qu'on eût répondu ici en certain endroit, *amen*, et en d'autres, *non*. Vraiment, quand il étoit jaloux de votre *voisine*, il lui crevoit les yeux, il lui marchoit sur la main[2] : et que n'a-t-il pas fait à d'autres ? Ah ! quelle folie de faire des péchés de cent dix lieues de loin ?

[1] Fille du duc de Brancas le *distrait*.

[1] Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon.

[2] C'est à Saint-Cloud, chez MADAME, que ceci arriva. Madame de Monaco étoit assise sur le parquet

Votre enfant est jolie ; elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur : elle a de petites manières qui plaisent, je m'en amuse et je l'aime ; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête, je vous embrasse de toute la plus vive tendresse de mon cœur.

---

213 *

A la même.

A Paris, 8 janvier 1672.

Devinez où je m'en vais tout-à-l'heure, ma chère bonne ; à Livry, et demain dîner à Pomponne avec mon bon homme : il m'a priée si tendrement de lui faire cette visite pendant qu'il fait beau, que je n'ai pas voulu le refuser. Vous me paroissez tranquille sur le retour de vos ouvriers ; nous ne sommes pas de même, nous craignons le dénouement de tout ceci, qui ne peut être que fâcheux. Nous en parlons, M. l'évêque d'Usez et moi, et regardons les chagrins qui sont attachés à quelque résolution qu'on prenne.

Je veux aussi vous avertir d'une chose que je soutiendrai en face de votre mari et de vous. C'est que si, après être purgée, vous avez seulement la pensée de coucher avec M. de Grignan, comptez que vous êtes grosse, et si quelqu'une de vos matrones dit le contraire, elle sera corrompue par votre mari. Après cet avis, je n'ai plus rien à dire.

Je n'oserois songer à vos affaires ; c'est un labyrinthe plein d'amertumes d'où je ne sors point. Je ne sais pas de nouvelles aujourd'hui ; si j'avois juré de remplir ma feuille, je vous manderois des sottises, et tout ce qu'on fera dans six semaines, mais c'est un ennui. Ce que j'aime mieux vous dire, c'est qu'on est inhumain dans ce pays pour recevoir les excuses de ceux qui n'écrivent pas dans les occasions. J'ai voulu en user ainsi en Bretagne, il a fallu en venir à y prendre part. Profitez de ce petit discours en l'air.

On parle de plusieurs mariages ; quand ils seront signés je vous les manderai. Adieu, ma bonne, il y a une heure que je me joue avec votre fille, elle est aimable. Il est tard, et je vous quitte pour aller pleurer à Livry, et penser à vous tendrement.

214.

A la même.

A Paris, mercredi 13 janvier 1672.

Eh mon Dieu ! ma fille, que me dites-vous ? Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre esprit ; à rabaisser votre bonne conduite ; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour songer à vous ? Quoique assurément vous ne pensiez point tout cela, j'en suis blessée, vous me fâchez ; et, quoique je ne dusse peut-être pas répondre à des choses que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore quand vous dites que vous avez peur des beaux esprits ! Hélas ! si vous saviez qu'ils sont petits de près, et combien ils sont quelquefois empêchés de leurs personnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui. Vous souvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? Prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets ; c'est un effet assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec madame Scarron ; elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit ; c'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoît bien. Les désespoirs qu'avoit cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paroissoit si miraculeuse ; les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins, ou les tristes ennuis des dames de Saint-Germain, et peut-être que la plus enviée (*madame de Montespan*) n'en est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela. Ces discours nous mènent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, et tantôt politique. Nous parlons très-souvent de vous ; elle aime votre esprit et vos manières ; et quand vous vous retrouverez

à cause de la grande chaleur, et Lauzun, en pirouettant autour des dames, lui marcha dans le creux de la main, ce qu'elle souffrit sans oser se plaindre. *Voyez* aussi la lettre du 23 décembre précédent.)

ici, vous n'aurez point à craindre de n'être pas à la mode.

Mais écoutez la bonté du roi, et songez au plaisir de servir un si aimable maître. Il a fait appeler le maréchal de Bellefonds dans son cabinet, et lui a dit : « Monsieur le maréchal, je veux savoir pour» quoi vous me voulez quitter; est-ce dévotion ? » est-ce envie de vous retirer? est-ce l'accablement » de vos dettes ? Si c'est le dernier, j'y veux don» ner ordre, et entrer dans le détail de vos affaires.» Le maréchal fut sensiblement touché de cette bonté. « Sire, *dit-il*, ce sont mes dettes; je suis abymé; » je ne puis voir souffrir quelques-uns de mes amis » qui m'ont assisté, et que je ne puis satisfaire. Hé » bien! *dit le roi*, il faut assurer leur dette : je vous » donne cent mille francs de votre maison de Ver» sailles, et un brevet de retenue de quatre cent » mille francs, qui servira d'assurance, si vous veniez » à mourir; vous paierez les arrérages avec les cent » mille francs; cela étant, vous demeurerez à mon » service. » En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ses domestiques : aussi le maréchal n'y résista pas; et le voilà remis à sa place et comblé de bienfaits. Tout ce détail est vrai.

Il y a tous les soirs des bals, des comédies et des mascarades à Saint-Germain. Le roi a une application à divertir MADAME, qu'il n'a jamais eue pour l'autre. Racine a fait une tragédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui lève la paille; vraiment elle ne va pas *empirando* comme les autres. M. de Tallard[1] dit[2] qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle louer; il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux et par nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon ame importunée

fait que je veux aller à la comédie; enfin nous en jugerons.

J'ai été à Livry; hélas! ma chère enfant, que je vous ai bien tenu parole, et que j'ai songé tendrement à vous! Il y faisoit très-beau, quoique très-froid; mais le soleil brilloit; tous les arbres étoient parés de perles et de cristaux : cette diversité ne déplaît point. Je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne : quel moyen de vous redire ce qui fut dit en cinq heures; je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours; ce seroit un grand chagrin pour moi si jamais j'étois obligée à lui aller parler pour vos affaires de Provence : tout de bon, il ne m'écouteroit pas; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais, de bonne foi, rien n'est égal à M. d'Usez; c'est ce qui s'appelle les grosses cordes; je n'ai jamais vu un homme, ni d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur conseil : je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint-Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres; je pense que vous devez en être contente; je suis quelquefois épouvantée de leur immensité : ce sont toutes vos flatteries qui donnent cette confiance. Je vous conjure de vous conserver dans ce bienheureux état, et ne passez point d'une extrémité à l'autre. De bonne foi prenez du temps pour vous rétablir, et ne tentez point Dieu par vos dialogues et par votre voisinage.

Madame de Brissac a une très-bonne provision pour son hiver, c'est-à-dire M. de Longueville et le comte de Guiche, mais en tout bien et tout honneur; ce n'est seulement que pour le plaisir d'être adorée. On ne voit plus la Marans chez madame de La Fayette, ni chez M. de La Rochefoucauld. Nous ne savons ce qu'elle fait; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement : elle avoit cet été la fantaisie d'être violée; elle vouloit être violée absolument : vous savez ces sortes de folies; pour moi, je crois qu'elle ne le sera jamais : quelle folle, bon Dieu! et qu'il y a long-temps que je la vois comme vous la voyez présentement! Au reste, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voie madame de Valavoire : il est vrai qu'il n'est pas besoin de me dire : *va la voir ;* c'est assez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir; mais elle court après quelque autre, car j'ai beau la prier de m'attendre, je ne puis parvenir à ce bonheur. C'est à M. Le Grand[1] qu'il faudroit donner votre *turlupinade :* elle est des meilleures. Châtillon[2] nous

[1] Qui fut depuis maréchal de France. Il étoit fils de madame de La Baume.

[2] Exagération outrée.

[1] Le comte d'Armagnac, grand écuyer de France.

[2] Le comte de Châtillon, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur.

en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.

---

215. *

A la même.

A Paris, vendredi au soir 15 janvier 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courrier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence; mais je veux vous écrire encore ce soir, afin qu'il ne soit pas dit que la poste arrive sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, ma belle, je crois que vous les aimez; vous me le dites: pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-même? Mais si par hasard cela n'étoit pas, vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrois par l'abondance de mes lettres: les vôtres font ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle ame: c'est Langlade qui dit, *la belle ame*, pour badiner; mais, de bonne foi, vous l'avez fort belle; ce n'est peut-être pas de ces ames du premier ordre, comme *chose*[1], ce Romain qui, pour tenir sa parole, retourna chez les Carthaginois, où il fut pis que martyrisé; mais, au-dessous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang: je vous trouve si parfaite et dans une si grande réputation, que je ne sais que vous dire, sinon vous admirer, et vous prier de soutenir toujours votre raison par votre courage, et votre courage par votre raison.

La pièce de Racine m'a paru belle, nous y avons été; ma *belle-fille*[2] m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue: elle surpasse la *Desœillets* de cent mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; mais, quand elle dit des vers, elle est adorable. *Bajazet* est beau; j'y trouve quelque embarras sur la fin; mais il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Bérénice*; je trouve pourtant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*; et pour les belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée étoit au-dessus de... Appliquez, et ressouvenez-vous de votre folie, et croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera les divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour, chez M. de La Rochefoucauld, une comédie qui fait souvenir de sa défunte veine. Je voudrois cependant que vous fussiez venue avec moi après-dîner, vous ne vous seriez point ennuyée, vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre *belle-sœur*; vous auriez vu les anges, (*les demoiselles de Grancey*) devant vous, et la Bordeaux, qui étoit habillée en petite mignonne. M. le duc étoit derrière, Pomenars audessus, avec les laquais, son nez dans son manteau, parce que le comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse; tout le bel air étoit sur le théâtre: le marquis de Villeroi avoit un habit de bal; le comte de Guiche ceinturé comme son esprit; tout le reste en bandits. J'ai vu deux fois ce comte chez M. de La Rochefoucauld; il me parut avoir bien de l'esprit, et il étoit moins surnaturel qu'à l'ordinaire.

Voilà notre abbé, chez qui je suis, qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il est très content: il s'y promène déjà par avance, il voudroit bien en avoir le profil: pour moi, j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille compliments à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la première, elle a pensé mourir. Adieu, mon enfant; que vous dirai-je de mon amitié et de tout l'intérêt que je prends à vous à vingt lieues à la ronde, depuis les plus grandes jusques aux plus petites choses? J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* coadjuteur, et le *présomptueux* Adhémar: n'est-ce pas là comme je les nommois l'autre jour?

[1] M. de Sauvebœuf, rendant compte à M. le prince d'une négociation pour laquelle il étoit allé en Espagne, lui disoit: *Chose, chose*, le roi d'Espagne m'a dit, etc.

[2] Madame de Sévigné désigne par ces mots la Champmêlé que son fils avoit aimée. Tous les traits de cette actrice exprimoient la sensibilité; sa voix, douce et pénétrante dans les rôles tendres, acquéroit de la force et de l'énergie quand la situation théâtrale le demandoit.

216.

A la même.

A Paris, mercredi 20 janvier 1672.

Voilà les maximes de M. de La Rochefoucauld revues, corrigées et augmentées ; c'est de sa part que je vous les envoie ; il y en a de divines ; et, à ma honte, il y en a que je n'entends point; Dieu sait comme vous les entendrez. Il y a un démêlé entre l'archevêque de Paris[1] et l'archevêque de Rheims : c'est pour une cérémonie. Paris veut que Rheims demande permission d'officier ; Rheims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne soient à trente lieues l'un de l'autre : ils seront donc toujours mal. Cette cérémonie est une canonisation d'un Borgia, jésuite; toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumières jusque dans la rue Saint-Antoine; on s'y tue. Le vieux Mérinville est mort sans y être allé.

Ne vous trompez-vous point, ma chère, dans l'opinion que vous avez de mes lettres ? L'autre jour un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda si je pensois qu'on pût lire cela : j'en tremblai, sans dessein toutefois de me corriger; et, me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou petite, qui vous puisse divertir ; pour moi, c'est ma vie et mon unique plaisir que le commerce que j'ai avec vous ; toutes choses sont ensuite bien loin après. Je suis en peine de votre petit frère : il a bien froid, il campe, il marche vers Cologne pour un temps infini : j'espérois de le voir cet hiver, et le voilà. Enfin il se trouve que mademoiselle d'Adhémar est la consolation de ma vieillesse : je voudrois aussi que vous vissiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embrasse; elle n'est point belle, mais elle est aimable, elle a un son de voix charmant ; elle est blanche, elle est nette; enfin je l'aime. Vous me paroissez folle de votre fils; j'en suis fort aise ; on ne sauroit avoir trop de fantaisies, musquées ou point musquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME ; j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries; cela m'a fait souvenir de nos tribulations passées ; et plût à Dieu y être encore ! Pouvois-je être malheureuse avec vous? Toute ma vie est pleine de repentir : M. Nicole, ayez pitié de moi, et me faites bien envisager les ordres de la Providence. Adieu, ma chère fille, je n'oserois dire que je vous adore, mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au-delà de la mienne ; vous m'adoucissez et m'augmentez mes ennuis, par les aimables et douces assurances de la vôtre.

[1] Harlay de Champvallon.

217.

A la même.

A Paris, vendredi 22 janvier 1672, à dix heures du soir.

Enfin, ma fille, c'est tout ce que je puis faire que de quitter le petit coucher de mademoiselle d'Adhémar pour vous écrire : si vous ne voulez pas être jalouse, je ne sais que vous dire; c'est la plus aimable enfant que j'aie jamais vue : elle est vive, elle est gaie, elle a de petits desseins et de petites façons qui plaisent tout-à-fait. J'ai été aujourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y aller; MONSIEUR y est venu, il m'a parlé de vous, il m'a assuré que rien ne pouvoit tenir votre place au bal; il m'a dit que votre absence ne devoit pas m'empêcher d'aller voir son bal ; c'est justement de quoi j'ai grande envie. Il a été fort question de la guerre, qui est enfin très certaine. Nous attendons la résolution de la reine d'Espagne[1] ; et, quoi qu'elle dise, nous voulons guerroyer : si elle est pour nous, nous fondrons sur les Hollandois, si elle est contre nous, nous prendrons la Flandre ; et quand nous aurons commencé la noise, nous ne l'apaiserons peut-être pas aisément. Cependant nos troupes marchent vers Cologne. C'est M. de Luxembourg qui doit ouvrir la scène. Il y a quelques mouvemens en Allemagne.

J'ai fort causé avec M. d'Usez : notre abbé lui a parlé de très bonne grace du dessein qu'il a pour

[1] Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, roi d'Espagne, et mère de Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676, et dont les états étoient alors gouvernés par la reine sa mère, assistée de six conseillers nommés par le feu roi.

l'abbé de Grignan ; il faut tenir cette affaire très secrète ; c'est sur la tête de M. d'Usez qu'elle roule; car on ne peut obtenir de Sa Majesté les agréments nécessaires que par son moyen. On me dit en rentrant ici que le chevalier de Grignan[1] a la petite-vérole chez M. d'Usez : ce seroit un grand malheur pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment, et un grand embarras pour M. d'Usez, qui seroit hors d'état d'agir dans toutes les choses où l'on a besoin de lui : voilà qui seroit digne de mon malheur ordinaire.

Vous me louez continuellement sur mes lettres, et je n'ose plus parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de rendre louanges pour louanges; mais encore ne faut-il pas se contraindre jusqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des pensées et des tirades incomparables, il ne manque rien à votre style : d'Hacqueville et moi, nous étions ravis de lire certains endroits brillants; et même dans vos narrations, l'endroit qui regarde le roi, votre colère contre Lauzun et contre l'évêque, ce sont des traits de maître : quelquefois j'en donne aussi une petite part à madame de Villars; mais elle s'attache aux tendresses, et les larmes lui en viennent fort bien aux yeux. Ne craignez point que je montre vos lettres mal-à-propos; je sais parfaitement bien ceux qui en sont dignes, et ce qu'il faut dire ou cacher.

Écoutez, ma fille, une bonté et une douceur charmante du roi votre maître, cela redoublera bien votre zèle pour son service. Il m'est revenu de très bon lieu que l'autre jour M. de Montausier[2] demanda une petite abbaye à Sa Majesté pour un de ses amis; il en fut refusé, et sortit fâché de chez le roi en disant : *Il n'y a que les ministres et les maîtresses qui aient du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien choisies; le roi les sut : il fit appeler M. de Montausier, lui reprocha avec douceur son emportement, le fit souvenir du peu de sujet qu'il avoit de se plaindre de lui, et le lendemain il fit madame de Crussol[3] dame du palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus: vous pouvez juger si le gouverneur a été confondu, aussi bien que l'évêque, qui vous doit sa réputation. Ces manières de se venger sont bien cruelles. Le roi a raccommodé l'archevêque de Rheims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? ma pauvre tante est accablée de mortelles douleurs ; cela me fait une tristesse et un devoir qui m'occupent.

[1] Charles-Philippe Adhémar de Monteil, chevalier de Malte, petit-neveu de Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Usez.

[2] Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, gouverneur de Louis Dauphin de France, fils unique de Louis XIV.

[3] Marie-Julie de Sainte-Maure, femme d'Emmanuel de Crussol, duc d'Usez, et fille de M. de Montausier.

---

218. **

Au comte DE BUSSY.

A Paris, ce 24 janvier 1672.

Je trouve fort plaisant, mon cousin, que ce soit précisément dans la chambre de notre petite sœur de Sainte-Marie que l'envie me prenne de vous écrire. Il sembleroit quasi que notre amitié fût fondée sur la sainteté de notre grand'mère. Le moyen d'en juger autrement, en voyant que tant d'autres lieux, où je vous ai vu, me font moins souvenir de vous que celui-ci où je ne vous ai vu de ma vie. Vous avez ici une fille qui contribue à ce miracle. Elle n'est non plus sotte que si elle vous voyoit tous les jours, et elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte-Marie. C'est une créature dont le fond est d'un christianisme fort austère, chamarré de certains agréments de Rabutin qui lui donnent un charme extraordinaire. Je doute que tous vos autres enfants valent mieux que celle-ci. Mais en voilà assez pour lui donner de la vanité. J'ai été huit mois en Bretagne, pendant lesquels je ne me suis jamais trouvé assez d'esprit pour vous écrire. J'ai eu dessein de ressusciter notre commerce à mon retour, et je commence ici. Bon jour, bonne œuvre. Je ne vous dirai point de nouvelles, et je ne vous parlerai point du prochain. Vous savez tout ce qui se passe, au moins je le veux croire : car je ne crois pas qu'il soit trop sûr d'écrire de certaines choses :

On sait de cent paquets les tristes aventures,
Et tous les grands chemins sont remplis de parjures.

Il y a des comédies nouvelles dont j'ai la vanité de croire que vous jugerez comme moi. Adieu, mon cousin, vous ne sauriez croire combien je mérite l'honneur de votre amitié.

219. **

Du comte DE BUSSY à madame DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 28 janvier 1672.

Savez-vous bien, Madame, ce qui fait que vous m'écrivez de Sainte-Marie, où vous ne m'avez jamais vu, plutôt que de mille autres lieux où vous m'avez vu mille fois. C'est que ma fille vous y fait ressouvenir de moi; et qu'étant bientôt lasse des matières qu'on traite en ces lieux-là, vous usez une partie du temps de votre visite à faire une lettre à son père. Ainsi, Madame, tout ce que j'en puis juger, c'est que vous aimez mieux parler au monde qu'à moi; mais que vous aimez mieux me parler qu'à Dieu; vous en conviendrez, si vous êtes sincère. Quand j'ai lu l'endroit où vous me mandez *que ma fille n'est non plus sotte que si elle me voyoit tous les jours, et qu'elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte-Marie*, je croyois qu'il y eût, *aussi sage que si elle ne m'avoit jamais vu.* Car effectivement une demoiselle peut devenir agréable à me pratiquer; mais il est difficile qu'elle devienne par-là bonne religieuse. Ma fille de Sainte-Marie en est une, à ce que j'ai appris par d'autres que par vous; et le témoignage que vous me donnez des agréments de son esprit est ce qu'on appelle l'approbation des docteurs. Ses sœurs ont aussi leur mérite, et si ma disgrace leur a fait perdre des avantages du côté de la fortune, elle leur en a donné du côté de la bonne nourriture et de l'esprit. Vous me deviez écrire de Bretagne : nous y avons perdu tous deux. Vous vous moquez de me mander que vous ne vous êtes pas trouvé assez d'esprit pour cela. Songez-vous à faire de belles lettres pour moi? Il me paroît qu'elles ne le peuvent être dès qu'on y songe. Il est vrai que je sais ce qui se passe; mais je ne le saurois point, si tous mes amis avoient sur cela autant de prudence que vous.

Avez-vous fait les deux vers que vous m'envoyez sur ce sujet? les avez-vous retournés, ou seulement copiés? Ils sont capables de faire trembler tous les gazetiers de France; il est vrai qu'en voici qui les rassurent :

Qu'il se perde tant de paquets
Qu'on dit tous les jours par la ville,
Ce sont contes à plaisir; mais,
Pour un perdu l'on en dit mille.

220.

De madame DE SÉVIGNÉ à madame DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 janvier 1672.

Je n'ai jamais rien vu de si aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, et vous me le dites d'une manière à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y passe; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose : vous expliquez le voyage de Pomponne dans sa vraie signification; les visites de M. Le Camus tout de même; et en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas, et, tant que votre pénétration me rendra de si bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur; elle est au-delà de tout ce qu'on peut vous souhaiter : si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, et pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu, pour ne leur pas laisser voir clairement toutes vos bonnes qualités; comme alors elles n'étoient pas exercées, on ne le pouvoit savoir que par vos paroles.

Mais, ma chère enfant, cette grande paresse de ne vouloir pas seulement penser à sortir un moment d'où vous êtes, me blesse le cœur. Je trouve les pensées de M. de Grignan bien plus raisonnables : celle qu'il avoit pour la charge du maréchal de Bellefonds, au cas qu'il l'eût quittée, étoit tout-à-fait de mon goût; vous aurez vu comme la chose a tourné; mais j'aimerois assez que le désir de vous rapprocher ne vous quittât point, quand il arrive des occasions; et M. d'Usez auroit fort bonne grace à témoigner au roi qu'il est impossible de le servir si loin de sa personne, sans beaucoup de chagrin, surtout quand on a passé la plus grande partie de sa vie auprès de lui.

L'autre jour, M. de Berni[1], à Versailles, passa par une fenêtre, croyant passer par une porte, et tomba du premier étage sur un petit garçon qui fut blessé, et qui l'empêcha d'être tué : il fut secouru; il a la tête très fracassée, mais on ne croit pas qu'il en

[1] Fils de M. de Lionne, secrétaire d'état.

meure : voilà ce que font les croisées coupées jusqu'en bas ; on ne sauroit jamais manquer à mettre partout des garde-fous : cet accident fit grand bruit à Versailles.

Je vous prie, ma fille, dites-moi souvent dans vos lettres quelque petit mot pour ma tante, ce lui est une consolation dans ses continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres : celle de madame de La Fayette est extrêmement jolie. Le commencement de votre dernière est étrange : vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit ; j'ai tremblé depuis les pieds jusqu'à la tête ; je croyois que tout fût perdu ; il se trouve que vous avez attendu votre courrier, et que vous avez bu joyeusement à la santé du roi votre maître : j'ai respiré et approuvé votre zèle ; en vérité, on ne sauroit trop louer le roi : il est encore perfectionné depuis un an. Les poètes ont commencé à la cour [1] ; mais j'aime bien autant la prose, depuis que tout le monde en sait faire, pour conter et chanter ses louanges.

Je viens d'écrire une grande lettre à M. de Pomponne, pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Usez ne peut lui parler, à cause de la petite-vérole du pauvre chevalier : je n'ose vous parler de l'état où il est ; il faut espérer à sa grande jeunesse : j'ai déjà bien soupiré pour la crainte que j'ai de son mal. Madame de Guerchi, fille de la comtesse de Fiesque, est morte à la campagne pour avoir eu peur du feu : elle étoit grosse de huit mois ; elle est accouchée et morte ensuite : cette manière de mourir m'a blessé le cœur. Le petit duc de Rohan est à l'extrémité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie après avoir bien bu du vin ; il est dans le sept d'une fièvre très-mortelle. Voilà une belle espérance pour M. et madame de Soubise : pour moi : après l'avoir vu aux états, et sachant comme il traitoit madame de Rohan, j'en suis toute consolée. Le chancelier (*Séguier*) se meurt ; il a renvoyé les sceaux au roi par le duc de Coislin : voilà un joli présent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrois bien voir M. de Grignan ici avec une belle charge auprès de son maître, et envoyer promener tous vos Provençaux ! Adhémar me les fera bien haïr ; il est plaisant de leur faire confidence de ce qu'il pense d'eux. Adieu, ma très-aimable, je ne songe qu'à vous aller voir. J'embrasse mon cher Grignan et sa chère femme.

[1] Boileau, Racine et les autres grands hommes de ce temps commençoient à faire leur cour au roi, qui les recevoit avec grace et bonté. Ce fut madame de Montespan et ses sœurs qui amenèrent un usage si propre à encourager et à développer les talents.

221.

A la même.

A Sainte-Marie-du faubourg, vendredi 29 janvier 1672, jour de saint François-de-Sales, et jour que vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie ; c'est que je fais des bouts-de-l'an de tout.

Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré, le jour de votre départ, le plus abondamment et le plus amèrement : la pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promène toute seule dans le jardin : toutes nos sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique ; et moi j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus ; votre souvenir me tue en mille occasions : j'ai pensé mourir dans le jardin, où je vous ai vue si souvent : je ne veux point vous dire en quel état je suis ; vous avez une vertu sévère ; qui n'entre point dans la foiblesse humaine ; il y a des jours, des heures, des moments où je ne suis pas la maîtresse ; je suis foible, et ne me pique point de ne l'être pas : tant y a, je n'en puis plus, et pour m'achever, voilà un homme que j'avois envoyé chez le chevalier de Grignan, qui me dit qu'il est extraordinairement mal : cette pitoyable nouvelle n'a pas séché mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le, quoique ce soit peu, pour une marque de sa tendresse, et ne le donnez point, comme votre cœur le voudroit : il n'y a pas un de vos beaux-frères qui, à proportion, ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Hélas ! un petit aspic, comme M. de Rohan, revient de la mort ; et cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel, d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à personne, nous va périr entre les mains ! Si j'étois libre, je ne l'aurois pas abandonné, je ne crains point son mal ; mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet

ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus précisément de ce malheur : pour moi, je me contente de le sentir.

Hier au soir, madame Dufresnoi soupa chez nous: c'est une nymphe, c'est une divinité, mais madame Scarron, madame de La Fayette et moi, nous voulûmes la comparer à madame de Grignan, et nous la trouvâmes cent piques au-dessous, non pas pour l'air ni pour le teint; mais ses yeux sont étranges, son nez n'est pas comparable au vôtre, sa bouche n'est point fine, la vôtre est parfaite; et elle est tellement recueillie dans sa beauté, que je trouve qu'elle ne dit précisément que les paroles qui lui siéent bien; il est impossiblc de se la représenter parlant communément et d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces dames ne mirent aucun degré au-dessus du vôtre, et votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré : je n'ai jamais vu une personne si bien louée; je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le chancelier est mort: je ne sais si on donnera les sceaux avant que cette poste parte. La comtesse (*de Fiesque*) est très-affligée de la mort de sa fille; elle est à Saint-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut assez se conserver, et grosse, et en couche, ni assez éviter d'être dans ces deux états : je ne parle pour personne. Adieu, ma très-chère, cette lettre sera courte : je ne puis rien écrire dans l'état où je suis; vous n'avez pas besoin de ma tristesse : mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, et aux flatteries que vous me dites sur le plaisir que vous donne leur longueur; vous n'oseriez plus vous en plaindre. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à un bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

Voilà Madeleine-Agnès qui entre, et qui vous salue en Notre-Seigneur.

222.

A la même.

A Paris, mercredi 3 février 1672.

J'eus hier une heure de conversation avec M. de Pomponne : il faudroit plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres, que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin je ne l'ai point trouvé changé; il est toujours parfait; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement: son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvoit l'obliger plus sensiblement qu'en m'obligeant en toutes choses : mille autres raisons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même desir, et surtout il se trouve que j'ai le gouvernement de Provence sur les bras; c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'évêque; il sait écouter aussi bien que répondrc, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du prélat; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le gouverneur : il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il falloit dire : il me donne toujours de l'esprit; le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connois mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous seroit très-utile; nous sommes demeurés d'accord de nous écrire; il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre chevalier, on venoit de me les donner de même; j'appris le soir qu'il n'étoit pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au-delà de l'extrême-onction, et qu'il soit encore très-mal : sa petite-vérole sort et sèche en même temps; il me semble que c'est comme celle de madame de Saint-Simon. Rippert vous en écrira plus sûrement que moi; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles, et j'en suis dans une très-véritable inquiétude; je l'aime encore plus que je ne pensois. Cette nuit, madame la princesse de Conti[1] est tombée en apoplexie : elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connoissance; elle est sans pouls et sans parole; on la martyrise pour la faire revenir : il

[1] Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti, morte le 4 février 1672.

y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison : on pleure, on crie ; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le chancelier (*P. Séguier*), il est mort très-assurément, mais mort en grand homme : son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant, est juste pour lui. Le Mascaron [1] l'assistoit, et se trouvoit confondu par ses réponses et par ses citations; il paraphrasoit le *Miserere*, et faisoit pleurer tout le monde ; il citoit la Sainte-Écriture et les Pères, mieux que les évêques dont il étoit environné ; enfin sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens ; il étoit aussi riche en entrant à la cour qu'il l'étoit en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille ; mais si on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin il ne laisse que soixante-dix mille livres de rente ; est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans chancelier, et qui étoit riche naturellement ? La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci. On les voit : nous avons fait aujourd'hui nos stations, madame de Coulanges et moi. Madame de Verneuil [2] est si mal qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux.

Je vous conjure de mander au coadjuteur qu'il songe à faire réponse sur l'affaire dont lui écrit M. d'Agen [3], j'en suis tourmentée : cela est mal d'être paresseux avec un évêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce coadjuteur ; son irrégularité me débauche ; je le condamne, et je l'imite. J'embrasse M. de Grignan : est-il encore question des grives ? Il y avoit l'autre jour une dame [4] qui confondit ce qu'on dit d'une grive, et au lieu de dire, *elle est saoule comme une grive*, disoit que la première présidente *étoit sourde comme une grive ;* cela fit rire. Adieu, ma chère fille, je vous aime, ce me semble, bien plus que moi-même. Votre fille est aimable ; je m'en amuse de bonne foi ; elle embellit tous les jours ; ce petit ménage me donne la vie.

[1] Jules Mascaron de l'Oratoire, célèbre prédicateur, étoit depuis peu évêque de Tulle, et fut transféré en 1679 à l'évêché d'Agen.

[2] Madame de Verneuil étoit fille de M. Séguier.

[3] Claude Joli, évêque d'Agen. Il avoit été curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris.

[4] Madame de Louvois.

---

223. *

A la même.

A Paris, vendredi 5 février 1672. Il y a aujourd'hui mille ans que je suis née [1].

Je suis ravie, ma bonne, que vous aimiez mes lettres, je ne crois pourtant pas qu'elles soient aussi agréables que vous me le dites. Je vous envoie quatre rames de papier, vous savez à quelle condition. J'espère en recevoir la plus grande partie entre ci et Pâques ; après cela j'aspirerai à d'autres plaisirs. On m'a assuré ce matin que le chevalier se portoit mieux : j'espère en sa jeunesse ; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il nous le redonne. Madame la princesse de Conti mourut quelques heures après que j'eus fermé mon paquet ; c'est-à-dire, hier à quatre heures du matin, sans aucune connoissance, ni avoir jamais dit une seule parole de bon sens : elle appeloit quelquefois *Cécile*, une femme-de-chambre, et disoit : Mon Dieu ! On croyoit que son esprit alloit revenir, mais elle n'en disoit pas davantage. Elle expira en faisant un grand cri, et au milieu d'une convulsion qui lui fit imprimer ses doigts dans le bras d'une femme qui la tenoit. La désolation de sa chambre ne se peut représenter : M. le duc, MM. les princes de Conti, madame de Longueville, madame de Gamaches [2] pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gesvres avoit pris le parti des évanouissements ; madame de Brissac de crier les hauts cris, et de se jeter par la place : il fallut les chasser, parce qu'on ne savoit plus ce qu'on faisoit : ces deux personnages n'ont pas réussi : qui prouve trop ne prouve rien, dit je ne sais qui. Enfin la douleur est universelle. Le roi a paru touché, et a fait son panégyrique, en disant qu'elle étoit plus considérable par sa vertu que par la grandeur de sa fortune. Elle laisse par

[1] Madame de Sévigné avoit 46 ans.

[2] Marie-Antoniette de Loménie, femme de Nicolas Joachim Rouault, marquis de Gamaches.

son testament l'éducation de ses enfants à madame de Longueville : je disois qu'il n'y avoit que le diable qui gagnât à cette mort, et qu'il alloit reprendre ces deux petits princes ; mais, afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouisse, les voilà retombés en bonnes mains. M. le prince est tuteur, il y a vingt mille écus aux pauvres, autant à ses domestiques ; elle veut être enterrée à sa paroisse tout simplement, comme la moindre femme. Je ne sais si ce détail est à propos ; tant y a, ma bonne, le voilà ; vous voulez et vous souffrez que mes lettres soient longues, et voilà le hasard que vous courez. Je vis hier sur son lit cette sainte princesse ; elle étoit défigurée par le martyre qu'on lui avoit fait à la bouche : on lui avoit rompu deux dents, et brûlé la tête ; c'est-à-dire que si les pauvres patients ne mouroient point de l'apoplexie, ils seroient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire sur cette mort, cruelle pour toute autre, mais très-heureuse pour elle, qui ne l'a point sentie, et qui étoit toujours préparée. Brancas en est pénétré.

J'oubliai avant-hier de vous mander que j'avois rencontré Canaples à Notre-Dame, et qu'après mille amitiés pour M. de Grignan, il me dit que le maréchal de Villeroi l'avoit assuré que les lettres de M. de Grignan étoient admirées dans le conseil, qu'on les lisoit avec plaisir, et que le roi avoit dit qu'il n'en avoit jamais vu de mieux écrites : je lui promis de vous le mander. Cette dame que je ne vous nommai point dans ma dernière lettre, c'étoit madame de Louvois. A propos, M. de Louvois est entré et assis au conseil depuis quatre jours, en qualité de ministre. Le roi scellera demain avec six conseillers d'état et quatre maîtres des requêtes ; on ne sait combien cela durera : voilà une belle charge dont sa majesté s'acquittera très-bien. Il me vient des pensées folles sur le chancelier ; mais où puis-je les avoir prises, dans le chagrin où je suis depuis deux ou trois jours ? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce temps de votre départ de l'année passée, tout cela m'a tellement touché le cœur et l'esprit, que j'en avois sans cesse les larmes aux yeux malgré moi, car rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits et des châteaux en Espagne : vous êtes trop sage pour les aimer ; et moi je les aime. Il me semble que la vie ne m'est pas plus nécessaire ni plus chère que votre amitié. J'embrasse le politique Grignan. M. de La Rochefoucauld vous mande qu'il a une souris blanche qui est aussi belle que vous ; c'est la plus jolie bête du monde ; elle est dans une cage. Voilà madame de Coulanges qui veut que je vous dise et ceci, et cela, et de l'amitié, mais je ne suis pas à ses gages.

224.

A la même.

A Paris, mercredi 10 février 1672.

Enfin, ma chère fille, après bien des alarmes et de fausses apparences, nous avons perdu le pauvre chevalier ; je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort : elle arriva samedi 6 février, à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut ; jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces visibles : il n'eût point voulu accepter la vie, si on eût pu la lui redonner, tant il avoit de confiance en la miséricorde de Dieu ; et il se sentoit dans des dispositions qu'il n'eût pas voulu remettre au hasard. Il a été rudement saigné ; il voulut résister à la dernière, qui fut la onzième ; mais les médecins l'emportèrent ; il leur dit qu'il s'abandonnoit donc, et qu'ils le vouloient tuer par les formes. La mort de M. de Guise, qu'on a cru qui devoit être saigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu, dès Saint-Germain, de la faute de ce pauvre garçon ; il étoit incommodé d'un dévoiement au commencement de son service ; il prit du lait sans préparation pour le faire cesser : le dévoiement cessa en effet ; mais, au bout de huit jours, la fièvre le prit en venant à Paris, et la petite-vérole, avec une telle corruption, qu'on ne pouvoit durer dans sa chambre, et il rendoit des vers en quantité, qui venoient de son lait corrompu ; enfin la Providence avoit marqué la fin de sa vie dans les plus belles années de son âge. Voilà des détails bien tristes ; mais, quand on est touché, on ne cherche point, ce me semble, à s'épargner par l'ignorance de ce qui s'est passé.

Je ne devrois point mêler d'autres discours dans cette lettre; mais, quand vous aurez essuyé vos premières larmes, vous la pourrez reprendre, et vous y verrez ce que nous avons résolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier la lettre que vous aviez écrite par le courrier; c'est justement celle dont j'étois en peine; il n'y en a point eu de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Usez, mon oncle l'abbé y étoit aussi; nous avons fort discouru de toutes vos affaires; je suis plus satisfaite que jamais de la prudence et du bon esprit de ce prélat: vous n'avez qu'à lui envoyer vos pensées toutes crues; en deux heures de réflexion, il voit tout ce qu'il faut faire, ou ne pas faire. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçue de M. de Pomponne; il faut que je ménage une conversation entre M. d'Usez et lui: le nom de M. d'Usez est plein de mauvais air présentement, cela nous désespère; il n'ose aller à Saint-Germain; il ne peut parler à M. Colbert, cela nous coupe la gorge. Il ne croit pas qu'on doive aller brusquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parce que, si elle appartient aux députés, il ne faut pas mettre la raison de leur côté, et le tort du nôtre; car, en habiles gens, ils ne prendroient que ce petit endroit qu'ils feroient valoir, et cacheroient tout le reste. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons, et sont insupportables. C'est sur quoi la prudence de M. d'Usez vous est parfaitement nécessaire.

Le marquis de Villeroi a eu ordre de se retirer de la cour pour sa mauvaise conduite: voilà tout ce qu'a dit Sa Majesté. On tire plusieurs conséquences, on s'en prend à des gens; enfin, ce qui est sûr, c'est que Vardes en sera sensiblement aise; c'est à Lyon qu'il est exilé: cette demeure n'est pas odieuse pour lui, pourvu qu'elle ne soit pas longue. Je suis persuadée que vous êtes si touchée du pauvre chevalier, que je garde pour une autre fois mille bagatelles qui ne seroient pas de saison aujourd'hui.

Votre maxime est divine; M. de La Rochefoucauld en est jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite; l'arrangement des paroles en est heureux; mais pourquoi n'entendez-vous pas la sienne? Hélas! le moyen de vivre sans folie c'est-à-dire sans fantaisie? et un homme n'est-il pas fou, qui croit être sage, en ne s'amusant et ne se divertissant de rien? Vous reviendrez à notre opinion.

L'abbé a rendu tous les devoirs au pauvre chevalier; j'en aurois fait autant, mais on m'auroit lapidée: je me contentai d'aller pleurer, dès le jour même, avec M. d'Usez, qui étoit dans une autre maison. Adhémar n'est point encore arrivé.

Je suis en peine de vous savoir à Aix, à cause de la petite-vérole qui y étoit. Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où vous étiez à Lambesc toute seule, pendant que votre cœur se reposoit avec le pain et l'eau de la paresse: vous revoilà dans les ragoûts. Votre comparaison n'est nullement ridicule: elle feroit rire, si on rioit; mais on ne rit pas toujours. Hélas! ma chère enfant, il y a plus d'un an que je ne vous ai vue; je sens vivement cette absence; et vous, ma fille, n'y pensez-vous point quelquefois un petit moment?

M. DE COULANGES.

Je ne m'amuserai point, ma belle Comtesse, à vous faire un méchant compliment; mais je vous assurerai seulement que j'ai été très affligé de la mort de notre pauvre chevalier: je m'étois si bien trouvé de son commerce en Provence, et j'espérois m'en trouver si bien par-tout, que sa perte me touche sensiblement. Hélas! il vous souvient de notre mariage; qui eût cru qu'il eût été de si peu de durée? Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens, et pour tous nous autres gens plus avancés en âge; il ne faut point se fier à l'âge ni à la bonne santé; nous sommes tous mortels, et l'heure et le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, et vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect et la dernière tendresse.

Madame DE COULANGES.

Je suis très fâchée de la mort de M. le chevalier de Grignan, Madame; mais, sans vouloir ajouter à votre affliction la peine de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon que je vous assure ici que je suis très sensible à tout ce qui vous arrive, et que je me sais faire un fort grand plaisir d'espérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été.

J'irai certainement à Grignan, quand il m'en coûteroit de quitter le marquis de Villeroi à Lyon; comprenez mon procédé. Adieu, Madame; c'est une chose délicieuse que de demeurer avec madame de Sévigné.

---

225. *

A la même.

A Paris, vendredi 12 février 1672.

Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous, quand je songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu; c'étoit assez pour l'aimer beaucoup, et pour connoître encore plus toutes les bonnes qualités que Dieu avoit mises en lui. Il est vrai que jamais homme n'a été mieux né, et n'a eu des sentiments plus droits et plus souhaitables, avec une très belle physionomie, et une très grande tendresse pour vous; tout cela le rendoit infiniment aimable, et pour vous, et pour tout le monde. Je comprends bien aisément votre douleur, puisque je la sens en moi; cependant j'entreprends de vous amuser un quart d'heure, et par des choses où vous avez intérêt, et par le récit de ce qui se passe dans le monde.

J'ai eu une grande conversation avec M. Le Camus; il entre si parfaitement bien dans nos sentiments, qu'il me donne des conseils; il est piqué des conduites malhonnêtes; et, comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine à entrer dans nos vues, où la droiture et la sincérité sont en usage: c'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il arrive; cette mode revient toujours. On ne trompe guère long-temps le monde, et les fourbes sont enfin découverts; j'en suis persuadée. M. de Pomponne n'est pas moins opposé à ce qui lui est si contraire; et je vous puis assurer que, si j'étois aussi habile sur toutes choses que je le suis pour discourir là-dessus, il ne manqueroit rien à ma capacité. Dites-moi quelquefois quelque chose d'agréable pour M. Le Camus: ce sont des faveurs précieuses pour lui, et d'autant plus qu'il n'est obligé à aucune réponse.

Le marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon comme je vous l'ai mandé; le roi lui fit dire par le maréchal de Créqui qu'il s'éloignât: on croit que c'est pour quelques discours chez madame la comtesse (*de Soissons*); enfin,

On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste [1].

Le roi demanda à MONSIEUR, qui revenoit de Paris: Eh bien, mon frère, que dit-on à Paris? MONSIEUR lui répondit: On parle fort de ce pauvre marquis; et qu'en dit-on? On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux, dit le roi? Pour le chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR; mais, dit le roi, y songez-vous encore, à ce chevalier de Lorraine? vous en souciez-vous? aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit? En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je pusse recevoir en ma vie. Oh bien, dit le roi, je veux vous faire ce présent; il y a deux jours que le courrier est parti: il reviendra; je vous le redonne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi; je fais plus; car je le fais maréchal-de-camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du roi, lui embrasse long-temps les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le roi le relève et lui dit: Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères se doivent embrasser, et l'embrasse fraternellement. Tout ce detail est de très bon lieu, et rien n'est plus vrai: vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, et redoubler vos belles passions pour le service du roi votre maître. On dit que MADAME fera le voyage, et que plusieurs dames l'accompagneront. Les sentiments sont divers chez MONSIEUR: les uns ont le visage alongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du chevalier de Beuvron est infini. M. de Navailles revient aussi, et servira de lieutenant-général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le roi a dit au maréchal de Villeroi: Il falloit cette petite pénitence à votre fils, mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous assurer que tout ceci est vrai; c'est mon aversion que les faux détails, mais j'aime

[1] Vers de Corneille dans *Cinna*, scène V, acte IV. Madame de Sévigné y a déjà fait allusion dans la lettre du 24 avril 1671.

les vrais : si vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue ; car en voici d'infinis.

La Marans étoit l'autre jour seule en mante chez madame de Longueville ; on siffloit dessus. Langlade vous mande que l'autre jour, en vue de vous plaire, il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disoit, et qu'il vous eût bien souhaitée derrière la porte : plût à Dieu que vous y eussiez été ! Madame de Brissac étoit inconsolable chez madame de Longueville; mais par malheur le comte de Guiche se mit à causer avec elle, et elle oublia son rôle, aussi bien que celui du désespoir, le jour de la mort[1] ; car il falloit en un certain endroit qu'elle eût perdu connoissance ; elle l'oublia et reconnut fort bien des gens qui entroient.

Adieu, ma très chère, ma très aimable ; ne trouvez-vous pas qu'il y a bien long-temps que nous sommes séparées ? Je suis frappée de cette douleur, d'une manière tellement importune, qu'elle me seroit insupportable, si je n'aimois à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y soient attachées.

226.

A la même.

A Paris, mercredi 17 février 1672.

Monsieur de Coulanges et moi nous avons donné un très bon dîner à M. le président de Boue[2] ; M. et madame de Valavoire, M. d'Usez et Adhémar en étoient ; mais écoutez le malheur : le président, après nous avoir promis, vint s'excuser ; il avoit une affaire à Saint-Germain ; nous pensâmes nous pendre ; enfin il fallut prendre courage : madame de Valavoire amena la Buzanval[3] ; mais le président étoit le véritable objet de nos désirs. Ce dîner étoit bon, délicat, magnifique ; enfin, tel qu'il étoit il est irréparable : le Bouc reviendra peut-être, mais le dîner ne reviendra pas. Adhémar étoit pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de son pauvre frère : j'avois le cœur bien serré en l'embrassant. Il alla coucher à Saint-Germain, et m'a promis de me voir à son retour, et que nous parlerions de vous : j'espère cette conversation.

Vous me dites que je pleure, et que je suis la maîtresse : il est vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois ; mais ne croyez pas que je sois tout-à-fait la maîtresse de partir, quand je le voudrai ; je voudrois que ce fût demain, par exemple ; et mon fils a présentement des besoins de moi très-pressants. J'ai d'autres affaires pour moi ; enfin il me faut jusqu'à Pâques : ainsi, mon enfant, on est la maîtresse et l'on ne l'est point ; et l'on pleure.

J'ai vu tantôt notre cardinal (*de Retz*) : il ne peut se consoler de ne vous avoir pas trouvée ici ; il vous en écrit ; il m'a paru touché de bonne foi d'être à Paris, sans avoir le plaisir de vous voir et de causer avec sa chère nièce ; vous lui faites souhaiter la mort du pape. Vous verrez le chevalier de Lorraine plus tôt que nous. M. de Boufflers[1], gendre de madame du Plessis, est mort en passant d'une chambre à l'autre, sans autre forme de procès : j'ai vu tantôt sa petite veuve, qui, je crois, se consolera. M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte[2].

Je ne suis point sans inquiétude de vous savoir à Aix, avec tant d'air de petite-vérole ; évitez au moins les lieux publics, et les presses : c'est un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint comme l'avoit mademoiselle de Villeroi, un blanc et un rouge séparés, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de visage et un menton à peindre ; sa lèvre se rabaisse tous les jours : du reste elle est faite au tour ; elle ne crie jamais ; elle est douce et caressante ; elle appelle ; elle dit cinq ou six mots ; elle est vive ; enfin elle est aimable, et je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénégaud m'a extrêmement priée de vous faire des compliments

[1] De madame la princesse de Conti.

[2] Joseph de Seguiran de Boue, premier président de la chambre des comptes d'Aix.

[3] Angélique Amat, femme d'André Choart de Buzanval.

[1] François, comte de Boufflers, frère aîné du maréchal, mort au château de Boufflers, le 14 février 1672; il avoit épousé, l'année précédente, Elisabeth-Angélique du Plessis-Guénégaud.

[2] Il étoit de la société de mademoiselle de Scudéri. Il s'évanouit dans une chambre où il avoit été renfermé par mégarde, et mourut sans avoir de secours.

sur la mort du chevalier, et à M. le coadjuteur d'Arles : tenez-la quitte de ce côté-là.

Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert; il vous en rendra compte. L'autre jour on parloit devant le roi, de Languedoc, et puis de Provence, et puis enfin de M. de Grignan; on en dit beaucoup de bien : M. de Janson en dit aussi; et puis il parla de sa paresse naturelle; là-dessus le marquis de Charost[1] le releva de sentinelle d'un très-bon ton, et lui dit : « Monsieur, M. de Grignan n'est point paresseux » quand il est question du service du roi, et per- » sonne ne peut jamais mieux faire qu'il a fait » dans cette dernière assemblée; j'en suis fort bien » instruit. » Voilà de ces gens que je trouve toujours qu'il faut aimer et instruire. Tout le monde fut de son avis.

Je parlerai de l'*Adone* au bon homme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos compliments; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frère m'écrit souvent, et moi à lui : je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuiera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absynthe. Ma chère enfant, je suis tout à vous.

M. de Coulanges.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins; nous serons à Pâques à Lyon. Nous y allons, madame de Coulanges et moi, pour le mariage de mademoiselle du Gué[2], qui, sans aller chercher plus loin, épouse de M. de Bagnols que vous connoissez, son cousin issu de germain: pour la naissance, ils n'ont rien à se reprocher, et pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres de rente par-devers lui; n'est-ce pas là une très-bonne affaire? J'espère que nous ferons les honneurs de Lyon à madame votre mère, quand elle y passera. Adieu, madame la Comtesse, je vous aime toujours avec la même passion. M. d'Adhémar m'a dit qu'il avoit apporté le portrait de M. de Grignan, mais je ne l'ai pas encore vu.

[1] Le marquis de Charost étoit gendre de M. Fouquet.

[2] Sœur de madame de Coulanges.

227.

A la même

A Paris, vendredi 19 février 1672.

Je m'en vais dimanche à Saint-Germain avec madame de Coulanges, pour discourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette conversation nécessaire : je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais son petit ministre. Adhémar a fait des miracles de son côté; M. d'Usez du sien : enfin il me semble que nous ne seront point surpris, et que nous avons assez bien pris nos précautions. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges? Il est beau et très-ressemblant; celui-ci de Le Fèvre est un misérable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aie un pareil, et un autre de vous; il n'y a point de dépense qui me soit si agréable; mais prenez garde, ma chère enfant, de n'être point changée. Enfin madame de Guerchi n'est morte que pour avoir le corps usé à force d'accoucher. J'honore bien les maris qui se défont de leurs femmes sous prétexte d'en être amoureux.

Nous avons fort causé, Guitaud et moi, de notre ami (*d'Hacqueville*), qui est si sage, et qu'il craint tant. Il n'ose vous mander un accident qu'on croit qui lui est arrivé, c'est d'être passionnément amoureux de la borgnesse, fille du maréchal (*de Gramont*); c'est amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend comme d'un meurtre; mais ses actions le trahissent; il sent le ridicule d'être amoureux d'une personne ridicule; il est honteux, embarrassé; mais ce bel œil l'a charmé.

Cet œil charmant qui n'eut jamais
Son pareil en divins attraits.

Voilà ce que Guitaud n'osoit écrire; je vous confie ce secret, et je vous conjure de le garder très fidèlement; mais le moyen de ne point faire admirer en cette occasion la puissance de l'orviétan? J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes, M. d'Usez; je suis en Provence. J'ai causé avec Adhémar : il m'assure que vous m'aimez : c'est tout ce qu'il y a pour moi d'a-

gréable dans le monde : j'admire votre humeur, votre courage, votre raison, votre conduite, je lui ai dit,

De grace, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez.

Nous ne finissons point sur votre chapitre. Votre amie, madame de Vaudemont, sera bientôt heureuse; je le sais du même endroit qu'Adhémar : c'est encore un secret; mais il y a des gens obligeants qui avancent le plaisir de savoir les secrets deux jours plus tôt, et c'est tout; il y en a d'autres dont la sécheresse fait mourir. Que peut faire une amitié sous cet amas d'épines ? Où en sont les douceurs ? Elle est écrasée, elle est étouffée. Nous eussions fait hier un livre là-dessus, Guitaud et moi, et je renouvelai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié sous un visage si déguisé. Adieu, ma très aimable, je m'en vais souper chez M. de La Rochefoucauld; c'est ce qui fait que ma lettre est si courte.

228.

A la même.

A Paris, mercredi 24 février 1672.

J'ai reçu tout à-la-fois vos deux lettres. Je n'ai pu voir votre douleur sans renouveler la mienne; je vous trouve véritablement affligée, et c'est avec tant de raison qu'il n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai senti tout ce que vous sentez, et je n'avois point attendu la mort de ce pauvre chevalier, pour en dire tous les biens qui se trouvaient en lui. Je vous plains de l'avoir vu cette automne; c'est une circonstance à votre douleur. M. d'Usez vous mandera ce que le roi lui a dit là-dessus, à quoi toute la famille doit prendre part. On l'a fort regetté dans ce pays-là, et la reine m'en parla avec bonté; mais tout cela ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aimez si chèrement toute la famille de M. de Grignan, que je vous crois aussi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec plusieurs Provençaux chez M. de Valavoire : le mari et la femme sont les meilleures gens du monde; je vous plains de n'avoir point la femme, vous n'avez rien de si bon; elle est raisonnable et naturelle; elle me plaît fort. Nous avions messieurs de Bouc, d'Oppède[1], de Gordes, de Soliers[2], madame de Buzanval, M. d'Usez, M. et madame de Coulanges : votre santé a été célébrée au plus beau repas que j'aie jamais vu, nous avons été bien heureux de commencer. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le duc d'Étrées, il en a écrit des merveilles à ses enfants. Madame de Rochefort n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ses cousines sans lui dire un mot : pour moi, je vous conseille de lui écrire, et de tâcher de l'apaiser à quelque prix que ce soit. Ce que vous me mandez de votre séjour infini me brise le cœur : ma raison n'est pas si forte que la vôtre, et je me perds dans les réflexions que cela me fait faire : il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ses compliments, et à M. de Grignan, et au coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre souvenir avec enthousiasme; il dit que l'*Adone* est délicieux en certains endroits, mais d'une longueur assommante : le chant de la comédie est admirable; il y a aussi un petit rossignol qui s'égosille pour surmonter un homme qui joue du luth. Il se vient percher sur sa tête, et enfin il meurt; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture est charmante. M. et madame de Coulanges vous disent mille amitiés; ils sont occupés de leur mariage; ils s'en vont à Pâques; ils me recevront à Lyon, et moi je les recevrai à Grignan. Ma tante[3] est toujours très-mal; elle vous remercie de vos bontés, et l'abbé vous est toujours dévoué.

229.

A la même.

A Paris, vendredi au soir 26 février 1672.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de La Valette; tout m'est cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Pélisson pour rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le maître

[1] Jean-Baptiste de Forbin-Maynier, marquis d'Oppède, qui fut ambassadeur en Portugal.

[2] Jean de Forbin de Soliers, colonel du régiment de Provence, beau-frère de mesdames de Valavoire et de Buzanval.

[3] Madame de La Trousse.

des requêtes ; je ne le puis croire, si je ne le vois.

Cette pauvre MADAME [1] est toujours à l'agonie ; c'est une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est en émotion dans Paris : le courrier d'Espagne est revenu ; il dit que non-seulement la reine d'Espagne se tient au traité des Pyrénées, qui est de ne point accabler ses alliés, mais qu'elle défendra les Hollandois de toute sa puissance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée ; et pourquoi ? C'est bien proprement *les petits soufflets* : vous en souvient-il ? Nous allons attaquer la Flandre ; les Hollandois se joindront aux Espagnols ; Dieu nous garde des Suédois, des Anglois, des Allemands ; je suis assommée de cette nouvelle. Je voudrois bien que quelque Ange voulût descendre du ciel pour calmer tous les esprits, et faire la paix.

Notre cardinal (*de Retz*) est toujours malade ; je lui rends de grands soins : il vous aime toujours ; il compte que vous l'aimez aussi. L'affaire de madame de Courcelles [2] réjouit fort le parterre ; les charges de la Tournelle sont enchéries depuis qu'elle doit être sur la sellette ; elle est plus belle que jamais ; elle boit, et mange, et rit, et ne se plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à la conciergerie.

Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour ; mais M. le comte de Guiche ni M. de Longueville n'en sont point, ce me semble : enfin je vous en instruirai. M. de Boufflers a tué un homme, après sa mort ; il étoit dans sa bière et en carrosse, on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé étoit avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé [3]. Hier un homme versa en revenant de Saint-Germain ; il se creva le cœur, et mourut dans le carrosse.

Madame Scarron, qui soupe ici tous les soirs, et dont la compagnie est délicieuse, s'amuse et se joue avec votre fille ; elle la trouve jolie, et point du tout laide. Cette petite appeloit hier l'abbé Têtu *son papa* : il s'en défendit par de très-bonnes raisons, et nous le crûmes. Je vous embrasse, ma très-aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu, qu'il me semble que je n'ai rien à dire aujourd'hui ; je vous assure pourtant que je ne demeurerois pas court, si je voulois vous dire tous les sentiments que j'ai pour vous.

230.

A la même.

A Livry, mardi 1er mars 1672.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de mardi gras ; je l'achèverai demain. Si vous êtes à Sainte-Marie, je suis chez notre abbé, qui a depuis deux jours un petit dérèglement qui lui donne de l'émotion ; je n'en suis pas encore en peine ; mais j'aimerois mieux qu'il se portât tout-à-fait bien. Madame de Coulanges et madame Scarron me vouloient mener à Vincennes ; M. de La Rochefoucauld vouloit que j'allasse chez lui entendre lire une comédie de Molière ; mais, en vérité, j'ai tout refusé avec plaisir, et me voilà à mon devoir avec la joie et la tristesse de vous écrire : il y a long-temps vraiment que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laisser échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre chevalier ; vous la voulez sentir à longs traits, sans en rien rabattre, sans aucune distraction : cette application à faire valoir et à vouloir sentir toute votre tristesse me paroît d'une personne qui n'est pas si embarrassée qu'une autre d'avoir des occasions de s'affliger ; j'en prends à témoin votre cœur.

Voilà donc votre carnaval échappé de la fureur des réjouissances publiques ; sauvez-vous aussi de l'air de la petite-vérole : je crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici madame de La Troche : il est vrai qu'elle sait arriver à Paris : son séjour de l'année passée fut bien abymé à mon

[1] Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans, morte le 3 avril suivant.

[2] Une des plus belles femmes de son temps. Elle se nommoit Marie Sidonia de Lénoncourt ; son père étoit Joachim de Lénoncourt, marquis de Marolles, gouverneur de Thionville et lieutenant-général des armées du roi ; et sa mère Isabelle-Claire-Eugénie de Cromberg, d'une illustre maison d'Allemagne. Elle étoit femme de Charles de Champlais, marquis de Courcelles. Sa vie a été imprimée en 1808, avec les lettres qu'elle a écrites à François Brulart du Boulay, son amant. Elles sont très-spirituelles.

[3] Cette aventure donna lieu à la fable de La Fontaine, qui a pour titre : *le Curé et le mort*.

égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce temps, ma chère enfant, vous êtes arrivée partout, comme vous dites; mais point du tout à Paris. Vos réflexions sur l'espérance sont divines : si Bourdelot les avoit faites, tout l'univers les sauroit : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* est tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime ces choses-là. Vous dites tout sur l'espérance, et je suis si fort de votre avis, que je ne sais si je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déjà comme le temps galopera; je connois ses manières; mais ensuite de cette belle réflexion, mon cœur décide comme le vôtre, et je ne souhaite rien tant que de partir : je veux même espérer qu'il peut arriver de telles choses, que je vous ramènerai avec moi : c'est là-dessus qu'il est difficile de parler de si loin : du moins, ma fille, il ne tiendra pas à une maison, ni à des meubles. Je ne songe qu'à vous; les pas que je fais pour vous sont les premiers; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donné vos lettres au faubourg, elles sont bien faites : on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable : on l'a pensée quelquefois; mais vous l'avez habillée pour paroître devant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez trouvé dans la maxime qui ressemble à la chanson; pour moi, je suis de votre avis : je saurai s'ils ont eu un autre dessein que de vouloir louer les fantaisies, c'est-à-dire les passions : si cela est, l'exacte philosophie s'en offense; si cela n'est pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

Je soupai hier chez Gourville avec les La Rochefoucauld, les Plessis, les La Fayette, les Tournai : nous attendions le grand Pomponne; mais le service de ce cher maître que vous honorez tant l'empêcha de se retrouver avec la fleur de ses amis : il a bien des affaires, à cause des dépêches qu'il faut écrire partout, et à cause de la guerre.

L'archevêque de Toulouse [1] a été fait cardinal à Rome; et la nouvelle en est venue ici dans le temps qu'on attendoit celle de M. de Laon [2] : c'est une grande douleur pour tous ses amis. On tient que M. de Laon s'est sacrifié pour le service du roi, et qu'afin de ne point trahir les intérêts de la France, il n'a point ménagé le cardinal Altieri, qui lui a fait ce tour. On espère que son sang pourra revenir; mais cela peut être long, et c'est toujours ici un dégoût.

Benserade a dit plaisamment, à mon gré, que le retour du chevalier de Lorraine réjouissoit ses amis, et affligeoit ses créatures; car il n'y en a point qui lui ait gardé fidélité.

J'ai su, sans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore qu'à nous d'avoir la paix. La reine d'Espagne n'a point précisément répondu comme on le disoit : elle a dit simplement qu'elle se tenoit au traité de paix, qui permet d'assister ses alliés. Nous avons pris la même liberté pour le Portugal; elle promet même présentement de ne point assister les Hollandois : elle ne le veut pas signer; voilà le procès. Si on s'opiniâtre à vouloir qu'elle signe, tout est perdu; sinon, la paix sera bientôt faite, quand nous n'aurons pas l'Espagne contre nous : le temps nous en apprendra davantage. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je crains bien qu'aimant la solitude comme vous faites, vous ne vous creusiez les yeux et l'esprit à force de rêver.

231.

De madame LA PRINCESSE PALATINE, *sur l'Espérance.*

« A quoi pensez-vous, ennemis déclarés du plus » grand bien de la vie, et des plus doux plaisirs » du cœur? Quel démon vous inspire d'employer » des esprits aussi délicats que les vôtres pour soutenir un si méchant parti? Haïssez-vous assez » l'espérance pour renoncer même à celle de la » louange et de l'estime du public? De quelle secte » pouvez-vous être, ou de quelle religion êtes-vous, » de parler si hardiment contre l'opinion des sages » et contre la loi de Dieu? Que vous a-t-elle fait, » cette espérance aimable, pour la bannir ainsi de » la société humaine et du commerce des honnêtes » gens? Qu'a-t-elle de commun avec les passions » déréglées et les desirs ridicules des visionnaires?

[1] Pierre de Bonzi, mort archevêque de Narbonne, à l'âge de 73 ans, le 11 juillet 1703.

[2] César d'Estrées, évêque de Laon, fut déclaré cardinal peu de temps après : il l'étoit *in petto* depuis le mois d'août 1671.

» Pourquoi ne séparez-vous pas les prétentions légitimes d'avec les chimériques souhaits ? Ne » sauroit-on espérer avec un esprit tranquille » ce qu'on désire avec raison ? Quelle humeur » maligne vous fait prendre un parti si proche de » celui du désespoir ? Ce monstre abominable, ce » partage des lâches et des damnés, pourroit-il séduire assez vos esprits pour vous rendre protecteurs d'une si terrible opinion ? Ne voyez-vous » pas qu'en voulant combattre les vices, vous querellez les vertus, dont l'espérance sans doute est » la plus noble et la plus utile ? Que peut-on faire » sans espoir ? Y a-t-il quelque action dans la vie » qui s'en puisse passer ? Et vous-même, en la condamnant, n'avez-vous pas eu quelque espérance » de nous persuader de n'en avoir plus, et d'attirer » nos louanges par la beauté de vos lettres et la » nouveauté de vos raisonnements ? Que si vous » n'avez pas réussi, la faute en est à la cause que » vous soutenez, et non pas à votre espoir. L'espérance en elle-même n'a rien que d'aimable et de » bon ; elle élève le cœur des honnêtes gens, elle » fortifie les foibles, et ne peut nuire qu'aux impertinents et aux ridicules, qui ne s'en servent » jamais qu'en se trompant eux-mêmes dans la vanité de leurs desseins. L'espérance est enfin le » dernier bien des misérables. Que vous a-t-elle » donc fait pour la traiter si mal ? ou plutôt, que vous » a fait le genre humain pour le priver d'un bien » que les tyrans et la mauvaise fortune n'ont jamais » pu ôter aux plus malheureux ? L'espérance a toujours préparé les chemins de la gloire ; et tous les » héros, dont on en trouve encore quelques-uns » aujourd'hui, n'ont peut-être jamais vu leurs victoires aller plus loin que leur espoir. Il est permis de mesurer son espérance à son courage ; il » est beau de la soutenir malgré les difficultés ; » mais il n'est pas moins glorieux d'en souffrir la » ruine entière avec le même cœur qui avoit osé la » concevoir. Laissez-nous donc espérer, puisqu'aussi » bien ne sauriez-vous nous en empêcher. Instruisez-nous, si vous voulez, à régler nos souhaits ; » apprenez-nous à choisir nos desirs ; mais permettez-nous de nous consoler de nos mauvais succès » par la satisfaction d'avoir eu des espérances bien » fondées ; et songez que souvent la perte d'un bien » long-temps attendu n'est la douleur que d'un » jour, au lieu que la joie de l'avoir espéré a fait le » bonheur de plusieurs années, et la douceur de » mille agréables moments. Ne parlez donc plus » contre cette espérance si aimable et si chère. » Qu'elle soit sèche ou non, le mérite en est égal ; » et, quoi que vous en puissiez dire, une espérance » maigre vaudra toujours mieux qu'un gras désespoir. Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illustres maigreurs de France n'a » rien fait contre sa réputation ; et le désespoir, tout » gros et tout gras qu'on nous le représente, n'a » fait nulle impression sur mon cœur. Je ne sais » si Judas étoit maigre ou replet. L'écriture, qui » parle de son désespoir, ne dit rien de son embonpoint. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il se » pendit faute d'un peu d'espérance. Cet exemple » n'est pas beau. Ainsi, malgré tous vos raisonnements, j'espérerai toute ma vie, et ne me pendrai jamais. »

252.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 4 mars 1672.

Vous dites donc, ma fille, que vous ne sauriez haïr vivement si long-temps ; c'est fort bien fait : je suis assez comme vous ; mais devinez ce que je fais fort bien en récompense, c'est d'aimer vivement qui vous savez, sans que l'absence puisse rien diminuer de ma tendresse. Vous m'apparoissez dans une négligence qui m'afflige : il est vrai que vous ne demandez que des prétextes ; c'est votre goût naturel ; mais moi, qui vous ai toujours grondée là-dessus, je vous gronde encore. De vous et de madame du Frênoi, on en pétriroit une personne dans le juste milieu : vous êtes aux deux extrémités, et assurément la vôtre est moins insupportable, mais c'est toujours une extrémité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire ; je ne la contrains point : je suis bien heureuse que de tels fagotages vous plaisent ; il y a des gens qui ne s'en accommoderoient pas ; je vous prie cependant de ne point les regretter, quand je serai avec vous : me voilà jalouse de mes lettres.

Le dîner de M. de Valavoire effaça entièrement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême délicatesse, qui a surpassé celle de

tous *les coteaux*[1]. Hé ! ma fille, comme vous voilà faite ! Madame de La Fayette vous grondera comme un chien; coiffez-vous demain pour l'amour de moi : l'excès de la négligence étouffe la beauté; vous poussez votre tristesse au-delà de toutes les mesures. J'ai fait tous vos compliments; ceux que l'on vous fait surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville[2] étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux page. La Gouville discouroit et parloit de son étoile; enfin que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : « Mais, Madame, pensez-vous avoir une » étoile à vous toute seule ? Je n'entends que des » gens qui parlent de leur étoile; il semble qu'ils » ne disent rien : savez-vous bien qu'il n'y en a que » mille vingt-deux? voyez s'il peut y en avoir pour » tout le monde. » Il dit cela si plaisamment et si sérieusement, que l'affliction en fut déconcertée. C'est d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à madame de Vaudemont : je ne le vois quasi plus en vérité; les gros poissons mangent les petits. Adieu, ma très chère et très aimable; je vous prépare *Bajazet* et *les contes* de La Fontaine pour vous divertir. M. de La Rochefoucauld entend sa maxime dans le sens relâché, que votre philosophie condamne : Epictète[3] n'auroit pas été de son avis.

---

233. *

A la même.

A Paris, mercredi au soir 9 mars 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille; je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, tout aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse : c'est un style juste et court qui chemine et qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus souvent, sans que je crains d'être fade; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire : madame de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur cette lettre, qui la rend d'un goût non pareil.

Il y avoit long-temps que vous étiez abymée : j'en étois toute triste; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie, et que vous n'eussiez point perdu tant d'argent. Un malheur continuel pique et offense; on hait d'être houspillé par la fortune; cet avantage que les autres ont sur nous blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance. Nicole[1] dit si bien cela; enfin j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait; si elle n'étoit que borgne, vous ne seriez point si malheureuse.

Vous me demandez les symptômes de cet amour: c'est premièrement une négative vive et prévenante; c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul; c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux; vraiment il faudroit être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme ! voilà une bonne pratique pour moi; cela me conviendroit fort; j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras. Et à cela on répond intérieurement : et oui, tout cela est vrai; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous dites vos réflexions; elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous êtes tout plein de raison, mais l'amour est plus fort que toutes les raisons : vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, et vous êtes amoureux. Si vous conduisez à cette extrémité M. de Vence[2], je vous prie, ma fille, que j'en sois la confidente; en attendant, vous ne sauriez

[1] L'*ordre des côteaux* étoit une société de gourmets qui se disputoient sur la prééminence des vins de Champagne. Il paroît, d'après Saint-Evremond, que ce seroit un bon mot de M. de Lavardin, évêque du Mans, qui tenoit une table fort recherchée, qui auroit été l'origine de cette plaisanterie.

[2] Lucie de Cottentin de Tourville, femme de Michel d'Argouges, marquis de Gouville.

[3] Philosophe stoïcien.

[1] Auteur des *Essais de morale*.

[2] Antoine Godeau, évêque de Vence, mort le 21 avril 1672.

avoir un plus agréable commerce : c'est un prélat d'un esprit et d'un mérite distingué ; c'est le plus bel esprit de son temps : vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose ; il excelle en tout ; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette dame qui aimoit à faire tourner la tête à des moines : ce seroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite et si bien organisée : c'est un trésor que vous avez en Provence, profitez-en ; du reste, sauve qui peut.

Je vous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre portrait : si vous êtes belle, faites-vous peindre, mais gardez-moi cet aimable présent pour quand j'arriverai : je serois fâchée de le laisser ici, suivez mon conseil, et recevez en attendant un présent passant tous les présents passés et présents, car ce n'est pas trop dire : c'est un tour de perle de douze mille écus ; cela est un peu fort, mais il ne l'est pas plus que ma bonne volonté : enfin, regardez-le, pesez-le, voyez comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis : c'est le plus beau que j'aie jamais vu ; on l'a admiré ici. Si vous l'approuvez, qu'il ne vous tienne point au cou, il sera suivi de quelques autres ; car, pour moi, je ne suis point libérale à demi : sérieusement, il est beau, et vient de l'ambassadeur de Venise, notre défunt voisin. Voilà aussi des pincettes pour cette barbe incomparable ; ce sont les plus parfaites de Paris. Voilà aussi un livre que mon oncle de Sévigné[1] m'a priée de vous envoyer ; je m'imagine que ce n'est pas un roman : je ne lui laisserai pas le soin de vous envoyer les Contes de La Fontaine, qui sont... vous en jugerez.

Vous êtes une jolie femme de n'être point grosse ; mais vous avez des pensées là-dessus qui me font trembler : votre beauté vous jette dans des extrémités, parce qu'elle vous est inutile ; vous trouverez qu'il vaut autant être grosse ; c'est un amusement ; voilà une belle raison : songez donc, ma fille, que c'est détruire entièrement votre santé et votre vie.

Nous tâcherons d'amuser notre bon cardinal[1] : Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin*[2], qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poëtique*[3] : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre cardinal ; il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serois très-fâchée d'être consolée ; je ne me pique ni de fermeté ni de philosophie ; mon cœur me mène et me conduit. On disoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'étoit la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette règle ; elle me donneroit trop de vanité, si je n'avois mille autres sujets de me remettre à ma place.

Adhémar m'aime assez, mais il hait trop l'évêque, et vous le haïssez trop aussi : l'oisiveté vous jette dans cet amusement ; vous n'auriez pas tant de loisir si vous étiez ici. M. d'Usez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, sans craindre que rien ne sorte de ses mains, que dans le juste point de la perfection. Il y a, dans tout ce qui vient de vous autres, un petit brin d'impétuosité, qui est la vraie marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan*[4]. On vous mandera le dénouement que M. d'Usez fera à toute cette comédie ; j'irai me faire nommer à la porte de l'évêque, dont je vois tous les jours le nom à la mienne. Ne craignez pas, pour cela, que nous trahissions vos intérêts. Il y a plusieurs prélats qui se tourmentent de cette paix ; elle ne sera faite qu'à de bonnes enseignes. Si vous voulez faire plaisir à l'évêque, perdez bien de l'argent, mettez-vous dans une grande presse, c'est là qu'il vous attend.

[1] Renaud de Sévigné s'étoit retiré à Port-Royal-des-Champs, où il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 19 mars 1676. (*Voyez le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, page 117, édition d'Amsterdam.)

[1] Le cardinal de Retz.

[2] C'est-à-dire, les *Femmes savantes*.

[3] Ces deux ouvrages n'étoient point encore parvenus au point de perfection où ils parurent depuis, en 1674, pour la première fois.

[4] Le Bassan faisoit entrer son chien dans la composition de presque tous ses tableaux.

Voici une nouvelle ; écoutez-moi : le roi a fait entendre à messieurs de Charost qu'il vouloit leur donner des lettres de duc et pair, c'est-à-dire qu'ils auront tous deux, dès à présent, les honneurs du Louvre, et une assurance d'être passés au parlement la première fois qu'on en passera. On donne au fils la lieutenance-générale de la Picardie, qui n'avoit pas été remplie depuis très-long-temps, avec vingt-mille francs d'appointements, et deux cent mille francs de M. de Duras, pour la charge de capitaine des gardes-du-corps, que MM. de Charost lui cèdent. Raisonnez là-dessus, et voyez si M. de Duras ne vous paroît pas plus heureux que M. de Charost. Cette place est d'une telle beauté, par la confiance qu'elle marque et par l'honneur d'être proche de Sa Majesté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras, pendant son quartier, suivra le roi à l'armée, et commandera à toute la maison de Sa Majesté. Il n'y a point de dignité qui console de cette perte; cependant on entre dans le sentiment du maître, et l'on trouve que messieurs de Charost doivent être contents. Que notre ami Noailles prenne garde à lui, on dit qu'il lui en pend autant à l'œil, car il n'a qu'un œil aussi bien que les autres.

On parle toujours de la guerre : vous pouvez penser combien j'en suis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs; mais, pour cette campagne, ils sont trompés. Toute mon espérance, c'est que la cavalerie ne sera pas exposée aux sièges que l'on fera chez les Hollandois ; il faut vivre pour voir démêler toute cette fusée. J'ai vu le marquis de Vence ; je le trouvai si jeune, que je lui demandai comment se portoit madame sa mère; M. de Coulanges me redressa : le cardinal de Retz interrompit notre conversation, mais ce ne fut que pour parler de vous. Je souhaite toujours Adhémar, pour me redire encore mille fois que vous m'aimez : vous m'assurez que c'est avec une tendresse digne de la mienne; si je ne suis contente de cette ressemblance, je suis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir votre lettre du jour des Cendres : en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louanges et par vos remerciements : c'est me faire souvenir de ce que je voudrois faire pour vous, et j'en soupire, parce que je ne me contente pas moi-même ; et plût à Dieu que vous fussiez si pressée de mes bienfaits, que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude ! Nous avons souvent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement, quand on ne sait plus où donner de la tête; mais je ne suis pas assez heureuse pour vous réduire à cette extrémité : votre reconnoissance suffit et au-delà. Que vous êtes aimable ! et que vous me dites plaisamment tout ce qui peut se dire là-dessus ! Au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan : c'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de sérieux voyages : vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours ; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point ; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte ; il faut dire comme Tartufe : *C'est un excès de zèle.* A propos de comédie, voilà *Bajazet* : si je pouvois vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la pièce bonne ; mais sans elle, elle perd la moitié de son prix. Je suis folle de Corneille ; il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on reverra

La main qui crayonna
La mort du graud Pompée et l'ame de Cinna.

Il faut que tout cède à son génie. Voilà cette petite fable de La Fontaine, sur l'aventure du curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort [1] : cet événement est bizarre ; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *pot au lait* [2].

[1] *Voyez* la fable XI du livre VII. Il est singulier que ni Chamfort, dans son Commentaire des Fables de La Fontaine, ni M. l'abbé Guillon, dans ses savantes recherches sur les sources où La Fontaine a puisé, ni M. Solvet dans les *Etudes sur La Fontaine*, publiées en 1812, n'aient pas indiqué l'origine de cette fable. M. de Boufflers étoit mort le 14 février; le pauvre curé avoit été tué quelques jours après ; le 26, madame de Sévigné racontoit cet événement à sa fille, et le 9 mars, la fable de La Fontaine circuloit. Notre fabuliste avoit trouvé le sujet à son gré, et il l'avoit raconté à sa manière dans ce joli conte qu'il a placé au milieu de ses apologues.

[2] Autre fable de La Fontaine dont la moralité est la même que celle du *Curé et du Mort.* (*Voyez* la fable X du livre VII.)

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant; la guerre me déplaît fort, pour lui premièrement, et puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont est à Anvers, nullement disposée à revenir; son mari est contre nous. Madame de Courcelles sera bientôt sur la sellette; je ne sais si elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux[1]; mais jusqu'ici il a été aussi rude à la Tournelle que dans sa réponse. Ma fille, j'écris sans mesure, encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on est aise d'avoir écrit; et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de La Rochefoucauld, de notre cardinal, de Barillon, et surtout de madame Scarron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie; vous êtes bien selon son goût. Pour M. et madame de Coulanges, M. l'abbé, ma tante, ma cousine, La Mousse, c'est un cri général pour me prier de parler d'eux; mais je ne suis pas toujours en humeur de faire des litanies; j'en oublie encore : en voilà pour longtemps. Le pauvre Ripert est toujours au lit : il me vient des pensées sur son mal; que diantre a-t-il ? J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de son frère. Adieu, ma chère enfant, j'embrasse votre comte; je l'aime encore mieux dans son appartement que dans le vôtre. Hélas! quelle joie de vous voir belle taille, en santé, en état d'aller, de trotter comme une autre. Donnez-moi le plaisir de vous revoir ainsi.

234.

A la même.

A Paris, vendredi 11 mars 1672.

J'ai entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus petite lettre du monde, nous verrons. Ce qui rend celles du mercredi un peu infinies, c'est que je reçois le lundi une de vos lettres; j'y fais un commencement de réponse à la chaude : le mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre, et je vous mande ce que j'en sais : le mercredi, je reçois encore une lettre de vous; j'y fais réponse, et je finis par là : vous voyez bien que cela compose un volume; quelquefois même il arrive une singulière chose, c'est qu'oubliant ce que je vous ai mandé au commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fin, parce que je ne relis ma lettre qu'après qu'elle est faite; et quand je m'aperçois de ces répétitions, je fais une grimace épouvantable, mais il n'en est autre chose, car il est tard; je ne sais point raccommoder, et je fais mon paquet. Je vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excusiez cette radoterie. Mademoiselle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde; j'en ai surtout remarqué une paire qui me paroît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il combien cette folie vous fit rire un soir ? Au reste, ma fille, ne vous avisez point de me remercier pour toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne; songez au principe qui me fait agir : on ne remercie point d'être aimée passionnément; votre cœur vous apprendra d'autres sortes de reconnoissances. J'ai vu le chevalier et l'abbé de Valbelle : je suis Provençale, je l'avoue; les Bretons en sont jaloux. Adieu, ma très-aimable; il me semble que vous savez combien je suis à vous; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien; aussi bien, j'ai résolu de ne pas faire une grande lettre : si pourtant je savois quelque chose de réjouissant, je vous le manderois assurément, car je ne m'amuserois pas à soutenir cette sotte gageure.

235.

A la même.

A Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma fille ! je languis dans cet espoir charmant; rien ne m'arrête que ma tante[1], qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur, et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis. Nous verrons entre ici et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre

[1] Le président de Mêmes, père du premier président de ce nom.

[1] Henriette de Coulanges, marquise de La Trousse.

nos bras : si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir, aussi bien que moi ; nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai que cela dans la tête : vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez pas me pouvoir jamais égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvois retourner en arrière, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme; et comment en sortirai-je? Par où? par quelle porte ? quand sera-ce? en quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? que puis-je espérer? suis-je digne du paradis? suis-je digne de l'enfer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abyme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement. Point du tout; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'auroit ôté bien des ennuis, et m'auroit donné le ciel bien sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet*[1] par d'autres que par moi; c'est ce chien de Barbin[1] qui me hait, parce que je ne fais pas des Princesses de Clèves et de Montpensier[2]. Vous avez jugé très-juste et très-bien de *Bajazet*, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs des Turcs y sont mal observées; ils ne font point tant de façons pour se marier; le dénouement n'est point bien préparé; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et foibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*; Bajazet est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des *Comédies*[3] pour la Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose[4]. Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y.

Voici un bon mot de madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils[5] a quitté la robe, et a mis une sangle autour de son ventre et de son derrière; avec ce bel air il veut aller servir sur la mer : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disoit donc à madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer : « Hélas! dit-elle, est-ce qu'il » a été mordu d'un chien enragé? » Cela fut dit

[1] Tragédie de Racine.

[1] Fameux libraire de ce temps-là.

[2] Romans de madame de La Fayette qui enrichissoient Barbin par la grande vogue qu'ils avoient.

[3] On employoit autrefois le mot de *comédie* dans un sens générique.

[4] L'événement a fait voir par *Mithridate*, par *Phèdre*, par *Athalie*, etc., que le sentiment de madame de Sévigné tenoit encore du préjugé de ce temps-là.

[5] Jean Tambonneau, président de la chambre des comptes, épousa Marie Boyer, sœur de la duchesse de Noailles.

sans malice, c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles est fort embarrassée; on lui refuse toutes ses requêtes; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre coadjuteur ne lui feroit point de grace présentement; vous me le représentez dans les occupations de saint Ambroise.

Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance;* votre fils veut aussi lui ressembler; mais, sans offenser la beauté du coadjuteur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon? où sont ses agréments? Il ressemble donc à sa sœur: vous m'embarrassez fort par cette ressemblance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point grosse: consolez-vous d'être belle *inutilement*, par le plaisir de n'être pas toujours mourante.

Je ne saurois vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable et d'excellent poisson. Ah! ma fille, que je comprends bien ce que peuvent faire et penser des gens comme vous, au milieu de vos Provençaux! Je les trouverai comme vous, et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu desireuse de briller dans votre cour de Provence, et j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours, à Vitré, je ne respirois que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes desirs, c'est de passer l'été à Grignan avec vous: voilà où je vise, et rien au-delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin; il y a long-temps que je vous en ai remerciée *in petto;* cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette manière d'être cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier [1], parlant à M. le Dauphin de la dignité des cardinaux, lui dit que cela dépendoit du pape, et que s'il vouloit faire cardinal un palefrenier, il le pourroit. Là-dessus le cardinal de Bonzi arrive; M. le Dauphin lui dit: « Monsieur, est-il vrai que » si le pape vouloit, il feroit cardinal un palefre» nier? » M. de Bonzi fut surpris; et, devinant l'affaire, il lui répondit: « Il est vrai, Monsieur, » que le pape choisit qui il lui plaît; mais nous n'a» vons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des cardi» naux dans son écurie. » C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Usez: il vous mandera la conférence qu'il a eue; elle est admirable: il a un esprit posé et des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions: il fait et dit toujours très-bien partout. On disoit de Jarzé ce qu'on vous a dit; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la dame n'est pas médiocre pour le retour du chevalier de Lorraine. On dit aussi que le comte de Guiche et madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auroient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Ecrivez un peu à notre cardinal, il vous aime: *le faubourg* [1] vous aime: madame Scarron vous aime; elle passe ici le carême, et céans presque tous les soirs. Barillon y est encore, et plût à Dieu, ma belle, que vous y fussiez aussi! Adieu, mon enfant, je ne finis point, je vous défie de pouvoir comprendre combien je vous aime.

236

A la même.

A Paris, mercredi 23 mars 1672.

Madame de Villars, M. Chapelain et quelque autre encore, sont ravis de votre lettre sur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyiez que je sois ridicule: je sais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres; je connois mes gens; je ne le fais point mal-à-propos; je sais le temps et le lieu; mais enfin c'est une chose charmante que la manière dont vous dites quelquefois de certaines choses: fiez-vous à moi, je m'y connois. Je veux vous relire quelque jour plusieurs endroits qui vous plairont, et entre autres celui de l'ingratitude: de sorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne songe plus qu'à vous refuser la première petite

[1] M. le duc de Montausier, gouverneur de feu MONSEIGNEUR, étoit non-seulement incapable de flatter et de mentir, mais il ignoroit encore l'art de feindre, si commun chez les courtisans.

[1] C'est-à-dire M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette, qui demeuroient l'un et l'autre au faubourg Saint-Germain, et que madame de Sévigné voyoit très-souvent.

grace que vous me demanderez : je ne finirois point, car tout est de ce style.

J'aime fort votre petite histoire du peintre [1]; mais il faudroit, ce me semble, qu'il mourût. Vos cheveux frisés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela est plaisant. Mais vous étiez belle comme un ange; je suis toute réjouie que vous soyez en état de vous faire peindre, et que vous conserviez, sous votre négligence, une beauté si merveilleuse. Madame Scarron a reçu votre embrassade; il n'y a sorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni sorte d'estime particulière qu'elle ne fasse paroître pour vous.

Le chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendoit : ils vouloient un prince du sang pour conduire le deuil : M. le prince a dit qu'il étoit incommodé; M. le duc, que cela étoit bon le temps passé, et que les princes du sang de ce siècle-ci sont plus grands seigneurs qu'ils n'étoient. Messieurs les princes de Conti ont dit qu'ils ne pouvoient faire ce que M. le duc refusoit. En un mot, la famille du chancelier est désolée; l'exemple du chancelier de Bellièvre, qu'un prince de Conti honora de sa présence au convoi, n'a été de nulle considération.

Le comte de Guiche disoit l'autre jour des merveilles des esprits de vos pays chauds; il ne s'y est pas ennuyé un moment. Je songeai que vous ne m'aviez jamais parlé d'une seule personne dont l'esprit fût digne d'être distingué. Croyez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, et que je sens une telle séparation jusque dans la moelle de mes os, sans pouvoir jamais m'en consoler. Pour mon voyage, il tient à ma tante; mais dans un mois on verra ce qu'on doit espérer; cela seul me retient; sans cela j'irois avec M. et madame de Coulanges; l'abbé et moi, nous ne faisons plus que languir après notre départ. J'admire les choses qui m'arrivent pour me désespérer. Je fais présentement l'équipage de mon fils, sans préjudice des lettres de change qui vont leur train : tout le monde est abymé, et tout le monde partira. On dit que la petite-vérole est à Grignan; est-il vrai? cela me consoleroit de mon retardement. Enfin, ma fille, soyez très-persuadée que nous ne songeons qu'à partir, et qu'il n'y a rien devant cette envie ni devant ce voyage; le chaud même ne m'arrêtera point.

Vous me demandez le mal de ma tante, c'est une hydropisie de vent et d'eau; elle est très-enflée; elle n'a plus de place pour se nourrir; le lait, qui est l'unique remède, ne peut pas réparer tant de sécheresse; elle est usée; son foie est gâté; elle a soixante-six ans, voilà son mal. Le mois d'avril nous décidera sur sa mort ou sur sa vie, je passe bien des heures auprès d'elle, et je suis très-affligée de son état; vous savez comme je l'ai toujours aimée, et si je lui ai témoigné. Ce que vous dites sur le cœur *adamantino* est admirable : ce seroit une grande commodité de l'avoir ainsi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre : sans cela, on souffre mille sortes de tourments. Il est vrai que l'amour doit être bien glorieux : il l'est bien aussi : mais que M. de Grignan est heureux d'être si chrétien! j'espère qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun; vous pouvez raisonner là-dessus et sur son embrasement; mais c'eût été une belle aventure, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui supporte sa prison héroïquement, et qui n'est nullement désespéré. On ne parle que de la guerre : le roi a deux cent mille hommes sur pied; toute l'Europe est en émotion; on voit bien, comme vous le dites, que la pauvre machine ronde est abandonnée. Nous parlons souvent de vous, le cardinal (*de Retz*) et moi : il vous aime fort; et moi, que fais-je, à votre avis? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable souvenir. La Mousse tremble pour sa philosophie. Parlez un peu au cardinal de vos *machines*, des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent : allez, allez, vous vous moquez de nous; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.



[1] C'étoit un excellent peintre provençal, qui se nommoit Fauchier, et qui, en faisant le portrait de madame de Grignan en Madeleine, fut pris d'une colique si violente qu'il en mourut.

237.

A la même.

A Paris, mercredi 30 mars 1672.

N'êtes-vous point trop aimable? Enfin, ma chère fille, vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles soient grandes, et vous me flattez de la pensée que vous les aimez moins quand elles sont petites; mais ce pauvre Grignan a bien affaire d'avoir la complaisance pour vous lire de tels volumes. Je me souviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres; il a bien changé d'avis: je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui le pourroit ennuyer. Je vous fais une réparation; je croyois que vous n'aviez point fait de réponse au cardinal; vous l'avez faite très-bonne. Il faut aussi que je vous avoue que j'ai supprimé méchamment les compliments de madame de Villars; je vous ai parlé d'elle dans mes lettres et me suis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avoit dit: ne soyez pas fâchée contre elle; elle vous aime et vous admire: je la vois assez souvent; elle est ravie de parler de vous, et de lire des morceaux de vos lettres; cela me donne pour elle un attachement très-naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre; elle en sera quitte pour revenir, si les Espagnols font les méchants. Comme ils ont beaucoup d'argent, ces Villars, aller et venir, et faire un grand équipage, n'est pas une chose qui mérite leur attention. On dit que les Anglois ont battu cinq vaisseaux hollandois, et que l'ambassadeur a dit au roi que le roi [1] son maître avoit commencé la guerre sur la mer, et qu'il le supplioit de lui tenir sa parole, et de la commencer sur la terre.

Vous savez, ma fille, ce que m'est le nom de Roquesante [2], et quelle vénération j'ai pour sa vertu. Vous pouvez croire que sa recommandation et la vôtre me sont fort considérables; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant de bien du président dont il est question, qu'on se feroit honneur de le servir, si on avoit quelque voix en chapitre: j'en parlerai au hasard; mais, en vérité, tout est si caché à Versailles, qu'il faut attendre en paix les oracles qui en sortent. Pour M. de Roquesante, si vous ne lui faites mes compliments en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous avez frissonné de la fièvre de notre abbé, je vous en remercie; mais comme vous étiez seule à frissonner, que l'abbé ne frissonnoit point du tout, vous sentez bien que je n'ai point frissonné. Son mal étoit une émotion continuelle sans aucun accident: il s'est gouverné sagement, et je suis persuadée que c'est de la santé pour vingt ans: Dieu le veuille! Je lui ai fait toutes vos amitiés, il en est très-touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier; son état touche le cœur des plus indifférents: elle enfle tous les jours, les remèdes ne font point d'effet; elle me disoit tantôt: Enfin, ma chère, voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée. Elle se dispose à mourir, et en parle sans frayeur; elle est seulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour faire mourir une personne si foible. Il y a des manières de mourir bien rudes et bien cruelles; la sienne est des plus pitoyables qu'on puisse voir: elle reçoit mes soins avec une grande tendresse; je lui en rends de la même façon, et suis si extrêmement touchée de ses douleurs et de l'horrible désespoir de ma cousine, qu'il m'est impossible de n'en pas pleurer.

Voilà, ma fille, une réflexion qui me vient sur les pertes fréquentes que vous faites au jeu, et sur celles de M. de Grignan: prenez-y garde, ma fille, il n'est pas agréable d'être la dupe; soyez persuadée que ce n'est pas une chose naturelle de gagner et de perdre continuellement. Il n'y a pas longtemps qu'on m'avoua le fredon de l'hôtel de la Vieuville; vous souvient-il de cette volerie? Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous: voilà ce que l'intérêt que je prends à vous me fait dire; comme il vient d'un cœur qui est à vous, je suis assurée que vous le trouverez bon. Ne trouverez-vous point bon aussi de savoir que Kéroual, dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle partit, l'a suivie très-fidèlement? Le roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée dans une légère disposition à ne le pas haïr: enfin elle se trouve grosse de deux mois; voilà qui est étrange. La Castelmaine

[1] Charles II, roi d'Angleterre, avoit commencé les hostilités par l'attaque d'une flotte hollandoise, il ne déclara la guerre que quelques jours après.

[2] M. de Roquesante, conseiller au parlement de Provence. Il avoit été l'un des commissaires de la chambre de justice. Juge de Fouquet, il fut de l'avis le plus favorable. (*Voyez* la lettre du 19 décembre 1664.

est disgraciée ; c'est ainsi qu'on en use dans ce royaume-là. Pendant que nous sommes sur ce ton, je vous dirai, avec la permission de la sagesse de M. de Grignan, que le petit-fils de F.......[1] et du chevalier de Lorraine (je ne sais si je me fais bien entendre), est élevé pêle-mêle avec les enfants de madame d'Armagnac, à la vue du public ; et l'on fit un grand jeu au retour du chevalier d'éprouver la force du sang : il confirma tout ce qu'on dit là-dessus, et trouva cet enfant si joli, et s'y attacha d'une telle sorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, et madame d'Armagnac continue sa bonté, et le nourrit sous le nom du chevalier de Lorraine ; si vous savez tout cela, voilà qui vous ennuiera beaucoup. Adhémar est tout propre à vous conter ces bagatelles ; je me sens aussi du relâchement pour les nouvelles, sachant qu'il est en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 25, écrite sur la plume des vents, aussi bien que la mienne du vendredi : ah ! ma fille, qu'elle est aimable, quoiqu'elle ne soit point une réponse ! elle en vaut mille fois mieux : c'est donc là ce que vous m'écrivez quand vous n'avez rien à me dire ; voilà qui me ravit, vous me dites mille tendresses, et je vous avoue que je me laisse doucement flatter à cette aimable vérité. Qui est donc ce Breton que vous servez pour l'amour de moi ? Il est vrai que tous les Provençaux me sont de quelque chose.

C'est aujourd'hui l'acte du pauvre abbé[2]; quelle folie ! on s'en va disputer contre lui, le tourmenter, le pointiller ; il faut qu'il réponde à tout ; pour moi, je suis persuadée que rien n'est plus injuste que ces sortes de choses, et que cela rend l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insupportable. Vous me parlez du temps ; notre hiver a été admirable, trois mois d'une belle gelée ; voilà qui est fait, le printemps commence ; rien n'est plus sage que nous ; pourquoi êtes-vous si extravagants ? J'ai horreur de l'inconstance de M. de Vardes ; il a trouvé cette conduite dans la fin de sa passion, sans aucun sujet que de n'avoir plus d'amour : cela désespère ; mais j'aimerois encore mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autre ; voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets sur quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me souhaite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours de ma vie.

M. et madame de Coulanges sont trop honorés de toutes vos douceurs ; ils vous écriront. Je les vois partir avec un grand chagrin : M. de Coulanges prétend bien revoir *Jacquemart et Marguerite*[1], avant que de mourir. Pour madame de Coulanges, elle ira à Grignan ; nous l'y recevrons, quand elle m'aura fait les honneurs de Lyon. Je ne vois pas d'Hacqueville en huit jours, je l'excuse, et ne l'en aime pas moins. Pour vous, ma chère fille, comptez que je suis à vous, et que votre amitié fait la véritable joie de ma vie, et votre absence la véritable douleur. Mon cher Grignan, hélas ! faut-il passer sa vie sans voir les gens du monde que l'on aime le plus. On m'a dit ce soir que l'abbé de Grignan avoit fait des merveilles en Sorbonne ; notre cardinal en est ravi.

238.

A la même.

A Paris, vendredi 1er avril 1672.

Vous avez écrit, ma chère fille, des choses à Guitaud, sur l'espérance que vous avez de me voir en Provence, qui me transportent de joie ; vous pouvez penser quel plaisir c'est de les apprendre indirectement, quoiqu'on les sache déjà. Il est vrai néanmoins que cela ne peut augmenter l'extrême envie que j'ai de partir ; elle est au dernier degré : ma tante seule fait mon retardement ; elle est si mal, que je ne comprends pas qu'elle puisse être long-temps dans cet état ; je vous en dirai des nouvelles, comme de la seule grande affaire que j'aie présentement.

Je vis hier madame de Verneuil, qui est revenue de Verneuil et de la mort : le lait l'a rétablie, elle est belle ; elle est de belle taille ; il n'y a plus de dispute entre son corps de jupe et le mien ; elle

[1] Cette initiale désigne mademoiselle de Fiennes, fille d'honneur de la reine ; elle avoit été enlevée par le chevalier de Lorraine et en avoit eu un enfant.

[2] Louis-Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, nommé en 1680 à l'évêché d'Evreux, et peu de temps après à celui de Carcassonne. Il avoit alors 28 ans.

[1] Deux figures de l'horloge du beffroi de Lambesc, qui frappent les heures.

n'est plus rouge, ni crevée, comme elle étoit; cet état la rend aimable; elle aime, elle oblige, elle loue, elle me chargea de mille douceurs pour vous. On fit hier matin un service au chancelier à Sainte-Elisabeth : je n'y fus point, parce qu'on oublia de m'apporter mon billet; tout le reste de la terre habitable y étoit. Madame de Fieubet entendit ceci: la Choiseul passa devant la Bonnelle : Ah! dit la Bonnelle, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. La Choiseul se retourne, et comme Arlequin, *hi, hi, hi, hi, hi*, lui fit-elle, en lui riant au nez : *voilà comme on répond aux folles;* et passe son chemin : quand cela est aussi vrai qu'il l'est, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges et M. de Barillon jouèrent hier la scène de Vardes et de mademoiselle de Toiras; nous avions tous envie de pleurer; ils se surpassèrent eux-mêmes. Mais la Champmêlé est quelque chose de si extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil; c'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane*[1] pour la seule actrice : cette comédie est fade; les comédiens sont maudits; mais quand la Champmêlé arrive on entend un murmure; tout le monde est ravi; et l'on pleure de son désespoir.

M. le chevalier de Lorraine alla voir la Fiennes l'autre jour; elle voulut jouer la délaissée, elle parut embarrassée : le chevalier, avec cette belle physionomie ouverte que j'aime, et que vous n'aimez pas, la voulut tirer de toutes sortes d'embarras, et lui dit : « Mademoiselle, qu'avez-vous? pour- » quoi êtes-vous triste? qu'y a-t-il d'extraordi- » naire à tout ce qui nous est arrivé? Nous nous » sommes aimés, nous ne nous aimons plus; la » constance n'est pas une vertu des gens de notre » âge; il vaut bien mieux que nous oublions le » passé, et que nous reprenions les tons et les ma- » nières ordinaires. Voilà un joli petit chien; qui » vous l'a donné? » Et voilà le dénouement de cette belle passion.

Que lisez-vous, ma chère enfant? Pour moi, je lis la *Découverte des Indes* par Christophe Colomb, qui me divertit au dernier point; mais votre fille me réjouit encore plus : je l'aime, et je ne vois pas bien que je puisse m'en défendre; elle caresse votre portrait, et le flatte d'une façon si plaisante, qu'il faut vitement la baiser. J'admire que vous vous coiffiez, dès ce temps-là, à la mode de celui-ci : vos doigts vouloient tout relever, tout boucler; enfin c'étoit une prophétie. Adieu, ma très-chère enfant, je ne croirai jamais qu'on puisse aimer plus passionnément que je vous aime.

[1] Tragédie de Thomas Corneille, représentée le 4 mars 1672.

239.

A la même.

A Paris, mercredi 6 avril 1672.

Je ne sais où j'en suis, à cause de la maladie de ma tante : l'abbé et moi nous pétillons; et nous sommes résolus, si son mal se tourne en langueur, de nous en aller en Provence; car enfin où sont les bornes de notre bon naturel? Pour moi je ne vois que vous, et j'ai une telle impatience de vous aller voir, que tous mes autres sentiments n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai plus d'envie de partir que vous n'en avez que je parte : vous croyez que c'est beaucoup dire, je le crois aussi, mais je ne puis exagérer sur mes sentiments. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables souvenirs: elle croit mourir bientôt, et, suivant son humeur complaisante, elle se contraint jusqu'à la mort, et fait semblant d'espérer à des remèdes qui ne lui font plus rien, afin de ne pas désespérer ma cousine : mais, quand elle peut dire un mot sans être entendue, on voit ce qu'elle pense, et c'est la mort qu'elle envisage à loisir, avec beaucoup de vertu et de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant sauvé de la pétite-vérole; mais la peste, qu'en dites-vous? J'en suis très alarmée : c'est un mal à nul autre semblable, dont votre soleil saura mal garantir ceux qu'il éclaire. Je prie M. le gouverneur de donner sur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le duc donna samedi une chasse *aux Anges*[1]

[1] Madame de Marei et Madame de Grancey (*chanoinesse*) fille du deuxième lit du maréchal de Grancey.

et un souper à Saint-Maur, des plus beaux poissons de la mer. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de Condé, où, après minuit sonné, plus scrupuleusement que nous ne faisions en Bretagne, on servit le plus grand *medianoche* du monde en viandes très exquises : cette petite licence n'a pas été bien reçue, et a fait admirer la charmante bonté de la maréchale de Grancey. Il y avoit la comtesse de Soissons, mesdames de Coëtquen et de Bordeaux, plusieurs hommes, et le chevalier de Lorraine; des hautbois, des musettes, des violons; et de madame la duchesse, ni du carême, pas un mot : l'une étoit dans son appartement, et l'autre dans les cloîtres. Toutes ces dames sont brunes, nous trouvons qu'il falloit bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintre[1]. Ne l'avois-je pas bien dit qu'il mourroit? Cela donne une grande beauté au commencement de l'histoire; mais ce dénouement est triste et fâcheux pour moi, qui prétendois bien à cette belle *Madeleine si bien frisée naturellement.*

Je suis ravie que vous ne soyez point grosse : hélas! ma fille, ayez du moins le plaisir d'être en santé et de reposer votre vie : eh mon Dieu! ne joignez point cet embarras à tant d'autres que l'on trouve en son chemin. La vieille MADAME[2] est morte d'une vieille apoplexie qui la tenoit depuis un an. Voilà le palais du Luxembourg à MADEMOISELLE, et nous y entrerons. MADAME avoit fait abattre tous les arbres du jardin de son côté, rien que par contradiction : ce beau jardin étoit devenu ridicule; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raser des deux côtés, et y mettre Le Nôtre[3] pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa belle-mère mourante; cela n'est pas héroïque. Le traité de M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez avancé; voilà votre pauvre amie[4] bien reculée. M. de Basville se marie à mademoiselle de Chalucet de Nantes[5] : on lui donne quatre cent mille francs. M. d'Harouïs y fait le principal personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras et aux Charost. Le marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le maréchal s'est attiré cette assurance, en demandant pour son fils la grace de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur.

Vous me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne l'aimerois pas mieux que vous, mais je ne serois point étonnée que le comte de Guiche s'en accommodât, vous avez tous deux raison. M. de La Rochefoucauld est retombé dans une si terrible goutte, dans une si terrible fièvre, que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierois bien de le voir sans en être attendrie. Ma très chère enfant, je vous quitte, et après avoir souhaité un cœur *adamantino*, je m'en repens : je serois très fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qu'il m'en puisse arriver : ne le souhaitez plus aussi; gardons nos cœurs tels qu'ils sont; vous savez à merveille ce qui touche le mien. J'embrasse M. de Grignan, je le remercie de ses jolis remerciements, et de ses exclamations.

240.

A la même.

A Paris, vendredi 8 avril 1672.

La guerre est déclarée, on ne parle que de partir. Canaples a demandé permission au roi d'aller servir dans l'armée du roi d'Angleterre; et en effet il est parti mal content de n'avoir pas eu d'emploi en France. Le maréchal du Plessis ne quittera point Paris, il est bourgeois et chanoine; il met à couvert tous ses lauriers, et jugera des coups : je ne trouve pas qu'avec une si belle et si grande réputation, son personnage soit mauvais. Il dit au roi qu'il portoit envie à ses enfants qui avoient l'honneur de servir Sa Majesté; que pour lui il souhaitoit la mort puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le roi l'embrassa tendrement, et lui dit : « M. le maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise; il » est agréable de se reposer après tant de vic-

[1] Ce même peintre dont il a été parlé ci-devant.

[2] Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, duc d'Orléans.

[3] André Le Nôtre, dessinateur des jardins du roi.

[4] La princesse de Vaudemont.

[5] Ce mariage ne se fit point; le marquis de Basville épousa mademoiselle Voisin le 7 janvier 1674.

toires [1]. » En effet, je le trouve heureux de ne point mettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute sa vie. Le maréchal de Bellefonds est à la Trappe pour la semaine sainte : mais, avant que de partir, il parla fort fièrement à M. de Louvois, qui vouloit faire quelque retranchement sur sa charge de général sous M. le prince : il fit juger l'affaire par Sa Majesté, et l'emporta comme un galant homme.

La reine m'attaque toujours sur vos enfants, et sur mon voyage de Provence, et trouve mauvais que votre fils vous ressemble, et votre fille à son père ; je lui réponds toujours la même chose. Madame Colbert me parle souvent de votre beauté ; mais qui ne m'en parle point ? Ma fille, savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci ? Je vous en faciliterai les moyens d'une manière qui vous ôtera de toutes sortes d'embarras. J'ai parlé d'un premier président à M. de Pomponne ; il n'y voit encore goutte ; il croit pourtant que ce sera un étranger ; j'y ai consenti.

Ma tante est si mal que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage ; elle étouffe, elle enfle, il n'y a pas moyen de la voir sans être fortement touchée : je le suis, et le serai beaucoup de la perdre. Vous savez comme je l'ai toujours aimée : ce m'eût été une grande joie de la laisser dans l'espérance d'une guérison qui nous l'auroit rendue encore pour quelque temps. Je vous manderai la suite de cette triste et douloureuse maladie.

M. et madame de Chaulnes s'en vont en Bretagne : les gouverneurs n'ont point d'autre place présentement que leur gouvernement. Nous allons voir une rude guerre ; j'en suis dans une inquiétude épouvantable. Votre frère me tient au cœur ; nous sommes très bien ensemble ; il m'aime, et ne songe qu'à me plaire, je suis aussi une vraie marâtre pour lui, et ne suis occupée que de ses affaires. J'aurois grand tort si je me plaignois de vous deux : vous êtes, en vérité, trop jolis, chacun en votre espèce. Voilà, ma très belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.

[1] Le maréchal du Plessis-Praslin avoit eu la plus grande part à la prise de La Rochelle en 1628, il se distingua dans les guerres du Piémont et de la Catalogne; commanda l'armée du roi pendant la guerre de la Fronde, et sauva la cour, en battant à Rhétel, Turenne qui marchoit sur Paris pour délivrer les princes.

241.

A la même.

A Paris, mercredi 13 avril 1672.

Je vous l'avoue, ma fille, je suis très fâchée que mes lettres soient perdues ; mais savez-vous de quoi je serois encore plus fâchée ? ce seroit de perdre les vôtres : j'ai passé par-là, c'est une des plus cruelles choses du monde. Mais, mon enfant, je vous admire ; vous écrivez l'italien comme le cardinal Ottobon [1] ; et même vous y mêlez de l'espagnol ; *manera* n'est pas des nôtres ; et pour vos phrases, il me seroit impossible d'en faire autant : amusez-vous aussi à le parler ; c'est une très jolie chose, vous le prononcez bien ; vous avez du loisir, continuez, je serai tout étonnée de vous trouver si habile. Vous m'obéissez pour n'être point grosse ; je vous en remercie de tout mon cœur : ayez le même soin de me plaire pour éviter la petite-vérole. Votre soleil me fait peur ; comment, les têtes tournent ! on a des apoplexies, comme on a des vapeurs ici, et votre tête tourne comme les autres ! Madame de Coulanges espère conserver la sienne à Lyon, et fait des préparatifs pour faire une belle défense contre le gouverneur [2]. Si elle va à Grignan, ce sera pour vous conter ses victoires, et non pas sa défaite : je ne crois pas même que le marquis prenne le personnage d'amant ; il est observé par des gens qui ont bon nez, et qui n'entendroient pas raillerie. Il est désolé de ne point aller à la guerre ; je suis très désolée aussi de ne point partir avec M. et madame de Coulanges ; c'étoit une chose résolue, sans le pitoyable état où se trouve ma tante : mais il faut avoir encore patience ; rien ne m'arrêtera dès que je serai libre de partir : je viens d'acheter un carrosse de campagne, je fais faire des habits, enfin je partirai du jour au lendemain ; jamais je n'ai rien souhaité

[1] Le cardinal Marc Ottoboni, Vénitien, fut depuis le pape Alexandre VIII.

[2] Le marquis de Villeroi.

avec tant de passion; fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment : c'est mon malheur qui me fait trouver des retardements où les autres n'en trouvent point.

Je voudrois bien vous pouvoir envoyer notre cardinal; ce seroit un grand amusement de causer avec lui : je ne vous trouve rien qui puisse vous divertir; mais, au lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commerci. On dit que le roi a quelque regret du départ de Canaples : il avoit un régiment, il a été cassé; il a demandé dix abbayes, on les lui a toutes refusées; il a demandé de servir d'aide-de-camp cette campagne, il est refusé; sur cela il écrit à son frère aîné une lettre pleine de désespoir et de respect tout ensemble pour Sa Majesté, et s'en va sur le vaisseau du duc d'Yorck [1], qui l'aime et l'estime : voilà l'histoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre et de partir : tout le monde est triste, tout le monde est ému.

Le maréchal de Gramont étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison!* MADAME éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos prédicateurs, que si vous les interrompez, ce soit par des admirations. Adieu, ma très-chère et très-aimable; quand je pense au pays qui nous sépare, je perds la raison, et je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom [2] : c'est le *petit dénaturé.*

242.

A la même.

A Paris, vendredi-saint, 15 avril 1672.

Vous voyez ma vie ces jours-ci, ma chère fille; j'ai de plus la douleur de ne vous avoir point, et de ne pas partir tout-à-l'heure; l'envie que j'en ai me fait craindre que Dieu ne permette pas que j'aie jamais une si grande joie; cependant je me prépare toujours. N'est-ce pas d'ailleurs une chose cruelle et barbare que de regarder la mort d'une personne qu'on aime beaucoup, comme le commencement d'un voyage qu'on souhaite avec une véritable passion? Que dites-vous des arrangements des choses de ce monde? Pour moi je les admire; il faut profiter de ceux qui nous déplaisent pour en faire une pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix présentement me paroît bien folle; je ne saurois m'accoutumer à ce qu'il me conte là-dessus [1].

Madame de Coulanges a été à Saint-Germain : elle m'a dit mille bagatelles qui ne s'écrivent point, et qui me font bien entrer dans votre sentiment sur ce que vous me disiez l'autre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet endroit me parut très-plaisant et de fort bon sens; vous voyez que l'on n'est pas partout de notre sentiment. Ma fille, quand vous voulez rompre du fer, trouvant les porcelaines indignes de votre colère, il me semble que vous êtes bien fâchée; quand je songe qu'il n'y a personne pour en rire et pour se moquer de vous, je vous plains, car cette humeur rentrée me paroît plus dangereuse que la petite-vérole; mais, à propos, comment vous en accommodez-vous? Votre pauvre enfant s'en sauvera-t-il?

Notre cardinal m'a dit ce soir mille tendresses pour vous : il s'en va à Saint-Denis [2] faire la cérémonie de Pâques; il reviendra encore un moment, et puis adieu. Madame de La Fayette s'en va demain à une petite maison auprès de Meudon, où elle a déjà été; elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre : elle ne veut pas penser, ni parler, ni répondre, ni écouter; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit; il lui faut donc du repos : je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est dans cette chaise que vous connoissez : il est d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. Je ne

[1] Depuis Jacques II, roi d'Angleterre.

[2] Après la mort du chevalier de Grignan, arrivée le 6 février précédent, M. d'Adhémar s'appela le *chevalier de Grignan,* et reprit dans la suite le nom de *comte d'Adhémar,* lorsqu'à l'âge de 54 ans il se maria, en 1704, avec Thérèse d'Oraison, de la maison d'Aqua, dont il n'a pas eu d'enfants.

[1] Les confréries des *pénitents* faisoient à Aix, la nuit du jeudi au vendredi-saint, des processions qui depuis ont été abrogées à cause des indécences qui s'y commettoient.

[2] Le cardinal de Retz étoit abbé de Saint-Denis.

sais aucune nouvelle aujourd'hui. La musique de Saint-Germain est divine, le chant des Minimes n'est pas divin; ma petite enfant y étoit tantôt avec moi; elle a trouvé beaucoup de gens de sa connoissance : je crains de l'aimer un peu trop, mais je ne saurois tant mesurer toutes choses. *J'étois bien serviteur de monsieur votre père;* ne trouvez-vous point que j'ai des raisons de l'aimer à-peu-près de la même sorte ?

Je ne vous parle guère de madame de La Troche; c'est que les flots de la mer ne sont pas plus agités que son procédé avec moi; elle est contente et mal contente dix fois par semaine [1], et cette diversité compose un désagrément incroyable dans la société : cette préférence du faubourg est un point à quoi il est difficile de remédier; on m'y aime autant qu'on y peut aimer; la compagnie y est sûrement bonne; je ne suis de contrebande à rien; ce qu'on y est une fois, on l'est toujours; de plus, notre cardinal m'y donne souvent des rendez-vous : que faire à tout cela ? En un mot, je renonce à plaire à madame de La Troche, sans renoncer à l'aimer, car elle me trouvera toujours quand elle voudra se faire justice : j'ai de bons témoins de ma conduite avec elle, qui sont persuadés que j'ai raison, et qui admirent quelquefois ma patience. Ne me répondez qu'un mot sur tout cela; car si la fantaisie lui prenoit de voir une de vos lettres, tout seroit perdu d'y trouver votre improbation : il est vrai que cela n'est point encore arrivé, et qu'il faut bien des choses pour en être digne à mon égard. Madame de Villars est ma favorite là-dessus : si j'étois reine de France ou d'Espagne, je croirois qu'elle me veut faire sa cour; mais ne l'étant point, je vois que c'est de l'amitié pour vous et pour moi. Elle est ravie de votre souvenir; elle ne partira point de sitôt, par une petite raison que vous devinerez, quand je vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du roi son maître, et que ses assignations sont retardées [2]. Cependant nous disons fort que nous n'avons rien contre l'Espagne; elle est dans les règles du traité. L'ambassadeur est ici, remplissant tous nos Minimes de sa belle livrée. Ma fille, je m'en vais prier Dieu, et me disposer à faire demain mes pâques : il faut au moins tâcher de sauver cette action de l'imperfection des autres. Je vous aime et vous embrasse : je voudrois bien que mon cœur fût pour Dieu comme il est pour vous.

[1] Madame de La Troche étoit jalouse de l'amitié que Madame de Sévigné avoit pour madame de La Fayette, dont la maison est désignée ici par le *faubourg*.

[2] Madame de Villars devoit aller en Espagne, où le marquis de Villars, son mari, venoit d'être nommé ambassadeur extraordinaire.

245.

A la même.

A Paris, mercredi 20 avril 1672.

Vous me promettez donc de m'envoyer les chansons que l'on fera en Barbarie; votre conscience sera bien moins chargée de me faire part des médisances de Tunis et d'Alger, que la mienne ne l'est de celles que je vous ai mandées. Ma fille, quand je songe que votre plus proche voisine est la mer Méditerranée, j'ai le cœur tout troublé et tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur; elles n'apprennent rien de nouveau; mais c'est un point de vue qui surprend.

Je vis hier vos trois Provençeaux; le Spinola en est un [1] : il m'a donné votre lettre du 21 mars; si je puis le servir je ferai de mon mieux : j'honore son nom. Il y a un Spinola qui a perdu romanesquement une de ses mains; c'est un Artaban. Celui-ci m'a montré un lettre italienne qui n'est pleine que de vous; je vous l'envoie : l'exclamation au roi de France me plaît fort. Il dit que vous parlez très-bien italien; je vous en loue, rien n'est plus joli : si j'avois été en lieu de m'y pouvoir accoutumer, je l'aurois fait; ne vous en lassez point.

Je crois que M. d'Usez vous aura conté sa conversation avec le roi, à laquelle on ne peut rien ajouter : je lui trouve une justesse dans l'esprit, que j'aime à observer; mais ce prélat s'en va bientôt, et vous perdez beaucoup de ne l'avoir plus ici. Madame de Brissac voit très-facilement le comte de Guiche chez elle : il n'y a point d'autre façon; on

[1] Madame de Sévigné met au rang des trois Provençaux M. de Spinola, qui vraisemblablement étoit Génois, et par conséquent plus Italien que Provençal.

ne les voit guère ailleurs. Elle ne va point souvent chez M. de La Rochefoucauld : madame de La Fayette est à sa petite campagne; je ne vois aucune liaison entre eux et cette duchesse. Cette dernière contemple son essence comme un coq en pâte : vous souvient-il de cette folie? On soupçonne la maréchale d'Estrées des chansons; mais ce n'est qu'une vision.

Je vous ai parlé de madame de La Troche dans le temps que vous m'en parliez; vous en êtes instruite présentement; mais comme il ne lui est pas facile de se passer de moi, insensiblement les glaces se fondent, sa belle humeur revient; et moi, je le veux bien : je prends le temps tout comme il vient; si j'avois un degré de chaleur davantage, je serois beaucoup plus offensée. C'est donc ainsi que vous voulez que l'on soit, c'est-à-dire dans une profonde tranquillité; ô l'heureux état! mais que je suis loin d'en sentir les douceurs! Vous me faites peur de le souhaiter : il me semble que vous faites tout ce que vous voulez; et tout d'un coup, lorsque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide et toute reposée. Ah! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence; j'aurois grand regret à mon voyage, si j'y trouvois de telles glaces.

Je touche enfin mon départ du bout du doigt; mais ce qui me donne congé me coûtera bien des larmes : c'est quelque chose de pitoyable que l'état de ma pauvre tante; son enflure augmente tous les jours; c'est un excès de douleur qui serre le cœur des plus indifférents. Madame de Coulanges pleura hier en lui disant adieu; ce ne fut pourtant pas un adieu en forme; mais comme elle et son mari pensoient que c'étoit pour jamais, ils étoient très-affligés. Pour moi, qui passe une grande partie de mes jours à soupirer auprès d'elle, je suis accablée de tristesse; elle me fait des caresses qui me tuent; elle parle de sa mort comme d'un voyage; elle a toujours un très-bon esprit, elle le conserve jusqu'au bout. Elle a reçu ce matin Notre-Seigneur en forme de viatique et pour ses pâques; mais elle croit le recevoir encore une fois : sa dévotion étoit admirable; nous fondions tous en larmes : elle étoit assise; elle peut durer au lit; elle s'est mise à genoux; c'étoit un spectacle triste et dévot tout ensemble.

J'ai quitté M. et madame de Coulanges avec déplaisir; ils ont beaucoup d'amitié pour moi; je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir et me ranger dans mon petit logis, en attendant le plaisir de vous y voir avec moi. On dit que la Brune (*madame de Coëtquen*) a repris le fil de son discours avec le chevalier de Lorraine, et qu'ils causèrent fort à cette fête que donna M. le duc, où, pour manger de la viande, ils attendirent si scrupuleusement que minuit fût sonné, le dimanche de la passion. On passe sa vie à dire des adieux; tout le monde s'en va, tout le monde est ému. La comtesse du Lude est venue en poste dire adieu à son mari; elle s'en retournera dans six jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval, et s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous assure que l'on tremble pour ses amis.

J'ai passé le dimanche des Rameaux à Sainte-Marie dans mes considérations ordinaires. Barillon a fait ici un grand séjour; il s'en va, puisque vous lui commandez d'être à son devoir : votre exemple le confond; son emploi est admirable cette année : il mangera cinquante mille francs; mais il sait bien où les prendre [1]. Madame de C....... est folle; on la trouve telle en ce pays : la belle pensée d'aller en Italie comme une princesse infortunée, au lieu de revenir paisiblement à Paris chez sa mère qui l'adore, et qui met au rang de tous les malheurs de sa maison l'extravagance de sa fille! elle a raison; je n'en ai jamais vu une plus ridicule. Nous ne savons si la Marans travaille sur terre ou sous terre : elle voit peu *son fils* (*M. de La Rochefoucauld*) et madame de La Fayette, et ce n'est que des moments; tout aussitôt madame de Schomberg vient la reprendre : cela est bien incommode de n'être plus remenée par madame de Sévigné; elle n'aime guère à me rencontrer.

Mais comment votre fils est-il devenu brun? je le croyois blondin, et vous me l'aviez vanté comme tel! quoi! sérieusement il est brun! ne vous moquez-vous point? J'ai envie de vous mander que votre fille est devenue blonde : quoi qu'il en soit, il y a toujours à tous vos enfants la marque de l'ouvrier. Je suis assurée que quand madame de Senneterre aura fait ses affaires et ses couches, elle ne fera point comme madame de C.....

[1] M. Barillon de d'Amancourt étoit ambassadeur en Angleterre.

Le petit Dubois [1] est parti pour suivre M. de Louvois [2], et je m'aperçois déjà de son absence. Je passai hier à la poste pour tâcher d'y refaire des amis, et voir si Dubois ne m'avoit recommandée à personne : je trouvai des visages nouveaux qui ne furent pas fort touchés de mon mérite; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les envoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué; ils m'ont mandé qu'assurément il n'y en avoit pas pour moi. Me voilà tombée des nues : je ne saurois vivre sans vos lettres; peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, et qu'elles me viendront demain; je le souhaite fort, et de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

[1] C'est ce commis de la poste que madame de Sévigné avoit mis dans ses intérêts pour la diligence et la sûreté de son commerce de lettres avec sa fille.

[2] Surintendant général des postes, secrétaire-d'état de la guerre.

244.

A la même.

A Paris, vendredi 22 avril 1672.

Je reçus votre lettre du 15 justement quand on ne pouvoit plus y faire réponse : quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avoit été abandonnée à la paresse des facteurs; et voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (*au bureau de la poste*), ou plutôt, je vous avoue que je voudrois bien m'en aller, et que ma pauvre tante eût pris un parti : cela est barbare à dire; mais il est bien barbare aussi de trouver ce devoir sur mon chemin, lorsque je suis prête à vous aller voir; l'état où je suis n'est pas aimable. Je vous envoie une petite cravate, tout comme on les porte; vous jugerez par-là que, depuis votre départ, le monde ne s'est point subtilisé : vous voyez comme nous sommes simples en ce pays-ci. J'ai une grande impatience de savoir ce qui se sera passé à votre voyage de la Sainte-Baume [3]; c'est donc votre Notre-Dame des Anges. M. le marquis de Vence, qui me rend des soins très-obligeants, m'a fait grand'peur du chemin [1]. Il a perdu son fils aîné : il me fait pitié; il voudroit bien pleurer, et il se contraint : il me paroît extrêmement attaché à tous vos intérêts.

J'ai été voir madame de La Fayette avec le cardinal; nous la trouvâmes mieux qu'à Paris : nous parlâmes fort de vous. Il s'en va lundi; il vous dira adieu comme il vous a dit bonjour; il vous aime tendrement, et vous fera réponse sur la proposition d'être archevêque d'Aix. Nous composâmes la vie qu'il feroit, toujours déchiré entre le désir de vous voir et la crainte d'être ridicule; nous réglâmes les heures, et nous inventâmes des supplices pour le premier qui mettroit le nez sur l'attachement qu'il auroit pour vous. Cette conversation nous eût menés plus loin que *Fleuri* [2] : d'Hacqueville et l'abbé de Pontcarré étoient avec nous; j'étois insolemment avec ces trois hommes. Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry : j'étouffe, je suis triste; il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit : on ne voit ici que des adieux, des équipages qui nous empêchent de passer dans les rues. Je reviens demain matin pour faire partir celui de mon fils; mais il ne fera point d'embarras; ce sont des coffres qui vont par des messagers : il a acheté ses chevaux en Allemagne. J'ai donné de l'argent à Barillon pour lui donner pendant la campagne. Je suis une marâtre; je dis hier adieu au *petit dénaturé*; je pensai pleurer : cette campagne sera rude, et je ne me fie guère à lui pour se conserver, *poco duri, pur che s' innalzi*, il en est revenu là; c'est sa vraie devise. Adieu, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; je m'en vais à la Sainte-Baume; je m'en vais dans un lieu où je penserai à vous sans cesse, et peut-être trop tendrement. Il est bien difficile que je revoie ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette

[3] La Sainte-Baume est une grotte taillée dans le roc, où selon la tradition du pays, et sans aucun autre fondement raisonnable, on prétend que sainte Madeleine vint finir sa vie dans la pénitence.

[1] « Mais si d'une adresse admirable
» L'ange a taillé ce roc divin,
» Le démon cauteleux et fin
» En a fait l'abord effroyable,
» Sachant bien que le pélerin
» Se donneroit cent fois au diable,
» Et se damneroit en chemin. »
Voyage de CHAPELLE *et de* BACHAUMONT.

[2] C'est le nom du lieu où étoit alors madame de La Fayette.

avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, sans penser à ma très chère enfant.

Le petit Daquin est premier médecin. *La faveur l'a pu faire autant que le mérite.*

---

245. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 mars 1672.

Un honnête marchand de Sémur, parent des *Lamaison*, vos fermiers, qui me fait crédit quelquefois et qui ne me presse pas trop, a une affaire à Paris qu'il vous dira, Madame. Je vous supplie de l'y servir; vous me ferez un très-grand plaisir : il s'appelle Versy.

J'espère que vous me ferez réponse encore que vous ne soyez pas dans la cellule de notre petite sœur Jacqueline-Thérèse; vous ne commencez à m'écrire que des saintes Maries, mais vous me faites réponse de partout.

Enfin voici la guerre, Madame; si ce n'est que pour une campagne, cela ne vaut pas la peine de me faire sortir de chez moi; si elle dure davantage, peut-être me verra-t-on encore sur les rangs. J'ai écrit au roi pour lui offrir mes services, comme j'ai déjà fait cinq fois depuis que je suis en Bourgogne, je suis content de sa réponse. Que ceci soit entre nous, ma belle cousine, car vous savez que rien ne réussit que par le secret. Je ne vous les cacherois pas, si j'en avois de plus grande conséquence.

---

246. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 24 avril 1672.

Savez-vous bien que je reçus hier seulement votre lettre du 19 mars par cet honnête marchand qui fait crédit, et qui ne pressé pas trop? Plût à Dieu qu'il s'en trouvât ici présentement d'aussi bonne composition! ils sont devenus chagrins depuis quelque temps. Chacun sait si je ne dis pas vrai. On est au désespoir, on n'a pas un sou, on ne trouve rien à emprunter, les fermiers ne payent point, on n'ose faire de la fausse monnoie, on ne voudroit pas se donner au diable, et cependant tout le monde s'en va à l'armée avec un équipage. De vous dire comment cela se fait, il n'est pas aisé. Le miracle des cinq pains n'est pas plus incompréhensible. Mais revenons à votre marchand (j'admire où m'a transportée la chaleur du discours); je vous assure que je lui rendrai tout le service que je pourrai. Vous avez dû croire que je ne faisois réponse qu'à Sainte-Marie, par la longueur du temps que vous avez été à recevoir celle-ci, mais ce n'est pas ma faute. Je vous trouve fort heureux dans votre malheur, de ne point aller à la guerre. Je serois fâchée que depuis long-temps vous n'eussiez obtenu d'autre grace que celle d'y aller. C'est assez que le roi sache vos bonnes intentions. Quand il aura besoin de vous, il saura bien où vous prendre; et comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié ce que vous valez. En attendant, jouissez du plaisir d'être présentement le seul homme de votre volée qui puisse se vanter d'avoir du pain.

Je ne sais si je ne vous ai pas parlé de quelques-unes de vos lettres au roi, mais je les admire toujours. J'ai vu au collège de Clermont un jeune gentilhomme [1] qui paroît fort digne d'être votre fils. Je lui ai fait une petite visite, je l'enverrai quérir l'un de ces jours pour dîner avec moi. Je soupai l'autre jour avec Manicamp [2] et avec sa sœur la maréchale d'Estrées. Elle me dit qu'elle iroit voir notre Rabutin au collège. Nous parlâmes fort de vous, elle et moi. Pour Manicamp et moi nous ne finissons point en quelque endroit que nous soyons, mais d'un souvenir agréable, vous regrettant, ne trouvant rien qui vous vaille, chacun de nous redisant quelque morceau de votre esprit; enfin vous devez être fort content de nous. Adieu, mon cher cousin, mille compliments je vous prie à madame votre femme, elle m'a écrit une très-honnête lettre, mais j'ai passé le temps de lui faire réponse. Me voilà dans l'impénitence finale; j'ai tort, je ne saurois plus y revenir; faites ma paix. Je ne sais si vous savez que les maréchaux d'Humières et de Bellefonds sont exilés pour ne vouloir

[1] Amé Nicolas de Rabutin, fils aîné de Bussy, mais du deuxième lit.

[2] Bertrand de Longueval, marquis de Manicamp.

pas obéir à M. de Turenne, quand les armées seront jointes.

---

247. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er mai 1672.

Vous me remettez en goût de vos lettres, Madame. Je n'ai pas encore bien démêlé si c'est parce que vous ne m'offensez plus, ou parce que vous me flattez, ou parce qu'il y a toujours un petit air naturel et brillant qui me réjouit.

Pour vous parler des pas que je fais pour me relever de ma chute, je vous dirai qu'on demande quelquefois des choses qu'on est bien aise de ne pas obtenir. Je suis aujourd'hui en cet état sur la permission que j'ai demandée au roi d'aller à l'armée. Mais voici des maréchaux exilés qui en augmentent la bonne compagnie. Ce sont ces gens-là qui sont heureux d'être exilés quand leur fortune est faite, car enfin ils ont des établissements que vraisemblablement on ne leur ôtera pas, et, au pis aller, des titres et des honneurs qu'on ne leur sauroit ôter. Le roi a grand'raison d'être mal satisfait d'eux, et ils reconnoissent bien mal l'obligation infinie qu'ils lui ont de les avoir faits ce qu'ils eussent eu peine à mériter d'être après dix ans encore de grands services à la guerre. Ce seroit une question de savoir si, étant aussi redevables au roi qu'ils l'étoient, ils eussent été excusables de refuser de lui obéir aux choses qui eussent effectivement intéressé l'honneur de leurs charges; mais, désobéir à leur bon maître en chose où ils ont tout-à-fait tort, c'est une tache dont leur ignorance ne sauroit se laver. Je leur apprends que les maréchaux-de-camp-généraux ont été faits pour faire la fonction du connétable. Lesdiguières, n'étant encore que maréchal-de-camp-général, commanda, au siége de Clérac, le maréchal de Saint-Géran, qui venoit d'être son camarade. A plus forte raison M. de Turenne, qui commandait des armées quand ces messieurs étoient au collége, et qui leur a appris ce peu qu'ils savent.

Il faut qu'on me croie, quand je parle ainsi, du moins ne sauroit-on penser que ce soit une amitié aveugle qui me fasse parler en faveur du parti que je tiens, c'est la seule vérité qui m'y oblige; et il y a dix ans que j'ai appris ce que je viens de vous dire, Madame, au maréchal de Clérambaut, qui me disoit déjà que la charge de maréchal-de-camp-général de M. de Turenne n'avoit que des prétentions chimériques.

Ce qu'il y a de plus surprenant en cette rencontre, c'est qu'il y a un de ces messieurs qui doit son bâton aux seuls bons offices de M. de Turenne. Le voilà bien payé.

J'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de savoir ceci, Madame, tant parce que vous aimez à savoir la vérité, que parce que celle-ci, à mon avis, ne vous sera pas désagréable[1].

Je vous sais bon gré des amitiés que vous faites à notre petit Rabutin. Je souhaite qu'il soit heureux, mais je souhaite qu'il soit honnête homme, préférablement à toutes choses : car je fais bien plus de cas d'un particulier de mérite, quand il seroit exilé, que d'un indigne maréchal de France à la tête d'une armée. Je viens d'écrire à Humières et à sa femme sur leur disgrace; ils sont mes parents et mes amis.

Je passai dernièrement une après-dîner avec la marquise de Saint-Martin[2]; nous passâmes légèrement sur le chapitre de toute la cour, mais nous nous arrêtâmes sur le vôtre, que nous rebattîmes à plusieurs reprises. Vous savez quel torrent d'éloquence c'est que le sien. Je vous assure que ce qu'elle dit de vous, en y ajoutant quelques passages de l'Écriture sainte et des Pères, on en feroit bien un jour votre oraison funèbre. Pour moi, qui ne lui cédois en rien, quant à l'intention, je prenois mon temps entre deux périodes pour y fourrer un trait de ma façon. Car, il faut dire la vérité, elle avoit tellement pris le dessus sur moi, que j'étois comme Scaramouche quand Trivelin ne le vouloit pas laisser parler. Conclusion, Madame, nous fîmes bien tous deux notre devoir de vous louer, et cependant nous ne pûmes jamais aller jusqu'à la flatterie.

[1] Cet avis ne devoit pas en effet déplaire à madame de Sévigné; elle aimoit M. de Turenne, et elle n'avoit vu qu'avec une sorte de regret l'élévation des trois maréchaux disgraciés.

[2] Thérèse-Anne Françoise de Trasignies, femme de Charles de la Baume, marquis de Saint-Martin.

248. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 avril 1672.

Je m'en vais faire réponse à vos deux lettres, et puis je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la première, et je lui ferai voir encore une grande partie de la seconde : il est parti; ce fut en lui disant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez sur vos affaires : il vous trouve admirable : je n'ose vous dire à quel style il compare le vôtre, ni les louanges qu'il lui donne; enfin il m'a fort priée de vous assurer de son estime et des soins qu'il aura toujours de tout ce qui pourra vous le témoigner : il a été ravi de votre description de la Sainte-Baume, il le sera encore davantage de votre seconde lettre. On ne peux pas mieux écrire sur cette affaire, ni plus nettement; je suis très assurée que votre lettre obtiendra tout ce que vous souhaitez; vous en verrez la réponse; je n'écrirai qu'un mot, car en vérité, ma bonne, vous n'avez pas besoin d'être secourue dans cette occasion; je trouve toute la raison de votre côté; je n'ai jamais su cette affaire par vous, ce fut M. de Pomponne qui me l'apprit comme on la lui avoit apprise; mais il n'y a rien à répondre à ce que vous m'en écrivez, il aura le plaisir de le lire. L'évêque (*de Marseille*) témoigne en toute rencontre qu'il sera fort aise de se raccommoder avec vous : il a trouvé ici toutes choses assez bien disposées pour lui faire souhaiter une réconciliation dont il se fait honneur, comme d'un sentiment convenable à sa profession. On croit que nous aurons, entre-ci et demain, un premier président de Provence. Je vous remercie de votre relation de la Sainte-Baume et de votre jolie bague; je vois que le sang n'a pas bien bouilli à votre gré. Madame la Palatine a eu une fois la même curiosité que vous; elle n'en fut pas plus satisfaite; vous ne m'ôterez pas l'envie de voir cette affreuse grotte; plus on y a de peine, plus il faut y aller; et, au bout du compte, je ne m'en soucie que foiblement : je ne cherche que vous en Provence, quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite : ma tante est toujours très mal; laissez-nous le soin de partir, nous ne souhaitons autre chose; et même s'il y avait quelque espérance de langueur, nous prendrions notre parti; je lui dis mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très bien. M. de La Trousse lui en a écrit d'excessives; ce sont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui n'en commenceroient que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce et agréable, ne point noyer d'amertume et combler de douleur ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds; je n'en connois que d'une sorte, et le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont; croyez-moi, je ne suis point folle; et pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à madame de Coulanges ce qui lui appartient de votre lettre; elle sera mise en pièces : il m'en restera encore quelques centaines pour m'en consoler; tout aimables qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le roi part demain. Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers, à-peu-près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arsenal; je voulois dire adieu au grand-maître [1] qui m'étoit venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai La Troche, qui pleuroit son fils, et la comtesse [2], qui pleuroit son mari : elle avoit un chapeau gris, qu'elle enfonçoit, dans l'excès de ses déplaisirs; c'étoit une chose plaisante; je crois que jamais chapeau ne s'est trouvé à une pareille fête : j'aurois voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin, ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre : mais quelle guerre! la plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais ouï parler, depuis le passage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au roi. L'Issel est défendu et bordé de deux cents pièces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est

[1] Le comte du Lude, grand-maître de l'artillerie.

[2] Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, aimoit beaucoup la chasse et étoit toujours vêtue en homme. Elle passoit sa vie à la campagne.

encore au-devant. Le comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez madame de Verneuil; c'est une chose étonnante. M. le prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit qu'il savoit fort bien faire de la monnoie. « Mon ami, *lui dit-il*, je te remercie; » mais si tu sais une invention pour nous faire » passer l'Issel sans être assommés, tu me feras » grand plaisir, car je n'en sais point. » Il aura pour lieutenants-généraux messieurs les maréchaux d'Humières et de Bellefonds. Voici un détail qu'on est bien aise de savoir. Les deux armées se joindront, le roi commandera à MONSIEUR; MONSIEUR, à M. le prince; M. le prince, à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux maréchaux, et même à l'armée du maréchal de Créqui. Le roi parla donc à M. de Bellefonds, et lui dit que son intention étoit qu'il obéît à M. de Turenne, sans conséquence. Le maréchal, sans demander du temps (voilà sa faute), répondit qu'il ne seroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonoroit par une obéisssance sans exemple. Le roi le pria fort bonnement de songer à ce qu'il lui répondoit, ajoutant qu'il souhaitoit cette preuve de son amitié, et qu'il y alloit de sa disgrace. Le maréchal lui dit : Qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes graces de Sa Majesté et sa fortune; mais qu'il s'y résolvoit plutôt que de perdre son estime; qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne, sans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le roi lui dit : M. le maréchal, il faut donc se séparer. Le maréchal lui fit une profonde révérence, et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout aussitôt un ordre d'aller à Tours : il a été rayé de dessus l'état de la maison du roi : il a cinquante mille écus de dettes au-delà de son bien; il est abymé; mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au roi son équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairoit; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le roi; jamais rien ne fut si innocent: tous ses parents, les Villars, et tout ce qui est attaché à lui est inconsolable. Ne manquez pas d'écrire à madame de Villars[1] et au pauvre maréchal. Cependant le maréchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, et attendoit que le maréchal de Créqui eût répondu : ce dernier est venu de son armée en poste répondre lui-même : il arriva avant-hier; il eut une conversation d'une heure avec le roi. Le maréchal de Gramont, qui fut appelé, soutint le droit des maréchaux de France, et fit le roi juge de ceux qui faisoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposoient au danger d'être mal avec lui; ou celui (*M. de Turenne*) qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de maréchal pour une injure, et qui vouloit commander en qualité de prince. Enfin la conclusion fut que le maréchal de Créqui est allé à la campagne, dans sa maison, planter des choux, aussi bien que le maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement; les uns disent qu'ils ont bien fait, d'autres qu'ils ont mal fait; la comtesse (*de Fiesque*) s'égosille; le comte de Guiche prend son fausset; il les faut séparer; c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le prince les regrette fort pour l'intérêt du roi. M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin la France, qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance de ce malheureux contre-temps.

M. d'Aligre a les sceaux; il a quatre-vingts ans; c'est un dépôt; c'est un pape.

Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de La Rochefoucauld. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfants : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part : nous avons fort causé. Tout le monde pleure son fils, son frère, son mari, son amant : il faudroit être bien misérable pour ne pas se trouver intéressée au départ de la France tout entière. Dangeau et le comte de Sault[2] sont venus nous dire adieu : ils nous ont appris que le roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures, sans que personne l'ait su, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il est parti

[1] Madame de Villars étoit Bellefonds et tante du maréchal.

[2] Depuis duc de Lesdiguières.

ui douzième; tout le reste courra après. Au lieu l'aller à Villers-Cotterets, il est allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres, qui ont disparu aussi, se trouveront : il ira demain à Soissons, et tout le suite, comme il l'avoit résolu : si vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La tristesse où tout le monde se trouve est une chose qu'on ne sauroit imaginer au point qu'elle est. La reine est demeurée régente : toutes les compagnies souveraines l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, qui commence bien tristement.

En revenant ici j'ai trouvé notre pauvre cardinal qui venoit me dire adieu : nous avons causé une heure ensemble; il part demain matin; M. d'Usez part aussi : qui est-ce qui ne part point? hélas ! c'est moi; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade et le voyage de Monaco : il est vrai, comme vous dites, que c'est une chose cruelle de faire cent lieues pour se retrouver à Aix; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours soigneusement; je suis désolée quand je n'ai point de vos lettres. Je suis ravie que vous ne soyez point grosse; j'en aime M. de Grignan de tout mon cœur. Mandez-moi si on doit ce bonheur à sa tempérance ou à sa tendresse pour vous, et si vous n'êtes point ravie de pouvoir un peu trotter, et vous promener dans cette Provence, et me recevoir sans crainte de tomber et d'accoucher.

249.

A la même.

A Paris, vendredi 29 avril 1672.

Enfin M. d'Usez est parti ce matin : je lui dis hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile et le meilleur ami du monde : je suis fort touchée de son mérite; je l'aime et l'honore beaucoup; j'espère le revoir en Provence, où vous devez suivre tous ses conseils aveuglément : il sait l'air de ce pays-ci, et n'oubliera pas de soutenir dans l'occasion l'honneur des Grignan. J'ai écrit à M. de Pomponne, et n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre; on ne sauroit mieux dire que vous; si j'avois copié, cela auroit été réchauffé, ou, pour mieux dire, refroidi, et auroit perdu la moitié de sa force; je soutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avoit donné à cette affaire, et que voilà comme on cache, sous des manières douces et adroites, un desir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes choses. Je suis assurée que M. de Pomponne en sera touché; car c'est ce qui est directement opposé aux gens sincères et honnêtes. Quand je tiens une chose comme celle-là, par exemple, je sais assez bien la mettre en son jour, et la faire valoir; j'attends sa réponse avec impatience.

Notre cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris; tout est avec le roi, ou dans ses gouvernements, ou chez soi; mais il y en a peu de ces derniers. Je trouve que M. de S.... a plus de courage que ceux qui passeront l'Issel; il a soutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeune, riche, en santé, sans avoir été non plus ébranlé de suivre les autres, que s'il avoit vu faire une partie d'aller ramasser des coquilles, je n'ai pas dit une partie de chasse, car il y seroit allé; il s'en va paisiblement à S.... ; *tayau !* le voilà pour son été, il est plus sage que les autres qui sont soumis à l'*opinione, regina del mondo* : il vaut bien mieux être philosophe. Tout le monde est triste et affligé : on voit partir tous ses proches, tous ses amis pour s'exposer à de grands périls; cela presse le cœur. Le roi même ne fut pas exempt de tendresse dans son départ précipité : on tient toujours pour assuré qu'il y eut des gens qui le reçurent à Nanteuil; ces gens-là ne retourneront pas sitôt à Saint-Germain, parce qu'ils ont une affaire entre-ci et trois mois, qu'ils feront à quelque maison de campagne. Il y a moins d'aigreur contre le maréchal de Créqui que contre les deux autres, c'est qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le maréchal de Bellefonds a été trop sec et trop d'une pièce. n'oubliez point de faire ce qui convient sur tout cela.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand voyage; vous ne sauriez mieux faire présentement; on n'est pas toujours en état ni en humeur de se promener : si vous étiez moins hasardeuse, j'aurois plus de repos; mais vous voudrez faire des chefs-d'œuvre, et passer où jamais carrosse n'a passé, cela me trouble : croyez-moi, mon enfant, ne forcez point

la nature, allez à cheval et en litière comme les autres; songez ce que c'est que d'avoir des bras, des jambes et des têtes cassées. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et surtout de Monaco, je suis fort bien avec le comte de Guiche; je l'ai vu plusieurs fois chez M. de La Rochefoucauld et à l'hôtel de Sully; il m'attaque toujours, il s'imagine que j'ai de l'esprit; nous avons fort causé, il me conta à quel point sa sœur (*Madame de Monaco*) est estropiée de cette saignée; cela fait peur et pitié. Je ne l'ai jamais vu avec sa *Chimène* (*Madame de Brissac*); ils sont tellement sophistiqués tous deux, qu'on ne croit rien de grossier à leur amour; et l'on est persuadé qu'ils ont chacun leurs raisons d'être sages. Il y a deux mois que la Marans n'a vu *son fils*[1]; il n'a pas si bonne opinion d'elle : voici ce qu'elle disoit l'autre jour; vous savez que ses dits sont remarquables : Que pour elle, elle aimeroit mieux mourir que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimeroit; mais que si elle en trouvoit jamais un qui l'aimât et qui ne fût point haïssable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle se mettroit en œuvre. Son fils a recueilli cet honnête discours, et en fait bien son profit pour juger de ses occupations; il lui disoit *Ma mère*, je vous approuve d'autant plus que cette distinction est délicate et nouvelle; jusqu'ici je n'avois trouvé que des ames grossières, qui ne faisoient qu'une personne de ces deux, et qui confondoient l'aimé et le favorisé; mais, *ma mère*, il vous appartenoit de changer ces vieilles maximes, qui n'ont rien de *précieux* en comparaison de celles que vous allez introduire. Il fait bon l'entendre là-dessus. Depuis ce jour-là il l'a perdue de vue, et tire ses conséquences sans nulle difficulté.

Vendredi au soir.

J'ai vu madame du Plessis-Bellière il y a deux heures; elle m'a conté la conversation du roi et du maréchal de Créqui[2]; elle est longue, et forte et touchante, et raisonnable : si on lui avoit parlé le premier, la chose seroit accommodée : il proposa cinq ou six tempéraments qui auroient été reçus, si le roi ne s'étoit fait une loi de n'en recevoir aucun. Le maréchal de Bellefonds a gâté cette affaire. M. de La Rochefoucauld dit que c'est qu'il n'a point de jointures dans l'esprit. Le maréchal de Créqui parut désespéré et dit au roi : Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-vous pas le maître? Laissez-moi servir cette campagne comme le marquis de Créqui; peut-être que je mériterai que Votre Majesté me rende le bâton à la fin de la guerre. Le roi fut touché de l'état où il le voyoit; et comme il sortit de son cabinet tout transporté, ne connoissant personne, Sa Majesté dit au maréchal de Villeroi : Suivez le maréchal de Créqui, il est hors de lui. Le roi en a parlé depuis avec estime et sans aigreur, et fait servir dans l'armée la compagnie de ses gardes. Le maréchal de Créqui est allé dans une de ses terres près de Pontoise (*à Marines*), avec sa femme et ses enfants. Le maréchal d'Humières est allé à Angers. Voilà, ma fille, de quoi il a été question depuis quatre jours. Il n'y a plus personne à Paris.

Voici votre tour,
Venez messieurs de la ville
Parlez-nous d'amour,
Mais jusqu'à leur retour.

Ma tante n'est plus si excessivement mal; nous sommes résolus de partir dans le mois de mai. Je vous écrirai soigneusement : je déménage présentement; ma petite maison est bien jolie, votre logement vous y paroîtra bien à souhait, pourvu que vous m'aimiez toujours; car nous ne serons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaisir de m'y ranger dans l'espérance de vous y voir. Adieu, ma très-aimable enfant, je suis à vous sans aucune distinction ni restriction.

---

250. *

A la même.

A Paris, mercredi 4 mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires

[1] Il s'agit de M. de La Rochefoucauld, toutes les fois qu'il est parlé du *fils* de madame de Marans: elle l'appeloit *son fils*, et il l'appeloit *sa mère*.

[2] Le maréchal de Créqui étoit gendre de madame du Plessis-Bellière. Cette dame avoit été l'amie de Fouquet, et elle avoit partagé sa disgrace. (*Voyez* la note de la lettre du 4 décembre 1664.)

qui vous font assurément beaucoup de mal; *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut; et principalement pour M. de Grignan, qui en seroit pénétré; c'est une marque de l'amitié et de la complaisance que vous avez pour lui; *et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas: voilà qui est héroïque et le fruit de votre philosophie; vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avoit de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs; tout le reste est dans l'imagination, et dépend de la manière dont on conçoit les choses: tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit; les réflexions, la dévotion, la philosophie, les peuvent adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'ame et le corps; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience; elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point.

Voilà un discours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du faubourg Saint-Germain[1], cependant il est de chez ma pauvre tante, où j'étois l'aigle de la conversation; elle nous en donnoit le sujet par ses extrêmes souffrances qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison avec nul autre mal de la vie. M. de La Rochefoucauld est bien de cet avis; il est toujours accablé de gouttes: il a perdu sa vraie mère[2], dont il est véritablement affligé; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisoit adorer: c'étoit une femme d'un extrême plaisir; et enfin, dit-il, c'étoit la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, et M. de Grignan aussi. Le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable; il prétend que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, et rapporté et rajusté des choses de sa folle de *mère*[3], qui nous font bien entendre ce que vous nous disiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on pensoit, que c'étoit autre chose; vraiment oui, c'étoit autre chose, ou pour mieux dire, c'étoit tout ensemble; l'un étoit sans préjudice de l'autre: elle marioit le luth avec la voix, et le spirituel avec les grossièretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, et qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de madame de La Fayette: je vous dirai le reste en Provence.

Ma tante est dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage est parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de passer la Pentecôte en chemin, ou à Moulins, ou à Lyon, l'abbé le souhaite comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à la messe aux Minimes; je dis à mademoiselle de La Trousse: Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déserts, il n'y doit avoir que le marquis d'Alluye[1]. Nous entrons dans l'église, le premier homme et l'unique que je trouve, c'est le marquis d'Alluye; mon enfant, cette sottise me fit rire aux larmes: enfin il est demeuré et s'en va à son gouvernement sur le bord de la mer; il faut garder les côtes, comme vous savez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incomparable* (madame de Montespan) ne la trouva point à la première couchée, mais sur le chemin, dans une maison de Sanguin, au-delà de celle que vous connoissez; il y fut deux heures: on croit qu'il y vit ses enfants pour la première fois: la belle y est demeurée avec des gardes et une de ses amies; elle y sera trois ou quatre mois sans en partir. Madame de La Vallière est à Saint-Germain; madame de Thianges ici chez son père: je vis l'autre jour sa fille, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui disent que le roi fut droit à Nanteuil; mais ce qui est de fait, c'est que la belle est à cette maison qui s'appelle le *Genitoi*. Je ne vous mande rien que de vrai; je hais et méprise les fausses nouvelles.

Vous voilà donc partie, ma fille; j'espère bien que vous m'écrirez de partout; je vous écris toujours. J'ai si bien fait que j'ai retrouvé un petit ami à la poste, qui prend soin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maison; Saint-Aubin y a fait des merveilles; j'y coucherai demain; je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle est faite pour vous; vous serez très-

[1] C'est-à-dire de chez madame de La Fayette, où se rendoit tous les jours M. de La Rochefoucauld, et en même temps la compagnie la plus choisie.
[2] Gabrielle du Plessis de Liancourt.
[3] Madame de Marans.

[1] Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye et de Sourdis, gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois et pays Chartrain.

bien logée dans mon appartement, et moi très-bien aussi. Je vous conterai comme tout cela est tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre pauvre frère : on croit cette guerre si terrible qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime ; et puis, tout d'un coup, j'espère que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine.

Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la princesse d'Harcourt [1] et vous ; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille : M. d'Usez a promis de remettre la paix partout ; je serai bien aise de savoir de vous ce qui vous a mise en froideur.

Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, et que son mérite augmente ; j'ai regret à sa beauté, et je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne et de Bourgogne, qui fera un fort bel effet, avec la sagesse des Grignan ; votre fille est tout le contraire : sa beauté augmente, et son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, et qu'elle est opiniâtre comme un petit démon ; elle a ses petites volontés et ses petits desseins ; elle me divertit extrêmement ; son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez ni beau ni laid ; son menton, ses joues, son tour de visage, très-parfaits ; je ne dis rien de sa bouche, elle s'accommodera, le son de sa voix est jolie ; madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien passer par sa bouche.

Je pense, ma fille, qu'à la fin je serai de votre avis ; je trouve des chagrins dans la vie qui sont insupportables ; et, malgré le beau raisonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux qui, pour être moindres que les douleurs, se font également redouter. Je suis si souvent traversée dans ce que je souhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort désobligeante.

Quand le chevalier de Lorraine partit, il faisoit l'amoureux de l'*Ange* [2], et MONSIEUR le vouloit bien. Madame de Coëtquen n'a osé, dit-on, reprendre le fil de son discours. Madame de Rohan a quitté la place ; elle est logée à l'hôtel de Vitri et toute sa famille. J'attends des réponses de M. de Pomponne ; nous n'avons point encore de premier président [1] !

[1] Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, et fille de Charles de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche.

[2] Louise-Elisabeth Rouxel, fille du maréchal de Grancey.

---

251. *

A la même.

A Paris, vendredi 6 mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte : c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le chancelier (*Séguier*) à l'Oratoire : ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense ; en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer : Le Brun avoit fait le dessein ; le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur : la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenoient la première représentation : la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-dessus cette belle ame. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. Toute l'église étoit parée de tableau, de devise et d'emblêmes qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du chancelier ; plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil [2] vouloit acheter toute cette décoration à un prix excessif. Ils ont tous, en

[1] Il s'agissoit de la place de premier président du parlement de Provence, vacante par la mort de M. d'Oppède.

[2] Charlotte Séguier, sa fille, mariée 1° à Maximilien de Béthune, duc de Sully ; 2° à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

corps, résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnaissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion; j'étois auprès de M. de Tulle [1], de M. Colbert, de M. de Montmouth [2], beau comme du temps du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre; j'ai dit à M. de Tulle (*Mascaron*) de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi; il a débuté par un accent provençal; il est de Marseille; il s'appelle Léné [3]; mais, en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux; il a si bien établi son discours; il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvoit être admiré; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde, sans exception, s'en est écrié, et chacun étoit charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle qui l'emmène avec lui dans son diocèse : nous le voulions nommer le chevalier Mascaron; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (*Lully*) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi; ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté; il y eut un *Libera* où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats; j'ai dit à Guitaud : Cherchons un peu notre ami *Marseille*, nous ne l'avons point vu; je lui ai dit tout bas : si c'étoit l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas. Cette folie a fait rire Guitaud, sans aucun respect pour la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci? Je pense que je suis folle : à quoi peut servir une si grande narration? Vraiment, j'ai bien satisfait le desir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages, les équipages portent la famine avec eux : on est assez embarrassé dès les premiers pas de cette campagne : Guitaud m'a montré votre lettre, et à l'abbé, *envoyez-moi ma mère*. Ma fille, que vous êtes aimable! et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous! Hélas! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin; je conduis des yeux toutes choses; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité, je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état; nous verrons : je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider; un jour je pars, le lendemain je n'ose; enfin vous dites vrai, il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai coucher demain dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Demandez au marquis d'Oppède, il l'a vu; il dit qu'il s'en va vous trouver. Hélas! qu'il est heureux! Adieu : ma belle petite; vous êtes au bout du monde; vous voyagez; je crains votre humeur hasardeuse : je ne me fie ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon [1] après avoir grimpé si haut. Il y a quelque-

[1] Jules Mascaron, nommé à cet évêché en 1671.

[2] Fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685. Il avoit été amoureux de madame Henriette, sœur de son père, et il avoit témoigné avec tant de vivacité le sentiment qu'il éprouvoit, qu'on l'obligea de retourner en Angleterre.

[3] Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille; il se nommoit *Vincent Léné*. Comme il seroit difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici madame de Sévigné de ce jeune orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, et que la délicatesse de sa santé ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'étoit borné à faire des conférences sur l'Ecriture sainte; ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme.

[1] Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de

fois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisants, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison, il n'y a rien de plus vrai. J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite, au-dessous de sa *touffe ébouriffée.*

252.

A la même.

A Paris, vendredi 13 mai 1672.

Il est vrai, ma fille, que l'extrême beauté de Livry seroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étois accablée de la triste vue de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de madame de La Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon : la première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des excès, qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose que la consumer, car elle est extrêmement maigre, et n'a rien dans le corps; mais, quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraie point; celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant fiez-vous à nous, laissez-nous faire; nous n'irions de long-temps en Provence, si nous n'y allions cette année : quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir; et si la présence de l'abbé vous paroît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de sa bonne intention : on fait bien des choses en peu de temps; ayez pitié de notre impatience, aidez-nous à la soutenir, et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devroit coûter quelque petite chose à la bienséance. Parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris; ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Ainsi le printemps qui me redonneroit la vie n'est pas pour moi : *Ah! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours!* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me soutiennent l'ame dans le corps.

Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry; j'espère que vous en jouirez à votre tour; ce n'est pas que M. d'Usez ne vous dise comme le roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grace là-dessus; il vous dira ce qu'il lui dit; vous entendez bien ce que je veux dire; mais vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre abbé. Je me faisois conter l'autre jour ce que c'est que votre printemps, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites; je le crois divertissant; le bruit du canon me paroît d'une dignité de convenance; il y a quelque chose de romanesque à recevoir partout sa princesse avec cette sorte de magnificence : pour des étrangers et des princes Trasibules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup : voilà ce qui manque à votre roman; cette petite circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette promenade. M. de Martel [1] a écrit ici qu'il vous recevroit comme la reine de France. Je trouve fort plaisante la belle passion du général des galères [2] : quand il voudra jouer l'homme saisi et suffoqué, il n'aura guère de peine; de la façon dont vous me le représentez, il crèvera aux pieds de sa maîtresse : il me paroît que vous êtes mieux ensemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort tendrement.

Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez m'en adresser davantage, sans craindre de m'incommoder. Mais pourquoi ne m'avez-vous point mandé le sujet de votre chagrin de l'autre jour; j'ai pensé à tout ce qui peut en donner dans la vie; depuis votre dernière lettre, je me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés, je ne puis les deviner, et je ne vois point d'où elles peuvent venir. La Marans a d'autres affaires; vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là, où il faut du soin et de l'application; vous de-

dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, et par un chemin pratiqué dans la montagne.

[1] Commandant la marine à Toulon.

[2] Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne, frère de madame de Montespan; il étoit extrêmement gros.

vriez bien m'éclaircir là-dessus. Mais, bon Dieu! que peut-on dire de vous? Je ne puis en être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point; quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes: on ne sait encore quel dessein il a. Mon fils est toujours en Allemagne; il est vrai que désormais on sera bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruyter[1], qui, comme vous le savez, est le plus grand capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le comte d'Estrécs dans la Manche. On sait très-peu de nouvelles ici; on dit que le roi ne veut pas qu'on en écrive: il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à La Troche, à l'abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce qu'il semble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille;* il m'a paru doux comme un mouton; nous ne sommes entrés dans aucune controverse; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Usez et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirois pas aisément le retour de madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi: mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au-delà de tout ce qu'on craint le plus; soyez persuadée qu'elle l'empêcheroit, si elle pouvoit; elle ne sauroit soutenir votre présence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'est point un *écriveux;* mais il paroît votre ami en toute occasion; il a dit des merveilles à M. de Marseille, et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. d'Irval[2] est parti pour Lyon, et puis à Venise: l'équipage de Jean de Paris n'étoit qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odierò, quanto t'amai;* il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marseille mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition: M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

[1] Amiral de la république de Hollande.

[2] Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux, seigneur d'Irval, connu d'abord dans la société sous le nom de M. d'Irval.

---

253. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 16 mai 1672.

Il faudroit que je fusse bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, et tous les beaux endroits de vos lettres. Vous savez bien, monsieur le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondoit fort bien à ce que l'autre avoit envie de dire; et si nous n'eussions point voulu nous donner le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, notre intelligence auroit quasi fait tous les frais de la conversation. Quand on s'est si bien entendu, on ne peut jamais devenir pesant. C'est une jolie chose à mon gré que d'entendre vite, cela fait voir une vivacité qui plaît et dont l'amour-propre sait un gré nompareil. M. de La Rochefoucauld dit vrai dans ses Maximes: *Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien, que ceux qui se font écouter.* Nous devons nous aimer à la pareille, pour nous être toujours si bien entendus. Vous dites des merveilles sur l'affaire des maréchaux de France, je ne saurois entrer dans le procès, je suis toujours de l'avis de celui que j'entends le dernier. Les uns disent oui, les autres disent non, et moi je dis oui et non; vous souvenez-vous que cela nous a fait rire à une comédie italienne? Je vous prie de parler toujours de moi à tous venants, et de ne pas perdre le temps de donner quelques petits traits de votre façon au panégyrique que fait de moi la marquise de Saint-Martin. Soyez alerte, et vous placez entre deux périodes avec autant d'habileté, qu'elle a de facilité à parler.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles. Le roi marche, on ne sait où. Les desseins de S. M. sont cachés, comme il le souhaite. Un officier d'armée mandoit l'autre jour à un de ses amis qui est ici: Je vous prie de me mander si nous allons assiéger Maëstricht, ou si nous allons passer l'Issel.

Je vous assure que cette campagne me fait peur. Ceux qui ne sont point à la guerre, par leur malheur plutôt que par leur volonté, ne me paroissent point malheureux. Une marque que le roi n'est pas fatigué de vos lettres, c'est qu'il les lit : il ne se contraindroit pas. Adieu, Comte, je suis fort aise que vous aimiez mes lettres, c'est un signe que vous ne me haïssez pas. Je vous laisse avec notre ami.

De M. de Corbinelli.

J'ai bien dans la tête de refaire encore un voyage en Bourgogne, Monsieur, je meurs d'envie de discourir de toutes sortes de choses avec vous : car ce que j'ai fait en passant a été trop précipité. Je n'ai pas laissé de bien profiter de la lecture de ces endroits que vous m'avez montrés. J'en ai l'esprit rempli ; car personne à mon gré ne dit de si bonnes choses, ni si bien que vous. Vous savez que je ne suis point flatteur. Gardez toujours bien cette divine manière que vous avez au suprême degré, qui est celle d'un homme de qualité, et qui plaît au dernier point ; je veux dire, d'avoir toujours plus de choses que de paroles, et de ne pas dire un mot superflu. Ce n'est pas pour faire tomber à propos le précepte d'Horace que je vous dis cela : car je suis homme à dire un précepte hors de propos, et seulement pour montrer que je le sais, si la fantaisie m'en prenoit : il y a long-temps que vous me connoissez sur ce pied-là. Voici donc le précepte que vous suivez mieux que personne, à mon gré. Horace parle du genre d'écrire appelé *satire*, sous lequel il entend un certain discours agréable, et des réflexions utiles et douces sur les mœurs, tant bonnes que mauvaises : et voici comment il dit qu'il les faut faire. Ce n'est pas assez, dit-il de faire rire, quoique ce soit un très-grand talent.

Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris: et est quædam tamen hîc quoque virtus.

Il faut encore, dit-il : écrire ou parler bref, et ne pas dire plus de paroles que de choses, afin que nos pensées se voient tout d'un coup, et qu'elles ne soient point enveloppées dans un tas de paroles qui les offusquent.

Est brevitate opus, ut curat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

De plus, il ne faut pas être ni toujours grave et sévère, ni toujours plaisant dans nos discours :

Et sermone opus est modò tristi, sæpè jocoso.

Il ne faut pas même ni toujours argumenter les preuves en main, comme un orateur, ni aussi n'être que dans les agréments de l'éloquence des poètes, qui ne songent qu'à divertir et à plaire, et non pas à profiter.

Defendente vicem modò rhetoris atque poetæ.

De plus, il faut quelquefois n'être rien de tout cela, mais simplement un galant homme, qui parle sans trop d'ordre ni de règle, et qui ne laisse pas de charmer par sa négligence, qui ne pousse jamais trop avant tout son esprit, qui supprime souvent mille belles choses qui lui viennent en foule sur son sujet, parce qu'il ne veut point paroître bel esprit.

— Interdum..., parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò.

Voilà, Monsieur, sur mon Dieu et sur mon honneur, ce qu'il me paroît que vous observez mieux que personne que je connoisse. Je le dis incessamment parmi nos savants. Si je vais à Bussy, je veux lire avec vous les satires et les épîtres d'Horace, et vous demeurez d'accord qu'il n'y a que lui dans l'antiquité, et qu'il n'y aura que lui dans les siècles à venir qui soit incomparable. Voici le caractère qu'en fait Perse.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit.

Madame de Sévigné me charge de l'éloge de vos épîtres. En vérité, Monsieur, elles mériteroient qu'Ovide le fît lui-même, par reconnoissance de se voir si fort embelli.

---

254. **

Du comte de Bussy à madame de Sévigné.

A Chaseu, ce 25 mai 1672.

Je vois bien, ma belle cousine, que vous avez cela de commun avec beaucoup d'honnêtes gens, qu'il vous faut louer pour avoir du plaisir de vous :

parce que je vous assurai, il y a quelque temps, de l'agrément que j'avois trouvé dans une de vos lettres, vous venez d'en remplir toute celle-ci. Je sais bien qu'il faut avoir de l'esprit pour bien écrire, qu'il faut être en bonne humeur, et que les matières soient heureuses : mais il faut surtout que l'on y croie que les agréments qu'on aura ne seront pas perdus; et sans cela, l'on se néglige. En vérité, rien n'est plus beau ni plus joli que votre lettre : car il y a bien des choses du meilleur sens du monde, écrites le plus agréablement. Je demeure d'accord avec vous que nous nous devons aimer. Personne ne sait si bien que moi ce que vous valez; ni ce que je vaux, que vous. Nous nous aimons aussi, ce me semble, et cela durera toujours, pourvu que nous n'ayons pas plus de confiance en autrui qu'en nous-mêmes; pour moi, je vous réponds de résister aux tentations de vos ennemis plus qu'à celles du diable. Nous ne savons aucunes nouvelles, parce que non-seulement les desseins sont fort cachés, mais, après même qu'ils sont découverts, on ne veut pas qu'on les mande; passe pour le premier, il est juste, les secrets éventés réussissent rarement; pour le second, il est inutile et malin. Vous avez raison de dire que cette campagne fait peur. Je crois, comme vous, qu'elle sera terrible; et voilà comme je les aime : si j'y étois, je prétendrois acquérir de la gloire ou mourir; et, n'y étant pas, la fortune me détrompera de bien des gens que je n'aime point. Vous savez que les spectateurs sont cruels; et je vous apprends que les spectateurs malheureux sont mille fois plus cruels que les autres. Je ne demande à Dieu que la conservation du roi, de MONSIEUR, de M. le prince, de M. le duc, et d'un petit nombre d'amis. Après cela, je ne trouve pas mauvais que les Hollandois se défendent en gens d'honneur; mais je veux à la fin que le roi prenne leurs places; car j'ai soin de la réputation de mon maître aussi bien que de sa vie. Adieu, ma belle cousine, je vous assure que je vous trouve fort aimable, et que je vous aime fort aussi.

A. M. DE CORBINELLI.

Vous me réjouissez fort, Monsieur, de me dire que j'ai de l'air d'Horace. Si cela est, c'est à la nature à qui j'en ai l'obligation, car je ne l'ai jamais lu. Je ne sais pas si c'est à cause de la ressemblance, que ce qu'il dit me touche extrêmement; mais rien ne me touche davantage. Ma modestie m'empêchera pourtant désormais de lui donner beaucoup de louanges, de peur que vous ne croyiez que je me loue sous son nom, comme on fait quelquefois quand on estime un homme contre qui l'on s'est battu. Cependant il faut encore que je vous dise, pour la dernière fois, qu'Horace me charme; mais que, s'il voyoit le commentaire que vous faites de lui, il en seroit charmé; mon Dieu, que vous l'entendez bien, et que vous l'expliquez agréablement. Si le roi pensoit sur cela ce que je pense de vous, je suis assuré qu'il vous feroit lire Horace à monseigneur le Dauphin, et peut-être à lui-même.

---

255. **

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 16 mai 1672.

Votre relation est admirable, ma fille : je crois lire un joli roman, dont l'héroïne m'est extrêmement chère. Je prends un grand intérêt à toutes ses aventures; je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue partout comme la reine, ce morceau de votre vie si extraordinaire et si nouveau, et si loin de pouvoir être ennuyeux; je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaisir; et, quoique votre cœur me souhaite quelquefois, je suis assurée que vous vous êtes laissé divertir, et j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même dessein que l'autre, de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réussi. Pour moi je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas; et j'ai dessein d'en faire de bien opposés à ceux que je fis; soyez sûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan; laissez-moi conduire cette résolution : il y a bien de la témérité à répondre ainsi de ses actions; mais comme il est toujours sous-entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ses volontés.

Je verrai madame de Martel; la réception que son mari vous a faite[1] mérite bien cette politesse.

[1] Il commandoit dans le port de Marseille.

Je reçois avec plaisir toutes vos petites lettres de recommandation ; il y a toujours la marque de l'ouvrière, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles : j'ai le cœur affligé de la guerre, ils vont joindre l'armée du roi. On parle du siége de Maëstricht ; cela est un peu moins épouvantable que le passage de l'Issel. En vérité on tremble en recevant des lettres ; et ce sera bien pis dans quinze jours. M. de La Rochefoucauld et moi nous nous consolons, et nous nous affligeons ensemble ; il a trois ou quatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez madame de La Fayette ; elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, et que le jour approche de se livrer : il y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier [1] qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire les amitiés de M. de La Rochefoucauld, combien il aime à parler de vous, à me faire lire quelquefois des endroits de vos lettres : c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Madame de La Fayette me prie fort aussi de vous parler d'elle, sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort ; au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie ; mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que votre philosophie pourroit le souhaiter : vous aurez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaisie de la tête.

Vous aurez su des nouvelles de M. de Coulanges par lui-même [2], et comme ils ont vu M. de Vivonne à son passage, et comme ils passent doucement leur vie avec le marquis de Villeroi. Ma pauvre tante est toujours très-mal ; c'est un objet de tristesse qui fait fendre le cœur. Notre abbé vous embrasse. La Mousse vous honore ; ils prétendent bien voir votre Provence ; pour moi, je ne demande qu'à vous voir ; et quoi encore ? à vous voir, et toujours à vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il vous avoit vue à Marseille, et que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange : gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fille est aimable, je crois que je vous la mènerai ; mais j'observerai tout ce qui sera nécessaire point ne la point hasarder : on ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille, quand elle est jolie.

Je ne sais point de nouvelles ; mes lettres sont bien ennuyeuses auprès des vôtres. Je ne pouvois jamais mieux faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Votre président de Bouc me voit quelquefois ; je ne crois pas que ce soit lui qui ait inventé la poudre à canon, ni l'imprimerie. Je ne sais quand vous aurez un premier président ; hors les Provençaux, on trouve peu de gens qui désirent cette place. Madame de Coëtquen a eu la rougeole ; madame de Sully s'en va à Sully avec son mari ; madame de Verneuil est à Rôny avec le sien ; madame de Castelnau est avec madame de Louvigny : la maréchale (*de Castelnau*) est seule, comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne. Si vous avez envie de savoir autre chose, mandez-le-lui, car, pour nous, notre vie est triste et languissante. On croit que Maëstricht est investi ; rien n'est encore assuré. Adieu, mon ange, je vous baise, et vous embrasse avec une tendresse qui ne peut recevoir de comparaison.

---

256. **

A la même.

A Paris, vendredi 20 mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage ; je l'avois dit à notre abbé comme une chose pesante pour vous : mais ce sont des nécessités ; il faut cependant examiner, si l'on veut bien courir le hasard de l'abyme où conduit la grande dépense ; nous en parlerons. Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même, quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères, et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée pour l'aimer autant qu'on fait ; je dis la même chose de la santé ; j'en ai beaucoup, mais à quoi me sert-elle ? à garder ceux qui n'en ont point.

[1] M. le duc, depuis M. le prince. Elle en avoit un enfant.

[2] M. et madame de Coulanges étoient à Lyon dans ce temps-là.

La fièvre a repris traîtreusement à madame de La Fayette; ma tante est bien plus mal que jamais; elle s'en va tous les jours : que fais-je? je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette; et puis je sors de chez La Fayette pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni les promenades, ni ma jolie maison, tout cela ne m'est de rien : il faut pourtant que je coure à Livry, un moment; car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état où est ma pauvre tante. Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuse, et sans vous, tout est inutile : mais, puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par-là que par les autres endroits. J'ai vu madame de Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que vous pouvez penser; son mari lui a écrit des ravissements de votre beauté; il est comblé de vos politesses; il vous loue et vous admire : sa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre; je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans le *Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation. Le véritable Louis est en chemin avec toute son armée; les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va. Il n'est plus question de Maëstricht; on dit qu'on va prendre trois places, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès; je vous manderai leurs noms, quand je les saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée : ce n'est pas faire sa cour que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner. Les lettres sont plaisantes à voir; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits; mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de Sa Majesté. L'autre jour un homme de bonne maison[1] écrivoit à un de ses amis. *Je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons l'Issel, ou si nous assiégerons Maëstricht.* Vous pouvez juger par-là des lumières que nous avons ici, je vous assure que le cœur est en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre cher mari en sûreté, qui n'a d'autre fatigue que de voir toujours votre chien de visage dans une litière vis-à-vis de lui : *le pauvre homme*[1]! Il avoit raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter; le moyen de le regarder si long-temps! Hélas! il me souvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi; quel plaisir ne sentois-je point de voir toujours cet aimable visage? Il est vrai que c'étoit dans un carrosse; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière[2].

Madame du Pui-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder, et là-dessus, je rends les armes : je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne; je l'aime tout-à-fait; je lui ai fait couper les cheveux; elle est coiffée *hurluberlu*, cette coiffure est faite pour elle : son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable; elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin elle est jolie de tout point; je m'y amuse des heures entières; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille.

---

257. *

A la même.

A Paris, lundi 23 mai 1672.

Mon petit ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arrivée du courrier, de sorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres; elles sont par la ville; je les attends à tous les moments, et j'espère les avoir avant que de faire mon paquet. Ce retardement me déplaît beaucoup; mon petit nouvel ami m'en demande excuse, mais je ne lui pardonne pas; en attendant, ma fille, je m'en vais causer avec vous. J'ai vu ce matin M. de Marignanes[3];

[1] M. le duc.

[1] Allusion à la fin du troisième acte de Tartufe.

[2] On assure que deux personnes qui, en s'aimant beaucoup, entreprendroient un voyage un peu long dans la même litière, finiroient par se haïr le plus franchement du monde.

[3] Joseph-Gaspard Couet, marquis de Marignanes, mort en 1692.

je l'ai pris pour M. de Maillanes; je me suis embarrassée; enfin, pour avoir plus tôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms; il l'a fait en galant homme; il a compris qu'il est très possible que je me confonde; il m'a remise; il est très content de moi, et moi très contente de lui. Il a vu votre fille; il dit que son frère est beau comme un ange, et vous comme deux. Il admire votre esprit, votre personne, il adore M. de Grignan.

Je dînai hier chez La Troche avec l'abbé Arnauld et madame de Valentiné : après dîné nous eûmes le Camus, son fils et Itier : cela fit une petite symphonie très parfaite : ensuite arrive mademoiselle de Grignan avec son écuyer, c'étoit *Beaulieu*; sa gouvernante, c'étoit *Hélène*; sa femme de-chambre, c'étoit *Marie;* son petit laquais, c'étoit *Jaquot*, fils de sa nourrice; et la nourrice avec ses habits des dimanches; c'est la plus aimable femme de village que j'aie jamais vue : tout cela parut beaucoup : on les envoya dans le jardin, on les regarda fort : j'aime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Pui-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite enfant; car, après tout, les enfants de la nourrice ne me plaisent point auprès d'elle, et je connois dans son visage que jamais elle ne passera l'été ici, sans en mourir d'ennui. Mais, ma fille, il est question de partir : un jour nous disons, l'abbé et moi, allons-nous-en, ma tante ira jusqu'à l'automne, voilà qui est résolu : le jour d'après nous la trouvons si extrêmement bas, que nous nous disons, il ne faut pas songer à partir, ce seroit une barbarie, la lune de mai l'emportera; et ainsi nous passons d'un jour à l'autre, avec le désespoir dans le cœur : vous comprenez bien cet état, il est cruel : ce qui me feroit souhaiter d'être en Provence, ce seroit afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chère; et je sens que si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera m'ôtera une partie de ma tendresse et de mon bon naturel. N'admirez-vous point la bizarre disposition des choses de ce monde, et de quelle manière elles viennent croiser notre chemin? Ce qu'il y a de certain, c'est que de quelque manière que ce puisse être, nous irons cet été à Grignan. Laissez-nous démêler toute cette triste aventure, et soyez assurée que l'abbé et moi nous sommes plus près d'offenser la bienséance, en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous, en demeurant sans nécessité. Voilà un billet de l'abbé Arnauld, qui vous apprendra des nouvelles : son frère [1], en partant, le pria de me faire part de celles qu'il lui manderoit; la première page est un ravaudage de rien pour choisir un jour afin de dîner chez M. d'Harouïs : on fait du mieux qu'on peut à cet abbé Arnauld; il n'est pas souvent à Paris [2], et l'on est aise d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria l'autre jour de lui montrer un morceau de votre style : son frère lui en a dit du bien; en le lui montrant, je fus surprise moi-même de la justesse de vos périodes, elles sont quelquefois harmonieuses; votre style est devenu comme on le peut souhaiter, il est fait et parfait, vous n'avez qu'à continuer, et vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre : j'ai passé à la poste, mon petit homme m'a fait beaucoup d'excuses; mais je n'en suis pas plus riche; ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-dire la mer à boire. Je la recevrai demain, et n'y ferai réponse que vendredi. Adieu, ma chère enfant; vous dirai-je que je vous aime? il me semble que c'est une chose inutile, vous le croyez assurément; croyez-le donc, ma chère enfant, et ne craignez point d'aller trop avant; si je n'avois point le cœur triste, je vous porterois de jolies chansons : M. de Grignan les chanteroit comme un ange. Je l'embrasse très tendrement, et vous encore plus de mille fois.

258.

A la même.

A Paris, vendredi 27 mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites; mais vous savez très bien les mettre dans leur jour; et si le beau pays que vous avez vu pouvoit vous témoigner les

[1] M. de Pomponne.

[2] Il demeuroit à Angers, auprès de son oncle Henri Arnault, évêque d'Angers.

obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit aussi l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été; et cependant, ma fille, je le comprends, la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs; tous les excès sont fâcheux, et les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête : ah! le beau sujet de faire des réflexions! votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut, jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là-dessus, qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés?

Je comprends la joie que vous aurez eue de voir madame de Monaco, et la sienne aussi : hélas! vous aurez bien causé; elle ouvre assez son cœur sur les chapitres même les plus délicats : je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette jolie course, il s'en va en Bretagne; il a vu votre lettre, et Guitaud, et M. de La Rochefoucauld. Ils sont tous fort contents de votre relation, mais sur-tout de l'histoire tragique; elle est contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau dénouement : nous voulons pourtant vous en croire, et vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre; si vous l'aviez fait jeter dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, et le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son ame devroit bien revenir à l'exemple de celle de M. de B...... Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, et envoya tout au diable, et lui après : son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son ame revient la nuit tout en feu dans l'église; qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace; et là-dessus ils veulent jeter le corps à la voirie, et assassiner le curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la justice pour défendre de faire insulte au curé. Voilà qui est tout neuf d'hier au matin, mais cela n'est pas digne de déchausser votre histoire amoureuse.

Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des courriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry, j'y mène ma petite enfant et sa nourrice, et tout le petit ménage; je veux qu'ils respirent cet air de printemps : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus long-temps; et pour la petite, je l'y laisserai quatre ou cinq jours; je ne puis m'en passer ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si long-temps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours; mes habits se font; mon carrosse est prêt il y a huit jours; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus long-temps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire je partirai dans l'espérance de la revoir.

Ecrivez à M. de Laon[1] qui enfin est cardinal; vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que cette dignité; je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne; il emmène d'Hacqueville et notre ami Chésières, qui désormais sera plus Breton que Parisien. Le comte des Chapelles m'a écrit de l'armée : il me prie de vous faire cinq cent mille compliments; il dit qu'hier, je ne sais quel jour c'étoit que son hier, il s'étoit trouvé dans une compagnie de grande conséquence, où votre mérite, votre sagesse, votre beauté, avoient été élevés jusqu'au-dessus des nues, et que même on y avoit compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts.

[1] César d'Estrées, qui étoit cardinal *in petto* de la promotion du mois d'août de l'année 1671, ne fut déclaré qu'en ce temps-là.

259. *

A la même.

A Paris, lundi 30 mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant; votre voyage de Monaco vous avoit mise hors de toute mesure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne; voilà déjà la mode d'être blessé qui commence; j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable; et nous avons pourtant le courage d'envisager un jour pour notre départ, en jouant une espérance que de bonne foi nous n'avons point. J'en suis toujours à trouver certaines choses fort mal arrangées parmi les événements de notre vie; ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées : je crois que nous passerons par-dessus; ce n'est pas sans peine; la comparaison est juste. Je ne mènerai point ma petite enfant; elle se porte très-bien à Livry; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu; les arbres sont d'un vert admirable, tout est plein de chèvrefeuilles; cette odeur ne m'a point encore dégoûtée; mais vous méprisez bien nos petits buissons, au prix de vos forêts d'orangers.

Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot, qui n'osoit tourner les yeux ni la tête; je disois qu'il sembloit qu'il y portât un verre d'eau; la dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau, et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de sa chambre; on entre, on le trouve en cet état : Hé! mon Dieu! mon frère, que faites-vous? et qui vous a maltraité ainsi? Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. Il tombe évanoui, on le couche, on le panse, on le trouve très-blessé; on le guérit après trois mois de soins, et puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, et je vous donnerai celle de madame Paul [1], qui est devenue éperdue, et qui s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou de vingt-six ans, qu'elle avoit pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un beau ménage : cette femme l'épouse; ce garçon est brutal, il est fou; il la battra comme plâtre; il l'a déjà menacée; n'importe elle veut passer par-là; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus violents sentiments qu'on puisse imaginer; mais ils sont croqués comme les grosses peintures; toutes les couleurs y sont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour; je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence! s'attaquer à madame Paul; c'est-à-dire à l'austère, l'antique et grossière vertu; où trouvera-t-on quelque sûreté?

Voilà de belles nouvelles, ma chère enfant, au lieu de vos aimables relations.

Madame de La Fayette est toujours languissante; M. de La Rochefoucauld toujours éclopé; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de madame de La Fayette est la plus jolie chose du monde, tout est fleuri, tout est parfumé; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse; nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg. Je vous prie de ne pas oublier M. d'Harouïs dont le cœur est un chef-d'œuvre de perfection, et qui vous adore. Adieu, ma très-aimable; j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles, et de celles de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres; je crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus, car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque chose plus que vous. J'embrasse mon cher Grignan : vous aime-t-il toujours bien? Je le prie de m'aimer aussi.



[1] Veuve de maître Paul, jardinier de Livry.

260.

A la même.

A Livry, jeudi 2 juin 1672.

Je l'ai reçu cet aimable volume, jamais je n'en ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt : je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi bien que de l'application que vous avez aux dates ; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce : au contraire, quand les commerces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît ; mais vous êtes bien sur ce point comme je le puis souhaiter ; et ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue ; mais je ne jette les yeux sur personne : ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui doivent leur donner le plus de curiosité ; elles ont toujours été jusqu'à vous ; des autres, ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce ministre, et vous le serez toujours très assurément ; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne que je parle, et c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin ; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres, au degré de parenté où nous en sommes : si elles sont agréables, c'est un miracle ; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte.

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans ; mais madame de La Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu un épisode d'un jeune prince, au milieu de l'enivrement, qui la rendoit si troublée ; et toutes ses paroles ramassées nous confirmoient cette vision. Je vous fais entendre notre folie : elle vous sera expliquée plus nettement.

Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne le comprends pas, c'est-à-dire je ne comprends pas comment on peut s'y exposer ; j'aimerois mieux aller à l'occasion, j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues me marchander, et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte ; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières, en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête, je suis servante de ces pays-là, je n'irai de ma vie ; et je tremble quand je songe que vous en venez.

Jamais les amants de madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle ; ce que vous dites du premier et du dernier est admirable : c'est cela qui est une épigramme! Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME[1] ? en est-elle consolée ? est-elle bien estropiée[2]? est elle bien désespérée de se voir au-delà des Alpes ? est-elle dans l'attente de venir à Paris ? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir ; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne se doit jamais oublier : elle vous l'a rendue promptement ; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la princesse d'Harcourt[3]. Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi ; il est volontaire à l'armée ; et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère l'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à madame de Villars et à moi ; le dessus de la lettre, étoit : *A M. de Villars, à Madrid*. Madame de Villars qui le connoît, devina la vérité ; elle ouvre la lettre et y trouve d'abord, *mes très-chères* : nous n'avons point encore fait réponse.

Vous dites que je ne vous parle point de votre frère ; je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment, et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes ;

[1] Madame de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME (*Henriette-Anne d'Angleterre*, morte le 29 juin 1670.)

[2] D'une saignée mal faite.

[3] Françoise de Brancas ; M. de Brancas, son père craignoit que madame de Grignan ne se fût refroidie pour elle. (*Voyez* la lettre du 4 mai précédent, page 224 de ce volume.)

je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante : ses lettres sont aussi d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point; mon fils est présentement dans l'armée du roi, c'est-à-dire à la gueule du loup, comme les autres.

On ne sera pas long-temps sans apprendre de grandes nouvelles : le cœur bat en attendant. Le marquis de Castelnau a la petite-vérole. On disoit hier que Desmarêts [1], le fils du grand fauconnier, et Bouligneux, étoient morts de maladie : si je ne vous mande point le contraire avant que de fermer demain ma lettre à Paris; c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de ramener ma petite enfant; il faut qu'elle essaie un bonnet et une robe; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte, et ne la ramènerai ici que trois jours devant : elle se porte très-bien, elle est aimable sans être belle; elle fait cent petites sottises qui réjouissent.

Mais la veuve de maître Paul est outrée, il s'est trouvé une anicroche à son mariage; son grand benêt d'amant ne l'aime guère; il trouve Marie [2] bien jolie, bien douce. Ma fille, cela ne vaut rien; je vous le dis franchement : je vous aurois fait cacher, si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, *in rozzi petti tutte le fiamme, tutte le furie d'amor.* Il me semble que je vois un de ces petits amours, qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui demeurent dans les forêts : je crois, pour son honneur, que celui-là visoit à Marie; mais le plus juste s'abuse : il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertiroit extrêmement : pour moi, j'en suis occupée; et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère : ces pauvres mères!

Je ne laisse pas de me promener avec plaisir; les chèvrefeuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges est charmé du marquis de Villeroi; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges et des approbations de ce marquis. Cela est naturel; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je me suis mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit.

Ne croyez point, ma fille, que la maladie de madame de La Fayette puisse m'arrêter; elle n'est pas en état de faire peur; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne croyoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnoissable; elle ne prend plus de plaisir à rien; elle est à demi dans le ciel : c'est une véritable sainte; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, et comprend fort bien celui que je vais faire; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre; elle entre dans mes raisons, cela touche sensiblement; et j'admire le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir; je laisserai ma tante à demi morte; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils : ah! que voilà bien le monde! Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose; ajoutez-y, et de croire être parfaitement contente : cet état n'est pas réservé pour les mortels.

Vous êtes donc à Grignan? hé bien, ma chère enfant, tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher abbé pense comme moi et La Mousse; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris; je m'en vais me promener et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A M. de Grignan.

Vous me flattez trop, mon cher Comte : je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remerciement que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué; mais, pour votre autorité dans la province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite; tout cela ne vient pas de moi. Ah! que vous perdez que je n'aie pas

[1] Alexis-François Dauvet, comte Desmarêts; il succéda à Nicolas Dauvet, son père, en 1678.

[2] Fille de madame Paul.

le cœur content ! Le Camus m'a prise en amitié; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins ; mais je suis triste, et je n'apprends rien; vous les chanteriez comme un ange : Le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons; pourquoi les perdre ? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire quand on a un nœud à la gorge ? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie; mais vous l'avez bien menée par monts et par vaux, et bien exposée sur vos Alpes, et aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A madame DE GRIGNAN.

Vendredi 3 juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs [1] ne sont pas si morts qu'ils l'étoient hier. La maréchale [2] de Villeroi est à l'extrémité. Je ne sais rien de l'armée. Adieu.

261.

A la même.

A Paris, lundi 6 juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, et que vos Alpes ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant aux périls de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique dans la vue de faire le sien, où elle est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la religion. Elle est entièrement détachée de la terre ; son état, quoique infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens. Elle nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit; et, quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plus tôt que nous. Enfin nous voyons un jour ; et si je n'étois accoutumée depuis quelque temps à ne point faire ce que je desire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne me plus écrire; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il est déjà question d'un nom de connoissance qui afflige; Dieu nous fasse la grâce de n'en point voir d'autres. M. de La Rochefoucauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touché; car il est patriarche, et connoît quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle ; il me pria fort hier de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de La Fayette me pria fort aussi de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point étonnée de ne point voir de ses lettres; la fièvre tierce l'a reprise. Elle vous conjure de croire que ce n'est ni un prêtre ni un conseiller qui cause l'ennui de la Marans; c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons ni le nom, ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée; si elle aimoit un conseiller, elle seroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite; je vous mandois que si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir.

J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchoit; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi pour un premier président [1], que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain, au conseil de la reine [2], en l'absence du roi et M. de Pomponne, avec M. Colbert et M. Le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui nous doivent in-

[1] Messieurs Desmarêts et Bouligneux.

[2] Madeleine de Créqui, fille du maréchal de Lesdiguières. Elle ne mourut qu'en 1675.

[1] Du parlement d'Aix.

[2] La reine étoit régente du royaume en l'absence du roi.

struire, et que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues; je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille fois; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. de Guitaud m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté Lyon et madame de Coulanges, pour s'en aller, comme le chevalier des armes noires, dans l'armée de l'électeur de Cologne, voulant servir le roi au moins dans l'armée de ses alliés; il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le roi n'aime pas qu'on lui désobéisse; peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on en doit juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix et de Lambesc. Je pensois déjà que vous ne m'écriviez point du tout, à cause de votre princesse (*de Monaco*) : c'est la plus raisonnable excuse que vous me puissiez donner; je la comprends très-bien; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies; il faut bien profiter de ces occasions que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, et des espérances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens; je vous réponds que, de quelque façon que votre théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec *Beaulieu* [1]; il me disoit : Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie; il n'y a pas seulement des filous, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfants crient sur lui : voilà quel est Paris présentement, mais il changera de face dans quelques mois.

Vous faites bien de me demander pardon, de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres; vous avez réparé cette faute très promptement : hélas, ma fille! ce sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d'un très-bon commerce; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisois. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres : gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon, et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis pour ce qu'ils contiennent! Votre comparaison est plaisante, d'une femme grosse de neuf, dix, onze ou douze mois; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureusement; votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La maréchale de Villeroi [1] se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Je suis en peine de vos jambes, pourquoi sont-elles enflées? pourquoi la fièvre n'aura-t-elle pas de suite? Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite. Je vous embrasse avec une tendresse extrême.

[1] Valet-de-chambre de madame de Sévigné.

[1] Madeleine de Créqui.

---

262. *

A la même.

A Paris, lundi 13 juin 1672.

Ma petite, hélas! vous avez été bien malade; je comprends ce mal, et le crains comme un de ceux qui donnent le plus de frayeur. Sans la bonté qu'a eue M. de Grignan de m'écrire, je vous avoue que j'aurois été dans une inquiétude mortelle; mais il vous aime si passionnément, que je le tiendrois peu en état de songer à soulager mes craintes, si vous aviez été un moment en péril. J'attends demain avec impatience; j'espère que vous me direz vous-même comme vous vous portez, et pourquoi vous vous êtes mise en colère; je suis beaucoup contre ceux qui vous en ont donné sujet.

Voilà une lettre de mon fils qui vous divertira, ce sont des détails qui font plaisir. Vous verrez que le roi est si parfaitement heureux [1], que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée; on se trouvera heureux de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Issel comme la Seine. La terreur prépare partout une victoire aisée : la joie de tous les courtisans est un bon augure. Brancas me mande qu'on ne cesse de rire depuis le matin jusqu'au soir; voici une petite histoire qu'il faut que je vous mande:

Dès que le vieux Bourdeille [2] fut mort, M. de Montausier écrivit au roi pour lui demander la charge de sénéchal du Poitou pour M. de Laurière [3] son beau-frère. Le roi la lui accorda. Un peu après le jeune Matha la demanda, et dit au roi qu'il y avoit très-long-temps que cette charge étoit dans leur maison. Le roi écrivit à M. de Montausier, et le pria de la lui rendre, en l'assurant qu'il donneroit autre chose à M. de Laurière. M. de Montausier répondit que pour lui il seroit ravi de le pouvoir faire; mais que son beau-frère en ayant reçu les compliments dans la province, il étoit impossible, et que Sa Majesté pourroit faire d'autres biens au petit Matha. Le roi en parut piqué, et se mordant les lèvres, hé bien! dit-il, je lui laisse la charge pour trois ans; mais je la donne ensuite pour toujours au petit Matha. Ce contre-temps a été fâcheux pour M. de Montausier. C'étoit à M. de Grignan que je devois mander ceci [4]; il n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, et n'en valent pas une bonne.

Vous n'aurez point de Provençal pour premier président, on m'en a fort assurée. M. de Marseille me vint voir hier avec le marquis de Vence et deux députés; je crus que c'étoit une harangue.

Adieu, ma chère enfant, je vous prie d'être bien aise de me voir en quelque temps que ce soit, et de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une petite sotte bête de lettre, je ferois bien mieux de dormir.

[1] La prise de Vesel, Rhimberg, Emeric et d'autres villes; succès qui furent suivis, le 12 juin, du passage du Rhin.

[2] François Sicaire, marquis de Bourdeille et d'Archiac, sénéchal et gouverneur du Périgord, mort le 8 mai 1672; le comte de Matha étoit son petit-neveu.

[3] Philibert Hélie de Pompadour, marquis de Laurière, qui avoit épousé Catherine de Sainte-Maure, sœur du duc de Montausier.

[4] Angélique-Claire d'Angennes, première femme de M. de Grignan, étoit fille du duc de Montausier.

263.

A la même.

A Paris, vendredi 17 juin 1672, à 11 heures du soir.

Je viens d'apprendre, ma fille, une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel [1], sous les ordres de M. le prince, M. de Longueville a été tué; cette nouvelle accable. J'étois chez madame de La Fayette quand on vint l'apprendre à M. de La Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très-vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition; elle étoit réservée à M. le prince : on dit qu'il est blessé; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau; on dit que Nogent a été noyé; on dit que Guitry est tué; on dit que M. de Roquelaure et M. de La Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous la manderai. Voilà Guitaud qui m'envoie un gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé; il me dit que M. le prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barrière, où il s'étoit présenté le premier; il a été aussi le premier tué sur-le-champ : tout le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé et M. de Nogent aussi [2];

[1] C'est-à-dire au passage du Rhin, l'Issel fut abandonné.

[2] Armand de Bautru, comte de Nogent, et Guy de Chaumont de Guitry, grand-maître de la garde-robe.

M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin l'Issel est passé. M. le prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau, tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connoît. On assure qu'après cette première difficulté on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os. Adieu, ma chère enfant; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi ; mais il y aura tant d'autres occasions que cela fait trembler et mourir.

264.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 19 juin 1672.

J'ai présentement dans ma chambre votre grand garçon [1]. Je l'ai envoyé quérir dans mon carrosse pour venir dîner avec moi. Mon oncle l'abbé, qui y étoit aussi, a présenté d'abord à mon neveu un grand papier plié, et l'ayant ouvert, il a trouvé que c'étoit une généalogie des Rabutin. Il en a été tout réjoui ; et il s'amuse présentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train il s'amuse à méditer où il va, nous ne dînerons pas si tôt; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'assurant qu'il va droit à la mort, et à une mort assez prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence. Je suis certaine que cette pensée ne l'empêchera pas de dîner : il est d'une trop bonne race pour être surpris d'une si triste nouvelle. Mais enfin je ne comprends pas qu'on puisse s'exposer mille fois, comme vous avez fait, et qu'on ne soit pas tué mille fois aussi. Je suis aujourd'hui bien remplie de cette réflexion. La mort de M. de Longueville, celle de Guitry, de Nogent et de plusieurs autres; les blessures de M. le prince, de Marsillac, de Vivonne, de Montrevel, de Revel, du comte de Saulx, de Termes et de mille gens inconnus, me donnent une idée bien funeste de la guerre. Je ne comprends point le passage du Rhin à la nage. Se jeter dedans à cheval, comme des chiens après un cerf, et n'être ni noyé, ni assommé en abordant, tout cela passe tellement mon imagination que la tête m'en tourne. Dieu a conservé mon fils jusques ici ; mais peut-on compter sur ceux qui sont à la guerre ? Adieu, mon cher cousin, je m'en vais dîner. Je trouve votre fils bien fait et aimable. Je suis fort aise que vous aimiez mes lettres. On ne peut être à votre goût sans beaucoup de vanité.

[1] Amé-Nicolas de Rabutin, né le 26 mars 1656, fils aîné du comte de Bussy.

265.

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 26 juin 1672.

Ne diroit-on pas, comme vous en parlez, Madame, qu'il n'y a que les gens de guerre qui meurent. Cependant la vérité est que la guerre ne fait que hâter la mort de quelques-uns qui auroient vécu davantage, s'ils n'y étoient point allés. Pour moi, je me suis trouvé en plusieurs occasions assez périlleuses sans avoir seulement été blessé. Mon malheur a roulé sur d'autres choses; et pour parler franchement, j'aime mieux avoir été moins heureux que d'être mort jeune. Il y a cent mille gens qui ont été tués à la première occasion où ils se sont trouvés, et cent mille autres à la seconde : *Cosi l'ha voluto il fato*. Cependant je vous vois dans de grandes alarmes; mais il faut que je vous rassure, Madame, en vous apprenant qu'on fait quelquefois dix campagnes sans tirer une fois l'épée, et qu'on se trouve souvent dans des batailles sans voir l'ennemi : par exemple, quand on est à la seconde ligne, ou à l'arrière-garde, et que la première ligne a décidé du combat, comme il arriva à la bataille des Dunes en 1658 [1]. Dans une guerre de campagne, les officiers de cavalerie courent plus de hasard que les autres. Dans une guerre de siège, les officiers d'infanterie sont mille fois plus exposés ; et sur cela, il faut que je vous dise ce que

[1] Turenne gagna cette bataille sur les Espagnols le 14 juin 1658 ; c'est à cette époque qu'eut lieu la rupture entre le comte de Bussy et de madame de Sévigné, ainsi qu'on l'a vu dans la lettre 54.

M. de Turenne m'a conté avoir ouï dire au feu prince d'Orange Guillaume, que les jeunes filles croyoient que les hommes étoient toujours en état; et que les moines croyoient que les gens de guerre avoient toujours, à l'armée, l'épée à la main. L'intérêt que vous avez à cette campagne vous fait faire des réflexions que vous n'aviez jamais faites. Si monsieur votre fils n'étoit pas là, vous regarderiez cette action comme cent autres dont vous avez ouï parler, sans être émue, et vous trouveriez seulement de la hardiesse au passage du Rhin, où vous trouvez aujourd'hui de la témérité. Croyez-moi, ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande armée où le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes épouvantées par la manière brusque et vigoureuse dont on a commencé la campagne. Quand les Hollandois auroient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auroient tué qu'un peu plus de gens, et enfin ils auroient été accablés par le nombre. Si le prince d'Orange avoit été à l'autre bord du Rhin avec son armée, je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce qui auroit été téméraire, si on l'avoit hasardé [1]. Cependant c'est ce que fit Alexandre au passage du Granique. Il passa avec quarante mille hommes cette rivière à la nage, malgré cent mille qui s'y opposoient. Il est vrai que s'il eût été battu, on auroit dit que c'eût été un fou; et ce ne fut que parce qu'il réussit que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je suis fort aise, ma belle cousine, que votre déchaînement contre la guerre n'ait d'autre raison que la crainte de l'avenir, et que M. de Sévigné se soit tiré heureusement d'affaire. Il faut espérer qu'il sera toujours heureux. Ce n'est pas que le maréchal de La Ferté ne dise que la guerre dit : *Attends-moi, je t'aurai.* Mandez-moi si monsieur votre fils étoit commandé de passer. Si mon fils vous plaît, Madame, il peut bien plaire à d'autres. Vous avez le goût bon.

[1] On croit que cette lettre, dans laquelle Bussy parle du passage du Rhin, comme l'ont fait depuis les historiens, n'a pas été entièrement ignorée du roi, et qu'elle a pu contribuer à prolonger la disgrace du comte.

---

266. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion; et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci ! je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas ! que j'étois mal instruite d'une santé qui m'est si chère ! Qui m'eût dit en ce temps-là : votre fille est plus en danger que si elle étoit à l'armée ? j'étois bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est : tout le monde pleure, ou craint de pleurer; l'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent [1]; madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

Mademoiselle de Vertus [2] étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours; on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer : ce retour si précipité

[1] Elle étoit sœur du duc de Lauzun, et aimée du duc de Longueville.

[2] Catherine-Françoise de Bretagne, sœur de la duchesse de Montbazon.

marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah, mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère (*le Grand Condé*)? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure ; — il y a eu un combat. Et mon fils ? — On ne lui répondit rien. — Ah, mademoiselle ! mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah, mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Il y a un homme[1] dans le monde qui n'est guère moins touché ; j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu personne avec eux, tous les autres sentiments auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur : c'est une vision.

Mais enfin quelle affliction ne montre point notre grosse marquise d'Uxelles sur le pied de la bonne amitié ? Les maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient ; et son écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable : cette mort efface les autres. Un courrier d'hier au soir apporta la mort du comte du Plessis[2], qui faisoit faire un pont ; un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencements seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conserve mon pauvre fils ! il n'a point été de ce passage ; s'il y avoit quelque chose de bon à un tel métier, ce seroit d'être attaché à une charge. Mais la campagne n'est point finie.

[1] M. de La Rochefoucauld. Il y avoit quelque raison de penser que le duc de Longueville pouvoit être son fils.

[2] Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, fils de César, duc de Choiseul, maréchal de France.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de madame Colonne et de sa sœur est une chose divine ; elle réveille malgré qu'on en ait ; c'est une peinture admirable. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon (*leurs sœurs*) sont en furie contre ces folles, et disent qu'il les faut enfermer ; elles se déclarent fort contre cette étrange folie. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le connétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme Mademoiselle *de l'Étoile*[1] : la comparaison est admirable.

Voilà des relations ; il n'y en point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que, si la guerre continue, M. le duc [2] sera cause de la mort de M. le prince ; son amour pour lui passe toutes ses autres passions. La Marans est abymée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le prince et M. le duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'aussi bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager. Si l'on pouvoit rire, on riroit : ah ! si elle savoit combien peu on songe à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original ; c'est de Gourville qui étoit avec madame de Longueville, quand elle a reçu ses lettres : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir ; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paroîtra sous le nom de chevalier d'Orléans[3], sans rien coûter à ses parents,

[1] Du *Roman comique* de Scarron.

[2] Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le prince.

[3] Il parut sous le nom de chevalier de Longueville, et fut tué pendant le siége de Philisbourg, en 1688, par un soldat qui tiroit une bécassine. Il étoit fils de la maréchale de La Ferté. M. de Longueville

quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve, de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui [1].

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette première expédition ; mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? Je vous conseille d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure ; il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en allarme et soumise : le bonheur du roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer ; mais quel redoublement de douleur à madame de Longueville, et à ceux qui ont perdu leurs chers enfants ! J'ai vu le maréchal du Plessis, il est très-affligé, mais en grand capitaine. La maréchale [2] pleure amèrement, et la comtesse [3] est fâchée de n'être point duchesse ; et puis c'est tout. Ah ! ma fille, sans l'emportement de M. de Longueville, songez que nous aurions la Hollande, sans qu'il nous en eût rien coûté.

lui laissa par testament 500,000 livres à prendre sur ses meubles ; et pour que le legs ne fût pas attaqué, le duc avoit pris la précaution de faire signer son testament par la duchesse de Longueville, sa mère. (*Voyez* la lettre du 8 juillet suivant.)

[1] Philippe de Mornay, chevalier de Malte ; il mourut de cette blessure.

[2] Colombe Le Charron, morte en 1681.

[3] Marie-Louise Le Loup de Bellenave, remariée au marquis de Clérembault, et morte en 1724.

267.

A la même,

A Paris, vendredi 24 juin 1672.

Je suis présentement dans la chambre de ma tante : si vous pouviez la voir en l'état qu'elle est, vous ne douteriez pas que je ne partisse demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le viatique pour la dernière fois ; mais comme son mal est d'être entièrement consumée, cette dernière goutte d'huile ne se trouve pas si tôt. Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe-de-chambre, sa cornette, une coiffe noire par-dessus, et ses gants : nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre ; mais son visage est plus changé que si elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes, elle a perdu la parole. M. Vesou lui a signifié son arrêt ; elle ne prend plus de remèdes ; la nature ne retient plus rien ; elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a causé le desséchement ; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à consumer ; elle est fort assoupie, mais elle respire encore ; et voilà à quoi elle tient ; elle a eu des froids et des foiblesses qui nous ont fait croire qu'elle étoit passée ; on a voulu une fois lui donner l'extrême-onction. Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'accident. Je vous assure que, quelque chose que je voie au-delà, cette dernière scène me coûtera bien des larmes ; c'est un spectacle difficile à soutenir, quand on est tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en sommes. Il y a trois semaines qu'elle nous donna congé à tous, parce qu'elle avoit encore un reste de cérémonie ; mais présentement que le masque est ôté, elle nous a fait entendre à l'abbé et à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême consolation de nous avoir tous deux dans ses derniers moments : cela nous creva le cœur, et nous fit voir qu'on joue long-temps la comédie, et qu'à la mort on dit la vérité. Je

ne vous dis plus, ma fille, le jour de mon départ :

Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort[1].

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il est très-certain que nous partirons. Laissez-nous donc faire; vous savez comme je hais les remords : ce m'eût été un *dragon* perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion.

Je n'ai point vu madame de Longueville ; on ne la voit point; elle est malade : il y a eu des personnes distinguées, mais je n'en ai pas été, et n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix soit si proche que je vous l'avois mandé ; mais il paroît un air d'intelligence partout, et une si grande promptitude à se soumettre, qu'il semble que le roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle se rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a causé la mort et à beaucoup d'autres, tout auroit été à souhait ; mais, en vérité, la Hollande entière ne vaut pas un tel prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier, et la blessure de M. de Marsillac; n'allez pas vous fourvoyer ; voilà ce qui l'afflige : hélas ! je mens ; entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire aussi au maréchal du Plessis. Tous nos pauvres amis sont encore en santé. Le petit La Troche[2] a passé des premiers à la nage, on l'a distingué : si je suis encore ici, dites-en un mot à sa mère, cela lui fera plaisir.

Ma pauvre tante me pria l'autre jour, par signes, de vous faire mille amitiés, et de vous dire adieu; elle nous fit pleurer : elle a été en peine de la pensée de votre maladie : notre abbé vous en fait mille compliments : il faut que vous lui disiez toujours quelque petite douceur pour soutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes présentement à Grignan : j'espère que j'y serai à mon tour aussi bien que les autres : hélas ! je suis toute prête. J'admire mon malheur ; c'est assez que je desire quelque chose, pour y trouver de l'embarras. Je suis très-contente des soins et de l'amitié du coadjuteur; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je serai ravie de le voir et de causer avec lui.

Le marquis de Villeroi est renvoyé à Lyon; le roi n'a pas voulu qu'il soit demeuré. Jarzé étoit avec M. de Munster ; il a eu permission de se faire assommer, et il y a bien réussi. Vous savez que Jarzé étoit aussi exilé.

[1] C'est la pensée d'un joli madrigal de Montreuil.
[2] François-Martin de Savonière de La Troche, alors âgé de 16 ans ; il fut tué à Leuse en 1691.

268.

A la même.

A Paris, lundi 27 juin 1672.

Ma pauvre tante reçut hier l'extrême-onction; vous ne vîtes jamais un spectacle plus triste : elle respire encore, voilà tout ce que je vous puis dire; vous saurez le reste dans son temps; mais enfin il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours aimée et fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête et de plus raisonnable; j'en userai selon vos avis, et, après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, et partirai sans avoir les remords et les inquiétudes que je prévoyois ; tant il est impossible de ne se pas tromper dans tout ce que l'on pense : j'avois imaginé que je serois déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante et les craintes de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs ; et le bonheur du roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, et que les députés sont à la cour, comme je vous l'avois mandé l'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir ; et considérons seulement le malheur de madame de Longueville, puisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant ; le moment d'après, tout se tourne à la paix ; et enfin le roi n'est plus occupé qu'à recevoir les députés des villes qui se rendent. Il reviendra *comte de Hol-*

lande. Cette victoire est admirable, et fait voir que rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration.

J'ai vu enfin madame de Longueville; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, et me parla la première; car, pour moi, je ne sais point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien ne manquoit à son malheur; elle me parla de madame de La Fayette, de M. d'Hacqueville comme de ceux qui la plaindroient le plus; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avoit pour lui : je ne vous dis point mes réponses; elles furent comme elles devoient être; et, de bonne foi, j'étois si touchée que je ne pouvois pas mal dire; la foule me chassa. Mais enfin la circonstance de la paix est une sorte d'amertume qui me blesse jusqu'au cœur, quand je me mets à sa place; quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné et tous nos amis.

Vous êtes présentement à Grignan; vous me voulez effrayer de la pensée de ne me point promener, et de n'avoir ni poires, ni pêches; mais, ma très-aimable, vous y serez peut-être; et quand je serai lasse de compter vos solives, ne pourrai-je point aller sur vos belles terrasses! et ne me voulez-vous point donner des figues et des muscats? Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse du pays, espérant bien de n'en trouver que là : je prévois seulement une brouillerie entre nous, c'est que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, et je ne crois pas que cela puisse être; je me suis tellement engagée d'amitié avec cette petite, que je sens un véritable chagrin de ne la pouvoir mener.

M. de La Rochefoucauld est fort en peine de la blessure de M. de Marsillac; il craint que son malheur ne lui donne la gangrène. Je ne sais si vous devez écrire à madame de Longueville, je crois que oui.

On a fait une assez plaisante folie de la Hollande : c'est une comtesse âgée d'environ cent ans; elle est bien malade; elle a autour d'elle quatre médecins : ce sont les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le roi d'Angleterre lui dit : Montrez la langue; ah! la mauvaise langue! Le roi de France tient le pouls et dit : Il faut une grande saignée. Je ne sais ce que disent les deux autres; car je suis abymée dans la mort; mais enfin cela est juste et assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse; vous serez bientôt remise de tous vos autres maux; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux; j'ai oublié leurs noms : mais enfin la Provence m'est devenue fort chère, elle m'a effacé le Bretagne et la Bourgogne; je les méprise.

269.

A la même.

A Paris, vendredi 1er juillet 1672.

Enfin, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion; et pour moi, qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en aperçût; on la trouva morte dans son lit : la veille, elle étoit extraordinairement mal, et, par inquiétude, elle voulut se lever; elle étoit si foible, qu'elle ne pouvoit se tenir dans sa chaise, et s'affaissoit et couloit jusqu'à terre; on la relevoit. Mademoiselle de La Trousse se flattoit, et trouvoit que c'étoit qu'elle avoit besoin de nourriture; elle avoit des convulsions à la bouche : ma cousine disoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans sa bouche et dans ses dents : pour moi, je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, et je partis; ensuite elle prit son lait par complaisance pour mademoiselle de La Trousse; mais, en vérité, elle ne put rien avaler, et elle lui dit qu'elle n'en pouvoit plus; on la recoucha, elle chassa tout le monde, et dit qu'elle s'en alloit dormir. A trois heures, elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à mademoiselle de La Trousse que sa mère dormoit; ma cousine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il falloit voir si elle dormoit. On approche de son lit,

on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux; sa fille se jette sur cette pauvre femme, elle la veut réchauffer, ressusciter; elle l'appelle, elle crie, elle se désespère; enfin on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre : on me vient avertir; je cours tout émue; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que je ne crois pas que depuis six mois elle ait eu un moment si doux que celui de sa mort; elle n'étoit quasi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, et vous pouvez penser si je pleurai abondamment en voyant ce triste spectacle. J'allai voir ensuite mademoiselle de La Trousse, dont la douleur fend les pierres; je les amenai toutes deux ici[1] : le soir, madame de La Trousse vint prendre ma cousine pour la mener chez elle et à La Trousse[2] dans trois jours, en attendant le retour de M. de La Trousse. Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au service; elle retourne ce soir chez elle, parce qu'elle le veut, et me voilà prête à partir. Ne m'écrivez donc plus, ma belle; pour moi, je vous écrirai encore, car quelque diligence que je fasse, je ne puis quitter encore de quelques jours, mais je ne puis plus recevoir de vos lettres ici.

Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire; vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne vous puis dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette semaine, c'est la première fois que cela vous est arrivé; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée, par n'y être pas accoutumée : j'espère de vos nouvelles dimanche. Adieu donc, ma chère enfant.

On m'a promis une relation, je l'attends : il me semble que le roi continue ses conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot sur la mort de M. de Longueville, ni sur tout le soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur toutes mes lettres; je parle à une sourde ou à une muette; je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan; vos soins sont usés, on voit la corde. Adieu donc, jusqu'au revoir. Notre abbé vous fait mille amitiés; il est adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.

[1] Mademoiselle de La Trousse et mademoiselle de Méri, toutes deux filles de madame de la Trousse.

[2] Cette terre est à douze lieues de Paris, près de Lizy-sur-Ourcq.

270.

A la même.

A Paris, dimanche 3 juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite enfant; ne vous mettez nullement en peine d'elle; j'en ai des soins extrêmes; et je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, et reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, et partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux instruite qu'une autre, et principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours, n'a vu que des larmes, du deuil, des services, des enterrements, et la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais est venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poste : voici la deuxième fois que je n'ai pas un mot de vous, je crois que ce pourroit être la faute de la poste, ou de votre voyage; mais cela ne laisse pas de déplaire beaucoup : comme je ne suis point accoutumée à la peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grace. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous arrivera quelque malheur; et vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chère, je vous en dirois davantage si j'avois reçu de vos nouvelles.

271.

A la même.

A Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre, mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin

à madame de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans son paquet; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune: il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses Argonautes étoient dans un bateau: les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà demandoient quartier; quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main: en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince: voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car, si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable; il dit qu'oui: elle ne l'est pas; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier: cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre: vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.

Le chevalier de Nantouillet[1] étoit tombé de cheval: il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard: voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir: comme il ne se vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à madame sa mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis (*de Port-Royal*) et dont l'absolution fut différée plus de deux mois: cela s'est trouvé si vrai, que madame de Longueville n'en peut pas douter: vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point: jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection: *pago lui, pago il mondo*; il étoit au-dessus des louanges: pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte[1]; mais, pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours; la mort de MADAME[2] dura bien plus long-temps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues et de députés qui viennent demander la grace d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué et a passé à la nage; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité; enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles; j'avois ame-

[1] François Duprat, descendant du chancelier; il mourut en 1695.

[1] Le duc de La Rochefoucaud, madame de La Fayette, Gourville, Langlade, etc.

[2] Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, morte dans la nuit du 29 juin 1670.

né ici ma petite enfant pour y passer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y ennuyer : que fais-je à votre avis? Je la ramènerai après-demain chez moi tout paisiblement, elle sera avec *la mère Jeanne* qui fera leur petit ménage; Madame de Sanzei sera à Paris; elle ira la voir; j'en saurai des nouvelles très souvent. Voilà qui est fait, je change d'avis; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en avoir point.

272.

A madame la comtesse DE BUSSY.

A Paris, ce 7 juillet 1672.

J'avois résolu, je ne sais pourquoi, de pousser mon impertinence jusqu'au bout, et, puisque j'avois manqué une fois à vous faire réponse, je croyois bien n'en pas demeurer là, et continuer, tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire. Mais, malgré cette belle résolution, je me sens forcée de le faire. Votre lettre me désarme, je ne sais plus où trouver de la brutalité, je n'eusse jamais cru voir en moi une telle foiblesse. J'ai trouvé très plaisant tout ce que vous m'avez mandé, et j'ai plutôt manqué de vous faire réponse par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par l'envie de vous faire un affront, comme j'ai déjà fait. Est-ce ainsi que vous écrivez, madame la comtesse? Il y a du Rouville et du Rabutin dans votre style, la province ne l'a point gâté; et, bien loin de vous apostropher dans la lettre de mon cousin, je lui écrirai dans celle-ci, si je m'en avise. Voilà un changement qui doit vous surprendre. Vous me donnez une nouvelle envie d'avoir soin de mon petit rejeton[1], et je la passerois sans doute, cette envie, si je ne m'en allois point en Provence. Mais je m'en vais voir cette pauvre Grignan; je ne sais si je passerai en Bourgogne : quoi qu'il en soit, si je vous en donne avis, c'est que je passerai trop loin de vous, et que je ne veux point m'arrêter. Voilà un assez long temps que j'abandonnerai notre écolier, je ne me dédis point de tout le bien que j'ai dit de lui, son esprit paroît doux et aimable. J'ai perdu depuis huit jours ma tante de La Trousse, après une maladie de sept mois. Cette longue souffrance, et cette mort ensuite, m'a bien fait répandre des larmes. Je l'aimois et honorois parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos compliments, mais bien à mon oncle l'abbé, qui vous honore toujours, et qui vous est trop obligé de votre souvenir.

[1] Le fils aîné du comte de Rabutin, qui étoit à Paris pour y faire ses études.

---

273. *

A madame DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 juillet 1672

Enfin, ma fille, vous êtes à Grignan, et vous m'attendez sur votre lit : pour moi, je suis dans l'agitation du départ, et, si je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas si tôt; mais je pars, et si je vous écris encore lundi, c'est le bout du monde. Soyez bien paresseuse avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune paresse dans le corps quand j'arriverai : il est vrai que nos humeurs sont un peu opposées, mais il y a bien d'autres choses sur quoi nous sommes d'accord; et puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quasi de notre degré de parenté. J'ai été à Saint-Maur faire mes adieux, sans les faire pourtant; car, sans vanité, la délicatesse de madame de La Fayette ne peut souffrir sans émotion le départ d'une amie comme moi; je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec M. de La Rochefoucauld, qui me montra la lettre que vous lui écrivez, qui est très bien faite; il ne trouve personne qui écrive mieux que vous; il a raison. Nous causâmes fort en chemin, nous trouvâmes là madame du Plessis, deux demoiselles de La Rochefoucauld, et Gourville, qui, avec un coup de baguette, nous fit sortir de terre un souper admirable. Madame de La Fayette me retint à coucher. Le lendemain, La Troche et l'abbé Arnauld me vinrent quérir; et me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'Andilly; je m'en vais courir encore pour mille affaires : il y a bien longtemps que je n'ai eu le cœur si content.

Mon fils m'a écrit, et me parle comme un homme qui croit avoir fini sa campagne, et attrapé M. de Grignan : il dit que tout est soumis au roi, que Grotius[1] est revenu pour achever de conclure la paix, et que la seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent. Il ajoute que, si les armées se retirent d'aussi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouver à Grignan. Il me parle fort de vous; quand vous lui écrirez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu le chevalier de Grignan qui se porte bien, et qui lui a dit qu'il ne m'écrivoit pas souvent; mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait réponse à un billet que je lui avois écrit; c'est *le petit glorieux;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier; elles vouloient toutes avoir des conversations avec M. de La Rochefoucauld; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs.

La Marans est abymée; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur[2]; elles sont mal ensemble : elle y fut, il y a trois jours, toute masquée; et sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez quand votre amant mourut; pleurâtes-vous long-temps? ne dormiez-vous point! aviez-vous quelque chose qui vous pesoit sur le cœur? mon Dieu, comment faisiez-vous? cela est bien cruel! parliez-vous à quelqu'un? étiez-vous en état de lire? sortiez-vous? mon Dieu, que cela est triste! que fait-on à cela? Enfin, ma fille, vous l'entendez d'ici. Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, et courut conter cette scène à M. de La Rochefoucauld, qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, et pareille à la belle équipée qu'elle fit, quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant, le druïde Adamas, à qui toutes les bergères du Lignon alloient conter leurs histoires et leurs infortunes, et en recevoient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit aussi bien que nous. Dampierre est très affligée; mais elle cède à Théobon, qui, pour la mort de son frère[1], s'est enfermée à nos Sœurs de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. La Castelnau est consolée; on lui a dit que M. de Longueville disoit à Ninon : Mademoiselle, délivrez-moi donc de cette grosse marquise de Castelnau : là-dessus elle danse. Pour la marquise d'Uxelles, elle est affligée, comme une honnête et véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville est ce même petit apôtre dont vous avez tant ouï parler; c'est une des plus belles histoires de nos jours. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma cousine de La Trousse, dont la douleur et le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de sa mère, sont au-dessus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire faire de l'huile de scorpion[2] afin que nous trouvions en même temps les maux et les médecines. Pour vos cousins, j'en parlois l'autre jour; un Provençal m'assura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous eussiez à Grignan, et qu'il y en avoit d'une autre espèce, qui, sans vous blesser en trahison, vous faisoient bien plus de mal. Je comprends assez que vous avez présentement un peu de l'air de madame *de Sotenville*[3]; mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie qui vous fera mettre en œuvre le colombier et la garenne, et même la basse-cour. Ah! c'est bien pour dire des fadaises que je dis tout cela; car si vous en mettez un pigeon davantage, nous ne le souffrirons pas : c'est le moyen de faire mourir notre abbé que de le tenter de mangeaille : votre ordinaire n'est que trop bon.

[1] Ambassadeur de la république de Hollande en France, et pensionnaire de Rotterdam.

[2] Mademoiselle de Montalais, l'une des filles d'honneur de Madame, duchesse d'Orléans; tout à la fois spirituelle et intrigante, elle avoit été dans la confidence du commerce de lettres que Madame avoit entretenu avec le comte de Guiche. Monsieur la renvoya, et la fit renfermer à l'abbaye de Fontevrault, d'où elle sortit quelque temps après. Elle étoit très liée avec Corbinelli.

[1] Le comte de Rochefort Théobon, tué au passage du Rhin.

[2] Les scorpions sont assez communs en Provence, surtout dans les lieux bas et humides; et l'huile de scorpion est souveraine, à ce qu'on dit, contre la piqûre de ces insectes.

[3] L'un des personnages de Molière dans *Georges-Dandin.*

La Mousse[1] a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins et du bruit qu'il trouvera peut-être : tout cela lui faisoit un monstre dont je me suis bien moquée; et puis de dire : *Quelle figure! hélas! je ne suis rien; il y aura tant de monde* : nous appelons cela des humilités glorieuses.

D'Hacqueville reviendra bientôt; mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos compliments à madame de Termes; et pourquoi non ? Monsieur de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, et M. le prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulières. On espère toujours la paix et la conquête entière de la Hollande. Nimègue fait mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal et la gazette de Hollande; j'y trouve l'article des deux sœurs[2] et celui d'Amsterdam fort plaisants. Adieu, ma très chère enfant; pensez-vous que je vous aime?

---

274. *

A la même.

A Paris, lundi 11 juillet 1672.

Ne parlons plus de mon voyage, ma fille, il y a si long-temps que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue; les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur; vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant; quand j'arriverai, vous serez tout accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante; il a fallu encore quelques jours au-delà : enfin voilà qui est fait, je pars mercredi, et vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrois pas refuser quelques jours en passant à quelque vieille tante[3] que je n'aime guère. Je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le temps est divin, il a plu comme pour le roi; notre abbé est gai et content, La Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage: pour moi, je suis ravie; et, si vous en doutez, mandez-le moi à Lyon, afin que je m'en retourne sur mes pas.

Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-dessus. Votre lettre du 5 est un peu sèche, mais je ne m'en soucie guère; vous me dites que je vous demande pourquoi vous avez ôté *La Porte?* si je l'ai fait, j'ai tort, car je le savois fort bien; mais j'ai cru avoir demandé pourquoi vous ne m'en avez pas avertie, car je fus étonnée de le voir; je suis fort aise que vous ne l'ayez plus, vous savez ce que je vous en avois mandé. Mais je veux vous louer de n'être point grosse, et vous conjurer de ne le point devenir; si ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous seriez maigre et laide pour toujours : donnez-moi le plaisir de vous retrouver aussi bien que je vous ai donnée, et de pouvoir un peu trotter avec vous, où la fantaisie nous prendra d'aller; M. de Grignan vous doit donner, et à moi aussi, cette marque de reconnoissance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées: les beaux procédés méritent toujours des louanges; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre dauphin : je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs et de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite Grignan : je l'ai donc ôtée de Livry, contre mes résolutions; elle est cent fois mieux ici : elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait : elle a eu depuis son retour une très-jolie petite-vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade: ce que le petit Pecquet[1] a traité en deux visites auroit fait un grand embarras, si elle avoit été à Livry : vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai que oui, je ne l'ai point abandonnée; je suis pour le mauvais air comme vous êtes pour les précipices; il y a des gens avec qui je ne le crains pas. Enfin je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame du Pui-du-Fou[2] et Pecquet la sévreront

[1] Il devoit faire le voyage de Grignan avec madame de Sévigné et l'abbé de Coulanges.

[2] Mesdames Colonne et Mazarin.

[3] Françoise de Rabutin, veuve d'Antoine de Toulongeon, seigneur d'Alonne, capitaine aux gardes et gouverneur de Pignerol, mort en 1633; elle étoit sœur du baron de Chantal, père de madame de Sévigné.

[1] Médecin de Fouquet.

[2] Madeleine de Bellièvre, mariée en 1630 à Gabriel du Pui-du-Fou, marquis de Combronde; elle mourut en 1696, à 83 ans.

à la find'août; et comme la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfants, à ses vendanges et à tout son ménage, madame du Puidu-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir soin de ma petite, quand la nourrice ne sera plus auprès d'elle. Cette femme sera aidé de *Marie*, que la petite aime et connoît fort, et la bonne mère *Jeanne* fera toujours le petit ménage; M. de Coulanges et madame de Sanzei en auront un soin extrême, en sorte que nous en aurons l'esprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir ramenée ici; Livry n'est pas trop bon sans moi pour ces sortes de gens-là. Voilà qui est donc réglé. Adieu, ma très-aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une visite dans son beau château?

275.

A la même.

A Auxerre, samedi 16 juillet 1672.

Enfin, ma fille, nous voilà. Je suis encore bien loin de vous, et je sens pourtant déjà le plaisir d'en être plus près. Je partis mercredi de Paris, avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le mardi; l'espérance de vous trouver au bout d'une si longue carrière me console. Tout le monde nous assuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher abbé, de l'exposer dans un voyage de Provence, au milieu de l'été; il a eu le courage de se moquer de tous ces discours, et Dieu l'en a récompensé par un temps à souhait; il n'y a point de poussière, il fait frais, et les jours sont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut souhaiter. Notre Mousse prend courage; nous voyageons un peu gravement; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dans toute la majesté du latin et de l'italien [1]. Pour avoir de la joie il faut être avec des gens réjouis; vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. Je suis un peu triste de ne plus savoir ce qui se passe en Hollande; quand je suis partie, on étoit entre la paix et la guerre; c'étoit le pas le plus important où la France se soit trouvée depuis très long-temps; les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'état. Adieu donc, ma chère enfant, j'espère que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher abbé et à La Mousse, à moi point du tout.

[1] Annibal Caro a fait une traduction de l'*Enéide* en vers italiens, qui est une de celles qui approchent le plus de l'original.

276.**

Au comte DE BUSSY.

A Montjeu, ce 22 juillet 1672.

Vous dites toujours des merveilles, M. le Comte; tous vos raisonnements sont justes; et il est fort vrai que souvent à la guerre l'évènement fait un héros ou un étourdi. Si le comte de Guiche avoit été battu en passant le Rhin, il auroit eu le plus grand tort du monde, puisqu'on lui avoit commandé de savoir seulement si la rivière étoit guéable; qu'il avoit mandé qu'oui, quoiqu'elle ne le fût pas, et c'est parce que ce passage a bien réussi qu'il est couronné de gloire. Le conte du prince d'Orange m'a réjouie. Je crois, ma foi, qu'il disoit vrai, et que la plupart des filles se flattent. Pour les moines, je ne pensois pas tout-à-fait comme eux; mais il ne s'en falloit guère. Vous m'avez fait plaisir de me désabuser. Je commence un peu à respirer. Le roi ne fait plus que voyager, et prendre la Hollande, en chemin faisant. Je n'avois jamais tant pris d'intérêt à la guerre, je l'avoue; mais la raison n'en est pas difficile à trouver. Mon fils n'étoit pas commandé pour cette occasion. Il est guidon des gendarmes de monseigneur le dauphin, sous M. de La Trousse: je l'aime mieux là que volontaire. J'ai été chez M. Bailly pour votre procès, je ne l'ai pas trouvé, mais je lui ai écrit un billet fort *amiable*. Pour M. le président Briçonnet [1], je ne lui saurois pardonner les fautes que j'ai faites depuis trois ou quatre ans à son égard; il a été malade, je l'ai abandonné; c'est un abyme, je suis toute pleine de torts; je me trouve encore le bienfait après tout cela de ne lui pas souhaiter la mort. N'en parlons

[1] Guillaume Briçonnet, président au grand conseil, mort le 3 février 1674.

plus. J'ai vu un petit mot d'italien dans votre lettre, il me sembloit que c'étoit d'un homme qui l'apprenoit, et plût à Dieu ! Vous savez que j'ai toujours trouvé que cela manquoit à vos perfections. Apprenez-le, mon cousin, je vous en prie, vous y trouverez du plaisir. Puisque vous trouvez que j'ai le goût bon, fiez-vous-en à moi. Si vous n'aviez pas été à Dijon occupé à voir perdre le procès du pauvre comte de Limoges, vous auriez été en ce pays quand j'y ai passé ; et, suivant l'avis que je vous aurois donné, vous auriez su de mes nouvelles chez mon cousin de Toulongeon : mais mon malheur a dérangé tout ce qui vous pouvoit faire trouver à ce rendez-vous, qui s'est trouvé comme une petite maison de Polémon. Madame de Toulongeon ma tante [1] y vint lundi me voir, et M. Jeannin m'a priée si instamment de venir ici, que je n'ai pu lui refuser. Il me fait regagner le jour que je lui donne par un relais qui me mènera demain coucher à Châlons, comme je l'avois résolu. J'ai trouvé cette maison embellie de la moitié, depuis seize ans que j'y étois venue : mais je ne suis pas de même; et le temps, qui a donné de grandes beautés à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je retrouve jamais [2]. Vous m'en eussiez rendu plus que personne par la joie que j'aurois eue de vous voir, et par les épanouissements de la rate à quoi nous sommes forts sujets quand nous sommes ensemble. Mais enfin Dieu ne l'a pas voulu, ni le grand Jupiter, qui s'est contenté de me mettre sur la montagne, sans vouloir me faire voir ma famille entière. Je trouve madame de Toulongeon, ma cousine, fort jolie et fort aimable. Je ne la croyois pas si bien faite, ni qu'elle entendît si bien les choses. Elle m'a dit mille biens de vos filles, je n'ai pas eu de peine à le croire. Adieu, mon cher cousin, je m'en vais en Provence voir cette pauvre Grignan. Voilà ce qui s'appelle aimer. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

[1] C'est la vieille tante que madame de Sévigné n'aimoit guère.

[2] Madame de Sévigné avoit alors quarante six à quarante sept ans.

[3] Madame de Sévigné écrit de Montjeu (*Mons jovis*). Cette terre est à une lieue d'Autun.

277.

A madame DE GRIGNAN.

A Lyon, mercredi 27 juillet 1672.

Si cette date ne vous plaît pas, ma fille, je ne sais plus que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres, par madame de Rochebonne [1], dont la ressemblance me surprit au-delà de tout ce que j'ai jamais vu ; enfin c'est M. de Grignan qui compose une très-aimable femme ; elle vous adore : je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frère [2], c'est un homme qui emporte le cœur : une facilité, une liberté dans l'esprit qui me convient et qui me charme ; je suis logée chez lui. M. l'intendant [3], madame sa femme et madame de Coulanges vinrent me prendre au sortir du bateau, lundi ; je soupai chez eux ; j'y dînai hier : on me promène, on me montre ; je reçois mille civilités ; j'en suis honteuse ; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. Je voulois partir demain ; madame de Coulanges a voulu encore un jour, et met à ce prix son voyage de Grignan ; j'ai cru vous faire plaisir de conclure ce marché : je ne partirai donc que vendredi matin ; nous irons coucher à Valence ; j'ai de bons patrons ; surtout j'ai prié qu'on ne me donnât pas les vôtres, qui sont de francs coquins ; on me recommande comme une princesse. Je serai samedi à une heure après-midi à *Robinet*, à ce que dit M. le chamarier : si vous m'y laissez, j'y demeurerai.

Je ne vous parlerai point du tout de ma joie ; notre cher abbé se porte bien ; c'est à lui que vous devez adresser tous vos compliments. La Mousse est encore en vie. Nous vous souhaitons, et le cœur me bat quand j'y pense. Mon équipage est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune incommodité ; hier au soir, il se noya un de mes chevaux

[1] Thérèse Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan, comtesse de Rochebonne.

[2] Charles de Châteauneuf, chanoine-comte et chamarier de l'église de Saint-Jean de Lyon, frère du feu comte de Rochebonne, commandant pour le roi en Lyonnois.

[3] M. du Gué-Bagnols, père de madame de Coulanges.

à l'abreuvoir, de sorte que je n'en ai plus que cinq; je vous ferai honte, mais ce n'est pas ma faute. On me fait des compliments sur cette perte; je la soutiens en grande ame. Je n'aurai point mon carrosse à ce *Robinet;* nous sommes cinq, comptez là-dessus : notre abbé, La Mousse, deux femmes-de-chambre, et moi. J'ai fait la paix avec M. de Rochebonne, j'ai reçu madame de Senneterre [1]; j'ai été à Pierre-Encise [2] voir F... prisonnier; je vais aujourd'hui voir le cabinet de M... et ses antiquailles. Madame de Coulanges me veut persuader de passer l'été ici, et qu'il est ridicule d'aller plus loin, et que je vous envoie seulement un compliment : je voudrois que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, et nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris; vous vous passerez très bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, et je redouble les miennes, quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chère fille : la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les secours, et plus visitée que moi; j'ai eu bon esprit de la laisser là; je l'aime, cette petite. Voilà madame de Rochebonne, je la baise, et crois baiser son frère [3], c'est ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comtesse!

278.

De madame DE COULANGES *à madame* DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 1er août 1672.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle, je vous rends mille graces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance qu'en sa violence [4]. Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci passé, il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour [1]; je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère; dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveilles, cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement! vous souvient-il de la figure que madame de Solus faisoit dans le temps que vous étiez ici. Elle a fait imprudemment ses délices de madame Carle; celle-ci avoit, dit-on, ses desseins; pour moi, je n'en crois rien; cependant c'est le bruit de Lyon; en un mot, c'est de madame Carle que M. le marquis paroît amoureux. Madame Solus se désespère; mais elle aime mieux voir monsieur le marquis infidèle que de ne le point voir; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grace de la nouveauté? Continuez à m'écrire, ma très-belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame de Rochebonne est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois point que madame de Grignan eût été malade; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-temps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourroit cet hiver vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très-chère amie, j'oubliois de vous dire que le marquis de Villeroi se propose d'aller à Grignan avec votre ami le comte de Rochebonne; je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vite dans votre château; mon impatience, *quoique violente*, dure toujours : cela me fait craindre pour le chaud; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser; ainsi, Madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne me point dire : *allez, allez, vous êtes une laide*; cele me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur [2];

[1] Anne de Longueval, veuve de M. de Saint-Nectaire, ou Senneterre, qui étoit parente de Bussy-Rabutin.

[2] Pierre-Encise, château-fort situé auprès de Lyon, étoit une prison d'état. Cette forteresse a été détruite depuis la révolution.

[3] M. de Grignan.

[4] Selon le proverbe, *ce qui est violent ne dure pas.*

[1] Place publique de la ville de Lyon.

[2] Le marquis de Villeroi.

vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame de Solus. Vous savez bien que l'on dit à Paris que Vardes et lui se sont rencontrés, devinez-où.

---

279. **

De M. DE CORBINELLI *au comte* DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 18 septembre 1672.

J'ai reçu ici votre lettre, Monsieur, avec d'autant plus de joie que je l'ai pu montrer à madame de Sévigné, et parler de vous avec elle, comme vous pouvez juger qu'on doit faire. J'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'elle que vous étiez mieux ensemble que jamais; je ne doute pas que vous ne la voyiez en repassant. Le marquis d'Oraison m'a dit vous avoir vu à Dijon, et qu'il étoit fort de vos amis. Au reste, Monsieur, il me semble que nous devrions nous adresser nos lettres en droiture; madame de Sévigné est de mon avis. Je vous prie de me dire comment vous avez digéré le déplaisir de n'être pas témoin des grandes victoires du roi, et de la ruine de tout une république en une demi-campagne. Comment persuaderiez-vous ce prodige à la postérité, si vous étiez son historien? *Hoc opus, hic labor est.* Je sais que votre éloquence égale ses hauts faits; mais égalera-t-elle le peu de disposition que cette postérité aura de croire des choses si peu vraisemblables? Mais que dira-t-elle cette postérité pour justifier le roi de vous avoir traité comme il a fait, après tant de services considérables? et que direz-vous vous-même pour le croire à couvert du blâme qu'il en pourroit recevoir? Comment se portent mesdemoiselles de Bussy? On m'a dit qu'elles apprenoient l'italien, c'est très-bien fait à elles: je meurs d'envie de voir ce qu'elles savent dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*, car je ne les crois pas encore assez habiles pour entendre le *Tasse*.

De madame DE SÉVIGNÉ.

Les oreilles ne vous ont-elles point corné depuis que j'ai ici notre cher Corbinelli, et surtout l'oreille droite, qui corne quand on dit du bien. Quand nous avons fini de vous louer par tout ce que vous avez de louable, nous pleurons sur votre malheur et sur l'abyme où votre étoile vous a jeté. Mais finissons ce triste chapitre, en attendant que la mort finisse tout. Je vous conseille de vous mettre dans l'italien, c'est une nouveauté qui vous réjouira. Mes nièces vos filles sont aimables; elles ont bien de l'esprit; mais le moyen d'être auprès de vous sans en avoir? M. et madame de Grignan vous font mille compliments; si Bussy étoit en Provence, ou Grignan en Bourgogne, nous nous en trouverions tous très-bien.

---

280. **

Du comte DE BUSSY-RABUTIN *à M.* DE CORBINELLI.

A Bussy, le 24 octobre 1672.

J'ai eu bien de la joie, Monsieur, de recevoir votre lettre avec celle de ma cousine, c'est-à-dire des deux personnes du monde que j'aime et que j'estime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon; où j'ai vu le marquis d'Oraison quatre ou cinq fois à la comédie, et une ou deux fois à une symphonie qui se fait chez un conseiller du parlement tous les dimanches, et nous nous sommes parlé deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vite, et je vois bien par là qu'il y fait fort chaud. Vous voulez savoir comment j'ai supporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du roi pendant cette campagne: avec toutes les peines du monde. Ma philosophie, qui me sert fort bien sur l'état de ma fortune, est une bête quand il est question de me consoler de n'avoir pas passé le Rhin à la vue du roi. Vous me demandez comment je ferois, si j'étois son historien, pour persuader à la postérité les merveilles de sa campagne: je dirois la chose uniment, et sans faire tant de façons, qui, d'ordinaire, sont suspectes de fausseté, ou au moins d'exagération; et je ne ferois pas comme Despréaux, qui, dans une épître qu'il adresse au roi, fait une fable des actions de sa campagne, parce que, dit-il, elles sont si extraordinaires, qu'elles ont déjà un grand air de fable. Vous me demandez ce que je crois que dira la postérité sur l'état de ma fortune, après les services que j'ai rendus: elle dira que j'étois bien malheureux; et, sachant, comme elle le saura, la droiture du cœur du roi, elle le plaindra de n'a-

voir pu me connoître, et de ne m'avoir vu que par les yeux de gens qui ne m'aimoient pas; elle dira encore que j'étois sage de parler comme je fais, et que se plaindre de ses disgraces avec autant de discrétion est une grande marque qu'on ne les mérite pas.

---

281. *

De madame DE COULANGES *à madame* DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 11 septembre 1672.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée; ce qui me persuade que je le mérite; c'est le chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir. J'ai fait vos compliments au *charmant*[1]; il les a reçus comme il le devoit; j'en suis contente: si je prenois autant d'intérêt à lui que M. de Coulanges, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous, pour lui que pour vous. Madame d'Assigni a gagné son procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. de Corbinelli, son appartement est tout prêt; je l'attends avec une impatience qui mérite qu'il fasse ce petit voyage: toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie; c'est à madame la comtesse de Grignan que j'en veux.

A Madame DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, Madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un il y a deux jours: vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons; mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère Madame, je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

[1] Le marquis de Villeroi.

282.

A Madame DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 30 octobre 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu, ma délicieuse amie; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous! quelle extravagance! depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols, de Bagnols à Roanne, et puis *vogue la galère*. N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. de Marsillac[1]? N'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste;* j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre abuser de votre crédulité, que si j'étois reçue dans votre troupe à Grignan, je me passerois bien mieux de Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais, adieu, ma vraie amie, je garde le *charmant* pour la belle comtesse. Écoutez, Madame, le procédé du *charmant*: il y a un mois que je ne l'ai vu; il est à Neufville[2], outré de tristesse, et, quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidélité de son *Alcine;* il hait mortellement la chasse, et il ne fait que chasser; il ne lit plus, ou du moins, il ne sait ce qu'il lit; plus de *Solus*, plus d'amusement: il a un mépris pour les femmes qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, Madame, je ne comprends point qu'un amant ait tort, parce qu'il est absent; mais qu'il ait tort étant présent je le comprends mieux:

[1] De la charge de grand-maître de la garde-robe.
[2] Château de la maison de Villeroi, à quatre lieues de Lyon.

il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant l'absence ; *Alcine* n'est pas de ce goût : le *charmant* l'aime de bien bonne foi : c'est la seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle ; j'ai été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus ; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination ? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il contera les appas trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin [1] se confirme ; je ne crois que médiocrement aux méchantes langues ; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines ; et puis, après un petit, un grand ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place ? Adieu, Madame ; que je hais de m'éloigner de vous !

Venez, mon cher confident [2], que je vous dise adieu ; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu ; j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe : je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentiments que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. de Grignan pour la friponnerie ; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher Monsieur ; quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre ; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie ; adieu, madame la Comtesse ; adieu, M. de Corbinelli : je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant ; mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que le roi a donnée à M. le coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.

[1] M. de Louvois, ministre.
[2] M. de Corbinelli.

283.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Marseille, mercredi..... 1672.

Je vous écris après la visite de madame l'intendante, et une harangue très belle. J'attends un présent, et le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singulière de cette ville. Hier le temps fut divin, et l'endroit [1] d'où je découvris la mer, *les bastides*, les montagnes et la ville, est une chose étonnante ; mais sur-tout, je suis ravie de madame de Montfuron [2] ; elle est aimable, et on l'aime sans balancer. La foule des chevaliers qui vinrent hier voir M. de Grignan à son arrivée ; des noms connus, des Saint-Hérem, etc. ; des aventuriers, des épées, des chapeaux de bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité ; moi, qui aime les romans, je suis transportée. M. de Marseille vint hier au soir ; nous dînons chez lui ; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il fait aujourd'hui un temps abominable, j'en suis triste ; nous ne verrons ni mer, ni galères, ni port. Je demande pardon à Aix, mais Marseille est bien plus joli, et plus peuplé que Paris à proportion ; il y a cent mille ames au moins ; de vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter ; l'air en gros y est un peu scélérat, et parmi tout cela je voudrois être avec vous. Je n'aime aucun lieu sans vous, et moins la Provence qu'un autre ; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage que moi, mais ne vous moquez pas de mes foiblesses ni de mes *chaînes*.

---

284. *

A la même.

Marseille, jeudi à midi.... 1672.

Le diable est déchaîné en cette ville ; de mémoire d'homme, on n'a point vu de temps si vilain. J'admire plus que jamais de donner avec tant d'ostentation les choses du dehors, de refuser en particulier ce qui tient au cœur : poignarder et embrasser, ce sont des manières ; on voudroit m'avoir ôté l'esprit, car, au milieu de mes honnêtetés, on voit que

[1] Ce lieu s'appelle, en langage du pays, *la visto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue.
[2] Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, marquise de Montfuron, et cousine germaine de M. de Grignan.

je vois; et je crois qu'on riroit avec moi, si on l'osoit; tout est de carême-prenant. Nous dînâmes hier chez M. de Marseille; ce fut un très bon repas. Il me mena l'après-dînée faire des visites nécessaires, et me laissa le soir ici. Le gouverneur me donna des violons que je trouvai très bons, il vint des masques plaisants : il y avoit une petite Grecque fort jolie, votre mari tournoit tout autour : ma fille, c'est un fripon; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un chevalier de Saint-Mêmes qui danse bien à mon gré; il étoit en Turc; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas ressemble à Lauzun, et madame de Montfuron à madame d'Armagnac, et mademoiselle de Pennes à feue mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de mademoiselle de Scuderi et de La Troche avec la Brétèche, et de toutes choses, avec plusieurs qui connoissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me mènera *béer*. En un mot, j'ai déjà de Marseille et de votre absence jusque-là, et en même temps, je porte ma main un peu au-dessus de mes yeux. La *Santa-Crux* [1] est belle, fraîche, gaie et naturelle; rien n'est faux ni emprunté chez elle. Je vous prie de songer déjà à des remerciements pour elle, et à la louer du rigodon où elle triomphe. Adieu, ma chère enfant : hélas ! je ne vous ai point vue ici, cette pensée gâte ce qu'on voit. Adhémar, qui, par parenthèse, a pris le nom de chevalier de Grignan [2], a fait le petit démon quand je lui ai dit que avous m'aviez envoyé de l'argent pour lui : il n'en a que faire, il a dix mille écus; il les jettera par la place; vous êtes folle, il ne vous le pardonnera jamais; mais là-dessus je me sers de ce pouvoir souverain que j'ai sur lui, et j'ai obtenu qu'il recevra seulement un sac de mille francs. Cela est fait, et, quoiqu'il dise, je crois qu'il sera dépensé avant que vous receviez cette lettre; le reste viendra en peu de temps; n'en soyez point en peine, ma fille, ôtez cette bagatelle de votre esprit.

[1] Marguerite de Galéans-des-Issarts, femme de Henri de Forbin-de-Sainte-Croix.

[2] Depuis la mort du chevalier de Grignan, son frère.

285. *

A la même.

A Marseille, jeudi à minuit.... 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, voici ce que j'ai fait depuis : j'ai été à la messe à Saint-Victor avec l'évêque; de là par mer voir la Réale, et l'exercice, et toutes les banderoles, et des coups de canon, des sauts périlleux d'un Turc; enfin on dîne, et après-dînée, me revoilà sur le poing de M. de Marseille, à voir la citadelle et la vue qu'on y découvre; et puis à l'arsenal voir tous les magasins et l'hôpital, et puis sur le port, et puis souper chez ce prélat, où il y avoit toutes sortes de musiques.

Nous avons eu une conversation où j'ai bien dit, ce me semble, et où, sans aucune rudesse, ni brutalité, ni colère, mais raisonnablement et de sang-froid, je lui ai fait voir l'horreur de son procédé pour moi, et combien il m'eût été plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié à Lambesc, que de m'accabler de cérémonies et de festins à Marseille, et que mon cœur étant encore blessé, tout cela n'étoit que pour le public : il m'a paru un peu embarrassé; et en effet, plus la chose s'éloigne, plus il la voit comme elle est. Il n'y a point de réponse à ne me vouloir pas obliger dans une bagatelle où lui-même, s'il m'avoit véritablement estimée, il auroit trouvé vingt expédients au lieu d'un. J'ai repassé sur la manière dont sa haine a paru dans cette occasion; j'ai dit que, le prétexte étant si petit et si mince, on voyoit la corde et le fond; enfin nous nous sommes séparés; mais soyez certaine que, quand je serois en faveur, il ne m'auroit pas mieux reçue ici. Nous partons demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma petite; j'ai reçu votre lettre, et lu vos tendresses avec des sentiments qui ne s'expliquent point.

286.

A M. Arnauld-d'Andilly.

A Aix, 11 décembre 1672.

Au lieu d'aller à Pomponne vous faire une visite, vous voulez bien que je vous écrive; je sens

la différence de l'un à l'autre ; mais il faut que je me console, au moins de ce qui est en mon pouvoir. Vous seriez bien étonné si j'allois devenir bonne à Aix; je m'y sens quelquefois portée par un esprit de contradiction, et, voyant combien Dieu y est peu aimé, je me trouve chargée d'en faire mon devoir. Sérieusement, les provinces sont peu instruites des devoirs du christianisme; je suis plus coupable que les autres, car j'en sais beaucoup ; je suis assurée que vous ne m'oubliez jamais dans vos prières, et je crois en sentir des effets toutes les fois que je sens une bonne pensée. J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir ce printemps, et qu'étant mieux instruite, je serai plus en état de vous persuader tout ce que vous m'assurez que je ne vous persuadois point. Tout ce que vous saurez entre ci et là, c'est que si le prélat, qui a le don de gouverner les provinces, avait la conscience aussi délicate que M. de Grignan, il seroit un très-bon évêque, *ma basta*. Faites-moi la grace de me mander de vos nouvelles, parlez-moi de votre santé, parlez-moi de l'amitié que vous avez pour moi, donnez-moi la joie de voir que vous êtes persuadé, que vous êtes au premier rang de tout ce qui m'est le plus cher au monde : voilà ce qui m'est nécessaire, pour me consoler de votre absence, dont je sens l'amertume au travers de toute l'amour maternelle.

DE RABUTIN-CHANTAL.

287.

A madame DE GRIGNAN.

A Lambesc, mardi 20 décembre 1672, à dix heures du matin.

Quand on compte sans la Providence, il faut très-souvent compter deux fois. J'étois tout habillée à huit heures, j'avois pris mon café, entendu la messe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les sonnettes des mulets me faisoient souvenir qu'il falloit monter en litière ; ma chambre étoit pleine de monde ; on me prioit de ne point partir, parce que depuis plusieurs jours il pleut beaucoup, et depuis hier continuellement, et même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je résistois hardiment à tous ces discours, faisant honneur à la résolution que j'avois prise et à tout ce que je vous mandai hier par la poste, en assurant que j'arriverois jeudi, lorsque tout d'un coup M. de Grignan, en robe-de-chambre d'omelette, m'a parlé sérieusement de la témérité de mon entreprise, disant que mon muletier ne suivroit pas ma litière, que mes mulets tomberoient dans les fossés, que mes gens seroient mouillés et hors d'état de me secourir, qu'en un moment j'ai changé d'avis, et j'ai cédé entièrement à ses sages remontrances. Ainsi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on détèle, filles et laquais qui se sèchent pour avoir seulement traversé la cour, et messager que l'on vous envoie, connoissant vos bontés et vos inquiétudes, et voulant aussi apaiser les miennes, parce que je suis en peine de votre santé, et que cet homme ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me retrouvera par les chemins. En un mot, ma chère enfant, il arrivera à Grignan jeudi au lieu de moi, et moi, je partirai bien véritablement quand il plaira au ciel et à M. de Grignan, qui me gouverne de bonne foi, et qui comprend toutes les raisons qui me font souhaiter passionnément d'être à Grignan. Si M. de La Garde pouvoit ignorer tout ceci, j'en serois aise, car il va triompher du plaisir de m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve ; mais qu'il prenne garde à la vaine gloire qui pourroit accompagner le don de prophétie dont il pourroit se flatter. Enfin, ma fille, me voilà, ne m'attendez plus du tout ; je vous surprendrai, et ne me hasarderai point, de peur de vous donner de la peine, et à moi aussi. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je vous assure que je suis fort affligée d'être prisonnière à Lambesc ; mais le moyen de deviner des pluies qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un siècle.

288.

De madame DE COULANGES *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 26 décembre 1672.

Le siége de Charleroi est enfin levé [1] ; je ne vous mande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant

[1] Le prince d'Orange fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 décembre 1672.

que mademoiselle de Méri en envoie une relation à madame de Grignan. On ignore jusqu'à présent quelle route le roi prendra; les uns disent qu'il retournera tout droit à Saint-Germain, les autres, qu'il ira en Flandre; nous serons bientôt éclaircis de sa marche. Sans vanité, je sais des nouvelles à l'arrivée des courriers, c'est chez M. Le Tellier [1] qu'ils descendent, et j'y passe mes journées; il est malade, et il paroît que je l'amuse; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité. Je ne comprends point par quelle aventure vous n'avez pas reçu la lettre de M. de Coulanges, dans laquelle je vous écrivois : c'est une médiocre perte pour vous; j'ai cependant la confiance de croire que vous regretterez cette lettre, parceque je vous aime, ma très-belle, et que vous m'avez toujours paru reconnoissante.

J'ai été à la messe de minuit; j'ai mangé du petit salé au retour; en un mot, j'ai eu assez bon corps cette année pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec madame de La Fayette; je me trouve si bien d'elle, que je crois qu'elle s'accommode de moi. Nous avons encore ici madame de Richelieu; j'y soupe ce soir avec madame Dufresnoi; il y a grande presse de cette dernière à la cour : il ne se fait rien de considérable dans l'état, où elle n'ait part. Pour madame Scarron, c'est une chose étonnante que sa vie : aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle; j'ai reçu une de ses lettres; mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que cela attire. Le rendez-vous du beau monde est les soirs chez la maréchale d'Estrées; Manicamp et ses deux sœurs sont assurément bonne compagnie; madame de Senneterre s'y trouve quelquefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque; on est ennuyé de sa douleur; pour elle, je comprends qu'elle s'en accommode mieux que de son mari; cette raison devroit pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée; je la crois de bonne foi, ainsi je la plains. Les gendarmes-dauphins sont dans l'armée de M. le prince; il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires, je connois des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très-aimable, je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir; il faut être bien modeste pour se coiffer quand on soupe avec madame Dufresnoi. Permettez-moi de faire mille compliments à madame de Grignan; je voudrois bien que ce fût des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La princesse d'Harcourt a paru à la cour sans rouge, par pure dévotion : voilà une nouvelle qui efface toutes les autres; on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice : Brancas [1] en est ravi. Il vous adore, mon amie, ne le désapprouvez donc pas lorsqu'il censure les plaisirs que vous avez sans lui, c'est la jalousie qui l'y oblige; mais vous ne voudriez de la jalousie que de ceux dont vous pourriez être jalouse; il faut plaindre Brancas.

[1] Madame de Coulange étoit nièce de M. Le Tellier, depuis chancelier de France.

289.

De madame DE LA FAYETTE *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 30 décembre 1672.

J'ai vu votre grande lettre à d'Hacqueville, je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque [2]; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez; je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame du Plessis, car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland; vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ici ambassadeur; il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres; et M. de La Rochefoucauld, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit : je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de

[1] Charles de Brancas, père de la princesse d'Harcourt, et chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche.

[2] De Marseille.

l'envoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu : vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès de son voyage, il passera en Italie pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comme quoi il sera traité.

La Marans est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne peut se comprendre : sa sœur[1], qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée ; sa personne est changée à n'être pas connoissable ; elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public ; mais des plaintes si douces, que Montalais en étoit confondue pour elle et pour moi ; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit que j'aimois M. de Longueville ; la Marans, avec une justice admirable, répondit que, puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de madame de Grignan, elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde, sans exception : si Dieu fixe cette bonne tête-là, c'est un des grands miracles que j'aie jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame de Monaco ; je m'y enrhumai à mourir ; j'y pleurai MADAME[2] de tout mon cœur ; je fus surprise de l'esprit de celle-ci[3] ; non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens ; elle se mit sur le ridicule de M. de Mecklenbourg d'être à Paris présentement, et je vous assure que l'on ne peut mieux dire ; c'est une personne très opiniâtre et très résolue, et assurément de bon goût, car elle hait madame de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. MONSIEUR me fit toutes les caresses du monde au nez de la maréchale de Clérembault[1] ; j'étois soutenue de la Fienne, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse du Plessis[2] va épouser Clérembault.

M. de La Rochefoucauld vous fait cent mille compliments ; il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point ; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle, vous savez combien je vous aime.

290.

De M. le duc DE LA ROCHEFOUCAULD *à madame* DE SEVIGNÉ.

A Paris, le 9 février 1673.

Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer la plus agréable lettre qui ait jamais été écrite ; elle a été lue et admirée, comme vous le pouvez souhaiter ; il me seroit difficile de vous rien envoyer de ce prix-là ; mais je chercherai à m'acquitter sans espérer néanmoins d'en trouver les moyens, dans le soin de votre santé, car vous vous portez si bien, que vous n'avez pas besoin de mes remèdes. Madame la comtesse (*de La Fayette*) est allée ce matin à Saint-Germain remercier le roi d'une pension de cinq cents écus qu'on lui a donnée sur une abbaye ; cela lui en vaudra mille avec le temps, parce que c'est sur un homme qui a la même pension sur l'abbé de La Fayette ; ainsi ils sont quittes présentement, et quand ce premier mourra, la pension demeurera toujours sur son abbaye ; le roi a même accompagné ce présent de tant de paroles agréables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes graces : si je suis le premier à vous apprendre ceci, voilà déjà la lettre de M. de Coulanges à demi payée ; mais qui nous paiera le temps que nous passons ici sans vous ? cette perte est si grande pour

[1] Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de MADAME, Henriette-Anne d'Angleterre.

[2] Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 20 juin 1670.

[3] Elisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que MONSIEUR, frère unique de Louis XIV, épousa en seconde noces le 21 novembre 1671.

[1] Gouvernante des enfants de MONSIEUR.

[2] Marie-Louise Le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, et remariée depuis à René Gillier de Puygarreau, marquis de Clérembault, premier écuyer de MADAME, duchesse d'Orléans.

moi, que vous seule pouvez m'en récompenser; mais vous ne payez point ces sortes de dettes-là; j'en ai bien perdu d'autres, et pour être ancien créancier, je n'en suis que plus exposé à de telles banqueroutes. L'affaire de M. le chevalier de Lorraine et de M. de Rohan est heureusement terminée; le roi a jugé de leurs intentions, et personne n'a eu dessein de s'en offenser. M. le duc est revenu, M. le prince arrive dans deux jours : on espère la paix; mais vous ne revenez pas, et c'est assez pour ne rien espérer.

Quoi que vous me disiez de madame de Grignan, je pense qu'elle ne se souvient guère de moi; je lui rends cependant mille très humbles graces, ou à vous, de ce que vous me dites de sa part. Ma *mère*[1] est un miroir de dévotion : elle a fait un cantique pour ses ennemis, où *la reine de Provence*[2] n'est pas oubliée. Embrassez M. l'abbé (*de Coulanges*) à mon intention, dites-lui qu'après le marquis de Villeroi, je suis mieux que personne auprès de M. de Coulanges.

Si vous avez des nouvelles de notre pauvre Corbinelli, je vous supplie de m'en donner : j'ai pensé effacer l'épithète; mais j'apprends toujours, à la honte de nos amis, qu'elle ne lui convient que trop.

Madame DE LA FAYETTE.

Voilà une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce que j'aurois à vous dire. Je me porte bien de mon voyage de Saint-Germain. J'y vis votre fils, j'en fis comme du mien; il est très joli. Adieu.

[1] Madame de Marans, que M. de La Rochefoucauld appeloit sa mère.

[2] C'est-à-dire madame de Grignan, que madame de Marans n'aimoit point.

291.

De madame DE COULANGES *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 24 février 1673.

Si vous étiez en lieu où je vous pusse conter mes chagrins, ma très belle, je suis persuadée que je n'en aurois plus. Quand je songe que le retour de madame de Grignan dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement? Le comte Tot a passé l'après-dînée ici : nous avons fort parlé de vous; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendue dire; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de Saint-Germain; j'y trouve une dame d'honneur[1] que j'aime, et qui a de la bonté pour moi; j'y vois peu la reine; je couche chez madame Dufresnoi dans une chambre charmante; tout cela me fait résoudre à y faire de fréquents voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire M. de La Trousse[2], sur la nouvelle qu'a eue le roi d'une révolte en Franche-Comté : comme il n'aimeroit point que les Espagnols envoyassent des troupes qui passeroient sur ses terres, il a nommé Vaubrun[3] et La Trousse pour aller commander en ce pays-là. La Trousse a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction; cependant c'en est une, qui pourroit ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages; celui-ci joindra la campagne; cela est fort triste pour ses amis : le guidon[4] nous demeure; mais ce n'étoit point trop *de tout*. Je menai ce guidon avant-hier à Saint-Germain; nous dînâmes chez madame de Richelieu; il est aimé de tout le monde presque autant que de moi. *Mithridate*[5] est une pièce charmant; on y pleure; on y est dans une continuelle admiration; on la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que la première. *Pulchérie* n'a point réussi. Notre ami Brancas a la fièvre et une fluxion sur la poitrine; je l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre cardinal (*de Retz*); j'en ai toujours eu envie, mais il s'est toujours trouvé quelque chose qui m'en a empêchée. La belle Ludres[6] est la meilleure de mes amies; elle me veut toujours mener chez madame *Talpon* quand les *pougies*[7] sont allumées. Le marquis de Villeroi est si amoureux, qu'on lui fait voir ce que

[1] Madame de Richelieu.

[2] Capitaine des gendarmes-dauphins.

[3] Nicolas de Bautru, marquis de Vaubrun, frère du comte de Nogent, il fut tué en 1675.

[4] M. de Sévigné étoit guidon des gendarmes-dauphins.

[5] Tragédie de Racine, représentée pour la première fois en janvier 1673.

[6] Chanoinesse du Poussay.

[7] Selon la manière de prononcer de madame de Ludres.

l'on veut : jamais aveuglement n'a été pareil au sien ; tout le monde le trouve digne de pitié, et il me paroît digne d'envie ; il est plus charmé qu'il n'est *charmant ;* il ne compte pour rien sa fortune, mais la belle compte Caderousse pour quelque chose, et puis un autre pour quelque chose encore ; un, deux, trois, c'est la pure vérité ; fi ! je hais les médisances. J'embrasse madame la comtesse de Grignan ; je voudrois bien qu'elle fût heureusement accouchée, qu'elle ne fût plus grosse, et qu'elle vînt ici désabuser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritable amie, *vos petites entrailles*[1] se portent bien ; elles sont farouches, elles ont les cheveux coupés, elles sont très-bien vêtues. Madame Scarron ne paroît point ; j'en suis très fâchée ; je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime ; l'abbé Têtu et moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mademoiselle* a songé que vous étiez très malade ; elle s'éveilla en pleurant : elle m'a ordonné de vous le mander.

292.

De madame DE LA FAYETTE *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 27 février 1673.

Monsieur de Bayard et M. de La Fayette arrivent dans ce moment ; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils ; il sort d'ici, il m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent ; elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long ; car vous voyez d'où vous êtes la dépense d'une campagne qui ne finit point : tout le monde est au désespoir et se ruine ; il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres, et de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

[1] Madame de Sévigné nommoit ainsi Marie-Blanche de Grignan, née le 15 novembre 1670, qu'elle avoit laissée à Paris.

293.

De madame DE COULANGES *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 20 mars 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter ; non, ma belle, la période ne m'emporte point ; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement ; et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore. Nous avons enfin retrouvé madame Scarron, c'est-à-dire que nous savons où elle est ; car, pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a, chez une de ses amies, un certain homme qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment son absence ; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis qu'elle ne l'a jamais été ; elle leur donne le peu de temps qu'elle a avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouvez que deux mille écus de pension sont médiocres ; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une manière qui peut laisser d'autres graces. Le roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour madame Scarron, il les raya, et mit deux mille écus.

Tout le monde croit la paix, mais tout le monde est triste d'une parole que le roi a dite, qui est que, paix ou guerre, il n'arriveroit à Paris qu'au mois d'octobre. Je viens de recevoir une lettre du jeune guidon (*M. de Sévigné*) ; il s'adresse à moi[1] pour demander son congé ; et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. de Coulanges ; elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce seroit méchant signe pour quelqu'un qui trouveroit à y répondre. Je promis hier à madame de La Fayette qu'elle la verroit ; je la trouvai tête à tête avec *un appelé* M. Le Duc : on regretta le temps que vous étiez à Paris ; on vous y souhaita ; mais, hélas ! qu'ils sont inutiles, les souhaits ! et cependant on ne sauroit se corriger d'en faire. M. de Grignan ne s'est point du tout rouillé en province ; il a un très-bon air à la

[1] Madame de Coulanges étoit cousine-germaine de M. de Louvois.

cour, mais il trouve qu'il lui manque quelque chose; nous sommes de son avis, nous trouvons qu'il lui manque quelque chose. J'ai mandé à M. de La Trousse ce que vous m'écrivez de lui : si ma lettre va jusqu'à lui, je ne doute pas qu'il ne vous en remercie; je crois que le secret miraculeux qu'il avoit de faire comme les gens les plus riches lui manque dans cette occasion; il me paroît accablé sans ressource.

Madame Dufresnoi fait une figure si considérable, que vous en seriez surprise; elle a effacé mademoiselle de S.... sans miséricorde : on avoit tant vanté la beauté de cette dernière qu'elle n'a plus paru belle; elle a les plus beaux traits du monde; elle a le teint admirable; mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paroître; elle rit toujours, elle a méchante grace. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles : ainsi je crois que celles qui lui demeureront se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de L..... la quitte. Madame de Richelieu m'a priée de vous faire mille compliments de sa part.

Adieu, ma très-aimable belle; j'embrasse, avec votre permission et la sienne, madame la comtesse de Grignan : n'est-elle point encore accouchée? M. de Coulanges m'a assurée qu'il vous enverroit *Mithridate*. On me peint aujourd'hui pour M. de Grignan; je croyois avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *Charmant* est pitoyable; je la sais.... *Orondate*[1] étoit peu amoureux auprès de lui; il n'y a que lui au monde qui sache aimer : c'est le plus joli homme, et son *Alcine*, la plus indigne femme.

294.

A la même.

A Paris, le 10 avril 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire; j'en suis enragée; j'avois résolu de répondre à votre aimable lettre; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en a empêchée : M. de La Rochefoucauld a passé le jour avec moi, je lui ai fait voir madame Dufresnoi, il en est tout éperdu. Je suis ravie que madame de Grignan ne soit plus qu'accablée de lassitude; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal me devoient faire attendre à toute la joie du retour de sa santé; c'est une barbarie que de souhaiter des enfants.

Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin; on m'a dit : Madame, voilà un laquais de madame de Thianges; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : *Madame, c'est de la part de madame de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de madame de Sévigné, et celle de la prairie.* J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres.

Adieu, ma très-aimable belle; j'embrasse bien doucement cette belle comtesse, de peur de lui faire mal : j'ai bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure; je souhaite plus que je ne l'espère qu'elle ne soit jamais exposée à de pareils accidents. Le roi dit hier qu'il partiroit le 25, sans aucune remise.

295.

De madame DE LA FAYETTE *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 avril 1673.

Madame de Northumberland me vint voir hier, j'avois été la chercher avec madame de Coulanges; elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse; j'en fus surprise, elle est avec cela mal habillée, point de grace, enfin je n'en fus point du tout éblouie; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou pour mieux dire, ce que je dis; car j'étois seule. M. de La Rochefoucaul et madame de Thianges, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. Montaigu m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir; je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et

[1] Héros de roman.

paroît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le comte Tot aussi : ce dernier est très-affligé de quitter la France ; je l'ai vu quasi tous les jours pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale de Gramont s'est trouvée mal : d'Hacqueville y a été, toujours courant, lui mener un médecin ; il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie, j'ai le sang si échauffé, et j'ai eu tant de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus ; je voudrois bien vous voir, pour me rafraîchir le sang.

296.

A la même.

A Paris, le 19 mai 1673.

Je vais demain à Chantilly, c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée, jusque sur le Pont-Neuf, où la fièvre me prit ; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter; nous y allons la même compagnie; et rien de plus.

Madame du Plessis étoit si charmée de votre lettre qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlade, qui m'en a paru très-content : il honore toujours beaucoup madame de Grignan. Montaigu s'en va ; on dit que ses espérances sont renversées ; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe [1]. Votre fils est amoureux comme un perdu de mademoiselle de Poussai [2], il n'aspire qu'à être aussi transi que La Fare. M. de La Rochefoucauld dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas; car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûtée de celle de La Fare, elle est trop grande et trop esclave; sa maitresse ne répond pas au plus petit de ses sentiments : elle soupa chez Longueil [3], et *assista* à une musique le soir même qu'il partit : souper en compagnie, quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital ; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

[1] Madame de Northumberland.

[2] Mademoiselle de Ludres, chanoinesse de Poussai; elle fut aimée du roi, et sacrifiée à madame de Montespan en l'année 1677.

[3] Longueil étoit frère du président de Maisons.

297.

A la même.

A Paris, le 26 mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilly, et je vous dirois que, de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là ; nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans des carrosses vitrés à suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici à mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée ; car il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac [1] est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amants, et d'amants peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou ; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. M. le Premier et ses enfants sont aussi fort assidus auprès d'elle ; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours : tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur deux jours avant que MONSIEUR soit parti ; sa belle-mère [2] n'y avoit pas voulu consentir

[1] Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac.

[2] Colombe Le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de MADAME.

auparavant. Elle n'égratigne point madame de Monaco; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez MADAME est assez bonne pour la femme de Clérembault; elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livry, M. de La Rochefoucauld, Morangis, Coulanges et moi : c'est une chose qui me paroît bien étrange d'aller à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé Têtu est allé à Fontevraud; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à Courtray. Je reçois une petite lettre de vous; si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le duc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles; voici un petit conte sur ce sujet : il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment; et comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu, monseigneur, V. A. a la bonté d'être trop insolente.* C'est Briole qui m'a écrit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée comme moi. Adieu, ma belle, je suis tout à vous assurément.

298.

A la même.

A Paris, le 30 juin 1673.

Hé bien, hé bien, ma belle; qu'avez-vous à crier comme un aigle? je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? mes journées sont remplies; il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de La Rochefoucauld, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. de La Rochefoucauld et Gourville sont ici, écrirai-je? mais quand ils sont sortis; ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres; mais l'après-dînée, j'ai mal à la tête; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours : quand je suis à Saint-Maur je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être, je n'y ai passé que huit jours de cette année; Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir MADAME; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère, vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de La Rochefoucauld vous écrira.

299.

A la même.

A Paris, ce 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux, le lendemain de la deuxième je me mets à table; ah, ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage; mangez donc un peu de viande; non, je n'en veux point; mais vous mangerez du fruit; je crois qu'oui; hé bien mangez-en donc; je ne saurois, je mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet; voici le soir; voilà un potage et un poulet; je n'en veux point; je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je

vais à la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept, je me lève à huit, je me remets à table à douze inutilement, comme la veille; je me mets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? nenni : êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges, à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime encore plus que vous ne m'aimez; j'en ferois convenir Corbinelli en un demi-quart d'heure. Au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles : tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur; Segrais porte aussi guignon; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, madame Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être; on donne des pensions aux beaux esprits; c'est un fonds abandonné à cela, il en mérite mieux que tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui.

Je dois voir demain madame de Vill....; c'est une certaine ridicule à qui M. d'Ambres a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée : vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie; cela me paroît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour bien blanche; elle est favorite et engouée de cette MADAME-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi pour aller à Barrège, il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis va se marier; elle a pensé acheter Frêne. M. de La Rochefoucauld se porte très-bien; il vous fait mille et mille compliments, et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point.
On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à » votre amant, que vous aimez pourtant toujours, » ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il vous aime » aussi toujours? » On n'entend pas par infidélité avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. Adieu, je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est de ne point manger et de ne point dormir. J'embrasse madame de Grignan et toutes ses perfections.

---

500. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 26 juin 1673.

Je m'ennuie fort, Madame, de n'avoir aucune nouvelle de vous depuis que vous arrivâtes en Provence. Quand vous seriez en l'autre monde je n'en aurois pas moins. Est-ce qu'on ne songe plus qu'à ce qu'on voit, quand on est en Provence? Mandez-le-moi, je vous prie, parce qu'en ce cas-là je vous irois trouver, et j'aimerois mieux me mettre au hasard de me brouiller à la cour, où je n'ai plus rien à ménager, que de n'entendre jamais parler de vous. Raillerie à part, Madame, mandez-moi de vos nouvelles. Je suis en peine aussi de n'en avoir aucune de notre ami (*Corbinelli*). Quelqu'un m'a dit qu'il étoit dans une dévotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêchât d'avoir commerce avec moi, j'aimerois autant qu'il fût déjà en paradis. Mandez-moi ce que vous en savez.

501.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Grignan, ce 15 juillet 1673.

Vous voyez bien, mon cher cousin, que me voilà à Grignan. Il y a justement un an que j'y vins, je vous écrivis avec notre ami Corbinelli qui passa deux mois avec nous. Depuis cela j'ai été dans la

Provence me promener. J'ai passé l'hiver à Aix avec ma fille. Elle a pensé mourir en accouchant, et moi de la voir accoucher si malheureusement. Nous sommes revenus ici depuis quinze jours, et j'y serai jusqu'au mois de septembre que j'irai à Bourbilly, où je prétends bien vous voir. Prenez dès à présent des mesures, afin que vous ne soyez pas à Dijon. J'y veux voir aussi notre grand cousin de Toulongeon, mandez-lui. Je vous mènerai peut-être notre cher Corbinelli; il m'est venu trouver ici, et nous avions résolu de vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Vous le trouverez pour les mœurs aussi peu réglé que vous l'avez vu; mais il sait mieux sa religion qu'il ne savoit; et il en sera bien plus damné, s'il ne profite pas de ses lumières. Je l'aime toujours, et son esprit est fait pour me plaire. Que dites-vous de la conquête de Maëstricht? Le roi seul en a toute la gloire[1]. Vos malheurs me font une tristesse au cœur qui me fait bien sentir que je vous aime. Je laisse la plume à notre ami. Nous serions trop heureux si nous le pouvions avoir dans notre *délicieux* château de Bourbilly. Ma fille vous fait une amitié, quoique vous ne songiez pas à elle.

De M. de Corbinelli.

J'aurois un fort grand besoin, Monsieur, que le bruit de ma dévotion continuât. Il y a si long-temps que le contraire dure, que ce changement en feroit peut-être un à ma fortune. Ce n'est pas que je ne sois pleinement convaincu que le bonheur et le malheur de ce monde ne soit le pur et unique effet de la Providence, où la fortune ni le caprice des rois n'ont aucune part. Je parle si souvent sur ce ton-là, qu'on l'a pris pour le sentiment d'un bon chrétien, quoiqu'il ne soit que celui d'un bon philosophe. Mais quand le bruit qui a couru eût été véritable, ma dévotion n'eût pas été incompatible avec ma persévérance à vous honorer, et à vous confirmer souvent les mêmes sentiments que j'ai eus pour vous toute ma vie. Vous savez quel honneur je me suis toujours fait de votre amitié, et si la grace *efficace* auroit pu détruire une pensée si raisonnable. Nous vous écrivîmes une grande lettre à notre autre voyage ici, et nous avons vingt fois raisonné sur votre indolence. Mais va-t-elle jusqu'à ne point regretter de n'être point à Maëstricht à tuer des Hollandois et des Espagnols à la vue du roi? qu'en dites-vous? les poëtes vont dire des merveilles; le sujet est ample et beau. Ils diront que leur grand monarque a vaincu la Hollande et l'Espagne en douze jours, en prenant Maëstricht, et qu'il ne manque à sa gloire que la vraisemblance. Ils diront qu'il en est lui-même le destructeur, à force de la rendre incroyable; et mille pensées dont je ne m'avise pas, tant parce que j'ai l'esprit peu fleuri, que parce que je l'ai sec depuis un an, à cause que je me suis adonné à la philosophie de Descartes. Elle me paroît d'autant plus belle qu'elle est facile, et qu'elle n'admet dans le monde que des corps et du mouvement, ne pouvant souffrir tout ce dont on ne peut avoir une idée claire et nette. Sa métaphysique me plaît aussi; ses principes sont aisés et ses inductions naturelles. Que ne l'étudiez-vous; elle vous divertiroit avec Mesdemoiselles de Bussy. Madame de Grignan la sait à miracle, et en parle divinement. Elle me soutenoit l'autre jour que, plus il y a d'indifférence dans l'ame, et moins il y a de liberté. C'est une proposition que soutient agréablement M. de La Forge[1], dans un *Traité de l'esprit de l'homme*, qu'il a fait en françois, et qui m'a paru admirable. Voilà de quoi combattre les ennuis de la province. Nous lisons à Montpellier tout l'hiver Tacite, et nous le traduisons, je vous assure, très bien. J'ai fait un gros traité de rhétorique en françois, et un autre de l'art historique, comme aussi un gros commentaire sur l'Art poétique d'Horace. Plût à Dieu que vous fussiez avec nous! car l'esprit des provinciaux n'est pas assez beau pour nous contenter dans nos réflexions. Donnez-nous de vos nouvelles quelquefois, s'il vous plaît, et soyez persuadé que, quand je serois en paradis, je n'en serois pas moins votre serviteur.

[1] Le roi prit Maëstricht le 29 juin 1673, après treize jours de siége.

[1] Louis de La Forge, docteur en médecine, et grand sectateur de la philosophie de Descartes; son livre parut d'abord en françois, et ensuite en latin en 1666; il est aujourd'hui totalement oublié.

302. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 27 juillet 1673.

Je reçus la lettre que vous m'écrivites de Grignan l'année passée, Madame, dans laquelle notre ami m'écrivoit aussi, comme il le fait aujourd'hui. J'y fis réponse, et vous n'en devez pas douter, car je suis homme à représailles en toutes choses : je ne sais donc qu'est devenue ma lettre. C'eût été grand dommage si madame de Grignan fût morte en couches. Quel que soit un jour le mérite de son enfant, il ne vaudra jamais mieux que sa mère; et pour vous, Madame, aimez-la fort pendant sa vie; mais laissez-la mourir si elle ne s'en pouvoit pas empêcher une autre fois, et vivez, car il n'est rien de tel que de vivre. Vous ne me verrez point à Bourbilly; je vous envoie la gazette de Hollande, qui vous en dira la raison : voyez l'article de Paris; cela n'est pas tout-à-fait comme elle le dit; mais elle a su que le roi m'avoit fait quelque grace, et elle a cru que ce ne pouvoit être moins que ce qu'elle dit. Cependant elle se trompe : le roi ne m'a permis que d'aller à Paris pour mettre ordre à mes affaires. Vous connoissez la manière sèche de la cour pour les gens qui ne sont pas heureux; mais enfin j'ai autant de patience qu'elle a de dureté, et je suis en meilleurs termes que je n'étois il y a deux ans. Je pars donc dans huit ou dix jours pour la bonne ville avec ma famille; je ne sais si j'y passerai l'hiver, ce sera suivant les nouvelles que j'aurai de la cour; mais toujours me trouverez-vous à Paris, si les délices de Bourbilly ne vous y arrêtent point. Je voudrois bien que vous amenassiez notre ami, et que nous pussions un peu moraliser tous trois sur les sottises du monde, dont nous devons être désabusés; pour moi, je le suis à un point que, sans l'intérêt de mes enfants, je me contenterois d'admirer le roi dans mon cœur, sans me mettre en peine de le lui faire connoître. Je ne trouve pas que ce soit un si grand malheur pour moi qu'on voie que je ne suis pas maréchal de France, pourvu qu'on croie que je le mérite, et je ne pense pas que personne me doive traiter sur le pied de ne l'être pas, mais sur celui que je le devrois être, car il n'appartient qu'au roi de me faire une injustice. Ainsi, Madame, voyez les conquêtes du roi sans me plaindre, puisque aussi bien cela ne sert de rien, et m'aimez toujours puisque je vous aime de tout mon cœur. Je songe à madame de Grignan plus que vous ne pensez; mais je suis discret, et je ne dis pas toujours, sur le chapitre d'une aussi belle dame qu'elle, tout ce que je pense.

A M. DE CORBINELLI.

Je crois, Monsieur, que votre dévotion ne feroit point de changement à votre mauvaise fortune, et qu'elle ne vous serviroit qu'à vous la faire prendre en gré; mais la philosophie peut faire la même chose : ainsi la dévotion ne vous peut servir que pour l'autre monde, et j'en suis persuadé, non pas encore assez pour la prendre fort à cœur, mais assez pour ne faire à autrui que ce que je voudrois qui me fût fait. Il y a mille petits collets qui ne sont pas si justes. Pour vous répondre maintenant à ce que vous me demandez, si je ne suis pas fâché de n'être point à Maëstricht, je vous dirai qu'il y a si long-temps que j'ai été bien fâché de n'être pas où je devois être, que je ne reprends pas de nouveaux chagrins toutes les fois qu'il se présente de nouvelles occasions de m'en donner. A quoi me serviroit ma raison? Pour le roi, je l'admirerois quand je serois bourgmestre d'Amsterdam; et, pour dire la vérité, il m'a un peu traité à la hollandoise; cependant je ne laisse pas de le trouver un prince merveilleux : jugez ce que j'en penserois s'il m'avoit fait du bien, car vous savez qu'on pense toujours plus favorablement de son bienfaiteur que du contraire.

Si nous avions quelqu'un pour nous mettre en train sur la philosophie de Descartes, nous l'apprendrions; mais nous ne savons comment enfourner : puisque madame de Grignan vous soutient que plus il y a d'indifférence dans une ame, moins il y a de liberté, je crois qu'elle vous peut soutenir qu'on est extrêmement libre quand on est passionnément amoureux. Mais, à propos de Descartes, je vous envoie des vers qu'une fille [1] de mes amies a faits en faveur de son ombre; vous les trouverez de bon sens, à mon avis.

[1] Mademoiselle Dupré cultivoit les lettres avec succès; elle étoit liée avec Conrart, mademoiselle de Scudéri et d'autres beaux esprits.

303.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Grignan, ce 25 août 1673.

En vérité, mon cousin, je suis fort aise que vous soyez à Paris. Il me semble que c'est là le chemin d'aller plus loin, et je n'ai jamais tant souhaité de voir aller quelqu'un à de grands honneurs, que je l'ai souhaité pour vous, quand vous étiez dans le chemin de la fortune. Elle est si extravagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice; ainsi j'ai toujours un peu d'espérance. Vous avez tant de philosophie, que, l'un de ces jours, je vous prierai de m'en faire part, pour m'aider à soutenir vos malheurs et vos chagrins. Je me console de ne vous point voir à Bourbilly, puisque je vous verrai à Paris. Je voudrois bien que ma fille vous y pût faire son compliment elle-même; mais, dans l'incertitude, elle vous le fait ici, elle et M. de Grignan.

De M. DE CORBINELLI.

Vous croyez bien, Monsieur, que je ne suis pas le dernier de vos serviteurs à prendre une bonne part à la petite douceur que le roi vous a faite. M. de Vardes ne l'a jamais pu obtenir pour deux mois à la mort de son oncle, ce qui me fait juger que son affaire tient plus au cœur du roi que la vôtre. Pendant votre séjour de Paris, je vous conseille de vous faire instruire de la philosophie de Descartes: mesdemoiselles de Bussy l'apprendront plus vite qu'aucun jeu. Pour moi, je la trouve délicieuse, non-seulement parce qu'elle détrompe d'un million d'erreurs où est tout le monde, mais encore parce qu'elle apprend à raisonner juste. Sans elle nous serions morts d'ennui dans cette province. Les vers que vous me faites l'honneur de m'envoyer sont très-bons et très-justes. Je vous montrerai aussi mes traités de rhétorique, de poétique et de l'art historique; je les ai faits sur les principes des meilleurs maîtres, mais, je crois, plus intelligiblement et plus succinctement qu'eux. Je ne douterai point de leur bonté s'ils parviennent à vous plaire. J'estime fort votre résignation: on est bien heureux quand on a autant de mérite que vous en avez, de se passer des récompenses des rois, courageusement et sans chagrin. Je m'image que vous dites assez souvent comme Horace:

Et meâ me virtute involvo.
Je m'enveloppe de ma vertu.

304.

De madame DE LA FAYETTE *à madame* DE SÉVIGNÉ.

Ce 4 septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes maris; j'ai mes enfants et le beau temps, cela me suffit; je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé; je ne vois personne; je ne m'en soucie point du tout: tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées d'être de l'humeur dont je suis.

Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étoient madame Scarron et l'abbé Têtu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit;* nous nous jetâmes dans des subtilités où n'entendions plus rien: si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessous de votre esprit, et M. de La Rochefoucauld aussi, et moi encore, mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront.

M. de Coulanges m'a dit que votre voyage étoit encore retardé; pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle; je la vois quasi tous les jours: j'ai vu enfin son visage[1]; il est agréable, et l'on

[1] Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parents ou dans des cas particuliers.

s'aperçoit bien qu'il a été beau : elle n'a que quarante ans, mais l'austérité de sa règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans ; je n'ai pas été si sage, car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg [1] ; et je ne la demandai point. Adieu, ma belle, je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres il y a long-temps. Il me semble que l'argent est si rare qu'on n'en devroit point prendre de ses amis : faites mes excuses à M. l'abbé (*de Coulanges*) de ce que je l'ai reçu.

305.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Montélimar, jeudi 5 octobre 1673.

Voici un terrible jour [2], ma chère enfant ; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours, de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avois-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Je songe aux *Pichons* ; je suis toute pétrie des Grignan ; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours ; hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'archevêque de mon respect très-tendre, et embrassez le coadjuteur ; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler. Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée.

306.

A la même.

A Valence, vendredi 6 octobre 1673.

Mon unique plaisir consiste à vous écrire : la paresse du coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma pauvre petite ; vous avez passé la Durance ; et moi je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hiver, et je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hiver, c'est une litière ; il y a des pas où il faut descendre de carrosse, ou périr. M. de Valence [1] m'a envoyé

[1] Madame de Schomberg et madame de Marans étoient logées dans la même maison.

[2] C'étoit le même jour de son départ de Grignan pour Paris, et de celui de madame de Grignan pour Salon et pour Aix. Montélimar n'est qu'à trois ou quatre lieues du château de Grignan.

[1] Daniel de Cosnac, évêque de Valence, depuis archevêque d'Aix.

son carrosse avec Montreuil et Le Clair, pour me laisser plus de liberté : j'ai été droit chez le prélat; il a bien de l'esprit, nous avons causé une heure; ses malheurs et votre mérite ont fait les deux principaux points de la conversation. Il a deux dames de ses parentes avec lui. J'ai vu un moment les filles de Sainte-Marie, et madame votre belle-sœur [1] : sa belle abbesse se meurt; on court pour l'abbaye; une grosse fièvre continue au milieu de la plus grande santé : voilà qui est expédié. J'ai soupé chez Le Clair avec Montreuil; j'y suis logée. M. de Valence et ses nièces fort parées me sont venus voir.

On dit ici que le roi est allé joindre M. le prince; on ne parle point de la paix. Tout le cœur me bat quand je puis douter de votre voyage de Paris. Je *cuis* incessamment, et me passe fort bien de parler. Pour notre abbé, vous le connoissez, il ne lui faut que *les beaux yeux de sa cassette* [2]. J'ai une envie extrême de savoir de vos nouvelles; il me semble qu'il y a déjà bien long-temps que je ne vous ai vue.

307.

A la même.

A Lyon, mardi 10 octobre 1673.

Me voilà déjà loin de vous, ma fille; mais comprenez-vous avec quelle douleur j'y pense? Je fus reçue chez M. le chamarier par lui et par M. et madame de Rochebonne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant cette jolie femme; elle l'eut aussi : nous nous entendîmes fort bien, nous causâmes beaucoup. J'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan; le chamarier ne le savoit pas tout-à-fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à soutenir; elle ne sauroit périr que par n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois que, si vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hiver, il faudroit descendre de carrosse quasi aussi souvent que j'ai fait; mais une litière seroit admirable; ou bien monter à cheval, comme font mesdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carrosse de M. de Verville tomba l'année dernière. Il y a aussi un chemin qu'on nous fit prendre *par dans* le Rhône. Je descendis, mes chevaux nagèrent, et l'eau entra jusqu'au fond du carrosse : c'est à deux lieues de Montélimar. Quand vous viendrez, les eaux seront grandes, et la place ne sera pas tenable; il faudra faire un chemin dans les terres, et ne vous point hasarder; le danger n'est pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié et ma prévoyance me forcent de vous dire; vous vous en moquerez si vous voulez; mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui est bien; il n'est plus question que de faire la paix, et que nous allions à Paris, il est vrai : mais si la guerre se déclare contre l'Espagne, comme c'est une affaire qui traînera, et qui ne donnera pas sitôt des affaires aux gouverneurs, je crois qu'en bonne politique M. de Grignan prendra le parti de venir à la cour plus tôt que plus tard. J'attends ce soir de vos nouvelles, j'achèverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au soir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix, accablée de tristesse, vous achevant de consumer le corps et l'esprit; cette pensée me tue; il me semble que vous m'échappez, que vous me disparoissez, et que je vous perds pour toujours. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ; vous étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous, il est fâcheux de revoir les mêmes lieux : il est vrai que je ne vous ai point vue sur tous ces chemins-ci; mais quand j'y ai passé, j'étois comblée de joie, dans l'espérance de vous voir et de vous embrasser, et, en retournant sur mes pas, j'ai une tristesse mortelle dans le cœur, et je regarde avec envie les sentiments que j'avois en ce temps-là; ceux qui les suivent sont bien différents. J'avois toujours espéré de vous ramener; vous savez par quelles raisons et par quels tons vous m'avez coupé court là-dessus, il a fallu que tout ait cédé à la force de votre raisonnement, et prendre le parti de vous admirer; mais croyez que la chose du monde qui

[1] Marie Adhémar de Monteil, religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan.
[2] Allusion à la IIIe scène du Ve acte de l'*Avare*.

paroît la moins naturelle, c'est de me voir retourner toute seule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hiver, j'en aurai une joie et une consolation entière; en ce cas, je ne m'affligerai que pour trois mois, ainsi que vous m'en priez : mais je vous quitte, je m'éloigne; voilà ce que je vois, et je ne sais point l'avenir. J'ai une envie continuelle de recevoir de vos lettres; c'est un plaisir bien douloureux; mais je m'intéresse si fort à tout ce que vous faites, je ne puis vivre sans le savoir. N'oubliez point de solliciter le petit procès, et de bien compter sur vos doigts les moutons de votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu si matin, craignez d'en faire un *consommé*; la pensée d'un *oille*[1] me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande seule : pour moi, je n'y mets comme vous qu'une seule chose avec de la chicorée amère; mais il faut qu'elle soit bonne pour la santé; car, hormis que je suis laide, et que personne ne me reconnoît ici, du reste je ne me portai jamais mieux.

J'ai été fort aise d'embrasser la pauvre Rochebonne; je ne puis souffrir que ce qui est Grignan. Je ferai réponse à notre mère de Sainte-Marie; j'ai passé la journée avec celles qui sont ici. Je pars demain pour la Bourgogne : voici encore un grand agrément pour moi, c'est que je ne recevrai plus de vos lettres que par Paris; adressez-les à M. de Coulanges, il me les fera tenir à Bourbilly. La Rochebonne que voilà auprès de moi vous adore : nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la dernière tendresse. Adieu, ma très-aimable; vous voulez que je juge de votre cœur par le mien, je le fais, et c'est pour cela que je vous aime et je vous plains.

---

308. *

A la même.

D'un petit chien de village à six lieues de Lyon, mercredi soir, 11 octobre 1673.

Me voici arrivée, ma fille, dans un lieu qui me feroit triste quand je ne le serois pas; il n'y a rien, c'est un désert. Je me suis égarée dans les champs pour chercher l'église; j'ai trouvé un curé un peu sauvage, et un commis qui connoît M. l'abbé, et qui m'a promis de vous faire tenir cette lettre. Quand je ne suis pas avec vous, mon unique divertissement est de vous écrire; contez un peu cela au coadjuteur pour lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande[1] est à une lieue; il est seigneur de cinq ou six paroisses; il attend le retour du roi. Je sais bien d'autres nouvelles du pays, mais je ne veux pas vous les confier. Je suis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime et que j'estime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ses terres pour donner ordre à ses affaires; il veut être tout prêt pour la guerre, en cas d'alarme. On ne peut pas voyager plus tristement que je fais. Voici la quatrième fois que je vous écris; sans cela que serois-je devenue? Voici ce qui me tue un peu, c'est qu'après mon premier sommeil j'entends sonner deux heures, et qu'au lieu de me rendormir, je mets le pot au feu avec de la chicorée amère; cela bout jusqu'au point du jour, qu'il faut monter en carrosse. Je suis assurée que, pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air d'Aix vous a toute raccommodée, que vous n'êtes plus si maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma pauvre enfant; je joins à mon inquiétude le bruit de la rue, dont vous êtes désaccoutumée, et qui vous empêche de dormir; je vous vois, ma fille, et je vous suis pas à pas : je vois entrer, je vois sortir, je vois quelques-unes de vos pensées; enfin je serai morte quand je ne penserai plus à vous.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je blâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que l'archevêque de Vienne[2] voulut lui donner; il ne lui sert de rien, et c'est le plus joli tableau et le plus décevant qu'on puisse voir; pour moi, je ne manquai point tout bonnement de vouloir remettre la toile que je croyois déclouée. A propos, cet archevêque est beau-frère de madame de Villars; il m'attendoit, et me fit des visites et des civilités infinies. Adieu, ma très-chère; vous me mandez les choses du monde les plus tendres; cela perce le cœur, et cependant on en est ravi. Vous

[1] Espèce de potage ou de ragoût qui nous est venu d'Espagne, et dans lequel il entre plusieurs sortes d'herbes et de viandes.

[1] M. de Chamarande, l'un des quatre premiers valets de chambre du roi.

[2] Henri de Villars, mort en 1693, à 72 ans.

me parlez de votre amitié ; je crois qu'elle est très-forte : je vous aime sur ce pied-là, et je ne crois pas me tromper; mais gardez-vous bien, dans les moments où vous la sentez le plus, de penser ni de dire jamais qu'elle puisse égaler celle que j'ai pour vous.

309.

A la même.

A Châlons, vendredi soir, 13 octobre 1673.

Quel ennui de ne plus espérer de vos nouvelles? cette circonstance augmente ma tristesse. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes misères sur ce chapitre; tout au moins vous vous moqueriez de moi; et vous savez combien j'estime votre estime; ainsi donc j'honore votre force et votre philosophie, et je ne ferai confidence de mes foiblesses qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus si réglément, voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire; mais pour penser à vous, ah! je ne fais nulle autre chose : je *cuis* toujours, et, comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée; de sorte que mon bouillon est amer, comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintilien m'ont amusée ; il y en a de belles, et d'autres qui m'ont ennuyée. Je m'en vais dans le *Socrate chrétien*. Je vis à Mâcon le fils de M. de Paule; je le trouvai joli; il ressemble au *Charmant*. Je ne sais point de nouvelles, sinon que madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la première frénésie. On attendoit à Lyon cette duchesse d'Yorck [1]; quel plaisir que vous ne l'ayez point eue sur le corps! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe; il m'a promis de vous envoyer *ce pain bénit et cet enterrement* de Marigny, dont je vous ai tant parlé; l'*enterrement* me ravit toujours; le *pain bénit* est sujet à trop de commentaires : si vous avez l'esprit libre quand vous recevrez ce petit ouvrage, et qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort; mais si vous n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jeté et méprisé; je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes quand nous les recevons. J'embrasse tendrement M. de Grignan; il doit être bien persuadé de mon amitié, de lui avoir donné et laissé ma fille : tout ce que je lui demande, c'est de conserver votre cœur et le mien ; il en sait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hasard me fit hier parler de lui, et de ses manières nobles et polies, et de ses grandeurs; je voudrois bien qu'il eût été derrière moi, et vous aussi : vous le croyez bien, ma chère Comtesse.

---

310. *

A la même.

A Bourbilly, lundi 16 octobre 1673.

Enfin, ma chère fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin, à la même place où je les avois laissés. Il y a eu ici de plus honnêtes gens que moi; et cependant, au sortir de Grignan, après vous avoir quittée, je m'y meurs de tristesse. Je pleurerois présentement de tout mon cœur, si je m'en voulois croire ; mais je m'en détourne, suivant vos conseils. Je vous ai vue ici, Bussy y étoit, qui nous empêchoit fort de nous y ennuyer. Voilà où vous m'appelâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout crève ici de blé, et *de Caron pas un mot*, c'est-à-dire, pas un sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces continuels orages, j'en suis en colère. M. de Guitaud est à Époisses : il envoie tous les jours ici pour savoir quand j'arriverai, et pour m'emmener chez lui; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires; j'irai pourtant le voir, et vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je dirai; je ne suis pas assurément fort imprudente.

[1] Marie d'Est, princesse de Modène, depuis reine d'Angleterre.

Nous vous écrirons, Guitaud et moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir; et si vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque certaine cette année. Adieu, mon enfant; j'arrive, je suis un peu fatiguée; quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.

311.

A la même.

A Bourbilly, samedi 21 octobre 1673.

J'arrivai ici lundi au soir, comme je vous l'écrivis sur-le-champ. Je trouvai des lettres de Guitaud qui m'attendoient. Le lendemain, dès neuf heures, il vint au galop, mouillé comme un canard, car il pleut continuellement. Nous causâmes extrêmement; il me parla fort de vous, et m'entretint ensuite de ses affaires et de ses dégoûts, il me dit que le roi est revenu à Versailles; il me montra les nouvelles de la guerre: il trouva que la politique obligeroit sans doute M. de Grignan à venir expliquer sa conduite à Sa Majesté, et même à venir prendre les ordres de sa propre bouche pour la guerre, si elle se déclare. Voilà ce qu'il me dit sans vouloir me plaire, et même sans intérêt; car il me paroît peu disposé à retourner cet hiver à Paris. Après que nous eûmes dîné très-bien, malgré la rusticité de mon château, voilà un carrosse à six chevaux qui entre dans ma cour, et Guitaud à pâmer de rire.

Je vois en même temps la comtesse de Fiesque, et madame de Guitaud qui m'embrassent. Je ne puis vous représenter mon étonnement, ni le plaisir qu'avoit pris Guitaud à me surprendre. Enfin voilà donc la comtesse à Bourbilly; comprenez-vous bien cela? plus belle, plus fraîche, plus magnifique, et plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. Après les exclamations de part et d'autre que vous pouvez penser, on s'assied, on se chauffe, on parle de vous; vous savez bien encore ce qu'on dit, et combien la comtesse comprend peu que vous ne soyez pas venue avec moi: cette compagnie me parut toute pleine d'estime pour vous. On parla de nouvelles; Guitaud me conta comme MONSIEUR veut faire mademoiselle de Grancey dame d'atour de MADAME, à la place de la Gordon, à qui il faut donner cinquante mille écus: voilà qui est un peu difficile; car le maréchal de Grancey ne veut donner cette somme que pour marier sa fille; et comme il craindroit qu'il n'en fallût donner encore autant pour la marier il veut que MONSIEUR fasse tout. Madame de Monaco mène cette affaire; elle est très-bien chez MONSIEUR et chez MADAME, dont elle est également aimée: on est seulement un peu fâché de lui voir faire quelquefois à cette MADAME-ci les mêmes petites mines et les mêmes petits discours qu'elle faisoit à l'autre. Il y a encore eu quelques bagatelles; mais cela ne s'écrit point. Pour madame de Marei, elle quitta Paris par pure sagesse, quand on commença toutes ces collations de cet été, et s'en vint en Bourgogne: on la reçut à Dijon au bruit du canon. Vous pouvez penser comme cela faisoit dire de belles choses, et comme ce voyage paroissoit au public: la vérité c'est qu'elle avoit un procès à Dijon, qu'elle vouloit faire juger, mais cette rencontre est toujours plaisante. La comtesse est bonne là-dessus; il y a quinze jours qu'elle est à Epoisses: elle vient de Guerchi. Il y a un petit homme obscur qui dit que l'abbé Têtu serviroit fort bien d'ame à un gros corps: cela m'a paru plaisant. Enfin le soir vint: après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château, elles s'en retournèrent; elles voulurent m'emmener; mais j'ai ici des affaires assez importantes, de sorte que je n'irai que demain à Epoisses pour revenir après-demain; nous vous écrirons tous ensemble: si je vous avois amenée, vous auriez trouvé cette compagnie qui vous auroit fort empêchée de vous ennuyer. Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à respirer pour être grasse; il est humide et épais; il est admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a desséché.

Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires, si vous n'aviez du blé, je vous offrirois du mien; j'en ai vingt mille boisseaux à vendre; je crie famine sur un tas de blé. J'ai pourtant assuré quatorze mille francs, et fait un nouveau bail sans rabaisser. Voilà tout ce que j'avois à faire, et j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédients, que le bon esprit de l'abbé ne trouvoit pas. Je suis triste à mourir de n'avoir point de vos lettres, et de ne pouvoir faire ici un pas qui puisse vous être bon à quelque chose; cet état n'est point supportable;

j'espère qu'il en viendra un autre. Bussy est encore à Paris, faisant tous les jours des réconciliations; il a commencé par madame de La Baume; ce brouillon de temps, qui change tout, changera peut-être sa fortune. Vous serez bien aise de savoir qu'avant de partir il se fit habiller à Sémur, lui et sa famille; jugez comme il sera d'un bon air. Il s'est raccommodé en ce pays avec Jeannin et avec l'abbé Fouquet.

Je reçois un paquet de Guitaud : il m'envoie les nouvelles que vous aurez de votre côté; il me viendra prendre demain ou lundi. Adieu, ma chère enfant; puis-je vous trop aimer? J'embrasse M. de Grignan, et je l'assure qu'il auroit pitié de moi, s'il savoit ce que je souffre de votre absence; et vous, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

312.

A la même.

A Epoisses, mercredi 25 octobre 1673.

Je n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilly, et le même jour je vins ici, où l'on m'attendoit avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître et la maîtresse du logis avec tout le mérite que vous leur connoissez, et la comtesse (*de Fiesque*) qui pare, et qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi monsieur et madame de Toulongeon, qui ne sont pas étrangers dans cette maison : il est survenu encore madame de Chatelus, et M. le marquis de Bonneval; de sorte que la compagnie est complète. Cette maison est d'une grandeur et d'une beauté surprenante; M. de Guitaud se divertit fort à la faire ajuster, et y dépense bien de l'argent : il se trouve heureux de n'avoir point d'autre dépense à faire. Je plains ceux qui ne peuvent pas se donner ce plaisir. Nous avons causé à l'infini, le maître du logis et moi, c'est-à-dire, j'ai eu le mérite de savoir bien écouter. On passeroit bien des jours dans cette maison sans s'ennuyer : vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en pusse sortir, si on y recevoit de vos nouvelles; mais, ma fille, sans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur et dans mon souvenir, cet état d'ignorance m'est insoutenable. Je me creuse la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, et ce qui vous est arrivé depuis trois semaines, et cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou six de vos lettres à Paris; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées, je l'en avois prié. Enfin je pars demain pour prendre le chemin de Paris; car vous vous souvenez bien que de Bourbilly on passe devant cette porte où M. de Guitaud vint nous faire un jour des civilités. Je ne serai à Paris que la veille de la Toussaint. On dit que les chemins sont déjà épouvantables dans cette province. Je ne vous parle point de la guerre : on mande qu'elle est déclarée; d'autres, qui sont des manières de ministres, disent que c'est le chemin de la paix : voilà ce qu'un peu de temps nous apprendra. M. d'Autun (*Gabriel de Roquette*) est en ce pays; ce n'est pas ici où je l'ai vu, mais il en est près, et l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir sa bénédiction. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant; je ne trouve personne qui ne s'imagine que vous avez raison de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

313.

A la même.

A Auxerre, vendredi 27 octobre 1673.

Je quittai hier Epoisses et toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, et je puis dire que ma présence et celle de notre abbé étoient très-nécessaires à Bourbilly. J'ai extrêmement causé avec Guitaud; il m'a fort divertie par ses détails dont je ne savois que l'autre côté; il est bon d'entendre les deux parties; il m'a flattée d'avoir pris plaisir à me redonner pour lui toute l'estime qu'on auroit pu m'ôter, si je ne m'étois miraculeusement fiée à sa bonne mine; il m'a paru sincère et fort honnête homme; et je trouve qu'on l'a voulu chasser proprement de l'hôtel de Condé, parce qu'il faisoit ombre aux autres : un tel favori n'est pas agréable dans une petite cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans son roman; la conclusion m'en paroît une retraite

dans son château; c'est pourtant ce que je ne voudrois pas assurer.

La comtesse (*de Fiesque*) m'a dit des choses admirables de l'hôtel de Grancey [1]; le plan de cette maison est une chose curieuse. Mais, je vous supplie, que toutes les jalousies du monde se taisent devant celle de l'homme (*M. le duc*) qui est acteur dans cette scène; c'est de la quintessence de la jalousie, c'est la jalousie même; j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après le partage qui lui en est échu. Je prendrois un grand plaisir à causer de tout cela avec vous; ces sortes de choses sont amusantes dans le commerce. Tout le monde dit la guerre, et d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille.

Je voudrois bien savoir, ma fille, comment vous vous portez; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour et nuit; il me semble que je vous vois creuser les yeux et la tête; je vous souhaite une *oille* plutôt qu'un *consommé*; un *consommé* est une chose étrange. Notre cher abbé se porte bien, Dieu merci, et j'en suis toute glorieuse; il vous salue tendrement, et voudroit bien savoir quelque petite chose de vos affaires, et si vous vous souvenez de ses avis; vous savez la part qu'il prend à tous vos intérêts, aux dépens d'être haï; mais il ne s'en soucie guère. J'embrasse M. de Grignan; faites bien mes compliments à M. l'archevêque, si vous êtes à Salon; et assurez le coadjuteur qu'en attendant le temps où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

314.

A la même.

A Moret, lundi au soir 30 octobre 1673.

Me voici bien près de Paris; mais, sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres; je n'aurois aucune joie d'y arriver. Je me représente l'occupation que je pourrai avoir pour vous; tout ce que j'aurai à dire à MM. de Brancas, La Garde, l'abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. Le Camus. Hors cela, où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir : je mériterois que mes amis me battissent et me renvoyassent sur mes pas; plût à Dieu! Peut-être que cette humeur me passera, et que mon cœur, qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large; mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement et passionnément de vous revoir. Parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir; mais je choisirai mes gens et mes discours : je sais un peu vivre; je sais ce qui est bon aux uns et mauvais aux autres; je n'ai pas tout-à-fait oublié le monde, j'en connois les tendresses et les bontés, pour entrer dans les sentiments des autres : je vous demande la grace de vous fier à moi, et de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses, et les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause : je la conserverai toute ma vie, cette cause, très précieusement; et j'espère que, sans lui faire aucun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne suis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions; et si je pouvois comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serois une personne bien admirable.

Si M. de Sens (*Louis-Henri de Gondrin*) avoit été à Sens, je l'aurois vu; il me semble que je dois cette civilité à la manière dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai il y a quinze mois avec un fond de joie si véritable, et je considère avec quels sentiments j'y repasse maintenant, et j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime.

J'ai reçu des nouvelles de mon fils : c'est de la veille d'un jour qu'ils croyoient donner bataille; il me paroît aise de voir des ennemis; il n'en croyoit non plus que des sorciers; il avoit une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'auroit bien effrayée, si je ne savois très bien la marche des Impériaux, et le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre frère*.

Mon Dieu! ma fille, j'abuse de vous; voyez quels fagots je vous conte; peut-être que de Paris je vous

[1] Madame de Marei et madame de Grancey, qu'on appeloit dans le monde les *anges*, étoient filles du maréchal de Grancey, et toutes deux très-belles. On disoit M. le duc amoureux de l'aînée, et MONSIEUR de la cadette.

manderai des bagatelles qui pourront vous divertir : soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence; mais votre santé, voilà ce qui me tue : je crains que vous ne dormiez point, et qu'enfin vous ne tombiez malade; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

315.

A la même.

A Paris, jeudi 2 novembre 1673.

Enfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre; et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme*[1]? J'avois le pot au feu, c'étoit une *oille* et un *consommé* qui cuisoient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges: je ne vous dirai point mes foiblesses, ni mes sottises en rentrant dans Paris; enfin je vis l'heure et le moment que je n'étois pas visible; mais je détournai mes pensées, et je dis que le vent m'avoit rougi le nez; je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse; M. de Rarai, un moment après; madame de Coulanges, mademoiselle de Méri, un autre moment après : arrivent ensuite madame de Sanzei, madame de Bagnols, M. l'archevêque de Reims (*M. Le Tellier*) tout transporté d'amour pour le coadjuteur; un autre moment après, madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, madame Scarron, d'Hacqueville, La Garde, l'abbé de Grignan, l'abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne; et *madame de Grignan, et votre voyage?* et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin, on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit. Ce matin, à neuf heures, La Garde, l'abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre pour ce qui s'appelle raisonner *pantoufle* : premièrement, je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, La Garde et d'Hacqueville; pour l'abbé de Grignan, cela va sans dire. J'oubliois de vous mander qu'hier au soir, avant toutes choses, je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22, 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, dont je suis très-convaincue, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah! ma fille, c'est une grande justice; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le petit mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous le mandez, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette; je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte, car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre[1].

Je reviens à vos trois hommes que vous devez aimer très solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête, ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pomponne : ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour; enfin jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous m'en croyiez, croyez-en M. de La Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami[2], et envers le maître, et envers les principaux; enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra, et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous

[1] Allusion à ces vers de la fable du lièvre et des grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeoit.
Car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
LA FONTAINE, liv. II, fab. XIV.

[1] Il s'agissoit du siége d'Orange.

[2] L'évêque de Marseille.

attendent pour régler vos allures à l'avenir; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours; et, en vérité, celui qui parle ici a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. Ce siège d'Orange me déplaît par mille raisons. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, madame d'Uxelles, madame de Villars, l'abbé de Pontcarré, madame de Rarai, tout cela vous fait mille compliments, et vous souhaite; enfin, croyez-en La Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer les ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleroient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries : madame de Ra.... et madame de Bu...... se querelloient pour douze pistoles; la Bu...... lassée lui dit : Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amants qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la Bu...., je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres.

Despréaux a été avec Gourville voir M. le prince. M. le prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien! qu'en dites-vous? dit M. le prince. Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La princesse de Modène[1] étoit sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'Arsenal; le roi la viendra voir demain; elle ira voir la reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 novembre.

M. de Pomponne m'est venu faire une visite de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence; toutes les bonnes têtes la voudroient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument; cependant, on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'évènement du syndic; ainsi on ne veut pas faire une chose qui vous pourroit déplaire; la distance qui est entre nous ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville; tout ce qu'il mande est d'importance; vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer quérir La Garde et l'abbé de Grignan : hélas! les pauvres gens étoient au guet, et ne respiroient que moi. Je suis à vous, ma très aimable, et je ne trouve de bien employé que le temps que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours? En êtes-vous contente?

316.

A la même.

A Paris, lundi 6 novembre 1673.

J'ai eu une très-bonne conversation de deux heures avec M. de Pomponne; jamais il n'y aura une plus favorable audience, ni une réception plus charmante : M. d'Hacqueville y étoit, il pourra vous le dire; nous fûmes parfaitement contents de lui; je ne sais si c'est qu'il entrevoit la paix : mais il nous assure que la guerre n'empêcheroit point du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grignan après l'assemblée, et qu'il croyoit que vous ne pouviez jamais mieux prendre votre temps pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeront pas pour vous : hélas! ma pauvre belle, vous m'êtes toutes choses, et tout tourne autour de vous, sans vous approcher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie d'avoir écrit à mon ami Corbinelli et à madame de La Fayette? Cette dernière est charmée de vous, elle vous aime plus qu'elle n'a jamais fait, et vous souhaite avec

[1] Marie d'Est, qui alloit épouser le duc d'Yorck, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'Yorck fut proclamé roi sous le nom de Jacques II.

empressement; vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole. M. de La Rochefoucauld est aimable comme à son ordinaire : il a gardé deux jours ma chambre; vous pouvez compter sur son amitié et sur celle de bien d'autres que je ne dis pas, car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, et mes cousines de Bussy qui sont fort parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Semur. La duchesse d'Yorck est à l'arsenal; tout le monde y court; le roi est venu la voir : elle a été à Versailles voir la reine qui lui donne un fauteuil; la reine lui rendra demain sa visite, et jeudi elle décampera.

J'ai dîné aujourd'hui chez madame de La Fayette pour ma première sortie, car j'ai fait jusqu'ici l'entendue dans mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tout le jour; j'ai bien souhaité M. de Grignan.

Je ne comprendrai guère que vos politiques ne s'accordent pas avec les raisonnements qu'on fait ici pour votre retour; il faut suivre l'avis des sages; s'il n'y avoit que moi, vous en pourriez douter, car je suis trop intéressée : mais vous voyez ce qu'on vous dit; au moins ne décidez rien que pendant l'assemblée, et ne faites rien d'opposé à votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi que vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là-dessus, et vous céderez aux vues que nous avons ici. Il faut toujours dire un mot de la suite d'Orange, et du troupeau, et du petit procès. N'irez-vous point à Salon[1] quand M. de Grignan ira à Orange? J'ai reçu des réponses de tous vos messieurs; faites-les quelquefois souvenir de moi, et vos dames que j'honore et estime très fort. Madame de Beaumont arrive-t-elle toujours comme l'*oublieur*? Quoi que vous me disiez, ma chère enfant, je suis en peine de votre santé; vous dormez mal, j'en suis assurée, et toutes vos pensées vous font mourir. Revenez un peu après trois ans respirer votre air natal. Si votre famille vous aime, elle doit considérer votre santé et votre conservation. Je ne dis rien à M. de Grignan; il ne peut pas me soupçonner de ne pas penser à lui.

[1] Petite ville du diocèse d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'Archevêque d'Arles y demeuroit en ce temps-là.

317. *

A la même.

A Paris, vendredi 10 novembre 1673.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ici sans vous : hélas! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi : *In van si fugge quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence, dans l'arrangement qu'elle a fait de nous; jamais personne n'a eu tant besoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à M. de Pomponne selon vos desirs; et, parce que je n'ai point envoyé ma lettre, et que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'abbé de Grignan et La Garde; après dîner, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné; et comme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : et le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout est suspendu en ce pays; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra point nos états; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre; enfin on verra entre-ci et peu de temps; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis, qui ne voudroient pas vous faire faire quelque chose de ridicule en vous faisant demander votre congé mal-à-propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur; il faut vous-même, ou rien du tout; et si vous trouvez quelque moyen honnête d'essayer encore un accommodement; n'en croyez point votre colère, et cédez au conseil de vos amis, dont le mérite, l'esprit, l'ap-

plication et l'affection sont au-delà de ce que je vous puis dire. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé! mon Dieu! quand il n'y auroit que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois seule à tenir ce langage, je vous conseillerois de ne m'en pas croire; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, La Garde et moi, rendre visite à votre premier président; il est retourné à Orléans. Il salua le roi avant-hier, et le roi lui dit: Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout; c'est un homme enfin.... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins: hé! bon Dieu! ne parlerez-vous jamais notre langue? Hé! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre! Hé! que j'étois heureuse quand j'y étois! j'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien; j'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissé passer qu'à l'extrémité.

La reine a prié *Quantova* (*madame de Montespan*) qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'étoit pas partie. La chose a été faite: la reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg; les Impériaux sont très-forts: vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaud dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit: je lui dis que rien ne m'avoit fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de madame de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle: le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'étoit; vos petits tableaux sont en leur lustre, et placés dignement. On conserve ici de vous un souvenir plein de respect, d'estime et d'approbation; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon homme M. Marin, pour instruire son fils [1] de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan. Je suis tout entière à vous, ma chère enfant.

---

318. *

A la même.

A Paris, lundi 13 novembre 1673.

J'ai reçu, ma très-chère enfant, votre grande, bonne et admirable lettre du 5, par le chevalier de Chaumont. Je connois ces sortes de dépêches, elles soulagent le cœur, et sont écrites avec une impétuosité qui contente ceux qui les écrivent: de tous ceux à qui l'on peut écrire de semblables paquets, je suis au premier rang pour les bien recevoir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, et de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos sentiments: il me semble que je vous vois, que je vous entends, et que j'y suis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'Hacqueville, que vous ne sauriez trop aimer, et qui gronde de vous voir si emportée: il voudroit que vous imitassiez vos ennemis qui disent des douceurs et donnent des coups de poignard; ou que du moins, si vous ne voulez pas suivre cette parfaite trahison, vous sussiez mesurer vos paroles et vos ressentiments; que vous allassiez votre chemin, sans vous consumer ni vous faire malade; que vous n'eussiez point approuvé la guerre déclarée, et surtout que jamais vous ne missiez en jeu M. de Pomponne sur ce qu'il vous écrit en secret, et dont la source peut aisément se découvrir; car ce que l'on fait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous attirent des éclaircissements, et de ne leur dire jamais rien: je vous exhorte à prendre garde à cet article. L'évêque de

[1] M. Marin venoit d'être nommé à la place de premier président du parlement d'Aix.

Marseille dit que ce n'est pas lui qui a dit du mal de Maillanes; il a raison de le nier, c'est son cousin et son ami; de savoir qui les a fait agir, c'est une belle question, et une équivoque où vous vous perdrez, car il n'y a point de prise à cette accusation. Ce que l'on voit, c'est Maillanes déshonoré et exclu. Faut-il être sorcier pour deviner comment la chose s'est faite? A l'égard de vos 5,000 livres, il faut toujours les demander comme à l'ordinaire, vous avez sujet d'en espérer un très-bon succès; il seroit mal d'en parler d'avance; mais M. de Marseille est si déclaré contre vous, qu'il ne peut plus vous faire de mal, il faudroit des preuves. Si vous n'étiez point si honnêtes gens que vous l'êtes, vous en auriez contre lui; vous lui laissez faire sans envie le métier de délateur; vous vous contentez, il est vrai, de parler et de vous dévorer; nous désapprouvons encore cette manière; l'une vous tue, l'autre nuit à vos affaires. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous vous trompez; mais nous croyons que vous ne pouvez vous dispenser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le coadjuteur, il nous paroît très-agréable pour le divertir, mais entièrement inutile pour vous, si vous n'avez point votre congé; il n'y faut employer personne et laisser dormir et oublier toute chose jusqu'à ce que M. de Grignan puisse revenir, et aller directement au maître, car votre réputation est ici à tous deux comme vous pouvez la desirer: mais quand vous dites que vous vous moquez de 8,000 livres de de rente, cela nous fait rire, c'est-à-dire pleurer. Je voudrois que vous eussiez les 5,000 livres qu'on veut jeter pour corrompre les consuls, et que le syndicat fût au diantre. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville et à La Garde, soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le premier président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert; je ne sais où vous avez pris cette proximité: c'est le fils de M. Marin, qui porte le nom de La Châtaigneraie, et qui a été intendant à Orléans: je ne puis vous dire le reste. Je vous ai mandé que nous avions été le voir; c'est avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez persuadée, ma très-chère, que M. de Grignan se soutiendra toujours très-bien, pourvu qu'il ne se détruise pas lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce présent de madame de Montespan à madame de La Fayette: c'est une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, et un crucifix tout simple. Comme cette belle est magnifique, elle se plaît ainsi à donner à plusieurs dames: nous ne voyons point que cela signifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne, nous reparlâmes encore de Provence sur nouveaux frais; je dis encore mieux que l'autre fois; et je vous assure qu'il fait une grande différence du procédé et du fonds de M. de Grignan et de celui des autres. Il trouva bas et vilain, sans le dire toutefois, que dans le temps du siége d'Orange, et de vos infinies dépenses, ce soit par-là qu'on fasse éclater sa colère. Ayez soin de nous instruire toujours, et dites-nous ce que vous avez sur le cœur; vos paroles sont tranchantes, et mettent de l'huile dans le feu. Soyez assurée que j'ai la dernière application à dire et à faire tout ce que je puis imaginer qui peut vous être bon; mais il y a des temps où les choses sont poussées si avant qu'il ne faut plus reculer, surtout quand on a connu un fonds si noir et si mauvais dans son ennemi, qu'il y a lieu de croire qu'il ne pense à la paix que pour être plus en état de faire du mal. Vous êtes sur les lieux, c'est à vous de conduire la barque, et d'agir comme vous le jugerez à propos. Il n'est pas possible de conseiller de si loin. Je viens d'apprendre que votre premier président n'est rien à M. Colbert; mais sa sœur, qui épousera le marquis d'Oppède, est fille de la troisième femme de son père, laquelle étoit sœur de M. Colbert du Terron: voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je songe en quel état je suis à deux cents lieues du champ de bataille, et comme je me réveille au milieu de la nuit sur cette pensée, sans pouvoir me rendormir, je tremble pour vous, et je comprends que n'ayant nulle diversion, et n'étant entourée que de cette affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, et vous tomberez malade assurément. Plût à Dieu que vous fussiez ici avec moi! vous y seriez plus nécessaire pour vos affaires qu'à Lambesc. M. de Chaulnes revient; mais c'est pour retourner après les états; et les autres sont demeurés à Cologne[1]. M. de La-

[1] La France avoit en ce temps-là des plénipotentiaires à Cologne, où la paix se négocioit.

vardin m'a vue un pauvre moment qu'il a été ici; c'est un ami que je mettrai bien en œuvre à son retour. Je ne m'endors pas auprès de madame de Coulanges et de l'abbé Têtu; cette route est bien disposée et fort en notre main; mais il faut ménager long-temps avant que d'entreprendre quelque chose d'utile.

M. Chapelain se meurt : il a eu une manière d'apoplexie qui l'empêche de parler; il se confesse en serrant la main; il est dans sa chaise comme une statue : ainsi Dieu confond l'orgueil des philosophes. Adieu, ma bonne.

319.

A la même.

A Paris, vendredi 17 novembre 1673.

Nous faisons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Gordes[1], qui le connoît, craint que cela ne dure plus long-temps qu'on ne pense; en sorte que si M. de Grignan a bientôt expédié ce siège, il en sera loué; et s'il a besoin de plus de troupes qu'il n'en a, on ne sera point surpris du retardement, et il ne sera point blâmé. On parle aussi de la dépense, qui ne sera pas médiocre; et enfin tous vos amis, qui ne sont pas en petit nombre, font parfaitement bien leur devoir, sans qu'il leur en coûte autre chose que de dire la vérité toute pure. Le premier président de la cour des aides[2] étoit au coin de mon feu, quand l'abbé de Grignan arriva de Versailles: je voudrois que vous eussiez pu voir de quelle manière il entre dans tous nos intérêts; il s'en faut bien qu'il ne soit la dupe de *la Grêle* (*l'évêque de Marseille*). J'ai soupé avec Dangeau chez madame de Coulanges; nous parlâmes extrêmement de vous. Il jure que, s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la princesse qu'il gouverne[3] : il avoit parlé de vous dès Modène. Cette princesse est toujours très mal de la dyssenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à souhait; le parlement ne veut point de cette alliance, et veut désunir l'Angleterre de la France[1] : c'est présentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une trève; si cela est, il ne faudra pas balancer à venir. Votre premier président[2] s'en ira ce carême. M. le prince et M. le duc sont revenus, et Gourville en même temps. On vous fait mille amitiés chez madame de La Fayette; vous êtes fort aimée et fort estimée dans cette maison; on y est entré le plus follement du monde dans la vision du *saboulage;* nous en avons trouvé de cinq façons différentes : ce fut une conversation digne d'être comparée à celle *des petits docteurs.*

[1] François de Simiane, marquis de Gordes, grand sénéchal de Provence.

[2] Nicolas Le Camus, qui mourut en 1715 à 90 ans.

[3] M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la princesse de Modène avec le duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre.

---

320. *

A la même.

A Paris, 19 novembre 1673.

Nous fûmes arrêtés l'autre jour tout court par M. de Pomponne, qui nous assura qu'il avoit écrit à M. l'intendant pour le prier que, s'il ne peut empêcher l'opposition, au moins il laisse à l'assemblée la liberté d'opiner; l'on n'osa lui faire connoître qu'on souhaite quelque chose de plus. Mais, comme je rêve sans cesse à vos affaires, j'ai dit à M. d'Hacqueville que j'eusse voulu avoir le cœur éclairci une bonne fois sur la difficulté qu'il y auroit de parler au roi de cette affaire, afin de savoir où l'on doit s'en tenir, et tâcher de sortir de cet esclavage dont M. de Marseille sait user si généreusement. Dans cette pensée, madame de La Fayette nous a soutenus, et demain nous parlons, d'Hacqueville et moi, tête-à-tête, sans autre projet que de dîner avec M. de Pomponne, et voir quel tour il faut donner à cette affaire; nous ne voulons mêler ce dessein d'aucune autre chose; nous ne verrons ni roi ni reine, je serai en habit gris, et nous ne verrons que la maison de Pomponne. Quand on pense à faire sa cour, cela donne une certaine distraction qui ne me plaît pas : je retournerai dans quelques

[1] Charles II fit la paix le 19 février 1674 avec la Hollande; mais il refusa à son parlement de se déclarer contre la France.

[2] M. Marin.

jours pour rendre mes devoirs. Pour demain, le grand d'Hacqueville et moi nous n'avons que vous dans la tête; je reviendrai vous écrire.

Je vis hier madame de *Souliers* avec qui j'ai raisonné *pantoufle* assez long-temps; elle me dit que Bodinar étoit entièrement à M. de Marseille; je lui dis que je ne le croyois pas; elle m'assura qu'elle le savoit bien : je lui dis que nous verrions; elle me dit cent petites choses qui m'échauffèrent fort la cervelle; mais, comme vous n'avez pas besoin qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes, je ne vous les dirai point.

Jamais je n'ai eu plus d'inquiétudes que j'en ai, et du siège d'Orange, et de vos affaires de l'assemblée; j'en suis plus occupée que si j'étois avec vous.

M. le marquis de *Souliers* m'est venu voir aujourd'hui avec le petit La Garde, que j'ai trouvé fort joli; dites-le à la présidente. Ils s'en vont tous dans très peu de jours. Il me paroît que M. de Souliers va se ranger sous le manteau de *Sainte-Ursule*, et apparemment augmenter le nombre de vos ennemis. Bonsoir, ma très-bonne, jusqu'à demain au soir au retour de Versailles.

---

321. *

A la même.

A Paris, lundi 20 novembre 1673.

Ma très chère bonne, me voilà revenue de Versailles, où j'étois allée en écharpe noire; je n'ai vu que M. de Pomponne; nous avons très bien dîné avec lui; sa femme et sa belle-sœur étoient à Pomponne. Après dîner, nous avons causé tous trois une très grande heure, voyant, et raisonnant sur ce qu'il falloit faire pour laisser à l'assemblée la liberté de délibérer malgré l'opposition. Vous auriez aimé M. de Pomponne, si vous aviez vu de quelle sorte il entre dans ce raisonnement et dans le choix de ce qui vous est le meilleur : jamais je n'ai vu un si aimable ami, car c'étoit aujourd'hui son personnage. Après avoir donc bien tourné et retourné mille fois, d'Hacqueville et lui, avec une application et un loisir qui ne laissoient rien à desirer, ils ont conclu qu'il falloit laisser finir le siége d'Orange, afin d'en faire une raison favorable pour rendre cette opposition odieuse, et d'attendre qu'elle soit faite, parce qu'alors il y aura assez de temps pour que Sa Majesté ordonne de délibérer. L'assemblée n'est pas encore finie, et c'est assez. On a trouvé que d'en parler présentement, c'étoit prévenir une chose qui n'est point faite et qui ne sera peut-être pas; et, comme l'affaire d'Orange n'est point faite aussi, la dépense qu'on y fera n'a point de forces sans le succès. Ainsi une réponse peu favorable et indécise seroit à craindre, et dans quelques jours on tournera cette affaire d'une manière dont vous aurez sans doute toute sorte de contentements. M. de Pomponne est au désespoir de l'excès de vos divisions; il est persuadé que M. l'intendant empêchera l'opposition, et qu'on laissera opiner. On ne peut pas écrire plus fortement qu'il a fait là-dessus, et même à M. de Marseille. Il vous veut tous avoir après l'assemblée pour vous accorder une bonne fois. Fiez-vous à lui pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé; il ne faut pas croire qu'il fasse rien de mal-à-propos : il n'a jamais été prié de remettre à autre qu'à vous le soin d'ouvrir et de tenir l'assemblée; ce sont des visions creuses. Il trouve que M. de Grignan est long-temps à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siège; et vous avez l'obligation à M. de Vivonne et à M. de Gordes, qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, et qu'ils disent par-tout que, quand vous n'y réussiriez pas avec votre méchant régiment des Galères qu'on n'estime pas beaucoup pour un siége, et vos gentilshommes brodés, qui ne seront que pour la décoration, il ne faudroit pas s'en étonner; qu'il vous faudra peut-être une augmentation de troupes; que l'exemple de Trèves fait voir qu'on peut être long-temps devant une bicoque; que le gouverneur d'Orange est un aventurier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux cents hommes avec lui, vingt pièces de canon, très peu de terrain à défendre, une seule entrée pour y arriver, une grande provision de poudre et de blé. Voilà comme ces Messieurs en parlent, et plusieurs échos répondent; ainsi la chose est au point que M. de Grignan n'en sauroit être blâmé, et peut y faire une jolie action. Il y a certains tours à donner, et certains discours à faire valoir, qui ne sont pas inutiles en ce pays.

C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire que je suis belle; ils m'en importunent : je crois

que c'est qu'ils ne savent de quoi m'entretenir. Hélas! mes pauvres petits yeux sont abymés; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à cinq heures, et puis ils me viennent admirer. Notre d'Hacqueville ne vous écrit point ce soir; voilà des nouvelles qu'il vous avoit écrites dès le matin. Il est bien content de notre voyage, quoique nous n'ayons rien fait; c'est quelque chose d'être déterminé, et de savoir ce qu'on doit faire. M. le prince et M. le duc sont revenus; ils sont ravis que votre imagination ne les cherche plus en Flandre; s'ils n'avoient point fait d'anciennes provisions de lauriers, ceux de cette année ne les mettroient pas à couvert. Bonn est prise, c'en est fait. M. de Turenne a bien envie de revenir, et de mettre l'*armée de mon fils* dans les quartiers d'hiver : tous les officiers disent *amen*. M. de La Rochefoucauld ne bouge plus de Versailles; le roi le fait entrer et asseoir chez madame de Montespan, pour entendre les répétitions d'un opéra qui passera tous les autres; il faut que vous le voyiez : nous ne doutons point de votre congé, ni du besoin que vous avez d'être ici avec M. de Marseille; il ne vous faudra qu'un même carrosse, nous le disions tantôt. Enfin il faudroit trouver des expédients; au moins ne négligez jamais de consulter M. l'archevêque (d'*Arles*) : c'est la source du bon sens, de la sagesse des expédients; enfin, s'il n'étoit point dans votre famille, vous l'iriez chercher au bout de la Provence : il y a des occasions où peut-être sa présence feroit un grand effet; je suis persuadée qu'il n'épargneroit ni sa peine, ni sa santé pour vous être utile. Quand je songe que l'évêque jette de l'argent, je ne comprends pas qu'il puisse succomber. Pour la paix entre vous, je la souhaite et la souhaiterai toujours, quand je songe au mal que fait la guerre à votre corps et à votre ame. Je ne suis pas seule de ce sentiment. L'archevêque de Reims vous est fort acquis; tant d'autres encore vous font des compliments, et songent à vous, que je n'aurois jamais fait s'il falloit vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand et divin Roquesante : dites-lui qu'il m'a promis de ne me point oublier. M. de Grignan, M. le coadjuteur, vous faites bien de m'aimer; mais je vous défie tous deux d'aimer mieux madame de Grignan que moi, c'est-à-dire que je l'aime.

322. *

A la même.

A Paris, vendredi 24 novembre 1673.

Je vous assure, ma chère fille, que je suis très-inquiète de votre siége d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce siége. Guilleragues disoit que c'étoit un duel, un combat seul à seul, entre M. de Grignan et le gouverneur d'Orange; qu'il falloit faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries; et madame de Richelieu, avec sa bonté ordinaire, a conté au dîner du roi comme la chose va; bien des gens la savent présentement, et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, et qu'il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes avec du canon, ayant aussi peu de troupes qu'il en a. M. le duc et M. de La Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoissez le monde, toujours dans l'excès. L'évènement réglera tout : je le souhaite heureux, n'espérant ni joie, ni tranquillité, que lorsque je saurai la fin de cette affaire. Je serois fort fâchée que M. de Grignan allât perdre sa petite bataille.

M. le duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et madame de Noailles, mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarai, les Beuvron; qui vous dirai-je encore? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu madame de Monaco; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un opéra qui effacera *Venise*. Madame Colonne a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignan; l'aîné me tient bien ten-

drement au cœur. En êtes-vous contente? car c'est tout. Je voudrois bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

Mademoiselle de Méri me mande qu'elle a si mal à la tête, qu'elle ne vous peut écrire; elle me prie de vous faire ses amitiés : celles que vous me faites, ma bonne, toutes les lettres que vous m'écrivez, sont tellement tendres et naturelles, qu'il n'est bruit que de l'excès de notre bonne intelligence. J'ai dans ma poche des lettres de M. de Coulanges et de M. d'Hacqueville qui ne parlent que de moi. Il est vrai que j'ai plus joui de votre amitié et de votre bon cœur, dans mon voyage que je n'aurois fait en toute ma vie; je le sentois bien, et ce temps m'étoit bien précieux : vous ne savez point aussi le déplaisir que j'avois de le voir passer; vous êtes trop reconnoissante, ma bonne, eh! de quoi? Quand je songe que toute ma bonne volonté ne produit rien d'effectif, je suis honteuse de tout ce que vous me dites; il est vrai que, pour l'intention, elle est bonne, et qu'elle me donne quelquefois des tours et des arrangements de paroles, quand il s'agit de vos intérêts, qui ne seroient pas désagréables, si j'avois autant de pouvoir que j'ai la langue déliée. En un mot, comme en mille, je suis à vous; c'est une vérité que je sens à tous les moments de ma vie.

325.

A la même.

A Paris, lundi 27 novembre 1673.

Votre lettre, ma chère, me paroît d'un style triomphant : vous aviez votre compte quand vous me l'avez écrite; vous aviez gagné vos petits procès : vos ennemis paroissoient confondus; vous aviez vu partir votre mari à la tête d'un *drapello eletto;* vous espériez un bon succès d'Orange. Le soleil de Provence dissipe au moins à midi les plus épais chagrins, enfin votre humeur est peinte dans votre lettre : Dieu vous maintienne dans cette bonne disposition. Vous avez raison de voir d'où vous êtes les choses comme vous les voyez; et nous avons raison aussi de les voir d'ici comme nous les voyons. Vous croyez avoir l'avantage : nous le souhaitons autant que vous; et en ce cas nous disons qu'il ne faut aucun accommodement; mais supposé que l'argent, que nous regardons comme une divinité à laquelle on ne résiste point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédients vous paroîtroient bons comme ils nous le paroissoient. Ce qui fait que nous ne pensons pas toujours les mêmes choses, c'est que nous sommes loin; hélas! nous sommes très-loin : ainsi l'on ne sait ce qu'on dit, mais il faut se faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien selon son point de vue; que si vous étiez ici, vous diriez comme nous, et que si nous étions là, nous aurions toutes vos pensées. Il y a bien des gens en ce pays qui sont curieux de savoir comment vous sortirez de votre syndicat; mais je dis encore vrai quand je vous assure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous disons en tous lieux et à propos tout ce qui se peut dire; et sur la dépense de M. de Grignan, et sur la manière dont il sert le roi, et comme il est aimé : nous n'oublions rien; et pour des tons naturels, et des paroles rangées, et dites assez facilement, sans vanité, nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux. Mais cependant M. de La Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence. On parle d'une trêve, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siége d'Orange : j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jeter de l'argent; j'en suis plus affligée qu'une autre; car, outre toutes les raisons de vos affaires, j'en ai une particulière pour vous souhaiter cette année, c'est que le bon abbé veut rendre le compte de ma tutèle, et c'est une nécessité que ce soit aux enfants dont on a été tutrice. Mon fils viendra si vous venez : voyez, et jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire; le bon abbé peut mourir, je ne saurois plus par où m'y prendre, et je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage : jugez de mon intérêt, et de l'extrême envie que

j'ai de sortir d'une affaire aussi importante. Vous avez encore le temps de finir votre assemblée; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié, afin que je meure en repos. Je laisse à votre bon cœur cette pensée à digérer.

Toutes les filles de la reine furent chassées hier, on ne sait pourquoi. On soupçonne qu'il y en a une qu'on aura voulu ôter; et que pour brouiller les espèces on a fait tout égal. Mademoiselle de Coëtlogon est avec madame de Richelieu; La Mothe avec la maréchale; La Marck est avec madame de Crussol; Ludres et Dampierre retournent chez MADAME; du Rouvroi avec sa mère, qui s'en va chez elle: Lannoi se mariera, et paroît contente; Théobon apparemment ne demeurera pas sur le pavé. Voilà ce qu'on sait jusqu'à présent.

J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de Méry, elle est toujours languissante. J'ai fait vos compliments à tous ceux que vous me marquez. L'abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très-bien avec l'archevêque de Reims. Madame de Coulanges n'est pas fort bien avec le frère de ce prélat (*M. de Louvois*); ainsi ne comptez pas sur ce chemin-là pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez madame de Villars. Nous avons enfin vu, La Garde et moi, votre premier président; c'est un homme très-bien fait, et d'une physionomie agréable. Besons dit: C'est un très-beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement: nous lui fîmes les compliments de M. de Grignan et les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'évêque. *Le flux les amena, le reflux les emmène.* Ne vous ai-je point mandé que le chevalier de Buons[1] est ici? Je le croyois je ne sais où, je fus ravie de l'embrasser; il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest; il a passé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec *Rahuel*, il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, et qui j'étois. *Rahuel* disoit: « Ce M. de Grignan, c'est » un homme de grande condition: il est le premier » de la Provence; mais il y a bien loin d'ici. Ma» dame auroit bien mieux fait de marier made» moiselle auprès de Rennes. » Le chevalier se divertissoit fort. Adieu, ma très-aimable, je suis à vous: cette vérité est avec celle de *deux et deux font quatre.*

[1] Capitaine de vaisseau et cousin-germain de M. de Grignan.

324.

A la même.

A Paris, vendredi 1er décembre 1673.

Ce siége d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise! quelle dépense! La seule chose qui me paroisse bonne, c'est de faire voir, par cette suite de M. de Grignan[1], combien il est aimé et considéré dans sa province: ses ennemis en doivent enrager; mais on a beau faire des merveilles, cette occasion n'apportera ni récompense, ni réputation: je voudrois qu'elle fût déjà passée.

J'ai soupé avec l'amie[2] de *Quanto*. Vous ne serez point attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien défendue. Cette dame a parlé de vous avec une estime et une tendresse extraordinaires: elle dit que personne n'a jamais tant touché son goût; qu'il n'y a rien de si aimable, ni de si assorti que votre esprit et votre personne. On vous a fort regrettée, et d'un ton qui n'avoit rien de suspect. J'ai causé aussi avec l'archevêque de Reims, qui vous est fort acquis. Son frère n'est point du tout dans la manche de madame de Coulanges. Volonne a acheté la charge de Purnon, maître d'hôtel de MADAME: voilà un joli établissement; voilà où la Providence place madame de Volonne. Il est certain que *Quanto* (*madame de Montespan*) a trouvé que c'étoit une hydre que cette chambre des filles (*de la reine*); le plus sûr est de la couper: ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain. On tient pour assuré que M. de Vivonne a la charge de colonel général des Suisses[3]. On nomme M. de Monaco pour celle de général des galères. Je vous ai mandé combien la femme de ce dernier m'avoit

[1] Toute la noblesse de Provence suivit M. de Grignan dans cette occasion.

[2] Madame Scarron, amie de madame de Montespan.

[3] Cette charge, qui étoit vacante par la mort de M. le comte de Soissons, fut donnée, peu de temps après, à M. le duc du Maine; elle a passé depuis à M. le prince de Dombes, son fils.

bien reçue pour l'amour de vous. On répète souvent la symphonie de l'opéra; c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais ouï. Le roi disoit l'autre jour que, s'il étoit à Paris quand on jouera l'opéra, il iroit tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiste* (*Lully*).

M. de Turenne a son congé. *L'armée de votre frère* va être mise dans les quartiers d'hiver. J'attends mon fils au premier jour; et vous arriverez un peu après, si vous me voulez témoigner un peu d'amitié. L'abbé Têtu ne perd point l'occasion de vous rendre service en bon lieu: c'est encore un de mes hommes que j'ai bien désabusés. Ma chère enfant, ayez quelquefois soin de votre santé: tâchez sur-tout de dormir, et d'éloigner dès le soir toutes les pensées qui vous réveillent.

525.

A la même.

A Paris, lundi 4 décembre 1673.

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur; c'étoit une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du syndicat: je voudrois qu'elle fût déjà finie. Je crois qu'après avoir gagné votre petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tardé à commencer l'autre. Vous ne sauriez croire la curiosité qu'on avoit pour être informé du bon succès de ce beau siége; et on en parloit dans le rang des nouvelles. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je desire le même succès à tous ses desseins, et l'embrasse de tout mon cœur. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui: il y a très-peu de gens qui pussent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce. M. de La Garde vient de partir pour savoir un peu ce qu'on dit de cette prise d'Orange; il est chargé de toutes nos instructions, et, sur le tout, de son bon esprit, et de son affection pour vous. D'Hacqueville me mande qu'il conseille à M. de Grignan d'écrire au roi: il seroit à souhaiter que, par effet de magie, cette lettre fût déjà entre les mains de M. de Pomponne, ou de M. de La Garde, car je ne crois pas qu'elle puisse venir à propos. L'affaire du syndic s'est fortifiée dans ma tête par l'absence du siége d'Orange.

Nous soupâmes encore hier avec madame Scarron et l'abbé Têtu chez madame de Coulanges: nous causâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller remener madame Scarron à minuit au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au-delà de madame de La Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne; une belle et grande maison [1] où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartements; elle a un carrosse, des gens et des chevaux; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une femme qui passe sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable, belle, bonne et négligée: on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes, et dans la sûreté des voleurs. Madame d'Heudicourt [2] est allée rendre ses devoirs: il y avoit long-temps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que, si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit bientôt dans ses premières familiarités: on juge par-là que madame Scarron n'a plus de vif ressentiment contre elle; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt [3] est jolie comme un ange; elle a été de son chef huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du roi: cette petite avoit adouci les esprits par sa jolie présence; c'est la plus belle vocation pour plaire que vous ayez jamais vue: elle a cinq ans, elle sait mieux la cour que les vieux courtisans.

On disoit l'autre jour à M. le dauphin qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le dauphin dit à M. le prince de Conti: Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois? Quelque araignée du voisinage, dit le prince. Cela n'est-il pas joli? Ces pauvres filles (*de la reine*) sont toujours dispersées: on parle de faire des dames du palais, du lit, de la table, pour servir au lieu des filles. Tout cela se réduira à quatre du palais, qui seront, à

[1] C'est dans cette maison qu'étoient élevés les enfans du roi et de madame de Montespan, dont madame Scarron étoit gouvernante.
[2] Bonne de Ponse, marquise d'Heudicourt.
[3] Depuis marquise de Montgon.

ce qu'on croit, la princesse d'Harcourt, madame de Soubise, madame de Bouillon, madame de Rochefort [1]; et rien n'est encore assuré. Adieu, ma très aimable. Je voulus hier aller à confesse; un fort habile homme me refusa très-bien l'absolution, à cause de ma haine pour l'évêque: si les vôtres ne vous traitent pas de même, ce sont des ignorants qui ne savent pas leur métier.

Madame de Coulanges vous embrasse: elle vouloit vous écrire aujourd'hui: elle ne perd pas une occasion de vous rendre service; elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment; elle se réjouit de la prise d'Orange; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

M. DE COULANGES.

Que madame d'Heudicourt
Est une belle femme!
Chacun disoit à la cour,
Quoi! la voilà de retour!
Tredame, tredame, tredame.

Vos guerriers étant partis,
C'eût été chose étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de son pays,
Orange, Orange, Orange.

Je m'en réjouis avec vous, madame la Comtesse; j'ai dit mon *Te Deum* très-dévotement. Voilà tout ce que je puis vous dire, et à M. le Comte que j'aime et honore toujours comme il le mérite.

---

326. *

A la même.

A Paris, vendredi 8 décembre 1673.

Il faut commencer, ma chère enfant, par la mort du comte de Guiche: voilà de quoi il est question présentement. Ce pauvre garçon est mort de maladie et de langueur dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint mardi matin. Le père Bourdaloue l'a annoncée au maréchal de Gramont qui s'en douta, sachant l'extrémité de son fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre; il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des capucines: quand il fut seul avec ce père, il se jeta à son cou, disant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire; que c'étoit le coup de sa mort, qu'il le recevoit de la main de Dieu; qu'il perdoit le seul et véritable objet de toute sa tendresse et de toute son inclination naturelle; que jamais il n'avoit eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils, qui avoit des choses admirables: il se jeta sur un lit, n'en pouvant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point dans cet état. Le père pleuroit, et n'avoit encore rien dit; enfin, il lui parla de Dieu, comme vous savez qu'il en parle: ils furent six heures ensemble; et puis le père, pour lui faire faire son sacrifice entier, le mena à l'église de ces bonnes capucines, où l'on disoit vigiles pour ce cher fils: le maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes: son visage n'étoit plus connoissable. M. le duc le vit en cet état; et en nous le contant chez madame de La Fayette, il pleuroit. Ce pauvre maréchal revint enfin dans sa petit chambre; il est comme un homme condamné; le roi lui a écrit; personne ne le voit. Madame de Monaco[1] est entièrement inconsolable; madame de Louvigny[2] l'est aussi, mais c'est par la raison qu'elle n'est point affligée: n'admirez-vous point le bonheur de cette dernière? la voilà dans un moment duchesse de Gramont. La chancelière[3] est transportée de joie. La comtesse de Guiche[4] fait fort bien; elle pleure quand on lui conte les honnêtetés et les excuses que son mari lui a faites en mourant. Elle dit: « Il étoit aima-» ble, je l'aurois aimé passionnément s'il m'avoit » un peu aimée; j'ai souffert ses mépris avec dou-

[1] Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri Charles de Lorraine, princesse d'Harcourt. — Anne de Chabot-Rohan, femme de François de Rohan, prince de Soubise. — Marie-Anne Mancini, femme de Godefroy-Maurice, duc de Bouillon. — Madeleine de Laval, femme de Henri-Louis d'Aloigni, marquis de Rochefort, depuis maréchal de France.

[1] Catherine-Charlotte de Gramont, sœur du comte de Guiche.

[2] Marie-Charlotte de Castelnau, belle-sœur du comte de Guiche.

[3] La chancelière Séguier, grand'mère de la comtesse de Guiche.

[4] Marguerite-Louise-Suzane de Béthune-Sully.

» leur; sa mort me touche et me fait pitié; j'es- » pérois toujours qu'il changeroit de sentiments » pour moi. » Voilà qui est vrai, il n'y a point là de comédie. Madame de Verneuil [1] en est véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de lui faire vos compliments, vous en serez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la comtesse de Guiche, à madame de Monaco, et à madame de Louvigny. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé, à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la maréchale de Gramont, et lui porter une lettre de ce pauvre garçon, lequel a fait une grande amende honorable de sa vie passée, s'en est repenti, en a demandé pardon publiquement; il a fait demander pardon à Vardes, et lui a mandé mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin il a fort bien fini la *comédie*, et laissé une riche et heureuse veuve [2]. La chancelière a été si pénétrée du peu ou point de satisfaction, dit-elle, que sa petite fille a eu pendant son mariage, qu'elle ne va songer qu'à réparer ce malheur : et s'il se rencontroit un roi d'Ethiopie, elle mettroit jusqu'à son patin pour lui donner sa petite-fille. Nous ne voyons point de mari pour elle; vous allez nommer, comme nous, M. de Marsillac : elle ni lui ne veulent point l'un de l'autre; les autres ducs sont trop jeunes : M. de Foix est pour mademoiselle de Roquelaure [3]. Cherchez un peu de votre côté, car cela presse. Voilà un grand détail, ma chère petite ; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très-agréable pour M. de Grignan; cette grande quantité de noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui ; cette grande dépense, cet heureux succès, car voilà tout; tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre. Le roi dit à souper : « Orange » est pris ; Grignan avoit sept cents gentils- » hommes avec lui ; on a tiraillé du dedans, et » enfin on s'est rendu le troisième jour : je suis » fort content de Grignan. » On m'a rapporté ce discours, que La Garde sait encore mieux que moi. Pour notre archevêque de Reims, je ne sais à qui il en avoit; La Garde lui pensa parler de la dépense ; — Bon ! dit-il, de la dépense ; voilà toujours comme on dit, on aime à se plaindre. — Mais, monsieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvoit pas s'en dispenser, avec tant de noblesse qui étoit venue pour l'amour de lui. — Dites pour le service du roi. — Monsieur, répliqua-t-on, il est vrai; mais il n'y avoit point d'ordre et c'étoit pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du roi, que toute cette assemblée s'est faite. Enfin, ma fille, cela n'est rien ; vous savez que d'ailleurs il est très-bon ami : mais il y a des jours où la bile domine ; et ces jours-là sont malheureux. On me mande des nouvelles de nos états de Bretagne. M. le marquis de Coëtquen le fils a voulu attaquer M. d'Harrouïs, disant qu'il étoit seul riche, pendant que toute la Bretagne gémissoit, et qu'il savoit des gens qui feroient mieux que lui sa charge. M. Boucherat, M. de Lavardin et toute la Bretagne l'ont voulu lapider, et ont eu horreur de son ingratitude, car il a mille obligations à M. d'Harouïs. Sur cela il a reçu une lettre de madame de Rohan qui lui mande de venir à Paris, parce que M. de Chaulnes a ordre de lui défendre d'être aux états ; de sorte qu'il est disparu la veille de l'arrivée du gouverneur; il est demeuré en abomination par l'infame accusation qu'il vouloit faire contre M. d'Harouïs. Voilà, ma bonne, ce que vous êtes obligée d'entendre, à cause de votre nom.

Je viens de voir M. de Pomponne; il étoit seul; j'ai été deux bonnes heures avec lui et mademoiselle Lavocat [1], qui est très-jolie. M. de Pomponne a très-bien compris ce que nous souhaitons de lui, en cas qu'il vienne un courrier, et il le fera sans doute ; mais il dit une chose vraie, c'est que votre

[1] Charlotte Séguier, mère de la comtesse de Guiche, avoit épousé en premières noces le duc de Sully, et en secondes Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

[2] Elle épousa depuis le duc du Lude en 1661. On a peine à concevoir comment le comte de Guiche avoit pu plaire à madame Henriette d'Angleterre, avec ce genre précieux et guindé qui faisoit le fond de son caractère. Cela montre que le naturel étoit alors une qualité rare et trop peu appréciée.

[3] Marie-Charlotte de Roquelaure fut mariée en 1674 à Henri-François de Candale, duc de Foix.

[1] Sœur de madame de Pomponne; elle épousa depuis Jean de La Garde, marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires.

syndic sera fait avant qu'on entende parler ici de la rupture de votre conseil ; il croit que présentement c'en est fait. De vous conter tout ce qui s'est dit d'agréable et d'obligeant pour vous, et quelles aimables conversations on a avec ce ministre, tout le papier de mon porte-feuille n'y suffiroit pas; en un mot, je suis parfaitement contente de lui ; soyez-le aussi sur ma parole ; il sera ravie de vous voir, et il compte sur votre retour.

Nous avons lu avec plaisir une grande partie de vos lettres ; vous avez été admirée, et dans votre style, et dans l'intérêt que vous prenez à ces sortes d'affaires. Ne me dites donc plus de mal de votre façon d'écrire ; on croit quelquefois que les lettres qu'on écrit ne valent rien, parce qu'on est embarrassé de mille pensées différentes ; mais cette confusion se passe dans la tête, tandis que la lettre est nette et naturelle. Voilà comme sont les vôtres. Il y a des endroits si plaisants que ceux à qui je fais l'honneur de les montrer en sont ravis. Adieu, ma très-aimable enfant ; j'attends votre frère tous les jours ; et pour vos lettres, j'en voudrois à toute heure.

327.

A la même.

A Paris, lundi 11 décembre 1673.

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec madame de Coulanges et M. de La Rochefoucauld ; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous ; mais s'il falloit vous dire tous les bonjours, tous les compliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce seroit nommer quasi toute la cour ; je n'ai rien vu de pareil : et comment se porte madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle ? et ceci, et cela : enfin représentez-vous que chacun, n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisoit répondre à vingt personnes à-la-fois. J'ai dîné avec madame de Louvois ; il y avoit presse à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier ; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec madame de Thianges, madame Scarron, M. le duc, M. de La Rochefoucauld, M. de Vivonne, et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenus.

Voici une querelle qui faisoit la nouvelle de St-Germain. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne font les amoureux de madame de Ludres : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne ; on s'écrie, et de quel droit ? Sur cela, il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui ; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il étoit dans sa chambre, très mal de son bras, recevant les compliments de toute la cour, car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, *dit-il*, moi me battre ;
» il peut fort bien me battre s'il veut, mais je le
» défie de faire que je veuille me battre ; qu'il se
» fasse casser l'épaule, qu'on lui fasse dix-huit
» incisions ; et puis (on croit qu'il va dire, *et puis*
» *nous nous battrons*) ; et puis, *dit-il*, nous nous
» accommoderons ; mais se moque-t-il de vouloir
» tirer sur moi ? voilà un beau dessein, c'est
» comme qui voudroit tirer dans une porte co-
» chère[1]. Je me repens bien de lui avoir sauvé
» la vie au passage du Rhin : je ne veux plus
» faire de ces actions, sans faire tirer l'horoscope
» de ceux pour qui je les fais ; eussiez-vous jamais
» cru que c'eût été pour me percer le sein que je
» l'eusse remis sur la selle ? » Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siége d'Orange fort étalé à la cour : le roi en avoit parlé agréablement, et on trouva très-beau que, sans l'ordre du roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion ; car le roi avoit dit *sept cents*, tout le monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il y avoit deux cents litières, et de rire, mais on croit sérieusement qu'il y a peu de gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite.

J'ai causé trois heures en deux fois avec M. de

[1] M. de Vivonne étoit excessivement gros.

Pomponne; j'en suis contente au-delà de ce que j'espérois; mademoiselle Lavocat est dans notre confidence; elle est très-aimable; elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des princes, c'est-à-dire sur le bout du doigt : on l'appelle le *petit ministre*; elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos conversations, que M. de Pomponne appelle des traits de rhétorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres sur lesquels je ne réponds pas : il est ordinaire d'être ridicule, quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on se réjouissoit que le prince d'Orange en eût levé le siége; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

328.

A la même.

A Paris, vendredi 15 décembre 1673.

Quand je disois que vous ne seriez pas moins estimée ici pour n'avoir pas fait un syndic, et que je vous rabaissois le plus que je le pouvois cette petite victoire, soyez très-persuadée, ma chère belle, que c'étoit par pure politique, et par un dessein prémédité entre nous, afin que, si vous étiez battus, comme nous en avions peur, vous ne prissiez pas la résolution de vous pendre ; mais présentement que, par votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre triomphe quasi assuré, je vous avoue franchement que, par tout pays, c'est la plus jolie chose du monde que d'avoir emporté cette affaire, malgré toutes les précautions, les prévoyances, les prières, les menaces, les sollicitations, les corruptions et les vanteries de vos ennemis : en vérité, cela est délicieux, et fait voir, autant que le siége d'Orange, l'extrême considération de M. de Grignan dans la province. M. de Pomponne, d'Hacqueville, Brancas, les Grignan et plusieurs de vos amis avoient une attention particulière pour le dénouement de cette affaire, et ils ne la mettoient pas à si bas prix que je vous le mandois : mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage, dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle Lavocat est dans cette affaire par-dessus les yeux, et, pour vous parler franchement, j'ai envoyé à M. de Pomponne les deux premiers feuillets de votre lettre, et à d'Hacqueville qui étoit chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc pas que nous voyons si fort autrement que vous : tout ce qui touche la gloire se voit assez également par tous pays. Ne soyez point fâché contre nous; louez nos bonnes intentions, et pensez que nous ne sommes que trop dans vos sentiments, et moi particulièrement, qui n'en ai point d'autres.

Vous me faites assez entendre ce qui vous peut manquer pour faire le voyage de Paris : mais quand je songe que le coadjuteur est prêt à partir, lui qui avoit engagé son abbaye pour deux ans, qui vouloit vivre de l'air, qui vouloit chasser tous ses gens et ses chevaux, et que je vois qu'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait croire que vous en devez faire comme les autres, cette année, ou jamais. Voilà mon raisonnement : vous aurez un air bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, et vous aurez bien effacé l'exclusion de votre ami par la suite.

J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec M. le duc, M. de La Rochefoucauld, madame de Thianges, madame de La Fayette, madame de Coulanges, l'abbé Têtu, M. de Marsillac et Guilleragues, chez Gourville : vous y fûtes célébrée et souhaitée; et puis on écouta la Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre [1]. M. de La Rochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son fils, qui est très-bien placé : il entra l'autre jour, comme je vous l'ai déjà mandé, à une musique chez madame de Montespan : on le fit asseoir; le moyen de ne le pas faire? cela n'est rien du tout. Madame de La Fayette voit madame de Montespan un quart d'heure, quand elle va en un mois une fois à Saint-Germain : il ne me paroît pas que ce soit là une faveur. Les filles (*de la reine*) s'en vont chacune à leur *chacunière*, comme je vous l'ai dit. Le chevalier de Vendôme a demandé quar-

[1] Despréaux commença l'*Art poétique* en 1669, et ce chef-d'œuvre de notre poésie parut avec les quatre premières épîtres en 1674.

tier de plaisanterie à M. de Vivonne, qui ne s'épuisoit point sur l'horreur qu'il avoit de se battre : l'accommodement s'est fait, et on n'en parle plus. Soyecourt [1] demandoit hier à Vivonne : *Quand est-ce que le roi ira à la chasse?* Vivonne [2] répondit brusquement : *Quand est-ce que les galères partiront?* Je suis fort bien avec ce général ; il ne croit point avoir *les Suisses* : il avoit dit de son côté, comme moi du mien, que c'étoient des *armes parlantes*. Madame de La Vallière ne parle plus d'aucune retraite ; c'est assez de l'avoir dit : sa femme de chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela ?

D'Hacqueville est revenu de poignarder la maréchale de Gramont ; il est tellement abymé dans la mort du comte de Guiche, qu'il n'est plus sociable : je doute qu'il vous écrive encore aujourd'hui. La Garde veut toujours que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à sa place, et pour cela, je vous renvoie à cette magie noire du coadjuteur dont je vous ai parlé ; vous êtes habile, et vous feriez présentement un autre personnage que celui d'une dame de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli ; il est échauffé pour vos affaires, comme à Grignan. Nous serons transportés de joie du syndic ; et quand nous l'aurons emporté hautement, on pourra parler d'accommodement tant qu'on voudra : il faut être doux après la victoire. Despréaux vous ravira par ses vers ; il est attendri pour le pauvre Chapelain : je lui dis qu'il est tendre en prose, et cruel en vers [3]. Adieu, ma très-chère enfant ; que je vous serai obligée si vous venez m'embrasser ! il y a bien du bruit à nos états de Bretagne ; vous êtes bien plus sages que nous. Bussy a ordre de s'en retourner en Bourgogne ; il n'a pas fait la paix avec ses principaux ennemis ; il veut toujours marier sa fille avec le comte de Limoges [4] : c'est la faim et la soif ensemble ; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

[1] Il étoit grand-veneur.
[2] Il étoit général des galères.
[3] *Voyez* la satire IX de Despréaux.
[4] Charles-François de Rochechouart, fils du marquis de Chandenier, qui avoit été premier capitaine des gardes-du-corps de Sa Majesté.

329.

A la même.

A Livry, lundi 18 décembre 1673.

J'attends vos lettres avec une juste impatience. Je ne puis être tranquille que le marquis de Buous [1] ne soit syndic ; je l'espère : mais comme je crains toujours, je voudrois que cette affaire fût déjà finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris ; il souffre fort patiemment la longueur de mes conversations ; elles sont mêlées d'une manière qu'il ne paroît pas qu'il en soit fatigué : il ne se cache pas de dire qu'il souhaite que M. de Buous soit syndic, que cela lui paroît juste et raisonnable, et que M. de Grignan auroit grand sujet de se plaindre, si, après ce qui s'est passé à la cour, il avoit encore ce chagrin-là dans la province. Ce ministre aime vos lettres ; il vous estime et vous admire ; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la province, et sur la noblesse, et au parlement, et dans les communautés ; et cela sera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigny est revenu avec plusieurs autres : on dit qu'il se plaint du *Torrent*, d'avoir ôté à *la Rosée* la bonne conduite qu'elle avoit, et de lui avoir donné un air fort contraire à cette tendresse légitime qui lui seyoit si bien. Hors la maréchale de Gramont, on ne songe déjà plus au comte de Guiche ; voilà qui est fait, le *Torrent* reprend son cours ordinaire : voici un bon pays pour oublier les gens. La Troche, qui est arrivée, vous dit mille belles choses ; écrivez quelque douceur qu'on puisse lui montrer. Je me suis fort louée à mademoiselle de Scuderi de l'honnête procédé de M. de Péruis. Guitaud a dîné avec moi ; La Troche et Coulanges y étoient ; on a bu à votre santé, et l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter encore des années aux trois que vous avez été en Provence : c'est une belle chose que de se laisser effacer et oublier dans un lieu où l'on a tous les jours affaire, et d'où l'on tire toute sa considération ; on y veut jouir aussi de celle qu'on a dans son gouver-

[1] N.... de Pontevez, marquis de Buous, cousin-germain de M. de Grignan.

nement, et l'une sert à l'autre; mais on ne travaille que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du 10; il me semble que j'y ai fait réponse par avance, en vous assurant qu'il ne vous viendra rien d'ici qui vous coupe la gorge : mais que ne finissez-vous promptement? que ne vous ôtez-vous, et à nous, cette épine du pied? Nous comprenons très-bien le plaisir de votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre jour, *La Pluie* (*M. de Pomponne*) et moi, que rien n'est sensible dans la vie comme ces sortes de choses qui touchent la gloire, et nous conclûmes, comme M. d'Agen (*Claude Joly*), que cela venoit d'une profonde humilité. Je vous assure qu'on ne peut pas entrer plus entièrement dans vos intérêts, ni les mieux comprendre, ni voir plus clair que fait cette aimable *Pluie*. Ah! que je lui ai dit de plaisantes choses, et qu'il les a bien écoutées! Je vous assure qu'il attend avec impatience la fin de votre syndicat : il rira bien de votre lettre; puisque vous me renvoyez mes périodes, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire : *Si Sa Majesté vouloit avoir la bonté de nous laisser manger le blanc des yeux, elle verroit qu'elle en seroit bien mieux servie.* Vous ne vous fâcherez donc point contre moi ni contre la cour, puisque vous avez toutes vos coudées franches pour votre syndic; mais finissez donc, et que nous recevions une lettre qui nous ôte toute sorte de peine.

Vous seriez bien étonnée si vous saviez que l'on a fort parlé de vous pour être dame du palais; je vous l'apprends, et c'est assez : vous êtes fort estimée dans les lieux qu'on estime le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous menacer de ne plus venir jamais en ce pays. Je comprends votre beau temps, je le vois d'ici, et m'en souviens avec tendresse : nous mourons de froid présentement, et puis nous serons noyés.

On ne peut, ma fille, ni vous aimer davantage, ni être plus contente de vous que je le suis, ni prendre plus de plaisir à le dire; il est vrai que le voyage de Provence m'a plus attachée à vous que je n'étois encore; je ne vous avois jamais tant vue, je n'avois jamais tant joui de votre esprit et de votre cœur; je ne vois et je ne sens que ce que je vous dis, et je rachète bien cher toutes ces douceurs. D'Hacqueville a raison de ne vouloir rien de pareil; pour moi, je m'en trouve fort bien, pourvu que Dieu me fasse la grace de l'aimer encore plus que vous : voilà de quoi il est question. Cette petite circonstance d'un cœur que l'on ôte au créateur pour le donner à la créature, me donne quelquefois de grandes agitations. *La Pluie* et moi, nous en parlions l'autre jour très-sérieusement : mon Dieu! qu'elle est à mon goût, cette *Pluie!* je crois que je suis au sien; nous retrouvons avec plaisir nos anciennes liaisons.

Tous nos Allemands reviennent à la file : je n'ai point encore mon fils. J'embrasse tendrement M. de Grignan; il auroit bien du plaisir à m'entendre quelquefois parler de lui; il a un beau point de vue, et je suis ravie de dire ses belles et bonnes qualités. Adieu, ma chère Comtesse.

330.

A la même.

A Paris, vendredi 22 décembre 1673.

Il y a une nouvelle de l'Europe qui m'est entrée dans la tête : je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez la mort du roi de Pologne [1]. Le grand-maréchal, mari de mademoiselle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs; il a gagné une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur la place : il a pris deux bassas; il s'est logé dans la tente du général, et cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et que la fortune est toujours pour les gros bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu.

Je ne vois plus le chevalier de Buous : il a été enragé qu'on ne l'ait pas fait chef d'escadre; il est à Saint-Germain, et je crois qu'il fera si bien qu'à la fin il sera content : je le souhaite fort. M. l'archevêque (*d'Arles*) me mande sa joie sur la prise d'Orange, et qu'il croit l'affaire du syndicat achevée selon nos desirs; qu'il est contraint d'avouer que, par l'évènement, votre vigueur a mieux valu que sa prudence; et qu'enfin, à votre exemple, il s'est tout-à-fait jeté dans la bravoure : cela m'a réjouie.

[1] Michel Koribut Wiesnovicski, mort le 10 novembre 1673.

Au reste, ma chère enfant, quand je me représente votre maigreur et votre agitation; quand je pense combien vous êtes échauffée, et que la moindre fièvre vous mettroit à l'extrémité, cela me fait souffrir et le jour et la nuit : quelle joie de vous restaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, et où vous êtes née? Je suis surprise que, vous aimant comme on fait en Provence, on ne vous propose point ce remède. Je vous trouve si nécessaire jusqu'à présent, et je crois que vous avez tant soulagé M. de Grignan dans toutes ses affaires que je n'ose me repentir de ne vous avoir point emmenée; mais quand tout sera fini, hélas? pourquoi ne me pas donner cette satisfaction? Adieu, ma très-aimable, j'ai une grande impatience de savoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans la fantaisie de vous jeter dans le feu pour me persuader votre amitié; ma fille, je n'en suis que trop persuadée; et sans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui sera plus convaincante et plus à mon gré.

331.

A la même.

Paris, dimanche 24 décembre 1673.

Il y a long-temps ma très-chère, que je n'ai eu une joie si sensible que celle que j'eus hier à onze heures du soir. J'étois chez madame de Coulanges : on vint me dire que Janet[1] étoit arrivé; je cours chez moi, je le trouve, je l'embrasse : Hé bien! avons-nous un syndic? est-ce M. de Buous? Oui madame, c'est M. de Buous : me voilà transportée, nous lisons nos lettres; j'envoie dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous souhaitions, et que M. du Janet qu'il connoît est arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie et de soulagement de cœur. Je cause un peu avec Janet; nous soupons, et puis il se va coucher bien à son aise; pour moi, je ne me suis endormie qu'à quatre heures : la joie n'est point bonne pour assoupir les sens. M. de Pomponne vient aujourd'hui. Voilà présentement ce que je vous puis dire; mais entre-ci et demain que partira cette lettre, il y aura bien des augmentations. Dès huit heures ce matin, toute ma chambre étoit pleine; La Garde, l'abbé de Grignan, le chevalier de Buous, le *bien Bon*[1], Coulanges, Corbinelli, chacun discouroit, raisonnoit, et lisoit les relations : elles sont admirables, ma fille, jamais il n'y eut une si délicieuse conclusion : ah! quel succès, quel succès! l'eussions-nous cru à Grignan? Hélas! nous faisions nos délices d'une suspension : le moyen de croire qu'on renverse en un mois des mesures prises depuis un an? et quelles mesures, puisqu'on offroit de l'argent! J'aime bien le consul de Colmars[2], à qui vous rendîtes un si grand service l'année passée, et qui vous a manqué ensuite; vous voulez bien que cette petite ingratitude soit mise dans le livre que nous avions envie de composer à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons l'évêque toujours habile, et toujours prenant les bons partis : il voit que vous êtes les plus forts, et que vous nommez M. de Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons tous que présentement vous changiez de style et que vous soyez aussi modestes dans la victoire que fiers dans le combat. La Garde me fait agir pour votre congé; je vous déclare que ce n'est pas moi; je vous renvoie à sa lettre, vous verrez son raisonnement, vous le connoissez, et que comme un autre M. de Montausier,

> Pour le Saint-Père, il ne diroit
> Une chose qu'il ne croiroit.

Vous êtes en bonheur, il faut songer à ce pays aussi bien qu'à la Provence; jamais vous ne trouverez une année comme celle-ci : elle est bien différente encore pour la considération qu'on a pour moi; je serois bien fâchée d'être traitée ici comme je le fus à Lambesc, lorsqu'au nom de cette amitié de huit ans, dont M. de Marseille avoit tant parlé, et de la paix éternelle avec les Grignan, je le priai de m'accorder le paiement du courrier, à quoi il ne voulut jamais consentir; et quand j'allai chez M. l'intendant le conjurer instamment d'écrire par votre courrier, vous savez comme il me refusa nettement : j'ai ces deux petits articles sur le cœur; et cependant je ne veux pas que l'intérêt des alliés

[1] Gentilhomme de Provence, fort attaché à la maison de Grignan.

[1] L'abbé de Coulanges.
[2] Petite ville à quelques lieues de Digne.

vous empêche de faire la paix. Dès que je ne suis plus à Lambesc, le courrier est payé. M. l'intendant l'accable de ses paquets ; ma fille, c'est que je suis malheureuse; Dieu ne permet pas que dans les desirs extrêmes que j'ai de vous servir, j'aie la joie de réussir. En vérité, cette mine de prospérité du coadjuteur qui attire les abbayes et les heureux succès, vous a été bien plus profitable ; sa paresse étoit allée se promener bien loin pendant cette affaire, sa vigilance, son habileté, son application, ses vues, ses expédients, son courage, sa considération, vous ont éte souverainement nécessaires; j'avois toujours en lui une grande confiance : mais vous, quelles merveilles n'avez-vous point faites? et que n'a point fait aussi mon cher comte! il a joué son rôle divinement. Enfin vous avez fait tous trois vos personnages en perfection. Il y avoit dix ou douze personnes qui envoyoient tous les jours ici pour savoir des nouvelles du syndic, de sorte que ce matin j'ai écrit dix billets. Madame de Verneuil, M. de Meaux[1], madame de La Troche, M. de Brancas, madame de Villars, madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, Coulanges, l'abbé Têtu : tout cela se seroit offensé qu'après tant de soins on ne leur eût rien dit. Il faut présentement aller à confesse; cette conclusion m'a adouci l'esprit : je suis comme un mouton ; bien loin de me refuser l'absolution, on m'en donnera deux; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Luudi, jour de Noël.

Ha! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du comte de Guiche : hélas ! ma pauvre enfant, nous n'y pensons plus ici, pas même le maréchal (*de Gramont*) qui a repris le soin de faire sa cour. Pour votre princesse (*de Monaco*), comme vous dites très bien, après ce qu'elle a oublié, il ne faut rien craindre de sa tendresse ; madame de Louvigny et son mari sont transportés; la comtesse de Guiche voudroit bien ne point se remarier : mais un tabouret la tentera. Il n'y a plus que la maréchale (*de Gramont*) qui se meurt de douleur.

Vous recevrez encore deux ou trois de mes lettres sur mes inquiétudes du syndicat : cela fait rire; mais aussi vous me parlez du comte de Guiche; ainsi on est quitte : l'éloignement cause nécessairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet est allé ce soir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce ministre une assez grande lettre, où je le prie de remarquer de quelle manière vous êtes avec la noblesse, le parlement et les communautés, et de vous rendre sur cela les bons offices que lui seul peut vous rendre dans la place où il est. J'ai parlé à de bonnes têtes du silence de *la Mer* (*M. de Louvois*); on croit qu'il ne vient que de dissipation : on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la prise d'Orange, puisque *le Nord* (*M. Colbert*) a paru l'être; il faut que vous vous ôtiez de l'esprit que le frère (*l'archevêque de Reims*) de *la Mer* soit assez son ami pour avoir les mêmes sentiments; chacun parle son langage et suit ses humeurs : ainsi vous ne tirerez aucune conséquence de ce qu'a dit le frère. Le gentilhomme dont vous me parlez est mal instruit : *la Mer* est mieux que jamais, et rien n'est changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges et deux ou trois amies sont allées voir le *Dégel* (*madame Scarron*) dans sa grande maison ; on ne voit rien de plus[1] : je compte y aller un de ces jours, et je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écrivez sur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine est extrêmement plaisant; vous n'avez plus rien à faire, vous ne savez que devenir : hé! mon Dieu! *dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire.* M. du Janet m'a dit que vous ne fermiez pas les yeux. Songez sur toutes choses à vous rétablir, ma chère enfant.

332.

A la même.

A Paris, jeudi 28 décembre 1673.

Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet que La Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il falloit demander votre

[1] Dominique de Ligny, évêque de Meaux, mort le 27 avril 1681. Bossuet lui succéda.

[1] C'est-à-dire on n'y voyoit point les enfants du roi, dont madame Scarron étoit depuis peu gouvernante.

congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne ; mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir ; et le raisonnement que vous me faites est si fort, et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée ; je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre ; et sur-tout quand vous me demandez *s'il est possible que moi, qui devrois songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine ;* et tout ce qui suit. Non, mon enfant ; je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ; et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on me puisse accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis ; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûteroit moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de La Garde me font voir mille affaires où vous et M. de Grignan êtes nécessaires ; je joins à cela cette tutèle. Je me trouve disposée à vous recevoir ; mon cœur s'abandonne à cette espérance ; vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air : je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois, comme un homme : tous vos amis avoient la complaisance de me dire que j'avois raison de vous souhaiter avec ardeur : voilà sur quoi je marchois. Vous ne trouvez point que tout cela soit ni bon ni vrai, je cède à la nécessité et à la force de vos raisons ; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur, qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée : il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur : mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la personne du monde qui m'est la plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles ; qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grace, et j'admirerai sa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abymes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne le voudrois à celles de la nuit : voilà mes sentiments ; ils ne sont pas exagérés, ils sont simples et sincères ; j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini ; je ne vous en parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible de vos raisons, et sur votre admirable sagesse dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter.

Janet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal ; qu'il vous dise un peu comme il y fut reçu, et la joie qu'eut ce ministre de savoir que M. de Buous étoit nommé. Je laisse à Janet le plaisir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à sa femme. Voilà un billet de madame d'Herbigny[1], qui entre plus que personne dans les affaires de Provence : elle est aimable et très obligeante ; elle a voulu savoir le syndicat et les gardes : voilà sa réponse sur les gardes : elle croyoit que j'avois autant plu à son frère qu'à elle ; quand je lui ai conté combien j'étois peu dans son goût, et avec quelle fermeté il m'avoit refusé l'année passée pour une chose qu'il a faite cette année sans balancer ; elle a fait des cris épouvantables ; elle ne comprend pas que sa belle-sœur se déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elle : elle retient comme un éloge admirable ce que vous dites de M. de Rouillé, que *la justice est sa passion dominante* : en effet, on ne peut rien dire de si beau d'un homme de sa profession.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la manière dont M. de La Rochefoucauld, son fils, *Quantova* (*madame de Montespan*), son amie (*madame Scarron*), et l'amie de l'amie (*madame de Coulanges*), sont à la cour ; il n'y a point de nœud qui les lie ; le fils (*le prince de Marsillac*) est logé en perfection ; ce fut le prétexte du souper : il est très bien, comme vous savez, avec le *Nord* (*Colbert*), mais rien de nouveau : son père ne va pas en un mois une

[1] Sœur de M. Rouillé du Mélai, alors intendant de Provence.

fois en ce pays-là, non plus que madame de Coulanges; il n'y a ni vue, ni dessein pour personne; cela est ainsi. Je ne vois quasi pas Langlade, je ne sais ce qu'il fait; il n'a point vu Corbinelli : j'ignore si c'est par ses frayeurs politiques.

J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos *animosités;* cela est plaisant, il les a très bien reçues : je crois qu'il est venu ici pour réveiller un peu la tendresse de ses vieux amis. Nous avons trouvé la pièce des cinq auteurs extrêmement jolie, et très bien appliquée; le chevalier de Buous l'a possédée deux jours : vos deux vers sont très bien corrigés. Voilà mon fils qui arrive; je m'en vais fermer cette lettre, et je vous en écrirai demain une autre avec lui, toute pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint-Germain. On dit que la maréchale de Gramont n'a voulu voir ni Louvigny ni sa femme; ils sont revenus de dix lieues d'ici; nous ne songeons plus qu'il y ait eu un comte de Guiche au monde : vous vous moquez avec vos longues douleurs : nous n'aurions jamais fait ici, si nous voulions appuyer autant sur chaque nouvelle; il faut expédier; expédiez à notre exemple.

333.

A la même.

A Paris, vendredi 29 décembre 1673.

Monsieur de Luxembourg est un peu oppressé près de Maëstricht par l'armée de M. de Monterei[1] et du prince d'Orange : il ne peut hasarder de décamper; et il périroit là si on ne lui envoyoit du secours. M. le prince part dans quatre jours avec M. le duc et M. de Turenne; ce dernier obéissant aux deux princes, et tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied, et dix mille chevaux; les volontaires, et ceux dont les compagnies ne marchent point, n'y vont pas, mais tout le reste part. La Trousse et mon fils, qui arrivèrent hier, sont de ce nombre : ils ne sont pas encore débottés, et les revoilà dans la boue : le rendez-vous est pour le seizième janvier à Charleroi. D'Hacqueville vous mande tout ceci : mais vous verrez plus clair dans ma lettre[1]. Cette nouvelle est grande et fait un grand mouvement par-tout; on ne sait où donner de la tête pour de l'argent. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais cela n'éclate point, et tant qu'il sera bien avec M. Colbert, ce sera une affaire sourde. J'ai vu après dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire leurs compliments à M. de Grignan, et *à la femme à Grignan*. C'est le grand-maître et le *Charmant*[2]; il y avoit encore Brancas, l'archevêque de Reims, Charost, La Trousse, tout cela vous envoie des millions de compliments; ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* sait toutes nos *pétoffes;* il entre admirablement dans tous ces tracas; il est gouverneur de province[3] : c'est assez pour comprendre la manière dont on est piqué de ces sortes de choses. Adieu, ma très aimable enfant, comptez sur moi comme sur la chose du monde qui vous est la plus sûrement acquise; je sens tous vos plaisirs et toutes vos victoires comme vous-même.

M. DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, et je trouvai en arrivant qu'il falloit partir incessamment pour aller à Charleroi : que dites-vous de cet agrément? On peste, on enrage, et cependant on part. Tous les courtisans du bel air sont au désespoir; ils avoient fait les plus beaux projets du monde, pour passer agréablement leur hiver, après vingt mois d'absence; tout est renversé. J'aimerois bien mieux aller à Orange pour y assister M. de Grignan, que de tourner du côté du nord; pourquoi a-t-il fini si tôt son duel? Je suis fâché d'une si prompte victoire. Je ne sais si vous vous plaignez encore de moi; mais vous avez tort, vous me devez des lettres; je vous pardonne de ne vous être pas encore acquittée, sachant toutes les affaires que vous avez eues; et c'est précisément en ces occasions que je vous permets d'oublier un guidon; ô le ridicule nom de charge, quand il y a cinq ans qu'on le porte! Adieu, ma belle petite sœur; vous croyez peut-être que je ne songe qu'à me reposer et à me

[1] Gouverneur des Pays-Bas espagnols.

[1] L'écriture de M. d'Hacqueville étoit fort difficile à déchiffrer.

[2] Le comte du Lude et le marquis de Villeroi.

[3] Du Lyonnois, du Forêt et du Beaujolois.

divertir, pardonnez-moi; mes chevaux sont-ils ferrés, mes bottes sont-elles prêtes? Il me faut un bon chapeau, *piglia lo su signor monsu*: voilà tous mes discours depuis que je suis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne.

---

334. *

A la même.

A Paris, lundi 1er jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille, et dans ce souhait je comprends tant de choses que je n'aurois jamais fait, si je voulois vous en faire le détail. Je n'ai point encore demandé votre congé, comme vous le craignez, mais je voudrois que vous eussiez entendu La Garde, après dîner, sur la nécessité de votre voyage ici, pour ne pas perdre vos cinq mille francs, et sur ce qu'il faut que M. de Grignan dise au roi. Si c'étoit un procès qu'il fallût solliciter contre quelqu'un qui voulût vous faire cette injustice, vous viendriez assurément le solliciter, mais, comme c'est pour venir en un lieu où vous avez encore mille autres affaires. vous êtes paresseux tous deux Ah! la belle chose que la paresse; en voilà trop, lisez La Garde, *chapitre premier*. Cependant vous aurez du plaisir de voir et de recevoir l'approbation du roi. A propos, on a révoqué tous les édits qui nous étrangloient dans notre province: le jour que M. de Chaulnes l'annonça, ce fut un cri de *vive le roi* qui fit pleurer tous les états; chacun s'embrassoit, on étoit hors de soi: on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remerciements publics à M. de Chaulnes: mais savez-vous ce que nous donnons au roi pour témoigner notre reconnoissance? Deux millions six cent mille livres, et autant de don gratuit; c'est justement cinq millions deux cent mille livres: que dites-vous de cette petite somme? Vous pouvez juger par là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Monterei est habile homme, il fait enrager tout le monde: il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étoient bien à leur aise pour leur hiver; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se retirer; en attendant, M. de Luxembourg ne sauroit se désopiler. Selon toutes les apparences, le roi ne partira pas si tôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisions quelque insulte à quelques grandes villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros[1] comme il est à présumer que les ennemis seroient battus, la paix seroit quasi assurée: voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais comme il est bien avec le roi et M. de Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq dames (*du palais*), mesdames de Soubise, de Chevreuse[2], la princesse d'Harcourt, madame d'Albret[3] et madame de Rochefort. Les filles ne servent plus; et madame de Richelieu (*dame d'honneur*) ne servira plus aussi; ce seront les gentilshommes-servants et les maîtres d'hôtel, comme on faisoit autrefois. Il y aura toujours derrière la reine, madame de Richelieu, et trois ou quatre dames, afin que la reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*la princesse d'Harcourt*) qu'on a si bien clouée.

Le grand maréchal de Pologne[4] a écrit au roi que si Sa Majesté vouloit faire quelqu'un roi de Pologne, il le serviroit de ses forces; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans est toute des meilleures que vous ayez jamais vues; elle est parfaite, elle est toute divine; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaisir à lui dire que M. de Longueville avoit une

[1] M. le prince et M. de Turenne.

[2] Jeanne-Marie Colbert, duchesse de Chevreuse, née en 1650.

[3] Marie d'Albret de Pons, femme de Charles-Amanieu de Pons, marquis d'Albret, son cousin-germain; elle étoit née en 1650.

[4] Jean Sobieski, élu roi de Pologne le 20 mai 1674.

véritable tendresse pour elle, et surtout une estime singulière, et qu'il avoit prédit que quelque jour elle seroit une sainte. Ce discours dans le commencement lui a si bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits princes; l'aîné a été trois jours avec père et mère; il est joli, mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme. Adieu, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse sans égale; la vôtre me charme; j'ai le bonheur de croire que vous m'aimez.

335.

A la même.

A Paris, vendredi 5 janvier 1674.

Il y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'évêque[1]; vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'intendant[2]; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité : tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli et à moi est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle, de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés; vous ne vous êtes point trompée. Ceux de l'évêque m'épouvantent.

M. de Grignan a raison de dire que madame de Thianges ne met plus de rouge et cache sa gorge; vous avez peine à la reconnoître avec ce déguisement; mais rien n'est plus vrai. Elle est souvent avec madame de Longueville, et tout-à-fait dans le bel air de la dévotion; elle est toujours de très-bonne compagnie, et n'est pas solitaire. J'étois l'autre jour près d'elle à dîner, un laquais lui présenta un grand verre de vin de liqueur; elle me dit : Madame, ce garçon ne sait pas que je suis dévote. Cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ses bonnes intentions et de son changement; elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain; et quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, et fait un cri en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'étoit. On veut parier que la princesse d'Harcourt ne sera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle est dame du palais, et qu'elle remettra du rouge; car ce rouge, c'est la loi et les prophètes : c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme. Pour la duchesse d'Aumont, son attrait la porte à ensevelir les morts : on dit que sur la frontière, la duchesse de Charost lui tuoit les gens avec des remèdes mal composés, et que l'autre les venoit promptement ensevelir. La marquise d'Uxelles est très-bonne à entendre sur tout cela, mais la Marans est plus que très-bonne. J'ai rencontré madame de Schomberg, qui m'a dit très-sérieusement qu'elle étoit du premier ordre, et pour la retraite, et pour la pénitence, n'étant d'aucune sorte de société, et refusant même les amusements de la dévotion; enfin c'est ce qui s'appelle adorer Dieu en esprit et en vérité, dans la simplicité de la première église.

Les dames du palais sont dans une grande sujétion; le roi s'en est expliqué, et veut que la reine en soit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne serve plus à table, est toujours au dîner de la reine, avec quatre dames qui sont de garde tour-à-tour. La comtesse d'Ayen[1] est la sixième, elle a grand'peur de cet attachement, et d'aller tous les jours à vêpres, au sermon ou au salut : ainsi rien n'est pur en ce monde. Quant à la marquise de Castelnau, elle est blanche, fraîche et consolée. L'*Eclair*[2], à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage est fort mal content. Madame de Louvigny ne paroît pas assez aise de sa bonne fortune, on ne sauroit lui pardonner de ne pas adorer son mari comme au commencement; voilà la première fois que le public s'est scandalisé d'une pareille chose. Madame de Brissac est belle, et loge toujours avec l'ombre de la princesse de Conti; elle est en arbitrage avec son père, et ravit le cœur de ce pauvre M. d'Ormesson, qui dit n'avoir jamais vu une femme si honnête ni si franche. Madame de Coëtquen est tout ainsi que vous l'avez vue; elle a fait faire une jupe de velours noir avec de grosses

[1] Toussaint de Forbin-de-Janson.

[2] M. Rouillé de Mélai, intendant de Provence.

[1] Marie-Françoise de Bournonville, depuis maréchale de Noailles.

[2] Chiffre.

broderies d'or et d'argent; et un manteau de tissu, couleur de feu, or et argent; cet habit coûte des sommes immenses; et quand elle a été bien resplendissante, on l'a trouvée mise comme une comédienne; et on s'est si bien moqué d'elle, qu'elle n'ose plus le remettre. La *Manierosa* est un peu fâchée de ne pas être dame du palais; madame de Duras, qui ne veut point de cet honneur, se moque d'elle. La Troche est telle que vous l'avez vue, très-passionné pour tous vos intérêts; mais je ne puis assez vous dire de quelle manière madame de La Fayette et M. de La Rochefoucauld sont vifs pour tout ce qui vous touche. Nous fûmes voir hier M. de Turenne, qui nous reçut, madame de La Fayette et moi, avec un excès de civilité; il parla extrêmement de vous et de vos victoires que le chevalier de Grignan lui avoit contées; il vous auroit offert son épée, s'il en étoit encore besoin: il croit partir dans trois jours. Mon fils partit hier avec bien du chagrin; je n'en avois pas moins d'un voyage si mal placé et si désagréable par toutes sortes de raisons. M. de La Trousse ne s'en ira que lundi. Corbinelli est très-souvent avec moi; il m'est bon partout.

M. le dauphin voyoit l'autre jour madame de Schomberg; on lui contoit comme son grand-père (*Louis XIII*) en avoit été amoureux; il demanda tout bas: Combien en a-t-elle eu d'enfants? On l'instruisit des modes de ce temps-là. On a vu sourdement M. le duc du Maine, mais non pas encore chez la reine; il étoit en carrosse, et il ne voit que père et mère seulement. Le chevalier de Châtillon n'est plus à mettre en concurrence, sa fortune est faite; MONSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de capitaine de ses gardes, qu'à mademoiselle de Grancey celle de dame d'atour. Ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, et seroit un fort bon parti. On dit que Vaillac prend celle d'Albon, et que d'Albon sort; mais rien n'est sûr que le premier article, sur lequel je ne veux pas dire un mot davantage.

Je fus voir l'autre jour la pauvre madame Matarel, elle pensa fondre en larmes; *pietoso piunse al suo pianto.* Je vous ai mandé la fin de nos états, et comme ils ont racheté les édits de deux millions six cent mille livres, et autant pour le don gratuit; c'est cinq millions deux cent mille livres; et nous avons percé la nue du cri de *Vive le roi!* nous avons fait des feux de joie, et chanté le *Te Deum* de ce que Sa Majesté a bien voulu prendre cette somme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte; c'est un feu qui passe vite, mais qui fait peur par la violence dont il est. Je ne vois pas bien par où l'on peut demander la grace de cet honnête homme dont l'assassinat est si noir: les criminels qui sont délivrés à Rouen ne sont point de cette qualité; c'est le seul crime qui est réservé; Beuvron l'a dit à l'abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les dames du palais d'une manière qui m'a fait rire; je disois, comme Montaigne: Vengeons-nous à en médire: il est pourtant vrai que leur sujétion est excessive. On dit toujours que M. le prince part lundi. Ce même jour, M. de Saint-Luc épouse mademoiselle de Pompadour: voilà de quoi je ne me soucie point du tout. Adieu, ma très-aimable enfant; voici une lettre qui devient trop longue, je la finis par la raison qu'il faut que tout prenne fin. J'embrasse Grignan, et le supplie de m'excuser si j'ai ouvert la lettre de madame de Guise; j'ai voulu voir son style; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues disoit hier que Pellisson abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

336.

A la même.

A Paris, lundi 8 janvier 1674.

Je n'ai jamais vu de si aimables lettres que les vôtres, ma très-chère Comtesse; je viens d'en lire une qui me charme: je vous ai ouï dire que j'avois une manière de tourner les moindres choses; vraiment, ma fille, c'est bien vous qui l'avez: il y a cinq ou six endroits dans votre dernière lettre qui sont d'un éclat et d'un agrément qui ouvrent le cœur. Je ne sais par où commencer à vous y répondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau soleil et de vos jolies promenades; vous avez raison de dire que je suis remariée en Provence, j'en ferai un de mes pays, pourvu que vous n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année; rien ne peut me flatter davantage; vous m'êtes toutes cho-

ses, et je ne suis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voie pas toujours à quel point cela est vrai. J'ai passé le commencement de cette année assez brutalement; je ne vous ai dit qu'un pauvre mot; mais comptez, mon enfant, que cette année, et toutes celles de ma vie, sont à vous; c'est un tissu, c'est une vie tout entière qui vous est dévouée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admirables : il est vrai que le temps passe partout, et passe vite : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse; mais il vous en reste beaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommodités, et enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le christianisme nous enseigne.

Ce grand voyage de M. le prince et de M. de Turenne pour aller dégager M. de Luxembourg est devenu à rien; on dit qu'on ne part plus, et que l'armée de M. de Monterei a fait la *retirote* : voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majesté; c'est-à-dire, que cette armée s'est trouvée incommodée, et que voilà celle de M. de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience comme la sienne : il prendra la peine de revenir; cela n'est rien. Tous les autres guerriers sont ici. M. de Turenne en a beaucoup ramené; M. de Luxembourg amènera le reste. Les dames du palais sont réglées à servir par semaine : cette sujétion d'être quatre pendant le dîner est une merveille pour les femmes grosses; il y aura toujours des sages-femmes à tous les voyages. La maréchale d'Humières [1] est bien embarrassée d'être debout avec celles qui sont assises : si elle boude, elle fera mal sa cour, car le roi veut de la soumission. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova* (*madame de Montespan*); il est très-sûr qu'en certain lieu on ne veut séparer aucune femme de son mari, ni de ses devoirs; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le fasse. On ne voit point encore les nouveaux princes; il y en a eu à Saint-Germain, mais ils n'ont pas paru. Il y a des comédies à la

[1] Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre, maréchale d'Humières, ne fut duchesse qu'en 1690.

cour, et un bal toutes les semaines. On manque de danseuses. Le roi dansera, et MONSIEUR mènera mademoiselle de Blois [1], pour ne pas mener MADEMOISELLE [2], qu'il laisse à M. le dauphin. On joue jeudi l'opéra [3], qui est un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui m'ont déjà fait pleurer; je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir; l'ame de madame de La Fayette en est tout alarmée.

Je vois souvent Corbinelli; il est votre adorateur, et comprend bien aisément les sentiments que j'ai pour vous : je l'en aime encore mieux. J'estime fort Barbantane [4]; c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romanesque, dont j'ai ouï parler mille fois à Bussy qui étoit son ami; ils sont frères d'armes. Madame de Sanzei [5] a encore la rougeole, mais sur la fin. Coulanges (*son frère*) ne l'a point quittée. Madame de Coulanges est chez madame de Bagnols, qui est dans notre grande maison. J'ai le cœur serré à n'en pouvoir plus, quand je suis dans cette grande chambre où j'ai tant vu ma très-chère et très-aimable enfant; il ne me faut guère toucher sur ce sujet pour me toucher au vif. J'espère des nouvelles de votre paix. *Justitia et pax osculatæ sunt*: savez-vous le latin? Vous êtes trop plaisante. Adieu, ma fille, adieu, la chère tendresse de mon cœur, vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frère est très-persuadé de votre amitié; il vous aime de passion, à ce qu'il dit, et je le crois.

Lundi, après avoir envoyé un paquet à la poste.

Voilà M. d'Hacqueville qui entre, et qui m'apprend une nouvelle que nous voulons que vous sachiez cet ordinaire : c'est que M. le garde-des-sceaux [6] est chancelier : personne ne doute que ce ne soit pour donner les sceaux à quelque autre; c'est une nouvelle que l'on saura dans quatre jours;

[1] Marie-Anne de Bourbon, mariée depuis, en 1680, à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

[2] Fille de MONSIEUR, depuis reine d'Espagne, en 1679.

[3] *Cadmus*, opéra de Quinault et Lully.

[4] Homme de qualité de Provence, attaché à M. le prince.

[5] Anne-Marie de Coulanges, femme de Louis Turpin de Crissé, comte de Sanzei.

[6] Etienne d'Aligre, fils d'Etienne d'Aligre aussi chancelier de France.

elle est d'importance, et sera d'un grand poids pour le côté qu'elle sera.

M. le prince part dans deux jours, et M. de Turenne, même avec la goutte, pour s'avancer à leur rendez-vous de Charleroi. Il n'est point vrai que M. de Monterei soit retiré, ni que M. de Luxembourg soit dégagé : ainsi nous vous ôtons cette fausse nouvelle pour vous remettre dans la vraie.

337.

A la même.

A Paris, vendredi 12 janvier 1674.

Voilà donc votre paix toute faite. L'archevêque de Reims et Brancas avoient reçu leurs lettres plus tôt que moi, et M. de Pomponne me mandoit encore cette grande nouvelle de Saint-Germain; de sorte que j'étois comme une ignorante; mais enfin me voilà instruite. Je vous conseille, ma fille, de vous comporter selon le temps; et puisque le roi veut que vous soyez bien avec l'évêque, il faut lui obéir. Mais parlons de Saint-Germain; j'y fus il y a trois jours. J'allai d'abord chez M. de Pomponne, qui n'avoit pu encore demander votre congé; c'est aujourd'hui qu'il le doit envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votre lettre, dont le goût ne se passe point; vraiment il est resté à M. de Pomponne une idée si parfaite et si avantageuse de mademoiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en reparler quasi toutes les fois qu'il me voit : ce discours nous amuse, il m'attendrit, et son imagination est réjouie. Nous allâmes chez la reine; j'étois avec madame de Chaulnes, il n'y eut que pour moi à parler; et quels discours! La reine dit, sans hésiter, qu'il y avoit trois ans que vous étiez partie, et qu'il falloit revenir. Nous fûmes ensuite chez madame Colbert, qui est extrêmement civile, et sait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois[1] dansoit; c'est un prodige d'agrément et de bonne grace; *Desairs* dit qu'il n'y a qu'elle qui le fasse souvenir de vous; il me prenoit pour juge de sa danse, et c'étoit proprement mon admiration que l'on vouloit; elle l'eut en vérité tout entière. La duchesse de La Vallière y étoit, elle appelle sa fille *mademoiselle*, et la princesse l'appelle *belle maman*. M. de Vermandois y étoit aussi. On ne voit point encore d'autres enfants. Nous allâmes voir MONSIEUR et MADAME; vous n'êtes point oubliée de MONSIEUR, et je lui fais toujours vos très-humbles remerciements. Je trouvai Vivonne qui me dit : *Maman mignonne*, embrassez, je vous prie, le gouverneur de Champagne[1]. Et qui est-il, lui dis-je? C'est moi, reprit-il. Et qui vous l'a dit? C'est le roi qui vient de me l'apprendre tout-à-l'heure. Je lui en fis mes compliments tout chauds. Madame la comtesse (*de Soissons*) l'espéroit pour son fils. On ne parle point d'ôter les sceaux à M. le chancelier[2] : le bon homme fut si surpris de se voir chancelier encore par-dessus, qu'il crut qu'il y avoit quelque anguille sous roche; et, ne pouvant pas comprendre ce surcroît de dignité, il dit au roi : Sire, est-ce que Votre Majesté m'ôte les sceaux? Non, lui dit le roi, dormez en repos, M. le chancelier : et en effet, on dit qu'il dort quasi toujours. On philosophe, et on demande pourquoi cette augmentation.

M. le prince partit, il y a deux jours, et M. de Turenne part aujourd'hui. Écrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que sa fille soit chez la reine : il en a été fort aise. La Troche vous rend mille graces de votre souvenir; son fils a encore assez de nez pour en perdre la moitié au premier siége, sans qu'il y paroisse. On dit que *la Rosée*[3] a commencé à se détraquer avec *le Torrent;* et qu'après le siége de Maëstricht elles se lièrent d'une confidence réciproque, et voyoient tous les jours de leur vie *le Feu* et *la Neige :* vous savez que tout cela ne peut pas être long-temps ensemble, sans faire de grands désordres, ni sans qu'on s'en aperçoive. *La Grêle* me paroît, dans votre réconciliation, comme un homme qui se confesse, et qui garde un gros péché sur sa conscience : peut-on ap-

[1] Marie-Anne de Bourbon, fille de madame de La Vallière, qui devint princesse de Conti.

[1] Ce gouvernement vaquoit par la mort d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, arrivée le 7 juin 1673.

[2] Etienne d'Aligre fut garde-des-Sceaux en 1672, après la mort du chancelier Séguier, et chancelier de France en janvier 1674.

[3] La *Rosée*, le *Torrent*, le *Feu*, la *Neige*, etc., sont des chiffres entre la mère et la fille.

peler autrement le tour qu'il vous a fait! Cependant les bonnes têtes disent, il faut parler, il faut demander, on a du temps, c'est assez : mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres? Je quitte un discours, on croit en être dehors, et tout d'un coup je le reprends, *versi sciolti*. Savez-vous bien que le marquis de Cessac est ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, et qu'il verra peut-être bientôt le roi. C'est la prédestination toute visible.

Nous parlons tous les jours, Corbinelli et moi, de la Providence; et nous disons qu'il y a ce que vous savez, jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage est résolu. Vous êtes bien aise que ce ne soit pas votre affaire de résoudre; car une résolution est quelque chose d'étrange pour vous, c'est votre bête : je vous ai vue long-temps à décider d'une couleur; c'est la marque d'une ame trop éclairée, et qui, voyant d'un coup-d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque sorte suspendue comme le tombeau de Mahomet : tel étoit M. Bignon, le plus bel esprit de son siècle : pour moi, qui suis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, et j'aime qu'on me décide. M. de Pomponne me marque que vous avez aujourd'hui votre congé : vous voilà par conséquent en état de faire tout ce que vous voudrez, et de suivre ou de ne pas suivre le conseil de vos amis.

On assure que M. de Turenne n'est pas parti, et qu'il ne partira pas parce que M. de Monterei s'est enfin retiré, et que M. de Luxembourg s'est dégagé, à la faveur de cinq ou six mille hommes que M. de Schomberg a rassemblés, et avec lesquels il harceloit si fort M. de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ses troupes. On doit envoyer à M. le prince pour le faire revenir, et tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le bal fut fort triste, et finit à onze heures et demie. Le roi menoit la reine; M. le dauphin, Madame; Monsieur, Mademoiselle; M. le prince de Conti, la grande Mademoiselle; M. le comte de La Roche-sur-Yon, mademoiselle de Blois, belle comme un ange, habillée de velours noir avec des diamants et un tablier et une bavette de point de France. La princesse d'Harcourt étoit pâle[1] comme le commandeur de la comédie (*du Festin de Pierre*). M. de Pomponne m'a priée de dîner demain avec lui et Despréaux, qui doit lire sa *Poétique*.

[1] Elle ne mettoit point de rouge.

338.

A la même.

A Paris, lundi 15 janvier 1674.

J'allai donc dîner samedi chez M. de Pomponne, comme je vous avois dit; et puis, jusqu'à cinq heures, il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux. D'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné : vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange; vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père : votre frère étoit beau comme vous : vous aviez neuf ans : il me fit souvenir de cette journée; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très aimable chère, que je couve une grande joie; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne, il nous a conté mille choses fort amusantes des Espagnoles. J'ai vu enfin la Marans dans sa cellule; je disois autrefois dans sa loge : je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe; elle fut aise de me voir, nous nous embrassâmes tendrement; elle n'est pas fort changée : nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime autant que jamais, et me paroît si humiliée, qu'il n'y a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de sa dévotion; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des graces, dont elle a une sensible reconnoissance : ces graces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde : tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que, si elle prenoit l'air un moment, cette grace si divine s'évapore-

roit. Je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Madame de Schomberg dit qu'elle est une vagabonde au prix de madame Marans ; cette humeur sauvage que vous connoissiez s'est tournée en passion pour la retraite ; le tempérament ne se change pas ; elle n'a pas même la folie, si commune à toutes les femmes, d'aimer leur confesseur : elle n'aime point cette liaison ; elle ne lui parle qu'à confesse : elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres ; elle travaille ; elle prie Dieu ; ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours dans sa chambre : elle voit madame de Schomberg à de certaines heures : elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit ; elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit ; elle aime autant le Créateur qu'elle aimoit la créature : nous rîmes fort de ses manières passées : nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le style des sœurs Colettes ; elle parle fort sincèrement et fort agréablement de son état : j'y fus deux heures ; on ne s'ennuie point avec elle ; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit. Je ne pense pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détails.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir ; il est sensible à tout, et je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire à mon tour une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de La Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le desir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous : je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte ; et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes desirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente ; et je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire après vous et M. de Grignan, ce seroit d'amener M. le coadjuteur ? Peut-être n'aurez-vous pas toujours La Garde ; et s'il vous manque vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts comme sur ceux du roi son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très bien ; personne ne peut tenir sa place : c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes point sur le pied de madame de Calvisson [1], pour agir toute seule : il vous faut encore huit ou dix années ; mais M. de Grignan, vous, et M. le coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive ; il sera ravi de vous voir : ma fille, quelle joie ! mais, sur toutes choses, ne vous faites point de bravoure ridicule ; ne nous donnez point d'un pont d'Avignon ni d'une montagne de Tarare ; venez sagement ; c'est à M. de Grignan que je recommande cette barque ; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le coadjuteur, pour le conjurer de venir : il nous facilitera l'audience de deux ministres, il soutiendra l'intérêt de son frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux ; vous vous donnez de la considération les uns aux autres : je parlerois d'ici à demain là-dessus : j'en écris à M. l'archevêque : gagnez cela sur le coadjuteur, et faites-lui tenir ma lettre.

M. le prince revient de trente lieues. M. de Turenne n'est point parti. M. de Monterei s'est retiré. M. de Luxembourg est dégagé. Mon fils sera ici dans deux jours. Depuis vingt-quatre heures, on a volé dans la chapelle de Saint-Germain la lampe d'argent de sept mille francs, et six chandeliers plus hauts que moi ; voilà une extrême insolence : on a trouvé des cordes du côté de la tribune de madame de Richelieu : on ne comprend pas comment cela s'est pu faire, il y a des gardes qui vont et viennent et tournent toute la nuit.

Savez-vous que l'on parle de la paix ? M. de Chaulnes arrive de Bretagne, et repart pour Cologne.

[1] Anne-Madeleine de l'Isle, fille du marquis de Marivaux, mariée en 1661 à Jean-Louis de Louet, marquis de Calvisson.

De M. de Corbinelli.

Mademoiselle de Méry ne peut pas encore vous écrire. Le rhume l'accable, et je lui ai promis de vous le mander. Venez, Madame, tous vos amis font des cris de joie, et vous préparent un triomphe. M. de Coulanges et moi, nous songeons aux couplets qui l'accompagneront.

539.

A M. de Grignan.

A Paris, ce 15 janvier 1674.

Je reconnois bien, mon cher comte, votre politesse ordinaire, et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre, et ce n'est point pour les payer que je vous jure que, pour ma seule considération, j'aurois cédé, cette année, aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez M. de La Garde, et comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me voir, il a été persuadé, et l'est plus que jamais, de la nécessité de votre voyage; vous seul avez bonne grace à parler au roi de vos affaires; madame de Grignan tiendra sa place d'une autre manière, et si vous pouviez amener M. le coadjuteur, votre troupe seroit complète : voilà mon sentiment et celui de tous vos amis; M. de Pomponne est du nombre, et sera très-aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite du chemin : n'allez point en carrosse sur le bord du Rhône; évitez une eau qui est à une lieue de Montélimart : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière; mes chevaux nageoient agréablement : au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions : ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher comte; je puis donc espérer de vous embrasser bientôt : quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié et une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui.

540.

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 19 janvier 1674.

Je serois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courrier fût noyé; ils vous portent tous des lettres et des congés qu'il faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous souvenir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je n'oublie rien de tout ce qui a seulement rapport à vous : jugez donc si je me souviens de Nove et de notre Espagnol, et de nos chartreux, et de nos chansons de Grignan, et de mille et mille autres choses! Vous voudriez donc que je visse votre cœur sur mon sujet; je suis persuadée que j'en serois contente; vous n'êtes point une *diseuse*, vous êtes assez sincère; et, en un mot, sans étendre ce discours, que je rendrois *asiatique* si je voulois, je suis assurée que vous m'aimez tendrement : mais vous êtes cruelle de recevoir avec tant de chagrin des riens que je donne à mes *pichons;* je vous prie de n'en plus parler, et de songer que toute ma cassette ne valoit pas un des petits chariots que le coadjuteur leur a donnés : voilà qui est donc fini, et qu'il n'en soit plus question, s'il vous plaît, dans ma tutèle; c'est tout de bon que je m'en vais la rendre : mais je crains vos chicanes; vous trouverez à dire à tout, et M. de Grignan ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à me plaider; je vous connois tous deux, le *bien Bon* en tremble, et se prépare à recevoir un affront; il meurt d'envie que vous soyez ici : je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-dessus. M. de La Garde est plus que jamais persuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudroit, aussi bien que moi, que le coadjuteur fût du voyage; cela seroit digne de son amitié, et achèveroit tout ce qu'il a si bien fait à Lambesc : il a des amis et de la considération; il parle aux ministres; il est hardi, il est heureux, enfin je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le discours que M. de Grignan doit faire au roi; il a un style propre pour plaire à Sa Majesté, c'est-à-

dire doux et respectueux ; le vôtre sera un peu plus animé : enfin nous prîmes tous vos tons, et nous trouvâmes que cela composoit ce qui est nécessaire et ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que M. le prince est revenu, et que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la chapelle de Saint-Germain. On m'a assuré que le roi savoit qui étoit le voleur ; qu'il avoit fait cesser les poursuites : que c'étoit un homme de qualité, mais qui n'étoit pas de sa maison. La princesse d'Harcourt danse au bal, et même toutes les petites danses : vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jeté le froc aux orties, et qu'elle a fait la dévote pour être dame du palais. Elle disoit, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont ; on trouve qu'elle dit bien présentement : *la sœur* d'Aumont n'a pris goût à rien, elle est toujours de méchante humeur, et ne cherche qu'à ensevelir des morts. La princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge ; elle dit à tout moment : j'en mettrai si la reine ou monsieur le prince d'Harcourt me le commandent ; la reine ne lui commande point, ni le prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, et l'on croit que M. de Sainte-Beuve [1] entrera dans ce tempérament. Voilà bien des folies que je ne voudrois dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi : je vous prie que cela ne retourne jamais. Ces bals sont pleins de petits enfants ; madame de Montespan y est négligée, mais placée en perfection : elle dit que mademoiselle de Rouvroi [2] est déjà trop vieille pour danser au bal ; MADEMOISELLE, mademoiselle de Blois, les petites de Piennes ; mademoiselle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans), mademoiselle de Blois est un chef-d'œuvre : le roi et tout le monde en est ravi ; elle vint dire au milieu du bal, à madame de Richelieu : Madame, ne sauriez-vous me dire si le roi est content de moi ? Elle passe près de madame de Montespan, et lui dit : Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies ; enfin, avec de certaines *chosettes* sorties de sa belle bouche, elle enchante par son esprit, sans qu'on croie qu'on puisse en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danse plus, Dieu merci. On ne voit point encore les autres enfants ; on voit un peu madame Scarron. J'ai eu une très-bonne conversation avec le *Brouillard* [1] ; elle a remonté au *Dégel* (*madame Scarron*), et peut-être plus haut : rien n'est plus important que le chemin qui vous est sûr par le *Brouillard*, qui est, en vérité, tout plein de zèle et d'affection pour vous : ce sera là une de vos affaires. La *Feuille* est la plus frivole et la plus légère marchandise que vous ayez jamais vue ; celui qui gouverne le tronc de son arbre s'en va le planter pour reverdir, et veut se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, et ne veut point semer en terre ingrate ; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est dans vos intérêts plus que vous ne sauriez croire.

L'abbé de Valbelle [2] sort d'ici ; il m'a conté qu'hier à la messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôniers un imprimé qu'un inconnu a répandu à Saint-Germain, et où la noblesse supplie le roi de réformer l'immodestie de son clergé, qui cause et parle haut, et tourne le dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la chapelle, et de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la chapelle, comme quand le roi y est entré : cette requête est extrêmement bien faite ; les prélats en sont en furie, surtout quelques-uns qui prenoient ce temps pour parler de bas en haut aux musiciens, au grand scandale de l'église gallicane. Il m'a dit encore que l'archevêque de Reims rompoit à feu et à sang avec le coadjuteur, s'il ne venoit avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc vous doit être bon, selon toutes les règles ; voilà un temps favorable, et M. de Pomponne sera toujours pour la justice : c'est tout ce que vous demandez pour votre hôtel-de-ville. L'histoire de R... est plaisante : l'évêque pesta, jura, tempêta, fu-

[1] Célèbre directeur de ce temps-là.

[2] Mademoiselle de Rouvroi, qui, en 1675, fut mariée à Pierre-Félix de La Croix, comte de Saint-Vallier, capitaine des gardes de la porte. (*Voyez* la lettre du 12 juin 1675.)

[1] Le *Brouillard*, le *Dégel*, la *Feuille*, l'*Orage*, chiffres. Le *Brouillard* indique madame de La Fayette ; le *Dégel*, madame de Scarron ; la *Feuille*, madame de Coulanges ; et l'*Orage*, l'abbé Têtu.

[2] Louis-Alphonse de Valbelle, aumônier ordinaire du roi, depuis évêque d'Alet, et transféré dans la suite à Saint-Omer.

ribonda, et fut contraint de venir à vous; et vous fîtes bien de donner grace.

R...., de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là [1] ?

Voilà Corbinelli qui vous écrit le triomphe des lieutenants de roi; cette décision règle toutes vos affaires, et jamais rien n'a été si favorable que cette conjoncture; mais apportez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur vos registres qui vous sera avantageux : les paroles servent de peu quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre honnêteté, en avouant qu'avec de méchants cœurs comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je suis bien tendrement à vous, ma très-aimable, et j'embrasse tout autant de Grignan qu'il y en a autour de vous.

M. DE CORBINELLI.

La décision contre les évêques de Languedoc, en faveur du commissaire du roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, et nouveau chagrin pour nos ennemis : tout va s'aplanir insensiblement; et si, par hasard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, et nous politiquerons d'un air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si madame votre mère vous a fait une belle peinture du bal de Saint-Germain; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans l'affaire de R.... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de province, vous auriez promis votre protection, et vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes et les plus sûres, le roi vous reprochera un jour cette conduite; vous immolez toute la province à un faux éclat d'honnêteté; il falloit dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main? que ne cherchez-vous, dans les mystères de la politique, une trahison honnête pour faire déposséder le greffier? O belles ames, indignes de regner en Provence!

[1] C'étoit un greffier des états de Provence.

341.

A la même.

A Paris, lundi 22 janvier 1674.

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition tout extraordinaire à la joie; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pellisson et de M. de Grignan : Corbinelli en est ravi, et ceux qui verront cet endroit seront heureux. On ne peut pas se mieux jouer que vous faites là-dessus, ni le reprendre plus plaisamment en deux ou trois endroits de votre lettre; fiez-vous à nous, il est impossible d'écrire plus délicieusement: c'est une grande consolation pour moi que la vivacité de notre commerce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous dites trop de bien de mes lettres : je ne trouve à dire que cela dans les vôtres; cependant je vous avoue, voyez quelle bizarrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir; et, en disant cela, je prétends élever bien haut les charmes de votre présence.

Ce que vous dites au sujet de *la Grêle* (*l'évêque de Marseille*), qui parle selon ses désirs et selon ses vues, sans faire aucune attention, ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance, est très-bien observé. Je pense, pour moi, qu'il n'y a rien tel que d'être insolent : ne seroit-ce point là comme il faut être? J'ai toujours haï ce style; mais, s'il réussit, il faut changer d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*assassinateur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude;* je la trouve belle; mais ce qui me frappe, c'est la délicatesse de cet homme qui ne veut pas qu'on soit amoureux de sa mère, et qui poignarde son ami et son bienfaiteur : les consciences de Provence sont admirables. Celle de *la Grêle* est en miniature sur le moule de celle-ci : ses scrupules, ses relâchements, ses propositions, ses oppositions; en augmentant et noircissant les doses, on en feroit fort bien votre ami le *scélérat.*

Ma fille, laissons ce discours : vous venez donc, et j'aurai le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser et de vous donner mille petites marques de mon amitié et de mes soins : cette espérance répand une douce joie dans mon cœur; je suis assurée que

vous le croyez, et que vous ne craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd'hui à Saint-Germain; toutes les dames m'ont parlé de votre retour. La comtesse de Guiche m'a priée de vous dire qu'elle ne vous écrira point, puisque vous venez chercher sa réponse : elle est au dîner, quoique *Andromaque*[1]; la reine l'a voulu. J'ai donc vu cette scène. Le roi et la reine mangent tristement. Madame de Richelieu[2] est assise, et puis les dames, selon leurs dignités, les unes assises, et les autres debout; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats; celles qui ont dîné ont mal au cœur, et sont suffoquées de la vapeur des viandes : ainsi cette troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coiffée dans l'excès de la belle coiffure; elle sera parée mercredi toute de rubis; elle a pris tous ceux de M. le duc et de madame de Mecklenbourg. Je soupai hier chez Gourville avec cette princesse; madame de La Fayette et M. de La Rochefoucauld y étoient : nous épuisâmes le chapitre de l'Allemagne, sans en excepter une seule principauté. Adieu, ma chère enfant, je vous quitte pour causer avec d'Hacqueville et Corbinelli : ils ne font point de façon de m'interrompre, puisque vous allez arriver.

Le roi a donné à M. le comte du Vexin [3] la charge de colonel-général des Suisses, qu'avoit M. le comte de Soissons [4]. C'est M. de Louvois qui l'exercera.

342.

A la même.

A Paris, vendredi 26 janvier 1674.

D'Hacqueville et La Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me miras, me miran;* cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas si tôt la Provence : il a mandé à M^e d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avoient part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier; le roi et la reine avoient toutes les pierreries de la couronne; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par diverses raisons; ce fut une pitié; Sa Majesté en étoit chagrine.

Je revins hier du Mesnil, où j'étois allée pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable; je vis aussi mon oncle de Sévigné[1], mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est un paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque; les religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus[2] y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avois tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mesnil, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils; il m'écrit des tendresses infinies; il est parti plus tôt, et revient plus tard que les autres, nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne; mais comme ce n'est point pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses

[1] C'est-à-dire quoique en habit de veuve.
[2] Dame d'honneur de la reine.
[3] Louis-César de Bourbon, fils de madame de Montespan, né en 1672.
[4] Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, mort le 7 juin 1673.

[1] M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.
[2] Catherine-Françoise de Bretagne, demoiselle de Vertus, sœur de madame de Montbazon.

gens en revenant d'Espagne : c'étoient les gens de l'ambassadeur (*d'Espagne*) qui revenoit de France. C'est un assez ridicule combat; les maîtres s'exposèrent, on tiroit de tous côtés; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de compliments à madame de Villars; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici; on parle fort de la paix, c'est-à-dire selon les desirs de la France; plus que sur la disposition des affaires; cependant on la peut vouloir de telle sorte qu'elle se feroit.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon: si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence : *se me miras, me miran*[1]; rien ne peut être mieux dit, il faut en revenir là. M. et madame de Coulanges, la Sanzei et le *bien Bon* vous souhaitent avec impatience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le coadjuteur qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu La Garde; vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires; il les sait, et les range, et les dit en perfection; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de mademoiselle de Blois et du prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le duc du Maine[1] qui a les Suisses; ce n'est plus M. le comte du Vexin, lequel, en récompense, a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

[1] Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 mars 1670.

545.

A la même.

A Paris, lundi 29 janvier 1674.

Il me semble, ma fille, que vous deviez compter sur votre congé plus fortement que vous n'avez fait : le billet de M. de Pomponne, que je vous ai envoyé, vous en assuroit assez; un homme comme lui ne se seroit pas engagé à le demander, sans être sûr de l'obtenir; vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit; et il eût fallu que vous fussiez dès-lors toute prête à partir; vous me parlez de plusieurs jours, cela me déplaît. Vous aurez reçu bien des lettres par l'ordinaire du congé, et vous aurez bien puisé à la source du bon sens, c'est-à-dire M. l'archevêque, pour être conduite sur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que La Garde vous conseille pour amener peu de gens; si vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris sera comme celui de Madagascar : il faut se rendre léger, et garder le *decorum* pour la province.

Je crois que M. de Grignan est allé à Marseille et à Toulon : il y a un an, comme à cette heure, que nous y étions ensemble : vous songez donc à moi en revoyant Salon et les autres endroits où vous m'avez vue; c'est un de mes maux que les souvenirs que me donnent les lieux; j'en suis frappée au-delà de la raison : je vous cache, et au monde, et à moi-même, la moitié de la tendresse et de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'opéra nouveau; on trouve pourtant que l'autre étoit plus agréable; *Baptiste* croyoit l'avoir surpassé; le plus juste s'abuse : ceux qui aiment la symphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux : je crois que je vous attendrai pour y aller. Les bals de Saint-Germain sont d'une tristesse mortelle : les petits enfants veulent dormir dès dix heures, et le roi n'a cette complaisance que pour marquer le carnaval. Il disoit à son dîner : Quand je ne donne point de plaisir, on se plaint; et quand j'en donne, les dames n'y viennent pas. Il ne dansa la dernière fois qu'avec madame de Crussol, qu'il pria de ne lui point rendre la courante. M. de Crussol[1], qui tient le premier rang pour les bons mots, disoit en regardant sa femme plus rouge que les rubis dont elle étoit parée : Messieurs, elle n'est pas belle, mais elle a bon visage.

Votre retour est présentement une nouvelle de la cour; vous ne sauriez croire les compliments que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée. Je vous embrasse avec une tendresse infinie.

[1] Depuis duc d'Usez.

344.

A la même,

A Paris, vendredi 2 février 1674.

Vous me parlez de l'ordinaire du 15, et pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, et qui vous portoit votre congé; mais puisque vous n'en dites rien, c'est signe que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous pressez point assez de partir : tout le monde m'accable de me demander si vous êtes partie, et quand vous arriverez; je ne puis rien dire de juste; il me semble que vous devez être à Grignan, et que vous en partez demain ou lundi : enfin, ma chère enfant, je ne pense qu'à vous, et je vous suis par-tout. Je vous remercie de l'assurance que vous me donnez de ne vous point exposer en carrosse sur les bords du Rhône. Vous voulez prendre la Loire; vous saurez mieux que nous à Lyon ce qui vous sera le meilleur : arrivez en bonne santé, c'est tout ce que je desire; mon cœur est fortement touché de la joie de vous embrasser. Ira au-devant de vous qui voudra, pour moi je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir; vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, et un cœur qui ne sauroit être surpassé en tendresse pour vous. J'embrasserai le comte et le coadjuteur; je les souhaite tous deux. L'archevêque de Reims m'est venu voir, il demande le coadjuteur à cor et à cri. Vraiment vous êtes obligée à M. de Pomponne de la charmante idée qu'il a conservée de vous, et de l'envie qu'il a de vous voir. Voilà votre petit-frère qui arrive; le cardinal de Retz me fait dire qu'il est arrivé : arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chère enfant, je suis toute à vous; ce n'est point pour finir une lettre, c'est pour dire la plus grande vérité du monde, et celle que je sens le mieux dans mon cœur. Mademoiselle de Mery ne vous écrit point; on commence à négliger ce commerce dans l'espérance de mieux. Mon fils vous embrasse tendrement, et moi, les chers Grignan.



345.

A la même.

A Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui [1] bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche, *cet homme-là, sire, c'étoit moi-même* [2]. Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore; ma lettre seroit longue, si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos; je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. M. de Corbinelli et mademoiselle de Méry sont ici, qui ont dîné avec moi. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari; c'est une musique très-parfaite; M. le prince, M. le duc et madame la duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de La Fayette, M. le duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon qui me l'avoient fait promettre : le premier est dans une

[1] Le 5 février 1627, jour de la naissance de madame de Sévigné.

[2] Vers de Marot, dans son épître au roi *pour avoir été desrobé.*

Ce Monsieur-là, Sire, c'étoit moi-même,
Qui sans mentir fus au matin bien blesme
Quand je me vy sans honnête vesture, etc.

extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement. Voilà une lettre qu'il m'envoie.

On avoit cru que mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole; mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre; cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval ; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande ; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans, et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'apôtre saint Paul.

L'archevêque de Reims [1] revenoit hier fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas ; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai, hier encore, chez Gourville avec madame de Langeron, madame de La Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je m'en vais encore adresser cette lettre à Lyon. J'ai envoyé les deux premières au chamarier; il me semble que vous y devez être, ou jamais. Je reçois dans ce moment votre lettre du 28, elle me ravit. Ne craignez point, ma bonne, que ma joie se refroidisse. Je ne suis occupée que de cette joie sensible de vous voir, et de vous recevoir, et de vous embrasser avec des sentiments et des manières d'aimer, qui sont d'une étoffe au-dessus du commun, et même de ce que l'on estime le plus.

[1] M. Le Tellier, frère de M. de Louvois.

---

346. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 20 mars 1674.

Je vous envoie le cotignac que je vous ai promis, Madame, vous ne le trouverez pas mauvais; il ne vaut pourtant pas ce qu'il me coûte, mais je ne suis pas heureux en bons marchés.

Je ne vous aime pas plus que je ne vous aimois hier matin, Madame, mais la conversation d'hier au soir me fait plus sentir ma tendresse ; elle étoit cachée au fond de mon cœur, et le commerce l'a ranimée ; je vois bien par-là que les longues absences nuisent à la chaleur de l'amitié, aussi bien qu'à celle de l'amour. Je voudrois bien savoir des nouvelles de madame de Grignan, car je l'aime bien aussi et il entre dans cette amitié autant d'inclination que de reconnoissance.

347.

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 22 mai 1674.

Comme j'ai l'honneur de connoître madame votre femme, et le soin qu'elle a des compliments dont on a la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, et que vous me ferez un très-grand plaisir si vous

voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs; votre société est aimable; et, hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Ma fille est toujours languissante. Le héros que j'attends ne reviendra pas si tôt; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon [1] que sur le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, et comme sa jolie femme y est accourue avec madame de Villars; on croyoit qu'il étoit mort; on mande le 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez pas épouser sa veuve, je suis persuadée que vous voulez bien qu'il vive. Voilà une fable [2] des plus jolies; ne connoissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard ? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte, on ne peut guère vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille compliments.

---

348. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Livry, ce 1er juin 1674.

Il faut, ma bonne, que je sois persuadée de votre fonds pour moi, puisque je vis encore; c'est une chose bien étrange que la tendresse que j'ai pour vous; je ne sais si contre mon dessein j'en témoigne beaucoup, mais je sais bien que j'en cache encore davantage. Je ne veux point vous dire l'émotion et la joie que m'a données votre laquais et votre lettre. J'ai eu même le plaisir de ne point croire que vous fussiez malade; j'ai été assez heureuse pour croire ce que c'étoit. Il y a long-temps que je l'ai dit, quand vous voulez, vous êtes adorable; rien ne manque à ce que vous faites. j'écris dans le milieu du jardin comme vous l'avez imaginé, et les rossignols et les petits oiseaux ont reçu avec un grand plaisir, mais sans beaucoup de respect, ce que je leur ai dit de votre part; ils sont situés d'une manière qui leur ôte toute sorte d'humilité. Je fus hier deux heures toute seule avec les hamadryades; je leur parlai de vous, elles me contentèrent beaucoup par leur réponse. Je ne sais si ce pays tout entier est bien content de moi, car enfin, après avoir joui de toutes ses beautés, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste.
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Cela est si vrai que je repars après dîner avec joie. La bienséance n'a nulle part à tout ce que je fais; c'est ce qui est cause que les excès de liberté que vous me donnez me blessent le cœur. Il y a deux ressources dans le mien que vous ne sauriez comprendre. Je vous loue d'avoir gagné vingt pistoles; cette perte a paru légère étant suivie d'un grand honneur et d'une bonne collation. J'ai fait vos compliments à nos oncles et cousines; ils vous adorent et sont ravis de la relation. Cela leur convient; et point du tout en un lieu où je vais dîner, c'est pourquoi je vous la renvoie. J'avois laissé à mon portier une lettre pour Brancas; je vois bien qu'on l'a oubliée. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant, vous savez que je suis à vous.

---

349. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 16 août 1674.

J'ai appris que vous aviez été fort malade, ma chère cousine, cela m'a mis en peine pour l'avenir, et m'a obligé de consulter votre mal à un habile médecin de ce pays-ci. Il m'a dit que les femmes d'un bon tempérament comme vous........., et qui s'étoient un peu contraintes, étoient sujettes à des vapeurs. Cela m'a remis de l'appréhension que j'avois d'un plus grand mal.......... Vous devriez suivre mon conseil, ma chère cousine, et d'autant plus qu'il ne vous sauroit paroître intéressé......... Raillerie à part, ma chère cousine, ayez soin de

[1] Le roi assiegeoit alors en personne a ville de Besançon. Cette ville se rendit au roi le 15 mai 1674, et la citadelle capitula six jours après.

[2] C'est la fable de La Fontaine, qui a pour titre : *La Cour du lion*, livre VII, fable VII.

vous : faites-vous tirer du sang plus souvent que vous ne faites; de quelque manière que ce soit, il n'importe, pourvu que vous viviez. Vous savez bien que j'ai dit que *vous étiez de ces gens qui ne devroient jamais mourir, comme il y en a qui ne devroient jamais naître.* Faites votre devoir là-dessus; vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à madame de Grignan et à moi. Mais, à propos d'elle, trouvez bon que je lui dise deux mots.

A madame DE GRIGNAN.

Comment vous portez-vous de votre grossesse, Madame, et du mal de madame votre mère? Voilà bien des incommodités à-la-fois. J'ai ouï dire que vous étiez déjà délivrée de l'une; pour l'autre, j'espère que vous en sortirez bientôt heureusement. Voilà ce que c'est d'avoir des maris et des mères; si on n'avoit pas tout cela on ne seroit pas exposé à tant de déplaisirs; mais d'un autre côté on n'auroit pas toutes les douceurs que l'on a. C'est là la vie, du bien, du mal; celui-ci fait trouver l'autre meilleur. J'aurai plus de plaisir de vous revoir après quatre ou cinq mois d'absence, que si je ne vous avois pas quittée.

350.**

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 5 septembre 1674.

Votre médecin, qui dit que mon mal sont des vapeurs, et vous qui me proposez le moyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui m'avez conseillé de me mettre dans les remèdes spécifiques; mais la raison de n'avoir point eu de précaution pour prévenir ces vapeurs m'empêchera d'en guérir. Le désintéressement dont vous voulez que je vous loue dans le conseil que vous me donnez n'est pas si estimable qu'il l'auroit été du temps de notre belle jeunesse : peut-être qu'en ce temps-là vous auriez eu plus de mérite. Quoi qu'il en soit, je me porte bien, et si je meurs de cette maladie, ce sera d'une belle épée, et je vous laisserai le soin de mon épitaphe. Que dites-vous de nos victoires? Je n'entends jamais parler de guerre que je ne pense à vous. Votre charge vacante m'a frappé le cœur. Vous savez par qui elle est remplie. Le marquis de Renel n'étoit-il pas de vos amis et de vos alliés? Quand je vous vois chez vous dans le temps où nous sommes, j'admire le bonheur du roi de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles. Nous avons tant perdu à cette victoire, que, sans le *Te Deum* et quelques drapeaux portés à Notre-Dame, nous croirions avoir perdu le combat.

Mon fils a été blessé légèrement à la tête; c'est un miracle qu'il en soit revenu, aussi bien que les quatre escadrons de la maison du roi, qui étoient postés huit heures durant à la portée du feu des ennemis, sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avoit des gens tués. J'ai ouï dire que c'est une souffrance terrible que d'être ainsi exposé. Vos lettres au roi me charment toujours.

De madame DE GRIGNAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour me plaindre du mal de ma mère. Je suis très contente que vous connoissiez combien mon cœur est pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me semble que c'est mon meilleur endroit, et je suis bien aise que vous, dont je veux avoir l'estime, ne l'ignoriez pas. Si j'avois quelque autre bonne qualité essentielle, je vous ferois mon portrait; mais ne voyez que celle-là et le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut se séparer d'une très-grande indignation contre la fortune pour les injustices qu'elle vous fait.

351.**

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 septembre 1674.

Comme je ne trouve aucune conversation qui me plaise tant que la vôtre, Madame, je ne trouve aussi point de lettres si agréables que celles que vous m'écrivez. Il faut dire la vérité, c'auroit été grand dommage si vous fussiez morte : tous vos amis y auroient fait une perte infinie; pour la mienne, elle auroit été telle, que, quelque intérêt que je prenne en votre vertu, j'aimerois mieux qu'il lui en coûtât quelque chose, et que vous vé-

cussiez toujours; car enfin ce n'est pas seulement comme vertueuse que je vous aime; c'est encore comme la plus aimable femme du monde.

Nos victoires sont fort chères, mais elles en sont plus honorables. Le roi est bien heureux, dites-vous, de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles; j'en demeure d'accord; mais ce n'est pas une bonne fortune nouvelle pour lui, car il s'est autrefois passé de M. le prince et de M. de Turenne, et les a même bien battus, eux qui présentement avec ses armes battent tout le reste du monde. Après cela nous pouvons bien nous faire justice, et ne pas trouver étrange qu'on puisse faire la guerre sans nous. Dans d'autres états que celui-ci nous brillerions, et il faudroit que l'on comptât avec nous quand on auroit de grandes affaires sur les bras; mais en France il y a tant de gens de mérite, et beaucoup plus qui ont apparence d'en avoir, que ceux qui en ont un véritable ne sont distingués bien souvent que par la fortune; quand elle leur manque, on les laisse chez eux, pendant qu'on gagne fort bien des batailles sans eux avec toutes sortes de gens mêlés. Ma charge est remplie par un galant homme; il a de la naissance et du mérite, et celui auquel il succède n'avoit que du courage et de la faveur. Je viens de lui écrire comme à mon ami et à mon allié.

Aussitôt après la nouvelle du combat de Senef, j'écrivis au roi, et je lui offris mes services. Toutes mes honnêtetés et ma bonne conduite sont des œuvres mortes maintenant que la grace me manque; mais peut-être que tout cela me sera compté, et me tournera à profit, si je reviens jamais à la cour. Il faut espérer et cependant se réjouir. Monsieur votre fils a été bien heureux d'en être quitte pour une légère blessure à la tête. Ce que le peuple appelle *mener les gens à la boucherie*, c'est les poster où étoient les quatre escadrons de la maison du roi, et qui a passé par là a essuyé les plus grands périls de la guerre : quand on affronte de la cavalerie ou de l'infanterie, l'action anime; mais ici c'est de sang-froid qu'on est passé par les armes.

A madame DE GRIGNAN.

Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre lettre, et ce n'a été que votre bon sens et le mien qui m'ont fait deviner le reste. C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudroit pas tenir : de l'heure qu'il est, tout est effacé; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espère que ces bontés auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier. Si cela étoit égal, vous seriez la plus légère amie du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, Madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles!

552.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 15 octobre 1674.

Il me semble que je n'écris pas bien; et si c'étoit une chose nécessaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes lettres, je vous prierois de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à dîner à mon cousin votre fils et à la petite chanoinesse de Rabutin, sa sœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, et leur jeune mérite me réjouit. Je voudrois que le garçon eût une bonne éducation. C'est trop présumer que d'espérer tout du bon naturel. Il y avoit deux Rabutin dans le régiment d'Anjou que Saint-Géran commande; il m'en a dit des biens infinis; l'un des deux fut tué à la dernière bataille que M. de Turenne a gagnée près de Strasbourg, l'autre y fut blessé; la valeur de ces deux frères est distinguée. Je trouve plaisant que cette vertu ne soit donnée qu'aux mâles de notre maison, et que, nous autres femmes, nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé, ni séparé si nettement; car vous ne nous avez laissé aucune sorte de hardiesse. Il y a des maisons où les vertus et les vices sont un peu plus mêlés. Mais revenons à la bataille.

M. de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pièces de canon, beaucoup d'armes et d'équipages, et demeuré maître du champ de bataille. Ces victoires continuelles font grand plaisir au roi. J'ai trouvé la lettre que vous lui écrivez fort bonne, je voudrois qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus sensible déplaisir qu'en vous abandonnant. Elle a fait en-

core plus de tort à M. de Rohan. Son affaire va mal. Il faut regarder le malheur de ceux qui sont plus mal que nous, pour souffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en est l'histoire de nos Rabutin. Le cardinal de Retz est ici. Il a les généalogies dans la tête. Je serois ravie qu'il connût la nôtre avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amusement pour Commercy; mais il ne parle point d'y aller. Je crois que vous le trouverez plutôt ici, c'est notre intérêt qu'il y passe l'hiver, c'est l'homme de la plus charmante société qu'on puisse voir.

Ma fille est fort contente de ce que vous lui écrivez, il n'y a rien de plus galant, elle vous promet de vous écrire, au premier jour, de la bonne encre. Mon fils vous rend mille graces de votre souvenir. Il est vrai que d'être au poste où étoient les gendarmes, au combat de Senef, c'est précisément être passé par les armes. Quel bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher cousin.

---

353. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 janvier 1675.

Il y a, ce me semble, assez long-temps que je vous laisse en repos, Madame; c'est que j'ai eu beaucoup d'affaires depuis mon retour de Paris; cela ne m'en eût pourtant pas empêché, si je n'avois craint sottement que, si je vous écrivois, vous ne crussiez que j'avois affaire de vous. Il faut dire le vrai, on est quelquefois bien ridicule, mais, pour vous montrer mon retour au bon sens, Madame, je vous supplie de me mander la réponse qu'a eue M. le cardinal de Retz sur ce qui me regarde; je n'oserois presque vous dire mon indifférence sur mon retour. Vous autres gens de la cour ne faites guère de différence entre un fou et un philosophe; vous appellerez ma tranquillité comme il vous plaira, mais je l'aime mille fois mieux que de l'inquiétude qui ne sert de rien. Ce qui me consolera d'ailleurs du méchant succès de cette négociation, ce sera la marque d'amitié que j'aurai reçue de Son Éminence, c'est sur cela que je ne serois pas indifférent, et sur votre tendresse, Madame: il me faut l'une et l'autre pour que je ne sois pas tout-à-fait malheureux.

A madame DE GRIGNAN.

Il faut que je sache, non pas de quel bois vous vous chauffez, madame, mais de quelle encre vous écrivez. Si vous n'en pouvez trouver d'autre que celle dont vous vous servîtes l'année passée, souvenez-vous de m'écrire sur du papier noir, car enfin, je veux lire ce que vous m'écrivez. Je n'y trouve qu'un inconvénient, c'est que le commis de la poste, qui n'aura pas assurément de même encre que vous, jettera votre lettre au feu, n'y pouvant mettre de port. Badinerie à part, madame, je serai fort aise de savoir de vos nouvelles par vous-même, et sur-tout d'apprendre que vous ne retournerez pas de trois ans en Provence; car, sans m'informer de ce que vous aimez le mieux, je souhaite de vous retrouver à Paris, et je prends un terme un peu long pour n'y pas manquer.

---

354. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 24 janvier 1675.

Et quand j'aurois cru que vous m'auriez écrit parceque vous auriez voulu me dire quelque chose pour vos intérêts, y trouveriez-vous un grand mal? Ne nous sommes-nous pas assez écrit pour rien, ne pourrions-nous pas bien nous écrire pour quelque chose? Il me semble qu'il y a long-temps que nous n'en sommes plus là.

Je songe fort souvent à vous, et je ne trouve jamais la maréchale d'Humières, que nous ne fassions, pour le moins, chacune un soupir à votre intention. Elle est toute pleine de bonne volonté, aussi bien que moi; et tous nos desirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence; car j'y crois, mon cousin; c'est ma philosophie. Vous, de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin: nous visons tous deux à la tranquillité, vous, par vos raisonnements, et moi par ma soumission. La force de votre esprit et la docilité du mien nous conduisent également au mépris de tout ce qui se passe ici-bas. Tout de bon,

c'est peu de chose, nous avons peu de part à nos destinées : tout est entre les mains de Dieu. Dans de si solides pensées, jugez si je suis incapable de comprendre votre tranquillité.

Vous me faites grand plaisir d'excepter de votre indifférence les bonnes graces de notre cardinal; elles me paroissent d'un grand prix. Ce qui fait que je ne vous ai point rendu sa réponse, c'est qu'il n'a point vu M. le prince depuis que vous êtes parti d'ici; il est à Chantilly, où il a pensé mourir. Il n'a point voulu recevoir la visite de Son Éminence qu'il ne fût en état de jouir de sa bonne compagnie. Il ira dans peu de jours, il parlera comme vous pouvez souhaiter, et je vous manderai tous les tons de cette conversation.

Que dites-vous de nos heureux succès, et de la belle action qu'a faite M. de Turenne en faisant repasser le Rhin aux ennemis? Cette fin de campagne nous met dans un grand repos, et donne à la cour une belle disposition pour les plaisirs. Il y a un opéra tout neuf qui est fort beau. Avec votre permission, mon cousin, je veux dire deux mots à ma nièce de Bussy.

A mademoiselle DE BUSSY, *depuis marquise* DE COLIGNY.

Je prends toujours un très grand intérêt à tout ce qui vous touche; cette raison me fait sentir le bonheur que vous avez eu de n'avoir point épousé un certain homme dont le mérite est aussi petit que le nom en est grand; il faut avoir mieux ou rien. Adieu, ma nièce.

Je reviens à vous, mon cousin, pour vous dire que je laisse la plume à madame de Grignan, je dis la plume, car, pour l'encre, vous savez qu'elle en a de toute particulière.

De madame DE GRINAN.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'est ce qui m'a fait résoudre à me servir de l'encre la plus noire de Paris. Il n'est festin que d'avaricieux, voyez comment celle de ma mère est effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que les pâtés qui sont presque indubitables avec une encre de cette épaisseur; mais enfin il faut vous servir à votre mode. En vérité, Monsieur, vous feriez bien mieux d'épargner notre encre et notre papier, et de nous venir voir, puisque vous me faites le plaisir de m'assurer que mon séjour à Paris ne vous est pas indifférent. Venez donc profiter d'un bien qui vous sera enlevé à la première hirondelle. Si je vous écrivois ailleurs que dans une lettre de ma mère, je vous dirois que c'est même beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence; mais elle trouveroit mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler ma conduite. Elle en est présentement la maîtresse; et j'ai le chagrin de n'éprouver son autorité qu'en des choses où ma complaisance et mon obéissance seront soupçonnées d'être d'intelligence avec elle. Je ne sais pas pourquoi je m'embarque à tout ce discours. Il ne me paroît pas que j'aie besoin d'apologie auprès de vous : c'est donc seulement par le seul plaisir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, et qui répond plus juste que tout ce qui est ici. Je vous demande une petite amitié à mademoiselle de Bussy.

Suite de la lettre de madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qui s'appelle écrire de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fussiez ici! nous causerions de mille choses, mais sur-tout des sentiments dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils soient, parcequ'ils ne sont pas vraisemblables. Corbinelli est ici; il croit que vous ne songez plus à lui; cependant il vous honore et il vous aime extrêmement. Votre souvenir fait les délices de nos conversations, et des regrets ensuite de vous avoir perdu. Adieu, mon cousin.

---

355. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 20 mars 1675.

J'étois tout prêt à vous faire une *rabutinade*, ma chère cousine, sur ce que je ne recevois pas au 19 mars la réponse que vous deviez à ma lettre du mois de janvier. Je la viens de recevoir, cette réponse, par la diligence, avec une caisse que ma fille de Sainte-Marie envoyoit à sa sœur; la caisse a été jusqu'en Provence, au moins a-t-elle pu y aller, et il a fallu plaider pour la ravoir. Encore si la *Sainte-Marie*

m'avoit mandé que votre lettre y étoit, elle m'auroit épargné le chagrin que j'ai eu contre vous, mais je crois, Dieu me veuille pardonner, que votre nièce nous vouloit brouiller ensemble. Si vous saviez la colère où j'étois contre le maître de la diligence, vous jugeriez bien que j'avois quelque pressentiment qu'il y avoit dans cette cassette quelque chose qui m'étoit plus cher que les manches et que le ruban de ma fille. J'eus deux grands plaisirs à-la-fois; l'un de trouver que je n'avois pas sujet de me plaindre de vous, et l'autre de lire deux lettres de deux de mes meilleures amies, qui, dans leurs manières différentes, écrivent mieux à mon gré que femmes de France. Je m'étonne, en songeant à cela, que je n'aie pas pris plus de soin de m'en attirer; et c'est à quoi je ne prétends plus manquer à l'avenir. Il y a cinq ou six jours que madame de Bussy m'envoya un billet que vous lui écriviez par lequel vous lui mandiez que M. le prince étoit encore un peu vif sur mon sujet; il faut avoir patience et espérer qu'on mourra; et c'est aussi le remède que j'attends, et j'ai de la vie et de la santé autant que de la mauvaise fortune. Les héros penseront de moi ce qu'il leur plaira, Madame, j'aime mieux vivre en Bourgogne que dans l'histoire seulement: et peut-être que si je m'en souciois beaucoup, j'aurois contentement sur l'honneur de ma mémoire, et que la postérité parleroit de moi plus honorablement que de tel prince ou de tel maréchal de France que nous connoissons. Encore une fois, Madame, je vous assure que je ne songe qu'à vivre, et je crois comme Voiture, que:

.... C'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

J'écris au cardinal de Retz avec autant de reconnoissance que s'il avoit fait ce que nous souhaitons. Au reste, ma chère cousine, ne soupirez point pour mes malheurs avec notre petite maréchale, ce seroit tout ce que vous devriez faire si j'étois mort. Je ne réponds point à vos nouvelles du mois de janvier, il vaudroit autant vous parler de la bataille de Jarnac; je vous dirai seulement que j'aime autant M. de Turenne que je l'ai autrefois haï, car, pour dire la vérité, mon cœur ne peut plus tenir contre tant de mérite. Je quitte la plume à mademoiselle de Bussy:

De mademoiselle DE BUSSY.

Je suis persuadée de la part que vous prenez en ma fortune, ma chère tante, et sur cela je vous aime de tout mon cœur.

En me parlant de ce certain homme que j'ai failli épouser, vous avez oublié d'ajouter à la petitesse du mérite celle du bien et de la personne; je ne sais pas si je trouverai mieux, mais je sais bien que je ne saurois plus mal trouver. Adieu, ma chère tante.

Du comte DE BUSSY *à madame* DE GRIGNAN.

Je serois bien difficile, Madame, si je n'étois content de votre encre, et même de votre cœur. Il est vrai que l'encre de madame votre mère ne fait que blanchir auprès de la vôtre, et vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même sauvée des pâtés: mais de quels écueils ne vous sauvez-vous pas? La beauté, l'esprit, la jeunesse, et les occasions ne vous sauroient faire faire le moindre *pâté* dans votre conduite. Au reste, Madame, si j'avois la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrois; mais je vous assure que j'en sortirois quelquefois, quand ce ne seroit que pour recevoir de vos lettres. D'aller à Paris sans permission et sans affaire de conséquence, cela ne seroit pas trop sage, et l'amitié, quelque tendre qu'elle soit, ne sauroit passer pour affaire de conséquence. Je crois que vous aimeriez mieux aller et demeurer en Provence que de faire la moindre chose contre votre devoir; mais je crois que vous souhaiteriez extrêmement que votre devoir s'accordât à demeurer à Paris; et quand je ne devrois pas avoir le plaisir de vous y voir, je ne laisserois pas de souhaiter autant que vous que vous y fussiez toujours.

A madame DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que madame de Bussy m'eut mandé que notre ami Corbinelli étoit à Paris, je lui écrivis, et je voudrois bien, si madame de Grignan va en Provence, que vous et lui prissiez, en la conduisant, votre chemin par la Bourgogne; j'irois au-devant de vous jusqu'à Bussy avec la petite Toulongeon et votre nièce de Bussy; de là je vous amènerois à Chaseu, et puis à Montjeu, où j'ai des

raisons de vous faire meilleure chère qu'en pas un autre endroit.

---

556. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 3 avril 1675.

Quand mes lettres vont comme des tortues par la tranquille voie du messager, et que vous les trouvez dans une cassette de hardes qui sont d'ordinaire deux ou trois mois en chemin, je ne m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colère contre moi : je serois même fort fâchée que vous n'eussiez pas envie de me gronder; mais enfin vous voyez que je n'ai point de tort; et si ma nièce de Saint-Marie a compté sur le plaisir de nous mettre mal ensemble, elle est bien attrapée, car je crois que nous avons été brouillés ce que nous le serons de notre vie. Vous avez donc su par mon billet la réponse du prince sur votre sujet; si pourtant le grand prince, par-dessus tous les autres, approuvoit votre retour, vous pourriez graisser vos bottes; mais le bon et généreux ami que vous avez, le paladin par *éminence*, le vengeur des torts, l'honneur de la chevalerie, me dit l'autre jour la triste réponse que le roi lui avoit faite, et qu'il avoit des raisons invincibles pour ne pas vous accorder votre retour. Ce mot d'*invincible* nous glace le cœur, nous ne savons sur qui le faire tomber, nous en trouvâmes trois qui peuvent fort bien donner sujet à cette expression; nous causâmes près d'une heure ensemble dans une croisée de la chambre de la reine; l'amitié que nous vous portons nous rassembla en un moment, et nous fûmes contents chacun de notre côté des sentiments que nous avions pour vous.

La maréchale d'Humières est encore de notre bande; elle parle pour votre retour quand il est à propos, et parle si bien et avec tant de hardiesse et de raison, qu'elle mériteroit de persuader les gens en votre faveur; mais l'heure n'est pas venue. Celle du départ de tout le monde approche. On avoit parlé de la paix, et vous savez même le changement des plénipotentiaires; mais en attendant, on va toujours à la guerre, et les gouverneurs et lieutenants-généraux des provinces, à leurs charges. Toutes ces séparations me touchent sensiblement. Je pense aussi que madame de Grignan ne nous quittera pas sans quelque émotion : elle m'a priée de vous faire mille amitiés pour elle. Vous avez raison d'être content de son cœur; elle ne perd pas une occasion de me faire voir l'estime qu'elle a pour vous; et moi je veux parler de celle que j'ai pour ma nièce de Bussy. Elle pense comme vous, et ce qu'elle m'a écrit me fait souvenir de vos manières.

A mademoiselle DE BUSSY, *depuis marquise* DE COLIGNY.

Je vous souhaite, ma très-chère, un très-bon et très-agréable époux. S'il est assorti à votre mérite, il ne lui manquera rien.

Au comte DE BUSSY.

Comme j'écris ceci, je reçois une lettre par laquelle on me mande que ce mari est trouvé. Je trouve plaisant que cette nouvelle soit arrivée justement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher cousin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il est comme on le pourroit souhaiter, si on le faisoit faire exprès. Je vous demande un petit mot de la personne, du bien, de l'établissement, et de ce que vous donnez présentement à la future.

A mademoiselle DE BUSSY.

Ma chère nièce, je prends un extrême intérêt à votre destinée. Ma fille vous fait des compliments par avance, et vous embrasse de tout son cœur.

Adieu, l'aimable père et l'aimable fille, je suis tout à vous.

---

557. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 7 avril 1675.

Je ne vous avois pas mandé la désagréable réponse du roi, que notre paladin (*le duc de Saint-Aignan*) m'avoit rendue il y a assez long-temps, parce qu'il m'avoit prié de n'en parler à qui que ce fût. Vous savez comme il est circonspect sur les

choses qui regardent le maître; mais puisqu'il vous a dit ce secret, il m'a fait plaisir, et j'aime mieux en parler avec vous qu'avec toute autre personne. Il me paroît que vous étendez trop vos soupçons sur le mot d'*invincible*, je crois qu'il ne peut tomber que sur une seule personne, et que vous en conviendrez, quand vous ferez réflexion qu'un grand roi ne peut pas avouer que rien lui paroisse invincible que l'amour. Vous m'entendez bien, Madame; de vous dire ce qui m'a mis l'amour sur les bras, je l'ignore, car je ne l'ai jamais mérité; au contraire, je n'en serois pas si surpris si j'avois autant fait contre ce côté-là que contre les deux autres endroits que vous soupçonnez. Ce sont, à mon avis, des gens qui ne m'aiment pas, et que vous connoissez fort, qui m'ont rendu l'amour contraire. Il faut avoir patience; si l'impatience me pouvoit servir de quelque chose, je n'en manquerois pas.

Je serai bien fâché quand madame de Grignan vous quittera, parce que vous le serez fort toutes deux. Cependant il ne faut pas qu'elle se laisse trop aller à son chagrin, outre que sa santé et sa beauté en pourroient pâtir, elle passeroit désagréablement sa vie. En quelque lieu qu'elle et moi soyons, je l'aimerai et l'estimerai toujours extrêmement.

De mademoiselle DE BUSSY.

L'époux qu'on me destine, ma chère tante, me paroît bon et raisonnable; il n'est pas beau, mais il est de belle taille; je ferai ce que je pourrai pour vous le faire voir bientôt, afin que vous en jugiez vous-même; mon père vous va dire le reste.

Du comte DE BUSSY.

L'époux donc est presque aussi grand que moi; il a plus de trente ans, l'air bon, le visage long, le nez aquilin et le plus grand du monde, le teint un peu plombé, assez de la couleur de celui de Saucourt, chose considérable en un futur; il a dix mille livres de rente sur la frontière du Comté et de la Bresse, dans les terres de Cressia, de Coligny, d'Andelot, de Valfin et de Loysia, desquelles il jouit présentement par la succession de Joachim de Coligny, frère de sa mère. Le comte de Dalet, son père, remarié, comme vous savez, avec mademoiselle d'Estaing, jouit de la terre de Dalet et de celle de Malintras, et après sa mort, elles viennent au futur par une donation que son père et sa mère firent, dans leur contrat de mariage, de ces deux terres à leur fils aîné: elles valent encore dix mille livres de rente, et plus; une de ses tantes vient de lui faire donation d'une terre de trois mille livres de rente après sa mort. Son intention est de prendre emploi aussitôt qu'il sera marié, et je ne l'en dissuaderai pas. Sa maison de Cressia, qui sera sa demeure, est à deux journées de Chaseu et à trois de Bussy. J'ai donné à ma fille le bien de sa mère dès à présent, et je ne la fais pas renoncer à ses droits paternels.

De mademoiselle DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante, et à madame de Grignan, de la part que vous me témoignez prendre à mon établissement; vous ne sauriez toutes deux vous intéresser aux affaires de personne qui vous aime et qui vous honore plus que je fais.

---

358. ***

Du même à la même.

A Chaseu, ce 30 avril 1675.

Ce n'est pas seulement pour vous témoigner la part que je prends à l'affliction que vous avez de la mort du pauvre Chesières que je vous écris, Madame, c'est encore pour m'en plaindre avec vous; je l'ai toujours fort aimé, mais le dernier voyage que j'ai fait à Paris, où je passai une journée avec lui, rafraîchit mon amitié, et me fait aujourd'hui plus sentir ma perte.

Au reste, Madame, mes amis me mandent que je n'ai plus d'obstacles pour mon retour à la cour que M. le prince, et que la voie infaillible pour le lever est celle de M. le duc; il me proposent pour cela d'en écrire à M. de Langeron ou à M. de Briord; mais je crois que vous pourriez traiter cette affaire avec lui plus habilement que personne, et avec un meilleur prétexte, étant ce que nous sommes. Je vous supplie donc, Madame, de prendre votre temps à la première visite qu'il vous

rendra pour lui en parler; je vous fais ma plénipotentiaire, je ne saurois mettre mes intérêts en meilleures mains.

Mandez-moi des nouvelles du départ de madame de Grignan; je voudrois qu'il fût bien reculé, quand je devrois lui déplaire pour ce souhait; car je sais bien que je me raccommoderois avec elle; mais vous ne m'avez pas fait réponse si vous passeriez en ce pays-ci en la conduisant. Donnez-m'en avis de bonne heure, je vous supplie; je vous veux voir toutes deux.

---

359. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 10 mai 1675.

Je pense que je suis folle de ne vous avoir point encore écrit sur le mariage de ma nièce : mais je suis, en vérité, comme folle, et c'est la seule bonne raison que j'aie à vous donner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'armée, ma fille dans peu d'autres en Provence : il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver ce que j'ai de bon sens. Ayez donc pitié de moi, et croyez qu'au travers de toutes mes tribulations je sens toutes les injustices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Coligny : c'est un établissement pour ma nièce, qui me paroît solide, et pour la peinture du cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mes compliments à tous deux, et quasi à tous trois; car je m'imagine qu'à présent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Je ne vous parle pas de tout ce qui s'est passé ici depuis un mois, il y auroit beaucoup de choses à dire, et je n'en trouve pas une à écrire.

Nous avons perdu le pauvre Chésières en dix jours de maladie; j'en ai été fâchée et pour lui et pour moi, car j'ai trouvé mauvais qu'une grande santé pût être attaquée et détruite en si peu de temps, sans avoir fait aucun excès, au moins qui nous ait paru. Adieu, mon cher cousin; adieu ma chère nièce.

De M. DE CORBINELLI.

J'espère que je me trouverai le jour des noces avec vous; je me fie à mon ami le hasard; en tous cas, ce sera bientôt après. En attendant, je vous dirai qu'il n'y a pas un de vos serviteurs qui en soit plus content que moi. Vous savez que je suis sincère.

A mademoiselle DE BUSSY.

Je vous dis la même chose, Mademoiselle; je souhaite que vous soyez bientôt madame, et je ne doute pas que vous ne mêliez alors l'air de gravité, que cette qualité donne, à celui des Rabutin, qui sait se faire aimer et respecter également; madame de Grignan m'arrache la plume.

De madame DE GRIGNAN.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, je vous l'annonce sans prendre la précaution de vous envoyer votre confesseur. C'est donc ici un adieu, M. le comte, mais un adieu n'est pas rude quand on n'est pas ensemble, et qu'ainsi l'on ne se quitte point; c'est seulement avertir ses amis que l'on change de lieu. Si vous avez besoin de mes services et de l'huile de Provence, je vous en ferai votre provision. Mais ce n'est pas tout ce que je veux vous dire, c'est un compliment que je veux vous faire sur le mariage de mademoiselle votre fille. Je ne sais pas trop comment il s'en faut démêler, et je ne puis que répéter quelqu'un de ceux qu'on vous aura faits, et dont vous vous êtes déjà moqué. Ce sera donc pour une autre fois; et si Dieu vous fait la grace d'être grand'père au bout de l'an, je serai la première à vous dire mille gentillesses, et à elle aussi. En attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

---

360. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, le 14 mai 1675.

Ce n'est pas l'esprit que vous avez perdu, Madame, c'est la mémoire; car vous m'avez déjà écrit sur le mariage de ma fille, mais je suis fort aise que vous l'ayez oublié; cela m'a encore attiré

une de vos lettres. Je ne doute pas que vous ne souffriez étrangement, étant sur le point de vous séparer des personnes que vous aimez le plus, et que vous devez le plus aimer. On vivroit bien plus heureusement si l'on pouvoit faire ce que dit l'opéra :

« N'aimons jamais, ou n'aimons guère,
« Il est dangereux d'aimer tant. »

Pour moi j'aime encore mieux le mal que le remède, et je trouve plus doux d'avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer médiocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas; je veux des hauts et bas dans la vie. Vous voyez, Madame, que la fortune m'a servi à souhait. Cependant il me semble qu'elle fait durer trop long-temps le méchant état, et qu'elle sort de son caractère d'inconstance pour me persécuter. J'ai bien fait de mettre les affaires au pis. Si je les avois prises à cœur, je serois mort à présent, et je suis dans une santé à survivre à de plus jeunes et à de plus heureux que moi. Ce n'est pas, comme vous dites, que l'exemple de Chésières ne fasse trembler les plus sains, mais il fait encore plus de peur aux infirmes. A tout hasard, Madame, portons-nous bien, je vous réponds que nous irons loin, fiez-vous-en à ma parole. C'est déjà pour vivre long-temps que de l'espérer fortement. Je ne sais si sur les choses qui se sont passées depuis un mois nous pensons de même vous et moi; mais je ne doute point que l'amour ne soit égal à ce qu'il étoit, et que toute la différence n'aille qu'à plus de mystère, ce qui le fera durer plus long-temps. Voilà tout ce que j'en puis juger d'aussi loin.

De mademoiselle DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante, de toutes les bontés que vous me témoignez.

Du comte DE BUSSY *à M.* DE CORBINELLI.

Je vous trouve entre la mère et la fille, Monsieur, et vous me paroissez là si bien que je ne vous en ôterai pas. Venez-y, courez-y comme aux noces, vous ne sauriez aller en aucun lieu du monde où l'on vous aime, et où l'on vous estime davantage.

De mademoiselle DE BUSSY *à* CORBINELLI.

Je vous assure, Monsieur, que de tous les compliments qu'on m'a faits, aucun ne m'a été plus agréable que le vôtre; au reste, je tâcherai de ne pas perdre cet air des Rabutin qui vous plaît tant; je voudrois bien aller me perfectionner là-dessus auprès de ma tante. Venez voir si je profite bien de l'exemple que j'ai ici, il me paroît assez bon à imiter, j'entends au moins pour l'air.

Du comte DE BUSSY *à madame* DE GRIGNAN.

Avec tout cela, Madame, vous avez beau dire, c'est un malheur pour moi que vous partiez de Paris. Je suis encore plus prêt d'y aller qu'en Provence : ainsi vous n'auriez pas trop mal fait quand vous m'auriez annoncé votre départ un peu plus délicatement. Au reste, Madame, je vous rends mille graces de vos offres. Je me passerois bien de votre huile, et j'aimerois mieux ne manger jamais de salade, que de vous voir aller où vous allez. Je sais bien, Madame, que vous prenez part, comme font tous mes amis, au mariage de ma fille; et vous devez savoir aussi que je vous en remercie comme font tous les pères des nouvelles mariées. Je serai fort trompé si je ne suis grand-père au bout de l'an. La demoiselle n'a point du tout l'air d'une *brehaigne.*

---

361. ***

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

Paris, ce 25 mai 1675.

Vous êtes le maître du pavé présentement, M. le comte, je reçus votre lettre du 30 avril, le propre jour que M. le prince et M. le duc partirent pour Chantilly, et ensuite pour l'armée. Quand ils seroient encore ici, je vous assure qu'il n'y auroit rien à faire pour nous du côté de M. le duc; je sais qu'il a parlé sur votre sujet d'une manière qui ne doit pas donner sitôt la confiance de vouloir tirer de lui une approbation de votre retour. Servez-vous de leur tolérance, vous ne les trouverez pas sur votre route; que vous faut-il de plus? Le Paladin, (*le duc de Saint-Aignan*) vous doit conduire

à l'égard du maître, c'est le principal en toutes manières.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant sur la mort du pauvre Chesières, il me semble que je vous ai déjà écrit là-dessus.

Ma fille ne vous verra point en passant, dont elle est fort fâchée; elle s'en va par des voies qui ne laissent aucune liberté de se détourner; elle vous embrasse de tout son cœur. Mandez-moi des nouvelles de votre mariage, et si vous n'avez pas écrit à madame de Montglas sur la mort de son mari.

Adieu, comte, j'ai la tête à l'envers du déplaisir d'avoir quitté cette pauvre comtesse; il y a des endroits dans la vie qui sont bien amers, et bien rudes à passer.

---

362. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 28 mai 1675.

Quand je ne vais point à Paris, ce n'est ni M. le prince ni M. le duc, à l'hôtel de Condé, qui m'en empêchent; c'est le roi. Ainsi, madame, leur absence ne me donne pas plus de liberté, et j'ai pour les ordres de Sa Majesté autant de respect quand elle est en Flandre, que si elle étoit au Louvre.

Vous me mandez que M. le duc parle de moi encore avec aigreur; il faut donc qu'il soit changé, car Briord m'écrivit, il y a quelque temps, que M. le duc lui avoit commandé de me faire savoir qu'il étoit fâché de l'état où j'étois avec M. son père, et qu'il seroit bien aise qu'il se radoucît pour moi. Quand je veux apaiser M. le prince, c'est afin d'aplanir tous les chemins, et pour n'avoir rien à me reprocher, et non pas que je croie que mon retour ne tienne qu'à lui; vous savez que j'ai d'autres vues, et je vous assure que malgré tous les obstacles je retournerai à la cour. Ce n'est pas qu'au pis aller je m'en souciasse beaucoup, car c'est plus pour faire enrager les gens qui me craignent que je fais des pas de ce côté-là, que pour les avantages que j'en attends. J'irai droit au maître par le Paladin, et par d'autres, car j'ai plusieurs chemins, et quand tout cela me manqueroit, le temps, si je vis, ne me manquera pas.

Nous attendons M. de Coligny à tous moments pour transiger.

J'ai écrit à madame de Montglas sur la mort de son mari.

Je vous plains fort, ma chère cousine, dans la séparation de notre comtesse.

363.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis si long-temps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur: je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris[1], comme vous pouvez vous l'imaginer: M. de Coulanges se conforma à mon état: j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur: il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes: je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi: quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse!

[1] Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau.

votre chambre, votre cabinet, votre portrait! ne plus trouver cette aimable personne! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

364.

A la même.

A Paris, mercredi 29 mai 1675.

Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourrroit effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légères, qu'il n'y a que vous et moi qui soyons capables de les remarquer: croyez que je ne puis conserver d'autres sentiments pour vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale, et d'un goût si naturel qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâché d'apprendre à Livry ce qu'il faut faire pour détourner ces sortes d'idées; toute la difficulté, c'est qu'il ne s'en présente point à moi qui ne soient sur votre sujet, et que je ne sais où en prendre d'autres; ainsi Corbinelli est bien empêché; mais il faut espérer que le temps les rendra moins amères. Un peu de dévotion et d'amour de Dieu mettroient le calme dans mon ame; ce n'est qu'à cela seul que vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon à Livry; son esprit me plaît, et son dévouement pour moi est si grand, que je ne me contraignois sur rien. J'en revins hier, et je descendis encore chez notre cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, sans compter tous les anciens attachements que j'ai pour lui: il a mille affaires: il passe la Pentecôte à Saint-Denis; mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore: on ne parle aujourd'hui que de sa retraite, mais chacun selon son humeur, quoique l'admiration soit la seule manière de l'envisager [1]. Mesdames de Lavardin, de La Troche et de Villars m'accablent de leurs billets et de leurs soins; je ne suis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de La Fayette est à Saint-Maur: madame de Langeron a la tête enflée; on croit qu'elle mourra. La reine et madame de Montespan furent lundi aux carmélites de la rue du Bouloi plus de deux heures en conférence; elles en parurent également contentes; elles étoient venues chacune de leur côté, et s'en retournèrent le soir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier; je vous adressai la lettre à Lyon chez M. le chamarier: je serois bien fâchée que cette lettre fût perdue; il y en avoit une de notre cardinal dans le paquet: voici encore un billet de lui. Votre lettre est très-bonne pour pénétrer le cœur et l'ame. M. de Coulanges sera informé de votre souvenir. Il est vrai qu'il faut profiter de tous les moments dans les adieux; je serois très-fâchée de n'avoir pas été jusqu'à Fontainebleau: l'instant de la séparation fut terrible, mais eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun temps de vous voir; je ne me reproche rien là-dessus; et, pour me raccommoder avec Fontainebleau, j'y veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie; ne soyez point inquiète de ma santé, je la ménage puisque vous l'aimez. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur: il est vrai qu'il y a des pensées et des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis; je vous remercie, ma chère comtesse, de votre aimable distinction.

Le maréchal de Créqui assiége Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg, les uns veulent laisser passer l'empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelle des guerriers. On m'a dit que le chevalier de Grignan avoit la fièvre tierce; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

[1] M. le cardinal de Retz prit le parti de se retirer à Commerci, dans la vue de payer ses dettes avant sa mort; il eut le bonheur d'y réussir.

365.

A la même.

A Paris, vendredi 31 mai 1675.

Je n'ai reçu encore que votre première lettre; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, et je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir; on m'en parle, et on a pitié de moi : n'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légèrement? Passons donc. Je fus hier chez madame de Verneuil, au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le cardinal (*de Retz*). Je trouvai à l'hôtel de Sully mademoiselle de Lannoy [1], mariée au petit-fils du vieux comte de Montrevel; la noce s'est faite là; jamais vous n'avez vu une mariée si drue, elle va droit à son ménage, et dit déjà *mon mari*: il avoit la fièvre, ce mari, et la devoit avoir le lendemain; il ne l'eut point. Fieubet dit : Voilà donc un remède pour la fièvre, mais dites-nous la dose. Mesdames de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles me purent dire. Mes amies ont trop de soin de moi, j'en suis importunée; mais je ne perds aucun des moments dont je puis profiter pour voir notre cher cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le coadjuteur; je l'ai vu et embrassé ce matin, il doit ce soir conférer avec Son Éminence et d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre : il a été caché jusqu'ici.

Madame la duchesse a perdu mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mère est malade, madame de Langeron abymée sous terre, M. le prince et M. le duc à la guerre, elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre; et aux Grignan à vous parler de la maladie du chevalier : s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône : c'est ainsi que devroient être nos esprits; mais le cœur les débauche sans cesse : le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon abbé. Le coadjuteur est aussi content ce soir qu'il étoit embarrassé ce matin : l'abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris [1], que le coadjuteur en sera reçu comme un député très agréable et très cher : le voilà donc ravi : il verra demain M. de Paris, et reprendra le nom de coadjuteur d'Arles, qu'il avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher sous celui de l'abbé d'Aiguebère. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie; c'est une perte par-tout, et sur-tout en Provence. L'abbé croit que la fièvre du chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu. Adieu, ma très chère; voici une compagnie où il ne manque que vous; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

[1] Adrienne-Philippe-Thérèse de Lannoy, qui avoit été fille d'honneur de la reine, épousa Jacques-Marie de La Baume Montrevel en 1675, et non en 1672, comme il est dit par méprise dans l'Histoire des grands officiers de la couronne.

[1] François de Harlay, archevêque de Paris.

366.

A la même.

A Paris, mercredi 5 juin 1675.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle de Sens; et vous savez quelle envie je puis avoir d'apprendre des nouvelles de votre santé et de votre voyage; je suis très persuadée que vous m'avez écrit; je ne me plains que des arrangements ou des dérangements de la poste : selon notre calcul, vous êtes à Grignan, à moins qu'on ne vous ait retenue les fêtes à Lyon. Enfin, ma fille, je vous ai suivie par-tout; et il me semble que le Rhône n'a point manqué au respect qu'il vous doit. J'ai été à Livry avec Corbinelli : j'en suis revenue promptement, pour ne pas perdre un moment de ceux que je puis employer encore à voir notre cardinal. La tendresse

qu'il a pour vous, et la vieille amitié qu'il a pour moi, m'attachent très tendrement à lui : je le vois tous les soirs depuis huit heures jusqu'à dix; il me semble qu'il est bien aise de m'avoir jusqu'à son coucher : nous causons sans cesse de vous ; c'est un sujet qui nous mène bien loin, et qui nous tient uniquement au cœur. Il veut venir ici; mais je ne puis plus souffrir cette maison où vous me manquez. M. le nonce lui manda hier que, par un courrier qu'il avoit reçu de Rome, il venoit d'apprendre sa nomination au cardinalat. Le pape[1] a fait une promotion de ses créatures; c'est ainsi qu'on l'appelle : les couronnes sont remises à cinq ou six années d'ici, et par conséquent M. de Marseille[2]. Le nonce dit à Bonvouloir, qui courut lui faire un compliment, qu'il espéroit bien que présentement le pape ne reprendroit pas le chapeau de M. le cardinal de Retz, et qu'il s'en alloit bien faire ses efforts pour en détourner Sa Sainteté, quand même elle le voudroit, puisqu'il a l'honneur d'être le camarade de M. de Retz. Voici donc encore un cardinal, le cardinal Spada. Le nôtre s'en va mardi; je crains ce jour, et je sens extrêmement cette séparation et cette perte : son courage augmente à mesure que celui de ses amis diminue.

La duchesse de La Vallière[3] fit hier profession. Madame de Villars m'avoit promis de m'y mener, et, par un malentendu, nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y avoit qu'à se présenter, quoique la reine eût dit qu'elle ne vouloit pas que la permission fût étendue; tant y a, Dieu ne le voulut pas : madame de Villars en a été affligée. Elle fit donc cette action, cette belle et courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante : elle étoit d'une beauté qui surprit tout le monde ; mais ce qui vous étonnera, c'est que le sermon de M. de Condom (*Bossuet*) ne fut point aussi divin qu'on l'espéroit. Le coadjuteur y étoit, il vous contera comme son affaire va bien à l'égard de M. de Paris et de M. de Saint-Paul[4]; mais il trouve l'ombre de M. de Toulon et l'esprit de M. de Marseille par-tout.

Madame de Coulanges part lundi avec Corbinelli; cela m'ôte ma compagnie : vous savez comme Corbinelli m'est bon, et de quelle sorte il entre dans mes sentiments. Je suis convaincue de son amitié, je sens son absence; mais, mon enfant, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me plaindre? Je ne m'en plains aussi que par rapport à vous, et comme étant un de ceux avec qui je trouve le plus de consolation; car il ne faut pas croire que ceux à qui je n'ose en parler autant que je voudrois me soient aussi agréables que ceux qui sont dans mes sentiments. Il me semble que vous avez peur que je ne sois ridicule, et que je ne me répande excessivement sur ce sujet : non, non, ne craignez rien; je sais gouverner ce torrent : fiez-vous un peu à moi, et laissez la liberté de vous aimer jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de vous ôter de mon cœur pour s'y mettre : c'est à lui seul que vous céderez cette place. Enfin, je me suis trouvée si uniquement occupée et remplie de vous, que mon cœur n'étant capable de nulle autre pensée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte; et c'est savoir le christianisme. Adieu, ma chère enfant, j'achèverai ma lettre ce soir.

Je reçois votre lettre de Mâcon. Je n'en suis pas encore à pouvoir lire ce qui me vient de vous, sans que la fontaine joue son jeu : tout est si tendre dans mon cœur, que, dès que je touche à la moindre chose, je n'en puis plus. Vous pouvez penser qu'avec cette belle disposition, je rencontre souvent des occasions; mais ne craignez rien pour ma santé, je ne puis jamais oublier cette bouffée de philosophie que vous me vîntes souffler ici la veille de votre départ; j'en profite autant que je puis : mais j'ai une si grande habitude à être foible, que, malgré vos bonnes leçons, je succombe souvent. Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de M. le cardinal n'est pas encore arrivé : il le sera quand vous recevrez cette lettre. Il est vrai que cela seul mériteroit d'ouvrir une source; mais, comme elle est ouverte pour vous, il ne fera qu'y puiser. Ce sera, en effet, un jour très douloureux pour moi; car je suis fort attachée à sa personne, à son mérite, à sa conversation, dont je jouis tant que je puis, et à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Il est vrai que son ame est d'un ordre si supérieur,

[1] Clement X.

[2] Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque de Beauvais, ne fut cardinal qu'en février 1690, de la promotion d'Alexandre VIII.

[3] Elle fit profession aux Carmélites de la rue Saint-Jacques le 4 juin 1675.

[4] Lucas d'Aquin, évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux.

qu'il ne falloit pas attendre de lui une fin toute commune, comme des autres hommes : quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place sa retraite en son temps, et on laisse pleurer ses amis.

Que vous êtes plaisante, mon enfant, avec votre gazette à la main ! quoi ! sitôt, vous en faites vos délices ! je croyois que vous attendriez au moins que vous eussiez passé cette chienne de Durance. Le dialogue du roi et de M. le prince me paroît plaisant : je crois qu'ici même vous l'auriez pris pour bon. Je reçois une lettre du chevalier qui se porte bien; il est à l'armée, et n'a eu que cinq accès de fièvre tierce; c'est une inquiétude de moins : mais sa lettre toute pleine d'amitié est d'un vrai Allemand; car il ne veux point du tout croire ce qu'on dit d'une retraite du cardinal de Retz : il me prie de lui dire la vérité; je m'en vais la lui dire. Je ferai tous vos compliments; je suis fort assurée qu'ils seront très bien reçus; chacun se fait un honneur d'être dans votre souvenir : M. de Coulanges en étoit tout glorieux. Tous nos amis, nos amies, nos commensaux, me parlent de vous quand je les rencontre, et me prient de vous assurer de leur *servitude*. Le coadjuteur vous contera les prospérités de son voyage; mais il ne se vantera pas d'avoir pensé être étouffé chez madame de Louvois par vingt femmes qui se firent un jeu, et qui croyoient chacune être en droit de l'embrasser : cela fit une confusion, une oppression, une suffocation dont la pensée me fait étouffer, tout cela soutenu par les tons les plus hauts, et les paroles les plus répétées et les plus affectives qu'on puisse imaginer : madame de Coulanges conte fort plaisamment cette scène. Je vous souhaite à Grignan la compagnie que vous nommez. Mon fils se porte bien : il vous fait mille amitiés. M. de Grignan voudra bien que je l'embrasse, à présent qu'il n'est pas occupé du tracas du bateau; je le vois bien d'ici arracher *sa touffe ébouriffée*.

M. de Rochefort assiège Huy; la ville est rendue; le château résiste un peu. L'autre jour M. de Bagnols donnoit une fricassée à mesdames d'Heudicourt et de Sanzei et à Coulanges; c'étoit à la Maison rouge: ils entendent dans la chambre voisine cinq ou six voix éclatantes, des cris, des discours éveillés, des propositions folles : M. de Coulanges veut voir qui c'est; il trouve madame Baillet, Madaillan, un autre Pourceaugnac, la belle Angloise et Montalais : en même temps, voilà Montalais à genoux, qui prie humblement Coulanges de ne rien dire; il a si bien fait que tout Paris le sait, et que Montalais se désespère qu'on sache l'usage qu'elle fait de sa précieuse Angloise. Je finis, ma très chère, pour ne pas vous accabler. Hélas ! quel changement de n'avoir plus d'autre plaisir que de recevoir de vos lettres, après avoir eu si long-temps celui de vous voir en corps et en ame ! je ne me reproche pas au moins de ne l'avoir pas senti.

Madame DE COULANGES.

On ne regrette plus que les gens que l'on hait; je le sais depuis que vous êtes partie : on ne suit que les gens que l'on hait; je pars samedi pour marcher sur vos pas, et je ne serai contente de mon voyage que quand j'aurai fait quelque trajet sur le Rhône. J'ai été aujourd'hui à Saint-Cloud; on m'y a parlé de vous, et j'en ai été fort aise, car ma haine pour vous ressemble si fort à de l'amitié, que je m'y méprends toujours. Je suis très humble servante de M. de Grignan.

367.

A la même.

A Paris, vendredi 7 juin 1675.

Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix; mais quand je songe que c'étoit vous-même que j'avois, et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodoit; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenoient les miennes, vous faisoit assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue, et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parceque je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce

plaisir; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien rudement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes me font un soulagement non pareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté; vous jugez bien que vous ayant vue par-tout, il m'est difficile, dans ces commencements, de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révérée; nous étions en solitude aux Tuileries; j'avois dîné chez M. le cardinal, ou je trouvai bien mauvais de ne vous voir pas. J'y causai avec l'abbé de Saint-Mihel, à qui nous donnons, ce me semble, comme en dépôt, la personne de Son Éminence; il me parut un fort honnête homme, un esprit droit et tout plein de raison, qui a de la passion pour lui, qui le gouvernera même sur sa santé, et l'empêchera bien de prendre le feu trop chaud sur la pénitence. Ils partiront mardi; et ce sera encore un jour douloureux pour moi, quoiqu'il ne puisse être comparé à celui de Fontainebleau. Songez, ma fille, qu'il y a déjà quinze jours, et qu'ils vont enfin, de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que vous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien de la joie; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre cardinal; il veut bien que je passe une heure ou deux chez lui les soirs avant qu'il se couche, et que je profite ainsi du peu de temps qui me reste. Corbinelli étoit ici quand j'ai reçu votre lettre; il a pris beaucoup de part au plaisir que vous avez eu de confondre un jésuite : il voudroit bien avoir été le témoin de votre victoire. Madame de La Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez en repos de ma santé, ma chère enfant, je sais que vous n'entendez pas de raillerie là-dessus. Le chevalier de Grignan est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Germain; j'ai envie de vous envoyer la lettre de La Garde; vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la cour. Le roi a fait ses dévotions à la Pentecôte : madame de Montespan les a faites de son côté; sa vie est exemplaire; elle est très occupée de ses ouvriers, et va à Saint-Cloud, où elle joue au hoca.

A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête, quand le coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avoit trouvé M. de Grignan jouant au hoca; quelle fureur! Au nom de Dieu, ne le souffrez point; il faut que ce soit là une de ces choses que vous devez obtenir, si l'on vous aime. J'espère que Pauline se porte bien, puisque vous ne m'en parlez point; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de La Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu : je vous conseille de ne la point chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse [1]; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doive être immuable; toute autre immutabilité est une imperfection; il étoit bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de La Troche et le prieur de Livry étoient ici : il s'est bien diverti à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse; mais quand pourrai-je vous embrasser de plus près? La vie est si courte; ah! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter : c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

568.

A la même.

A Paris, mercredi 12 juin 1675.

Je fus hier assez heureuse pour aller me promener avec Son Éminence tête à tête au bois de Vincennes : il trouva que l'air me seroit bon; il n'étoit pas trop accablé d'affaires : nous fûmes quatre heures ensemble; je crois en avoir bien profité; du moins les chapitres que nous traitâmes n'étoient pas in-

[1] On voit en Provence plusieurs sortes d'arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles, lesquelles demeurent vertes toute l'année; tels sont l'olivier, l'oranger, les chênes-verts, les lauriers, etc.

dignes de lui. C'est ma véritable consolation que je perds en le perdant ; et c'est moi que je pleure, et vous aussi, quand je considère toute la tendresse qu'il a pour nous. Son départ achève de m'accabler.

Madame de Coulanges partit lundi fort triste, mais fort satisfaite d'avoir Corbinelli. Savez-vous l'affaire de M. de Saint-Vallier? Il étoit amoureux de mademoiselle de Rouvroy; il a fait signer le contrat de mariage au roi, pas davantage; il emprunte avec confiance dix mille écus à madame de Rouvroi sur l'argent qu'elle doit donner; et puis tout d'un coup il envoie une promesse de dix mille écus à madame de Rouvroi, et s'en va je ne sais où. Le roi dit sur cela : Je trouve fort bon qu'il se moque de madame et de mademoiselle de Rouvroi; mais de moi, c'est ce que je ne souffrirai pas. Sa Majesté lui a fait dire, ou qu'il revienne épouser la belle, ou qu'il s'éloigne pour jamais, et qu'il envoie la démission de sa charge, faute de quoi elle sera taxée. Ce procédé est si complétement ridicule du côte de Saint-Vallier, qu'on croit que c'est un jeu pour y faire consentir le père. Le roi avoit donné à Saint-Vallier un brevet de retenue de cent mille francs et une pension de six mille francs en faveur du mariage. Vous voyez donc que ces brevets si rares se donnent quelquefois.

J'étois hier au soir avec madame de Sanzei et d'Hacqueville; je vis entrer Vassé; nous crûmes que c'étoit son esprit; c'étoit son corps très-maléficié. Il est ici *incognito*, et vous fait mille et mille compliments. J'ai regret aux trois semaines que vous pouviez passer avec M. le cardinal de Retz, qui ne part que samedi. J'admire comme, jour à jour, et toujours triste, le temps s'est passé depuis votre départ. Vous ai-je mandé que M. le duc a encore perdu un fils? Ce sont deux enfants en huit jours.

Je reçois votre lettre de Grignan du 5; elle m'ôte l'inquiétude de votre santé. Vous dites une chose bien vraie, et que je sens à merveilles, c'est que *les jours qu'on n'attend point de lettres ne sont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit.* Il y a certain degré dans l'amitié où l'on sent toutes les mêmes choses; mais vous souhaitez de vos amis une tranquillité qu'il est bien difficile de vous promettre; vous ne voulez point qu'ils vous servent, qu'ils sollicitent, qu'ils s'intéressent pour vous; je crois vous l'avoir déjà dit, il n'est pas possible de vous accorder avec eux; car il se rencontre malheureusement que leur fantaisie, c'est justement de faire toutes ces choses : mais comme il est plus établi que ce sont nos amis qui nous servent, que de vouloir que ce soient nos seules ennemis, je crois, ma chère fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, et que nous demeurerons en possession de vous témoigner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours observé depuis la création du monde, c'est-à-dire depuis qu'il y a de la tendresse. Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes petits-enfants; je crois que vous vous divertirez à voir débrouiller leur petite raison. Je souhaite fort que vous n'alliez point à Aix, vous serez bien plus en repos à Grignan, et vous y ferez revenir plus tôt M. de Grignan; obtenez encore cette petite absence de sa tendresse, et tâchez de faire venir M. l'archevêque passer les chaleurs avec vous; vous n'en serez point incommodés avec le secours de votre bise. J'attends une grande lettre de M. de Grignan; est-il possible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, et que je les trouve, moi, d'une longueur qui pourroit faire entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu matin.

Madame de Montespan continue le sien, elle s'amuse fort à ses ouvriers; MONSIEUR la voit souvent : elle va à Saint-Cloud jouer à l'ombre; il y a des dames qui la vont voir à Clagny : madame de Fontevrauld, qui y doit passer quelques jours, venoit dans la joie de voir son père [1] qu'elle aime; elle pensa mourir de douleur de le trouver sans pouvoir prononcer une parole, tout assoupi, tout prêt à retomber dans l'état où il a été; cette vue l'a fait mourir. L'abbé Têtu la gouverne fort; j'admire le soin qu'a la Providence de son amusement; quand l'une (*madame de Coulanges*) s'en va à Lyon, il en vient une autre d'Anjou.

On dit chez M. Colbert et chez le maréchal de Villeroi, que M. de Montécuculli [2] a repassé humblement le Rhin; que M. de Turenne, par un excès de civilité, l'a reconduit, et a passé la rivière après

[1] Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi, gouverneur de Paris, mourut le 26 décembre 1675.

[2] Général de l'armée impériale, et l'un des plus grands capitaines de son siècle.

lui. La tête tourne à nos pauvres ennemis; la vue de M. de Turenne les renverse. Huy n'est pas encore pris. Je fais mon paquet chez M. le cardinal: il a un peu la goutte, j'espère que cela l'arrêtera. Je vous plains de n'avoir pas eu le plaisir de le voir autant qu'il a été ici.

On nous assure que Huy est pris du 5 au 6, sans que personne ait été tué. La reine alla hier faire collation à Trianon; elle descendit à l'église, puis à Clagny, où elle prit madame de Montespan dans son carrosse, et la mena à Trianon avec elle.

---

369. *

A la même.

A Paris, vendredi 14 juin 1675.

C'est au lieu d'aller dans votre chambre, que je vous entretiens, ma chère enfant; quand je suis assez malheureuse pour ne vous avoir plus, ma consolation toute naturelle, c'est de vous écrire, de recevoir de vos lettres, de parler de vous, et de faire quelques pas pour vos affaires. Je passai hier l'après-dîner avec notre cardinal: vous ne sauriez jamais deviner de quoi nous parlons quand nous sommes ensemble. Je recommence toujours à vous dire que vous ne pouvez trop l'aimer, et que je vous trouve heureuse d'avoir renouvelé si solidement toute l'inclination et la tendresse naturelle qu'il avoit déjà pour vous. Mandez-moi comment vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déjà bien dévorée, et de quelle façon je me dois représenter votre jolie personne. Votre portrait est très-aimable, mais beaucoup moins que vous, sans compter qu'il ne parle point. Pour moi, n'en soyez point en peine, ma règle présentement est d'être déréglée; je n'en suis point malade. Je dîne tristement; je suis chez moi jusqu'à cinq ou six heures; je vais le soir, quand je n'ai point d'affaires, chez quelqu'une de mes amies; je me promène selon les quartiers; mais je fais tout céder au plaisir d'être avec notre cardinal: je ne perds aucune des heures qu'il me peut donner, et il m'en donne beaucoup; j'en sentirai mieux son départ et son absence: il n'importe; je ne songe jamais à m'épargner; après vous avoir quittée je n'ai plus rien à craindre: j'irois un peu à Livry sans lui et sans vos affaires, mais je mets les choses au rang qu'elles doivent être, et ces deux choses sont bien au-dessus de mes fantaisies.

La reine fut voir madame de Montespan à Clagny, le jour que je vous avois dit qu'elle l'avoit prise en passant; elle monta dans sa chambre, où elle fut une demi-heure; elle alla dans celle de M. du Vexin qui étoit un peu malade, et puis emmena madame de Montespan à Trianon, comme je vous l'avois mandé. Il y a des dames qui ont été à Clagny; elle trouvèrent la belle si occupée des ouvrages et des enchantements que l'on fait pour elle, que pour moi je me représente Didon qui fait bâtir Carthage: la suite de cette histoire ne se ressemblera pas. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette m'ont fort priée de vous faire leurs compliments: nous craignons bien que vous n'ayez tout du long madame la grande duchesse[1]. On lui prépare ici une prison à Montmartre, dont elle seroit effrayée, si elle n'espéroit point de la faire changer; c'est à quoi elle sera attrapée: ils sont ravis en Toscane d'en être défaits. Madame de Sully est partie, Paris devient fort désert; je voudrois déjà en être dehors. Je dînai hier avec le coadjuteur chez M. le cardinal; je le chargeai de vous faire l'Histoire ecclésiastique. M. Joli (*l'évêque d'Agen*) prêcha à l'ouverture (*de l'assemblée du clergé*); mais comme il ne se servit que d'un vieux évangile, et qu'il ne dit que de vieilles vérités, son sermon parut vieux. Il y auroit de belles choses à dire sur cet article.

La reine a dîné aujourd'hui aux Carmélites du Bouloi, avec madame de Montespan et madame de Fontevrauld: vous verrez de quelle manière se tournera cette amitié. On dit que M. de Turenne reconduit les ennemis jusque dans leur logis; il est assez avant dans leur pays. Vous recevrez un si gros paquet de d'Hacqueville, que c'est se moquer que de vouloir vous apprendre quelque chose aujourd'hui. J'ai le cœur bien pressé de notre cardinal; je le vois souvent et long-temps: ce redoublement d'amitié et de commerce augmente ma tristesse; il sort d'ici, et s'en va demain. Je

[1] Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, et de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme.

n'ai point encore reçu de vos lettres, croyez, ma bonne, qu'il n'est pas possible d'aimer plus que je vous aime : je ne suis animée que de ce qui a quelque rapport à vous. Madame de Rochebonne m'a écrit très-tendrement ; elle conte avec quels sentiments vous reçûtes et vous lûtes mes lettres à Lyon. Vous êtes donc foible aussi bien que moi, ma très-chère enfant.

370.

A la même.

A Paris, mercredi 19 juin 1675.

Je vous assure, ma très-chère, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvois faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier ; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis ; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux ; et quand je vis Son Éminence avec sa fermeté, mais avec sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde ; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée ; et je vous redis encore, mon enfant, que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et, avec tous les hommes qui étoient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris ; ils m'arrêtèrent à coucher sans beaucoup de peine : j'ai mal dormi : le matin, j'ai embrassé notre cher cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation ; elle a trouvé la fontaine assez en train ; mais, en vérité, elle l'auroit ouverte, quand elle auroit été fermée. Celle de madame de Savoie[1] doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort du duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue à quarante ans ? Je suis fâchée que ce que vous mandez sur l'assemblée du clergé n'ait point été élu ; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces prélats donnent quatre millions cinq cent mille livres, c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée : la manière dont on y traite les affaires est admirable ; M. le coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoy[1], et de ce que l'on demande sous le nom d'établissement. Je dirai à mesdames de Villars et de Vins votre souvenir : c'est à qui sera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne ; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut par sa présence dissiper le peuple ; il fut repoussé chez lui à coups de pierres ; il faut avouer que cela est bien insolent. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudroit être à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous savez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le duc fait le siége de Limbourg. M. le prince est demeuré auprès du roi ; vous pouvez juger de son horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siége, non plus qu'à celui de Huy. Il vous embrasse mille fois : j'attends toujours de ses lettres ; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience ! je trouve comme vous et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce temps, qui me fâche quelquefois de courir si vite, s'arrête tout court comme vous dites, et enfin, nous ne sommes jamais contents. Je ne puis encore m'accoutumer à ne vous point voir, ni trouver, ni rencontrer, ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne sais point bien détourner mes idées. Notre cardinal vous auroit un peu effacée, mais vous êtes tellement mêlée à notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve que c'est vous qui me le rendez si cher ; ainsi je profite mal de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sentiez aussi de la foiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le cardinal : celui qui l'a fait n'est point son intime ami ; il n'a nul dessein que le cardinal le voie, ni que cet écrit courre ; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très bon par toutes ces raisons :

[1] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, duchesse de Savoie.

[1] Madame de Montrevel.

je vous l'envoie et vous prie de n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne, cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille, votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser, tant il sort bien de la toile : j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

Portrait de M. le cardinal DE RETZ[1], *par M. le duc de* LA ROCHEFOUCAULD.

« Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup » d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une » mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la » docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et » les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques » apparences de religion. Il paroît ambitieux sans » l'être ; la vanité, et ceux qui l'ont conduit, lui » ont fait entreprendre de grandes choses, presque » toutes opposées à sa profession ; il a suscité les » plus grands désordres de l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et, bien loin de se » déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être » opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté » des malheurs publics pour se faire cardinal ; il a » souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu » avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée ; il a conservé » l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin ; mais, après la mort de ce ministre, » il s'en est démis, sans connoître ce qu'il faisoit et » sans prendre cette conjoncture pour ménager les » intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle » est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité » dans les affaires qui le pressent, et il se repose » avec nonchalance, quand elles sont finies. Il a » une grande présence d'esprit, et il sait tellement » tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues » et désirées. Il aime à raconter ; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des » aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux » dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus » contribué à sa réputation est de savoir donner » un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la » haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris » de paroître occupé de l'une ou de l'autre. Il est » incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, » soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses » amis, qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur » pouvoir rendre ; il a senti de la vanité à trouver » tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter. » Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse » à tout, et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse » de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient » de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son » orgueil : sous prétexte de dévotion, il quitte la » cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du » monde qui s'éloigne de lui. »

[1] Comme ce portrait n'a été imprimé ni dans la *Galerie des peintures*, ni dans les *Mémoires* de MADEMOISELLE, où sont insérés la plupart des portraits qui furent faits dans ce temps-là, on a présumé que celui-ci seroit vu avec d'autant plus de plaisir, qu'il est fait de main de maître.

371.

A la même.

A Paris, vendredi au soir 21 juin 1675.

Je suis triste, ma chère enfant, de n'avoir point eu de vos nouvelles cette semaine, que je ne sais à qui m'en prendre ; du moins, sais-je bien que ce n'est pas à vous, car je suis fort assurée que vous m'avez écrit. Je crains mon voyage de Bretagne, à cause du dérangement que cela fera à notre commerce. J'achève ici vos deux affaires, et puis je m'en irai, par la raison que je veux revenir, et que je ne puis revenir, si je ne pars.

Le siège de Limbourg se continue : on tremble en attendant des nouvelles, et du côté de M. de Turenne aussi, on dit qu'il est à portée de se battre avec ce Montécuculli ; j'espère toujours qu'il n'arrivera rien, parcequ'on attend trop de choses : enfin il faut tout abandonner à la Providence. Mon fils n'est point à Limbourg, mais je ne laisse pas d'y prendre intérêt. Au reste, ma fille, sachez-moi gré, si vous voulez ; mais je me fis saigner hier du pied dans la vue de vous plaire ; j'ai voulu faire cette provision pour mon voyage, et j'avois aussi le cœur un peu serré de toute la tristesse que j'ai eue depuis deux mois ; j'ai cru que cette précaution étoit bonne. J'ai eu tout le jour bien du monde, et je suis si fatiguée d'avoir été au lit, que j'en suis brisée ; la plaisanterie, c'étoit d'admirer la mauvaise grace que j'avois ; mademoiselle de Méri en pâmoit de rire. Voilà une lettre de mon fils ; il mande que le fossé et la demi-lune sont pris à Limbourg ; que le mineur est attaché au bastion ; qu'il y a eu plusieurs officiers et soldats tués et blessés, et que M. de La Marck a fait des merveilles[1]. Je suis entièrement à vous, ma très chère et très aimable.

[1] Limbourg capitula le 20 juin 1675.

---

372. *

A la même.

A Paris, mercredi 26 juin 1675.

J'ai reçu deux ordinaires à-la-fois, ma très chère Comtesse ; je me doutois bien que vous m'aviez écrit : vous êtes d'un commerce admirable, et votre amitié est accompagnée de secours humains qui la rendent délicieuse, et que le coadjuteur méprise. Quand les lettres de Provence arrivent, c'est une joie parmi tous ceux qui m'aiment, comme c'est une tristesse, quand je suis long-temps sans en avoir : lire vos lettres et vous écrire, c'est la première affaire de ma vie : tout fait place à ce commerce : aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. Quoique le coadjuteur méprise tous ces sentiments, je lui ai dit de vos nouvelles ; il a dîné avec moi, et nous causâmes fort de vous. Pour ce qui est de vous écrire, soyez assurée que je n'y manque point deux fois la semaine ; et si l'on pouvoit doubler, j'y serois tout aussi ponctuelle ; mais ponctuelle par le plaisir que j'y prends, et non point pour l'avoir promis.

Madame du Pui-du-Fou m'est venue voir ; j'avois oublié qu'elle étoit veuve, son habillement me parut une mascarade. On doute fort ici du départ de madame de Toscane : votre guignon la décidera. Il est vrai, ma fille, que nous sommes bien voisines en comparaison d'Aix et des Rochers ; cet excès d'éloignement me fait plus de peine qu'à vous : hélas ! nous voilà tous cruellement séparés, comme nous le prévoyions cet hiver avec douleur, lorsque nous étions si près les uns des autres : c'est ce qu'il y a de plus cruel dans la vie. Notre cardinal sera demain à Châlons : il m'a écrit très tendrement. Au reste, ma fille, dispensez-moi de retourner misérablement sur cette cassolette ; il n'y a rien de noble à cette vision de générosité ; je crois n'avoir pas l'ame trop intéressée, et j'en ai fait des preuves ; mais je pense qu'il y a des occasions où c'est une rudesse et une ingratitude de refuser : que manque-t-il à M. le cardinal pour être en droit de vous faire un tel présent ? à qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle ? il a donné sa vaisselle à ses créanciers ; s'il y ajoute ce bijou, il en aura bien cent écus ; c'est une curiosité, c'est un souvenir, c'est de quoi parer un cabinet : on reçoit tout simplement avec tendresse et respect ces sortes de présents ; et, comme il disoit cet hiver, il est au-dessous du *magnanime* de les refuser ; c'est les estimer trop que d'y faire tant d'attention. En un mot, ma bonne, je ne lui donnerai point ce chagrin : pouvez-vous comprendre le plaisir qu'il a à vous donner cette légère marque de son amitié, sans être honteuse de vouloir grossièrement l'en empêcher ? Savez-vous bien que l'excès de cette sorte de gloire est un défaut qui n'est pas estimable. Vous me dites que si je vous priois de quelque chose, je serois bien aise que vous le fissiez : je le crois, mais je suis bien assurée que si vous le désapprouviez, et si vous me disiez vos sentiments, comme je vous dis les miens, vous me feriez changer à l'instant, et je me rendrois sans balancer à votre pensée. Si je tiens ferme dans mon opinion, c'est parceque assurément la raison est de mon côté ; j'en fais juge qui vous voudrez, vous n'avez qu'à nommer ; en attendant, je ne parlerai

point, car je croirois vous faire tort. En tout cas, c'est à M. de Grignan que M. le cardinal la donne. Je crois qu'elle est partie de Commerci; je la remettrai dans le ballot avec votre ouvrage.

Le coadjuteur a bien ri des camaïeux de peinture que vous comparez à l'histoire de France en madrigaux. Il a trouvé bien plaisant aussi tout ce que vous dites de lui et de l'agent (*du clergé*). Vous ne sentez pas l'agrément de vos lettres, il n'y a rien qui n'ait un tour surprenant. Nous avons bien compris votre réponse au capucin : *Mon père, qu'il fait chaud!* et nous ne trouvons pas que de l'humeur dont vous êtes, vous puissiez jamais aller à confesse; comment aller parler à cœur ouvert à des gens inconnus? c'est bien tout ce que vous pouvez faire à vos meilleurs amis : nous entendions d'ici votre réponse, mais nous eussions eu besoin de vous-même pour rendre cette conversation plus agréable. Je vous remercie, ma fille, de la peine que vous prenez de vous défendre si bien d'avoir jamais été oppressée de mon amitié : il n'étoit pas besoin d'une explication si obligeante; je crois de votre tendresse pour moi tout ce que vous pouvez souhaiter que j'en pense : cette persuasion fait le bonheur de ma vie. Vous expliquez très bien aussi cette volonté que je ne pouvois deviner, parceque vous ne vouliez rien : je devrois vous connoître; et sur cet article je ferai encore mieux que je n'ai fait, parcequ'il n'y a qu'à s'entendre. Quand mon bonheur vous redonnera à moi, croyez, ma bonne, que vous serez encore plus contente de moi mille fois que vous ne l'êtes : plût à Dieu que nous fussions déjà à portée de voir le jour où nous pourrons nous embrasser.

Vous riez, mon enfant, de la pauvre amitié; vous trouvez qu'on lui fait trop d'honneur de la prendre pour un empêchement à la dévotion : il ne lui appartient pas d'être un obstacle au salut; on ne la considère jamais que par comparaison : mais je crois qu'il suffit qu'elle remplisse tout le cœur pour être condamnable; et, quoi que ce puisse être qui nous occupe de cette sorte, c'est plus qu'il n'en faut pour n'être pas en état de communier. Vous voyez que l'affaire du syndic m'avoit mise hors de combat : enfin c'est une pitié que d'être si vive : il faut tâcher de calmer et de posséder un peu son ame; je n'en serai pas moins à vous, et j'en serai un peu plus à moi-même. Corbinelli me prioit fort d'entrer dans ce sentiment : il est vrai que son absence me donne une augmentation de chagrin; il m'aime fort, je l'aime aussi; il m'est bon à tout ce que je veux, mais il faut que je sois dénuée de tout pendant mon voyage de Bretagne; j'ai tant de raisons, pour y aller, que je ne puis pas y mettre la moindre incertitude.

Gardez-vous bien de faire raser le petit marquis; j'ai consulté les habiles; c'est le moyen d'ébranler son petit cerveau, de lui faire avoir des fluxions, des maux d'yeux, des petites dents noires; enfin il n'est point assez fort; faites couper ses cheveux fort courts aux ciseaux, voilà tout ce que vous pouvez faire présentement.

Le cuisinier de M. le cardinal de Retz ne le quitte point, ni son officier : c'est une chose héroïque que les sentiments de ces gens-là; ils préfèrent l'honneur de ne le point quitter aux meilleures conditions de la cour; on ne peut les entendre sans admirer leur affection. Le pauvre *Peau* a mieux fait encore, il est mort : il tomba malade la veille du départ de Son Éminence, et, beaucoup de saisissement avec une grosse fièvre l'a emporté en neuf jours : je l'ai vu, et, quoique je ne puisse entrer dans cette maison sans douleur, les domestiques qui y étoient encore m'y faisoient passer pour les admirer. D'Hacqueville revint hier au soir : je n'ai pu le revoir sans beaucoup d'émotion; les trois fidèles amis du cardinal l'ont quitté à Jouare : je crains et souhaite de voir les deux autres. Son Éminence m'a écrit pour me dire encore un adieu; je le prie de ne me point ôter l'espérance de le revoir; je suis extrêmement touchée de sa retraite : je vous manderai comme il s'y trouvera; il nous paroît que son courage est infini : nous voudrions bien qu'il fût soutenu d'une grace victorieuse.

Je dirai vos douceurs à madame du Plessis : on les estime si fort que pendant que vous êtes dans le faubourg, je vous conseille d'aller un peu plus loin. Je me porte fort bien de ma saignée du pied; je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici : je ne pourrois pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit *Philomèle* : mais quand on ne sauroit trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. Je suis persuadée que notre cardinal ne nous oubliera de long-temps. Il y a des endroits dans vos lettres si aimables et si

pleins de tendresse pour moi, que je n'ose entreprendre d'y répondre : je ne me vante que de les bien sentir et d'en connoître tout le prix.

Réponse au 19 juin.

Je reçois votre lettre, qui m'apprend la maladie du pauvre petit marquis; j'en suis extrêmement en peine; et pour cette saignée, je ne comprends pas qu'elle puisse faire de bien à un enfant de trois ans, avec l'agitation qu'elle lui donne : de mon temps, on ne savoit ce que c'étoit que de saigner un enfant. Madame de Sanzei s'est opiniâtrée à ne point faire saigner son fils : elle lui a donné tout simplement de la poudre à vers; il est guéri. Je crains que l'on ne fasse de notre enfant, à force de l'honorer, comme on fait des enfants du roi et de ceux de M. le duc [1]. Je n'aurai aucun repos que je ne sache la suite de cette fièvre. Je vous plains bien et M. de Grignan ; dites-lui l'intérêt que je prends à son inquiétude et à la vôtre. Mon Dieu! ma bonne, que je suis en peine.

Pour ce que vous dites de l'avenir touchant M. le cardinal, il est vrai que je l'ai vu fort possédé de l'envie de vous témoigner en grand volume son amitié, quand il aura payé ses dettes : ce sentiment me paroît assez obligeant pour que vous en soyez informée ; mais comme il y a deux ans à méditer sur la manière dont vous refuserez ses bienfaits, je pense, ma chère enfant, qu'il ne faut point prendre des mesures de si loin : Dieu nous le conserve, et nous fasse la grace d'être en état de lui faire entendre vos résolutions, il est fort inutile entre-ci et là de s'en inquiéter : et pour la cassolette, comme il y a très long-temps qu'il ne m'en a parlé, j'aurois cru faire comme dans le Bocace, si, sous prétexte de la refuser, je l'en avois fait ressouvenir : je ne sais point ce qu'il a ordonné là-dessus.

M. de Turenne est très-bien posté; son armée ne s'est point battue, comme on disoit : tout le monde se porte bien, et en Flandre et en Allemagne. La petite madame de Saint-Valleri, si belle et si jolie, a la petite-vérole très-cruellement.

[1] M. le duc venoit de perdre deux de ses enfants à peu de jours l'un de l'autre.

373.

A la même.

A Paris, vendredi 28 juin 1675.

Madame de Vins me parut hier fort tendre pour vous, ma fille, c'est-à-dire à sa mode; mais sa mode est bonne : il ne me parut aucun interligne à tout ce qu'elle disoit.

Il n'y a point de nouvelles. Le bonheur du roi a fait passer la Meuse au duc de Lorraine et au prince d'Orange. M. de Turenne a ses coudées franches; de sorte que nous ne sommes plus pressés d'aucun endroit. Je crois que vous l'êtes un peu de *la Toscane* [1]; elle doit être passée présentement.

Je suis ravie que vous aimiez mes lettres : je ne pense point qu'elles soient aussi agréables que vous le dites; mais il est vrai que pour *figées*, elles ne le sont pas. Notre bon cardinal est dans sa solitude; son départ m'a donné de la tristesse et m'a fait souvenir du vôtre. Il y a long-temps que j'ai remarqué nos cruelles séparations aux quatre coins de la terre. Il fait un froid horrible : nous nous chauffons, et vous aussi, ce qui est bien plus grande merveille. Vous jugez très-bien de *Quantova* [2] : si elle peut ne point reprendre ses vieilles brisées, elle poussera son autorité et sa grandeur au-delà des nues; mais il faudroit qu'elle se mît en état d'être aimée toute l'année, sans scrupule : en attendant, sa maison est pleine de toute la cour; les visites se font alternativement, et la considération est sans bornes. Ne vous mettez point en peine de mon voyage de Bretagne; vous êtes trop bonne et trop appliquée à ma santé : je ne veux point de la belle *Mousse;* l'ennui des autres me pèse plus que le mien. Je n'ai pas le temps d'aller à Livry : j'expédie vos affaires dont j'ai fait un vœu. Je dirai toutes vos douceurs à madame de Villars et à madame de La Fayette : cette dernière est toujours avec sa petite fièvre. Adieu, ma très-chère enfant, je suis entièrement à vous.

[1] La grande duchesse.
[2] Madame de Montespan est également désignée dans ces lettres par les chiffres de *Quanto* et de *Quantova*.

374.

A la même.

A Paris, mercredi 3 juillet 1675.

Mon Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence! j'ai quelquefois de si cruels moments, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer; et, quelque soin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philosophie de vous faire voir tant de faiblesse; mais, une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne nous va encore éloigner; c'est une rage: il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse!

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude; je crois qu'elle ne lui ôtera de long-temps l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vue avaler une médecine; votre exemple détruiroit vos raisonnements. Je songe à votre frère : vous souvient-il comme il vous contrefaisoit? Je suis ravie que ce petit marquis soit guéri : vous vous servirez du pouvoir que vous avez sur lui pour le conduire; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me suis fait saigner pour l'amour de vous; je m'en porte fort bien. Un médecin que j'ai vu chez madame de La Fayette m'a priée de ne me point faire purger sitôt : il me donnera des pilules admirables: c'est le premier médecin de MADAME qui vaut mieux que tous les autres premiers médecins.

Mais, à propos, vous attendez mon conseil pour aller voir madame la grande-duchesse à Montélimart: M. de Grignan vous conseille d'y aller, et vous n'avez point d'équipage; je ne comprends pas trop bien comme il l'entend; mon avis c'est d'y aller tout doucement à pied; je devine à-peu-près le parti que vous aurez pris, et je l'approuve. On l'attend ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin*, pour la folie d'avoir quitté son mari, après quinze ans de séjour; car, pour tout le reste, on fait honneur à qui il est dû : sa prison sera rude; mais elle croit qu'on l'adoucira. Je suis persuadée qu'elle aimeroit fort cette *maison*, qui n'est point à louer: ah! qu'elle n'est point à louer! et que l'autorité et la considération seront poussées loin, si la conduite du retour est habile! Cela est plaisant, que tous les intérêts de *Quanto* et toute sa politique s'accordent avec le christianisme, et que le conseil de ses amis ne soit que la même chose avec celui de M. de Condom (*Bossuet*). Vous ne sauriez vous représenter le triomphe où elle est au milieu de ses ouvriers, qui sont au nombre de douze cents : le palais d'Apollidon, et les jardins d'Armide en sont une légère description. La femme de son ami solide (*la reine*) lui fait des visites, et toute la famille tour-à-tour; elle passe nettement devant toutes les duchesses; et celle qu'elle a placée (*madame de Richelieu*) témoigne tous les jours sa reconnoissance par les pas qu'elle fait faire.

Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrois avoir Corbinelli; vous l'aurez à Grignan, je vous le recommande; et moi j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auroient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage, et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes, il n'en est pas : M. le prince y est, et M. le duc; mais on me dit hier qu'il n'y auroit rien de dangereux, et qu'ils étoient pêle-mêle avec les ennemis, la rivière entre-deux, comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne, sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de La Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui, et ce qui me le fit trouver bon, et le montrer au cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'étoit un secret que j'ai forcé, par

le goût que je trouvai à des louanges en absence, de la part d'un homme qui n'est ni intime ami, ni flatteur. Notre cardinal trouva le même plaisir que moi à voir que c'étoit ainsi que la vérité forçoit à parler de lui quand on ne l'aimoit guère et qu'on croyoit qu'il ne le sauroit jamais. Nous apprendrons bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange; mais j'admire bien plus le vôtre; il me semble qu'au mois de juin je n'avais pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite solitude; je vous plains moins qu'une autre; je garde ma pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la première. Je trouve qu'il est commode de connoître les lieux où sont les gens à qui l'on pense toujours; ne savoir où les prendre fait une obscurité qui blesse l'imagination. Votre chambre et votre cabinet me font mal, et pourtant j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous; c'est que je ne me soucie point de me tant épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terrasse? Cette ruine me déplaît et vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie; mais savez-vous que cela me plaît de causer avez vous? Tous mes autres commerces languissent, par la raison que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse le petit marquis; dites-lui qu'il a encore une autre maman au monde; je crois qu'il ne se souvient pas de moi. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant, je suis entièrement à vous.

Portrait du cardinal de Retz, *par le président* Hénault.

« On a de la peine à comprendre comment un » homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais » de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour in» triguer; esprit hardi, délié, vaste, et un peu » romanesque, sachant tirer parti de l'autorité » que son état lui donnoit sur le peuple, et faisant » servir la religion à sa politique; cherchant quel» quefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit » qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les » moyens aux évènements, il fit la guerre au roi; » mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flat» toit le plus dans la rebellion; magnifique, bel » esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de » suite, plus de chimères que de vues; déplacé » dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fal» loit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni » sujet fidèle, ni bon citoyen; aussi vain, plus » hardi et moins honnête homme que Cicéron; » enfin, plus d'esprit, moins grand et moins mé» chant que Catilina. Ses Mémoires sont très-agréa» bles à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le » courage ou plutôt la folie de dire de lui-même » plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand » ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même » homme, sur la fin de sa vie, n'étoit plus rien de » tout cela, et qu'il devint doux, paisible sans in» trigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de » son temps; comme si toute son ambition d'au» trefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, et » des tours de jeunesse dont on se corrige avec » l'âge; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avoit » en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu » avec une magnificence extrême, et avoir fait » plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, » soit de son vivant, soit après sa mort. »

375.

A la même.

A Paris, vendredi 3 juillet 1675.

Je veux vous entretenir un moment, ma chère fille, de notre bon cardinal; voilà une lettre qu'il vous écrit; conseillez-lui fort de s'occuper et s'amuser à faire écrire son histoire; tous ses amis l'en pressent beaucoup : il me mande qu'il se trouve très bien dans son désert, qu'il le regarde sans effroi, qu'il espère que la grace de Dieu y soutiendra sa foiblesse. Il me témoigne une extrême tendresse pour vous, et me prie de ne point partir sans achever vos affaires. Il se souvient du temps que vous aviez la fièvre tierce, et qu'il me prioit, pour l'amour de lui, d'avoir soin de votre santé; je lui réponds sur le même ton. Il m'assure que les plus affreuses solitudes ne seroient pas capables en mille ans de lui faire oublier l'amitié qu'il nous a promise. Il a été reçu à Saint-Michel avec des transports de joie; tout le peuple étoit à genoux, et le recevoit comme une sauvegarde que Dieu leur en-

voie; les troupes qui y étoient sont délogées; les officiers sont venus prendre ses ordres pour s'éloigner et pour épargner qui il voudra. M. le cardinal de Bonzi m'a assuré que le pape, sans avoir encore reçu la lettre du cardinal de Retz, lui avoit envoyé un bref, pour lui dire qu'il veut et entend qu'il garde son chapeau ; que cette dignité ne l'empêchera pas de faire son salut. Le public ajoute que Sa Sainteté lui ordonne de ne faire sa retraite qu'à Saint-Denis ; mais je doute de ce dernier, et je vous nomme mon auteur pour l'autre.

Je suis très-persuadée qu'on ne pense plus à la cassolette : si j'avois prié qu'on ne l'envoyât point, j'en aurois fait souvenir; j'ai donc mieux fait de n'en point parler. Il n'y a point de nouvelle importante : on est toujours alerte du côté de M. de Turenne. Il y avoit l'autre jour une madame Noblet, de l'hôtel de Vitri, qui jouoit à la bassette avec Monsieur; on lui parla de M. de Vitri, qui est très-malade; elle a dit à Monsieur : Hélas ! Monsieur, j'ai vu ce matin son visage, il est fait comme un vrai *stratagème*; cela est plaisant, que vouloit-elle donc dire? Madame de Richelieu a reçu des lettres du roi si excessivement tendres et obligeantes, qu'elle doit être plus que payée de tout ce qu'elle a fait. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée. J'attends demain de vos nouvelles, et je vous embrasse très-tendrement.

376.

A la même.

A Paris, mercredi 10 juillet 1675.

Je suis, je vous assure, au désespoir de l'inquiétude que vous avez eue de ma santé : hélas ! ma belle, vous ne pensez à autre chose, et votre raisonnement est fait exprès pour vous donner du chagrin : vous dites que l'on vous fait un mystère de ma saignée; mais, de bonne foi, je ne suis point malade, je n'ai point eu de vapeurs; je plaçai ma saignée brusquement selon le besoin de mes affaires, plutôt que sur celui de ma santé ; je me sentois un peu plus oppressée, je jugeai bien qu'il falloit me saigner avant que de partir, afin de mettre cette saignée par provision dans mes ballots. M. le cardinal, que j'allois voir tous les jours, étoit parti; je vis cinq ou six jours de repos ; et au-delà j'entrevis l'affaire de M. de Bellièvre, je voulois m'y donner tout entière, et à la sollicitation de votre petit procès, cela fit que je rangeai ma saignée pour avoir toute ma liberté ; je ne vous mandai point tout ce détail, parce que cela auroit eu l'air de faire l'empêchée, et cette discrétion vous a coûté mille peines : j'en suis désespérée, ma fille; mais croyez que je ne vous tromperai jamais, et que, suivant nos maximes de ne nous point épargner, je vous manderai toujours sincèrement comme je suis; fiez-vous en moi : par exemple, on veut encore que je me purge; hé bien ! je le ferai dès que j'aurai du temps; n'en soyez donc point effrayée : un peu d'oppression m'avoit fait souhaiter plutôt la saignée; je m'en porte fort bien, débarrassez-vous de cette inquiétude; au reste, ma fille, nous avons gagné notre petit procès de Ventadour; nous en avons fait les marionnettes d'un grand, car nous l'avons sollicité. Les princesses de Tingri étoient à l'entrée des juges, et moi aussi, et nous avons été remercier.

C'est dommage que Molière soit mort, il feroit une très-bonne farce de ce qui se passe à l'hôtel de Bellièvre. Ils ont refusé quatre cent mille francs de cette charmante maison, que vingt marchands vouloient acheter, parcequ'elle donne dans quatre rues, et qu'on y auroit fait vingt maisons; mais ils n'ont jamais voulu la vendre, parceque c'est la maison paternelle, et que les souliers du vieux chancelier en ont touché le pavé, et qu'ils sont accoutumés à la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, sur cette vieille radoterie, ils sont logés pour vingt mille livres de rente. Que dites-vous de cette manière de penser ? Madame de Coulanges a vu la grand'duchesse (*à Lyon*), entre deux accès de la colique de sa mère : elle dit que cette princesse est très-changée, et qu'elle sera effacée par madame de Guise [1]; elle lui dit qu'elle vous avoit vue à Pierrelatte, et qu'elle vous avait trouvée extrêmement belle : mandez-moi quelque détail de son voyage ; vous êtes cause que je l'irai voir.

Je m'en vais répondre à votre lettre du 5. Parlons de notre bon cardinal. Il n'étoit pas encore

[1] Elisabeth d'Orléans, sœur puînée de madame la grand'duchesse.

vrai que le pape lui eût envoyé un bref, quand madame de Vins vous l'a mandé; mais il est vrai présentement, c'étoit le cardinal Spada qui en avoit répondu. Le bon pape a fait, ma très-chère, sans comparaison, comme Trivelin [1], il a fait et donné la réponse avant que d'avoir reçu la lettre. Nous sommes tous ravis, et d'Hacqueville croit que notre cardinal ne fera point d'instance extraordinaire : il répondra seulement que ce n'est point pour avoir cru son salut impossible avec la pourpre, et qu'on verra dans sa lettre les véritables raisons qui l'avoient obligé à vouloir rendre son chapeau; mais que si Sa Sainteté persiste à lui commander de le garder, il est tout disposé à obéir; ainsi toutes les apparences sont qu'il sera toujours notre très-bon cardinal. Il se porte bien dans sa solitude; il le faut croire, quand il le dit, il ne m'a point dit adieu pour jamais; au contraire, il m'a donné toute l'espérance du monde de le revoir, et m'a paru même avoir quelque joie non-seulement de m'en donner, mais de conserver pour lui cette petite espérance. Il gardera son équipage de chevaux et de carrosses, car il ne peut plus avoir la modestie d'un pénitent, à cet égard-là, comme dit la princesse d'Harcourt. Il m'écrit souvent de petits billets qui me sont bien chers, et me parle toujours de vous : écrivez-lui sur ce chapeau, et conseillez-lui de s'occuper.

On dit que M. de Saint-Vallier a épousé mademoiselle de Rouvroi; c'étoit un jeu joué que sa disgrace. La petite Saint-Valeri est hors d'affaire pour sa vie, mais sa beauté est fort incertaine. La prospérité du coadjuteur ne l'est point du tout; il est parfaitement content, et a raison de l'être : pour moi, je crois, comme vous, qu'il l'est encore plus du séjour de Paris que de l'archevêque de Paris. Vous avez très-bien fait d'aller voir cette princesse : c'eût été une férocité que d'y manquer, et vous avez très-bien fait de demeurer à Grignan, vous y ferez revenir plus tôt M. de Grignan : vous y aurez peut-être madame de Coulanges, Vardes et Corbinelli. Madame de Coulanges mande que votre *haine* est très-commode, et qu'elle vous fait avoir un commerce admirable. Ma fille, ne me remerciez point de tout ce que je fais pour vous et pour mademoiselle de Méri; réjouissez-vous plutôt avec moi du plaisir sensible que j'ai de faire des pas et des choses qui ont rapport à vous, et qui vous peuvent plaire.

[1] Personnage de la comédie italienne.

377.

A la même.

A Paris, vendredi 12 juillet 1675.

C'est une des belles chasses qu'il est possible de voir, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M....... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent; mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, et nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous assure qu'ils seront bien bourrés; et puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des lévriers, nous les laisserons là pour jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand capitaine du monde, l'abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec mademoiselle de Méri; mais savez-vous ce qui les cause? c'est assurément l'exactitude de l'abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de *deux et deux font quatre* est blessée en quelque chose, le bon abbé est hors de lui; c'est son humeur, il le faut prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, mademoiselle de Méri a un style tout différent; quand, par esprit ou par raison, elle soutient un parti, elle ne finit plus, elle le pousse; l'abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles, il se met en colère, et en sort par faire l'oncle, et dire qu'on se taise : on lui dit qu'il n'a point de politesse; *politesse* est un nouvel outrage, et tout est perdu; on ne s'entend plus; il n'est plus question de l'affaire;

ce sont les circonstances qui sont devenues le principal : en même temps je me mets en campagne; je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuisinier de la comédie[1]; mais je finis mieux, car on en rit; et, au bout du compte, que le lendemain mademoiselle de Méri retourne au bon abbé, et lui demande son avis; bonnement il le lui donnera et la servira; il a ses humeurs : quelqu'un est-il parfait? je vous réponds toujours d'une chose, c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes, tant que j'en serai témoin.

Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais point de nouvelles. Notre cardinal se porte très-bien, écrivez-lui, et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome; il faut qu'il obéisse, et qu'il use ses vieilles calottes, comme dit le gros abbé (*de Pontcarré*), qui se plaint de votre silence. M. de La Rochefoucauld vous mande que sa goutte est si parfaitement revenue, qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche avec les douleurs qui le font mourir. Je vous embrasse mille fois.

378.

A la même.

A Paris, vendredi 19 juillet 1675.

Devinez d'où je vous écris, ma fille : c'est de chez M. de Pomponne; vous vous en apercevrez par le petit mot que madame de Vins vous dira ici. J'ai été avec elle, l'abbé Arnauld et d'Hacqueville, voir passer la procession de Sainte-Geneviève; nous en sommes revenus de très-bonne heure, il n'étoit que deux heures; bien des gens n'en reviendront que ce soir. Savez-vous que c'est une belle chose que cette procession? Tous les différents religieux, tous les prêtres des paroisses, tous les chanoines de Notre-Dame, et M. l'archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche jusqu'à la métropole; il n'a cependant que la main gauche; et à la droite, c'est l'abbé de Sainte-Geneviève, nu-pieds, précédé de cent cinquante religieux, nu-pieds aussi, avec sa crosse et sa mitre, comme l'archevêque, et bénissant de même, mais modestement et dévotement, et à jeun, avec un air de pénitence qui fait voir que c'est lui qui va dire la messe dans Notre-Dame.

Le parlement en robes rouges, et toutes les compagnies supérieures, suivent cette châsse qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nu-pieds. On laisse en ôtage à Sainte-Geneviève le prévôt des marchands et quatre conseillers, jusqu'à ce que ce précieux trésor y soit revenu. Vous allez me demander pourquoi on a descendu cette châsse; c'étoit pour faire cesser la pluie, et pour demander le chaud; l'un et l'autre étoient arrivés au moment qu'on a eu ce dessein, de sorte que, comme c'est en général pour nous apporter toutes sortes de biens, je crois que c'est à elle que nous devons le retour du roi : il sera ici dimanche; je vous manderai mercredi tout ce qui se peut mander. M. de La Trousse mène un détachement de six mille hommes au maréchal de Créqui, pour aller joindre M. de Turenne; La Fare et les autres demeurent avec les gendarmes-dauphin dans l'armée de M. le prince. Voici des dames qui attendent leurs maris, au *prorata* de leur impatience. L'autre jour, MADAME et madame de Monaco prirent d'Hacqueville à l'hôtel de Gramont, pour s'en aller courir les rues *incognito*, et se promener aux Tuileries : comme Madame n'est point sur le pied d'être galante, elle se joue parfaitement bien de sa dignité. On attend à toute heure madame de Toscane; c'est encore un des biens de la châsse de Sainte-Geneviève. Je vis hier une de vos lettres entre les mains de l'abbé de Pontcarré; c'est la plus divine lettre du monde, il n'y a rien qui ne pique et qui ne soit salé; il en a envoyé une copie à l'Eminence, car l'original est gardé comme la châsse. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée, vous êtes si vraie, que je ne rabats rien sur tout ce que vous me dites de votre tendresse; vous pouvez juger si j'en suis touchée.

[1] *Voyez* la scène de maître Jacques, cuisinier d'Harpagon, qui travaille à réconcilier celui-ci avec son fils, dans l'*Avare* de Molière, scène IV, acte IV.

379.

A la même.

A Paris, mercredi 24 juillet 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très chère belle; et, au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a pris de me lever, quoiqu'il ne soit que cinq heures du matin, pour causer un peu avec vous.

Le roi arriva dimanche matin à Versailles; la reine, madame de Montespan et toutes les dames étoient allées dès le samedi reprendre tous leurs appartements ordinaires : un moment après être arrivé, le roi alla faire ses visites; la seule différence, c'est qu'on joue dans ces grands appartements que vous connoissez. J'en saurai davantage ce soir avant que de fermer ma lettre : ce qui fait que je suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revins hier au soir de Pomponne, où madame de Pomponne nous avoit engagés d'aller, d'Hacqueville et moi, avec tant d'empressement, que nous n'avons pu ni voulu y manquer. M. de Pomponne, en vérité, fut aise de nous voir : vous avez été célébrée, dans ce peu de temps, avec toute l'estime et l'amitié imaginables : nous avons fort causé; une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes les choses que nous croyons voir et que nous ne voyons point, tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités; je souhaitois un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort; nous voulions casser la tête à d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détromperoit : vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là; tenez, voyez : on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste; vous pensez que la cause d'un tel événement, c'est une telle chose; c'est le contraire : en un mot, le petit démon qui nous tireroit les rideaux nous divertiroit extrêmement. Vous voyez bien, ma très belle, qu'il faut avoir bien du loisir pour s'amuser à vous dire des telles bagatelles; voilà ce que c'est que de s'éveiller matin : voilà comme fait M. de Marseille; j'aurois fait aujourd'hui des visites aux flambeaux, si nous étions en hiver.

Vous avez donc toujours votre bise : ah ! ma fille, qu'elle est ennuyeuse! nous avons chaud nous autres, il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je suis très persuadée que notre châsse (*de Sainte-Geneviève*) a fait ce changement; car, sans elle, nous apercevions comme vous que le procédé du soleil et des saisons étoit changé; je crois que j'eusse trouvé, comme vous, que c'étoit la vraie raison qui nous avoit précipité tous ces jours auxquels nous avions tant de regret : pour moi, mon enfant, j'en sentois une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous; mais quand on a le déplaisir de voir ce temps passé, et passé pour jamais, cela fait mourir : il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de frais pour me purger, et un peu de paix en Bretagne pour partir. Madame de Lavardin, madame de La Troche, M. d'Harouïs et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre province; elle augmente tous les jours : ces démons sont venus piller et brûler jusqu'auprès de Fougères; c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes; madame de Chaulnes est à demi morte des menaces qu'on lui fait tous les jours; on me dit hier qu'elle étoit arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes, qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées font un pas dans la province, madame de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire; car, dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes anodins; mais ce ne seroit pas une sagesse de partir avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée; car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs blés : ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de françois. M. Boucherat me contoit l'autre jour qu'un curé avoit reçu devant ses paroissiens une pendule qu'on lui

envoyoit *de France;* car c'est ainsi qu'ils disent; ils se mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit *la Gabelle*, et qu'ils le voyoient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : Point du tout, mes enfants, ce n'est point *la Gabelle*, vous ne vous y connaissez pas, c'est *le Jubilé;* en même temps les voilà à genoux : que dites-vous de l'esprit fin de ces *Messieurs?* Quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon : ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage; il est placé et rangé comme je le désire; il ne peut être remis dans un autre temps sans me déranger beaucoup de desseins; mais vous savez ma dévotion pour la Providence; il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée: mes paroles sont sages comme vous voyez; mais très souvent mes pensées ne le sont pas. Vous devinez aisément qu'il y a un point où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Mademoiselle d'Eaubonne fut mariée avant-hier. Votre frère voudrait bien donner son guidon pour être colonel du régiment de Champagne; M. de Grignan l'a été; mais toutes nos bonnes têtes ne sont pas trop d'avis qu'il augmente sa dépense de quinze ou seize mille francs dans le temps où nous sommes. Il est revenu une grande quantité de monde avec le roi : le grand-maître, messieurs de Soubise, Termes, Brancas, La Garde, Villars, le comte de Fiesque; pour ce dernier, on est tenté de dire : *di cortesia piu che di guerra amico;* il n'y avoit pas un mois qu'il étoit arrivé à l'armée. M. de Pomponne dit qu'on ne peut jamais souhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être plus résolument que le roi au premier rang, lorsqu'on crut qu'on seroit obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choses admirables de la manière dont Sa Majesté vivoit avec tout le monde, et surtout avec M. le prince et M. le duc : tous ces détails sont fort agréables à entendre.

Au reste, ma fille, cette cassolette est venue; elle ressemble assez à un *jubilé :* elle pèse plus, et est beaucoup moins belle que nous ne pensions : c'est une antique qui s'appelle donc une *cassolette;* mais rien n'est plus mal travaillé; cependant c'est une vraie pièce à mettre à Grignan, et nullement à Paris : notre bon cardinal a fait de cela comme de sa musique, qu'il loue sans s'y connoître; ce qu'il y a à faire, c'est de l'en remercier tout bonnement, et ne pas lui donner la mortification de croire que l'on n'est pas charmé de son présent : il ne faut pas aussi vous figurer que ce présent soit autre chose, selon lui, qu'une pure bagatelle, dont le refus seroit une très-grande rudesse. Je m'en vais l'en remercier en attendant votre lettre. Quand je vous ai proposé de lui conseiller de s'amuser à écrire son histoire, c'est qu'on m'avoit dit de le lui conseiller de mon côté, et que tous ses amis ont voulu être soutenus, afin qu'il parût que tous ceux qui l'aiment sont dans le même sentiment [1]. Il se porte très-bien, je vous en assure; ce n'est plus comme cet hiver; le régime et les viandes simples l'ont entièrement remis. Il est vrai que Castor et Pollux ont porté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaisamment tout ce qu'on a dit ici; mais je ne fais que l'entendre redire, sans avoir eu le malheur de me trouver avec ceux qui raisonnent si bien. Je ne vois, Dieu merci, que des gens qui envisagent son action dans toute sa beauté, et qui l'aiment comme nous. Ses amis veulent qu'il ne se cloue point à Saint-Mihiel, et lui conseillent d'aller à Commerci, et quelquefois à Saint-Denis. Il gardera son équipage en faveur de sa pourpre; je suis persuadée avec joie que sa vie n'est point finie.

Madame la grand'duchesse et madame de Sainte-Mesme [2] ont fort parlé ici de votre beauté. J'aurois vu cette princesse sans notre voyage de Pomponne : tout le monde la trouve comme vous l'avez représentée, c'est-à-dire d'une tristesse effroyable. Madame de Montmartre [3] alla s'emparer d'elle à Fontainebleau : on lui prépare une affreuse prison.

Madame de Montlouet [4] a la petite-vérole; les regrets de sa fille sont infinis; et la mère est au désespoir de ce que sa fille ne veut point la quitter pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne : pour de l'esprit, je pense qu'elles n'en ont pas du plus fin; mais pour des sentiments, ma belle, c'est tout

[1] C'est aux instances de M. le cardinal de Retz que le public est redevable des mémoires de sa vie, qui n'ont été imprimés que long-temps après sa mort, et avec des lacunes considérables.

[2] Elisabeth Gobelin, femme de Anne-Alexandre de l'Hôpital, comte de Sainte-Mesme, premier écuyer de la grand'duchesse de Toscane.

[3] Françoise-Renée de Lorraine de Guise, abbesse de Montmartre, morte à 63 ans, le 5 décembre 1682.

[4] Louise-Henriette Rouault de Thiembrune; veuve de François de Bullion, marquis de Montlouet, qui mourut d'une chute de cheval.

comme chez nous, et aussi tendres, et aussi naturels. Vous me dites des choses si extrêmement bonnes sur votre amitié pour moi, et à quel rang vous la mettez, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnoissance; mais vous le comprendrez aisément, puisque vous croyez savoir à quel point je vous aime : le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pomponne disait, en demeurant d'accord que rien n'est général : « Il paroît que madame de Sévigné aime passionnément » madame de Grignan? savez-vous le dessous des » cartes? voulez-vous que je vous le dise? *c'est* » *qu'elle l'aime passionnément.* » Il pourroit y ajouter, à mon éternelle gloire, *et qu'elle en est aimée.*

J'ai le paquet de vos soies; je voudrois bien trouver quelqu'un qui le portât; il est trop petit pour les voitures, et trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrois dire autant de cette lettre. Adieu, ma très-aimable et très-chère enfant; je ne puis jamais vous trop aimer; quelques peines qui soient attachées à cette tendresse, celle que vous avez pour moi mériteroit encore plus, s'il étoit possible.

580.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE LA FAYETTE.

A Paris, le mardi 24....

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours; de sorte que, pendant les trois jours que je n'ai pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry, d'où je revins hier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes bains, et que notre abbé aura fait quelques petites affaires qu'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, j'allai voir MADEMOISELLE, qui me fit les plus grandes caresses du monde, je lui fis vos compliments, et elle les reçut fort bien; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût rien sur le cœur; j'étois allée avec mademoiselle de Rambouillet, madame de Valençai et madame de Lavardin : présentement elle s'en va à la cour, et cet hiver elle sera si aise qu'elle fera bonne chère à tout le monde. Je ne sais point de nouvelles pour vous mander aujourd'hui, car il y a trois jours que je n'ai vu *la gazette*. Vous saurez pourtant que madame des N..... est morte, et que Trévigni, son amant, en a pensé mourir de douleur; pour moi, j'aurois voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des dames. Je suis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes, mais comme je suis entre les mains de Bourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que tout le monde me vient dire que cela me tuera, cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant. Adieu, ma très-chère, vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais.

581.

A madame DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26 juillet 1675.

Il me semble, ma très-chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce qu'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'opéra avec M. et madame de Pomponne, l'abbé Arnauld[1], madame de Vins, la bonne Troche, et d'Hacqueville? La fête se faisoit pour l'abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qu'il étoit à Rome avec M. d'Angers[2] : il a été fort content. Je suis chargé des compliments de toute la loge; mais sur-tout de M. de Pomponne, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

Je vis hier madame la grand'duchesse elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui est écrit et gravé sur son visage; elle est très-sage et d'une tristesse qui attendrit; mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté : elle a fort bien réussi à Versailles; le roi l'a trouvée très-aimable, et lui adoucira sa prison : sa beauté n'effraie pas,

[1] Frère aîné de M. de Pomponne.
[2] Henri Arnauld, oncle de M. de Pomponne, connu d'abord sous le nom d'abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et l'un des plus saints prélats qu'ait eus l'église de France.

et l'on se fait une belle ame de la plaindre et de la louer. Elle fut transportée de Versailles, et des caresses de sa noble famille : elle n'avoit point vu M. le dauphin, ni MADEMOISELLE. Comme sa réputation n'a jamais eu ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous et de votre beauté : je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez : c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris ; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort ; elle ne pouvoit se taire de vous et du mauvais souper qu'elle vous avoit donné [1] : elle étoit fort contente de M. de Grignan, et de Ripert qui l'avoit relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête madame de C...... comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante personne qu'elle ait jamais vue ; et qu'on lui dise que madame la grand'duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que madame de Monaco est toujours malade : si elle avoit de la santé, il faudroit quitter la partie ; sa faveur est délicieuse entre MONSIEUR et MADAME. Je crains que madame de Langeron ne se console, et si, j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme :* on le dit présentement pour dire un *stratagême.* Nos voyages sont suspendus, comme je vous ai dit ; je m'en irai avec M. d'Harouïs, nous prendrons notre temps ; la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme ; mais une de ses amies voudroit de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

La cour s'en va à Fontainebleau ; c'est MADAME qui le veut. Il est certain que *l'ami de Quantova* (*Louis XIV*) dit à sa femme et à son curé par deux fois : Soyez persuadés que je n'ai pas changé les résolutions que j'avois en partant ; fiez-vous à ma parole, et instruisez les curieux de mes sentiments.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval [1] ; elle est belle et jolie ; c'est le chevalier de Lorraine qui l'épouse : elle fait pitié d'aller chercher si loin la consommation. J'enverrai bientôt à M. de Grignan les airs de l'opéra ; s'il est auprès de vous, je l'embrasse et le conjure d'avoir grand soin de vous. Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais si c'est que le cardinal de Retz m'a priée d'avoir soin de vos intérêts, mais je languis quand je ne fais rien pour vous ; sa recommandation fait plus en moi que sa bénédiction. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

---

382. *

A la même.

A Paris, mercredi 31 juillet 1675.

Ce que vous dites du temps est divin : il est vrai, ma fille, qu'on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on ne sauroit venir à bout de le passer : ce sont des bourbiers d'où l'on sort ; encore le bourbier nous arrête, et le temps va. Je suis fort aise que vous soyez paisiblement à Grignan jusqu'au mois d'octobre : Aix vous eût paru étrange au sortir d'ici ; la solitude et le repos de Grignan délayent un peu les idées ; vous avez eu bien de la raison d'en user ainsi. M. de Grignan vous est présentement une compagnie ; votre château en sera rempli, et votre musique perfectionnée : il faut pâmer de rire de ce que vous dites de l'air italien ; le massacre que vos chantres en font, corrigé par vous, est un martyre pour ce pauvre Vorey, qui fait voir la punition qu'il mérite. Vous souvient-il du lieu où vous l'avez entendu, et du joli garçon qui le chantoit, qui vous donna si promptement dans la vue ? cet endroit-là de votre lettre est d'une folie charmante : je prie M. de Grignan d'apprendre cet air tout entier ; qu'il fasse cet effort pour l'amour de moi, et nous chanterons ensemble.

Je vous ai mandé, ma très-chère, comme nos

[1] A Pierrelatte, petite ville du Bas-Dauphiné, où madame de Grignan s'étoit rendue pour saluer madame la grand'duchesse à son passage.

[1] Nugno-Alvare Péréira de Mello, duc de Cadaval en Portugal.

folies de Bretagne m'arrêtoient pour quelques jours. M. de Forbin [1] doit partir avec six mille hommes pour punir notre Bretagne, c'est-à-dire la ruiner : ils s'en vont par Nantes; c'est ce qui fait que je prendrai la route du Mans avec madame de Lavardin ; nous regardons ensemble le temps que nous devons prendre. M. de Pomponne a dit à M. de Forbin qu'il avoit des terres en Bretagne, et lui a donné le nom de celles de mon fils. La châsse de Sainte-Geneviève nous donne ici un temps admirable, la St.-Géran est dans le chemin du ciel: la bonne Villars n'a point reçu votre lettre, c'est une douleur.

Voici une petite histoire qui se passa, il y a trois jours. Un pauvre passementier, dans ce faubourg Saint-Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, il ne les avoit pas : on le presse et represse ; il demande du temps, on le lui refuse ; on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle; quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur; il coupa la gorge à trois de ses enfants qui étoient dans sa chambre; sa femme sauva le quatrième, et s'enfuit : le pauvre homme est au Châtelet; il sera pendu dans un jour ou deux : il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez, ma fille, que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siége de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

On devoit partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaisirs devoient devenir des peines par leur multiplicité : tout étoit prêt; il arrive un coup de massue qui rabaisse la joie; le peuple dit que c'est à cause de *Quantova* (*madame de Montespan*); l'attachement est toujours extrême; on en fait assez pour fâcher le curé et tout le monde, et peut-être pas assez pour elle; car dans son triomphe extérieur il y a un fonds de tristesse.

Vous parlez des plaisirs de Versailles; et dans le temps qu'on alloit à Fontainebleau pour s'abymer dans la joie, voilà M. de Turenne tué : voilà une consternation générale : voilà M. le prince qui court en Allemagne : voilà la France désolée. Au lieu de voir finir les campagnes, et d'avoir votre frère, on ne sait plus où l'on en est. Voilà le monde dans son triomphe, et voilà des événements surprenants, puisque vous les aimez : je suis assurée que vous serez bien touchée de celui-ci. Je suis épouvantée de la prédestination de ce M. Desbrosses : peut-on douter de la Providence, et que le canon qui a choisi de loin M. de Turenne entre dix hommes qui étoient autour de lui, ne fût chargé depuis une éternité? Je m'en vais rendre cette histoire tragique à M. de Grignan pour celle de Toulon; plût à Dieu qu'elles fussent égales!

Vous devez écrire à M. le cardinal de Retz, nous lui écrivons tous; il se porte très-bien, et fait une vie très-religieuse : il va à tous les offices, il mange au réfectoire les jours maigres; nous lui conseillons d'aller à Commerci : il sera très-affligé de la mort de M. de Turenne. Écrivez au cardinal de Bouillon ; il est inconsolable.

Adieu, ma chère enfant, vous n'êtes que trop reconnoissante ; vous faites un jeu de dire du mal de votre ame; je crois que vous sentez bien qu'il n'y en a pas une plus belle, ni meilleure : vous craignez que je ne meure d'amitié; je serois honteuse de faire ce tort à l'autre : mais laissez-moi vous aimer à ma fantaisie. Vous avez écrit une lettre admirable à Coulanges; quand le bonheur m'en fait voir quelqu'une, j'en suis ravie. Tout le monde se cherche pour parler de M. de Turenne, on s'attroupe; tout étoit hier en pleurs dans les rues, le commerce de toute autre chose étoit suspendu.

383.

A M. de Grignan.

A Paris, ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Con-

[1] Le bailli de Forbin, capitaine-lieutenant de la première compagnie de mousquetaires du roi, et lieutenant-général des armées de Sa Majesté.

dom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple étoit dans le trouble et dans l'émotion, chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes: on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant, il arriva lundi, comme je vous ai dit; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le duc d'y courir en poste, en attendant M. le prince qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps : c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le prince; Dieu veuille qu'il en revienne. M. de Luxembourg demeure en Flandre pour y commander en chef : les lieutenants-généraux de M. le prince sont MM. de Duras et de La Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, en faisant huit généraux au lieu d'un : c'est y gagner. En même temps on fit huit maréchaux de France; savoir : M. de Rochefort [1], à qui les autres doivent un remerciement; MM. de Luxembourg, Duras, La Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne : en voilà huit bien comptés; je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand-maître [2] étoit au désespoir; on l'a fait duc; mais que lui donne cette dignité? il a les honneurs du Louvre par sa charge, il ne passera point au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé [3] : cependant c'est une grace, et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve. Vous savez la haine du comte de Gramont pour Rochefort; je le vis hier, il est enragé; il lui a écrit, et l'a dit au roi. Voici la lettre:

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite [4].

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le Comte de GRAMONT.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Il y a un almanach que j'ai vu, c'est de Milan; on y lit au mois de juillet : *mort subite d'un grand;* et au mois d'août : *Ah, que vois-je!* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abymer notre Bretagne; ce sont deux Provençaux [5] qui ont cette commission. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance.

[1] M. de Louvois, voulant faire M. de Rochefort maréchal de France, n'y pouvoit parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étoient plus anciens lieutenans-généraux que M. de Rochefort.

[2] Le comte du Lude, grand-maître de l'artillerie.

[3] Renée-Eléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, passoit sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avoit pour la chasse. Elle mourut le 21 janvier 1681, et dans le mois de février suivant, le duc du Lude se remaria avec Charlotte Séguier, veuve du comte de Guiche.

[4] Vers du *Cid*.

[5] Le bailli de Forbin dont il a été mention ci-devant, et le marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des mousquetaires du roi.

Voilà, mon cher comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir; j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

384.

A madame DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment; il arrêta son carrosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit; le cardinal fit courre après, et sut ainsi cette terrible mort; il s'évanouit; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye l'ont été voir; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paroît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne; Montécuculli, qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les pouvoit retenir, ils crioient qu'on les menât au combat; qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut! cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion; et puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges était à près d'une demi-lieue de là; jugez de son désespoir, c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événemens jusqu'à l'arrivée de M. le prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan, et je ne m'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison : tous ceux qu'aimoit M. de Turenne sont fort à plaindre.

Le roi disoit hier en parlant des huit nouveaux maréchaux : Si Gadagne avoit eu patience, il seroit du nombre, mais il s'est retiré, il s'est impatienté, c'est bien fait. On dit que le comte d'Estrées cherche à vendre sa charge; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges; il copie mot à mot, et sans s'incommoder, toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le grand-maître est duc, il n'ose se plaindre; il sera maréchal de France à la première voiture; et la manière dont le roi lui a parlé passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de donner à Pomponne son nom et ses qualités; il répondit : Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père, il n'aura qu'à le faire copier. Il faut lui faire un compliment. M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis; car ils prétendent du *Monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ne peut leur faire comprendre.

Je reviens à M. de Turenne, qui, en disant

adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : « Monsieur, je ne suis point un *diseur*, mais je vous » prie de croire sérieusement que, sans ces affaires-» ci, où peut-être on a besoin de moi, je me reti-» rerois comme vous; et je vous donne ma parole » que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le » coffre, et je mettrai, à votre exemple, quelque » temps entre la vie et la mort. » Je tiens cela de d'Hacqueville, qui ne l'a dit que depuis deux jours. Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails. J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterois quelqu'un à tous deux avec qui vous pussiez parler de M. de Turenne : les Villars vous adorent; Villars est revenu; mais Saint-Géran et sa tête sont demeurés : sa femme espéroit qu'on auroit quelque pitié de lui, et qu'on le ramèneroit. Je crois que La Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage; le mien, comme vous savez, est un peu différé; il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes commandés par deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cent mille francs pour obéir à M. de Forbin; car encore M. de Chaulnes conserve l'ombre du commandement. Madame de Lavardin et M. d'Harouïs sont mes boussoles : ne soyez point en peine de moi, ma très-chère, ni de ma santé; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin; si quelqu'un souhaitoit mon amitié, il devroit être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

---

385. *

A la même.

A Paris, mercredi 7 août 1675.

Quoi je ne vous ai point parlé de Saint-Marcel! en vous parlant de Sainte-Geneviève! je ne sais pas où j'avois l'esprit. Saint-Marcel vint prendre Sainte-Geneviève jusque chez elle; sans cela on ne l'eût pas fait aller : c'étoient les orfèvres qui portoient la châsse du saint; il y avoit pour deux millions de pierreries, c'étoit la plus belle chose du monde. La sainte alloit après, portée par ses enfants, nu-pieds avec une dévotion extrême : au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusqu'à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours; mais savez-vous avec quelle violence? il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'il font pour se rejoindre; et si, par hasard, ils s'étoient approchés, puissance humaine, ni force humaine, ne les pourroient séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple; mais on les empêche, et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, et puis chacun s'en va chez soi. A quoi pouvois-je penser de ne vous point conter ces merveilles? Pour votre équipée du feu de saint Jean-Baptiste, je ne puis y penser sans que la sueur m'en monte au front. Quelle folie en l'état où vous étiez! quelle foule! quelle chambre! quel échafaud! Ma bonne, je vous prie de ne m'en plus parler.

Je vous ai mandé que je ne pars pas encore pour la Bretagne. Vous croyez bien que je n'oublierai point de vous marquer l'adresse de mon nouvel ami de la poste; il sera plus fidèle que du Bois, et nous aurons deux fois la semaine des nouvelles: je m'y trouve encore plus intéressée que vous, c'est ma vie partout; mais, aux Rochers, ce seroit mourir que de n'avoir point cette consolation. Je porterai des livres et de l'ouvrage; ces amusements ne vont que bien loin après le soin de notre commerce. Vos lettres seront étranges sur les nouvelles de l'armée, jusqu'à ce que vous ayez su la mort de M. de Turenne : tout est confondu; il n'y a plus ni Flandre, ni Allemagne, ni petit frère que l'on puisse espérer. Nous verrons dans quelques jours comme tout se rangera, et le train que prendra notre province, et M. de Forbin, avec sa petite armée. Je vous conseille d'écrire à notre bon cardinal sur cette grande mort; il en sera touché, on disoit l'autre jour en bon lieu, que l'on ne connoissoit que deux hommes au-dessus des autres hommes, lui et M. de Turenne : le voilà donc seul dans ce point d'élévation. Quand vous aurez écrit cette première lettre, croyez-moi, ne vous contraignez point; s'il vous vient quelque folie au bout

de votre plume, il en est charmé aussi bien que du sérieux : le fond de religion n'empêche point encore ces petites *chamarrures*. Il laisse toujours aller les épigrammes à notre gros abbé (*de Pontcarré.*)

Voilà votre madame de Schomberg maréchale ; elle est fort louable de passer sa vie en Languedoc, pour être plus près de Catalogne [1] ; peut-être que sa santé contribue à ce séjour. Ce seroit un joli voyage à M. de Grignan et à La Garde, de l'aller voir aux Eaux. Tout ceci fera sans doute changer de place à son mari.

Le chevalier de Buous est bien content de moi : je suis sa résidente chez M. de Pomponne. Guilleragues a fait des merveilles dans sa gazette; mais je trouve les dernières louanges un peu embarrassées [2] : j'aimerois mieux un style plus naturel et moins recherché. Mon fils me mande que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne; qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg, en leur ôtant M. le prince. La pauvre madame de Vaubrun est entièrement désespérée de la mort de son mari [3]. M. d'Harouïs pleuroit hier à chaudes larmes, et pour sa douleur particulière, et pour celle de cette cette pauvre femme. Les nouvelles d'Allemagne font toute notre attention. Je vis l'autre jour à la messe le comte de Fiesque et d'autres qui assurément n'y ont point bonne grace. Je trouvai heureuses celles qui n'avoient leurs enfants, ni aux Minimes [4], ni en Allemagne; j'ai voulu dire moi, qui sais mon fils à son devoir, sans aucun péril présentement.

L'autre jour M. le dauphin tiroit au blanc; il tira fort loin du but : M. de Montausier se moqua de lui, et dit tout de suite au marquis de Créqui, qui est fort adroit, de tirer ; et à M. le dauphin : Voyez comme celui ci tire droit ; le petit pendard tire un pied plus loin que M. le dauphin. Ah ! petit corrompu, s'écria M. de Montausier, il faudroit vous étrangler. M. de Grignan se souviendra bien de ce petit courtisan; il nous en a conté des choses pareilles.

Vous devriez lire les Croisades ; vous y verriez un Aimar de Monteil, et un Castellane [1], afin de choisir : ce sont des héros. On veut relire le Tasse quand on a lu ce livre-là. J'ai vu enfin M. de Péruis ; il me paroît passionné pour M. de Grignan et pour vous; je le trouve honnête homme, il me semble doux et sincère. Nous avons causé une heure de toute la Provence, où je me trouve encore fort savante. Il est ravi de votre portrait : je voudrois que le mien fût un peu moins rustaud ; il ne me paroît point propre à être regardé agréablement, ni tendrement. La bonne d'Heudicourt est ravie d'une lettre que vous lui avez écrite; elle peut vous mander de fort bonnes choses et très-particulières : ce commerce vous divertira extrêmement. J'ai fait conter à Péruis comme il vous a trouvée, à quelle heure, en quel lieu; je vous ai bien reconnue dans votre lit comme une paresseuse; il dit que vous êtes belle, et blanche, et grasse : je n'ai osé le questionner davantage; il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer à celle d'un homme qui vient de Grignan, et qui me parle de toutes ces choses : je ne pouvois le quitter.

Je gronderai bien Corbinelli de ne pas vous écrire ; quelle sottise ! que peut-il faire de mieux? hélas ! je viens d'apprendre que ce pauvre garçon a pensé mourir : il a eu des maux de tête à perdre la raison, et la fièvre en même temps. Il a mis son nom au bas d'une lettre, et a fait écrire qu'on me vienne dire qu'il n'est pas mort, mais qu'il a

[1] M. de Schomberg étoit de la promotion des huit maréchaux de France créés le 30 juillet précédent; il commandoit alors en Catalogne.

[2] Il s'agissoit d'un éloge de M. de Turenne, qui fut mis dans la *Gazette de France*, à l'occasion de sa mort. Guilleragues avoit la direction de la gazette, qui avoit commencé à paroître en 1631.

[3] Nicolas Beautru, marquis de Vaubrun. Sa femme étoit Beautru et sa nièce. Il fut tué au combat d'Altenheim, le 2 août, cinq jours après la mort de M. de Turenne.

[4] C'est-à-dire à la messe des Minimes de la Place-Royale, où madame de Sévigné alloit ordinairement. Cette église a été abattue.

[1] Blanche Adhémar de Monteil épousa Gaspard de Castellane, en 1498. Leur fils, Gaspard de Castellane, fut héritier de Louis Adhémar de Monteil, comte de Grignan, son oncle, lequel étant mort sans postérité, le substitua aux nom et armes d'Adhémar; en sorte que les Adhémar de Monteil, comtes de Grignan, qui ont subsisté depuis, et qui sont éteints aujourd'hui, étaient de la maison de Castellane.

été à l'extrémité, et que j'ai pensé perdre l'homme du monde qui m'est le plus dévoué; je voudrois qu'il ne fût pas si bien justifié auprès de vous : écrivez-lui une petite amitié pour l'amour de moi; c'est un garçon que j'aime, et qui m'a persuadée de son amitié.

J'ai été à Versailles; je ne sais si je ne vous l'ai point mandé : j'allai avec d'Hacqueville tête à tête, nous partîmes à trois heures; nous arrivâmes droit chez M. de Louvois, que nous trouvâmes; ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize *d'un trou-madame :* je lui parlai pour mon fils; il ne peut avoir ce régiment, parce que celui qui l'avoit n'est point mort. Ce ministre me dit mille choses honnêtes et très-obligeantes; je lui dis l'ennui que nous avions dans notre guidonnage : enfin tout alla bien, nous remontâmes en calèche, et nous étions à neuf heurs à Paris. J'ai retourné depuis à Versailles avec madame de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. M. de Condom n'est point encore consolé de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon n'est pas connoissable; il jeta les yeux sur moi, et, craignant de pleurer, il se détourna : j'en fis autant de mon côté, car je me sentis fort attendrie. Toutes les dames de la reine sont précisément celles qui font la compagnie de madame de Montespan : on y joue tour-à-tour, on y mange; il y a des concerts tous les soirs; rien n'est caché, rien n'est secret; les promenades en triomphe : cet air déplairoit encore plus à une femme qui seroit un peu jalouse; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagny; que vous dirai-je? C'est le palais d'Armide; le bâtiment s'élève à vue d'œil; les jardins sont faits : vous connoissez la manière de Le Nôtre [1]; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien; il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets : c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer : on aime fort ce bois. Hier au soir je vis La Garde, qui m'apprit qu'un homme revenu de l'armée avoit dit au roi tout naïvement des biens infinis du chevalier de Grignan et de son régiment; il se porte très-bien jusqu'ici. Dieu le conserve!

[1] Le même qui a fait les jardins des Tuileries et ceux de Versailles.

Je veux vous faire voir un petit dessous des cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle amitié de *Quantova* et de son amie qui voyage [1] est une véritable aversion depuis près de deux ans; c'est une aigreur, c'est une antipathie, c'est du blanc, c'est du noir. Vous demandez d'où vient cela : c'est que l'amie est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de *Quanto :* elle n'aime pas à obéir; elle veut bien être au père, mais non pas à la mère; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle; elle rend compte à l'un, et point à l'autre : on gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès d'un voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois; il se répand un peu, et je crois que vous en serez surprise; les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de ces mésintelligences. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend point les choses? C'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué; et l'on voit clair quand on voit le dessous des cartes, c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une grande femme [2] qui pourroit bien vous en mander si elle vouloit, et vous dire à quel point la perte du héros a été promptement oubliée dans cette maison; ç'a été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous faudroit quelque manière de chiffre? Je m'en vais faire réponse à votre lettre du dernier juillet.

Ma fille, votre commerce est divin; ce sont des conversations que nos lettres : je vous parle, et vous me répondez; j'admire votre soin et votre

[1] Madame Scarron.

[2] La grande femme est madame d'Heudicourt, dont madame de Sévigné vient de dire dans cette même lettre, qu'elle pourroit mander à madame de Grignan des choses très particulières : Le héros sitot oublié est M. de Turenne, haï de Louvois, et peu aimé du roi.

exactitude ; mais, ma très-chère, ne vous en faites point une loi ; car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez alors que c'est me plaire que de vous soulager ; et, sans vouloir exagérer, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, le soulagement de quelque chose qui vous peine, tout cela est mis au premier rang de ce qui me tient le plus au cœur ; il faut me croire, le dessous des cartes va encore au-delà.

Je m'en vais commencer par ma santé, n'en soyez point en peine ; je vois très-souvent M. de Lorme chez madame de Montmort [1], qu'il ressuscite : il a fort approuvé ma saignée de pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'année passée, c'étoient les adieux de ce qu'il croit parti, si peu de mal étoit digne de mon bon tempérament : il me fera prendre de sa poudre avant que je parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin ; si vous l'entendiez parler, vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma chère enfant, et ôtez cette inquiétude des effets de votre tendresse ; il vous en reste assez. Pour la proposition d'aller à Grignan, au lieu d'aller en Bretagne, elle m'avoit déjà passé par la tête, et quand je veux rêver agréablement, c'est la première chose qui se présente à moi que ces jolis châteaux : en reculant un peu celui-ci, il ne sera plus en Espagne ; et le tour que vous me proposez est si joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée en Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois ; mais pour cette année, mon enfant, l'abbé crie de la proposition en l'air. J'ai d'autres affaires que celle de madame d'Acigné, j'ai le bon abbé que je n'aurai pas toujours, j'ai mon fils qui seroit bien étonné de me trouver à Lambesc à son retour : je voudrois bien le marier ; mais soyez assurée que le désir et l'espérance de vous revoir ne me quittent jamais, et soutiennent toute ma santé et le reste de joie que j'ai encore dans l'esprit ; il faut donc *saler* toutes nos propositions.

J'attends avec impatience des lettres du chevalier de Grignan ; nous voudrions en avoir à toute heure, car, jusqu'à ce que notre armée ait repassé le Rhin, nous serons toujours en peine. Voilà la relation du combat, où M. de Lorges [1] a fait voir qu'il étoit neveu de son oncle : Dieu veuille que ces prospérités continuent, ce seroit l'ombre de M. de Turenne qui seroit encore dans cette armée.

Le comte du Lude est ici ; il est duc : on n'a pas seulement imaginé de trouver mauvais son retour ; mais je vous avoue qu'il y a ici de petits Messieurs à la messe, à qui l'on voudroit bien donner *d'une vessie de cochon par le nez*. Si nous eussions pu troquer notre guidon contre le régiment (*de Champagne*), à la bonne heure ; mais Montgaillard n'est point mort, et il lui faut de l'argent ; c'est ce que me dit M. de Louvois, et que j'étois trop habile femme pour acheter un régiment, ne pouvant me défaire de la charge.

Madame de Saint-Valeri sera marquée ; j'ai si bien fait que son joli nez en sera gâté. Madame de Monaco est toujours malade ; je ne vois plus où aboutira cette maladie : que vous m'êtes obligée ! Je suis comme vous, je fais grace à l'esprit en faveur des sentiments. Je me dédis, au reste, de madame de Langeron : elle est plus affligée que jamais ; elle est comme une ombre autour de madame la duchesse, mais elle ne parle plus ; ce n'est plus une femme qui entende ni qui réponde : *Sortez, ombres, sortez* ; elle pleure sans cesse, et s'est fait une écorchure aux yeux qui la rend méconnoissable : je reprends ce que je vous en avois dit. M. le duc [2] est ici pour un jour ; il ira rejoindre M. le prince, qui va doucement avec quatre ou cinq mille hommes : il a pris ce temps pour voir le roi et madame la duchesse. Madame de Langeron pensa hier mourir en le revoyant. Je suis comme vous. Je ne comprends pas bien l'amour de profession : l'été, il n'y a qu'à l'Opéra où Mars et Vénus s'accordent si bien ensemble. Voilà les premiers actes de l'Opéra : quand vous en voudrez davantage, demandez-les à M. de Boissy [3] c'est le plus joli garçon du monde, et qui, pour toute ré-

[1] Marie-Henriette de Buade de Frontenac, femme de Henri-Louis Habert de Montmort, qui fut doyen de l'académie françoise.

[1] Guy-Alconse de Durfort, comte de Lorges, depuis duc et maréchal de France, étoit fils d'Elisabeth de La Tour-de-Bouillon, sœur de M. de Turenne.

[2] Henri-Jules de Bourbon-Condé.

[3] Louis-Urbain Lefèvre-de-Caumartin, mort sous-doyen du conseil-d'état, le 2 décembre 1720.

compense, ne veut que l'honneur d'être nommé dans cette lettre. J'en reçois une de Corbinelli : il est guéri; il a été très mal. Ils iront à Grignan, j'en suis fort aise; vous parlerez de moi, et vous aurez une bonne compagnie. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je crois que vous m'aimez; c'est assurément le dessous de vos cartes, comme la véritable tendresse que j'ai pour vous est le dessous des miennes. Le sermon que vous me fîtes la veille de votre départ ne peut jamais sortir de ma mémoire; mais comme je ne puis ramener cet endroit sans commencer par vous voir entrer dans ma chambre, et que je n'ai plus cette joie ni cette espérance prochaine, il m'en coûte toujours des larmes; et, quand je médite sur toute cette soirée, le souvenir m'en est d'une amertume que je ne puis encore soutenir. Tout ce que nous fîmes les derniers jours, tous les lieux où nous fûmes, toute la douleur dont j'étois pénétrée avec une bonne contenance, de peur d'attirer vos sermons, tout cela m'arrache encore le cœur : je repasse tous les temps; nous étions, comme à cette heure, à Livry, et ainsi de toutes les saisons. L'amitié que j'ai pour vous porte bien des peines et des amertumes avec elle : une absence continuelle avec la tendresse que j'ai pour vous ne composent pas une paix bien profonde à un cœur aussi dénué de philosophie que le mien; il faut passer sur cet endroit sans y séjourner. Vous me voyez, ma bonne, et je vois que vous vous moquez de moi. Ne croyez point que j'offense ce que j'aime par négliger ma santé, j'en ai un véritable soin pour l'amour de vous, et c'étoit pour vous plaire que j'allois voir M. de Lorme; je trouvai madame de Frontenac et la *Divine*[1], et la Bertillac qui y loge, et qui est comme une potée de souris. Cette maison n'est pas ennuyeuse; mais ma lettre, qu'en dites-vous? J'aime à vous parler quasi tous les jours; puisque cela ne vous déplaît pas, et que cela me fait plaisir, quel mal y auroit-il? Adieu encore, ma très-chère enfant, croyez-moi bien véritablement et uniquement à vous. J'embrasse M. de Grignan, c'est à lui que j'envoie l'opéra.

[1] Mademoiselle d'Outrelaise.

586. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 juillet 1675.

Il y a plus de quinze jours que je balance à vous écrire, Madame; mais comme c'est sur un chapitre de tristesse, j'ai de la peine à m'y résoudre : je ne suis pas bon pour les consolations, je n'aime pas même à être consolé. C'est pour le départ de madame de Grignan et pour la retraite du cardinal de Retz que je vous écris aujourd'hui. Vous savez bien, Madame, en un mot comme en mille, que je suis bien aise de votre joie, et fort fâché de vos chagrins; mais n'en parlons plus, on ne sauroit trop tôt finir cette matière.

Comment vous portez-vous? où êtes-vous? et à quoi vous amusez-vous? En attendant votre réponse, Madame, je vous dirai que je me prépare à faire le mariage de mademoiselle de Bussy à la fin d'août. Je vous demanderai votre procuration au premier jour, et je vous en enverrai le modèle; cependant, parlons de la guerre : le roi ne veut pas revenir sans avoir vu une bataille, et je crois qu'il en aura le plaisir, car le prince d'Orange le veut aussi, et M. le prince, Dieu sait combien! Il n'y aura point de combat général, à mon avis, entre M. de Turenne et M. de Montécuculli : l'un ne fera pas une assez fausse démarche devant l'autre pour l'obliger de hasarder une bataille; mais M. de Turenne fera assez s'il empêche le passage du Rhin et la communication de Strasbourg aux Allemands; je crois qu'il en viendra à bout. Mandez-moi des nouvelles de la belle *Madelonne;* je vous assure que je l'aime bien, mais toujours moins que vous.

587. ***

Du même à la même.

A Chaseu, ce 6 août 1675.

J'aurois attendu patiemment la réponse que vous me devez, avant que de vous écrire, Madame, si je n'étois trop rempli des merveilles que je vois pour me taire : M. de Turenne mort, et huit ma-

réchaux pour le remplacer, tout cela est surprenant. Pour le premier, je sais que vous en serez affligée, mais vous ne savez peut-être pas que je le suis pour le moins autant que vous, je ne dis pas seulement comme un bon François, je dis même en mon particulier.

Le premier président de Lamoignon se mit dans la tête de me faire ami de M. de Turenne, et il le trouva si bien disposé à cela, qu'il me manda de le remercier des sentiments qu'il lui avoit témoignés pour moi. J'écrivis donc à ce grand homme une lettre pleine de reconnoissance, d'estime et de louanges, enfin une lettre où sa gloire trouvoit son compte, cette gloire que vous savez qu'il aimoit tant. J'en reçus une réponse qui, dans sa manière courte et sèche, étoit peut-être une des plus honnêtes lettres qu'il ait jamais écrites. Je perds donc un ami puissant qui m'auroit servi, ou, pour le moins, mon fils; j'en suis au désespoir.

Revenons maintenant aux huit maréchaux : En 1668 on en fit trois, et ce nombre étonna tout le monde; en voici huit aujourd'hui qu'on vient de faire : je ne doute pas que la surprise publique ne soit extrême. Pour peu qu'on augmente, la première promotion qu'on en fera, ce seront véritablement des maréchaux *à la douzaine*. Ce grand nombre et la condition que le premier commandera au second, et le second au troisième, et que ces messieurs ne roulent plus ensemble comme ils faisoient autrefois, rend cette dignité bien moins considérable qu'elle n'étoit. Si le roi m'a fait tort en me privant des honneurs que méritoient mes services, il m'a en quelque façon consolé en ne me donnant pas le bâton de maréchal de France, par le rabais où il l'a mis : je dis *en quelque façon consolé*, car, tel qu'il est, je le voudrois avoir, quand ce ne seroit que parce qu'il est toujours office de la couronne, et qu'il est une marque des bonnes graces du prince, qui sont d'ordinaire accompagnées ou suivies de quelque chose de solide dont j'ai encore plus besoin que d'honneurs. Dieu n'a pas voulu que cela fût, ou que cela fût encore; je n'en murmure point, et, au contraire, je lui rends mille graces du repos d'esprit qu'il m'a donné sur cela, et de ce qu'il m'a fait le courage encore plus grand que mes malheurs.

---

388. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, le 6 août 1675.

Je ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y pense toujours, et que je ne puisse jamais bien m'accoutumer à vivre sans elle; mais ce chagrin ne doit être pour moi. Vous me demandez où je suis, comment je me porte, et à quoi je m'amuse. Je suis à Paris, je me porte bien, et je m'amuse à des bagatelles. Mais ce style est un peu laconique, je veux l'étendre. Je serois en Bretagne, où j'ai mille affaires, sans les mouvements de cette province qui la rendent peu sûre. Il y va six mille hommes commandés par M. de Forbin. La question est de savoir l'effet de cette punition. Je l'attends, et si le repentir prend à ces mutins, et qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, et j'y passerai une partie de l'hiver.

J'ai bien eu des vapeurs; et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avois reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connoissez aussi. On la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrois qu'on eût cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cousin? Mais comment pourrions-nous faire? Ma nièce sera de mon avis, selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans son mariage; elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas : quoi qu'il en soit, je sais bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément que je ne lui souhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma nièce la religieuse; je la trouve très-agréable et d'une sorte d'esprit qui

fait fort bien souvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reste, vous êtes un très-bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité; je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvoit plus augmenter; il jouissoit même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyoit le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont toutes les actions sont si observées. Si le comte d'Harcourt fût mort après la prise des îles Sainte-Marguerite, ou le secours de Casal, et le maréchal du Plessis-Praslin après la bataille de Rhetel, n'auroient-ils pas été plus glorieux? M. de Turenne n'a point senti la mort; comptez-vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur générale pour cette perte, et les huit maréchaux de France nouveaux. Le comte de Gramont, qui est en possession de dire toutes choses sans qu'on ose s'en fâcher, écrivit à Rochefort le lendemain :

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Monseigneur, je suis

Votre très-humble serviteur,

Le comte DE GRAMONT.

Mon père est l'original de ce style : quand on fit maréchal de France M. de Schomberg, celui qui fut surintendant des finances, il lui écrivit :

MONSEIGNEUR,

« Qualité, barbe noire, familiarité. »

CHANTAL.

Vous entendez bien qu'il vouloit lui dire qu'il avoit été fait maréchal de France, parce qu'il avoit de la qualité, la barbe noire comme Louis XIII, et qu'il avoit de la familiarité avec lui. Il étoit joli, mon père!

Vaubrun a été tué à ce dernier combat qui comble M. de Lorges de gloire; il en faut voir la fin. Nous sommes toujours transis de peur, jusqu'à ce que nous sachions si nos troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent les soldats, nous serons pêle-mêle, la rivière entre deux. La pauvre *Madelonne* est dans son château en Provence. Quelle destinée! Providence! Providence! Adieu, mon cher Comte, adieu, ma très-chère nièce. Je fais mille amitiés à M. et à madame de Toulongeon : je l'aime fort, cette petite comtesse. Je ne fus pas un quart d'heure à Montelon, que nous étions comme si nous nous fussions connues toute notre vie; c'est qu'elle a de la facilité dans l'esprit, et que nous n'avions point de temps à perdre. Mon fils est demeuré en Flandre; il n'ira point en Allemagne. J'ai pensé à vous mille fois depuis tout ceci; adieu.

---

389. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 11 août 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, elle est assez longue et je vous assure que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre style, comme vous dites, soit laconique, soit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me semble, dans vos lettres des agréments qu'on ne voit point ailleurs; et il ne faut pas dire que c'est l'amitié que j'ai pour vous qui les embellit, puisque de fort honnêtes gens, qui ne vous connoissent pas, les ont admirées. Mais c'est assez vous louer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos lettres. Ils ne sauroient être trop courts pour être bons. Vous passerez, dites-vous, l'hiver en Bretagne, cela est obligeant pour madame de Grignan, on voit bien qu'en son absence tous pays vous sont égaux. Je vous plains d'être sujette aux vapeurs. C'est un mal plus désagréable qu'il n'est dangereux; cependant il se fait craindre. C'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient et qui l'augmente. Il seroit bien moindre, si l'on ne croyoit pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire;

car effectivement il ne le fait pas. Je suis d'accord avec vous que la vie est trop courte : cent ans d'assurés seroit un temps raisonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir : après y avoir bien songé, voici tout ce que j'ai pu trouver, non pas pour avoir aucune sûreté, mais au moins pour alonger vraisemblablement la vie : Ne dormir guère, manger peu, et ne pas craindre la mort ; s'ennuyer quelquefois et quelquefois se divertir ; car si l'on se divertissoit toujours, la vie paroîtroit trop courte, si l'on s'ennuyoit aussi toujours, on mourroit bientôt de chagrin. Mademoiselle de Bussy est de mon avis, et elle prétend user de ce régime. Quand son mari ne seroit pas tel qu'elle le souhaiteroit, elle n'en veut pas mourir un jour plus tôt. Elle veut, dit-elle en ce cas, essayer à le survivre. Pour les souhaits que vous lui faites, elle en a toute la reconnoissance qu'elle en doit avoir; mais quand vous ne l'aimeriez pas, elle est comme moi sur votre chapitre, elle ne laisseroit pas de vous trouver la plus aimable femme de France. Rien n'est mieux dit, plus agréablement, ni plus juste que ce que vous dites de la Providence sur la mort de M. de Turenne, que vous voyez *ce canon chargé de toute éternité*. Il est vrai que c'est un coup du ciel. Dieu, qui laisse ordinairement agir les causes secondes, veut quelquefois agir lui seul. Il l'a fait, ce me semble, en cette occasion : c'est lui qui a pointé cette pièce. Ne vous souvenez-vous pas, Madame, de la physionomie funeste de ce grand homme? du temps que je ne l'aimois pas, je disois que c'étoit une physionomie *patibulaire* ; si j'y avois songé, depuis ma réconciliation avec lui, j'aurois appréhendé ce coup de canon. Tout ce que vous me mandez sur son bonheur de n'avoir pas survécu à sa réputation, comme cela se pouvoit, de même que le comte d'Harcourt, le maréchal du Plessis-Praslin, et j'ajoute le connétable Wrangel [1] : tout cela, dis-je, est admirable; et il n'y a qu'une chose qui me déplaît, c'est que vous me mettez en état que je n'en saurois rien dire, si je n'en dis moins. Je m'en tiens donc à ce que vous avez dit en l'honneur de sa mémoire ; mais j'ajouterai seulement que cette mémoire n'est rien, et que le mépris qu'on a pour celle du comte d'Harcourt et l'estime qu'on a pour celle de M. de Turenne, ne leur font à présent ni bien ni mal ; et je conclus qu'il ne sert de rien d'être un héros que pour la gloire qu'on en a pendant sa vie.

Vous avez raison, Madame, de compter pour un bonheur à M. de Turenne de n'avoir pas senti la mort. Cependant il n'y a que deux sortes de gens à qui la mort imprévue soit la meilleure : les saints et les athées. Véritablement M. de Turenne n'étoit pas de ces derniers, mais aussi n'étoit-il pas un saint : je doute fort que la gloire du monde, pour qui il avoit une si violente passion, soit un sentiment qui sauve les chrétiens.

Je vous écrivis amplement le 6 de ce mois sur les huit maréchaux, je n'ai rien à vous en dire davantage, sinon que ce que le comte de Gramont a dit à Rochefort se pouvoit encore fort bien dire à deux autres. Nous sommes deçà le Rhin ; mais on me mande que les Allemands y sont aussi; tout cela honore bien la mémoire de M. de Turenne. S'il vivoit, nous serions plus proche du Necker [1] que du Rhin. J'espère que M. le prince remettra pour le moins les affaires au même état qu'elles étoient, mais c'est une chose à faire ; et puis M. le prince guérit avec du vin émétique, et M. de Turenne guérissoit avec un bon régime de vivre.

La destinée de la belle *Madelonne* est bizarre, et il y a sujet de s'écrier : Providence ! Providence ! mais souvenez-vous du temps que vous m'écriviez que c'étoit un mari *divin pour la société* : il ne l'est pas pour le commerce. La petite Toulongeon est fort aise du bien que vous dites d'elle. Vous en diriez encore plus si vous l'aviez vue plus longtemps. Elle est bonne pour ses amies ; elle est merveilleuse pour son mari, elle seroit admirable pour

[1] Charles-Gustave Wrangel, maréchal général et connétable de Suède, mort dans cette charge en 1676. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit près d'Augsbourg les Impériaux et les Bavarois en 1648, et défit l'escadre hollandoise au passage du Sund en 1658; mais la fortune l'abandonna en 1675, il éprouva des revers considérables dans la guerre que le roi de Suède avoit déclarée à l'électeur de Brandebourg, et la Suède perdit la Poméranie, qu'elle ne recouvra que par le traité de Nimègue.

[1] Rivière d'Allemagne qui prend sa source dans la forêt noire, et se jette dans le Rhin, près de Manheim.

un amant si elle en vouloit. Ne croyez pas M. de Sévigné plus en sûreté avec M. de Luxembourg qu'avec M. le prince; ce nouveau maréchal est aussi desireux de gloire que s'il étoit encore à parvenir.

J'ai écrit au roi sur la mort de M. de Turenne. Voilà ma lettre. Vous voyez que je me sers de toute sorte de sujets pour entretenir commerce avec notre maître.

Portrait de M. DE TURENNE *par le comte* DE BUSSY-RABUTIN.

« Henri de La Tour, vicomte de Turenne, étoit » un homme entre deux tailles, large d'épaules, » lesquelles il haussoit de temps en temps en par» lant; ce sont de ces méchantes habitudes que » l'on prend d'ordinaire faute de contenance as» surée. Il avoit les sourcils gros et assemblés, ce » qui lui faisoit une physionomie malheureuse : » en un mot, il n'avoit point l'air d'un héros, » quoiqu'il en eût l'ame.

» Il s'étoit trouvé en tant d'occasions à la guerre » qu'avec un bon jugement qu'il avoit, et une » application extraordinaire à son métier, il » s'étoit rendu le plus grand capitaine de son » siècle.

» A l'entendre parler dans un conseil, il pa» roissoit l'homme du monde le plus irrésolu; » cependant, quand il étoit pressé de prendre son » parti, personne ne le prenoit ni mieux ni plus » vite.

» Son véritable talent, qui est à mon avis le » plus estimable à la guerre, étoit de bien soute» nir une affaire en méchant état. Quand il étoit » le plus foible en présence des ennemis, il n'y » avoit point de terrain d'où, par un ruisseau, » par une ravine, par un bois, ou par une émi» nence, il ne sût tirer quelque avantage.

» Jusqu'aux huit dernières années de sa vie, il » avoit été plus circonspect qu'entreprenant; mais, » voyant que la témérité étoit à la mode, il ne se » ménagea plus tant qu'il avoit fait; et comme il » prenoit mieux ses mesures que les autres, il » gagna autant de combats qu'il en donna. Sa » prudence venoit de son tempérament, et sa » hardiesse de son expérience.

» Il avoit une grande étendue d'esprit, ca» pable de gouverner un état aussi bien qu'une » armée. Il n'étoit pas ignorant des belles-lettres; » il savoit quelque chose des poètes latins, et » mille beaux endroits des poètes françois : il » aimoit assez les bons mots, et s'y connoissoit » fort bien.

» Il étoit modeste en habits, et le paroissoit » même en expressions à ceux qui n'y faisoient » pas assez d'attention; mais il avoit dans le cœur » une vanité sans égale. Il s'étoit fait des ma» nières de parler toutes particulières. Pour sa» tisfaire à cette passion, quand il avoit com» mencé un discours de lui, par *je ne sais si* » *j'oserois vous dire*, il en disoit des merveilles, » et parce que cela lui paroissoit choquer la mo» destie qu'il affectoit si fort, il disoit, par exem» ple, en parlant de lui : *Je vous assure que* » *quand on étoit jeune, on faisoit fort bien cela*; » il se traitoit à la troisième personne, afin de se » pouvoir louer, comme il auroit fait quelque » autre. Il parloit peu et écrivoit mal.

» Jusqu'à 45 ans il s'étoit contenté d'être gen» tilhomme d'une ancienne maison; véritable» ment il s'en lassa, et voulut être prince. Dans » les brouilleries de la cour en 1648, quatre ou » cinq maisons de gentilshommes crurent que le » temps étoit propre pour faire valoir leurs chi» mères de principauté; celle de La Tour en fut » une, mais leurs visions n'ayant pas été suivies » d'un heureux succès, la maison du maréchal » de Turenne se réveilla en 1651. Le duc de » Bouillon son frère, étroitement uni dans le » conseil avec le cardinal Mazarin, et lui à la » tête de la principale armée, se trouvèrent en » état d'obtenir un brevet de *princes*. Ce fut » alors que le bâton de maréchal que M. de Tu» renne avoit autrefois souhaité comme la borne » de son ambition, lui parut au-dessous de sa » naissance; il en témoigna un si grand mépris » qu'on l'appeloit monsieur le maréchal quand on » vouloit lui dire une injure, et cette ridicule » vanité étoit fondée sur ce qu'il prétendoit que » ses prédécesseurs avoient été souverains de Bou» logne et comtes d'Auvergne, et que la prin» cipauté de Sedan appartenoit à sa maison par » sa mère, toutes lesquelles prétentions étoient » mal fondées. Cependant la considération où il » étoit autorisoit ces chimères. Mais ce rang ne

» fut pas d'abord si bien établi qu'il ne le tînt » en des contraintes extraordinaires. Comme il » n'osoit encore laisser sortir sans les reconduire » la plupart des gens de qualité qui lui rendoient » visite, il leur escroquoit cette civilité, en faisant » semblant d'avoir affaire dans son cabinet à peu » près dans le temps qu'il jugeoit qu'ils vouloient » s'en aller, et il n'en sortoit que quand on » disoit qu'ils étoient partis. Son orgueil lui fai- » soit prendre en gré toutes ces contraintes, et il » étoit sans peine esclave de sa grandeur.

» Une de ses grandes qualités étoit le mépris » du bien; jamais homme ne s'est si peu soucié » d'argent que lui. Il avoit commandé l'armée de » France en Allemagne dans des temps où il pou- » voit amasser des millions, et il ne l'avoit pas » fait : ce désintéressement, joint aux grandes al- » liances qu'il avoit en ce pays-là, lui avoit donné » un grand crédit parmi les Allemands.

» Il aimoit les femmes, mais sans s'y attacher; » il aimoit assez les plaisirs de la table, mais sans » débauche : il étoit de bonne compagnie, mais » sa gaieté ne duroit pas long-temps, parce qu'il » craignoit qu'elle ne familiarisât trop ceux avec » qui il étoit. Il savoit mille contes : il se plai- » soit à les faire, et il les faisoit fort bien; mais » comme il connoissoit le ridicule de ceux qui » en font souvent, et qui les répètent devant les » mêmes personnes, il commençoit toujours par » dire : *Je ne sais si je vous ai fait ce conte-ci;* » *mais quand cela seroit, il est trop bon, il faut* » *que je vous le redise encore.* Il croyoit que c'é- » toit assez pour sauver le ridicule, de faire voir » que ce n'étoit pas faute de mémoire quand il » recommençoit.

» Il ne donnoit guère d'ordres qui ne fussent » obscurs, soit de bouche, ou par écrit. J'ai vu » des gens qui disoient qu'il le faisoit pour cacher » son dessein à ceux même dont il se servoit pour » le faire réussir; d'autres, pour être toujours en » état d'expliquer son ordre, comme il voudroit, » et pour se décharger par là de la faute du mé- » chant succès sur l'officier commandé. Pour moi » je crois qu'il le faisoit parce qu'il étoit confus » dans ses expressions. Je ne doute pas après cela » que les raisons que je viens de dire ne le pus- » sent encore empêcher d'essayer à se rendre plus » intelligible.

» Dans les commencements de sa vie, il avoit » été bien aise que mal arrivât; il avoit été en- » vieux non seulement de ses égaux, mais en- » core de tous ceux qui commençoient à s'élevre; » et cette raison, avec ce qu'il étoit né mal- » faisant, l'avoit engagé à ne rendre de bons » offices à personne. Cependant il changea cette » conduite sur ses dernières années, et il se » trouva enfin sur la gloire si fort au-dessus de » tout le monde, que celle des autres ne lui fit » plus d'ombrage, et il se faisoit généralement » aimer et estimer des officiers et des soldats. Dans » le fond il n'aimoit rien que sa maison, la domi- » nation et les louanges. »

---

390. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9 août 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avois à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que M. le coadjuteur avoit fait merveilles à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du clergé. M. de Condom et M. d'Agen me dirent la même chose à Versailles : je suis persuadée qu'il fera aussi bien à sa harangue au roi : aussi il faudra toujours le louer.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes : il étoit à cheval sur un coup de canon; la Providence avoit bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action, et peut-être M. de Montlaur [1], frère du prince d'Harcourt, votre cousin-germain. La perte des ennemis a été grande; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu

[1] César, comte de Montlaur; il fut tué d'un coup de canon qui lui cassa l'épaule, le 27 juillet 1675.

que sept ou huit cents. Le duc de Sault, et le chevalier de Grignan se sont distingués à la tête de leur cavalerie : les Anglois surtout ont fait des choses romanesques : enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli[1], après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, et qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes François, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, sont signalés pour parler au roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence, qui devoient le faire maréchal de France tout-à-l'heure; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace, et vingt-cinq mille livres de pension qu'avoit Vaubrun. Ha! ce n'étoit point cela qu'il vouloit. M. le comte d'Auvergne a la charge de colonel-général de la cavalerie, et le gouvernement du Limousin. Le cardinal de Bouillon est très-affligé.

Notre bon cardinal a encore écrit au pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que, quand Sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très-humbles prières; mais nous croyons que le pape infaillible, et qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit *ami* que vous connoissez.

Parlons un peu de M. de Turenne; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui auroit été un dégoût, s'il étoit au monde, nous paroisse une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle, il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne qui avoit toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, et tue M. de Turenne; le fils de Saint-Hilaire[1] se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable.* Et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le gentilhomme de M. de Turenne, qui étoit retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire des actions héroïques au chevalier de Grignan; qu'il a été jusqu'à cinq fois à la charge, et que sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. M. de Boufflers et le duc de Sault ont fort bien fait aussi; mais surtout M. de Lorges, qui parut neveu du héros dans cette occasion. Je reviens au chevalier de Grignan, et j'admire qu'il n'ait pas été blessé, à se mêler comme il a fait, et à essuyer tant de fois le feu des ennemis. Le duc de Villeroi ne se peut consoler de M. de Turenne; il écrit que la fortune ne peut plus lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme; il venoit de rhabiller à ses dépens tout un régiment anglois, et l'on n'a trouvé que neuf cents francs dans sa cassette. Son corps est porté à Turenne : plusieurs de ses gens et même de ses amis l'ont suivi. M. le duc de Bouillon est revenu; le chevalier de Coislin, parce qu'il est malade; mais le chevalier de Vendôme, à la veille du combat : voilà sur quoi on crie; et toute la beauté de madame de Ludre ne l'excuse point.

391.

A la même.

A Paris, lund 12 août 1675.

Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Tu-

[1] Généralissime des armées de l'empereur.

[1] Depuis lieutenant-général de l'artillerie et des armées du roi, comme son père.

renne, elle est du jeune marquis de Feuquières à madame de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle étoit meilleure et plus exacte que celle du roi : il est vrai que ce petit Feuquières[1] a un coin d'Arnauld dans sa tête, qui le fait mieux écrire que les autres courtisans.

Je viens de voir le cardinal de Bouillon ; il est changé à n'être pas connoissable : il m'a fort parlé de vous : il ne doutoit pas de vos sentiments : il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir ; son oncle apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car sa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit au cardinal, à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas bien communier sans se confesser : son neveu lui dit que non, et que depuis Pâques il ne pouvoit guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état : il étoit à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la coutume ; il disoit : mais faut-il dire à ce récollet comme à M. de Saint-Gervais ? est-ce tout de même ? En vérité, une telle ame est bien digne du ciel ; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si bien préservée de la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf[2] ; c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui dit : « Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir » et d'entendre tous les jours M. de Turenne; vous » n'avez que lui de parent et de père : baisez les » pas par où il passe, et faites-vous tuer à ses » pieds. » Ce pauvre enfant se meurt de douleur; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'a rien à attendre de son père. Cavoye est affligé par les formes. Le duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher. Il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là : sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépouille de M. de Vaubrun. Jamais rien n'auroit été d'une si grande édification, ni d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton, après un si grand succès.

Madame de Coulanges me mande comme vous vous consolerez aisément si elle passe l'hiver à Lyon, et comme elle est aise aussi que vous soyez dans votre château. Je lui mande en général les commissions que vous me donnez, et qui partent de la même bonté, tantôt d'empêcher l'une de se consoler, tantôt de faire que l'autre soit marquée et malade ; enfin la peine que j'ai à faire vos commissions. Elle nous écrit des lettres admirables, et nous parle souvent de la jolie *haine* qui est entre vous deux.

Le chevalier de Lorraine est allé à une abbaye qu'il a en Picardie[1] : Madame de Monaco le fut voir à Chilly ; mais elle n'a pu l'empêcher de partir, ni d'aller plus loin. On ne trouve pas sa politique bonne, et l'on croit qu'il y sera attrapé : c'est un étrange style que de vouloir faire chasser un principal officier dont on est content ; c'est à ce prix qu'il met son retour : je crois qu'il auroit eu satisfaction il y a quelques années ; mais les temps sont différents : *on n'est pas volage pour ne changer qu'une fois*. Il n'est pas vrai que le marquis d'Effiat et Volonne aient rendu leurs charges; mais, comme ils ont accompagné le chevalier jusqu'à Chilly, on peut croire qu'ils auront de grands dégoûts pendant cette disgrace. La Garde vous a mandé ce que M. de Louvois a dit à la bonne Langlée, et comme le roi est content des merveilles que le chevalier de Grignan a faites : s'il y a quelque chose d'agréable dans la vie, c'est la gloire qu'il s'est acquise dans cette occasion ; il n'y a pas une relation ni pas un homme qui ne parle de lui avec éloge. Sans sa cuirasse il étoit mort ; il a eu plusieurs coups dans cette bienheureuse cuirasse, il n'en avoit jamais porté : Providence ! Providence !

On vint éveiller M. de Reims à cinq heures du matin, pour lui dire que M. de Turenne avoit été tué. Il demanda si l'armée étoit défaite : on lui dit que non : il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son

[1] Antoine de Pas, marquis de Feuquières, auteur des *Mémoires sur la guerre*, qui portent son nom ; il étoit petit-fils d'Anne Arnauld, tante de M. Arnauld d'Andilly.

[2] Henri de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine et d'Elisabeth de La Tour de Bouillon, nièce de M. de Turenne.

[1] A l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.

valet-de-chambre *coquin*, fit retirer le rideau, et se rendormit. Adieu, mon enfant, que voulez-vous que je vous dise?

Je vous envoie cette relation à cinq heures du soir : je fais mon paquet toute seule; M. de Coulanges viendroit ce soir et voudroit la copier; je hais cela comme la mort. J'ai fait toutes vos amitiés et dit toutes vos douceurs à M. de Pomponne et à madame de Vins : en vérité, elles sont très-bien reçues. Je lui dis la joie que vous aviez de n'être plus mêlée dans les sottes querelles de Provence : il en rit, et de la raison de votre sagesse; il souhaiteroit que les Bretons s'amusassent à se haïr, plutôt qu'à se révolter. J'ai vu madame Rouillé chez elle; je la trouvai toujours aimable; je croyois être à Aix; je voudrois fort sa fille, mais elle a de plus grandes idées. Adieu, ma très-chère et très-aimée. Madame de Verneuil et la maréchale de Castelnau viennent d'admirer votre portrait; on l'aime tendrement, et il n'est pas si beau que vous. C'est à M. de Grignan, que j'embrasse, à qui j'envoie la relation aussi bien qu'à vous.

---

392. *

A la même.

A Versailles, mardi 13 août 1675, à minuit.

Voici la nouvelle du jour. Le roi vient de dire que le duc de Zell ayant assiégé Trèves, et le maréchal de Créqui s'étant acheminé pour y aller, ce duc avait quitté le siège, brûlé son propre camp, passé la rivière sur trois ponts, chargé en flanc et battu le maréchal de Créqui, pris son canon et son bagage, l'infanterie défaite, et la cavalerie dans un désordre effroyable. On ne savoit pas ce qu'étoit devenu le maréchal de Créqui. On croit que les ennemis sont retournés à Trèves, qui est sans gouverneur; car M. de Vignori, allant visiter une batterie, fut renversé par son cheval dans le fossé, dont il mourut sur-le-champ[1]. Le pauvre La Mark[1] et le chevalier de Calvisson[2] ont été tués : on saura demain les autres. Voilà ce que sa majesté a dit; mais à Paris on dit et on croit savoir que c'est une vraie déroute. Toute l'infanterie a été défaite; et la cavalerie en fuite et en désordre; il n'y a donc pas à douter que ce ne soit une vraie déroute.

Mercredi 14 août.

J'ai couru tout le matin pour savoir des nouvelles de La Trousse et de Sanzei : on ne dit rien de ce dernier : on dit que La Trousse est blessé, et puis d'autres disent qu'on ne sait où il est : ce qui paroît sûr, c'est qu'il n'est pas mort, puisqu'on sait le nom de tant de gens au-dessous de lui. La consternation est grande. Rien n'empêche cette armée victorieuse de joindre Montécuculli qui a passé le Rhin à Strasbourg[3], où, malgré la neutralité, on a reçu les troupes allemandes. On ne croit pas que M. le prince puisse commander notre armée; il ne se porte pas bien : quelle conjoncture pour lui et pour sa gloire! Duras est seul à cette armée; il a mandé au roi, en lui faisant son remerciement, que son frère de Lorges méritoit bien mieux l'honneur d'être maréchal de France que lui. Les ennemis sont fiers de la mort de M. de Turenne : en voilà les effets; ils ont repris courage, on ne peut en écrire davantage; mais la consternation est grande ici, je vous le dis pour la seconde fois. Mademoiselle de Méri est en peine de son frere, elle a raison; c'est un beau miracle si La Trousse s'est sauvé de l'état où l'on nous l'a représenté. Nous n'avons point encore la liste des morts; le nombre en est grand, puisque l'on compte sur les doigts ceux qui se sont sauvés. L'état de la maréchale de Créqui est bien affreux, et de la marquise de la Trousse, qui ne savent point du tout ce que sont devenus leurs maris.

[1] On a prétendu que M. de Vignori, gouverneur de Trèves, avoit ordre de sortir avec la plus grande partie de sa garnison, et de se joindre au maréchal de Créqui pendant le combat; mais que, n'ayant pas pris la précaution de communiquer son ordre à l'officier principal qui commandoit sous lui dans Trèves, sa mort avoit dérangé toutes les mesures du maréchal de Créqui.

[1] Henri-Robert Eschallart, comte de La Mark.

[2] Louis de Louet de Calvisson, chevalier de Malte.

[3] Cette ville se gouvernoit alors en république, et n'est soumise à la France que depuis le 30 septembre 1681.

395.

A la même.

A Paris, vendredi 16 août 1675.

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci ; ce fleuve qui entraine tout, n'entraine pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de La Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte étoit profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son ame ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie : et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà ; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son ame, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui : il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur ; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment anglois ? il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveroient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disoient : « Quoi ! vous vous plaignez, » on voit bien que vous ne connoissez pas M. de Tu- » renne ; il est plus fâché que nous quand nous » sommes mal ; il ne songe, à l'heure qu'il est, » qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dor- » mons ; c'est notre père ; on voit bien que vous » êtes jeunes », et ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirois, si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avoit ni cœur, ni esprit ; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étoient attroupés dans son duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin ; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes ; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avoit fort demandé le commandement ; il a été à la tête d'un vieux régiment [1], et prétendoit que cet honneur lui étoit dû, mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon ; je crois qu'on leur pardonnera moyennant

[1] Du régiment de Navarre, l'un des six vieux.

quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard qui étoit odieux à la province, et donné pour intendant de ces troupes M. de Marillac qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter; je n'ai pu même aller à Livry, quelque envie que j'en aie, il faut prendre le temps comme il vient; on est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles temps.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connaissance avec un berger qui savoit très-bien les chemins et le pays; il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit : il aimoit ce berger, et le trouvoit d'un sens admirable; il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye[1] : « Tout de bon, il me semble que cela n'est pas trop » mal; et je crois que M. de Montécuculli trouve» roit assez bien ce que l'on vient de faire. » Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : Dieu le conserve; car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de La Feuillade a pris la poste, et s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : « Sire, » les uns font venir leurs femmes (*c'est Roche-* » *fort*), les autres les viennent voir : pour moi, » je viens voir une heure Votre Majesté, et la » remercier mille et mille fois; je ne verrai que » Votre Majesté, car ce n'est qu'à elle que je dois » tout. » Il causa assez long-temps, et puis prit congé, et dit : « Sire, je m'en vais, je vous supplie » de faire mes compliments à la reine, à M. le » dauphin, à ma femme et à mes enfants, » et s'en alla remonter à cheval; et, en effet, il n'a vu ame vivante. Cette petite équipée a fort plu au roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des compliments de M. de La Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

[1] Frédéric-Charles de La Rochefoucauld, comte de Roye et de Rouci.

394.

A la même.

A Paris, vendredi soir 16 août 1675.

Enfin M. de La Trousse est trouvé; admirez son bonheur dans toute cette affaire : après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon, il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé, qu'on ne sait ce que tout cela est devenu : tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier; de qui? du marquis de Grana qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui s'étoit lié d'amitié avec lui. Vous pouvez penser comme il sera traité; il a aussi une jolie petite blessure, et pourra fort bien faire ses vendanges à la Trousse; car il viendra très assurément sur sa parole; et, pour mieux dire, il sera reçu très-agréablement à la cour. Je n'ai jamais vu tant de soins et tant d'amitiés que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remerciements à faire; mais n'est-il pas vrai que si on avoit fait exprès une destinée, on n'auroit pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé? Pour le bon Sanzet, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le maréchal de Créqui est à Trèves, à ce que l'on dit : ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau.

On parle d'eau, de Tibre, et l'on se tait du reste [1].

Sa femme est folle de douleur, et n'a pas reçu un mot de lui : pour moi, je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves; enfin je trouve que tout va mal, hormis La Trousse. M. le prince s'achemine vers l'Allemagne; M. le duc y est déjà. M. de La Feuillade est allé ramasser les débris de l'armée du maréchal de Créqui, pour se joindre à M. le prince. Il ne faut point faire d'almanachs, mais si les ennemis ont pris Haguenau,

[1] Vers de Corneille dans Cinna, acte IV, scène V. Madame de Sévigné l'a déjà cité plusieurs fois.

comme on dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'avez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes en vérité, ma fille, bien difficile à contenter : je crois même que de long-temps vous ne manquerez de grands événements. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et qu'elle s'en revient en Provence.

Le coadjuteur avoit pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, mais aujourd'hui cela seroit hors de propos ; il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirables; il vous mandera le tour qu'il donne à ce petit inconvénient ; et, pourvu que ce morceau soit recousu bien juste, ce sera le plus beau et le plus galant de son discours.

Que dit le comte de toutes nos nouvelles? c'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours; l'un étoit à la tête du régiment Royal-cavalerie; je l'avois voulu demander pour mon fils; mais madame de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandoit un mari; le moyen de lui refuser? On dit que La Mark n'est point mort; je plains sa femme et peut-être sa maîtresse.

---

595. *

A la même.

A Paris, lundi 19 août 1675.

Je commence cette lettre, mais je ne la finirai pas sans vous dire beaucoup d'autres choses. Je ballotte présentement. Je vous veux conter des choses si raisonnables que le roi a dites, que c'est un plaisir de les entendre. Il a fort bien compris la perte de M. de Turenne; et, quand il rêve et rentre en lui-même, il la prend pour la cause de ce dernier malheur. Un courtisan vouloit lui faire croire que ce n'étoit rien que ce qu'on avoit perdu; il répondit qu'il haïssoit ces manières, et qu'en un mot c'étoit une défaite très-complète. On voulut excuser le maréchal de Créqui; il convint que c'étoit un très-brave homme; mais ce qui est désagréable, dit-il, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette : il est vrai que ce duc de Zell est jeune et joueur ; mais voilà un joli coup d'essai. Un autre courtisan voulut dire : Mais pourquoi le maréchal de Créqui donnoit-il la bataille? Le roi répondit, et se souvint d'un vieux conte du duc de Weimar [1], qu'il appliqua très-bien. Ce Weimar, après la mort du grand Gustave, commandoit les Suédois alliés de la France; un vieux Parabère [2] cordon bleu, lui dit, en parlant de la dernière bataille qu'il avoit perdue : Monsieur, pourquoi la donniez-vous? Monsieur, lui répondit le duc de Weimar, c'est que je croyois la gagner; et puis se tourna : Qui est ce sot cordon bleu-là? Toute cette application est extrêmement plaisante. M. de Lorraine n'avoit pas voulu obéir à ce jeune duc de Zell, qui est frère du duc de Hanovre; et ce duc de Zell, qui avoit là toutes ses troupes, avoit voulu les commander; tout a bien été pour eux. On ne sait encore rien du maréchal de Créqui depuis le petit bateau ; pour moi je le crois mort. On ne pense plus au chevalier de Lorraine, il est à son abbaye : voici un méchant temps pour les médiocres nouvelles. J'ai envoyé toutes vos lettres. Je parlerai à M. de Pomponne pour le *Monseigneur*; en attendant, je crois que M. de Vivonne a son passe-port sans conséquence ; et, comme il est sûr que vous ne devez pas vouloir le fâcher, je lui écrirois, à votre place, un billet, et j'y glisserois un *Monseigneur* en faveur de son nom : pour les autres, il faut chicaner comme Beuvron et Lavardin ; ils font écrire leurs sœurs, leurs mères; ils ont cette conduite, je le sais, et ils évitent la décision [3]. On croit que d'Ambres [4] perdra cette

[1] Bernard, duc de Weimar, dernier fils de Jean, duc de Saxe Weimar, l'un des plus grands généraux de Louis XIII.

[2] Henri de Baudean, comte de Parabère, gouverneur du Poitou ; il mourut le 11 août 1653.

[3] Il y eut une dispute en ce temps-là pour savoir si on devait aux maréchaux de France le *Monseigneur* en écrivant. Cette discussion se renouvela en l'année 1681. (*Voyez* la lettre de Bussy du 6 mai 1681, la réponse de madame de Sevigné, du 26 mai, et quelques lettres qui les suivent.)

[4] François Gelas de Voisins, marquis d'Ambres; il étoit lieutenant-général au gouvernement de la Haute Guienne, dont le maréchal d'Albret étoit gouverneur.

contestation contre le maréchal d'Albret, et que la règle sera générale. C'est le roi qui doit dans peu de jours prononcer sur cette affaire.

Lundi au soir.

J'ai causé une heure avec M. de Pomponne et madame de Vins; nous avons un peu battu la Provence, après plusieurs autres choses qui font les conversations du temps, et j'ai parlé enfin du *Monseigneur*. « Ah! mon Dieu, Madame, *m'a » dit M. de Pomponne*, que M. de Grignan se » garde bien du *Monsieur;* il feroit mal sa cour; » le roi s'en est expliqué sur le sujet du marquis » d'Ambres; il sera tondu. Le maréchal de Gra- » mont conte en son langage que le comte de » Guiche n'étoit pas un misérable, sans nais- » sance, sans dignité, et que jamais il n'a mar- » chandé le *Monseigneur* à aucun maréchal de » France : je vous prie que M. de Grignan suive sur » cela mon conseil. » Voilà ses mêmes paroles que je vous écris tout chaudement, ne le marchandez donc pas à M. de Vivonne; vous pouvez ne point écrire aux autres, mais si vous écrivez, il n'y faut pas balancer. C'est depuis quatre jours que le roi s'est expliqué là-dessus, et que les prônes du maréchal de Gramont ont soutenu l'affaire. Madame de Vins m'a priée de vous bien assurer de son amitié et de l'estime très-particulière et très-unique qu'elle a pour vous, car elle ne se charge pas d'admirer beaucoup de gens. Mesdames de Villars et de Saint-Géran sont arrivées peu après notre conversation; cette dernière a parlé au roi, et lui a demandé pour son mari le gouvernement qu'avoit Vaubrun : elle trembloit si fort, qu'elle ne pouvoit prononcer; mais sur la fin, il n'y avoit plus que pour elle : je ne crois pas qu'elle obtienne rien.

La harangue de M. le coadjuteur a été la plus belle et la mieux prononcée qu'il est possible : il a passé cet endroit, qui a été fait et rappliqué après coup, avec une grace et une habileté non pareilles; c'est ce qui a le plus touché tous les courtisans. C'est une chose si nouvelle que de varier la phrase, qu'il a pris l'occasion que souhaitait Voiture pour écrire moins ennuyeusement à M. le prince, et s'en est aussi bien servi que Voiture auroit fait. Le roi a fort loué cette action, et a dit à M. le dauphin : « Combien voudriez-vous qu'il vous en eût » coûté, et parler aussi bien que M. le coadju- » teur? » M. de Montausier a pris la parole et a dit : « Sire, nous n'en sommes pas là; c'est assez » que nous apprenions à bien répondre. » Les ministres et tous les autres ont trouvé un agrément, et un air de noblesse dans ce discours qui donne une véritable admiration. J'ai bien à remercier les Grignan de tout l'honneur qu'ils me font, et des compliments que j'ai reçus depuis peu, et du côté de l'Allemagne et de celui de Versailles : je voudrois bien que l'aîné eût quelques graces de la cour pour me faire avoir aussi des compliments du côté de Provence. M. de La Trousse a écrit à sa femme; il est prisonnier de son ami le marquis de Grana; il se porte très-bien sans aucune blessure; jamais un homme n'a été si heureux : cette affaire n'a été faite que pour sa gloire. Il mande qu'on le vient d'assurer que M. de Sanzei a été tué; je le croirois bien, car, outre qu'on n'a point de ses nouvelles, c'est que c'étoit un vrai homme à payer de sa personne, voyant que son régiment faisoit mal[1] : nous en saurons de plus sûres nouvelles.

Je n'ai encore rien décidé pour mon départ; cela dépend d'une conférence chez M. de l'Hommeau, où nous raisonnerons beaucoup. Le corps du héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit : on l'apporte à Saint-Denis, au pied de la sépulture des Bourbons; on destine une chapelle pour les tirer du trou où ils sont, et c'est M. de Turenne qui y entre le premier : pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que, ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi. Il y a déjà quatre capitaines aux pieds de leurs maîtres[2]; et, s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Par-tout où passe cette illustre bière, ce sont des pleurs et des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher et d'arriver de nuit :

[1] « M. de Créqui se fit battre à Consarbrick par » son trop de mépris pour les ennemis, dont l'ar- » mée étoit le double de la sienne, et pour n'avoir » pas connu les gués qui étoient aux deux côtés du » pont par où ils l'attaquèrent : il est vrai que sa » cavalerie l'abandonna. »

[2] Charles Martel, père du roi Pépin; Hugues-le-Grand, père de Hugues Capet; Bertrand Duguesclin et Louis Sancerre, connétable sous Charles VI.

ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.

On vient de me dire de très bon lieu que les courtisans, croyant faire leur cour en perfection, disoient au roi qu'il entrait à tout moment à Thionville et à Metz des escadrons et même des bataillons tout entiers, et que l'on n'avait quasi rien perdu. Le roi, comme un galant homme, sentant la fadeur de ce discours, et voyant donc rentrer tant de troupes : *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avois.* Le maréchal de Gramont, plus habile que les autres, se jette dans cette pensée : *Oui, Sire, c'est qu'ils ont fait des petits.* Voilà de ces bagatelles que je trouve plaisantes, et qui sont vraies.

Il est venu un courrier qui a vu M. le maréchal de Créqui à Trèves. Nous sommes fort en peine de M. de Sanzei; nous n'avons de ses nouvelles que de traverse : les uns disent qu'il est prisonnier; d'autres, qu'il a été tué; d'autres, qu'il est à Trèves avec le maréchal de Créqui : tout cela ne vaut rien du tout. On tient Trèves assiégée. Le roi dit à M. le Premier qu'il étoit bien aise que son fils fût en sûreté. M. le Premier lui dit : *Sire, j'aimerois mieux qu'il fût prisonnier ou blessé; cette grande sûreté ne me contente pas.* Le roi l'assura qu'il avoit fort bien fait. On parle encore du voyage de Fontainebleau. Je n'ai pas encore pardonné à ce beau lieu où nous nous séparâmes; je n'y puis penser sans émotion et sans tristesse : il me faut vous y aller recevoir pour me remettre bien avec lui.

Madame de Toscane est abymée dans son Montmartre et dans ses *Guisardes* : elle a témoigné à toutes les dames qu'après la première visite elle n'en souhaitoit plus, et a commencé ce discours par madame de Rarai. On trouve cette dureté grande : il est vrai qu'elle ressemble assez à la Diane d'Arles; mais je ne trouve pas qu'elle puisse espérer d'être égayée, à la vie qu'elle fait.

M. le cardinal de Bouillon est venu ici tantôt : il est touché de votre lettre, et persuadé de vos sentiments; il a toujours les larmes aux yeux : je lui ai parlé de vos douleurs; il m'a priée de lui montrer ce que vous m'en dites; je n'y manquerai pas, et rien ne vous fera plus d'honneur : je lui montrerai aussi une lettre du chevalier (*de Grignan*) qu'on ne peut lire sans pleurer. J'ai eu bien du monde aujourd'hui; je me porte très bien de ma petite médecine; toutes mes amies m'ont gardée : votre portrait a servi à la conversation; il devient chef-d'œuvre à vue d'œil; je crois que c'est parce que Mignard n'en veut plus faire. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant; que ne vous dirois-je point de ma tendresse pour vous, si je voulois me lâcher la bride? Croyez, ma fille, en un seul mot, que vous ne pouvez jamais être plus parfaitement aimée, ni plus véritablement estimée que vous l'êtes de moi, car il y a de tout dans l'amitié que j'ai pour vous : mille raisons confirment mes sentiments. Je n'avois pas dessein d'en tant dire, mais on ne peut pas toujours s'en empêcher. J'embrasse, en vérité, M. de Grignan de tout mon cœur. Ne va-t-il pas toujours à la chasse? n'est-ce pas toujours la même vie que je connois? Parlez-moi de nos petits enfants; la mienne[1] se souvient-elle de moi? Mon Dieu! que je voudrois bien vous embrasser! Si vous trouvez mille fautes dans cette lettre, excusez-les, car le moyen de la relire?

---

396. *

De M. DE COULANGES *à madame* DE GRIGNAN.

Ce..... août 1675.

Quand je mets sur vos paquets *Montélimart*, c'est-à-dire *je vous adore*; ainsi donc je vous dis réglément deux fois la semaine : *je vous adore*, Madame; madame la comtesse de Grignan, en votre château de Grignan, *je vous adore*, et c'est une espèce de rondeau. Recevez donc agréablement le *chiffre* que je vous ai caché à vous-même jusqu'ici pour le rendre secret à M. de Grignan, à qui il me paroit qu'il est bon de le cacher éternellement. J'ai reçu votre bonne et agréable lettre, que je conserve comme la prunelle de mon œil. Vous avez donc reçu tous les tableaux de votre mari; qu'en dites-vous, et sur-tout des petits moutons qui font lever la poudre de dessous leur pied? savez-vous bien ce qu'ils signifient ces petits moutons? car vous devez faire votre profit de tout; ils vous apprennent qu'il faut être mouton comme eux; soyez donc toujours mon petit mouton. Il n'y eut

[1] Marie-Blanche d'Adhémar-de-Grignan, qui étoit née à Paris, et qui avoit été nourrie auprès de madame de Sévigné. Elle prit le voile chez les dames de Sainte-Marie d'Aix.

jamais une meilleure acquisition, c'est de l'or en barre que les tableaux; vous les vendrez toujours au double quand il vous plaira. Ne vous ennuyez donc pas d'en voir toujours de nouveaux à Grignan, et parez-en vos cours et avant-cours, quand vous en aurez suffisamment pour toutes vos chambres.

Il ne tiendra pas à moi que je n'aille voir toutes ces merveilles au mois de septembre; je fais tout ce que je puis pour persuader à madame votre mère d'y venir avec moi. Souffrirez-vous qu'elle aille en Bretagne, quand toute la Bretagne est soulevée, qu'on y pille, qu'on y brûle tous les châteaux, qu'on y viole toutes les femmes? Adieu, ma belle Comtesse, *Montélimart*, ma belle Comtesse, je suis tout à vous, vous entendez bien présentement ce que veut dire *Montélimart.*

---

397. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 21 août 1675.

En vérité, ma fille, vous devriez bien être ici avec moi, j'y suis venue ce matin toute seule, fatiguée et lasse de Paris, au point de n'y pouvoir pas durer. Notre abbé est demeuré pour quelques affaires; pour moi, je n'en ai point jusqu'à samedi. Me voilà donc pour ces trois jours en paix et en repos; je prends demain ma troisième médecine; je marcherai beaucoup : je m'imagine que j'en ai besoin. Je penserai extrêmement à vous, pour ne pas dire continuellement; il n'y a ni lieu ni place qui ne me fasse souvenir que nous y étions ensemble il y a un an. Quelle différence, bon Dieu! il m'est doux de penser à vous; mais l'absence jette une certaine amertume qui serre le cœur : ce sera pour ce soir la noirceur des pensées. Je me fais un plaisir de vous entretenir dans ce petit cabinet que vous connoissez; rien ne m'interrompt.

J'ai laissé M. de Coulanges[1] bien en peine de M. de Sanzei. Pour M. de La Trousse, depuis mes chers romans, je n'ai rien vu de si parfaitement heureux que lui. N'avez-vous point vu un prince qui se bat jusqu'à l'extrémité? un autre s'avance pour voir qui peut faire une si grande résistance : il voit l'inégalité du combat, il en est honteux; il écarte ses gens; il demande pardon à ce vaillant homme, qui lui rend son épée, à cause de son honnêteté, et qui sans lui ne l'eût jamais rendue; il le fait son prisonnier; il le reconnoît pour un de ses amis, du temps qu'ils étoient tous deux à la cour d'Auguste; il traite son prisonnier comme son propre frère; il le loue de son extrême valeur; mais il me semble que le prisonnier soupire; je ne sais s'il n'est point amoureux : je crois qu'on lui permettra de revenir sur sa parole; je ne vois pas bien où la princesse l'attend, et voilà toute l'histoire.

Quand je vous mande des nouvelles, comptez que je les tiens de gens bien informés; mais ils ne veulent jamais être cités pour les moindres bagatelles. Il y en a d'autres dont je ne prends jamais les nouvelles. Voulez-vous savoir ce que les valets-de-chambre ont écrit? Vous devinerez d'abord que ceci vient de l'endroit où vous savez qu'on s'amuse des lettres ridicules. L'un fait inventaire de ce qu'il a perdu, comme son étui, sa tasse, son buffle, son caudebec. « C'étoit, *dit-il*, un désordre du diable; » ma foi, si j'avois été général, cela ne seroit pas » arrivé. » *Un autre dit:* « Nous avons été joliment » téméraires; nous n'étions que sept mille hommes, » nous en avons attaqué vingt-six mille; aussi faut » voir comme nous avons été frottés. » *Un autre dit:* « Nous nous sommes sauvés le plus diligem» ment que nous avons pu, et si nous n'avons pas » laissé d'avoir grand'peur. » Il faut avoir, mon enfant, un étrange loisir pour vous conter toutes ces sottises.

Vous parlez si dignement du cardinal de Retz et de sa retraite, que, pour cela seul, vous seriez digne de son estime et de son amitié. Je vois des gens qui disent qu'il devroit venir à Saint-Denis, et ce sont ceux-là qui trouveroient le plus à redire, s'il y venoit. On voudroit, à quelque prix que ce fût, ternir la beauté de son action; mais j'en défie la plus fine jalousie. Ce que vous dites de M. de Turenne mérite d'entrer dans son panégyrique : le cardinal de Bouillon en aura le plaisir ou le déplaisir, car je suis bien sûre qu'il ne lira point cet endroit de votre lettre sans pleurer. Depuis la mort du héros de la guerre, celui du bréviaire s'est re-

[1] M. de Coulanges étoit beau-frère de M. de Sanzei, et cousin-germain de M. de La Trousse.

tiré à Commerci; il n'y avoit plus de sûreté à Saint-Mihiel. Le premier président de la cour des aides a une terre en Champagne; son fermier lui vint signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans : on lui demande pourquoi, on dit que ce n'est point la coutume; il répond que, du temps de M. de Turenne, on pouvait recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ee pays-là; mais que, depuis sa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis vont entrer en Champagne. Voilà des choses simples et naturelles qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier et les Mascaron.

Ne me parlez point tant de vous aller voir; vous me détournez de la pensée de tous mes tristes devoirs : si j'en croyois mon cœur, j'enverrois paître toutes mes petites affaires, et je m'en irois à Grignan oh! avec quelle joie je planterois tout là! et pour quatre jours qu'on a à vivre, je vivrois à ma mode; et je suivrois mon inclination : quelle folie de se contraindre pour des routines de devoirs et d'affaires! Eh! bon Dieu, qui en sait gré? Je ne suis que trop dans toutes ces pensées; la règle n'est plus, à mon grand regret, que dans toutes mes actions; car, pour mes discours, ils ont pris l'essor, et je me tire au moins de la contrainte d'approuver tout ce que je fais. Vos affaires règlent ma vie présentement, c'est tout ce qui me console. Je m'en vais courir en Bretagne pendant les vacances, et je serai de retour au mois de novembre, pour m'abandonner à toute la chicane que me prépare l'infidélité de M. de Mirepoix[1].

Dépit mortel, juste couroux,
Je m'abandonne à vous.

Je ne suis nullement contente de la du Puy-du-Fou; si elle aimoit M. de Grignan, elle auroit tout fini, et nous avons vu que ce qu'elle fit l'autre jour n'étoit que l'effet de la rage qu'elle avoit contre le Mirepoix, qui l'avoit pressée par vingt signatures. Quand elle est dans son naturel, elle est incapable d'aucune bonne résolution. La ruine de cette maison fait grand bruit. Je lui dis hier : « Enfin, » Madame, c'est par le respect que nous avons » pour vous, que nous nous trouvons dans l'em» barras des affaires de monsieur votre frère : si » nous avions fait, il y a trois ans, ce que nous » venons de faire, M. de Mirepoix n'auroit pas le » prétexte de cette déroute pour nous refuser notre » ratification[1]. » On ne sait pas seulement ce qu'elle répond; elle va regarder aux portes si on ne l'écoute point, et quand elle voit qu'il n'y a personne, elle n'en dit pas davantage. C'est une misère de voir les dissipations de cette maison depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses. Sottes gens, sotte besogne; il faut en revenir-là.

Ne craignez rien de notre guerre de Bretagne; ce n'est plus rien, fiez-vous à ma poltronnerie : je crois que je m'en irai avec le grand d'Harouïs.

Je me porte très-bien; le bon de Lorme m'a dit que je gardasse sa poudre pour cet hiver, et que je prisse trois jours de cette tisanne; c'est un remède de canicule; il me croit hors d'affaire.

Les amies[2] de la voyageuse (*madame de Maintenon*), s'apercevant que le dessous des cartes se découvre, affectent fort de rire et de tourner cela en plaisanterie; ou bien elles conviennent qu'il y a eu quelque chose, mais que tout est raccommodé. Je ne réponds ni du présent, ni de l'avenir, dans un tel pays; mais du passé, je vous en assure. Pour la souveraineté, elle est rétablie, comme depuis Pharamond : *Quanto* joue en robe-de-chambre avec la dame du château (*la reine*), qui se trouve trop heureuse d'être reçue, et qui souvent est chassée par un clin-d'œil qu'on fait à la femme de chambre (*Madame de Richelieu*).

Mon fils est désespéré du guidonnage. Vous souvient-il de vos folies de don Quichotte? il se trouve

[1] Gaston Jean-Baptiste de Lévis et de Lomagne, marquis de Mirepoix, sénéchal de Carcassonne et de Béziers; gouverneur et lieutenant-général des pays et comtés de Foix, d'Onesan et d'Andore, mort le 6 mai 1687.

[1] M. de Grignan avait épousé en secondes noces Marie-Angélique du Puy-du-Fou, et n'en ayant pas eu d'enfants, il devait restituer à cette famille la dot qu'il en avoit reçue. Il paroit qu'on avoit fait une transaction, et que le marquis de Mirepoix, qui avoit épousé Madeleine du Puy-du-Fou, sœur de la seconde femme de M. de Grignan, avoit promis d'y donner sa ratification, et cherchoit à éluder sa promesse.

[2] Madame de La Fayette, madame de Coulanges et madame d'Heudicourt.

présentement à neuf cents lieues du cap dont nous lui avons tant parlé. Tout ce qui vaque est demandé par des frères blessés, ou par des familles désolées; en sorte qu'on est honteux d'aller barrer leur chemin inutilement. C'est à la Providence à démêler la fortune de ce pauvre guidon; je le console tant que je puis. Je vous manderai l'adresse qu'il faudra mettre à vos lettres, si je pars. Hélas! laissez-moi ce soin, c'est ma pauvre vie, adieu pour aujourd'hui. Adieu, ma chère enfant, voilà complies qui sonnent; vous connoissez mon manège. Il fait très-beau, je me promènerai beaucoup, et je penserai à vous avec une extrême tendresse.

---

398. *

A la même.

A Livry, jeudi 22 août 1675.

Le pauvre M. de Sanzei est toujours perdu; on ne le trouve ni dans les morts, ni dans les blessés, ni dans les prisonniers. Guilleragues a demandé au roi s'il ne savoit point de ses nouvelles, il a répondu très-bonnement qu'il en étoit en peine et qu'il ne comprenoit point du tout où il pouvoit être. Jugez de l'état de cette pauvre femme. Je laisse à M. d'Hacqueville à vous mander les nouvelles; je ne sais que le siège de Trèves; je crains un détachement pour mon fils, envoyez-moi de votre courage pour l'aider mieux en Allemagne qu'à la messe aux minimes. Vous dites là-dessus des choses admirables.

Le prince d'Harcourt a perdu son frère, et M. de Grignan, son cousin germain[1]; je ne sais si vous l'avez senti; cette perte a paru ici comme celle d'une aiguille dans une botte de foin. J'ai appris encore que feu Saint-Luc[2] mettoit *Monseigneur* à tous les maréchaux de France, parce que son père l'étoit, et le comte de Guiche pour cette raison; cela donne la loi aux autres, et ce n'est plus la mode d'y marchander quand on fait tant de leur écrire. Je vous conseille, après M. de Pomponne, de n'y pas manquer à M. de Vivonne.

La royauté est établie au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer; on ne se lève plus, et on ne regarde personne. L'autre jour une pauvre mère toute en pleurs, qui a perdu le plus joli garçon du monde, demandoit cette charge à Sa Majesté, elle passa; ensuite cette pauvre madame de Froulai se traina à ses pieds, lui demandant avec des cris et des sanglots qu'elle eût pitié d'elle; elle passa sans s'arrêter.

Vous me demandez si M. de La Rochefoucauld a été affligé de M. de Turenne. Oui certainement, et très-sensiblement. Pour son fils, il ne s'est pas ménagé. Demandez à La Garde, il vous dira s'il y a un plus honnête homme à la cour et moins corrompu. Ils sont présentement à Liancourt et à Chantilly ensemble. Il vous contera cent choses. Vous serez heureux de l'avoir par mille raisons; il vous portera aussi la cassolette. M. le cardinal de Retz m'ordonne de vous l'envoyer; et me paroît piqué de ce que je ne vous l'ai pas encore fait. Je ne sais comme vous avez pu imaginer qu'il fût honnête de refuser une telle chose; ou je radote et ne sais plus vivre, ou c'eût été la plus rude et la moins respectueuse action que vous eussiez jamais pu faire.

J'ai envoyé au cardinal de Bouillon la lettre de M. de Grignan. Adieu, ma très-bonne enfant, pour aujourd'hui vous n'aurez que ces nouvelles.

---

399. *

A la même.

Ce vendredi 23 août 1675.

Voici notre journal fini. M. de Coulanges et madame de Martel s'en vont tantôt, et je m'en irai demain matin. Madame de Puisieux a trouvé digne d'elle de convertir M. de Mirepoix sur la ratification; elle se pique de faire des choses impossibles et m'écrit pour me prier d'être demain après dîner chez elle avec un Grignan, ou l'abbé de Coulanges. Je n'y manquerai pas. Pour ce que nous avons fait aujourd'hui, il me paroît que M. de Coulanges se dispose à vous le conter. Je lui laisse

[1] Le comte de Montlaur.

[2] François d'Espinay, marquis de Saint-Luc, fils de Timoléon d'Espinay, maréchal de France, et petit-fils du *brave Saint-Luc*, l'un des amis de Henri IV.

la plume, après vous avoir embrassée mille et mille fois très-tendrement.

De M. de Coulanges.

Si j'avois du temps et de la santé, mais je n'ai ni l'un ni l'autre; il en faut remercier Dieu, et le bénir en quelqu'état qu'il lui plaise de nous mettre; si j'avois donc du temps, de la santé et du repos d'esprit, car je n'en ai aucun depuis la perte du pauvre M. de Sanzei, dont la destinée est très-enveloppée depuis le combat; si j'avois donc du temps, de la santé et du repos d'esprit, je vous prierois de me dire où est la jeune chênaie de madame de Chelles. Madame votre mère, qui n'ignore jamais rien (car c'est une présomption *enragée*) nous mène dans la vieille chênaie que vous connoissez, et là nous fait mettre pied à terre à la bonne Martel et à Corbinelli par un temps assez équivoque; et comme l'homme n'est jamais content de ce qu'il possède, elle nous persuade que nous aurions le souverain bonheur, dès que nous serions parvenus de notre pied à trouver mille jolis sentiers dans cette haute chênaie de madame de Chelles. Nous obéissions avec une douceur de moutons ni plus ni moins; nous enfilons un petit chemin, nous y marchons l'un après l'autre, et nous avançons tant à la fin que nous nous trouvons, devinez où? dans la chênaie de madame de Chelles? point du tout; dans la plaine de Chelles? vous n'y êtes pas encore : où donc? au milieu de quatre chemins, sans savoir lequel prendre pour venir à cette chênaie tant vantée. Les plus timides proposent d'y renoncer et de revenir sur leurs pas; les autres de prendre un chemin à l'aventure, et tant est procédé que nous opinions à prendre à gauche, parce que, disons-nous, qu'en tout cas celui-là nous conduira plutôt qu'un autre vers Notre-Dame-des-Anges[1], et qu'au moins nous nous trouverons. Ce raisonnement est approuvé, et nous voilà donc dans une petite route avec des branches mouillées qui nous donnent par le nez; nous voilà dans les grandes herbes aussi fort mouillées, et après avoir marché deux grosses heures, espérant nous retrouver vers Notre-Dame-des-Anges, devinez où nous avons trouvé le jour! devinez; mais encore devinez! Au-dessus précisément du village de Livry. C'est le clocher de Saint-Denis qui le premier brille à nos yeux, et qui nous fait connoître combien nous possédons la carte du pays. Madame votre mère, qui aime sa haute forêt et sa belle vue, s'est consolée; elle a reconnu ce beau pays qui l'a charmée; elle a reconnu l'herbe verte qu'elle a si souvent foulée ave sa charmante fille. Mais tout cela ne nous conso point, la Martel et moi, qui avions bien faim, qui nous sommes trouvés bien loin de la cuisine de l'abbaye. Enfin nous avons tant marché que nous avons retrouvé notre abbé et le père prieur, qui nous attendoient impatiemment vers la *Vildottière;* et nous sommes revenus en si pitoyable état, que nous n'avons pas fait autre chose que de nous mettre tous au lit.

Je m'en vais présentement à Paris, à la quête de ce pauvre M. de Sanzei. Adieu, ma belle Comtesse; Montélimart est toujours *Montélimart*, ma belle Comtesse.

[1] L'église de l'abbaye de Livry étoit sous l'invocation de *Notre-Dame-des-Anges*.

400.

A la même.

A Paris, lundi 26 août 1675.

Je revins samedi matin de Livry; j'allai l'après-dînée chez madame de Lavardin, qui vous a écrit un billet en vous envoyant une relation : cette marquise vous aime beaucoup, et vous lui répondrez sans doute, comme vous savez si bien faire; elle s'en va de son côté, et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La cour est partie ce matin pour Fontainebleau; ce mot-là me fait encore trembler; mais enfin on y va pour se divertir : Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce temps-là. Le siége de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le prince est à l'armée d'Allemagne; il a dit

à un homme qui l'a vu depuis peu : « Je voudrois » bien avoir causé seulement deux heures avec » l'ombre de M. de Turenne, pour prendre la » suite de ses desseins, pour entrer dans ses vues, » et me mettre au faite des connoissances qu'il » avoit de ce pays, et des manières de peindre de » Montécuculli. » Et quand cet homme-là lui dit : » Monseigneur, vous vous portez bien, Dieu » vous conserve, pour l'amour de vous et de la » France, M. le prince ne répondit qu'en haus» sant les épaules. »

Mon fils me mande que le prince d'Orange fait mine de vouloir assiéger le Quesnoy, et que si cela est, ils sont à la veille d'une action. M. de Luxembourg a bien envie de faire parler de lui; il est bien heureux, car il a bien entretenu l'ombre de M. le prince : enfin on tremble de tous côtés. J'ai demandé à M. de Louvois le régiment de Sanzei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guidon, bien entendu que le pauvre Sanzei seroit mort, dont on n'a encore aucune nouvelle. Le vicomte de Marsilly est mon résident auprès du ministre, et s'est chargé de m'apprendre la réponse; je voudrois qu'elle fut apportée par M. de Sanzei. Vous croyez que si madame de Sanzei y pouvoit avoir la moindre prétention, je ne l'aurois pas barrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le régiment Royal; mais le roi, qui avoit donné ce petit à Sanzei, le donnera à quelque autre. Pour celui de Picardie[1], il n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abymé dans deux ans; mais c'est mal dit *abymé*, c'est *déshonoré*; car comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter, comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. Ce second Chénoise, neveu de Saint-Hérem, est ressuscité depuis deux jours; il étoit prisonnier des Allemands; c'est là où nous devrions trouver M. de Sanzei. Pour le pauvre petit Froulai[2], il a fallu remuer et retourner, et regarder quinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour retrouver ce pauvre garçon, qu'on a enfin reconnu percé de dix ou douze coups : sa pauvre mère demande sa charge de grand maréchal-des-logis (*de la maison du roi*), qu'elle a achetée, elle crie et pleure, et ne parle qu'à genoux; on lui répond qu'on verra; et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai, on reconnoît tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion, que celle du maréchal de Créqui. Je vis samedi la maréchale chez M. de Pomponne; elle n'est pas reconnoissable; les yeux ne lui sèchent pas.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autre nouvelles; on en parle et on le pleure encore tous les jours :

Tout en fait souvenir, et rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte! La déroute qui est arrivée depuis a bien renouvelé les éloges du héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire [1]; il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, et jouira de la beauté et de la fermeté de son ame. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté; vous n'en avez jamais vu depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le coadjuteur qui en ait profité, en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue, que cet endroit en a fait tout le prix, au moins pour les courtisans, car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dînai samedi avec le coadjuteur et le bel abbé : je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimé, sois privée de la joie de la voir et de passer ma vie avec elle : ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies : nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres : et combien elles vous détournent de certains devoirs : *vous perdez connoissance*, dites-vous; je souffre deux fois la semaine que l'on m'en disc autant : il

[1] C'étoit celui du comte de La Mark.

[2] Louis, fils aîné du feu comte de Froulai, qui, après la mort de son père, en 1671, avoit succédé à sa charge de grand maréchal-des-logis de la maison du roi.

[1] Voyez la lettre 390.

ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris; je vous défie de les lire tout de suite; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le gros abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditieux; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie[1].

Le chevalier de Lorraine[2] est arrivé auprès de MONSIEUR, comme si de rien n'étoit; il a trouvé quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle n'a pas donné beaucoup d'attention, elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi. Madame d'Armagnac est accouchée d'un fils[3], et madame de Louvigny d'un fils aussi; madame la princesse d'Harcourt d'une fille, madame la duchesse d'une fille[4]; mais il y a déjà huit jours.

Notre cardinal est encore à Saint-Mihiel; je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'abbé de Pontcarré est très-digne de vos lettres; il les aime et les sait lire; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement; vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez, sans y penser, à toutes choses.

MADEMOISELLE est arrivée pour se baigner; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan et mes petits-enfants; mais, ma très-belle et très aimable, je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie, qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits enfants; le mien est demeuré tout court au premier étage, et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

[1] Même plaisanterie que celle qui termine la lettre de Coulanges, n° 396.

[2] On a vu dans la lettre 391, que le chevalier de Lorraine s'étoit brouillé avec MONSIEUR, et s'étoit retiré à son abbaye de Saint-Jean-des-Vignes.

[3] Louis-Alphonse-Ignace, dit le bailli de Lorraine, né le 24 août 1675; il devint chef d'escadre, et fut tué devant Malaga le 29 août 1704.

[4] Marie-Victoire, demoiselle de Condé, née le 11 août 1675, morte le 23 octobre 1700. Les autres enfants dont il est question ici ne vécurent pas.

---

401. **

Au comte DE BUSSY.

A Paris, ce 27 août 1675.

Je fais réponse à deux de vos lettres, mon cousin. Dans la première vous me parlez si raisonnablement de la mort de M. de Turenne, qu'il faut avoir un cœur de héros pour savoir le regretter comme vous faites, n'ayant pas toujours été de vos amis. Dans la seconde vous me louez trop, vous trouvez que j'écris bien; il est vrai que vous êtes un si bon connaisseur, et vous flattez si peu les gens, que j'ai peine à douter de ce que vous me dites; cependant je ne sens point que je mérite une si digne approbation.

Vous faites une très bonne remarque sur la mort prompte et imprévue de M. de Turenne, mais il faut bien espérer pour lui, car les dévots, qui sont toujours dévorés d'inquiétude pour le salut de tout le monde, ont mis, comme d'un commun accord, leur esprit en repos sur le salut de M. de Turenne : aucun d'eux n'a gémi sur son état; ils ont cru sa conversion sincère, et l'ont prise pour un baptême; et il a si bien caché toute sa vie sa *vanité* sous des airs humbles et modestes, qu'ils ne l'ont pas découverte; enfin ils n'ont pas douté que cette belle ame ne fût retournée tout droit au ciel d'où elle étoit venue.

Mais ne faites-vous pas une remarque que j'ai faite, qui est que ce qui passe aussi aujourd'hui pour une victoire d'avoir repassé le Rhin sans avoir été taillés en pièces depuis la mort de M. de Turenne, eût été un grand malheur s'il fût arrivé pendant sa vie. Ce que vous écrivez au roi sur ce sujet fait bien de l'honneur au maréchal et à vous aussi, mon pauvre cousin.

Au reste, que dites-vous de la déroute du maréchal de Créqui; le roi l'a nommée lui-même une défaite complète. Il a répondu divinement aux courtisans qui lui en ont parlé; à ceux qui vouloient excuser ce maréchal, il a dit : « — Il est » vrai qu'il est fort brave, je comprends son déses» poir; mais enfin mes troupes ont été battues » par des gens qui n'avoient jamais fait autre chose

» que de jouer à la bassette. » A ceux qui le blâmoient et qui demandoient pourquoi il avoit donné la bataille, il leur a répondu comme fit autrefois le duc de Veimar, à qui le vieux Parabère demandoit : — Monsieur, pourquoi donniez-vous cette dernière bataille que vous perdîtes ? — Monsieur, répondit le duc de Veimar, c'est que je croyois la gagner. Cette application est fort juste et fort plaisante. A ceux qui le vouloient consoler, lui disant qu'il n'avoit quasi point perdu de troupes, que tout revenoit à Thionville et à Metz, qu'il y avoit tant de cavalerie, tant d'infanterie, il leur répondit : « — Mais en voilà plus que je n'en avois ; » c'est une plaisante manière de faire des re- » crues. » Le maréchal de Gramont dit : « C'est » que vos troupes ont fait des petits, Sire. » Les courtisans trop courtisans devroient bien se corriger de leurs basses flatteries avec un tel maître. Le maréchal de Créqui est dans Trèves ; si quelque balle a la commission de le tuer, je crois qu'elle le trouvera aisément de la manière enragée dont il s'expose.

M. le prince est arrivé à l'armée d'Allemagne. Il a dit à des gens qui l'ont vu à Châlons qu'il auroit bien souhaité de causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne, pour prendre ses lumières sur la connoissance qu'il avoit des affaires de ce pays-là. Si la goutte l'y vient trouver au mois d'octobre, comme elle fait tous les ans, ce sera un étrange malheur. Vous avez sans doute entendu louer le chevalier de Grignan sur le passage du Rhin, on ne peut pas avoir été distingué plus agréablement, et afin que je fusse aussi contente du côté du maréchal de Créqui, La Trousse y a fait des merveilles. Si M. de Luxembourg fait quelque chose en Flandre, il faudra pour achever ma joie que mon fils se fasse louer, et revienne en bonne santé. Je ne sais encore ce que je deviendrai.

Sur la plainte que le maréchal d'Albret a faite au roi que le marquis d'Ambres, en lui écrivant, ne le traitoit pas de *Monseigneur*, Sa Majesté a ordonné à ce marquis de le faire ; et, sur cela, il a écrit cette lettre au maréchal :

MONSEIGNEUR,

« Votre maître et le mien m'a commandé d'user » avec vous du terme de *Monseigneur*, j'obéis à » l'ordre que je viens d'en recevoir avec la même » exactitude que j'obéirai toujours à tout ce qui » vient de sa part, persuadé que vous savez à quel » point je suis, Monseigneur, votre très humble » et très obéissant serviteur. »

Voici la réponse du maréchal d'Albret :

MONSIEUR,

« Le roi, votre maître et le mien, étant le prince » du monde le plus éclairé, vous a ordonné de me » traiter de *Monseigneur*, parceque vous le devez, » et parceque je m'explique nettement et sans équi- » voque, je vous assurerai que je serai à l'avenir » selon que votre conduite m'y obligera, Mon- » sieur, votre très, etc. »

Les affaires de la belle *Madelonne* m'arrêtent ici, je ne sais ce qui me tient que je ne vous conte le procès dont il est question[1], tant que je me sens en train de discourir : mais je m'arrête ; car il se pourroit fort bien faire que vous ne fussiez pas en humeur de m'écouter, et je veux vous plaire. Je veux que vous m'aimiez toujours comme je vous aime.

---

402. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er septembre 1675.

En me disant que vos lettres ne sont pas dignes de mon approbation, Madame, vous m'en écrivez une qui en mérite une plus grande, sans compter votre modestie ; mais, pour ne la pas offenser davantage, je vais traiter d'autre chose avec vous.

L'affaire du maréchal de Créqui est plus mauvaise pour lui que pour le roi. Sa Majesté a de grandes ressources ; il n'y paroîtra pas dans quinze jours, quand même il perdroit Trèves ; mais, pour la réputation de ce général, elle en pâtira longtemps, et il faudra qu'il fasse de belles choses avant de faire oublier sa mauvaise conduite à Consarbruck. On me vient d'envoyer de Metz une relation exacte de cette déroute, par laquelle je vois

[1] Refus que faisoit le marquis de Mirepoix de ratifier la transaction relative à la dot de la seconde femme de M. de Grignan. (*Voyez* la note de la lettre 397.)

que la tête a tourné au maréchal de Créqui dès qu'il vit les ennemis; il n'y a que cela à croire, ou qu'il a eu intelligence avec eux : il vit défiler leur infanterie sur un pont sans faire tirer son canon sur elle, et sans la faire charger à demi passée; quoiqu'il eût la moitié moins de troupes que les confédérés, il les laissa tous passer la Sarre tranquillement pour venir à lui, et fit comme s'il eût appréhendé qu'il lui en fût échappé un seul.

Vous voyez bien, Madame, qu'il faut avoir perdu l'esprit pour en user ainsi; cependant c'est ce général que l'on nomma d'abord pour remplacer M. de Turenne : que sont donc les autres qui ont moins de capacité que lui? Il faut dire la vérité, une partie des maréchaux qu'on vient de faire est indigne de l'être. D'ordinaire le mérite attire cette dignité: ici l'on a commencé par où l'on devoit finir : on a donné l'honneur, espérant que le mérite viendroit après, et en attendant le mérite, bien souvent viennent les deroutes, comme vous voyez.

Tout ce qu'a répondu le roi aux courtisans sur l'affaire de Consarbrick est admirable; les uns ont été mal récompensés de leur fausse générosité, les autres de leur blâme sans raison, et les autres de leur basse flatterie. Il faut parler juste devant un prince d'aussi bon entendement que le roi, et particulièrement quand il vient de perdre une bataille.

Je savois déjà la question du vieux Parabère, et la réponse du duc de Weimar: c'est ce vieux sot à qui M. votre père[1] en fit de si plaisantes à Poitiers quand il alloit voir sa maîtresse. La pensée du maréchal de Gramont ne peut faire rire que par le ton nasillard et gascon; du reste, c'est un propos de corps-de-garde.

Le maréchal de Créqui a fait comme M. Fouquet, qui ne savoit ce qu'il faisoit les premiers jours qu'on l'arrêta, mais qui, après s'être reconnu, fit des merveilles. Ce qu'a dit M. le prince de M. de Turenne en passant à Châlons me paroît d'un fort honnête homme, et d'un homme qui sent bien son mérite. M. de Montécuculli se précautionnera encore davantage avec lui qu'il ne faisoit avec M. de Turenne[2]. Il est vrai que le chevalier de Grignan a été heureux au combat d'Altenheim, et La Trousse à celui de Consarbruck : je m'en réjouis avec vous, et j'espère vous faire un même compliment pour M. votre fils à la fin de cette campagne.

Vous devriez me conter le procès dont il est question; je suis tellement affamé de vous entendre, que je vous donnerois une favorable audience quand vous ne me parleriez que d'interlocutoires et d'arrêts.

[1] Le baron de Chantal. (*Voyez* la lettre 388, p. 353 et la note.)

[2] Le prince de Condé força Montécuculli à repasser le Rhin, ce fut son dernier exploit. « Cette année, » remarque le président Hénault, vit finir la carrière des trois plus grands généraux de l'Europe : » M. de Turenne fut tué; M. le prince se retira, et » Montécuculli en fit de même, en disant qu'un » homme qui avoit eu l'honneur de combattre contre » Mahomet Coprogli, contre M. le prince et contre » M. de Turenne, ne devoit pas compromettre sa » gloire contre des gens qui ne faisoient que com- » mencer à commander des armées. »

405.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Si l'on pouvoit écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien; je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas; mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous, car, à tout le reste du monde, on voudroit avoir écrit; et c'est parcequ'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf[1], qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction : madame de La Fayette y vint: nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, et déjà tout habillés de deuil; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait; c'étoit des cris qui faisoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole; ses valets-de-

[1] Élisabeth de La Tour, mariée, le 20 mai 1655, à Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, sœur du cardinal de Bouillon.

chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes et faisoit fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachotant, il avoit donné ses ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, » demeurez là, vous ne faites que tourner autour » de moi, vous me feriez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté » où vous allez. Monsieur, *lui dit-il*, vous avez » raison, je ne veux point du tout être tué aujour» d'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez » les yeux sur cette batterie que je viens de faire » placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporte le bras et la main qui tenoient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'étoit jeté sur le corps, qui ne vouloit pas le quitter, et se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étoient couverts; ils ne battoient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (*de Grignan*) étoit bien abymé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, c'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs; mais à Langres, ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment, ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parcequ'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes, comme vous pouvez penser; et jusqu'à quatre heures, nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à M. de Grignan; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà; mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de La Garde me dit l'autre jour que, dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disoit du chevalier, il exhorta ses frères [1] à faire un effort pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune au moins le reste de cette année; et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses extraordinaires. Ce bon La Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour

[1] M. le coadjuteur d'Arles et M. l'abbé de Grignan.

partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux. Vraiment l'état de madame de Sanzei est déplorable; nous ne savons rien de son mari; il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier; ses gens n'écrivent point. M. de La Trousse, après avoir mandé le jour de l'affaire qu'on venoit de lui dire qu'il avoit été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei, ni à Coulanges [1]. Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée; il est cruel de la laisser dans cet état; pour moi, je suis très persuadée que son mari est mort; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé; peut-être qu'il aura été tué, loin des autres, par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie : je trouve plus d'apparence à cette triste destinée qu'à croire qu'il soit prisonnier, et qu'on n'entende pas parler de lui.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire que je ne puis m'y opposer, je ne l'aurai pas toujours; ainsi je dois profiter de sa bonne volonté; c'est une course de deux mois, car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver, il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe; tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui étoit autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir; la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, pour n'avoir pas le courage de l'achever; c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes? Je le souhaite; vous aurez bien raisonné, et si vous parlez sans cesse des affaires présentes et de M de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra; en vérité, vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous soyez en province. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne; il en est véritablement très affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé, et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes : dans ce nombre on distingua fort le chevalier comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil : Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Je viens de regarder mes dates, il est certain que je vous ai écrit le vendredi 16; je vous avois écrit le mercredi 14, et le lundi 12. Il faut que *Pacolet* ou la bénédiction de Montélimart ait porté très-diaboliquement cette lettre; examinez ce prodige. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : voici ce qui me fut conté hier. Vous connoissez bien Pertuis [1], et son adoration et son attachement pour M. de Turenne; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi, et lui manda : « Sire, j'ai perdu » M. de Turenne; je sens que mon esprit n'est » point capable de soutenir ce malheur; ainsi, » n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je » lui demande la permission de me démettre du » gouvernement de Courtrai. » Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre; mais, craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas

[1] Madame de Sanzei étoit sœur de M. de Coulanges, et M. de La Trousse étoit leur cousin-germain.

[1] Il avoit été capitaine des gardes de M. de Turenne.

toujours faire son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avait quarante mille livres de rente de partage; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente; c'est deux cent mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne se peut représenter.

404.

A la même.

A Paris, vendredi 30 août 1675.

Je prends la résolution de partir mercredi 4 du mois prochain : je vais droit à Orléans; j'y trouverai M. d'Harouïs, et nous nous y embarquerons dimanche, après la messe. Je vous écrirai encore mercredi en partant; je serai quelque temps à Nantes, et puis aux Rochers. Mon retour est assuré, si je suis en vie, pour le mois de novembre : j'ai cependant un grand regret à notre commerce qui va être tout déréglé; mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur.

Je reviens du service de M. de Turenne à Saint-Denis. Madame d'Elbeuf m'est venue prendre; elle a paru me souhaiter; le cardinal de Bouillon m'en a priée d'un ton à ne pouvoir le refuser. C'étoit une chose bien triste : son corps étoit là au milieu de l'église; il y est arrivé cette nuit avec une cérémonie si lugubre, que M. Boucherat, qui l'a reçu, et qui y a veillé toute la nuit, en a pensé mourir de pleurer. Il n'y avoit que la famille désolée et tous les domestiques en deuil et en pleurs; on n'entendoit que des soupirs et des gémissements. Il y avoit d'amis M. Boucherat, M. de Harlai, M. de Meaux et M. de Barillon; mesdames Boucherat y étoient, et les nièces. Madame d'Elbeuf a pensé crever; la vapeur s'y est mêlée : on ne peut pas douter de la douleur de cette pauvre femme. C'a été une chose triste de voir tous ses gardes debout, la pertuisane[1] sur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont si mal gardé, et, à la fin de la messe, de les voir porter sa bière jusqu'à une chapelle au-dessus du grand autel, où il est en dépôt. Cette translation a été touchante, tout étoit en pleurs, et plusieurs crioient sans pouvoir s'en empêcher. Enfin on a été dans cette chapelle, où madame d'Elbeuf a crié les hauts cris; il y avoit entre autres un petit page qui devenoit fontaine. Enfin nous sommes revenus dîner tristement chez le cardinal de Bouillon, qui a voulu nous avoir; il m'a priée par pitié de retourner ce soir, à six heures, le prendre pour le mener à Vincennes, et madame d'Elbeuf : ils m'ont fort parlé de vous. Le cardinal dit qu'il vous écrira aujourd'hui; mais je m'en vais fermer mon paquet avant que de les aller prendre, afin de n'être point en inquiétude de revenir de bonne heure : la lune nous conduira jusqu'où il lui plaira. Peut-être que j'irai demain passer le soir à Livry pour jouir de cette belle Diane, et dire adieu à l'aimable abbaye. L'abbé y est depuis trois jours; il ne nous parle plus que de retraite, c'est la grand'-mode[2]. Que dites-vous du nom de M. le prince qui a fait lever le siége d'Haguenau, comme il fit fuir les ennemis l'année passée à Oudenarde ? Voilà ce qu'il y a de vrai. Je ne sais rien de Fontainebleau, si ce n'est qu'on y jouera quatre des belles pièces de Corneille, quatre de Racine, et deux de Molière. Je ne puis pardonner à Cavoye[3] d'être à Fontainebleau plutôt qu'à Saint-Denis ce matin. Adieu, ma chère fille, embrassez-moi, je vous en conjure, et ne me dites point que vous ne méritez pas mon extrême tendresse; et pourquoi ne la méritez-vous pas, s'il est vrai que vous m'aimiez ? Par quel autre endroit en seriez-vous indigne? Embrassez-moi encore, ma chère enfant, et soyez aise que je vous aime plus que moi-même, puisque vous m'aimez un peu.

Les gens du pauvre Sanzei reviennent; et, quoiqu'on n'ait pas retrouvé son corps, ils croient qu'il a été tué. On dispose sa femme à cette triste nouvelle, sans pourtant oser encore lui faire prendre le deuil. La comtesse de Fiesque fut ainsi trois mois

[1] Espèce de hallebarde.
[2] A cause de la retraite du cardinal de Retz.
[3] Il avoit été fort aimé de M. de Turenne.

du marquis de Piennes son premier mari, qui est encore à revenir.

405.

A la même.

A Paris, mercredi 4 septembre 1675.

Madame de Puisieux m'a mandé que je croyois partir aujourd'hui, et qu'elle me donnoit avis que je ne partois que lundi; je l'ai crue sans raisonner: me voilà donc, ma très chère, jusqu'à lundi. La cour revient vendredi. J'irai encore au service de M. de Turenne, et je recevrai vos lettres réglément encore quelques jours : c'est précisément la chose que je regrette le plus quand elle me manque. Je reviens à vendredi dernier; après vous avoir écrit, je retournai prendre le cardinal de Bouillon, madame d'Elbeuf et Barillon; notre promenade fut triste, mais charmante, au clair de la lune. Il me donna la lettre que je vous envoie, et me pria fort de l'envoyer le même jour; je ne l'ai pas fait. Le gros abbé m'a fait encore sa cour avec une de vos lettres, il vous a mandé tout ce qu'il y a de nouvelles. Le siége d'Haguenau levé, c'est bien loin des malheurs que vous prévoyiez; mais le Montécuculli n'a quitté son entreprise que pour embarrasser M. le prince, qui, se trouvant plus foible que lui, s'est un peu retiré vers Schlestat. M. de Lorraine (*le duc Charles IV*), en écrivant à sa fille[1] sur la déroute (*de Consarbruck*), ne nomme le maréchal de Créqui que *le bon maréchal, le bon Créqui ;* il y a un air malin dans cette lettre, qui ressemble bien à l'esprit *de Son Altesse, mon père.* Il seroit à souhaiter que les équipages des morts, ou crus morts, ne revinssent point. Les gens de M. de Sanzei content cette déroute d'une terrible façon. Nous avions deux mille hommes au fourrage; nous n'étions que cinq mille contre vingt-deux mille; on ne croyoit pas la rivière guéable, elle l'étoit en trois endroits, de sorte que l'armée des ennemis passoit et prenoit nos troupes en flanc. La Trousse disoit son avis; mais la tête tourne à moins. Le maréchal combattit comme un désespéré, et puis s'alla jeter dans Trèves, où il fait une défense d'Orondate. Il s'est sauvé beaucoup de troupes; la terreur et la confusion ont été plus loin que la tuerie.

On n'a point trouvé le corps de M. de Sanzei ; mais ses gens l'ont vu se jeter dans un escadron qui s'appelle *Sans quartier ;* il cria, en s'y jetant, qu'on n'en fît point aussi ; il combattit long-temps; ce qui resta de son régiment se rallia, et de lui point de nouvelles : peut-on l'imaginer autre part que sur le champ de bataille, où l'on n'a pu ni l'aller chercher d'abord, ni le reconnoître quand on y est allé au bout de douze jours. La pauvre madame de Sanzei arriva samedi à sept heures du matin, comme je montois en calèche pour m'en aller à Livry : je descendis, et ne la quittai pas de tout le jour. Elle pensa trouver à la porte l'équipage de son mari, qui revint une heure après elle; on ne pouvoit voir, sans pleurer, tous ces pauvres gens et tout ce train maigre et triste. Elle s'en retournera dans quelques jours à Autri; elle est fort affligée, et pleure de bon cœur. On ne vouloit point qu'elle prît le deuil; j'ai ri de cette vision : M. de Sanzei reviendra le jour d'Enoch, d'Elie, de saint Jean-Baptiste, du feu marquis de Piennes[1] et du marquis d'Estrées. Quelle folie de douter de sa mort ! et au bout du compte, s'il revenoit, on ôteroit le bandeau[2], et l'on deviendroit grosse : pourvu qu'on ne se remarie pas, on est toujours en état de recevoir son mari.

Au reste, Lannoi, c'est-à-dire madame de Montrevel, est enragée; après avoir été pendue un mois au oreilles du roi et de *Quanto*, et demandé ce régiment royal avec fureur, comme elle fait toutes choses, on l'a donné au marquis de Montrevel[3], oncle de son mari, qui leur a déjà ôté la lieutenance générale (*de Bresse*). On ne sait quelles mesures il a prises, ni de quelle manœuvre il s'est servi, mais enfin, à l'heure qu'il paroissoit le moins, on lui a donné ce joli régiment : il est vrai qu'il est brave jusqu'à la folie; c'est celui qui faisoit l'amoureux de madame de Coulanges, qui est beau et

[1] Anne de Lorraine, comtesse de Lillebonne.

[1] Premier mari de la comtesse de Fiesque.

[2] C'étoit l'usage des veuves de ce temps-là de porter un bandeau de crêpe sur le front.

[3] Depuis maréchal de France.

bien fait; j'oubliois qu'il plaide contre son neveu, et qu'il est son ennemi mortel, car toute cette famille est divisée.

Le chevalier de Coislin[1] est revenu après la mort de M. de Turenne, disant qu'il ne pouvoit plus servir après avoir perdu cet homme-là; qu'il étoit malade; que, pour le voir, et pour être avec lui, il avoit fait cette dernière campagne, mais que, ne l'ayant plus, il s'en alloit à Bourbon. Le roi, informé de tous ces discours, a commencé par donner son régiment, et a dit que, sans la considération de ses frères, il l'auroit fait mettre à la Bastille. Je ne sais pourquoi je vous conte toutes ces bagatelles: celle de la Montrevel m'a paru plaisante. Pour cette fois, il n'y a pas de grands événements; puisque vous en êtes lasse, on ne vous en mandera plus : mais, s'il vous en souvient, vous en aviez voulu, vous fûtes servie fort promptement; et puis tout d'un coup vous dites que c'est assez; nous nous taisons.

Faucher, de l'hôtel d'Estrée, vint me voir hier; il s'en retourne à Rome par la Savoie. Nous causâmes fort : il me conta toute la querelle du pape et de l'ambassadeur[2] il me fit voir le cardinalat de *Marseille* fort éloigné; et enfin, après avoir bien discouru et de Portugal, et de Savoie, et *d'ogni cosa* il voulut voir votre portrait : il est romain, il s'y connoît; je voudrois que vous et M. de Grignan eussiez pu voir l'admiration naturelle dont il fut surpris, quelles louanges il donna à la ressemblance, mais encore plus à la bonté de la peinture, à cette tête qui sort, à cette gorge qui respire, à cette taille qui s'avance : il fut une demi-heure comme un fou. Je lui parlai du portrait de la Saint-Géran, il l'a vu; je lui dis que je le croyois mieux peint; il me pensa battre, il m'appela *ignorante* et *femme*, qui est encore pis : il appelle des traits de maître ces endroits qui me paroissoient grossiers; c'est ce qui fait le blanc, le lustre, la chair, et sortir la tête de la toile; enfin, ma fille, vous auriez ri de sa manière d'admirer. Il en a fait tant de bruit, que M. de Louvigny[1] vint hier me voir; mais, en effet, c'étoit votre portrait qu'il venoit voir; il en fut charmé. Je voudrois bien le porter avec moi; ah! que je disois vrai l'autre jour, quand je vous assurois que quelqu'un qui m'aimeroit devroit être content d'être aimé de moi, comme j'aime cette aimable copie!

Je crains que M. le prince ne soit malade, je crois l'avoir ouï dire. Nous sommes bien loin de faire passer le Rhin à Montécuculli, c'est lui qui nous presse un peu vers Schlestat, et qui nous fait abandonner la Basse-Alsace. Le maréchal de Créqui fait toujours le démon dans Trèves. La maréchale s'est si bien mis dans la tête que Sanzei y est avec son mari, que madame de Sanzei n'ose pas encore prendre le deuil; au moins elle attendra jusqu'à la fin du siége. M. de Saint-Thou, allant avec trente maîtres reconnoître un mouvement des ennemis, rencontra deux cents cavaliers; il les prit pour être des nôtres, et s'avança trop; ses gens l'abandonnèrent : on lui demanda s'il vouloit quartier; il dit que non : cela est bien imprudent : ils l'ont tué, et rendu sa sœur et son vilain mari les plus riches gens de France; le songe est bien singulier.

Je comprends fort bien tous les compliments que vous avez reçus sur le sujet de vos beaux-frères[2], et les échos qui répondent un mois après comme ceux d'Olioules; eela est fort incommode, en vérité, un poltron et un sot, comme vous dites, vous donneroient bien moins d'affaires.

Madame de Coëtquen n'est pas digne d'être affligée si long-temps : elle prit à madame d'Elbeuf, il y a deux ans, un petit portrait de M. de Turenne, qu'elle avoit au bras : madame d'Elbeuf le lui a redemandé plusieurs fois; elle a dit qu'elle l'avoit perdu : il nous est venu une pensée, qu'il ne l'est pas pour tout le monde. Ah! grand héros! faut-il que l'on vous sacrifie? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on offense les héros, quand ils ne sont pas dans leur tripot.

Madame de Vaubrun est à nos sœurs de Sainte-

[1] Charles-César du Cambout de Coislin, chevalier de Malte, ayant quitté le service, se retira de la cour et du monde pour se livrer à tous les exercices de la plus haute piété.

[2] François-Annibal, duc d'Estrées, ambassadeur à Rome. Il s'agissoit des premières discussions sur l'affaire des *franchises*; elles devinrent très-graves après la mort du duc d'Estrées, arrivée le 30 janvier 1687.

[1] Antoine-Charles de Gramont, comte de Guiche et de Louvigny, fils du maréchal de Gramont.

[2] M. le chevalier de Grignan et M. le coadjuteur d'Arles.

Marie ; elle est comme folle et se moque du père de Sainte-Marthe (*de l'Oratoire*), son confesseur, elle a fait venir dans l'église le corps de son mari [1]; on lui a fait un service plus magnifique que celui de M. de Turenne à Saint-Denis; elle a son cœur sur une petite crédence; elle le voit, elle le touche, elle a deux bougies devant, elle y passe les journées entières du dîner au souper, nettement; et, quand on vient l'avertir qu'il y a sept heures qu'elle est là, elle ne croit pas qu'il y ait une demi-heure : personne ne peut la gouverner, et l'on craint que l'esprit ne lui tourne. Madame de Langeron est toujours inconsolable; si je puis continuer ces deux sortes d'afflictions, vous aurez sujet d'être contente. On assuroit hier que l'empereur avoit fait faire un service à M. de Turenne. Adieu, ma très chère et très aimable enfant : on ne peut imaginer plus de tendresse que j'en ai pour vous.

[1] Tué le premier août à l'affaire d'Altenheim.

406.

A la même.

A Paris, vendredi 6 septembre 1675.

Je vous regrette, ma chère enfant, et cette rage de m'éloigner encore de vous, et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé, me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage, *Hélène* ne vient pas avec moi; j'ai tant tardé qu'elle est dans son neuf; j'ai *Marie* qui jette sa gourme, comme vous savez ; mais ne soyez point en peine de moi; je m'en vais essayer un peu de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être un peu dans la solitude ; j'aimerai à connoître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon? Ce seroit une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons; je m'amuserai à payer mes dettes et à manger mes provisions : je penserai beaucoup à vous, ma très-belle; je lirai, je marcherai, j'écrirai, je recevrai de vos lettres; hélas! la vie ne se passe que trop : elle s'use partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais ; je les aime tous, mais surtout il n'y en a pas un qui n'ait son patron, et qui ne soit la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile, car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry, me promener délicieusement avec la lune; il n'y avoit aucun serein; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et je me suis fort bien trouvée de cette petite équipée; je devois bien cette honnêteté à la belle Diane et à l'aimable abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly en très-bonne compagnie ; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si délicieux voyage ; ce sera pour le printemps qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard, pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard; il peignoit madame de Fontevrauld, que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie : l'abbé Têtu étoit auprès d'elle, dans un charmant badinage; les Villars étoient à ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le prince, qui a fait lever le siége d'Haguenau, est un peu étonné d'être sur la défensive, et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'octobre ne diminueront pas son chagrin. Pour moi, j'emporte l'inquiétude de mon fils; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours ; et vous jugez bien que sans de bonnes raisons je ne quitterois pas Paris dans ce temps de nouvelles. Saint-Thou avoit songé, la veille qu'il a été tué, qu'il avoit eu un démêlé avec le prince d'Orange, et qu'il lui avoit dit de si bonnes injures, que ce prince l'avoit fait maltraiter par ses gardes : il conta ce songe, et ce fut par ses gardes qu'il fut tué follement; car il ne voulut jamais de quartier, quoiqu'il fût seul contre deux cents : c'est une belle pensée; tout le monde se moque de lui, quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort, et veut attendre la fin du siége de Trèves pour prendre son deuil. Adieu, ma très-aimable, je ne puis vous dire combien je suis à vous; quoique je dise un peu

plus que vous ce que je sens, mes démonstrations n'égalent point mes sentiments.

407.

A la même.

A Paris, lundi 9 septembre 1675.

Adieu, ma très chère, je m'en vais monter en carrosse. Je quitte Paris pour quelque temps, avec la douleur de ne recevoir plus si réglément vos lettres, ni celles de mon fils, dont l'armée n'est point tant composée de *pâtissiers*, que je ne sois fort en peine de lui, non pas quand je pense au prince d'Orange, mais à M. de Luxembourg, qui est *dans l'armée de mon fils*, et à qui les mains démangent furieusement. Hélas ! vous souvient-il de notre folie, que M. de Turenne étoit *dans l'armée de votre frère ?* Enfin, voilà tous mes commerces dérangés : je n'espère pas même que je puisse encore être bonne à votre divertissement : tout le fagotage de bagatelles que je vous mandois va être réduit à rien ; et si vous ne m'aimiez, vous feriez fort bien de ne pas ouvrir mes lettres. Je m'en vais donc, ma très-chère, avec le bon abbé et *Marie ;* j'ai deux hommes à cheval et six chevaux : je m'en vais par Orléans et par Nantes : je vous écrirai par les chemins ; c'est une de mes tendresses, comme dit Monceaux.

Je n'ai jamais vu un homme adorable comme d'Hacqueville ; je ne sais pas comme sont *les autres*, mais, pour celui que nous connoissons, je croirois qu'il n'a point son pareil, sans la notoriété qui dit *les d'Hacqueville.* Je lui ai recommandé une affaire du sénéchal de Rennes ; ne le connoît-on point dans votre voisinage ? Elle étoit épineuse, et il falloit de l'habileté pour l'entendre ; je priai d'Hacqueville d'y entrer ; il en a fait la sienne, il y a travaillé ; il a disputé contre Parère [1], qui étoit contraire ; il l'a rapportée devant M. de Pomponne, pour empêcher qu'il ne la comprît mal ; enfin, il n'y a qu'à baiser les pas par où il passe. Le sénéchal est si étonné de trouver un cœur comme celui-là sur la terre, et d'avoir gagné son affaire, qu'il me croit la plus riche femme de France d'avoir un tel ami ; il a raison : servez-vous en donc, sans crainte de le fatiguer ; et du gros abbé (*de Pontcarré*), si vous avez quelque lettre de change à envoyer, car il faut connoître les talents. Vous ne manquerez pas de nouvelles ; la bonne Troche vous mandera les grandes ; mais, comme vous dites, tout va bien, il n'y aura que douceurs et agrément dans le reste de cette année : comprenez un peu ce que c'est que ce grand prince de Condé, qui se retire, qui se retranche, et qui envisage le mois d'octobre et la goutte. M. de Lorraine ne vouloit point qu'on s'amusât au siége de Trèves, et disoit : « Vous y pé- » rirez, Messieurs, songez qu'il y a quatre mille » hommes dans Trèves, et un maréchal de France » en colère. » En effet, ce maréchal fait des miracles ; il nettoie la tranchée tous les deux ou trois jours avec une propreté extraordinaire : mais enfin, mes belles, rien n'est imprenable, il faudra se rendre. La maréchale (*de Créqui*) dit toujours que M. de Sanzei est dans Trèves ; je ne le crois point du tout : ce seroit une belle chose si, pendant que sa femme le pleure d'un côté, et refuse l'espérance de le trouver dans cette place assiégée, elle alloit apprendre qu'il y eût été tué ! ce sont des folies.

Je dis hier adieu à M. de La Garde ; s'il vous embrasse, laissez-le faire, c'est pour moi : je l'aime et l'estime beaucoup ; profitez bien de son bon esprit. Je vous exhorte, ma chère enfant, à conserver votre santé, si vous m'aimez. J'entends que vous me dites la même chose, et je vous assure que je le ferai dans la vue de vous plaire : ne vous amusez point à vous inquiéter en l'air, cela n'est point de votre bon esprit ; conservez bien votre courage, et m'en envoyez un peu dans vos lettres : c'est une bonne provision dans cette vie ; parlez-moi beaucoup de vous : tous les détails sont admirables quand l'amitié est à un certain point.

Écrivez à notre cher cardinal : savez-vous bien que vous n'avez pas pensé droit sur la cassolette, et qu'il a été piqué de la hauteur dont vous avez traité cette dernière marque de son amitié. Assurément vous avez outré les beaux sentiments ; ce n'est pas là, ma fille, où vous devez sentir l'horreur d'un présent d'argenterie : vous ne trouverez personne de votre sentiment, et vous devez vous défier de vous, quand vous êtes seule de votre avis.

[1] Premier commis de M. de Pomponne.

Hier au soir je dis adieu au plus beau de tous les prélats : il me pria de lui prêter mon portrait, c'est-à-dire le vôtre, pour le porter chez madame de Fontevrauld ; je le refusai *rabutinement*, et lui dis que je l'avois refusé à MADEMOISELLE, et en même temps je le portai moi-même dans une petite chambre, où il fut placé et reçu avec tendresse et envie de me plaire : je suis sûre qu'on ne l'en tirera pas ; on sait trop bien ce que c'est pour moi que cette charmante peinture, et si on vient le demander ici, on dira que je l'ai emporté : M. de Coulanges vous apprendra où il est. M. de Pomponne le voulut voir l'autre jour ; il lui parloit, et croyoit que vous deviez répondre, et qu'il y avoit de la gloire à votre fait : votre absence a augmenté la ressemblance ; ce n'est pas ce qui m'a le moins coûté à quitter.

Nous avons ri aux larmes de votre madame de La Charce et de Philis, sa fille aînée, âgée de trente-neuf ans ; je la vois d'ici : Que voulez-vous dire, que vous ne narrez point bien ? Il n'y a chose au monde si plaisamment contée, et personne n'écrit si agréablement : mais il faut pleurer d'être dans un pays où l'on porte le deuil si burlesquement. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie : c'est un style que vous n'aimez pas, mais il m'a réjouie : M. de Coulanges vous en parlera. Il lut cet endroit en perfection. Il me semble que je n'ai plus rien à dire ; *qu'on me mène aux Rochers, je ne veux plus écrire, allons, l'abbé, c'est fait*[1] *: je vais partir, belle Comtesse ;* adieu donc, ma très-chère Comtesse :

Je vais partir, belle Hermione [2],
Je vais exécuter ce que l'abbé m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend.

C'est pour dire une folie ; car notre province est plus calme que la Saône.

On fait présentement à Notre-Dame le service de M. de Turenne en grande pompe. Le cardinal de Bouillon et madame d'Elbeuf vinrent hier me le proposer ; mais je me contente de celui de Saint-Denis, je n'en ai jamais vu un si bon. N'admirez-vous point ce que fait la mort de ce héros, et la face que prennent les affaires depuis que nous ne l'avons plus ? Ah ! ma chère enfant, qu'il y a long-temps que je suis de votre avis ! rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne ame : on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de cristal : on ne se cache point ; vous n'avez point vu de dupes là-dessus : on n'a jamais pris long-temps l'ombre pour le corps ; il faut être, si l'on veut paroître : le monde n'a point de longues injustices ; vous devez être de cet avis pour vos propres intérêts. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Parodie de ces vers de Corneille dans Polyeucte, acte IV, scène IV :

Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

[2] Parodie de l'adieu de Cadmus.

408.

A la même.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Enfin, ma fille, me voilà prête à m'embarquer sur notre Loire ? vous souvient-il du joli voyage que nous y fîmes ? J'y penserai souvent : quoique votre Rhône soit *terribilis*, je voudrois être aussi près de me confier à sa prud'homie. Il ne faut point que je prétende à vivre agréablement sans vous. Je vous écrirai de tous les lieux où je le pourrai : j'attends demain de grand matin une lettre de vous, que j'ai dit qu'on m'adressât ici. Vous dites que l'espérance est si jolie ; hélas ! il faut qu'elle le soit encore au-delà de ce que vous dites, pour nourrir, comme elle fait, plus de la moitié du monde : je suis une des plus attachées à sa cour.

J'emporte du chagrin de mon fils : on ne quitte qu'avec peine les nouvelles de l'armée ; je lui mandois, comme à vous, l'autre jour, qu'il me sembloit que j'allois mettre ma tête dans un sac, où je ne verrois ni n'entendrois rien de tout ce qui se va passer sur la terre. M. de La Trousse reviendra sur sa parole ; il n'aura point le gouvernement de Philippeville [1] : nous ne saurions deviner encore ce que la fortune lui garde, souvent c'est un coup de mousquet ; Dieu l'en préserve ! Je vis, le matin que je partis, le grand-maître [2] et la bonne Troche ;

[1] Vacant par la mort du marquis de Vaubrun.
[2] Henri de Daillon, duc du Lude.

la dernière me mena à la messe, et attendre mon carrosse chez madame de La Fayette, où je trouvai le marquis de Saint-Maurice qui revient d'Angleterre faire part de la mort de son duc[1] : c'est la cérémonie.

Je m'en vais d'Orléans jouer de mon reste, et me mêler de vous dire encore des nouvelles : vous devinerez les auteurs. Il est certain que l'ami et *Quanto* sont véritablement séparés; mais la douleur de la demoiselle est fréquente, et même jusqu'aux larmes, de voir à quel point l'ami s'en passe bien; il ne pleuroit que sa liberté et ce lieu de sûreté contre la dame du château; le reste, par quelque raison que ce puisse être, ne lui tenoit plus au cœur : il a retrouvé cette société qui lui plaît; il est gai et content de n'être plus dans le trouble, et l'on tremble que cela ne veuille dire une diminution, et l'on pleure; et si le contraire étoit, on pleureroit et on trembleroit encore : ainsi le repos est chassé de cette place. Voilà sur quoi vous pouvez faire vos réflexions, comme sur une vérité : je crois que vous m'entendez.

Pour l'Angleterre, Kéroualle[2] n'a été trompée sur rien; elle avoit envie d'être la maîtresse du roi (*Charles II*), elle l'est : il passe quasi toutes les nuits avec elle, à la vue de toute la cour : elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés : elle amasse des trésors, et se fait redouter et respecter de qui elle peut; mais elle n'avoit pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne[3] dont le roi est ensorcelé : elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment; il partage ses soins, son temps et sa santé entre les deux. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, elle lui fait la grimace, elle l'attaque, et lui dérobe souvent le roi; elle se vante de ses préférences : elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi. Elle a un fils du roi, et veut qu'il soit reconnu; voici son raisonnement : cette duchesse, dit-elle, fait la personne de qualité; elle dit que tout est son parent en France; dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil[1] : hé bien, puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite catin? elle devroit mourir de honte : pour moi, c'est mon métier, je ne me pique pas d'autre chose : le roi m'entretient, je ne suis qu'à lui présentement; il m'a fait un fils, je prétends qu'il doit le reconnoître, et je suis assurée qu'il le reconnoîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. Voilà de ces originaux qui me font plaisir. J'ai trouvé que d'Orléans je ne pouvois vous rien mander de meilleur : du moins sont-ce des vérités.

Je me porte très-bien, mon enfant : je me sais bon gré d'être une substance qui pense et qui lit; sans cela notre bon abbé m'amuseroit peu : vous savez qu'il est fort occupé *des beaux yeux de sa cassette;* mais pendant qu'il la regarde et la visite de tous côtés, le cardinal de Commendon[2] me tient très-bonne compagnie. Le temps et le chemin sont admirables : ce sont de ces jours de cristal où l'on ne sent ni chaud ni froid; notre équipage nous amèneroit fort bien par terre : c'est pour nous divertir que nous allons sur l'eau. Ne soyez point en peine de *Marie*, elle me fait tout comme *Hélène ;* je préviens votre inquiétude. Adieu, ma très-chère, je vous aime, et cette tendresse fait ma plus douce et plus charmante occupation.

Je ne me vante pas d'être des amies de M. le Premier[3], mais je l'ai vu assez souvent chez M. de La Rochefoucauld, chez madame de Lavardin, chez lui et deux fois chez moi : il me trouve avec ses amis, et vous savez les sortes de réverbérations que cela fait.

[1] Charles-Emmanuel, duc de Savoie, mort le 12 juin 1675.

[2] Louise-Renée de Penancoët de Kéroualle, créée en 1672 duchesse de Portsmouth en Angleterre, et en 1684 duchesse d'Aubigny en France, pour elle et pour Charles de Lenox, duc de Richemont, son fils.

[3] Elle se nommoit Nel Gwin.

[1] On raconte que mademoiselle de Kéroualle prit le grand deuil à la mort du roi de Suède; et que peu de temps après, à celle du roi de Portugal, Nel Gwin parut avec un carrosse drapé, en disant : « Nous avons partagé le monde, la Kéroualle et moi; » elle a les rois du Nord, et moi ceux du Midi. »

[2] La vie du cardinal de Commendon, par M. Fléchier.

[3] Henri, comte de Bérenghen, premier écuyer de la petite écurie du roi, mort le 30 mars 1682, âgé de 89 ans.

409.

A. M. de Coulanges.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Nous voici arrivés sans aucune aventure; je me suis reposée cette nuit, comme je vous l'avois dit, dans le lit de Thoury. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus; car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté; ils faisoient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderois. A peine sommes-nous descendus ici, que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées, et la bonté de son bateau; jamais les couteaux de Nogent, ni les chapelets de Chartres n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-temps à choisir, l'un nous paroissoit trop jeune, l'autre trop vieux; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroissoit d'un gueux, dont le bateau étoit pourri; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. de Chaulnes; enfin la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. Adieu donc, mon vrai cousin, nous allons voguer sur la belle Loire; elle est un peu sujette à se déborder; mais elle en est plus douce.

440.

A madame de Grignan.

A Tours, samedi 14 septembre 1675.

J'ai reçu votre lettre à Orléans un moment avant que de partir: ce me fut une grande provision et une grande consolation dans la navigation. Entre plusieurs choses qui sont agréables dans votre lettre, il y en a une qui m'a touchée: vous me dites que je prends bien des peines pour vous, mais qu'elles ne me coûtent guère, et que c'est le comble des obligations: c'est si bien savoir ce que je pense, que par cela seul, ma chère enfant, je serois trop payée. Je veux vous donner quelque jour le plaisir de lire quelques-unes des lettres que vous m'écrivez.

Je ne sais plus que vous dire de M. de Turenne, ni de Pertuis: je crains que celui-ci ne se console en mon absence. J'avois laissé madame de Vaubrun prête à *devenir folle*; madame de Langeron prête à *mourir*; j'avois assez bien réussi dans tout ce que vous m'aviez *recommandé*; mais je ne vous réponds plus de rien; je ne sais plus rien: j'ai la tête dans un sac. Je sais pourtant que Trèves est pris [1]; je ne crois pas qu'on y ait retrouvé Sanzei; je plains encore plus sa femme. *Quanto gli doveva parere il dobbio buono, se dovea soffrire tanto del certo*: voilà qui doit décider.

Il me semble que M. de La Trousse revient sur sa parole, et qu'il n'a pas beaucoup perdu de son équipage; je le plaindrois s'il n'avoit pas retrouvé *les beaux yeux de sa cassette*: cette folie nous est revenue en même temps, je venois de vous l'écrire. Je comprends aisément les douceurs que vous mande madame de Vaudémont [2]: elle est très-aimable; j'honore l'amitié que vous conservez l'une pour l'autre, malgré tout ce qui vous sépare: je vous loue de continuer fidèlement votre commerce.

J'ai couché cette nuit à Véret; M. d'Effiat [3] savoit ma marche; il me vint prendre sur le bord de l'eau avec l'abbé: sa maison passe tout ce que vous avez jamais vu de beau, d'agréable, de magnifique; et le pays est plus charmant qu'*aucun autre qui soit sur la terre habitable*: je ne finirois point. M. et madame de Dangeau y sont venus dîner avec moi, et s'en vont à Valencei. M. d'Effiat vient de nous ramener ici: il n'y a qu'une lieue et demie d'un chemin semé de fleurs; il nous a quittés en vous faisant mille sortes d'amitiés. Je n'ai point de quoi vous écrire, c'est le vilain papier de l'hôtesse qui me force de finir. Nous reprenons demain notre bateau, et nous allons à Saumur.

[1] Trèves capitula le 6 septembre.

[2] Anne-Élisabeth de Lorraine, mariée en 1669, à Charles-Henri de Lorraine prince de Vaudémont.

[3] L'abbé d'Effiat (Jean Coiffier, dit Ruzé).

J'ai vu à Véret des lettres de Paris; on croit que le prince d'Orange veut reprendre Liége : je crains que M. de Luxembourg ne veuille l'empêcher, ou qu'il ne fasse un siége : cela me trouble pour mon pauvre Sévigné. On dit aussi que M. le prince ne veut pas attendre l'hiver en Allemagne, et qu'on y enverra M. de Schomberg. Ma fille, ce n'est plus pour vous apprendre des nouvelles que je vous écris, c'est pour en causer avec vous. Je me ressouvins l'autre jour, à Blois, d'un endroit si beau, où nous nous promenions avec le pauvre petit comte des Chapelles qui vouloit retourner le sonnet d'*Uranie*[1].

Je veux finir mes jours dans l'amour de *Marie*.

Mon Dieu! ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter, et que je vous aime chèrement! Je vous embrasse d'un cœur qui n'a point son pareil. Si j'offense M. de Grignan, j'en suis bien fâchée, et je le baise pour l'apaiser. Si vous avez M. de Vardes et notre Corbinelli, je ne vous plains point avec cette bonne compagnie. L'histoire des croisades est fort belle; mais le style du P. Maimbourg me déplaît fort : il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises *ruelles*.

Faites grace à mon style en faveur de l'histoire : je le veux bien.

---

411. *

A la même.

Mardi, 17 septembre 1675.

Voici une bizarre date. *Je suis dans un bateau, dans le courant de l'eau, fort loin de mon château* : je pense même que je puis achever, *ah! quelle folie!* car les eaux sont si basses, et je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau quand on y est seule; il faut un petit comte des Chapelles et une mademoiselle de Sévigné. Mais enfin c'est une folie de s'embarquer, quand on est à Orléans, et peut-être même à Paris; c'est pour dire une gentillesse : il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans, comme à Chartres d'acheter des chapelets.

Je vous ai mandé comme j'avois vu l'abbé d'Effiat dans sa belle maison : je vous écrivis de Tours; je vins à Saumur, où nous vîmes Vineuil; nous repleurâmes M. de Turenne; il en a été vivement touché; vous le plaindrez, quand vous saurez qu'il est dans une ville où personne n'a vu le héros. Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bi n crachant et dévot, mais toujours de l'esprit; il vous fait mille et mille compliments. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes : nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes : dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de nuit; nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraiche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller; j'aurois bien ri, sans l'abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement bien établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres, ma fille; mais j'ai si bonne opinion de votre amitié, que je suis persuadée que vous serez bien aise de savoir des nouvelles de mon voyage, et comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrande, je vais y laisser cette lettre chemin faisant. Je me porte très-bien, il ne me faudroit qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes, comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles, et de l'armée de M. de Luxembourg; cela me tient fort au cœur; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des croisades est très-belle, surtout pour ceux qui ont lu le Tasse, et qui revoient leurs vieux amis en prose et en histoire; mais je suis servante du style du jésuite. La vie d'Origène est divine. Adieu, ma très-chère, très-aimable et très-parfaitement

[1] Le fameux sonnet de Voiture.

aimée; vous êtes ma chère enfant. J'embrasse le *matou.*

---

412. *

A la même.

A Nantes, vendredi 20 septembre 1675.

J'ai justement reçu ici, ma chère enfant, la lettre où vous me croyez une vagabonde sur le bord de l'Océan : peut-on rien voir de plus juste que vos supputations? Je vous ai écrit sur la route, et même du bateau, autant que je l'ai pu. J'arrivai ici à neuf heures du soir au pied de ce grand château que vous connoissez, au même endroit par où se sauva notre cardinal (*de Retz*) : on entendit une petite barque; on demande, *qui va là?* J'avois ma réponse toute prête, et en même temps je vois sortir par la petite porte M. de Lavardin avec cinq ou six flambeaux de poing devant lui, accompagné de plusieurs nobles, qui vient me donner la main, et me reçoit parfaitement bien. Je suis assurée que, du milieu de la rivière, cette scène étoit admirable; elle donna une grande idée de moi à mes bateliers : je soupai fort bien; je n'avois ni dormi, ni mangé depuis vingt-quatre heures; j'allai coucher chez M. d'Harouïs : ce ne sont que festins au château et ici. M. de Lavardin ne me quitte point: il est ravi de causer avec moi : il m'a conté en détail toute l'histoire de cette province, et les conduites différentes de ceux qui ont le commandement : c'est une chose extraordinaire, et qui m'a fort amusée; en récompense, je lui ai donné du nôtre, et cet échange a fait de grandes conversations : il a, en vérité, de très bonnes et grandes qualités; il a une hauteur et une audace qui, jusqu'ici, lui ont fort bien réussi; et puis tout d'un coup une douceur et une déférence pour le gouverneur qui le rehaussent encore. Il a donné le *Monseigneur* à messieurs de La Feuillade et de Duras, et, par familiarité, il a mis *mon très honoré seigneur :* voilà une légère consolation; c'est pour vous dire qu'il en faut passer par-là, ou ne point écrire.

J'ai vu nos filles de Sainte-Marie [1], qui vous adorent encore et se souviennent de toutes les paroles que vous prononçâtes chez elles. Nous allons à la Silleraye. M. de Lavardin m'y vient conduire, et de là aux Rochers, où je serai mardi. Hélas! ma fille, quelle misère! pouvez-vous souffrir mes lettres présentement? Je remercie M. de Grignan de les regretter. L'abbé se porte très bien, et moi encore au-delà, s'il se peut. M. de Guitaud m'a mandé l'heureuse couche de sa femme; j'y pensois, et j'en étois en peine; il me donne beaucoup de soupçon de vous : je n'ose appuyer ma pensée sur cette sorte de malheur, je le mets au-delà de tous, et j'en serois très-affligée, s'il étoit certain. M. de Coulanges me mande qu'enfin la pauvre Sanzei a pris le deuil : La Mousse étoit avec elle à Autri, et s'y en retourne encore; elle en a plus de besoin que jamais.

Je suis toujours en peine de mon fils : il me semble que M. de Luxembourg a bien envie de perdre sa petite bataille : c'est une cruelle chose que ce métier-là. Je me réjouis, ma fille, que vous ayez M. l'archevêque (*d'Arles*); je vois d'ici toutes vos conférences; je vois ce qu'on y propose et ce qu'on y résout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de m'ôter la sensibilité que j'ai pour tous vos intérêts; c'est me conseiller de mourir, en paroles couvertes; car tant que je serai en ce monde, j'en serai plus touchée et plus occupée que de tout ce qui peut jamais m'arriver; comptez là-dessus, et plaignez-moi de vous être aussi inutile que je le suis; car enfin que peut-on faire pour vous? Saluez très respectueusement M. l'archevêque pour moi; je lui souhaite une bonne santé pour le bonheur de sa famille et de ses amis. M. d'Harouïs vous fait un million de compliments; nous lisons ici les gazettes; j'avois trouvé fort plaisant l'endroit que vous y avez remarqué. M. de Montgaillard fut tué, il y a cinq ou six jours, par un frère de Tonquedec; ils étoient mal ensemble. Montgaillard se jeta sur lui comme un furieux, et lui donna des coups de cette canne dont il s'étoit déjà si bien servi avec son lieutenant : Pont-Gand tire son épée, et lui en donne au travers du corps, et le jette mort : cette scène s'est passée en Basse-Bretagne, dans une petite ville où est M. de Chaulnes : vous serez bien instruite des nouvelles de Bretagne : ma pauvre enfant, vous me faites pitié de lire mes lettres, et je me fais pitié aussi de vous écrire de si grandes misères.

[1] Les dames de Sainte-Marie, près du cours Saint-Pierre à Nantes.

J'étois en peine ce matin de mon fils; mais j'ai vu dans toutes les nouvelles que M. de Luxembourg prend le chemin de garder la Flandre. Vous aurez trouvé la capitulation de Trèves bien infame : le maréchal est bien heureux de n'avoir été que lié et livré prisonnier aux ennemis [1]. Cette armée des confédérés va joindre les Impériaux; mais nous sommes assurés que M. le prince ne se battra que quand il voudra : voilà l'avantage des bons joueurs d'échecs.

M. de Coulanges s'en va à Lyon : il me mande qu'il a laissé votre portrait en gage, faute d'argent, à un de ses marchands : le joli portrait! j'aime fort la bonne peinture, mais je vous avoue que votre ressemblance ne nuit pas à me le faire aimer.

Vous avez raison d'approuver le bruit qui court que je vais en Provence : en bonne justice, ne devroit-on pas suivre les sentiments de son cœur, quand ils sont aussi vifs et aussi justes que les miens? Ah! quelle folie! et, en disant cela, me voici à Nantes. Je vous plaindrai, quand vous serez au bout de vos cinq mois du séjour de Grignan : Aix et Lambesc me plaisent moins que la liberté de ce château. Vous avez fait toutes vos visites, vous voilà bien. Je n'ai point écrit à cette princesse sur la mort de son fils; que fait-on à ces malheurs-là? Et Vardes, et mon ami Corbinelli, que sont-ils devenus? Le fils de Félix est évêque d'Apt ou de Gap.

Songez, ma fille, que je reçois vos lettres le neuvième jour; je vous dis cela, *fuor di proposito*, pour vous ôter l'idée que je sois aux antipodes. La pauvre Vaubrun est toujours dans l'abyme de la douleur : je suis bien de votre sentiment, il y a de certaines pertes dont on ne doit point se consoler, et qui empêchent de revoir le monde; il faut tirer les verroux sur soi, comme disoit notre bon cardinal. Le petit cardinal (*de Bouillon*) a bien son oncle dans le cœur : je me suis fort moquée du service de Notre-Dame, après celui de Saint-Denis. Vous pouvez resserrer vos mouchoirs, je ne vous ferai plus pleurer. Je reviens encore sur l'ame de Cavoye; la mienne n'en étoit pas contente à Paris; il étoit à la cour, et se portoit bien : nous dira-t-il qu'il craignoit de pleurer? Le pauvre petit! voilà un grand malheur; je voudrois que vous eussiez vu Barillon et le bon homme Boucherat. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse tendrement; ne le croyez-vous pas, et ne voyez-vous point combien je vous aime.

[1] Le maréchal de Créqui, après avoir défendu Trèves pendant un mois avec une grande valeur, fut fait prisonnier de guerre par la trahison d'un capitaine de cavalerie, nommé Boisjourdan, qui souleva contre M. de Créqui toute la garnison, et sortit de la place pour aller, à l'insu du maréchal dresser avec les assiégeants les articles de la capitulation. Boisjourdan, voulant se sauver dans le pays ennemi, fut arrêté, et eut la tête tranchée à Metz.

413.

A la même.

A La Silleraye, mardi 24 septembre 1675.

Me voici, ma fille, dans ce lieu où vous avez été un jour avec moi; mais il n'est pas reconnoissable; il n'y a pas pierre sur pierre de ce qui étoit en ce temps-là. M. d'Harouïs manda de Paris, il y a quatre ans, à un architecte de Nantes, qu'il le prioit de lui bâtir une maison, dont il lui envoya le dessin, qui est très-beau et très-grand; c'est un grand corps de logis de trente toises de face, deux ailes, deux pavillons; mais comme il n'y a pas été trois fois pendant tout cet ouvrage, tout cela est mal exécuté : notre abbé est au désespoir; M. d'Harouïs ne fait qu'en rire; il nous y amena hier au soir. M. de Lavardin est venu dîner avec nous, et m'arrête jusqu'à demain matin. Il est impossible de rien ajouter aux honnêtetés, aux confiances et aux extrêmes considérations de M. de Lavardin pour moi; je vous assure que M. de Grignan ne pourroit pas m'en témoigner davantage, ni même plus d'amitié : je n'ose plus vous dire du bien de lui; mais il a des qualités bien solides, et un désintéressement qui lui donne des tons bien propres au commandement. Je vous endormirai quelque jour des affaires de cette province; elles sont dignes d'attention, et présentement il faut que vous souffriez qu'elles fassent mes nouvelles. Quand mes lettres arriveront au milieu de celles de Paris, elles auront assez de l'air d'une dame de province qui vous parle et vous confie les intrigues d'Avignon ou de

quelque autre ville. Enfin, ma chère enfant, la seule amitié que vous avez pour moi fera valoir mes lettres. Nous avons appris des nouvelles de la cour, qui ne sont pas en grand nombre : on mande que M. Félix n'est point évêque de Gap, c'est de Digne. Mais que je vous trouve heureuse d'avoir M. de Saint-Paul, et lui! Plût à Dieu que nous en eussions autant dans cette province! vous en auriez bien moins d'inquiétude. Je vous souhaite encore un petit M. Laurens, qu'on dit qui sera placé à la première voiture. J'avois dessein de faire un compliment à Molinier, mais c'est à M. l'archevêque et à M. le coadjuteur que je dois adresser la parole : ils sont camarades et confrères, j'en suis ravie.

Nos pauvres Bas-Bretons, à ce qu'on nous vient d'apprendre, s'attroupent quarante, cinquante, par les champs; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux, et disent *meâ culpâ* : c'est le seul mot de *françois* qu'ils sachent; comme nos François qui disoient qu'en Allemagne, le seul mot de *latin* qu'on disoit à la messe, c'étoit *Kyrie eleïson*. On ne laisse pas de pendre ces pauvres Bas-Breton; ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche; *et de Caron pas un mot*. De sept jours que j'ai été à Nantes, j'ai passé trois après-dînées chez nos sœurs de Sainte-Marie : elles ont de l'esprit, elles vous adorent et sont charmées du *petit ami*[1] que je porte toujours avec moi; car s'il alloit tonner, comme disoit Langlade à M. d'Andilly, voyez un peu sans cela ce que je deviendrois. M. de Lavardin vous fait mille compliments, et M. d'Harouïs veut, je crois, vous écrire, tant je le trouve enthousiasmé de vous : je l'aime, comme vous savez, et je me divertis à l'observer. Je voudrois que vous vissiez cet esprit supérieur à toutes les choses qui font l'occupation des autres; cette humeur douce et bienfaisante, cette ame aussi grande que celle de M. de Turenne, elle me paroît un vrai modèle pour faire celle des rois, et j'admire combien nous estimons les vertus morales; je suis assurée que si M. d'Harouïs mouroit, on ne seroit non plus en peine de son salut, qu'on l'a été de celui de M. de Turenne. Nous partons demain pour les Rochers, où je recevrai et trouverai de vos nouvelles, ma très-aimable et très-chère; j'ai été deux jours en ce pays plus que je ne voulois; c'est ce qui fait que je n'y ai reçu que deux de vos lettres. Je me porte très-bien; et vous, mon enfant, dormez-vous? Votre bise est-elle traitable? Il fait présentement ici un temps admirable. Je vous embrasse avec une tendresse extrême, je crois que vous n'en doutez pas.

[1] C'est-à-dire du portrait de madame de Grignan en miniature.

414.*

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu; et comme je n'ai pas eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi, dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avoit abymée : hélas, la pauvre créature! je serois la première à qui elle eût fait ce mauvais tour; je n'ai eu d'incommodité que parcequ'il n'y avoit pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable, ma chère enfant, d'avoir bien voulu paroître assez tendre à mon égard pour qu'on vous épargne sur les moindres choses? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi; je trouvai d'abord mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation; je lui dis des rudesses abominables; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire. Elle est donc toujours autour de moi; mais elle fait la grosse besogne; je ne m'en incommode point; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse

extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués, et font une ombre agréable; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disoit M. de Montbazon de ses enfants, *pas plus grands que cela.* C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout-à-fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun; j'y pense à vous à tout moment : je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? J'ai ces vers dans la tête:

> Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
> L'objet infortuné d'une si tendre amour?

Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène; Marie* me fait fort bien; je ne m'impatiente point; ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse; j'ai des affaires, que je fais devant l'abbé, comme s'il étoit derrière la tapisserie; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman;* vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de la salle se trouva dans une cave; il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivoit autrefois à mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous; car sans cela, où pourrois-je prendre cette idée? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du coadjuteur, de La Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout étoit fondu; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du roi? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père*[1], qui étoit un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente; elle m'a déjà envoyé deux compliments, et me demande toujours de vos nouvelles; si elle le prend par là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou, *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur*; cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation, et que j'en connoisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Le bon abbé est fort en colère contre M. de Grignan; il espéroit qu'il lui manderoit si le voyage de *Jacob* a été heureux, s'il est arrivé à bon port dans la terre promise, s'il y est bien placé, bien établi, lui et ses femmes, ses enfants, ses moutons, ses chameaux:

[1] Charles IV, duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame de Lillebonne sa fille, en parlant de lui, disoit : *Son Altesse, mon père.* Pavillon fit alors la petite pièce intitulée *Testament de Charles IV*, dans laquelle il peint très-spirituellement le caractère et la destinée de ce prince, elle se termine par cette épitaphe :

> Ci-git un pauvre duc sans terres,
> Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
> Peu fidèle dans ses amours
> Et moins fidèle dans ses guerres.
>
> Il donna librement sa foi
> Tout-à-tour à chaque couronne;
> Il se fit une étrange loi
> De ne la garder à personne.
>
> Trompeur, même en son testament,
> De sa femme il fit une nonne,
> Et ne donna rien que du vent
> A madame de Lillebonne.
>
> Il entreprit tout au hasard,
> Se fit tout blanc de son épée.
> Il fut brave comme César,
> Et malheureux comme Pompée.
>
> Il se vit toujours maltraité
> Par sa faute et par son caprice;
> On le *déterra* par justice,
> On l'enterra par charité.

cela méritoit bien un petit mot. Il a dessein de le reprendre quand il ira à Grignan. Comment se portent vos enfants? Adieu, ma très-aimable et très-chère : je reçois fort souvent des lettres de mon fils; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont on ne se soucie guère. Ha, que c'est bien précisément ce que nous disions: après une longue navigation, se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste!

415.*

A la même.

Aux Rochers, mercredi 2 octobre 1675.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre, c'est le dixième jour; je pouvois la recevoir plus tôt : si la poste fût arrivée le mardi à Paris, je l'aurois reçue dès le vendredi, au lieu du lundi : voilà des attestations et des calculs qui me font souvenir du bon Chésières : mais je crois que vous les souffrez, et que vous voyez où ils vont et d'où ils viennent. Votre lettre m'a touchée sensiblement, il me paroît que vous avez senti ce second éloignement, vous m'en parlez avec tendresse : pour moi, j'en ai senti les douleurs, et je les sens encore tous les jours. Il me sembloit que nous étions déjà assez loin: encore cent lieues d'augmentation m'ont blessé le cœur, et je ne puis m'arrêter sur cette pensée sans avoir grand besoin de vos sermons: ce que vous me dites en deux mots sur le peu de profit que vous en tirez quelquefois vous-même est d'une tendresse qui me touche fort. Vous voulez donc aussi que je vous parle de mes bois; la stérilité de mes lettres ne vous en dégoûte point : hé bien, ma fille! je vous dirai que j'y fais honneur à la lune que j'aime, comme vous savez : la Plessis s'en va : le bon abbé craint le serein; moi, je ne l'ai jamais senti: je demeure avec *Beaulieu* et mes laquais jusqu'à huit heures : vraiment ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. Si je pense à vous, si c'est avec tendresse, si j'y suis sensible, c'est à vous à l'imaginer; car il ne m'est pas possible de vous le bien représenter. Je me trouve fort à mon aise toute seule; je crains qu'il ne me vienne des *madames*, c'est-à-dire, de la contrainte. J'ai été voir la bonne princesse[1]; elle me reçut avec transport : le goût qu'elle a pour vous n'est point d'une Allemande; elle est touchée de votre personne, et de ce qu'elle croit de votre esprit; elle n'en manque pas à sa manière; elle aime sa fille[2], et en est occupée : elle me conta ce qu'elle souffre de son absence, et m'en parla comme à la seule personne qui puisse comprendre sa peine.

Voici donc, ma chère enfant, des nouvelles de la cour de Danemarck; je n'en sais plus de la cour de France, mais pour celles de Copenhague, elles ne vous manqueront pas. Vous saurez donc que cette princesse de La Trémouille est favorite du roi et de la reine, qui est sa cousine-germaine : il y a un prince, frère du roi, fort joli, fort galant, que nous avons vu en France, qui est passionné de la princesse, et la princesse pourroit peut-être sentir quelque disposition à ne le haïr pas; mais il se trouve un favori qui est tout puissant, qui s'appelle M. le comte de *Kinghstoghmkllfel*, vous entendez bien : ce comte est amoureux de la princesse, mais la princesse le hait; ce n'est pas qu'il ne soit brave, bien fait, et qu'il n'ait de l'esprit, de la politesse, mais il n'est pas gentilhomme, et cette seule pensée fait évanouir. Le roi est son confident, et voudroit bien faire ce mariage; la reine soutient sa cousine, et voudroit bien le prince; mais le roi s'y oppose, et le favori fait sentir à son rival tout le poids de sa jalousie et de sa faveur : la princesse pleure, et écrit à sa mère des lettres de quarante pages; elle a demandé son congé; le roi ni la reine n'y veulent point consentir, chacun par différents intérêts. On éloigne le prince sous diverses prétextes, mais il revient toujours : présentement, ils sont tous à la guerre

[1] De Tarente.

[2] Charlotte-Émilie-Henriette de La Trémouille, mariée, le 29 mai 1680, à Antoine d'Altenbourg, comte d'Oldenbourg.

contre les Suédois, se piquant de faire des actions romanesques pour plaire à la princesse : le favori lui dit en partant : « Madame, je vois de quelle » manière vous me traitez, mais je suis assuré que » vous ne me sauriez refuser votre estime. » Voilà le premier tome; je vous en manderai la suite, et je ne veux pas qu'il y ait dorénavant en France une personne mieux instruite que vous des intrigues de Danemarck. Quand je ne vous parlerai point de cette cour, je vous parlerai de *Pilois*[1], car il n'y a rien entre deux. Ce sont des secrets pourtant que tout ceci; surtout ne dites pas le nom du comte....

Je suis fort aise que vous dormiez à Grignan, et que vous n'y soyez pas si dévorée. Pensez-vous être seule en peine d'une santé? Je songe fort à la vôtre. Vos fleurs et vos promenades me font plaisir. J'espère que j'aurai des bouquets de ce grand jardin que je connois, j'avois dessein de vous demander un peu de vos bons muscats; quelle honte de ne m'en pas offrir! mais c'est qu'ils ne sont pas encore mûrs.

Ma fille, au nom de Dieu, dites-moi de quel ton vous me parlez du refus de votre portrait que j'ai fait à la sœur de *Quanto*; je crois que vous trouvez que j'ai été trop rude : répondez-moi là-dessus : je suivis mon premier mouvement, et je crois que j'en suis brouillée avec le coadjuteur. On me mande que vous l'aurez bientôt : quand je songe quelle compagnie de campagne il va trouver, j'admire qu'il puisse tant regretter les dames qu'il voit tous les jours. La Trousse est à Paris, comme vous savez; on parle de lui donner la charge de Froulai; ce seroit un pas pour ce pauvre guidon. Il est vrai que cette année est terrible pour le maréchal de Créqui : je trouve, comme vous, qu'il n'est en sûreté ni en repos qu'avec les ennemis : il a un peu dissipé les légions qu'on lui avoit confiées; mais je trouve qu'elles ne lui ont que trop obéi le jour de la bataille. On me mande que M. de Mirepoix est fort désabusé de la contrainte de tenir sa parole, et que nous n'aurons la ratification qu'à la pointe de l'épée.

J'ai oublié de vous dire que cette bonne Tarente me revint voir deux jours après que j'eus été chez elle; ce fut une grande nouvelle dans le pays; elle fut transportée de votre petit portrait : nos filles qui sont en *Danemarck* nous font une grande causerie; écrivez-moi une douceur pour la princesse, à qui je serai ravie de pouvoir la montrer; c'est elle qui seroit mon médecin, si j'étois malade; elle est habile, et m'a promis d'une essence entièrement miraculeuse, qui l'a guérie de ses horribles vapeurs; on en met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et l'on est guéri comme par miracle : ce n'est pas que je ne sois présentement dans une parfaite santé, mais on est aise d'avoir ce remède dans sa cassette. Je trouve que vous oubliez fort la manière de me remercier, qui étoit si bonne; c'étoit de vous réjouir avec moi des occasions que j'avois de vous servir : cela étoit admirable. Je vous prie de faire mes compliments à M. l'archevêque, et d'embrasser M. de Grignan pour moi. Je suis tout à vous, ma très-chère : voilà, comme vous dites, une belle nouvelle.

[1] Jardinier des Rochers.

---

416. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 octobre 1675.

Vraiment, ma fille, vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues; est-ce *Baro* qui a fait cette sottise? On est gaie, gaillarde, on croit avoir entretenu tous ses bons amis; pour M. l'archevêque, je le plains encore davantage, car il n'écrit que pour des choses importantes; et il se trouve que toute la peine qu'on a prise, c'est pour être dans un bourbier, dans un précipice. Voilà M. de Grignan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un paresseux! vous verrez que désormais il n'écrira plus, et ne voudra point hasarder de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au coadjuteur, il en fera bien son profit. Je comprends ce chagrin le plus aisément du monde; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes : la liberté est un bien inestimable; vous le sentez mieux que personne, et je vous plains, ma très-chère, plus que je ne vous le puis dire. Vous n'aurez ni Vardes, ni Corbinelli; c'eût été pourtant une

bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre dames qui vous venoient assassiner : pour moi, j'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie ; je les sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre ; c'est un tour que je fis hier à une sénéchale de Vitré ; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire ; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnels ? Je me promène fort ; ces allées sont admirables : je travaille comme vous ; mais, Dieu merci, je n'ait point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées ; c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous puissiez souffrir : je ne noircis point ma soie avec ma laine, je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin ; il me semble que je n'ai que dix ans ; et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer, il faudroit que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert ; elle me plaît toujours, je la trouve *salée*, et tous ses tons me font plaisir ; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie comme celle-là ; j'en avois une autrefois dont je faisois bien mon profit : M. d'Angers (*Henri Arnauld*) me mandoit l'autre jour que c'étoit une sainte.

J'ai trouvé la réponse du maréchal d'Albret très-plaisante ; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire ; elle m'a paru d'une grande hauteur ; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà le *Monseigneur* bien établi. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandois d'Orléans, je le trouvai plaisant aussi ; c'est le reste de mon sac, qui me paroissoit assez bon. N'êtes-vous point trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé ? C'est bien précisément pour l'amour de moi ; je me relève un peu par les affaires du Danemarck. On menace Rennes de transférer le parlement à Dinan ; ce seroit la ruine entière de cette province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

J'ai toujours oublié de vous remercier, ma très-chère, de tous les souhaits et de toutes les prières que vous avez fait faire pour mon voyage ; c'est vous qui l'avez rendu heureux. Mon fils me mande que le sien finira bientôt selon toutes les apparences, et qu'il me viendra reprendre ici. N'avez-point encore M. de La Garde ? Et notre coadjuteur, où est-il ? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avois dit ; cet endroit *des armes journalières* étoit la plus heureuse et la plus agréable chose du monde ; jamais rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va ambassadeur en Savoie ; il me semble qu'il y auroit à cela de *l'évêque meunier*[1], sans que d'Hacqueville me parle de douze mille écus de pension ; cette augmentation est considérable. Mais que deviendra la Saint-Géran ? N'est-elle pas assez sage pour vivre sur sa réputation ? Que deviendroient ses épargnes, si elle ne les dépensoit ?

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le marquis de Lavardin et d'Harouïs faisoient l'article de cette ville dans la gazette, vous y auriez vu assurément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très-chère, l'attention que vous avez à la Bretagne ; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin ; c'est une manière de *Fraiè ;* il a été par toute la province ; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles : je le trouvois fort habile homme ; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurois pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisoit notre amusement dans le bateau ? C'est un chef-d'œuvre : elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé vous a laissée à Grignan ; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues ; que ne les rapproche-t-elle de deux cents ! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de Loire ; mais voici celui que j'en fais ici : vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi : je fis l'autre jour cette sottise sur elle et sur mes voisins, cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit : s'il y avoit eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'auroit bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne : demandez à Montgobert si elle

[1] Il avoit été ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672.

n'auroit pas ri; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant, Dieu merci, comme vous dites, nous ne sommes pas des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues : vous allez vous éloigner encore, j'ai envie d'aller à Brest. Je trouve bien rude que madame la grande-duchesse ait une dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai : les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Mesme. On me mande que la bonne mine de La Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai[1].

---

417. ***

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er octobre 1675.

Enfin, Madame, voilà le mariage de mademoiselle de Bussy arrêté, et le jour pris au 4 novembre prochain : je vous envoie la copie d'une procuration, je vous supplie de m'en envoyer une pareille. De tous les gentilshommes qui n'ont point été à la guerre ni à la cour, il n'y en a pas un que j'aimasse mieux que celui-ci, et vous en demeurerez d'accord avec moi quand vous le connoîtrez. Ce que j'en estime le plus, c'est un grand desir qu'il a de suivre mes conseils, qui peut-être seront plus heureux pour lui qu'ils n'ont été pour moi. Il veut prendre de l'emploi à la guerre, il a du bien pour y subsister; il a de l'esprit, il est sage, et il me paroît vigoureux. Avec de l'application, il peut obtenir quelque chose, et du moins se mettre en passe d'avoir l'agrément d'une lieutenance de roi en Auvergne, ou dans *la* comté de Bourgogne, si elle nous demeure.

Depuis que vous êtes partie de Paris, il s'est passé un évenement bien plus extraordinaire en la prise de Trèves, que celui du combat de Consarbruck : il y a long-temps qu'on perd des batailles dans le royaume : mais on n'a jamais vu un maréchal de France, défendant une place, être forcé l'épée à la gorge par les officiers de la garnison, de signer une capitulation qu'ils avoient faite sans lui. Dans la première affaire, le maréchal de Créqui avoit perdu l'honneur : dans la seconde, il l'alloit recouvrer s'il avoit été secondé, mais il a été malheureux, et c'est un grand défaut à la guerre. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'il voudroit n'être encore que le chevalier de Créqui : pour moi je le souhaiterois, si j'étois à sa place, car on pourroit croire qu'il mériteroit un jour d'être maréchal de France, et l'on voit aujourd'hui qu'il en est indigne.

Dans le temps que nous craignions que les confédérés ne vinssent prendre M. le prince par derrière, ils se retirent chacun chez eux, et Montécuculli de même : ne diriez-vous pas que la fortune veut faire réparation au roi de la mort de M. de Turenne, et des malheurs de M. de Créqui?

418.*

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9 octobre 1675.

Je reçus, lundi matin, votre lettre du dimanche : cela est d'une justesse admirable : mais, hélas! ma chère fille, voilà qui est fait, vous vous éloignez, et ce ne sera plus la même chose. J'entre fort dans le regret que vous avez de quitter Grignan: cette vie vous convient bien mieux que cette représentation que vous êtes obligée de faire dans les villes, avec ce cérémonial perpétuel qu'il faut observer. J'ai écrit à d'Hacqueville : au reste, qu'il ne me vienne plus parler de ses accablements, c'est lui qui les aime; il vous écrit trois fois la semaine; vous vous contenteriez d'une, et le gros abbé (*de Pontcarré*) le soulageroit d'une autre : voilà comme il s'accommoderoit. Je lui ai proposé la même chose, et je ne lui écris qu'une fois en huit jours pour lui donner l'exemple : il n'entend point cette sorte de tendresse, et veut écrire comme le juge vouloit juger : j'en suis dans une véritable peine;

[1] Ce fut M. de Cavoye qui obtint la charge de grand maréchal-des-logis, vacante par la mort de M. de Froulai, tué à Consarbruck. Le marquis de La Trousse étoit laid, mais il étoit d'une très-belle taille.

car je suis persuadée que cet accablement nous le fera mourir : si vous aviez vu sa table les mercredis, les vendredis, les samedis, vous croiriez être au bureau de la grand'poste. Pour moi, je ne me tue point à écrire : je lis, je travaille, je me promène, je ne fais rien : *bella cosa far niente*, dit un de mes arbres ; l'autre lui répond : *amor odit inertes;* on ne sait auquel entendre : mais ce que je sens de vrai, c'est que je n'aime point à m'enivrer d'écriture. J'aime à vous écrire, je parle à vous, je cause avec vous : il me seroit impossible de m'en passer, mais je ne multiplie point ce goût ; le reste va, parcequ'il le faut.

Je reçus hier une lettre de Coligny[1], qui me demande mon consentement pour épouser ma nièce de Bussy. Ah ! je le lui donne : il s'appelle Langheac, et sa mère étoit Coligny ; notre cardinal élevoit jusqu'aux nues cette maison de Langheac[2]. A propos, il fait des remèdes ; il faut qu'il se trouve incommodé, puisqu'il s'y résout : ne négligez point de lui écrire ; vous lui devez tout au moins ce soin, et cette marque de respect et de reconnoissance ; ne craignez point de le distraire ; il n'est pas encore au troisième ciel. On m'a dit, en secret, une chose qui me fait une peine extrême : c'est que le cardinal d'Estrées fait tout ce qu'il peut au monde, par ses amis et par ses intrigues, pour faire changer le pape sur le sujet du chapeau du cardinal de Retz, et le faire donner à M. de Marseille : je vous avoue qu'un coup de poignard ne me seroit pas plus sensible que cette aventure : il est vrai aussi que notre cardinal ne fait que tracasser le pape pour l'obliger à considérer les raisons de sa lettre : si l'on se sert de ce contre-temps pour le faire changer d'avis, n'en serions-nous pas au désespoir ? A vous parler confidemment, c'est de d'Hacqueville que je tiens ce que je vous écris : il me prie que cela ne passe point ; peut-être qu'il vous en a dit autant : vous en userez selon votre discrétion ; en attendant je hais le cardinal d'Estrées de sa bonne volonté.

M. de Chaulnes amène quatre mille hommes à Rennes pour en punir les habitants, l'émotion est grande dans la ville, et la haine incroyable dans toute la province contre le gouverneur. Nous ne savons plus quand on tiendra nos états. J'ai prié M. de Luxembourg et M. de La Trousse de me renvoyer mon fils, s'ils ont dessein de ne plus rien faire cette année ; je serai bien aise qu'il vienne ici pour voir un peu par lui-même, ce que c'est que l'illusion de croire avoir du bien, quand on n'a que des terres. Les pauvres exilés[1] de la rivière de Loire ne savent point encore leurs crimes, ils s'ennuient fort. Vassé étoit à six lieues de Veret, je ne pus le voir.

Je suis en peine du rhume de la petite : je sens de la tendresse particulière pour elle, et mettrai sur mon compte toutes les petites bontés que vous aurez pour elle ; je lui rends l'amitié qu'elle a eue pour moi dès qu'elle a commencé de connoître : elle a une place dans mon cœur. Je suis toujours à mes croisades : vous devez être fort touchée de Judas Machabée : c'étoit un grand héros : quelle honte si vous n'achevez pas ce livre ! que vous faut-il donc ? et l'histoire, et le style, tout est divin. Adieu, la plus aimable du monde et la plus aimée : comptez, comptez un peu les cœurs où vous régnez, et n'oubliez pas le mien. Vous allez voir M. le coadjuteur, vous serez bien heureux tous deux.

On joue des sommes immenses à Versailles : le hoca est défendu à Paris, sur peine de la vie, et on le joue chez le roi ; cinq mille pistoles en un matin, ce n'est rien : c'est un coupe-gorge ; chassez bien ce jeu de chez vous. Je m'ennuie d'entendre toujours dire : les Impériaux ont repassé le Rhin ; non, ils ne l'ont pas repassé ; je voudrois bien qu'ils prissent leur parti. Je prends celui d'embrasser M. de Grignan, je le remercie de me souhaiter dans son château : je suis bien fâchée que vous n'y ayez point vu Vardes ni Corbinelli ; le rendez-vous est pour l'année prochaine. J'ai mandé à M. Lavardin l'affaire de M. d'Ambres ; il y songeoit souvent : vous voilà un peu mortifiés, MM. les grands seigneurs ; vous jugez bien que ceux qui décident ont intérêt à soutenir les dignités : il faut suivre les siècles, celui-ci n'est pas pour vous.

[1] Gilbert-Allyre de Langheac, septième du nom, comte de Dalet, marquis de Coligny, par Barbe de Coligny de Cressia, sa mère.

[2] Louise-Françoise de Bussy. Elle étoit née du mariage du comte de Bussy avec Gabrielle de Toulangeon, sa première femme.

[1] MM. d'Olonne, de Vassé et de Vineuil étoient exilés. Ce fut au retour de cet exil que le roi demandant à M. de Vineuil ce qu'il faisoit à Saumur lieu de son exil, M. de Vineuil dit au roi qu'il alloit tous les matins à la halle, où se débitoient les nouvelles, et qu'un jour on y disputoit pour savoir qui étoit l'aîné du roi ou de MONSIEUR.

419. **

De madame DE SÉVIGNÉ au comte DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 9 octobre 1675.

Voilà donc le mariage de mademoiselle de Bussy tout assuré. Savez-vous bien que j'en suis fort aise, et qu'après avoir tant traîné, il nous falloit une conclusion? J'ai reçu un compliment très-honnête de M. de Coligny. Je vois bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je suis votre aînée, et que mon approbation est une chose qui tout au moins ne lui sauroit faire de mal.

A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accusé en justice d'avoir fait un enfant à une fille, il s'en défendoit à ses juges, et leur disoit : Messieurs, je pense bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'est pas à moi l'enfant. Mon cousin, je vous demande pardon, je trouve cela naïf et plaisant. S'il vous vient un petit conte à la traverse, ne vous en contraignez pas.

Mais pour revenir à M. de Coligny, il est certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa lettre me paroît de très-bon sens, et tout homme qui sait faire un compliment comme celui-là, aussi simple et aussi juste, doit avoir de la raison et de l'esprit. Je le souhaite pour l'amour de ma nièce que j'aime fort. A tout hasard, les leçons que vous lui donnez pour savoir s'ennuyer et se divertir sont très-bonnes en ménage. Je suis les règles que vous me donnez pour vivre long-temps : je ne suis pas au lit plus de sept heures ; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup; mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse, et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination : vous l'avez parfaitement défini, c'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient. Un admirable remède pour moi seroit d'être avec vous : le chagrin me seroit inconnu, et vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je suis ici ; j'y suis venue par la rivière de Loire : cette route est délicieuse. J'y ai vu en passant l'abbé d'Effiat à Verret, cette maison est admirable. Je vis aussi Vineuil à Saumur; il est dévot; c'est un sentiment qui est bien naturel dans le malheur et dans la vieillesse. Je les trouve moins patients que vous : c'est qu'ils ont moins de santé, de force d'esprit et de philosophie.

J'ai été quelques jours à Nantes, où M. de Lavardin et M. d'Harouïs m'ont régalée en reine. Enfin je suis arrivée dans ce désert, où je trouve des promenades que j'ai faites, et dont le plan me donne un ombrage qui me fait souvenir que je ne suis pas jeune. Le bon abbé ne m'a point quittée. Nous pensons fort à régler nos affaires, et je profite de ses bontés. Il n'y a rien de si juste et de si bien réglé que nos comptes : il ne manque qu'une petite circonstance à notre satisfaction : c'est de recevoir de l'argent. C'est ce qu'on ne voit point ici; l'espèce manque, c'est la vérité. Etes-vous aussi mal en Bourgogne ?

Je ne crois pas passer ici l'hiver : mais si je retourne à Paris, ce sera pour les affaires de la belle *Madelonne*; car, il faut l'avouer, j'ai une belle passion pour elle. Je ne dis rien de mon fils; cependant je l'aime extrêmement, et ses intérêts me font bien autant courir que ceux de ma fille. Il s'ennuie fort dans la charge de guidon; cette place est jolie à dix-neuf et vingt ans; mais quand on y a demeuré sept ans, c'est pour en mourir de chagrin ; si vous connoissiez quelque Bourguignon qui nous voulût faire le plaisir de l'acheter, je vous paierois votre courtage. Cette charge nous a coûté vingt-cinq mille écus, elle vaut près de quatre mille livres de rente, à cause d'une pension de mille écus que nous y avons attachée. Adieu, Comte; j'embrasse ma nièce; mandez-moi un peu des nouvelles de votre noce. Langheac est un terrible nom pour la grandeur et pour l'ancienneté. Je l'ai entendu louer jusqu'aux nues par le cardinal de Retz; il est dans la solitude. Que dites-vous de la beauté de cette retraite ? Le monde, par rage de ne pouvoir mordre sur un si beau dessein, dit qu'il en sortira. Hé bien, envieux, attendez donc qu'il en sorte, et en attendant taisez-vous; car, de quelque côté qu'on puisse regarder cette action, elle est belle; et si on savoit comme moi qu'elle vient purement du desir de faire son salut, et de l'hor-

reur de sa vie passée, on ne cesseroit point de l'admirer.

---

420. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 octobre 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, qui me donna la joie que vos lettres ont accoutumé de me donner. Enfin voilà votre nièce sur le point de passer le pas : elle va trouver ce qu'elle cherchoit. A propos de chercher, ceci me fait souvenir du pauvre chevalier de Rohan, qui ayant rencontré un soir bien tard, à Fontainebleau, madame d'Heudicourt seule qui passoit dans une galerie, lui demanda ce qu'elle cherchoit : rien, dit-elle. Ma foi, Madame, lui répondit-il, je ne voudrois pas avoir perdu ce que vous cherchez. Voilà mon petit conte, madame. Vous m'avez permis d'en faire un aussi, je me sers de la liberté que vous m'avez donnée. J'ai trouvé le vôtre plaisant au dernier point, et je m'en sais bon gré, car il faut avoir de l'esprit pour trouver cela aussi plaisant qu'il l'est. Je n'ai eu garde de dire au marquis de Coligny que vous fussiez mon aînée ; j'avois trop peur qu'il ne voulût pas épouser la fille d'un cadet ; mais il a ouï parler de vous à la comtesse de Dalet sa belle-mère, et je lui ai paru entêté de votre mérite.

Cela est étrange que vous connoissiez si bien la source de votre mal, et que vous ne vous en soulagiez pas. Songez souvent à la nécessité de mourir, Madame, et vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée que j'en ai diminué l'appréhension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent et qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait toute autre chose : elle me fait suivre le précepte de Salomon : *bien vivre et se réjouir;* et d'autant plus que cela fait vivre plus long-temps. Ainsi c'est à force d'aimer la vie que je ne crains pas la mort. Il est certain que si je vous voyois souvent, Madame, je vous ferois entendre raison là-dessus. Mais, en attendant que cela se puisse, je veux souvent traiter par lettre cette matière avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi ; et je crois, moi qui aime la joie, que je mourrois si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement.

Je comprends bien que votre voyage ait été agréable; vous avez presque marqué chaque gite par la vue d'un honnête exilé. Il falloit encore que vous trouvassiez d'Olonne à Orléans ; l'abbé de Bellebat à Blois, et moi à Amboise. Vous avez trouvé la véritable raison pourquoi j'ai plus de patience que l'abbé d'Effiat et Vineuil. Le chagrin qu'ils ont de passer leur vie hors du monde les fait malades, et moi, qui ai passé par la prison, je suis trop heureux de n'être plus qu'exilé. Je me porte si bien que j'espère de vivre plus long-temps que mes jeunes ennemis, et, en attendant leur mort, je jouis d'une santé qui n'a pas la moindre altération. J'ai bonne opinion des gens qui vous régalent en reine, et sur ce pied-là j'estimerois la fortune plus que je ne fais, si elle vous en avoit donné le rang plutôt qu'à mademoiselle d'Arquien. Je suis bien fâché que vos promenoirs vous fassent souvenir que vous n'êtes plus jeune, mais je ne veux pas que vous en ayez du chagrin. Vous êtes trop heureuse d'avoir le bon abbé, il fait tout ce qu'il peut pour votre service, qui est de régler vos comptes, car je ne pense pas que vous lui demandiez qu'il fasse de la fausse monnoie pour vous. L'argent est aussi rare en Bourgogne qu'en Bretagne; je cherche partout à troquer du blé et du vin contre du brocard et du velours pour les habits de noces de ma fille.

Vous aimez la belle *Madelonne*, Madame, et vous avez raison, c'est le goût le plus généralement approuvé qu'on puisse avoir. L'inquiétude de M. de Sévigné n'est pas mal fondée de s'ennuyer dans sa charge ; on ne sert que pour s'avancer, et un guidon ne s'avance pas, tant que ses officiers supérieurs ne meurent ou ne quittent point. Je m'informerai s'il y a quelque jouvenceau dans le pays pour votre charge, et je vous quitterai à bon marché pour la peine de ma négociation.

Je vous manderai des nouvelles de la noce. Le cardinal de Retz a raison d'estimer le nom de Langheac ; cela est bon, je le sais bien, et je ne

serai pas surpris, comme le fut M. de Sévigné à Bourbilly, quand M. de Coligny me fera voir la grandeur de sa maison. Mais, à propos du cardinal de Retz, j'ai trouvé le dessein de sa retraite fort beau. J'ai cru qu'il ne se repentiroit jamais de l'avoir pris; et que s'il en avoit quelque tentation, il étoit trop honnête homme pour y succomber. J'ai trouvé plaisant ce que vous dites au monde là-dessus, *qu'il attende que le cardinal de Retz sorte de sa retraite pour parler, et qu'en attendant il se taise.* Mais vous avez beau dire, le monde ne se taira pas, il n'aime point à louer, et surtout les choses admirables. Quand il ne peut, comme vous voyez, mordre sur le présent, il se retranche sur l'avenir. Faisons bien, et laissons-le dire. Mais je vous fais une leçon, Madame, dont je ne profite pas moi-même; car le *misanthrope* n'est pas plus déchaîné contre ce qui le choque, que je le suis contre les gens qui veulent à tort et à travers gâter les belles actions.

Adieu, ma chère cousine; au reste ne m'appelez plus Comte, j'ai passé le temps de l'être. Je suis pour le moins aussi las de ce titre que M. de Turenne l'étoit de celui de Maréchal. Je le cède volontiers aux gens qu'il honore.

---

421. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13 octobre 1675.

Vous avez raison de dire que les dates ne font rien pour rendre agréables les lettres de ceux que nous aimons. Eh, mon Dieu! les affaires publiques nous doivent-elles être si chères? votre santé, votre famille, vos moindres actions, vos sentiments, vos *pétoffes* de Lambese, c'est là ce qui me touche; et je crois si bien que vous êtes de même, que je ne fais aucune difficulté de vous parler des Rochers, de mademoiselle du Plessis, de mes allées, de mes bois, de nos affaires, du *bien bon* et de Copenhague, quand l'occasion s'en présente. Croyez donc que tout ce qui vient de vous m'est très-considérable, et que, jusqu'à vos traînées de tapisseries, je suis aise de tout savoir. Si vous voulez encore des aiguilles pour en faire, j'en ai d'admirables: pour moi, j'en fis hier d'infinies; elles étoient aussi ennuyeuses que ma compagnie: je ne travaille que quand elle entre; et dès que je suis seule, je me promène, je lis, ou j'écris. La Plessis ne m'incommode pas plus que *Marie*. Dieu me fait la grace de ne point écouter ce qu'elle dit; je suis à son égard, comme vous êtes pour beaucoup d'autres: elle a vraiment les meilleurs sentiments du monde; j'admire que cela puisse être gâté par l'impertinence de son esprit et la *ridiculité* de ses manières; il faudroit voir l'usage qu'elle fait de ma tolérance, et comme elle l'explique, et les chaînes qu'elle en fait pour s'attacher à moi, et comme je lui sers d'excuse pour ne plus voir ses amies de Vitré, et les adresses qu'elle a pour satisfaire sa sotte gloire, car la sotte gloire est de tout pays, et la crainte qu'elle a que je ne sois jalouse d'une religieuse de Vitré: cela feroit une assez méchante farce de campagne.

Je dois vous dire des nouvelles de cette province. M. de Chaulnes est à Rennes avec beaucoup de troupes; il a mandé que si on en sortoit, ou si l'on faisoit le moindre bruit, il ôteroit pour dix ans, le parlement de cette ville; cette crainte fait tout souffrir: je ne sais point encore comme ces gens de guerre en usent à l'égard des pauvres bourgeois. Nous attendons madame de Chaulnes à Vitré, qui vient voir la princesse (*de Tarente*); nous sommes en sûreté sous ses auspices; mais je puis vous assurer que, quand il n'y auroit que moi, M. de Chaulnes prendroit plaisir à me marquer des égards; c'est la seule occasion où je pourrois répondre de lui: n'ayez donc aucune inquiétude; je suis ici, comme dans cette Provence que vous dites qui est à moi.

Je ne remercierai point d'Hacqueville de vous écrire trois fois la semaine, c'est se moquer de lui; les louanges qu'il mérite là-dessus sont trop loin de ma pensée: il m'écrit deux fois; j'en veux retrancher une par mon exemple, et c'est par pure amitié pour lui, ne voulant avoir qu'une médiocre part à l'assassinat que nous lui faisons tous: il succombera, et puis nous serons au désespoir: c'est une perte irréparable, et tous les *autres d'Hacqueville* ne nous consoleront point de celui-là. Il m'a fait grand plaisir, cette dernière fois, de m'ôter la colère que j'avois contre le cardinal d'Estrées; il

m'apprend que le nôtre a été refusé en plein consistoire, sur sa propre lettre, et qu'après cette dernière cérémonie, il n'y a plus rien à craindre; de sorte que le voilà trois fois cardinal malgré lui, du moins les deux dernières; car pour la première, s'il m'en souvient, il ne fut pas trop fâché. Écrivez-lui pour vous moquer de son chagrin : d'Hacqueville est ravi, je l'en aime. Je reçois souvent de petits billets de ce cher cardinal : je lui en écris aussi; je tiens ce léger commerce très-mystérieux et très-secret : il m'en est plus cher. Vous ne devez pas manquer de lui écrire aussi; vous seriez ingrate si vous ne conserviez pour lui bien de l'attachement; il a été un peu malade, il se porte bien : il me mande que nous serions contents de la sagesse qu'il a eue à faire des remèdes.

Vous n'avez pas peur de Ruyter[1]. *Ruyter pourtant est le dieu des combats; Guitaud ne lui résiste pas :* mais, en vérité, l'étoile du roi lui résiste : jamais il n'en fut une si fixe. Elle dissipa, l'année passée, cette grande flotte, elle fait mourir le prince de Lorraine, elle renvoie Montécuculli chez ses parents, et fera la paix par le mariage du prince Charles. Je disois l'autre jour cette dernière chose à madame de Tarente; elle me dit qu'il étoit marié à l'impératrice douairière : quoique cette noce n'ait pas éclaté, elle ne laisseroit pas d'empêcher l'autre : vous verrez que cette impératrice mourra, si sa vie fait un inconvénient. Votre raisonnement est d'une telle justesse sur les affaires d'état, qu'on voit bien que vous êtes devenue politique dans la place où vous êtes. J'ai écrit à la belle princesse de Vaudemont : elle est infortunée, et j'en suis triste, car elle est très-aimable. Je n'osois écrire à madame de Lillebonne; mais vous m'avez donné courage. Je crains que vous n'ayez pas le petit Coulanges; sa femme m'écrit tristement de Lyon, et croit y passer l'hiver : c'est une vraie trahison pour elle, que de n'être pas à Paris : elle me mande que vous avez eu un assez grand commerce. La Trousse est à Paris et à la cour, accablé d'agréments et de louanges; il les reçoit d'une manière à les augmenter : on dit qu'il aura la charge de Froulai; si cela étoit, il y auroit un mouvement dans la compagnie, et je prie notre d'Hacqueville d'y avoir quelque attention pour notre pauvre guidon, qui se meurt d'ennui dans le guidonnage; je lui mande de venir ici, je voudrois le marier à une petite fille qui est un peu juive de son *estoc*, mais les millions nous paroissent de bonne maison; cela est fort en l'air; je ne crois plus rien après avoir manqué la petite d'Eaubonne. Madame de Villars me mande encore des merveilles du chevalier (*de Grignan*); je crois que ce sont les premières qu'on a renouvelées; mais enfin c'est un petit garçon qui a bien le meilleur bruit qu'on puisse jamais souhaiter. Je prie Dieu que les lueurs d'espérance pour une de vos filles puissent réussir; ce seroit une grande affaire. La paresse du coadjuteur devroit bien cesser dans de pareilles occasions.

Écoutez une belle action du procureur général[1]. Il avoit une terre, de la maison de Bellièvre, qu'on lui avoit fort bien donnée; il l'a remise dans la masse des biens des créanciers, disant qu'il ne sauroit aimer ce présent, quand il songe qu'il fait tort à des créanciers qui ont donné leur argent de bonne foi : cela est héroïque. Jugez s'il est pour nous contre M. de Mirepoix; je ne connois point une plus belle ni une plus vilaine ame que celle de ces deux hommes. Le *bien bon* est toujours le *bien bon;* ce sont des armes parlantes : les obligations que je lui ai sont innombrables; ce qui me les rend sensibles, c'est l'amitié qu'il a pour vous, et le zèle pour vos affaires, et comme il se prépare à confondre le Mirepoix.

Je n'ose penser à vous voir; quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur, et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal : je me souviens de ce que je souffris à la maladie de ma pauvre tante; et comme vous me fîtes expédier cette douleur; je ne suis pas encore à portée de recevoir cette joie. Vous m'assurez que vous vous portez bien; Dieu le veuille, ma bonne; cet article me tient extrêmement au cœur : pour moi, je suis dans la parfaite santé. Vous aimeriez bien ma sobriété et l'exercice que je fais, et sept heures au

[1] Amiral de la flotte hollandoise. Il étoit parti des ports de Hollande le 18 août, et il venoit de se réunir aux Espagnols pour empêcher Duquesne de secourir Messine.

[1] Achille de Harlai, depuis premier président. M. de Harlai avoit recueilli cette terre dans la succession de sa mère, Jeanne-Marie de Bellièvre, morte en 1657.

lit comme une carmélite : cette vie dure me plaît ; elle ressemble au pays : je n'engraisse point, et l'air est si lourd et si humain, que ce teint, qu'il y a si long-temps que l'on loue, n'en est point changé : je vous souhaite quelquefois une de nos soirées, en qualité de pommade de pieds de mouton. J'ai dix ouvriers qui me divertissent fort. *Rahuel* et *Pilois*, tout est à sa place. Vous devez être persuadée de ma confiance par les pauvretés dont je remplis ma lettre. Depuis que je me suis plainte, en vers, de la pluie, il fait un temps charmant ; de sorte que je m'en loue en prose. Toute notre province est si occupée de ces punitions, que l'on ne fait point de visites ; et, sans vouloir contrefaire la dédaigneuse, j'en suis extrêmement aise. Vous souvient-il quand nous trouvions qu'il n'y avoit rien de si bon, en province, qu'une méchante compagnie, par la joie du départ ? c'est un plaisir que je n'aurai point cette année.

Ma bonne, quand je vous écrirois encore quatre heures, je ne pourrois pas vous dire à quel point je vous aime, et de quelle manière vous m'êtes chère. Je suis persuadée du soin de la Providence sur vous, puisque vous payez tous vos arrérages, et que vous voyez une année de subsistance ; Dieu prendra soin des autres ; continuez votre attention sur votre dépense ; cela ne remplit point les grandes brèches, mais cela aide à la douceur présente, et c'est beaucoup. M. de Grignan est-il sage ? je l'embrasse dans cette espérance, ma très bonne, et je suis entièrement à vous.

422.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 16 octobre 1675.

Je ne suis point entêtée, ma fille, de M. de Lavardin ; je le vois tel qu'il est : ses plaisanteries et ses manières ne me charment point du tout ; je les vois, comme j'ai toujours fait : mais je suis assez juste pour rendre au vrai mérite ce qui lui appartient, quoique je le trouve pêle-mêle avec quelques désagréments ; c'est à ses bonnes qualités que je me suis solidement attachée, et, par bonheur, je vous en avois parlé à Paris, car, sans cela, vous croiriez que l'enthousiasme d'une bonne réception m'auroit enivrée ; enfin, je souhaiterai toujours à ceux que j'aimerai plus de charmes ; mais je me contenterai qu'ils aient autant de vertus. C'est le moins lâche et le moins bas courtisan que j'aie jamais vu ; vous aimeriez bien son style dans certains endroits, vous qui parlez : tant y a, ma fille, voilà ma justification, dont vous ferez part au gros abbé, si jamais, par hasard, *il a mal au gras des jambes* [1] sur ce sujet.

Je suis fort aise que vous ayez remarqué, comme moi, la diligence admirable de nos lettres, et le beau procédé de *Riaux*, et de ces autres messieurs si obligeants, qui viennent prendre nos lettres et les portent nuit et jour, en courant de toutes leurs forces, pour les faire aller plus promptement : je vous dis que nous sommes ingrats envers les postillons, et même envers M. de Louvois [2], qui les établit par-tout avec tant de soin. Mais quoi ! ma très-chère, nous nous éloignons encore, et toutes nos admirations vont cesser : quand je songe que, dans votre dernière lettre, vous répondez encore à celle que je vous écrivis de la Silleraye, et qu'il y aura demain trois semaines que je suis aux Rochers, je comprends que nous étions déjà assez loin, sans cette augmentation.

D'Hacqueville me dit qu'une fois la semaine, c'est assez écrire pour des affaires, mais que ce n'est pas assez pour son amitié, et qu'il augmenteroit plutôt d'une lettre que d'en retrancher une. Vous jugez bien que, puisque le régime que je lui avois ordonné ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui laisse la liberté de son écritoire : songez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui est hors de Paris, et voit tous les jours tout ce qui y reste : ce sont *les d'Hacqueville ;* adressez-vous à eux, ma fille, avec confiance : leurs bons cœurs suffisent à tout. Je me veux donc ôter de l'esprit de les ménager : j'en veux abuser ; aussi bien, si ce n'est moi qui le tue, ce sera un autre : il n'aime que ceux dont il est accablé : accablons-le donc sans ménagement.

[1] Expression familière de l'abbé de Pontcarré, lorsqu'il étoit importuné de quelque discours.
[2] Surintendant général des postes.

Je voudrois que vous vissiez de quelle beauté ces bois sont présentement. Madame de Tarente y fut hier tout le jour ; il faisoit un temps admirable : elle me parla fort de vous : elle vous trouve bien plus jolie que *le petit ami*[1] ; sa fille est malade : elle en étoit triste ; je la mis en carrosse au bout de la grande allée, et, comme elle me prioit fort de me retirer, elle me dit : *Madame, vous me prenez pour une Allemande.* Je lui dis : « Oui, Madame, assu-» rément, je vous prends pour une Allemande[2] : » j'aurois plutôt obéi à madame votre belle-fille[3]. » Elle entendit cela comme une Françoise. Il est vrai que sa naissance doit, ce me semble, donner une dose de respect à ceux qui savent vivre. Elle a un style romanesque dans ce qu'elle conte, et je suis étonnée que cela déplaise à ceux même qui aiment les romans : elle attend madame de Chaulnes. M. de Chaulnes est à Rennes avec les Forbin et les Vins, et quatre mille hommes : on croit qu'il y aura bien de la *penderie.* M. de Chaulnes y a été reçu comme le roi ; mais comme c'est la crainte qui a fait changer leur langage, M. de Chaulnes n'oublie pas toutes les injures qu'on lui a dites, dont la plus douce et la plus familière étoit *gros cochon*, sans compter les pierres dans sa maison et dans son jardin, et des menaces dont il paroissoit que Dieu seul empêchoit l'exécution ; c'est cela qu'on va punir. D'Hacqueville, *de sa propre main*, car ce n'est point dans son billet de nouvelles qu'on pourroit avoir copié, me mande que M. de Chaulnes, suivi de ses troupes, est arrivé à Rennes le samedi 12 octobre : je l'ai remercié de ce soin, et je lui apprends que M. de Pomponne se fait peindre par Mignard ; mais tout ceci entre nous, car savez-vous bien qu'il est délicat et blond ? Je reçois des lettres de votre frère toutes pleines de lamentations de Jérémie sur son guidonnage : il dit justement tout ce que nous disions quand il l'acheta : c'est ce cap, dont il est encore à neuf cents lieues : mais il y avoit des gens qui lui mettoient dans la tête que, puisque je venois de vous marier, il falloit aussi l'établir ; et par cette raison, qui devoit produire, au moins pour quelque temps, un effet contraire, il fallut céder à son empressement, et il s'en désespère : il y a des cœurs plaisamment bâtis en ce monde. Enfin, ma fille, soyons bien persuadées que c'est une vilaine chose que les charges subalternes.

Vous savez bien que notre cardinal l'est à fer et à clou. Nous devons tous en être ravis à telle fin que de raison : c'est toujours une chose triste qu'une dégradation. Au nom de Dieu, ne négligez point de lui écrire : il aime mes billets, jugez des vôtres. Vous ne m'aviez point dit que votre premier président (*M. Marin*) a battu sa femme ; j'aime les coups de plat d'épée, cela est brave et nouveau. On sait bien qu'il faut les battre, disoit l'autre jour un paysan ; mais le plat d'épée me réjouit. Je m'en vais parier que la petite d'Oppède n'est point morte : Je connois ceux qui doivent mourir. Il est vrai que le bonheur des François surpasse toute croyance en tout pays : j'ai ajouté ce remercîment à ma prière du soir ; ce sont les ennemis qui font toutes nos affaires : ils se reculent quand ils voient qu'ils nous pourroient embarrasser. Vous verrez ce que deviendra Ruyter sur votre Méditerranée : le prince d'Orange songe à s'aller coucher, et j'espère votre frère. Je vous réponds de cette province, et même de la paix : il me semble qu'elle est si nécessaire que, malgré la conduite de ceux qui ne la veulent pas, elle se fera toute seule. Je suivrai votre avis, ma chère enfant, je vais m'entretenir de l'espérance de vous revoir : je ne puis commencer trop tôt pour me récompenser des larmes que notre séparation et même la crainte m'ont fait répandre si souvent.

J'embrasse M. de Grignan, car je crois qu'il est revenu de la chasse : mandez-moi bien de vos nouvelles, vous voyez que je vous accable des miennes. La Saint-Géran s'est mêlée de m'écrire sérieusement sur l'ambassade de madame de Villars, qui, à ce qu'elle dit, ira à Turin ; je le crois, puisqu'il n'y a qu'une régente ; je lui ai fait réponse dans son même style ; mais ce n'a pas été sans peine. Ne vous ont-elles pas remerciée de votre eau de la reine de Hongrie ? elle est divine : pour moi, je vous en remercie encore ; je m'en enivre tous les jours : j'en ai dans ma poche ; c'est une folie comme du tabac : quand on y est accoutumé, on ne peut plus s'en passer : je la trouve excellente contre la tristesse ; j'en mets le soir, plus pour me réjouir que pour le serein, dont mes

[1] Le portrait en miniature de madame de Grignan.

[2] Madame de Tarente étoit fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel.

[3] Madeleine de Créqui, duchesse de La Trémouille.

bois me garantissent : vous êtes trop bonne de craindre que les loups, les cochons et les châtaignes ne m'y fassent une insulte. Adieu, mon enfant, je vous aime de tout mon cœur; mais c'est au pied de la lettre, et sans en rien rabattre.

425.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 20 octobre 1675.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la diligence et la fidélité de la poste : enfin je reçois le 18 la lettre du 9; c'est le neuvième jour, c'est tout ce qui se peut souhaiter. Mais, ma fille, il faut finir nos admirations; et, comme vous dites, vous vous éloignez encore, afin que nous soyons précisément aux lieux que la Providence nous a marqués. Pour moi, je m'acquitte mal de ma résidence : mais pour vous, bon Dieu! M. d'Angers (*H. Arnauld*) n'en fait pas davantage; et quand je pense à notre éloignement, et combien je serois digne de jouir du plaisir d'être avec vous, et comme vous êtes pour moi, précisément dans le temps que nous sommes aux deux bouts de la terre, ne me demandez point de rêver gaiement à cet endroit-là de notre destinée; le bon sens s'y oppose, et ma tendresse encore plus : il faut se jeter promptement dans la soumission que nous devons à la Providence. Je suis fort aise que vous ayez vu M. de La Garde : mon ame est fort honorée d'être à son gré; il est bon juge : je vous plains de le quitter sitôt. Je pense que vos conversations ont été bien infinies : il mène donc M. l'archevêque (d'*Arles*) à La Garde; c'est fort bien dit, c'est un fleuve qui rend fertiles et heureux tous les pays par où il passe : je trouve qu'il a fait des merveilles à Grignan.

M. de Chaulnes est à Rennes avec quatre mille hommes : il a transféré le parlement à Vannes; c'est une désolation terrible. La ruine de Rennes emporte celle de la province. Madame de Marbeuf est à Vitré : elle m'a fait mille amitiés de madame de Chaulnes, et des compliments de M. de Vins, qui veut me venir voir. Il s'en faut beaucoup que je n'aie peur de ces troupes; mais je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la province. On ne croit pas que nous ayons d'états; et si on les tient, ce sera encore pour racheter les édits que nous achetâmes deux millions cinq cent mille livres, il y a deux ans, et qu'on nous a tous redonnés, et on y ajoutera peut-être encore de mettre à prix le retour du parlement à Rennes. M. de Montmoron [1] s'est sauvé ici, et chez un de ses amis, à trois lieues d'ici, pour ne point entendre les pleurs et les cris de Rennes, en voyant sortir son cher parlement. Me voilà bien Bretonne, comme vous voyez : mais vous comprenez bien que cela tient à l'air que l'on respire, et aussi à quelque chose de plus; car, de l'un à l'autre, toute la province est affligée. Ne soyez nullement en peine de ma santé, ma chère belle, je me porte très-bien. Madame de Tarente m'a donné d'une essence qui l'a guérie de vapeurs bien pires que les miennes : on en met, quinze jours durant, deux gouttes dans le premier breuvage que l'on boit à table, et cela guérit entièrement; elle en conte des expériences qui ont assez l'air de celles de la comédie du *Médecin forcé* : mais je les crois toutes, et j'en prendrois présentement, sans que je ferois scrupule de me servir d'un remède si admirable, quand je n'en ai nul besoin. Cette princesse ne songe qu'à sa santé : n'est-ce pas assez? Vous croyez bien que je ne manquerai pas de prendre toutes ces médecines : mais, en vérité, ce ne sera pas quand je me porte bien. Je vous manderai, dans quelque temps, la suite des prospérités du bateau. Vous ferez la Plessis trop glorieuse, car je lui dirai comme vous l'aimez; à la réserve de ce que je vous disois l'autre jour, je ne pense pas qu'il y ait une meilleure créature; elle est tous les jours ici. J'ai dans ma poche de votre admirable eau de la reine de Hongrie; j'en suis folle, c'est le soulagement de tous les chagrins : je voudrois en envoyer à Rennes. Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry; je ne sais si c'est la qualité des arbres ou la fraîcheur des pluies, mais il n'y a pas de comparaison; tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai : les feuilles qui tombent sont feuilles-mortes; mais celles qui tiennent sont encore vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté. Pour l'arbre bienheureux qui

[1] Il étoit Sévigné, et doyen du parlement de Bretagne.

vous sauva la vie, je serois tentée d'y faire bâtir une chapelle; il me paroît plus grand, plus fier et plus élevé que les autres; il a raison, puisqu'il vous a sauvée : du moins je lui dirai la stance de Médor dans l'Arioste, quand il souhaite tant de bonheur et de paix à cet autre qui lui avoit fait tant de plaisir. Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées; je les visite souvent; elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires : *la lontananza ogni gran piaga salda*, et *piaga d'amor non si sana mai*. Il y en a cinq ou six dans cette contrariété. La bonne princesse étoit ravie : je le suis de la lettre que vous avez écrite au bon abbé, sur le voyage de *Jacob* dans la terre promise de votre cabinet.

Madame de Lavardin me mande, comme une manière de secret encore pour quelques jours, que d'Olonne marie son frère à mademoiselle de Noirmoutier. Il lui donne toutes les terres du Poitou, une infinité de meubles et de pierreries; il en fait ses enfants : ils sont tous à la Ferté-Milon, où cette jolie affaire se doit terminer. Je n'eusse jamais cru que l'Olonne eût été propre à se soucier de son nom et de sa famille. Adieu, ma très-belle et très-aimable enfant, je vous aime assurément de tout mon cœur.

424.

Au comte DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 octobre 1672.

Voilà, mon cher cousin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma nièce. On ne peut pas l'approuver plus que je fais ; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçu même une lettre de notre amant, qui, par un excès de politesse, me demande mon approbation. Sa lettre est droite, simple, disant ce qu'il veut dire d'un tour noble, et qui n'est point abymé de la convulsion des compliments, comme dit la comédie. Enfin, sur l'étiquette du sac, on peut fort bien juger que c'est un homme de bon sens et de bon esprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du mérite; et cette grande naissance dont le cardinal de Retz m'a entretenue : je conclus que ma nièce est fort heureuse d'avoir si bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chère nièce, je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre; car je veux lui faire plaisir. Je ne prétends pas aussi vous désobliger, vous aimant comme je vous aime. Mandez-moi, mon cousin, des nouvelles de cette belle fête. Cette province est dans une grande désolation. M. de Chaulnes a ôté le parlement de Rennes pour punir la ville; ces messieurs sont allés à Vannes, qui est une petite ville où ils seront fort pressés.

Les mutins de Rennes se sont sauvés, il y a long-temps; ainsi les bons pâtiront pour les méchants : mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous messieurs de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse. Adieu, Comte, puisque nous nous aimons encore, nous nous aimerons toute notre vie.

425.

A madame DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23 octobre 1672.

J'ai reçu votre lettre justement comme j'allois à Vitré. Ce que vous me mandiez de la princesse étoit si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitois, que je vous en remerciai mille fois intérieurement. Je lus à madame de Tarente tout ce qui la regardoit; elle en fut ravie : sa fille est malade; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait; ce sont des *chère maman* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. Tous ses amans sont à la guerre. MADAME écrit en allemand de grandes lettres à madame de Tarente : je me les fais expliquer : elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paroît que madame de Monaco auroit sujet de craindre la princesse, si celle-ci étoit catholique; car sa place seroit bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame

de Monaco voulut un jour donner sur la bonne Tarente; MADAME, malgré cette belle passion, la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vient à Vitré voir la princesse, et c'est là que j'irai rendre mes devoirs à la gouvernante et à la petite personne; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures; c'est une femme qui m'aime, et qui, en vérité, a de bonnes qualités, et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette province de fort près; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire, et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivois; mais pour vous endormir quelque jour, cela sera merveilleux. Cette marquise de Marbeuf s'en va à Digne pour un rhumatisme; elle ira vous voir; je vous prierai en ce temps-là de la recevoir comme une de mes amies. D'Hacqueville me mande que, pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre parlement est transféré, et qu'il y a des troupes à Rennes [1], mais *de sa propre main*.

Notre cardinal non-seulement est *récardinalisé*, mais vous savez bien qu'en même temps il a eu ordre du pape de sortir de Saint-Mihiel; de sorte qu'il est à Commerci : je crois qu'il y sera fort en retraite, et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du Consistoire est un panégyrique : je serois fâchée de mourir sans avoir encore une fois embrassé cette chère Éminence. Vous devez lui écrire, et ne le point abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui nous doivent aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent[2], elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille, que les loups ne me mangent; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feroient un assez bon repas de ma personne; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi, que je ne les crains point. *Beaulieu* [1] vous prie de croire que dans ses assiduités auprès de moi, entouré des petits laquais de *ma mère*, il a dessein de vous faire sa cour. Sa femme n'est point encore accouchée; ces créatures-là ne comptent point juste. Vous me priez, ma très-chère, de vous laisser dans la *capucine*, pendant que je me promènerai; je ne le veux point; je ferois ma promenade trop courte, vous viendrez toujours avec moi, malgré vous, quand vous devriez sentir un peu de serein; il n'est point dangereux ici, c'est de la pommade. Je ne saurois m'appliquer à démêler les droits de l'*autre*[2]; je suis persuadée qu'ils sont grands, mais quand on aime d'une certaine façon, et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste : enfin sur cela chacun fait à sa mode et comme il peut. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentiments de ce pays-là; on est bien heureux quand ils ont l'apparence raisonnable. Je crois que, de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne : voilà tout ce que je sais.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les entêtements : c'est un grand mal quand, à son âge, cela sort de famille. Je vous conterai mille plaisantes choses, qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan;* cela vous divertira et vous fera pitié. C'est un mal terrible que cette disposition à se prendre par les yeux. La princesse m'a donné le plus beau petit chien du monde; c'est un épagneul; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point; il n'importe, je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise*; cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée. M. l'archevêque (*d'Arles*) nous mande le grand ordre qu'il a mis dans vos affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'avenir : il nous parle du mariage de mademoiselle de Grignan, je le trouve admirable : il faudroit tâ-

[1] Il mandoit de Paris à madame de Sévigné ce qui se passoit en Bretagne, où elle étoit.

[2] C'étoit cette cassolette dont M. le cardinal de Retz faisoit présent à madame de Grignan.

[1] Un valet-de-chambre de madame de Sévigné.

[2] Il est question des droits de l'amour et de l'amitié, et par l'*autre*, c'est l'amour qui est désigné.

cher de suivre fidèlement cette affaire, et ne se point détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du coadjuteur, c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés, par son application et sa patience. Vous avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier[1]; c'est un coup de partie, et voilà les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyois avoir été trop rude de refuser ce portrait à madame de Fontevrauld[2]; il me sembloit que, puisque tout le monde s'offriroit en corps et en âme, j'avois été peu du monde et de la cour, de ne pas faire comme les autres; mais vous ne me blâmez point, et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avoit faite l'*ami de Quanto* (*le roi*) au fils de M. de La Rochefoucauld (*Marsillac*)? La voici d'un bon auteur. On parloit de vapeurs; le fils dit qu'elles venoient d'un certain charbon, que l'on sent en voyant accommoder les fontaines. L'ami dit tout haut à *Quanto* : « Mon Dieu! que les gens qui se » veulent mêler de raisonner sont haïssables! pour » moi, je ne trouve rien de si sot.» Comme ce style n'est point naturel, tout le monde en fut surpris, et l'on ne savoit où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés, et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu, ma très-chère, je ne veux plus vous parler de mon amitié; mais parlez-moi de la vôtre et de tout ce qui vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse!

Il y a un homme en ce pays qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

426.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 27 octobre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma très-chère et très-belle, c'est une grande tristesse pour moi.

[1] Françoise-Julie de Grignan, depuis madame de Vibraye, étoit nièce du duc de Montausier.
[2] Sœur de madame de Montespan.

Il ne me tombe jamais dans l'esprit que ce soit votre faute : je connois votre soin : mais je comprends que votre débarquement de Grignan a causé ce désordre. Madame de Chaulnes et la petite personne sont venues voir la princesse de Tarente à Vitré. Cette duchesse m'envoya d'abord un compliment fort honnête, disant qu'elle me viendra voir; j'y fus dîner le lendemain; elle me reçut avec joie, et m'entretint deux heures avec affectation et empressement, pour me conter toute leur conduite depuis six mois, et tout ce qu'elle a souffert, et les horribles périls où elle s'est trouvée : elle sait que je trafique en plusieurs endroits, et que je pouvois avoir été instruite par des gens qui m'auroient dit le contraire : je la remerciai fort de sa confiance, et de l'honneur qu'elle me faisoit de vouloir m'instruire. En un mot, cette province a grand tort : mais elle est rudement punie, et au point de ne s'en remettre jamais. Il y cinq mille hommes à Rennes, dont plus de la moitié y passeront l'hiver : ce sera assez pour y faire *des petits*, comme dit le maréchal de Gramont. MM. de Forbin et de Vins s'ennuient fort de leur emploi; ce dernier m'a accablée de compliments; je crois qu'il viendra ici. Ils s'en retourneront dans quinze jours; mais toute l'infanterie demeurera. On a pris à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes que l'on va pendre. On a transféré le parlement; c'est le dernier coup; car Rennes sans cela ne vaut pas Vitré. Madame de Tarente nous a sauvés des contributions : je ne veux point dire ce que M. de Chaulnes m'a mandé; mais quand je serois seule dans le pays, je ne serois pas moins sûre des ménagements qu'il a pour *Sévigné*, qui est aux portes de Rennes. Les malheurs de cette province retardent toutes les affaires, et achèvent de tout ruiner. Je fus coucher à *ma tour*[1]; dès huit heures du matin, ces deux bonnes princesse et duchesse étoient à mon lever : la pauvre petite personne est toute consternée; elle a toujours l'idée de la mort et des périls, elle regrette bien la tranquillité et la paresse de Sully. M. de Saint-Malo étoit à Vitré; c'est l'aumonier de madame de Chaulnes. Je fus ravie de revenir ici : je fais une allée nouvelle qui m'occupe; je paye mes ouvriers en blé, et ne trouve rien de solide que de s'amuser, et de se détourner de la triste

[1] La Tour de Sévigné.

méditation de nos misères. Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, je les passe sans ennui; j'ai quasi toujours à écrire, ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit; l'abbé me quitte à dix, et les deux heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec l'abbé, ou je suis avec mes chers ouvriers, où je travaille à mon très-commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, et par conséquent nous approchons sitôt de notre fin, que je ne sais comme on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions; c'est ma faute si mes bois ne m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très-bien; tous mes gens vous obéissent admirablement; ils ont des soins ridicules de moi; ils viennent me trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée.

J'ai reçu une très-aimable lettre du coadjuteur; il se plaint extrêmement de vos railleries, et me prie de le venger, m'assurant que, si je l'abandonne, Dieu ne l'abandonnera pas : il m'envoya sa harangue, qui ne perd rien pour être imprimée; elle est belle en perfection : il m'envoie aussi la lettre que vous lui écrivez sur ce sujet, elle est admirable; elle est piquante et salée; par-tout vous lui donnez des traits dont il est fort digne, car vous savez que personne n'entend si bien raillerie que lui; il est tombé en bonne main : je l'aime trop de m'avoir envoyé cette lettre, elle m'est encore meilleure aujourd'hui, parce que je n'en ai point d'autre : j'avois bien envie de vous mander ce que vous lui dites sur vos évêques; vous avez bien vu que je le pensois. J'attends de vos nouvelles avec impatience; je sens le chagrin que vous avez de quitter votre château, et votre liberté, et votre tranquillité; le cérémonial est un étrange livre pour vous. Adieu, ma très-chère et trop aimable; je suis entièrement à vous, et vous embrasse de tout mon cœur avec une tendresse infinie. Si M. de Grignan a le loisir de s'approcher, je l'embrasserai aussi, et lui demanderai des nouvelles de sa santé. Je suis au désespoir de n'être point en lieu de vous pouvoir rendre service à tous deux : c'est là ma véritable tristesse. Votre Provence est d'une sagesse et d'une tranquillité qui font voir que toutes les règles de la physionomie sont fausses.

On me mande qu'on parle fort de la paix : je la souhaite; il me semble qu'elle sera bonne à tout le monde : on souhaitoit ainsi la guerre; c'est que nous avons des inquiétudes; nous cherchons une bonne place, nous nous tournons d'un côté sur l'autre.

427.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 30 octobre 1675.

Mon Dieu, ma fille, que votre lettre d'Aix est plaisante! Au moins relisez vos lettres avant que de les envoyer; laissez-vous surprendre à leur agrément, consolez-vous par ce plaisir de la peine que vous avez d'en tant écrire. Vous avez donc baisé toute la Provence : il n'y auroit pas de satisfaction à baiser toute la Bretagne, à moins que l'on n'aimât à sentir le vin. Vous avez bien caressé, ménagé, distingué la bonne baronne : et vous savez comme elle m'a toujours paru, et combien je vous conseille de vous servir en sa faveur, de votre bonne lunette. Vous ne me dites rien de Roquesante, ni du bon cardinal[1]; j'aime tant celui de Commerci[2], que j'en aime toutes les calottes rouges dignement portées; car je me tiens et me tiendrai offensée des autres : vous dites sur cela tout ce qu'il faut. Je comprends vos *pétoffes* admirablement, il me semble que j'y suis encore.

On nous dépeint ici M. de Marseille[3] l'épée à la main, à côté du roi de Pologne, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et donnant la chasse aux Tartares, comme l'archevêque Turpin la donnoit aux Sarrasins : dans cet état, je pense qu'il méprise bien la petite assemblée de Lambesc. Je comprends le chagrin que vous avez eu de quitter Grignan et la bonne compagnie que vous y aviez; la résolution de vous y retrouver tous après l'assemblée est bien naturelle. Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? Il y a présentement cinq mille

[1] Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix.

[2] Le cardinal de Retz, qui s'étoit retiré à Commerci.

[3] Il étoit alors ambassadeur en Pologne.

hommes, car il en est venu encore de Nantes. On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois; et si on ne trouve point cette somme dans vingt-quatre heures, elle sera doublée, et exigible par des soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sur peine de la vie; de sorte qu'on voyoit tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. Avant-hier on roua un violon qui avoit commencé la danse et la pillerie du papier timbré : il a été écartelé après sa mort, et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville, comme ceux de *Josseran* [1] à Aix. Il dit, en mourant, que c'étoient les fermiers du papier timbré qui lui avoient donné vingt-cinq écus pour commencer la sédition; et jamais on n'a pu en tirer autre chose. On a pris soixante bourgeois : on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures, et de ne point jeter de pierres dans leur jardin.

Je vous ai mandé comme madame de Tarente nous a tous sauvés : elle étoit hier dans ces bois par un temps enchanté; il n'est question ni de chambre, ni de collation; elle entre par la barrière, et s'en retourne de même : elle me montra des lettres de Danemarck. Ce favori se fait porter les paquets de la princesse jusqu'à l'armée, comme par méprise, et pour avoir un prétexte, en les lui renvoyant, de l'assurer de sa passion. Je reviens à notre Bretagne : tous les villages contribuent pour nourrir les troupes, et l'on sauve son pain en sauvant ses denrées; autrefois on les vendoit, et l'on avoit de l'argent; mais ce n'est plus la mode : tout cela est changé. M. de Molac est retourné à Nantes; M. de Lavardin vient à Rennes. Tout le monde plaint bien M. d'Harouïs [2]; on ne comprend pas comme il pourra faire, ni ce qu'on demandera aux états, s'il y en a : enfin, vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne; et c'est dommage. Mon fils est fort alarmé de ce qne le chevalier de Lauzun a permission de se défaire : nous avons écrit à M. de La Trousse, qui parlera à M. de Louvois, pour que le guidon puisse monter sans qu'il lui en coûte rien; nous verrons comme cela tournera. D'Hacqueville vous en pourra instruire plustôt que moi; ce qui me console un peu, c'est qu'il y a bien loin depuis avoir permission de vendre sa charge, jusqu'à avoir trouvé un marchand; le temps n'est plus, comme il y a six ans, que je donnai vingt-cinq mille écus à M. de Louvois un mois plus tôt que je ne lui avois promis; on ne pourroit pas présentement trouver dix mille francs dans cette province. On fait l'honneur à MM. de Forbin et de Vins de dire qu'ils s'y ennuient beaucoup, et qu'ils ont une grande impatience de s'en aller. Ne vous ai-je pas mandé le joli mariage de mademoiselle de Noirmoutier avec le frère de d'Olonne? Je trouve très-beau ce qu'a fait Monceaux pour M. de Turenne; je n'aime guère le mot de *parmi* dans un si petit ouvrage. Je vous embrasse, ma très-chère et très-aimable, et suis tout entière à vous.

[1] Ce misérable avoit assassiné son maître, qui étoit un gentilhomme de Provence, de la maison de Pontevez.

[2] Trésorier général des états de Bretagne.

428.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 3 novembre 1675.

Je suis fort occupée de toutes vos affaires de Provence; et si vous prenez intérêt à celles de Danemarck, j'en prends bien davantage à celle de Lambesc. J'attends l'effet de cette défense qu'on devoit faire au parlement d'envoyer à la maison-de-ville : j'attends la nomination du procureur du pays, et le succès du voyage du consul, qui veut être noble par ordre du roi. J'ai fort ri de ce premier président, et des effets de sa jalousie : on lui faisoit une grande injustice de croire qu'un homme élevé à Paris ne sût pas vivre, et ne donnât pas plutôt une bonne couple de soufflets que des coups de plat d'épée : je suis bien étonnée qu'il soit jaloux de ce petit garçon qui sentoit le tabac : il n'y a personne qui ne soit dangereux pour quelqu'un : il me semble que le vin des Bretons figure avec le tabac des Provençaux.

J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler, quand tout le monde a les yeux sur vous, et qu'il se fait

un grand silence. Ceci est pour vous, M. le Comte; je me réjouis que vous possédiez cette hardiesse, qui est si fort au-dessus de mes forces : mais, ma fille, c'est du bien perdu que de parler si agréablement, puisqu'il n'y a personne. Je suis piquée, comme vous, que l'intendant et les évêques ne soient point à l'ouverture de cette assemblée : je ne trouve rien de plus indigne, ni de moins respectueux pour le roi et pour celui qui a l'honneur de le représenter. Si l'on attend que M. de Marseille soit revenu de ses ambassades, on attendra longtemps; car apparemment il n'en fera pas pour une. Je me suis plainte à d'Hacqueville; c'est tout ce que je puis faire d'ici, et puis voilà qui est fait pour cette année : n'en direz-vous rien à madame de Vins? elle m'a écrit une lettre fort vive et fort jolie; elle se plaint de mon silence, elle est jalouse de ce que j'écris à d'autres, elle veut désabuser M. de Pomponne de ma tendresse; il n'y a plus que pour elle : je n'ai jamais vu un fagot d'épines si révolté. Je lui fais réponse, et me réjouis qu'elle se soit mise à être tendre, et à parler de la jalousie, autrement qu'en interligne : je ne croyois pas qu'elle écrivît si bien; elle me parle de vous, et m'attaque fort joliment. J'eus ici, le jour de la Toussaint, M. Boucherat et M. de Harlay, son gendre, à dîner; ils s'en vont à nos états, que l'on ouvre quand tout le monde y est : ils me dirent leur harangue, elle est fort belle; la présence de M. Boucherat sera salutaire à la province et à M. d'Harouïs. M. et madame de Chaulnes ne sont plus à Rennes : les rigueurs s'adoucissent; à force d'avoir pendu, on ne pendra plus : il ne reste que deux mille hommes à Rennes; je crois que Forbin et Vins s'en vont par Nantes; Molac y est retourné. C'est M. de Pomponne qui a protégé le malheureux dont je vous ai parlé : si vous m'envoyez le roman de votre premier président, je vous enverrai, en récompense, l'histoire lamentable, avec la chanson du violon qui fut roué à Rennes. M. Boucherat but à votre santé; c'est un homme aimable et d'un très-bon sens : il a passé par Veret; il a vu à Blois madame de Maintenon, et M. du Maine qui marche, cette joie est grande. Madame de Montespan fut au-devant de ce joli prince, avec la bonne abbesse de Fontevrauld et madame de Thianges : je crois qu'un si heureux voyage réchauffera les cœurs des deux amies.

Vous me faites un grand plaisir, ma très-chère, de prendre soin de ma petite : je suis persuadée du bon air que vous avez à faire toutes les choses qui sont pour l'amour de moi. Je ne sais pourquoi vous dites que l'absence dérange toutes les amitiés : je trouve qu'elle ne fait point d'autre mal que de faire souffrir : j'ignore entièrement les délices de l'inconstance, et je crois pouvoir vous répondre, et porter la parole pour tous les cœurs où vous régnez uniquement, qu'il n'y en a pas un qui ne soit comme vous l'avez laissé. N'est-ce pas être bien généreuse de me mêler de répondre pour d'autres cœurs que le mien? celui-là, du moins, vous est-il bien assuré. Je ne vous trouve plus si entêtée de votre fils; je crois que c'est votre faute; car il avoit trop d'esprit pour n'être pas toujours fort joli : vous ne comprenez point encore trop bien l'amour maternel : tant mieux, ma fille, il est violent : mais, à moins que d'avoir des raisons comme moi, ce qui ne se rencontre pas souvent, on peut à merveille se dispenser de cet excès. Quand je serai à Paris, nous parlerons de nous revoir : c'est un desir et une espérance qui me soutiennent la vie.

Adieu, ma très-chère; je serois ravie, aussi bien que vous, que nous puissions nous allier peut-être aux Machabées : mais cela ne va pas bien; je souhaite que votre lecture aille mieux : ce seroit une honte dont vous ne pourriez pas vous laver, de ne pas finir Josèphe[1] : hélas! si vous saviez ce que j'achève, et ce que je souffre du style du Jésuite (*Maimbourg*), vous vous trouveriez bien heureuse d'avoir à finir un si beau livre.

---

429. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 6 novembre 1675.

Quelle lettre, ma très-chère! quels remerciements ne vous dois-je point d'avoir employé vos yeux, votre tête, votre main, votre temps à me composer un si agréable livre! je l'ai lu et relu, et

[1] Auteur de l'*Histoire des Juifs*, et de l'*Histoire de la Guerre des Juifs contre les Romains*, dont M. Arnauld-d'Andilly a donné une traduction fort estimée.

le relirai encore avec bien du plaisir et bien de l'attention : il n'y a nulle lecture où je puisse prendre plus d'intérêt : vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitois, et j'admire votre soin à me faire des réponses si ponctuelles : cela fait une conversation toute réglée et très-délicieuse; mais en vérité, ma fille, ne vous tuez pas : cette crainte me fait renoncer au plaisir d'avoir souvent de pareils divertissements. Vous ne sauriez douter qu'il n'y ait bien de la générosité dans le soin que je prends de vous ménager sur l'écriture.

Je comprends avec plaisir la considération de M. de Grignan dans la Provence après ce que j'ai vu. C'est un agrément que vous ne sentez plus; vous êtes trop accoutumés d'être honorés et aimés dans une province où l'on commande.

Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ici pour le gouverneur, vous sentiriez bien plus que vous ne faites la douceur d'être aimés et honorés par-tout. Quels affronts! quelles injures! quelles menaces! quels reproches, avec de bonnes pierres qui voloient autour d'eux! Je ne crois pas que M. de Grignan voulût de cette place à de telles conditions : son étoile est bien contraire à celle-là. Vous me parlez de cette héroïque signature que vous avez faite pour M. de Grignan : vous ne doutez pas des beaux sentiments de notre cardinal[1]; je ne parle pas des miens; vous voyez cependant ce qu'il vous conseilloit : il y a de certaines choses, ma fille, que l'on ne conseille point : on expose le fait; les amis font leur devoir de ne point commettre les intérêts de ceux qu'ils aiment : mais, quand on a l'ame aussi parfaitement belle et bonne que vous l'avez, on ne consulte que soi, et l'on fait précisément comme vous avez fait. N'avez-vous pas vu combien vous avez été admirée? N'êtes-vous pas plus aise de ne devoir qu'à vous une si belle résolution? Vous ne pouviez mal faire : si vous n'eussiez point signé, vous faisiez comme tout le monde auroit fait; et en signant, vous faisiez au-delà de tout le monde. Enfin, mon enfant, jouissez de la beauté de votre action, et ne nous méprisez pas, car nous avons fait notre devoir; et dans une pareille occasion, nous ferions peut-être comme vous, et vous comme nous : tout cela s'est fort bien passé.

[1] Le cardinal de Retz conseilloit de ne pas signer.

Je suis ravie que M. de Grignan récompense cette marque de votre amitié par une plus grande attention à ses affaires : la sagesse dont vous le louez, et dont il profite, est la seule marque de reconnoissance que vous souhaitiez de lui.

A M. de Grignan.

Monsieur le Comte, je suis ravie qu'elle soit contente de vous : trouvez bon que je vous en remercie par l'extrême intérêt que j'y prends, et que je vous conjure de continuer : vous ne sauriez y manquer sans ingratitude, et sans faire tort au sang des Adhémars. J'en vois un dans les croisades, qui étoit un grandissime seigneur il y a six cents ans : il étoit aimé comme vous : il n'auroit jamais voulu donner un moment de chagrin à une femme comme la vôtre. Sa mort mit en deuil une armée de trois cent mille hommes, et fit pleurer tous les princes chrétiens. Je vois aussi un Castellane; mais celui-ci n'est pas si ancien, il est moderne; il n'y a que cinq cent vingt ans qu'il faisoit aussi une très-grande figure. Je vous conjure donc, par ces deux grands-pères qui sont mes amis particuliers, de vous abandonner à la conduite de votre femme; et en le faisant, voyez ce que vous faites pour vous.

A *Madame* de Grignan.

Enfin, ma fille, sans le vouloir et sans y penser, j'écris une grande lettre à M. de Grignan. Votre confidence avec l'intendant sur ces deux maisons qui font tant de bruit chez M. L.... est une très plaisante chose. J'aime à attaquer de certains chapitres comme ceux-là, avec de certaines gens dont il semble qu'on n'ose approcher; il n'y a qu'à prendre courage, ce sont les feux du Tasse; mais au moins M. de P...... saura quelque jour ce que c'est que cette grande maison de V.... Il me paroît que de mentir sur une chose de fait comme celle-là, c'est donner hardiment de la fausse monnoie comme Pomenars. D'ici à demain je ne pourrois pas vous dire à quel point votre épisode de Messine m'a divertie; c'est un original que cette pièce, le prince, le ministre : mais qu'est donc devenue cette valeur dont on se vantoit dans la jeunesse autrefois? Le prince me paroît présentement comme le comte *di Culagna* dans la *Secchia*; et pour la figure

n'est-il point justement comme on dépeint le Sommeil dans l'Arioste, ou comme Despréaux représente la Mollesse dans son *Lutrin*. Mais, ma fille, on ne peut point vivre long-temps en cet état; j'en garderai plus soigneusement le portrait que vous m'en faites; il est de Mignard.

Je suis votre exemple pour madame du Janet; je veux bien ne me souvenir que de sa bonté, de l'attachement qu'elle a pour vous, et des bonnes larmes que nous avons répandues ensemble; je vous prie donc de l'embrasser pour moi, et de me mander si mon souvenir lui fait quelque léger plaisir. J'en aurois beaucoup que le mariage de notre fille réussît : si vous n'avez plus personne auprès de M. de Montausier, il me semble que vous pourriez y faire entrer notre d'Hacqueville; il vaut autant bien tué que mal tué : tout d'un coup, après avoir voulu le ménager, je retombe sur lui, et lui fais plus de mal que tous les autres : faites comme moi; c'est un ami inépuisable. Puisque vous ne me plaignez pas quand je suis tout entourée de troupes, et que vous croyez que ma confiance n'est point fondée sur ma sûreté, vous aurez pitié de moi, en apprenant que nous avons à Rennes deux mille cinq cents hommes de moins, cela est bien cruel, après en avoir eu cinq mille; vraiment, il y a des endroits dans vos lettres qui ressemblent à des éclairs.

Le bon cardinal, comme vous savez, est à Commerci depuis son bref; je crois qu'il y sera dans la même retraite; mais il me semble que *vêpres* sont bien loin de son château. Je croirois assez qu'il aimoit autant prendre médecine à Saint-Mihiel, que de ne la pas prendre. Il n'étoit pas si docile à Paris : pour vous, ma petite, vous n'êtes point changée à l'égard de *vêpres;* vous les trouvez plus noires que jamais : vous souvient-il des folies de mon fils?

Vous êtes toujours bien méchante quand vous parlez de madame de La Fayette; je lui ferai quelques légères amitiés de votre part; elle m'écrit souvent de sa propre main; mais à la vérité ce sont des billets; car elle a un mal de côté que vous lui avez vu autrefois; et qui est très-dangereux; elle ne sort point du tout de sa chambre, et n'a point été un seul jour à Saint-Maur : voyez s'il faut être languissante. M. de La Rochefoucauld a la goutte; si, malgré le lait, la goutte prend cette liberté tous les ans, ce sera une grande misère. Madame de Coulanges vient à Paris; elle a gardé assez long-temps sa très-extravagante mère. M. de Coulanges vous est trop obligé de vos reproches; s'il avoit pu vous aller voir, il y auroit été. Il a vu la pauvre Rochebonne dans le plus triste château de France; elle me fait pitié : n'ira-t-elle point à Lyon? Madame de Verneuil y étoit à la Toussaint; il y avoit chez elle madame de Coulanges, le cardinal de Bonzi et Briole : n'étoit-ce pas Paris? Ce Briole doit à sa bonne mine le plus grand parti du pays : voilà comme on est heureux; et nous autres, tout nous échappe.

Je suis ravie que vous aimiez *Josephe* [1]; et Hérode, et Aristobule; continuez, je vous en prie; voyez les siéges de Jérusalem et de Jotapat; prenez courage, tout est beau, tout est grand : cette lecture est magnifique et digne de vous; ne la quittez pas sans rime ni raison. Pour moi, je suis dans l'histoire de France; les croisades m'y ont jetée; elles ne sont pas comparables à la dernière des feuilles de *Josephe*. Ah! que l'on pleure bien Aristobule et Mariamne? Pourquoi me dites-vous qu'en achevant la lecture de votre lettre je dirai que *les grands parleurs sont par moi détestés?* Il y a des histoires, des épisodes, et mille agréments dans ce que vous appelez *votre livre*; et moi, j'écris depuis plus de deux heures sans avoir rien dit; enfin c'est une rage de vouloir vous parler à toute force, comme *le docteur*. Je finis pourtant, et je vous embrasse avec une extrême tendresse. Je me porte parfaitement bien; les soirées sont un peu longues, et il pleut; voilà tout ce que je sais.

M. de Tulle (*Mascaron*) a surpassé tout ce qu'on espéroit de lui dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne; c'est une action pour l'immortalité.

---

430. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très-chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens par ce petit

[1] L'*Histoire des Juifs*, par Josephe, traduite par Arnauld-d'Andilly.

chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup: cela rapproche; on est occupée des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse, on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors faite comme un loup-garou : le dessus de mon humeur dépend fort du temps; de sorte que, pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres : mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau temps ne vous est de rien; vous y êtes trop accoutumée; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus; mais c'est assez parler de la pluie et du beau temps.

M. de Vins a été un mois à Rennes, disant tous les jours qu'il venoit ici; qu'il étoit de mes amis, et proche parent des Grignan. M. et madame de Chaulnes, madame de Marbeuf, Tonquebec, Coëtlogon, lui parloient de moi, de mes belles allées; il prenoit leur ton; mais c'est ce qui s'appelle brave jusqu'au dégaîné; car il est passé à la Guerche, qui n'est qu'à trois lieues d'ici, sans oser approcher de moi; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu : ma fille, il y a des gens qui vont et d'autres qui ne vont pas. Forbin et lui ont touché le cœur de deux dames de Rennes, elles sont sœurs; ce sont les marquises de G.... et de C....; ce sont de constantes amours; nos champs n'ont point de fleurs plus passagères; mais on ne veut pas perdre la saison d'aimer.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris; c'est une plaisante chose; ces commerces sont agréables : c'est la marquise d'Uxelles, l'abbé de La Victoire, Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au roi : il n'attendoit M. du Maine que le lendemain; il le vit entrer dans sa chambre, marchant et mené seulement par la main de Madame de Maintenon; ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir en arrivant cette gouvernante, elle soupa chez madame de Richelieu, les uns lui baisant la main, les autres la robe; et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée; mais on dit qu'elle l'est. Madame de Coulanges revient, je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action; son texte étoit : *Domine probasti me et cognovisti me*, et cela fut traité divinement : j'ai bien envie de la voir imprimée.

Voilà, ma chère enfant, ce qui s'appelle causer; car vous comprendrez toujours que je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables; je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande, en mon absence, de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul vende sa charge; je pense que sur cela vous diriez comme de la bouche de M. de Champlâtreux, qui étoit auprès de son œil : n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disoit-on pas la même chose l'année passée sur notre mer? Vous savez bien que cela étoit faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant donner de l'argent pour monter à l'enseigne; c'est bien pis que *les neuf cents lieues* : mais que faire? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse avec une tendresse, qui est, ce me semble, au point de la perfection; plût à Dieu vous le pouvoir témoigner comme je le sens.

---

431. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Les voilà toutes deux, ma très-chère; il me paroît que je les aurois reçues réglément comme à l'ordinaire, sans que Ripert m'a retardé d'un jour par son voyage de Versailles. Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être ce que les vôtres me sont; et puisque Dieu veut qu'elles soient présentement ma seule consolation, je suis heureuse d'y être très-sensible : mais en vérité, ma fille, il est douloureux d'en recevoir si long-temps, et cependant la

vie se passe sans jouir d'une présence si chère : je ne puis m'accoutumer à cette dureté ; toutes mes pensées et toutes mes rêveries en sont noircies : il me faudroit un courage que je n'ai pas pour m'accommoder d'une si extraordinaire destinée : j'ai regret à tous mes jours qui s'en vont, et qui m'entraînent sans que j'aie le temps d'être avec vous ; je regrette ma vie, et je sens pourtant que je la quitterois avec moins de peine, puisque tout est si mal rangé pour me la rendre agréable : dans ces pensées, ma très-chère, on pleure quelquefois sans vous le dire, et je méditerai vos sermons malgré moi, et plus souvent que je voudrai ; car ce n'est jamais volontairement que je me jette dans ces tristes méditations : elles se trouvent tout naturellement dans mon cœur, et je n'ai pas l'esprit de m'en tirer. Je suis au désespoir, ma fille, de n'avoir pas été maîtresse aujourd'hui d'un sentiment si vif ; je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner. Parlons d'autre chose : c'est un de mes tristes amusements que de penser à la différence des jours de l'année passée et de celle-ci : quelle compagnie les soirs ! quelle joie de vous voir, et de vous rencontrer, et de vous parler à toute heure ! que de retours agréables pour moi ! Rien ne m'échappe de tous ces heureux jours, que les jours mêmes qui sont échappés. Je n'ai pas au moins le déplaisir de n'avoir pas senti mon bonheur ; c'est un reproche que je ne me ferai point ; mais, par cette raison, je sens bien vivement le contraire d'un état si heureux.

Vous ne me dites point si vous avez été assez bien traités dans votre assemblée, pour ne donner au roi que le don ordinaire ; on augmente le nôtre ; je pensai battre le bon homme Boucherat, quand je vis cette augmentation ; je ne crois pas qu'on en puisse payer la moitié. Les états s'ouvriront demain, c'est à Dinan ; tout ce pauvre parlement est malade à Vannes. Rennes est une ville comme déserte ; les punitions et les taxes ont été cruelles ; il y auroit des histoires tragiques à vous conter d'ici à demain. La Marbeuf ne reviendra plus ici ; elle démêle ses affaires pour s'aller établir à Paris. J'avois pensé que mademoiselle de Méri feroit très-bien de louer une maison avec elle ; c'est une femme très-raisonnable, qui veut mettre sept ou huit cents francs à une maison ; elles pourront ensemble en avoir une de onze à douze cents livres ; elle a un bon carrosse ; elle ne seroit nullement incommode, et on n'auroit de société avec elle qu'autant que l'on voudroit ; elle seroit ravie de me plaire et d'être dans un lieu où elle me pourroit voir, car c'est une passion qui pourtant ne la rend point incommode. Il faudroit que, d'ici à Pâques, mademoiselle de Méri demandât une chambre à l'abbé d'Effiat ; j'ai jeté tout cela dans la tête de La Troche.

Je trouve, ma très-chère, que je vous réponds assez souvent par avance, comme *Trivelin*, et sur ma santé, et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réflexion est admirable, qu'avec tous nos étonnements de nos lettres que nous recevons du trois au onze, c'est neuf jours ; il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire, *je me porte bien, à votre service.*

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelois, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit : Quoi ! vous savez appeler un chien ? je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avois prise de ne me plus engager dans cette sottise : cela se passe, on n'y pense plus ; deux jours après je vois entrer un valet-de-chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée, ni plus embarrassée : je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : la femme-de-chambre qui l'avoit élevé en a pensé mourir de douleur. C'est *Marie* [1] qu'aime le petit chien ; il couche dans sa maison et dans la chambre de *Beaulieu* ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise* [2], car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle* ; c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été

[1] Une des femmes de madame de Sévigné.

[2] Petite chienne que madame de Sévigné avoit laissée à Paris.

pourtant d'un assez bel air; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissements, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudroit plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée; mais quand ce seroit de feu et d'eau, elle ne me seroit pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beaucoup : on en médiroit à Paris; mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans. Ses chevaux sont malades; elle ne peut venir aux Rochers, et je ne l'accoutume point à recevoir de mes visites plus souvent que tous les huit ou dix jours : je lui dis en moi-même, comme M. de Bouillon à sa femme : Si je voulois aller en carrosse rendre des devoirs, et n'être pas aux Rochers, je serois à Paris.

L'été de Saint-Martin continue, et mes promenades sont fort longues : comme je ne sais point l'usage d'un grand fauteuil, je repose *mia corporea salma* tout du long de ces allées; j'y passe des jours toute seule avec un laquais, et je n'en reviens point que la nuit ne soit bien déclarée, et que le feu et les flambeaux ne rendent ma chambre d'un bon air : je crains l'entre-chien et loup quand on ne cause point, et je me trouve mieux dans ces bois que toute seule dans une chambre; c'est ce qui s'appelle *se mettre dans l'eau de peur de la pluie*; mais je m'accommode mieux de cette grande tristesse que de l'ennui d'un fauteuil. Ne craignez point le serein, ma fille, il n'y en a point dans les vieilles allées, ce sont des galeries; ne craignez que la pluie extrême, car, en ce cas, il faut revenir, et je ne puis rien faire qui ne me fasse mal aux yeux : c'est pour conserver ma vue que je vais à ce que vous appelez le serein; ne soyez en aucune peine de ma santé, je suis dans la très-parfaite.

Je vous remercie du goût que vous avez pour *Josephe*; n'est-il pas vrai que c'est la plus belle histoire du monde? Je vous envoie par Ripert la troisième partie des *Essais de morale*, que je trouve admirable : vous direz que c'est la seconde, mais ils font la seconde *de l'éducation d'un prince*, et voici la troisième. Il y a un traité *de la Connoissance de soi-même*, dont vous serez fort contente; il y en a un *de l'Usage qu'on peut faire des mauvais sermons*, qui vous eût été bon le jour de la Toussaint. Vous faites bien, ma fille, de ne vouloir point oublier l'italien; je fais comme vous, j'en lis toujours un peu.

Ce que vous dites de M. de Chaulnes est admirable. Il fut hier roué vif un homme à Rennes (c'est le dixième), qui confessa d'avoir eu dessein de tuer ce gouverneur : pour celui-là, il méritoit bien la mort. Les médecins de ce pays ne seront pas si complaisants que ceux de Provence, qui accordent par respect à M. de Grignan qu'il a la fièvre; ceux-ci compteroient pour rien la fièvre pourprée à M. de Chaulnes, et nulle considération ne pourroit leur faire avouer que son mal fût dangereux. On voulait, en exilant le parlement, le faire consentir, pour se racheter, qu'on bâtît une citadelle à Rennes; mais cette noble compagnie voulut obéir fièrement, et partit plus vite qu'on ne vouloit : car tout se tourneroit en négociation; mais on aime mieux les maux que les remèdes.

Notre cardinal est à Commerci; comme à l'ordinaire, le pape ne lui laisse pas la liberté de suivre son goût. L'intendante est-elle avec vous? Vous me direz oui ou non dans trois semaines. Ah! ma fille, vous avez eu trop bonne opinion de moi à la Toussaint, ce fut le jour que M. Boucherat et son gendre vinrent dîner ici, de sorte que je ne fis point mes dévotions. La princesse étoit à l'oraison funèbre de Scaramouche, faisant honte aux catholiques : cette vision est fort plaisante. Je souhaite fort que M. l'archevêque fasse le mariage qui vous est si bon. Je crois que mon fils s'en va dans les quartiers de fourrages, qui signifient bientôt après ceux d'hiver.

Je veux qu'en mon absence M. de Coulanges vous mande de certaines choses qu'on aime à savoir. Vous me proposez pour régime une nourriture bien précieuse; je ne vous réponds pas tout-à-fait de vous obéir; mais, en vérité, je ne mange

pas beaucoup, je ne regarde pas les châtaignes; je ne suis point du tout engraissée; mes promenades de toutes façons m'empêchent de profiter de mon oisiveté. Mademoiselle de Noirmoutier s'appellera madame de Royan; vous dites vrai; le nom d'Olonne est trop difficile à purifier. Adieu, ma chère enfant, vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères : vous avez raison, vous êtes la chère occupation de mon cœur, et je vous promets de n'en avoir jamais d'autre, quand même je trouverois en mon chemin une fontaine de Jouvence. Pour vous, ma fille, quand je songe comme vous avez aimé le chocolat, je ne sais si je ne dois point trembler; puis-je espérer d'être plus aimable, et plus parfaite, et plus toutes sortes de choses? Il vous faisoit battre le cœur; peut-on se vanter de quelque fortune pareille? vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances. Adieu, ma très chère comtesse; mandez-moi si vous dormez, si vous n'êtes point brésillée, si vous mangez, si vous avez le teint beau, si vous n'avez point mal à vos belles dents : mon Dieu, que je voudrois bien vous voir et vous embrasser!

432.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 17 novembre 1675.

Je mets sur votre conscience, ma chère fille, tout le bien que vous dites sur mon sujet : vous avez fait à l'intendant un portrait de moi qui me flatte beaucoup; mais je vous avoue que j'aimerois mieux avoir votre estime et votre approbation sincère que celle de tout le reste du monde, dont on m'a tant voulu flatter autrefois. Je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux qu'on aime et qu'on estime; c'est une grande peine que de croire n'être pas dans ce degré; et, par la même raison, jugez de mes sentiments sur ce que vous me dites.

Je vous ai mandé comme madame de Vins m'a écrit joliment sur la jalousie qu'elle a de madame de Villars; jamais vous n'avez vu un si joli fagot d'épines : je lui ai fait réponse, et je lui écrirai dans quelque temps; car elle est si tendre que je craindrois qu'elle ne prît trop à cœur une seconde apparence d'oubli. Pour son mari, vous lui faites grace de croire que ce soient les ordres de Pologne qui l'aient empêché de venir ici; ce sont des ordres qu'il reçoit toujours de sa timidité, quand il est question de chercher une bonne compagnie. Il a été un jour entier à Laval, et a passé à trois lieues d'ici; il y a bien de la vanité à ce discours, mais je dis vrai. Voyez par combien de raisons il devoit me venir voir : *Provence*, *Pomponne*, *Grignan* [1].

Je fus hier chez la princesse, j'y trouvai un gentilhomme de ce pays, très-bien fait, qui perdit un bras le jour que M. de Lorges repassa le Rhin [2]; je l'interrogeai extrêmement sur tout ce qui se passa à cette armée, et sur la douleur et le désordre qu'y apporta la mort de M. de Turenne : ce détail d'un homme qui y étoit est toujours fort curieux; il vint à parler, sans me connoître, du régiment de Grignan et de son colonel : vraiment je ne crois pas que rien fût plus charmant que les sincères et naturelles louanges qu'il donna au chevalier; les larmes m'en vinrent aux yeux. Pendant tout le combat, le chevalier fit des actions de valeur et de jugement qui sont dignes de toute sorte d'admiration : cet officier ne pouvoit s'en taire, ni moi me lasser de l'écouter. C'est quelque chose d'extraordinaire que le mérite de ce beau-frère; il est aimé de tout le monde; voilà de quoi son humeur négative et sa qualité de *petit glorieux* m'eussent fait douter; mais point : c'est un autre homme, c'est le cœur de l'armée, dit ce pauvre estropié, qui a des douleurs incroyables; devinez où : c'est au bout des doigts de la main dont il a perdu le bras : je voulus dire d'où cela venoit, mais je ne pus jamais le faire comprendre; ma fille, je vous prie de me l'expliquer; vous me ferez un extrême plaisir.

Un président m'est venu voir, avec qui j'ai une affaire que je vais essayer de finir pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce président avoit avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus

[1] Le marquis de Vins étoit *Provençal;* il étoit *beau-frère de M. de Pomponne*, et proche parent de *messieurs de Grignan.*

[2] A l'affaire d'Altenheim.

jolie figure que j'aie jamais vue ; j'allai dire que je l'avois vu à cinq ou six ans, et que j'admirois, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps : sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes ; s'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'auroit pas plus affligée : je jurai de ne plus me fier aux physionomies :

Non, non, je le promets,
Non, je ne m'y fierai jamais.

Voici des nouvelles de notre province ; j'en ai reçu un fagot de lettres : les Lavardin, les Boucherat et les d'Harouïs me rendent compte de tout, M. de Harlay demanda trois millons ; chose qui ne s'est jamais donnée que quand le roi vint à Nantes : pour moi, j'aurois cru que c'eût été pour rire. Ils promirent d'abord, comme des insensés, de les donner, et en même temps M. de Chaulnes proposa de faire une députation au roi, pour l'assurer de la fidélité de la province, et de l'obligation qu'elle lui a d'avoir bien voulu envoyer des troupes pour la remettre en paix, et que sa noblesse n'avoit eu aucune part aux désordres qui sont arrivés. M. de Saint-Malo se botte aussitôt pour le clergé ; Tonquedec vouloit aller pour la noblesse ; mais M. de Rohan, président (*des états*), a voulu aller, et un autre pour le tiers. Ils passèrent tous trois avant-hier à Vitré ; il est inoui qu'un président de la noblesse ait jamais fait une pareille course. Il n'y a qu'un exemple dans les chroniques d'un général portugais qui voulut porter lui-même la nouvelle d'une bataille qu'il avoit gagnée contre les Castillans, et laissa sa pauvre armée à la gueule du loup. On ne voit point l'effet de cette députation ; pour moi, je crois que tout est réglé et joué, et qu'ils nous rapporteront quelque grace : je vous le manderai ; mais jusqu'ici nous n'en voyons pas davantage.

M. de Montmoron a été ici deux ou trois jours pour des affaires ; il a bien de l'esprit ; il m'a dit de ses vers ; il sait et goûte toutes les bonnes choses : nous relûmes la mort de Clorinde : ma fille, ne dites point, je la sais par cœur, relisez-la, et voyez comme tout ce combat et ce baptême sont conduits : finissez à *ahi vista! ahi conoscenza*[1]! ne vous embarrassez point dans les plaintes qui vous consoleroient ; je vous réponds que vous en serez contente. Madame de Guitaud doit bien l'être de Joubert, d'être accouchée si heureusement[2] : le pauvre homme eut bien de la peine : ce sont de ces travaux-là qu'il lui faut. Je crois que la sagesse et la droite raison n'étoient pas appelées au conseil de ce voyage ; l'événement l'a rendu heureux ; mais ce sont des coups de miracle qui ne me rendroient pas plus traitable dans une pareille occasion : quand je songe comme je vous ai vue à Aix, ma chère enfant, n'espérez pas que je puisse avoir aucun repos. Madame de Béthune fait bien le contraire de sa sœur, si elle va accoucher en Pologne ; c'est une agréable place que celle qu'elle va tenir[3].

Celle que vous tenez vous paroît ennuyeuse par la disette de *non*, et votre cœur en est affadi ; vous souhaitez un *Montausier*, et moi je souhaite que celui que vous questionnez présentement ne vous dise point *non*. Ce mariage me paroît une merveilleuse chose ; encore ce *oui*-là, et puis plus ; nous attendrons en repos le *semeur de négatives*. Les regards du *Bonzi* en sont fort éloignés, ils paroissent donc à madame de Coulanges comme à nous. Les négatives se jettent sur les paiements d'argent, nous lui ressemblons en ce pays, où nous ne voyons que des gens qui disent *non* quand nous leur demandons notre pauvre bien. Adieu, ma très-aimable ; je pense à vous, et la nuit et le jour : vous me faites comprendre ce que sont de vrais dévots.

Il y a un chevalier de Sévigné à Toulon ; qui est votre parent et mon filleul, le chevalier de Buous dit qu'il est fort brave : s'il va saluer M. de Grignan, je le prie de lui faire quelque honnêteté particulière, à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. de Seignelay, vous pourriez bien aisément obtenir pour lui ce qu'il souhaite.

[1] *Voyez* le XIIe chant de la *Jérusalem délivrée*.

[2] Madame de Guitaud étoit accouchée aux îles de Sainte-Marguerite, dont M. de Guitaud étoit gouverneur. Il paroît que *Joubert* étoit l'accoucheur de madame de Grignan ; il avoit été appelé auprès de madame de Guitaud.

[3] Louise-Marie de La Grange-d'Arquien, marquise de Béthune. Elle étoit sœur de la reine de Pologne, et son mari étoit ambassadeur du roi de France auprès du roi de Pologne.

433.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 20 novembre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma fille, c'est une grande tristesse. Du But me mande que cela vient du mauvais temps, et que le courrier de Provence n'arrive plus assez tôt pour que votre paquet soit mis avec celui de Bretagne. Je ne crois point cela, et je m'imagine que votre rhume est augmenté, que vous avez la fièvre, et que vous n'avez pas voulu me faire écrire par un autre : voilà, ma chère comtesse, de quelle couleur sont les pensées que l'on a ici ; j'espère qu'elles s'éclairciront vendredi, et que je ne serois pas tombée des nues comme me voilà : je ne sais que dire, tant je suis décontenancée.

Nous attendons le retour de M. de Rohan et de M. de Saint-Malo. Quoiqu'ils ne soient allés simplement que pour dire au roi notre bonne volonté, car je crois que ce sera tout, je suis persuadée qu'ils rapporteront quelque grâce. On leur a déjà préparé, aux états, deux mille pistoles à chacun; nos folies de libéralités sont parvenues au comble de toutes les petites-maisons du monde. Je crois qu'il vaut mieux que cela soit à cet excès, et entièrement ridicule, que d'être à portée de pouvoir l'exécuter : de tout ceci, je ne plains que M. d'Harouïs[1], dont la perte est comme assurée dans un temps où l'on demande l'argent qu'on empêche de recevoir : son intérêt me tient fort au cœur.

Madame de Vins m'écrit encore une fort jolie lettre : j'allois lui écrire ; elle m'a encore agacée ; elle se joue toujours sur cette tendresse que nous lui avons apprise : je vous montrerois ma réponse, si je n'avois, hélas! qu'à passer d'une chambre à l'autre ; mais le moyen de la faire voyager si loin? Je crois que mon fils viendra bientôt : il m'aidera fort à passer le reste du temps que je dois être ici. J'ai chargé d'Hacqueville d'une consultation pour l'affaire que j'ai avec ce président[2]; c'est une de mes raisons pour être aux Rochers, et j'ai cru qu'il feroit avec une grande affection une chose qui avançoit mon retour ; voilà de mes confiances : j'y serai quelque jour attrappée. Le *bien bon* vous mande que Rousseau est à Paris, et que vous pouvez lui écrire pour vos affaires : quand nous y serons, nous ne penserons tous qu'à vous servir. Vous ne sauriez trop ménager d'Hacqueville : vous tenez une grande place dans le commerce que j'ai avec lui. Le bon cardinal m'a écrit, et me mande que la Saint-Martin est sonnée : je lui réponds que je le sais, et qu'il ne se charge point de cette inquiétude dans son désert, les inquiétudes sont mauvaises dans les déserts, et je lui rendrai bon compte du Mirepoix. Il ne me paroît pas que cette éminence nous ait encore oubliées. Je m'amuse à faire abattre de grands arbres. Le tracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter; *car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante?*

Voilà un petit billet du comte de Saint-Maurice, qui vous apprendra des nouvelles de la *Mazarine*. On m'assure dans ce moment qu'elle est à six lieues de Paris : *ô la folle! ô la folle!* Le roi a donné encore à madame de Fontevrauld, outre les dix mille écus, un diamant de trois mille louis : j'en suis fort aise. Je ne saurois écrire aujourd'hui au coadjuteur; comment fera-t-il, ponctuel comme il est, pour souffrir le retardement de cette réponse? Ne le grondez point de m'avoir envoyé votre lettre, elle étoit admirable, il n'y a rien que j'aime tant. Et M. de La Garde, l'avez-vous? c'est un homme que j'estime et qui vaut beaucoup. J'ai en vérité besoin de savoir tout ce qui se passe où vous êtes. Adieu, ma chère enfant, je causerai davantage une autre fois.

[1] Trésorier général des états de Bretagne. Il étoit allié de madame de Sévigné, ayant épousé une sœur de M. de Coulanges.
[2] M. de Meneuf.

434.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 24 novembre 1675.

Si on pouvoit avoir un peu de patience, on épargneroit bien du chagrin. Le temps en ôte autant

qu'il en donne ; vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises, et quasi toujours méconnoissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours. Mais où suis-je, ma fille? voici un étrange égarement; car je veux dire simplement que la poste me retient vos lettres un ordinaire, parce qu'elle arrive trop tard à Paris, et qu'elle me les rend au double le courrier d'après : c'est donc pour cela que je me suis extravaguée, comme vous voyez. Qu'importe ? en vérité, il faut un peu, entre bons amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent: la mienne a toujours la bride sur le cou.

On eût été bien étonné chez M. de Pomponne que cet hôtel-de-ville (*d'Aix*), qui vous paroît *une caverne de larrons*, vous eût servie à votre gré. Je crois qu'il vaut mieux, pour entretenir la paix, que cela soit ainsi. La question est de savoir si vous ne vous divertissez point mieux d'une guerre où vous avez toujours tout l'avantage. Je sais du moins comme vous êtes pour la paix générale, je n'écrirai rien à Paris de cette humeur guerrière; car M. de Pomponne, qui est *amico di pace e di riposo*, vous gronderoit. D'Hacqueville me mande qu'on ne peut pas être mieux que nous sommes dans cette maison : si vous en êtes contente, écrivez à M. de Pomponne et à madame de Vins; quand on a eu dessein de faire plaisir à quelqu'un, on est aise de savoir qu'on y a réussi.

Le petit Marsan a fait, en son espèce, la même faute que Lauzun, c'est-à-dire de différer et de donner de l'air à une trop bonne affaire. Cette maréchale d'Aumont lui donnoit cinq cent mille écus; mais M. Le Tellier ne le veut pas, et le roi l'a défendu. On me mande pourtant que la maréchale a parlé à Sa Majesté, et qu'elle n'a point paru folle, et que M. de Marsan a dit au roi : « Sire, comme » j'ai vu que mes services ne méritoient aucune ré- » compense auprès de vous, j'avois tâché de me » mettre en état de vous les rendre à l'avenir sans » vous importuner de ma misérable fortune. »

La reine perdit l'autre jour la messe et vingt mille écus avant midi. Le roi lui dit : Madame, supputons un peu combien c'est par an. Et M. de Montausier lui dit le lendemain : Hé bien, Madame, perdrez-vous encore aujourd'hui la messe pour le hoca ? Elle se mit en colère. Ce sont des gens qui reviennent de Versailles, et qui recueillent toutes ces ravauderies pour me les mander. Je ne sais rien du tout du présent allégorique de *Quanto* à M. de Marsillac. J'ai trouvé votre parodie très-plaisante et très-juste ; je la chante admirablement, mais personne ne m'écoute : il y a quelque chose de fou à chanter toute seule dans un bois. Je suis persuadée du vœu de l'évêque dans la bataille; *e fece voto, e fu liberato:* mais voici la suite : *passato il pericolo, schernito il santo.* Je crois qu'il est fort occupé de la teinture de son chapeau; Dieu merci, il n'aura pas le *nôtre ;* il est bien cloué sur une meilleure tête que la sienne. Je ne sais pas trop bien ce que nous en pouvons faire, mais je suis ravie qu'il nous soit demeuré. M. de Cossé hait le pape, et moi je l'aime.

Vous me parlez bien plaisamment de nos misères ; nous ne sommes plus si roués ; un en huit jours seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la *penderie* me paroît maintenant un rafraîchissement : j'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis en ce pays : vos galériens me paroissent une société d'honnêtes gens, qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines, ceux qui sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là. Je vous parlois des états, dans la crainte qu'on ne les supprimât pour nous punir : mais nous les avons encore, et vous voyez même que nous donnons trois millions, comme si nous ne donnions rien du tout ; nous nous mettons au-dessus de la petite circonstance de ne les pouvoir payer : nous la traitons de bagatelle. Vous me demandez si tout de bon nous sommes ruinés; oui et non : si nous voulions ne point partir d'ici, nous y vivons pour rien, parce que rien ne se vend ; mais il est vrai que pour de l'argent, il n'y en a plus dans cette province.

435.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 27 novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à-la-fois : la raison a dérangé un de

nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle me puisse faire ; je me moque du froid, de la neige, de la gelée et de ses autres désagréments. M. de Coulanges est à Paris; j'en ai reçu une grande lettre très-gaillarde : il veut aussi vous écrire ; ses plumes me paroissent bien taillées, il ne demande qu'à les exercer. Nous nous disons les uns aux autres, où est mon fils? il y a long-temps qu'il est parti de l'armée ; il n'est point à Paris, où pourroit-il être ? Pour moi, je n'en suis point en peine, et je suis assurée qu'il chante vêpres auprès de sa jolie abbesse ; vous savez que c'est toujours son chemin de passer chez elle. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale*, dont je vous ai parlé : lisez-le, ma fille, sans préjudice de *Josephe*, que je souhaite que vous acheviez, et mandez-moi si vous ne trouvez pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de La Trousse ; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu vous parler des vaisseaux et des galères ; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcheroit M. de Pomponne, je me garderois bien d'en écrire un seul mot, ni même à l'Hacqueville qui a les mêmes sentiments. C'est samedi, jour de Saint-André, que l'on fera votre consul : je me souviens de cette fête, et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez, pêle-mêle avec ceux qui m'en paroissent les patrons ; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un gouvernement. Nos députés, qui étoient courus si extravagamment porter la nouvelle du don, ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin ; et, contre l'espérance de toute la province, ils reviennent, sans rapporter aucune grace. Je suis accablée des lettres des états. Chacun se presse de m'instruire : ce commerce de traverse me fatigue un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux réglements qui couperoient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et que comme cela tombe sur nos amis les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la hardiesse, ni la générosité de ne rien retrancher.

Madame de Quintin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne ; ceux qui sont destinés à faire des harangues puisent là toutes leurs grandes périodes : c'est une chose bien dangereuse qu'une provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la cour. Il y a ici une petite madame de N......, qui n'y entend pas tant de finesse ; elle est belle et jeune ; elle est de la maison de M...., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre: c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli prince (*de Marsan*) n'est pas tout-à-fait rompu ; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé seront réduits à cent mille écus : ah ! pour cent mille écus, je ne voudrois pas coucher avec cette sorcière [1]. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de décembre à Grignan ; vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur le séjour d'Aix : vous vous moquez de la Durance ; pour moi, je ne reviens point de l'étonnement de sa furie et de sa violence ; je n'oublierai jamais les chartreux de Bompas [2], *bon repas* ; car vous souvient-il quelle bonne chère nous y fîmes ? ah, mon enfant ! j'étois avec vous ; ce souvenir m'est tendre ; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentiments sur ce sujet : vous avez une humeur et un courage qui ne s'accommodent point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le prince : on y parle sans cesse de notre cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans : je me souviens de tout ; cela me divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères que de la bonté du style ; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très-chère enfant ; vous êtes ma véritable tendresse, et tout ce qui me plaît le plus au monde : il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

[1] Ce mariage n'eut pas lieu ; le prince de Marsan épousa, en mars 1683, Marie d'Albret, princesse de Mortagne, fille unique du maréchal d'Albret.

[2] Maison de Chartreux située dans le Comtat, au bord de la Durance, et précisément au passage de cette rivière pour entrer en Provence.

436.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 1er décembre 1675.

Voilà qui est réglé, ma très-chère, je reçois deux de vos lettres à-la-fois; et il y a un ordinaire où je n'en ai point de vous : il faut savoir aussi la mine que je lui fais, et comme je le traite en comparaison de l'autre. Je suis comme vous, ma fille, je donnerois de l'argent pour avoir la parfaite tranquillité du coadjuteur sur les réponses, et pouvoir les garder dans ma poche deux mois, trois mois, sans m'inquiéter : mais nous sommes si sottes, que nous avons ces réponses sur le cœur; il y en a beaucoup que je fais pour les avoir faites; enfin c'est un don de Dieu que cette noble indifférence. Madame de Langeron disoit sur les visites, et je l'applique à tout : *Ce que je fais me fatigue, et ce que je ne fais pas m'inquiète.* Je trouve cela très-bien dit, et je le sens. Je fais donc à peu-près ce que je dois, et jamais que des réponses : j'en suis encore là. Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers; c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut. Je me divertis autant à causer avec vous, que je laboure avec les autres. Je suis assommée surtout des grandes nouvelles de l'Europe.

Je voudrois que le coadjuteur eût montré cette lettre que j'ai de vous à madame de Fontevrault; vous n'en savez pas le prix : vous écrivez comme un ange; je lis vos lettres avec admiration; cela marche, vous arrivez. Vous souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous dansiez si bien, où vous arriviez si heureusement, et de ces autres créatures qui n'arrivoient que le lendemain? Nous appelions ce que faisoit feu MADAME, et ce que vous faisiez, *gagner pays*. Vos lettres sont tout de même.

Pour votre pauvre petit *Frater*, je ne sais où il s'est fourré; il y a trois semaines qu'il ne m'a écrit : il ne m'avoit point parlé de cette promenade sur la Meuse. Tout le monde le croit ici : il est vrai que sa fortune est triste. Je ne vois point comme toute cette charge se pourra emmancher, à moins que Lauzun ne prenne le guidon en paiement, et quelque supplément que nous tâcherons de trouver : car d'acheter l'enseigne à pur et à plein, et que le guidon nous demeure sur les bras ce n'est pas une chose possible. Vous raisonnez fort juste sur tout cela, nous sommes dans vos sentiments, et nous nous consolons de monter sous les pieds de deux hommes[1], pourvu que le guidon nous serve de premier échelon.

J'achèverai ici l'année très-paisiblement; il y a des temps où les lieux sont assez différents; on n'est point trop fâchée d'être tristement plantée ici. Madame de La Fayette vous rend vos honnêtetés; sa santé n'est pas bonne; mais celle de M. de Limoges est encore pire : il a remis au roi tous ses bénéfices; je crois que son fils, c'est-à-dire l'abbé de La Fayette, en aura une abbaye. Voilà la pauvre Gascogne bien mal menée, aussi bien que nous. On nous envoie encore six mille hommes pour passer l'hiver : si les provinces ne faisoient rien de mal à propos, on seroit assez embarrassé de toutes ces troupes. Je ne crois point que la paix soit si proche : vous souvient-il de tous les raisonnements qu'on faisoit sur la guerre, et comme il devoit y avoir bien des gens de tués? c'est une prophétie qu'on peut toujours faire sûrement, aussi bien que celle que vos lettres ne m'ennuieront certainement point, quelque longues qu'elles soient : ah! vous pouvez l'espérer sans chimère; c'est ma délicieuse lecture. Rippert vous porte un troisième petit tome des *Essais de morale*, qui me paroît digne de vous : je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là : nous savons tous les mots dont ils se servent; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés. Le matin, je lis l'Histoire de France, l'après-dînée, un petit livre dans les bois, comme ces Essais, la Vie de saint Thomas de Cantorbéry, que je trouve admirable, ou les Iconoclastes; et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression : je n'ai point d'autre règle. Ne lisez-vous pas toujours Josephe? prenez courage, ma fille, et finissez *miraculeusement* cette histoire.

[1] Le marquis de La Trousse et le marquis de La Fare : l'un étoit capitaine lieutenant, et l'autre sous-lieutenant des gendarmes-dauphin.

Si vous prenez les Croisades, vous y verrez deux de vos grands pères, et pas un de la grande maison de V.....; mais je suis sûre qu'à certains endroits vous jetterez le livre par la place, et maudirez le jésuite[1], et cependant l'histoire est admirable.

La bonne Troche fait très-bien son devoir; je n'ai guère d'obligation de ce que l'on fait pour vous. La princesse et moi, nous ravaudions l'autre jour dans des paperasses de feu madame de La Trémouille; il y a mille vers: nous trouvâmes une infinité de portraits, entre autres celui que madame de La Fayette fit de moi sous le nom d'un inconnu; il vaut mieux que moi: mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auroient pu trouver ressemblant. Que puis-je répondre, ma très-chère, aux trop aimables tendresses que vous me dites, sinon que je suis tout entière à vous, et que votre amitié est la chose du monde qui me touche le plus?

437.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 4 décembre 1675.

Voici le jour que j'écris sur la pointe d'une aiguille; car je ne reçois plus vos lettres que deux à-la-fois le vendredi. Comme je venois de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre, à chanter *matines*, qu'il ne croyoit pas me pouvoir aborder d'une autre feçon; j'avois bien résolu de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de la colère; je fus fort aise de le voir; vous savez comme il est divertissant; il m'embrassa mille fois; il me donna les plus méchantes raisons du monde, que je pris pour bonnes : nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achèverons ainsi l'année, c'est-à-dire le reste. Nous avons résolu d'offrir notre chien de guidon, et de souffrir encore quelque supplément, selon que le roi l'ordonnera : si le chevalier de Lauzun veut vendre sa charge entière, nous le laisserons trouver des marchands de son côté, comme nous en chercherons du nôtre, et nous verrons alors à nous accommoder.

Nous sommes toujours dans la tristesse des troupes qui nous arrivent de tous côtés avec M. de Pommereuil : ce coup est rude pour les grands officiers; ils sont mortifiés à leur tour, c'est-à-dire, le gouverneur, qui ne s'attendoit pas à une mauvaise réponse sur le présent de trois millions. M. de Saint-Malo est revenu; il a été mal reçu aux états : on l'accuse fort d'avoir fait une méchante manœuvre à Saint-Germain; il devoit au moins demeurer à la cour, après avoir mandé ce malheur en Bretagne, pour tâcher de ménager quelque accommodement. Pour M. de Rohan, il est enragé, et n'est point encore revenu; peut-être qu'il ne reviendra pas. M. de Coulanges me mande qu'il a vu le chevalier de Grignan, qui s'accommode mal de mon absence : je suis plus touchée que je ne l'ai encore été, de n'être pas à Paris, pour le voir et causer avec lui. Mais savez-vous bien, ma chère, que son régiment est dans le nombre des troupes qu'on nous envoie? ce seroit une plaisante chose s'il venoit ici; je le recevrois avec une grande joie.

J'ai fort envie d'apprendre ce qui sera arrivé de votre procureur du pays; je crains que M. de Pomponne, qui s'étoit mêlé de cette affaire, croyant vous obliger, ne soit un peu fâché de voir le tour qu'elle a pris; cela se présente en gros comme une chose que vous ne voulez plus, après l'avoir souhaitée: les circonstances qui vous ont obligés à prendre un autre parti ne sauteront pas aux yeux, du moins je le crains, et je souhaite me tromper. Il me semble que vous devez être bien instruite des nouvelles, à cette heure que le chevalier est à Paris. M. de Coulanges vient de recevoir un violent dégoût : M. Le Tellier a ouvert sa bourse à Bagnols, pour lui faire acheter un charge de maître des requêtes, et en même temps lui donne une commission qu'il avoit refusée à M. de Coulanges, et qui vaut, sans bouger de Paris, plus de deux mille livres de rente : voilà une mortification sensible, et sur quoi, si madame de Coulanges[1] ne

[1] Le père Mainbourg, auteur de l'*Histoire des Croisades*.

[1] Madame de Coulanges étoit nièce de madame Le Tellier.

fait rien changer par une conversation qu'elle doit avoir eue avec ce ministre, Coulanges est très-résolue de vendre sa charge : il m'en écrit outré de douleur. Vous savez très-bien les espérances de la paix : les gazettes ne vous manquent pas, non plus que les lamentations de cette province. M. le cardinal me mande qu'il a vu le comte de Sault, Renti et Biran : il a si peur d'être l'hermite de la foire, qu'il est allé passer l'avent à Saint-Mihel. Parlez-moi de vous, ma chère enfant, comment vous portez-vous ? votre teint n'est-il point en poudre ? êtes-vous belle, quand vous voulez ? enfin je pense mille fois à vous, et vous ne sauriez trop parler de ce qui vous regarde. Je laisse la plume à cet honnête garçon, et je vous embrasse de tout mon cœur.

M. de Sévigné.

Que veut-on dire de cet honnête garçon ? on ne me trouve pas bon à jeter aux chiens ; parce que je suis quinze jours à faire cent cinquante lieues de pays ; et quand je me serois un peu arrêté en chemin, seroit-ce un grand malheur ? Cependant, on gronde contre moi, on jure, parce qu'on ne me voit point, et qu'on ne jouit point des charmes de ma présence ; voilà ce que c'est que d'être trop charmant : ah, mon père ! pourquoi me faisiez-vous si beau ? J'ai reçu votre lettre, et l'amitié tendre et solide que vous m'avez toujours témoignée me fait croire, sans beaucoup de peine, que vous vous intéressez autant que vous dites à l'état de mes affaires : ma mère vous dit précisément de quoi il est question. Vous croyez bien que je n'achèterai pas la charge de M. de Lauzun, et que je ne me ruinerai pas de fond en comble, pour en avoir deux très-subalternes. Voilà où j'en suis, pour n'avoir pas voulu opiniâtrément suivre votre conseil ; mais, en vérité, c'est une faute qui devoit être expiée par sept ans de purgatoire, dont il y en a eu six ans de passés sous M. de La Trousse, et qui ne méritoit pas un enfer perpétuel comme celui que j'envisage, si Dieu n'y met la main : enfin, pour cette fois, je suivrai l'avis des bonnes têtes qui nous gouvernent. J'ai entendu parler de tous vos triomphes de Provence ; je ne saurois vous dire tout l'intérêt que j'y prends. Je vous embrasse très-tendrement, ma chère petite sœur : voyez comme vous en avez toujours usé avec moi, contre vos propres intérêts ; souvenez-vous combien on vous a dit que vous étiez aimable et estimable, et vous pourrez comprendre à-peu-près comme je suis pour vous.

Madame de Sévigné *continue.*

Ma chère fille, Bourdelot m'a envoyé des vers qu'il a faits à la louange de M. le prince et de M. le duc ; il vous les envoie aussi. Il m'écrit qu'il n'est point du tout poète ; je suis bien tenté de lui répondre : Et pourquoi donc faites-vous des vers ? qui vous y oblige ? il m'appelle *la mère des Amours*, mais il a beau dire, je trouve ses vers méchants : je ne sais si c'est que les louanges me font mal au cœur, comme elles auront fait à M. le prince. Madame de Villars vous embrasse et vous aime : que dites-vous de ce chemin ? Je me fie à vous pour dire une amitié pour moi au triste voyageur. J'embrasse la pauvre petite *Dague*. Le bon abbé vous est acquis ; et moi, ma chère petite, ne vous suis-je pas acquise ?

---

438. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 décembre 1675.

J'attendois deux de vos paquets par le dernier ordinaire, et je n'en ai point reçu du tout. Quand les postes tarderoient, comme je le crois bien présentement, j'en devrois toujours avoir reçu un ; car je ne compte jamais que vous m'ayez oubliée. Cette confiance est juste, et je suis assurée qu'elle vous plaît ; mais comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai d'abord voulu être en peine de vous ; mais le bon abbé et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait écrire. Je ne veux point demeurer sur cette crainte ; elle est trop insupportable ; je veux me prendre à la poste de tout, quoique je ne comprenne rien à l'excès de ce déréglement, et espérer demain de vos nouvelles ; je les souhaite avec l'impatience que vous pouvez vous imaginer.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre ; j'en

suis en peine; car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle *consume*, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacqueville*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déjà commencé de vous parler d'un voyage incertain que le roi doit faire en Champagne, ou en Picardie? Depuis que ses gens, pour notre malheur, ont commencé à répandre une nouvelle de cet agrément, c'est pour trois mois; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, de ma fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudroit être dénaturée pour ne se pas crever les yeux à la déchiffrer[1]. M. de Lavardin est mon résident aux états; il m'instruit de tout; et comme nous mêlons quelquefois de l'italien dans nos lettres, je lui avois mandé, pour lui expliquer mon repos et ma paresse ici :

...... D'ogni oltragio, e scorno
La mia famiglia, et la mia greggia illese
Sempre quì fur, nè strepito di Marte,
Ancor turbò questa remota parte [2].

A peine ma lettre a-t elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII. Les députés sont revenus de Paris. M. de Saint-Mâlo, qui est Guémadeuc, votre parent, et sur le tout *une linotte mitrée*, comme disoit madame de Choisy, a paru aux états, transporté et plein des bontés du roi, et surtout des honnêtetés particulières qu'il a eues pour lui, sans faire nulle attention à la ruine de la province, qu'il a apportée agréablement avec lui : ce style est d'un bon goût à des gens pleins, de leur côté, du mauvais état de leurs affaires. Il dit que sa majesté est contente de la Bretagne et de son présent, qu'elle a oublié le passé, et que c'est par confiance qu'on envoie ici huit mille hommes, comme on envoie un équipage chez soi quand on n'en a que faire. Pour M. de Rohan, il a des manières toutes différentes, et qui ont plus de l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé de votre procureur du pays. Vous ne devez pas douter que les Janson n'aient écrit de grandes plaintes à M. de Pomponne; je crois que vous n'aurez pas oublié d'écrire aussi à madame de Vins qui s'étoit mêlée d'écrire pour Saint-Andiol. C'est d'Hacqueville qui doit vous servir et vous instruire de ce côté-là. Je vous suis inutile à tout, *in questa remota parte* : c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je me puis revoir à portée de vous être bonne à quelque chose, vous verrez comme je récompenserai le temps perdu. Adieu, ma très-chère et très-aimée, je vous souhaite une parfaite santé; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant : elle est très-bonne. Je vous embrasse très-tendrement, et vous dirois combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà, il ne faut pas le gâter.

M. DE SÉVIGNÉ *.

Je n'aurois rien à vous dire aujourd'hui, ma petite sœur, après ce que je vous mandai il y a trois jours, si nous n'avions passé l'après-dînée avec mademoiselle du Plessis, qui est toujours charmante et divine; l'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a quelque chose de si étrangement beau et de si furieusement agréable, qu'elle peut aller de pair avec l'aimable Tisiphone. Une lèpre qui lui couvre la bouche est jointe à cette prunelle qui fait souhaiter un parasol au milieu des brouillards, et tout son désespoir est que cela l'empêche de baiser ma mère à tous les quarts d'heure; elle a eu une manière de peste sur le bras qui l'a retenue longtemps chez elle; *je me suis laissé dire* que les Rochers n'en valoient pas moins. Présentement nous sommes dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte; elle nous en a fait ses plaintes, et les recommençoit à tout moment pour attirer notre compassion; elle a voulu nous montrer la force de son esprit, disant qu'elle étoit toute résolue à passer son hiver avec deux jours de santé et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même temps attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréa-

[1] L'écriture de M. d'Hacqueville étoit de la plus grande difficulté.
[2] *Gerusalemme liberata, canto* VII, *st.* 8.

bles. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné des plants toute cette après-dînée : la chapelle est faite, on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma petite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller. Je vous embrasse mille fois, et M. de Grignan, que j'aime et honore parfaitement. Ma mère vient de s'écrier : Ah mon Dieu! je n'ai rien dit à ce *matou*; je ne sais de qui elle parle, mais elle m'a dit après : Mon fils, faites mes compliments à M. de Grignan.

439.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 décembre 1675.

Il n'y a qu'à avoir un peu de patience, ma très-chère, on trouve ce que l'on desire. J'ai reçu deux de vos paquets que je devois avoir déjà reçus : mais enfin, les voilà; et vous ne vous trompez pas, si vous croyez qu'ils font présentement ma plus sensible joie. Je vous remercie de comprendre un peu, malgré votre philosophie, toutes les pensées que je puis avoir sur les distances infinies qui nous séparent : vous les sentez donc, et vous êtes frappée comme moi de cette disposition de la Providence; mais vous l'envisagez avec plus de courage que moi; car cette dureté m'est toujours nouvelle. Je me souviens sans cesse du passé, dont le présent et l'avenir ne me consolent point : voilà un champ bien ample pour exercer un cœur aussi tendre et aussi peu fortifié que le mien. J'ai fait mille fois réflexion à ces bonnes dames qui ont su faire leur devoir de leur goût. La Troche a si bien repétri et refagoté sa fortune, qu'elle s'est établie dans cette bonne ville de Paris, y faisant le siége de son empire, et le lieu de toutes ses affaires : elle a établi son fils à la cour, contre vent et marée, et se fait un attachement d'être auprès de lui. Pour la Marbeuf, elle avoit un peu commencé du temps de son mari, et elle ne se contraint plus présentement : elle va louer une maison pour cent ans, et baise très-humblement les mains à la pauvre Bretagne. Et vous, ma chère fille, qui êtes née et élevée dans ce pays, vous que j'ai toujours aimée et souhaitée d'avoir près de moi, voyez quel orage vous jette au bout du monde. Quand on veut achever sa lettre, il faut passer vite sur cet endroit, et reprendre des forces, dans l'espérance de quelque changement. Nous avons des visions, d'Hacqueville et moi, qui sont très-bonnes; ce n'est pas ici le temps de vous les écrire.

Venons aux malheurs de cette province : tout y est plein de gens de guerre; il y en aura à Vitré, malgré la princesse : MONSIEUR l'appelle sa bonne, sa chère tante; je ne trouve pas qu'elle en soit mieux traitée. Il en passe beaucoup par la Guerche, qui est au marquis de Villeroi, et il s'en écarte qui vont chez les paysans, les volent et les dépouillent. C'est une étrange douleur en Bretagne que d'éprouver cette sorte d'affliction, à quoi ils ne sont pas accoutumés. Notre gouverneur a une amnistie générale : il la donne d'une main, et de l'autre, huit mille hommes qu'il commande, comme vous : ils ont leurs ordres. M. de Pommereuil[1] vient, nous l'attendons tous les jours; il a l'inspection de cette petite armée, et pourra bientôt se vanter d'y joindre un assez beau gouvernement : c'est le plus honnête homme et le plus bel esprit de la robe; il est fort de mes amis; mais je doute qu'il soit aussi bon à l'user que votre intendant, que vous avez si bien apprivoisé; je crains qu'on ne le change. Je ne puis vous mander aujourd'hui des nouvelles de Languedoc, comme vous en souhaitez; contentez-vous de celles de Guyenne : je trouve qu'ils sont bien protégés, et qu'on s'adoucit fort pour eux; nous ne sommes pas si heureux; nos protections, si nous envions, nous feroient plus de mal que de bien, par la haine de deux hommes. Je crois que nous ne laisserons pas de trouver, ou du moins de promettre toujours les trois millions, sans que notre ami (*M. d'Harouïs*) soit abymé, car il s'est coulé une affection pour lui dans les états, qui fait qu'on ne songe qu'à l'empêcher de périr. Il me semble qu'en voilà assez sur ce chapitre.

Je suis aise que vous ne soyez point retournée à Grignan; c'est de la fatigue et de la dépense :

[1] Auguste Robert de Pommereuil, qui fut en 1676 prévôt des marchands, et en 1689 intendant de Bretagne. Il mourut en 1702, à 75 ans.

cette sagesse et cette règle dont le *bien bon* vous rend mille graces, ont empêché ce mouvement. Mandez-moi si les petits enfants ne viennent pas vous trouver. Nous avons ici un temps admirable : nous faisons des allées nouvelles d'une grande beauté. Mon fils nous amuse; et nous est très-bon : il prend l'esprit des lieux où il est, et ne transporte de la guerre et de la cour, dans cette solitude, que ce qu'il en faut pour la conversation. Quand il ne pleut point, nous sommes bien moins à plaindre qu'on ne pense de loin; le temps que nous avons destiné ici passera comme un autre. Ma lettre n'a pas été jusqu'à M. de Louvois; tout se passe entre Lauzun et nous : s'il veut vendre sa charge entière, contre toute sorte de raison, qu'il cherche un marchand de son côté, comme nous du nôtre : voilà tout.

J'ai écrit au chevalier, pour m'affliger avec lui de ce qu'il ne m'a pas trouvée à Paris : nous ferions de belles lamentations sur notre société de l'année passée, et nous repleurerions M. de Turenne. Je ne sais quelle idée vous avez de la princesse; elle n'est rien moins qu'*Artémise;* elle a le cœur comme de cire, et s'en vante, disant assez plaisamment qu'elle a le cœur ridicule; cela tombe sur le général, mais le monde en a fait des applications particulières; j'espere que je mettrai des bornes à cette ridiculité par tous les discours que je fais, comme une innocente, de l'horreur qu'il faut avoir pour les femmes qui poussent cette tendresse un peu trop loin, et du mépris que cela leur attire : je dis des merveilles, et l'on m'écoute, et l'on m'approuve tout autant que l'on peut. Je me crois obligée, en conscience, à lui parler sur ce ton-là, et je veux avoir l'honneur de la redresser.

Ce que vous dites sur *Fidèle*[1] est fort plaisant et fort joli; c'est la vraie conduite d'une coquette, que celle que j'ai eue : il est vrai que j'en ai la honte, et que je m'en justifie, comme vous avez vu : car il est certain que j'aspirois au chef-d'œuvre de n'avoir aimé qu'un chien, malgré les *maximes* de M. de La Rochefoucauld[2], et je suis embarrassée de *Marphise*, je ne comprends pas ce qu'on en fait; quelle raison lui donnerai-je? cela jette insensiblement dans les menteries; tout au moins, je lui conterai bien toutes les circonstances de mon nouvel engagement : enfin, c'est un embarras où j'avois résolu de ne me jamais trouver : c'est un grand exemple de la misère humaine; ce malheur m'est arrivé par le voisinage de Vitré.

Je suis lasse à mourir de la fadeur des nouvelles; nous avons bien besoin de quelque événement, comme vous dites, aux dépens de qui il appartiendra; puisque ce ne peut plus être la mort de M. de Turenne, *vogue la galère*. Vous me dites des choses admirables; je les lis, je les admire, je les crois; et tout de suite vous me mandez qu'il n'y a rien de faux; je reconnois bien le style et le bavardage des provinces. Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne celle-ci, quand vous croyez que vous feriez de même; non, vous ne feriez point comme il a fait, et le service du roi ne le voudroit pas. Ah, que vous aviez bon esprit l'hiver passé ! ce n'est point ici le temps de penser aux députations; faisons la paix, et puis nous penserons à tout.

Pour la religion des juifs, je le disois en lisant leur histoire : *Si Dieu m'avoit fait la grace d'y être née*[1], je m'y trouverois mieux qu'en toute autre, hormis la bonne; je la trouve magnifique : vous devez l'aimer encore plus par cette année de repos et de robes-de-chambre, où vous seriez un exemple de piété dans votre grand fauteuil : jamais sabbat n'auroit été mieux observé. Ripert a reçu *les Essais de morale ;* il y a plusieurs traités, et sur-tout un qui me plaît plus que les autres, vous le devinerez. Je suis ravie de votre bonne santé et de votre beauté; car je vous aime toute. Cette pommade vient de votre petite femme, à qui vous l'aviez demandée; vous vous en êtes toujours bien trouvée en Provence : mais dans un autre pays, la pommade est trop engraissante. Je vous souhaite souvent à l'air de ces bois, qui nourrit le teint comme à Livry, hormis qu'il n'y a point de serein, et que l'air est admirable : nous y parlons souvent de vous; mais, ma fille, nous ne vous y voyons pas, ni vous nous; c'est ce qui est assurément bien cruel : je ne m'ac-

[1] C'est le petit chien dont il est parlé ci-devant, lettre du 13 novembre.

[2] M. de La Bruyère a dit après M. de La Rochefoucauld, qu'il étoit plus rare de trouver une femme qui n'eût eu qu'un amant, que d'en trouver une qui n'en eût point eu.

[1] C'est à propos d'un mot de M. de R..., qui avoit dit : *Si Dieu m'eût fait la grâce d'être né Turc, je mourrois Turc.*

coutumerai jamais à cet horrible éloignement. Le *bien bon* vous loue fort de votre habileté et du soin que vous avez de payer vos arrérages : c'est tout, c'est *la loi et les prophètes*. Puisque M. de Grignan est si sage, je l'embrasse malgré sa barbe; elle est bien quelquefois comme la cour de MONSIEUR, et la barbe de votre petit frère s'en veut mêler aussi; je plains la pauvre Montgobert. Mandez-moi toujours des nouvelles et de votre jeu. Il me semble que je vous vois, avec vos petits doigts, tirer des primes; tous ces temps sont derrière nous : il faut en revenir à dire que le bien et le mal font le même chemin : mais ils nous laissent de différents souvenirs. Vous avez fait un dîner de grand appareil : où étois-je ? car je connois tout; je vois d'ici toutes les grandeurs bien rassemblées. Vous dites des merveilles sur le mariage du petit prince (*de Marsan*) et de la maréchale : il est vrai que la disproportion étoit grande : mais que savez-vous, s'il en est échappé ? En vérité, vous n'avez pas besoin de mes lettres pour écrire; vous discourez fort bien sans avoir un thême. Vous me ravissez de me parler de la vivacité de la *Pantoufle;* vos réflexions sont admirables sur le passé, et sur cet écueil qu'elle trouve sur la fin de sa vie; cela doit faire trembler : assurément la tête de leurs chevaux se heurtera, en arrivant à Paris, chacun de son côté. Il en faut revenir à Solon : *Nulle louange avant la mort :* cela est bien contraignant pour moi, qui aime à louer ce qui est louable; le moyen d'attendre ? j'irai toujours mon train, quitte à changer quand on changera. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous ne sauriez être plus parfaitement aimée que vous ne l'êtes de moi.

---

440. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 décembre 1675.

Ah, mon enfant, que je viens bien de me promener *dans l'humeur de ma fille !* il n'est point question en ce pays de l'*humeur de ma mère*. Je viens de ces bois; vraiment ces allées sont d'un agrément à quoi je ne m'accoutume point. Il y en a six que vous ne connoissez point du tout, mais celles que vous connoissez sont fort embellies par la beauté du plant. Le mail est encore plus beau que tout le reste, et c'est l'*humeur de ma fille*. Il fait présentement doux et sec; j'y suis demeurée au-delà de l'entre-chien et loup, mais c'est parce qu'aujourd'hui il ne passe point de troupes; car quand il en vient à Vitré, on m'oblige, contre mon gré, à me retirer une heure plus tôt. C'est là, ma très-chère, où j'ai bien le loisir de vous aimer; je comprends très-bien que vous n'avez pas toujours ce temps-là; il en faut jouir quand on peut; vous êtes au milieu de mille choses qui empêchent fort qu'on ne puisse trouver sa tendresse à point nommé; mais il est vrai que trois jours après, il me paroît que vous vous acquittez bien de votre promesse de m'aimer une autre fois, et je crois qu'en vérité vous m'aimez beaucoup.

Je suis ravie que vous ayez Roquesante; c'est, sans offenser tout le reste, le plus honnête homme de Provence, et celui dont l'esprit et le cœur sont les plus dignes de votre amitié; vous m'avez fort obligée de lui faire mes compliments, sans attendre trois semaines; il y a des choses sur quoi on peut répondre aisément. Ne m'oubliez pas, sur toute chose, auprès de votre très-digne cardinal (*Grimaldi*) : Dieu vous le conserve encore cent ans : je crois qu'il a bien été de ceux qui ont recloué le chapeau sur la tête du nôtre.

Vous m'étonnez, en me disant que mes lettres sont bonnes; je suis ravie qu'elles vous plaisent; vous savez comme je suis là-dessus : je ne vous dis rien des vôtres, de peur de *faire mal au gras des jambes du gros abbé* [1]; mais sans cela je saurois bien qu'en dire : je vous en montrerai, et vous en jugerez. Vous croyez bien aisément que je ne souhaite rien tant que de raccommoder Fontainebleau avec moi; je ne saurois encore soutenir la pensée du mal qu'il m'a fait, et vous êtes bien juste, quand vous croyez que mon amitié n'est jamais moindre que ce jour-là, quoiqu'elle ne fasse point tant de bruit. Vous avez donc vu cet abbé de La Vergne [2]

[1] Quand l'abbé de Pontcarré étoit importuné de quelque discours qu'on tenoit devant lui, il disoit *qu'on lui faisoit mal au gras des jambes.*

[2] Pierre de La Vergne-Tressan, aussi illustre par ses vertus et sa piété que par sa naissance.

et les *Essais de morale;* ceux que je vous envoie arrivent à-peu-près aussi diligemment que nos réponses. Le traité de *tenter Dieu* me paroît le plus utile, et celui *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité*, le plus lumineux pour parler leur langage; mandez-moi ce que vous en pensez. Je vous trouve bien à votre aise dans votre fauteuil; il ne seroit question que de voir entrer quelqu'un qui ne fût point à Aix. Hélas! vous souvient-il de tout ce qui entroit l'hiver passé? Vous avez touché bien droit à ce qui fait mon indifférence pour mon retour; elle est telle que, sans les affaires que nous avons à Paris, je ne verrois aucun jour que je voulusse prendre plutôt qu'un autre pour quitter cet aimable désert; mais plusieurs raisons nous déterminent à prendre nos mesures, de sorte que nous arrivions à Paris au commencement du carême; c'est le vrai temps pour plaider, et je suis à-peu-près comme la comtesse de Pimbèche: j'espère que tout ira bien. Puisque vous voulez savoir la suite de l'affaire que j'ai avec Meneuf, c'est qu'il est au désespoir que nous lui ayons donné une haute justice, parce qu'il n'a plus de prétexte pour ne pas achever de me payer; il avoit compté sur une remise de cinq ou six mille francs, qui s'évanouit par ce papier qui étoit entre les mains de Vaillant, sans que la vertu lui en fût connue: c'est à l'abbé que j'ai encore cette obligation, parce qu'il est écrit que j'en dois avoir de toutes les sortes au *bien bon*. J'attends la fin de cette petite affaire, c'est un plaisir de voir les convulsions de la mauvaise foi, qui ne sait plus où se prendre, et qui est abandonnée de tous ses prétextes. Je ne comprends rien à mon Berbisy, il me mande positivement qu'il vous a envoyé des *moyeux*: je m'en vais lui écrire, car j'aime bien les voir gober à M. de Grignan. Je l'embrasse pendant que le voilà; quand ce seroit le troisième jour de sa barbe épineuse et cruelle, on ne peut pas s'exposer de meilleure grace. J'avois bien résolu de traiter le chevalier de la même sorte, mais je crains bien que nous n'ayons que son régiment. J'avois bien dessein de vous dire que si je le tenois ici, je le mangerois de caresses; mais vous me le dites, je n'ai qu'à vous avouer que vous avez raison, et que j'aimerois fort à le voir ici; pourvu qu'il ne plût point à verse, je suis assurée qu'il ne s'y ennuyeroit point. Parlez-moi, ma chère petite, de votre jeu, de votre santé; je n'ai point été long-temps en peine de votre rhume: ce ne fut pas l'ordinaire d'après que la poste me manqua. J'ai reçu, depuis huit jours, quatre paquets, deux à-la-fois; il ne s'en perd aucun: pour le dérangement, il faut s'y résoudre. Ne mandez point à Paris que je n'irai pas sitôt; ce n'est pas que je craigne que quelqu'un ne se pende; mais c'est que je ne veux pas donner cette joie à qui vous savez. Adieu, ma chère enfant; vous ne sauriez vous tromper, quand vous croyez que je vous aime de tout mon cœur. Voilà le petit *Frater* qui va vous dire ce que je fais les jours maigres, et comme on a dit aujourd'hui la première messe dans notre chapelle; car, quoiqu'il y ait quatre ans qu'elle soit bâtie, elle étoit dénuée de bien des choses, et nous ne pouvions nous en servir. Le *bien bon* vous aime et vous conjure d'être toujours habile, comptante, calculante et supputante, car c'est tout: et qu'importe d'avoir de l'argent, pourvu qu'on sache seulement combien il est dû. Vos fermiers font bien mieux leur devoir que les nôtres; vous payez vos arrérages mieux qu'aucune personne de la cour, c'est ce qui fait un grand honneur et un grand crédit. Je m'ennuie de n'entendre point parler du mariage de votre belle-fille; M. d'Ormesson marie son fils [1] à une jeune veuve, afin qu'il n'y en ait pas deux ensemble; je vous manderai quand il faudra lui écrire. Nos états sont finis: il nous manque neuf cent mille francs de fonds: cela me trouble, à cause de M. d'Harouïs. On a retranché toutes les pensions et gratifications à la moitié. M. de Rohan n'osoit, dans la tristesse où est cette province, donner le moindre plaisir; mais M. de Saint-Malo [2], *linotte mitrée*, âgé de soixante ans, a commencé, vous croyez que c'est les prières de quarante heures; c'est le bal à toutes les dames, et un grand souper: c'a été un scandale public. M. de Rohan, honteux, a continué, et c'est ainsi que nous chantons en mourant, semblables au cygne; car mon fils le dit, et cite l'endroit où il l'a lu; c'est sur la fin de Quinte-Curce.

[1] André Lefèvre d'Ormesson, conseiller au grand-conseil, épousa, le 15 février 1676, Éléonore Le Maître, veuve de François Leroy, conseiller au parlement.

[2] Sébastien de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo, mort en 1702.

M. de Sévigné.

Ma tante de Biais m'a appris cette érudition; mais elle ne m'a point appris ce que je fis hier, dont je vais vous rendre compte. Vous savez, ou du moins vous vous doutez que je ne passe pas ma vie aux Rochers, et qu'ainsi toutes les histoires du pays ne me sont pas extrêmement familières. Il vint donc une grande assemblée de recteurs pour assister à la cérémonie de notre chapelle. M. du Plessis étoit parmi. Je crus qu'il étoit à propos de parler des gens du métier, et je commençai par demander des nouvelles de M. Villebrune[1]; on me dit qu'il étoit réfugié en Basse-Bretagne, et qu'il avoit perdu son bénéfice : là-dessus me voilà à prendre la parole, et à dire que je m'étois bien douté qu'il ne le garderoit guère, et qu'il se trouveroit bientôt quelque drôle éveillé qui le lui ôteroit, et puis je me mets sur la friperie de Villebrune; j'assure que des capucins m'en ont parlé d'une étrange manière; que sa vie rendoit croyable tout ce qu'on m'en avoit dit, et qu'un compère qui avoit jeté le froc aux orties ne devoit pas être de trop bonnes mœurs. Ce beau discours faisoit deux fort bons effets : le premier c'est que l'abbé du Plessis, par une ingratitude horrible, a fait perdre le bénéfice à Villebrune; et le second, c'est que le recteur de Bréal[2], qui faisoit la cérémonie, a été capucin lui-même : ainsi mes paroles étoient une épée tranchante à deux côtés; selon les paroles de l'Apocalypse, dont je ne croyois pas que la lecture dût jamais produire cet effet en moi. Autre érudition : vendredi dernier étoit le premier jour maigre que j'avois passé ici; et je demandai, jeudi au soir, à ma mère, comment elle faisoit les vendredis? Mon fils, me dit-elle, je prends une beurrée, et je chante : ce qu'il y a de bon ou de mauvais, c'est que cela est au pied de la lettre.

Ma mère vous conseille d'écrire un mot à madame de La Fayette, sur l'abbaye[3] que le roi lui a donnée depuis peu; elle l'en alla remercier mercredi dernier : Sa Majesté reçut son compliment avec beaucoup d'honnêteté; et madame de La Fayette lui embrassa les genoux avec la même tendresse, qui lui fit verser des larmes pour le péril que M. le duc devoit courir dans cinq ou six mois. Elle vit madame de Montespan; M. du Maine lui parla, et tant de prospérités ont valu à ma mère une lettre de deux pages[1] : voici qui est un peu *Ravaillac*. Adieu, ma petite sœur, aimez-moi toujours un peu, et obtenez-moi la même grace de M. de Grignan : dites-lui que je l'honore, que je l'aime, et que ne pouvant l'imiter par les qualités aimables, je tâche au moins à faire en sorte que ma barbe ressemble à la sienne, autant qu'il est en mon pouvoir; trop heureux si je pouvois lui donner la couleur du corbeau, qui le fait paroître à vos yeux et aux miens un parfait Adonis.

La *divine* Plessis est toujours malade; c'est aujourd'hui le jour de notre accès : plaignez-nous, car il doit être long; peut-être qu'il commencera dès dix heures. Nous avons eu tous ces derniers jours, en sa place, une petite personne fort jolie; dont les yeux ne nous faisoient point souvenir de ceux de la *divine*. Nous avons remis, par son moyen, le reversis sur pied; et au lieu de *biguer*, nous disons *bigler*. J'espère que le plaisir de dire aujourd'hui cette sottise devant la Plessis, nous consolera de sa présence : elle vous salue avec sa roupie ordinaire. Pour vous montrer la vieillesse et la capacité de la petite personne qui est avec nous, c'est qu'elle nous vient d'assurer que le lendemain de la veille de Pâques étoit un mardi; et puis elle s'est reprise, et a dit : C'est un lundi; mais comme elle a vu que cela ne réussissoit pas, elle s'est écriée : Ah! mon Dieu! que je suis sotte! c'est un vendredi : voilà où nous en sommes. Si vous aviez la bonté de nous mander quel jour vous croyez que c'est, vous nous tireriez d'une grande peine.

Si vous trouvez quelque embarras dans les dates, c'est que ma mère vous écrivit hier au soir au sor-

[1] Ce Villebrune, après avoir été capucin, se fit médecin, madame de Sévigné l'aimoit beaucoup en cette dernière qualité.

[2] C'est une paroisse qui est située à une lieue des *Rochers*.

[3] L'abbaye de Dalon, dont son grand oncle, l'évêque de Limoges, s'étoit démis.

[1] Il ne falloit rien moins que toutes ces *prospérités* pour déterminer madame de La Fayette à écrire une lettre aussi longue. Elle disoit à madame de Sévigné, le 30 juin 1673 : « Je vous aimerai autant » en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que » vous en m'en écrivant dix en huit jours. »

tir du mail, et moi, je vous écris ce matin en y allant tuer des écureuils.

441.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 décembre 1675.

Je viens d'écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins, parce que M. d'Hacqueville me l'a conseillé. Je crois avoir pris le ton qu'il faut : j'envoie mes lettres ouvertes à ce dernier, qui est effrayé d'être seul contre tant de gens qui viennent fondre sur nous; il craint que vous n'ayez négligé d'envoyer les défenses de vos amies; il voit cette affaire au conseil, où M. Colbert a sa voix aussi bien que M. de Pomponne : il a voulu être soutenu de mes pauvres lettres, dont il fera ee qu'il voudra. Je regrette de n'être pas en lieu de pouvoir agir moi-même, non pas que je crusse faire mieux que d'Hacqueville; c'est qu'on est deux, et que j'aurois au moins le plaisir de faire quelques pas pour vous : mais la Providence n'a pas rangé ce bon office au nombre de ceux que j'ai dessein de vous rendre. Il est vrai que d'Hacqueville ne laisse rien à desirer; je n'ai jamais vu des tons et des manières fermes et puissantes pour soutenir ses amis comme celles qu'il a : c'est un trésor de bonté, d'amitié et de capacité, à quoi il faut ajouter une application et une exactitude, dont nul autre que lui n'est capable. J'attends donc la fin de cette affaire avec l'espérance que me donne la confiance que j'ai en lui; cependant je ne laisserai pas d'ouvrir ses lettres désormais avec beaucoup d'émotion, parce que je m'intéresse à la conclusion de cette affaire, qui me paroît d'importance pour la Provence et pour vous. On ne vous conseille point de faire aucune représaille du côté de la noblesse; ceux que vous pourriez attaquer en ont moins qu'ils ne pensent, mais ils en ont plus qu'il ne nous en faut; nous verrons. Je suis à une belle distance pour mettre mon nez dans tout cela. J'écrivis, il y a trois jours à l'illustre *Sapho*[1] et à Corbinelli : ce n'est point par cet endroit que nous périrons; je crains un ministre.

J'ai passé un jour à Vitré avec M. de Pommereuil; qui me dit, quasi devant la princesse, qu'il avoit séjourné pour l'amour de moi. Il a fait un grand bruit des Malicorne et des Laval, de notre connoissance, et de l'amitié qu'il a pour moi : je n'en avois rien dit; car je hais ce style de dire toujours que tout est de nos amis : c'est un air de gueule enfarinée, qui n'appartient qu'à qui vous savez; j'ai donc gardé mon petit silence, jusqu'à ce que M. de Pommereuil ait dit des merveilles, et alors j'ai dit qu'oui, et nous voilà dans des conversations infinies : nous fîmes une anatomie de toute la Bretagne, pendant que la princesse prioit Dieu avec son petit troupeau. Il est reçu comme un dieu, et c'est avec raison; il apporte l'ordre et la justice pour régler dix mille hommes, qui, sans lui, nous égorgeroient tous. Sa commission n'est que jusqu'au printemps, il ne l'a prise que pour faire sa cour, et non pas pour faire sa fortune, qui va plus loin; il ne songe qu'à faire plaisir; il vivra fort bien avec M. de Chaulnes, mais il fera valoir au maître les choses qu'il lui cédera pour vivre doucement; car il trouve que, pourvu qu'on ne cède point comme un sot, on fait sa cour de ne point faire d'incidents, parce qu'ils interrompent le service et l'unique but qu'on doit avoir, qui est d'aller au bien. Il me parla de vous, et j'en fus touchée comme on l'est de parler de soi-même.

Vous avez trouvé fort plaisamment d'où vient l'attachement qu'on a pour les confesseurs; c'est justement la raison qui fait qu'on parle dix ans de suite avec un amant; car, avec ces premiers, on est comme mademoiselle d'Aumale[1], on aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. On me mande que cette *précieuse* fera, à son retour, une grande figure. Je suis étonnée de ce qu'on m'apprend de madame de Maintenon; on dit qu'elle n'est plus si fort l'admiration de tout le monde, et que le proverbe a fait son effet en elle; mon amie de Lyon (*madame de Coulanges*) m'en paroît moins coiffée; la dame d'honneur (*madame*

[1] Mademoiselle de Scuderi.

[1] Mademoiselle d'Aumale, belle-sœur du maréchal de Schomberg, étoit l'amie intime de madame de Maintenon; elle se fit religieuse à Saint-Cyr.

de Richelieu) même n'a plus les mêmes empressements, et cela fait faire des réflexions morales et chrétiennes à ma petite amie : ne parlez point de ceci. Je vous conseille de faire tenir un petit compliment, par d'Hacqueville, à madame de La Fayette, sur cette abbaye. Adieu, ma très-chère enfant, il me semble que je ne vous aime point aujourd'hui, je vous aimerai une autre fois; voilà ce qui doit vous consoler. Parlez-moi des *Essais de morale*; n'est-ce pas un aimable livre ?

---

442. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 décembre 1675.

Je ne saurois comprendre pourquoi je ne vous écris pas; car assurément c'est à moi à féliciter la nouvelle mariée de son nouveau mariage, à faire mes compliments au nouvel époux et au nouveau beau-père. Enfin tout est nouveau, mon cousin, hormis mon amitié pour vous, qui est fort ancienne, et qui me fait très-souvent penser à vous et à tout ce qui vous touche. J'avois dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nouvelles de votre noce, et je pense que c'est cela que j'attendois : mais c'eût été un excès d'honnêteté; car selon toutes les règles, c'est à moi à recommencer. J'ai été fort aise que vous ayez approuvé mon petit conte : j'ai trouvé aussi admirable celui de madame d'Heudicourt. Pour moi, je ne trouve point qu'il les faille bannir, quand ils sont courts et tout pleins de sel comme ceux que vous faites; car assurément personne ne peut atteindre à vos tons et à votre manière de conter; nous l'avons souvent dit la belle Madelonne et moi. Mais parlons d'autre chose.

Vous ne voulez pas qu'on vous appelle comte; et pourquoi, mon cher cousin ? ce n'est pas mon avis. Je n'ai encore vu personne qui se soit trouvé déshonoré de ce titre. Les comtes de Saint-Aignan, de Sault, du Lude, de Grignan, de Fiesques, de Brancas, et mille autres, l'ont porté sans chagrin. Il n'a point été profané comme celui de marquis. Quand un homme veut usurper un titre, ce n'est point celui de comte, c'est celui de marquis, qui est tellement gâté qu'en vérité je pardonne à ceux qui l'ont abandonné. Mais pour comte, quand on l'est comme vous, je ne comprends point du tout qu'on veuille le supprimer. Le nom de Bussy est assez commun, celui de comte le distingue, et le rend le nôtre où l'on est accoutumé; on ne comprendra point, ni d'où vous vient ce chagrin, ni cette vanité, car personne n'a commencé à désavouer ce titre. Voilà le sentiment de votre petite servante, et je suis assurée que bien des gens seront de mon avis. Mandez-moi si vous y résistez, ou si vous vous y rendez, et, en attendant, je vous embrasse, mon cher *Comte*.

Vous savez les misères de cette province : il y a dix ou douze mille hommes de guerre qui vivent comme s'ils étoient encore au-delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés; mais qu'importe, nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés, nous ne sommes pas seuls misérables; on dit qu'on est encore pis en Guyenne.

Je serai à Paris au commencement du carême. Mon fils est ici depuis huit ou dix jours. Il est assez aise de se reposer de ses courses continuelles. Vous ai-je dit que parmi les louanges que le cardinal de Retz donnoit à la maison de Langheac, il disoit qu'elle étoit *sans médisance et sans chimère*.

---

443. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Vitré, samedi pour dimanche 22 décembre 1675.

Je suis venue ici, ma fille, pour voir madame de Chaulnes, et la petite personne [1], et M. de Rohan, qui s'en vont à Paris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de lui venir dire adieu ici, elle devoit venir dès hier; et l'excuse qu'elle donne, c'est qu'elle craignoit d'être volée par les troupes qui sont par les chemins : c'est aussi que M. de Rohan l'avoit priée d'attendre à aujourd'hui; et cependant, chair et poisson se perdent; car dès

[1] Mademoiselle de Murinais, alors dame de Kerman.

jeudi on l'attendoit. Je trouve cela un peu familier, après avoir mandé elle-même positivement qu'elle viendroit. Madame la princesse de Tarente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût, elle a raison; mais il faut excuser des gens qui ont perdu la tramontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la centième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. Il est arrivé dix mille hommes dans la province, dont ils ont été aussi peu avertis et sur lesquels ils ont autant de pouvoir que vous; ils ne sont en état de faire ni bien ni mal à personne. M. de Pommereuil est à Rennes avec eux tous; il est regardé comme un dieu, non pas que tous les logements ne soient réglés dès Paris; mais il punit et empêche le désordre; c'est beaucoup. Madame de Rohan et madame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame la princesse de Tarente espère que MONSIEUR et MADAME la feront soulager aussi : c'est une grande justice, puisqu'elle n'a au monde que cette terre, et qu'il est fâcheux, en sa présence, de voir ruiner ses habitants. Nous nous sauverons, si la princesse se sauve. Voilà, ma très chère, un grand article de la Bretagne; il en faut passer par là : vous connoissez comme cela frappe la tête dans les provinces.

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins; je l'ai fait tout de mon mieux; j'en avois demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paroît espérer beaucoup de ce côté là. Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la Provence; ce sont mes affaires : mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou; elle est comme l'Arioste; on aime ce qui finit et ce qui commence : le sujet que vous prenez console de celui que vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement pour plaire à Sa Sainteté, et le reste, est une chose à mourir de rire; mais ne le dites pas à M. de Grignan qui est sage : pour moi, j'en demande pardon à Dieu, mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant et de mieux écrit; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule : eh ! mon mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau temps encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce seroit la méconnoître que de croire que je la pusse décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi; c'est *Pharamond*[1] : il me détourne de mes livres sérieux, et, sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisoit madame du Plessis à Frênes, c'est justement de même; il va et vient; il songe fort à m'amuser et à me divertir : il vouloit vous écrire aujourd'hui; mais je doute qu'il puisse le faire : nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'hombre dans la chambre de la princesse.

Si j'étois en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerois celui de ne pas penser présentement d'aller à Grignan : à quel propos ce voyage? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise; à quoi bon ce tracas? Vous êtes toute rangée à Aix; passez-y votre hiver. Pour moi qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes : mais si j'étois dans une ville, tout établie, la seule idée de la campagne me feroit horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de Maillanes[2], pour aimer La Trousse, peuvent être bonnes; ces messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup de bien de Maillanes, et que M. le prince en parla au roi fort agréablement comme d'un très-brave garçon? Je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du coadjuteur; mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierois quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie! on se ruine, quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse! cela est sot à dire; mais j'avois une bonne plume, et bien éveil-

[1] Roman de La Calprenède.
[2] Hermite de Maillanes, fils d'un maître des comptes de Provence.

lée ce jour-là : quelle rage ! peut-on avoir de l'esprit, et se méconnoître à ce point-là ? Vous avez une musique, ma chère ; je crois que je la trouverois admirable ; j'honore tout ce qui est opéra, mais, quoique je fasse l'entendue, je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerois comme à la comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit ? et Roquesante ? jeûnent-ils toujours tous deux au pain et à l'eau ? Pourquoi tant de pénitences, avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées ? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

Disons deux mots de Danemarck : la princesse [1] est au siége de Wismar avec le roi et la reine ; les deux amants y font des choses romanesques. Le favori a traité un mariage pour le prince, et a laissé le soin à la renommée d'apprendre cette nouvelle à la jolie princesse ; il fut même deux jours sans la voir ; cela n'est pas le procédé d'un sot, pour moi, je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il est le fils de quelque roi des Visigots.

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là ; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie : et moi, je ne puis m'accoutumer à une chose, c'est de voir avec quelle barbarie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers, mais à bride abattue, sans jamais faire aucun retour, que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une province il n'y ait personne qui se doute que l'on connoisse quelqu'un à Paris ; j'avois dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné, et vendu, et tracassé, que je crois que nous donnerons nos trois millions : *nous serons si sots que nous prendrons la Rochelle* [2]. C'est un vieux conte que vous appliquerez. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire ; on a même sauvé M. d'Harouïs des abymes que l'on craignoit pour lui. On a frondé si durement contre M. de Saint-Malo, que son neveu (*Guémadeuc*) s'est trouvé obligé de se battre contre un gentilhomme de Basse-Bretagne. Adieu, ma très-chère enfant, la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes lettres, m'oblige sensiblement, et fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter, comme la plus aimable chose que je puisse recevoir, et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardements de la poste.

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne ; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Il me semble que M. de Rohan est assez aise d'être avec la petite. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des états ; je l'ai fait convenir que M. de Saint-Malo avoit été ridicule avec son bal : elle me paroît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très-embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je vous écrirai plus long-temps : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

---

444. *

A la même.

Aux Rochers, le jour de Noël 1675.

Voici le jour où je vous écrirai, ma fille, tout ce qu'il plaira à ma plume : elle veut commencer par la joie que j'eus de revenir ici de Vitré dimanche en paix et en repos, après deux jours de discours, de révérences, de patience à écouter des choses qui sont préparées pour Paris : j'eus pourtant le plaisir d'en contester quelques-unes, comme le bal de M. de Saint-Malo aux états ; madame de Tarente

[1] Charlotte-Emilie-Henriette de La Trémouille, fille de madame la princesse de Tarente, et depuis comtesse d'Oldembourg.

[2] Allusion à une vieille chanson du règne de Louis XIII, sur le siège de la Rochelle.

rioit fort de me voir échauffée, et pleine de toutes mes raisons pour l'improuver; mais j'aime mieux être dans ces bois, faite comme *les quatre chats* (hélas! vous en souvient-il?), que d'être à Vitré avec l'air d'une madame. La bonne princesse alla à son prêche, je les entendois tous qui *chantoient des oreilles*[1], car je n'ai jamais ouï des tons comme ceux-là : ce fut un grand plaisir pour moi d'aller à la messe, il y avoit long-temps que je n'avois senti tant de joie d'être catholique. Je dînai avec le ministre; mon fils disputa comme un démon. J'allai à vêpres pour les contrecarrer; enfin je compris la sainte opiniâtreté du martyre. Mon fils est allé à Rennes voir le gouverneur, et nous avons fait cette nuit nos dévotions dans notre belle chapelle. J'ai encore cette petite fille qui est fort jolie; sa maison est au bout de ce parc; sa mère est fille de la bonne femme Marcille, vous ne vous en souvenez pas; sa mère est à Rennes; je l'ai retenue : elle joue au trictrac, au reversis : elle est assez belle, et toute naïve, c'est Jeannette; elle m'incommode à-peu-près comme *Fidèle*. La Plessis a la fièvre quartaine : quand elle vient, et qu'elle trouve cette petite, c'est une très-bonne chose que de voir sa rage et sa jalousie, et la presse qu'il y a à tenir ma canne ou mon manchon. Mais en voilà bien assez; c'est un grand article de rien du tout.

Les Forbins ont une affaire de grande importance; c'est au sujet du petit Janson[2], qui a tué, en duel, le neveu de M. de La Feuillade, Chassingrimon[3]. Cette affaire est au parlement; et le roi a dit, que si on avoit fait justice de la mort de Châteauvilain[4], qu'on croit avoir été tué en duel, il n'y en auroit pas eu beaucoup d'autres. Voilà donc un garçon, comme les autres, hors de France, dans les pays étrangers : toute cette maison est fort intriguée.

Que dites-vous de la pauvre madame de Puisieux? ce rhume devient une fluxion sur la poitrine; c'est ainsi que ces fluxions se sont introduites familièrement dans les maisons. Cette bonne Puisieux nous auroit rendu mille services contre le Mirepoix, et la voilà morte. Lancy, notre parent, est mort aussi en trois jours : c'étoit une ame faite exprès; j'en suis affligée : priez d'Hacqueville de faire vos compliments chez les Rarai : voilà tout ce qu'il vous en coûtera. M. le cardinal de Retz me confie qu'il est à Saint-Mihel pour passer les fêtes, que je n'en dise rien, de peur du scandale. Il m'a été impossible de ne lui pas dire l'endroit de Rome de votre dernière lettre; c'est une harmonie que l'arrangement de tous les mots qui le composent : je suis assurée qu'il le trouvera fort bon, et qu'il reconnoîtra bien le style et les discours de sa chère nièce. Madame de Coulanges a eu une grande conversation avec son gros cousin (*M. de Louvois*), dont elle espère beaucoup pour M. de Coulanges. La grande femme[1] ne vous écrit-elle point? Madame de Vins vient de m'écrire encore une lettre fort jolie, et, comme vous dites, bien plus flatteuse qu'elle; elle me dit que, pour ne point souhaiter mon amitié, il n'y a point d'autre invention que de ne m'avoir jamais vue, et toute la lettre est sur ce ton-là : n'est-ce pas un fagot de plumes au lieu d'un fagot d'épines? M. d'Hacqueville croit qu'elle fera fort bien pour nous, quoiqu'elle ait été un peu fâchée que ce qu'on avoit souhaité se soit tourné tout d'une autre façon. Connoissez-vous le Boulai[2]? Oui; il a rencontré par hasard madame de Courcelles; la voir et l'adorer n'a été qu'une même chose : la fantaisie leur a pris d'aller à Genève; ils y sont; c'est de ce lieu qu'il a écrit à Manicamp[3] la plus plaisante lettre du monde. Madame de Mazarin court les champs de son côté; on la croit en Angleterre, où il n'y a, comme vous savez, ni foi, ni loi, ni prêtre; mais je crois qu'elle ne vou-

[1] Expression de Panurge dans Rabelais.

[2] Il étoit fils de Laurent, marquis de Janson, et neveu du cardinal de Janson. Il prit la fuite après ce duel, et se mit au service de l'empereur. Il se trouva à la levée du siège de Vienne et à la prise de Bude. La guerre ayant été déclarée entre la France et l'empire, il revint dans sa patrie et se déguisa sous le faux nom de comte de Rosemberg; le roi, touché de cette marque de fidélité, ferma les yeux sur sa rentrée en France, et lui donna un grade dans un régiment étranger.

[3] Jean-Charles d'Aubusson de Chassingrimon, chevalier de Malte, tué en 1675.

[4] Louis-Marie-Charles de l'Hôpital, comte de Châteauvilain, tué dans la nuit du 20 novembre 1674, âgé de 21 ans.

[1] Cette grande femme étoit madame d'Heudicourt.

[2] François Brulart de Boulai, capitaine au régiment d'Orléans.

[3] M. de Longueval-Manicamp, intime ami de M. du Boulai.

droit pas, comme dit la chanson [1], qu'on en eût chassé le roi.

Pour Jabac, nous en sommes désolés : quelle sotte découverte, et que les vieux péchés sont désagréables [2] ? Le bon abbé priera Rousseau de tâcher de faire patienter jusqu'à notre retour. N'est-ce point abuser du loisir d'une dame de votre qualité, que de vous conter de tels fagots ? car il y a *fagots et fagots* : ceux qui répondent aux vôtres sont en leur place; mais ceux qui n'ont ni rime ni raison, n'est-ce point une véritable folie ? Je vais donc vous *souhaiter les bonnes fêtes* [3], et vous assurer, ma très-chère, que je vous aime d'une parfaite et véritable tendresse, et que, selon toutes les apparences, elle me conduira *in articulo mortis*. Vous ai-je dit que madame de Fontevrauld étoit allée chez madame de Coulanges voir votre portrait ? Il en vaut bien la peine.

---

445. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 décembre 1675.

Les voilà mes bonnes petites lettres; ne me plaignez point d'en lire deux à la fois : vous savez ma folie; quand je reçois une de vos lettres, je trouve que j'en voudrois bien encore une, et la voilà. C'est une double joie, c'est une provision; tant que je ne suis pas en peine de vous, rien ne me peut mieux consoler de ce jour de poste à qui je fais la mine; la pensée ne me vient jamais que vous ne m'ayez pas écrit. *Montgobert* ne me diroit-elle pas toujours de vos nouvelles ? Mandez-moi comme elle se porte, je l'embrasse et l'aime toujours. Je reviens à la poste, c'est l'hiver qui cause ce déréglement. En vérité vos lettres méritent bien d'être attendues, et d'être reçues comme je les reçois. En voilà de madame de Vins, de M. de Pomponne, et de Corbinelli; j'ai bien rivé le clou à Corbinelli, et à sa muse, en voulant mettre au même rang ce que je lui demande et ce qu'elle me demanderoit.

Vous verrez que madame de Vins a toujours sur le cœur ce qu'elle vous a mandé; puisqu'elle vous donne une si belle occasion de vous justifier, faites-le, ma belle, et dites vos bonnes petites raisons, afin qu'on les entende, et que personne n'ait plus rien sur le cœur. M. de Pomponne me gronde encore de ce que j'avois mis dans la lettre de madame de Vins qu'il aimoit M. de Marseille (*M. de Janson*) plus que moi. Enfin ce côté-là me paroit tout plein d'amitié; et M. d'Hacqueville me mande que nous avons tous les sujets du monde d'en être contents. Toutes vos raisons sont arrivées ; tout a été fait dans l'ordre ; il ne craint que M. Colbert. Pour moi, je crois qu'on renverra cette affaire à M. l'intendant, et c'est cela que vous voulez ; je pense qu'il vaudroit mieux qu'on ordonnât que les choses demeurassent comme elles sont. Mais, hélas! dans le monde où l'on fait ce qu'on peut, et ceci, comme nous, ma bonne, vous regarde, fait-on, je ne dis pas la moitié, Dieu m'en garde! mais fait-on seulement le quart de ce qu'on veut ?

On nous fait espérer le départ de *Figuriborum;* je ne dis pas la paix, car vous ne voulez pas croire qu'un traité puisse être signé par lui. Que vous êtes plaisante de vous souvenir de ce temps si différent de celui-ci? Eussions-nous jamais cru que *Figuriborum* eût fait une figure ? Jamais homme n'a été ridiculisé comme lui. Il faut avouer que vous êtes la première personne du monde. Il y a un petit homme qui s'est vanté de s'être soustrait à votre plaisanterie ; vous aviez assez d'envie de lui marcher sur le haut de la tête, mais n'avez-vous point peur d'être excommuniée ?

Je vous remercie, ma fille, de conserver quelque souvenir *del paterno nido*. Hélas ! notre château en Espagne seroit de vous y voir; quelle joie ! et pourquoi seroit-il impossible de vous revoir encore dans ces belles allées? Que dites-vous du mariage de La Mothe [1] ? La beauté, la jeunesse; la conduite, font-elles quelque chose pour bien établir les demoiselles? Ah, Providence ! il en faut

[1] Chanson de Blot.

[2] Il s'agissoit d'une ancienne dette pour marchandises livrées à madame de Grignan.

[3] L'usage de souhaiter *les bonnes fêtes* à Noël et à Paques s'observe encore dans certaines provinces, et sur-tout en Provence.

[1] Anne-Lucie de La Mothe-Houdancourt, fille d'Antoine, marquis d'Houdancourt, frère du maréchal; elle épousa, le 12 janvier suivant, René-François, marquis de La Vieuville, chevalier d'honneur de la reine.

revenir là. Madame de Puisieux[1] est ressuscitée; mais n'est-ce pas mourir deux fois, bien près l'une de l'autre, car elle a quatre-vingts ans. Madame de Coulanges m'apprend la bonne compagnie de notre quartier; mais cela ne me presse point d'y retourner plus tôt que je n'ai résolu : je ne m'y sens attirée que par des affaires; car, pour des plaisirs, je n'en espère point, et l'hiver n'est point en ce pays-ci ce que l'on pense; il ne me fait nulle horreur. Nous suivons vos avis pour mon fils, nous consentons à quelques fausses mines; et si l'on nous refuse, chacun en rendra de son côté; en attendant, il me fait ici une fort bonne compagnie, et il trouve que j'en suis une aussi; il n'y a nul air de maternité à notre affaire; la princesse (*de Tarente*) en est étonnée, elle qui n'a qu'un benêt de fils, qui n'a point d'ame dans le corps[2]. Elle est bien affligée des troupes qui sont arrivées à Vitré; elle espéroit, avec raison, d'être exemptée : mais cependant voilà un bon régiment dans sa ville : c'étoit une chose plaisante si c'eût été le régiment de Grignan; mais savez-vous qu'il est à la Trinité, c'est-à-dire, à Bodégat[3]? J'ai écrit au chevalier (*de Grignan*), non pas pour rien déranger, car tout est réglé, mais afin que l'on traite doucement et honnêtement mon fermier, mon procureur-fiscal et mon sénéchal; cela ne coûtera rien, et me fera grand honneur : cette terre m'est destinée, à cause de votre partage.

Si je vois ici le Castellane[4], je le recevrai fort bien; son nom et le lieu où il a passé l'été me le rendront considérable. L'affaire de mon président[5] va bien; il se dispose à me donner de l'argent : voilà une des affaires que j'avois ici. Celle qu'entreprend l'abbé de La Vergne est digne de lui : vous me le représentez un fort honnête homme.

Ne voulez-vous point lire les *Essais de morale*, et m'en dire votre avis? Pour moi, j'en suis charmée; mais je le suis fort aussi de l'oraison funèbre de M. de Turenne[1]; il y a des endroits qui doivent avoir fait pleurer tous les assistants; je ne doute pas qu'on ne vous l'ait envoyée; mandez-moi si vous ne la trouvez pas très-belle. Ne voulez-vous point achever *Josephe?* Nous lisons beaucoup, et du sérieux, et des folies, et de la fable, et de l'histoire. Nous nous faisons tant d'affaires, que nous n'avons pas le temps de nous tourner. On nous plaint à Paris, on croit que nous sommes au coin de notre feu à mourir d'ennui et à ne pas voir le jour : mais, ma fille, je me promène, je m'amuse; ces bois n'ont rien d'affreux; ce n'est pas d'être ici ou de n'être pas à Paris qu'il faut me plaindre. Je ne me charge point de vos compliments pour madame de La Fayette; priez-en M. d'Hacqueville; la machine ronde n'a été que deux ou trois jours sans tourner; il a été à Saint-Germain pour vous; il est occupé de nos affaires; c'est un ami adorable. M. de Coulanges espère beaucoup d'une conversation que sa femme a eue avec M. de Louvois; s'ils avoient l'intendance de Lyon, conjointement avec le beau-père, ce seroit un grand bonheur; voilà le monde : ils ne travaillent que pour s'établir à cent lieues de Paris. Je ne puis comprendre la nouvelle passion du *Charmant* (*M. de Villeroy*) : je ne me représente pas qu'on puisse parler de deux choses avec cette matérielle Chimène. On dit que son mari lui défend toute autre société que celle de madame d'Armagnac : je suis comme vous, mon enfant, je crois toujours voir la vieille Médée avec sa baguette faire fuir, quand elle voudra, tous ces vains fantômes matériels. On disoit que M. de La Trousse en vouloit à la maison *visum visu;* mais je ne le crois point délogé, et je chanterois fort bien le contrepied de la chanson de l'année passée :

La Trousse est vainqueur de Braneas;
Têtu ne lui résiste pas.
De lui seul Coulange est contente,
Que chacun chante, etc.

Mais c'est entre vous et moi, la belle; car je sais fort bien comme il faut dire ailleurs : vous êtes fi-

[1] Charlotte d'Estampes-Valençai mourut le 8 septembre 1677.

[2] Le jugement de madame de Sévigné est d'une grande sévérité; les mémoires du temps se taisent sur Charles-Belgique-Hollande de La Trémouille, prince de Tarente, fils de la princesse de Tarente. Il étoit premier gentilhomme de la chambre, et il mourut en 1709.

[3] Terre auprès de Nantes qui appartenoit à la maison de Sévigné.

[4] Un parent de M. de Grignan.

[5] M. de Meneuf.

[1] Par Mascaron, évêque de Tulle.

dèle et discrète. Vous me paroissez avoir bien envie d'aller à Grignan; c'est un grand tracas : mais vous recevrez mes conseils quand vous en serez revenue. Ces compliments pour ces deux hommes qui sont chez eux, il y a plus d'un mois, m'ont fait rire. La longueur de nos réponses effraie, et fait bien comprendre l'horrible distance qui est entre nous : ah! ma fille, que je la sens, et qu'elle fait bien toute la tristesse de ma vie! sans cela, ne serois-je point trop heureuse avec un joli garçon comme celui que j'ai? il vous dira lui-même s'il ne souffre pas d'être éloigné de vous : mais je l'attends, il n'est point encore arrivé; c'est une fragile créature; encore s'il se marioit pendant son voyage; mais je suis assurée qu'on le retient pour rien du tout : s'il se divertit, il est bien. Adieu, ma très-chère et très-aimable, et très-parfaitement aimée. Parlez-moi de votre santé et de votre beauté, tout cela me plaît. J'embrasse M. de Grignan, quand ce seroit ce troisième jour de barbe épineuse et cruelle, on ne peut s'exposer de meilleure grace.

---

446. *

A la même.

Aux Rochers, le premier jour de l'an 1676.

Nous voici donc à l'année *qui vient*, comme disoit M. de Montbazon : ma très chère, je vous la souhaite heureuse; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

Voilà une lettre de d'Hacqueville, qui vous apprendra l'agréable succès de nos affaires de Provence; il surpasse de beaucoup mes espérances : vous aurez vu à quoi je me bornois par les lettres que je reçus il y a peu de jours, et que je vous envoyai. Voilà donc cette grande épine hors du pied, voilà cette caverne de larrons détruite; voilà l'ombre de M. de Marseille conjurée, voilà le crédit de la cabale évanoui, voilà l'insolence terrassée : j'en dirois d'ici à demain. Mais, au nom de Dieu, soyez modeste dans vos victoires : voyez ce que dit le bon d'Hacqueville, la politique et la générosité vous y obligent. Vous verrez aussi comme je trahis son secret pour vous, par le plaisir de vous faire voir le dessous des cartes qu'il a dessein de vous cacher à vous-même : mais je ne veux point laisser équivoques dans votre cœur les sentiments que vous devez avoir pour l'ami et pour la belle-sœur [1], car il me paroît qu'ils ont fait encore au-delà de ce qu'on m'en écrit, et, pour toute récompense, ils ne veulent aucun remerciement. Servez-les donc à leur mode, et jouissez en silence de leur véritable et solide amitié. Gardez-vous bien de lâcher le moindre mot qui puisse faire connoître au bon d'Hacqueville que je vous ai envoyé sa lettre; vous le connaissez, la rigueur de son exactitude ne comprendroit pas cette licence poétique : ainsi, ma fille, je me livre à vous, et vous conjure de ne me point brouiller avec un si bon et si admirable ami. Enfin, ma très chère fille, je me mets entre vos mains; et connoissant votre fidélité, je dormirai en repos; mais répondez-moi aussi de M. de Grignan; car ce ne seroit pas une consolation pour moi que de voir courir mon secret par ce côté-là.

En voici encore un autre; voici le jour des secrets, comme la *journée des dupes*. Le *Frater* est revenu de Rennes; il m'a rapporté une sotte chanson qui m'a fait rire : elle vous fera voir en vers une partie de ce que je vous dis l'autre jour en prose. Nous avions dans la tête un fort joli mariage, mais il n'est pas *cuit* : la belle n'a que quinze ans, et l'on veut qu'elle en ait davantage pour penser à la marier. Que dites-vous de l'habile personne dont nous vous parlions la dernière fois, et qui ne put du tout deviner quel jour c'est que le lendemain de la veille de Pâques? C'est un joli petit bouchon qui nous réjouit fort; *cela n'aura que vingt ans dans dix ans d'ici*. Je voudrois que vous l'eussiez vue les matins

[1] M. de Pomponne et madame de Vins.

[2] Marie de Médicis étoit parvenue, à force de supplications, le 10 novembre 1630, à obtenir du roi son fils que le cardinal de Richelieu seroit écarté du ministère; le 11, le roi se rendit à Versailles, et, entraîné par l'ascendant qu'il avoit laissé prendre à son ministre, et par les observations adroites du duc de Saint-Simon, il voulut avoir encore un entretien avec le cardinal; de ce moment, l'autorité du ministre fut rétablie, et la disgrace de la reine mère résolue. Cette journée du 11 novembre fut appelée *la journée des dupes*. (*Voyez* l'Histoire de Louis XIII, par Griffet, t. II, p. 62.)

manger une beurrée longue comme d'ici à Pâques, et l'après-dînée croquer deux pommes vertes avec du pain bis. Sa naïveté et sa jolie petite figure nous délassent de la guinderie et de l'esprit *fichu* de mademoiselle du Plessis.

Mais parlons d'autre chose : ne vous a-t-on pas envoyé l'oraison funèbre de M. de Turenne? M. de Coulanges et le petit cardinal m'ont déjà ruinée en ports de lettres; mais j'aime bien cette dépense. Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier[1] veut la surpasser, mais je l'en défie; il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre; et cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il étoit pétri; enfin, ce caractère, comme il dit, également éloigné de la souplesse, de l'orgueil et du faste de la modestie. Je vous avoue que j'en suis charmée; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée,

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain[2].

Ne me dites-vous rien des *Essais de morale et du traité de tenter Dieu, et de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est une belle conversation que celle que l'on fait de deux cents lieues de loin. Nous faisons de cela pourtant tout ce qu'on en peut faire. Je vous envoie un billet de la jolie abbesse : voyez si elle se joue joliment; il n'en faut pas davantage pour voir l'agrément de son esprit. Adieu, ma très aimable et très chère, je vous recommande tous mes secrets; je vous embrasse très tendrement, et suis à vous plus qu'à moi-même.

Je laisse la plume à l'honnête garçon qui est à mon côté droit : il dit que vous avez trempé la vôtre dans du feu en lui écrivant; il est vrai qu'il n'y a rien de si plaisant.

De M. DE SÉVIGNÉ.

Que dis-je? du feu? c'est dans du fiel et du vinaigre que vous l'avez trempée, cette impertinente plume, qui me dit tant de sottises, sauf correction. Et où avez-vous donc pris, madame la Comtesse, que je ne fusse pas capable de choisir une amie? Est-ce parce que je m'étois adonné pendant trois ans à une personne qui n'a pu s'accommoder de ce que je ne parlois pas en public, et que je ne donnois pas la bénédiction au peuple? Vous avez eu du moins grande raison d'assurer que ma blessure étoit guérie, et que j'étois dégagé de ses fers. Je suis trop bon catholique pour vouloir rien disputer à l'église. C'est depuis long-temps qu'il est réglé que le clergé a le pas sur la noblesse. Il m'est tombé depuis peu entre les mains une lettre de cette grande lumière de l'église : il écrivoit à la personne aimée, et la prioit de répondre à sa tendresse par quelque marque de la sienne; voici ce qu'elle lui disoit : « Ne me refusez point, je vous prie, cette grace, » et songez que vous me rendrez un office singu- » lier. » Cela n'étoit-il pas bien touchant? J'écrivois encore mieux à madame de Choisi. Je suis redevenu esclave d'une autre beauté brune dans mon voyage de Rennes. C'est madame de..... celle qui prioit Dieu si joliment aux capucins : vous souvenez-vous comme vous la contrefaisiez; elle est devenue bel-esprit, et dit les élégies de la comtesse de La Suze en langage breton.

La *Divine* est à nos côtés depuis neuf heures du matin; elle nous a déjà conté les plus jolis détails du monde de son mal, et nous a dit qu'elle étoit montée à cheval, pour venir voir ma mère, dès qu'elle a été quitte d'un *lavement* qu'elle avoit été obligée de prendre à cause d'une *brûlaison* insupportable qu'elle avoit à l'endroit par où étoit sorti un flux de ventre qui la tourmentoit depuis hier midi. Bon jour et bon an, ma belle petite sœur, ne vous moquez plus de moi ni de mon goût, qui est très-bon. J'en juge par l'amitié très véritable que j'ai pour M. de Grignan, que j'honore de tout mon cœur.

---

447. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Il me semble que j'avois tort de ne pas écrire à la belle *Madelonne*, madame; vous verrez dans

[1] Depuis évêque de Lavaur, et ensuite de Nîmes.
[2] Vers de Corneille dans les *Horaces*. Madame de Sévigné le cite souvent.

la lettre que je lui écris et que je vous envoie, ce qui m'en avoit empêché, et ce qui enfin m'y a fait résoudre. Si elle étoit à Paris, notre commerce seroit plus réglé, et vous seriez plus contente. J'ai toujours assez compris la peine que vous avez eue à vous séparer de cette agréable enfant, ma chère cousine, mais je la comprends bien mieux depuis que j'ai marié ma fille [1], je ne vous dis pas depuis que je l'aie quittée, car nous sommes encore ensemble, et je ne prévois pas même que nous nous séparions : mais la peur que j'en eus d'abord me donna du chagrin; cela me fit songer à vous, et vous plaindre plus que je ne faisois. Je savois, il y avoit long-temps, qu'il étoit bien rude de se séparer de ce qu'on aimoit fort, et de ce qu'on devoit fort aimer. Je viens de l'apprendre par l'appréhension seulement, et cela me feroit croire que ce seroit pour moi une peine mortelle, si c'étoit une séparation effective. J'ai des raisons encore d'attachement que vous n'avez pas : ma fille a été toute ma consolation dans ma disgrâce, et elle me tient aujourd'hui lieu de fortune. J'aime bien mes autres enfans, comme vous aimez fort M. de Sévigné, mais assurément nos deux filles sont hors du *pair*. Adieu, ma chère cousine; voici une lettre bien paternelle; une autre fois vous en aurez une de moi, qui sera plus badine et plus tendre pour vous.

---

448. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE GRIGNAN.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Je vous avois promis de vous écrire en Provence, madame, et je me l'étois promis à moi-même, quand vous partîtes de Paris; mais depuis, faisant réflexion à la longueur du temps que ma lettre mettroit à aller jusqu'à vous, je changeai de dessein, car enfin il faut qu'elle aille de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, qu'elle revienne de Bretagne à Paris, et qu'elle aille de là en Provence. Cependant je viens de me raviser, et j'ai cru qu'en ne vous mandant point de nouvelles, qui assurément ne le seroient plus pour vous, quand vous les recevriez, je pourrois vous écrire toute autre chose. Ce n'est pas que je n'aie un événement à vous mander. C'est le mariage de ma fille de Bussy avec le marquis de Coligny d'Auvergne, de la maison de Langheac; et quoiqu'elle soit peut-être accouchée, quand vous recevrez ma lettre, et que cela puisse vous faire faire des jugemens téméraires, mille raisons m'obligent de vous le mander, et je vous prierai seulement, pour la justification de ma fille, d'examiner les dates, de ne tirer aucune conséquence de ce que vous aurez appris le mariage et les couches presqu'en même temps, et de ne pas confondre tant de rares merveilles. Mais, à propos de couches, vous vous souvenez bien de la lettre que vous m'avez promise, dès que vous auriez appris que je serois grand-père. Je m'attends à un *opéra* [1]. Adieu, madame, je vous assure que je vous aime bien; faites-moi réponse, je languirai un peu en l'attendant, car je ne la pourrai guère recevoir avant l'année qui vient; mais, comme vous savez, de toutes les bonnes choses il vaut mieux tard que jamais.

---

449. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5 janvier 1676.

En voilà deux encore, ma fille, elles sont en vérité les très-bien venues : je n'en reçois jamais trois à-la-fois; j'en serois fâchée; parce que je serois douze jours à les attendre; c'est bien assez de huit : mais, pour être surchargée de cette lecture, ce n'est pas une chose possible, c'est de celle-là qu'on ne se lasseroit jamais; et vous même, qui vous piquez d'inconstance sur ce chapitre, je vous défierois bien de n'y être pas attentive, et de n'aller pas

[1] La marquise de Coligny.

[1] Il n'y avoit que peu d'années que l'opéra étoit connu en France. Il y fut fondé par lettres patentes de 1669. Quinault n'avoit encore donné que deux de ses chefs-d'œuvre, *Alceste* et *Thésée*. Bussy ne croyoit pas pouvoir trouver d'expression qui rendît mieux la haute opinion qu'il avoit de la lettre de madame de Grignan; ce mot est devenu proverbe, et peut-être l'étoit-il déjà.

jusqu'à la fin. C'est un plaisir dont vous êtes privée, et que j'achète bien cher; je ne conseille pas à M. de Grignan de me l'envier. Il est vrai que les nouvelles que nous recevons de Paris sont charmantes; je suis comme vous, jamais je n'y réponds un seul mot; mais pour cela je ne suis pas muette : l'article de mon fils et de ma fille suffit pour rendre notre commerce assez grand : vous l'aurez vu par la dernière lettre que je vous ai envoyée.

D'Hacqueville me recommande encore le secret que je vous ai confié, et que je vous recommande à proportion. Il me dit que jamais la Provence n'a tant fait parler d'elle; il a raison, je trouve cette assemblée de noblesse un coup de partie. Vous ne pouvez pas douter que je ne prenne un grand intérêt à ce qui se passe autour de vous; quelles sortes de nouvelles me pourroient être plus chères? Tout ce que je crains, c'est qu'on ne trouve que la sagesse de la Provence fait plus de bruit que la sédition des autres provinces. Je vous remercie de vos nouvelles de Languedoc; vous m'avez instruite de tout en quatre lignes. Mais que vous avez bien fait de m'expliquer pourquoi vous êtes à Lambesc! car je ne manquois point de dire, pourquoi est-elle là? Je loue le torticolis qui vous a empêchée d'avoir la fatigue de manger avec ces gens-là; vous avez fort bien *laissé paître vos bêtes* sans vous. Je n'oublierai jamais l'étonnement que j'eus, quand j'y étois à la messe de minuit, et que j'entendis un homme chanter un de nos airs profanes au milieu de la messe : cette nouveauté me surprit beaucoup.

Vous aurez lu les *Essais de morale*, dont je crois que vous êtes contente. L'endroit de *Josephe* que vous me dites, est un des plus beaux qu'on puisse jamais lire : il faut que vous avouiez qu'il y a une grandeur et une dignité dans cette histoire, qui ne se trouve en nulle autre. Si vous ne me parliez de vous et de vos occupations, je ne vous donnerois rien du nôtre, et ce seroit une belle chose que notre commerce. Quand on s'aime, et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi; il faut retrancher sur les autres, pour faire cette dépense entre amis. Vous aurez vu, par ce que vous a mandé mon fils de notre voisine, qu'elle n'est pas de cette opinion : elle nous instruit agréablement de tous les détails dont nous n'avons aucune curiosité. Pour nos soldats, on gagneroit beaucoup qu'ils fissent comme vos cordeliers; ils s'amusent à voler; ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche; mais d'autres désordres, point de nouvelles. M. de Chaulnes m'a écrit qu'il vouloit me venir voir; je lui dis très-bonnement de n'en rien faire, et que je renonce à l'honneur que j'en recevrois, par l'embarras qu'il me donneroit; que ce n'est pas ici comme à Paris, où mon chapon suffisoit à tant de bonne compagnie.

Vous avez donc vu ma lettre de consolation à B....; peut-on lui en écrire une autre? Vraiment vous me le dépeignez si fort au naturel, que je crois encore l'entendre, c'est-à-dire, si l'on peut; car, pour moi, je trouve qu'il y a un grand brouillard sur toutes ces expressions. Vous me dites bien sérieusement, en parlant de ma lettre, *monsieur votre père;* j'ai cru que nous n'étions point du tout parentes; que vous étoit-il à votre avis? Si vous ne répondez à cette question, je m'adresserai à la fillette qui est avec nous; je ne sais si elle y répondra comme au *lendemain de la veille de Pâques*. Au reste, mademoiselle du Plessis s'en meurt; toute morte de jalousie, elle s'enquiert de tous nos gens comme je la traite; il n'y en a pas un qui ne se divertisse à lui donner des coups de poignard : l'un lui dit que je l'aime autant que vous; l'autre, que je la fais coucher avec moi, ce qui seroit assurément la plus grande marque de ma tendresse; l'autre, que je la mène à Paris, que je la baise, que j'en suis folle, que mon oncle l'abbé lui donne dix mille francs; que si elle avoit seulement vingt mille écus, je la ferois épouser à mon fils. Enfin, ce sont de telles folies, et si bien répandues dans le petit domestique, que nous sommes contraints d'en rire très-souvent, à cause des contes perpétuels qu'ils nous font. La pauvre fille ne résiste point à tout cela : mais ce qui nous a paru très-plaisant, c'est que vous la connoissiez encore si bien, et qu'il soit vrai, comme vous le dites, qu'elle n'ait plus la fièvre quarte dès que j'arrive; par conséquent elle la joue; mais je suis assurée que nous la lui redonnerons *véritable* tout au moins. Cette famille est bien destinée à nous réjouir; ne vous ai-je pas conté comme feu son père nous a fait pâmer de rire six semaines de suite? Mon fils commence à comprendre que ce voisinage est la plus grande beauté des Rochers.

Je trouve plaisant le rendez-vous de votre voya-

geur, ce n'est pas le triste voyageur, mais de cet autre voyageur avec Montvergne; c'est quasi se rencontrer à la tête des chevaux, que d'arriver au cap de Bonne-Espérance, à un jour l'un de l'autre. Je prendrois le rendez-vous que vous me proposez pour *le détroit*, si je n'espérois de vous en donner un autre moins capable de nous enrhumer; car il faut songer que vous avez un torticolis. Vous ne pouvez pas douter de la joie que j'aurois d'entretenir cet homme des Indes, quand vous vous souviendrez combien je vous ai importunée d'Herrera[1], que j'ai lu avec un plaisir extraordinaire. Si vous aviez autant de loisir et de constance que moi, ce livre seroit digne de vous. Mais reparlons un peu de cette assemblée de noblesse; expliquez-moi ces six syndics de robe, et ces douze de la noblesse; je pensois qu'il n'y en eût qu'un, et le marquis de Buous ne l'est-il pas pour toujours? répondez-moi là-dessus : ces partis seront plaisants, cent d'un côté et huit de l'autre. Cet homme dont vous avez si bien fondé la haine qu'il avoit pour M. de Grignan, vous embarrassera plus que tout le reste, par la protection de madame de Vins[2]; le d'Hacqueville me le mande, et me recommande si fort de ne vous rien dire de l'autre affaire, que je serois perdue pour jamais s'il croyoit que je l'eusse trahi : il faut que le grand Pomponne craigne les Provençaux. Le bon d'Hacqueville va et vient sans cesse à Saint-Germain pour nos affaires, sans cela nous ne lui pardonnerions pas le style général et ennuyeux dont il nous favorise. J'avoue que cet endroit dont vous me parlez est un peu répété; mais vous le pardonnerez à ma curiosité qui a commencé, et ma plume a fait le reste; car je vous assure que les plumes ont grande part aux verbiages dont on remplit quelquefois ses lettres : un des souhaits que je vous fais au commencement de cette année, c'est que mes verbiages vous plaisent autant que les vôtres me sont agréables.

Si la gazette de Hollande avoit dit *mademoiselle* de La Trémouille au lieu de *madame*, elle auroit dit vrai; car mademoiselle de Noirmoutier, de la maison de La Trémouille, a épousé, comme vous savez, cet autre La Trémouille; car ils sont de même maison : elle s'appellera madame de Royan : je vous ai mandé tout cela. La bonne princesse (*de Tarente*) et son bon cœur m'aiment toujours; elle a été un peu malade, elle se fait suer dans une vraie machine, pour tous ses maux. Le feu comte du Lude disoit qu'il n'avoit jamais eu de mal, mais qu'il s'étoit toujours fort bien trouvé de suer : sérieusement, c'est un des remèdes de du Chêne pour toutes les douleurs du corps; et si j'avois un torticolis, et que je prisse, comme je fais toujours, le remède de ma voisine, vous entendriez dire que je suis *sous l'archet*. La princesse dit toujours des merveilles de vous; elle vous connoît et vous estime : pour moi, je crois que par métempsycose, vous vous êtes trouvée autrefois en Allemagne. Votre ame auroit-elle été dans le corps d'un Allemand? Non; vous étiez sans doute le roi de Suède, un de ses amants : car *la plupart des amants sont des Allemands*. Adieu, ma très-chère enfant, notre ménage embrasse le vôtre. Voilà le *Frater*.

M. DE SÉVIGNÉ.

Vous ne comprendrez jamais, ma petite sœur, combien ce que vous avez dit de la Plessis est plaisant, que quand vous saurez qu'il y a un mois qu'elle joue la fièvre quarte, pour faire justement tomber que sa fièvre la quitte le jour que ma mère va dîner au Plessis. La joie de savoir ma mère au Plessis, la transporte au point qu'elle jure ses grands dieux qu'elle se porte bien, et qu'elle est au désespoir de ne s'être pas habillée. Mais, Mademoiselle, lui disoit-on, ne sentez-vous point quelque commencement de frisson? — Allons, allons, reprenoit l'enjouée *Tisiphone*, divertissons-nous, jouons au volant; ne parlons point de ma fièvre; c'est une méchante, c'est une intéressée. *Une intéressée*, lui dit ma mère toute surprise? — Oui, madame, une intéressée qui veut toujours être avec moi. — Je la croyois généreuse, lui dit tout doucement ma mère. Cela n'empêcha pas que la joie de voir la bonne compagnie chez elle ne chassât la fièvre qu'elle n'avoit pas eue. Nous espérons que l'excès de la jalousie la lui donnera tout de bon : nous appréhendons qu'elle n'empoisonne la petite

[1] Ecrivain espagnol, auteur d'une histoire générale des Indes, en quatre volumes in-fol., et de divers autres ouvrages historiques.

[2] Madame de Vins, qui étoit belle-sœur de M. de Pomponne, étoit d'ailleurs en grande considération auprès de ce ministre.

personne qui est ici, et qu'on appelle par-tout la petite favorite de madame la princesse et de madame de Sévigné. Elle disoit hier à *Rahuel* : « J'ai » eu une consolation en me mettant à table, c'est » que madame a repoussé la petite pour me faire » placer auprès d'elle. » *Rahuel* lui répondit avec son air breton : « Ah, Mademoiselle, je ne m'en » étonne pas, c'est pour faire honneur à votre âge, » outre que la petite est à présent de la maison; » Madame la regarde comme si elle étoit la cadette » de madame de Grignan. » Voilà ce qu'elle eut pour sa consolation. Vous avez raison de dire du mal de toutes ces troupes de Bretagne; elles ne font que tuer et voler, et ne ressemblent point du tout à vos moines. Quoique je sois assez content de madame ma mère et de monsieur mon oncle, et que j'aie quelque sujet de l'être, je ne laisserai pas, suivant vos avis, de les mettre hors de la maison à la fin du mois. Je les escorterai pourtant jusqu'à Paris, à cause des voleurs, et afin de faire les choses honnêtement. Adieu, ma petite sœur, comment vous trouvez-vors de la fête de Noël? vous avez *laissé paître vos bêtes*, c'est bien fait. Les monts et les vaux sont fréquents en Provence; je vous souhaite seulement de gentils pastoureaux pour vous y tenir compagnie. Je salue M. de Grignan : il ne me dit pas un mot; je ne m'en vengerai qu'en me portant bien, et en revenant de toutes mes campagnes.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Voilà, Dieu merci, bien des folies. Si la poste savoit de quoi nos paquets sont remplis, le courrier les laisseroit à moitié chemin. Je vous conterai mercredi un songe.

450.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 8 janvier 1676.

Voici le jour de vous conter mon songe. Vous saurez que vers les huit heures du matin, après avoir songé à vous la nuit, sans ordre et sans mesure, il me sembla bien plus fortement qu'à l'ordinaire que nous étions ensemble, et que vous étiez si douce, si aimable et si caressante pour moi, que j'en étois toute transportée de tendresse; et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée, que je fus contrainte d'appeler *Marie*; et avec de l'eau froide et de l'eau de la reine de Hongrie, je m'ôtai le reste de mon sommeil, et je débarrassai ma tête et mon cœur de l'horrible oppression que j'avois. Cela me dura un quart d'heure; et tout ce que je puis vous en dire, c'est que jamais je ne m'étois trouvée dans un tel état. Vous remarquerez que voici le jour où ma plume est la maîtresse.

Vous avez passé quinze jours bien tristement à Lambesc; on en plaindroit une autre que vous; mais vous avez un tel goût pour la solitude, qu'il faut compter ce temps comme votre carnaval. Que dites-vous de la Saint-Géran, qui vient de partir avec son gros mari, pour aller passer le sien à la Palisse : c'est un voyage d'un mois, qui surprend tout le monde dans cette saison : elle reviendra bien sûrement pour les sermons; mais voyez quelle fatigue pour ne pas quitter ce cher époux. Le grand Béthune disoit, quand Saint-Géran eut reçu ce coup de canon[1] : « Le gros » Saint-Géran est bon homme, honnête homme; » mais il a besoin d'être tué pour être estimé so- » lidement. » Sa femme n'est pas de cet avis, ni moi non plus : mais cette folie s'est trouvée au bout de ma plume.

La princesse vint hier ici, encore toute foible d'avoir sué. Elle est affligée de la ruine que les gens de guerre lui causent, et du peu de soin que MONSIEUR et MADAME ont eu de la faire soulager. Elle croit que madame de Monaco contribue à cet oubli, afin de lui soustraire les aliments, et de l'empêcher de venir à Paris, où la proximité de la princesse lui ôte toujours un peu le plaisir d'être cousue avec MADAME : leur haine est réciproque A propos de réciproque, un gentilhomme de la princesse contoit assez plaisamment qu'étant aux

[1] Devant Besançon en mars 1674. « M. de Saint-Géran étoit gros et entassé avec de gros yeux et de gros traits qui ne promettoient rien moins que l'esprit qu'il avoit. » *Mémoires de Saint-Simon*, t. XII, page 22.

états, à ce bal de M. de Saint-Malo, il entendit un Bas-Breton qui parloit à une demoiselle de sa passion; la belle répondoit; enfin, tant fut procédé, que la nymphe impatientée lui dit : « Monsieur, vous pouvez m'aimer tant qu'il vous plaira; mais je ne puis du tout vous *réciproquer.* » Je trouve que fort souvent on peut faire cette réponse qui coupe court, et qui est en vérité toute la meilleure raison qu'on puisse donner. Mon fils est allé à Vitré voir les dames; il m'a priée de vous faire mille amitiés. Je crois que le bon d'Hacqueville réglera le supplément; et puisque Lauzun prendra notre guidon, voilà le *Frater* monté d'un cran; il n'est plus qu'à neuf cents lieues du Cap. Il fait ici un temps enragé depuis trois jours; les arbres pleuvoient dans le parc, et les ardoises dans le jardin. Toutes nos pensées de mariage ont été, je crois, emportées par ce grand vent : un père nous a dit que sa fille n'avoit que quinze ans, et qu'il ne vouloit la marier qu'à vingt; un autre, qu'il vouloit de la robe : au moins nous n'avons pas à nous reprocher que rien échappe à nos attentions. Adieu, ma chère enfant, ne voulez-vous pas bien que je vous embrasse?

---

451. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 janvier 1676.

Je reçus avant-hier votre lettre du 20 décembre, ma belle cousine, qui est une réponse à une lettre que je vous écrivis le 19 octobre; vous en devez avoir reçu depuis ce temps-là deux autres de moi, sans compter celle que je viens de vous écrire, avec une pour madame de Grignan. Vous voyez par là que je me trouve bien de votre commerce; et, il faut dire la vérité, c'est à mon gré le plus agréable qui soit au monde; vous savez que je m'y connois et que je suis sincère. Les *nouveaux* mariés et le *nouveau* beau-père vous rendent mille graces de la part que vous prenez à leur satisfaction, et ils vous en souhaitent une pareille dans l'établissement de M. votre fils.

Quand je vous ai mandé ma lassitude sur le titre de comte, j'ai cru que vous entendriez d'abord la raison que j'avois d'en avoir; mais puisqu'il vous la faut expliquer, ma chère cousine, je vous dirai que la promotion aux grands honneurs de la guerre que l'on a faite m'a donné meilleure opinion de moi que je n'avois, et que, m'étant fait à moi-même la justice qu'on m'a refusée, j'ai été honteux de la qualité de comte. En effet, me trouvant sans vanité égal en naissance, en capacité, en services, en courage et en esprit aux plus habiles de ces maréchaux, et fort au-dessus des autres, je me suis fait maréchal *in petto*, et j'ai mieux aimé n'avoir aucun titre, que d'en avoir un qui ne fût plus digne de moi. De me dire maintenant que je serai confondu dans le grand nombre de gens qui portent le nom de Bussy, je vous répondrai que je serai assez honorablement différencié par celui de Rabutin, qui accompagnera toujours l'autre.

Je crois, ma chère cousine, que vous approuverez mes raisons, car vous n'êtes pas personne à croire qu'il y a de la foiblesse à changer d'opinion, quand vous en voyez une meilleure.

Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que je l'épuise; et que je vous fasse tout d'un coup comprendre de quelle manière je veux que vous me conceviez, afin que vous me fassiez ainsi concevoir à ceux à qui vous parlerez de moi. Je vous envoie pour cela une relation de ce qui se passa entre Duras[1] et moi, et les réflexions que j'ai faites sur cet événement. Je les aurois envoyées à tous mes amis de la cour, si l'intérêt de Coligny ne m'en eût empêché; mais il est assez des amis de Duras, il va servir cette campagne auprès de lui, et tout le bien dont il jouit est dans son gouvernement.

Je vous plains fort pour les maux que la guerre fait à vos sujets; mais je ne plains guère les Bretons en général, qui sont assez fous pour s'attirer mal-à-propos l'indignation d'un aussi bon maître que le nôtre. Je voudrois bien pouvoir aller à Paris comme vous, ou que vous eussiez affaire à Bourbilly pour deux ou trois mois. Adieu, ma belle cousine, si vous trouvez du plaisir à m'appeler

[1] Jacques-Henri de Durfort, duc de Duras, maréchal de France, gouverneur de Besançon et de la Franche-Comté.

comte, ne vous en contraignez pas, je veux bien être votre comte, de tous les sens dont vous le pouvez entendre.

452.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12 janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira, et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale;* n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on auroit fait ce livre pour vous, il ne seroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots? on croit n'avoir lu de françois qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince avec l'humilité du christianisme... Mais je m'arrête, il faudroit louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce seroit une bizarre lettre. En un mot, je suis fort aise qu'il vous plaise, et j'en estime mon goût. Pour *Josephe*, vous n'aimez pas sa vie ; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouoit d'un grand bonheur dans cette cave, où ils tiroient à qui se poignarderoit le dernier?

Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'église cette chanson déshonnête dont elle se confessoit; rien au monde n'est plus nouveau ni plus plaisant : je trouve qu'elle avoit raison; assurément le confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Je vois d'ici le bon homme de confesseur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons souvent des folies; mais nous ne pouvons payer cellelà. Je vous parle toujours de notre Bretagne; c'est pour vous donner la confiance de me parler de Provence; c'est un pays auquel je m'intéresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites parce que je connois tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers : nous en avons un admirable : je me promène tous les jours, et je fais quasi un nouveau parc autour de ces grandes places du bout du mail; j'y fais planter quatre rangs d'allées, ce sera une très-belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai, malgré tous ces charmes, dans le mois de février; les affaires de l'abbé le pressent encore plus que les vôtres, c'est ce qui m'a empêchée de penser à offrir notre maison à mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à bien du monde; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est transporté de vos lettres; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous dites des *Essais de morale;* il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne, c'est un petit esprit vif et tout battant neuf, que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance; nous nous faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers des empires, des pays, des rois, des religions, des guerres, des astres, de la carte; ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête, qui n'a jamais vu ni ville, ni rivière, et qui ne croyoit pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit : je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés, parce que le roi de Suède est notre allié. Enfin vous voyez l'extravagance de nos amusements. La princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar; c'est une vraie Danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre, de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de La Fayette est fort reconnoissante de votre lettre; elle vous trouve très honnête et très obligeante, mais ne vous paroît-il pas plaisant que son beau-frère n'est pas du tout mort, et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix? sur les questions que vous faites au *Frater*, je décide hardiment que celui qui est en colère, et qui le dit,

est préférable au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences. Il y a une stance dans l'Arioste qui peint la fraude; ce seroit bien mon affaire, mais je n'ai pas le temps de la chercher. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de la Saint-Géran; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connoissance de huit jours: il n'en est pas moins bon pour les autres; mais cela est admirable. J'oubliois de vous dire que j'avois pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, et les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

M. DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en bonne humeur, je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du temps, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Je n'ai pas laissé de sourire de l'histoire de la fille de Lambesc; jugez ce que j'aurois fait si j'avois été dans mon naturel. Elle avoit autant d'envie d'avoir l'absolution que le bon père de savoir la chanson; et apparemment ils se contentèrent tous deux. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon, si je vous dis que le *Traité de la connoissance de soi-même* me paroît distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et sur-tout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu*; mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connoissez si bien, du moins si on en peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres: M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien; cela fatigue et fait mal à la fin; c'est comme qui mangeroit trop de *blanc manger*: voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi sur beaucoup de chapitres; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagants, je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josephe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité des morales*, de Plutarque, qui a pour titre: *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblants, regarde madame de La Fayette; nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porta des *Essais de morale*; et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

453.

A la même.

Aux Rochers, vendredi 17 janvier 1676.

A force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez donné. Je ne puis remuer le côté droit; ce sont, ma chère enfant, de ces petits maux que personne ne plaint, quoiqu'on ne fasse que criailler. Mon fils s'en pâme de rire, je lui donnerai sur le nez tout aussitôt que je le pourrai. En attendant, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur avec le bras gauche. Le *Frater* va vous conter des *lanternes*.

M. DE SÉVIGNÉ.

Je ne ris point, ainsi que ma mère vous le mande; mais, comme son mal n'est rien qui puisse causer la moindre inquiétude, on la plaint de ses douleurs, on l'amuse dans son lit, et du reste on cherche à la soulager autant qu'il est possible. Je crois que vous voulez bien vous reposer sur moi et sur le *bien bon* de tout ce qui regarde une santé qui nous est si précieuse; soyez tranquille de ce côté-là, ma petite sœur, et croyez que nous serons assurément guéris, quand vous commencerez d'être en peine.

Voici l'histoire de notre province. On vous a mandé comme étoit M. de Coëtquen avec M. de

Chaulnes; il étoit avec lui ouvertement aux épées et aux couteaux; il avoit présenté au roi des mémoires contre la conduite de M. Chaulnes, depuis qu'il est gouverneur de cette province. M. de Coëtquen revient de la cour pour se rendre à son gouvernement par ordre du roi: il arrive à Rennes, va voir M. de Pommereuil, et passe, depuis huit heures du matin qu'il est à Rennes jusqu'à neuf heures du soir, sans aller chez M. de Chaulnes; il n'avoit pas même dessein d'y aller, comme il le dit à M. de Coëtlogon, et se faisoit un honneur de braver M. de Chaulnes dans sa ville capitale. A neuf heures du soir, comme il étoit à son hôtellerie, et n'avoit plus qu'à se coucher, il entend arriver un carrosse, et voit monter dans sa chambre un homme avec un bâton d'exempt; c'étoit le capitaine des gardes de M. de Chaulnes, qui le pria, de la part de son maître, de venir jusqu'à l'évêché: c'est où demeure M. de Chaulnes. M. de Coëtquen descend, et voit vingt-quatre gardes autour du carrosse, qui le mènent sans bruit et en fort bon ordre à l'évêché. Il entre dans l'antichambre de M. de Chaulnes, et y demeure un demi-quart d'heure avec des gens qui avoient ordre de l'y arrêter. M. de Chaulnes paroît enfin, et lui dit: « Monsieur, je vous ai envoyé querir pour vous » ordonner de faire payer les francs-fiefs dans vo» tre gouvernement. Je sais, *ajouta-t-il*, ce que » vous avez dit au roi, mais il le falloit prouver »; et tout de suite il lui tourna le dos, et rentra dans son cabinet. Le Coëtquen demeura fort déconcerté, et, tout enragé, regagna son hôtellerie.

454.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 janvier 1676.

Je me porte mieux, ma très-chère; ce torticolis étoit un très-bon petit rhumatisme: c'est un mal très douloureux, sans repos, sans sommeil; mais il ne fait peur à personne. Je suis au huitième; un peu d'émotion et les sueurs me tireront d'affaire: j'ai été saignée une fois du pied, et l'abstinence et la patience achèveront bientôt: je suis parfaitement bien servie par *Larmechin*[1], qui ne me quitte ni nuit ni jour. Enfin, ma fille, j'eus hier un extrême plaisir à lire vos lettres; c'est une conversation qui me ravit. Ne venez point me dire que vos bons succès de Provence vous sont fort indifférents; je ne sais ce qui peut plaire au monde, si ce n'est une si parfaite petite victoire, et dont les effets doivent être si agréables dans la suite, et si honorables pour vous. J'ai ces bonnes nouvelles un peu plus tôt que vous, et celle de l'assemblée de la noblesse, qui a été aussi confirmée, a comblé la mesure. Je vous envoie la lettre de M. de Pomponne; il me semble qu'elle est toute pleine de bonne amitié. D'Hacqueville me mande que notre cardinal a une fluxion sur la poitrine; j'en suis excessivement en peine, et bien plus que de moi. Je vous écrirois fort volontiers vingt-sept ou vingt-huit pages, mais il ne m'est pas possible: mon fils vous dira le reste. Adieu, je vous embrasse, et c'est aujourd'hui du bras droit.

M. de Sévigné.

Vous voyez, dans ce que vous écrit ma mère, l'état véritable de sa santé; mais quoique sa maladie ne fasse nulle frayeur, et que les sueurs commencent à diminuer ses douleurs, elles sont toujours si cruelles, que l'état où nous la voyons fend le cœur à tous ceux qui l'aiment: je crois que vous me faites bien la grace de penser que je suis de ce nombre, et que je fais tout ce qui est en mon petit pouvoir pour la soulager. Je voudrois bien de tout mon cœur lui être bon à quelque chose; mais, par malheur, je ne suis bon à rien; et si j'ai quelque mérite, c'est celui d'avoir *Larmechin*, qui fait des merveilles jour et nuit. Vos lettres sont très-bonnes, et même nécessaires pour la santé et pour le divertissement de notre chère malade; c'est dommage qu'elles ne viennent que de huit en huit jours. Nous n'ajoutons pas foi à votre philosophie sur vos victoires de Provence: vous pouvez voir, par l'affaire de M. de Coëtquen, que la Provence n'est pas la seule province où il y ait des cabales. Ne trouvez-vous point plaisant que M. d'Hacqueville nous mande de Paris le détail de cette affaire, comme si nous n'étions

[1] Valet de-chambre du marquis de Sévigné.

pas à sept lieues de Rennes, et que nous n'eussions pas quelquefois des nouvelles de ce pays barbare?

Vous saurez assurément les querelles qui sont arrivées aux noces de La Mothe, comme à celle de Thétis; la Discorde aux crins de couleuvre se mêla parmi les duchesses et les princesses, qui sont les déesses de la terre : enfin tout est assoupi, et il n'en arrivera point de nouvelle guerre. Celle que nous avons contre les Espagnols, les Hollandois et les Allemands suffira. Nous avons lu les vers de l'opéra : jamais vous n'avez entendu parler d'un goût aussi corrompu que le nôtre, depuis que nous sommes en Bretagne. Nous trouvons l'oraison funèbre de M. de Tulle fort belle, et nous trouvons l'opéra (*Atys*) de cette année incomparablement au-dessus de tous les autres : pour vous dire la vérité, comme nous ne l'avons que depuis hier, nous n'avons encore lu que le prologue et le premier acte, que nous honorons de notre approbation. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que nous en fassions autant de la *suite de Pharamond*, nous anathématisons tout ce qui n'est pas de La Calprenède. Adieu, ma chère sœur; nous divertissons ma mère autant que nous pouvons; c'est presque la seule chose dont elle ait présentement besoin; car, pour le reste, il faut qu'il ait son cours, et nous comptons sur trois semaines : sa fièvre a diminué justement le sept, et c'est une marque assurée qu'il n'y a nul danger. Ne nous écrivez point de lettres qui nous puissent faire de la peine; elles viendroient hors de saison, et le chagrin de vous savoir en peine ne sera pas nécessaire à madame votre mère convalescente. Mille compliments à M. de Grignan et à sa barbe, l'un portant l'autre.

455.

De M. Sévigné *à la même.*

Aux Rochers, mardi 21 janvier 1676.

Commencez, s'il vous plaît, ma pet te sœur, à croire fermement tout ce que nous vous dirons aujourd'hui, le *bien bon* et moi, et ne vous effarouchez point si par hasard vous ne voyez point de l'écriture de ma mère. L'enflure est encore si grande sur les mains, que je ne crois pas que nous lui permettions de les mettre à l'air. Il y a encore une autre raison, c'est que depuis hier, qui étoit le neuf, la sueur s'est tellement mise sur les parties qui sont enflées, qu'il ne faut pas se jouer à la faire rentrer; c'est la santé qui revient; et il n'y a que ce moyen de guérir ses mains, ses pieds et ses jarrets. Il y a encore un peu de douleur, et beaucoup d'enflure, mais sans fièvre. Voilà le véritable état de notre *maman mignonne* : ne croyez point qu'on n'ait pas eu soin d'elle, et qu'elle ait été abandonnée; il y a à Vitré un très bon médecin; elle a été saignée du pied en perfection; enfin elle est aussi bien qu'à Paris; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle le trouve ainsi elle-même, et qu'elle est fort en repos de ce côté-là; enfin il n'y auroit plus qu'à rire, si on pouvait trouver l'invention de la faire demeurer dans son lit sur les fesses d'un autre; mais comme, par malheur, c'est toujours sur les siennes, elle en souffre présentement les plus grandes incommodités. La maladie a été rude et douloureuse pour la première qu'elle ait eue en sa vie; mais comme c'est presque une nécessité d'être malade cette année, il vaut incomparablement mieux qu'elle ait eu ce rhumatisme, quelque cruel et douloureux qu'il ait été, qu'un de ces rhumes sur la poitrine, qui ont tant couru, surtout dans un pays où la saignée du bras auroit été presque impossible. Enfin nous trouvons tous les jours de la consolation à notre misère, et nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne se pouvant soutenir sur ses jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener, et chanter du matin au soir dans nos allées. La petite personne qui est ici, quand elle voyoit les douleurs de ma mère augmenter vers le soir, n'y entendoit point d'autre finesse que de pleurer; voilà où elle en est; elle est toujours l'objet de la jalousie de la Plessis, qui se fait un mérite auprès de ma mère de haïr cette petite comme le diable. Voici ce qui s'est passé aujourd'hui : ma mère s'assoupissoit doucement dans son lit, et la petite fille, le *bien bon* et moi nous étions auprès du feu; la Plessis est entrée, on lui a fait signe d'aller doucement, elle a obéi ponctuellement : comme elle étoit au milieu de la chambre, ma mère a toussé et a demandé vite son mouchoir pour cracher; la petite et moi nous nous sommes levés pour y aller : mais la Plessis nous a prévenus,

elle a couru au lit, et au lieu de porter le mouchoir à la bouche de ma mère, elle lui a pincé le nez d'une force qui a fait crier les hauts cris à la pauvre malade; ma mère n'a pu s'empêcher de *renasquer* un peu contre le zèle indiscret qui avoit causé ce transport; et puis on s'est mis à rire. Si vous aviez vu cette petite comédie, vous n'auriez pu vous en empêcher. Adieu, ma petite sœur, n'ayez ni peine, ni frayeur de ce qui se passe ici; nous espérons qu'avant que cette lettre soit à vous, ma mère se promènera un peu dans le jardin : s'il arrive quelque chose d'extraordinaire entre-ci et demain, on vous le mandera avant que de fermer le paquet. Ce qui nous ravit, c'est qu'à l'heure qu'il est, il ne peut rien arriver que de bon. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan.

456.

De madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, lundi 27 janvier 1676.

J'ai encore les mains enflées, mon enfant, mais que cela vous persuade la fin de tout le rhumatisme, qui a toujours diminué depuis cette crise dont nous vous parlâmes le neuf de mon mal.

M. DE SÉVIGNÉ *écrit sous la dictée de madame* DE SÉVIGNÉ.

Il est donc vrai que depuis cette sueur, à la suite de plusieurs autres petites, je me trouve sans fièvre et sans douleur; il ne me reste plus que la lassitude du rhumatisme. Vous savez ce que c'est pour moi que d'être seize jours sur les reins, sans pouvoir changer de situation. Je me suis rangée dans ma petite alcove [1], où j'ai été très chaudement et parfaitement bien servie. Je voudrois bien que mon fils ne fût pas mon secrétaire en cet endroit pour vous dire ce qu'il a fait en cette occasion. Ce mal été fort commun dans ce pays, et ceux qui ont évité la fluxion sur la poitrine y sont tombés : mais, pour vous dire le vrai, je ne croyois pas être sujette à cette loi commune; jamais une femme n'a été plus humiliée, ni plus traitée contre son tempérament. Si j'avois fait un bon usage de tout ce que j'ai souffert, je n'aurois pas tout perdu; il faudroit peut-être m'envier, mais je suis impatiente, ma fille, et je ne comprends pas comment on peut vivre sans pieds, sans jambes, sans jarrets et sans mains. Il faut que vous pardonniez aujourd'hui cette lettre à l'occupation naturelle d'une personne malade; c'est à n'y plus revenir; dans peu de jours je serai en état de vous écrire tout comme les autres. Il me semble avoir entendu dire, pendant que j'avois la fièvre, que votre cardinal Grimaldi [1] étoit mort; j'en serois en vérité bien fâchée. Adieu, ma chère enfant; avec tout cela mon mal n'a été que douloureux, et tous ceux qui prennent intérêt à moi n'ont pu trouver un moment le moindre sujet d'avoir peur : la fièvre même étoit nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme; et présentement que je n'en ai plus, il n'y a qu'à attendre patiemment le retour de mes forces; et que l'enflure se dissipe. J'embrasse M. de Grignan. La princesse a fait des merveilles pendant ma maladie.

M. DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai plus rien à vous dire après cela, ma petite sœur, si ce n'est que je viens d'avoir une dispute avec le *bien bon*; il dit que l'écriture de ma mère, telle qu'elle est, étoit fort nécessaire pour vous rassurer; moi je soutiens qu'elle est beaucoup plus propre à vous épouvanter, et que vous auriez bien fait l'honneur au *bien bon* et à moi de vous en rapporter à nous sur la santé de ma mère, et que le style de nos lettres vous auroit ôté vos inquiétudes. Voilà ma pensée; car je ne crois pas que vous me soupçonniez d'une assez grande force d'esprit pour écrire des plaisanteries dans le temps que je serois frappé de quelque chose de terrible : mandez-nous votre avis, pour terminer cette dispute. Je salue M. de Grignan, et baise la *Dague* au front.

[1] Cette alcove, accompagnée de deux petits cabinets, a été conservée dans la chambre à coucher de madame de Sévigné aux Rochers, on y voit encore son lit de satin jaune, brodé aux Indes, en soie de couleur, or et argent.

[1] Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix, qui mourut doyen des cardinaux le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans. Il fut extrêmement regretté dans son diocèse, et sur-tout des pauvres.

457.

Le même, sous la dictée de madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 29 janvier 1676.

Ce qui vous paroîtra plaisant, ma fille, c'est que je suis guérie, que je n'ai plus ni fièvre, ni douleurs, et que pourtant je ne vous écrirai point; mais c'est par la raison même que je suis guérie, que je ne puis écrire. Mes douleurs se sont changées en enflure; de sorte que cette pauvre main droite ne peut plus me servir à griffonner comme ces jours passés : c'est encore un peu d'incommodité qui ne durera pas long-temps. Je ne suis présentement qu'à me consoler des maux que le lit m'a donnés pendant quinze jours. Je commence à me promener par ma chambre; je reprends mes forces; cet état n'est pas à plaindre, et je vous prie de ne vous en point faire une peine, dans le temps que nous nous en faisons un plaisir sensible. J'ai lu vos deux lettres, elles sont divines; vous me faites des représentations admirables : si jamais je puis avoir la main libre, j'y ferai réponse; en attendant, croyez que vous ne perdez rien avec moi, ni de l'agrément de votre commerce, ni de l'amitié que vous me témoignez. Une des plus grandes joies que j'aie eues du retour de ma santé, c'est l'inquiétude que cela vous ôtera. Vous n'en devez plus avoir, puisque nous vous avons mandé toutes choses dans l'exacte vérité, et que nous goûtons présentement les délices de la convalescence. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur; le *bien bon* en fait autant; et pour moi, ma petite sœur, vous croyez bien que je ne m'y épargne pas. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi-même, si ce n'est l'extrême joie que j'ai de vous voir hors d'intrigue.

458.

De madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, vendredi 31 janvier 1676.

Ne soyez nullement en peine de moi; je suis hors d'affaire : quoique j'aie les bras, les jarrets, les pieds, gros et enflés, et que je ne m'en aide point, on m'assure que cette incommodité, qui est incroyable finira bientôt. J'ai été mille fois mieux ici qu'à Paris; je suis servie et traitée comme la reine.

M. DE SÉVIGNÉ.

Oh! la belle écriture! ne trouvez-vous pas que ma mère eût tout aussi bien fait de ne vous pas écrire? nous l'en voulions empêcher; mais elle l'a voulu : je souhaite que cela vous serve de consolation : souhaitez-nous en récompense un peu de patience pour supporter l'enflure et la foiblesse qui restent. Ma mère croyoit que du moment qu'elle n'auroit plus de douleurs elle pourroit aller à clochepied; elle est un peu attrapée de s'en voir si éloignée. Tout ira bien, pourvu que l'impatience ne fasse point de mauvais effet. Nous voulions vous envoyer une lettre de madame de Vins, que ma mère reçut le dernier ordinaire; mais à force de l'avoir voulu conserver, il arrive que nous ne la trouvons point. Sachez en gros que cette lettre étoit fort honnête; madame de Vins assuroit qu'elle étoit persuadée que les Grignan avoient eu toute la raison de leur côté dans ces deux dernières affaires, et qu'elle ne vous avoit point écrit, parce qu'elle vous connoissoit trop d'esprit et trop de bon sens pour vouloir recommencer vos démêlés, puisque la cause en étoit ôtée : elle dit aussi qu'elle a eu tant de chaleur pour les Grignan, parce qu'ils avoient raison, qu'elle en est devenue suspecte aux autres; voilà grossièrement le sujet de la pièce. Vous pouvez croire à cette heure que vous avez lu la lettre; je compte que nous la retrouverons dans quinze jours ou trois semaines : on a eu si grand'peur de l'égarer, qu'on la mise bien précieusement dans quelque petit coin, où personne ne pût la toucher; nous n'y avons pas touché nous-mêmes, tant on a bien réussi à faire ce qu'on vouloit. Adieu, ma petite sœur.



459.*

De M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de madame* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 2 février 1676.

Nous avons lu vos deux dernières lettres avec un plaisir et une joie qu'on ne peut avoir qu'en les lisant. Nous craignons celles où vous allez faire de grands cris sur le mal que j'ai eu ; premièrement, parce que vous vous en prendrez à moi ; et cela n'est pas juste : tout le monde, en ce pays, a eu des rhumatismes, ou des fluxions sur la poitrine : choisissez. Il y a six semaines que madame de Marbeuf en est dangereusement malade ; ainsi il falloit bien payer le tribut d'une façon ou d'une autre ; et pour vos inquiétudes et vos frayeurs, elles commencent justement dans le temps qu'il n'y a plus de sujet d'en avoir ; je suis présentement hors de toute fièvre et des douleurs du rhumatisme ; ce qui me reste est d'avoir les mains et les pieds enflés ; en sorte que je ne saurois me guérir, en marchant, de tous les maux que je me suis faits dans le lit ; mais cela s'appelle des incommodités, et point du tout des dangers. Ainsi, ma chère enfant, mettez-vous l'esprit en repos : nous ne songeons qu'à reprendre des forces, et à nous en aller à Paris, où je vous donnerai de mes nouvelles. Je ne vous saurois écrire aujourd'hui, j'ai la main droite encore trop enflée ; pour la gauche, elle ne l'est plus du tout ; elle est toute désenflée et toute ridée ; ç'a été une joie extraordinaire de la voir en cet état. Je vous assure qu'un rhumatisme est une des plus belles pièces qu'on puisse avoir ; j'ai un grand respect pour lui ; il a son commencement, son accroissement, son période et sa fin ; heureusement c'est à ce dernier terme que nous sommes.

Pour madame de Vins et son beau-frère (*M. de Pomponne*), je crois vous les avoir découverts par un côté qui vous doit contenter, puisqu'il me contente. Ils n'ont point voulu paroître tels qu'ils ont été ; ils ont leurs raisons, et il faut laisser à nos amis la liberté de nous servir à leur mode. Il me paroît qu'ils ont observé beaucoup de régime et de ménagement du côté de la Provence ; il faut sur cela suivre leurs vues et leurs pensées, d'autant plus agréablement, qu'ils ont bien voulu me laisser voir d'ici le dessous des cartes, qui est enchanté pour vous. Ils viennent de m'écrire tous deux sur ma maladie, voyez s'il y a rien de si obligeant ; voilà les lettres : ainsi, ma fille, gardez-moi donc bien tous mes petits secrets, et gardons-nous bien de nous plaindre des gens dont nous devons nous louer.

Je comprends le bruit et l'embarras que vous avez dans votre *rond*[1]. Mandez-moi si le bon homme de Sannes joue toujours au piquet, et s'il croit être en vie. Voici le temps qu'il faut se divertir malgré qu'on en ait ; si vous en étiez aussi aise que votre fille l'est de danser, je ne vous plaindrois pas ; jamais je n'ai vu une petite fille si dansante naturellement. Au reste, je suis entièrement de votre avis sur les *Essais de morale* ; je gronde votre frère : le voilà qui va vous parler.

M. DE SÉVIGNÉ.

Et moi, je vous dis que le premier tome des *Essais de morale* vous paroîtroit tout comme à moi, si la Marans et l'abbé Têtu ne vous avoient accoutumée aux choses fines et distillées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimatias vous paroissent clairs et aisés ; de tout ce qui a parlé de l'homme et de l'intérieur de l'homme, je n'ai rien vu de moins agréable ; ce ne sont point là ces portraits où tout le monde se reconnoît. Pascal, la Logique de Port-Royal, et Plutarque, et Montaigne, parlent bien autrement ; celui-ci parle, parce qu'il veut parler, et souvent il n'a pas grand'chose à dire. Je vous soutiens de plus que ces deux premiers actes de l'opéra sont jolis, et au-dessus de la portée ordinaire de Quinault ; j'en ai fait tomber d'accord ma mère ; mais elle veut vous en parler elle-même. Dites-nous ce que vous y trouvez de si mauvais, et nous vous y répondrons, au moins sur ces premiers actes, car pour l'assemblée des Fleuves, je vous l'abandonne. Ma très-belle, et très-aimable petite sœur, ma mère vous embrasse avec sa main ridée ; et pour moi je vous embrasserois aussi si j'osois, étant brouillé avec vous comme je le suis.

[1] C'est un cabinet appelé le rond, parce qu'il est pratiqué dans une ancienne tour du palais des comtes de Provence, où étoit le logement de M. de Grignan à Aix.

460.

Le même, sous la dictée de madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et feroit celui de mon mérite, si j'étois bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je pourrai marcher : *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero!* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux : on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai sera d'aller à Paris : je vous prie donc, ma chère enfant, de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots : je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable; je vous conjure tous de respecter, avec tremblement, ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble que présentement je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme.

M. DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'étoit abandonnée au régime de ce bon homme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le vouloit, elle ne seroit pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'étoit vouloir assassiner ma mère, que de lui conseiller d'en essayer une prise; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers, si on vouloit s'y appliquer. Il ne falloit pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? Il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois, voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie : ô mes enfants, que vous êtes fous de croire qu'une maladie se puisse déranger! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

461.*

Le même, sous la dictée de madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 9 février 1676.

Voilà justement ce que nous avions prévu. Je vois vos inquiétudes et vos tristes réflexions dans le temps que je suis guérie. J'ai été frappée rudement de l'effet que vous feroit cette nouvelle, vous

connoissant comme je vous connois pour moi; mais enfin vous aurez vu la suite de cette maladie, qui n'a rien eu de dangereux: nous n'avions point dessein de vous faire de finesse dans le commencement; nous vous parlions de torticolis, et nous croyions en être quittes pour cela: mais le lendemain cela se déclara pour un rhumatisme, c'est-à-dire, pour la chose du monde la plus douloureuse et la plus ennuyeuse; et présentement, quoique je sois guérie, que je marche dans ma chambre, et que j'aie été à la messe, je suis toute pleine de cataplasmes: cette impossibilité d'écrire est quelque chose d'étrange, et qui a fait en vous tout le mauvais effet que j'en avois appréhendé. Croiriez-vous bien que notre eau de la reine de Hongrie m'a été contraire pendant tout mon mal? Je vois avec combien d'impatience vous avez attendu nos secondes lettres, et je suis trop obligée à M. de Roquesante d'avoir bien voulu partager votre ennui en les attendant; il y a des héros d'amitié, dont je fais grand cas. Je remercie les *Pichons* d'avoir remercié Dieu de si bon cœur, et je promets à M. de Grignan deux lignes de ma main aussitôt qu'on m'aura ôté mes cataplasmes. Je vous prie bien sérieusement de remercier toutes les dames et toutes les personnes qui se sont intéressées à ma santé; et quoique ce soit au dessein de vous plaire, que je doive ces empressements, ils ne laissent pas de m'être fort agréables, et je vous conjure de leur en témoigner ma reconnoissance. Je crains que votre frère ne me quitte; voilà un de mes chagrins: on ne lui parle que de revues, que de brigade, que de guerre. Cette maladie-ci dérange bien nos bons petits desseins; je fais venir en tout cas *Hélène*, pour ne pas tomber des nues, et le temps nous rassemblera. Je vous conjure d'avoir soin de vous et de votre santé: vous savez que c'est la marque la plus sensible que vous puissiez me donner de votre amitié. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. Voilà le *Frater* qui veut parler à M. de Grignan.

M. de Sévigné *à M.* de Grignan.

Quoique ma sœur ait pris toutes sortes de soins pour cacher l'état où elle est, vous ne devez pas douter, mon très-cher frère, que je n'eusse pris toutes les précautions imaginables pour la ménager, en cas que la maladie de ma mère nous eût fait la moindre frayeur; mais heureusement, nous n'avons eu que le chagrin de lui voir souffrir des douleurs insupportables, sans qu'il y ait jamais eu aucune apparence de danger: vous aurez bien pu vous en apercevoir par nos lettres, qui vous auront tout-à-fait rassuré. Soyez persuadé, mon très cher frère, que je ne pouvois manquer de faire mon devoir en cette occasion; ma sœur a une place dans mon cœur, qui ne me permet pas de l'oublier. Depuis que nous sommes dans la joie de voir revenir, à vue d'œil, la santé de ma mère, je me console de la maladie, parce qu'elle lui apprendra à se conserver, comme une personne mortelle, et parce qu'elle est cause que j'ai reçu de vous la lettre du monde la plus obligeante, et la plus pleine d'amitié. Croyez aussi, Monsieur, que vous ne sauriez aimer personne qui vous honore plus que moi, ni qui ait pour vous plus d'estime et de tendresse.

Le même, à madame de Grignan.

Je reviens à vous, ma petite sœur, pour vous mander les détails que vous souhaitiez; dès le premier ordinaire, il eût fallu faire comme le valet-de-chambre de feu mon oncle de Châlons[1], qui disoit: *Monsieur a la fièvre quarte depuis hier matin.* Nous vous avons mandé tout ce qu'il y avoit à vous mander. Remerciez-nous seulement, et ne vous avisez pas de nous gronder en la moindre chose, parce que vous auriez tort. Nous avons l'abbé de Chavigni pour évêque de Rennes[2]; vous trouverez que nous en devons être bien aises, pour peu que vous oubliiez le mépris et l'aversion qu'il a pour Montaigne. Je vous embrasse mille fois, ma petite sœur. Je vous prie de faire encore pour moi des amitiés à M. de Grignan. J'ai enfin vu une lettre de lui à un autre qu'à vous; je la conserverai aussi comme un trophée de bonté et de gloire; c'en est assez pour peindre mon ressentiment.

[1] Jacques de Neuchèse, évêque de Châlons-sur-Saône.

[2] François Le Bouthillier de Chavigni fut nommé à l'évêché de Rennes et en obtint les bulles; mais il donna sa démission, et deux ans après il fut nommé évêque de Troyes.

462.

De madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 12 février 1676.

Ma fille, il n'est plus question de moi, je me porte bien, c'est-à-dire, autant que l'on se porte bien de la queue d'un rhumatisme; car ces enflures s'en vont si lentement, que l'on perdroit fort bien patience, si l'on ne sortoit d'un état qui fait trouver celui-là fort heureux. Est-il vrai que le chevalier de Grignan se soit trouvé depuis dans le même embarras? Je ne comprends point ce qu'un *petit glorieux* peut faire d'un mal qui commence d'abord à vous soumettre, pieds et poings liés, à son empire. On dit aussi que le cardinal de Bouillon n'est pas exempt de cette petite humiliation. Oh, le bon mal! et que c'est bien fait de le voir un peu jeté parmi les courtisans! Mon fils est allé à Vitré pour une affaire; c'est pourquoi je donne sa charge de secrétaire à une petite personne dont je vous ai souvent parlé, et qui vous prie de trouver bon qu'elle vous baise respectueusement les mains. *Hélène* sera ici dans quatre jours; j'ai compris que je ne pourrois m'en passer, voyant bien que mon fils me va ôter *Larmechin*. Il y a tant d'incommodité dans la santé qui suit la guérison d'un rhumatisme, qu'on ne sauroit se passer d'être bien servie. Voilà une lettre que la bonne princesse vient de m'envoyer pour vous; savez-vous bien que je suis touchée de l'extrême politesse et de la tendre amitié qu'il y a dans ce procédé? Je ne suis pas en peine de la façon dont vous y ferez réponse.

463.

De M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de madame* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 16 février 1676.

Puisque vous jugez la question, qu'il vaut mieux ne point voir de l'écriture de la personne qu'on aime, que d'en voir de mauvaise, je crois que je ne proposerai rien cette fois-ci à ma main enflée: mais je vous conjure, ma fille, d'être entièrement hors d'inquiétude. Mon fils me fit promener hier par le plus beau temps du monde; je m'en trouvai fortifiée; et si mes enflures veulent bien me quitter après cinq semaines de martyre, je me retrouverai dans une parfaite santé. Comme j'aime à être dorlotée, je ne suis pas fâchée que vous me plaigniez un peu, et que vous soyez persuadée qu'un rhumatisme, comme celui que j'ai eu, est le plus cruel de tous les maux qu'on puisse avoir. Le *Frater* m'a été d'une consolation que je ne vous puis exprimer; il se connoît assez joliment en fièvre et en santé; j'avois de la confiance en tout ce qu'il me disoit: il avoit pitié de toutes mes douleurs, et le hasard a voulu qu'il ne m'ait trompée en rien de ce qu'il m'a promis, pas même à la promenade d'hier, dont je me suis mieux portée que je n'espérois. *Larmechin*, de son côté, m'a toujours veillée depuis cinq semaines, et je ne comprends point du tout ce que j'eusse fait sans ces deux personnes. Si vous voulez savoir quelque chose de plus d'un rhumatisme, demandez-le au pauvre Marignane[1], qui me fait grand'pitié, puisqu'il est dans l'état d'où je ne fais que de sortir. Ne croyez point que la coiffure en toupet, ni les autres ornements que vous me reprochez, aient été en vogue: j'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie, *et pour mon coup d'essai, j'ai fait un coup de maître*. Tout le soin qu'on a eu de ma santé en Provence marque bien celui qu'on a de vous plaire; je vous prie de ne pas laisser d'en faire des remerciements par-tout où vous le jugerez à propos. Je ne cherche plus que des forces pour nous mettre sur le chemin de Paris, où mon fils s'en va le premier, à mon regret. Je suis fort touchée de la dévotion d'Arles; mais je ne puis croire que celle du coadjuteur le porte jamais à de telles extrémités: nous vous prions de nous mander la suite de ce zèle si extraordinaire. Je suis bien aise que vous ayez vu le dessous des cartes du procédé de M. de Pomponne et de madame de Vins, et que vous soyez entrée dans leur politique, sans en avoir rien

[1] Joseph Gaspard Couet, marquis de Marignane, premier consul d'Aix; il mourut en 1692.

fait retourner à Paris; ce sont des amis sur lesquels nous pouvons compter. Adieu, ma très-chère enfant; il me semble que c'est tout ce que j'ai à vous dire; si je n'étois en peine de vous et de votre santé, je serois dans un état digne d'envie; mais la misère humaine ne comporte pas tant de bonheur. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur, et vous, ma fille, avec une tendresse infinie.

---

464. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, mercredi jour des cendres, 19 février 1676.

Je souhaite, ma chère fille, que vous ayez passé votre carnaval plus gaiement que moi; rien n'a dû vous en empêcher : il y a long-temps que ma santé ne donne plus d'inquiétude, et qu'elle ne me donne que de l'ennui. La fin ridicule d'un rhumatisme est une chose incroyable : on ressent des douleurs qui font ressouvenir du commencement, l'on meurt de peur; une main se renfle traîtreusement, un torticolis vous trouble : enfin, c'est une affaire que de se remettre en parfaite santé; et comme je l'entreprends, j'en suis fort occupée : il ne faut pas appréhender que je retombe malade par ma faute; je crains tout; l'on se moque de moi. Voilà donc, comme vous voyez, ce qui compose une femme d'assez mauvaise compagnie. D'un autre côté, le bon abbé ne se porte pas bien; il a mal à un genou, et un peu d'émotion tous les soirs; cela me trouble. Madame de Marbeuf est venue me voir de Rennes, mais je l'ai renvoyée passer le carnaval chez la bonne princesse : elles reviendront tantôt me voir : mon fils a passé deux jours avec elles; il s'en va dans cinq ou six; c'est une perte pour moi : mais il n'y a pas moyen qu'il diffère davantage; nous ne penserons plus qu'à le suivre. Mais, ma fille, qui peut me guérir des inquiétudes où je suis pour vous? Elles sont extrêmes; et je demande à Dieu tous les jours d'en être soulagée par une nouvelle, telle et aussi heureuse que je la puisse souhaiter. Je ne sais quand mes lettres redeviendront supportables; mais présentement elles sont si tristes et si pleines de moi, que je m'ennuie de les entendre relire; vous avez trop de bon goût pour n'être pas de même; c'est pourquoi je m'en vais finir; aussi bien la petite fille[1] se moque de moi. J'attends vos lettres, comme la seule joie de mon esprit : je suis ravie d'entrer dans tout ce que vous me dites, et de sortir un peu de tout ce que je dis. *Hélène* est arrivée depuis deux jours, elle me console de *Larmechin* qui s'en va. On me mande mille choses de Paris, sur quoi l'on pourroit discourir, si l'on n'avoit point les mains enflées. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous savez combien je suis à vous; conservez-moi tendrement votre chère et précieuse amitié. J'embrasse M. de Grignan et les *Pichons*. Comment se porte Marignane? Il me semble que nous sommes bien proche du côté du rhumatisme. Je vous envoie une douzaine de souvenirs à distribuer comme il vous plaira; mais il y en a un pour Roquesante, qui ne doit jamais être confondu.

465.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous êtes accouchée à huit mois, ma très-chère; quel bonheur que vous vous portiez bien! mais quel dommage d'avoir perdu encore un pauvre petit garçon! Vous qui êtes si sage, et qui grondez les autres, vous avez eu la fantaisie de vous laver les pieds; quand on a poussé si loin un si bel ouvrage, comment peut-on le hasarder, et sa vie en même temps? car il me semble que votre travail prenoit un mauvais train; enfin, ma fille, par la grace de Dieu, vous en êtes sortie heureusement, vous avez été bien secourue. Vous pouvez penser avec quelle impatience j'attends de secondes nouvelles de votre santé, et si je suis bien occupée, et bien remplie des circonstances de cet accouchement. Je vous rends graces de vos trois lignes, et à vous, mon cher Comte, des soins que vous prenez de m'instruire. Vous savez ce que c'est pour moi que la santé de votre chère femme : mais vous l'avez laissée

[1] La petite personne dont il a déjà été parlé, lui servoit dans ce moment-là de secrétaire.

trop écrire ; c'est une mort que cet excès ; et pour ce lavage des pieds, on dit qu'il a causé l'accouchement. C'est dommage de la perte de cet enfant ; je la sens, et j'ai besoin de vos réflexions chrétiennes pour m'en consoler ; car, quoi qu'on vous dise, vous ne le sauverez pas à huit mois. J'aurois eu peur que l'inquiétude de ma maladie n'y eût contribué, sans que j'ai trouvé qu'il y a eu quinze jours d'intervalle. Enfin, Dieu soit loué et remercié mille et mille fois, puisque ma chère comtesse se porte bien : ma vie tient à cette santé ; je vous la recommande, mon très-cher, et j'accepte de tout mon cœur le rendez-vous de Grignan.

---

466. *

De M. DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous n'avez qu'à venir nous donner à cette heure des règles et des avis pour notre santé ; on vous répondra comme dans l'Evangile : *Médecin, guéris-toi toi-même.* J'ai présentement de grands avantages sur vous ; tel que je suis,

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine[2].

Ma mère se porte à merveille ; elle prit hier, pour la dernière fois, de la poudre de M. de Lorme, qui lui a très-bien fait. Elle se promène dès qu'il fait beau ; je lui donne des conseils dont elle se trouve bien ; *je n'accouche point à huit mois* ; je dois croire après cela que ma mère se reposera sur moi de tout ce qui la regarde, et qu'elle méprisera beaucoup votre petite capacité, qui s'avise de se laver les jambes deux heures durant, étant grosse de huit mois : l'on vous pardonne pourtant, puisque vous vous en portez bien, et que les lettres que nous avons reçues de vous, de M. de Grignan et de la petite *Dague* nous ôtent toutes sortes d'inquiétudes. Quelque douce néanmoins que fût la manière de nous apprendre cette nouvelle, ma mère en fut émue à un point qui nous fit beaucoup de frayeur. Nous jouions au reversi, quand les lettres arrivèrent ; l'impatience de ma mère ne lui permit pas d'attendre que le coup fût fini pour ouvrir votre paquet ; elle le fit ouvrir à M. du Plessis, qui étoit spectateur. Il commença par la lettre de la *Dague* pour moi ; et à ce mot d'*accouchement* qui étoit sur le dessus, quoique le dedans fût fort gaillard, elle ne put s'empêcher d'avoir une émotion extraordinaire : c'est un des restes que sa maladie lui a laissés ; le sujet en étoit bien juste : mais le caractère enjoué de la *Dague* nous rassura tous en un moment, et ma mère seule eut besoin de voir de votre écriture. Je supplie M. de Grignan de recevoir mes compliments sur votre bonne santé, et les vœux très-sincères que je fais pour la vie de son fils. Il n'en doit pas douter, pour peu qu'il me fasse l'honneur de juger un peu de moi par lui-même ; et cela est encore bien éloigné des larmes dont il m'honora, quand on lui dit de mes nouvelles il y a dix huit mois : pour la *Dague*, je ne lui dis rien, j'attends à me venger de toutes ses injures que je me sois caché à Grignan, dans cet escalier où le vent fait de si bons effets. Je vous embrasse mille fois, ma chère petite sœur ; il n'y a point de danger aujourd'hui ; car il y a long-temps que je n'ai mis de poudre à ma perruque.

[1] *Voyez* la fable du *Coche et la Mouche*, par La Fontaine.

467.

De madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 26 février 1676.

J'attends avec impatience mes lettres de vendredi ; il me faut encore cette confirmation de votre chère et précieuse santé. Je vous embrasse bien tendrement, et vais vous dire le reste par mon petit secrétaire.

Je ne vous parle plus de ma santé ; elle est très-bonne, à la réserve de mes mains qui sont toujours enflées : si l'on écrivoit avec les pieds, vous recevriez bientôt mes grandes lettres ; en attendant, je quitte les pensées de ma maladie, pour m'occuper de celles qui me sont venues de Provence ; elles en sont assez capables ; et, pourvu que votre bonne santé continue, j'aurai assez de sujet de remercier Dieu. Nous avons ici un temps admirable ; cela me fortifie, et avance mon voyage de Paris.

On me mande que M. le prince s'est excusé de servir cette campagne ; je trouve qu'il fait fort bien. M. de Lorges est enfin maréchal de France ; n'admirez-vous point combien il en auroit peu coûté de lui avancer cet honneur de six ou sept mois ? Toutes mes lettres ne sont pleines que du retour de M. et madame de Schomberg : pour moi, je crois qu'il ira en Allemagne. Tout le monde veut aussi que je sois en état de monter en carrosse, depuis que j'ai appris votre heureux accouchement : il est vrai que c'est une grande avance que d'avoir l'esprit en repos : j'espère l'avoir encore davantage quand j'aurai reçu mes secondes lettres. Mon fils s'en va à Paris pour tâcher de conclure une affaire miraculeuse, que M. de La Garde a commencée avec le jeune Viriville ; c'est pour vendre le guidon. J'aime La Garde de tout mon cœur ; je vous prie d'en faire autant, et de lui écrire pour le payer de l'obligation que je lui ai. J'ai encore ici la bonne Marbeuf, qui m'est d'une consolation incroyable. Adieu, mon enfant.

---

468. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 1er mai 1676.

Ecoutez, ma fille, comme je suis heureuse. J'attendois vendredi de vos lettres : elles ne m'ont jamais manqué ce jour-là ; j'avois langui huit jours, j'ouvre mes paquets, je n'en trouve point ; je pensai m'évanouir, n'ayant pas encore assez de forces pour soutenir de telles attaques. Hélas ! que seroit devenue ma pauvre convalescence avec une telle inquiétude à supporter ? et le moyen d'attendre et d'avaler les moments jusqu'à lundi ? Enfin, admirez combien d'Hacqueville est destiné à me faire plaisir, puisque, même en faisant une chose qui devoit être inutile à cause de deux de vos lettres que je devois avoir, il se rencontre qu'elle me donne la vie ; et très-assurément me conserve la santé, en m'envoyant la lettre du 19 février qu'il venoit de recevoir de Davonneau, et qui est écrite de votre part ; ce qui me fait voir que, le dixième jour de votre couche, vous étiez, et votre petit aussi, en très-bonne santé. Quel soulagement, ma fille, d'un moment à l'autre ? et quel mouvement de passer de l'excès du trouble et de la douleur à une juste et raisonnable tranquillité ! J'attends lundi mes paquets égarés, et retardés précisément le jour que je les souhaitois. Cette date du 19 me redonne tous les soins de ma santé qui alloit être abandonnée ; ma main n'en peut plus. mais je me porte très-bien, et je vous embrasse, et mon cher comte.

Je repose donc ma main, ma très-chère, et fais agir celle de mon petit secrétaire. Je veux revenir encore à d'Hacqueville, et je veux approuver l'excès de ses soins, puisque cette fois ils m'ont été si salutaires. J'avoue que si j'avois reçu mes deux lettres, comme je le devois, j'aurois ri de sa lettre, comme quand il me mande aux Rochers les nouvelles de Rennes ; mais je n'en veux plus rire, depuis le plaisir qu'il m'a fait. Mon fils est parti, et nous sommes assez seules, la petite fille et moi ; nous lisons, nous écrivons, nous prions Dieu ; l'on me porte en chaise dans ce parc, où il fait divinement beau : cela me fortifie ; j'y ai fait faire des beautés nouvelles, dont je jouirai peu cette année car j'ai le nez tourné vers Paris. Mon fils y est déjà, dans l'espérance de conclure l'excellente affaire de M. de La Garde. La bonne princesse me vient voir souvent, et s'intéresse à votre santé. La Marbeuf s'en est retournée ; elle m'étoit fort bonne pour me rassurer contre des traîtresses de douleurs qui reviennent quelquefois, et dont il faut se moquer, parce que c'est la manière de peindre du rhumatisme : c'est un aimable mal. Adieu, ma très-belle, je remercie M. Davonneau de sa lettre du 19 février.

---

469. **

Au comte DE BUSSY-RABUTIN.

Aux Rochers, ce 1er mars 1676.

Qu'aurez-vous cru de moi, mon cher cousin, d'avoir reçu une si bonne lettre de vous il y a plus de six semaines, et de n'y avoir pas fait réponse ? En voici la raison, c'est qu'il y en a aujourd'hui sept que ma grande santé, que vous connoissez, fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis

pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées, et que je ne saurois écrire. J'ai eu vingt et un jours la fièvre continue. Je me fis lire votre lettre, dont le raisonnement me parut fort juste ; mais il s'est tellement confondu avec les rêveries continuelles de ma fièvre, qu'il me seroit impossible d'y faire réponse. Ce que je sais, c'est que j'ai envoyé votre lettre à ma fille, et que j'ai pensé plusieurs fois à vous depuis que je suis malade. Ce n'est pas peu dans un temps où j'étois si occupée de moi-même. C'est un étrange noviciat pour une créature comme moi, qui avoit passé sa vie dans une parfaite santé. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout aussitôt que j'aurai repris mes forces. On m'a mandé de Paris que M. le prince avoit déclaré au roi que sa santé ne lui permettoit pas de servir cette campagne.

M. de Lorges a été fait maréchal de France : voilà sur quoi nous pourrions fort bien causer, si l'on causoit avec la main d'une autre. Mais il suffit pour aujourd'hui, mon cher cousin, que je vous aie conté mes douleurs. J'embrasse de tout mon cœur madame de Coligny : je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien ; mais on y perd un fils[1], et c'est dommage. Adieu, mon très-cher ; faut-il que je vous parle de votre petit manifeste au roi, il est digne de vous, de votre siècle et de la postérité ?

470. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 mars 1676.

Cela est bien vrai, qu'il ne faut pas condamner les gens sur les apparences ; depuis trois mois que je vous ai écrit trois lettres[2], Madame, ne recevant aucune réponse, j'étois tout prêt à me plaindre de vous, quand j'ai appris que vous aviez failli à mourir. Sur cela j'ai changé de ton, et au lieu des reproches que je vous préparois, je n'ai eu que de la tendresse, et de la joie de vous savoir hors d'intrigue.

[1] Effectivement, cet enfant ne vécut pas. (Voyez la lettre du 3 juillet 1677.)

[2] Voyez les lettres 447, 448 et 451.

471. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 mars 1676.

Enfin, ma chère enfant, je les ai reçues, ces deux lettres que je souhaitois tant. Je vous ai conté comme, par un grand hasard, cette lettre de Davonneau, qui me fut envoyée par d'Hacqueville, me mit en repos. Je suis ravie de votre bonne santé ; mais ne vous remettez point sitôt à vous assommer d'écrire. Je remercie M. de Grignan et Montgobert de vous en avoir empêchée ; aussi bien j'en suis indigne, puisque je n'ai point encore de mains ; je vous demande seulement une réponse pour la princesse, et deux lignes pour moi. Je suis chagrine de cette longueur, et de retourner à Paris comme estropiée. J'en ai piqué d'honneur mon médecin d'ici, et je prie mon fils, qui est à Paris, de demander à quelque médecin s'il n'y a rien qui puisse avancer cette guérison, après deux mois de souffrances. Mandez-moi comme se porte Marignane, et s'il a les mêmes incommodités que moi. Je me réjouis de la santé du petit garçon ; je n'ose m'y attacher, parce que je n'ose espérer que vous vous soyez trompée ; vous êtes plus infaillible que le pape. Je fonde donc toute mon espérance sur les contes à dormir debout, que l'on vous fait à Aix : je les trouve extrêmement plaisants, et la *rareté* des enfants de neuf mois m'a fait rire.

A M. DE GRIGNAN.

Je viens à vous, M. le Comte ; vous dites que ma fille ne sauroit accoucher trop souvent, tant elle s'en acquitte bien. Hé, Seigneur Dieu ! que fait-elle autre chose ? Mais, je vous avertis que si, par tendresse et par pitié, vous ne donnez quelque repos à cette jolie *machine*, vous la détruirez infailliblement, et ce sera dommage. Voilà la pensée que je veux vous donner ; qui, comme vous voyez, n'est pas du dimanche gras.

A madame DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma très-belle. Je crois que vous êtes bien aise de voir le coadjuteur et La

Garde : ce dernier ne va-t-il point à la cour ! Nous allons voir ce qui arrivera de l'affaire qu'il a proposée; elle est si bonne, que nous ne croyons pas qu'elle puisse réussir. On me mande de Paris que le chevalier est bien enragé de n'être point brigadier; il a raison, après ce qu'il fit l'année passée [1], il méritoit bien qu'on le fît monter d'un cran. Adieu, ma chère enfant, le *bien bon* vous embrasse, et *le petit secrétaire* vous baise la main gauche; ma main va toujours en *empirando*, mais vous vous portez bien, et moi aussi.

472.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 mars 1676.

Ah ! vous le pouvez bien croire, que si ma main vouloit écrire, ce seroit assurément pour vous; mais j'ai beau lui proposer, je ne trouve pas qu'elle le veuille. Cette longueur me désole ; je n'écris pas une ligne à Paris, si ce n'est l'autre jour à d'Hacqueville, pour le remercier de cette lettre de Davonneau, dont j'étois transportée ; c'étoit à cause de vous, car pour tout le reste, je n'y pense pas. Je vous garde mon griffonnage ; quoique vous ayez décidé la question, je crois que vous l'aimez mieux que de n'en voir point du tout. Il faudra donc bien que les autres m'excusent;

> Car je n'ai qu'un filet de voix
> Et ne chante que pour Silvie.

Voilà donc mon petit secrétaire, aimable et joli, qui vient au secours de ma main tremblotante. Je vous aime trop, mon enfant, de m'offrir de venir passer l'été avec moi : je crois fermement que vous le feriez comme vous le dites ; et sans les petites incommodités que j'ai, car un rhumatisme est une chose sur quoi je veux faire un livre, je me résoudrois fort agréablement à voir partir le bon abbé dans quinze jours, et à passer l'été dans ce beau désert avec une si divine compagnie : mais l'affaire de M. de Mirepoix me décide ; car, franchement, je crois que j'y serai bonne. Je m'en irai donc clopin-clopant à petites journées, jusqu'à Paris. Je disois, pendant mon grand mal, que si vous eussiez été libre, vous étiez une vraie femme, sachant l'état où j'étois, à vous trouver un beau matin au chevet de mon lit. Voyez, ma chère, quelle opinion j'ai de votre amitié, et si ma confiance n'est point comme vous la pouvez désirer. Je vous avoue, mon enfant, que je suis ravie de votre bonne santé; elle me donne du courage pour perfectionner la mienne ; sans cela j'aurois tout abandonné : il y a trop d'affaires de se tirer d'un rhumatisme; mais j'entrevois tant de choses qui peuvent me donner la joie de vous voir et de vous servir dans vos affaires, que je ne balance pas à mettre tout mon soin au parfait rétablissement de ma santé. Je prends goût à la vie du petit garçon ; je voudrois bien qu'il ne mourût pas. Vous me faites une peinture de Vardes qui est charmante ; vous ne devez point souhaiter Bandol pour la faire, votre pinceau vaut celui de Mignard. J'aurois cru, au récit du décontenancement de Vardes, qu'il étoit rouillé pour quelqu'un; mais je vois bien, puisqu'il n'y avoit que vous, que l'honneur de cet embarras n'est dû qu'à onze années de province [1]. Je trouve que le cardinal de Bonzi ne doit pas se plaindre, quand on ne dit que cela de ses yeux. Je suis fâchée que le bon homme Sannes [2] se soit fait enterrer, c'étoit un plaisir de le voir jouer au piquet, aussi sec qu'il l'est présentement : *combatteva tutta via, ed era morto.*

J'ai bien envie que vous fassiez réponse à la bonne princesse; il me semble que vous n'avez pas assez senti l'honnêteté de sa lettre. Mandez-moi, ma chère enfant, en quel état vous êtes relevée, et si vous avez le teint beau : j'aime à savoir des nouvelles de votre personne. Pour moi, je vous dirai que mon visage, depuis quinze jours, est quasi tout revenu; je suis d'une taille qui vous surprendroit; je prends l'air, et me promène sur *les pieds de derrière*, comme une autre. Je mange avec appétit ; mais j'ai retranché le souper pour toujours; de sorte qu'à la réserve de mes

[1] A l'affaire d'Altenheim.

[1] M. de Vardes étoit exilé de la cour depuis plusieurs années, dans son gouvernement d'Aigues-Mortes en Languedoc.

[2] Il étoit conseiller au parlement d'Aix.

mains, et de quelque douleur par-ci, par-là, qui va et vient, et me fait souvenir agréablement du cher rhumatisme, je ne suis plus digne d'aucune de vos inquiétudes. N'en ayez donc plus, je vous en conjure, et croyez qu'en quelque état que je sois et que j'aie été, votre souvenir et votre amitié font toute mon occupation. Je viens de recevoir une lettre du cardinal; il m'assure qu'il se porte mieux : c'est une santé qui m'est bien chère. J'ai reçu aussi mille compliments de tous les Grignan. Le chevalier avoit tout sujet d'espérer, après la bonne conversation qu'il avoit eue avec son maître. Adieu, ma très-chère enfant, ne craignez point que je retombe; je suis passée de l'excès de l'insolence, pour la santé, à l'excès de la timidité. Ce pauvre Lauzun ne vous fait-il pas grand'pitié de n'avoir plus à faire son trou[1]? Ne croyez-vous pas bien qu'il se cassera la tête contre la muraille? Je suis toujours contente des *Essais de morale;* et quand vous avez cru que le sentiment de certaines gens me fera changer, vous m'avez fait tort. *La manière de tenter Dieu* nous presse un peu de faire pour notre salut ce que nous faisons souvent par amour-propre. Corbinelli dit que nos amis sont *jésuites* en cet endroit. Je trouve le coadjuteur et vous admirables sur ce sujet; si vous faisiez vos dévotions tous les jours, vous seriez des saints : mais vous ne voulez pas; et voilà cette volonté dont saint Augustin parle si bien dans ses confessions. J'admire, ma fille, où l'envie de causer m'a conduite. Ma très-chère, embrassez-moi, car je ne puis vous embrasser.

473.*

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 mars 1676.

Je fais des lavages à mes mains, de l'ordonnance du vieux de Lorme, qui, au moins, me donnent de l'espérance : c'est tout; et je ne plains Lauzun, que de n'avoir plus le plaisir de creuser sa pierre. Enfin, ma très-chère enfant, je puis dire que je me porte bien. J'ai dans l'esprit de sauver mes jambes, et c'est ma vie, car je suis tout le jour dans ces bois où je trouve l'été; mais à cinq heures, la poule mouillée se retire, dont elle pleureroit fort bien; c'est une humiliation à laquelle je ne puis m'accoutumer. Je crois toujours partir la semaine qui vient; et savez-vous bien que si je n'avois le courage d'aller, le bon abbé partiroit fort bien sans moi? Mon fils ne me mande rien de ses affaires; il n'a été encore occupé que de parler au bon homme de Lorme[1] de ma santé; cela n'est-il pas d'un bon petit compère? j'attends vendredi de vos lettres, et la réponse de la princesse. C'est un extrême plaisir pour moi que de savoir de vos nouvelles; mais il me semble que je n'en sais jamais assez; vous coupez court sur votre chapitre, et ce n'est point ainsi qu'il faut faire avec ceux que l'on aime beaucoup. Mandez-moi si la petite est à Sainte-Marie; encore que mon amour maternel soit demeuré au premier degré, je ne laisse pas d'avoir de l'attention pour les *Pichons*. On m'écrit cent fagots de nouvelles de Paris, une prophétie de Nostradamus qui est étrange, et un combat d'oiseaux en l'air, dont il en demeure vingt-deux mille sur la place : voilà bien des alouettes prises. Nous avons l'esprit dans ce pays de n'en rien croire. Adieu, ma petite; croyez que de tous ces cœurs où vous régnez, il n'y en a aucun où votre empire soit si bien établi que dans le mien. Je n'en excepte personne : j'embrasse le Comte, après l'avoir offensé.

[1] M. de Lauzun fut découvert travaillant à faire un trou dans sa prison à Pignerol. MADEMOISELLE dit dans ses *Mémoires*, qu'il parvint même à sortir de la citadelle, et qu'il n'avoit plus qu'une porte à franchir quand une sentinelle l'arrêta. Lauzun avoit pratiqué une autre ouverture, à l'aide de laquelle il visitoit les prisonniers qui étoient au-dessus de lui. Par ce moyen il vit Fouquet qui le crut fou, quand il lui entendit raconter l'avancement extraordinaire qu'il avoit obtenu, et surtout le projet de son mariage avec MADEMOISELLE, auquel le roi avoit consenti d'abord, et que bientôt après il défendit d'exécuter. (*Voyez* les *Mémoires du duc de Saint-Simon.*)

[1] Ce *vieux de Lorme*, dont madame de Sévigné parle souvent, étoit un homme extraordinaire. Il s'appeloit Charles, et étoit fils de Jean de Lorme, premier médecin de Marie de Médicis. Il mourut à Paris, le 24 juin 1678, âgé de près de 100 ans. Il avoit été médecin du cardinal de Richelieu, et du chancelier Séguier qui l'honoroit d'une affection particulière. Nos rois l'ont chargé plusieurs fois de négociations importantes. Rien n'est plus singulier que les matières qu'il avoit choisies pour soutenir

474. *

A la même,

Aux Rochers, dimanche 14 mars 1676.

Je suis au désespoir de toute l'inquiétude que je vous donne. On souffre bien des douleurs inutiles dans l'éloignement, et jamais notre joie ni notre tristesse ne sont à leur place. Ne craignez point, ma fille, que j'abuse de mes mains; je n'écris qu'à vous, et même je ne puis aller bien loin. Voilà mon petit secrétaire.

Je me sers de ce lavage de M. de Lorme; mais cette guérison va si lentement, que j'espère beaucoup plus au beau temps, dont nous sommes charmés, qu'à toutes les herbes du bon homme. Du reste, je me porte si bien, que je suis résolue à partir samedi 21. Nous avons mille affaires à Paris; celle du Mirepoix n'attend plus que nous. Je ne veux point retourner sur tout ce que j'ai souffert pendant mon grand mal; il me semble qu'il est impossible de sentir de plus vives douleurs. Je tâchois d'avoir de la patience, et je voulois mettre à profit une si bonne pénitence : mais, malgré moi, je criois souvent de toute ma force. N'en parlons plus, ma fille, je me porte très-bien, et ma timidité présente doit vous répondre de ma sagesse à venir. Vous ririez bien de me voir une poule mouillée, comme je suis, regardant à ma montre, et trouvant que quatre heures et demie c'est une heure indue. Je suis plus étonnée qu'une autre de la santé du petit enfant; car je me fie fort à vos supputations, et je trouve vos réponses fort plaisantes; mais enfin, ce sera donc un miracle si nous conservons cet enfant. Tout ce que vous dites de M. de Vardes est admirable; je comprends bien qu'il craigne vos épigrammes; c'est trop d'avoir contre lui vous et sa conscience. Je crois que l'affaire du *Frater* se finira comme nous le pouvons souhaiter. Il montera à l'Enseigne pour onze mille francs : il ne sauroit mieux faire, et il trouvera toujours M. de Viriville tout prêt à monter à cette place, quand il en sera las.

J'ai senti le chagrin du chevalier (*de Grignan*), et par toutes les raisons que vous mandez, je croyois qu'on dût le contenter. M. le duc de Sault [1], après une longue conversation avec Sa Majesté, a quitté le service, et il suivra le roi comme volontaire : vous voyez qu'il y a plusieurs mécontents. Je voudrois bien que vous n'eussiez pas laissé refroidir la réponse de la bonne princesse; vous m'eussiez fait un vrai plaisir d'entrer un peu vite dans toute la reconnoissance que je lui dois : je sais bien que vous êtes en couche; je fais valoir cette raison qui est bonne. Je suis ravie que vous vous portiez bien, et que vous soyez grasse, c'est-à-dire belle. Je pris hier de la poudre de M. de Lorme, c'est un remède admirable. Il a raison de le nommer le bon pain, car il fait précisément tout ce que l'on peut souhaiter, et n'échauffe point du tout; m'y voilà accoutumée; je crois que cette dernière prise achèvera de me guérir. Je vous embrasse, ma très-chère, et le comte et les *Pichons;* Dieu vous conserve tous dans *la parfaite*. Enfin, il y a neuf semaines que je n'ai point de mains; on ne saigne point en ce pays aux rhumatismes. Dieu donne le froid selon la robe. De tous les maux que je pouvois avoir, j'ai eu précisément le moins périlleux, mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence, et à me faire une poule mouillée; car les douleurs me feroient courir cent lieues pour les éviter. Et vous, ma chère enfant, qui en avez tant souffert, et avec tant de courage, votre ame est bien plus ferme que la mienne : je désire qu'elle soit long-temps unie avec votre beau corps, et je vous aime avec une tendresse que vous ne sauriez comprendre : je suis ravie de celle qu'il me semble que vous avez pour moi.

475. *

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 mars 1676.

Je ne veux point forcer ma main, et le petit secrétaire vient à mon secours.

Je vous apprendrai donc que ne sachant plus que

---

ses thèses; il examine dans l'une *si la danse est salutaire aussitôt après le repas*, et dans une autre il soutient *que les amants et les fous peuvent être guéris par le même remède.* On peut voir, dans les *remarques de Joly sur le dictionnaire de Bayle*, un article très curieux sur ce médecin.

faire pour mes mains, Dieu m'a envoyé Villebrune, qui est très-bon médecin ; il m'a conseillé de les faire suer à la fumée de beaucoup d'herbes fines ; je suis assurée que ce remède est le meilleur, et que cette transpiration est la plus salutaire. Je ne partirai que mardi, à cause de l'équinoxe que Villebrune m'a dit qu'il falloit laisser passer ici ; il m'a donné cent exemples : enfin, je n'ai que Villebrune dans la tête. Je crois que la bonne princesse s'en va voir MADAME sur la mort de M. de Valois[1]. L'affaire de mon fils n'est point encore finie.

Le mariage de M. de Lorges me paroît admirable[2]; j'aime le bon goût du beau-père. Mais que dites-vous de madame de La Baume, qui oblige le roi d'envoyer un exempt prendre mademoiselle de La Tivolière d'entre les mains de père et mère, pour la mettre à Lyon chez une de ses belles-sœurs? On ne doute point qu'en s'y prenant de cette manière, elle n'en fasse le mariage avec son fils[3]. J'avoue que voilà une mère à qui toutes les autres doivent céder. Cela est un peu ridicule de vous dire les nouvelles de Lyon ; mais je voulois vous parler de cette affaire. Je n'ai point eu l'oraison funèbre de Fléchier ; est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle ? Je dirois là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenois. Adieu, ma très-chère ; le beau temps continue ; je regretterois les Rochers, si je n'étois poule mouillée : mais puisque je crains le serein, et qu'il faudroit passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feroient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne; quand je l'avois, je ne craignois rien.

Je suis bien lasse de cette chienne d'écriture; et sans que vous croiriez mes mains plus malades, je ne vous écrirois plus que je ne fusse guérie. Cette longueur est toute propre à mortifier une créature qui, comme vous savez, ne connoît quasi pas cette belle vertu de patience; mais il faut bien se soumettre quand Dieu le veut. C'est bien employé, j'étois insolente; je reconnois de bonne foi que je ne suis pas la plus forte. Excusez, ma fille, si je parle toujours de moi et de ma maladie; je vous promets qu'à Paris je serai de meilleure compagnie; c'est encore une de mes raisons d'y aller, pour désemplir un peu ma tête de moi, et de mes maux passés ; les Rochers sont tout propres à les conserver dans la mémoire, quoiqu'il y fasse très-beau : mais je veux espérer de vous voir quelque jour dans ce *nido paterno*.

[1] Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils du deuxième mariage de Monsieur, mort le 16 mars 1676, âgé de près de trois ans.

[2] Il épousoit Geneviève de Frémont, fille de Nicolas de Frémont, seigneur d'Auneuil, etc., garde du trésor royal.

[3] Camille de La Baume d'Hostun, comte de Tallard, depuis maréchal de France et duc d'Hostun, épousa, par contrat du 28 décembre 1677, Marie-Catherine de Grolée de Viriville-La-Tivolière, comme l'avoit prévu madame de Sévigné.

---

476. *

A la même.

Aux Rochers, dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien ; mais pour mes mains, il n'y a ni rime ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde; je ne sais ce que j'aurois fait sans elle : elle me lit très-bien ce que je veux ; elle écrit comme vous voyez; elle m'aime ; elle est complaisante, elle sait me parler de madame de Grignan ; enfin je vous prie de l'aimer sur ma parole.

La petite personne.

Je serois trop heureuse, madame, si cela étoit : je crois que vous enviez le bonheur que j'ai d'être auprès de madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez ; j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même temps de son départ.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

La petite fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis mes mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé ; mon esprit et mon humeur ne le

sont guère ; je suis maigre, et j'en suis bien aise ; je marche, et je prends l'air avec plaisir ; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner toute seule dans mon lit ; mais je ne laisse pas de dormir. Je vous avoue bien que c'est une incommodité, et je la sens un peu. Mais enfin, ma fille, il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, car vous savez quelle bête c'est qu'un rhumatisme? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits ; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé ; je le souhaite pour l'amour de vous, ma très-chère, puisque vous l'aimez tant ; je ne serai pas trop fâchée aussi de vous plaire en cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui : elle m'a demandé si j'avais eu de vos nouvelles ; j'aurois bien voulu lui présenter une réponse de votre part ; l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses ; j'ai rougi de ma pensée ; elle en a rougi aussi : je voudrois qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez plus tôt payé cette dette. La princesse s'en va mercredi, à cause de la mort de M. de Valois ; et moi je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé ; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Vous, qui prêchez si bien les autres, deviez-vous faire mal à vos petits yeux, à force d'écrire ? La maladie de Montgobert en est cause ; je lui souhaite une bonne santé, et je sens le chagrin que vous devez avoir de l'état où elle est. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien : Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois, c'est-à-dire huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais temps : nous avons le temps de Provence ; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ayez le temps de Bretagne. Je jugeois que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans les mois d'avril et de mai, de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vue faire la malade et la délicate dans ma robe-de-chambre, dans ma grande chaise avec des oreillers, et coiffée de nuit, de bonne foi vous ne reconnoîtriez pas cette personne qui se coiffoit en toupet, qui mettoit son busque entre sa chair et sa chemise, et qui ne s'asseyoit que sur la pointe des siéges pliants : voilà sur quoi je suis changée. J'oubliois de vous dire que notre oncle de Sévigné est mort [1]. Madame de La Fayette commence présentement à hériter de sa mère[2]. M. du Plessis-Guénégaud [3] est mort aussi ; vous savez ce qu'il faut faire à sa femme.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte ; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison ; je trouve mon style lâche ; mais soyez plus généreuse, ma fille, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je vous prie de compter les lunes pendant votre grossesse ; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, la petite vivra, sinon n'attendez point un prodige. Je pars mardi, les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains : il me faut du chaud, les sueurs ne font rien ; je me porte très-bien du reste ; et c'est une chose plaisante de voir une femme avec un très bon visage, que l'on fait manger comme un enfant : on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer ; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal : je pensois souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le comte, c'est-à-dire, je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette province a été dégraissée.

[1] Renauld de Sévigné, mort à Port-Royal le 16 mars 1676.

[2] La mère de madame de La Fayette s'était remariée en secondes noces à Renauld, chevalier de Sévigné, et lui avoit fait don de l'usufruit de ses biens.

[3] Henri de Guénégaud, seigneur du Plessis et de Fresnes, mourut le 16 mars 1676.

477.

A la même.

A Laval, mercredi 24 mars 1676.

Et pourquoi, ma chère fille, ne vous écrirois-je pas aujourd'hui, puisque je le puis? Je suis partie ce matin des Rochers par un chaud et un temps charmant; le printemps est ouvert dans nos bois. La petite fille a été enlevée dès le grand matin, pour éviter les grands éclats de sa douleur : ce sont des cris d'enfants qui sont si naturels, qu'ils en font pitié; que dans ce moment elle danse, mais depuis deux jours elle fondoit : elle n'a pas appris de moi à se gouverner. Il n'appartient qu'à vous, ma très-chère, d'avoir de la tendresse et du courage. Je me suis fort bien portée et comportée par les chemins. La contrainte offense un peu mes genoux; mais en marchant cela se passe. Mes mains sont toujours malades, il me semble que le chaud les va guérir : ce sera une grande joie pour moi; il y a bien des choses dont j'ai une extrême envie de reprendre l'usage. J'admire comme on s'accoutume aux maux et aux incommodités. Qui m'auroit fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurois jamais cru y résister, et jour à jour me voilà. Le *bien bon* se porte bien. Je vous écrirai de Malicorne, où je trouverai de vos lettres. Comptez, je vous prie, les lunes de votre grossesse; c'est une ressource pour espérer la vie du petit garçon. J'embrasse le Comte; et vous, ma chère enfant, que ne vous dirois-je point, si je vous disois que tout ce que je pense et tout ce que je sens de tendre pour vous!

478.

A la même.

A Malicorne, samedi 28 mars 1676.

C'est une grande joie pour moi que de rencontrer, en chemin faisant, deux de vos lettres, qui me font toujours voir de plus en plus votre amitié et vos soins pour ma santé. Votre consultation en est une marque, et me paroît une chose naturelle quand on aime la vie de quelqu'un. En récompense, je vous avertis que, sans miracle, le petit Adhémar vivra fort bien cent ans. Vous me marquez le 15 juin; nous avons supputé les lunes jusqu'au 11 février, il est de deux jours dans la neuvième, c'est assez. Au reste, le changement d'air, et la continuation du beau temps, m'ont fait un bien admirable. Si je pouvois être ici huit jours, madame de Lavardin et ses soins achèveroient de me guérir; j'ai mille affaires à Paris, et pour vous, et pour mon fils. Admirez ce contre-coup : le mariage de Tallard empêche Viriville d'acheter le guidon; voilà nos mesures rompues : ne trouvez-vous point cela plaisant, c'est-à-dire cruel? Madame de La Baume frappe de loin.

Si je vais à Bourbon, et que vous y veniez, ce sera ma véritable santé; et pour cet hiver, l'espérance de vous avoir me donne la vie. Madame de Lavardin trouve l'*Altesse* de madame de Tarente sans conséquence et sans difficulté pour cette fois, et ne trouve point de comparaison entre madame de Vaudemont, votre amie, très-loin de toute souveraineté, et la princesse Emilie de Hesse qui en sort tout droit [1]; car depuis son veuvage on ne lui conteste plus. Enfin je ne crois point vous avoir commise, après les exemples que j'ai vus. Votre chanson est trop plaisante; je condamne votre plume d'aller à Rome; car pour ce qu'elle a fait, je le sauve du feu. Je vais achever avec une autre main que la mienne.

En arrivant ici, madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre de Fléchier; nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle; mais il me parut que celle-ci étoit au-dessus de la sienne, je la trouve plus également belle par-tout; je l'écoutai avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de trouver encore de nouvelles manières de dire les mêmes choses : en un mot, j'en fus charmée. Nous avons été bien aises d'apprendre par vous les nouvelles de Messine; vous nous avez paru *originale*, à cause du voisinage. Quelle rage aux Messinois d'avoir tant d'aversion pour les pauvres François, qui sont si aimables et si jolis! Mandez-moi toujours toutes vos histoires

[1] Amélie de Hesse, princesse de Tarente, étoit fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel.

tragiques, et ne nous mettons point dans la tête de craindre le contre-temps de nos raisonnements: c'est un mal que l'éloignement cause, et à quoi il faut se résoudre tout simplement; car si nous voulions nous contraindre là-dessus, nous ne nous écririons plus rien. Si vous ne recevez point de mes lettres le prochain ordinaire, n'en soyez point en peine; je doute que je puisse vous écrire qu'à Paris, où je compte arriver vendredi; *bon jour, bon œuvre*. Voici un étrange carême pour moi. Madame de Lavardin vous écrit un billet, dont je ferai tenir la réponse plus naturellement que celle de Bussy. Le chemin que vous prenez tous deux pour vous écrire est fort plaisant. Vous savez bien que M. de Coëtquen est arrivé à Paris en même temps que M. de Chaulnes, leur haine, et les mémoires qu'a donnés Coëtquen feroient une fort belle scène, si le roi les vouloit entendre tous deux. On me mande aussi que M. de Rohan a quitté le service, pour n'avoir pas été fait brigadier : vous verrez que la mode des volontaires reviendra. Adieu, ma chère Comtesse, en voilà assez pour aujourd'hui.

---

479. *

A la même.

A Paris mercredi 8 avril 1676.

Je suis mortifiée et triste de ne pouvoir vous écrire tout ce que je voudrois; je commence à souffrir cet ennui avec impatience. Je me porte du reste très-bien; le changement d'air me fait des miracles; mais mes mains ne veulent point encore prendre part à cette guérison. J'ai vu tous nos amis et amies; je garde ma chambre, et je suivrai vos conseils, je mettrai désormais ma santé et mes promenades devant toutes choses. Le chevalier (*de Grignan*) cause fort bien avec moi jusqu'à onze heures; c'est un aimable garçon. J'ai obtenu de sa modestie de me parler de sa campagne, et nous avons repleuré M. de Turenne. Le maréchal de Lorges n'est-il point trop heureux? Les dignités, les grands biens et une très-jolie femme. On l'a élevée comme devant être un jour une grande dame. La fortune est jolie; mais je ne puis lui pardonner les rudesses qu'elle a pour nous tous.

M. DE CORBINELLI.

J'arrive, Madame, et je veux soulager cette main tremblante; elle reprendra la plume quand il lui plaira : elle veut vous dire une folie de M. d'Armagnac[1]. Il étoit question de la dispute des princes et des ducs pour la Cène; voici comme le roi l'a réglée : immédiatement après les princes du sang, M. de Vermandois a passé, et puis toutes les dames, et puis M. de Vendôme et quelques ducs; les autres ducs et les princes lorrains ayant eu la permission de s'en dispenser. Là-dessus, M. d'Armagnac ayant voulu reparler au roi sur cette disposition, le roi lui fit comprendre qu'il le vouloit ainsi. M. d'Armagnac lui dit : *Sire, le charbonnier est maître à sa maison*. On a trouvé cela fort plaisant; nous le trouvons aussi, et vous le trouverez comme nous.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je n'aime point à avoir des secrétaires qui aient plus d'esprit que moi; ils font les entendus, je n'ose leur faire écrire toutes mes sottises; la petite fille m'étoit bien meilleure. J'ai toujours dessein d'aller à Bourbon; j'admire le plaisir qu'on prend à m'en détourner, sans savoir pourquoi, malgré l'avis de tous les médecins.

Je causois hier avec d'Hacqueville sur ce que vous me dites que vous viendrez m'y voir : je ne vous dis point si je le désire, ni combien je regrette ma vie; je me plains douloureusement de la passer sans vous. Il semble qu'on en ait une autre, où l'on réserve de se voir et de jouir de sa tendresse; et cependant, c'est notre tout que notre présent, et nous le dissipons, et l'on trouve la mort; je suis touchée de cette pensée. Vous jugez bien que je ne désire donc que d'être avec vous; cependant nous trouvâmes qu'il falloit vous mander que vous prissiez un peu vos mesures chez vous. Si la dépense de ce voyage empêchoit celui de cet hiver, je

[1] Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer de France, frère aîné du chevalier de Lorraine et du comte de Marsan.

ne le voudrois pas, et j'aimerois mieux vous voir plus long-temps, car je n'espère point aller à Grignan, quelque envie que j'en aie; le bon abbé n'y veut point aller, il a mille affaires ici, et craint le climat. Or, je n'ai pas trouvé dans mon traité de l'ingratitude, qu'il me fût permis de le quitter dans l'âge où il est; et comme je ne puis douter que cette séparation ne lui arrachât le cœur et l'ame, mes remords ne me donneroient aucun repos s'il mouroit dans cette absence : ce seroit donc pour trois semaines que nous nous ôterions le moyen de nous voir plus long-temps. Démêlez cela dans votre esprit, et suivant vos desseins, et suivant vos affaires; mais songez qu'en quelque temps que ce soit, vous devez à mon amitié, et à l'état où j'ai été, la sensible consolation de vous voir. Si vous vouliez revenir ici avec moi de Bourbon, cela seroit admirable; nous passerions notre automne ici ou à Livry; et cet hiver M. de Grignan viendroit nous voir et vous reprendre. Voilà qui seroit le plus aisé, le plus naturel et le plus désirable pour moi; car enfin, vous devez me donner un peu de votre temps pour l'agrément et le soutien de ma vie. Rangez tout cela dans votre tête, ma chère enfant, il n'y a point de temps à perdre; je partirai pour Bourbon ou pour Vichi dans le mois qui vient.

Vous voulez que je vous parle de ma santé, elle est très-bonne, hormis mes mains et mes genoux, où je sens quelques douleurs. Je dors bien, je mange bien, mais avec retenue; on ne me veille plus; j'appelle, on me donne ce que je demande, on me tourne, et je m'endors. Je commence à manger de la main gauche; c'étoit une chose ridicule de me voir *imboccar da i sergenti;* et pour écrire, et vous voyez où j'en suis maintenant. Voilà ce qui me met au désespoir, car c'est une peine incroyable pour moi, de ne pouvoir causer avec vous; c'est m'ôter une satisfaction que rien ne peut réparer. On me dit mille biens de Vichi, et je crois que je l'aimerai mieux que Bourbon par deux raisons : l'une, qu'on dit que madame de Montespan va à Bourbon, et l'autre, que Vichi est plus près de vous; en sorte que, si vous y veniez, vous auriez moins de peine, et que si le *bien bon* changeoit d'avis, nous serions plus près de Grignan. Enfin, ma très-chère, je reçois dans mon cœur la douce espérance de vous voir; c'est à vous à disposer de la manière, et sur-tout que ce ne soit pas pour quinze jours, car ce seroit trop de peine et trop de regret pour si peu de temps. Vous vous moquez de Villebrune; il ne m'a pourtant rien conseillé que l'on ne me conseille ici. Je m'en vais faire suer mes mains; et pour l'équinoxe, si vous saviez l'émotion qui arrive quand ce grand mouvement se fait, vous reviendriez de vos erreurs. Le *Frater* s'en ira bientôt à la brigade, et de là à *matines*[1]. Il y a six jours que je suis dans ma chambre à faire l'entendue, à me reposer. Je reçois tout le monde; il m'est venu des Soubise, des Sully, à cause de vous. Je vous remercie de me parler des *Pichons :* où le petit a-t-il pris cette timidité? J'ai peur que vous ne m'en accusiez; il me semble que vous m'en faites la mine. Je crois que cette humeur lui passera, et que vous ne serez point obligée de le mettre dans un froc. On ne parle point du tout d'envoyer M. de Vendôme en Provence. Votre résidence mériteroit bien qu'on vous consolât d'une dignité : toutes vos raisons sont admirables; mais ce n'est pas moi qui ne veux pas aller à Grignan.

Le chevalier de Mirabeau[2] a conté ici de quelle manière vous avez été touchée de mon mal, et comme, en six heures de chagrin, votre visage devint méconnoissable; vous pouvez penser, ma très-chère, combien je suis touchée de ces marques naturelles et incontestables de votre tendresse; mais en vérité j'ai eu peur pour votre santé, et je crains qu'une si grande émotion n'ait contribué à votre accou hement : je vous connois, vos inquiétudes m'en donnent beaucoup.

J'ai vu ici la duchesse de Sault; elle est d'une taille parfaite et d'une gaillardise qui fait voir qu'elle a passé sa jeunesse à l'église avec sa mère;

[1] C'est pour dire que M. de Sévigné s'arrêtoit volontiers, en allant et en revenant, chez une abbesse de sa connoissance.

[2] François Riquetti, mort inspecteur des galères de France.

[3] Paule-Marguerite-Françoise de Gondi de Retz, mariée le 12 mars 1675 à Françoise-Emmanuel de Bonne de Créqui, comte, puis duc de Sault, et enfin duc de Lesdiguières Elle étoit fille de Catherine de Gondi, duchesse de Retz, qui mourut en odeur de sainteté, le 18 septembre 1677. Madame de Grignan trouva que le portrait que sa mère lui faisoit de cette jeune duchesse ressembloit à celui d'un jeune page. (Voyez la lettre 508.)

ce sont des jeux de main et des gaietés incroyables; elle s'en va en Dauphiné; elle me parle fort de vous. Son mari est triste, mais on croit que c'est d'avoir quitté le service : on dit, et il le voit peut-être, qu'il ne devoit point faire son capital d'être lieutenant-général un an plus tôt ou plus tard. Je ne fais qu'effleurer tous les chapitres et j'étrangle toutes mes pensées, à cause de ma pauvre main. La princesse (*de Tarente*) arrive ici dans deux jours, elle y recevra votre lettre que j'avois envoyée à Vitré. Ne pensez plus à cette bagatelle; elle n'est plus en lieu d'y faire des méditations comme aux Rochers; je comprends vos raisons. MADAME l'a mandée avec tendresse, comme sa bonne tante. M. de Vendôme dit au roi, il y a huit jours : « Sire, j'espère qu'après la campagne, Votre Ma» jesté me permettra d'aller dans le gouvernement » qu'elle m'a fait l'honneur de me donner. Mon» sieur, *lui dit le roi*, quand vous saurez bien » gouverner vos affaires, je vous donnerai le soin » des miennes. » Et cela finit tout court. Adieu, ma très-chère enfant; je reprends dix fois ma plume; ne craignez point que je me fasse mal à la main.

---

480. *

A la même.

A Paris, ce 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, et plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours : si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que ce soit pour venir ici avec moi; nous y passerons le reste de l'été et l'automne; vous me gouvernerez, vous me consolerez; et M. de Grignan vous viendra voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le temps que l'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle [1]; elle commence présentement à se douter de quelque chose, et se trouve humiliée jusqu'au point d'imaginer qu'elle pourroit bien un jour passer dans la barque comme les autres, et que Caron ne fait point de grace. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous aviez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va, j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent : les cris sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le chevalier est parti sans vouloir me dire adieu; il m'a épargné un serrement de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque temps. Je ne puis rien porter; une cuiller me paroît la machine du monde, et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La duchesse de Sault me vient voir comme une de mes anciennes amies; je lui plais : elle vint la seconde fois avec madame de Brissac; quel contraste! il faudroit des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : madame de Sault vous plairoit et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement, et j'ai remis mes Pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours entiers à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchoient, ce fut des Schomberg, des Senneterre, des Cœuvres, et mademoiselle de Méri, que je n'avois point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée; j'ai fort envie de la voir dans son *château*. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi!

M. DE SÉVIGNÉ.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever la parodie de

[1] C'étoit la première maladie de madame de Sévigné.

ce couplet, parce que voilà toute mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère en l'état où elle est; je pense que vous serez aussi aise que je le suis quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir; vous pourrez fort bien revenir ici avec elle, en attendant que M. de Grignan vous rapporte votre lustre, et vous fasse reparoître comme *la gala del pueblo*, *la flor del abril*. Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi; vous verrez ma mère, sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours: c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me revoilà guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise: ce qui me console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il n'y a pas d'apparence que celle-là seule soit exceptée de la loi générale. Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage: je crains bien que l'ame intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche; cependant, je compte comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

De madame DE SÉVIGNÉ.

Adieu, ma chère bonne, j'embrasse ce Comte et le conjure d'entrer dans mes intérêts et dans les sentiments de ma tendresse.

---

481. *

Au comte DE BUSSY-RABUTIN.

Paris, ce 10 avril 1676.

Enfin me voilà de retour à la bonne ville, mon pauvre cousin. Je vous écris avec une main encore enflée de mon rhumatisme; et comme c'est avec beaucoup de peine, je finirai promptement. J'embrasse mille fois ma nièce, et je la remercie de son amitié et de ses soins. Voilà une lettre de ma fille, qui m'est venue en Bretagne; que dites-vous de tout le chemin qu'elle a fait?

---

482. *

De madame DE GRIGNAN *au comte* DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 15 mars 1676.

On est bien moins de temps à recevoir des réponses de Quebec, que vous ne serez à recevoir celle-ci; mais je serai entièrement justifiée auprès de vous, si vous voulez bien ajouter à tout le chemin qu'elle va faire, l'incident d'un accouchement qui s'est placé mal-à-propos entre votre lettre et celle-ci. En lisant la supputation que vous me faisiez sur les couches de madame votre fille, il me prit une si violente envie d'accoucher, que toute la supputation que je faisois, de n'être qu'à huit mois, ne fut pas capable de m'en empêcher. Si j'avois su que vos lettres eussent eu la même vertu que les reliques de sainte Marguerite, je vous aurois prié de différer d'un mois la joie que j'ai eue d'en recevoir: mais après avoir fait l'expérience du bonheur que j'ai eu d'être heureusement délivrée d'un fils qui vit contre les règles de la médecine, vous pouvez m'écrire en tout temps, et je croirai toujours vos lettres la bénédiction d'une maison. Avec cette certitude, vous jugez bien que je suis tranquille sur l'état où est madame de Coligny. Je vous supplie, mon cher cousin, de lui faire tous mes compliments, et de recevoir les miens très-sérieux, et mille remerciements de votre souvenir. Je crois que vous aurez été fâché de la cruelle maladie dont ma mère a été tourmentée deux mois durant. Autrefois vous étiez foible quand elle se faisoit saigner; n'aurez-vous point crié de ses douleurs? M. de Grignan vous assure de ses très-humbles services.

---

483. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 avril 1676.

Je vous allois écrire quand j'ai reçu votre billet du 10 de ce mois, ma chère cousine, et je vous

allois demander de vos nouvelles, sur lesquelles la maréchale de Clérembault[1] m'avoit donné de l'inquiétude par une lettre qu'elle avoit écrite à Jeannin. Elle lui mandoit que vous ne vous aidiez pas de vos mains : cependant en voici déjà une qui recommence ses fonctions, dont je me réjouis, parce que je crois qu'après la belle comtesse, j'y ai plus d'intérêt que personne. Je vous souhaite une parfaite santé de corps et d'esprit jusqu'à cent ans, ma chère cousine, mais au moins je vous souhaite la tête et les mains comme Dieu vous les a faites. J'en ai presque autant besoin que vous, j'entends de votre tête et de vos mains. Votre nièce se porte fort bien; elle a la mine d'accoucher heureusement. Nous parlons souvent de vous comme les meilleurs amis que vous ayez au monde, et comme les gens qui vous estiment le plus. Je suis fort aise que la belle *Madelonne* se porte bien de son accouchement à huit mois, et que son enfant vive. Comme elle s'est tirée de pair d'avec les autres femmes, par son mérite, elle s'en veut tirer par toutes ses actions.

484.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 15 avril 1676.

Je suis bien triste, ma mignonne, le pauvre petit compère vient de partir. Il a tellement les petites vertus qui font l'agrément de la société, que quand je ne le regretterois que comme mon voisin, j'en serois fâchée. Il m'a priée mille fois de vous embrasser et de vous dire qu'il a oublié de vous parler de l'histoire de votre Protée, tantôt galérien, et tantôt capucin; elle l'a fort réjoui. Voilà Beaulieu[2] qui vient de le voir monter gaiement en carrosse avec Broglie et deux autres; il n'a point voulu le quitter qu'il ne *l'ait vu pendu*[3], comme madame de.... pour son mari. On croit que le siége de Cambray va se faire; c'est un si étrange morceau, qu'on croit que nous y avons de l'intelligence. Si nous perdons Philisbourg, il sera difficile que rien puisse réparer cette brèche, *vedremo*. Cependant l'on raisonne et l'on fait des almanachs que je finis par dire, *l'étoile du roi sur tout*. Enfin, le maréchal de Bellefonds a coupé le fil qui l'attachoit encore ici; Sanguin a sa charge[1] pour cinq cent cinquante mille livres, un brevet de retenue de trois cent cinquante mille. Voilà un grand établissement et un cordon bleu assuré[2]. M. de Pomponne m'est venu voir très-cordialement; toutes vos amies ont fait des merveilles. Je ne sors point, il fait un vent qui empêche la guérison de mes mains; elles écrivent pourtant mieux, comme vous voyez. Je me tourne la nuit sur le côté gauche; je mange de la main gauche. Voilà bien du gauche. Mon visage n'est quasi pas changé; vous trouveriez fort aisément que vous avez vu *ce chien de visage-là quelque part*: c'est que je n'ai point été saignée, et que je n'ai qu'à me guérir de mon mal, et non pas des remèdes.

J'irai à Vichi; on me dégoûte de Bourbon, à cause de l'air. La maréchale d'Estrées veut que j'aille à Vichi; c'est un pays délicieux. Je vous ai mandé sur cela tout ce que j'ai pensé; ou venir ici avec moi, ou rien; car quinze jours ne feroient que troubler mes maux, par la vue de la séparation; ce seroit une peine et une dépense ridicule. Vous savez comme mon cœur est pour vous, et si j'aime à vous voir; c'est à vous à prendre vos mesures. Je voudrois que vous eussiez déjà conclu le marché de votre terre, puisque cela vous est bon. M. de Pomponne me dit qu'il venoit d'en faire un marquisat; je l'ai prié de vous faire duc; il m'assura de sa diligence à dresser les lettres, et même de la joie qu'il en auroit : voilà déjà une assez grande avance. Je suis ravie de la santé des *Pichons*; le *petit petit*, c'est-à-dire le *gros gros*, est un enfant admirable; je l'aime trop d'avoir voulu vivre contre vent et marée. Je ne puis oublier la *petite*[3]; je crois

[1] Marie-Louise de Bellenave, veuve de Philippe de Clérambault, comte de Palluau maréchal de France.

[2] Valet de chambre de madame de Sévigné.

[3] Allusion au rôle de *Martine*, femme de *Sganarelle*, dans le *Médecin malgré lui*, acte III, scène IX.

[1] De premier maître d'hôtel du roi.

[2] M. de Sanguin ne fut point chevalier des ordres de la promotion de 1688, mais le marquis de Livry, son fils, premier maître-d'hôtel du roi, fut compris dans celle de 1724.

[3] Marie-Blanche d'Adhémar, né le 15 novembre 1760.

que vous réglerez de la mettre à Sainte-Marie, selon les résolutions que vous prendrez pour cet été; c'est cela qui décide. Vous me paroissez bien pleinement satisfaite des dévotions de la semaine sainte et du jubilé : vous avez été en retraite dans votre château. Pour moi, ma chère, je n'ai rien senti que par mes pensées, nul objet n'a frappé mes sens, et j'ai mangé de la viande jusqu'au vendredi saint : j'avois seulement la consolation d'être fort loin de toute occasion de pécher. J'ai dit à La Mousse votre souvenir; il vous conseille de faire vos choux gras vous-même de cet homme à qui vous trouvez de l'esprit. Adieu, ma chère enfant.

M. de Corbinelli.

J'arrive toujours fort à propos pour soulager cette pauvre main. Elle vouloit encore vous dire qu'elle a vu la bonne princesse de Tarente, qui est si dissipée et si étourdie de Paris, que je n'ai pas osé seulement lui parler de votre réponse. Nous regrettâmes ensemble la tranquillité de nos Rochers. Je me lasse d'être secrétaire, je veux vous entretenir un moment.

Madame votre mère vous parle fort succinctement des projets de Cambray : voici ce que les politiques disent. Il est de fait que toutes nos troupes sont, les unes à l'entour de Cambray, les autres sous Ypres, les autres vers Bruxelles, où l'on a détaché Vaudrai pour l'incommoder. On a dessein de donner des jalousies, et de tenir les confédérés dans l'incertitude, afin de les empêcher de faire un gros d'armée d'une partie de leurs garnisons; on veut amuser le tapis. Ce que l'on trouve ici de plus beau, c'est d'envoyer un secrétaire d'état (*Louvois*) assembler les troupes, et porter les ordres par-tout. M. de Créqui est à Cambray, M. d'Humières est à Ypres; et pour tout le reste, le secret est uniquement dans la tête du roi. Le jour de son départ a été caché jusqu'à lundi, au sortir du conseil. M. de Lunebourg s'est déclaré contre nous, et donne aux Impériaux cinq à six mille hommes : les princes ses frères tiennent à peu, c'est-à-dire, le duc d'Hanovre et l'évêque d'Osnabruck. Nous avions demandé l'infante de Bavière[1] pour M. le dauphin; mais sa mère étant morte[1], le roi d'Espagne la demanda aussi, et l'on croit qu'il l'aura, parce que le bon homme Bavière veut épouser la veuve du roi de Pologne[2], sœur de l'empereur (*Léopold*). Si M. de Marseille avoit paré ce coup-là, il auroit bien fait.

Le roi a voulu que le parlement députât M. Palluau, conseiller de la grand'chambre, pour se porter à Rocroi, où il doit interroger la Brinvilliers[3], parce qu'on ne veut pas attendre à le faire qu'elle soit ici, où toute la robe est alliée à cette pauvre scélérate. On juge ici un homme de Savoie, accusé d'avoir conspiré contre le duc de Savoie : il a accusé le marquis de Livourne, qui sollicite ici pour sa justification. Voilà tout ce que je puis dire sans politiquer, pour aujourd'hui, madame, et seulement pour prendre occasion de vous protester que je suis votre serviteur.

485.

A la même.

Paris, vendredi 17 avril 1676.

Il me semble que je n'écris pas trop mal, Dieu merci; du moins je vous réponds des premières lignes : car vous saurez que mes mains, c'est-à-dire, ma main droite, ne veut entendre encore à nulle autre proposition qu'à celle de vous écrire; je l'en aime mieux. On lui présente une cuiller,

[1] Marie-Anne-Victoire de Bavière, qui fut mariée en 1680 à Louis, dauphin de France.

[1] Henriette-Adelaïde de Savoie, morte le 18 mars 1676.

[2] Eleonore-Marie d'Autriche, veuve de Michel Viesnoviski.

[3] Marie-Marguerite Daubray, mariée en 1661 à N.... Gobelin, marquis de Brinvilliers; elle étoit fille de M. Daubray, lieutenant civil au Châtelet de Paris. Sa liaison avec Godin de Sainte-Croix l'entraîna dans des crimes qui ont attaché à son nom une affreuse célébrité. Elle sembloit jouir tranquillement du fruit de ses forfaits, lorsqu'en juillet 1672, son complice Sainte-Croix périt victime de ses expériences. On trouva chez lui une caisse remplie de poisons et de recettes, avec une déclaration écrite de sa main, portant que le tout appartenoit à la marquise de Brinvilliers. Celle-ci n'ayant pu parvenir à soustraire cette preuve de ses crimes, s'étoit enfuie en pays étranger; elle venoit d'y être arrêtée.

point de nouvelle; elle tremblotte et renverse tout; on lui demande encore d'autres certaines choses, elle refuse tout à plat, et croit que je lui suis encore trop obligée. Il est vrai que je ne lui demande plus rien; j'ai une patience admirable, et j'attends mon entière liberté du chaud et de Vichi. Depuis que je sais qu'on y prend la douche, qu'on s'y baigne, et que les eaux y sont aussi bonnes qu'à Bourbon, la beauté du pays et la pureté de l'air m'ont décidée, et je partirai tout le plus tôt que je pourrai. Je vous ai tant dit que je ne veux point de vous pour quinze jours, et que je ne puis aller à Grignan, que c'est à vous à réglert out le reste. Vous connoissez mon cœur, mais je ne dois pas le croire entièrement sur ce qu'il desire; vous connoissez mieux que moi les possibilités et les impossibilités présentes.

Le roi partit hier; on ne sait point précisément le siége qu'on va faire. J'ai vu M. de Pomponne; il me prie de vous faire bien des amitiés. Je fus chez mademoiselle de Méri, qui est très-bien et très-agréablement logée et meublée : on ne peut sortir de sa jolie chambre. Les Villars sont tristes de l'entière retraite du maréchal (*de Bellefonds*). Je ne suis sortie encore que trois fois : n'est-ce pas comme vous voulez que je me gouverne? Mon activité est entièrement changée; demandez à Corbinelli, car le voilà.

M. de Corbinelli.

Il est vrai, Madame, qu'elle est actuellement comme nous la voulions; mais si bien changée, qu'elle ressemble plutôt à l'indolence qu'à l'activité, si ce n'est pourtant quand il est question de vous, et de ce qui vous regarde. L'un des meilleurs remèdes qu'on puisse lui donner, est ce calme rafraîchissant; et elle conçoit déjà quelque goût pour la paresse. Pour moi, qui en fais ma souveraine passion, je m'en réjouis comme d'une chose qui sera bonne à madame votre mère. Elle m'interrompt pour me dicter trois ou quatre bons mots de madame Cornuel[1], qui firent faire à M. de Pomponne de ces éclats de rire que vous connoissez. Madame Cornuel voyoit madame de Lionne avec de gros diamants aux oreilles, et, en sa présence même, elle dit : *Il me semble que vos gros diamants sont du lard dans la souricière.*

Elle parloit l'autre jour des jeunes gens, et disoit, qu'*il lui sembloit qu'elle étoit avec des morts, parce qu'ils sentoient mauvais, et ne parloient point.*

Troisième bon mot. On parloit de la comtesse de Fiesque; elle disoit *que ce qui conservoit sa beauté, c'est qu'elle étoit salée dans la folie.* Il y en a encore tant d'autres, qu'on ne finiroit point, et qui sont dits avec tant de négligence et de chagrin, qu'ils en avoient plus de grace et plus d'agrément. Vous savez peut-être bien que madame de Montespan partit hier à six heures du matin, pour aller ou à Clagny, ou à Maintenon, car c'est un mystère; mais ce n'en est pas un qu'elle reviendra samedi à Saint-Germain, d'où elle partira vers la fin du mois pour Nevers, en attendant les eaux. On parle fort du siége de Condé qui sera expédié bientôt, afin d'envoyer les troupes en Allemagne, et de repousser l'audace des Impériaux qui s'attachent à Philisbourg. Les grandes affaires de l'Europe sont de ce côté-là. Il s'agit de soutenir toute la gloire du traité de Munster pour nous, ou de la renverser pour l'Empire. Ce n'est pas que la beauté de la princesse de Bavière ne soit un point capital de nos démêlés; tous les princes à marier la prétendent, et nous verrons un jour quantité de romans dont elle fera le sujet. Voilà M. de La Mousse qui nous conte que messieurs les abbés de Grignan et de Valbelle ont défendu à tous les prélats de France d'avoir aucun commerce avec le nonce du pape, attendu que nous nous plaignons de la cour de Rome. Il ajoute que M. d'Humières a passé le canal de Bruges, et qu'il a fait un très-grand dégât par-tout.

Madame de Sévigné.

Voilà un grand repos à ma main; c'est dommage que je n'aie plus rien à vous mander. Ne trouvez-vous pas madame Cornuel admirable? Adieu, ma très-chère belle, je vous aime de la plus parfaite et de la plus tendre amitié qui puisse s'imaginer; vous en êtes bien digne, et c'est me vanter que de dire le goût que j'ai pour vous.

[1] Anne Bigot, veuve de Cornuet, trésorier de l'extraordinaire des guerres. « Elle écoutoit avec une » attention qui débrouilloit toutes choses, et répon» doit encore plus aux pensées qu'aux paroles de » ceux qui l'interrogeoient. Quand elle considéroit » un objet, elle en voyoit tous les côtés, le fort et le » foible, et l'exprimoit en des termes vifs et concis. »

486.

A la même.

A Paris, mercredi 22 avril 1676.

Vous voilà hors du jubilé et des stations : vous avez dit tout ce qui se peut de mieux sur ce sujet. Ce n'est point de la dévotion que vous êtes lasse, c'est de n'en point avoir. Hé, mon Dieu ! c'est justement de cela qu'on est au désespoir. Je crois que je sens ce malheur plus que personne : il semble que toutes choses m'y devroient porter : mais nos efforts et nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage. Je croyois M. de La Vergne un *janséniste ;* mais par la louange que vous lui donnez d'approuver les *Essais de morale*, je vois bien qu'il n'est pas de nos *frères*. N'aimez-vous point le traité de *la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est mon favori. Il est vrai que la grace est bien triomphante en ces deux filles de la Desœillets[1]; il faut qu'elles aient été bien appelées. Je serai fort aise de voir M. de Monaco ; mais je voudrois qu'il vînt bien vite, afin qu'il n'y eût guère qu'il vous eût vue. Madame de Vins n'est point grosse ; mais elle est si changée, que je lui conseillerois de dire qu'elle l'est. C'est la plus jolie femme du monde ; elle a des soins de moi admirables. Pour ma santé, elle est toujours très-bonne ; je suis à mille lieues de l'hydropisie, il n'en a jamais été question ; mais je n'espère la guérison de mes mains, et de mes épaules, et de mes genoux, qu'à Vichi, tant mes pauvres nerfs ont été rudement affligés du rhumatisme ; aussi je ne songe qu'à partir. L'abbé Bayard et Saint-Hérem m'y attendent : je vous ai dit que la beauté du pays et des promenades, et la bonté de l'air, l'avoient emporté sur Bourbon. J'ai vu les meilleurs ignorants d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différents pour mes mains, que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun ; et je me trouve encore trop heureuse que sur Vichi ou Bourbon ils soient d'un même avis. Je crois qu'après ce voyage vous pourrez reprendre l'idée de santé et de gaieté que vous avez conservée de moi. Pour l'embonpoint, je ne crois pas que je sois jamais comme j'ai été : je suis d'une taille si merveilleuse, que je ne conçois point qu'elle puisse changer ; et pour mon visage, cela est ridicule d'être encore comme il est. Votre petit frère est toujours parti, et j'en suis toujours fâchée : vous avez trouvé justement ce qui fait qu'il est encore guidon, à son grand regret. M. de Viriville s'est plaint à Sa Majesté, et je crois qu'il a obtenu que sa fille changeroit de couvent. Il vint me chercher justement un jour que je fis une équipée; j'allai dîner à Livry avec Corbinelli, il faisoit *divin*, je me promenai délicieusement jusqu'à cinq heures ; et puis la poule mouillée s'en revint toute pleine de force et de santé.

Si mademoiselle de Méri veut venir avec moi à Vichi, ce me sera une fort bonne compagnie. J'ai refusé *le chanoine*[1], pour conserver ma liberté; elle ira avec madame de Brissac, à qui elle me préféroit, et nous nous y retrouverons. Nous avons la mine de nous rallier traîtreusement, pour nous moquer de la duchesse (*de Brissac*). *Quantova* devoit aller à Bourbon, mais elle n'ira pas; et cela persuade le retour de son *ami solide*, encore plus tôt qu'on ne l'a cru. Son amie l'a menée dans son château passer deux ou trois jours ; nous verrons quels lieux elle voudra honorer de sa présence. Madame de Coulanges est toujours très-aimable, et d'autant plus qu'elle a moins d'empressement que jamais pour toutes les tendresses de ce pays-là, dont elle connoît le prix. L'abbé Têtu est toujours fort touché de son commerce, et redonne avec plaisir toutes ses épigrammes. Le *cousin*[2] est toujours *très-sujet ;* mais il me paroît pour le moins une côte rompue, depuis l'assiduité qu'il a eue pendant trois mois chez la vieille maîtresse du *charmant*. Cela fit regarder notre amie, au retour du *cousin*, comme une amante délaissée ; mais

[1] Célèbre comédienne. Elle jouoit avec un grand art le rôle d'Hermione dans *Andromaque*, et sa mauvaise santé l'ayant forcée de renoncer au théâtre, ce fut la Champmêlé qui lui succéda. Le public se partagea entre ces deux actrices. Louis XIV disoit que, pour ne rien laisser à desirer, il faudroit faire jouer les deux premiers actes d'*Andromaque* par la Desœillets, et les trois autres par sa rivale. mademoiselle Desœillets mourut le 25 octobre 1670, âgée de 49 ans; on voit par la lettre de madame de Sévigné, qu'elle laissa deux filles, qui se firent religieuses.

[1] Madame de Longueval, qui étoit chanoinesse.

[2] Le marquis de La Trousse.

quoique rien ne fût vrai, le personnage fut désagréable. Mesdames d'Heudicourt, de Ludres et de Gramont, me vinrent voir hier. Vos amies vous ont fait leur cour par les soins qu'elles ont eus de moi. M. de La Trousse ne s'en va que dans quinze jours à l'armée du maréchal de Rochefort; tout le reste est déjà loin. Le pauvre guidon croyoit fermement être amoureux de madame de Pont, quand il est parti. Corbinelli est toujours un loup gris, comme vous savez, apparoissant, disparoissant, et ne pesant pas un grain : notre amitié est très-bonne. Je ferai vos reproches à La Mousse; il est chez lui, il ne se communique guère; il est difficile à trouver, encore plus à conserver. Il est souvent mal content, il a eu une gronderie avec mon fils, dont il meurt de honte; car il avoit eu la cruauté pour lui-même de ne pas mettre un seul brin de raison de son côté. Madame de Sanzei est triste comme Andromaque; Saint-Aubin et son Iris dans leurs faubourgs et dans le ciel; d'Hacqueville agité dans le tourbillon des affaires humaines, et toujours rempli de toutes les vertus; madame de La Fayette, avec sa petite fièvre, a toujours bonne compagnie chez elle; M. de La Rochefoucauld, tout ainsi que vous l'avez vu. M. le prince s'en va à Chantilly; ce n'est pas l'année des grands capitaines : c'est par cette raison que M. de Montécuculli n'a pas voulu se mettre en campagne. La bonne Troche dit qu'elle s'en va en Anjou; elle est toujours la bonté même, et allante et venante; on dit qu'elle est la femelle de d'Hacqueville. M. de Marseille sera bien étonné de trouver son abbé de La Vergne entêté de vous. Vous êtes trop heureuse d'avoir eu Guitaud; vous vous êtes bons partout; l'on peut juger ce que vous vous êtes à Aix : c'est un homme aimable et d'une bonne compagnie; faites-lui bien des amitiés pour moi. Je remercie M. de Grignan d'aimer mes lettres, je doute que son goût soit bon. Ne soyez point en peine de la longueur de celle-ci, je l'ai reprise à plusieurs fois.

[1] Madame de Sévigné est d'accord sur ce fait avec nos meilleurs historiens : Montécuculli disoit qu'un homme qui avoit eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, contre M. le prince et contre M. de Turenne, ne devoit pas compromettre sa gloire avec des gens qui ne faisoient que commencer à commander des armées.

487. *

A la même.

A Paris, vendredi 24 avril 1676.

Je suis toujours assez incommodée de mes mains. Le vieux de Lorme ne veut pas que je parte avant la fin de mai; mais tout le monde s'en va, et la maison que j'ai retenue m'échappe : il veut Bourbon, mais c'est par cabale; ainsi je suivrai les expériences qui sont pour Vichi. Si vos affaires et vos desseins vous eussent permis de venir m'y trouver, et de revenir ici avec moi passer l'été et l'automne, en attendant M. de Grignan cet hiver, vous m'auriez fait un très-sensible plaisir : mais je veux croire que vous ne le pouvez pas, puisque vous n'avez pas écouté cette proposition. Si mademoiselle de Méri étoit assez préparée pour prendre des eaux, je l'aurois menée avec beaucoup de joie; elle pourra vous le mander; mais Brayer veut la rafraîchir auparavant. Madame de Saint-Géran est toute brûlée aussi du départ de son mari, et de sa véritable dévotion; vous trouveriez que madame de Villars les rend bien maigres : écrivez-moi des amitiés pour l'une et pour l'autre; elles vous aiment fort, et ont des soins de moi incroyables. Le mari [1] s'en va en Savoie, et la femme bientôt après. Il n'y a point de nouvelles de Condé, qu'une perte de huit ou dix soldats, et le chapeau du maréchal d'Humières percé d'un coup de mousquet : Dieu veuille qu'il n'y ait rien de plus funeste. J'ai vu M. du Perrier, qui m'a conté comme vous apprîtes, en jouant, la nouvelle de mon rhumatisme, et comme vous en fûtes touchée jusqu'aux larmes. Le moyen de retenir les miennes, quand je vois des marques si naturelles de votre tendresse? mon cœur en est ému, et je ne puis vous représenter ce que je sens. Vous mîtes toute la ville dans la nécessité de souhaiter ma santé, par la tristesse que la vôtre répandoit partout. Peut-on jamais trop aimer une fille comme vous, dont on est aimée? Je crois aussi, pour vous dire le vrai, que je ne suis pas ingrate; du moins, je vous avoue

[1] Le marquis de Villars fut nommé dans ce temps-là lambassadeur extraordinaire en Savoie.

que je ne connois nul degré de tendresse au-delà de celle que j'ai pour vous. Adieu, ma très-chère et très-aimable; vos lettres me sont très agréables, en attendant que vous vouliez bien me donner quelque chose de plus; je l'espère, et le grand d'Hacqueville n'en doute pas.

488.

A la même,

A Paris, mercredi 29 avril 1676.

Il faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur; on croit avoir acheté cette victoire; point du tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet. Larrei, fils de M. Lainé, qui fut tué en Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi; elle est en prison, elle se défend assez bien; elle demanda hier à jouer au piquet parce qu'elle s'ennuyoit. On a trouvé sa confession; elle nous apprend qu'à sept ans elle avoit cessé d'être fille; qu'elle avoit continué sur le même ton; qu'elle avoit empoisonné son père, ses frères, un de ses enfans, et elle-même; mais ce n'étoit que pour essayé d'un contre-poison : Médée n'en avoit pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture; c'est une grande sottise; mais qu'elle avoit la fièvre chaude quand elle l'avoit écrite; que c'étoit une frénésie, une extravagance, qui ne pouvoit pas être lue sérieusement.

La reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto*; cette dernière se mit à la tête de faire une loterie, elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses; cela fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde (*Madame de La Vallière*); elle lui demanda si tout de bon elle étoit aussi aise qu'on le disoit. *Non*, répondit-elle, *je ne suis point aise, mais e suis contente*. *Quanto* lui parla fort du frère de Monsieur, et si elle vouloit lui mander quelque chose, et ce qu'elle diroit pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez*. Mettez dans cela toute la grace, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger; elle donna une pièce de quatre pistoles pour acheter ce qu'il falloit pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable : je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satire tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croiroit digne de ces hyberboliques louanges.

A M. de Grignan.

Je vous assure, M. le Comte, que j'aimerois mille fois mieux la grace dont vous me parliez que celle de sa majesté. Je crois que vous êtes de mon avis; et que vous comprenez aussi l'envie que j'ai de voir madame votre femme. Sans être le maître chez vous comme le *charbonnier*, je trouve que, par un style tout opposé, vous l'êtes plus que tous les autres *charbonniers* du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être : mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque temps la bonne femme, amenez-la vous-même par la main faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul moyen de me redonner la vie, et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A madame de Grignan.

Mon Dieu, que vous êtes plaisants, vous autres, de parler de Cambray! nous aurons pris encore une ville avant que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie? Voilà Corbinelli trop aise, nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du coadjuteur; qu'il en envoie un peu au bel abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de reven-

dre sa charge [1] à l'imitation du maréchal (*de Bellefonds*). Je plains ce pauvre garçon, vous interprétez mal ses sentimens : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse; je crois tout au pied de la lettre, c'est que je suis bonne. Madame de Louvigny est venue me voir aujourd'hui, elle vous fait mille amitiés. J'embrasse les pauvres *Pichons*, et ma bonne petite; hélas! je ne la verrai de long-temps. Voilà M. de Coulanges qui vous dira de quelle manière madame de Brinvilliers a voulu se tuer.

M. DE COULANGES.

Elle s'étoit fiché un bâton, devinez où; ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque : devinez où. C'est.... tant y a qu'elle étoit morte, si l'on ne fût promptement couru à son secours. Je suis très-aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. J'ai impatience d'apprendre le retour de M. de Bandol, pour savoir comme il aura reçu le poëme de Tobie; il aura été apparemment assez habile homme pour vous en faire part, sans blesser cette belle ame que vous venez de laver dans les eaux salutaires du jubilé. Madame votre mère s'en va à Vichi, et je ne l'y suivrai point, parce que ma santé est un peu meilleure depuis quelque temps. Je ne crois pas même que j'aille à Lyon : ainsi, madame la comtesse, revenez à Paris, et apportez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan, et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie s'il le trouve à propos.

489.

A la même,

A Paris, vendredi 1er mai 1676.

Je commence, ma fille, par remercier mille fois M. de Grignan de la jolie robe-de-chambre qu'il m'a donnée; je n'en ai jamais vu de plus agréable. Je m'en vais la faire ajuster pour me parer cet hiver, et tenir mon coin dans votre chambre. Je pense souvent, aussi bien que vous, à nos soirées de l'année passée; mais qui nous empêchera d'en faire cet hiver de pareilles, si vous le souhaitez autant que moi? Ce monsieur qui m'a apporté cette robe-de-chambre a pensé tomber d'étonnement de la beauté et de la ressemblance de votre portrait. Il est certain qu'il est encore embelli; sa toile s'est imbibée, en sorte qu'il est dans sa perfection : si vous en doutez, ma chère enfant, venez-y voir. Il court depuis quelques jours un bruit, dont tout le monde m'envoie demander des nouvelles. On dit que M. de Grignan a ordre d'aller pousser par les épaules le vice-légat hors d'Avignon : je ne le croirai point que vous ne l'ayez mandé. Les Grignans auraient l'honneur d'être les premiers excommuniés, si cette guerre commençoit; car l'abbé de Grignan, de ce côté-ci, a ordre de Sa Majesté de défendre aux prélats d'aller voir M. le nonce; ce petit monsieur dit que vous êtes très-belle; il croit que M. de Grignan demeurera plus long-temps à Aix que vous ne pensez; pour moi, je ne me presse point de partir, car je sais que le mois de juin est meilleur que celui de mai pour boire des eaux : je partirai le dix ou le onze de ce mois. Madame de Montespan est partie pour Bourbon. Madame de Thianges est allée avec elle jusqu'à Nevers, où M. et madame de Nevers la doivent recevoir. Mon fils me mande qu'ils vont assiéger Bouchain avec une partie de l'armée, pendant que le roi, avec un plus grand nombre, se tiendra prêt à recevoir et à battre M. le prince d'Orange. Il y a cinq ou six jours que le chevalier d'Humières est hors de la Bastille; son frère a obtenu cette grace. On ne parle ici que des discours, et des faits et gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimoit ce Sainte-Croix, elle vouloit l'épouser, et empoisonnoit fort souvent son mari à cette intention. Sainte-Croix, qui ne vouloit point d'une femme aussi méchante que lui, donnoit du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et s'offre présentement de

[1] De capitaine des cent suisses de la garde ordinaire du roi.

venir solliciter pour sa chère moitié : on ne finiroit point sur toutes ces folies. J'allai hier à Vincennes avec les Villars. Son excellence part demain pour la Savoie, et m'a priée de vous baiser la main gauche de sa part. Ces dames [1] vous aiment fort; nommez-les en m'écrivant pour les payer de leur tendresse. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui.

[1] Mesdames de Villars et de Saint-Géran.

490.

A la même.

A Paris, lundi 4 mai 1676.

C'est donc vous, ma fille, qui me refusez de venir passer ici avec moi l'été et l'automne, ce n'est point M. de Grignan. Il viendroit vous voir et vous reprendre cet hiver, mais comme vous êtes une personne toute raisonnable, et que je crois que vous avez quelque envie de me voir, il faut que vous trouviez dans la proposition que je vous ai faite des impossibilités que je ne vois pas aussi bien que vous. Pour moi, ne doutez point que je n'allasse à Grignan, si le bon abbé, qui vient avec moi par pure amitié, n'étoit obligé de revenir promptement pour plusieurs affaires, dont les miennes font une partie. C'étoit donc une chose toute naturelle que ma proposition; car pour vous voir seulement quinze jours à Vichi, ce me seroit un plaisir trop mêlé de tristesse. Dites-moi un peu sincèrement vos raisons et vos vues pour cet hiver; car je ne puis croire que vous ayez dessein de le passer sans me donner la consolation et la joie de vous embrasser. Je vous manderai le jour de mon départ et vous donnerai une adresse pour m'écrire. J'ai choisi madame de Brissac, pour apprendre dans sa société la droiture et la sincérité. Si j'avois eu l'autre jour mon fils, je vous aurois mandé toute la superficielle conversation qu'elle attira dans cette chambre. Mon Dieu! ma fille, vous croyez avoir pris médecine, vous êtes bien heureuse, je voudrois bien croire que j'ai été saignée : ils disent qu'il faut cette préparation avant que de prendre les eaux. Vous voyez que j'écris assez bien; je crois que mes mains seront bientôt guéries; mais je me sens si pleine de sérosités par les continuelles petites sueurs dont je suis importunée, que je comprends qu'une bonne fois il faut sécher cette éponge : la crainte d'avoir encore une fois en ma vie un rhumatisme me feroit faire plus de chemin que d'ici à Vichi. Vous me demandez ce que je fais; je prends l'air fort souvent. M. de La Trousse nous donna hier une fricassée à Vincennes; madame de Coulanges, Corbinelli et moi, voilà ce qui composoit la compagnie. Un autre jour, je vais au cours avec les Villars, un autre jour au faubourg; et puis je me repose. J'ai été chez Mignard : il a peint M. de Turenne sur sa *pie* [1]; c'est la plus belle chose du monde. Le cardinal de Bouillon m'étoit venu prier, toutes choses cessantes, d'aller voir le lendemain ce chef d'œuvre; car Mignard a pris la parfaite ressemblance dans son imagination, plus que dans les crayons qu'on lui a donnés. J'ai encore entretenu deux heures M. du Perrier; je ne finis point sur la Providence; je lui fais conter mille choses de vous qui me font plaisir, et de votre jeu, et de votre opéra où vous rêviez si bien; enfin, je vous reconnois, mais je suis bien fâchée que M. de Grignan et vous, vous perdiez toujours tout ce que vous jouez. Je me suis fait raconter toutes les *pétoffes* des procureurs du pays, et comme vous avez redonné la paix à la Provence, et du premier président, et de la Tour d'Aigues, et de mille autres choses. Enfin j'ai rafraîchi ma mémoire de tout ce que vingt-deux jours de fièvre m'avoient un peu effacé; car vous savez que j'étois sujette à de si grandes rêveries, qu'elles confondoient souvent les vérités.

---

491. *

A la même.

A Paris, mercredi 6 mai 1676.

J'ai le cœur serré de ma petite fille [2], elle sera au désespoir de vous avoir quittée, et d'être, comme

[1] Le cheval de bataille de M. de Turenne, et celui qu'il montoit le jour qu'il fut tué.

[2] Elle venoit d'être mise aux dames religieuses de Sainte-Marie d'Aix.

vous dites, en prison. J'admire comment j'eus le courage de vous y mettre; la pensée de vous voir souvent et de vous en retiter, me fit résoudre à cette barbarie, qui étoit trouvée alors une bonne conduite, et une chose nécessaire à votre éducation. Enfin il faut suivre les règles de la Providence, qui nous destine comme il lui plaît. Madame du Gué la religieuse s'en va à Chelles; elle y porte une grosse pension pour avoir toutes sortes de commodités : elle changera souvent de condition, à moins qu'un jeune garçon (*Amonio*), qui est le médecin de l'abbaye, et que je vis hier à Livry, ne l'oblige à s'y tenir. Ma chère, c'est un homme de vingt-huit ans, dont le visage est le plus beau et le plus charmant que j'aie jamais vu : il a les yeux comme madame Mazarin, et les dents parfaites; le reste du visage comme on imagine *Rinaldo;* de grandes boucles noires qui lui font la plus agréable tête du monde. Il est Italien, et parle italien, comme vous pouvez penser; il a été à Rome jusqu'à vingt-deux ans : enfin, après quelques voyages, M. de Nevers, et M. de Brissac l'ont amené en France; et M. de Brissac l'a mis pour le reposer dans le beau milieu de l'abbaye de Chelles, dont madame de Brissac[1], sa sœur, est abbesse. Il a un jardin de simples dans le couvent; mais il ne me paroît rien moins que *Lamporechio*[2]. Je crois que plusieurs bonnes sœurs le trouveront à leur gré, et lui diront leurs maux; mais je jugerois qu'il n'en guérira pas une que selon les règles d'Hippocrate. Madame de Coulanges, qui vient de Chelles, le trouve comme je l'ai trouvé : en un mot, tous ces jolis musiciens de chez *Toulongeon* ne sont que des grimauds auprès de lui. Vous ne sauriez croire combien cette petite aventure nous a réjouies.

Je veux vous parler du petit marquis (*de Grignan*); je vous prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin. Songez que le charmant marquis a tremblé jusqu'à dix ou douze ans, et que La Troche avoit si grand'peur de toutes choses, que sa mère ne vouloit plus le voir : ils ont tous deux une réputation sur le courage qui doit bien vous rassurer. Ces sortes de craintes ne sont autre chose que des enfances; et en croissant, au lieu d'avoir peur des loups-garous, ils craignent le blâme, ils craignent de ne pas être estimés autant que les autres; et c'est assez pour les rendre braves et pour les faire tuer mille fois : ne vous impatientez donc point à cet égard. Pour sa taille, c'est une autre affaire; on vous conseille de lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes; il faut savoir si ce côté plus petit ne prend point de nourriture; il faut qu'il agisse et qu'il se dénoue; il faut lui mettre un petit corps un peu dur qui lui tienne la taille : on doit encore m'envoyer des instructions là-dessus. Ce seroit une belle chose qu'il y eût un Grignan qui n'eût pas la taille belle : vous souvient-il comme il étoit joli dans son petit maillot? Je ne suis pas moins en peine que vous de ce changement.

J'avois rêvé, en vous disant que madame de Thianges étoit allée conduire sa sœur; il n'y a eu que la maréchale de Rochefort et la marquise de La Vallière qui ont été jusqu'à Essonne. Elle est toute seule, et même elle ne trouvera personne à Nevers. Si elle avoit voulu mener tout ce qu'il y a de dames à la cour, elle auroit pu choisir. Mais parlons de l'*amie* (*madame de Maintenon*); elle est encore plus triomphante que celle-ci : tout est comme soumis à son empire : toutes les femmes-de-chambre de sa voisine sont à elle, l'une lui tient le pot à pâte à genoux devant elle, l'autre lui apporte ses gants, l'autre l'endort; elle ne salue personne, et je crois que dans son cœur elle rit bien de cette servitude. On ne peut rien juger présentement de ce qui se passe entre elle et son amie.

On est fort occupé de la Brinvilliers. Caumartin a dit une grande folie sur ce bâton dont elle avoir voulu se tuer sans le pouvoir : *C'est*, dit-il, *comme Mithridate :* vous savez de quelle sorte il s'étoit accoutumé au poison; il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application : celle que vous faites de ma main à qui je dis : *Allons, allons, la plainte est vaine*[1], m'a fait rire; car il est vrai que le dialogue est complet; elle me répond : *Ah! quelle rigueur inhumaine! Allons*, lui dis-je, *achevez mes écrits, je me venge de tous mes cris.*

[1] Marie Guyonne de Cossé-Brissac, abbesse de Chelles, morte le 13 juillet 1707.

[2] *Voyez* le conte *Mazet de Lamporechio*, par La Fontaine.

[3] M. de La Châtre.

[1] *Voyez* la scène II de l'acte II de l'opéra d'*Alceste!*

Quoi! reprend-elle, *vous serez inexorable!* Et je coupe court en lui disant : *Cruelle, vous m'avez appris à devenir impitoyable.* Ma fille, que vous êtes plaisante. et que vous me réjouiriez bien si je pouvois aller cet été à Grignan! mais il n'y faut pas penser, le *bien méchant*[1] est accablé d'affaires : je garde ce plaisir pour une autre année; et pour celle-ci, j'espérerai que vous viendrez me voir.

J'ai été à l'opéra avec madame de Coulanges, madame d'Heudicourt, M. de Coulanges, l'abbé de Grignan et Corbinelli. Il y a des choses admirables dans cet opéra (*Atys*); les décorations passent tout ce que vous avez vu; les habits sont magnifiques et galants : il y a des endroits d'une extrême beauté; il y a un sommeil et des songes dont l'invention surprend. La symphonie est toute de basses et de tons assoupissants, qu'on admire *Baptiste* sur nouveaux frais; mais l'*Atys* est ce petit drôle qui faisoit la *Furie* et la *Nourrice;* de sorte que nous voyons toujours ces ridicules personnages au travers d'*Atys*. Il y a cinq ou six petits hommes tout nouveaux, qui dansent comme *Faure* : cela seul m'y feroit aller; et cependant on aime encore mieux *Alceste :* vous en jugerez, car vous y viendrez pour l'amour de moi, quoique vous ne soyez pas curieuse. Il est vrai que c'est une belle chose de n'avoir pas vu Trianon; après cela vous peut-on proposer le pont du Gard?

Vous trouverez l'homme dont vous avez aisément deviné l'aventure, de la même manière que vous l'avez toujours vu chez la belle : mais il me paroît que *le combat finit, faute de combattants.* Les reproches étoient fondés sur la gloire plutôt que sur la jalousie : cependant lorsqu'on y joint une sécheresse qui étoit dejà sèche, cela confirme une indoléance inséparable des longs attachements. Je trouve même quelquefois des réponses brusques et dures, et je crois voir que l'on sent la différence des génies; mais tout cela n'empêche point une grande liaison, et même beaucoup d'amitié qui pourra durer encore vingt ans comme elle est. La dame est, en vérité, fort jolie, elle a des soins de moi que j'admire, et dont je ne suis pas ingrate. La dame du *Poitron-Jacquet* l'est encore moins, à ce que vous me faites comprendre; il est vrai que les femmes valent leur pesant d'or. La comtesse (*de Fiesque*) maintenoit l'autre jour à madame Cornuel que Combourg n'étoit point fou; madame Cornuel lui dit : *bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail.* Cela n'est-il point plaisant? M. de Pomponne m'a mandé qu'il me prioit de ne pas oublier d'écrire tous les bons mots de madame de Cornuel; il me fait faire mille amitiés par mon fils.

Nous partons lundi; je ne veux point passer par Fontainebleau, à cause de la douleur que j'y sentis en vous reconduisant jusque-là, je n'ai envie d'y retourner que pour aller au-devant de vous. Adressez vos lettres pour moi et pour mon fils à du But; je les recevrai encore mieux par-là que par des traverses : je crois que notre commerce sera un peu interrompu, j'en suis fâchée : vos lettres me sont d'un grand amusement; vous écrivez comme *Faure* danse. Il y a des applications sur des airs de l'opéra, mais vous ne les savez point. Que je vous plains, ma très-belle, d'avoir pris une vilaine médecine plus noire que jamais! ma petite poudre d'antimoine est la plus jolie chose du monde; c'est le bon pain, comme dit le vieux de Lorme. Je lui désobéis un peu, car il m'envoie à Bourbon; mais l'expérience de mille gens, et le bon air, et point tant de monde, tout cela m'envoie à Vichi. La bonne d'Escars vient avec moi, j'en suis fort aise. Mes mains ne se ferment point; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ces marécages, et que dans le temps où je suis il faut extrêmement se purger; c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. Je prendrai aussi une légère douche à tous les endroits encore affligés du rhumatisme; après cela il me semble que je me porterai fort bien.

Le voyage d'Aigues-Mortes est fort joli; vous êtes une vraie paresseuse de n'avoir pas voulu être de cette partie. J'ai bonne opinion de vos conversations avec l'abbé de La Vergne, puisque vous n'y mêlez point M. de Marseille. La dévotion de madame de Brissac étoit une fort belle pièce; je vous manderai de ses nouvelles de Vichi; c'est le *chanoine*[1] qui gouverne présentement sa conscience,

[1] C'est-à-dire, le *bien bon*, qui étoit l'abbé de Coulanges.

[1] Madame de Longueval, chanoinesse. Elle étoit

et qui, je crois, m'en parlera à cœur ouvert. Je suis fort aise de la parure qu'on a donnée à notre Diane d'Arles : tout ce qui fâche Corbinelli, c'est qu'il craint qu'elle n'en soit pas plus gaie. J'ai été saignée ce matin, comme je vous l'ai déjà dit au bas de la consultation : en vérité, c'est une grande affaire, *Maurel* en étoit tout épouvanté : me voilà maintenant préparée à partir. Adieu, ma chère enfant, je ne m'en dédis point, vous êtes digne de toute l'extrême tendresse que j'ai pour vous.

492.

A la même.

A Paris, vendredi 8 mai 1676.

Je pars lundi, ma chère enfant. Le chevalier de Buous vous porte un éventail que j'ai trouvé fort joli : ce ne sont plus de petits amours, il n'en est plus question ; ce sont des petits ramoneurs les plus gentils du monde. Madame de Vins a gagné un grand morceau de son procès, malgré M. d'Amboile [1] qui s'étoit signalé contre elle. La bonne Tarente est au désespoir contre M. d'Ormesson, qui gouverne les affaires de M. de La Trémouille, et qui ne veut pas qu'on lui fasse de certains suppléments au préjudice des anciens créanciers. Elle pleuroit fort bien tantôt, et me contoit aussi les incivilités de madame de Monaco pour elle. MADAME aime assez cette tante, elle baragouine de l'allemand avec elle ; cela importune la Monaco [2]. Mon Dieu ! est-il vrai que la Simiane se sépare de son mari, sous prétexte de ses galanteries. Quelle folie ! je lui aurois conseillé de faire quitte à quitte avec lui. On dit qu'elle vient ici, et qu'elle veut aller en Bretagne : tout cela est-il vrai ? Je vous embrasse, ma chère enfant ; je ne vous écrirai pas davantage aujourd'hui, ce n'est pas le jour de la grande dépêche : la poste est haïssable; les lettres sont à Paris, et on ne veut les distribuer que demain : ainsi on fait réponse à deux à-la-fois. J'oubliois de vous dire, tant je me porte bien, qu'après avoir été saignée, j'ai pris de la poudre du bonhomme (*de Lorme*), dont je suis très-contente ; de sorte que me voilà toute prête à partir.

493.

A la même.

Paris, dimanche au soir, 10 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges, son mari, madame de La Troche, M. de La Trousse, mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi ; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvoit mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires; il m'y attendra avec impatience ; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé ; les serrements de cœur ne sont pas bons, quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentiments à la reconnoissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné, que je voudrois que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver par les dépenses que vous êtes obligés de faire; et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connoissez d'ailleurs tous mes sentiments sur votre sujet, et combien la vie me paroît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été

sœur de la maréchale d'Estrées et de M. de Manicamp.

[1] André Lefèvre d'Ormesson d'Amboile, maître des requêtes, fils de celui qui rapporta le procès de Fouquet. Il devint intendant de Lyon, et y mourut, avant son père, en 1684.

[2] Surintendant de la maison de MADAME.

à Aix, et une grande dépense, de la manière dont on m'a parlé, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable. J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de La Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le prince disoit une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-» vous point de me saigner? Pardi, monseigneur, » c'est à vous de trembler »; il disoit vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgraces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il en faut toujours revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et par tous mes lavages que vous connoissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par-là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pomponne, de Vins, de Villars et de Saint-Géran ont été ici; j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire*; cela ne se peut payer. Je pars demain à cinq heures; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur : je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler; sans cela, elle seroit digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

494.

A la même.

A Montargis, mardi 12 mai 1676.

Je vous écrivis avant-hier au soir, ma chère enfant, et vous recevrez deux de mes lettres par la même poste; de sorte que si vous dites, après avoir lu la première, j'en voudrois bien une autre, la voici qui se présentera, et vous dira que je suis à Montargis avec la bonne d'Escars, en très-bonne santé, hormis ces mains et ces genoux. Vous connoissez cette route-ci : j'ai évité Fontainebleau; je ne veux le revoir que pour aller au-devant de vous. J'ai couché à Courance [1], où je me serois bien promenée, si je n'étois point encore une sotte poule mouillée; c'est *mouillée*, au pied de la lettre, car je sue tout le jour. J'ai encore des peaux de lièvre, parce que le frais du matin, qui donne la vie à tout le monde, me paroît un hiver glacé; de sorte que j'aime mieux avoir trop chaud dix heures durant, que d'avoir froid une demi-heure. Que dites-vous de ces agréables restes de rhumatisme? Ne croyez-vous pas que j'aie besoin des eaux chaudes? sauf à me rafraîchir à mon retour, car mes entrailles ne sont pas à la glace. Enfin, me voilà en chemin, et même dans votre chemin. Nous parlons souvent de vous, madame d'Escars et moi, et j'y pense sans cesse. Il faudroit être *spensierata*, dit-on, pour bien prendre des eaux : il est difficile que je sois dans cet état bienheureux, étant si loin du bon abbé; il me semble toujours qu'il va tomber malade. Savez-vous comme je l'ai laissé? Avec un seul laquais. Il a voulu me donner son cocher et *Beaulieu* avec ses deux chevaux pour m'en faire six : je ne vois que l'ingratitude qui puisse me tirer d'affaire. Adieu, ma très-chère : hélas! à quoi me sert de m'approcher de vous? Je vous plains de ne m'avoir plus à Paris pour vous mander des nouvelles de la Brinvilliers.

---

495. *

A la même.

A Nevers, vendredi 15 mai 1676.

Voici une route où l'on seroit tentée de vous écrire, quand on ne le voudroit pas; jugez ce que c'est quand on y est d'ailleurs aussi bien disposée

[1] C'est un beau château près de Milly, à quatre lieues à droite de Fontainebleau.

que je le suis. Le temps est admirable, cette grosse chaleur s'est dissipée sans orage; je n'ai plus de ces crises dont je vous avois parlé; je trouve le pays très-beau, et ma rivière de Loire m'a paru quasi aussi belle qu'à Orléans : c'est un plaisir de trouver en chemin d'anciennes amies. J'ai amené mon grand carrosse, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. Tout mon déplaisir, c'est que l'hiver, les chemins sont bien différents, et que vous aurez autant de fatigue que nous en avons peu. Nous suivons les pas de madame de Montespan; nous nous faisons conter par-tout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, ce qu'elle dort. Elle est dans une calèche à six chevaux, avec la petite de Thianges[1]; elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes; elle a deux fourgons, six mulets, et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers : son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts, elle se couche en arrivant, et mange très-bien. Elle fut ici au château où M. de Nevers étoit venu donner ses ordres, et ne demeura point pour la recevoir. On vient lui demander des charités pour les églises et pour les pauvres; elle donne par-tout beaucoup d'argent, et de fort bonne grace. Elle a tous les jours du monde un courrier de l'armée : elle est présentement à Bourbon. La princesse de Tarente, qui doit y être dans deux jours, me mandera le reste, et je vous l'écrirai. Vous ai-je mandé que ce favori du roi de Danemarck, amoureux romanesquement de la princesse[2], est prisonnier, et qu'on lui fait son procès? Il avoit un petit dessein seulement, c'étoit de se faire roi, et de détrôner son maître et son bienfaiteur. Vous voyez que cet homme n'avoit pas de médiocres pensées : M. de Pomponne m'en parloit l'autre jour comme d'un Cromwel. Le bel abbé vous aura mandé comme le chevalier a obtenu de Sa Majesté, sans nulle peine, les lods et ventes d'Entrecasteaux, pour M. de Grignan : nous avons été étonnés que ce dernier ait consenti d'envoyer votre belle gorge, par la poste, à l'abbé de Grignan; nous dînes l'autre jour beaucoup de sottises sur ce ton, dignes de Monceaux et de Rochecourbières. Au reste, ma chère enfant, je sens que je ne passerai point ma vie, à moins que je ne meure bientôt, sans revoir votre château, avec toutes ses circonstances et dépendances; je conserve cette espérance, et je voudrois bien en avoir une plus prochaine de vous avoir cet hiver avec moi; pour vous dire le vrai, mes désirs là-dessus ne sont pas médiocres; je souhaite que vous en jugiez par les vôtres, et que nulle impossibilité ne nous vienne traverser. Adieu, ma très-chère, je suis assurée que je vous écrirai à Moulins, où j'espère trouver de vos lettres, qui doivent m'être envoyées de Paris. Je suis dans une entière ignorance de toutes nouvelles; celles de la guerre me tiennent fort au cœur; cela ne vaut rien pour prendre des eaux; mais que faire quand on a quelqu'un à l'armée? Il faudroit donc ne les prendre qu'au mois de janvier. Je lis dans le carrosse une petite histoire des Visirs, et des intrigues des sultanes et du sérail, qui se laisse lire assez agréablement; c'est une mode que ce livre. Bonsoir, ma très-aimable; je baise le Grignan, et fais mille amitiés à M. de La Garde : contez à ce dernier par quel guignon la vente de notre guidon est allée à vau-l'eau; vous êtes bien heureux de vous avoir tous deux.

496.

A la même.

A Moulins, à la Visitation, dans la chambre où ma grand'mère[1] est morte; ce dimanche après vêpres, 17 mai 1676, entourée des deux petites de Valençai.

J'arrivai hier au soir ici, ma chère enfant, en six jours, très-agréablement. Madame Fouquet, son beau-frère et son fils vinrent au-devant de moi; ils m'ont logée chez eux. J'ai dîné ici, et je pars

[1] Louise-Adélaïde de Damas, deuxième fille de madame de Thianges, qui épousa le duc de Sforce, en 1678.

[2] Charlotte-Amélie de La Trémouille, fille de la princesse de Tarente, mariée le 29 mai 1680 à Antoine d'Altenbourg, comte d'Oldenbourg.

[1] Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, morte le 13 décembre 1641, sur les sept heures du soir, âgée de 69 ans; béatifiée par un bref de Benoît XIV, du 13 novembre 1751, et canonisée par Clément XIII en 1767.

demain pour Vichi. J'ai trouvé le mausolée admirable; le bon abbé auroit été bien ravi de le voir. Les petites-filles[1] que voilà sont belles et aimables; vous les avez vues : elles se souviennent que vous faisiez des grands soupirs dans cette église; je pense que j'y avois quelque part, du moins sais-je bien qu'en ce temps j'en faisois de bien douloureux de mon côté. Est-il vrai que madame de Guénégaud vous disoit : « Soupirez, Madame, soupirez, » j'ai accoutumé Moulins aux soupirs qu'on apporte » de Paris. » Je vous admire d'avoir pensé à marier votre frère; vous avez pris la chose par un très-bon côté, et j'estime le négociateur. Je suivrai ce chemin, quand je serai retournée à Paris : écrivez-en à d'Hacqueville. On juge très-justement du bien de mon fils par celui de ma fille; ce seroit une chose digne de vous de faire ce mariage : j'y travaillerai de mon côté. Vous croyez donc ne pas avoir été assez affligée de ma maladie; eh, bon Dieu! qu'auriez-vous pu faire? Vous avez été plus en peine que je n'ai été en péril. Comme la fièvre que j'ai eue vingt-deux jours étoit causée par la douleur, elle ne faisoit peur à personne. Pour mes rêveries, elles venoient de ce que je ne prenois que quatre bouillons par jour, et qu'il y a des gens qui rêvent toujours pendant la fièvre. Votre frère m'en a fait des farces à mourir de rire, il a retenu toutes mes extravagances, et vous en réjouira. Ayez donc l'esprit en repos, ma belle, vous n'avez été que trop inquiète et trop affligée de mon mal.

Il faut que M. de La Garde ait de bonnes raisons pour se porter à l'extrémité de s'atteler avec quelqu'un : je le croyois libre, et sautant, et courant dans un pré : mais enfin, il faut venir au timon, et se mettre sous le joug comme les autres. J'ai le cœur serré de ma chère petite; la pauvre enfant, la voilà donc placée! Elle a bien dissimulé sa petite douleur; je la plains, si vous l'aimez, et si elle vous aime autant que nous nous aimions : mais vous avez un courage qui vous sert toujours dans les occasions : Dieu m'eût bien favorisée de m'en donner un pareil.

Madame de Montespan est à Bourbon, où M. de La Vallière avoit donné ordre qu'on la vint haranguer de toutes les villes de son gouvernement : elle ne l'a point voulu. Elle a fait douze lits à l'hôpital; elle a donné beaucoup d'argent; elle a enrichi les capucins; elle souffre les visites avec civilité. M. Fouquet et sa nièce[1], qui buvoient à Bourbon, l'ont été voir; elle causa une heure avec lui sur les chapitres les plus délicats. Madame Fouquet s'y rendit le lendemain; madame de Montespan la reçut très-honnêtement, et l'écouta avec douceur et avec une apparence de compassion admirable. Dieu fit dire à madame Fouquet tout ce qui se peut au monde imaginer de mieux, et sur l'instante prière de s'enfermer avec son mari, et sur l'espérance qu'elle avoit que la Providence donneroit à madame de Montespan, dans les occasions, quelque souvenir et quelque pitié de ses malheurs. Enfin, sans rien demander de positif, elle lui fit voir les horreurs de son état, et la confiance qu'elle avoit en sa bonté, et mit à tout cela un air qui ne peut venir que de Dieu : ses paroles m'ont paru toutes choisies pour toucher un cœur, sans bassesse et sans importunité : je vous assure que le récit vous en auroit touchée. Le fils[2] de M. de Montespan est chez madame Fouquet à la campagne, d'où elle est venue pour me voir. Il a dix ans; il est beau et spirituel : son père l'a laissé chez ces dames en venant à Paris. La bonne d'Escars se porte très-bien, et prend un soin extrême de ma santé. Contez-moi les sorcelleries de madame de Rus. Adieu, ma très-aimable; je vous embrasse mille fois, et je vous aime comme il faudroit aimer son salut.

[1] La marquise de Valençai, mère de ces *petites filles*, étoit Marie-Louise de Montmorenci, fille de François de Montmorenci, comte de Bouteville, qui fut décapité pour fait de duel, le 21 juin 1627. Elle étoit sœur du maréchal de Luxembourg et de la duchesse de Meklenbourg.

[1] Basile Fouquet, dit l'*abbé Fouquet*; il mourut très-peu de temps avant son frère le *surintendant*. Cela résulte de ce passage de la lettre de madame de Sévigné à M. de Guitaud du Gavrel 1680. « Les deux » frères sont allés bien près l'un de l'autre; une » haine a été le faux endroit de tous les deux, mais » bien plus de l'abbé, qui avoit passé jusqu'à la » rage. » La nièce étoit Marie-Madeleine Fouquet, seconde fille du surintendant, mariée depuis à Emmanuel de Crussol, marquis de Montsalon.

[2] Louis-Antoine de Pardaillan, depuis duc d'Antin, fils légitime de madame de Montespan, Il épousa en 1686 Julie-Françoise de Crussol, fille du duc d'Usez; sa postérité mâle s'est éteinte en 1757. Madame d'Antin, dernière abbesse de Fontevrault, étoit son dernier rejeton.

497.

A la même.

A Vichi, mardi 19 mai 1676.

Je commence aujourd'hui à vous écrire; ma lettre partira quand elle pourra; je veux causer avec vous. J'arrivai ici hier au soir. Madame de Brissac avec le *chanoine*[1], madame de Saint-Hérem et deux ou trois autres me vinrent recevoir au bord de la jolie rivière d'Allier : je crois que si on y regardoit bien, on y trouveroit encore des bergers de l'Astrée. M. de Saint-Hérem, M. de La Fayette, l'abbé Dorat, Planci et d'autres encore, suivoient dans un second carrosse, ou à cheval. Je fus reçue avec une grande joie. Madame de Brissac me mena souper chez elle; je crois avoir déjà vu que *le chanoine* en a jusque-là de la duchesse : vous voyez bien où je mets la main. Je me suis reposée aujourd'hui, et demain je commencerai à boire. M. de Saint-Hérem m'est venu prendre ce matin pour la messe, et pour dîner chez lui. Madame de Brissac y est venue, on a joué : pour moi, je ne saurois me fatiguer à mêler des cartes. Nous nous sommes promenés ce soir dans les plus beaux endroits du monde; et à sept heures, la poule mouillée vient manger son poulet, et causer un peu avec sa chère enfant : on vous en aime mieux quand on en voit d'autres. J'ai bien pensé à cette dévotion que l'on avoit ébauchée avec M. de La Vergne; j'ai cru voir tantôt des restes de cette fabuleuse conversion; ce que vous m'en disiez l'autre jour est à imprimer. Je suis fort aise de n'avoir point ici mon *bien bon;* il y eût fait un mauvais personnage : quand on ne boit pas, on s'ennuie : c'est une *billebaude* qui n'est pas agréable, et moins pour lui que pour un autre.

On a mandé ici que Bouchain étoit pris aussi heureusement que Condé; et qu'encore que le prince d'Orange eût fait mine d'en vouloir découdre, on est fort persuadé qu'il n'en fera rien : cela donne quelque repos. La bonne Saint-Géran m'a envoyé un compliment de la Palisse. J'ai prié qu'on ne me parlât plus du peu de chemin qu'il y a d'ici à Lyon; cela me fait de la peine; et comme je ne veux point mettre ma vertu à l'épreuve la plus dangereuse où elle puisse être, je ne veux point recevoir cette pensée, quelque chose que mon cœur, malgré cette résolution, me fasse sentir J'attends ici de vos lettres avec bien de l'impatience; et pour vous écrire, ma chère enfant, c'est mon unique plaisir, quand je suis loin de vous, et si les médecins, dont je me moque extrêmement, me défendoient de vous écrire, je leur défendrois de manger et de respirer, pour voir comme ils se trouveroient de ce régime. Mandez-moi des nouvelles de ma petite, et si elle s'accoutume à son couvent; mandez-moi bien des vôtres et de celles de M. de La Garde : dites-moi s'il ne reviendra point cet hiver à Paris. Je ne puis vous dissimuler que je serois sensiblement affligée, si, par ces malheurs et ces impossibilités qui peuvent arriver, j'étois privée de vous voir. Le mot de peste, que vous nommez dans votre lettre, me fait frémir : je la craindrois fort de Provence. Je prie Dieu, ma fille, qu'il détourne ce fléau d'un lieu où il vous a mise. Quelle douleur, que nous passions notre vie si loin l'une de l'autre, quand notre amitié nous en approche si tendrement!

Mercredi 28 mai.

J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère; ah, qu'elles sont mauvaises! J'ai été prendre *le chanoine*, qui ne loge point avec madame de Brissac. On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve, on boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un : c'étoit aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Hérem[1] et Planci[2]; *le chanoine* et moi, nous lisons l'Arioste; elle a l'italien dans la tête, elle me trouve bonne. Il est venu des demoiselles du pays avec

[1] Madame de Longueval, chanoinesse.

[1] François Gaspard de Montmorin, marquis de Saint-Hérem; il mourut en 1701.

[2] Henri du Plessis-Guénégaud, marquis de Planci, fils du secrétaire d'état; il mourut en 1722, âgé de 75 ans.

une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les Bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire : mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux, j'en ai bu douze verres; elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. Je prendrai la douche dans quelques jours. Je vous écrirai tous les soirs; ce m'est une consolation, et ma lettre partira quand il plaira à un petit messager qui apporte les lettres, et qui veut partir un quart d'heure après : la mienne sera toujours prête. L'abbé Bayard vient d'arriver de sa jolie maison, pour me voir : c'est le *druide Adamas* de cette contrée.

Jeudi 21 mai.

Notre petit messager crotté vient d'arriver; il ne m'a point apporté de vos lettres; j'en ai eu de M. de Coulanges, du bon d'Hacqueville, et de la princesse (*de Tarente*) qui est à Bourbon. On lui a permis de faire sa cour[1] seulement un petit quart d'heure, elle avancera bien là ses affaires; elle m'y souhaite, et moi je me trouve bien ici. Mes eaux m'ont fait encore aujourd'hui beaucoup de bien; il n'y a que la douche que je crains. Madame de Brissac avoit aujourd'hui la colique; elle étoit au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde : je voudrois que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisoit de ses douleurs, et de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînoient sur sa couverture, et les situations, et la compassion qu'elle voulait qu'on eût : chamarrée de tendresse et d'admiration, je regardois cette pièce, et je la trouvois si belle, que mon attention a dû paroître un saisissement dont je crois qu'on me saura fort bon gré; et songez que c'étoit pour l'abbé Bayard, Saint-Hérem, Montjeu[2] et Planci, que la scène étoit ouverte. En vérité, vous êtes une vraie *pitaude*, quand je pense avec quelle simplicité vous êtes malade; le repos que vous donnez à votre joli visage; et enfin, quelle différence : cela me paroît plaisant. Au reste, je mange mon petit potage de la main gauche, c'est une nouveauté. On me mande toutes les prospérités de Bouchain, et que le roi revient incessamment : il ne sera pas seul par les chemins. Vous me parliez l'autre jour de M. Courtin; il est parti pour l'Angleterre. Il me paroît qu'il n'est resté d'autre emploi à son camarade, que d'adorer la belle que vous savez, sans envieux et sans rivaux. Je vous embrasse assurément de tout mon cœur, et souhaite fort de vos nouvelles. Bonsoir, Comte, ne me l'amènerez-vous point cet hiver? voulez-vous que je meure sans la voir?

1 A madame de Montespan.
2 Gaspard Jeannin de Castille, marquis de Montjeu; il mourut en 1688.

498.

A la même.

A Vichi, dimanche 24 mai 1676.

Je suis ravie, en vérité, quand je reçois de vos lettres, ma chère enfant; elles sont si aimables, que je ne puis me résoudre à jouir toute seule du plaisir de les lire; mais ne craignez rien, je ne fais rien de ridicule; j'en fais voir une petite ligne à Bayard, une autre au *chanoine*; ah! que ce seroit bien votre fait que ce *chanoine* (*madame de Longueval*)! et en vérité on est charmé de votre manière d'écrire. Je ne fais voir que ce qui convient; et vous croyez bien que je me rends maîtresse de la lettre, pour qu'on ne lise pas sur mon épaule ce que je ne veux pas qui soit vu.

Je vous ai écrit plusieurs fois, et sur les chemins, et ici. Vous aurez vu tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, et même la conformité de nos pensées sur le mariage de M. de La Garde. J'admire *comme notre esprit est véritablement la dupe de notre cœur*, et les raisons que nous trouvons pour appuyer nos changemens. Celui de M. le coadjuteur me paroît admirable; mais la manière dont vous le dites l'est encore plus; quand vous lui demandez des nouvelles du lundi, vous paroissez bien persuadée de sa fragilité. Je suis fort aise qu'il ait conservé sa gaieté et son visage de jubilation. J'ai toujours envie de rire quand vous me parlez du bon homme du Parc; je ne trouve rien de si plaisant que de le voir seul persuadé qu'il fait des miracles : je suis bien de votre

avis, que le plus grand de tous seroit de vous le persuader. Je suis fort aise que ma petite soit gaie et contente; c'étoit la tristesse de son petit cœur qui me faisoit de la peine. Il est vrai que le voyage d'ici à Grignan n'est rien; j'en détourne ma pensée avec soin, parce qu'elle me fait mal : mais vous ne me ferez pas croire, ma belle, que celui de Grignan à Lyon soit peu considérable ; il est tout des plus rudes, et je serois très-fâchée que vous le fissiez pour retourner sur vos pas : je ne change point d'avis là-dessus. Si vous étiez de ces personnes qu'on enlève et qu'on dérange, et qui se laissent entraîner, j'aurois espéré de vous emmener avec moi malgré vous : mais vous êtes d'un caractère dont on ne peut se promettre de pareilles complaisances. Je connois vos tons et vos résolutions; et cela étant ainsi, j'aime bien mieux que vous gardiez toute votre amitié et tout votre argent, pour venir cet hiver me donner la joie et la consolation de vos embrasser. Je vous promets seulement une chose, c'est que si je tombois malade ici, ce que je ne crois pas du tout assurément, je vous prierois d'y venir en diligence : mais, ma chère, je me porte fort bien; je bois tous les matins, je suis un peu comme Nouveau qui demandoit : *Ai-je bien du plaisir?* Je demande aussi : *Rends-je bien mes eaux? la quantité, la qualité, tout va-t-il bien?* On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et même je le sens; car, à mes mains et à mes genoux près qui ne sont point guéris, parce que je n'ai encore pris ni le bain ni la douche, je me porte tout aussi bien que j'aie jamais fait.

La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonneroit la santé. On est tout le jour ensemble. Madame de Brissac et *le chanoine* dinent ici fort familièrement : comme on ne mange que des viandes simples, on ne fait nulle façon de donner à manger. Vous aurez vu, par ce que je vous mandai avant-hier, combien je suis prête à aimer quelqu'un plus que vous. Après la pièce admirable de la colique, on nous a donné d'une convalescence pleine de langueur, qui est en vérité fort bien accommodée au théâtre : il faudroit des volumes pour dire tout ce que je découvre dans ce chef-d'œuvre des cieux. Je passe légèrement sur bien des choses, pour ne point trop écrire.

Vous me parlez fort plaisamment de ce saint qui vous est tombé à Aix, et qu'on épouille à tout moment; il faudroit avoir à point nommé son reliquaire; ces poux que vous appelez *des reliques vivantes*, m'ont choquée; car, comme on m'a toujours appelée de ce nom à Sainte-Marie [1], je me suis vue en même temps comme votre M. Ribon. On m'accable ici de présents; c'est la mode du pays, où, d'ailleurs, la vie ne coûte rien du tout : enfin, trois sous deux poulets, et tout à proportion. Il y a trois hommes qui ne sont occupés que de me rendre service, Bayard, Saint-Hérem et La Fayette; comme je vous fais souvent payer pour moi, n'oubliez pas de m'écrire quelque mot qui les regarde. Adieu, mon ange, aimez-moi bien toujours; je vous assure que vous n'aimez pas une ingrate.

---

499. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 mai 1676.

Puisque vous ne vous réjouissez pas, Madame, de la petite grace que le roi vient de me faire, en me permettant d'aller à Paris, il faut que vous ne le sachiez pas : car, bien que ce soit peu de chose, en comparaison des maux qu'il m'a faits, c'est une faveur qui me distingue des autres exilés; il n'en a fait de pareilles qu'à moi. Je vous verrai donc cet été à Paris, ma chère cousine, mais le masque levé, et pourvu que je vous trouve en bonne santé, vous me trouverez aussi content que de plus heureux que moi, et aussi gai, non pas qu'un homme de vingt-cinq ans, mais qu'un honnête homme, qui en a plus d'une fois autant, le peut être. Nous parlerons de la belle *Madelonne* [2], et nous lui écrirons ensemble; adieu.

[1] Madame de Sévigné étoit appelée une *relique vivante* à Sainte-Marie à cause de madame de Chantal sa grand'mère, qui étoit dès-lors regardée comme une sainte par les filles de la Visitation qu'elle avoit fondées.

[2] Madame de Grignan.

500.

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Vichi, ce 25 mai 1676.

Quand j'appris votre permission d'aller à Paris, j'en sentis toute la joie imaginable, et je courus avec Corbinelli pour m'en réjouir avec madame votre femme. Nous trouvâmes qu'elle étoit délogée; je crus que vous viendriez à l'instant, et que je vous verrois un matin entrer dans ma chambre : cependant vous ne vîntes pas, et moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle santé dont la perte m'afflige et vous aussi. J'y ai reçu votre lettre. Vous faites bien de me faire des compliments sur votre retour; car je crois que je serai plus aise de vous revoir, que vous ne sauriez être de me retrouver. Dans cette espérance, je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bientôt à Paris, où je vous embrasse par avance. Je supplie ma nièce de Coligny de croire que je l'aime et que je l'estime. On n'ose écrire ici, cela fait mourir; c'est pourquoi je finis, afin de vous conserver une cousine qui vous aime fort.

501. *

A madame DE GRIGNAN.

A Vichi, mardi 26 mai 1676.

Je dois encore recevoir quelques-unes de vos lettres de Paris, elles seront toutes les bien venues, ma très-chère; elles sont trop aimable. Vous avez une idée de ma santé, qui n'est pas juste; ne savez-vous pas que j'ai conservé mes belles jambes? ainsi je marche fort bien. J'ai mal aux mains, aux genoux, aux épaules; on m'assure que la douche me guérira : j'ai très-bon visage, je dors et je mange bien; j'ai même si peu d'humeurs, que je ne prendrai des eaux que quinze jours, crainte de me trop échauffer. Je commencerai demain la douche, et vous manderai sans cesse de mes nouvelles : le commerce de Lyon va bien. Ne me grondez point de vous écrire, c'est mon unique plaisir, et je prends mon temps d'une manière qui ne me peut nuire. Ne me retranchez rien de tout ce qui vous regarde; vous me dites des choses si tendres, si bonnes, si vraies, que je ne puis y répondre que parce que je sens. Je ne me repens point de ne vous avoir point laissée venir ici; mon cœur en souffre; mais quand je pense à cette peine, pour n'être que huit ou dix jours avec moi, je trouve que je vous aime mieux cet hiver. Je suis si attachée à vous, que je sens plus que les autres la peine de la séparation; ainsi, ma très-chère, je me suis gouvernée selon mes foiblesses, et n'ai pas écouté l'envie et la joie que j'aurois eues de vous avoir. Je ne crois pas être ici dans dix jours. La duchesse (*de Brissac*) s'en va plus tôt, et le joli *chanoine* : elle s'en va chez Bayard, parce que j'y dois aller : il s'en passeroit fort bien; il y aura une petite troupe d'*infelici amanti*. Ma fille, vous perdez trop, c'est cela que vous devriez regretter; il faudroit voir comme on tire sur tout, sans distinction et sans choix. Je vis l'autre jour, de mes propres yeux, flamber un pauvre célestin : jugez comme cela me paroît à moi, qui suis accoutumée à vous. Il y a ici des femmes fort jolies : elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont, en vérité, les plus plaisantes du monde; il y a beaucoup de mouvement, et les *dégognades* n'y sont point épargnées; mais si on avoit à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on en seroit ravi par la nouveauté; car cela passe encore les Bohémiennes. Il y avoit un grand garçon déguisé en femme, qui me divertit fort; car sa jupe étoit toujours en l'air, et l'on voyoit dessous de fort belles jambes. Il faut que je vous dise un mot de Paris, sur lequel je vous conjure de ne me point dire le contraire; c'est ma fille, que je veux, pour ma joie et ma commodité, que vous repreniez tout bonnement votre chambre et votre alcôve, qui ne sont à personne : je couche par choix dans ma petite chambre; ainsi voilà qui est tout réglé, tout établi, c'est mon plaisir, c'est ma joie; toute autre chose me choque et me déplaît.

Je me suis fait valoir ici des nouvelles du combat naval [1]. Comme nous pleurâmes le chevalier

[1] Le combat naval livré par Duquesne à Ruyter, le 22 avril 1676, au nord-est de l'Etna. Dès le com-

Tambonneau, quand il fut tué l'autrefois, je m'en tiens quitte. Adieu, mon enfant, reposez-vous bien dans votre beau château; c'est là où j'aimerois bien à être cet été; mais ne m'en parlez point, je n'ai jamais cru avoir de la vertu que dans cette occasion.

502.*

A la même.

A Vichi, jeudi 28 mai 1676.

Je reçois deux de vos lettres; l'une me vient du côté de Paris, et l'autre de Lyon. Vous êtes privée d'un grand plaisir, de ne faire jamais de pareilles lectures : je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites; mais cela est d'un agrément et d'une justesse à quoi l'on ne s'accoutume point. Vous avez raison de croire que j'écris sans effort, et que mes mains se portent mieux : elles ne se ferment point encore, et le dedans des mains est fort enflé, et les doigts aussi. Cela me fait trembloter, et me fait, de la plus méchante grace du monde, dans le bon air des bras et des mains : mais je tiens très-bien une plume, et c'est ce qui me fait prendre patience. J'ai commencé aujourd'hui la douche; c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu souterrain, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude, qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état, où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout habillement, est une chose humiliante. J'avois voulu mes deux femmes-de-chambre, pour voir encore quelqu'un de connoissance. Derrière un rideau se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure; c'étoit pour moi un médecin de Gannet, que madame de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aimoit fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié. Je le retiens, m'en dût-il coûter mon bonnet; car ceux d'ici me sont entièrement insupportables, et cet homme m'amuse. Il ne ressemble point à un vilain médecin, il ne ressemble point aussi à celui de Chelles; il a de l'esprit, de l'honnêteté; il connoît le monde; enfin j'en suis contente. Il me parloit donc pendant que j'étois au supplice. Représentez-vous un jet d'eau contre quelqu'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez vous imaginer. On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits; et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées : mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre; c'est là cependant le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà ce qui guérit. Voici encore où mon médecin est bon; car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne peut se séparer de la sueur, je le fais lire, et cela me divertit. Enfin je ferai cette vie sept ou huit jours : pendant lesquels je croyois boire : mais on ne veut pas, ce seroit trop de choses; de sorte que c'est une petite alonge à mon voyage. C'est principalement pour finir cet adieu, et faire une dernière lessive, que l'on m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la raison : c'est comme si je renouvelois un bail de vie et de santé; et si je puis vous revoir, ma chère, et vous embrasser encore d'un cœur comblé de tendresse et de joie, vous pourrez peut-être encore m'appeler votre *bellissima madre*, et je ne renoncerai pas à la qualité de *mère-beauté*, dont M. de Coulanges m'a honorée. Enfin, ma chère enfant, il dépendra de vous de me ressusciter de cette manière. Je ne vous dis point que votre absence ait causé mon mal; au contraire, il paroît que je n'ai pas assez pleuré, puisqu'il me reste tant d'eau; mais il est vrai que de passer ma vie sans vous voir, y jette une tristesse et une amertume à quoi je ne puis m'accoutumer.

J'ai senti douloureusement le 24 de ce mois [1];

mencement de l'affaire, un boulet fracassa les deux jambes de l'amiral hollandois, et sa perte, arrivée le 29 avril, fut pour sa patrie ce que celle de Turenne avoit été pour la France. Chaque nation s'attribua la victoire; mais le succès obtenu par notre escadre ne peut être douteux, puisque nous restâmes maîtres du champ de bataille, et que nous fîmes lever le siége d'Agousta.

[1] Le 24 du mois de mai de l'année 1675 fut le jour où madame de Sévigné se sépara de sa fille à Fontainebleau.

je l'ai marqué, ma très-chère, par un souvenir trop tendre; ces jours-là ne s'oublient pas facilement; mais il y auroit bien de la cruauté à prendre ce prétexte pour ne vouloir plus me voir, et à me refuser la satisfaction d'être avec vous, pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma fille, de raisonner d'une autre manière, et de trouver bon que d'Hacqueville et moi nous ménagions si bien le temps de votre congé, que vous puissiez être à Grignan assez long-temps, et en avoir encore pour revenir. Quelle obligation ne vous aurai-je point, si vous songez à me redonner dans l'été qui vient ce que vous m'avez refusé dans celui-ci? Il est vrai que de vous voir pour quinze jours m'a paru une peine et pour vous et pour moi, et j'ai trouvé plus raisonnable de vous laisser garder toutes vos forces pour cet hiver, puisqu'il est certain que la dépense de Provence étant supprimée, vous n'en faites pas plus à Paris : si au lieu de tant philosopher, vous m'eussiez, franchement et de bonne grace, donné le temps que je vous demandois, c'eût été une marque de votre amitié très-bien placée; mais je n'insiste sur rien, car vous savez vos affaires, et je comprends qu'elles peuvent avoir besoin de votre présence. Voilà comme j'ai raisonné, mais sans quitter en aucune manière du monde l'espérance de vous voir; car je vous avoue que je la sens nécessaire à la conservation de ma santé et de ma vie. Parlez-moi du *Pichon*, est-il encore timide? N'avez-vous point compris ce que je vous ai mandé là-dessus? Le mien n'étoit point à Bouchain; il a été spectateur des deux armées rangées si long-temps en bataille. Voilà la seconde fois qu'il n'y manque rien que la petite circonstance de se battre : mais, comme deux procédés valent un combat, je crois que deux fois à la portée du mousquet valent une bataille. Quoi qu'il en soit, l'espérance de revoir le pauvre baron gai et gaillard m'a bien épargné de la tristesse. C'est un grand bonheur que le prince d'Orange n'ait point été touché du plaisir et de l'honneur d'être vaincu par un héros comme le nôtre. On vous aura mandé comme nos guerriers, amis et ennemis, se sont vus galamment *nell' uno*, *nell' altro campo*, et se sont fait des présents.

On me mande que le général de Rochefort est très-bien mort à Nancy, sans être tué que de la fièvre double tierce. N'est-il pas vrai que les petits ramoneurs sont jolis [1]? On étoit bien las des amours. Si vous avez encore mesdames de Buous, je vous prie de leur faire mes compliments, et surtout à la mère; les mères se doivent cette préférence. Madame de Brissac s'en va bientôt; elle me fit l'autre jour de grandes plaintes de votre froideur pour elle, et que vous aviez négligé son cœur et son inclination qui la portoient à vous. Nous demeurerons ici, la bonne d'Escars et moi, pour achever nos remèdes. Dites-lui toujours quelque chose; vous ne sauriez comprendre les soins qu'elle a de moi. Je ne vous ai point dit combien vous êtes célébrée ici, et par le bon Saint-Hérem, et par Bayard, et par mesdames de Brissac et de Longueval. D'Hacqueville me mande toujours des nouvelles de la santé de mademoiselle de Méri; on auroit peur si elle avoit la fièvre, mais j'espère que ce ne sera rien, et je souhaite qu'elle s'en tire comme elle a fait tant d'autres fois. On me fait prendre tous les jours de l'eau de poulet; il n'y a rien de plus simple ni de plus rafraîchissant : je voudrois que vous en prissiez pour vous empêcher de brûler à Grignan. Vous me dites de plaisantes choses sur le beau médecin de Chelles. Le conte des deux grands coups d'épée pour affoiblir son homme est fort bien appliqué. Je suis toujours en peine de la santé de notre cardinal; il s'est épuisé à lire : hé, mon Dieu! n'avoit-il pas tout lu? Je suis ravie, ma fille, quand vous parlez avec confiance de l'amitié que j'ai pour vous; je vous assure que vous ne sauriez trop croire combien vous faites toute la joie, tout le plaisir et toute la tristesse de ma vie, ni enfin tout ce que vous m'êtes.

---

503. *

A la même.

A Vichi, lundi au soir 1er juin 1676.

Allez vous promener, madame la Comtesse, de venir me proposer de ne point vous écrire; apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que

[1] Il s'agissoit d'un papier d'éventail que madame de Sévigné avoit envoyé à madame de Grignan par le chevalier de Buous.

j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis si contrainte sur les autres choses que je voudrois faire pour vous; et ne vous avisez pas de rien retrancher de vos lettres : je prends mon temps, et la manière dont vous vous intéressez à ma santé m'empêche bien de vouloir y faire la moindre altération. Vos réflexions sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes dans l'état où nous sommes : il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre heureux en ce monde et en l'autre; il y a très-long-temps qu'on le dit : mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée.

C'est un beau sujet de méditation que la mort du maréchal de Rochefort; un ambitieux dont l'ambition est satisfaite, mourir à quarante ans! c'est quelque chose de bien déplorable. Il a prié, en mourant, la comtesse de Guiche[1] de venir reprendre sa femme à Nanci, et lui laisse le soin de la consoler. Je trouve qu'elle perd par tant de côtés, que je ne crois pas que ce soit une chose aisée. Voilà une lettre de madame de La Fayette, qui vous divertira. Madame de Brissac étoit venue ici pour une certaine colique; elle ne s'en est pas bien trouvée : elle est partie aujourd'hui de chez Bayard, après y avoir brillé, et dansé, et fricassé chair et poissons. Le *chanoine* (*madame de Longueval*) m'a écrit; il me semble que j'avois échauffé sa froideur, par la mienne; je la connois, et le moyen de lui plaire, c'est de ne lui rien demander. Madame de Brissac et elle forment le plus bel assortiment de feu et d'eau que j'aie jamais vu. Je voudrois voir cette duchesse faire main-basse dans votre place de Prêcheurs[2] sans aucune considération de qualité ni d'âge : cela passe tout ce que l'on peut croire. Vous êtes une plaisante idole; sachez qu'elle trouveroit fort bien à vivre où vous mourriez de faim.

Mais parlons de la charmante douche; je vous en ai fait la description; j'en suis à la quatrième; j'irai jusqu'à huit. Mes sueurs sont si extrêmes, que je perce jusqu'à mes matelas; je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. Quand on entre dans ce lit, il est vrai qu'on n'en peut plus; la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements par-tout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence et continue deux heures durant; et de peur de m'impatienter, je fais lire mon médecin, qui me plaît; il vous plairoit aussi. Je lui mets dans la tête d'apprendre la philosophie de votre *père* Descartes; je ramasse des mots que je vous ai ouï dire. Il sait vivre; il n'est point charlatan; il traite la médecine en galant homme; enfin il m'amuse. Je vais être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste; le pays seul me guériroit. Les sueurs, qui affoiblissent tout le monde, me donnent de la force, et me font voir que ma foiblesse venoit des superfluités que j'avois encore dans le corps. Mes genoux se portent bien mieux; mes mains ne veulent pas encore, mais elles le voudront avec le temps. Je boirai encore huit jours, du jour de la Fête-Dieu, et puis je penserai avec douleur à m'éloigner de vous. Il est vrai que ce m'eût été une joie bien sensible de vous avoir ici uniquement à moi; vous y avez mis une clause de retourner chacun chez soi, qui m'a fait transir : n'en parlons plus, ma chère enfant, voilà qui est fait. Songez à faire vos efforts pour venir me voir cet hiver : en vérité, je crois que vous devez en avoir quelque envie, et que M. de Grignan doit souhaiter que vous me donniez cette satisfaction. J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires; pour noires, non; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderoient mal de cette boisson : mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau bouillante, elle en sort aussi fraîche que lorsqu'on la cueille; et au lieu de griller et de rendre la peau rude, cette eau la rend douce et unie : raisonnez là-dessus. Adieu, ma chère enfant; s'il faut, pour profiter des eaux, ne guère aimer sa fille, j'y renonce. Vous me mandez des choses trop aimables, et vous l'êtes trop aussi quand vous voulez. N'est-il pas vrai, M. le Comte, que vous êtes heureux de l'avoir? et quel présent vous ai-je fait!

[1] La comtesse de Guiche et la maréchale de Rochefort étoient cousines, comme petites-filles, par leurs mères, du chancelier Seguier.

[2] Place publique à Aix.

504.

A la même.

A Vichi, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma *suerie*; je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne me pouvoit faire plus de bien; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles; mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche; je ne mets point ce temps au rang des plaisirs innocents; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchoit de mourir d'ennui; je me divertissois à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui; il reviendra, car il aime la bonne compagnie; et depuis madame de Noailles, il ne s'étoit pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont omme guéris; mes mains ne se ferment pas encore; mais pour cette lessive que l'on vouloit faire de moi une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une une madame de La Baroir qui bredouille d'une apoplexie; elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec de petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage, elle s'est amourachée de M. de La Baroir qui en aimoit une autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de chez lui outrageusement (voici une grande période); mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que madame de Péquigny [1] vient aussi; c'est *la Sibylle Cumée*. Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante; elle y fut long-temps saucée et resaucée; je l'en tirai comme de dessus la tige : j'en mis une autre dans une poêlonnée d'eau chaude, elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avois ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je veux vous envoyer par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un petit livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie; c'est l'*Histoire des Visirs*, vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie, et vous y verrez en la personne du grand-visir [1] que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de La Fayette est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandois cette inutilité. Je crois que c'étoit dans le transport de la reconnoissance de ce bon vin qui sent le fût : v us étiez toujours sur vos pieds pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable; cette timidité vous faisoit peur mal-à-propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses; ils sont filles, tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant; j'en fais présentement une partie de ce que je veux; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des

[1] Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albert, duc de Chaulnes.

[1] Achmet Coprogli Pacha, mort en 1676. Son frère Mahomet Coprogli fut fait grand-visir en 1689.

restes agréables d'un rhumatisme? M. le cardinal (*de Retz*) me mandoit l'autre jour que les médecins avoient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes; quel diantre de nom! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. M. de La Garde doit être compté pour beaucoup; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir, pour vous dire adieu presque en même temps. Pour moi, je vivrois tristement, si je n'espérois une autre année d'aller à Grignan; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignan du monde, il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage, dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenoit aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étois aux Rochers; mais vous cherchez qui en rira avec vous, car vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges? le voilà capitaine des gardes du corps: ces deux frères deviennent jumeaux[1]. Mademoiselle de Frémont[2] est en vérité bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*); plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne rend point les eaux de Vichi: voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois: elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime; et cette mesure est bonne, sur-tout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement: hélas! ma fille, je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon abbé de tout ce qu'il me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie; si sa lettre n'étoit pleine de mille petites affaires de Bourgogne et de Bretagne, je vous l'enverrois. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de La Garde et à M. de Grignan, et mes complimens de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi; j'aime la gaillardise de Pauline. Et le *petit petit* veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Gallien? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'*inhumanité* que vous donnez à vos enfants est la chose la plus commode du monde: voilà, Dieu merci, la petite[1] qui ne songe plus ni à père, ni à mère; ah! ma belle! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé; vous n'en avez que trop souffert.

505.

A la même.

A Vichi, lundi 8 juin 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très-sensiblement de préférer quelque chose à vous qui m'êtes si chères: toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentiments, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination. Mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler cet hiver de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnoissance: je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose, en vérité, appuyer sur ces pensées; elles troublent entièrement la tranquillité qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure donc une bonne fois de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme

[1] Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étoient tous deux capitaines des gardes du corps en même temps.

[2] Geneviève de Frémont, maréchale de Lorges.

[1] Marie-Blanche, qui avoit été mise au couvent.

vous y étiez, et de croire encore que voilà précisément la chose que je souhaite le plus fortement. Vous êtes en peine de ma douche, ma très-chère; je l'ai prise huit matins, comme je vous l'ai mandé; elle m'a fait suer abondamment : c'est tout ce qu'on en souhaite, et bien loin de m'en trouver plus foible, je m'en trouve plus forte. Il est vrai que vous m'auriez été d'une grande consolation : je doute cependant que j'eusse voulu vous souffrir dans cette fumée : pour ma sœur, elle vous auroit fait un peu de pitié : mais enfin, je suis le prodige de Vichi, pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris; si je fermois mes mains, il n'y paroîtroit plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi; c'est mon seizième jour : elles me purgent, et me font beaucoup de bien.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays; c'est la plus surprenante chose du monde; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition; enfin j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque, à très-petits frais; et dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon[1]. Il m'est impossible de ne vous pas souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies.

Nous avons *Sibylle Cumée*[2] toute parée, tout habillée en jeune personne; elle croit guérir, elle me fait pitié. Je crois que ce seroit une chose possible, si c'étoit ici la fontaine de Jouvence. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune est incomparable : c'est ce qui doit consoler de ne pas être au nombre de ses favoris; nous en trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote; hélas! non, dont je suis très-fâchée; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions; mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guère dans le pays du *détachement*; et vous savez que le droit du jeu seroit de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avoit fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre : jamais il n'y eut rien de plus galant; cette dépense va à plus de mille écus; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au roi; elle n'y parloit, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'intendant. Elle s'est embarquée sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrauld, où elle attendra le retour du roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Je me consolerai facilement de Ruyter, par la facilité qu'il me paroît que cet événement donne à votre voyage. N'est-il pas vrai, mon cher Comte, vous me priez de vous aimer tous deux? hé! que fais-je autre chose? Soyez-en donc bien persuadés. Je vous ai mandé ce que dit notre petite Coulanges de la guérison de la duchesse (*de Brissac*), qui consiste à ne point rendre les eaux de Vichi : cela est plaisant. Vous avez vu comme je suis instruite de *Guenani* dans le temps que vous m'en parlez. Je viens de prendre et de rendre mes eaux à moitié : il est mardi, à dix heures du matin. Comme je suis bien assurée que, pour vous plaire, il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

506.*

A la même.

A Vichi, jeudi au soir 11 juin 1676.

Vous seriez la bien venue, ma fille, de venir me dire qu'à cinq heures du soir je ne dois pas vous écrire; c'est ma seule joie, c'est ce qui m'empêche de dormir. Si j'avois envie de faire un doux sommeil, je n'aurois qu'à prendre des cartes, rien ne m'endort plus sûrement. Si je veux être éveillée,

[1] Petite rivière à laquelle le roman de l'*Astrée* a donné de la célébrité.

[2] Madame de Péquigny.

comme on l'ordonne, je n'ai qu'à penser à vous, à vous écrire, à causer avec vous des nouvelles de Vichi : voilà le moyen de m'ôter toute sorte d'assoupissement. J'ai trouvé ce matin à la fontaine un bon capucin; il m'a humblement saluée; j'ai fait aussi la révérence de mon côté, car j'honore la livrée qu'il porte. Il a commencé par me parler de la Provence, de vous, de M. de Roquesante, de m'avoir vue à Aix, de la douleur que vous aviez eue de ma maladie. Je voudrois que vous eussiez vu ce que m'est devenu ce bon père, dès le moment qu'il m'a paru si bien instruit : je crois que vous ne l'avez jamais ni vu, ni remarqué; mais c'est assez de vous savoir nommer. Le médecin que je tiens ici pour causer avec moi ne pouvoit se lasser de voir comme naturellement je m'étois attachée à ce père. Je l'ai assuré que s'il alloit en Provence, et qu'il vous fît dire qu'il a toujours été avec moi à Vichi, il seroit pour le moins aussi bien reçu. Il m'a paru qu'il mouroit d'envie de partir pour vous aller dire des nouvelles de ma santé : hors mes mains, elle est parfaite; et je suis assurée que vous auriez quelque joie de me voir et de m'embrasser en l'état où je suis, sur-tout après avoir su dans quel état j'étois auparavant. Nous verrons si vous continuerez à vous passer de ceux que vous aimez, ou si vous voudrez bien leur donner la joie de vous voir : c'est où d'Hacqueville et moi nous vous attendons.

La bonne Péquigny est survenue à la fontaine; c'est une machine étrange, elle veut faire tout comme moi, afin de se porter comme moi. Les médecins d'ici lui disent que oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses foiblesses; elle a dit cinq ou six choses très-plaisantes. C'est la seule personne que j'aie vue qui exerce sans contrainte la vertu de libéralité : elle a deux mille cinq cents louis qu'elle a résolu de laisser dans le pays; elle donne, elle jette, elle habille, elle nourrit les pauvres : si on lui demande une pistole, elle en donne deux; je n'avois fait qu'imaginer ce que je vois en elle. Il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense pas dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence; pour moi, je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pouvoir; car ces deux choses sont quasi toujours séparées.

La bonne d'Escars m'a fait souvenir de ce que j'avois dit à la duchesse (*de Brissac*) le jour de l'embrasement du célestin; elle en rit beaucoup; et comme vous vous attendez toujours à quelque sincérité de moi dans ces occasions, la voici. Je lui dis : « Vraiment, Madame, vous avez tiré de bien » près ce bon père; vous aviez peur de le manquer. » Elle fit semblant de ne pas m'entendre, et je lui dis comme j'avois vu brûler le célestin : elle le savoit bien, et ne se corrigea pas pour cela du plaisir de faire des meurtres.

Vendredi à midi.

Je viens de la fontaine, c'est-à-dire, à neuf heures, et j'ai rendu mes eaux : ainsi, ma très aimable belle, ne soyez point fâchée que je fasse une légère réponse à votre lettre; au nom de Dieu, fiez-vous à moi, et riez, riez sur ma parole; je ris aussi quand je puis. Je suis un peu troublée de l'envie d'aller à Grignan, où je n'irai pas. Vous me faites un plan de cet été et de cet automne, qui me plaît et qui me convient. Je serois aux noces de M. de La Garde, j'y tiendrois ma place, j'aiderois à vous venger de Livry; je chanterois : *Le plus sage s'entête et s'engage sans savoir comment.* Enfin, Grignan et tous ses habitants me tiennent au cœur. Je vous assure que je fais un acte généreux et très-généreux de m'éloigner de vous.

Que je vous aime, de vous souvenir si à propos de nos *Essais de morale!* je les estime et les admire. Il est vrai que le *moi* de M. de La Garde va se multiplier, tant mieux, tout en est bon. Je le trouve toujours à mon gré, comme à Paris. Je n'ai point eu de curiosité de questionner sur le sujet de sa femme [1]. Vous souvient-il de ce que je contois un jour à Corbinelli, qu'un certain homme épousoit une femme? Voilà, me dit-il, un beau détail. Je m'en suis contentée en cette occasion, persuadée que, si j'avois connu son nom, vous me l'auriez nommée. Vos dames de Montelimart sont assez bonnes à *moufler* avec leur carton doré. Je reviens à ma santé, elle est très admirable; les eaux et la douche m'ont extrê-

[1] Le mariage dont il s'agissoit ne se fit point, quoiqu'il fût très-avancé. M. de La Garde étoit fils de Louis Escalins des Aimars, baron de La Garde, et de Jeanne Adhémar de Monteil, tante de M. de Grignan.

mement purgée; et au lieu de m'affoiblir, elles m'ont fortifiée. Je marche tout comme une autre; je crains de rengraisser, voilà mon inquiétude; car j'aime à être comme je suis. Mes mains ne se ferment pas, voilà tout, le chaud fera mon affaire. On veut m'envoyer au Mont-d'Or, je ne veux pas. Je mange présentement de tout, c'est-à-dire, je le pourrai, quand je ne prendrai plus les eaux. Je me suis mieux trouvée de Vichi que personne, et bien des gens pourroient dire:

> Ce bain si chaud, tant de fois éprouvé,
> M'a laissé comme il m'a trouvé.

Pour moi, je mentirois; car il s'en faut si peu que je ne fasse de mes mains comme les autres, qu'en vérité ce n'est pas la peine de se plaindre. Passez donc votre été gaiement, ma très-chère; je voudrois bien vous envoyer pour la noce deux filles et deux garçons qui sont ici, avec le tambour de basque, pour vous faire voir cette bourrée. Enfin *les Bohémiens* sont fades en comparaison. Je suis sensible à la parfaite bonne grace: vous souvient-il quand vous me faisiez rougir les yeux, à force de bien danser? Je vous assure que cette bourrée dansée, sautée, coulée naturellement, et dans une justesse surprenante, vous divertiroit. Je m'en vais penser à ma lettre pour M. de La Garde. Je pars demain d'ici; j'irai me purger et me reposer un peu chez Bayard, et puis à Moulins, et puis m'éloigner toujours de ce que j'aime passionnément, jusqu'à ce que vous faissiez les pas nécessaires pour redonner la joie et la santé à mon cœur et à mon corps, qui prennent beaucoup de part, comme vous savez, à ce qui touche l'un ou l'autre. Parlez-moi de vos balcons, de votre terrasse, des meubles de ma chambre, et enfin toujours de vous; ce *vous* m'est plus cher que mon *moi*, et cela revient toujours à la même chose.

---

507. *

A la même.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard, lundi 15 juin 1676.

J'arrivai ici samedi, comme je vous l'avois mandé. Je me purgeai hier pour m'acquitter du cérémonial de Vichi, comme vous vous acquittiez l'autre jour des compliments de province à vos dames de carton. Je me porte fort bien, le chaud achèvera mes mains; je jouis avec plaisir et modération de la bride qu'on m'a mise sur le cou; je me promène un peu tard; je reprends mon heure de me coucher; mon sommeil se raccoutume avec le matin; je ne suis plus une sotte poule mouillée; je conduis pourtant toujours ma barque avec sagesse; et si je m'égarois, il n'y auroit qu'à me crier, *rhumatisme;* c'est un mot qui me feroit bien vite rentrer dans mon devoir. Plût à Dieu, ma fille, que, par un effet de magie blanche ou noire, vous puissiez être ici; vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître du logis; la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Frêne, et vous admireriez le courage et la hardiesse qu'il a eue de rendre une affreuse montagne, la plus belle, la plus délicieuse, et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis assurée que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne étoit à Versailles, je ne doute point qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. Les hautbois et les musettes font danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence; enfin, on y parle de vous, on y boit à votre santé: ce repos m'a été agréable et nécessaire.

Je serai mercredi à Moulins, où j'aurai une de vos lettres, sans préjudice de celle que j'attends après dîner. Il y a dans ce voisinage des gens plus raisonnables et d'un meilleur air que je n'en ai vu en nulle autre province; aussi ont-ils vu le monde et ne l'ont pas oublié. L'abbé Bayard me paroît heureux, et parce qu'il l'est, et parce qu'il veut l'être. Pour moi, ma chère Comtesse, je ne puis l'être sans vous; mon ame est toujours agitée de crainte, d'espérance, et surtout de voir tous les jours écouler ma vie loin de vous: je ne puis m'accoutumer à la tristesse de cette pensée; je vois le temps qui court et qui vole, et je ne sais où vous reprendre. Je veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient d'un homme qui me parloit en Bretagne de l'avarice d'un certain prêtre: il me disoit fort naturellement: « Enfin, Madame, » c'est un homme qui mange de la merluche toute » sa vie, pour manger du poisson après sa mort. »

Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie, pour manger du poisson après notre mort [1].

Je n'ai plus les mains enflées, mais je ne les ferme pas; et comme j'ai toujours espéré que le chaud les remettroit, j'avois fondé mon voyage de Vichi sur cette lessive dont je vous ai parlé, et sur les sueurs de la douche, pour m'ôter à jamais la crainte du rhumatisme : voilà ce que je voulois, ce que j'ai trouvé. Je me sens bien honorée du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes; mais puisque vous les approuvez, je ne leur en demande pas davantage. Je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir cet hiver; je n'ai jamais eu plus d'envie de vous embrasser. J'aime l'abbé de vous avoir écrit si paternellement; lui qui souffre avec peine d'être six semaines sans me voir, ne doit-il pas entrer dans la douleur que j'ai de passer ma vie sans vous, et dans l'extrême désir que j'ai de vous avoir?

On dit que madame de Rochefort est inconsolable. Madame de Vaubrun est toujours dans son premier désespoir. Je vous écrirai de Moulins. Je ne fais pas réponse à la moitié de votre aimable lettre, je n'en ai pas le temps.

---

508. *

A la même.

A Moulins, jeudi 18 juin 1676.

Puisque vous m'envoyez vous écrire plus loin, et qu'une réponse de quatre jours vous incommode, hélas! je vais donc m'éloigner, mais ce ne peut être sans douleur, ni sans faire toutes les réflexions que nous avons déjà faites sur les lois que l'on s'impose, et sur le martyre que l'on se fait souffrir, en préférant si souvent son devoir à son inclination : en voici un bel exemple. Pour m'ôter cette tristesse, j'avoue, ma très-chère, que j'emporte l'espérance de vous voir cet hiver.

[1] C'est la pensée de La Bruyère : « Jeune, on conserve pour sa vieillesse; vieux, on épargne pour la mort. » (*Des biens de la fortune.*)

Ruyter est mort; je laisse aux Hollandois le soin de le regretter : vous m'en paroissez plus libre de quitter votre Provence. Les voyages sur la côte sont fâcheux; celui que M. de Grignan doit faire encore n'est pas commode. Nous tâcherons de vous laisser respirer à Grignan jusqu'au mois d'octobre : c'est pour ne pas interrompre ce sommeil, que je n'ai pas voulu que vous vinssiez à Vichi, et pour d'autres raisons encore que je vous ai mandées. Je crois donc que vous voudrez bien me donner cette preuve d'une amitié que je crois vive et sincère, et qui seroit un peu trop rude, si vous ne m'en donniez cette marque.

Je partis hier de Langlar. La bonne princesse (*de Tarente*) m'avoit envoyé un laquais, pour me dire qu'elle seroit mardi 16 ici. Bayard, avec sa parfaite vertu, ne voulut jamais comprendre cette nécessité de partir; il retint le laquais, et m'assura si bien qu'elle m'attendroit jusqu'au mercredi, qui étoit hier, et que même il viendroit avec moi, que je cédai à son raisonnement. Nous arrivâmes donc ici; la princesse étoit partie dès la pointe du jour, et m'avoit écrit toutes les lamentations de Jérémie; elle s'en retourne à Vitré, dont elle est inconsolable; elle eût été, dit-elle, consolée, si elle m'avoit parlé; je fus très-fâchée de ce contre-temps; je voulus battre Bayard, et vous savez ce que l'on dit.

Nous avons couché chez madame Fouquet, où une fort jolie femme de ses amies nous vint faire les honneurs. Ces pauvres femmes sont, à Pomé, dans une petite maison qu'elles ont achetée, où nous allons les voir après-dîner. Je vais dîner à Sainte-Marie, avec le tombeau de M. de Montmorency, et les petites de Valençai. Je vous écrirai de Pomé de grandes particularités de *Quanto*, qui vous surprendront : ce qui vous paraîtra bon, c'est que ce seront des vérités, et toutes des plus mystérieuses. Bayard est de ce voyage, c'est un d'Hacqueville pour la probité, les arbitrages et les bons conseils; mais fort mitigé sur la joie, la confiance et les plaisirs. Il vous révère, et vous supplie de le lui permettre, en faveur de l'amitié qu'il a pour moi.

Si vous recevez une réponse de M. de Lorges, pour savoir si on est bien aise quand on est content, je vous prie de m'en faire part : en attendant, je vous dirai que celui-ci a trouvé par sa modération ce que l'autre ne trouvera peut-être jamais

avec toutes les graces de la fortune. Il est aise, parce qu'il est content, et il est content parce qu'il a l'esprit bien fait. Vous me disiez l'autre jour des choses trop plaisantes sur Rochefort, qui avoit souhaité et obtenu tout, et qui avoit seulement oublié de souhaiter de ne pas mourir sitôt. C'étoit une tirade qui valoit trop : mais on ne finiroit point, si on vouloit relever tout ce qui est de ce goût-là.

Vous me demandiez s'il étoit vrai que la duchesse de Sault fût un page ; non, ce n'est point un page ; mais il est vrai qu'elle est si aise de n'être plus à Machecoule à mourir d'ennui avec sa mère, qu'elle se trouve si bien d'être la duchesse de Sault, qu'elle a peine à contenir sa joie, et c'est précisément ce que disent les Italiens, *non può capire*. Elle est *fort aise d'être contente*, et cela répand une joie un peu excessive sur toutes ses actions, et qui n'est plus à la mode de la cour, où chacun a ses tribulations, et où l'on ne rit plus depuis plusieurs années. Pour sa personne, elle vous plairoit sans beauté, parce qu'elle est d'une taille parfaite et d'une très-bonne grace à tout ce qu'elle fait. Je suis toujours en peine de notre cardinal; il me cache ses maux par l'intérêt qu'il sait que j'y prends ; mais la continuation de ce mal de tête me déplaît. Je me porte fort bien; j'attends du chaud la liberté de mes mains ; elles me servent quasi comme si de rien n'étoit; j'y suis accoutumée, et je trouve que ce n'est point une chose si nécessaire de fermer les mains ; à quoi sert cela? C'est une vision, quand il n'y a personne à qui l'on veuille serrer la main. Ce m'est un petit reste de souvenir de ce mal que j'honore tant, et dont le nom seul me fait trembler. Enfin, mon ange, ne soyez plus en peine de moi, ce qui reste pour ma consolation dépend de vous. Je vous écrirai encore d'ici une lettre que je vous annonce, et que vous aimerez ; je vous embrasse avec la dernière tendresse. Bonjour, M. de Grignan.

---

509. *

A la même.

A Pomé, samedi 20 juin 1676.

Vous me parlez encore de la rigueur que j'ai eue de ne vous avoir pas voulue à Vichi ; croyez, ma fille, que j'en ai plus souffert que vous : mais la Providence n'avoit pas rangé les choses pour me donner cette parfaite joie. J'ai eu peur de la peine que vous donneroit ce voyage, qui est long et dangereux; et par le chaud, c'étoit une affaire. J'avois peur que ce mouvement n'en empêchât un autre ; j'avois peur de vous quitter, j'avois peur de vous suivre ; enfin je craignois tout de ma tendresse et de ma foiblesse, je ne pouvois qu'en votre absence préférer mon oncle l'abbé à vous. Je n'ai été que trop occupée de notre voisinage ; cette pensée m'a fait pour le moins autant de mal qu'à vous, et quelquefois jusqu'aux larmes. Ne vous moquez point de moi, je vous en conjure, et contez à Montgobert mes tristes raisons, afin qu'elle les comprenne, qu'elle me plaigne, et qu'elle ne me gronde plus. Voilà ce que je voulois encore vous dire pour faire honneur à la vérité : faites-en, ma chère enfant, à l'amitié que vous avez pour moi, en me venant voir cet hiver. Mais parlons d'autre chose.

Je suis ici de jeudi, comme je vous l'ai mandé ; je m'en vais demain à Moulins, d'où je ferai partir cette lettre, et j'en partirai moi-même pour Nevers et Paris. Toute la sainteté du monde est ici ; cette maison est agréable ; la chapelle est ornée. Si mes pauvres mains me faisoient quelque jour retourner à Vichi, je vous assure que je ne me ferois pas des cruautés comme cette fois. Corbinelli me trouve un peu enrôlée dans la *sacrée* paresse ; mais je ne sais si ma santé ne me rendra point ma *rustauderie :* je vous le manderai, afin que vous ne m'aimiez pas plus que je ne le mérite. Je vous loue extrêmement de l'envie que vous avez d'établir le pauvre baron [1]. Quand je serai à Paris, nous tâcherons de seconder vos bons commencements. Ne sommes-nous pas trop heureuses que la campagne soit si douce jusqu'ici? Je crains bien un détachement pour l'Allemagne. Vous n'êtes pas actuellement dans l'ignorance de la mort du Ruyter, ni de la prison du pauvre Penautier[2]. J'arriverai assez tôt pour vous instruire de toutes ces tragiques histoires. Je souhaite, ma fille, que votre

[1] M. de Sévigné son fils.

[2] Penautier, receveur - général du clergé de France, et trésorier des états de Languedoc, étoit l'amant de madame de Brinvilliers, et fut *très-véhémentement* soupçonné d'avoir pris part à ses crimes.

petite rivière puisse vous fournir de l'eau pour vous baigner fraîchement, car il y a d'étranges manières de se baigner à Vichi.

A Moulins, dimanche au soir 21 juin.

Quel bonheur, ma très-chère, de recevoir votre lettre du 17, en arrivant de Pomé, où j'ai laissé les deux saintes (*Mesdames Fouquet*)! J'ai amené mademoiselle Fouquet, qui me fait ici les honneurs de chez sa mère; elle s'en retournera demain matin, quand je partirai pour aller coucher à Nevers. Je crois que, quelque joie que l'on puisse avoir en recevant vos lettres, et quelque estime qu'on ait pour elles, rien n'approche de ce qu'elles me sont.

Vous jugez très-juste du *moi* des *Essais de morale.* Il est vrai qu'il y a, comme disoit le vieux Chapelain, teinture de ridiculité dans cette expression : le reste est trop grave pour cette bigarrure, mais nous en faisons un très-bon usage. Vous me peignez Grignan d'une beauté surprenante; hé bien, ai-je tort quand je dis que M. de Grignan, avec sa douceur, fait toujours précisément tout ce qu'il veut? Nous avons eu beau crier misère, les meubles, les peintures, les cheminées de marbre, n'ont-ils pas été leur train? Je ne doute point que tout cela ne soit parfaitement bien; ce n'étoit pas là notre difficulté, mais où a-t-il pris tant d'argent? Mon enfant, c'est la magie noire. Je vous conjure de ne me pas manquer cet hiver; je ne puis avoir nulle sorte d'incommodité que celle de ne vous avoir pas. Voilà où mon courage m'abandonneroit. Ma chère enfant, ne laissez pas finir ma vie sans me donner la joie de vous embrasser tendrement. Pour mes mains, elles ne me font point de mal; elles sont encore *infermables ;* mais je mange, et je m'en sers assez pour n'être quasi plus incommodée : je n'ai plus l'air malade, je suis votre *bellissima :* vous ne le voulez pas croire.

Vous ne gagnez que des victoires sur votre mer: je suis assurée que d'Hacqueville vous renverra votre relation; car je ne crois pas qu'il puisse souffrir qu'il soit dit qu'un autre lui ait appris quelque chose. On ne peut rien de plus plaisant que ce que vous dites sur le maréchal de Vivonne, et la *prévision* qui lui a fait avoir cette dignité. Voilà Corbinelli bien ravi de ces heureux succès. Je reçois une lettre du bon abbé qui se moque de vous, et dit que vous pensiez qu'il logeoit dans votre appartement, vous aviez là une belle pensée! Non, ma fille, il n'y a que vous qui puissiez me plaire dans un tel voisinage; aussi n'est-il fait que pour vous, et vous seule y pouvez être souhaitée comme vous l'êtes. J'ai encore ici l'abbé Bayard, qui ne me quitte que le plus tard qu'il peut. Il est bien épris de votre mérite; c'est un ami de grande conséquence : il vous baise les mains mille fois. Mesdames Fouquet m'ont chargée de leurs saints compliments pour vous. Adieu, belle et charmante, je vous quitte pour entretenir ma compagnie. Je vous écrirai des chemins. Je vous aime, en vérité, de tout ce que mon cœur est capable d'aimer.

510.*

A la même.

A Briare, mercredi 24 juin 1676.

Je m'ennuie, ma très-chère, d'être si long-temps sans vous écrire. Je vous ai écrit deux fois de Moulins; mais il y a déjà bien loin d'ici à Moulins. Je commence à dater mes lettres de la distance que vous voulez. Nous partîmes donc lundi de cette bonne ville : nous avons eu des chaleurs extrêmes. Je suis bien assurée que vous n'avez pas trouvé d'eau dans votre petite rivière, puisque notre belle Loire est entièrement à sec en plusieurs endroits. Je ne comprends pas comme auront fait madame de Montespan et madame de Tarente; elles auront glissé sur le sable. Nous partons à quatre heures du matin; nous nous reposons long-temps à la dînée; nous dormons sur la paille et sur les coussins de notre carrosse, pour éviter les incommodités de l'été. Je suis d'une paresse digne de la vôtre : par le chaud, je vous tiendrois compagnie à causer sur un lit, tant que terre nous pourroit porter. J'ai dans la tête la beauté de vos appartements; vous avez été trop long-temps à me les dépeindre.

Je crois que sur ce lit vous m'expliqueriez ces ridicules qui viennent des défauts de l'ame, et dont je me doute à-peu-près. Je suis toujours d'accord de mettre au premier rang de ce qui est bon, ou mauvais, tout ce qui vient de ce côté-là : le reste me paroît supportable, et quelquefois excusable;

les sentiments du cœur me paroissent seuls dignes de considération; c'est en leur faveur que l'on pardonne tout: c'est un fonds qui nous console et qui nous paye de tout; et ce n'est donc que par la crainte que ce fonds ne soit altéré, qu'on est blessé de la part des choses.

Nous parlerons encore de vos beaux tableaux, et de la mort extraordinaire de Raphaël d'Urbin [1]; je ne l'eusse pas imaginée, non plus que le chaud de la Saint-Jean: il y a plus de dix ans que j'avois remarqué qu'on se chauffoit fort bien aux feux qu'on y fait, c'est sur cela que je m'étois reposée, et que je me suis mécomptée. Les médecins appellent l'opiniâtreté de mes mains, un reste de rhumatisme un peu difficile à persuader: mais voici un chaud qui doit convaincre de tout. Je suis tellement en train de suer, que je sue toujours; et la bonne d'Escars n'ose me proposer d'ôter des habits, parce qu'elle dit que j'aime à suer. Il est vrai qu'il me reste encore la fantaisie de croire que j'ai froid, quand je n'ai pas extrêmement chaud; cela s'en ira avec la poule mouillée, qui prend tous les jours congé de moi. Nous pensions être vendredi à Vaux, et passer une soirée divine; mais je crains que nous n'y soyons que samedi. Je vous écrirai encore, car c'est ma seule joie.

Madame de La Fayette m'a mandé que *Guenani* est retournée à Maubuisson, et qu'elle est aimable, sans être belle: elle est vive, douce, complaisante, glorieuse et folle; ne la reconnoissez-vous pas, vous qui êtes une de ses plus anciennes connoissances? Si vous eussiez cru qu'elle eût été en tiers, vous auriez augmenté votre pitié. Je ne sais pourquoi vous dites que cette histoire est répandue, je ne le trouve point; c'est que je ne trouve personne qui m'en parle; cela deviendra peut-être faux, comme mille autres choses. Le goût que Sa Majesté prend au métier de la guerre pourroit bien faire cet effet. La pauvre bonne amitié est bien plus durable; il est vrai que ce mot *de passion éternelle* faisoit peur à une certaine beauté du temps passé; et comme un pauvre amant lui protestoit, croyant dire des merveilles, qu'il l'aimeroit toute sa vie, elle l'assura que c'étoit pour cela seul qu'elle ne l'acceptoit pas, et que rien ne lui faisoit tant d'horreur que la pensée d'être aimée long-temps d'une même personne. Vous voyez comme les avis sont différents.

Il y avoit un parent de l'abbé Bayard, qui étoit avec nous à Langlar; s'il y eût été en même temps que la duchesse de Brissac, il eût été fort digne qu'elle eût tiré dessus: elle n'avoit rien trouvé de si bon dans tout son voyage: il ne dit et ne fait rien à gauche; il est jeune et joli, et danse la bourrée; il fait des chansons avec une facilité surprenante. Il vint une laide femme nous voir, qu'on soupçonne d'être coquette: voici ce qu'il dit tout de suite à Bayard, et qui me revint ensuite; car le petit homme est poli, et craignoit d'offenser mes chastes oreilles: je crains encore plus celles de M. de Grignan; mais on écrit à Briare tout ce qui se présente. C'est sur l'air

C..... n'est pas mal babile
Quand il s'agit de prendre un cœur,
Si ce n'est celui du Pupille,
C'est celui de son gouverneur.

Je vous prie de ne pas le laisser trainer de mon écriture: il en fait plusieurs autres de cette vivacité; mais je crois que vous n'en savez pas l'air. Voilà bien abuser de vous, ma fille; il faut que je sois également persuadée, et de votre amitié et de votre loisir. Je ne sais aucune nouvelle. Ce que vous avez dit sur la prévision du roi à l'égard du frère de *Quanto* (*Vivonne*) est un sujet de méditation admirable. Je médite aussi fort souvent sur la joie et l'espérance de vous voir à Paris.

511.

A la même.

A Nemours, vendredi 26 juin 1676.

Je défie votre Provence d'être plus embrasée que ce pays: nous avons de plus la désolation de ne point espérer de bise. Nous marchons quasi toute la nuit, et nous suons le jour. Mes chevaux témoignèrent hier qu'ils seroient bien aises de se reposer à Montargis; nous y fûmes le reste du jour.

[1] Raphaël d'Urbin, le plus grand peintre de l'Italie, mourut en 1520, âgé de 37 ans, épuisé par les excès auquel il s'étoit livré avec sa maîtresse. Les médecins, ignorant la cause de son mal, ordonnèrent des saignées qui causèrent sa mort.

Nous y étions arrivées le matin à huit heures ; c'est un plaisir de voir lever l'aurore, et de dire dévotement les sonnets qui la représentent. Nous passâmes la soirée chez madame de Fiennes, qui est gouvernante de la ville et de son mari[1], qu'on appelle pourtant M. le gouverneur : elle me vint prendre à mon hôtellerie, et se souvient fort du temps qu'elle vous honoroit de ses approbations : vous connoissez son air et son ton décisif. Elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli ; elle y règne trois ou quatre mois, et puis elle se va traîner aux pieds de toutes les grandeurs, comme vous savez. Elle me dit qu'elle attendoit mademoiselle de Fiennes, et qu'on lui mandoit que la Brinvilliers mettoit bien du monde en jeu, et nommoit le chevalier de B...., mesdames de Cl... et de G.... pour avoir empoisonné MADAME, pas davantage. Je crois que cela est très-faux ; mais il est fâcheux d'avoir à se justifier d'une pareille chose. Cette diablesse accuse vivement Penautier, qui est en prison par avance : cette affaire occupe tout Paris, au préjudice des nouvelles de la guerre. Quand je serai arrivée, ma très-chère, vous croyez bien que je ne vous laisserai rien ignorer d'une chose si extraordinaire. Nous allons ce soir coucher à la capitainerie de Fontainebleau, car je hais le *Lion d'or*, depuis que je vous y ai quittée : j'espère me raccommoder avec lui en vous y allant reprendre. J'ai rêvé sur votre retour ; je vous proposerai mon avis, que je serois ravie que vous voulussiez suivre : nous avons du temps, nous en parlerons. Je suis bien aise, à cause de cette chaleur excessive, de vous avoir laissée en paix dans mon cabinet à Grignan ; vous seriez morte d'avoir repris votre route du midi par le temps qu'il fait. Si Saint-Hérem[2] est à sa capitainerie, et si j'y apprends quelque nouvelle, je vous écrirai peut-être encore ce soir : mais, dans l'incertitude, je vous écris d'ici, afin de n'avoir plus qu'à me coucher en arrivant ; car il sera tard, et vous voulez que je me porte bien.

[1] Ce mari, qui se nommoit Dcschapelles, étoit fils d'une nourrice de MONSIEUR ; la comtesse de Fiennes étoit déja vieille quand elle fit ce mariage, et elle conserva toujours son premier nom.
[2] Gouverneur de Fontainebleau.

512.

A la même.

A Paris, mercredi 1er juillet 1676.

J'arrivai ici dimanche, ma très-belle ; j'avois couché à Vaux, dans le dessein de me rafraîchir auprès de ces belles fontaines, et de manger des œufs frais. Voici ce que je trouvai : le comte de Vaux[1], qui avoit su mon arrivée, et qui me donna un très-bon souper ; et toutes les fontaines muettes, et sans une goutte d'eau, parce qu'on les racommodoit : ce petit mécompte me fit rire. Le comte de Vaux a du mérite, et le chevalier (*de Grignan*) m'a dit qu'il ne connoissoit pas un plus véritablement brave homme. Les louanges du *petit glorieux* ne sont pas mauvaises ; il ne les jette pas à la tête Nous parlâmes fort, M. de Vaux et moi, de l'état de sa fortune présente, et de ce qu'elle avoit été. Je lui dis, pour le consoler, que la faveur n'ayant plus de part aux approbations qu'il auroit, il pourroit les mettre sur le compte de son mérite, et qu'étant purement à lui, elles seroient bien plus sensibles et plus agréables : je ne sais si ma rhétorique lui parut bonne.

Enfin nous arrivâmes ici ; je trouvai à ma porte mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, qui me demandèrent *quand j'arriverois ;* elles ne venoient que pour le savoir. Un moment après, M. de La Rochefoucauld, madame de La Sablière par hasard ; les Coulanges, Sanzei, d'Hacqueville. Voilà qui est fait, nous suions tous à grosses gouttes ; jamais les thermomètres ne se sont trouvés à telle fête : il y a presse dans la rivière ; madame de Coulanges dit qu'on ne s'y baigne plus que par billets. Pour moi, qui suis en train de suer, je ne finis pas, et je change fort bien trois fois de chemises en un jour. Le *bien bon* fut ravi de me revoir, et, ne sachant quelle chère me faire, il me témoigna une extrême envie que j'eusse bientôt une joie pareille à la sienne. J'ai reçu bien des visites ces deux jours. J'ai célébré les eaux salutaires de Vichi ; et si jamais le vieux de Lorme prend

[1] Fils aîné de M. Fouquet, surintendant des finances.

congé de la compagnie, la maréchale d'Estrées [1] et moi, nous entreprenons de confondre Bourbon.

Madame de La Fayette est à Chantilly. J'ai donné votre lettre à Corbinelli. Il me l'a lue, elle est admirable depuis le commencement jusqu'à la fin : vous avez, en vérité, trop d'esprit quand vous voulez. Corbinelli est hors de lui, de trouver une tête de femme faite comme la vôtre. Au reste, je reprends les sottes nouvelles que madame de Fiennes m'avoit dites à Montargis. On n'a point du tout parlé de mesdames de Cl.........., de G.........., ni du chevalier de B......... ; rien n'est plus faux. Penautier a été neuf jours dans le cachot de Ravaillac ; il y mouroit ; on l'a ôté, son affaire est désagréable ; il a de grand protecteurs ; M. de Paris (*de Harlay*) et M. Colbert le soutiennent hautement ; mais si la Brinvilliers l'embarrasse davantage, rien ne pourra le secourir. Madame d'Hamilton est inconsolable, et ruinée au-delà de toute ruine ; elle fait pitié. Madame de Rochefort est changée à ne pas être connoissable, avec une bonne fièvre double tierce : cela ne vous plaît-il pas assez ?

Le retour du roi se recule toujours. Vous avez vu les vers qu'a faits l'abbé Têtu : l'exagération m'y paroît exagérée : la réponse en prose de M. de Pomponne vous plairoit fort. Il a aussi écrit (c'est l'abbé Têtu) une lettre à M. de Vivonne [2] bien plus jolie que Voiture et Balzac ; les louanges n'en sont point fades. Madame de Thianges, (*sœur de Vivonne*) fit faire hier un feu de joie devant sa porte, et défoncer trois tonneaux de vin en faveur de cette victoire. Des boîtes qui crevèrent tuèrent trois ou quatre personnes. M. de Grignan n'a t-il point écrit à M. le maréchal ? J'ai vu Bussy plus gai, plus content, plus plaisant que jamais. Il se trouve si distingué des autres exilés, et sent si bien cette distinction, qu'il ne donneroit pas sa fortune pour une autre. Il marie, je crois, la *Remiremont* [1] au frère de madame de Calvisson. Voici l'année d'établissement pour ses filles. J'ai trouvé ici que le mariage de M. de La Garde faisait grand bruit.

Vous me comblez de joie en me parlant sans incertitude de votre voyage de Paris ; ce sera le dernier et véritable remède qui rendra ma santé parfaite. Pour moi, ma fille, voici ma pensée : je la propose à M. de Grignan et à vous. Je ne voudrois point que vous allassiez repasser la Durance, ni remonter à Lambesc, cela vous jette trop loin dans l'hiver ; et pour vous épargner cette peine, je trouverois très-bien que vous partissiez de Grignan quand votre mari partira pour l'assemblée ; que vous prissiez des litières ; que vous vinssiez vous embarquer à Roanne, et très-sûrement vous trouveriez mon carrosse à Briare, qui vous amèneroit ici. Ce seroit un temps admirable pour être ensemble. Vous y attendriez M. de Grignan qui vous amèneroit votre équigage, et que vous auriez le plaisir de recevoir. Nous aurions cette petite avance, qui me donneroit une grande joie, et qui vous épargneroit d'extrêmes fatigues, et à moi toute l'inquiétude que j'en ressens.

Répondez-moi, ma très-chère, sur cette proposition, qui doit vous paroître aussi raisonnable qu'à moi, et parlons cependant de Villebrune : je n'ai jamais été plus surprise que d'apprendre qu'il étoit à Grignan. Je suis assurée que vous l'avez bien questionné sur ma maladie ; il a pu vous la dire d'un bout à l'autre. Il m'envoie d'une poudre admirable ; vous en a-t-il dit la composition ? Je n'en prendrai pourtant qu'au mois de septembre. Il se loue fort de vos honnêtetés ; je crois qu'il avoit un bon passeport en parlant de moi. J'admire comme le hasard vous a envoyé cet homme pour figurer avec mon capucin de Vichi. Pour moi, je lui trouve bien de l'esprit, et un grand talent pour la médecine : c'est encore pour s'y perfectionner qu'il est allé à Montpellier. Il a eu de grandes conversations avec M. de Vardes sur l'or potable. Il est fort estimé dans notre Bretagne ; il y a presse à qui l'aura ; et je ne sais rien de mauvais en lui (ôtez-en quelque fragilité), qui puisse le rendre

[1] Gabrielle de Longueval, maréchale d'Estrées.

[2] Cette lettre de l'abbé Têtu n'a pas été conservée. Boileau en avoit écrit une au maréchal de Vivonne sur la victoire du 9 février 1675, dans laquelle il faisoit parler Balzac et Voiture dans un style parfaitement approprié au leur. Madame de Sévigné paroît mettre la lettre de l'abbé Têtu au-dessus de celle de Despréaux. (Voyez *les OEuvres de Boileau*.)

[1] Marie-Thérèse de Rabutin, dame de Remiremont, épousa depuis Louise de Madaillan de l'Esparre, marquis de Montataire.

indigne de votre protection ; il m'a été d'une grande consolation aux Rochers. Je n'ai pas entendu parler depuis ce temps-là de ce que nous croyons qui a causé tous mes maux; j'espère en être entièrement quitte. Je ne renonce pas à me faire saigner, quand on le jugera à propos. La poudre du bon homme pourra aussi retrouver sa place, quand je me serai rendu digne de son opération : car présentement les eaux et la douche de Vichi m'ont si bien savonnée, que je crois n'avoir plus rien dans le corps; et vous pouvez dire, comme à la comédie, *ma mère n'est point impure.* Je tâtera[1] de l'air de Livri, et croyez, mon enfant, que j'userai sagement de cette bride qu'on m'a mise sur le cou.

Il n'y a qu'à rire de l'aventure de La Garde ; je vous assure qu'il dormait ; *l'amour tranquille s'endore aisément*, comme vous savez. Hélas! à propos de dormir, M. de Saintes [1] s'est endormi cette nuit au Seigneur d'un sommeil éternel. Il a été vingt-cinq jours malade, saigné treize fois ; et hier matin il étoit sans fièvre, et se croyoit entièrement hors d'affaire. Il causa une heure avec l'abbé Têtu; ces sortes de mieux sont quasi toujours traitres, et tout d'un coup il est retombé dans l'agonie ; et enfin nous l'avons perdu. Comme il étoit très-aimable, il est extrêmement regretté.

On assure que Philisbourg est assiégé. La Gazette de Hollande dit qu'ils ont perdu sur la mer ce que nous avons perdu sur la terre, et que Ruyter étoit leur Turenne. S'ils avoient de quoi s'en consoler, comme nous, je ne les plaindrois pas; mais je suis assurée qu'ils n'auront jamais l'esprit de faire huit amiraux [2] pour conserver Messine. Pour moi, je suis ravie de leur misère ; cela rend la Méditerranée tranquille comme un lac; et vous en savez les conséquences. Je reçois une lettre de mon fils, qui est détaché avec plusieurs autres troupes pour aller en Allemagne ; j'en suis très-fâchée, et quoiqu'il veuille m'en consoler par l'assurance de venir m'embrasser ici en passant, je ne saurais approuver cette double campagne. Adieu, ma très aimable et très chère, le *bien bon* vous embrasse, et vous assure la joie qu'il aura de vous voir.

[1] Louis de Bassompierre, fils du maréchal de ce nom, évêque de Saintes.

[2] Plaisanterie fondée sur la promotion des huit maréchaux de France qui furent créés peu de jours après la mort de M. de Turenne.

513.

A la même.

A Paris, vendredi 3 juillet 1676.

Vous me dites que c'est à moi de régler votre marche; je vous l'ai réglée, et je crois qu'il y a bien de la raison dans ce que j'ai proposé. M. de Grignan même ne doit pas s'y opposer, puisque la séparation sera courte, et que c'est bien épargner de la peine, et me donner un temps d'avance qui sera, ce me semble, purement pour moi. J'ai fait part de ma pensée à d'Hacqueville, qui l'a fort approuvée : il vous en écrira. Songez-y, ma fille, et faites, de l'amitié que vous avez pour moi, le chef de votre conseil.

On dit que la princesse d'Italie (*madame de Monaco*) n'est plus si bien auprès de sa maîtresse (MADAME). Vous savez comme celle-ci est sur la galanterie ; elle s'est imaginé, voyez quelle injustice! que cette favorite n'avoit plus la même aversion qu'elle pour cette bonté de cœur. Cela fait des dérangements étranges : je m'instruirai mieux sur ce chapitre ; je ne sais qu'en l'air ce que je vous dis.

Il me semble que j'ai passé trop légèrement sur Villebrune ; il est très-estimé dans notre province; il prêche bien [1], il est savant ; il étoit aimé du prince de Tarente, et avoit servi à sa conversion et à celle de son fils. Le prince lui avoit donné à Laval un bénéfice de quatre mille livres de rente ; quelque prétendant parla d'un dévolu, à cause de ce que vous savez ; l'abbé du Plessis le prévint à Rome, et obtint le bénéfice : ce fut contre le sentiment de toute sa famille qu'il fit cette démarche, croyant, disoit-il, faire un partage de frère avec Villebrune. Cependant il n'en a point profité, car M. de La Trémouille a prétendu que le bénéfice dépendant de lui, il falloit avoir son consentement : de sorte qu'il n'est rien arrivé, sinon que Villebrune n'a plus rien, que l'abbé du Plessis n'a pas eu un bon procédé, et que M. de La Tré-

[1] Ce Villebrune étoit sorti des Capucins. (*Voyez* la lettre du 15 décembre 1675.

mouille n'a pas osé redonner le bénéfice à Villebrune, qui a toujours été depuis en Basse-Bretagne, fort estimé et vivant bien. Si le hasard vous l'avoit placé dans votre chapitre[1] je vous trouverois assez heureuse de pouvoir parler avec lui de toutes choses, et d'avoir un très-bon médecin ; car c'est cette science qui l'a fait aller à Montpellier pour apprendre des secrets qu'il ne croit réservés qu'au soleil de Languedoc. Voilà ce que la vérité m'a obligée de vous dire. Je veux en écrire à Vardes pour le lui recommander, car ce pauvre homme me fait pitié. Voyez un peu comme je me suis embarquée dans cette longue narration.

L'affaire de la Brinvilliers va toujours son train ; elle empoisonnoit de certaines tourtes de pigeonneaux dont plusieurs mouroient qu'elle n'avoit pas dessein de tuer ; ce n'étoit pas qu'elle eût des raisons pour s'en défaire, c'étoient de simples expériences pour s'assurer de l'effet de ses poisons. Le chevalier du Guet, qui avoit été de ces jolis repas, s'en meurt depuis deux ou trois ans : elle demandoit l'autre jour s'il étoit mort ; on lui dit que non ; elle dit en se tournant : il a la vie bien dure. M. de La Rochefoncauld jure que cela est vrai.

Il vient de sortir d'ici une bonne compagnie, car vous savez que je garde ma maison huit jours après mon retour de Vichi, comme si j'étois bien malade. Cette compagnie étoit la maréchale d'Estrées, le *chanoine* (*madame de Longueval*), Bussy, Rouville et Corbinelli. Tout a prospéré ; vous n'avez jamais rien vu de si vif : comme nous étions le plus en train, nous avons vu apparoître M. le Premier (*Beringhen*), avec son grand deuil ; nous sommes tous tombés morts. Pour moi, c'étoit de honte que j'étois morte ; je n'avois rien fait dire à ce Caton sur la mort de sa femme[2], et mon dessein étoit de l'aller voir avec la marquise d'Uxelles. Cependant, au lieu d'attendre ce devoir, il vint s'informer de mes nouvelles et de celles de mon voyage La maréchale de Castelnau et sa fille ont des soins extrêmes de moi. Je ne sais rien de Philisbourg depuis ce que je vous en ai mandé. Mon fils n'est point encore passé ; il ne va point en Allemagne, c'est dans l'armée du maréchal de Créqui : cela me paroît une seconde campagne qui me déplaît. Madame de Noailles me disoit hier que, sans avoir pu se tromper, elle étoit accouchée d'un fils à huit mois, qui a très-bien vécu ; il a seize ans.

[1] Il y a un chapitre à Grignan fondé par les ancêtres de M. de Grignan.

[2] Anne du Blé, tante du maréchal d'Uxelles, morte le 8 juin 1676.

514.

A la même.

A Paris, lundi 6 juillet 1676.

Je vis hier au soir le cardinal de Bouillon, Caumartin et Barillon ; ils parlèrent fort de vous ; ils commencent, disent-ils, à se rassembler en qualité de commensaux ; mais hélas ! le plus cher (*le cardinal de Retz*) nous manquera.

M. de Louvois est parti pour voir ce que les ennemis veulent faire. On dit qu'ils en veulent à Maestricht : M. le prince ne le croit pas. Il a eu de grandes conférences avec le roi : on disoit qu'il seroit envoyé ; mais il n'a pas présumé qu'il dût s'offrir, et l'on ne veut pas lui en parler : ainsi l'on attend des courriers de M. de Louvois, sans qu'il soit question d'autre chose. Il est vrai que plusieurs victimes ont été sacrifiés aux mânes des deux héros de et de mer terre. Je crains bien que la Flandre ne soit pas paisible, comme vous le pensez. Le pauvre baron (*M. de Sévigné*) est à Charleville avec son détachement, attendant les ordres : c'est le duc de Villeroi qui est le général de cette petite armée ; ils sont dans le repos et les délices de Capoue ; c'est le plus beau pays du monde. Pour l'Allemagne, M. de Luxembourg n'aura guère d'autre chose à faire qu'à être spectateur, avec trente mille hommes, de la prise de Philisbourg. Dieu veuille que nous ne voyons pas de même celle de Maestricht. Ce qu'on fera, à ce que dit M. le prince, c'est que nous prendrons une autre place, et ce sera pièce pour pièce. Il y avoit un fou, le temps passé, qui disoit, dans un cas pareil : Changez vos villes de gré à gré, vous épargnerez vos hommes. Il y avoit bien de la sagesse à ce discours.

L'affliction de madame de Rochefort augmente plus tôt qu'elle ne diminue. Celle de madame d'Hamilton fait pitié à tout le monde ; elle demeure avec

six enfants sans aucun bien. Ma nièce de Bussy, c'est-à-dire de Coligny, est veuve; son mari est mort à l'armée de M. de Schomberg, d'une horrible fièvre. La maréchale (*de Schomberg*) veut que je la mène après-dîner chez cette affligée qui ne l'est point du tout; elle dit qu'elle ne le connoissoit point, et qu'elle avoit toujours souhaité d'être veuve. Son mari lui laisse tout son bien; de sorte que cette femme aura quinze ou seize mille livres de rente. Elle aimeroit bien à vivre réglément, et à dîner à midi comme les autres; mais l'attachement que son père a pour elle la fera toujours déjeûner à quatre heures du soir, à son grand regret. Elle est grosse de neuf mois. Voyez si vous voulez écrire un petit mot en faveur du *Rabutinage*; cela se mettra sur mon compte.

Vous avez raison de vous fier à Corbinelli pour m'aimer, et pour avoir soin de ma santé; il s'acquitte parfaitement de l'un et de l'autre, et vous adore sur le tout. Il est vrai qu'il traite en vers de petits sujets fort aisés, comme il prétend que les anciens ont fait; il est persuadé que la rime donne plus d'attention, et que cela revient à la prose mesurée[1] qu'Horace a mise en crédit : voilà de grands mots. Il a fait une épître contre les loueurs excessifs, qui fait revenir le cœur. Il a une grande joie de votre retour : vous lui manquez à tout : il est en vérité fort amusant, car il a toujours quelque chose dans la tête. Villebrune m'avoit dit que sa poudre ressuscitoit les morts; il faut avouer qu'il y a quelque chose du petit garçon *qui joue à la fossette*[2]. On peut juger de lui comme on veut : c'est un homme à facettes encore plus que les autres.

---

515. *

A la même.

A Paris, mercredi 8 juillet 1676.

Vous avez raison de dire que le sentiment de tendresse qui vous fait résoudre à venir ici tout-à-l'heure, si je le veux et si j'ai besoin de vous, me fait mieux voir le fond de votre cœur, que toutes les paroles bien rangées : je vous l'avoue, et je ne puis vous dire, ma très-chère, à quel excès le mien est touché de cette marque de votre amitié; mais comme vous lui donnez pour conseil la raison de d'Hacqueville, et que vous avez fait à mon égard, ainsi que pour les régentes, qui ne peuvent rien faire sans un conseil, vous m'avez donné un maître en me donnant un compagnon : vous savez le proverbe. Hé bien, ma fille, voici ce que le grand d'Hacqueville me dit hier de vous mander; il n'ignore point ce que c'est pour moi de vous voir, et de ne pas manger toute ma vie de la *merluche*; mais nous regardons la fatigue de venir par les chaleurs et par la diligence comme une chose terrible, et qui pourroit vous faire malade, et nous demandons pourquoi cette précipitation pour une santé qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a encore été? Je marche, je mange, et, hors mes mains qui me donnent une médiocre incommodité, je suis en état d'attendre le mois de septembre, qui sera à-peu-près le temps où M. de Grignan se préparera pour l'assemblée, et où nous trouvons que toutes les raisons de tendresse, de commodité et de bienséance vous doivent engager à me venir voir. Si vous fussiez venue à Vichi et de là ici, c'eût été une chose toute naturelle, et qui eût été bien aisée à comprendre; mais vos desseins ne s'étant pas tournés ainsi, et tout le monde sachant que vous n'arrivez plus qu'au mois de septembre, cette raison que vous me donnez pour gouvernante vous conseille de laisser revenir de l'eau dans la rivière, et de suivre tous les avis que nous vous avons donnés par avance. Nous vous prions seulement de ne pas nous manquer dans ce temps-là. Ma santé, quoique meilleure que vous ne pensez, ne l'est pas assez pour ne pas avoir besoin de ce dernier remède, et je ne puis pas en douter voyant les sentiments que vous me dites si naturellement dans votre lettre. C'est ainsi que vous donnerez de la joie à tout le monde; vous êtes l'ame de Grignan,

[1] C'est le *Sermoni propiora* d'Horace. (*Voyez* satire IV, lib. I, vers 42.)

[2] Allusion au *Médecin malgré lui*. Martine, femme de Sganarelle, voulant faire passer son mari pour médecin, raconte la cure merveilleuse du petit garçon qui tomba du haut du clocher; à peine Sganarelle l'eut-il frotté de son onguent, que *l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.* (Acte I, scène V.)

et vous ne quitterez votre château et vos *Pichons* que quand vous seriez prête de les quitter pour Lambesc, et en ce temps vous viendrez ici me redonner la vie. Je crois, ma chère enfant, que vous approuverez la sagesse de notre d'Hacqueville, et que vous comprendrez très-bien les sentiments de mon cœur, et la joie que j'ai de me voir assurée de votre retour, et d'éprouver cette marque de votre amitié. Je suis persuadée que M. de Grignan approuvera toutes nos résolutions, et me saura bon gré même de me priver du plaisir de vous voir tout-à-l'heure, dans la pensée de ne pas lui ôter le plaisir de vous avoir cet été à Grignan; et après, ce sera son tour à courre, et il courra, et nous le recevrons avec plaisir. Je vous demande seulement, et à lui aussi, de vous laisser jouir d'une santé qui sera le fondement de la véritable joie de votre voyage, car je compte que sans elle on ne peut avoir aucun plaisir.

Je crains que votre lettre du 20 juin ne soit égarée ou perdue : vous savez, ma très-chère, que tout ce qui vient de vous ne sauroit m'être indifférent, et que ne vous ayant point, il me faut du moins la consolation de vos lettres. Vous me paroissez toujours en peine de ma santé : votre amitié vous donne des inquiétudes que je ne mérite plus. Il est vrai que je ne puis fermer les mains; mais je les remue, et m'en sers à toutes choses. Je ne saurois couper ni peler des fruits, ni ouvrir des œufs; mais je mange, j'écris, je me coiffe, je m'habille; on ne s'aperçoit de rien, et je ne mérite aucune louange de souffrir patiemment cette légère incommodité. Si l'été ne me guérit pas, on me fera mettre les mains dans une gorge de bœuf : mais comme ce ne sera que cet automne, je vous assure que je vous attendrai pour ce vilain remède; peut-être n'en aurai-je pas besoin. Je marche fort bien, et mieux que jamais, car je ne suis plus une *grosse crevée*; j'ai le dos d'une *plateur* qui me ravit; je serois au désespoir d'engraisser, et que vous ne me vissiez pas comme je suis. J'ai encore quelque légère douleur aux genoux; mais en vérité, c'est si peu de chose que je ne m'en plains point du tout.

Trouvez-vous, ma fille, que je ne vous parle point de moi? en voilà par-dessus les yeux : vous n'avez pas besoin de questionner Corbinelli. Il est souvent avec moi, ainsi que La Mousse; et tous deux parlent assez souvent de votre *père* Descartes; ils ont entrepris de me rendre capable d'entendre ce qu'ils disent, j'en serai ravie, afin de n'être point comme une sotte bête, quand ils vous tiendront ici. Je leur dis que je veux apprendre cette science comme l'hombre; non pas pour jouer, mais pour voir jouer. Corbinelli est ravi de ces deux volontés, qu'on trouve si bien en soi, sans être obligé d'aller les chercher si loin. En vérité, nous avons tous bien envie de vous avoir, et ce nous est une espérance bien douce que de voir approcher ce temps. Je vous trouve bien seule, ma très-chère; cette pensée me fait de la peine; ce n'est pas que vous soyez sur cela comme une autre; mais je regrette ce temps où je pourrois être avec vous. Pour moi, je prétends aller à Livry; madame de Coulanges dit qu'elle y viendra; mais la cour ne lui permettra pas cette retraite.

Le roi arrive ce soir à Saint-Germain, et par hasard madame de Montespan s'y trouve aussi le même jour; j'aurois voulu donner un autre air à ce retour, puisque c'est une pure *amitié*. Madame de La Fayette arriva avant-hier de Chantilly en litière; c'est une belle allure : mais son côté ne peut souffrir le carrosse. M. de La Rochefoucauld nous remet sur pied ce voyage de Liancourt et de Chantilly dont on parle depuis dix ans : si on veut m'enlever, je les laisserai faire. MADAME est transportée du retour de MONSIEUR. Elle embrasse tous les jours madame de Monaco, pour faire voir qu'elles sont mieux que jamais : je vois trouble à cette cour. J'ai fait prier M. le premier président par M. d'Ormesson de me donner une audience; il n'en peut donner qu'après le procès de la Brinvilliers : qui croiroit que notre affaire dût se rencontrer avec celle-là? celle de Penautier ne va qu'avec celle de la dame; et pourquoi empoisonner le pauvre Matarel? Il avoit une douzaine d'enfants. Il me semble même que sa maladie violente et point subite ne ressembloit point au poison : on ne parle ici d'autre chose. Il s'est trouvé un muid de vin empoisonné, qui a fait mourir six personnes. Je vois souvent madame de Vins, elle me paroît toute pleine d'amitié pour vous. Je trouve que M. de La Garde et vous, ne devriez point vous quitter; quelle folie de garder chacun votre château, comme du temps des guerres de Provence! Je suis fort aise d'être estimée de lui. La marquise d'Huxelles est en furie de son mariage; elle est trop plaisante, elle ne peut s'en taire. Quand

vous ne savez que me mander, contez-moi vos *pétoffes* d'Aix. M. Marin attend son fils[1] cet hiver. Je comprends le plaisir que vous donne la beauté et l'ajustement du château de Grignan : c'est une nécessité, dès que vous avez pris le parti d'y demeurer autant que vous faites. Le pauvre baron ne viendra pas ici, le roi l'a défendu. Nous avons approuvé les dernières paroles de Ruyter, et admiré la tranquillité où demeure votre mère. Adieu, très-belle et très-aimable, je jouis délicieusement de l'espérance de vous voir et de vous embrasser. Madame d'Oppède est venue me dire adieu avec beaucoup de civilité, et toujours me disant fort modestement qu'en Provence vous ne trouveriez peut-être pas beaucoup mieux qu'elle, et qu'elle se trouveroit heureuse d'être dans votre goût, dans votre commerce, et de pouvoir contribuer à votre divertissement. Je voudrois que cela pût être pour l'amour d'elle et de vous, et il me semble que cela doit être.

[1] Premier président du parlement d'Aix.

---

516. *

A la même.

A Paris, vendredi 10 juillet 1676.

Madame de Villars, qui entre fort bien dans la joie que j'ai de vous attendre, me disoit hier qu'il lui sembloit que la lettre que j'ai de vous, où vous me rendez maîtresse de votre marche, étoit justement comme une bonne lettre-de-change, bien acceptée, payable à vue, que je toucherois quand il me plairoit. Je trouvai le duc de Sault chez elle, pâmant de rire de la nouvelle qui couroit, et qui court encore, que le roi s'en retourne sur ses pas, à cause du siége de Maestricht, ou de quelque autre place : ce seroit un beau mouvement, et bien commode pour les pauvres courtisans qui reviennent sans un sou : c'est dimanche que Sa Majesté le déclarera. Le bon *ami de Quanto* avoit résolu de n'arriver que lorsqu'elle arriveroit de son côté; de sorte que si cela ne se fût trouvé juste le même jour, il auroit couché à trente lieues d'ici : mais enfin, tout alla à souhait. La famille de l'*ami* alla au-devant de lui : on donna du temps aux bienséances; mais beaucoup plus à la pure et simple *amitié*, qui occupa tout le soir. On fit hier une promenade ensemble, accompagné de quelques dames; on fut bien aise d'aller à Versailles pour le visiter, avant que la cour y vienne. Ce sera dans peu de jours, pourvu qu'il n'y ait point de *hourvaris*.

On a confronté Penautier à la Brinvilliers; cette entrevue fut fort triste : ils s'étoient vus autrefois plus agréablement. Elle a tant promis que si elle mouroit elle en feroit bien mourir d'autres, qu'on ne doute point qu'elle n'en dise assez pour entraîner celui-ci, ou du moins pour lui faire donner la question, qui est une chose terrible. Cet homme a un nombre infini d'amis d'importance, qu'il a obligés dans les deux emplois qu'il avoit[1]. Ils n'oublient rien pour le servir ; on ne doute point que l'argent ne se jette par-tout; mais s'il est convaincu, rien ne le peut sauver.

Je laisse là ma lettre, je m'en vais faire un tour de ville, pour voir si je n'apprendrai rien qui vous puisse divertir. Mes mains sont toujours au même état : si j'en étois fort incommodée, je commencerois à faire tous les petits remèdes qu'on me propose; mais je me sens un si grand fonds de patience pour supporter cette incommodité, que je vous attendrai pour me guérir de l'ennui que les remèdes me donneront.

Je reviens de la ville. J'ai été chez madame de Louvois, chez madame de Villars, et chez la maréchale d'Estrées. J'ai vu le grand-maître[2], qui croit s'en retourner lundi, quand même le roi ne partiroit pas : car si Maestricht est assiégé, comme on l'assure, il ne veut pas, dit-il, manquer cette occasion de faire quelque chose. Il est sur cela comme un petit garçon; et au lieu de ne plus servir, comme le roi le croyoit, ayant fait les autres maréchaux de France, il s'amuse à le vouloir mériter par les formes comme un cadet de Gascogne. Mais ce n'est point cela que je veux dire; ce sujet m'a portée

[1] De trésorier général des états de Languedoc, et de receveur-général du clergé de France.

[2] Henri de Daillon, comte, puis créé duc du Lude, par lettres du 21 juillet 1675, pour le dédommager de n'avoir pas été compris dans la promotion que le roi fit de huit maréchaux de France, le 30 juillet 1675.

plus loin que je ne voulois : c'est qu'il est donc vrai que le roi croit partir ; il a été long-temps enfermé avec M. de Louvois. M. le prince attendoit les nouvelles de cette conférence. Tous les courtisans sont au désespoir, et ne savent où retrouver de l'argent et de l'équipage ; la plupart ont vendu leurs chevaux : tout est en mouvement ; les bourgeois de Paris disent qu'on enverra M. le prince, et que le roi ne prendra point la peine de retourner. Le détachement qu'on envoyoit à l'armée du maréchal de Créqui revient en Flandre. Enfin, je ne puis dire ce soir, ni personne, le dénouement de cette émotion. *L'ami de Quanto* arriva un quart-d'heure avant *Quanto* : et comme il causoit en famille, on le vint avertir de l'arrivée : il courut avec un grand empressement, et fut long-temps avec elle. Il fut hier à cette promenade que je vous ai dite, mais en tiers avec *Quanto* et son *amie* (madame *de Maintenon*) : nulle autre personne n'y fut admise, et la sœur (madame *de Thianges*) en a été très-affligée : voilà tout ce que je sais. La femme de l'*ami* a fort pleuré. On a dit sourdement que si son mari partoit, elle seroit du voyage; tout ceci se démêlera dans peu. Adieu, ma très-chère et ma très-parfaitement aimée, je jouis à pleines voiles de l'aimable espérance. Ne faites rien qui puisse troubler notre joie, et ne changez point de sentiment, quand il est question de me donner une bonne marque de votre amitié; je vous embrasse tendrement. La Saint-Géran a la fièvre; elle en est aussi étonnée que je le fus aux Rochers ; elle n'a jamais été malade, non plus que moi en ce temps-là.

517.

A la même.

A Paris, vendredi 17 juillet 1676.

Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, et que par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée dès hier ; ce matin on lui a lu son arrêt, qui étoit de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question; elle a dit qu'il n'en étoit pas besoin, et qu'elle diroit tout ; en effet, jusqu'à cinq heures du soir, elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensoit. Elle a empoisonné dix fois de suite son père ; elle ne pouvoit en venir à bout, ses frères et plusieurs autres; et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. On n'a pas laissé, après cette confession, de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire ; elle n'en a pas dit davantage : elle a demandé à parler à M. le procureur général ; elle a été une heure avec lui ; on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures on l'a menée nue en chemise, la corde au cou, à Notre-Dame, faire l'amende honorable ; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle est montée sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étois sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars ; jamais il ne s'est vu tant de monde ; jamais Paris n'a été si ému ni si attentif; et qu'on demande ce que bien des gens ont vu, ils n'ont vu, comme moi, qu'une cornette ; mais enfin, ce jour étoit consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra.

On dit que le siége de Maestricht est commencé; celui de Philisbourg continue : cela est triste pour les spectateurs. Notre petite amie (*madame de Coulanges*) m'a bien fait rire ce matin : elle dit que madame de Rochefort, au milieu de sa douleur, a toujours conservé une tendresse extrême pour madame de Montespan, et m'a contrefait les sanglots au travers desquels elle lui disoit qu'elle avoit aimé cette belle toute sa vie d'une véritable inclination. Êtes-vous assez méchante pour trouver cela aussi plaisant que moi ?

Voici encore une sottise ; mais je ne veux pas que M. de Grignan la lise. Le *petit bon* (*M. de Fiesque*) qui n'a pas l'esprit d'inventer la moindre chose, a conté naïvement qu'étant couché l'autre jour familièrement avec la *Souricière*, elle lui avoit dit, après deux ou trois heures de conversation : « *Petit bon*, j'ai quelque chose sur le cœur

» vous. — Et quoi, madame — « Vous n'êtes point » dévot à la vierge; ah! vous n'êtes point dévot à la » vierge : cela me fait une peine étrange. » Je souhaite que vous soyez plus sage que moi, et que cette sottise ne vous frappe pas, comme elle m'a frappée.

On dit que L..... a trouvé sa chère femme écrivant une lettre qui ne lui a pas plu; le bruit a été grand. D'Hacqueville est occupé à tout raccommoder : vous croyez bien que ce n'est pas de lui que je sais cette petite affaire; mais elle n'en est pas moins vraie.

---

518. *

A la même.

A Paris, mercredi 22 juillet 1676.

Oui, ma fille, voilà justement ce que je veux; je suis contente et consolée du temps que je perds, par la rencontre heureuse des sentiments de M. de Grignan et des miens. Il sera fort aise de vous avoir cet été à Grignan : j'ai considéré son intérêt aux dépens de la chose du monde qui m'est la plus chère, qui est de vous voir; et il songe à son tour à me plaire, en vous empêchant de remonter en Provence, et vous faisant prendre un mois ou six semaines d'avance, qui me font un plaisir sensible, et qui vous ôtent la fatigue de l'hiver et des mauvais chemins. Rien n'est plus juste que cette disposition; elle me fait sentir toutes les douceurs de cette espérance, que nous aimons et que nous estimons tant. Voilà qui est donc réglé; nous en parlerons encore plus d'une fois, et plus d'une fois je vous remercierai de cette complaisance. Mon carrosse ne vous manquera point à Briare, pourvu qu'il puisse revenir de l'eau dans la rivière : on passe tous les jours à gué notre rivière de Seine, et l'on se moque de tous les points de l'Ile.

Je viens d'écrire au chevalier (*de Grignan*) qui s'inquiétoit de ma santé. Je lui mande que je me porte très-bien, hormis que je ne puis serrer la main ni danser la bourrée : voilà deux choses dont la privation m'est bien rude; mais vous achèverez de me guérir; et quoique j'aie encore un peu de mal aux genoux, cela ne m'empêche point de marcher : au contraire, je souffre quand je suis trop long-temps assise. Vous ai-je mandé que je fus dîner l'autre jour à Sucy, chez la présidente Amelot; avec les d'Hacqueville, Corbinelli, Coulanges? Je fus ravie de revoir cette maison, où j'ai passé ma belle jeunesse : je n'avois point de rhumatisme en ce temps-là. Mes mains ne se ferment pas tout-à-fait, mais je m'en sers à toutes choses, comme si de rien n'étoit. J'aime l'état où je suis; et toute ma crainte, c'est de rengraisser, et que vous ne me voyiez point le dos plat. En un mot, ma très-chère, quittez vos inquiétudes, et ne songez qu'à me venir voir. Voilà notre Corbinelli qui va vous rendre compte de lui. Villebrune dit qu'il m'a guérie; hélas! je suis bien aise que cela lui soit bon : il n'est pas en état de négliger ce qui lui attire des Vardes et des Moulceau *in ogni modo*. Vardes mande à Corbinelli que, dans cette pensée, il le révère comme le Dieu de la médecine. Villebrune pourra fort bien les divertir, et sur ce chapitre, et sur d'autres : c'est un oiseau effarouché qui ne sait où se reposer.

Encore un petit mot de la Brinvilliers; elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire résolument. Elle entra dans le lieu où l'on devoit lui donner la question; et voyant trois seaux d'eau, elle dit : « C'est assurément pour me noyer; car de la taille » dont je suis, on ne prétend pas que je boive tout » cela. » Elle écouta son arrêt, dès le matin, sans frayeur et sans foiblesse; et sur la fin, elle fit recommencer, disant que ce tombereau l'avoit frappée d'abord, et qu'elle en avoit perdu l'attention pour le reste. Elle dit à son confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau devant elle, *afin*, dit-elle, *de ne point voir ce coquin de Desgrais qui m'a prise*[1]. Desgrais étoit à cheval devant le tombereau. Son confesseur le reprit de ce sentiment; elle dit : « Ah mon Dieu! je vous en demande par- » don; qu'on me laisse donc cette étrange vue. » Elle monta seule et nu-pieds sur l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart d'heure *mirodée*, rasée, dressée et redressée, par le bourreau; ce fut un grand murmure et une grande cruauté. Le lendemain on cherchoit ses os, parce que le peuple croyoit

[1] On peut voir, dans les *Causes célèbres* de Richer, les moyens adroits que l'exempt Desgrais employa pour faire sortir la Brinvilliers du couvent où elle s'étoit retirée à Liège, et la constituer prisonnière.

qu'elle étoit sainte. Elle avoit, disoit-elle, deux confesseurs : l'un soutenoit qu'il falloit tout avouer, et l'autre non; elle rioit de cette diversité, disant : Je puis faire en conscience ce qu'il me plaira. Il lui a plu de ne rien dire du tout. Penautier sortira un peu plus blanc que de la neige; le public n'est point content, on dit que tout cela est trouble. Admirez le malheur : cette créature a refusé d'apprendre ce qu'on vouloit, et a dit ce qu'on ne demandoit pas : par exemple, elle a dit que M. Fouquet avoit envoyé Glaser, leur apothicaire empoisonneur, en Italie, pour avoir d'une herbe qui fait du poison : elle a entendu dire cette belle chose à Sainte-Croix. Voyez quel excès d'accablement, et quel prétexte pour achever ce pauvre infortuné. Tout cela est bien suspect. On ajoute encore bien des choses; mais en voilà assez pour aujourd'hui.

On tient que M. de Luxembourg a dessein de tenter une grande entreprise pour secourir Philisbourg; c'est une affaire périlleuse. Le siége de Maestricht continue; mais le maréchal d'Humières va s'emparer d'Aire [1] pour jouer aux échecs, comme je disois l'autre jour; il a pris toutes les troupes qu'on destinoit au maréchal de Créqui; et les officiers généraux qui étoient nommés pour cette armée sont retournés en Allemagne, comme La Trousse, le chevalier du Plessis et d'autres. Nos garçons sont demeurés avec M. de Schomberg; je les aime bien mieux là qu'avec le maréchal d'Humières. M. de Schomberg favorisera notre siége et les fortifications de Condé, comme Villahermosa [2] favorise le siége de Maestricht et le prince d'Orange. Tout ceci s'échauffe beaucoup : cependant on se réjouit à Versailles; tous les jours des plaisirs, des comédies, des musiques, des soupers sur l'eau. On joue tous les jours dans l'appartement du roi; c'est au reversi. Le roi et madame de Montespan tiennent un jeu; la reine et madame de Soubise, qui joue quand Sa Majesté prie Dieu; elle est de deux pistoles sur cent. MONSIEUR et M. de Créqui, Dangeau et ses croupiers, Langlée et les siens : voilà où l'on voit perdre ou gagner tous les jours deux ou trois mille louis.

Madame de Nevers [3] est belle comme le jour, et brille fort, sans qu'on en soit peine. Mademoiselle de Thianges (*sa sœur*) est grande; elle a tout ce qui compose une grande fille. L'hôtel de Grancey est tout comme il étoit, rien ne se change. Le chevalier de Lorraine est très-languissant; il auroit assez l'air d'être empoisonné, si la Brinvilliers eût été son héritière. M. le duc fait son quartier d'été en ce quartier; mais madame de Rohan s'en va à Lorges : cela est un peu embarrassant. Ne voudriez-vous point savoir des nouvelles de Danemarck? en voilà que je reçois par la bonne princesse. Je crois que cette grace du roi vous fera plaisir à voir; c'est ainsi que l'on diminue les peines au lieu de les augmenter.

Je reçois votre lettre du 15. Ce qui est dit est dit sur votre voyage; vous m'en parlez toujours avec tant d'amitié et de tendresse, que j'en suis touchée dans le milieu du cœur. Je suis étonnée d'avoir pu trouver en moi assez de raison et de considération pour vos Grignan, pour vous laisser encore à eux jusqu'au mois d'octobre. Je regarde avec tristesse la perte d'un temps où je ne vous vois point, et où je pourrois vous voir : j'ai là-dessus des repentirs et des folies, dont le grand d'Hacqueville se moque. Il voit bien que vous faites votre devoir auprès de M. l'archevêque d'Arles : n'êtes-vous pas bien aise d'être capable de faire tout ce que veut la raison? Je vois que vous en savez présentement plus que moi. Je disois hier de Penautier ce que vous m'en dites, sur le peu de presse que je prévois qu'il y aura à sa table.

Pour les eaux de Vichi, je ne puis que m'en louer; elles m'ont redonné de la force, en me purgeant et en me faisant suer. Mon corps est bien; ce qui me reste n'est pas considérable; je ferai, quand vous serez ici, tous les remèdes que vous voudrez : pour cet été, je n'en ai aucun besoin, il faut que je songe à Livry, car je me trouve étouffée ici, j'ai besoin d'air et de marcher : vous me reconnoissez bien à ce discours. A ce que je vois, vous allez parler avec une grande sincérité sur le mariage que vous savez; écrivez-moi vos sentimens afin de ne pas oublier l'autre style. Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie que M. de Marseille [1] soit cardinal, est justement

[1] Cette place fut prise le 31 juillet.
[2] Le général des troupes d'Espagne.
[3] Gabrielle de Damas, fille de Claude Léonor, marquis de Thianges, et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemart.

[1] Toussaint de Forbin de Janson, qui de l'évêché

la mienne : il n'aura plus la joie ni l'espérance de l'être.

On mande des merveilles de l'Allemagne. Que dites-vous de ces Allemands qui se laissent noyer par un petit ruisseau, qu'ils n'ont pas l'esprit de détourner? Je suis persuadée que M. de Luxembourg les battra, et qu'ils ne prendront point Philisbourg : ce n'est point notre faute s'ils se rendent indignes d'être nos ennemis. Mon fils est dans l'armée de M. de Schomberg; c'est présentement la plus sûre. Que me dites-vous des Grignan qui viennent de vous arriver? J'en embrasse tout autant qu'il y en aura, et salue très-respectueusement M. l'archevêque (*d'Arles*).

519.

De madame DE GRIGNAN *au comte* DE BUSSY,

A Grignan, ce 22 juillet 1676.

Je vous supplie, Monsieur, de faire mes complimens à madame votre fille, sur la mort de M. le marquis de Coligny. Vous savez mieux que moi ce qu'il faut dire en cette occasion. Je lui ferois un compliment fort mauvais et fort commun, qui ne la consoleroit point si elle est affligée, et qui lui paroîtroit impertinent si elle ne l'est pas. Je remets donc mes intérêts entre vos mains, pour assaisonner les assurances que je vous prie de lui donner de la part que je prends à ce qui lui est arrivé. Si par hasard elle étoit accouchée, faites de cet évènement le second point de votre discours. Mais je crois que cette prévoyance ne me dispense de rien à votre égard : il vous faudra une lettre de grand-père. Mandez-moi si vous êtes bien résolu de ne me point faire de quartier là-dessus, afin que je commence à me préparer : car je vous avoue que difficilement pourrai-je me résoudre à vous parler comme il convient à un personnage si vénérable. Cependant j'ai des exemples bien proches qui devroient m'accoutumer à voir cette qualité désassortie aux personnes qui la portent. Vous n'êtes ni plus jeune, ni plus gai que ma mère étoit quand je lui fis l'affront de la lui donner. Je l'ai priée de vous dire la joie que j'ai de votre retour à Paris. Quoique le mystère soit agréable en mille occasions, je crois que vous êtes fort content de n'y être plus obligé pour vos amis. J'espère profiter de cette liberté cet hiver. En attendant, je vous recommande la rate de ma mère; et je vous demande toujours un peu de part en votre souvenir.

de Marseille, fut nommé, en 1679, à celui de Beauvais, ne fut cardinal qu'en février 1690, de la promotion que fit Alexandre VIII.

520.

Du comte DE BUSSY *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris ce 27 juillet 1676.

Vous avez raison, Madame, vous n'eussiez rien écrit qui vaille à ma fille sur la mort de son mari; et vous avez bien plus d'esprit avec moi que vous n'auriez eu avec elle. Je lui ferai votre compliment, et je ne lui dirai ni plus ni moins que ce qu'il faut lui dire. On ne connoît pas cette juste mesure d'aussi loin que vous êtes. Je lui dirai encore la joie que vous avez de son heureux accouchement; mais je ne vous dispenserai pas de m'écrire en cette rencontre. Je vous permettrai seulement de badiner avec moi; car pour l'humeur, je suis plus loin du *barbonnage* que vous. Ecrivez-moi encore une fois ou deux, et puis venez m'aider à désopiler la rate de madame votre mère. Votre absence empêche l'effet de mes remèdes.

---

521. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, ce 24 juillet 1676.

J'ai vu ce matin le plus beau des abbés. Nous jouissons par avance du plaisir de vous avoir : cette espérance répand une joie et une douceur sur toute ma vie; elle a dissipé un crêpe noir que votre absence y avoit mis. Je me porte bien quand je pense que vous vous préparez à me venir voir. D'Hacqueville veut

que je retourne à Vichi cet automne : mais, ma fille, je ne saurois, je suis fatiguée de voyager. Mes mains ni mes genoux n'ont pas besoin de cette répétition si prompte; je sais une recette qui me guérira sûrement. Il est vrai que j'irai au-devant de vous; mais il n'est pas besoin que je prenne cette peine pour vous faire venir; ce voyage sera mieux placé une autre fois. Je me repose un peu en vous attendant; j'irai me rafraîchir à Livry. M. le premier président m'a fait dire par M. d'Ormesson que, puisque je savois présentement ce que c'est que d'être malade, je comprendrois bien les remèdes et les rafraîchissements qu'il va prendre à Bâville, quinze jours ou trois semaines durant. Au reste, la reine de Pologne [1] vient à Bourbon; je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir de chercher la santé celui d'avoir le dessus sur la reine de France; car, pendant qu'elle sera en train, je suis persuadée qu'elle viendra à Paris : vous en aurez la vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune.

Penautier est heureux : il n'y eut jamais un homme si bien protégé; vous le verrez sortir, mais sans être justifié dans l'esprit de tout le monde. Il y a eu des choses extraordinaires dans tout ce procès, mais on ne peut les dire. Le cardinal de Bonzi disoit toujours en riant que tous ceux qui avoient des pensions sur ses bénéfices ne vivroient pas long-temps, et que *son étoile* les tueroit. Il y a deux ou trois mois que l'abbé Fouquet, ayant rencontré cette éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, dit tout haut : *Je viens de rencontrer le cardinal de Bonzi avec son étoile* [2]. Cela n'est-il pas plaisant? Tout le monde croit comme vous qu'il n'y aura pas de presse à la table de Penautier. On ne peut écrire tout ce qu'on entend dire là-dessus. Je savois tantôt mille choses très-bonnes à vous endormir; je ne m'en souviens plus, quand elles reviendront, je les écrirai vitement. Adieu, ma très-aimable, il est tard; je ne suis pas en train de discourir. J'ai passé tout le soir avec d'Hacqueville dans le jardin de madame de La Fayette; il y a un jet d'eau, un petit cabinet couvert; c'est le plus joli petit lieu du monde pour respirer à Paris. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère, et vous remercie de la joie que vous répandez dans mon cœur, en m'assurant de votre retour avant l'hiver.

[1] Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, femme de Jean Sobieski, élu roi de Pologne en mai 1674.

[2] Le cardinal de Bonzi étoit regardé comme un de ceux qui protégeoient Penautier le plus ouvertement.

522.

A la même.

A Paris, mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paroîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars; voici comme cela va. Vous connoissez la toilette de la reine, la messe, le dîner; mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que leurs majestés sont à table; car à trois heures, le roi, la reine; MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connoissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan qui tient la carte; MONSIEUR, la reine et madame de Soubise; Dangeau et compagnie; Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyois jouer Dangeau; et j'admirois combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot, sa bonne conduite défie la fortune; aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette. Il dit que je prenois part à son jeu, de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le roi, ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut, comme si j'avois été jeune et belle. La reine me parla aussi long-temps de ma maladie, que si c'eût été une couche. Elle me dit encore quelques mots de vous;

M. le duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Madame de Montespan me parla de Bourbon, elle me pria de lui conter Vichi, et comme je m'en étois trouvée; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disoit la maréchale de La Meilleraie; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté; sa taille n'est pas de la moitié si grosse qu'elle étoit, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle étoit tout habillée de point de France; coiffée de mille boucles; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues; des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, embellies de boucles et de pendeloques de diamants de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe, en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignoit qu'elle empêchoit toute la France de voir le roi; elle l'a redonné, comme vous voyez; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers, le roi se retire un moment pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet. Il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à six heures; on n'a point du tout de peine à faire les comptes; il n'y a point de jetons ni de marques; les poules sont au moins de cinq, six ou sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt-cinq chacun, c'est cent; et puis celui qui fait en met dix; on donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola; on passe, et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal-à-propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de cœurs? J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un; j'en ai quatre: il n'en a donc que trois, que quatre, et Dangeau est ravi de tout ce caquet: il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire; enfin j'étois fort aise de voir cet excès d'habileté: vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes, car il sait toutes les autres couleurs. On monte donc à six heures en calèche, le roi, madame de Montespan, MONSIEUR, madame de Thianges et la bonne d'Heudicourt, sur le strapontin, c'est-à-dire, comme en paradis, ou dans *la gloire de Niquée*. Vous savez comme ces calèches sont faites; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine étoit dans une autre avec les princesses, et ensuite tout le monde attroupé, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on y trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait *media noche*; voilà comme se passa le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me manda de vos nouvelles, combien on me fit de questions sans attendre la réponse, combien j'en épargnois, combien on s'en soucioit peu, combien je m'en souciois encore moins, vous reconnoîtriez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve; sa beauté fait souvenir de vous; M. de Nevers est toujours le même; sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus régulièrement belle que sa sœur, et beaucoup moins charmante. M. du Maine est incomparable; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins* [1], songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco étoit à Paris.

M. le prince fut voir l'autre jour madame de La Fayette, ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa*. Le moyen de n'être pas flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que

[1] Deux fameuses factions nées dans le XIIe siècle, dont l'une tenoit le parti des papes, et l'autre celui des empereurs.

nous. Rambures[1] a été tué par un de ses soldats qui déchargeait très-innocemment son mousquet. Le siège d'Aire continue; nous y avons perdu quelques lieutenants aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer ; le baron en profite par les caresses excessives de son général. Le *petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres, il pourra s'ennuyer; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même : Dieu les conserve dans cette oisiveté ! Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails : ou ils vous ennuieront beaucoup, ou il vous amuseront, ils ne peuvent point être indifférents. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur où vous me dites quelquefois : « Mais vous ne voulez pas me » parler; mais j'admire ma mère, qui aimeroit » mieux mourir que de me dire un seul mot. » Oh ! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très-bien du mariage[2], il n'y a rien de mieux ; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes graces de M. de La Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ renouvelle notre amitié.

Vous trouvez que ma plume est toujours taillée pour dire des merveilles du grand-maître ; je ne le nie pas absolument : il est vrai que je croyois m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France *à la rigueur*, comme du temps passé ; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet : le monde est bien injuste !

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas eu la question; on avoit si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisoit entrevoir une grace, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyoit point mourir ; elle dit en montant sur l'échafaud. *C'est donc tout de bon* ? Enfin elle est au vent, et son confesseur dit que c'est une sainte. M. le premier président (*de Lamoignon*) avoit choisi ce docteur[1] comme une merveille ; il fut trompé par les intéressés : c'étoit celui qu'on vouloit qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes, il les mêlent fort long-temps, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas ; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le maréchal de Villeroi disoit l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maréchal de Gramont répondit : *il faudra qu'il supprime sa table* : voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur cette horrible femme. Je crois que vous avez contentement ; car il n'est pas possible qu'elle soit en paradis ; sa vilaine ame doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr, nous sommes de votre avis ; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douceurs, à quoi elle ne répondoit qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le premier président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira à ce qu'on m'assure ; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvoit comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il seroit consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de La Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des

[1] Louis-Alexandre, marquis de Rambures, dernier rejeton de cette famille.

[2] On a déjà dit qu'il étoit alors question, pour M. de La Garde, d'un mariage qui ne se fit point.

[1] M. Pirot, docteur en Sorbonne.

[2] Penautier, aussitôt après son acquittement, reprit l'exercice de tous ses emplois, et dans la même année il alla aux états de Languedoc, où les plus grands seigneurs lui firent l'honneur de venir s'asseoir à sa table. (*Causes célèbres de Richer*, tome I[er], p. 422.

merveilles, et son mari à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée; vous me priez de vous aimer; ah! vraiment je le veux bien; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

---

523. *

A la même.

A Paris, vendredi 31 juillet 1676.

Il est question d'une illumination; c'est demain, à Versailles. Madame de La Fayette, madame de Coulanges viennent de partir; je voudrois que vous y fussiez. Pour moi, après avoir vu les bonnes Villars, et cherché inutilement mademoiselle de Méry, je suis revenue vous écrire; c'est tout ce qui me peut plaire en attendant mieux. Le bon abbé même est à Livry, de sorte que c'est avec vous que je passe la soirée très-agréablement. Celles qui ont intérêt à tout ce qui se passe en Flandre et en Allemagne, sont un peu troublées. On attend tous les jours que M. de Luxembourg batte les ennemis; et vous savez ce qui arrive quelquefois. On a fait une sortie de Maestricht, où les ennemis ont eu plus de quatre cents hommes de tués. Le siége d'Aire va son train. On a envoyé le duc de Villeroi et beaucoup de cavalerie dans l'armée du maréchal d'Humières. Je crois que mon fils en est; mais, quoiqu'il ne soit point paresseux de m'écrire, je ne sais comme cela se fait, je n'ai jamais de lettres comme les autres, et cela me met toujours en peine. Je retarde même quelques jours d'aller à Livry, pour voir de quelle façon tout ceci se démêlera. C'est M. de Louvois qui a fait avancer, de son autorité, l'armée de M. de Schomberg fort près d'Aire, et a mandé à Sa Majesté qu'il croyoit que le retardement d'un courrier auroit pu nuire aux affaires. Méditez sur ce texte.

Puisque je cause avec vous, il faut que je vous parle de madame la grand'duchesse et de madame de Guize [1]. Elles sont très-mal ensemble, et ne se parlent point, quoiqu'elles soient toujours dans le même lieu. Madame la grande duchesse est fort agréablement avec le roi; elle a un logement à Versailles; elle y fait d'assez longs séjours; elle est à l'illumination, et bientôt sa prison sera la cour, et l'attachement entier à sa noble famille. On a écrit à M. le grand duc que cette retraite qu'on lui avait promise s'observoit mal, il a dit qu'il ne s'en soucioit point du tout; qu'en remettant madame sa femme entre les mains du roi, il avoit ôté de son esprit tout le soin de sa conduite. Le comte de Saint-Maurice me dit hier que M. le grand duc voyant un grand seigneur de Savoie à sa cour, il lui avoit dit avec un soupir: « Ah! Monsieur, que vous êtes » heureux d'avoir eu une princesse de France, » qui ne s'est point fait un martyre de régner dans » votre cœur! »

On commence à murmurer je ne sais quoi de Théobon [2], comme si les duels étant défendus, les rencontres étoient permises: je vous dis cela extrêmement en l'air, comme il m'a été dit. Votre cousine d'Harcourt [3] a pris l'habit à Montmartre; toute la cour y étoit, tous ses beaux cheveux étoient épars, et une couronne de fleurs sur sa tête, comme une jolie victime. On dit que cela faisoit pleurer tout le monde.

Vous êtes trop aimable de parler, comme vous faites, des Rabutins; je les désavouerois bien, s'ils ne nous honoroient pas autant qu'ils le doivent. M. d'Alby [4] est mort; il laisse les trésors au duc du Lude. Hélas! comme notre pauvre M. de Saintes [5]

[1] Ces deux princesses étoient filles de Gaston de France, duc d'Orléans, et de Marguerite de Lorraine.

[2] Lydie de Rochefort-Théobon, fille d'honneur de la reine, qui épousa le comte de Beuvron.

[3] Françoise de Lorraine, cousine de M. de Grignan par Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, sa mère. Elle devint abbesse de Montmartre en 1683, et mourut le 29 octobre 1699, âgée de 42 ans.

[4] Gaspard de Daillon, oncle du duc du Lude, dernier évêque d'Alby, ce siége ayant été érigé en métropole après sa mort.

[5] Louis de Bassompières, évêque de Saintes, fils du maréchal de ce nom, et de mademoiselle de Balzac, mort le 1er juillet 1676.

a disposé *saintement* de son bien au prix de cet avare ! Voilà de beaux bénéfices à donner : Alby vaut vingt-cinq mille écus de rente ; on en a fait un archevêché : mais vous savez avant nous qu'il y en a encore un plus beau à donner, c'est le souverain pontificat. M. *de Rome*[1] est enfin mort, comme dit M. de Noyon (*M. de Clermont-Tonnerre*). J'attends d'Hacqueville pour savoir ce que fera notre bon cardinal (*de Retz*); s'il part, ma fille, il faut que vous fassiez toute chose pour avoir encore la joie de le voir en passant. Voilà M. de Marseille bien reculé, car le nouveau pape fera la première promotion pour ses créatures, et puis pour les couronnes, et dans ces couronnes il n'est pas sûr que la Pologne en soit ; c'est selon le pape ; car, quand on veut chicaner, on dit qu'elle n'a que la sollicitation, et point du tout le droit de nommer, comme la France et l'Espagne ; et quand elle nommeroit, qui pourroit dire que ce sera toujours M. de Marseille[2] ? enfin, c'est bien du temps. Vous ai-je dit que madame de Savoie[3] avoit envoyé cent aunes du plus beau velours du monde à madame de La Fayette, et cent aunes de satin pour le doubler ; et depuis deux jours encore, son portrait entouré de diamants, qui vaut bien trois cents louis ? Je ne trouve rien de plus divin que ce pouvoir de donner, et cette volonté de le faire aussi à propos que Madame Royale.

Je viens de causer avec d'Hacqueville. Le roi prie très-instamment notre cardinal d'aller à Rome : on vient de lui dépêcher un courrier ; ils iront tous par terre, parce que le roi n'a point de galères à leur donner : ainsi vous ne verrez point cette chère éminence. Nous sommes en peine de sa santé, et nous nous fions à sa prudence, pour accommoder le langage du Saint-Esprit avec le service du roi. Nous parlerons plus d'une fois de ce voyage.

Il est vrai que madame de Schomberg vous aime, vous estime, et vous trouve fort au-dessus des autres : ce sera à vous cet hiver à ne pas *détruire;* mais elle n'est pas contente de M. de Grignan, qu'elle a toujours aimé tendrement, à cause qu'il est aimable, et que son amie l'adoroit. Elle croyoit que, la sachant si près de Provence, il devoit faire quatre ou cinq lieues pour la voir, et lui offrir toutes les retraites qui étoient en son pouvoir, et qu'elle n'auroit pas acceptées. Cette plainte est amoureuse.

Ecoutez-moi, ma belle : lorsque le gouverneur de Maestricht[1] fit cette belle sortie, le prince d'Orange courut au secours avec une valeur incroyable ; il repoussa nos gens l'épée à la main jusque dans les portes ; il fut blessé au bras, et dit à ceux qui avoient mal fait : « Voilà, Messieurs, » comme il falloit faire, c'est vous qui êtes cause » de la blessure dont vous faites semblant d'être si » touchés. » Le rhingrave le suivoit, et fut blessé à l'épaule. Il y a des lieux où l'on craint tant de louer cette action, qu'on aime mieux se taire de l'avantage que nous avons eu.

Vous avez contentement sur le salut de la Brinvilliers ; personne ne doute de la justice de Dieu, et je reprends avec grand regret l'opinion de l'éternité des peines. On vient de m'assurer que l'illumination est différée de plusieurs jours : je ne m'en soucie guère ; mais je me soucie extrêmement de vous, et je vous aime, ma très-chère, avec une véritable tendresse.

---

524. *

A la même.

A Paris, mercredi 5 août 1676.

Je veux commencer aujourd'hui par ma santé ; je me porte très-bien, ma chère enfant. J'ai vu le

[1] Clément X, mort le 22 juillet. On voit que l'évêque de Noyon, avec sa morgue ridicule, avoit la prétention de ne parler du pape que comme d'un égal.

[2] M. de Marseille avoit la nomination du roi de Pologne. Madame de Sévigné devinoit très-juste. Le roi de Pologne retira sa recommandation, et ce fut à Louis XIV que M. de Janson dut la pourpre romaine.

[3] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, régente des états de Victor-Amédée-François son fils.

[1] M. de Calvo commandoit à Maestricht pendant le siége, en l'absence du maréchal d'Estrade, qui en étoit gouverneur. On a retenu ce mot qu'il adressa aux ingénieurs qui étoient sous ses ordres : « Messieurs, je n'entends rien à la défense d'une place, » tout ce que je sais, c'est que je ne me rends pas. » (*Voyez l'Histoire de France* par le président Hénault.)

bon homme de Lorme à son retour de Maisons; il m'a grondée de n'avoir pas été à Bourbon, mais c'est une radoterie; car il avoue que, pour boire, Vichi est aussi bon : mais c'est pour suer, dit-il; et j'ai sué jusqu'à l'excès : ainsi, je n'ai pas changé d'avis sur le choix que j'ai fait. Il ne veut point des eaux d'automne, et voilà ce qui m'est bon, il veut que je prenne de sa poudre au mois de septembre. Il dit qu'il n'y a rien à faire au petit, et que le temps lui fera un crâne tout comme aux autres. Bourdelot m'a dit la même chose, et que ces os se font les derniers. Il m'envoie promener, c'est-à-dire à Livry, de peur que l'habitude de faire de l'exercice dans cette saison ne me regonfle la rate, d'où viennent mes oppressions; il sera obéi. Je crois que vous devez être contente de la longueur de cet article. Il paroît que la Brinvilliers est morte, puisque j'ai tant de loisir.

Il reste à parler de Penautier; son commis Belleguise est pris : on ne sait si c'est tant pis ou tant mieux pour lui; on est si disposé à croire que tout est à son avantage, que je crois que nous le verrions pendre, que nous y entendrions encore quelque finesse. On a dit à la cour que c'étoit le roi qui avoit fait arrêter ce commis dans les faubourgs. On blâme la négligence du parlement; et quand on y a bien regardé, il se trouve que c'est à la diligence et à la libéralité du procureur général [1], et que cette recherche lui a coûté plus de deux mille écus. Je fus hier une heure avec lui causer agréablement; il cache sous sa gravité un esprit aimable et très-poli; M. de Harlai-Bonneuil étoit avec moi : je n'ose vous dire à quel point je fus bien reçue; il me parla fort de vous et de M. de Grignan.

Cependant Aire est pris. Mon fils me mande mille biens du comte de Vaux, qui s'est trouvé le premier partout; mais il dénigre fort les assiégés, qui ont laissé prendre en une nuit le chemin couvert, la contrescarpe, passer le fossé plein d'eau, et prendre les dehors du plus bel ouvrage à corne qu'on puisse voir, et qui enfin se sont rendus le dernier jour du mois, sans que personne ait combattu. Ils ont été tellement épouvantés de notre canon, que les nerfs du dos qui servent à se tourner, et ceux qui font remuer les jambes pour s'enfuir, n'ont pu être arrêtés par la volonté d'acquérir de la gloire; et voilà ce qui fait que nous prenons des villes. C'est M. de Louvois qui en a tout l'honneur; il a un plein pouvoir, et fait avancer et reculer les armées, comme il le trouve à propos. Pendant que tout cela se passoit, il y avoit une illumination à Versailles, qui annonçoit la victoire : ce fut samedi, quoiqu'on eût dit le contraire. On peut faire les fêtes et les opéra; sûrement le bonheur du roi, joint à la capacité de ceux qui ont l'honneur de le servir, remplira toujours ce qu'il auront promis. J'ai l'esprit fort en liberté présentement du côté de la guerre.

M. le cardinal de Retz vient de m'écrire, et me dit adieu pour Rome. Il partit dimanche 2 août; il fait le chemin que nous fîmes une fois, et où nous versâmes si bien; il arrivera droit à Lyon, d'où ils prendront tous le chemin de Turin, parce que roi ne veut pas leur donner des galères. Ainsi vous n'aurez pas le plaisir de voir votre chère éminence, comme je le croyois. Je suis en peine de sa santé : il étoit dans les remèdes; mais il a fallu céder aux instantes prières du maître, qui lui écrivit de sa propre main. J'espère que le changement d'air, et la diversité des objets, lui fera plus de bien que la résidence et l'application, dans sa solitude.

Vous avez donc enfin M. de Grignan; je souhaite que vous l'ayez traité comme un étranger : j'ai trouvé fort bon que vous en ayez raccourci votre lettre. Il est vrai qu'il fait des merveilles pour le service de Sa Majesté; je le dis quand l'occasion s'en présente; j'en cause souvent avec d'Hacqueville. Il a si bien remis le calme dans l'hôtel de Gramont, qu'on n'entend plus rien du tout; mais c'est à son habileté qu'un tel silence est dû; il est certain qu'il y a eu de quoi réjouir le public. Ce que vous me répondez sur les folies que je vous mande vaut bien mieux que ce que je dis. Je ne trouve rien de plus plaisant que de ne pas dire un mot à M. de La Garde, d'une chose à quoi vous pensez tous en même temps; mandez-moi donc quand il faudra écrire, et m'envoyez la lettre toute faite, je la copierai. J'embrasse M. de Grignan et je le remercie des bontés qu'il a eues pour le chevalier de Sévigné, qu'il a vu à Toulon; c'est mon filleul; il m'a écrit une lettre toute transportée de reconnoissance. Si M. de Grignan trouve l'occasion d'écrire, ou de parler pour lui, j'en serai ravie. Il s'ennuie fort d'être subalterne; j'ai ouï dire qu'il étoit brave garçon, et qu'il méritoit bien un vais-

[1] Achille de Harlai, depuis premier président.

seau : si c'est l'avis de M. de Grignan, vous devez l'en faire souvenir.

Au reste, M. de Coulanges s'en va bientôt à Lyon; il compte revenir avant la Toussaint, justement dans le temps que vous viendrez. Je vous conseille de prendre des mesures avec lui; il conduira gaiement votre barque, et vous serez trop aise de l'avoir. Je trouve que le *Pichon* est fort joli : vous lui faites un bien extrême de vous amuser à sa petite raison naissante; cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup. Je vous prie de lui pardonner tout ce qu'il avouera naïvement, mais jamais une menterie; c'est une chose agréable que la mémoire : vous me faites quelquefois trembler sur sa taille, et puis je trouve que ce n'est plus rien.

Quand vous lirez *l'Histoire des visirs*, je vous conseille de ne pas demeurer à *ces têtes coupées* sur la table; ne quittez point le livre à cet endroit, allez juqu'au fils[1]; et si vous trouvez un plus honnête homme parmi ceux qui sont baptisés, vous vous en prendrez à moi : pour l'épître dédicatoire, j'avoue qu'elle devroit être à la femme.

Vous croyez, ma fille, que je suis gauche, et embarrassée de mes mains : point du tout, il n'y paroît point; cette légère incommodité n'est que pour moi, et ne paroît nullement aux autres. Ainsi, ma fille, je ressemble comme deux gouttes d'eau à votre *bellissima*, hormis que j'ai la taille bien mieux qu'auparavant. Vous êtes, en vérité, trop aimable et trop bonne d'être si occupée de ma santé. Ne soyez point en peine de Livry; je m'y gouvernerai très-sagement, et je reviendrai avant les brouillards, pourvu que ce soit pour vous attendre. J'attends de Parère[2] cette petite affaire pour les lods de Briançon; s'il faut dire que vous l'achetez, nous apprendrons à mentir de notre grand Diana[3].

[1] Achmet Coprogli pacha, fut nommé grand-visir après la mort de Mahomet Coprogli, son père. Les vies du père et du fils sont intéressantes. L'ouvrage est dédié au duc de Bouillon ; mais comme les aventures qui y sont semées lui donnent beaucoup de ressemblance avec un roman, madame de Sévigné trouvoit qu'il auroit été plus naturel de le dédier à la duchesse de Bouillon, dans la famille de laquelle on ne haïssoit pas les aventures.

[2] Premier commis de M. de Pomponne.

[3] C'étoit un clerc régulier de Palerme en Sicile, et le même dont il est souvent parlé dans les *petites Lettres*, pour avoir favorisé dans ses écrits les opinions relâchées en fait de morale.

Voici une petite histoire que vous pouvez croire, comme si vous l'aviez entendue. Le roi disoit un de ces matins : « En vérité, je crois que nous ne » pourrons pas secourir Philisbourg; mais enfin » je n'en serai pas moins roi de France. » M. de Montausier[1],

Qui pour le pape ne diroit
Une chose qu'il ne croiroit,

lui dit : « Il est vrai, Sire, que vous seriez en» core fort bien roi de France, quand on vous au» roit repris Metz, Toul et Verdun, et la Comté, » et plusieurs autres provinces dont vos prédéces» seurs se sont bien passés. » Chacun se mit à serrer les lèvres; et le roi dit de très-bonne grace : « Je vous entends bien, M. de Montausier, c'est» à-dire, que vous croyez que mes affaires vont » mal : mais je trouve très-bon ce que vous dites, » car je sais quel cœur vous avez pour moi. » Cela est très-vrai, et je trouve que tous les deux firent parfaitement bien leur personnage.

Le baron (*M. de Sévigné*) se porte très-bien. Le chevalier de Nogent, qui est venu apporter la nouvelle de la prise d'Aire, dit que le baron a été partout, et qu'il étoit toujours à la tranchée, par-tout où il faisoit chaud, et où du moins il devoit faire de belles illuminations, si nos ennemis avoient du sang aux ongles; il l'a nommé au roi comme un de ceux qui font paroître beaucoup de bonne volonté. Madame de Coëtquen n'ira que dans un mois trouver madame sa mère à Lorges. M. le duc est fort gai, il chasse; il va à Chantilly, à Liancourt; enfin ils sont tous ravis de pouvoir faire leurs vendanges. M. de Nevers n'a aucune inquiétude de sa femme, parce qu'elle est d'un air naïf et modeste qui ne fait aucune frayeur; il la regarde comme sa fille, et si elle faisoit la moindre coquetterie, il seroit le premier à s'en apercevoir et à la gronder : elle est grosse et bien languissante. Ma nièce de Coligny est accouchée d'un fils; elle dit que ce lui sera une contenance que d'avoir à élever ce petit garçon. Pauline est donc la favorite de M. le

[1] Personne n'ignore que M. de Montausier étoit l'homme de la cour le plus véridique,

Comte; et notre sœur Colette[1] ne respire que le saint habit.

525.

A la même.

Paris, vendredi 7 août 1676.

Je m'en vais demain à Livry, ma très-chère, j'en ai besoin, ou du moins je le crois. Je ne vous en écrirai pas moins, et notre commerce n'en sera point du tout interrompu. J'ai vu des gens qui sont revenus de la cour; ils sont persuadés que la vision de Théobon est entièrement ridicule, et que jamais la souveraine puissance de *Quanto* n'a été si bien établie. Elle se sent au-dessus de toutes choses, et ne craint non plus ses petites morveuses de nièces[2] que si elles étoient charbonnées. Comme elle a bien de l'esprit, elle paroît entièrement délivrée de la crainte d'enfermer le loup dans la bergerie: sa beauté est extrême, sa parure est comme sa beauté, et sa gaieté comme sa parure. Le chevalier de Nogent a nommé le baron au roi, au nombre de trois ou quatre qui ont fait au-delà de leur devoir, et en a parlé encore à mille gens. M. de Louvois est revenu; il n'est embarrassé que des louanges, des lauriers et des approbations qu'on lui donne. Je crois que Vardes vous mènera le grand-maître, qui s'en va recueillir une petite succession de quatre cent mille écus. Vardes l'attendra au Saint-Esprit, et j'ai dans la tête qu'il le mènera à Grignan; peut-être aussi qu'ils n'y penseront point. La *bonne* d'Heudicourt a été dix jours dans *la gloire de Niquée;* mais comme on ne lui avoit donné un logement que pour ce temps-là, elle est revenue, et on l'a trouvé très-bon. Le tempérament et le détachement de vos *Pichons* règnent assez dans ce bon pays-là. M. du Maine est un prodige d'esprit: premièrement, aucun ton, aucune finesse, ne lui manquent; il en veut, comme les autres, à M. de Montausier; c'est sur cela que je dis l'*iniqua corte.* Il le voyoit passer un jour sous ses fenêtres avec une petite baguette qu'il tenoit en l'air; il lui cria: *M. de Montausier, toujours le bâton haut.* Mettez-y le ton et l'intelligence, et vous trouverez qu'à six ans on n'a guère de ces manières-là: il en dit tous les jours mille dans ce même genre. Il étoit, il y a quelques jours, sur le canal dans une gondole où il soupoit fort près de celle du roi: on ne veut point qu'il l'appelle *mon papa;* il se mit à boire, et follement s'écria, *à la santé du roi, mon père;* et puis se jeta, en mourant de rire, sur madame de Maintenon. Je ne sais pourquoi je vous dis ces deux choses-là; ce sont, je vous assure, les moindres.

Le roi a donné à un fils de M. Le Grand la belle abbaye de M. d'Alby, de vingt-cinq mille livres de rente[1]. Mon zèle m'a conduite à parler moi-même à M. Picon de votre pension; il me dit que l'abbé de Grignan tenoit le fil de cette affaire, de sorte que je ne ferai plus que réveiller le bel abbé, sans me vanter d'avoir été sur ses brisées: c'est que je me défie toujours des allures des gens paresseux. Je ne suis paresseuse que pour moi, j'aimerois qu'on fût de même. Il a interrompu ma lettre, ce bel abbé, et il m'a promis de faire si bien, que je ne puis douter que nous n'ayons notre pension. Ecrivez-lui un mot sur ce sujet, afin de l'animer à faire des merveilles; il fera raccommoder nos lettres de marquisat de la manière que je vous l'ai dit. Parère me promet tous les jours l'expédition de ces lods et ventes; c'est un plaisant ami; il me bredouilla l'autre jour mille protestations; je croyois cette affaire faite, et je ne tiens encore rien. J'ai vu ce que l'on mande au bel abbé sur cette réconciliation du père et du fils; cela est écrit fort plaisamment. Cette retraite dans le milieu de l'archevêché, et cette Thébaïde dans la rue Saint-Honoré m'ont extrêmement réjouie. Les retraites ne réussissent pas toujours; il faut les faire sans les dire: mais on a promis à l'abbé de lui compter le sujet de cette belle réconciliation dont je suis si édifiée. Je vous prie, ma fille, que ce soit par vous que je l'apprenne.

On attend des nouvelles d'Allemagne avec *trémeur;* il doit y avoir eu un grand combat. Je m'en vais cependant à Livry; qui m'aimera me suivra.

[1] La fille aînée de M. de Grignan, de son premier mariage avec Angélique-Clarice d'Angennes.

[2] Madame de Nevers et mademoiselle de Thianges, depuis duchesse de Sforce.

[1] L'abbaye des Chastelliers.

Corbinelli m'a promis de me venir apprendre à *voir jouer*, comme je vous disois l'autre jour : cela me divertit. Adieu, ma très-chèrement aimée; si j'avois autant de mérite sur toutes choses que j'en ai sur cela, il faudroit m'adorer.

526.

A la même.

Commencée à Paris le 11, et finie à Livry mercredi 12 août 1676.

Le vieux de Lorme, Bourdelot et Vesou me défendent Vichi pour cette année; ils ne trouvent pas que cette dose de chaleur, si près l'une de l'autre, fût une bonne et prudente conduite : pour l'annee qui vient, c'est une autre affaire, nous verrons; mais, quoi que dise notre d'Hacqueville, on n'oseroit entreprendre ce voyage contre l'avis des mêmes médecins qui m'y avoient si bien envoyée : je n'ai nulle opiniâtreté, et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avois pas avant que d'avoir été malade. Vous me trouverez en état de vous donner de la joie; ce qui me reste d'incommodité est si peu de chose que cela ne mérite ni votre attention, ni votre inquiétude.

D'Hacqueville doit encore parler à M. de Pomponne, et discourir à fond sur vos affaires; il vous en écrira, et vous enverra aussi l'expédition de vos lods et vente que Parère me promit hier très-positivement. Je vous écris ceci avant que d'aller à Livry, où je serai demain matin, et où j'achèverai cette lettre. Je voudrois que vous vissiez de quelle façon vous m'avez écrit de la taille du *Pichon* [1]; je suis fort aise que ce soit une exagération causée par votre crainte; à la fin, il se trouvera que c'est un fort joli petit garçon qui a bien de l'esprit, et voilà sur quoi vous me faites consulter les matrones. Rien, en vérité, n'est plus plaisant que ce que vous dites de la Si...... ; quelle tête ! ose-t-elle se montrer devant la vôtre ? ce que disent les dames de Grenoble est si plaisant et si juste, que je crois que c'est vous qui l'avez dit pour elles. Je trouve à cette folie tant d'imagination, que je n'y reconnois point le style de la province.

On a donné Alby à M. de Mende [1]; mais il y a douze mille francs de pension; trois mille livres au chevalier de Nogent, trois mille livres à M. d'Agen [2] notre ami, et six mille livres à M. de Nevers; je ne vois pas bien pourquoi, si ce n'est pour une augmentation de violons dont il se divertit tous les soir. Ah! que je suis aise que vous ayez achevé *ces visirs!* N'est-il pas vrai que vous aimez le dernier. Il faut avouer que cette petite histoire n'est point bien écrite du tout; mais les événements se laissent fort bien lire. Il me semble que cette reine de Pologne ne vient plus tant ; peut-être qu'elle attend le grand-seigueur, ou le grand-visir que nous aimons.

La princesse d'Harcourt [3] est accouchée à cinq mois d'un enfant mort depuis plus de six semaines; aussi a-t-elle pensé mourir; mais elle est mieux, et ce qui la guérira sans doute, c'est qu'on l'a fait transporter à Clagny, crainte du bruit : madame de Montespan en a des soins extrêmes; Dieu sait si la reconnaissance sera tendre !

A Livry.

Je viens de recevoir votre lettre du 2 : vous avez été au Saint-Esprit, ma fille; c'est pour être bien fatiguée; vous pouviez ne m'écrire que trois lignes, je l'eusse fort approuvé. C'eût été une plaisante chose que y vous eussiez trouvé le grand-maître : je vois bien que vous croyez que je l'aurois trouvé encore plus plaisant que vous. Je crois voir bientôt Gourville; je lui parlerai de Vénejan : c'est une situation admirable; mais il ne faut pas le vendre à vil prix, comme on vend aujourd'hui toutes les terres. Le *pauvre* M. Le Tellier a acheté Barbesieux, une des belles de France, au denier seize ; c'est, en vérité, une raillerie. Peut-être que

[1] Du petit marquis.

[1] Hyacinthe Serroni, évêque de Mende, fut le premier archevêque d'Alby. Il étoit religieux de l'ordre de Saint-Deminique lorsqu'il passa d'Italie en France avec Michel Mazarin, cardinal et archevêque d'Aix, lequel avoit été religieux et général de ce même ordre.

[2] Claude Joly, évêque d'Agen, il mourut en octobre 1678.

[3] Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt.

M. le prince de Conti, ou son conseil, ne se prévaudroient point de cette mode, puisque vous ne vendriez pas Vénejan par décret. Pour Caderousse, je n'imagine d'accommodement avec lui que de jouer sa part à trois dés contre M. de Grignan. Ne faites point de façon de m'envoyer les commissions de la mariée : vous ne sauriez trop me compter comme *un des choux de votre jardin.* Je serai ravie d'aller un moment à Paris pour un si bon sujet. La bonne d'Escars nous donnera un plat de son habileté avec beaucoup de joie. Mettez-nous donc en œuvre, et vous en serez contente.

On me mande de Paris que l'on n'a point encore de nouvelles d'Allemagne. L'inquiétude que l'on a sur ce combat, que l'on croit inévitable, ressemble à une violente colique, dont l'accès dure depuis plus de douze jours. M. de Luxembourg accable de courriers. Hélas! ce pauvre M. de Turenne n'en envoyoit jamais; il gagnoit une bataille, et on l'apprenoit par la poste. Nos *chanoines* de Flandre sont en parfaite santé, et notre bon hermite aussi [1], qui m'écrit du 17, de Lyon, où il est allé en cinq jours de son hermitage. Il attend ses confrères; si on l'avoit laissé le maître de la route, il seroit arrivé, dit-il, en douze jours de Lyon à Rome.

M. d'Hacqueville a fort causé avec M. de Pomponne; il n'y a rien à faire pour votre marquisat, qu'à le vendre avec ce titre, qui rend toujours une terre plus considérable; en sorte que, si celui qui l'achète n'a pas la qualité requise, il ne laisse pas d'obtenir aisément des lettres en chancellerie, qui le font *marquis de Mascarille.* L'abbé de Chavigny n'est plus notre évêque de Rennes; il aime mieux l'espérance de Poitiers : c'est celui de Dol qui vient à Rennes [2], et l'abbé de Beaumanoir à Dol.

Vous voulez, ma très-chère, que je vous parle de ma santé, elle est encore meilleure ici qu'à Paris; ce petit étouffement a disparu à la vue de l'horizon de notre petite terrasse; il n'y a point encore de serein; quand je sens le moindre froid, je me retire. On a fait une croisée sur le jardin dans ce petit cabinet; ce qui en ôte tout l'air humide et malsain qui y étoit : mais, outre l'agrément extrême que cela fait, il n'y fait point chaud : car ce n'est que le soleil levant qui le visite une heure ou deux. Je suis seule, le bon abbé est à Paris. Je lis avec le père prieur, et je suis attachée à des mémoires d'un M. de Pontis [1], provençal, qui est mort depuis six ans à Port-Royal, à plus de quatre-vingts ans. Il conte sa vie et le temps de Louis XIII avec tant de vérité et de naïveté et de bon sens, que je ne puis m'en tirer. M. le prince l'a lu d'un bout à l'autre avec le même appétit. Ce livre a bien des approbateurs, il y en a d'autres qui ne le peuvent souffrir : il faut ou l'aimer ou le haïr, il n'y a point de milieu : je ne voudrois pas jurer que vous l'aimassiez.

La raison que vous ne comptez point pour me faire aller à Vichi, qui est de vous voir et de vous ramener, est justement celle qui me toucheroit, et qui me paroît uniquement bonne : aussi je n'y balancerois pas, si j'étois persuadée que cela fût nécessaire; mais je crois mes lettres-de-change acceptées de trop bonne foi pour n'être pas acquittées exactement. Je vous attendrai donc, ma très-belle, avec toute la joie que vous pouvez vous imaginer d'une amitié comme celle que j'ai pour vous.

[1] Le cardinal de Retz; on a vu qu'il s'étoit retiré à Commercy pour payer ses dettes.

[2] Ce fut Jean-Baptiste de Beaumanoir-Lavardin qui fut évêque de Rennes; il mourut en 1711.

[1] Louis de Pontis, gentilhomme provençal, qui après avoir passé cinquante-six ans dans les armées, au service de trois de nos rois, crut devoir se retirer en 1653, pour mener une vie cachée à Port-Royal-des-Champs, où il vécut dans la pratique de la pénitence et de la plus haute piété, et mourut le 14 juin 1670. (*Voyez le Nécrologe de Port-Royal*, page 256.) Comme ce fut Thomas du Fossé qui rédigea les Mémoires dont il s'agit, cet ouvrage étoit censé appartenir à Port-Royal, et dès lors il ne devoit pas plaire également à tout le monde. Le P. d'Avrigny a beaucoup décrié ce livre dans la préface de ses *Mémoires historiques.* Voltaire a répété, dans le *Siècle de Louis XIV*, ce que d'Avrigny en avoit dit, et il va même jusqu'à nier l'existence de M. de Pontis; il ne seroit pas difficile d'établir que ce gentilhomme a vécu long-temps à Port-Royal, qu'il a été l'ami d'Arnauld-d'Andilly, qu'il étoit très estimé de M. de Pomponne; mais cette discussion étoit étrangère à notre travail. Il faut que ces Mémoires ne soient point inexacts, puisqu'ils ont été goûtés par des contemporains qui avoient été témoins d'une partie des faits qu'ils contiennent.

527.

A la même.

A Livry, vendredi 14 août 1676.

Ma chère enfant, je me porte fort bien ici; je suis plus persuadée de la grandeur du mal que j'ai eu, par la crainte que je sens d'y retomber, et par ma conduite à l'égard du serein, que par nulle autre chose; car vous vous souvenez bien que les belles soirées et le clair de lune me donnoient un souverain plaisir. Je vous remercie d'avoir pensé à moi dans ces beaux temps. Mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, mademoiselle de l'Estranges, *la petite ame* et la petite ambassadrice arrivèrent hier ici à midi; il faisoit très-beau. Un léger soupçon avoit causé une légère prévoyance, qui composa un très-bon dîner. J'ai un fort bon cuisinier, vous m'en direz votre avis. Nous causâmes, nous mangeâmes, nous nous réjouîmes assez; nous parlâmes de vous avec plaisir. Elles me dirent qu'il n'y avoit point encore de nouvelles d'Allemagne: c'est brûler à petit feu, ce me semble, que de savourer ainsi dix ou douze jours une violente inquiétude; c'est tirer son jeu à petite prime; et la marquise de La Trousse [1], qui revient de la Trousse, ouvrira son jeu tout d'un coup, et le verra bon ou mauvais, comme il sera; car il n'y a jamais que ce qui y est; et l'inquiétude, non plus que la façon des tireurs de prime, ne fait rien à l'affaire. Je crois cependant que les amitiés les plus vives ne se veulent rien épargner; qu'en dites-vous?

Le roi a donné à un M. du Plessis [2], grand-vicaire de Notre-Dame, et fort homme de bien, l'évêché de Saintes: Sa Majesté dit tout haut: « J'ai » donné ce matin un évêché à un homme que je » n'ai jamais vu. » C'est le second; l'autre étoit l'abbé de Barillon [3], évêque de Luçon. La belle madame (*de Montespan*) commence un peu à se lasser de cette exposition publique; elle a été deux ou trois jours à n'avoir pas la force de s'habiller. Le roi ne laisse pas de jouer, mais le jeu n'est pas si long. Si ce changement de théâtre ne dure, c'est qu'il étoit trop agréable pour être de longue durée. On affecte fort de n'avoir point d'heures particulières; tout le monde est persuadé que la bonne politique veut qu'on n'en ait point, et que, si on en avoit, on n'en auroit plus.

Madame de Villars quitte tous les siens et s'en va tout de bon en Savoie jouer un assez joli rôle: elle a un carrosse magnifique, une belle housse de velours rouge, et tout le reste. Un de ses plaisirs, dit-elle, c'est qu'elle n'aimera personne en ce pays-là: voilà un triste plaisir. Celui de la d'Heudicourt, qui s'en va chez elle pour quelques semaines, n'est pas plus gai. La manière de ce bon pays que vous savez, c'est de combler de joie, de faire tourner la tête, et puis de ne plus connoître les gens; mais surtout c'est de se passer parfaitement bien de toutes choses. Ce détachement en mériteroit un pareil des pauvres mortels; mais il y a de la glu jusqu'à leurs regards. Adieu, belle et charmante, je ne suis plus si causante qu'à Paris; j'en suis fâchée pour vous, puisque vous vous divertissez de mes peintures.

[1] Marguerite de Lafond, femme de Philippe-Auguste le Hardi, marquis de La Trousse.

[2] Guillaume du Plessis-de-Gesté de La Brunetière.

[3] Henri de Barillon, évêque de Luçon, mort le 7 mai 1699.

---

528. *

A la même.

A Livry, mercredi 19 août 1676.

Je vous gronde, ma fille, de vous être baignée dans cette petite rivière, qui n'est point une rivière, et qui prend ce grand nom comme bien des gens prennent le nom des grandes maisons; mais on ne trompe personne, tout le monde se connoît: et il vient un M. Le Laboureur, qui découvre son origine, et que son vrai nom, c'est *la Fontaine*, non pas celle de *Vaucluse*, d'*Aréthuse*, ou de *Jouvence*; mais une petite fontaine sans nom et sans renom; et voilà où vous vous êtes baignée. Je meurs de peur que vous n'en ayez un rhumatisme ou un gros rhume; et j'aurai cette crainte jusqu'à ce que je sache comment vous vous portez. Bon

Dieu! si j'en avois fait autant, quelle vie vous me feriez!

Au reste, vous savez déjà comme cette montagne d'Allemagne est accouchée d'une souris sans mal ni douleur. Un de nos amis, que vous aimez à proportion des soins qu'il a de moi, me mande qu'il ne sait comment ménager mon esprit ni le vôtre en cette rencontre; qu'il s'est trouvé un diable de bois inconnu sur la carte, qui nous a tenus en bride de telle sorte que, ne pouvant nous ranger en bataille qu'à la vue des ennemis, nous avons été obligés de nous retirer le 10, et d'abandonner Philisbourg à la brutalité des Allemands. Jamais M. de Turenne n'eût prévu ce bois; ainsi l'on doit se consoler de plus en plus de sa perte. On craint aussi celle de Maestricht, parce que l'armée de *nos frères* n'est pas en état de le secourir. Ce seroit encore un chagrin si l'on chassoit les Suédois de la Poméranie. Le chevalier (*de Grignan*) me mande que le baron a fait le fou à Aire; il s'est établi dans la tranchée et sur la contrescarpe, comme s'il eût été chez lui. Il s'étoit mis dans la tête d'avoir le régiment de Rambures, qui fut donné à l'instant au marquis de Feuquières; et dans cette pensée il répétoit comme il faut faire dans l'infanterie.

Vous me parlez de madame d'Heudicourt, et vous voulez un raccommodement en forme; il n'y en a point. Le temps efface, on la revoit; elle a une facilité et des manières qui ont plu: elle est faite à ce badinage; elle ne frappe point l'imagination de rien de nouveau; elle est indifférente, on n'a plus besoin d'elle; mais elle a par-dessus les autres qu'on y est accoutumée: la voilà donc dans cette calèche; et puis on a besoin de son logement. elle s'en va; il manque un degré de chaleur pour en chercher un autre: ce sera pour une autre fois. Voilà le sable sur quoi l'on bâtit, et voilà la feuille volante à quoi l'on s'attache.

M. l'archevêque (*d'Arles*) nous écrit mille merveilles de vous, et des soins, et des complaisances que vous avez pour lui. Je ne puis vous dire combien je vous loue d'un procédé si honnête et si plein de justice. Il y a des sortes de devoirs dont je ne puis souffrir qu'on se dispense; nulle raison ne me fait excuser une si grossière ingratitude. C'est ce bon patriarche qui maintient encore l'ordre et la règle, et le calcul dans votre maison et si vous avez le malheur de le perdre, ce sera le dernier accablement de vos affaires.

Ceux qui ont parié que notre bon cardinal iroit à Rome, ont gagné assurément. Il a été à Lyon deux jours plus tôt que les autres: je suis comme vous persuadée qu'il le falloit ainsi, puisqu'il l'a fait. La difficulté, c'est de faire passer cette opinion dans la tête de tout le monde. J'en dis autant pour le mariage de M. de La Garde. C'est une chose très-plaisante que d'entendre la marquise d'Uxelles [1] parler froidement là-dessus, comme d'un ami qui l'a trompée, et qui lui a fait un mauvais tour.

Je vous loue fort de vous être remise à vous baigner sagement dans votre chambre. Si vous trouvez quelquefois des discours hors de leur place dans mes lettres, c'est que je reçois une des vôtres le samedi; la fantaisie m'y prend d'y faire réponse, et puis le mercredi matin j'en reçois encore une, et je reprends sur des chapitres que j'ai déjà commencés; cela peut me faire paroître un peu impertinente: en voilà la raison. Il y a plus de dix jours que j'ai fait réponse à ce que vous me dites d'Alby; M. de Mende l'a chargé de pensions.

J'apprends que la belle *Madame* a reparu dans le bel appartement comme à l'ordinaire, et que ce qui avoit causé son chagrin étoit une légère inquiétude de son ami et de madame de Soubise. Si cela est, on verra bientôt cette dernière sécher sur pieds; car on ne pardonne pas seulement d'avoir plu.

Pour ma santé, elle est très-bonne; il n'est plus question de rien, je suis persuadée que le rhumatisme a tout fini. Je ne m'expose plus au serein; ou je suis dans une chambre, ou je monte en carrosse pour gagner les hauteurs. Le clair de lune est une étrange tentation, mais je n'y succombe guère. Enfin, soyez en repos, et pour mes mains et pour mes genoux. Je consulterai la pommade, et je prendrai de la poudre de mon bon homme après la canicule. Je vous laisse en vérité le soin de me gouverner, et je crois que vous ferez mieux que tous les docteurs.

[1] Marie de Bailleul, mère du maréchal d'Uxelles étoit amie de M. de LaGarde, au point d'entretenir avec lui un commerce de lettres suivi pendant plusieurs années, quoiqu'il ne roulât absolument que sur les nouvelles de la cour et de la ville. (*Voyez* la note de la lettre 14.)

M. Charier me mande que le cardinal de Retz étoit parti deux jours avant ses camarades. On ne me parle point sur ce sujet, je suis trop marquée, et je vois que l'on me fait l'honneur de me traiter comme les d'Hacqueville; mais je démêle bien ce qu'on auroit envie de me dire. Je suis fâchée que votre cardinal [1] ne prenne pas le chemin des autres. Pour moi j'ai dans la tête que le nôtre fera quelque chose d'extraordinaire à quoi l'on ne s'attend point, ou qu'il rendra son chapeau dans cette conjoncture, ou qu'il prendra un style tout particulier, ou qu'il sera pape : ce dernier est un peu difficile; mais enfin il me semble que cela ne sera pas tout uni; et même ces pensées-là ne sont bonnes qu'entre nous, car si l'on se trompoit, ce seroit encore une belle chose. Il m'a fait l'honneur de m'écrire deux lignes de Lyon. On peut être avec justice fort en peine de sa santé; c'est un miracle, si ces chaleurs, cette précipitation et ce conclave, ne lui font beaucoup de mal.

J'étois avant-hier au soir dans cette avenue, je vis venir un carrosse à six chevaux; c'étoit la bonne maréchale d'Estrées, *le chanoine*[2], la marquise de Senneterre, que l'abbé de La Victoire appelle *la Mitte*, et le gros abbé de Pontcarré. On causa fort, on se promena, on mangea, et cette compagnie s'en alla au clair de mon ancienne amie. Madame de Coulanges se baigne; Corbinelli a mal aux yeux; madame de La Fayette ne va point en carrosse. Mais je reçois vos lettres, et je vous écris; je lis, je me promène, je vous espère; gardez-vous bien de me plaindre. Il me paroît que l'abbé de La Vergne a bien du zèle pour votre conversion; je la crois un peu loin, si elle tient à celle de madame de Schomberg. Il est vrai que son mérite s'est fort humanisé, elle en a toujours eu beaucoup pour ceux qui la connoissoient; mais cette lumière, qui étoit sous le boisseau, éclaire présentement tout le monde : elle n'est pas la seule à qui le changement de condition a fait ce miracle. Nous faisions la guerre au bon homme d'Andilly, qu'il avoit plus d'envie de sauver une ame qui étoit dans un beau corps qu'une autre. Je dis la même chose de l'abbé de La Vergne, dont le mérite et la réputation sont ici fort répandus : je vous trouve très-heureuse de l'avoir. Quitte-t-il la Provence? Doit-il y retourner? Votre vision est plaisante sur *la tourterelle* Sablière. *Elle apprit au ramier le chemin de son cœur.* Elle acheta le lit du défunt; vous savez bien pourquoi.

L'amie [1] de madame de Coulanges est toujours dans une haute faveur. Si notre petite amie est attachée à ce bon pays-là, c'est par l'agrément passager qu'elle y reçoit, elle n'est point la dupe de la sorte de tendresse et d'amitié qu'on y dépense. Je ne sais rien de madame de Monaco. Tout est caché à l'hôtel de Gramont sous l'impénétrable discrétion de d'Hacqueville; et tout est comme il étoit, à l'hôtel de Grancey, hormis que le prince[2] est d'une maigreur et d'une langueur qui sent la Brinvilliers. L'abbé de Grignan doit vous instruire de Penautier : il y a bien des choses qui m'échappent ici. Monsieur de Coulanges partira pour Lyon avec madame de Villars. Il me paroît que quand il y sera, il doit vous obéir : assurez-vous au moins de sa conduite; vous ne sauriez avoir un plus joli pilote. Le bon abbé vous aime fort, il boit très souvent à votre santé, et quand le vin est bon, il s'étend sur vos louanges et trouve que je ne vous aime pas assez. Adieu, ma très-chère; je ne crains point ce reproche devant Dieu.

Mes maîtres de philosophie [3] m'ont un peu abandonnée. La Mousse est allé en Poitou avec madame de Sanzei [4]. Le père prieur (*de Livry*) voudroit bien s'instruire aussi; c'est dommage de ne pas cultiver ses bons desirs. Nous lisons tristement ensemble le petit livre des *Passions* (*de Descartes*), et nous voyons comme les nerfs du dos de M. de Luxembourg ont été bien disposés pour la retraite. Mais savez-vous que tout d'un coup on a cessé de parler d'Allemagne à Versailles? On répondit un beau matin aux gens qui en demandoient bonnement des nouvelles pour soulager leur inquiétude : Et pourquoi des nouvelles d'Allemagne? il n'y a point de courrier, il n'en viendra point, on n'en attend point; à quel propos demander des nouvelles d'Allemagne? et voilà qui fut fini.

[1] Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix.
[2] Madame de Longueval, la chanoinesse, sœur de la maréchale d'Estrée. La marquise de Senneterre étoit aussi une demoiselle de Longueval.

[1] Madame de Maintenon.
[2] Le chevalier de Lorraine.
[3] MM. de La Mousse et Corbinelli.
[4] Elle étoit sœur de M. de Coulanges.

529.

A la même.

A Paris, vendredi 21 août 1676.

Je suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de La Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bible qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté; elle avoit autour d'elle *Le Moine*, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de Mesmes, et à trois heures je suis revenue chez madame d'Escars; j'ai trouvé, en entrant dans la cour, madame de Vins et d'Hacqueville, qui venoient me voir *amiablement*. Nous avons pris un très beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette; une petite pour les sachets, pour les coiffes noires; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau; mais comme j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de temps, je vous prie de ne nous point remettre sur l'incertitude des paiements des pensions de M. de La Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien n'est tel qu'une lettre de change; et les pauvres courtisans, accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du Trésor royal. Voilà le bel abbé [1] qui entre; il vint me voir mercredi à Livry; nous causâmes fort de vos affaires. Il est certain qu'il ne faudroit proposer [2] le coadjuteur que comme un sujet très-propre et très-digne, sans qu'il parût que ce sujet se donnât aucun mouvement, parce qu'il doit paroître fixé et content. On assureroit seulement de la disposition de M. l'archevêque (*d'Arles*) pour recevoir tel autre coadjuteur qu'on voudroit; et il faudroit que cela passât uniquement par le confesseur, n'étant pas du district de M. de Pomponne, qui pourtant ne manqueroit pas de l'appuyer, si la balle lui venoit. Mais on croit ici que, nonobstant le bruit qui a couru que M. de Mende refusoit Alby, il le prendra; ainsi nos raisonnements seront inutiles. Pour le gouvernement, le fils en a la survivance, et *matame te Ludres* ne seroit pas fâchée d'avoir cette récompense, en quittant la livrée [1] qu'elle porte depuis si long-temps. On dit aussi que Théobon, soit qu'elle ait mérité ou non cet établissement, seroit fort désireuse de l'avoir : vous voyez sur quoi cela roule.

J'aime le bel abbé de l'attention qu'il paroît avoir pour vos affaires, et du soin qu'il a de me chercher pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville que tous nos raisonnements sont inutiles pour cette fois, mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne m'en point retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez madame de Villars, où elle sera. Nous pourrons voir le soir M. de Pomponne, qui reviendra de Pomponne, où madame de Vins n'est pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis tentée de sa proposition; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry. On dit que l'on sent la chair fraîche dans le pays de *Quanto* (*madame de Montespan*). On ne sait pas bien droitement où c'est; on a nommé la dame que je vous ai nommée : mais comme on est fin en ce pays, peut-être que ce n'est pas là. Enfin il est certain que le cavalier est gai et réveillé, et la demoiselle triste, embarrassée, et quelquefois larmoyante. Je vous dirai la suite, si je le puis.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le roi lui a envoyé *Le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en va au secours de Maestricht : mais on ne croit point du tout que les

[1] M. l'abbé de Grignan, frère de M. le coadjuteur d'Arles.

[2] Il s'agissoit de l'archevêché d'Alby, que l'on croyoit encore vacant par le refus qu'on disoit que M. de Mende en avoit fait.

[1] Madame de Ludres, chanoinesse de Poussai.

ennemis l'attendent, soit par avoir pris la place, soit ar avoir levé le siége; ils ne sont pas assez forts. Adieu, très-aimable et très-aimée.

---

550. *

A la même.

A Livry, mercredi 26 août 1676.

Je crois que vous voyez bien que je fais réponse le mercredi à vos deux lettres; pour le vendredi, je vis aux dépens du public, et sur mon propre fonds, qui compose quelquefois une assez mauvaise lettre. J'attends là votre dernière, et cependant je vais balloter sur celle que j'ai déjà reçue, et sur ce que j'ai fait depuis trois ou quatre jours. Je vous écrivis vendredi de chez Gautier, l'abbé de Grignan à mes côtés; j'y avois trouvé madame de Vins et d'Hacqueville, qui me prièrent d'aller le lendemain chez madame de Villars, où ils se trouveroient. Nous y passâmes deux heures fort agréablement. Je demeurai donc à Paris, pour l'amour d'eux. De chez Gautier nous avons été chez madame de La Fayette; car il faut tout dire : la Saint-Géran nous montra une fort jolie lettre que vous et M. de Grignan lui aviez écrite; nous admirâmes le bon esprit de votre ménage. Je repassai chez mademoiselle de Méri, et le dimanche matin je revins ici, après avoir vu les deux soirs madame de Coulanges et Corbinelli. Cette belle se baigne : elle dit qu'elle viendra bientôt; ce sera quand il lui plaira. Vous me connoissez sur la joie que j'ai de ne mettre sur mon compte aucune complaisance : j'aime à n'être comptée pour rien; et c'est une joie qui ne peut jamais manquer, pour peu que l'on vive long-temps. Corbinelli veut venir, si je le veux; mais je ne le veux jamais. Cependant la bonne marquise d'Uxelles, que j'aime il y a bien des années, m'avoit priée de ne point manquer de revenir pour un dîner qu'elle donnoit à M. de La Rochefoucauld, à M. et à madame de Coulanges, à madame de La Fayette, etc. Je crus voir dans son ton tout ce qui mérite que l'on prenne cette peine. Il se trouva que c'étoit lundi; de sorte qu'étant revenue le dimanche, je retournai lundi matin d'ici chez la marquise. C'étoit chez Longueil, son voisin, qu'elle donnoit son dîner. La maison de Longueil est très-jolie, ses officiers admirables, et nous approuvâmes fort ce changement. La compagnie y arriva, et m'y trouva tout établie, grondant de ce qu'on venoit si tard. Au lieu de M. et madame de Coulanges, qui ne purent venir, il y avoit Briole, l'abbé de Quinçay, mademoiselle de La Rochefoucauld. Le repas et la conversation, tout fut très digne de louanges : on en sortit tard. Je revins chez la d'Escars admirer encore la beauté de notre linge et de nos étoffes; tout sera à merveille. Je passai chez madame de Coulanges; on me gronda de m'en retourner. On veut me retenir sans savoir pourquoi, et je suis revenue le mardi matin, qui étoit hier. Je me promène dans ce jardin, avant qu'à Paris on ait pensé à moi.

Les inquiétudes d'Allemagne sont passées en Flandre. L'armée de M. de Schomberg marche : elle sera le 29 en état de secourir Maestricht. Mais ce qui nous afflige comme bonnes Françoises, et qui nous console comme intéressées, c'est qu'on est persuadé que, quelque diligence qu'ils fassent, ils arriveront trop tard. Calvo n'a pas de quoi relever la garde; les ennemis feront un dernier effort, et d'autant plus qu'on tient pour assuré que Villa-Hermosa [1] est entré dans les lignes, et doit se joindre au prince d'Orange pour un assaut général : voilà l'espérance que j'ai trouvée dans Paris, et dont j'ai rapporté ici le plus que j'ai pu, afin de me disposer avec quelque tranquillité à prendre de la poudre de M. de Lorme, puisque nous sommes hors de cette canicule, qui n'a point fait demander comme autrefois : est-ce la canicule? Ces *maraudailles* de Paris disent que *Marphorio* demande à *Pasquin* pourquoi on prend en une même année Philisbourg et Maestricht, et que Pasquin répond que c'est parce que M. de Turenne est à St.-Denis, et M. le prince à Chantilly.

Corbinelli vous répondra sur la grandeur de la lune, et sur le goût amer ou doux. Il m'a contentée sur la lune, mais je n'entends pas bien le goût. Il dit que ce qui ne nous paroît pas doux est amer. Je sais bien qu'il n'y a ni doux, ni amer; mais je me sers de ce qu'on nomme abusivement *doux* et

[1] Gouverneur des Pays-Bas espagnols et général des troupes d'Espagne.

amer pour le faire entendre aux grossiers. Il m'a promis de m'ouvrir l'esprit là-dessus quand il sera ici. Rien n'est plus plaisant que ce que vous lui dites pour m'empêcher d'aller au serein : je vous assure, ma fille, que je n'y vais point; la seule pensée de vous plaire feroit ce miracle, et j'ai de plus une véritable crainte de retomber dans mon rhumatisme. Je résiste à la beauté de cette lune avec un courage digne de louanges; après cet effort, il ne faut plus douter de ma vertu, ou, pour mieux dire, de ma timidité.

J'ai vu madame de Schomberg, elle vous aime et vous estime beaucoup par avance : vous trouverez bien du chemin de fait. L'abbé de La Vergne lui écrit dignement de vous; mais elle m'a parlé très-dignement de lui; il n'y a point d'homme au monde qu'elle aime davantage : c'est un père; c'est son premier et fidèle ami; elle en dit des biens infinis; ce chapitre ne finit point, quand une fois elle l'a commencé. Elle comprend fort bien qu'il vous aime et qu'il vous cherche; il a le goût exquis; elle trouve fort juste que vous vous accommodiez de la facilité et de la douceur de son esprit; elle pense qu'il doit vous convertir de pleine autorité, parce que vous êtes persuadée que l'état où il vous souhaite est bon. Si elle en avoit autant cru de celui où il veut la mettre, c'eût été une affaire faite. Vous voyez que dans ce discours nous ne comptons pas beaucoup ce qui vient d'en-haut. Parlez-moi encore de cet abbé, et dites-moi combien de jours vous l'avez eu.

On croit que *Quanto* est toute rétablie dans sa félicité : c'est l'ennui des autres qui fait dire les changements. Madame de Maintenon est toujours à Maintenon avec Barillon et *la Tourte* : elle a prié d'autres gens d'y aller; mais celui que vous disiez autrefois qui vouloit faire trotter votre esprit, et qui est le déserteur de cette cour, a répondu fort plaisamment qu'il n'y avoit point présentement de logement pour les amis; qu'il n'y en avoit que pour les valets. Vous voyez de quoi on accuse cette bonne tête : à qui peut-on se fier désormais? Il est vrai que sa faveur est extrême, et que l'ami de *Quanto* en parle comme de sa première ou seconde amie. Il lui a envoyé un illustre (*Le Nôtre*) pour rendre sa maison admirablement belle. On dit que Monsieur y doit aller, je pense même que ce fut hier, avec madame de Montespan : ils devoient faire cette diligence en relais, sans y coucher. Je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté les circonstances d'une réconciliation où je prends tant d'intérêt, et que je souhaitois pour la consolation du père, et en vérité pour l'honneur du fils, afin de pouvoir l'estimer à pleines voiles. Si les spectateurs ont été dans mes sentiments, je me réjouis avec eux de la joie qu'ils ont eue.

Voilà votre lettre qui arrive tout à propos pour me faire finir celle-ci. Vous me donnez des perspectives charmantes pour m'ôter l'horreur des séparations; rien n'est si bon pour ma santé que les espérances que vous me donnez. Il faut commencer par arriver; vous me trouverez fort différente de l'idée que vous avez de moi; ces genoux et ces mains, qui vous font tant de pitié, seront sans doute guéris en ce temps-là. Enfin, mon air délicat seroit encore la *rustauderie* d'une autre, tant j'avois un grand fonds de cette belle qualité. Pour Vichy, je ne doute nullement que je n'y retourne cet été. Vesou dit aujourd'hui qu'il voudroit que ce fût tout à l'heure : de Lorme dit que je m'en garde bien dans cette saison; Bourdelot dit que j'y mourrois, et que j'ai donc oublié que je ne suis que feu, et que mon rhumatisme n'étoit venu que de chaleur. J'aime à les consulter pour me moquer d'eux : peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité? Ils m'ôtent mon libre arbitre à force de me laisser dans l'indifférence : les jésuites ont bien raison de dire qu'il y a des auteurs graves pour appuyer toutes les *opinions probables* : me voilà donc libre de suivre l'avis qui me conviendra. J'ai présentement pour me gouverner mon beau médecin de Chelles; je vous assure qu'il en sait autant et même plus que les autres. Vous allez bien médire de cet approbation; mais si vous saviez comme il m'a bien gouvernée depuis deux jours, et comme il a fait prospérer un commencement de maladie que je croyois avoir perdue, et qui me prit à Paris, vous l'aimeriez beaucoup. Enfin je m'en porte très-bien : je n'ai nul besoin d'être saignée; je m'en tiens à ce qu'il m'ordonne, et je prendrai ensuite de la poudre de mon bon homme. Il croit que du tempérament dont je suis, je ne serai pas quitte dans trois ans de ces retours. On vouloit me retenir à Paris; si je n'avois pas beaucoup marché, je ne m'en serois pas si bien trouvée. Enfin, ma fille, ayez l'esprit en repos; et, après m'avoit fait sentir tous

le plaisirs de l'espérance, songez à me donner des réalités.

J'ai reçu un billet de Lyon de notre cardinal, et un d'auprès de Turin. Il me mande que sa santé est bien meilleure qu'il n'eût osé l'espérer après un si grand travail. Il me paroît fort content de M. de Villars, qui l'est allé recevoir dans sa *cassine*. Vous savez qu'ils ne verront point le duc (*de Savoie*), parce qu'ils veulent le traiter comme les autres princes d'Italie, à qui ils ne donnent point la main chez eux; et ce duc veut faire comme M. le prince, c'est-à-dire que chacun fasse les honneurs de chez soi. N'admirez-vous point le rang de ces éminences? Je suis fort étonnée que la vôtre ne vous ai pas écrit de Lyon, cela étoit tout naturel.

Songez bien à ce que vous devez faire sur la taille de votre fils; cette seule raison doit vous obliger à consulter; car du reste il sera parfaitement bien avec M. le coadjuteur; mais s'il y a un lieu où l'on puisse le repétrir, c'est dans ce pays-ci. Pour cet Allemand, je suis assurée que l'abbé de Grignan ne cherchera point à le mettre en condition jusqu'à votre retour; cela ne vaut pas la peine, après avoir tant attendu. C'est une petite merveille que celui que vous avez: votre embarras nous a fait rire, c'est de ne pouvoir connoître s'il sait les finesses de la langue allemande, ou si vous confondez le suisse avec cette autre langue. C'est une habileté à laquelle il nous semble que vous ne parviendrez jamais: vous prendrez assurément l'un pour l'autre, et vous trouverez que le *Pichon* parlera comme un Suisse, au lieu de savoir l'allemand. Vous parlez si plaisamment d'Allemagne et de Flandre, que depuis que l'une est tranquille et l'autre dans le mouvement, on ne peut plus vous répondre, sinon que chacun à son tour.

Adieu, ma très-belle et très-chère; vous êtes admirable de me faire des excuses de tant parler de votre fils; je vous demande aussi pardon, si je vous parle tant de ma fille. Le baron m'écrit, et croit qu'avec toute leur diligence ils n'arriveront pas assez tôt: Dieu le veuille! j'en demande pardon à ma patrie. Vous ne me dites rien *dudit déposant*[1]; C'est signe qu'il n'a plus rien à dire. Quand dira-t-il *oui?* C'est une belle parole. Je le supplie de m'aimer toujours un peu.

[1] M. de La Garde.

551.

A la même.

A Livry, vendredi 28 août 1676.

J'en demande pardon à ma chère patrie, mais je voudrois bien que M. de Schomberg ne trouvât point d'occasion de se battre: sa froideur et sa manière tout opposée à M. de Luxembourg me font craindre aussi un procédé tout différent. Je viens d'écrire un billet à madame de Schomberg pour en apprendre des nouvelles. C'est un mérite que j'ai apprivoisé il y a long-temps; mais je m'en trouve encore mieux depuis qu'elle est notre générale. Elle aime Corbinelli de passion: jamais son bon esprit ne s'étoit tourné du côté d'aucune sorte de science; de sorte que cette nouveauté qu'elle trouve dans son commerce, lui donne aussi un plaisir tout extraordinaire dans sa conversation. On dit que madame de Coulanges viendra demain ici avec lui, et j'en aurai bien de la joie, puisque c'est à leur goût que je devrai leur visite. J'ai écrit à d'Hacqueville pour ce que je voulois savoir de M. de Pomponne, et encore pour une vingtième sollicitation à ce petit bredouilleur de Parère. Je suis assurée qu'il vous écrira toutes les mêmes réponses qu'il me doit faire, et vous dira aussi comme, malgré le bruit qui couroit, M. de Mende a accepté Alby.

Au reste je lis les figures de la Sainte-Ecriture[1], qui prennent l'affaire dès Adam. J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant; cela conduit jusqu'après la mort de Notre-Seigneur: c'est une belle suite, on y voit tout, quoiqu'en abrégé; le style en est fort beau, et vient de bon lieu: il y a des réflexions des Pères fort bien mêlées; cette lecture est fort attachante. Pour moi je passe bien plus loin que les jésuites; et voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu afflige son peuple, je suis persuadée que nous avons notre liberté tout entière; que par conséquent nous sommes très coupables, et méritons

[1] L'*Histoire du vieux et du nouveau Testament*, par le sieur de Royaumont.

fort bien le feu et l'eau, dont Dieu se sert quand il lui plaît. Les jésuites n'en disent pas encore assez, et les autres donnent sujet de murmurer contre la justice de Dieu, quand ils affoiblissent tant notre liberté. Voilà le profit que je fais de mes lectures. Je crois que mon confesseur m'ordonnera la philosophie de Descartes.

Je crois que madame de Rochebonne est avec vous, et je m'en vais l'embrasser. Est-elle bien aise dans sa maison paternelle? Tout le chapitre[1] lui rend-il bien ses devoirs? A-t-elle bien de la joie de voir ses neveux? Et Pauline[2]: est-il vrai qu'on l'appelle mademoiselle *de Mazargues*? Je serois fâchée de manquer au respect que je lui dois. Et le petit de huit mois veut-il vivre cent ans? Je suis si souvent à Grignan, qu'il me semble que vous me devriez voir parmi vous tous. Ce seroit une belle chose de se trouver tout d'un coup aux lieux qui sont présents à la pensée. Voilà mon joli médecin (*Amonio*) qui me trouve en fort bonne santé, tout glorieux de ce que je lui ai obéi deux ou trois jours. Il fait un temps frais, qui pourroit bien nous déterminer à prendre de la poudre de mon bon homme : je vous le manderai mercredi. J'espère que ceux qui sont à Paris vous auront mandé des nouvelles; je n'en sais aucune, comme vous voyez; ma lettre sent la solitude de cette forêt; mais dans cette solitude vous êtes parfaitement aimée.

532.

A la même.

A Livry, mercredi 2 septembre 1676.

Monsieur d'Hacqueville et madame de Vins ont couché ici; ils vinrent hier joliment nous voir. Madame de Coulanges est ici; c'est une très-aimable compagnie : vous savez comme elle fait bien avec moi. Brancas est aussi venu rêver quelques heures avec *Sylphide* (*madame de Coulanges*). Nous avons pourtant, lui et moi, fort parlé de vous, et admiré votre conduite et l'honneur que vous lui avez fait[1].

Mais ce que nous avons encore admiré tous ensemble, c'est l'extrême bonheur du roi, qui, nonobstant les mesures trop étroites et trop justes qu'on avoit fait prendre à M. de Schomberg pour marcher au secours de Maestricht, apprend que ses troupes ont fait lever le siége à leur approche, et en se présentant seulement. Les ennemis n'ont point voulu attendre le combat: le prince d'Orange, qui avoit regret à ses peines, vouloit tout hasarder; mais Villa-Hermosa n'a pas cru devoir exposer ses troupes; de sorte que, non-seulement ils ont promptement levé le siége, mais encore abandonné leur poudre, leurs canons; enfin tout ce qui marque une fuite. Il n'y a rien de si bon que d'avoir affaire avec des confédérés pour avoir toutes sortes d'avantages : mais ce qui est encore meilleur, c'est de souhaiter ce que le roi souhaite: on est assuré d'avoir toujours contentement. J'étois dans la plus grande inquiétude du monde; j'avois envoyé chez madame de Schomberg, chez madame de Saint-Géran, chez d'Hacqueville, et l'on me rapporta toutes ces merveilles. Le roi en étoit bien en peine, aussi bien que nous: M. de Louvois courut pour lui apprendre ce bon succès; l'abbé de Calvo étoit avec lui: Sa Majesté l'embrassa tout transporté de joie, et lui donna une abbaye de douze mille livres de rente, vingt-mille livres de pension à son frère, et le gouvernement d'Aire, avec mille et mille louanges qui valent mieux que tout le reste. C'est ainsi que le grand siége de Maestricht est fini, et que Pasquin n'est qu'un sot.

Le jeune Nangis épouse la petite de Rochefort; cette noce est triste. La maréchale est jusqu'ici très-affligée, très-malade, très-changée; elle n'a point mangé de viande depuis que son mari est mort: je tâcherai de faire continuer cette abstinence, j'ai fort causé avec le bon d'Hacqueville et madame de Vins; ils m'ont paru tout pleins d'amitiés pour vous: ce ne vous est pas une nouvelle; mais on est

[1] La collégiale de Grignan.

[2] Pauline Adhémar de Monteil de Grignan, petite-fille de madame de Sévigné, étoit alors âgée d'environ trois ans. Elle épousa, en 1695, Louis de Simiane, marquis d'Esparron, lieutenant-général pour le roi en Provence, après la mort de M. le comte de Grignan son beau-père.

[1] Le comte de Brancas avoit été le négociateur du mariage de mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan.

toujours fort aise d'apprendre que l'éloignement ne gâte rien. Nous nous réjouissons par avance de vous attendre le mois prochain ; car enfin nous sommes au mois de septembre, et le mois d'octobre le suit.

J'ai pris de la poudre du bon homme : ce grand remède, qui fait peur à tout le monde, est une bagatelle pour moi ; il me fait des merveilles. J'avois auprès de moi mon joli médecin (*Amonio*) qui me consoloit beaucoup : il ne me dit pas une parole qu'en italien, il me conta pendant toute l'opération mille choses divertissantes : c'est lui qui me conseille de mettre mes mains dans la vendange, et puis une gorge de bœuf, et puis, s'il en est encore besoin, de la moelle de cerf, et de l'eau de la reine de Hongrie. Enfin je suis résolue à ne point attendre l'hiver, et à me guérir pendant que la saison est encore belle. Vous voyez bien que je regarde ma santé comme une chose qui est à vous, puisque j'en prends un soin si particulier.

Madame DE COULANGES.

Avouez, Madame, que j'ai un beau procédé avec vous. Je vous ai écrit de Lyon, point de Paris ; je vous écris de Livry ; et ce qui me justifie, c'est que vous vous accommodez de tout cela à merveille : un reproche de votre part m'auroit charmée ; mais vous ne profanez pas les reproches aux pauvres mortelles. Nous menons ici une vie tranquille : recommandez bien à madame de Sévigné le soin de sa santé ; vous savez qu'elle n'aime point à vous refuser ; elle ne va guère au serein, elle est soutenue de l'espérance de votre retour : pour moi, je le souhaite en vérité plus vivement qu'il ne m'appartient. Vous êtes si bien informée des nouvelles, que je ne m'amuserai pas à vous en conter. Le roi est bien heureux ; il me semble qu'il ne pourroit souhaiter de l'être encore davantage. Adieu, Madame, vous êtes attendue avec toute l'impatience que vous méritez : voilà qui est au-dessus de toute exagération. Barillon ne trouve que l'abbé de La Trappe digne de lui, quand vous êtes en Provence. Écoutez bien M. de Brancas, il vous va dire ses raisons.

M. DE BRANCAS.

Je ne puis être à Livry, sans m'y ressouvenir de mademoiselle de Sévigné, ni sans songer que, si j'ai travaillé à rendre M. de Grignan heureux, c'a bien été à mes dépens, quoique je partage aussi vivement que personne tout ce qu'il en coûte pour une aussi longue absence que la vôtre. Madame de Coulanges voudroit bien nous faire entendre qu'il y a des personnes qui devroient encore plus vous regretter : mais, sans entrer dans tout ce qu'elle veut dire, je me contente de vous assurer que vous devez hâter votre retour, si vous aimez madame votre mère, qui ne songera point à sa santé que vous n'ayez mis son cœur en repos. J'ai reçu avec bien de la joie et du respect les compliments que vous m'avez faits sur la couche de ma fille (*la princesse d'Harcourt*). Croyez, Madame, qu'on ne peut vous honorer plus tendrement que je fais.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je crains bien que madame de Coulanges n'aille à Lyon plus tôt qu'elle ne voudroit ; sa mère se meurt. Je vous demanderai dans quelque temps de quelle manière vous faites votre plan pour venir à Lyon, et de là à Paris. Vous savez ce que vous trouverez à Briare.

Vous faites très-bien de ne plus vous inquiéter, ni pour Maestricht, ni pour Philisbourg : vous admirerez bien comme tout est allé à souhait. J'ai grand regret à la bile que j'ai faite, pensant qu'on devoit se battre. Tous vos sentiments sont dignes d'une Romaine ; vous êtes la plus jolie femme de France, vous ne perdez rien avec nous. Corbinelli a été ici deux jours ; il est recouru pour voir le grand-maître qui est revenu d'Alby. Il me paroît que Vardes [1] se passe bien de Corbinelli ; mais il est fort aise qu'il soit ici son résident. C'est lui qui maintient l'union entre madame de Nicolaï [2] et son gendre ; c'est lui qui gouverne tous les desseins qu'on a pour la petite [3] ; tout a relation et se mène par Corbinelli ; il dépense très-peu à Vardes, car il est honnête, philosophe et discret. D'un autre côté, Corbinelli aime mieux être ici, à cause de ses infirmités, qu'en Languedoc ; et il me semble

[1] François-René du Bec, marquis de Vardes, exilé en Languedoc pour des intrigues de cour.

[2] Marie-Amelot, belle-mère de M. de Vardes.

[3] Marie-Elisabeth du Bec, mariée en 1678 à Louis de Rohan-Chabot, duc de Rohan.

que voilà ce qui cause le grand séjour qu'il fait à Paris.

La vision de madame de Soubise a passé plus vite qu'un éclair; tout est racommodé. On me mande que l'autre jour, au jeu, *Quanto* avoit la tête appuyée familièrement sur l'épaule de son amie; on crut que cette affectation étoit pour dire : *je suis mieux que jamais.* Madame de Maintenon est revenue de chez elle : sa faveur est extrême. On dit que M. de Luxembourg a voulu, par sa conduite, ajouter un dernier trait à l'éloge funèbre de M. de Turenne. On loue, à bride abattue, M. de Schomberg : on lui fait crédit d'une victoire, en cas qu'il eût combattu, et cela produit tout le même effet. La bonne opinion qu'on a de ce général est fondée sur tant de bonnes batailles gagnées, qu'on peut fort bien croire qu'il auroit encore gagné celle-ci; M. le prince ne met personne dans son estime à côté de lui.

Pour ma santé, ma chère enfant, elle est comme vous pouvez la souhaiter; et quand Brancas dit que je n'y songe pas, c'est qu'il voudoit que j'eusse commencé dès le mois de juillet à mettre mes mains dans la vendange; mais je m'en vais faire tous les remèdes que je vous ai dits, afin de prévenir l'hiver : j'irai un moment à Paris pour voir la cassette de M. de La Garde. J'ai vu en détail, mais je veux voir le tout ensemble. Adieu, ma tres-aimable; voilà ma compagnie qui me fait un sabbat horrible. Je m'en vais donc faire mon paquet.

533.

A la même.

A Paris, chez le bonne d'Escars, vendredi 4 septembre 1676.

J'ai dîné à Livry, ma fille; je suis arrivée ici à deux heures; m'y voilà, entourée de tous nos beaux habits; le linge me paroît parfaitement beau et bien choisi : en un mot, je suis contente de tout, et je crois que vous le serez aussi : nos étoffes ont très-bien réussi : en vérité, *j'ai bien eu de la peine ;* je suis justement comme le médecin de Molière, qui s'essuyoit le front pour avoir rendu la parole à une fille qui n'étoit point muette. La bonne d'Escars, en vérité, ne se peut trop remercier; elle étoit toute malade, et cependant elle s'est appliquée avec un soin extrême à faire cette commission : je n'ai pas voulu que tout partît sans y jeter au moins les yeux. Je vous écris, et, sans voir qui que ce soit, je m'en retourne souper à Livry avec madame de Coulanges et le *bien bon ;* j'y serai à sept heures; je n'ai jamais rien vu de si joli que cette proximité. Je reçois un billet de d'Hacqueville qui me croit à Livry; il veut que j'aille à Vichi : mais je craindrois de me trop échauffer, je n'en ai nul besoin. Je m'en vais guérir paisiblement mes mains pendant ces vendanges; je reçois ces marques de son amitié avec plaisir, mais je ne veux point lui obéir : j'ai bien des auteurs graves de mon parti, et ce qui vaut mieux que tout, c'est que je me porte bien.

Quanto n'a point été un jour à la comédie, ni joué deux jours. On veut tout expliquer; on trouve toutes les dames belles, c'est qu'on est trop fin : la belle des belles est gaie, c'est un bon témoignage. Madame de Maintenon est revenue; elle promet à madame de Coulanges un voyage pour elle toute seule : cette espérance ne lui fait pas tourner la tête; elle l'attend fort patiemment à Livry: elle a mille complaisances pour moi. Le maréchal d'Albret se meurt. Le d'Hacqueville vous dira les nouvelles de gazette, et comme nous avons pris du canon et de la poudre.

La Mitte n'a point de ramier, au moins de la grande volée. Savez-vous bien qu'elle est assez sotte? cela n'attire point les chalands. M. de Marsillac est allé en Poitou avec Gourville; M. de La Rochefoucauld va les trouver; c'est un voyage d'un mois. Mais, ma fille, commencez un peu à me parler du vôtre; n'êtes-vous pas toujours dans le dessein de partir de votre côté quand votre mari partira du sien? C'est cette avance qui fait toute votre commodité et toute ma joie. J'approuve vos bains, ils vous empêchent d'être pulvérisée; rafraîchissez-vous, et apportez-nous toute votre santé. Je vous embrasse de tout mon cœur, et tous ceux qui sont avec vous.



534.

A la même.

A Paris, mardi au soir 8 septembre 1676.

Je couche à Paris, ma très-chère. Je suis venue ce matin dîner chez madame de Villars pour lui dire adieu; car il n'y a plus de raillerie, elle s'en va jeudi, et quoiqu'elle ait fort envie de savoir le le petit mot que vous avez à lui dire, elle ne vous attendra point. Elle n'attend pas même que cette lieutenance de Languedoc soit donnée, quoiqu'on dise qu'elle y a très-bonne part. Elle s'en va trouver son mari, et jouer son personnage dans une autre cour. Madame de Saint-Géran [1] paroît triste de cette séparation; elle demeure accompagnée de sa vertu, et soutenue de sa bonne réputation. La moitié du monde croit qu'elle ne sera pas difficile à consoler. Pour moi, je pense qu'elle regrette de bonne foi une si douce et si agréable compagnie. Madame de Villars m'a chargée de mille et mille tendresses pour vous : je regrette fort cette maison. Madame de Coulanges étoit avec moi; elle reviendra à Livry dès qu'elle aura été à Châville pour une affaire. Je ne suis point en peine du séjour qu'elle fait à Livry; la complaisance n'y a nulle part : elle est ravie d'y être : elle est d'une bonne société; nous sommes fort loin de nous ennuyer. Corbinelli y est souvent, Brancas, Coulanges et mille autres qui vont et viennent. Nous trouvâmes l'autre jour au bout du petit pont l'abbé de Grignan et l'abbé de Saint-Luc. Je m'en retournerai demain dès le matin dans ma forêt. Corbinelli a trouvé mon petit médecin très-habile. La poudre du bon homme m'a fait beaucoup de bien; je m'en vais prendre tous les matins une pilule pendant quelques jours, de l'avis de Vesou, et de *Chelles*, pour empêcher les sérosités qui s'amassèrent l'année passée sur mon pauvre corps : le remède est spécifique; et puis je mettrai mes mains en pleine vendange, et ne cesserai point les remèdes qu'elles ne soient guéries, ou qu'elles ne disent qu'elles ne veulent pas. Je me porte très-bien du reste, et mes petits voyages de Paris me font un plaisir plutôt qu'une fatigue. Je ne prends point le serein; et pour la lune, je ferme les yeux en passant devant le jardin, pour éviter la tentation *del demonio*. Enfin vous me persuadez si bien que ma santé est une de vos principales affaires, que, dans cette vue, je la conserve et la ménage, comme une chose que vous aimez et qui est à vous; soyez persuadée que je vous en rendrai un très-bon compte. Mon fils me mande que les frères de Ripert ont fait des prodiges de valeur à la défense de Maestricht : j'en fais mes compliments au doyen et à Ripert.

Mercredi matin.

Je n'ai pas trop bien dormi; mais je me porte bien, et je m'en retourne seule dans ma forêt, avec une impatience et une espérance de vous voir, qui font continuellement les deux points de mon discours, c'est-à-dire, de ma rêverie; car je sais, comme il faut, ménager aux autres ce que nous avons dans la tête. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère et très-belle.

[1] Françoise-Madeleine-Claude de Warignies, comtesse de Saint-Géran.

535.

A la même.

A Livry, vendredi 11 septembre 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étois à Grignan; quel tourment nous lui faisions sur ces contes, que M. de Grignan disoit que le coadjuteur pouvoit porter hardiment partout, *sans crainte de la gabelle!* Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V... ne l'entend pas si bien, lui qui, à ce que dit madame Cornuel [1], *a mis un bon suisse à sa porte :* c'est qu'on assure qu'il a donné un belle maladie à sa femme. Il y eut l'autre jour une vieille très décrépite qui se présenta au dîner du roi, elle fai-

[1] Madame de Cornuel s'etoit fait une réputation par ses bons-mots.

soit frayeur. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle vouloit : *Hélas! Monsieur*, lui dit-elle, *je voudrois bien prier le roi de me faire parler à M. de Louvois*. Le roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Rheims qui y a plus de pouvoir que moi*. Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil [1], d'un autre côté, prioit Sa Majesté de commander à M. de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maestricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le roi donna hier matin à M. de Roquelaure le gouvernement de Guyenne : voilà un longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on observe, on s'imagine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvoit indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres. On joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient, les uns souhaitent l'immutabilité, la plupart un changement de théâtre ; enfin voici le temps d'une crise digne d'attention, à ce que disent les plus clairvoyants. La petite de Rochefort [2] sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis. Elle a douze ans. Si elle a bientôt un enfant, madame la chancelière pourra dire : Ma fille, allez dire à votre fille, que la fille de sa fille crie. Madame de Rochefort [3] est cachée dans un couvent pendant cette noce, et paroît toujours inconsolable.

---

536. *

A la même.

A Livry, lundi 14 septembre 1676.

Vous savez que je reviens ici mercredi matin ; je me trouve ravie d'y être toute seule ; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage, j'ai l'église, car vous connoissez les bonnes apparences que j'ai : enfin j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveille. Mon abbé est demeuré à Paris pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan avant que de partir. Si l'abbé Têtu étoit ici, je me ferois mener en l'absence de l'abbé de Grignan ; mais il est en Touraine : il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon, ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*madame de Coulanges*)? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été, et l'hiver, toutes sortes de couleuvres ; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette *amie de l'amie* (*madame de Maintenon*) n'est plus ce qu'elle étoit, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaieté. Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur : mais quoi ! vous croyez me dire des folies ; hé, mon Dieu ! c'est bien moi qui en dis sans cesse, et j'en devrois être bien honteuse, moi, qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que j'aurois jeté ma langue aux chiens, plutôt que de deviner que vous eussiez appelé La Garde *votre petit cœur* ; cette vision est fort bonne ; mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu, bon argent*. J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si long-temps attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si long-temps cette pensée dans sa tête ; c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourroit bien s'en passer. Quand vous dites des folies, il me semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grignan. Vous me dépeignez très-bien l'abbé de la Vergne ; je meurs d'envie de le voir ; il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenoit l'air dans sa prison ? Il voit tous ses parents et amis, et passe les jours à

[1] Homme célèbre pour les portraits au pastel et pour la gravure.

[2] Elle étoit arrière-petite-fille de madame la chancelière Séguier.

[3] Madeleine de Laval-Bois-Dauphin, veuve du maréchal de Rochefort, mort le 22 mai 1676.

admirer les injustices que l'on fait dans le monde ; nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours, dont elle est au désespoir ; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une intendance qui est vacante ; qu'elle doit parler au roi et à M. Colbert, qui pis est : je lui conseille de prier Sa Majesté, comme la vieille femme, de la faire parler à M. Colbert ; je la prie de n'être ni sourde, ni aveugle en ce pays-là, ni muette quand elle reviendra ici. Elle me mande, et d'autres aussi, que madame de Soubise est partie pour aller à Lorges ; ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon racommodement, peut-être trop bon. M. le maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à madame de Rohan ; cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été long-temps fort près de nous ; M. de Schomberg s'est approché, ils se sont reculés ; il s'est encore approché, ils se sont encore reculés ; enfin ils sont à six lieues, et bientôt à douze ; je n'ai jamais vu de si bons ennemis, *je les aime tendrement;* voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime que celle dont je me sers pour les confédérés. Mille compliments à tous les Grignan, à tous les La Garde et à Roquesante, car il est unique en son espèce.

537.

A la même.

A Livry, mercredi 16 septembre 1676.

A quoi pensez-vous, ma fille, d'être en peine de cette poudre du bon homme, que j'ai prise ? elle m'a fait des merveilles de tous les côtés, et quatre heures après, je ne m'en sens pas. Ce remède terrible pour tout le monde est tellement apprivoisé avec moi, et nous avons si bien fait connoissance en Bretagne, que nous ne cessons de nous donner des marques d'amitié et de confiance, lui par des effets, et moi par des paroles : mais la reconnoissance est le fondement de tout ce beau procédé. Ne soyez point en peine de mon séjour à Livry ; je m'y trouve parfaitement bien ; j'y vis à ma mode ; je me promène beaucoup ; je lis, je n'ai rien à faire, et sans être paresseuse de profession, personne n'est plus touché que moi du *far niente* des Italiens. Je n'en suis tirée à Paris que par des raisons qui me semblent dignes d'être au-dessus de cette fantaisie ; et si je pouvois manquer à tout sans inquiétude, je ne ferois pas plus de chemin que madame de La Fayette. Je ne m'expose point au serein, je laisse aller madame de Coulanges ; et Corbinelli m'entretient fort volontiers, car il est bien plus délicat que moi. *Le seigneur* Amonio me fait prendre tous les matins une pilule très approuvée, avec un bouillon de bétoine ; cela purge le cerveau avec une douceur très-salutaire ; c'est précisément ce qu'il me faut : j'en prendrai huit jours, et puis la vendange. Enfin je ne pense qu'à ma santé, et c'est ce qui s'appelle présentement mettre du sucre sur du macaron. Ne soyez donc point en peine de moi, et ne vous occupez que de me donner le grand et le dernier remède que vous m'avez promis, par votre très-aimable présence.

Tout le monde se meurt aux Rochers et à Vitré, de la dysenterie et des fièvres pourprées. Deux de nos ouvriers ont péri ; j'ai tremblé pour *Pilois* ; les meûniers, les métayers, même jusqu'à la *divine* Plessis, tout a été attaqué de ces cruelles maladies. Comme vous êtes au-dessus du vent, j'espère que vous ne serez point exposée à ces grossières vapeurs ; tout est sain ici, l'idée que vous en avez n'est pas juste. La Mousse est en Poitou avec madame de Sanzei. Il est vrai que lui et Corbinelli sont trop d'accord pour divertir les spectateurs. Corbinelli vous croit aussi habile que le père Malebranche : vous pouvez vous humilier tant qu'il vous plaira ; vous serez exaltée malgré vous. C'est le livre du petit marquis que je lis ; j'ai aussi celui de M. d'Andilly, qui est admirable ; je lis le schisme d'Angleterre, dont je suis extrêmement contente ; et par-dessus tout cela, des livres de furie du père Bouhours et de Ménage, qui s'arrachent les yeux, et qui nous divertissent. Ils se disent leurs vérités, et souvent ce sont des injures : il y a aussi des remarques sur la langue françoise, qui sont fort bonnes ; vous ne sauriez croire comme cette guerre est plaisante. J'admire que le jésuite se livre comme il fait, ayant *nos frères* (*de Port-Royal*) pour auditeurs, qui tout d'un coup le relèveront de senti-

nelle, au moment qu'il y pensera le moins : c'est de son côté que le ridicule penche. Le père prieur nous fait une très-bonne compagnie ; il est admirable pour tout cela.

Ah, ma fille, que vous auriez bien fait votre profit d'un père Le Bossu [1] qui étoit hier ici ! c'est le plus savant homme du monde qu'il est possible, et *janséniste* [2], c'est-à-dire *cartésien* en perfection : il est mitigé sur de certaines choses. Je pris un plaisir sensible à l'entendre parler ; le père prieur le conduisoit par les bons chemins ; mais je pensois toujours à vous, et je me trouvois indigne d'une conversation dont vous eussiez si bien profité, et dont vous êtes très-digne. Corbinelli adore ce père, il l'a été voir à Sainte-Geneviève ; et quand il sera ici, nous les ferons retrouver ensemble. Madame de Coulanges est encore à Versailles ; le *bien bon* est à Paris ; je suis seule ici, et je ne suis point seule, dont je suis quasi fâchée ; car je m'y trouverois fort bien. M. et madame de Mesmes sont ici. M. de Richelieu, madame de Toisy, et une petite fille qui chante, vinrent dîner chez eux avant-hier ; j'y allai l'après-dînée, nous y lûmes une relation détaillée du siége de Maestricht, qui est en vérité une très belle chose : les frères de Ripert y sont très bien marqués. Madame de Soubise est partie avec beaucoup de chagrin, craignant bien qu'on ne lui pardonne pas l'ombre seulement de sa fusée : car ce fut une grande boucle tirée, lorsque l'on y pensoit le moins, qui mit l'alarme au camp. Je vous en dirai davantage quand j'aurai vu *Sylphide* (*Madame de Coulanges*).

Amonio ne me chasse point encore d'ici ; il y fait trop beau, et je m'en vais y guérir mes mains. Je ne lui dis jamais un mot d'italien ; mais aussi il ne m'en dit pas un de françois : voilà ce que nous aimons. Il y a bien des intrigues à Chelles pour lui ; je crois qu'il n'y fera pas vieux os, tout est révolté. Madame (*l'abbesse*) le soutient, les jeunes le haïssent, les vieilles l'approuvent, les confesseurs sont envieux, le visiteur le condamne sur sa physionomie : il y a bien des folies à dire sur tout cela. Mais parlons de Philisbourg : on commence à croire qu'il ne sera point pris ; il n'est déjà plus que bloqué. Les troupes ennemies sont décampées pour aller prier humblement M. de Luxembourg de se retirer de Brisgau [1], dis-je bien ? qui est une province qu'il désole, et que l'empereur estime plus que la prise de Philisbourg. Tout contribue au bonheur du roi ; aussi quand j'ai peur pour mon fils, c'est par la raison qu'on fait quelquefois des pertes particulières dans les victoires publiques ; mais de la barque entière, je n'en tremblerai jamais.

Je suis bien plus en peine de celle qui conduit les ballots de notre cardinal, qui, par son malheur, fait toujours tout échouer : vous en avez un coin dans votre fortune aussi bien qu'un quartier dans vos armes. Je pense trop souvent à vos affaires ; j'adore M. l'archevêque d'en être occupé ; car encore est-ce quelque chose : mais quand personne n'y pensera plus, que deviendra cette barque ? c'est bien à celle-là que je prends intérêt.

Je voudrois fort que Mazargues fût vendu, avec la permission de mademoiselle de Mazargues. Je verrai les desseins de ce marquis de Livourne, cela ne coûte rien ; et pour les graces du roi, il faut toujours les espérer, quand on les mérite toujours, comme M. de Grignan. Voyez M. de Roquelaure, c'est un bel exemple de patience ; nul courtisan n'avoit plus de sujet de se plaindre que lui. J'irois bien plutôt en Provence pour voir M. l'archevêque que pour voir votre prieur qui guérit de tous maux.

Ah ! que j'en veux aux médecins ! quelle forfanterie que leur art ! On me contoit hier cette comédie du *Malade imaginaire*, que je n'ai point vue : il étoit donc dans l'obéissance exacte à ces messieurs ; il comptoit tout : c'étoient seize gouttes d'un élixir dans treize cuillerées d'eau ; s'il y en eût eu quatorze, tout étoit perdu. Il prend une pilule, on lui a dit de se promener dans sa chambre ; mais il est en peine, et demeure tout court, parce qu'il a oublié si c'est en long ou en large : cela me fit fort rire, et l'on applique cette folie à tout moment.

Ce que vous me dites des richesses du grand-

[1] René Le Bossu, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, auteur d'un excellent traité sur le poëme épique.

[2] Cette conformité du janséniste avec le cartésien est relative à l'arrêt burlesque de Despréaux pour le maintien de la doctrine d'Aristote contre la raison.

[1] Pays d'Allemagne entre le Rhin et la Forêt-Noire.

maître est plaisant. Plût à Dieu qu'il donnât une pension à Corbinelli, et qu'il la voulût prendre! car c'est un étrange philosophe. Quand je verrai madame de Schomberg, je lui dirai tout le bien que vous me dites de l'abbé de La Vergne, elle en sera ravie; et je lui apprendrai aussi qu'il y a plus d'affaires à devenir chrétienne qu'à se faire catholique.

J'ai une grande envie que vous ayez reçu la cassette; et que vous me mandiez si vous l'approuvez: et pourquoi ce mariage se recule-t-il toujours? Dieu me pardonne, c'est comme la Brinvilliers qui est huit mois dans la pensée de tuer son père. Ah, mon Dieu! brûlez promptement cette lettre, et faites mes compliments et amitiés à tous les Grignan, et à nos amis d'Aix. Je fais un ingrat de Roquesante à force de l'aimer et de l'estimer.

---

558. *

A la même.

A Livry, vendredi 18 septembre 1676.

La pauvre madame de Coulanges a une grosse fièvre avec des redoublements; le frisson lui prit à Versailles, c'est demain le quatrième jour; elle a été saignée, et si cela dure, elle est d'une considération et dans un lieu qui ne permettent pas qu'on lui laisse une goutte de sang. Sa petite poitrine est fort offensée de cette fièvre, et moi encore plus: je ne puis songer à tout ce qu'elle m'a mandé sur la douleur qu'elle a de ne point revenir ici, sans en être fort touchée. Je m'en vais demain la voir, car il faut que je sois ici dimanche pour commencer ma vendange. Vous allez être bien contente, ma fille, par le temps que je vais donner à l'espérance de guérir mes mains. Corbinelli m'a renvoyé la lettre que vous lui écrivez; vraiment c'est la plus agréable chose qu'on puisse voir: je la veux montrer à mon père Le Bossu, c'est mon Malebranche[1]; il sera ravi de voir votre esprit dans cette lettre; il vous répondra, s'il le peut; car quand il ne trouve point de raisons, il ne met point de paroles à la place. Je suis assurée que vous aimeriez la naïveté et la clarté de son esprit; il est neveu de ce M. de La Lane qui avoit une si belle femme: le cardinal de Retz vous a parlé vingt fois de sa divine beauté. Il est neveu de ce grand abbé de La Lane, janséniste: toute sa race a de l'esprit, et lui plus que tous; enfin il est cousin de ce petit La Lane qui danse. Voyez un peu où je me suis engagée; cela étoit bien nécessaire.

Le feuillet de politique à Corbinelli est excellent; pour celui-là, il s'entend tout seul, je ne le consulterai à personne. Le maréchal de Schomberg a donné sur l'arrière-garde des ennemis; il auroit tout défait s'il les avoit suivis avec plus de troupes; quarante dragons plus braves que des héros y ont péri; un d'Aigrement tué sur la place; le fils de Bussy, qui vouloit aller par-delà paradis, prisonnier; le comte de Vaux toujours des premiers: mais le reste de l'armée étoit dans l'inaction, et cinq cents chevaux firent tout ce vacarme. On dit que c'est dommage que le détachement n'ait pas été plus fort: je trouve à tout moment que le plus juste s'abuse. Le *bien bon* même a trouvé quelquefois de l'erreur dans son calcul: il vous embrasse de tout son cœur; et moi par-delà tout ce que je puis vous en dire; je pense mille fois le jour à la joie que j'aurai de vous avoir, ma très-chère; croyez que de tous ces cœurs où vous régnez si bien, il n'y en a point où vous soyez plus souveraine que dans le mien.

559.

Au comte DE BUSSY.

A Livry, ce 18 septembre 1676.

Tout bon chien chasse de race, mon cousin: vous voyez comme fait déjà notre petit Rabutin. Le voilà donc prisonnier. N'est-il point blessé? Et

[1] Nicolas Malebranche, prêtre de l'Oratoire, auteur de la *Recherche de la vérité*, et de plusieurs ouvrages très estimés. Il fut un des meilleurs écrivains et des plus grands philosophes de son temps. (*Voyez* son éloge par Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences*.)

comment le retirerez-vous? Les rançons de ces sortes de grands officiers sont-elles réglées? De la manière qu'on m'a mandé qu'il s'étoit avancé, je crois qu'il vouloit prendre les ennemis. J'espère que vous me manderez de ses nouvelles et des vôtres, où je prends toujours bien plus de part que je ne vous dis. Qu'est devenu ce procès dont la narration (contre l'ordinaire) faisoit un si agréable divertissement? Comment se porte ma nièce de Coligny, et son petit garçon? C'est une contenance pour elle que d'avoir cet héritier dont la pensée me fait plaisir, parce qu'elle en sera encore plus heureuse. Le mariage de notre petite madame de Rabutin ne va-t-il point à reculons? Madame de Bussy se porte-t-elle toujours bien? Voilà bien des questions. Si la fantaisie vous prenoit, pour suivre mon exemple, de m'en faire aussi, je m'en vais vous y répondre par avance. Je suis ici dans ce joli lieu que vous connoissez; et j'y suis bien mieux, ce me semble, et plus agréablement qu'à Paris, au moins pour quelque temps. J'y fais quelques remèdes pour rétablir cette belle santé, et je mets mes bras dans la vendange, espérant que mes mains, qui ne se ferment point encore, reprendront par-là leurs fonctions ordinaires. Vous devriez m'envoyer quelques morceaux de vos *Mémoires*. Je sais des gens qui en ont vu quelque chose, qui ne vous aiment pas tant que je fais, quoiqu'ils aient plus de mérite.

---

540. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 18 septembre 1676.

J'ai ouï dire que le petit Rabutin vouloit prendre le prince d'Orange à la barbe; mais qu'il fut si étonné quand il vit qu'il n'en avoit point, qu'il se laissa tomber dans un fossé où il fut pris. Je vous envoye sa lettre qui vous apprendra mieux comment la chose se passa. Il m'en coûtera cent pistoles pour son cheval, ou pour sa rançon. Mais cela lui a fait bien plus d'honneur que l'argent ne vaut. Il est bien heureux d'avoir été fait seul prisonnier, au moins de gens qui aient un nom. Il y a quinze jours que je me suis mis dans les remèdes, et cela m'a empêché d'aller à Livry. Cependant je n'en quitte pas encore le dessein : mais j'y veux aller coucher. Mandez-moi si l'abbé m'y pourra donner un lit. Je vous porterai des Mémoires que je veux lire avec vous. J'aime les louanges à tous les beaux endroits, et si vous les lisiez sans moi, vous ne m'en donneriez qu'en général pour tout l'ouvrage; mon partisan est si bien caché que je ne le saurois plus retrouver; je le cherche pourtant toujours.

Votre nièce de Coligny et le posthume se portent à merveille : elle a une bonne contenance avec lui, et sans lui elle ne seroit pas décontenancée.

Le mariage de votre nièce filleule est rompu dans le temps que nous prétendions faire la noce, et que, graces à sa sœur de Coligny, nous avions trouvé les douze mille écus qu'on demandoit; le prétendu mari arriva caché à Paris, et lorsqu'au bout de huit jours nous découvrîmes qu'il y étoit, on nous dit qu'il venoit d'épouser la petite Lombard. Je ne sais si ce nom vous est connu, mais je ne pense pas qu'il le soit au Bouchet. Je ne trouve pas la chanoinesse trop malheureuse de s'être sauvée des griffes d'un si grand fou.

Adieu, Madame; aimez-moi toujours, et croyez que personne ne vous aime tant que je fais, je n'excepte pas même la belle *Madelonne*.

---

541. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 21 septembre 1676.

Non, ma fille, ce n'est point pour vous épargner la fatigue d'un voyage au mois de décembre, que je vous prie de venir au mois d'octobre; c'est pour vour voir deux mois plus tôt. J'ai pris assez sur moi de n'avoir pas usé du droit que vous m'aviez donné de vous faire venir cet été : il faut me payer de cette complaisance; et sans pousser l'irrésolution par-delà toutes les bornes, vous partirez, comme nous en sommes demeurées d'accord, dans le temps que M. de Grignan ira à son assemblée : c'est de ce temps que je vous serai obligée, parce que je le compterai pour moi. Voilà, ma chère fille,

ce que mon amitié espère de la vôtre : je n'en dirai pas davantage. Pour ma santé, n'en soyez point en peine; je mets les mains deux fois par jour dans le marc de la vendange, cela m'entête un peu; mais je crois, sur la parole de tout le monde, que je m'en trouverai bien. Si je suis trompée, Vichi reviendra sur le tapis; en attendant je fais tout ce qu'on veut, et me promène *en long et en large* avec une obéissance merveilleuse. Je ne pousserai point ce séjour-ci plus loin que le beau temps; je ne tiens à rien, et je ne ferai point une gageure d'y essuyer les brouillards d'octobre. Vous ai-je mandé que Segrais est marié à une cousine très-riche? Elle n'a pas voulu des gens proportionnés à ses richesses, disant qu'ils la mépriseroient, et qu'elle aimoit mieux son cousin. M. de La Garde aura sur la conscience tous ces mariages : il y en aura bien d'autres, et d'Hacqueville, le sage d'Hacqueville, sera bien heureux s'il en échappe.

Vous ne voulez pas que je vous écrive de grandes lettres; pourquoi donc? C'est la chose du monde qui m'est la plus agréable, quand je ne vous vois point. Vous me menacez de me les renvoyer sans les lire; j'aurois grand regret d'en payer le port : elles sont pleines de tant de bagatelles, que j'aurois quelquefois regret que vous le payiez vous-même : mais, pour m'ôter cette peine, venez, venez me voir, venez m'ôter la plume des mains, venez me gouverner, me reprocher tous mes morceaux; voilà le moyen d'empêcher tous mes volumes, et de me donner une parfaite santé.

Philisbourg est enfin pris; j'en suis étonnée; je ne croyois pas que nos ennemis sussent prendre une ville : j'ai d'abord demandé qui avoit pris celle-ci, et si ce n'étoit pas nous; mais non, c'est eux. Adieu, ma très-chère; ne soyez point en peine de cette méchante écriture, c'est que j'ai une plume *de chien*, dont le monde chez moi fait réponse à tous les billets.

542.*

A la même.

A Paris, vendredi 25 septembre 1676, chez madame de Coulanges.

En vérité, ma fille, voici une pauvre petite femme bien malade; c'est le onzième de son mal qui lui prit à Châville en revenant de Versailles. Madame Le Tellier fut frappée en même temps qu'elle, et revint en diligence à Paris, où elle reçut hier le viatique. *Beaujeu* (*la demoiselle de madame de Coulanges*) fut frappée du même trait; elle a toujours suivi sa maîtresse; pas un remède n'a été ordonné dans la chambre, qui ne l'ait été dans la garde-robe; un lavement, un lavement; une saignée, une saignée; Notre-Seigneur, Notre-Seigneur; tous les redoublements, tous les délires, tout étoit pareil : mais Dieu veuille que cette communauté se sépare. On vient de donner l'extrême-onction à *Beaujeu*, et elle ne passera pas la nuit. Nous craignons demain le redoublement de madame de Coulanges, parce que c'est celui qui figure avec celui qui emporte cette pauvre fille. En vérité, c'est une terrible maladie; mais ayant vu de quelle façon les médecins font saigner rudement une pauvre personne, et sachant que je n'ai point de veines, je déclarai hier au premier président de la cour des aides, qui me vint voir, que si je suis jamais en danger de mourir, je le prierai de m'amener M. Sanguin dès le commencement; j'y suis très-résolue. Il n'y a qu'à voir ces messieurs pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son corps : c'est de l'arrière-main qu'ils ont tué *Beaujeu*. J'ai pensé vingt fois à Molière depuis que je vois tout ceci. J'espère cependant que cette pauvre femme échappera, malgré tous leurs mauvais traitements : elle est assez tranquille, et dans un repos qui lui donnera la force de soutenir le redoublement de cette nuit.

J'ai vu madame de Saint-Géran, elle n'est nullement déconfortée; sa maison sera toujours un réduit cet hiver : M. de Grignan y passera ses soirées amoureusement. Elle s'en va à Versailles comme les autres; je vous assure qu'elle prétend jouir de ses épargnes, et vivre sur sa réputation acquise; de long-temps elle n'aura épuisé ce fonds. Elle vous fait mille amitiés; elle est engraissée, elle est fort bien. Je vous conjure, ma fille, de faire encore mes excuses au grand Roquesante, si je ne lui fais pas réponse; vous me mandez des merveilles de son amitié; je n'en suis nullement surprise, connoissant son cœur comme je fais, il mérite, par bien des raisons, la distinction et l'amitié que vous avez pour lui. Je me porte fort bien; je suis ravie

de n'avoir point vendangé; je ferai les autres remèdes, et quand cette pauvre petite femme sera mieux, j'irai encore me reposer quelques jours à Livry. Brancas est arrivé cette nuit à pied, à cheval, en charette; il est pâmé au pied du lit de cette pauvre malade : nulle amitié ne paroît devant la sienne. Celle que j'ai pour vous ne me paroît pas petite.

J'ai trouvé à Paris une affaire répandue partout, qui vous paroîtra fort ridicule : bien des gens vous l'apprendront; mais il me semble que vous voyez plus clair dans mes lettres. Il y avoit à la cour une manière d'agent du roi de Pologne[1] qui marchandoit toutes les plus belles terres pour son maître. Enfin, il s'étoit arrêté à celle de Rieux en Bretagne, dont il avoit signé le contrat à cinq cent mille livres. Cet agent a demandé qu'on fît de cette terre un duché, le nom en blanc. Il y a fait mettre les plus beaux droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. Le roi, et tout le monde, croyoit que c'étoit ou pour M. d'Arquien, ou pour le marquis de Béthune. Cet agent a donné au roi une lettre du roi de Pologne, qui lui nomme, devinez qui? Brisacier, fils du maître des comptes; il s'élevoit par un train excessif et des dépenses ridicules : on croyoit simplement qu'il fût fou, cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé que le roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que Brisacier est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom alongé d'un *ski*, et lui Polonois. Le roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, et qu'étant autrefois en France, il avoit voulu épouser sa sœur : il a envoyé une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la reine. La médisance, pour se divertir, disoit que le roi de Pologne, pour se divertir aussi, avoit eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et que ce petit garçon étoit son fils; mais cela n'est point; la chimère est toute fondée sur sa bonne maison de Pologne. Cependant le petit agent a divulgué cette affaire, la croyant faite; et dès que le roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet agent de fou et d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération du roi de Pologne, il l'auroit fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi de Pologne, et s'est plainte fraternellement de la profanation qu'il a voulu faire de la principale dignité du royaume; mais le roi regarde toute la protection que le roi de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une surprise qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son agent. Il laisse à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre sur un si beau sujet. On dit que ce petit agent s'est évadé : ainsi cette affaire va dormir jusqu'au retour du courrier.

[1] Jean Sobieski.

543.

A la même.

A Paris, mercredi 30 septembre 1676.

Je mens, il n'est que mardi, mais je commence toujours ma lettre pour faire réponse aux vôtres, et pour vous parler de madame de Coulanges, et je l'achèverai demain, qui sera effectivement mercredi.

C'est le quatorze de madame de Coulanges : les médecins n'en répondent point encore, parce qu'elle a toujours la fièvre, et que dans les rêveries continuelles où elle est, ils ont raison de craindre le transport. Cependant, comme les redoublemens sont moindres, il y a tout sujet de croire que tout ira bien. On vouloit lui faire prendre ce matin de l'émétique; mais elle avoit si peu de raison, qu'on n'a pu lui en faire prendre que cinq ou six mauvaises gorgées, qui n'ont pas fait la moitié de ce qu'on désiroit. Il me semble que vous avez envie d'être en peine de moi, dans l'air de fièvre de cette maison; je vous assure que je me porte bien. M. de Coulanges aime et souhaite fort ma présence : je suis dans la chambre, dans le jardin; je vais, je viens, je cause avec mille gens, je me promène, je ne prends point l'air de la fièvre; enfin, ma fille, n'ayez point d'inquiétude sur ma santé.

Le pauvre Amonio n'est plus à Chelles, il a fallu céder au visiteur; *Madame*[1] est inconsolable de

[1] Marguerite-Guyonne de Cossé, abbesse de Chelles, sœur de la duchesse de La Meilleraie et de la marquise de Biron.

cet affront; et pour s'en venger, elle a défendu toutes les entrées de la maison, de sorte que ma sœur de Biron, mes nièces de Biron, ma sœur de La Meilleraie, ma belle-sœur de Cossé, tous les amis, tous les cousins, tous les voisins, tout est chassé. Tous les parloirs sont fermés, tous les jours maigres sont observés, toutes les matines sont chantées sans miséricorde; mille petits relâchemens sont réformés; et quand on se plaint : *Hélas! je fais observer la règle.* — Mais vous n'étiez point si sévère. — *C'est que j'avois tort, je m'en repens...* Enfin, on peut dire qu'Amonio a mis la la réforme à Chelles. Cette bagatelle vous auroit divertie; et en vérité, quoique vous disiez sur cela les plus folles choses du monde, je suis persuadée de la sagesse de *Madame* : mais c'est par cette raison que la chose en est plus sensible. Amonio est chez M. de Nevers; il est habillé comme un prince, et bon garçon au dernier point. Il a veillé cinq ou six nuits madame de Coulanges; je vous assure qu'il en sait autant que les autres, mais sa barbe n'osoit se montrer devant celle de M. Brayer. Ils m'ont tous assuré que la vendange de cette année m'auroit empirée, et que je suis trop heureuse d'en avoir été détournée. Vous me direz : qui vous avoit parlé de cette vendange? Tout le monde, et Vesou comme les autres; mais il s'est ravisé, et j'en suis bien aise.

Tout le monde croit que l'*ami* n'a plus d'amour, et que *Quanto* est embarrassée entre les conséquences qui suivroient le retour des faveurs, et le danger de n'en plus faire, crainte qu'on n'en cherche ailleurs. D'un autre côté, le parti de l'amitié n'est point pris nettement : tant de beauté encore et tant d'orgueil se réduisent difficilement à la seconde place. Les jalousies sont vives; mais ont-elles jamais rien empêché? Il est certain qu'il y a eu des regards, des façons pour la *bonne femme;* mais quoique tout ce que vous dites soit parfaitement vrai, elle est *une autre*, et c'est beaucoup. Bien des gens croient qu'elle est trop bien conseillée pour lever l'étendard d'une telle perfidie, avec si peu d'apparence d'en jouir long-temps; elle seroit précisément en butte à la fureur de *Quanto;* elle ouvriroit le chemin à l'infidélité, et serviroit comme d'un passage pour aller à d'autres plus jeunes et plus ragoûtantes. Voilà mes réflexions, chacun regarde, et l'on croit que le temps découvrira quelque chose. La *bonne femme* a demandé le congé de son mari, et depuis son retour elle ne se montre ni parée, ni autrement qu'à l'ordinaire.

Vous ai-je mandé que la bonne marquise d'Uxelles a petite-vérole? On espère qu'elle s'en tirera : c'est un beau miracle à nos âges.

Il est mercredi au soir. La pauvre malade est hors d'affaire, à moins d'une trahison que l'on ne doit pas prévoir. Pour *Beaujeu*, elle a été en vérité morte, et l'émétique l'a ressuscitée : il n'est pas si aisé de mourir que l'on pense.

544.

De M. l'abbé DE PONTCARRÉ [1] *à la même.*

A Paris, vendredi 2 octobre 1676.

Suivant mes anciennes et louables coutumes, je me suis rendu ce matin dans la chambre de madame la marquise; au moment que je lui ai présenté ma face réjouie, elle s'est bien doutée de mon dessein, et m'a lâché cette feuille de papier; sa libéralité n'est pas entière, car elle prétend bien aussi s'en servir, ce que j'approuve beaucoup. Je vous dirai donc *in poche parole*, madame la comtesse, que nous ne savons encore ce que l'on fera le reste de la campagne. M. de Lorraine [2] demeurera-t-il les bras croisés? *Ecco il punto.* On est aussi en peine de M. de Zell, qui marche vers la Moselle. M. de Schomberg doit avoir passé la Sambre dès le 27, et marché vers Philippeville; il lui sera facile d'envoyer des troupes à M. le maréchal de Créqui. Vous savez tous les démêlés qui sont arrivés au conclave : si cela venoit jusqu'à l'éminence souveraine, vous ne feriez pas mal de vous transporter à Rome, pour lui offrir votre bras; vous en aurez le temps, s'il est vrai que l'élection ne se fasse pas si tôt. Je fus hier à la porte de Richelieu une partie de la journée; j'y trouvai les dames bien intriguées pour leurs ornemens de Villers-Co-

[1] Pierre Camus de Pontcarré, aumônier du roi, mort en 1684. Il étoit l'ami intime du cardinal de Retz. Madame de Sévigné parle souvent de lui; elle l'appelle presque toujours le *gros abbé*.

[2] Le prince Charles de Lorraine venoit de prendre Philisbourg.

terets ; ce que je puis vous dire, c'est que l'*Ange* sera des plus magnifiques. Je frondai à mon ordinaire cette dépense, mais je fus traité de vieux rêveur et de *pantalon*. Je souffris patiemment toutes ces injures, parce qu'il ne m'en coûtoit rien. On m'auroit volontiers proposé quelque emprunt de pierreries ; je ne donnai pas dans cette idée, ayant toujours fort condamné cette sorte de familiarité. Nous aurons ici lundi madame de Verneuil, qui vient se mettre en état de partir pour le Languedoc. La *Manierosa* vient avec elle pour demeurer quelques jours avec nous, ensuite elle prendra la route de la Loire. Je suis à vous, Madame, avec tout le respect que je dois, et à M. le comte.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue* :

Vous connoissez le gros abbé, et la joie qu'il a d'épargner son papier ; par bonheur, je suis encore plus aise de lui en donner. Il lui est arrivé un grand accident dont il est triste, et ne se peut consoler : c'est qu'il a donné à son valet-de-chambre un manteau qui ne lui a servi qu'un an : il croyoit qu'il y en eût deux : ce mécompte est sensible, il est fort bon là-dessus. Pour moi, je le trouve original sur l'économie, comme l'abbé de La Victoire [1] sur l'avarice.

Voilà une nouvelle de madame de Castries [2] qui me mande qu'Odescalchi [3] est pape ; vous l'aurez su plus tôt que nous. Enfin, voilà donc nos cardinaux qui reviennent ; s'ils repassent en Provence, ce sera si tôt, que vous les verrez avant que de partir. Savez-vous que le petit Amonio est présentement en poste sur le chemin de Rome ? Son oncle, c'est-à-dire un autre que celui qui étoit au défunt pape, est maître-de-chambre de ce nouveau pape. Vous voyez bien que voilà sa fortune faite, et qu'il n'a plus besoin de madame de Chelles, ni de toutes ces nonnes. Il est vendredi, ma fille, et je serois déjà retournée à Livry, parce qu'il fait divinement beau, et que madame de Coulanges est hors de tout péril, et dans toute la douceur de sa convalescence ; sans que je veux savoir tantôt, si M. de Pomponne a fini ce matin notre affaire, afin de vous envoyer sa lettre ce soir. Je veux aussi le remercier, et parler à Parère ; après cela, j'aurai l'esprit en repos, et m'en irai demain ou dimanche à Livry.

Madame de Maintenon vint hier voir madame de Coulanges; elle témoigna beaucoup de tendresse à cette pauvre malade, et bien de la joie de sa résurrection. L'ami et l'amie [1] avoient été tout hier ensemble : la femme (*la reine*) étoit venue à Paris. On dîna ensemble, on ne joua point en public. Enfin la joie est revenue, et tous les airs de jalousie ont disparu. Comme tout change d'un moment à l'autre, la grande femme est revenue sur l'eau ; elle est présentement aussi bien avec la belle qu'elle y étoit mal. Les humeurs sont adoucies ; et enfin ce que l'on mande aujourd'hui n'est plus vrai demain : c'est un pays bien opposé à l'immutabilité. Je vous conjure, ma très-chère, de ne le point imiter sur votre départ, et de songer que nous sommes au 2 d'octobre. Pour ma santé, n'en soyez point en peine ; Livry, quoi que vous en vouliez dire, me va faire tous les biens du monde pour le reste du beau temps. Ne dites rien, je vous prie, à T... ; mais je l'aime d'avoir voulu vous plaire *in ogni modo*, en vous disant qu'il m'a vue : cette petite menterie vient d'un fonds admirable : ma belle, je ne l'ai pas vu, et je ne pensois pas même qu'il fût à Paris. Langlade a pensé mourir à Frêne de la même maladie que madame de Coulanges, hors qu'il fut plus mal encore, et qu'on lui donna l'extrême-onction. Madame Le Tellier paiera pour tous, elle est très-mal. Adieu, ma chère Comtesse, j'embrasse le Comte et les jolis *Pichons*; mon Dieu, que tout cela m'est cher ? Je vous exhorte à lire le P. Le Bossu ; il a fait un petit *Traité de l'Art poétique* [2] que Corbinelli met cent piques au-dessus de celui de Despréaux.

[1] L'abbé Lenet. (*Voyez* la note de la lettre 111.)

[2] Elisabeth de Bonzi, sœur du cardinal de ce nom, veuve de René-Gaspard de La Croix, marquis de Castries.

[3] Odescalchi, élu pape le 21 septembre, prit le nom d'Innocent XI.

[1] Le roi et madame de Montespan.

[2] On ne voit point qu'il y ait aucun rapport entre les deux ouvrages dont il s'agit. L'un, écrit en prose, est un traité assez étendu sur le *poème épique* en particulier ; et l'autre, écrit en vers, embrasse la poésie en général, mais d'une manière fort abrégée, et dans le goût de l'*Art poétique* d'Horace ; de sorte que l'ouvrage du père Le Bossu peut être estimé et loué avec justice, sans qu'on doive pour cela le mettre au-dessus de l'*Art poétique* de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre de poésie didactique.

545.*

A la même.

A Livry, mercredi 7 octobre 1676.

Je vous écris un peu *à l'avance*, comme on dit en Provence, pour vous dire que je reviens ici dimanche, afin d'achever le beau temps et de me reposer. Je m'y trouve très bien, et j'y fais une vie solitaire qui ne me déplaît pas, quand c'est pour peu de temps. Je vais aussi faire quelques petits remèdes à mes mains, purement pour l'amour de vous, car je n'ai pas beaucoup de foi; et c'est toujours dans cette vue de vous plaire que je me conserve, étant très persuadée que l'heure de ma mort ne peut ni avancer, ni reculer; mais je suis les conduites ordinaires de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par elle qu'on arrive aux ordres de la Providence. Ainsi, ma fille, je ne négligerai rien, puisque tout me paroît comme une obéissance nécessaire. Voilà qui est bien sérieux; mais voici la suite de mon séjour à Paris de près de quinze jours : vous savez ce que je fis le vendredi, et comme j'allai chez M. de Pomponne. Nous avons trouvé, M. d'Hacqueville et moi, que vous devez être contents du règlement, puisque enfin le roi veut que le lieutenant soit traité comme le gouverneur; et qu'on se trouve à l'ouverture de l'assemblée comme on a fait par le passé : voilà une grande affaire. Le samedi, M. et madame de Pomponne, madame de Vins, d'Hacqueville et l'abbé de Feuquières, vinrent me prendre pour aller nous promener à Conflans. Il faisoit très beau. Nous trouvâmes cette maison cent fois plus belle que du temps de M. de Richelieu. Il y a six fontaines admirables, dont la machine tire l'eau de la rivière, et ne finira que lorsqu'il n'y aura pas une goutte d'eau. On pense avec plaisir à cette eau naturelle, et pour boire, et pour se baigner quand on veut. M. de Pomponne étoit gai; nous causâmes et nous rîmes extrêmement. Avec sa sagesse, il trouvoit partout un air de *cathédrale* [1] qui nous réjouissoit beaucoup. Cette petite partie nous fit plaisir à tous; vous n'y fûtes point oubliée.

La vision de la *bonne femme* passe à vue d'œil, mais c'est sans croire qu'il y ait plus autre chose que la crainte qui attache à *Quanto*. Pour le voyage de M. de Marsillac, gardez-vous bien d'y entendre aucune finesse, il a été fort court. M. de Marsillac est aussi bien que jamais auprès du roi : il ne s'est ni amusé, ni détourné : il avoit Gourville, qui n'a pas souvent du temps à donner : il le promenoit par toutes ses terres, comme un fleuve qui apporte la graisse et la fertilité. Quant à M. de la Rochefoucauld, il alloit, comme un enfant, revoir Verteuil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été. Il revient plus doucement que son fils, et passa en Touraine chez madame de Valentiné et chez l'abbé d'Effiat. Il a été dans une extrême peine de madame de Coulanges, qui revient assurément de la plus grande maladie qu'on puisse avoir : la fièvre ni les redoublements ne l'ont point encore quittée; mais parceque toute la violence et la rêverie en sont dehors, elle se peut vanter d'être dans le bon chemin de la convalescence. Madame de La Fayette est à Saint-Maur : je n'y ai été qu'une fois : elle a son mal de côté qui l'a empêchée d'aller chez madame de Coulanges, dont elle étoit fort inquiétée; et d'aller voir Langlade, qui a pensé mourir à Frêne du même mal que madame de Coulanges, et a eu de plus qu'elle l'extrême-onction. Enfin, elle a été soulagée de tous les côtés, sans avoir quitté sa place.

Je disois l'autre jour à madame de Coulanges que *Beaujeu* avoit eu sur elle l'extrême-onction, et qu'on lui avoit crié : *Jesus Maria*; elle me répondit avec une voix de l'autre monde : *Hé, que ne me crioit-on? Je le méritois autant qu'elle.* Que dites-vous de cette ambition ? Écrivez au petit Coulanges, il a été digne de compassion; il perdoit tout en perdant sa femme. Ce fut une chose fort touchante quand elle fit écrire à M. du Gué [1] pour lui recommander M. de Coulanges, et cela par conscience et par justice, reconnaissant de l'avoir ruiné, et demandant à M. et à madame du Gué

[1] La maison dont il s'agit appartenoit aux archevêques de Paris.

[1] Père de madame de Coulanges, intendant de Lyon.

cette marque de leur amitié comme la dernière : elle leur demandoit pardon, et leur bénédiction en même temps. Je vous assure que ce fut une scène fort triste. Vous écrirez donc à ce pauvre petit homme, qui est parfaitement content de mon amitié : en vérité, c'est dans ces occasions qu'il faut la témoigner.

Votre petit Allemand paroît extrêmement adroit au bon abbé, il est beau comme un ange, et doux et honnête comme une pucelle. Il va répéter son allemand chez M. de Strasbourg. Je l'ai fort exhorté à se rendre digne : mais je vous défie de deviner son nom ; quoi que vous puissiez dire, je vous dirai toujours ; c'est autrement : c'est qu'il s'appelle *Autrement*. N'est-ce pas là un nom bien propre à ouvrir l'esprit à des pointilleries continuelles ? Je lui apprends à nouer des rubans : en un mot, je crois que vous vous en trouverez fort bien.

Madame Cornuel étoit l'autre jour chez Berryer dont elle étoit maltraitée ; elle attendoit à lui parler dans une antichambre qui étoit pleine de laquais. Il vint une espèce d'honnête homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là. *Hélas !* dit-elle, *j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais*. Voilà ce qui a fait éclater de rire M. de Pomponne, de ces rires que vous connoissez ; je crois que vous le trouverez fort plaisant aussi.

M. le cardinal m'écrit, du lendemain qu'il a fait un pape, et m'assure qu'il n'a aucun scrupule. Vous savez comme il a évité le sacrilège du faux serment ; les autres y doivent trouver un grand goût, puisqu'il n'est pas même nécessaire. Il me mande que le pape est encore plus saint d'effet que de nom ; qu'il vous a écrit de Lyon en passant, et qu'il ne vous verra point en repassant, par la même raison des galères, dont il est très fâché ; de sorte qu'il se retrouvera dans peu de jours chez lui, comme si de rien n'étoit. Ce voyage lui a fait bien de l'honneur, car il ne se peut rien ajouter au bon exemple qu'il a donné. On croit même que, par le bon choix du souverain pontife, il a remis dans le conclave le St-Esprit qui en étoit exilé depuis tant d'années. Après cet exemple il n'y a point d'exilé qui ne doive espérer.

Vous voilà donc dans la solitude ; c'est présentement que vous devez craindre les esprits : je m'en vais parier que vous n'êtes plus que cent personnes dans votre château. Je suis persuadée de toute l'*aimabilité* de la belle Rochebonne ; mais la constance de Corbinelli est abymée dans tant de philosophie, et il est si terriblement attaché à la justesse des raisonnements, que je ne vous réponds plus de lui. Il dit que le père Le Bossu ne répond pas bien à vos questions ; qu'il auroit tort de vouloir vous instruire, que vous en savez plus qu'eux tous : vous nous en manderez votre avis.

Je vous ai mandé l'histoire de Brisacier ; on n'en peut rien dire jusqu'à ce que le courrier de Pologne soit revenu. Il est cependant hors de Paris et de la cour : il assiége la ville, et demeure chez ses amis aux environs : il étoit l'autre jour à Clichy : madame du Plessis le vint voir de Frêne, pour faire les lamentations de la rupture de son marché. Brisacier lui dit qu'assurément il n'étoit point rompu, et qu'on verroit, au retour du courrier, s'il étoit aussi fou qu'on disoit. S'il est protégé de la reine de Pologne, ou du roi, nous en jugerons comme vous faites.

M. de Bussy est arrivé comme j'écrivois cette lettre ; je lui ai fait voir votre souvenir. Il vous dira lui-même combien il en est content. Il m'a lu des mémoires les plus agréables du monde : ils ne seront pas imprimés, quoiqu'ils le méritassent bien mieux que beaucoup d'autres choses.

On nous vient dire que Brisacier et sa mère, qui étoient ici près à Gagny, ont été enlevés ; ce seroit un mauvais préjugé pour le duché. Cette nouvelle est un peu crue : comme elle est présentement à Paris, d'Hacqueville ne manquera pas de vous l'apprendre. Je vous embrasse mille fois, ma très-chère, avec une tendresse fort au-dessus de ce que je vous en pourrois dire.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 30 ; mais quoi ! vous n'aviez pas reçu la mienne du 21 ? quelle sottise à la poste ! elle étoit toute propre à vous instruire : je décidois sur votre départ, et je vous conjurois par pure tendresse de ne point le différer ; c'est ce que je vous demande encore par les mêmes raisons : vous suivrez ce conseil, si vous avez pour moi autant d'amitié que je vous en crois ; dans cette confiance, je ne me remettrai point à vous dire combien je le souhaite, ni combien six semaines font à mon impatience. Madame de Soubise est allée voir son mari malade en Flandre : cela me

plaît : voyez la *Gazette de Hollande*. Adieu, j'embrasse tendrement le seigneur Comte.

---

546. *

A la même.

A Livry, vendredi 9 octobre 1676.

Je suis fâchée, ma très-chère, que la poste vous diffère mes lettres de quelques jours. Je connois votre amitié et vos inquiétudes; mais il n'y a qu'à recourir au grand d'Hacqueville pour y trouver tout le secours que l'on peut souhaiter. Je me souviendrai toute ma vie du plaisir et de la consolation que je trouvai aux Rochers dans une de ses lettres, après que vous fûtes accouchée; sans quoi je n'étois pas en état de soutenir l'excès de la douleur où j'étois. J'espère que vous aurez été contente le lendemain, à moins qu'un laquais de madame de Bagnols, à qui je donnai mes lettres pour les porter à la poste, ne les ait jetées je ne sais où; il m'en a pris quelque petite crainte. Vous aurez vu dans cette lettre, si vous l'avez reçue, la réponse de celle où vous me parliez d'attendre M. de Grignan : je vous priois, ma chère, de ne point écouter cette pensée; je vous assurois que celle de la saison moins avancée ne m'avoit point fait souhaiter que votre arrivée précédât la sienne; que c'étoit l'extrême envie que j'avois de vous voir, qui me faisoit vous conjurer de me donner cette petite avance; que je la méritois, par la seule raison de la discrétion que j'ai eue de ne point vouloir vous tirer de votre château plus tôt qu'au départ de M. de Grignan pour *l'assemblée*[1] ; que j'avois pris sur moi tout le temps dont vous m'aviez rendue la maîtresse, et qu'en un mot je vous conjurois, comme je fais encore de tout mon cœur, de songer à partir ce mois-ci, comme nous en sommes demeurées d'accord. Je crois que M. de Grignan ne trouve rien d'injuste à tout mon procédé. Je vous ai mandé le peu d'argent qu'il vous faut, en attendant qu'il vienne; je crois que votre voiture doit être la litière jusqu'à Roanne, et la rivière jusqu'à Briare, où vous trouverez mon carrosse. Voilà, ma fille, l'essentiel du contenu de ma lettre, au cas qu'elle soit perdue.

L'abbé Bayard me mande que j'ai très-bien fait de ne point aller cet automne à Vichy; que les pluies continuelles ont rendu les eaux très-mauvaises; que Saint-Hérem et Planci, qui y étoient allés exprès, n'en ont point pris; qu'il n'y avoit que M. de Champlâtreux[1], qui n'étoit guère content; enfin sa lettre m'a fait un plaisir admirable; je ne savois pas trop bien d'où me venoit mon opiniâtreté, c'étoit justement cela. Je fais ici un certain tripotage à mes mains avec de la moelle de cerf et de l'eau de la reine de Hongrie, qui me fera, dit-on, des merveilles. Ce qui m'en fait beaucoup, c'est le temps miraculeux qu'il fait; ce sont de ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids : enfin j'en suis charmée; je me tiens dehors depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; je n'en perds pas un moment, et à cinq heures, avec une obéissance admirable, je me retire, mais ce n'est pas sans m'humilier, reconnoissant, avec bien du déplaisir, que je suis une misérable mortelle, et qu'une sotte timidité me fait rompre avec l'aimable serein, le plus ancien de mes amis, que j'accuse peut-être injustement de tous les maux que j'ai eus. Je me jette dans l'église, et je ferme les yeux, jusqu'à ce qu'on me vienne dire qu'il y a des flambeaux dans ma chambre : car il me faut une obscurité entière dans l'entre-chien et loup, comme les bois, ou une église, ou que l'on soit trois ou quatre à causer; enfin je me gouverne selon vos intentions. J'ai vu le petit Sanguin du prince, qui est chez son cousin; il m'apporta des perdrix et des lièvres : il est tout tel qu'il étoit; nous parlâmes fort du temps passé et de la princesse.

La nouvelle de Brisacier est tout assurée : on a découvert par des lettres qu'il écrivoit au roi de Pologne, qu'il travailloit à le détourner de l'amitié de notre monarque; de sorte qu'il est à la Bastille, et sa destinée est encore incertaine entre la potence et le duché.

Pour l'Allemagne, il y auroit beaucoup à dire.

[1] L'assemblée des états de Provence, qui se tient à Lambesc.

[1] Louis Molé de Champlâtreux, conseiller au parlement de Paris.

Le général a été encore un peu mortifié, en faisant escorter des convois; il est obligé de se rapprocher de nous, pendant que ces brutaux d'Allemands, dès qu'il aura repassé le Rhin, se mettront autour de Brissach, comme ils firent l'année passée à Philisbourg : cela seroit assez impertinent. Il y a beaucoup de division dans cette armée, j'entends celle de M. de Luxembourg. Je reçois un billet de d'Hacqueville, qui fut mercredi à Versailles, pour voir faire et envoyer cette manière de réglement pour l'assemblée. Il faut avouer que jamais il ne s'est vu un tel ami : quand on lui recommande quelque affaire, rien n'empêche de croire que c'est la seule qu'il ait, tant il s'en acquitte ponctuellement.

---

547. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE GRIGNAN.

A Livry, ce 10 octobre 1676.

Il y a trois jours que je suis ici, Madame, avec madame votre mère. Vous croyez bien que sa rate et la mienne en ont mieux valu. Elle m'a montré un endroit de votre dernière lettre où vous me faites un compliment sur la prison de mon fils, dont je vous rends mille graces. Mais vous m'en aviez promis un sur la qualité de grand-père que je porte fort indignement. Je n'en sais point du tout faire les fonctions; je n'en suis pas moins gai, et j'espère de devenir bisaïeul sans en être plus grave. Mais quand arriverez-vous, Madame? Vous vous faites bien desirer, sans avoir besoin de ce secours pour nous faire bien aises de vous revoir.

Revenez vite à nous, Grignan;
Quittez pour un temps la Provence.
N'attendez pas le bout de l'an,
Revenez vite à nous, Grignan:
Peut-être sera-ce à mon dam,
Mais je ne crains que votre absence.
Revenez vite à nous, Grignan;
Quittez pour un temps la Provence.

Je laisse à madame votre mère à vous envoyer tous les autres triolets qu'on chante ici; et pour moi, Madame, je vous chanterai toujours, jusqu'à ce que je vous parle.

---

548. *

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

Commencée à Livry, et finie à Paris,
mercredi 14 octobre 1676.

Je vous remercie, ma fille, de votre complaisance, et de l'amitié que vous me témoignez, puisque vous êtes résolue de partir avant M. de Grignan. Je l'embrasse et je le remercie aussi du consentement qu'il y donne : je connois la pesanteur de votre absence, et je comprends ce qu'il souffrira; mais c'est pour si peu de temps, qu'il a raison de ne me pas envier cette satisfaction : sa part est toujours bien grande au prix de la mienne. Je vous conjure à présent, ma très-chère, de prendre un bon conducteur pour votre voyage; j'ai de la peine à penser à l'ennui que vous aurez : je vous recommande à Montgobert; ayez des livres; et au nom de Dieu, défendez à vos muletiers de prendre le chemin le plus court, en allant de chez vous à Montélimart; qu'ils prennent le chemin du carrosse : ils menèrent madame de Coulanges par celui que je vous dis; sans du But, qui descendit promptement, et soutint la litière, elle tomboit dans un précipice épouvantable; il m'a conté cela dix fois, et m'a fait transir. La crainte qu'on ne vous mène par ce chemin m'a déjà réveillée plus d'une fois la nuit. Je vous conjure, ma très-chère, de donner ce soin à quelqu'un qui ait plus d'attention à votre conservation que vous-même. J'écrirai à Moulins à un M. Le Châtelain, qui vous rendra mille petits services; c'est un très-bon et très-honnête homme, qui a de l'esprit et de la piété. Vous y verrez aussi madame de Gamaches, qui est de la maison de Montmorin [1] : elle est vive, elle est jolie femme : elle ne m'a pas quittée pendant quatre ou cinq jours, en deux fois que j'ai été Moulins, ou chez mesdames Fouquet : enfin elle est ma première amie de Moulins.

M. de Seignelai est allé en poste à Marseille, pour une affaire de la marine; nous ne savons ce que c'est. Le Brisacier et sa mère sont toujours à

[1] Marie-Françoise de Montmorin, mariée en 1666 à Jean-Frédéric de Gamaches, comte de Châteaumélian.

la Bastille. La mère a obtenu une femme pour la servir, mais *M. le duc* se déchausse lui-même.

Votre médecin philosophe tire de trop loin pour pour tirer juste; il me croit malade, et je suis guérie; et je vous assure que les conseils qu'on m'a donnés ici sont opposés aux siens. Je finirai ma lettre demain à Paris.

Jeudi 15.

Me voici donc à Paris. J'ai couché à Saint-Maur; j'y allai de Livry. J'y ai vu M. de La Rochefoucauld, et nous avons fort causé. Si *Quanto* avoit bridé sa coiffe à Pâques de l'année qu'elle revint à Paris, elle ne seroit pas dans l'agitation où elle est; il y avoit du bon esprit à prendre ce parti; mais la foiblesse humaine est grande; on veut ménager des restes de beauté; cette économie ruine plutôt qu'elle n'enrichit. La *bonne femme* (*madame de Soubise*) est en Flandres : cela ferme la bouche. J'ai trouvé que mes rêveries de ma forêt se rapportent fort aux raisonnements d'ici. Je n'ai point encore vu madame de Coulanges, je n'irai qu'après avoir fait ce paquet. On m'assure qu'elle est très-bien, et que les épigrammes recommencent à poindre. Je lui ferai vos amitiés, et donnerai votre lettre à son mari.

On dit que le crime de Brisacier, c'est d'avoir abusé de sa charge [1], en faisant écrire la reine au roi de Pologne, pour l'engager à prier le roi d'accorder un brevet de duc à Brisacier, son secrétaire. Il faut que le courrier de Pologne ait apporté cette nouvelle, puisqu'on a donné des commissaires à Brisacier; et vous savez ce que c'est d'abuser du sceau et du seing d'une reine de France. Je crains que *M. le duc de Brisacierski* ne soit pendu.

Je prévois que mon fils reviendra, au lieu d'aller sur la Meuse, où sa mauvaise destinée l'envoie; il a un rhumatisme à la cuisse, qui sera bon pour obtenir son congé. Si le beau temps continue, j'irai encore un moment à Livry : ma maison est toute prête et toute rangée, c'est le principal. Parlez-moi un peu de votre départ, et je vous parlerai vendredi de votre voiture de Briare ou d'Orléans. Au reste, Amonio est pape, c'est-à-dire, son oncle est maître de chambre d'Odescalchi. Vous jugez bien que le voilà à Rome, se moquant de Chelles, après y avoir mis la réforme : tout ce que vous me mandez sur ce sujet est l'étoffe de dix épigrammes. Vous êtes la plus plaisante créature du monde, avec toute votre sagesse et votre sérieux : si vous vouliez prendre soin de ma rate, je serois immortelle; car c'est de là que sont venus tous mes maux, à ce qu'ils disent. Songez, ma très chère, à venir me voir; je n'attendrai point de sang froid la joie que j'aurai de vous embrasser, et mes petits esprits se mettront bientôt en mouvement pour aller au-devant de vous. Adieu, ma très chère enfant; je vous écrirai vendredi. Je vous fais mille amitiés de madame de La Fayette qui m'en a chargée pardessus la tête, et M. de La Rochefoucauld aussi. Je n'ai encore vu personne : vous savez comme j'aime à ramasser des *rogatons* pour vous divertir. Ce que je ne puis vous mander, c'est, en vérité, l'excès de l'amitié que j'ai pour vous.

[1] De secrétaire des commandements de la reine.

---

549. *

A la même.

À Paris, vendredi 16 octobre 1676.

En vérité, ma fille, je n'ai jamais vu de si sots enfans que les miens; ils sont cause que je ne puis retourner à Livry, comme j'en avois le dessein. Je vois bien que cela vous fait rire, et que nous n'avez pas grande envie de me plaindre d'être obligée de faire faux bond à Livry le 15 d'octobre. D'Hacqueville, Corbinelli, M. et madame de Coulanges vous aideront fort à approuver que je ne les quitte plus. Il est vrai cependant que, sans vous et mon fils, j'aurois continué ma solitude avec plaisir : j'étois là plus à moi en un jour que je n'y suis ici en quinze; je priois Dieu, je lisois beaucoup; je parlois de l'autre vie, et des moyens d'y parvenir. Le père prieur a plus d'esprit que je ne pensois, quoique je le trouvasse un fort honnête homme. Enfin me revoilà dans le tourbillon.

Il faut que j'aille voir M. Colbert pour votre pension; d'Hacqueville m'y mènera, quand ce ministre viendra à Paris, afin d'éviter le voyage de

Versailles : voilà pour madame, voici pour monsieur. Vous saurez que son malheur l'envoie sur la Meuse, et son bonheur fait qu'il a un rhumatisme sur une cuisse et sur une hanche, qui lui fait beaucoup de mal, et l'empêche de se soutenir. Il est à Charleville, et me prie de demander son congé : il faut donc voir M. de Louvois, c'est une affaire. N'ai-je pas raison, ma belle, de me plaindre de mes enfants, et de leur dire des injures?

M. de Coulanges vous avoit écrit une très jolie lettre semée de vers par-ci par-là : il vous contoit tous les soins et toutes les inquiétudes qu'on a marqués à madame de Coulanges dans sa maladie; et que la marquise de La Trousse, qui en étoit demeurée en Berry sur la nouvelle de son extrémité, étoit seule à mourir de peur d'apprendre une résurrection [1]. Cet endroit, quoique la malade en ait déjà ri, s'est présenté à son esprit avec quelque vapeur noire, de sorte qu'elle l'a improuvé; et en même temps son mari a pris la lettre, et l'a chiffonnée comme un petit enfant, et l'a jetée dans le feu. Nous sommes demeurés tous étonnés, et il en a fait une autre dans son chagrin, qui, en vérité, est plus plate que la feuille de papier sur quoi elle est écrite. La vôtre étoit admirable : nous la considérâmes comme une pièce digne d'être gardée, pour s'en parer dans de pareilles occasions.

M. de La Vallière est mort : on lui a fait plusieurs opérations; et enfin il s'en est allé. Sœur Louise de la Miséricorde [2] fit supplier le roi de conserver le gouvernement pour acquitter les dettes, sans faire mention de ses neveux. Le roi lui a donc donné ce gouvernement, et lui a mandé que s'il étoit assez homme de bien pour voir une carmélite aussi sainte qu'elle, il iroit lui dire lui-même la part qu'il prend à la perte qu'elle a faite. Madame de Soubise est revenue de Flandre; je l'ai vue, et lui ai rendu une visite qu'elle me fit à mon retour de Bretagne. Je l'ai trouvée fort belle, à une dent près, qui lui fait un étrange effet au-devant de la bouche; son mari est en parfaite santé, et fort gai. Il me paroît qu'on les a mal gardés ces nuits passées.

La *grande femme* s'est fort éclaircie avec *Quanto*. et a fait voir au doigt et à l'œil qu'elle étoit incapable d'approuver de nouveaux feux. On ne peut pas être mieux qu'elle est présentement; peut-être que demain ce ne sera plus la même chose : mais enfin elle est au comble; on lui a donné quatre cents louis pour les habits de Villers-Cotterets, où l'on doit faire la Saint-Hubert; on croit cette partie rompue; j'ai toujours cru qu'il n'y auroit de sûr que la dépense des dames, qui est excessive. Elle a été si sotte que de donner scrupuleusement dans l'étoffe; il me semble qu'elle eût mieux fait d'en mettre au moins une partie en pain de Gonesse, d'autant plus que quand on n'achète point un visage neuf, les atours ne font pas un bon effet. On assure que mademoiselle d'Elbeuf a dit à MONSIEUR que madame de Richelieu a fait un compliment à M. le duc, sur ce que MADAME n'est accouchée que d'une fille; cela fait une fourmilière de dits, de redits, d'allées, de venues, de justifications, et tout cela ne pèse pas un grain.

Je vous ai envoyé un grand discours du P. Le Bossu sur la lune; je crois qu'il pourroit bien être dans ce paquet perdu du 25, dont je suis encore très-affligée. Je meurs d'envie que vous me parliez de votre départ; je crois que vous feriez mieux d'aller jusqu'à Orléans, ce n'est qu'un jour de plus; vous y trouverez Beaulieu, qui vous tiendra une voiture prête, et le lendemain assurément je vous irai recevoir et prendre dans mon carrosse : celui d'Orléans amènera vos gens et toutes vos hardes. Adieu, ma très-chère, songez à ce mauvais chemin de Grignan à Montélimart. Je suis très-fâchée que vous ayez été importunée de votre M. de C..., noir comme une taupe, et tout le reste : il me semble que je vois votre désespoir; dès qu'on a un pouce de terre, on connoît ces sortes de visites.



[1] La marquise de La Trousse étoit si jalouse du prétendu attachement de son mari pour madame de Coulanges, qu'on croyoit pouvoir hasarder cette plaisanterie.

[2] Françoise-Louise de La Baume-le-Blanc, duchesse de La Vallière, alors religieuse aux Carmélites de la rue Saint-Jacques à Paris, étoit sœur de Jean-François de La Baume-le-Blanc, gouverneur et grand-sénéchal de la province de Bourbonnois, mort le 13 octobre 1676.

550.

A la même.

A Paris, mercredi 21 octobre 1676.

Hé, mon Dieu, ma fille, est-il possible que vous puissiez croire que le monde trouve ridicule que vous me veniez voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez M. de Grignan pour un peu de temps, afin de me donner cette marque de votre amitié ? Peut-être auroit-on plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seroient plus embarrassés, qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner, dans cette occasion, l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis ; et comme M. de Grignan doit être parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon : elle me demanda si elle ne vous rencontreroit point ; je lui dis que cela n'étoit pas impossible. Amonio s'en va aussi ; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine : j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé de mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Charleville ; M. de Louvois répondit fort honnêtement que, si je voulois, il le demanderoit au roi : mais que mon fils feroit fort mal sa cour, et qu'il seroit refusé ; que le petit Villars, et tous les autres l'avoient été, et qu'il lui conseilloit de se guérir tout doucement à Charleville ; que s'il avoit pris, dès l'armée, une attestation de M. de Schomberg, il seroit revenu ; mais que sa lettre toute seule ne produiroit aucun effet. J'ai mandé tout cela, et en même temps je reçois une lettre, où, sans avoir reçu la mienne, il me mande qu'il part avec un de ses amis qui revient, et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire : je vous manderai la suite. Le P. Le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique* [1] est fort admiré ; vous en sentiez la beauté, sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de saint Augustin, *sur la prédestination et la persévérance des bons* ; nos amis ont triomphé dans cet ouvrage ; vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi, dans un autre genre, les rondeaux de Benserade : ils sont fort mêlés ; avec un crible, il en demeureroit peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire : on envoie quelquefois de l'argent à son mari, quand il est à l'armée ; Saint-Géran en a envoyé à sa femme [2] : il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir, il ne reviendra point de son quartier d'hiver ; tellement que la petite dame a donné dans l'étoffe, selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise a paru avec son mari, deux coiffes et une dent de moins, à la cour ; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avoit une de ses dents de devant un peu endommagée: ma foi, elle a péri, et l'on voit une place comme celle du gros abbé, dont elle ne se soucie guère davantage ; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Cotterets est rompu ; mais le roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde, c'est la dépense que font ces dames, sans avoir le premier sou, hormis celles à qui le roi les donne.

Je vous vois dans vos prairies une bergère sans berger, bien solitaire et bien éloignée de l'agitation de celles-là : votre ame est bien tranquille, et vos esprits sont bien paisibles en comparaison du mouvement de ce bon pays ; mais que peut faire une bergère sans un berger ? Vous répondrez fort bien à cette question par votre exemple. Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine ; cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne, où il a été encore plus mal que madame de Coulanges. Je l'ai vu : il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur : elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte, elle

[1] C'est-à-dire, son *Traité du poème épique*.
[2] Madame de Saint-Géran aimoit le jeu.

dit qu'elle en est ravie, et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir.

Savez-vous bien où je suis? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau temps du monde à nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg : vous croyez que je m'en vais dire, Saint-Jacques; point du tout, c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris, dans la chambre de mademoiselle de Raymond, qui s'y est fait faire, comme bienfaitrice, un petit appartement enchanté : elle sort quand elle veut; mais elle ne le veut guère, parcequ'elle a principalement dans la tête de vouloir aller en paradis. Je vous amènerai ici, non seulement comme une relique de ma grand' mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer à voir une très belle maison de campagne; vous en serez surprise. Je vais donc, dans cet aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un pen. Je ne suis pas seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, ma fille, partez; vous devez avoir pris vos mesures sur le départ de M. de Grignan : je l'embrasse, et vous prie de lui donner ma lettre; je vous recommande aussi celle de M. l'archevêque: j'espère plus en eux qu'en vous pour une décision.

J'ai dit comme vous sur ce règlement; il n'y a pas de raison à leur dire, que quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée, cela s'en va sans dire; et aussi, qu'ils se trouveront à l'ouverture, quand ils seront dans le lieu; quelle folie! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard : j'avois corrigé cet article, sans rien ôter au sens : mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement, que de tarder encore huit jours, disant que les évêques de vos amis ne feroient point de difficultés, et que es autres en feroient toujours : l'intendant au moins n'y sauroit manquer; cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la réverbéartion du soleil? *si me miras, me miran* : n'aurions-nous jamais un rayon? Je disois hier au fils d'un malheureux (*le comte de Vaux*), que si, avec son mérite et sa valeur, qui percent même la noirceur de sa misère, il avoit la fortune du temps passé, on lui auroit dressé un temple : je dis vrai; mais si cela étoit, il seroit gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous représenter madame de Coulanges à l'agonie, et M. de Coulanges dans la douleur; je ne le croirois pas, si je ne l'avois vu : une vivacité morte, une gaieté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avoit encore hier la fièvre; on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire; car pour du mal je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode;* il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de madame de Coulanges; je les corrige; jugez de la perfection de l'ouvrage. Adieu, ma chère enfant; partez et venez : tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont tout entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'abbé de Pontearré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément : cela est fort plaisant. Il est vrai que la conduite de notre cardinal est adorable : on l'admire bien aussi; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

---

551. *

A la même.

A Livry, vendredi 23 octobre 1676.

Voici le second tome du *Frater*. Je lui envoyai hier un carrosse au Bourget, et je vins, cela soit dit en passant, avec un autre à six chevaux, le trouver ici, où je ne croyois pas trop qu'il dût arriver si précisément; cependant le hasard, qui est quelquefois plaisant, nous fit tous rencontrer au bout de l'avenue: cette justesse nous fit rire. Nous entrâmes, nous nous embrassâmes, nous parlâmes de vingt choses à-la-fois, nous nous questionnâmes sans attendre ni entendre aucune réponse; enfin cette entrevue eut toute la joie et

tout le désordre dont elles sont ordinairement accompagnées. Cependant monsieur boite tout bas, monsieur crie, monsieur se vante d'un rhumatisme, quand il n'est pas devant moi; car ma présence l'embarrasse; et comme nous en avons bien vu d'autres ensemble, il ne se plaint qu'à demi. Dans mes rêveries de ma grande maladie, je trouvois, et je croyois, et je disois que j'avois une cuisse bleue, c'étoit celle qui me faisoit le plus de mal; de sorte que je lui ai donc accordé qu'il a une cuisse bleue, pourvu qu'il demeure d'accord aussi qu'il a la tête verte, tellement que cela compose un homme qui a la cuisse bleue et la tête verte. Gardez-vous bien de dire cela à Montgobert : elle en abuseroit cet hiver avec le pauvre baron, qui se prépare bien à la tourmenter. Elle écrit les plus plaisantes choses du monde, et à lui, et à moi; mais nous voyons, au travers de sa bonne humeur, qu'elle est malade, et nous en sommes très fâchés. Mon fils sera donc ici quelques jours, en attendant qu'on lui ait envoyé de Charleville les attestations nécessaires pour avoir le congé, ou que les troupes qui étoient allées sur la Meuse reviennent, comme on le dit, parceque ce duc de Zell, qui nous faisoit peur, s'est retiré, et a peut-être plus de peur que nous. Voilà l'état de notre abbaye : on voudroit bien que je fusse obligée d'en partir, pour aller au-devant de vous; car vous êtes une pièce fort nécessaire à notre véritable joie. Je ne vous dirai plus rien sur votre départ : il me semble qu'il doit être résolu, ou jamais; vous ne sauriez douter du desir que j'en ai. Je crois que M. de Grignan est parti pour l'assemblée: ainsi, en bonne justice, vous devriez être en chemin; si cela étoit, j'aurois moins de regret que cette lettre-ci fût perdue, que ce gros paquet du 25, dont je suis encore fâchée. Si mon écriture est un peu chancelante, n'en soyez point en peine, c'est que j'ai froid aux doigts. Adieu, ma très chere, je laisse la plume à M. *le Clopineux*. On disoit l'autre jour qu'on avoit jeté un monitoire, pour savoir où étaitl'armée de M. de Luxembourg; et quand il partit, on prétend que le grand Condé disoit : *Ah, le beau poste! ah, le joli commandement jusqu'au mois de juillet!* On dit encore que M. de Luxembourg [1] a mieux fait l'oraison funèbre de M. Turenne que M. de Tulle, et que le cardinal de Bouillon lui fera avoir une abbaye; tout cela, sans préjudice des chansons. A propos de cardinal, ce que vous avez dit, *sans sacrilège dans le conclave ni peccadille dans le chemin*, est une chose admirable. Le bon abbé vous aime et vous honore de tout son cœur; et moi, ma chère, je vous embrasse de tout le mien.

M. DE SÉVIGNÉ.

Me voici quasi établi comme vous le souhaitez. J'ai la cuisse bleue, il est vrai; mais je ne conviens pas de la tête verte : je voudrois pourtant bien avoir changé du bleu de ma cuisse contre un peu de verdure à ma tête; j'en marcherois beaucoup mieux et plus légèrement. J'ai reçu votre lettre, ma petite sœur : je vous remercie de vos soins et de votre inquiétude; je crois, si je ne me trompe, que nous serons le mieux du monde ensemble cet hiver: vous savez pourtant que je vous ai promis de ne jamais oublier votre cœur, ni votre ame intéressée : à cela près, je penserai assez de bien de vous, malgré vos irrésolutions, dont on m'a dit d'assez grandes impertinences : nous vous en gronderons tout à loisir; venez seulement voir ma très-chère bonne maman, qui se porte à merveilles, et qui est belle comme un ange. Si votre retour ne vous paroît pas nécessaire pour lui redonner la santé, sachez qu'il l'est fort pour l'y maintenir, et l'un vaut bien l'autre. *Venez, reine des dieux; venez, venez, favorable Cybèle.* Vous nous paroîtrez bien descendue des cieux; mais quoique vous veniez sans équipage, vous ne vous trouverez pas tombée des nues; maman mignonne a pourvu à tout. Adieu, ma belle et aimable petite sœur; je fais mille compliments et mille amitiés à M. de Grignan.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je suis une sotte; j'ai offensé la géographie : vous ne passez point par Moulins, la Loire n'y va point. Je vous demande pardon de mon imperti-

[1] Le maréchal de Luxembourg éprouva dans ce temps-là ce qui arrive à la plupart des grands hommes. Il fut d'abord en butte aux traits de l'envie et de la malignité; mais enfin l'une et l'autre se turent devant ses victoires, et firent place aux louanges et à l'admiration.

nence ; mais venez m'en gronder et vous moquer de moi.

---

552. *

A la même.

A Livry, mercredi 28 octobre 1676.

On ne peut jamais être plus étonnée que je le suis, de vous voir écrire que le mariage de M. de La Garde est rompu. Il est rompu ! hé , bon Dieu ! n'avez-vous point entendu le cri que j'ai fait ? Toute la forêt l'a répété, et je suis trop heureuse d'être en un lieu où je n'aie de témoins de ce premier étonnement que les échos. Je saurai bien prendre dans la ville tous les tons d'une amie , et même je n'y aurai pas de peine. J'approuvois son choix, par la grande estime que j'ai pour lui , et par la même raison , je change comme lui. Plût à Dieu qu'il fût disposé à revenir avec vous ! vraiment ce seroit bien là un conducteur comme je le voudrois.

Je suis étonnée que l'assemblée ne soit point encore commencée. M. de Pomponne croyoit que ce dût être le 15 de ce mois. Vous passerez donc encore la Toussaint à Grignan ; mais après cela , ma très-chère, ne penserez-vous point à partir ? Je vous ai dit tant de choses là-dessus, et vous savez si bien ce que je pense, que je ne dois plus vous rien dire. Le *Frater* est toujours ici , attendant les attestations qui lui feront avoir son congé. Il clopine ; il fait des remèdes ; et quoiqu'on nous menace de toutes les sévérités de l'ancienne discipline, nous vivons en paix , dans l'espérance que nous ne serons point pendus. Nous causons et nous lisons : le compère , qui sent que je suis ici pour l'amour de lui, me fait des excuses de la pluie, et n'oublie rien pour me divertir ; il y réussit à merveilles ; nous parlons souvent de vous avec tendresse.

M. de Sévigné.

La fille du seigneur *Alcantor* n'épousera donc point le seigneur *Sganarelle* , qui n'a que cinquante-cinq ou cinquante-six ans[1] : j'en suis fâché : tout étoit dit, tous les frais étoient faits. Je crois que la difficulté de la consommation a été le plus grand obstacle ; le chevalier *de la Gloire*[2] ne s'en trouvera pas plus mal ; cela me console. Ma mère est ici pour l'amour de moi ; je suis un pauvre criminel , que l'on menace tous les jours de la Bastille ou d'être cassé. J'espère pourtant que tout s'apaisera , par le retour prochain de toutes les troupes. L'état où je suis pourroit tout seul produire cet effet ; mais ce n'est plus la mode. Je fais donc tout ce que je puis pour consoler ma mère, et du vilain temps , et d'avoir quitté Paris : mais elle ne veut pas m'entendre, quand je lui parle là-dessus. Elle revient toujours sur les soins que j'ai pris d'elle pendant sa maladie, et , à ce que je puis juger par ses discours , elle est fort fâchée que mon rhumatisme ne soit pas universel , et que je n'aie pas la fièvre continue , afin de pouvoir me témoigner toute sa tendresse et toute l'étendue de sa reconnaissance. Elle seroit tout-à-fait contente , si elle m'avoit seulement vu en état de me faire confesser ; mais, par malheur , ce n'est pas pour cette fois : il faut qu'elle se réduise à me voir clopiner, comme clopinoit jadis M. de La Rochefoucauld, qui va présentement comme un basque. Nous espérons vous voir bientôt ; ne nous trompez pas, et ne faites point l'impertinente ; on dit que vous l'êtes beaucoup sur ce chapitre. Adieu , ma belle petite sœur ; je vous embrasse mille fois du meilleur de mon cœur.

De madame de Sévigné.

Vous pouvez compter que vous aurez votre pension ; j'irai la semaine qui vient à Versailles , pour parler à M. Colbert avec le grand d'Hacqueville : il nous la donna si vite pour vous faire partir , ne voudra-t-il point en faire autant pour vous faire revenir ? Adieu , ma très-chère et très-parfaitement aimée ; j'embrasse tout ce qui est auprès de vous. Dieu sait si je souhaite de vous voir : cependant je vous avoue que je ne veux point que ce soit contre votre gré , ni avec tout le chagrin que je crois voir dans vos lettres : il faut que vous partagiez cette joie, si vous voulez que la mienne soit entière.

[1] *Voyez* la scène II du *Mariage forcé*, comédie de Molière.

[2] Le chevalier de Grignan.

553.

A la même.

A Livry, vendredi 30 octobre 1676.

Je reçois avec tendresse, ma chère enfant, ce que vous me dites pour fortifier mon cœur et mon esprit contre les amertumes de la vie, à quoi je ne puis m'accoutumer : rien n'est plus raisonnable ni plus chrétien ; et de quelque façon que vous le preniez, c'est toujours avoir soin de ma rate ; car la sagesse que vous m'enseignez ne me seroit pas moins salutaire que la joie. Je finis ce discours, non pas que je n'eusse beaucoup de choses à dire, si je voulois vous parler de mes sentiments, mais parce que ce n'est pas la matière d'une lettre.

On dit des merveilles de notre bon pape, et cela retombe en louanges sur le cardinal de Retz. Pour M. de Paris (*de Harlay*), ce sont d'autres merveilles, il a emporté contre les commissaires qui avoient la conscience plus délicate que lui, que le roi pût mettre des abbesses à plusieurs couvents de filles, surtout aux Cordelières ; et cela commence à s'exécuter avec un bruit et un scandale épouvantables. Les quatre commissaires qui se signalèrent contre lui, sont MM. Pussort, Boucherat, Pommereuil et Fieubet. On a pris six filles à Chelles pour être abbesses de çà et de là : la d'Oradour n'en est pas, dont elle est tout-à-fait mortifiée, car elle a extrêmement l'esprit et la vocation de la petite cour orageuse des abbayes.

J'ai toujours vu avec chagrin le peu de séjour que M. de Grignan a fait dans son château ; sa dépense ni ses occupations n'ont point eu d'intervalle. Je trouve la Provence si sujette à des événements, et la présence de M. son gouverneur m'y paroît si nécessaire, que je tremble toujours pour son congé. Je ne vous parlerai plus de votre départ; vous dites qu'il dépend de Dieu et de moi : pour de ma volonté et de mes décisions, vous n'en pouvez pas douter; il est donc question maintenant de la volonté de Dieu et de la vôtre : ma fille, ne lui donnez pas la torture, suivez librement votre cœur, et même votre raison. Les reproches me sont sensibles; il faut qu'ils me le soient beaucoup, puisque j'y ferai céder, s'il le faut, mes plus chers intérêts. Vous êtes raisonnable; vous m'aimez ; vous voyez mieux que moi ce que vous voulez, et ce que vous pouvez, et les choses dont vous êtes blessée : c'est à vous à décider librement; car je suis assurée que M. de Grignan et M. l'archevêque consentiront à tout ce que vous voudrez. Adieu, ma très-chère, je ne suis pas bien en train de vous parler d'autre chose. Nous sommes toujours dans cette forêt; votre frère fait des remèdes. Nous lisons saint Augustin, et nous sommes convertis sur la *prédestination* et sur la *persévérance*.

M. de Sévigné.

Il s'en faut encore quelque chose que nous ne soyons convertis : c'est que nous trouvons les raisons des semi-pélagiens fort bonnes et fort sensibles, et celles de saint Paul et de saint Augustin fort subtiles, et dignes de l'abbé Têtu. Nous serions très-contents de la religion, si ces deux saints n'avoient jamais écrit; nous avons toujours ce petit embarras. Adieu, ma belle petite sœur; dépêchez-vous de venir, je serai ravi de vous voir, si je ne suis pas pendu entre ci et là.

554.

A la même.

A Livry, mercredi 4 novembre 1676.

C'est une grande vérité, ma fille, que l'incertitude ôte la liberté. Si vous étiez contrainte, vous prendriez votre parti, vous ne seriez point suspendue comme le tombeau de Mahomet, l'une des pierres d'aimant auroit emporté l'autre; vous ne seriez plus *dragonnée*, qui est un état violent. La voix qui vous crie en passant la Durance : *Ah, ma mère ! ah, ma mère!* se feroit entendre dès Grignan ; ou celle qui conseille de la quitter ne vous troubleroit point à Briare : ainsi je conclus qu'il n'y a rien de si opposé à la liberté, que l'indifférence et l'indétermination. Mais le sage La Garde, qui a repris toute sa sagesse, a-t-il perdu aussi son libre arbitre? Ne sait-il plus conseiller! ne sait-il point décider? Pour moi, vous avez vu que je décide comme un concile; mais La Garde qui revient à

Paris, ne sauroit-il placer son voyage utilement pour nous ?

Si vous venez, ce n'est pas mal dire de descendre à Sully : la petite duchesse vous enverra sûrement jusqu'à Nemours, où certainement vous trouverez des amis, et le lendemain encore des amis; ainsi en relais d'amis vous vous trouverez dans votre chambre. On vous auroit un peu mieux reçue la dernière fois; mais votre lettre arriva si tard, que vous surprîtes tout le monde, et vous pensâtes même ne me pas trouver, qui eût été une belle chose; nous ne tomberions pas dans le même inconvénient. Il faut que je me loue du chevalier (*de Grignan*) : il arriva vendredi au soir à Paris; il vint samedi dîner ici; cela n'est-il pas joli ? je l'embrassai de fort bon cœur; nous dîmes ce que nous pensions touchant vos incertitudes. Je m'en vais faire un tour à Paris. Je veux voir M. de Louvois sur votre frère qui est toujours ici sans congé; cela m'inquiète. Je veux voir aussi M. Colbert pour votre pension : je n'ai que ces deux petites visites à faire. Je crois que j'irai jusqu'à Versailles; je vous en rendrai compte. Il fait cependant ici le plus beau temps du monde : la campagne n'est point encore affreuse : les chasseurs ont été favorisés de saint Hubert.

Nous lisons toujours saint Augustin avec transport : il y a quelque chose de si noble et de si grand dans ses pensées, que tout le mal qui peut arriver de sa doctrine, aux esprits mal faits, est bien moindre que le bien que les autres en retirent. Vous croyez que je fais l'entendue; mais quand vous verrez comme cela s'est familiarisé, vous ne serez pas étonnée de ma capacité. Vous m'assurez que si vous ne m'aimiez pas plus que vous ne le dites, vous ne m'aimeriez guère : je suis tentée de ravauder sur cette expression, et de la tant retourner que j'en fasse une rudesse; mais non, je suis persuadée que vous m'aimez, et Dieu sait aussi bien mieux que vous de quelle manière je vous aime. Je suis fort aise que Pauline me ressemble : elle vous fera souvenir de moi. *Ah, ma mère! il n'est pas besoin de cela.*

M. de Sévigné.

Quand je songe que M. de La Garde est avec vous, et qu'il vous voit recevoir vos lettres, je tremble qu'il n'ait vu sur votre épaule la sottise que je vous écrivois il y a quelques jours. Là-dessus, je frémis, et je m'écrie : *Ah, ma sœur! ah, ma sœur!* si j'étois aussi libre que vous l'êtes, et que j'entendisse cette voix comme vous entendez celle d'*ah, ma mère! ah, ma mère !* je serois bientôt en Provence. Je ne comprends pas que vous puissiez balancer; vous donnez des années entières à M. de Grignan, et à ce que vous devez à toute la famille des Grignan : y a-t-il, après cela, une loi assez austère pour vous empêcher de donner quatre mois à la vôtre ? Jamais les lois de la chevalerie, qui faisoient jurer Sancho Pança, n'ont été si sévères; et si Don Quichotte eût eu pour lui un auteur aussi grave que M. de La Garde, il auroit assurément permis à son écuyer de changer de monture avec le chevalier de l'armet de Mambrin. Profitez donc de M. de La Garde, puisque vous l'avez, accordez ensemble votre voyage, et songez que vous avez plusieurs devoirs à remplir. On est sûr de votre cœur; mais ce n'est pas toujours assez, il faut des *significances*. Partagez donc vos faveurs et votre présence entre l'un et l'autre hémisphère, à l'exemple du soleil qui nous luit : voilà une assez belle façon de parler pour n'en pas demeurer là. Adieu, ma belle petite sœur, j'ai toujours une cuisse bleue, et j'ai grand'peur de l'avoir tout l'hiver.

555.

A la même.

A Paris, vendredi 6 novembre 1676.

Il n'y eut jamais une si brillante lettre que la vôtre dernière; j'ai pensé vous la renvoyer pour vous donner le plaisir de la lire; et j'admirois en la lisant qu'on pût souhaiter avec tant de passion de n'en plus recevoir. Voilà pourtant l'affront que je fais à vos lettres : il me semble que vous traitez bien mieux les miennes.

Cette Raymond est assurément *hem ! hem !* avec cette coiffe que vous connoissez; elle a été attirée, comme vous dites, par le désir d'entendre la musique du Paradis; et nos sœurs l'ont été par

le désir de sept mille francs en fonds et de mille francs de pension, moyennant quoi[1] *elle sort quand elle veut, et elle le veut souvent.* Nous n'avions pas encore eu de pareille marchandise; mais la beauté de notre maison nous fait passer par-dessus tout. Pour moi, j'en suis ravie, car sa chambre et sa voix sont charmantes; *hem! hem!*

Les dates que vous trouvez, en parlant de madame de Soubise, sont, Dieu merci, de celles dont je ne me souviens pas. Il faut qu'il y ait eu quelque rudesse marquée à ces fêtes de Versailles. Madame de Coulanges vient de me mander que du jour d'hier la dent avoit paru arrachée : si cela est, vous aurez très bien deviné qu'on n'aura point de dent contre elle. Vous me parlez fort plaisamment de la maladie de mon amie (*madame de Coulanges*), et tout ce que vous dites est vrai. La fièvre quarte de celle du faubourg (*madame de La Fayette*) s'est heureusement passée. J'ai envoyé votre lettre au chevalier sans peur et sans reproches (*le chevalier de Grignan*). Je l'aime tout-à-fait, et mon *Pichon*, je voudrois bien le baiser : je m'en suis fait une petite idée, je ne sais si c'est cela; je verrai quelque jour toutes ces petites personnes. J'ai peine à comprendre celle de huit mois; est-elle toujours bien résolue de vivre cent ans? Je crois que ces messieurs qui se sont battus dans la rue en vivront autant. Cette punition, pour s'être rencontrés l'été sur le pavé, est fort plaisante et fort juste. Adieu, ma très belle et très aimable, j'achèverai ceci dans la bonne ville.

Vendredi, à Paris.

M'y voici donc arrivée. J'ai diné chez cette bonne Bagnols; j'ai trouvé madame de Coulanges dans cette chambre belle et brillante du soleil, où je vous ai tant vue quasi aussi brillante que lui. Cette pauvre convalescente m'a reçue agréablement : elle vous veut écrire deux mots; c'est peut-être quelque nouvelle de l'autre monde que vous serez bien aise de savoir. Elle m'a conté les transparents : avez-vous ouï parler des transparents? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus des robes noires transparentes, ou de belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent qui est un habit noir, et un habit tout d'or, ou d'argent, ou de couleur, comme on le veut, et voilà la mode. C'est avec cela qu'on fit un bal le jour de Saint-Hubert, qui dura une demi-heure; personne n'y voulut danser. Le roi y poussa madame d'Heudicourt à vive force; elle obéit; mais enfin le combat finit faute de combattants. Les beaux justaucorps en broderie destinés pour Villers-Cotterets servent le soir aux promenades, et ont servi à la Saint-Hubert. M. le prince a mandé de Chantilly aux dames que leurs transparents seroient mille fois plus beaux si elles vouloient les mettre à cru; je doute qu'elles fussent mieux. Les Grancey et les Monaco n'ont point été de ces plaisirs, à cause que cette dernière est malade, et que la mère *des Anges*[1] a été à l'agonie. On dit que la marquise de La Ferté y est, depuis dimanche, d'un travail affreux qui ne finit point, et où Bouchet perd son latin.

M. de Langlée a donné à madame de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; ame vivante n'en avoit connoissance. On la voulut donner aussi mystérieusement qu'elle avoit été fabriquée. Le tailleur de madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avoit ordonné, il en avoit fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez le penser; le tailleur dit en tremblant : « Madame, comme le temps » presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourroit » point vous accommoder, faute d'autre. » On découvrit l'habit : Ah! la belle chose! ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? Il n'y en a point de pareille sur la terre. On essaie le corps; il est à peindre. Le roi arrive; le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie; mais qui peut l'avoir faite? C'est Langlée, dit le roi : C'est Langlée assurément, dit madame de Montespan; personne que lui ne peut

[1] Madame de Sévigné chante ici la palinodie. (*Voyez* ci-dessus la lettre du 21 octobre.)

[1] La maréchale de Grancey.

avoir imaginé une telle magnificence : c'est Langlée, c'est Langlée : tout le monde répète, c'est Langlée; les échos en demeurent d'accord, et disent c'est Langlée, et moi, ma fille, je vous dis pour être à la mode, c'est Langlée.

Madame DE COULANGES.

Je suis aise de n'être plus morte, Madame, puisque vous revenez cet hiver. Je suis dans votre maison; je ne pouvois plus souffrir la chambre ni le lit où je suis morte. Que ne venez-vous paroître avec des transparents comme les autres? Vous épargneriez fort bien le brocart, et personne ne me paroît plus propre à croire M. le prince que vous. Comment cela vous paroît-il? Vous êtes la première personne à qui j'écris de ma main : il y a quelque chose entre nous; je ne sais pas trop bien ce que c'est. L'abbé Têtu n'est pas encore en quartier d'hiver. Adieu, Madame, je souhaite en vérité bien vivement votre retour.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà un style qui ressemble assez à celui de la défunte. Nous avons ri de ce que vous avez dit d'elle, et de La Garde, comparant l'extrémité où ils ont été tous deux, et d'où ils sont revenus : cela fait voir que la sagesse revient de loin, comme la jeunesse. J'attends d'Hacqueville et le chevalier de Grignan pour former mon conseil de guerre, et savoir ce que deviendra le pauvre baron que j'ai laissé à Livry, tout estropié. Adieu, ma très-chère et trop aimable mille fois pour mon repos; si vous avez pris le parti que nous souhaitons, j'espère que ma lettre vous trouvera en chemin.

556.

A la même.

A Livry, mercredi 11 novembre 1676.

Cette lettre ne vous trouvera point à Grignan; mais je ne sais point encore quel parti vous aurez pris, ni de quoi vous vous repentez; car vous nous assurez que le repentir sera inséparable de votre résolution; cependant, si vous avez pris la route de Lyon, il me semble que vous n'y devez point avoir de regret, puisque vous contentez tout le monde, et satisfaites à toutes vos paroles et à tous vos devoirs. Pour moi, j'espère en M. de Grignan, et je suis persuadée que je lui devrai la décision d'une chose que je souhaite avec tant de passion.

Je revins ici lundi. Mon fils attend que les troupes prennent un parti : on ne m'a point conseillé de demander son congé; de sorte qu'il est moine de cette abbaye. Il est fort aise que je lui tienne compagnie, et il prétend que la plus belle marque de son amitié, c'est l'envie qu'il a de me chasser pour vous aller recevoir.

M. DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a que cette raison qui me fasse supporter le départ de ma chère maman mignonne. Vous connoîtrez bientôt par vous-même le plaisir qu'il y a de la revo r après quelque temps d'absence. Je suis encore dans les premiers transports de cette joie: mais quand il est question d'aller recevoir la divinité de Provence, dont la beauté s'est si long-temps cachée à nos yeux, il faut céder.

Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.

J'espère aussi que mon exil ne durera pas long-temps. On ne doute presque plus du retour des troupes; et il seroit très possible que j'arrivasse à Paris le même jour que vous. Adieu, mon adorable petite sœur, que j'aime avec toute la tendresse dont je suis capable, et que vous méritez; je ne sais pourquoi vous me quittez du réciproque; il me semble que vous devriez être contente de ce que je sens pour vous.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Si vous n'êtes point partie, c'est moi qui me repentirai bien de mes honnêtetés. Je serai bien persuadée qu'il ne faut jamais remettre le paiement des lettres-de-change; j'y ai déjà pensé mille fois. Le *bien bon* est ravi de vos aimables petits souvenirs. Adieu, ma très-chère, je ne sais point de nouvelles. *Quanto* dansa aux derniers bals toutes sortes de danses, comme il y a vingt ans, et dans un ajustement extrême. Tout le monde croit....... Enfin, adieu, je me porte bien, ne pensez plus à ma santé.

557. *

A la même.

A Livry, vendredi 13 novembre 1676.

Enfin vous êtes à Lambesc ; et dans le temps que je vous espérois encore, vous preniez le chemin de la Durance : il faut avoir autant de raison que vous en avez pour s'accommoder de cette conclusion ; et je vous avoue que, quoi que vous puissiez croire de mes sentiments sur le déplaisir que je sens de cet éloignement, ce sera au-dessous de la vérité. Vous connoîtriez mal l'amitié que j'ai pour vous, si vous ne preniez toutes les précautions qui sont dans votre lettre, pour m'adoucir un peu cet endroit. Vous êtes bien loin d'être trompée sur la pensée que vous en avez ; c'est à vous maintenant à faire que je ne le sois pas dans l'espérance que vous me donnez : après avoir si bien rempli les devoirs de Provence, je crois que vous serez pressée de songer à moi. Mais j'admire la liaison que j'ai avec les affaires publiques ; il faut que l'excès de ce qu'on demande à votre assemblée retombe sur moi. Quand je le sus, je sentis le contre-coup ; et vous connoissant comme je fais, il me tomba au cœur que vous ne voudriez point quitter M. de Grignan. C'est, comme vous dites, une des plus grandes occasions qui puisse arriver dans une province : vous lui serez très-utile, et je suis contrainte d'avouer que rien n'est si honnête ni si digne de vous que cette conduite. Je vous assure que je crains fort cette délibération quand je pense aux peines de M. de Grignan pour les faire venir à cinq cent mille francs ; je ne comprends point du tout comment il pourra faire pour doubler la dose. J'ai toujours la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe. Je vous prie de me bien mander le détail de tout; je suis plus occupée des nouvelles de Lambesc que de celles de Saint-Germain ; instruisez-m'en plutôt que de répondre à mes lettres. N'oubliez pas aussi les aventures que vous voulez me conter ; j'aime que vous ayez quelque chose à me dire. Vous avez bien fait de laisser vos ballots à Grignan ; je souhaite que vous repreniez bientôt le fil de votre voyage ; de la manière dont vous l'avez commencé vous vous trouveriez plutôt à Rome qu'à Paris. Je vais faire un tour dans cette bonne ville pour aller à Saint-Germain avec mes hommes de l'autre jour pour votre pension : après cela je reviendrai encore dans cette forêt avec le pauvre *Frater* ; il n'est occupé que de m'y divertir, et je crois qu'il me trouve à Livry une des bonnes compagnies qu'il y puisse avoir. Je lui laisse la plume, et je vous embrasse avec une véritable tendresse.

M. DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que je suis assez aise d'être ici avec ma mère, et que je suis fort fâché quand elle s'en va. Je lui aurois bien volontiers pardonné de me quitter pour vous aller recevoir ; mais il n'est pas tout-à-fait si aisé de m'adoucir sur votre pension, quoique je sache très bien que c'est un secours qu'il ne faut pas négliger. Le zèle que j'ai moi-même pour le service du roi, et l'exactitude qu'il y faut apporter, me font comprendre les raisons de votre retardement : je les trouve en effet très dignes de vous ; votre caractère rempliroit à merveille une comédie parfaite ; il ne se dément point, et se soutient toujours également. Cette perfection si peu ordinaire me fait espérer que vous continuerez aussi à être pour moi ce que vous avez été jusqu'ici : je le souhaite beaucoup, et je vous aime de tout mon cœur ; n'est-ce point assez pour le mériter ? Vous m'attaquez toujours sur un certain chapitre, de manière à me faire connoître le grand avantage que vous avez sur moi : mais trouvez-vous qu'un homme qui a pu plaire tout un hiver aux yeux de mademoiselle *Agara*, et de la maîtresse de cinq heures, soit indigne d'être votre frère ? Vous souvenez-vous bien de ces yeux ! Il est vrai que je dormois un peu les soirs ; et vous, ne dormez-vous pas les matins ? Vous ne connoissez pas quelle jolie maladie est une sciatique : elle est charmante les nuits ; le jour ce n'est pas de même. Adieu, ma très belle petite sœur ; je vous donnerai le loisir d'assister à mon *salve*. Je vous prie de revenir bientôt, ne fût-ce que pour empêcher ma mère d'écrire; car pour moi j'y perds mon latin.



558. *

A la même,

A Paris, mercredi 18 novembre 1676.

Ah! ma fille, le mot d'indifférence n'est point fait pour parler d'aucun des sentiments que j'ai pour vous. Vous dites qu'il en paroît dans une de mes lettres; j'ai de bons témoins, aussi bien que vous, de la manière dont je souhaite de vous voir : mais, au milieu de cette véritable tendresse, j'ai eu la force de vous redonner votre liberté, persuadée que, si vous pouviez venir, cela étoit plutôt capable de vous décider que de vous arrêter; et que si vous ne le pouviez pas, vous prendriez les résolutions qui vous conviendroient, plutôt que d'apporter ici du chagrin et des reproches. Voilà, ma très chère, ce qui me fit écrire cinq ou six lignes qui m'arrachoient le cœur; mais, s'il est vrai, comme je le crois, que vos affaires n'en souffriront pas, et que vous ayez envie de me donner la joie de vous voir, croyez une bonne fois, sans balancer, que c'est la chose du monde que je souhaite le plus; et après avoir donné à M. de Grignan cette marque d'amitié, que j'approuve dans une occasion aussi considérable que celle-ci, prenez le parti de venir sans l'attendre : il peut arriver cent choses qui l'arrêteront. Son congé ne seroit pas une chose honnête à demander si, par exemple, le roi partoit dès le mois de mars; peut-être aussi qu'on fera une suspension d'armes, comme le pape le demande; mais enfin, dans toutes ces incertitudes, prenez une résolution, et venez, de bon cœur et de bonne grace, me combler de la plus sensible joie que je puisse avoir en ce monde. Je suis persuadée que M. de Grignan y consentira de bon cœur; il m'en écrit trop sincèrement pour que j'en puisse douter. Une plus longue incertitude ne seroit pas bonne pour cette santé que vous aimez tant; et je suis trop émue de tout ce qui vient de vous, pour souffrir tranquillement les divers états où j'ai passé depuis quelque temps. Je vous avoue donc que je me rends à toutes les espérances que j'avois, et je suis persuadée que vous viendrez, comme vous me l'avez promis.

Je suis ici depuis dimanche. J'ai voulu aller à Saint-Germain parler à M. Colbert de votre pension; j'y étois très-bien accompagnée : M. de Saint-Géran, M. d'Hacqueville, et plusieurs autres, me consoloient par avance de la glace que j'attendois. Je lui parlai donc de cette pension, je touchai un mot des occupations continuelles, et du zèle pour le service du roi; un autre mot des extrêmes dépenses à quoi l'on étoit obligé, et qui ne permettoient pas de rien négliger pour les soutenir; que c'étoit avec peine que l'abbé de Grignan et moi nous l'importunions de cette affaire : tout cela étoit plus court et mieux rangé; mais je n'aurai nulle fatigue à vous dire la réponse : *Madame, j'en aurai soin*; et me remène à la porte, et voilà qui est fait. Je fus dîner chez M. de Pomponne; les dames n'y étoient pas; je fis les honneurs à sept ou huit courtisans, et je revins sans voir personne: on m'auroit parlé de mon fils, de ma fille, que pourrois-je en dire? Voilà mon voyage, que je crains fort qui ne vous soit inutile. J'espère cependant que cela viendra; mais il est certain que personne n'est encore payé. Si vous chargiez un de vos gens d'une affaire de conséquence, et que dans ce temps-là il vous priât de lui payer une pistole que vous lui devriez, ne le feriez-vous pas? Oui, sans doute, mais ce n'est pas la mode ici. On me conseille toujours de ne point demander le congé de mon fils, et d'attendre ce qui arrivera en Allemagne : mais cela est un peu ennuyeux; et quand j'aurai passé encore quelques jours à Livry, je reviendrai ici, pourvu que j'aie la vue de vous attendre; car, sans cela, je vous assure que je me trouverois encore mieux à Livry qu'à Paris.

On ne joue plus tous ensemble comme on faisoit à Versailles. Tout est à Saint-Germain comme il étoit. M. de Pomponne m'a dit qu'à Rome, il n'est question que de notre cardinal; il n'en vient point de lettres qui ne soient pleines de ses louanges : on vouloit l'y retenir pour être le conseil du pape; il s'est encore acquis une nouvelle estime dans ce dernier voyage; il a passé par Grenoble pour voir sa nièce, mais ce n'est pas sa *chère nièce* : c'est une chose bien cruelle de ne plus espérer la joie de le revoir; savez-vous bien que cela fait une de mes tristes pensées? La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. Ce héros (*Sobieski*), à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cent

mille, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il s'étoit campé si avantageusement, que depuis La Calprenède on n'avoit rien vu de pareil; c'est la plus grande nouvelle que le roi pût recevoir, et qui achemine la paix, par les ennemis que le roi de Pologne et le grand-seigneur vont nous ôter de dessus les bras. Le *Marseille* (*M. de Janson*) a déjà mandé qu'il avoit eu bien de la peine à conclure cette paix; il souffle, il s'essuie le front comme le médecin de la comédie qui avoit eu tant de peine à faire parler cette femme qui n'étoit point muette. Dieu sait quelle bavarderie. C'est à-peu-près la même chose qu'il eut quand on élut ce brave roi [1].

Dangeau a voulu faire des présents aussi bien que Langlée : il a commencé la ménagerie de Clagny : il a ramassé pour deux mille écus de toutes les tourterelles les plus passionnées, de toutes les truies les plus grasses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit hier passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan.

Je reçois votre lettre du 10 de ce mois; je suis vraiment bien contente de la bonne résolution que vous prenez; elle sera approuvée de tout le monde, et vous êtes fort loin de comprendre la joie qu'elle me donne. Ce fut dans le chagrin de vos incertitudes, que je voulus vous dire que, bien loin de m'aimer plus que vous ne disiez, vous m'aimiez moins, puisque vous ne vouliez point me venir voir : voilà l'explication de cette grande rudesse; mais, ma fille, je change de langage en changeant mon humeur chagrine contre une véritable joie. Je crois que la vôtre n'a pas été médiocre de voir le cardinal de Bouillon; vous aviez bien à causer ensemble. Ce que je vous ai mandé du cardinal de Retz se rapporte bien à tout ce que vous m'en dites : je crois que vous êtes aussi blessée que moi de la pensée de ne le plus voir. Je suis fort contente de vos conducteurs; ayez soin de m'avertir de tous vos pas. Je suis fort aise de savoir que l'ouverture de l'assemblée s'est faite comme il convenoit, et que le petit discours a été bien et gentiment prononcé. Je m'en vais demain à Livry passer encore cinq ou six jours avec votre frère, et puis je reviens ici, n'étant plus occupée que de votre retour et de tout ce qui en dépend. Ma très-chère enfant, je vous remercie de toute la joie que vous me donnez, et j'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur.

[1] Cette élection s'étoit faite le 10 mai 1674.

---

559. *

A la même.

A Livry, vendredi 20 novembre 1676.

Un bonheur n'arrive jamais seul. J'avois reçu votre lettre du 10 qui me plaisoit beaucoup; je venois d'y faire réponse, je reçus, une heure après, un billet du chevalier de Grignan, qui me manda de Saint-Germain que les ennemis du baron se retiroient, et qu'au lieu de s'en aller *clopin-clopan*, comme il avoit résolu, au-devant de sa compagnie, il seroit en liberté de revenir dans cinq ou six jours, et qu'apparemment La Fare [1] seroit la colombe qui apporteroit le rameau d'olivier. Il me manda aussi que votre pension seroit bientôt payée. Tout cela me fit gaillarde, et je revins hier trouver mon fils, qui prit pour le moins la moitié de ma joie. Notre séjour ici sera fort court; je m'en irai songer à vous bien recevoir, et à m'en aller au-devant de vous. Je fais mille amitiés à vos deux conducteurs; mon Dieu, les honnêtes gens! Je verrai M. le cardinal de Bouillon dès qu'il sera arrivé. Je crois que Vineuil fera fort bien la vie du héros. Ce que vous dites du conclave est admirable : mais savez-vous bien que je ne trouve pas bien naturel que notre cardinal ait passé assez près de vous, qu'il ait pu vous voir, et qu'il ne l'ait pas fait? Il vous a témoigné tant d'amitié, qu'il n'est pas aisé d'imaginer qu'il ait eu plus d'envie de voir sa nièce de Sault que sa *chère nièce* ; enfin, il ne l'a pas jugé à propos. Je souhaite que vous vous accommodiez mieux que moi de la pensée de ne le voir jamais; je ne

[1] M. de La Fare étoit sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes dauphin; M. de Sévigné en étoit enseigne; il acheta la charge du marquis de La Fare, en mai 1677.

puis m'y accoutumer; je suis destinée à périr par les absences.

On espère fort la paix; et je crois que vous pourrez obtenir le congé de M. de Grignan, s'il n'arrive rien de nouveau : mais rien n'est certain de ce qui le regarde; madame de Vins passa un jour tout entier avec moi; il me semble qu'elle vous aime fort; vous devez lui donner tous les avis qu'on vous donne; elle meurt d'envie de faire quelque chose de bon avec vous. Adieu, ma très chère et très aimable, je vous embrasse tendrement.

M. DE SÉVIGNÉ.

Je me doutois bien que la comparaison du soleil vous toucheroit, et qu'elle pourroit vous faire hâter votre voyage, pour achever la parfaite conformité de vous à ce grand astre. J'espère que nous ne serons pendus ni les uns ni les autres; nos ennemis s'en vont, et ma liberté approche par conséquent; et pour M. de Grignan, j'apprends que les Provençaux sont plus dociles que je ne croyois: notre famille ne sera donc point honnie pour ce coup. Vous avez eu le petit cardinal; je suis fâché que le grand n'y ait pas été aussi; cette petite entrevue, qui auroit été proprement un dernier adieu, vous auroit fait plaisir, malgré les tristes réflexions qui l'auroient suivie. Adieu, ma très belle, adieu, mon soleil; vous ferez bien de nous venir réchauffer, car celui-ci ne fait guère bien son devoir: il ne faut pourtant pas s'en plaindre. Je salue M. de Grignan.

560.

A la même.

A Livry, mercredi 25 novembre 1676.

Je me promène dans cette avenue; je vois venir un courrier. Qui est-ce? c'est Pomier; ah! vraiment, voilà qui est admirable. Et quand viendra ma fille? — Madame, elle doit être partie présentement. Venez donc que je vous embrasse. Et votre don de l'assemblée? — Madame, il est accordé. — A combien? — A huit cent mille francs. Voilà qui est fort bien, notre pressoir est bon, il n'y a rien à craindre, il n'y a qu'à serrer, notre corde est bonne. Enfin, j'ouvre votre lettre, et je vois un détail qui me ravit. Je reconnois aisément les deux caractères, et je vois enfin que vous partez. Je ne vous dis rien sur la parfaite joie que j'en ai. Je vais demain à Paris avec mon fils; il n'y a plus de danger pour lui. J'écris un mot à M. de Pomponne, pour lui présenter notre courrier. Vous êtes en chemin par un temps admirable, mais je crains la gelée. Je vous enverrai un carrosse où vous voudrez. Je vais renvoyer Pomier, afin qu'il aille ce soir à Versailles, c'est-à-dire à Saint-Germain. J'étrangle tout, car le temps presse. Je me porte fort bien; je vous embrasse mille fois, et le *Frater* aussi.

561.

A la même.

A Paris, vendredi 27 novembre 1676.

Enfin, ma très-chère et très-aimable, je vous écris à Valence; ce changement me ravit. J'espère que vous aurez passé sagement ces terribles bords du Rhône, et que je recevrai de vos nouvelles, pour savoir où vous envoyer un carrosse : si vous voulez que ce soit à Briare, je l'approuve très-fort, et vous serez servie à point nommé. Je revins hier de Livry : je ramenai le *Frater*, parce que La Fare est arrivé, et que voilà qui est fini. Je vis en arrivant le chevalier de Grignan, M. d'Hacqueville, madame de Vins et M. de La Trousse; nous parlâmes fort de votre retour. Je vous ai mandé comme j'avois vu Pomier à Livry, et comme je le renvoyai à Saint-Germain avec un billet pour M. de Pomponne. Le voilà qui entre; il a présenté vos paquets à M. de Pomponne, qui les a très-bien reçus. La nouvelle des huit cent mille francs a été très-agréable au roi et à tous ses ministres. On a promis pour lundi l'ordonnance; j'aurai soin de tout. Madame de Vins se charge du congé de M. de Grignan. Sa Majesté a eu un habit de mille écus, si beau, si riche, que tout le monde y veut entendre finesse. Adieu, ma très-belle; je ne sais ce que

j'ai, je n'ai plus de goût à vous écrire : d'où vient cela ? seroit-ce que je ne vous aime plus? en vérité, je ne le crois pas, ni vous non plus. J'ai une envie extrême de vous entendre conter bien des choses, et de vous embrasser de tout mon cœur. Le baron vous embrasse, et n'aspire qu'à vous voir et aller au-devant de vous.

562.

A la même.

A Paris, mercredi 9 décembre 1676.

Voici encore une lettre qu'il faut que je vous écrive à Lyon. J'attends ce soir de vos nouvelles : je ferai un étrange bruit, si j'apprends que vous ayez différé votre départ. Je m'en vais vous gronder, ma fille, de deux ou trois choses : vous ne m'avez pas mandé comment vous avez trouvé la petite religieuse à Sainte-Marie [1]; vous savez que je l'aime fort joliment. Vous ne m'avez point parlé de l'affaire de vos procureurs du pays. J'ai oublié la troisième ; si elle me revient, elle vous reviendra. Je fais bien d'être ainsi méchante pendant que vous êtes à Lyon; car vous ne serez pas assez fâchée pour vous en retourner à Grignan : mais si vous étiez encore à Aix, vous me croiriez de si mauvaise humeur que vous ne viendriez point me voir. Je vous dirai que, pour me venger, je viens d'envoyer à M. de Grignan un paquet de M. de Pomponne, tout rempli d'agrément et de douceurs. M. de Pomponne a glissé fort à propos nos cinq mille francs. Le roi dit en riant : On dit tous les ans que ce sera pour la dernière fois. M. de Pomponne, en riant, répliqua : Sire, ils sont employés à vous bien servir. Sa Majesté apprit aussi que le marquis de St-Andiol [2] étoit procureur du pays ; le sourire continua, comme disant qu'on voyoit bien la part qu'avoit M. de Grignan à cette nomination. M. de Pomponne lui dit : Sire, la chose a passé d'une voix, sans aucune contestation ni cabale. Cette conversation finit, et se passa fort bien.

Ah ! j'ai retrouvé ma gronderie; c'est que si vous aviez demandé plus tôt cette sénéchaussée de Grasse, vous l'auriez eue; le chevalier de Séguiran la demanda, et l'obtint, il y a trois semaines; il l'a vendue dix mille francs, qui vous auroient été fort bons. Il n'en coûte rien de proposer certaines choses; on s'amuse au moins à voir si elles sont possibles. Adieu, ma très aimable, vous voilà toute grondée ; et vous verrez qu'après cette bouffée de méchanceté, vous ne trouverez plus que de la douceur, et une tendresse, et une joie extrême, en vous embrassant. Voilà le chevalier et Corbinelli qui ne veulent plus vous écrire. L'abbé de La Victoire (*Lenet*) *mortuus et sepultus est.*

563.

A la même.

A Paris, dimanche au soir 13 décembre 1676.

Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie par-tout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valois pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire, par un certain côté; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu! et quelle saison ! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année. et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni*. Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination. Je n'irai point à Melun; je craindrois de vous donner une mauvise nuit par une dissipation peu

[1] Marie Blanche Adhémar de Grignan, fille aînée de Madame de Grignan, qui fut religieuse au couvent de la Visitation d'Aix.

[2] Laurent Varadier, marquis de Saint-Andiol, beau-frère de M. de Grignan, ayant épousé le 6 juin 1661 Marguerite d'Adhémar, sa sœur.

convenable au repos : mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges; vous y trouverez votre potage tout chaud; et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie! puis-je en avoir jamais une plus sensible?

N. B. *Madame de Grignan arriva à Paris le* 22 *décembre* 1676, *et elle ne retourna en Provence qu'au mois de juin* 1677. (Voyez *ci-après la lettre* 568.)

---

564. *

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 23 décembre 1676.

Elle est donc arrivée, cette belle Madelonne, j'envoie le savoir; assurément, si je n'étois fort enrhumé, je l'irois apprendre moi-même; car, *après vous*, personne ne l'aime plus que je fais. Cet *après vous* a deux sens, et je dis vrai dans quelque sens qu'on le prenne : car je vous aime plus qu'elle, et il n'y a que vous qui ayez plus d'amitié pour elle que moi. Je veux aller dîner l'un de ces jours avec vous pour la bien voir. Mandez-moi si tous les jours sont bons pour cela, parce que je ne veux ni perdre mes peines, ni vous embarrasser. Sur ce que j'ai appris que le roi avoit parlé de moi avec bonté au duc de Saint-Aignan, j'ai cru qu'une lettre à Sa Majesté pourroit faire un bon effet, je vous l'envoie. J'aurois été vous la lire, si je n'étois enrhumé.

J'attends réponse de mon ami Saint-Aignan; je ne suis nullement en peine de ses soins, de sa chaleur à me servir, ni de son jugement à choisir bien le temps de donner ma lettre au roi, le reste dépend de cette folle de Fortune à qui véritablement je déplais, mais qui pourroit bien à la fin se raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, ce qui me consolera de ses injustices, c'est qu'elle déshonorera infailliblement ceux qu'elle aura employés à me persécuter.

---

565. *

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 23 décembre 1676.

Ma fille arriva hier, aussi lasse que vous êtes enrhumé; je lui ferai voir votre billet; cependant, je vous dirai qu'elle sera aussi aise de vous voir que vous elle. Venez dîner avec nous quand vous voudrez; délicat comme vous êtes, vous ne sauriez me surprendre.

---

566. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 14 mai 1677.

Çà, Madame, recommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commencerois fort à me raccoutumer à vous; et si quelque chose adoucit la peine que j'ai à me passer de vous voir, c'est l'espérance que j'ai de recevoir de vos lettres. Elles me font tant de plaisir, que si je pouvois passer ma vie auprès de vous, ce qui seroit pour moi le plus grand plaisir du monde, je vous quitterois quelquefois, seulement pour vous écrire, et pour avoir de vos réponses. Employons donc bien le temps pendant lequel la fortune veut que nous soyons séparés, et surtout ne prenons point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entends pas seulement les affaires de ce monde-ci, j'entends encore parler de celles de l'autre. C'est, à mon avis, être déjà presque damné, que de craindre trop de l'être; il y a raison partout. Vivons bien, et nous réjouissons. En matière de conscience, trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux aller qu'en paradis et pas plus haut. Je vous fais ce petit sermon, Madame, parce que je sais à quel point de perfection vous aspirez, et, qu'outre qu'il ne vous est pas possible d'y atteindre en votre condition, c'est que je le crois même inutile. Sauvons-nous avec notre bon parent saint

François de Sales, il conduit les gens en paradis par de plus beaux chemins que MM. de Port-Royal.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette lettre à la belle Comtesse, elle ne se récrie que cela sent mes amis le père Rapin et le père Bouhours, à pleine gorge. A vous dire le vrai, je ne sais pas s'ils pensent là-dessus comme moi, mais je vous assure que je n'ai pris ces sentiments de personne, et qu'il n'y a qu'un concile qui m'en pût faire changer. Nous arrivâmes ici samedi dernier, la petite veuve (*Madame de Coligny*) et moi. J'y ai eu jusqu'ici les embarras que donnent les nouveaux établissements. Je commence maintenant à respirer, et je pourrois vous y recevoir, si vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos visites. Quoi que vous fassiez, je vous supplie de me le mander; car vous passerez bien loin d'ici, si je ne vous vais trouver. Adieu, ma chère cousine, je vous assure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait. Votre nièce vous en dit autant.

Je vous envoie de nouvelles demandes que je fais au roi; puisqu'il ne veut pas que j'aille essayer de mourir pour son service, il me donnera peut-être d'autres emplois.

---

567. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 19 mai 1677.

Allons, je le veux, recommençons notre commerce, mon cousin. Vous commenciez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a long-temps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble : aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feroient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grace. Nous craignons si fort le chagrin, que nous nous consolons de notre absence par le plaisir de recevoir de nos lettres. Jouissons de cet heureux tempérament, mon cher cousin; il nous mènera bien loin. Pour moi, je me porte assez bien; et ce n'est aussi que pour conduire la belle Madelonne que je m'en vais à Vichi. La joie que j'aurai d'être avec elle me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon cousin, je ne suis pas si traitable sur son absence que sur la vôtre. Sa Provence me désole, et ma rate se mêle dans toutes nos séparations. Je la conduirai jusqu'à Lyon, et puis je reviendrai à Bourbilly, c'est-à-dire à Époisse, car le château de nos pères n'est pas en état de me loger. Si vous faisiez un petit voyage à Forléans dans ce temps-là, qui seroit à-peu-près le 15 ou le 20 juillet, j'aurois beaucoup de consolation. J'aimerois que notre veuve (*madame de Coligny*) y fût; je l'aime fort, elle a bien de l'esprit et du bon sens; elle a une douceur et une modestie qui me charment. Elle ne se presse jamais de faire voir qu'elle a plus d'esprit que les autres; elle sait bien des choses dont elle n'affecte point de se parer; elle a un bon air dans sa personne et dans tout ce qu'elle dit : enfin, je la trouve digne de toute l'estime que nous avons pour elle. Je ne suivrai que trop vos conseils dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut : je crains même que vous ne m'appreniez cette prière fervente que vous faites les matins, et qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée : car, il faut dire le vrai, cela est fort commode; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en paradis, assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale.

Au reste, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait; vous m'aviez donné un mérite que je n'avois point à votre égard. C'est là qu'il est dangereux de passer le but. Qui passe perd, et les louanges sont des satires, quand elles peuvent être soupçonnées de n'être pas sincères : toutes les choses du monde sont à facettes, mon cousin, laissons donc ce que vous avez dit de moi, pour le pauvre M. Fouquet et pour d'autres encore, quand ils feront des galeries où sera mon portrait.

Nous attendons le roi, et les beautés sont alertes pour savoir de quel côté il tournera : ce retour-là est assez digne d'être observé. Je vous fais les très humbles baise-mains de M. et de madame de Grignan, de notre bon abbé et de mon fils; ne savez-vous pas qu'il a traité de la sous-lieutenance des gendarmes de M. le dauphin avec La Fare, pour douze mille écus et son enseigne. Cette charge est fort jolie : elle nous revient à quarante mille écus; elle vaut l'intérêt de l'argent. Il se trouve

par-là à la tête de la compagnie, M. de La Trousse étant lieutenant-général. M. le dauphin devient tous les jours plus considérable. La paix rendra cette encore charge plus belle que la guerre. Si je vous ai dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois. Adieu, mon sang, je vous embrasse et ma nièce avec beaucoup d'amitié. En vérité, mon cousin, vous demandez au roi d'une manière à devoir être écouté.

De CORBINELLI.

J'ai un grand intérêt, Monsieur, au renouvellement de votre commerce; je vois les lettres de part et d'autre, j'y apprends à penser et à écrire, et je jouis à mon aise de tout ce qu'il y a de délicieux dans l'esprit. J'ai toujours une forte passion d'aller à Bussy; je vous y por erai des réflexions que j'ai fai.es sur mille choses, et une critique d'un compliment qu'a fait l'académie au cardinal d'Estrées. Je n'y ai pas trouvé une seule phrase du bon usage. Ma vanité m'a porté à cette entreprise; vous jugerez si j'ai trop osé.

Adieu, Monsieur, vous trouverez bon que j'assure ici madame de Coligny de mes très humbles services; je vous avoue qu'elle me plaît fort sur toute sorte de chapitres; je me fierois plus à elle qu'à tout ce que je connois de femmes qui se piquent de quelque chose.

568.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 8 juin 1677.

Non, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout: vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous : mais puis-je vous cacher tout-à-fait l'inquiétude que me donne votre santé? c'est un endroit par où je n'avois pas encore été blessée; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donnée de ne point pousser à bout votre courage; il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins; celle de l'amitié qu'il a pour vous est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très cher Comte, que je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah! ma chère enfant, tous les soins de ceux qui sont autour de vous ne vous manqueront pas, mais ils vous seront bien inutiles, si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes; ah! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante; nulle autre ne m'étoit propre; je vous écrirai encore demain un mot; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles; pour moi, je suis en parfaite santé, les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné, je m'en vais chercher madame de Vins et mademoiselle de Méry. Adieu, mes chers enfants; que cette calèche que j'ai vue partir est bien précisément ce qui m'occupe, et le sujet de toutes mes pensées!

Madame DE LA TROCHE.

La voilà, cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire dîner, elle est un peu calmée; conservez-vous, belle Comtesse, et tout ira bi n; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine : tout est de conséquence, et pour vous et pour cette aimable mère. Adieu, belle Comtesse,

je vous assure que je suis bien vive pour sa santé et que je suis à vous bien tendrement.

569.

A la même.

A Paris, mercredi 9 juin 1677.

Je fus donc hier chez madame de Vins et chez mademoiselle de Méry, comme je vous avois dit; elles n'avoient reçu, ni l'une ni l'autre, les petits billets que je vous fis écrire pour elles : ce dérangement me mit en colère contre le bel abbé. Je regrettai de ne m'être pas chargée de toutes vos petites dépêches; j'aime la ponctualité. Mais, ma chère enfant, comment vous portez-vous? n'avez-vous point un peu dormi? vous êtes partie présentement, quoiqu'il ne soit que six heures du matin. Madame de Coulanges m'envoie proposer de Châville, où elle est, de l'aller prendre pour aller dîner à Versailles avec M. de Louvois, que je ne trouverois de long-temps sans cela. Je vais donc faire cette petite corvée; M. de Barillon vient avec moi. Je me porte très bien; plût à Dieu que votre beau tempérament eût repris sa place chez vous, comme le mien a fait chez moi! votre santé est l'unique soin de ma vie. J'appris encore hier que rien n'est si bon que l'eau de poulet, et que madame du Fresnoi s'en est très bien trouvée. Mademoiselle de Méry est plus habile par sa propre expérience qu'un médecin qui se porte bien, par la sienne : elle doit vous écrire et m'envoyer son billet. Adieu, mon ange, je vous rends ce que vous me dites sans cesse; songez que votre santé fait la mienne, et que tout m'est inutile dans le monde, si vous ne vous guérissez.

570.

A la même.

A Paris, vendredi 11 juin 1677.

Il me semble que pourvu que je n'eusse mal qu'à la poitrine, et vous qu'à la tête, nous ne ferions qu'en rire; mais votre poitrine me tient fort au cœur, et vous êtes en peine de ma tête; hé bien! je lui ferai, pour l'amour de vous, plus d'honneur qu'elle ne mérite; et, par la même raison, mettez bien, je vous supplie, votre petite poitrine dans du coton. Je suis fâchée que vous m'ayez écrit une si grande lettre en arrivant à Melun; c'étoit du repos qu'il vous falloit d'abord. Songez à vous, ma chère enfant, ne vous faites point de *dragons*; songez à me venir achever votre visite, puisque, comme vous dites, la destinée, c'est-à-dire la Providence, a coupé si court, contre toute sorte de raison, celle que vous aviez voulu me faire. Votre santé est plus propre à exécuter ce projet que votre langueur; et comme vous voulez que mon cœur et ma tête soient libres, ne croyez pas que cela puisse être, si votre mal augmente. Quelle journée! quelle amertume! quelle séparation! vous pleurâtes, ma très chère, et c'est une affaire pour vous; ce n'est pas la même chose pour moi, c'est mon tempérament. La circonstance de votre mauvaise santé fait une grande augmentation à ma douleur : il me semble que si je n'avois que l'absence pour quelque temps, je m'en accommoderois fort bien; mais cette idée de votre maigreur, de cette foiblesse de voix, de ce visage fondu, de cette belle gorge méconnoissable, voilà ce que mon cœur ne peut soutenir. Si vous voulez donc me faire tout le plus grand bien que je puisse désirer, mettez toute votre application à sortir de cet état.

Ah, ma fille! quel triomphe à Versailles! quel orgueil redoublé! quel solide établissement! quelle duchesse de Valentinois! quel ragoût, même par les distractions et par l'absence! quelle reprise de possession! Je fus une heure dans cette chambre; elle étoit au lit, parée, coiffée : elle se reposoit pour la *medianoche*. Je fis vos compliments; elle répondit des douceurs, des louanges : sa sœur en haut, se trouvant en elle-même toute *la gloire de Niquée*, donna des traits de haut en bas sur la pauvre *Io*, et rioit de ce qu'elle avoit l'audace de se plaindre d'elle. Représentez-vous tout ce qu'un orgueil peu généreux peut faire dire dans le triomphe, et vous en approcherez. On dit que la petite reprendra son train ordinaire chez MADAME. Elle s'est promenée, dans une solitude pa faite, avec la Moreuil, dans les jardins du maréchal du Plessis; elle a été une fois à la messe. Adieu, ma très chère;

je me trouve toute nue, toute seule, de ne plus vous avoir. Il ne faut regarder que la Providence dans cette séparation : on n'y comprendroit rien autrement ; mais c'est peut-être par là que Dieu veut vous redonner votre santé. Je le crois, je l'espère, mon cher Comte, vous nous en avez quasi répondu ; donnez donc tous vos soins, je vous en conjure.

---

571. *

A la même.

A Paris, lundi 14 juin 1677.

J'ai reçu votre lettre de Villeneuve-la-Guerre. Enfin, ma fille, il est donc vrai que vous vous portez mieux, et que le repos, le silence et la complaisance que vous avez pour ceux qui vous gouvernent, vous donnent un calme que vous n'aviez point ici. Vous pouvez vous représenter si je respire, d'espérer que vous allez vous rétablir ; je vous avoue que nul remède au monde n'est si bon pour me soulager le cœur, que de m'ôter de l'esprit l'état où je vous ai vue ces derniers jours. Je ne soutiens point cette peusée ; j'en ai même été si frappée que je n'ai pas démêlé la part que votre absence a eue dans ce que j'ai senti. Vous ne sauriez être trop persuadée de la sensible joie que j'ai de vous voir, et de l'ennui que je trouve à passer ma vie sans vous : cependant je ne suis pas encore entrée dans ces réflexions, et je n'ai fait que penser à votre état, transir pour l'avenir, et craindre qu'il ne devienne pis ; voilà ce qui m'a possédée; quand je serai en repos là-dessus, je crois que je n'aurai pas le temps de penser à toutes ces autres choses, et que vous songerez à votre retour. Ma chère enfant, il faut que les réflexions que vous ferez entre ci et là vous ôtent un peu des craintes inutiles que vous avez pour ma santé : je me sens coupable d'une partie de vos *dragons* ; quel dommage que vous prodiguiez vos inquiétudes pour une santé toute rétablie, et qui n'a plus à craindre que le mal que vous faites à la vôtre! Je suis assurée que deux ou trois mois vous ont quelquefois défiguré vos *dragons* d'une telle sorte, que vous ne les avez pas reconnus. Songez, ma fille, qu'ils sont toujours comme dans ce temps-là, et que c'est votre seule imagination qui leur donne un prix qui n'est pas. Vous qui avez tant de raison et de courage, faut-il que vous soyez la dupe de ces vains fantômes? Vous croyez que je suis malade, je me porte bien : vous regrettez Vichy, je n'en ai nul besoin, que par une précaution qui peut fort bien se retarder; ainsi de mille autres choses. Pour moi, je suis un peu coupable, je plaçois Vichy au printemps pour être plus long-temps avec vous; encore est-ce quelque chose: cela n'a pas réussi; la Providence a dérangé tout cela; hé bien, ma fille, c'est peut-être parce qu'elle a réglé votre guérison, contre toute apparence, par cette conduite. Je vous tiens à mon avantage quand je vous écris; vous ne me répondez point, et je pousse mes discours tant que je veux. Ce que dit Montgobert de cette aiguillette nouée est une des plaisantes choses du monde; dénouez-la, ma fille, et ne soyez point si vive sur des riens : quant à moi, si j'ai de l'inquiétude, elle n'est que trop bien fondée; ce n'est point une vision que l'état où je vous ai laissée. M. de Grignan et tous vos amis en ont été effrayés. Je saute aux nues, quand on vient me dire, vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous séparer; vraiment voilà un beau remède, et bien propre en effet à finir tous mes maux ; mais ce n'est pas comme ils l'entendent : ils lisoient dans ma pensée, et trouvoient que j'étois en peine de vous ; et de quoi veulent-ils donc que je sois en peine? Je n'ai jamais vu tant d'injustice qu'on m'en a fait dans ces derniers temps. Ce n'étoit pas vous; au contraire, je vous conjure, ma fille, de ne point croire que vous ayez rien à vous reprocher à mon égard : tout cela rouloit sur ce soin de ma santé dont il faut vous corriger; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez. Que voulez-vous dire, est-il possible que vous puissiez tirer un *dragon* de tant de douceurs, de caresses, de soins, de tendresses, de complaisances? Ne me parlez donc plus sur ce ton; il faudroit que je fusse bien déraisonnable, si je n'étois pleinement satisfaite. Ne me grondez point de trop écrire, cela me fait plaisir; je m'en vais laisser là ma lettre jusqu'à demain.

Mardi 15 juin.

Si mes lettres sont un peu longues, ma très-

chère, songez que c'est justement parce que je les écris à plusieurs fois. Je viens de recevoir deux des vôtres d'Auxerre; d'Hacqueville étoit ici : il a été ravi de savoir de vos nouvelles. Quels remerciements ne dois-je point à Dieu de l'état où vous êtes? Enfin vous dormez, vous mangez un peu, vous avez du repos : vous n'êtes point accablée, épuisée, dégoûtée comme ces derniers jours : ah, ma fille! quelle sûreté pour ma santé, quand la vôtre prend le chemin de se rétablir! Que voulez-vous dire du mal que vous m'avez fait? c'est uniquement par l'état où je vous ai vue; car pour notre séparation, elle m'auroit été supportable, dans l'espérance de vous revoir plus tôt qu'à l'ordinaire; mais quand il est question de la vie, ah! ma très-chère, c'est une sorte de douleur dont je n'avois jamais senti la cruauté, et je vous avoue que j'y aurois succombé. C'est donc à vous à me guérir et à me garantir du plus grand de tous les maux. J'attends vos lettres avec une impatience qui me fait bien sentir que votre santé est mon unique affaire. Je vous suis à toutes vos couchées. Vous serez demain à Châlons, où vous trouverez une de mes lettres; celle-ci va droit à Lyon. Le chevalier se porte mieux, sa fièvre l'a quitté, à ce que m'a dit le bel abbé, qui est si ponctuel à rendre les billets. Voilà des lettres de notre cardinal, Corbinelli est arrivé à Commercy; il ne m'a point encore écrit.

Io (*madame de Ludres*) a été à la messe : on l'a regardée sous cape, mais on est insensible à son état et à sa tristesse. Elle va reprendre sa pauvre vie ordinaire : ce conseil est tout simple, il n'y a point de peine à l'imaginer. Jamais triomphe n'a été si complet que celui des autres; il est devenu inébranlable, depuis qu'il n'a pu être ébranlé. Je fus une heure dans cette chambre, on n'y respire que la joie et la prospérité : je voudrois bien savoir qui osera s'y fier désormais. Adieu, ma très chère, je suis fort aise que M. de Grignan approuve vos projets pour votre retour. Votre petit frère est en Gargan, en Bagnols, il ne met pas le pied à terre : mais il n'en est pas moins par voie et par chemin. Ah! vraiment, voilà une mère bien gardée! croyez, une fois pour toutes, ma fille, que ma santé dépend de la vôtre : plût à Dieu que vous fussiez comme moi!

572.

A la même.

A Paris, mercredi 16 juin 1677.

Cette lettre vous trouvera donc à Grignan; hé, mon Dieu! comment vous portez-vous? M. de Grignan et Montgobert ont-ils tout l'honneur qu'ils espéroient de cette conduite? Je vous ai suivie partout, ma chère enfant : votre cœur n'a-t-il point vu le mien pendant toute la route? J'attends encore de vos nouvelles de Châlons et de Lyon. Je viens de recevoir un petit billet de M. des Issards [1] : il vous a vue et regardée; vous lui avez parlé, vous l'avez assuré que vous étiez mieux : je voudrois que vous sussiez comme il me paroît heureux, et ce que je ne donnerois point déjà pour avoir cette joie. Il faut penser, ma fille, à vous guérir l'esprit et le corps; et si vous ne voulez point mourir dans votre pays, et au milieu de nous, il ne faut plus voir les choses que comme elles sont, ne les point grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade quand je me porte bien : si vous ne prenez cette résolution, on vous fera un régime et une nécessité de ne jamais me voir : je ne sais si ce remède seroit bon pour vous; quant à moi, je vous assure qu'il seroit indubitable pour finir ma vie. Faites sur cela vos réflexions; quand j'ai été en peine de vous, je n'en avois que trop de sujet; plût à Dieu que ce n'eût été qu'une vision! le trouble de tous vos amis et le changement de votre visage ne confirmoient que trop mes craintes et mes frayeurs. Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable, que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi, que faut-il que je fasse? dois-je me bien porter? je me porte très bien; dois-je songer à ma santé? j'y pense pour l'amour de vous; dois-je enfin ne me point inquiéter sur votre sujet? c'est de quoi je ne vous réponds pas, quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement; travaillez là-dessus; et quand on vient me dire présentement, vous voyez comme elle se porte; et vous-même, vous êtes en

[1] Homme de qualité d'Avignon.

repos : vous voilà fort bien toutes deux. Oui, fort bien, voilà un régime admirable; tellement que pour nous bien porter, il faut que nous soyons à deux cent mille lieues l'une de l'autre; et l'on me dit cela avec un air tranquille; voilà justement ce qui m'échauffe le sang, et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissez notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raisonnables, c'est-à-dire vous, et où l'on ne nous dise plus : vous vous tuez l'une l'autre. Je suis si rebattue de ces discours, que je n'en puis plus; il y a d'autres manières de me tuer qui seroient bien plus sûres.

Je vous envoie ce que m'écrit Corbinelli sur la vie de notre cardinal et de ses dignes occupations. M. de Grignan sera bien aise de voir cette conduite. Vous aurez trouvé de mes lettres à Lyon. J'ai vu le coadjuteur, je ne le trouve changé en rien du tout; nous parlâmes fort de vous : il me conta la folie de vos bains, et comme vous craigniez d'engraisser; la punition de Dieu est visible sur vous; après six enfants, que pouviez-vous craindre ? Il ne faut plus rire de madame de Bagnols après une telle vision. J'ai été à Saint-Maur avec madame de Saint-Géran et d'Hacqueville; vous fûtes célébrée : madame La Fayette vous fait mille amitiés.

Monsieur et Madame sont à une de leurs terres, et iront encore à une autre; tout leur train est avec eux. Le roi ira les voir; mais je crois qu'il aura son train aussi. La dureté ne s'est point démentie : trouvera-t-on encore des dupes sur la surface de la terre ? On attend des nouvelles d'une bataille à sept lieues de Commercy : M. de Lorraine voudroit bien la gagner au milieu de son pays, à la vue de ses villes; M. de Créqui voudroit bien ne pas la perdre, par la raison qu'une et une seroient deux. Les armées sont à deux lieues l'une de l'autre; non pas la rivière entre deux, car M. de Lorraine l'a passée; je ne hais pas l'attente de cette nouvelle; le plus proche parent que j'aie dans l'armée du maréchal de Créqui, c'est Boufflers. Adieu, ma très chère, profitez de vos réflexions et des miennes, aimez-moi, et ne me cachez point un si précieux trésor. Ne craignez point que la tendresse que j'ai pour vous me fasse du mal, c'est ma vie.

575.

A la même.

A Paris, vendredi 18 juin 1677.

Je pense aujourd'hui à vous, comme étant arrivée d'hier au soir à Lyon, assez fatiguée, ayant peut-être besoin d'une saignée pour vous rafraîchir. Vous avez dû être incommodée par les chemins; j'espère que vous m'aurez mandé de vos nouvelles de Châlons, et que vous m'écrirez aussi de Lyon. Je m'en vais chercher des Grignan; je ne puis vivre sans en avoir pied ou aile. Je passerai chez la marquise d'Uxelles et chez mademoiselle de Méry : enfin il me faut de vos nouvelles. Vous avez reçu des miennes à Châlons et à Lyon. Voici la seconde à Montelimart, et le plaisir de l'éloignement, c'est que vous rirez de me voir encore parler de Lyon et du voyage; cependant j'en suis encore là aujourd'hui; mais, pour me transporter tout-à-coup au temps présent, comment vous portez-vous dans votre château ? avez-vous trouvé vos jolis enfants dignes de vous amuser? votre santé est-elle comme je la desire? Ma fille, les jours passent, comme vous dites; et au lieu d'en être aussi fâchée que je le suis quand vous êtes ici, je leur prête la main pour aller plus vite, et je consens de tout mon cœur à leur rapidité, jusqu'à ce que nous soyons ensemble. Je me fie à La Garde pour vous mander les nouvelles, et vous dire le dégoût qu'a eu M..... On l'a trouvé un paresseux, un homme haïssant le métier, ce qui s'appelle le contraire d'un bon officier. Qu'a-t-on fait ? on a taxé sa charge, achetée quarante-cinq mille écus, à cent mille francs, et il a été obligé de prendre pour la moitié la charge de Villarceaux. Sa femme a crié aux pieds du roi, qui a dit que ce n'étoit pas aussi pour lui faire plaisir qu'on l'ôtoit du service. On va chez M. de Louvois; il dit que le roi ne veut point être servi de cette sorte; enfin la mortification est complète, et fait voir qu'il n'y a plus aujourd'hui de péché mortel qui soit si sévèrement puni que celui de paresse : il y a des accommodements à tous les autres, à celui-là point de pardon. Je vous quitte pour aller faire un tour de ville.

Me voilà de retour. J'ai entendu le salut avec la

bonne marquise d'Uxelles; je voulois voir ensuite mademoiselle de Méry; elle étoit allée avec madame de Moreuil. J'ai été chercher des Grignan, car il m'en falloit. Le coadjuteur venoit de partir pour venir ici; j'ai recouru après lui, et le voilà; il vous écrit. Je vous conjure, ma fille, si vous m'aimez, de ne point loger dans votre appartement à Grignan; le coadjuteur dit que le four est sous votre lit, je connois celui qui est au-dessus; de sorte que si vous ne vous tirez de tous ces fours, vous serez plus échauffée que vous ne l'étiez ici; contentez-moi là-dessus. J'ai appris que le roi fut à Saint-Cloud; il étoit seul, et la *belle* (*madame de Ludres*) étoit au lit. On vous mandera si les dames ne furent pas le trouver; je n'en ai rien ouï dire jusqu'à présent. Le bel abbé vous contera comme on a encore soupçonné nos pauvres frères (*de Port-Royal*) de vouloir ravauder quelque chose à Rome sur le relâchement, et comme ils ont été repoussés, et l'ordre qu'on a donné à tous les évêques de ne point entrer dans cette pensée : ils l'ont tous promis, et la *probabilité* est une des moindres opinions qui va s'établir.

---

574. *

A la même.

A Paris, mercredi 23 juin 1677.

J'ai été cinq jours sans avoir de vos lettres; ce temps m'a semblé rude et ennuyeux. Enfin j'ai reçu votre lettre de Chagny et de Châlons. Mon Dieu! ma fille, que vous avez raison de vous plaindre de cette montagne de la Rochepot! je la hais comme la mort! que de cahots! et quelle cruauté, qu'au mois de juin, les chemins de Bourgogne soient impraticables! Vous me dites des merveilles de votre santé : mais pourquoi M. de Grignan ne m'en dit-il pas un mot? après de si cruelles journées, il falloit me rassurer. La Saône vous aura été d'un grand secours avec sa tranquillité. Vous souvenez-vous de cet adieu triste et cruel que nous fîmes dans ces champs? il est encore bien présent à mon imagination; et je ne puis y tourner ma pensée sans me retrouver quasi au même état : ceux qui demeurent ont leurs maux, et tous les endroits où ils ont vu ce qu'ils regrettent, sont marqués bien tristement, quoi qu'on puisse se dire pour se consoler. Je prends de l'espérance tout autant que je puis; votre santé, ma fille, est un des fondements sur lesquels je l'appuie : vous savez les autres. La fatigue et la longueur des voyages me font une peine incroyable. Ne parlons plus de Vichi, à moins que vous n'ayez besoin d'un *dragon* à point nommé : je ne sais ce que j'aurois fait, si j'avois entrepris ce voyage avec la quantité de petites affaires que j'ai ici; je n'y pensois point quand vous étiez avec moi; enfin je n'ai pas encore pu aller à Livry. Madame de La Fayette est revenue de Saint-Maur fort malade; sa fièvre est augmentee, avec une colique dans les boyaux, très sensible : elle a été saignée; si sa fièvre continue, ells ne sera pas long-temps malade : ses amis sont occupés de ce nouveau mal. M. le duc fait des merveilles : il me sera aisé de lui faire des plaintes de ces diantres de chemins. Je laisse à mon fils le soin de vous répondre sur le poëme épique et sur les bonnes lectures que vous faites. Je ferai vos compliments à tous ceux que vous nommez; ce sont des souvenirs précieux. La princesse de Tarente est au désespoir de ne vous avoir plus trouvée, dites-m'en un mot, et de la bonne Marbeuf, qui vous adore, parceque je vous aime; j'envoie avec plaisir vos petits billets.

Le coadjuteur vous dira comme son compliment extraordinaire au roi a bien réussi, et comme il peut demeurer ici tant qu'il voudra. L'abbé de Grignan chasse les autres, en attendant qn'on le chasse quelque jour. L'abbé de Noailles [1] n'a point voulu de l'évêché de Mende; le père et la mère disent que ce fils est leur consolation, que cet éloignement les tue; hé bien! on leur en donnera un plus proche. Pour moi, j'aurois pris pour une vocation ce qui me seroit venu sans le demander; ils sont bons et sages.

Nous avons dîné chez M. d'Harouïs, le cardinal d'Estrées, la *Case* de Brancas, mesdames d'Uxelles, de Coulanges et moi. Vous ne fûtes point du tout oubliée : le maître du logis est reconnois-

[1] Louis-Antoine de Noailles, depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et dans la suite archevêque de Paris et cardinal.

sant de votre souvenir. J'ai dit des douceurs à la Gargan. Dites un petit mot à cette bonne d'Escars, qui se met si bien en pièces quand il s'agit de vous servir : je vous tourmente, mais c'est que je n'aime point qu'on se plaigne de ma fille.

Ne me grondez point, ma très chère, sur la longueur de mes lettres, je ne les écris point tout d'une haleine; je les reprends; et, bien loin de me donner de la peine, c'est mon unique plaisir. Voilà où l'absence nous réduit; écrire et recevoir des lettres, c'est ce qui tient la place de la vue et de la société d'une personne que l'on aime plus que soi-même. Vous m'avez écrit de votre bateau et de Thézé [1] : vous pensez à moi par-tout : du moins, je ne vous fais pas d'injustice sur la reconnoissance et la sensibilité que j'en dois avoir. J'avois bien pensé que vous seriez incommodée pendant votre voyage : le bateau est venu tout à propos. J'approuve vos résolutions de préférer toujours l'eau à la terre : mais n'allez pas pour cela vous embarquer au voyage des *Sevarambes* [2] : vous ne m'en paroissez pas trop éloignée. Je vous remercie de la fable de la *Mouche*, elle est divine : on ne trouve en son chemin que des occasions de penser à elle : *Oh, que je fais de poudre !* eh! mon Dieu, que cela est plaisant! la *Gillette* ne doute point que ce ne soit elle qui fasse le tourbillon. Il y en a d'autres aussi qui ressemblent à cette autre *Mouche* de La Fontaine, et qui pensent toujours avoir tout fait; on trouve à tout moment de quoi faire des applications.

Vos instructions du Mont-d'Or sont un peu extrêmes; à moins que d'être paralytique, on ne hasarde pas un bain de cette horrible chaleur : et pour guérir des mains qui ne sont de nulle conséquence, on ne veut point gâter toute une santé, et une machine qui est dans son meilleur état. Je vous enverrai l'avis de M. Vesou; soyez en repos, ma fille, et croyez que, pour l'amour de vous, je ferai tout ce que l'on m'ordonnera. Vous allez donc, cherchant toujours mes lettres, jusqu'à Grignan. Je vous crois ce soir à Valence : si j'ai compté juste, vous aurez eu mes lettres de Lyon. J'ai vu de quelle sorte vous me recommandez à M. de La Garde; il en fait très bien son devoir, parcequ'il sait que vous m'aimez, et que c'est vous faire plaisir : vous m'en faites beaucoup à moi; je ne puis être long-temps sans quelque Grignan, je les cherche, je les veux, j'en ai besoin. La belle *Isis* est au Bouchet : le repos de la solitude lui plaît davantage que la cour, ou Paris. Elle passa une nuit dans les champs, en faisant ce petit voyage, par un carrosse rompu, et tout ce qui arrive quand on est en malheur. Le petit garçon (*M. de Sévigné*) vous répondra sur ma santé; vraiment, il a bien d'autres choses à me faire qu'à me mitonner : rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux; il représente en cinq ou six endroits, quel martyre ! Encore une fois ne me grondez point de la longueur de ma lettre, ce n'est pas l'ouvrage d'un soir, et que puis-je faire qui me touche davantage ? Madame de La Fayette se porte mieux. Madame de Schomberg vous dit cent mille amitiés.

[1] Château de MM. de Rochebonne, à peu de distance de Lyon.

[2] Peuples imaginaires.

575.

A la même.

A Paris, vendredi 25 juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône : premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable ? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit marquis et de Pauline; je serai satisfaite sur toutes ces questions avant que vous receviez cette lettre : mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connoisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignan; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de La Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi, plutôt que madame Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier, avec madame de Coulanges, au Palais-Royal : *Oh, que je fais de poudre !* n'est-ce pas une de vos applications ? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très bien reçues : MONSIEUR étoit chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de vous et des eaux. MADAME me fit des merveilles d'abord; mais quand l'abbé

de Chavigni fut entré, mon étoile pâlit visiblement : je dirois volontiers sur cet abbé comme les laquais : *Il faut qu'il y ait de la corde de pendu.* La duchesse de Valentinois (*madame de Monaco*) est favorite de MADAME ; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardois cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Madame la princesse de Tarente étoit auprès de MADAME ; elles avoient eu de grandes conférences : le petit de Grignan profiteroit beaucoup à les entendre [1]. Ma fille, je me porte très bien, et je dirai toujours, plût à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi ! Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville ; nous irons dîner à Pomponne : madame de Vins nous y attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges, je le trouve plaisant : quoique les médecins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io (*madame de Ludres*) est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'étoit pas praticable. Je consulterai, avec le coadjuteur, quel livre on pourroit vous envoyer. Je relis, par hasard, Lucien ; en peut-on lire un autre ?

M. DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant [2] est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignonne pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement, nous nous donnons une honnête liberté, point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman, j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit: comment va la tête? point de vapeurs? Dieu soit loué; allez prendre l'air, allez à St-Maur, soupez chez madame de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries ; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé ? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère.* Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez Matame te Clérempo ;* elle a passé une nuit *tans les sans* [1] comme une autre Ariane : ah! où étoit Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux ? Hélas ! il étoit tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

[1] Ces princesses ne parloient jamais entre elles qu'en allemand, et le petit marquis de Grignan apprenoit cette langue.

[2] Il venoit d'acheter de M. de La Fare la charge de sous-lieutenant des gendarmes-dauphin, dont il étoit enseigne auparavant. (*Voyez* la lettre 567.)

[1] On a déjà remarqué que c'étoit la manière de prononcer de madame de Ludres

---

576.

A la même.

A Paris, mercredi 30 juin 1677.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire me sont de continuelles marques de votre amitié : je vous assure au moins que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours; rien ne m'est en effet, si nécessaire. Il est vrai, et j'y pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage; mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentiments. C'étoit un crime pour moi, que d'être en peine de votre santé : je vous voyois périr devant mes yeux, et il ne m'étoit pas permis de répandre une larme ; c'étoit vous tuer, c'étoit vous assassiner ; il falloit étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel, ni plus nouveau. Si, au lieu de cette contrainte, qui ne faisoit qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable desir de suivre les avis des médecins, à vous nourrir, à

suivre un régime, à m'avouer que le repos et l'air de Livry vous eussent été bons; c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non pas d'écraser tous nos sentiments. Ah, ma fille! nous étions d'une manière sur la fin qu'il falloit faire comme nous avons fait. Dieu nous montroit sa volonté par cette conduite : mais il faut tâcher de voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamniez par amitié, il ne seroit point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes; je n'en dirai plus rien : mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que, quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans de pareils inconvénients. C'est une marque du besoin que vous aviez de ne plus vous contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le sont; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là : Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire! Il falloit que je vous écrivisse tout ceci une seule fois pour soulager mon cœur, et pour vous dire qu'à la première occasion, nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on vienne nous faire l'abominable compliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien, il faut ne nous revoir jamais. J'admire la patienee qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux en me parlant de votre petit[1]. Hélas, le pauvre enfant! le moyen de le regarder en cet état? Je ne me dédis point de ee que j'en ai toujours pensé : mais je crois que par tendresse on devroit souhaiter qu'il fût déjà où son bonheur l'appelle. Pauline me paroît digne d'être votre jouet; sa ressemblance même ne vous déplaira point, du moins je l'espère. Ce petit nez *carré* est une belle pièce à retrouver chez vous[2]. Je trouve plaisant que les nez de Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient point voulu entendre parler du vôtre; c'eût été bien plus tôt fait : mais ils ont eu peur des extrémités et n'ont point craint cette modification. Le petit marquis est fort joli; et pour n'être pas changé en mieux, il ne faut pas que vous en ayez du chagrin. Parlez-moi souvent de ce petit peuple, et de l'amusement que vous y trouvez. Je revins dimanche de Livry. Je n'ai point vu le coadjuteur, ni aucun Grignan, depuis que je suis ici. Je laisse à La Garde à vous mander les nouvelles; il me semble que tout est comme auparavant. *Io* est dans les prairies en toute liberté, et n'est observée par aucun Argus : Junon tonnante et triomphante. Corbinelli revient[1], je m'en vais dans deux jours le recevoir à Livry. Le cardinal l'aime autant que nous; le gros abbé m'a montré des lettres plaisantes qu'ils vous écrivent. Enfin, après avoir bien *tourné*, notre ame *est verte;* c'a été un grand jeu pour son éminence, qu'un esprit neuf comme celui de notre ami. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; instruisez-moi de vous en peu de mots; car je vous recommande toujours de retrancher vos écritures. Pour moi, je n'ai que votre commerce uniquement, et j'écris une lettre à plusieurs reprises. Je crois que madame de Coulanges n'ira point à Lyon, elle a trop d'affaires ici. *Oh, que je fais de poudre!* D'où vient que vous avez une sœur, et que ce n'est pas madame de Rochebonne? Je vous souhaiterois pour l'une les mêmes sentiments que pour l'autre; mais il me semble que ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

577.

A la même.

A Paris, vendredi matin 2 juillet 1677.

Je m'en vais à Livry à la messe, ma très-chère enfant. Corbinelli doit arriver aujourd'hui ou demain; je me fais un plaisir de l'attendre sur le grand chemin de Châlons, et de le tirer du carrosse au bout de l'avenue, pour l'amener passer un jour avec nous : nous causerons beaucoup; je vous en rendrai compte. Je reviendrai dimanche,

[1] Il s'agissoit ici du petit enfant venu à huit mois.
[2] Allusion au nez de madame de Sévigné, qui étoit un peu carré.

[1] De Commercy, où il étoit allé voir le cardinal de Retz.

car une petite affaire que je crois toujours tenir m'empêche de pouvoir encore m'établir à Livry : vraiment c'est bien ce papillon dont je parlois à mon fils, sur quoi on croit mettre le pied et qui s'envole toujours. Je ne vois que des oppositions à toutes mes volontés, grandes et petites : il faut regarder plus haut pour ne pas s'impatienter. Je laisse un laquais pour m'apporter vos lettres : ah, ma fille ! c'est bien moi qui ne passe les autres jours que pour attraper celui-là ; et la moralité que vous m'avez écrite est toujours à propos, quand on voit comme tout échappe.

Io est revenue de Versailles, dès que Monsieur y est revenu : cette nouvelle n'y fait aucun bruit. *Quanto* et son ami sont plus long-temps et plus vivement ensemble qu'ils n'ont jamais été : l'empressement des premières années s'y retrouve, et toutes les contraintes sont bannies, afin de mettre une bride sur le cou, qui persuade que jamais on n'a vu d'empire plus établi. J'ai vu des gens qui croient qu'au lieu d'aller au Bouchet quand Monsieur est à Paris, et de revenir à la cour quand il y revient, on feroit mieux au contraire d'être à Paris avec Monsieur, et de s'en aller à la campagne quand il revient à Versailles.

Madame de Coulanges ne va plus à Lyon ; sa sœur y va. Voilà la bonne Marbeuf qui me vient dire adieu ; elle vous fait mille et mille amitiés. Mon fils va souvent dans l'île ; on lui fait fort bonne mine. Si vous étiez heureuse de votre côté, tout cela se rencontreroit fort juste. Adieu, ma très-chère enfant ; j'attends avec grande impatience des nouvelles de votre santé et de tout ce qui se passe à Grignan. Le petit me tient au cœur. Croyez nos conseils sur la timidité de l'aîné ; si vous le tracassez, vous le déconcerterez au point qu'il n'en reviendra jamais : cela est d'une grande conséquence ; il faut donner du courage, et observer de ne point le rabaisser. M. le duc me pria hier de vous faire ses compliments, et de vous dire que c'est par son ordre que vous avez trouvé les chemins si maudits, mais qu'à votre retour vous les trouverez couverts de fleurs. Ma chère enfant, je suis à vous, et je vous aime d'une tendresse qui n'est pas commune ; vous y répondez d'une manière à ne me pas guérir : mais si vous aimez ma santé, songez à la vôtre, et observez ce que vous fait l'air de Grignan : si ce n'est pas du mieux, c'est du mal.

---

578. *

A la même.

A Livry, samedi 3 juillet 1677.

Hélas ! ma chère, je suis fâchée de votre pauvre petit enfant [1] ! il est impossible que cela ne touche. Ce n'est pas, comme vous savez, que j'aie compté sur sa vie. Je le trouvois, sur la peinture qu'on m'en avoit faite, sans aucune espérance : mais enfin c'est une perte pour vous, en voilà trois. Dieu vous conserve le seul qui vous reste ; il me paroît déjà un fort honnête homme ; j'aimerois mieux son bon sens et sa droite raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité ; ce conseil vient de gens plus habiles que moi ; mais l'on sent qu'il est fort bon. Pour Pauline, j'ai une petite chose à vous dire : c'est que, de la façon dont vous me la représentez, elle pourroit fort bien être aussi belle que vous : voilà justement comme vous étiez ; Dieu vous préserve d'une si parfaite ressemblance, et d'un cœur fait comme le mien ! Enfin je vois que vous l'aimez, qu'elle est aimable, et qu'elle vous divertit. Je voudrois bien pouvoir l'embrasser, et reconnoître *ce chien de visage que j'ai vu quelque part.*

Je suis ici depuis hier matin. J'avois dessein d'attendre Corbinelli au passage, et de le prendre au bout de l'avenue, pour causer avec lui jusqu'à demain. Nous avons pris toutes les précautions, nous avons envoyé à Claie, et il se trouve qu'il avoit passé une demi-heure auparavant. Je vais demain le voir à Paris, et je vous manderai des nouvelles de son voyage ; car je n'achèverai cette lettre que mercredi. Ah, ma très chère ! que je vous souhaiterois des nuits comme on les a ici ! quel air doux et gracieux ! quelle fraîcheur ! quelle tranquillité ! quel silence ! je voudrois pouvoir vous envoyer de tout cela, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre

[1] L'enfant né en février 1676, à huit mois.

maigreur, je vous l'avoue; c'est qu'elle parle et dit votre mauvaise santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse; si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé et une machine si bien composée : c'est une si grande rage que de pareils attentats, que Dieu est juste quand il les punit; mais ceux qui en sont affligés, ont ce me semble beaucoup de raison de l'être. Vous voulez me persuader la dureté de votre cœur, pour me rassurer sur la perte de votre petit; je ne sais, mon enfant, où vous prenez cette dureté; je ne la trouve que pour vous : mais pour moi, et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible; c'est votre plus grand mal, vous en êtes dévorée et consumée : eh, ma chère! prenez sur nous, et donnez-le au soin de votre pesonne; comptez-vous pour quelque chose, et nous vous serons obligés de toutes les marques d'amitié que vous nous donnerez par ce côté-là; vous vous ne sauriez rien faire pour moi qui me touche le cœur plus sensiblement. Je suis étonnée que le petit marquis et sa sœur n'aient point été fâchés du petit frère : cherchons un peu où ils auroient pris ce cœur tranquille; ce n'est pas chez vous assurément.

Mon fils s'en va à la fin du mois; il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Le roi a parlé encore, comme étant persuadé que Sévigné a pris le mauvais air des officiers subalternes de cette compagnie [1]. De l'autre côté, M. de La Trousse [2] mande, *venez, venez boiter avec nous* : il faut partir; ainsi il n'y a plus d'eaux. Je ne laisserai pas d'aller à Vichi, nous en parlerons : ce voyage sera de pure précaution, car je me porte fort bien, et je ne fais nulle attention sur mes mains. Madame de Marbeuf les a eues deux ans comme je les ai, et puis elles se sont guéries. Ah! c'est un homme bien amoureux que M. votre frère; j'admire la peine qu'il se donne pour rien, pour rien du tout. Il a été surpris, dans une conversation fort secrète, par un mari; ce mari fit une mine très chagrine, parla très rudement à sa femme; l'alarme étoit au camp, quand je partis hier. Je vous en manderai la suite à Paris. Vous voyez bien que la longueur de cette lettre vient proprement de ce que j'abuse de la permission de causer à Livry, où je suis seule, et sans aucune affaire. Je devrois bien faire un compliment à M. de Grignan sur la mort de ce petit; mais quand on songe que c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur et d'affliction ne se peut prononcer : il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent.

[1] La compagnie des gendarmes-dauphin.
[2] Il étoit capitaine-lieutenant de cette compagnie.

A Paris, mercredi 7 juillet.

Remarquez au moins, ma très chère, que cette lettre est commencée depuis trois jours, et que si elle paroît infinie, c'est qu'elle est reprise à loisir; le papier et mon écriture la font paroître aussi d'une taille excessive; il y a plus dans une feuille des vôtres que dans six des miennes : ne prenez donc point ceci pour un exemple, et ne vous vengez point sur vous, c'est-à-dire sur moi. J'ai fort causé avec Corbinelli : il est charmé du cardinal; il n'a jamais vu une ame de cette couleur : celles des anciens Romains en avoient quelque chose. Vous êtes tendrement aimée de cette ame-là, et je suis assurée plus que jamais qu'il n'a jamais manqué à cette amitié : on voit quelquefois trouble, et cela vient du péché originel. Il faudroit des volumes pour vous rendre le détail de toutes les merveilles qu'il me conte.

Le baron a tout raccommodé par son adresse; il en sait autant que les maîtres, et plus : car pour imiter l'indifférence, personne dans le monde ne le peut surpasser; elle est jouée si fort au naturel, et le vraisemblable imite si bien le vrai, qu'il n'y a point de jalousie ni de soupçon qui puisse tenir contre une si bonne conduite. Vous auriez bien ri, si vous aviez su le détail de cette aventure. Il me semble que vous devinez le nom du mari; à tout hasard, la femme s'en va quasi dans votre voisinage. La pauvre *Isis* n'a point été à Versailles; j'étois mal instruite : elle a toujours été dans sa solitude, et y sera pendant le voyage de Villers-Coterets, où MONSIEUR et MADAME s'en vont aujourd'hui. Vous ne pouvez assez plaindre ni assez admirer la triste aventure de cette nymphe : quand une certaine personne (*madame de Montespan*) en parle, elle dit ce *haillon*. L'événement rend tout permis.

J'ai vu l'abbé de La Vergne : nous avons encore parlé de mon ame : il dit qu'à moins de me mettre en chambre, et de ne pas me quitter d'un pas, en me conduisant dans des exercices de piété, sans me

laisser lire, dire, ni entendre la moindre chose, il ne voudroit pas se charger de moi. Il est très aimable et de bonne compagnie; vous pouvez penser si vous fûtes oubliée dans la conversation. J'ai dîné avec M. de La Garde; c'est un homme qu'on aime bien véritablement, quand on le connoît. Il s'en va vous voir, il vous ramène, il vous loge : enfin que ne fera-t-il point? Je ne songe qu'à fixer notre grande maison; jusque-là nous serons en l'air, et vous comprenez bien ce que ce sera pour moi de n'être pas logée avec vous; mais il faudra prendre le temps comme la Providence l'ordonne. Occupez-vous, dans votre loisir, de votre santé; détournez-vous de la triste pensée de la mort de cet enfant; c'est un *dragon*, quand on y pense trop : vous dites si bien qu'il faut faire l'honneur au christianisme de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. La santé du cardinal n'est pas mauvaise présentement; quelquefois sa goutte fait peur; il semble qu'elle veuille remonter. J'ai une si grande amitié pour cette bonne éminence, que je serois inconsolable que vous voulussiez lui faire le mal de lui refuser la vôtre; ne croyez pas que ce soit pour lui une chose indifférente. Adieu, ma très chère enfant.

579.

A la même.

A Paris, vendredi 9 juillet 1677.

Vous ne direz pas aujourd'hui que je vous donne un mauvais exemple, et que vous voulez vous tuer de la même épée. Je vous ai écrit de grandes chiennes de lettres, qui sont petites pourtant; j'espère que celle-ci sera une petite qui sera grande. Je sens mon caractère qui se dispose à ne vous point effrayer; de plus, ma chère enfant, je n'ai pas encore reçu vos lettres; je les attends ce soir ou demain, à quoi il faut ajouter la disette de nouvelles. M. de La Garde vous dira ce qu'il sait. Je parle souvent d'un précepteur pour le petit marquis : on me répond que c'est la chose impossible de trouver un sujet qui ait toutes les perfections nécessaires. Je suis plus que jamais épouvantée de ce qui s'appelle dessèchement : la pauvre madame de La Fayette en est tellement menacée qu'elle tourne toutes ses pensées à finir comme ma pauvre tante : elle est considérablement diminuée depuis que vous êtes partie; elle ne s'est point remise de cette colique, elle en est encore aux bouillons; et, après ces grands repas, elle est émue, et sa petite fièvre augmente, comme si elle avoit fait une débauche. Ses médecins disent qu'il est temps de s'inquiéter, et que si elle alloit plus avant dans ce chemin, elle pourroit être du nombre de ceux qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile. Cela m'attriste, et pour elle que j'aime fort, et pour ceux qui ont le sang si extrêmement subtil : il me semble qu'il ne faut rien pour embraser toute la machine. Ma fille, quand on aime bien, il n'est pas ridicule de souhaiter qu'un sang, auquel on prend tant d'intérêt, se tranquillise et se rafraîchisse; vous ne devriez penser, ce me semble, qu'à épaissir le vôtre, et qu'à vous détourner, tant que vous pourriez, de la pensée de ce pauvre petit garçon que vous avez perdu : j'ai peur qu'avec tous vos beaux discours vous ne vous en fassiez un *dragon* : ma très chère, ayez pitié de vous et de moi. J'espère que cette lettre ne vous paroîtra pas trop longue. Ne voudroit-on point nous dire encore, après nous avoir assuré qu'il n'y a rien de mieux que d'être à deux cents lieues l'une de l'autre, qu'il faut aussi ne nous plus écrire? Je le voudrois.

580.

A la même.

A Paris, mercredi 14 juillet 1677.

C'est par l'avis du médecin que vous ne m'aimez quasi plus, ma pauvre enfant : à la manière dont vous dites que vous vous en portez, on juge que ce remède peut se mettre en comparaison avec la poudre du bon homme : il est même un peu violent, mais aussi on joue à quitte ou à double. Je ne vous dirai point ce que me feroit la diminution d'une amie qui m'est si chère; mais je vous dirai bien la joie que j'ai de savoir que vous dormez et que vous mangez. Si vous vouliez me donner une véritable marque de cette amitié que vous aviez autrefois, ce seroit de vous préparer à prendre du lait de

vache; cela vous rafraîchiroit, et vous donneroit un sang raisonnable, qui n'iroit pas plus vite qu'un autre, et qui vous remettroit dans l'état où je vous ai vue. Quelle joie, ma fille, et quelle obligation ne vous aurois-je point! Quelle sûreté pour ma santé et pour ma vie, quand vous m'aurez ôté les inquiétudes que j'ai là-dessus! Je ne veux pas vous en dire davantage, je verrai bien si vous m'aimez. Je suis bien aise que vous soyez contente d'Amonio; si vous l'aviez eu, sans doute il auroit sauvé votre fils. Il falloit le rafraîchir : l'ignorance me paroît grande de l'avoir échauffé; mais la difficulté étoit de déranger ce qu'avoit réglé la Providence au sujet de ce pauvre enfant. Cette affliction est du nombre de celles où l'on doit se soumettre, sans murmurer, à ce qu'elle ordonne. Il est vrai que je n'avois point du tout compté sur sa vie. Où avez-vous pris qu'un enfant qui n'a point de dents, et qui ne se soutient pas à dix-huit mois, ait échappé tous les périls? Je ne suis pas si éclairée que madame du Pui-du-Fou; mais je ne croyois pas qu'il dût vivre avec de tels accidents : je comprends la perte de ce troisième garçon, et je la sens comme elle est. Pauline me ravit. J'ai parlé tantôt au bel abbé d'un précepteur que connoît M. de La Mousse; ils le verront, et vous en diront leur avis : ils trouvent que le marquis est bien jeune; j'ai dit que son esprit ne l'étoit pas. Nous avons ri aux larmes, le bel abbé et moi, de l'histoire de la petite *Madeleine;* vraiment, c'est bien à vous dire que vous ne savez point narrer, et que c'est mon affaire. Je vous assure que vous conduisez toute la dévotion de la petite *Madeleine* si plaisamment, que ce conte ne doit rien à celui de cette *Ermitesse* dont j'étois charmée. Je trouve que les ermites font de grands rôles en Provence. Le *bien bon* en a eu son hoquet, et pour le *Frater*, il veut vous dire ce qu'il en pense.

M. DE SÉVIGNÉ.

Je ne vous devrois rien dire, puisque vous ne songez pas à moi. Vous êtes si aise d'être une *grosse crevée*, que vous oubliez tout ce que vous ne voyez pas : vous n'aimez plus ma mère; et moi, pour la venger, je ne vous aime pas plus que vous ne l'aimez. Nous sommes tous fort édifiés de la dévotion de la petite *Madeleine;* vous voyez bien qu'il n'est ferveur que de novice; prenez garde où l'a jetée l'excès de son zèle. J'en souhaite autant à notre petite *Marie;* mais je voudrois bien qu'elle me prît pour son ermite. Je crois que je ressemblerois à un ermite comme deux gouttes d'eau; et s'il me manquoit quelque chose, je trouverois, dans le besoin, des frocs où je pourrois quelquefois mettre ma tête, et j'en recevrois du secours assurément. Le lévrier de M. de Meurles [1], tout éreinté qu'il étoit, en devint bientôt le premier lévrier de la province; pourquoi ne deviendrois-je pas, avec ce secours secret, aussi joli garçon qu'un ermite? Adieu, ma belle petite; j'aime Pauline passionnément : je veux la faire mon héritière, en cas que je meure avant que notre mariage ait réussi. J'ai vu deux fois la jolie infante chez elle : elle est fort jolie, fort gaie; je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'mère, qui m'a dit, à moi-même, qu'elle me trouvoit joli garçon : nous nous entendons même quelquefois, la petite fille et moi, et là-dessus nous nous regardons de côté : cette affaire est entre les mains de la Providence. *Si Deus est pro nobis, quis contra nos?* ma foi, *nemo*, *Domine.* N'a-t-il pas raison, le petit bon homme?

Madame DE SÉVIGNÉ.

On voit bien que mon fils lit les bons auteurs. Vous nous feriez grand plaisir de nous donner cette petite émerillonnée, cette petite infante qui est à la portière, auprès de sa mère. Si nous ne nous marions à cette heure, jamais nous n'y réussirons; nous n'avons jamais été si bons, et nous pouvons devenir mauvais. Je m'en vais respirer un moment à Livry; madame de La Fayette est si malade que je suis honteuse de la quitter pour mon plaisir; je m'en vais pourtant; mais j'irai et viendrai jusqu'à mon voyage de Vichi.

Voici une reprise : ainsi la longueur de ma lettre ne doit pas vous faire peur. J'attends les vôtres avec impatience; mes amis de la poste ne font rien qui vaille. Je suis très-contente de La Garde; il est aisé de l'aimer; il est estimable par mille raisons, ses soins me persuadent qu'il croit que vous m'aimez, et je suis flattée de l'approbation qu'il donne à votre goût. Il ne songe qu'à s'en aller; je

[1] *Voyez* le chapitre XLII du livre 1er de Rabelais

serai ravie que vous l'ayez, et le bel abbé; vous tiendrez avec eux votre conseil de famille : pour moi, je crois que j'irai demain à Livry. Notre petite affaire est à demi finie; au lieu que ce devoit être de l'argent pour vivre, c'est de l'argent pour avoir vécu. La Garde vous mandera l'agrément de la fête de Sceaux. Il y a deux petites de Lislebonne qui sont jolies : leur mère dit hier à madame de Coulanges qu'elle les lui amèneroit, pour avoir son approbation, avant que d'aller à Versailles. *Oh! que je fais de poudre!* Une mère encore assez jeune pour être aimée, qui auroit après elle une fille bien plus aimable, et qui croiroit que c'est toujours elle qu'on suit : ne trouveriez-vous point qu'on pourroit dire : *Oh! que je fais de poudre!* Il me semble que si j'avois été un peu plus sotte, j'aurois pu représenter cette mère : on est riche, en vérité, quand on sait cette fable.

Nous avons bien envie que vous ayez parlé à l'intendant. Je disois l'autre jour à M. de Pomponne : Si j'avois donné mon fils à exagérer à M. de M.... on le trouveroit un fort bon parti; il est vrai que mon style ne vaut rien pour tromper les gens. Je suis fort appliquée, ma fille, à fixer notre grande maison; madame de Guénégaud le souhaite encore plus : mais quand on songe que c'est une affaire qui dépend de M. de Colbert, on tremble; en sorte que si je trouvois un autre hasard qui nous fût propre, je le prendrois. S'il faut que nous soyons éloignées l'une de l'autre, je vous avoue que je serai très-affligée; car enfin ce n'est plus se voir, ni se connoître : c'est voyager et se fatiguer; je supplie la Providence d'avoir pitié de nous. Je serai consolée des *trois pavillons;* et le moyen, sans cela, de loger mesdemoiselles de Grignan[1]? et puisque vous êtes en l'air, je suis fort aise d'y être aussi. Je laisse encore cette lettre jusqu'à ce que j'aie les vôtres. J'ai fait depuis peu une rêverie sur un certain sujet; mais je hais de la dire, car il semble qu'on veuille contrefaire Brancas. A propos, vous savez comme il m'aime; il y a trois mois que je n'ai su de ses nouvelles, cela n'est pas vraisemblable, mais il n'est pas vraisemblable aussi; il est enfermé avec sa fille, qui a la petite-vérole. La princesse (*d'Harcourt*) est à Versailles.

Je reçois enfin, ma très-belle, votre lettre du 7 : vous êtes d'un commerce qui me paroît divin; mais vous écrivez trop assurément. Je comprends bien qu'étant seule, vous devez écrire en bien des lieux; mais, mon enfant, prenez sur nous tous; ne vous abandonnez point à suivre la vivacité de votre esprit et de votre imagination. Vous êtes intarissable, et vos lettres viennent de source, on le voit, et le plaisir de les lire est inconcevable. Les Espagnols appellent cela *desembueltado;* ce mot me plaît : mortifions-nous donc, vous de causer, et nous de vous entendre. Corbinelli est content de ce que vous dites de sa métaphysique; il est revenu encore plus philosophe de Commercy. Il me paroît qu'il a bien diverti le cardinal : nous en parlons sans cesse, et tout ce qu'il en dit augmente l'admiration et l'amitié qu'on a pour cette éminence. Mon fils ne peut se dispenser d'aller à l'armée : il remettra ses eaux à un autre temps. J'irai, avec l'abbé, à Bourbilly; Guitaud me reconduira, en cousinant, jusqu'à une journée de Nevers. Tous les chemins seront beaux en ce temps-là. J'aurai donc le *bien bon* et mon médecin : ainsi ne soyez point en peine de moi. Je vous remercie d'être frappée, comme je le suis, du beau compliment que l'on nous fait. Changeons de manière, j'y consens; mais ne prenons point l'abominable remède d'une trop longue absence : ce seroit à la fin celui qui feroit qu'on auroit plus de besoin des autres.

Il est vrai que je suis en peine d'une maison : ce qui me console, c'est que la Bagnols et M. de La Trousse sont aussi embarrassés que moi. Je n'aime point que vous donniez Pauline à madame votre belle-sœur[1] : ces sortes de couvents m'ont toujours déplu : vous êtes bonne et sage. Si votre fils est bien fort, l'éducation rustaude est bonne; mais s'il est délicat, j'ai ouï dire à Brayer et à Bourdelot qu'en voulant les faire robustes on les fait morts. N'oubliez point ce que je vous ai dit sur sa timidité. Il fait ici le plus beau temps du monde :

[1] Louise-Catherine et Françoise-Julie d'Adhémar de Monteil, filles de M. de Grignan et d'Angélique-Claire d'Angennes, sa première femme. Louise-Catherine a véeu dans le célibat, en très grande réputation de piété. Françoise-Julie (*mademoiselle d'Alerac*) épousa 1689, M. de Vibraye, lieutenant-général des armées du roi.

[1] Marie Adhémar de Monteil, religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan.

la Provence est en France, sans bise et sans excès de chaleur. Adieu, ma fille, jusqu'à vendredi. Je vous embrasse de tout mon cœur : il me semble que cela est bien commun pour ce que je sens ; mais que faire?

581.

A la même,

A Livry, vendredi 16 juillet 1677.

J'arrivai hier au soir ici, ma très chère : il y fait parfaitement beau; j'y suis seule, et dans une paix, un silence, un loisir, dont je suis ravie. Ne voulez-vous pas bien que je me divertisse à causer un peu avec vous? Songez que je n'ai nul commerce qu'avec vous; quand j'ai écrit en Provence, j'ai tout écrit. Je ne crois pas en effet que vous eussiez la cruauté de nommer un commerce une lettre en huit jours à madame de Lavardin. Les lettres d'affaires ne sont ni fréquentes, ni longues. Mais vous, mon enfant, vous êtes en butte à dix ou douze personnes qui sont à-peu-près ces cœurs dont vous êtes uniquement adorée, et que je vous ai vue compter sur vos doigts. Ils n'ont tous qu'une lettre à écrire, et il en faut douze pour y faire réponse; voyez ce que c'est par semaine, et si vous n'êtes pas tuée, assassinée; chacun en disant : Pour moi, je ne veux point de réponse, seulement trois lignes pour savoir comment elle se porte. Voilà le langage, et de moi la première ; enfin nous vous assommons; mais c'est avec toute l'honnêteté et la politesse de l'homme de la comédie, qui donne des coups de bâton avec un visage gracieux, en demandant pardon, et disant, avec une grande révérence « Monsieur, vous le voulez donc? j'en suis au désespoir[1]. » Cette application est juste et trop aisée à faire, je n'en dirai pas davantage.

Mercredi au soir, après vous avoir écrit, je fus priée, avec toutes sortes d'amitiés, d'aller souper chez Gourville avec mesdames de Schomberg, de Frontenac, de Coulanges, M. le duc, MM. de La Rochefoucauld, Barillon, Briole, Coulanges, Sévigné. Le maître du logis nous reçut dans un lieu nouvellement rebâti, le jardin de plain-pied de l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets, des allées en terrasses, six hautbois dans un coin, six violons dans un autre, des flûtes douces un peu plus près, un souper enchanté, une basse de viole admirable, une lune qui fut témoin de tout. Si vous ne haïssiez point à vous divertir, vous regretteriez de n'avoir point été avec nous. Il est vrai que le même inconvénient du jour que vous y étiez arriva et arrivera toujours : c'est-à-dire qu'on assemble une très-bonne compagnie pour se taire, et à condition de ne pas dire un mot : Barillon, Sévigné et moi nous en rîmes; et nous pensâmes à vous. Le lendemain, qui étoit jeudi, j'allai au palais, et je fis si bien, le bon abbé le dit ainsi, que j'obtins une petite injustice, après en avoir souffert beaucoup de grandes, par laquelle je toucherai deux cents louis, en attendant sept cents autres que je devrois avoir il y a huit mois, et qu'on dit que j'aurai cet hiver. Après cette misérable petite expédition, je vins le soir ici me reposer, et me voilà résolue d'y demeurer jusqu'au 8 du mois prochain, qu'il faudra m'aller préparer pour aller en Bourgogne et à Vichi. J'irai peut-être dîner quelquefois à Paris : madame de La Fayette se porte mieux. J'irai à Pomponne demain; le grand d'Hacqueville y est dès hier, je le ramènerai ici. Le *Frater* va chez la belle, et la réjouit fort; elle est gaie naturellement; les mères lui font aussi une très-bonne mine.

Corbinelli me viendra voir ici; il a fort approuvé et admiré ce que vous mandez de cette métaphysique, et de l'esprit que vous avez eu de la comprendre. Il est vrai qu'ils se jettent dans de grands embarras, aussi bien que sur la prédestination et sur la liberté. Corbinelli tranche plus hardiment que personne; mais les plus sages se tirent d'affaire par un *altitudo*, ou par imposer silence, comme notre cardinal. Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de morale*, dans le Traité *de tenter Dieu*. Cela divertit fort; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnements, il n'y a pas grand mal; car s'ils vouloient se taire, nous ne dirions rien; mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que nous ne l'i-

[1] *Voyez le Mariage forcé*, comédie de Molière, scène XVI.

gnorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure, comme le père Bauni, de peur de perdre le droit de gronder; il est vrai que cela impatiente; et pour moi, je sens que je fais comme Corbinelli. Je veux mourir, si je n'aime mille fois mieux les jésuites; ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal; ils ne sont point sincères, me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis.

J'ai laissé Beaulieu avec le copiste de M. de La Garde; il ne quitte point mon original. Je n'ai eu cette complaisance pour M. de La Garde qu'avec des peines extrêmes; vous verrez, vous verrez ce que c'est que ce barbouillage. Je souhaite que les derniers traits soient plus heureux; mais hier c'étoit quelque chose d'horrible. Voilà ce qui s'appelle vouloir avoir une copie de ce beau portrait de madame de Grignan; et je suis barbare quand je le refuse. Oh bien ! je ne l'ai pas refusé; mais je suis bien aise de ne jamais rencontrer une telle profanation du visage de ma fille. Ce peintre est un jeune homme de Tournai, à qui M. de La Garde donne trois louis par mois; son dessein a été d'abord de lui faire peindre des paravents; et finalement c'est Mignard qu'il s'agit de copier. Il y a un peu du *veau de Poissy* à la plupart de ces sortes de pensées-là : mais chut; car j'aime très fort celui dont je parle.

Je voudrois, ma fille, que vous eussiez un précepteur pour votre enfant, c'est dommage de laisser son esprit *inculto*. Je ne sais s'il n'est pas encore trop jeune pour le laisser manger de tout; il faut examiner si les enfants sont des charretiers, avant que de les traiter comme des charretiers : on court risque autrement de leur faire de pernicieux estomacs; et cela tire à conséquence. Mon fils est demeuré pour les adieux; il viendra me voir ensuite; il faut qu'il aille à l'armée, les eaux viendront après. On a cassé encore tout net un M. D... pour des absences; je sais bien la réponse; mais cela fait voir la sévérité. Adieu, ma très chère; consolez-vous du petit; il n'y a de la faute de personne : il est mort des dents, et non pas d'une fluxion sur la poitrine : quand les enfants n'ont pas la force de les pousser dans le temps, ils n'ont pas celle de soutenir le mouvement qui les veut faire percer toutes à-la-fois : je parle d'or. Vous savez la réponse du lit vert de Sucy, à M. de Coulanges : Guilleragues l'a faite; elle est plaisante : madame de Thianges l'a dite au roi, qui la chante; on a dit d'abord que tout étoit perdu; mais point du tout, cela fera peut-être sa fortune. Si ce discours ne vient d'une ame verte, c'est du moins d'une tête verte; c'est tout de même, et la couleur de la quadrille est sans contestation.

582.

A la même.

A Livry, lundi 19 juillet 1677.

Je fus samedi à Pomponne; j'y trouvai toute la famille, et de plus un frère de M. de Pomponne, qui avoit trois ans de solitude par-dessus M. d'Andilly. Ce qu'il a d'esprit et de mérite, dont on ne fait point de bruit, feroit l'admiration d'une autre famille. Le grand d'Hacqueville y étoit aussi; il ne retourna à Paris qu'avec madame de Vins; je les attends tous demain à dîner. La plaisanterie fut grande de la copie de votre portrait, qu'un de mes laquais représenta extrêmement ridicule. Ils me firent suer à grosses gouttes en me proposant un meilleur copiste : la batterie fut si forte, que je ne sais pas sérieusement si je pourrai me tirer de ce mauvais pas. Voilà justement ce que je craignois : je suis toujours ainsi persécutée dans mes desirs : celui-ci n'est pas des plus sensibles; mais c'en est assez pour voir qu'il ne faut pas que je m'accoutume à vouloir être satisfaite, ni sur les petites, ni sur les grandes choses. Le soir je croyois revenir coucher ici; l'orage fut si épouvantable qu'il eût fallu être insensée pour s'exposer sans nécessité. Nous couchâmes donc à Pomponne, et y dînâmes le lendemain, qui étoit hier. J'y reçus une de vos lettres; et quoiqu'il ne soit que lundi, et que celle-ci ne parte que mercredi, je commence à causer avec vous. Je suis assurée que toute la Faculté ne me défendroit pas cet amusement, voyant le plaisir que j'en reçois dans mon oisiveté.

Vous me mandez des choses admirables de votre santé; vous dormez, vous mangez, vous êtes en repos; point de devoirs, point de visites; point de

mère qui vous aime; vous avez oublié cet article, et c'est le plus essentiel. Enfin, ma fille, il ne m'étoit pas permis d'être en peine de votre état; tous vos amis en étoient inquiétés, et je devois être tranquille! J'avois tort de craindre que l'air de Provence ne vous fît une maladie considérable; vous ne dormiez ni ne mangiez; et vous voir disparoître devant mes yeux devoit être une bagatelle qui n'attirât pas seulement mon attention! Ah, mon enfant! quand je vous ai vue en santé, ai-je pensé à m'inquiéter pour l'avenir? Étoit-ce là que je portois mes pensées? Mais je vous voyois, et vous croyois malade d'un mal qui est à redouter pour la jeunesse, et au lieu d'essayer à me consoler par une conduite qui vous redonne votre santé ordinaire, on ne me parle que d'absence : c'est moi qui vous tue, c'est moi qui suis cause de tous vos maux. Quand je songe à tout ce que je cachois de mes craintes, et que le peu qui m'en échappoit faisoit de si terribles effets, je conclus qu'il ne m'est pas permis de vous aimer, et je dis qu'on veut de moi des choses si monstrueuses et si opposées, que n'espérant pas d'y pouvoir parvenir, je n'ai que la ressource de votre bonne santé pour me tirer de cet embarras. Mais, Dieu merci, l'air et le repos de Grignan ont fait ce miracle; j'en ai une joie proportionnée à mon amitié. M. de Grignan a gagné son procès, et doit craindre de me revoir avec vous, autant qu'il aime votre vie : je comprends ses bons tons et vos plaisanteries là-dessus. Il me semble que vous jouez bon jeu, bon argent; vous vous portez bien, vous le dites, vous en riez avec votre mari; comment pourroit-on faire de la fausse monnoie d'un si bon aloi?

Je ne vous dis rien sur tous vos arrangements pour cet hiver : je comprends que M. de Grignan doit profiter du peu de temps qui lui reste : M. de Vendôme le talonne[1] : vous vous conduirez selon vos vues, et vous ne sauriez mal faire. Pour moi, si vous étiez assez robuste pour soutenir l'effort de ma présence, et que mon fils et le bon abbé voulussent aller passer l'hiver en Provence, j'en serois très aise, et ne pourrois pas souhaiter un plus agréable séjour. Vous savez comme je m'y suis bien trouvée; et en effet, quand je suis avec vous, et que vous vous portez bien, qu'ai-je à souhaiter et à regretter dans le reste du monde? Je tâcherai d'y porter le bon abbé, et la Providence décidera. Pour vous montrer comme j'ai rendu fidèlement votre billet à Corbinelli, voici sa réponse.

M. de Corbinelli.

Non, Madame, je ne gronderai point madame votre mère, elle n'a point de tort, c'est vous qui l'avez. Où diable avez-vous pris qu'elle veuille que vous soyez aussi rondelette que madame de Castelnau? N'y a-t-il point de degré entre votre maigreur excessive et un *pâton* de graisse? Vous voilà dans les extrémités; vous ressemblez à cet homme qu'un saint évêque ne vouloit pas faire prêtre. *Que voulez-vous donc que je fasse, monsieur? voulez-vous que je vole sur les grands chemins?* Est-ce ainsi qu'un prodige doit raisonner? Vous moquez-vous encore de mettre M. de Grignan aux mains avec madame de Sévigné? Vous me faites une représentation fort plaisante de la cascade de vos frayeurs, dont la réverbération vous tuoit tous trois. Ce cercle est funeste; mais c'est vous, Madame, qui le faites; empêchez-le, et tout ira bien. C'est vous qui vous imaginez que madame votre mère est malade; elle ne l'est point, elle se porte très bien : elle n'a pas peur d'être grosse, mais elle craint d'être trop grasse : soyez le contraire, ayez peur d'être grosse, et souhaitez d'être grasse. Je suis mal content de vous, je ne vous trouve point juste : je suis honteux d'être votre maître. Si notre *père* Descartes le savoit, il empêcheroit votre ame d'être verte, et vous seriez bien honteuse qu'elle fût noire, ou de quelque autre couleur. J'ai vu à Commercy un prodige de mérite et de vertu : cela seul mériteroit que vous prissiez autant de soin de votre conservation, que vous en preniez peu lorsque vous me donnâtes le titre fabuleux de plénipotentiaire. Adieu, madame, je suis, etc.

Madame de Sévigné.

Voilà ce qu'il vous mande; vous voyez bien que je n'y prends ni n'y mets. J'ai fort parlé d'un précepteur à cet habitant de Port-Royal; il n'en connoît point : s'il s'en trouve quelqu'un dans sa cel-

[1] M. de Vendôme étoit gouverneur de Provence, et il n'arrivoit jamais dans son gouvernement que M. de Grignan ne prît ce temps-là pour se rendre à Grignan ou à la cour.

lule, il m'en avertira. Je voudrois bien voir ce petit marquis; mais j'aimerois bien à patronner les grosses joues de Pauline; ah! que je la crois jolie! je vous assure qu'elle vous ressemblera : une tête blonde, frisée naturellement, c'est une agréable chose : aimez, aimez-la, ma fille, vous avez assez aimé votre mère; ce qui reste à faire ne vous donnera que l'ennui; que craignez-vous? Ne vous contraignez point, laissez un peu aller votre cœur de ce côté-là : je suis persuadée que cela vous divertira extrêmement. La Bagnols [1] est partie aujourd'hui. Je mande à mon fils que, s'il n'est point mort de douleur, il vienne demain dîner avec tous les Pomponne. Il sera plus heureux que M. de Grignan, qui se trouve abandonné, parce qu'il n'avoit à Aix que trois maîtresses, qui toutes lui ont manqué : on n'en peut avoir une trop grande provision; qui n'en a que trois n'en a point : j'entends tout ce qu'il dit là-dessus. Mon fils est bien persuadé de cette vérité; je suis assurée qu'il lui en reste plus de six, et je parierois bien qu'il n'en perdra jamais aucune par la fièvre maligne, tant il les choisit bien depuis quelque temps. Oh! vous voyez que ma plume veut dire des sottises, aussi bien que la vôtre.

Je suis fort aise que le parlement (*d'Aix*) n'ait point été ingrat envers M. de Grignan; je me souviens fort bien comme il fut reçu l'année que j'y étois. Pour le premier président, quand on en est content en fermant sa lettre, on change d'avis avant que la poste soit arrivée de Lyon. Ce qu'il y a de vrai, c'est l'amour et le respect de toute la Provence pour M. de Grignan. Ma chère enfant, au moins d'ici, vous voulez bien que je vous embrasse tendrement. Je n'achèverai cette lettre que mercredi.

Mercredi 21 juillet.

Toute la maison de Pomponne vint hier dîner avec nous : mon fils s'y rendit de Paris : tout alla très bien. Madame de Vins et d'Hacqueville sont demeurés; ils ne s'en iront que ce soir. Nous avons parlé d'*Isis;* l'imagination ne se fixe point à se représenter comme elle finira sa désastreuse aventure.

Terminez mes tourmens, puissant Maître du monde.

Si elle pouvoit faire cette prière à Dieu, et qu'il voulût l'exaucer, ce seroit *l'apothéose*. Vous avez très bien deviné; *la Mouche* (*madame de Coulanges*) ne peut pas quitter la cour présentement; quand on y a de certains engagements, on n'est point libre. La Bagnols est partie; la Mousse est allée avec elle : si vous pouviez l'attirer à Grignan pour donner quelques bonnes teintures à ce petit marquis, vous seriez trop heureuse; et qu'il seroit heureux de vous voir!

[1] Sœur de madame de Coulanges.

583.

A la même.

A Livry, mercredi au soir 21 juillet 1677.

Aimez, aimez Pauline; donnez-vous cet amusement : ne vous martyrisez point à vous ôter cette petite personne; que craignez-vous? Vous ne laisserez pas de la mettre en couvent pour quelques années, quand vous le jugerez nécessaire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trouver assez salé, quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable. Je vois d'ici cette petite; elle vous ressemblera, malgré la marque de l'ouvrier. Il est vrai que ce nez est une étrange affaire; mais il se rajustera, et je vous réponds que Pauline sera belle. Madame de Vins est encore ici; elle cause dans ce cabinet avec d'Hacqueville et mon fils. Ce dernier a encore si mal au talon, qu'il prendra peut-être le parti d'aller à Bourbon quand j'irai à Vichi. Ne soyez point en peine de ce voyage; et puisque Dieu ne veut pas que je ressente les douceurs infinies de votre amitié, nous devons nous soumettre à sa volonté; cela est amer, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je serois trop heureuse, si votre amitié ressembloit à ce qu'elle est; elle m'est encore assez chère, toute dénuée qu'elle est des charmes et des plaisirs de votre présence et de votre société. Mon fils vous répondra, et moi aussi, sur tout ce que vous nous dites du poème épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis, par le mépris que je lui ai vu pour Enée; cependant tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés.

Vous aurez bientôt La Garde et le bel abbé. Nous avons fort causé ici de nos desseins pour la petite intendante : madame de Vins m'assure que

tout dépend du père, et que, quand la balle leur viendra, ils feront des merveilles. Nous avons trouvé à propos; pour ne point languir si longtemps, de vous envoyer un mémoire du bien de mon fils, et de ce qu'il peut espérer, afin qu'en confidence vous le montriez à l'intendant, et que nous puissions savoir son sentiment, sans attendre tous les retardements et toutes les instructions qu'il faudroit essayer, si vous ne lui faisiez voir la vérité; mais une telle vérité, que, si vous souffrez qu'il en rabatte, comme on fait toujours, et qu'il croie que votre mémoire est exagérée, il n'y a plus rien à faire. Notre style et si simple, et si peu celui des mariages, qu'à moins qu'on ne nous fasse l'honneur de nous croire, nous ne parviendrons jamais à rien; il est vrai qu'on peut s'informer, et que c'est où la franchise et la naïveté trouvent leur compte. Enfin, ma fille, nous vous recommandons cette affaire, et sur-tout un oui ou un non, afin que nous ne perdions pas un grand temps à une vision inutile. Commme je vous écrirai encore vendredi, je retourne à ma compagnie.

584.

A la même.

A Livry, vendredi 23 juillet 1677.

Le baron est ici, et ne me laisse pas mettre le pied à terre, tant il me mène rapidement dans les lectures que nous entreprenons: ce n'est cependant qu'après avoir fait honneur à la conversation. Don Quichotte, Lucien, *les petites Lettres*, voilà ce qui nous occupe. Je voudrois de tout mon cœur, ma fille, que vous eusssiez vu de quel air et de quel ton il s'acquitte de cette dernière lecture: elles ont un prix tout particulier quand elles passent par ses mains; c'est une chose divine, et pour le sérieux, et pour la parfaite raillerie. Elles me sont toujours nouvelles, et je crois que cette sorte d'amusement vous divertiroit bien autant que *l'indéfectibilité* de la matière. Je travaille pendant que l'on lit, et la promenade est si fort à la main, comme vous savez, que l'on est dix fois dans le jardin, et dix fois on en revient. Je crois faire un voyage d'un instant à Paris; nous ramènerons Corbinelli: mais je quitterai ce joli et paisible désert, et partirai le 16 d'août pour la Bourgogne et pour Vichi. Ne soyez en nulle peine de ma conduite pour les eaux: comme Dieu ne veut pas que j'y sois avec vous, il ne faut penser qu'à se soumettre à ce qu'il ordonne. Je tâche de me consoler, dans la pensée que vous dormez, que vous mangez, que vous êtes en repos, que vous n'êtes plus dévorée de mille *dragons*, que votre joli visage reprend son agréable figure, que votre gorge n'est plus comme celle d'une personne étique: c'est dans ces changements que je veux trouver un adoucissement à notre séparation; quand l'espérance voudra se mêler à ces pensées, elle sera la très-bien venue, et y tiendra sa place admirablement. Je crois M. de Grignan avec vous; je lui fais mille complimens sur toutes ses prospérités: je sais comme on le reçoit en Provence, et je ne suis jamais étonnée qu'on l'aime beaucoup. Je lui recommande Pauline, et le prie de la défendre contre votre philosophie. Ne vous ôtez point tous deux ce joli amusement: hélas! a-t-on si souvent des plaisirs à choisir? Quand il s'en trouve quelqu'un d'innocent et de naturel sous notre main, il me semble qu'il ne faut point se faire la cruauté de s'en priver. Je chante donc encore une fois: *Aimez, aimez Pauline, aimez sa grâce extrême* [1].

Nous attendrons jusqu'à la Saint-Remi ce que pourra faire madame de Guénégaud pour sa maison: si elle n'a rien fait alors, nous prendrons notre résolution, et nous en chercherons une pour Noël; ce ne sera pas sans beaucoup de peine que je perdrai l'espérance d'être sous un même toit avec vous; peut-être que tout cela se démêlera à l'heure que nous y penserons le moins. Je crois que M. de La Garde s'en ira bientôt, je lui dirai adieu à Paris; ce vous sera une augmentation de bonne compagnie. M. de Charost m'a écrit pour me parler de vous; il vous fait mille compliments.

J'aurois tout l'air, ma fille, de penser comme vous sur le poëme épique; le *clinquant* du Tasse m'a charmée. Je crois pourtant que vous vous accommoderez de Virgile: Corbinelli me l'a fait admirer; il faudroit quelqu'un comme lui pour vous accompagner dans ce voyage. Je m'en vais tâter *du*

[1] Parodie de ce vers de l'opéra de *Thésée*, acte II, scène 1re.

Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

Schisme des Grecs ; on en dit du bien ; je conseillerai à La Garde de vous le porter. Je ne sais aucune sorte de nouvelle.

M. DE SÉVIGNÉ.

Ah ! pauvre esprit ! vous n'aimez point Homère. Les ouvrages les plus parfaits vous paroissent dignes de mépris : les beautés naturelles ne vous touchent point : il vous faut du clinquant, ou *des petits corps*[1]. Si vous voulez avoir quelque repos avec moi, ne lisez point Virgile ; je ne vous pardonnerois jamais les injures que vous pourriez lui dire. Si vous vouliez cependant vous faire expliquer le sixième livre et le neuvième où est l'aventure de Nisus et d'Euryalus, et le onze et le douze, je suis sûr que vous y trouveriez du plaisir : Turnus vous paroîtroit digne de votre estime et de votre amitié ; et en un mot, comme je vous connois, je craindrois fort pour M. de Grignan qu'un pareil personnage ne vînt aborder en Provence : mais moi qui suis bon frère, je vous souhaiterois du meilleur de mon cœur une telle aventure ; puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudroit mieux que ce fût de cette sorte que par *l'indéfectibilité de la matière*, *et par les négations non conversibles*. Il est triste de n'être occupé que d'atomes et de raisonnements si subtils que l'on n'y puisse atteindre.

Si vous me parlez de votre amour, en cent ans, je ne vous dirai que ce que je vous ai déjà dit : examinez bien toutes choses, et surtout que les devoirs de Provence ne l'emportent point sur les devoirs de ce pays-ci, à moins qu'il n'y ait des raisons si essentielles qu'on ne puisse refuser de s'y rendre. Je profiterai du malheur qui est arrivé à M. de Grignan pour ne pas m'y exposer : de trois maîtresses, il n'en a pas une ; et je ferai si bien que j'en aurai de toutes les espèces, en sorte que toutes ne soient pas sujettes à faire des voyages. Au reste, ce seroit une chose curieuse que je vous dusse mon mariage ; il ne vous manque plus que cela pour être une sœur bien différente des autres, et il n'y a que cette suite qui puisse répondre à tout ce que vous avez fait jusqu'ici sur mon sujet. Quoi qu'il puisse arriver, je vous assure que cela n'augmentera point ma tendresse ni ma reconnoissance pour vous, ma belle petite sœur.

[1] On sait que madame de Grignan aimoit la philosophie de Descartes et qu'elle en faisoit sa principale étude.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Le bon abbé vous assure de son éternelle amitié. Adieu, ma chère enfant. *La Mouche* est à la cour, c'est une fatigue ; mais que faire ? M. de Schomberg[1] est toujours vers la Meuse, avec son train, c'est-à-dire, *tout seul tête à tête.* Madame de Coulanges disoit l'autre jour qu'il falloit donner à M. de Coulanges l'intendance de cette armée. Quand je verrai la maréchale (*de Schomberg*), je lui dirai des douceurs pour vous. M. le prince est dans son apothéose de Chantilly ; il vaut mieux là que tous vos héros d'Homère. Vous nous les ridiculisez extrêmement : nous trouvons, comme vous dites, qu'il y a de *la feuille qui chante* à tout ce mélange des dieux et des hommes ; cependant il faut respecter le père Le Bossu. Madame de La Fayette commence à prendre des bouillons sans en être malade ; c'est ce qui faisoit craindre le desséchement.

---

585. *

A la même.

A Livry, lundi 26 juillet 1677.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvénients qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois : mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre ; cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore un autre

[1] Le maréchal de Schomberg étoit demeuré presque seul avec l'état-major de son armée, laquelle se trouvoit réduite à rien par les différents détachements qui en avoient été tirés pour grossir l'armée du maréchal de Créqui.

billet de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable? cela continuera-t-il de cette force? On me conte cette douleur; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, croyant que cette grande régularité en sera interrompue : sans cela, on ne pourroit soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver; la lettre est *figée*, comme je disois, avant que *la feuille qui chante* soit pleine : la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnoîtrez.

Je pars enfin; quel voyage! pour qui suis-je dans un état si violent! Je lui répondrois bien : pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi tendre que vous devriez m'en écrire; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, un amour languissant. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à faire passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture ? Il me paroît que la colère, la fureur, la jalousie, la vengeance, seroient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie, ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu; si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres gens se sont engagés de soutenir; c'est un martyre, ils me font pitié : le pauvre garçon y succomberoit sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien, ma chère enfant, de n'être pas à portée de cette confidence. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir, en vous donnant une idée de cet aimable commerce.

---

586. *

A la même.

A Paris, mercredi 28 juillet 1677.

Je suis à Paris pour ce chien de papillon : je n'ai pas encore mis entièrement le pied dessus, c'est-à-dire, touché cette belle somme que vous savez. Si je ne m'étois agréablement amusée, depuis dimanche, à dire adieu à ces messieurs qui s'en vont à Grignan, je me serois fort bien désespérée. Je devois m'en retourner hier; je ne m'en irai que vendredi : on ne sauroit vous expliquer l'horreur de la chicane. Je soupai hier chez la marquise d'Uxelles, où j'embrassai, pour la sixième fois, La Garde et l'abbé de Grignan; et au lieu de leur dire : « Messieurs, je suis bien fâchée de votre » départ, » je leur dis : « Messieurs, que vous » êtes heureux ! que je suis aise que vous partiez ! » allez, allez voir ma fille; vous lui donnerez de » la joie, vous la verrez en santé; elle est belle, » elle est tranquille, elle est gaie : plût à Dieu que » je fusse de la partie ! » Hélas ! il s'en faut bien que la Providence ne fasse cet arrangement. Mais enfin, ma très chère, je suis assurée de votre santé; Mongobert ne me trompe pas; dites-le-moi cependant encore; écrivez-le-moi en vers et en prose; répétez-le-moi pour la trentième fois : que tous les échos me redisent cette charmante nouvelle : si j'avois une musique comme M. de Grignan, ce seroit là mon opéra. Il est vrai que je suis ravie de penser au miracle que Dieu a fait en vous guérissant par ce pénible voyage, et ce terrible air de Grignan qui devoit vous faire mourir : j'en veux un peu à la prudence humaine; je me souviens de quelques tours qu'elle a faits, et qui sont dignes de risée : la voilà bien décriée pour jamais. Comprenez-vous bien la joie que j'aurai, si je vous revois avec cet aimable visage qui me plaît, un embonpoint raisonnable, une gaieté qui vient quasi toujours de la bonne disposition? Quand

j'aurai autant de plaisir à vous regarder que j'ai eu de douleur sensible; quand je vous verrai comme vous devez être, étant jeune, et non pas usée, consumée, dépérie, échauffée, épuisée, desséchée; enfin quand je n'aurai que les chagrins courants de la vie, sans en avoir un qui assomme; si je puis jamais avoir cette consolation, je pourrai me vanter d'avoir senti le bien et le mal en perfection. Cependant votre exemple coupe la gorge à droite et à gauche: le duc de Sully dit à sa femme: « Vous êtes malade, venez à Sully: voyez madame » de Grignan, le repos de sa maison l'a rétablie, sans » qu'elle ait fait aucun remède. » Mais la duchesse ne goûte point cette ordonnance, et préfère celle de Vesou, qui lui ordonne d'abord deux saignées, deux petites médecines, et vingt jours de bains: j'avoue que je ne comprends guère cette autre extrémité dans le temps où nous sommes, et pour un lieu comme Sully, jusqu'à la Toussaint. Je la vis hier: elle vous fait mille amitiés.

Je suis fâchée que vous m'ayez écrit tant de lignes pour me persuader que vous ne devez point faire de remèdes, puisque vous vous portez bien. Je suis de votre avis: peut-être que le lait vous est contraire; suivez votre expérience: le repos et le temps vous sont favorables: laissez-leur, j'y consens, l'honneur tout entier de votre guérison. Plût à Dieu que ce même raisonnement pût servir pour moi comme pour vous! je n'irois pas à Vichi: mais je ne trouve pas que vous vouliez m'en dispenser; la précaution vous paroît une nécessité, et comme on ne voit pas bien si elle est inutile ou non, je ne dérangerai rien à mes résolutions: en sorte qu'après avoir passé encore huit jours à Livry, et donné quelques jours à Paris pour attraper le 16, je prends le chemin d'Époisses. C'est nous qui faisons marier les filles à la robe: sans notre malheur, messieurs de la robe ne se marieroient point; on nous a déjà répondu en deux occasions qu'on ne vouloit point de nous, parceque nous étions dans l'épée: il faudra suivre votre conseil; et, au lieu de quitter la robe pour l'épée, il faudra quitter l'épée pour la robe. Mon fils est bien embarrassé; il ne peut s'appuyer sur ce talon: mais la longueur de cette blessure, qui se joint à la parfaite santé de toutes les autres parties de son corps, et à l'usage qu'il en fait, rendent son séjour équivoque à ceux qui ne sont au monde que pour parler. On a toute la raison de son côté, et cependant on est à plaindre. Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes. Les apologies continuelles ne font pas un grand profit: de sorte que sans pouvoir monter à cheval, on veut que mon fils soit à l'armée. Je crie toujours qu'on fasse voir son talon à M. Félix. M. Félix n'a pas le loisir, et le temps passe.

D.... entra hier à la Bastille, pour avoir, chez madame la comtesse de Soissons, levé la canne sur L...., et l'avoir touché, dit-on, quoique légèrement: le comte de Gramont se mit entre deux; les menaces furent vives. L.... dit à D.... qu'il étoit un lâche, et que dans un autre lieu il n'auroit pas fait tant de bruit. Madame la comtesse alla demander justice au roi contre l'insolence commise dans sa maison. Le roi lui dit qu'elle devroit se l'être faite à elle-même. Le cardinal de Bonzi lui fit des excuses pour D.... elle dit que c'étoit l'affaire du roi, que si elle eût été chez elle, elle l'eût fait jeter par les fenêtres. D.... est à la Bastille: on va faire des compliments; je voudrois bien aller chez la L.., et faire compliment à D.... : si vous ne voulez pas, je n'en ferai point du tout. La dispute étoit sur huit cents louis que doit L...., et qu'il veut que D.... prenne sur Monsieur. Vous me les paierez. — Je n'en ferai rien; et le reste. On est si avide de nouvelles, qu'on a pris cette guenille, et qu'on ne parle d'autre chose.

Madame de La Fayette est toujours mal: nous trouvons pourtant qu'elle remonte le Rhône tout doucement, et avec peine; ce n'est pas le chemin de Grignan; votre remède ne sera pas suivi. Je n'ai rien à dire de Pauline que ce que je vous en ai dejà mandé: je l'aime d'ici; elle est jolie comme un ange; divertissez-vous-en; pourquoi craindre de se trop amuser de ses enfants? il y a de certaines philosophies qui sont en pure perte, et dont personne ne nous sait gré. Il est vrai qu'en quittant Grignan, il faut la mettre *en dépôt*, comme vous dites, mais que ce ne soit donc qu'un dépôt, et cela étant, madame votre belle-sœur est meilleure que nos sœurs (*de Sainte-Marie*), car elles ne rendent pas aisément. La pauvre petite qui est à Aix, est-elle bien? j'y pense fort souvent, et à ce petit marquis, dont il me semble que l'esprit se perd, sans précepteur: mais le moyen d'en envoyer un de si loin? il faut que vous le choisissiez vous-même.

La Mousse m'a écrit de Lyon; il ira vous voir à Grignan : cela est bon, et conviendra fort à votre enfant : cette pensée m'a fait plaisir.

Il est revenu un gentilhomme de Commercy, depuis Corbinelli, qui m'a fait peur de la santé du cardinal; ce n'est plus une vie, c'est une langueur : j'aime et honore cette éminence d'une manière à me faire un tourment de cette pensée; le temps ne répare point de telles pertes; mais il n'a fait jusqu'ici qu'augmenter la tendresse et la sensibilité que j'ai pour vous; je vous assure qu'il ne travaille que de ce côté-là : mais vous êtes cruelle aussi d'y contribuer comme vous faites : il y a de la méchanceté : vous m'aimez; vous me le témoignez; mon cœur s'ouvre à cette joie, et se confirme de plus en plus dans des sentiments qui lui sont naturels; vous voyez bien l'effet que cela peut faire. Je ne vois ailleurs que des enfants qui haïssent leur mère; C... me disoit l'autre jour qu'il haïssoit la sienne comme la peste : par ma supputation elle mouroit ce jour-là, je fus hier lui faire mes compliments; il n'y étoit déjà plus. Je lui écrivis un bon billet à mon gré; il est fort barbouillé du plus grand deuil du monde, mais son cœur est à l'aise. Hélas ! ma fille, vous êtes dans l'autre extrémité, et je vous aime aussi, et vous dois aimer plus que ma vie.

Isis est retournée chez MADAME, tout comme elle étoit, belle comme un ange. Pour moi, j'aimerois mieux ce *haillon* loin que près. On ne parle que des plaisirs de Fontainebleau.

---

587. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Livry, ce 30 juillet 1677.

D'où vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon cousin ? Vous m'écrivîtes un peu après que vous fûtes arrivé à Bussy. Je vous fis réponse, je l'envoyai à ma nièce de Sainte-Marie, et depuis, je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçu ma lettre, vous avez tort; si elle a été perdue, vous ne l'avez pas. Vous me démêlerez, s'il vous plaît, cette grande affaire : cependant, je vous demande de vos nouvelles, et de cette veuve que j'aime. Votre fils est à la guerre, le mien n'y est pas; son talon n'est fermé que depuis quinze jours. La chair en est encore si vive, si rouge et si sensible, qu'il ne peut s'appuyer dessus. Il veut pourtant aller à l'armée, tout tel que je vous le dis. Je ne sais si je vous ai mandé qu'il a la charge de La Fare. Cette place est jolie : il commandera toujours les gendarmes-dauphin, La Trousse, qui en est lieutenant, ayant été fait lieutenant-général; et quoique cette charge lui revienne à quarante et un mille écus, il se console fort aisément de la longueur du *guidonnage*. Pour moi, je m'en vais à Vichi, je pars le 16 d'août. Je vais par la Bourgogne; je logerai à Époisses, parceque Bourbilly est sens-dessus-dessous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichi, où il faut que j'arrive le 1er de septembre. Voilà mes desseins, mon ami; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embrasse de tout mon cœur suivant ma bonne coutume. J'en fais autant de l'heureuse veuve. Ma pauvre Madelonne est en Provence dans son château. J'ai ici notre cher Corbinelli qui va prendre ma place.

M. DE CORBINELLI.

Vous n'avez, ce me semble, autre chose à faire qu'à monter en carrosse le lendemain de son arrivée à Époisses, et de l'y aller voir. J'ai été sur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner jusque-là, et après deux jours de séjour à Bussy, m'en aller à Dijon, et de là à Châlons; mais fait-on en ce monde ce qu'on veut ? Il y a une fatalité que les sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir pourquoi ni comment. Tite-Live l'appelle *inexsuperabilis vis fati : la force insurmontable du destin.* Il dit ailleurs : *non rupit fati necessitatem humanis consiliis. Son habileté ne put jamais surmonter la nécessité du destin.* Et comment ferois-je, moi, pour en venir à bout?

Vous mande-t-on bien des nouvelles de la cour et de l'armée? C'est toujours des conquêtes et des victoires, et toujours de la fidélité. Le prince d'Orange ne vise plus qu'à la gloire de n'être point battu; et pour cet effet, il ramasse de grosses ar-

mées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées romaines :

Quos opimus fallere et effugere est triumphus.

Toute notre gloire sera désormais de nous sauver de leurs mains, ou de nous cacher d'eux. C'est pour madame de Sévigné que je traduis mon latin : vous le traduirez mieux que je n'ai fait, à madame de Coligny. Que ne le lui montrez-vous avec la *méthode* du Port-Royal ; il n'y en a que pour quinze jours. Voyez madame de Fontevrauld et madame de La Sablière, elles entendent Horace comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étois, ce me semble, à la conduite des ennemis. Leur triple alliance fait toute notre force. Jusques ici, un grand nombre de confédérés a fait de la peur et du mal aux princes, qui ne leur ont résisté qu'avec leurs propres forces ; mais le roi nous fait bien voir tous les jours, en battant par-tout la *triple alliance*, qu'il n'y a point de règle générale. Ce n'est pas que les confédérés d'aujourd'hui en sachent moins que les confédérés du temps passé, mais c'est que notre maître en sait plus que les autres rois. Si le reste des princes de l'Europe se pouvoit joindre à eux, ils seroient encore plus faciles à être vaincus. C'est que notre maître a plus d'esprit et plus de bon sens qu'eux tous ; plus d'argent, plus de valeur et plus d'expérience. Encore un peu de latin, Monsieur, c'est ma fo ie aujourd'hui. Voici ce qui me vient sur le grand nombre d'alliés :

Vis consilii expers mole ruit suâ.

La force sans prudence se ruine d'elle-même. Et voici ce qui me vient sur le roi :

Vim temperatam Dii quoque provehunt in majus.

Les dieux donnent toujours de nouvelles victoires aux armées bien commandées. Voilà ce que nous disions cet hiver au coin du feu de madame de Sévigné, et nous regrettions ensemble qu'il manquât un digne historien à ce grand roi, dont la gloire ne durera peut-être qu'une vingtaine de siècles faute de cela ; et, qu'est-ce que deux mille ans, au prix de l'éternité que ses actions méritent ?

Je sens le plaisir que je vous fais, Monsieur, de copier ici ce que je vous ai ouï dire de si bon cœur, et de vous faire voir, comme tout ce qui vient de vous, principalement sur ce chapitre, me demeure dans l'esprit. Parlons de la fidélité, mais non, ce sera pour une autre fois. Adieu, Monsieur, croyez-moi toujours bien à vous.

A madame DE COLIGNY.

Et vous aussi, ma très aimable Marquise, dont l'esprit me plaît au dernier point, et la douceur plus que je ne puis jamais dire, et le mérite plus que vous ne sauriez l'imaginer ; c'est tout dire.

588.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 30 juillet 1677.

Quand je vous écris de longues lettres, vous avez peur que cette application ne me fasse malade, et vous croyez que je le suis, quand je vous en écris de courtes. Savez-vous ce que je vais faire ? ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je commence toujours sans savoir où cela ira ; j'ignore si ma lettre sera grande ou si elle sera petite ; j'écris tant qu'il plaît à ma plume, c'est elle qui gouverne tout : je crois que cette règle est bonne, je m'en trouve bien, et je la continuerai. Je vous conjure d'être en repos sur ma santé, comme vous voulez que je sois en repos sur la vôtre. Si je me croyois, je ne prendrois non plus des eaux de Vichi, que vous du lait : mais comme vous trouvez que ce remède m'est nécessaire, et que de plus je suis assurée qu'il ne me fera point de mal, comme le lait vous en fait, j'irai certainement à Vichi ; et mon jour est si bien marqué, que ce seroit signe d'un grand malheur si je ne partois pas. J'espère que la Providence ne voudra point se moquer de moi pour cette fois. Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes desirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Pyrrhoniens me plaît assez ; leur incertitude me paroît bien prudente ; elle empêche au moins qu'on ne se moque d'eux. Allez-vous à Vichi ? Peut-être. Prenez-vous la maison de la Place (*Royale*) pour un an ? Je n'en sais rien. Voilà comme il faudroit parler. Je croyois m'en retourner ce matin à Livry, car enfin

cette grande affaire est finie, j'ai mis le bout du pied sur le bout de l'aile du papillon : sur neuf mille francs, j'en ai touché deux. Je pouvois donc m'en aller; mais que fait le diable? L'abbé Têtu et le petit de Villarceaux font une gageure; cette gageure compose quatre pistoles, ces quatre pistoles sont destinées pour voir tantôt la comédie des *Visionnaires*, que je n'ai jamais vue. Madame de Coulanges me presse d'un si bon ton que me voilà débauchée; et je remets à demain matin ce que je voulois faire aujourd'hui. Je ne sais si vous comprenez ces foiblesses; pour moi j'en suis toute pleine; il faudra pourtant s'en corriger, en approchant de la vieillesse.

D.... est hors de la Bastille. Comme ce n'étoit que pour contenter madame la comtesse (*de Soissons*), et que ce n'étoit ni pour le roi de France, ni pour le roi d'Espagne, elle n'a pas poussé sa colère plus loin que les vingt-quatre heures. Ils seront accommodés devant les maréchaux de France. Cela est dur à D...; il faudra qu'il dise qu'il n'a point donné de coups de bâton, et les injures atroces lui demeureront. Tout ce procédé est si désagréable, qu'un homme que vous reconnoîtrez a dit que, quand les joueurs ont tant de patience, ils devroient donner leurs épées aux cartes : cela s'appelle *de l'eau dans le vin des Pères*[1].

Madame de Schomberg a enfin vendu sa charge[2] à Montanègre quatre-vingt mille écus; savoir deux cent dix mille francs argent comptant, et trente mille francs sur les états prochains de Languedoc : cela est bon. Mais voici ce qui est bien meilleur; car vous savez que ce ne sont jamais les choses, ce sont les manières : elle remercia le roi; il lui dit qu'elle se plaignoit toujours d'être malade; mais qu'il la trouvoit fort belle. — Sire, c'est trop, quatre-vingt mille écus et des douceurs. — Madame, je crois que vous n'augmenterez pas les meubles de votre maison d'aucun coffre fort. — Sire, je ne verrai seulement pas l'argent que Votre Majesté nous donne. Là-dessus M. de Louvois entra sur ce même ton dans la plaisanterie; cela fut poussé un quart d'heure fort agréablement. Il se trouva que madame de Schomberg dit deux ou trois choses fort fines; le roi lui dit : « Madame, je » m'en vais vous dire une chose bien vaine : c'est » que j'aurois juré que vous auriez répondu cela. » Madame de Montespan lui fit encore des merveilles. Voilà comme on traite les gens en ce pays-là; quand on fait du bien, on l'assaisonne d'agrément, et cela est délicieux. Cette maréchale que je vis hier vous fait mille amitiés : elle dit qu'elle n'est plus votre camarade, et qu'elle voudroit bien qu'on vous eût fait un aussi joli présent qu'à elle.

On parle fort des plaisirs infinis de Fontainebleau; c'est un lieu qui me paroît périlleux; je crois qu'il ne faut point faire changer place aux vieilles amours, non plus qu'aux vieilles gens. La routine fait quelquefois la plus forte raison de leur attachement; quand on les dérange, ce n'est plus cela. Madame de Coulanges est fort priée, pressée, importunée d'y aller : elle y résiste, à cause de la dépense, car il faudroit trois ou quatre habits de couleur. On lui dit : allez-y en habit noir : *Ah, Jésus! en habit noir!* vous croyez bien que la raison de la dépense ne l'en empêchera pas.

Le maréchal de Créqui a été assez mal; on lui a mandé que s'il étoit pris, il n'auroit qu'à laisser l'armée au maréchal de Schomberg. N'avez-vous pas ouï conter des boiteux que le feu ou quelque chien faisoit marcher et courir comme des Basques? Ma fille, voilà l'affaire : le nom de M. de Schomberg a été un remède souverain pour guérir le maréchal de Créqui. Il ne se jouera plus à être malade, et nous verrons comme il se démêlera des Allemands.

Le coadjuteur s'est fort bien démêlé de l'affaire de ses bois, il les vendra : il me paroît le favori de M. de Colbert; sérieusement il est heureux; son visage est *solaire*. Vous verrez comme il réussira bien dans les prédications qu'il doit faire. Il dîna hier avec moi; c'est un étrange nom pour moi que celui de Grignan.

A M. DE GRIGNAN.

M. le Comte, c'est ce qui fait que je ne vous hais pas : n'êtes-vous point bien aise de revoir ce petit chien de visage, s'il est vrai qu'il soit aussi rafraîchi

[1] M. de La Rochefoucauld disoit que l'abbé Têtu *avoit mis de l'eau dans le vin des Pères*, en parlant de ses *Stances chrétiennes* sur divers passages de l'Ecriture et des Pères.

[2] De lieutenant-général au gouvernement de Languedoc.

qu'on me le mande ? Conservez bien cette chère santé ; nos cœurs ne sont guère à leur aise quand elle est comme nous l'avons vue : cette idée me blesse toujours ; je n'ai pas l'imagination assez forte pour la voir, ni comme elle est, ni comme elle a été. Vous voulez bien aussi que je vous recommande la favorite (*Pauline*) ; je suis assurée qu'elle est fort jolie, et qu'elle ressemblera à sa mère : que dites-vous de cette ressemblance ? Si ma fille sort de Grignan, j'approuve le dépôt qu'elle veut faire de la sienne à madame votre sœur, à condition qu'on la reprendra, car il est vrai que nos sœurs (*de Sainte-Marie*) ne sont pas si commodes.

A madame DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, voilà ce que ma plume a voulu vous conter. Le mercredi je fais réponse à vos deux lettres ; le vendredi je cause sur ce qui se présente. Le baron se divertit à merveille ; j'ai toujours ces inquiétudes que vous savez ; et quoiqu'il ne s'appuie point sur le talon, il est si difficile de le plaindre en le voyant, que c'est de cela qu'il le faut plaindre. Je trouve que c'est une chose fâcheuse d'avoir à se justifier sur certains chapitres.

Madame de Villars m'écrit mille choses de vous : je vous enverrai ses lettres un de ces jours ; elles vous divertiront. Madame d'Heudicourt est entièrement dans la *gloire de Niquée* ; elle y oublie qu'elle est prête d'accoucher. La princesse d'Elbeuf [1] est fort aimable, mademoiselle de Thianges fort belle, et très appliquée à faire sa cour. Madame de Montespan étoit l'autre jour toute couverte de diamants ; on ne pouvoit soutenir l'éclat d'une si brillante divinité. L'attachement paroît plus fort qu'il n'a jamais été ; ils en sont aux regards : il ne s'est jamais vu d'amour reprendre terre comme celui-là. Madame de La Fayette remonte toujours le Rhône tout doucement ; et moi, ma fille, je vous aime avec la même inclination que ce fleuve va de Lyon à la mer : cela est un peu poétique, mais cela est vrai.

[1] Anne-Charlotte de Rochechouart de Mortemart, fille du maréchal de Vivonne, avait épousé, le 28 janvier 1677, Henri de Lorraine, prince d'Elbeuf, frère de la princesse de Vaudemont.

---

589. *

A la même.

A Livry, mardi, en attendant mercredi 4 août 1677.

Je vins ici samedi matin, comme je vous l'avois mandé. La comédie [1] du vendredi nous réjouit beaucoup : nous trouvâmes que c'étoit la représentation de tout le monde ; chacun a ses visions plus ou moins marquées. Une des miennes présentement, c'est de ne me point encore accoutumer à cette jolie abbaye, de l'admirer toujours comme si je ne l'avois jamais vue, et de trouver que vous m'êtes bien obligée de la quitter pour aller à Vichi. Ce sont de ces obligations que je reproche au bon abbé, quand j'ai écrit deux ou trois lettres en Bretagne pour mes affaires : sur le même ton, vous êtes bien ingrate de dire que vous voyez toujours cette écritoire en l'air, et que j'écris trop. Vous ne me parlez point de votre santé, c'est pourtant un petit article que je ne trouve pas à négliger : tant que vous serez maigre, vous ne serez point guérie ; et soit par le sang échauffé et subtilisé, soit par la poitrine, vous devez toujours craindre le dessèchement. Je souhaite donc qu'on ait un peu de peine à vous lacer, pourvu que la crainte d'engraisser

[1] *Les Visionnaires* de Desmarets. On lit dans le *Segraisiana* que le cardinal de Richelieu avoit donné à Desmarets le plan des *Visionnaires*. *Mélisse*, qui n'aime qu'Alexandre-le-Grand, étoit madame de Sablé, qui, ayant rebuté le cardinal, lui avoit donné lieu de faire courir le bruit qu'elle n'aimoit que ce héros. Madame de Chavigny étoit représentée par la coquette *Hespérie* ; et enfin *Sestiane*, qui n'aime que la comédie, étoit madame de Rambouillet : ces allusions et la critique de quelques ridicules, donnèrent à cette pièce un succès qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. C'étoit en 1637 ; notre théâtre ne présentoit encore aucune comédie de *caractère* ; le *Menteur* de Corneille ne fut joué qu'en 1642. Aussi la pièce de Desmarets fut-elle honorée par les contemporains du titre d'*inimitable*. Elle est appréciée depuis long-temps ; on ne la lit plus que pour observer les progrès de notre théâtre. Ce ne sont pas des gens ridicules que Desmarets fait agir, ce sont des fous dignes des Petites-Maisons et cette exagération bannit l'intérêt avec la vraisemblance.

ne vous jette pas dans la pénitence, comme l'année dernière, car il faut songer à tout : mais cette crainte ne peut pas entrer deux fois dans une tête raisonnable.

Au reste, vous avez des lunettes meilleures que celles de l'abbé : vous voyez assurément tout le manège que je fais quand j'attends vos lettres ; je tourne autour du petit pont ; je sors de *l'Humeur de ma fille*, et je regarde par *l'Humeur de ma mère* si *La Beauce* ne revient point ; et puis je remonte et reviens mettre mon nez au bout de l'allée qui donne sur le petit pont ; et à force de faire ce chemin, je vois venir cette chère lettre ; je la reçois, et la lis avec tous les sentiments que vous devinez ; car vous avez des lunettes pour tout. J'attends ce soir la seconde, et j'y ferai réponse demain. Le bon abbé est étonné que les voyages d'Aix et de Marseille, et le paiement des gardes, vous aient jetés dans une si excessive dépense. Vous disiez, il y a quinze jours, que vous étiez bien, c'est que vous aviez compté sans votre hôte, qui fait toujours ses parties bien hautes, sans qu'on en puisse rien rabattre. Vous dites que votre château est une grande ressource, j'en suis d'accord ; mais j'aimerois mieux y demeurer par choix, que d'y être forcée par la nécessité. Vous savez ce que dit l'abbé d'Effiat ; il a épousé sa maîtresse ; il aimoit Véret quand il n'étoit pas obligé d'y demeurer ; il ne peut plus y durer, parce qu'il n'ose en sortir. Enfin, ma fille, je vous conseille de suivre toutes vos bonnes résolutions de règle et d'économie : cela ne rajuste pas une maison, mais cela rend la vie moins sèche et moins ennuyeuse.

Je n'ai point vu mesdemoiselles de Lillebonne ; je crois qu'elles ne sont point si jolies que la sœur de votre princesse (*Madame de Vaudémont*). Elle est toujours à Chaillot ; sa mère est grosse et honteuse comme si elle l'avoit dérobé. Je vous ai remerciée, ma très belle, de tout ce que vous faites d'admirable pour mes anciennes amies. Vous aurez vu combien madame de Lavardin a senti votre honnêteté. Madame de Marbeuf, qui est ici, vous fait mille compliments ; elle est enchantée de ce joli petit lieu ; elle dit qu'il ne ressemble à rien que l'on ait vu. J'ai aussi mon ami Corbinelli qui va tâcher de raccommoder un peu le poème épique avec vous.

Mercredi matin.

Je reçois votre lettre du 28 juillet : il me semble que vous étiez gaie ; votre gaieté marque de la santé : voilà, ma très-chère, comme je tire ma conséquence. Vous me priez d'aller à Grignan, vous me parlez de vos melons, de vos figues, de vos muscats ; ah ! j'en mangerois bien ; mais Dieu ne veut pas que je fasse cette année un si agréable voyage ; vous ne ferez pas non plus celui de Vichi. Vous dites, ma chère enfant, que votre amitié n'est pas trop visible en certains endroits ; la mienne ne l'est pas trop aussi : il faut nous faire crédit l'une à l'autre ; je vois fort bien la vôtre, et j'en suis contente ; soyez de même pour moi ; ce sont de ces choses que l'on croit, parce qu'elles sont vraies, et de ces vérités qui s'établissent, parce qu'elles sont des vérités.

J'avois ouï parler confusément de cette lettre de M. de Montausier ; je trouve, comme vous, son procédé digne de lui ; vous savez à quel point il me paroît orné de toutes sortes de vertus. On avoit cherché à le tromper ; on avoit corrompu son langage ; on s'est enfin redressé, et lui aussi ; il l'avoue : c'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne chevalerie. Voilà qui est donc fait, ma fille, vous êtes assurée d'avoir ces jeunes demoiselles [1]. Vous êtes une si grande quantité de bonnes têtes, qu'il ne faut pas douter que vous ne preniez le meilleur parti et le plus conforme à vos intérêts ; peut-être que les miens s'y rencontreront ; j'en profiterai avec bien du plaisir.

Je sens la joie du bel abbé de se voir dans le château de ses pères, qui ne fait que devenir tous les jours plus beau et plus ajusté. M. de La Garde, dont je parle volontiers, parce que je l'aime, est cause encore de ces copies, dont je suis vraiment au désespoir. Je vous assure que sans lui j'eusse continué ma brutalité ; j'avois résisté à la faveur, j'ai succombé à l'amitié : si je n'avois que vingt ans, je ne lui découvrirois pas ces foiblesses. Je me suis donc trouvée en presse, tout le monde criant contre moi : « Elle est folle, *disoit-on*, elle est jalouse.

[1] Mesdemoiselles de Grignan étoient nièces de madame la duchesse de Montausier. Le duc craignoit sans doute que madame de Grignan ne parvînt adroitement à déterminer ces jeunes personnes à entrer dans un cloître, crainte qui n'étoit pas sans fondement.

» M. de Saint-Géran n'aime-t-il point sa femme ? » Il a permis qu'on prît des copies de son portrait. » Hé bien, on en aura un original ; il ne me sera » pas refusé. Cela est plaisant qu'elle croie qu'il n'y » a qu'elle qui doive avoir le portrait de sa fille. » Je l'aurai plus beau que le sien. » Je ne me serois guère souciée de toute cette clameur, si M. de La Garde ne s'en étoit point mêlé : mais voilà la première pinte ; il n'y a que celle-là de chère.... c'est donc de l'aversion qu'on a pour les autres. Oh bien ! faites donc que le *diantre* vous emporte ; le voilà, faites-en tout ce que vous voudrez. Vous ririez bien, si vous saviez tout le chagrin que cela me donne, et combien j'en ai sué. Vous qui n'aimez pas les portraits, j'ai compris que vous seriez la première à me ridiculiser. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cet original ne me paroît plus entier ni précieux : cela me blesse le cœur : allons, allons, il faut être mortifiée sur toutes choses, voilà qui est fait, n'en parlons plus ; cet article est long et assez inutile, mais je n'en ai pas été la maîtresse, non plus que de mon pauvre portrait.

J'attends mon fils, il s'en va à l'armée : il n'étoit pas possible qu'il fît autrement ; je voudrois même qu'il ne traînât point, et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution. Tout ce que vous dites de lui est admirable ; ce sont des originaux sans copie que les traits que vous donnez ; qu'ils sont heureux de n'être point copiés ! Je dis toujours que rien n'est si occupé qu'un homme qui n'est point amoureux : avant qu'il ait vaqué à madame de...., madame de...., madame de...., madame de...., le jour et la nuit sont passés. J'ai vu répondre mon fils à quelqu'un qui vouloit attaquer la persévérance de la belle Sablière : « Non, » non, elle aime toujours son cher Philadelphe ; » il est vrai qu'afin de faire vie qui dure, ils ne se » voient pas du tout si souvent, et qu'au lieu de » douze heures, par exemple, il n'en passe plus » chez elle que sept ou huit : mais la tendresse, la » passion, la distinction et la parfaite fidélité sont » toujours dans le cœur de la belle ; et quiconque » dira le contraire, aura menti. »

Mais parlons un peu de ce cœur déserteur que vous ne comptez plus sur vos doigts. Je me doute que c'est celui de Roquesante ; et que le père Brocar aura mis son nez mal à propos dans cette bonne amitié. Je vous prie de me mander si je pense droit. Il y en a un autre dans le monde, dont la tendresse voudroit assurément se mêler d'aller, comme vous dites, côte à côte de la mienne ; en vérité, je n'y vois point de différence : et ce qui vous surprendra c'est que je ne suis point jalouse ; au contraire, j'en ai une joie sensible, et j'en ai mille fois plus d'amitié et d'attachement pour lui.

Je suis persuadée du plaisir que vous auriez à marier votre frère : je connois parfaitement votre cœur, et combien il seroit touché d'une chose si extraordinaire : celle de n'avoir trouvé du repos et de la santé que dès que vous m'avez quittée, ne l'est pas mal aussi ; mais la sincérité de l'avouer est digne de vous, et je suis si aise de vous savoir autrement que vous n'étiez ici, que je ne pense pas à vous faire un méchant procès là-dessus. Il me semble que M. de Grignan pourroit vous en faire un sur la liberté que vous prenez de blâmer sa musique, vous qui êtes une ignorante auprès de lui ! Mon Dieu, que vous allez passer un joli automne ! que vous êtes une bonne compagnie ! je suis persuadée, pour mon malheur, que je n'y gâterois rien ; jugez de l'effet de cette pensée, quand je serai à vingt-deux lieues de Lyon. Adieu, ma chère enfant ; faites bien des amitiés pour moi au comte, au bel abbé, et à La Garde, qui me sait si bien séduire.

---

590. *

A la même.

A Livry, vendredi 6 août 1677.

Je crois, pour cette fois, que ma lettre sera fort courte : celle de mercredi ne l'étoit pas ; madame de Marbeuf fit place ce jour-là à madame de Coulanges, à Brancas et au *fidèle Achate* (*Corbinelli*), qui, dès le soir, se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme : car Brancas n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre *père* saint Augustin. On aboyoit donc à merveille : et comme on lui disoit qu'il y avoit peu de charité dans le style *des Petites Lettres*, il tira promptement un livre de sa poche, et fit voir que le zèle des saints Pères étoit encore bien plus amer, et leur

style plus injurieux: on lui dit qu'on s'y moquoit des choses saintes; il lut en même temps quelqu'une de ces lettres, et prétendit qu'elles n'attaquoient que les superstitions : nous étions neutres, et nous jugions des coups avec un extrême plaisir. Ce fut une chose rare de voir les convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison : ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Madame de Coulanges, qui est venue me faire ici une fort honnête visite, jusqu'à demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles; cela s'appelle les *mitonner;* elle nous *mitonna* donc, et nous parla d'une île verte, où l'on élevoit une princesse plus belle que le jour; c'étoient les fées qui souffloient sur elle à tout moment. Le prince des délices étoit son amant: ils arrivèrent tous deux un jour, dans une boule de cristal, à la cour du roi des délices; ce fut un spectacle admirable: chacun regardoit en l'air, et chantoit, sans doute : *Allons, allons, accourons tous, Cybèle va descendre.* Ce conte dure une bonne heure; je vous en épargne beaucoup, en considération de ce que j'ai su que cette île Verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir ce qui s'y passe : si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurois tout dit, comme une découverte que M. de Grignan eût été bien aise d'apprendre. Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y ait une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée : il ira à Bourbon au mois d'octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Mademoiselle de Méry vous envoie les plus jolis souliers du monde; il y en a une paire qui me paroît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit: vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous : songez à ce qui me fait agir; on ne remercie point d'être passionnément aimée : votre cœur vous apprendra quelque autre sorte de reconnaissance.

591.

A la même,

A Paris, mardi au soir 10 août 1677.

Vous ne vous plaindrez pas que je ne vous mande rien aujourd'hui. La nouvelle du siége de Charleroi a fait courir tous les jeunes gens, et même les boiteux. Mon fils s'en va demain en chaise, sans nul équipage : tous ceux qui lui disent qu'il ne devroit pas y aller, trouveroient fort étrange qu'il n'y allât pas. Il est donc fort louable de prendre sur lui, pour faire son devoir. Mais savez-vous qui sont ceux déjà partis? C'est le duc de Lesdiguières, le marquis de Cœuvres, Dangeau, La Fare; oui, La Fare! le prince d'Elbeuf, M. de Marsan, le petit de Villarceaux : enfin *tutti quanti.* J'oubliois M. de Louvois, qui partit dès samedi. Bien des gens sont persuadés qu'il n'arrivera de toute cette échauffourée que le retardement, c'est-à-dire, la rupture du voyage de Fontainebleau. M. de Vins, tous les mousquetaires et tant d'autres troupes se sont jetés dans Charleroi, qu'on croit qu'avec l'armée de M. de Luxembourg, grossie de beaucoup de régiments sortis des garnisons, et toute prête à secourir, le prince d'Orange n'entreprendra jamais d'en former le siége. Vous souvient-il d'une pareille nouvelle, dont nous écrivions de Lambesc des lamentations, qu'on ne reçut que cinq ou six jours après que le siége fut levé? Peut-être que cette fois ils seront encore plus honnêtes, et se contenteront d'avoir investi la place: vous en saurez la suite. Ce qu'il y a présentement, c'est le départ des guerriers. Je revins hier de Livry, et pour dire adieu à mon fils, et pour me préparer à partir lundi. Mais il faut que je vous mande une mort qui vous surprendra, c'est de la pauvre madame du Plessis-Guénégaud[1]. Elle n'a jamais lu votre petite lettre; elle tomba malade la semaine passée, un accès de fièvre, et puis un autre, et puis un autre, et puis le transport au cerveau, l'émétique qu'il falloit donner, point donné, parce

[1] Isabelle de Choiseul-Praslin, fille de Charles de Choiseul, maréchal de France.

que Dieu ne vouloit pas; et cette nuit, qui étoit le septième, elle est morte sans connoissance. Cette nouvelle m'a surprise et touchée ce matin : je me suis souvenue de tant de choses, que j'en ai pleuré de tout mon cœur. Je n'étois son amie que par réverbération, comme vous savez : mais nous étions selon son goût, et je crois que bien de ses anciennes amies n'en sont pas plus touchées que moi. J'ai été chercher toute la famille : on ne les voyoit point; je voulois donner de l'eau bénite, et méditer sur la vie et la mort de cette femme : on n'a point voulu; de sorte que je m'en suis allée chez madame de La Fayette, où l'on a fort parlé de cette aventure. Ses derniers malheurs étoient sans nombre : elle avoit un arrêt favorable, et M. de Poncet, par cruauté, ne le vouloit pas signer, que certaines choses inutiles ne fussent achevées, elle mouroit à Paris; cet injuste retardement, à quoi elle ne s'attendoit pas, la saisit à un tel point, qu'elle revint chez elle avec la fièvre, et la voilà : cela veut dire communément que c'est M. Poncet qui l'a assommée, que les médecins ont achevé, en ne lui donnant point d'émétique.

Mais, ma fille, nous autres qui lisons dans la Providence, nous croyons que son heure étoit marquée de toute éternité : tous ces petits événements se sont enchaînés et entraînés les uns après les autres pour en venir là. Tous ces raisonnements ne consolent pas ceux qui sont vivement touchés; mais elle sera fort mal pleurée : toutes les douleurs sont équivoques : *On ne pouvoit plus la satisfaire; sa mauvaise fortune avoit aigri son esprit.* Vous entendez tout ce que je veux dire. Je me suis un peu étendue sur cette mort, mais il me semble que vous m'écoutiez avec attention : j'en fais de même de tout ce que vous m'écrivez; tout est bon, et quand vous croyez vous écarter, vous n'allez pas moins droit ni moins juste.

Vous avez fait une rude campagne dans l'Iliade : vous nous en avez parlé fort plaisamment. On espère que celle du maréchal de Créqui sera plus heureuse : les Allemands sont à Mouzon[1] : il y a bien loin de là où ils étoient il y a deux ans. L'armée de M. de Créqui a changé de nom comme vous dites fort bien[2]. M. de Schomberg a été voir le maréchal de Créqui, disant qu'il sortoit de sa garnison pour venir servir comme volontaire auprès de lui; qu'il étoit inutile où il étoit, et qu'il avoit écrit au roi pour lui offrir son service, comme un vieux soldat. Le maréchal de Créqui répondit par des civilités infinies; et le maréchal de Schomberg s'en est retourné n'y ayant rien à faire.

On est ici fort alerte, pendant que vous philosophez dans votre château. Vous appelez dom Robert un éplucheur d'écrevisses! Seigneur Dieu! s'il introduisoit tout ce que vous dites : *Plus de jugement dernier, Dieu auteur du bien et du mal, plus de crimes.* Appelleriez-vous cela éplucher des écrevisses?

Vous avez donc usé du cérémonial de province à la rigueur avec vos dames. Si elles vous eussent parlé de les quitter pour m'écrire, vous m'eussiez renoncée : qu'est-ce qu'une mère? écrit-on à une mère? Vraiment, ma fille, vous me gâtez si fort par l'amitié que vous avez pour moi, que je ne puis plus être contente d'aucune de toutes les amitiés que je vois dans les familles : par quel bonheur me suis-je attiré cette singularité? Je vous demande la continuation d'une chose qui m'est si agréable. Nous avons eu à Livry M. de Simiane et la bonne d'Escars; ils furent fort contents de cette promenade : votre petit Arnoux étoit avec nous; il y étoit déjà venu avec Guintrandi, qui avoit beuglé l'*inconstance.* Arnoux est plus joli, mais il est trop joli, car il chante à Versailles; il espère que M. de Reims le prendra pour sa musique; il a sept cents francs à la Sainte-Chapelle; il se plaît fort à Paris, il est jeune. Voyez si vous penseriez qu'un petit garçon tel que le voilà se pût borner à Grignan dans l'espérance d'un bénéfice; c'est une raillerie; vous lui donneriez cinq cents écus, qu'il ne le voudroit pas. Otez-vous donc cela de l'esprit, monsieur le Comte, et faites comme moi; quand je vois qu'on languit chez moi, et qu'on espère mieux, qu'on s'y tient misérable, en même temps il me prend une extrême envie de ne plus voir ces gens-là. Est-on bien aise de leur faire violence et de les voir languir? hélas! je languis bien moi-même, ma chère bonne, en votre absence. Je me réjouis de votre santé, si vous vous serviez de vos maximes pour moi comme pour vous, je n'irois pas à Vichi. Votre petit-lait seroit, ce me semble, un

[1] Ville de Champagne sur la Meuse.
[2] C'étoit auparavant l'armée de Schomberg.

assez joli remède. Je finis ce soir, pour achever quand j'aurai reçu votre lettre.

Mercredi matin 11 août.

Je la reçois, ma chère enfant, cette lettre du 4; elle est d'une assez jolie taille. Laissez-nous aimer et admirer vos lettres; votre style est un fleuve qui coule doucement, et qui fait détester tous les autres. Ce n'est pas à vous d'en juger, vous n'en avez pas le plaisir, vous ne le lisez pas; nous les lisons et les relisons, et nous ne sommes pas de très-mauvais juges; quand je dis nous, c'est Corbinelli, le baron et moi. Je reprends, ma fille, les derniers mots de votre lettre, ils sont assommants : « Vous » ne sauriez plus rien faire de mal, car vous ne » m'avez plus; j'étois le désordre de votre esprit, » de votre santé, de votre maison; je ne vaux rien » du tout pour vous. » Quelles paroles! comment les peut-on penser? et comment les peut-on lire? Vous dites bien pis que tout ce qui m'a tant déplu, et qu'on avoit la cruauté de me dire quand vous partîtes. Il me paroissoit que tous ces gens-là avoient parié à qui se déferoit de moi le plus promptement. Vous continuez sur le même ton : je me moquois d'eux quand je croyois que vous étiez pour moi; à cette heure, je vois bien que vous êtes du complot. Je n'ai rien à vous répondre que ce que vous me disiez l'autre jour : « Quand la vie et les arran- » gements sont tournés d'une certaine façon, qu'elle » passe donc, cette vie, tant qu'elle voudra; » et même le plus vite qu'elle pourra; voilà ce que vous me réduisez à souhaiter avec votre chienne de Provence. Je ferai réponse vendredi au reste de votre lettre.

---

592. *

A la même.

A Paris, vendredi 13 août 1677.

Je ne veux plus parler du chagrin que vous m'avez donné, en me disant que vous ne me causiez que des inquiétudes et des douleurs par votre présence : voudroit-on être capable de ne les avoir pas quand on aime aussi véritablement que je vous aime? c'est une belle idée, et bien ressemblante aux sentiments que j'ai pour vous! Je dirois beaucoup de choses sur ce sujet, que je coupe court par mille raisons; mais pour y penser souvent, c'est de quoi je ne vous demanderai pas congé.

Mon fils partit hier; il est fort loué de cette petite équipée; tel l'en blâme, qui l'auroit accablé, s'il n'étoit point parti : c'est dans ces occasions que le monde est plaisant. Il est plus aisé de se justifier d'être allé à cette échauffourée, que d'être demeuré ici seul et tranquille : pour moi, j'ai fort approuvé son dessein, je l'avoue : vous voyez que je laisse assez bien partir mes enfants.

Il y a long-temps que je suis de votre avis pour préférer les mauvaises compagnies aux bonnes: quelle tristesse de se séparer de ce qui est bon! et quelle joie de voir partir une troupe de Provençaux tels que vous me les nommez! Ne vous souvient-il point de la couvée de Fouesnel, et comme nous tirions agréablement le jour et le moment de leur bienheureuse sortie? Nous nous mettions à couleur dès la veille, et nous trouvions que nous avions le plus beau jeu du monde le lendemain. Soutenons donc, ma fille, que rien n'est si bon dans les châteaux qu'une chienne de compagnie, et rien de si mauvais qu'une bonne. Si l'on veut l'explication de cette énigme, qu'on vienne parler à nous.

Je pars lundi pour aller voir notre ami Guitaud; je souhaite qu'il me mette au rang de ces compagnies que l'on craint : pour moi, je le trouve en tout temps digne d'être évité. Sa femme accouche ici, elle en est au désespoir : elle s'y trouve engagée par un procès. Le bon abbé vient avec moi : je ne suis pas fort gaie, comme vous pouvez penser; mais qu'importe?

On tient le siége de Charleroi tout assuré; s'il y a quelque nouvelle entre ci et minuit, je vous la manderai. M. de Lavardin, et tous ceux qui n'ont point de place à l'armée, sont partis pour y aller; c'est une folie. Pour moi, j'espère toujours que ces grandes montagnes n'enfanteront que des souris; Dieu le veuille !

Le voyage de la Bagnols est assuré; vous serez témoin de ses langueurs, de ses rêveries, qui sont des applications à rêver : elle se redresse comme en sursaut, et madame de Coulanges lui dit : *Ma pauvre sœur, vous ne rêvez point du tout.* Pour son

style, il m'est insupportable, et me jette dans des grossièretés, de peur d'être comme elle. Elle me fait renoncer à la délicatesse, à la finesse, à la politesse, de crainte de donner dans les tours de passe-passe, comme vous dites : cela est triste de devenir une paysanne. *On sent qu'on seroit digne de ne pas vous déplaire, par l'envie qu'on en a;* et cent autres babioles que je sais quelquefois par cœur, et que j'oublie tout d'un coup. Nous appelons cela des *chiens du Bassan;* ils sont enragés à force d'être devenus méchants.

Adieu, ma très-chère enfant; ne vous faites aucun *dragon*, si vous ne voulez m'en faire mille; n'est-ce pas déjà trop de m'avoir dit, que *vous ne valez rien pour moi?* quel discours! ah! qu'est-ce qui m'est donc bon? et à quoi puis-je être bonne sans vous? Bonjour, M. le Comte.

593.

A la même.

A Paris, dimanche au soir 15 août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon abbé; nous ne sommes pas bien réjouis; mais on porte des livres; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siège de Charleroi étoit levé : tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis : cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois; son pied s'est trouvé mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille, dont la santé pourroit résister à de plus grandes fatigues; elle ressemble tout-à-fait à la belle *Dulcinée :* je crois que nous ne pouvons atteindre qu'à cette sorte de partis; tous les autres nous fuient : je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paroissez accablée de vos *Madames* de Montélimart. Hé, mon Dieu! que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le temps de respirer! Je vous vois succomber sous le faix, ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une telle société; ah! qu'on vous laisse avec votre aimable famille, la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'archevêque! Faites que ce prélat lui en écrive à Vichi; que sait-on? Pour moi, je ne lui dirai rien, car je connois l'opposition qu'il feroit à mes prières, il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer, et ce seroit le chemin, s'il y en avoit un.

A M. de Grignan.

Monsieur le Comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan que j'en aurois de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire; elle me fait mal et me presse le cœur; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion; mais je suis attachée au bon abbé, qui trouve tant de méchantes raisons pour ne pas faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

A Madame de Grignan.

J'ai dîné avec le coadjuteur; il se plaint de la cruauté de l'abbé qui l'a laissé seul à Paris; le *pauvre homme!* sans amis, sans connoissances, sans maisons, ne sachant où donner de la tête; nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu madame de Vins, qui vous aime assurément; elle étoit ici ce soir avec l'abbé Arnauld; j'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait, pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne puis la souffrir à Vichi : à mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, j'y consentirai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne; elle est si bonne, que, sans vous, je ne penserois pas à faire le voyage de Vichi : il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité; mais enfin, vous le voulez, et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours : elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi. Tout de bon, elle a très-bien fait.

594. *

A la même.

A Villeneuve-le-Roi, mercredi 18 août 1677.

Hé bien, ma fille, êtes vous contente ? me voilà en chemin, comme vous voyez. Je partis lundi, et il étoit question ce jour-là d'une nouvelle qui étoit encore dans la nue. J'avois une grande impatience de savoir si on ne s'étoit point battu, car on nous avoit ôté entièrement la levée du siège de Charleroi, qui s'étoit faussement répandue, on ne sait comment. Je priai donc M. de Coulanges de m'envoyer à Melun, où j'allois coucher, ce qu'il apprendroit de madame de Louvois. En effet, je vis arriver un laquais, qui m'apprit que le siège de Charleroi étoit levé tout de bon, et qu'il avoit vu le billet que M. de Louvois écrit à sa femme; en sorte que je pouvois continuer mon voyage tranquillement : il est vrai que c'est un grand plaisir de n'avoir plus à digérer les inquiétudes de la guerre. Que dites-vous du bon prince d'Orange ? Ne diriez-vous point qu'il ne songe qu'à rendre mes eaux salutaires et à faire trouver nos lettres ridicules, comme il y a quatre ans, lorsque nous faisions des raisonnements sur un avenir qui n'étoit point ? Il ne nous attrapera pas une troisième fois.

Je reprends donc mon voyage, où je marche sur vos pas : j'eus le cœur un peu embarrassé à Villeneuve-Saint-Georges, en revoyant ce lieu où nous pleurâmes de si bon cœur : l'hôtesse me paroît une personne de bonne conversation; je lui demandai fort comme vous étiez la dernière fois; elle me dit que vous étiez triste, que vous étiez maigre, et que M. de Grignan tâchoit de vous donner courage, et de vous faire manger : voilà comme j'ai cru que cela étoit. Elle me dit qu'elle entroit bien dans nos sentiments, qu'elle avoit marié aussi sa fille loin d'elle, et que le jour de leur séparation, elles *demeurirent* toutes deux pâmées; je crus qu'elle étoit pour le moins à Lyon. Je lui demandai pourquoi elle l'avoit envoyée si loin; elle me dit que c'est qu'elle avoit trouvé un bon parti, un honnête homme, *Dieu marci*. Je la priai de me dire le nom de la ville : elle me dit que c'étoit à Paris, qu'il étoit boucher, logeant vis-à-vis du palais Mazarin, et qu'il avoit l'honneur de servir M. du Maine, madame de Montespan, et le roi fort souvent. Je vous laisse méditer sur la justesse de la comparaison, et sur la naïveté de la bonne hôtesse. J'entrai dans sa douleur, comme elle étoit entrée dans la mienne; et j'ai toujours marché depuis par le plus beau temps, le plus beau pays et le plus beau chemin du monde. Vous me disiez qu'il étoit d'hiver quand vous y passâtes; il est devenu d'été, et d'un été le plus tempéré qu'on puisse imaginer. Je demande par-tout de vos nouvelles, et l'on m'en dit par-tout; si je n'en avois point reçu depuis, je serois un peu en peine, car je vous trouve maigre; mais je me flatte que la princesse Olympie aura fait place à la princesse Cléopâtre. Le bon abbé a des soins de moi incroyables; il s'est engagé dans des complaisances, des douceurs, des bontés, des facilités dont il me paroît que vous devez lui tenir compte, ayant envie, dit-il, de vous plaire en me conduisant si bien : je lui ai promis de ne vous rien laisser ignorer là-dessus.

Nous lisons une histoire des empereurs d'Orient, écrite par une jeune princesse, fille de l'empereur Alexis. Cette histoire est divertissante, mais c'est sans préjudice de Lucien que je continue : je n'en avois jamais vu que trois ou quatre pièces célèbres; les autres sont tout aussi belles. Mais ce que je mets encore au-dessus, ce sont vos lettres : ce n'est point parceque je vous aime : demandez à ceux qui sont auprès de vous. M. le Comte, répondez; M. de La Garde, M. l'abbé, n'est-il pas vrai que personne n'écrit comme elle ? Je me divertis donc de deux ou trois que j'ai apportées; vraiment ce que vous dites d'une certaine femme est digne de l'impression. Au reste, je ne m'en dédis point; j'ai vu passer la diligence; je suis plus persuadée que jamais qu'on ne peut point languir dans une telle voiture; et pour une rêverie de suite, hélas ! il vient un cahot qui vous culbute, et l'on ne sait plus où l'on en est. A propos, la B........ s'est signalée en cruauté et barbarie sur la mort de sa mère [1]; c'étoit elle qui devoit pleurer par son seul intérêt; elle est généreuse autant que dénaturée; elle a scandalisé tout le monde; elle causoit et lavoit ses dents pen-

[1] Madame de Guénégaud.

dant que la pauvre femme rendoit l'ame. Je vous entends crier d'ici. Ah ! ma fille ! que vous êtes bien dans l'autre extrémité ! J'ai médité sur cette mort. Madame de Guénégaud avoit fait un grand rôle, la fortune de bien des gens, la joie et le plaisir de bien d'autres; elle avoit eu part à de grandes affaires; elle avoit eu la confiance de deux ministres (*M. de Chavigni*, *M. Fouquet*), dont elle avoit honoré le bon goût. Elle avoit un grand esprit, de grandes vues, un grand art de posséder noblement une grande fortune; elle n'a point su en supporter la perte : sa déroute avoit aigri son esprit; elle étoit irritée de son malheur; cela se répandoit sur tout, et servoit peut-être de prétexte au refroidissement de ses amis. En cela toute contraire au pauvre M. Fouquet, qui étoit ivre de sa faveur, et qui a soutenu héroïquement sa disgrace : cette comparaison m'a toujours frappée. Voilà les réflexions de Villeneuve-le-Roi; vous jugez bien qu'on n'en auroit pas le loisir, à moins que d'être paisiblement dans son carrosse. J'y ajoute que le monde est un peu trop tôt consolé de la perte d'une telle personne, qui avoit bien plus de bonnes qualités que de mauvaises.

A Joigny, mercredi au soir.

Nous sommes venus courant la bague depuis la dînée; le beau pays, et la jolie petite terre ! elle n'est pourtant pas plus affermée que vingt mille écus depuis la misère du temps : elle alloit autrefois plus haut. Ma fille, il ne s'en faut qu'une tête qu'elle ne soit à vous; ce seroit un beau coup de dé. On me dit que la poste pour Lyon ne passe ici que par mille détours, ce n'est pas la grande route; on écrit aisément de Paris, et ce n'est pas de même pour Lyon. J'espère demain de vos nouvelles à Auxerre, vous avez bien disposé leur marche. Écrivez à M. *Roujoux*, maître de la poste de Lyon, que vous le priez d'avoir soin de me faire tenir vos paquets à Vichi; je viens de lui écrire, car il n'y a que de Paris que les lettres aillent droit à Montélimart, il faut de par-tout ailleurs les adresser à Lyon. Comment vous portez-vous ? dormez-vous toujours ? n'engraissez-vous point un peu ? M. le Comte, vous ne dites pas un mot de ma fille; votre plume a-t-elle bien voulu oublier cet article ? Parlez-moi donc de votre musique; votre femme fait la délicate et la connoisseuse : il me semble qu'elle auroit quelque légère disposition à ne la pas admirer. Je vous conseille de ne plus penser à Arnoux; il a bien d'autres vues qu'un canonicat à Grignan. Il est jeune, il gagne beaucoup, il gagnera encore plus; il aspire à être de la musique de la chapelle. Faites comme moi, mon cher Comte : quand je vois qu'on ne me veut point, il me prend aussitôt une envie toute pareille de ne m'en point soucier, et cela se rencontre le plus heureusement du monde. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles; j'y trouvai Rouville, qui me parla de vous si sérieusement, et avec tant d'estime et de respect, que je crois qu'il va mourir. J'ai bien d'autres souvenirs à vous dire des Saint-Géran, des Vins, etc; enfin de quoi remplir ce nombre que vous voulez augmenter, à ce qu'on m'a dit, à cause du dénuement où vous vous trouvâtes l'autre jour à Aix.

Je reviens à vous, ma fille; je m'ennuie de n'avoir point de vos nouvelles : si je n'en ai point demain, je serai bien fâchée. J'espère que vous me manderez si j'ai bien deviné ce cœur déserteur, que vous ne voulez plus compter sur vos doigts.

A Auxerre, jeudi à midi.

Nous voilà arrivés par une assez grande chaleur. Nous avons vu le château de Seignelai en passant, nous y avons donné notre bénédiction, et nous sommes persuadés qu'il prospérera. Mais nous avons eu le malheur de ne point loger où vous avez logé. Nous sommes mal; nous avons suivi une vieille routine. J'ai envoyé à la poste pour savoir s'il n'y avoit point de paquet pour moi; le maître n'y étoit pas; je l'attends : la maîtresse a dit qu'elle avoit logé madame la comtesse de Grignan; qu'elle étoit un peu maigre quand elle a passé; qu'il étoit vendredi; qu'on lui mit le pot au feu; que M. le comte ne mangea que des fraises : me voilà en même temps au désespoir d'être logée ici, où je trouve tout mauvais, d'autant plus que nous y passerons le reste du jour pour laisser un peu reposer nos chevaux. Nous pourrons demain gagner Epoisses, où M. de Guitaud nous attend avec une très bonne amitié. Je suis fâchée de n'y point trouver sa femme; elle a bien du bon esprit; elle n'est pas de celles dont on est embarrassé; elle est demeurée pour un procès;

et ce procès l'a jetée si avant dans son neuf, qu'elle a fait venir sa sage-femme d'ici pour l'accoucher au milieu de Paris : on ne peut pas faire plus d'honneur à l'habitude. Adieu, ma très-chère, je n'ai point de vos lettres ; il faut attendre jusqu'à Epoisses : je fais mille compliments au bon abbé et à M. de La Garde ; dites à l'abbé que je me mêle de le prier de bien faire auprès de M. l'archevêque. Eh, mon Dieu ! peut-on trop prendre sur soi pour un si bon et si digne patriarche ? Je suis à vous, ma très-chère, et on ne me fera jamais entendre qu'il me soit bon de n'être point avec vous : je ne croyois pas qu'on pût vous persuader cette ridicule opinion : mais vous m'en avez écrit des lignes que je ne puis oublier. Nous serons donc bien à plaindre, vous et moi, quand vos affaires vous obligeront de me revoir.

---

595. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ

A Chaseu, ce 20 août 1677.

Je ne fais que d'arriver du comté de Bourgogne avec la veuve que vous aimez, Madame, et c'est pourquoi je ne fais que de recevoir votre lettre du 30 juillet.

Mon fils m'écrit de Lille que le maréchal d'Humières n'en sortant point, il lui a demandé congé pour aller trouver M. de Luxembourg à Ath, qui marchoit aux ennemis pour faire lever le siége de Charleroi, ou pour les battre. Dieu le conduise !

Je suis fort aise que M. de Sévigné soit sous-lieutenant des gendarmes-dauphin. La charge est jolie, et très jolie pour un homme de son âge. Vous voyez qu'avec de la patience, il n'y a guère d'affaires au monde dont on ne vienne à bout. Je vous écris fort chagrin de ne pouvoir vous aller trouver à Epoisses. Ma fille de Chaseu est assez mal depuis quinze jours, ce qui m'a obligée de la ramener en litière ; et le cocher de ma fille s'est cassé le bras. Mais si vous vouliez entendre raison, tout cela n'empêcheroit pas que nous ne vous vissions. Le chemin d'Époisses à Vichi par Nevers est beaucoup plus méchant, et aussi long au moins que par ce pays-ci. Nous vous donnerons des relais, Toulougeon, Jeannin et moi. Venez, madame ; je suis assuré que le bon abbé sera de mon avis. Vous séjournerez ici un jour ; si vous êtes pressée, vous n'y coucherez qu'une nuit, et le lendemain nous irons à Montjeu. De là vous vous embarquerez pour Vichi. Si vous ne connoissiez la situation de Montjeu, je me serois servi d'un autre mot que d'*embarquer*, de peur que vous ne le prissiez pour un port de mer : mais vous entendez les figures. Mandez-moi le jour que vous vous trouverez à Lucenay ; car nous irons au-devant de vous jusque-là. Ma foi, vous ne sauriez mieux faire ; et ne vous allez pas mettre dans la tête que ce seroit une légèreté de changer de résolution : le sage change selon les occurrences.

Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre la levée du siége de Charleroi. Il faut dire la vérité, voici de longues prospérités : mais je remarque que Dieu n'a pas seulement fait le roi le plus grand roi du monde par sa conduite, il l'a encore fait tel par son étoile ; et les princes qui sont ses ennemis, les plus indignes princes de la terre.

A M. DE CORBINELLI.

Vous avez raison, Monsieur, de dire qu'on ne fait presque rien de tout ce qu'on veut faire, c'est-à-dire de considérable ; le destin a pris cela pour son partage, et nous a laissé les bagatelles. Il n'y a que le roi d'excepté de la règle générale. La Fortune, qui depuis la naissance du monde avoit toujours affecté de traverser le mérite, a pris enfin parti pour Sa Majesté. Jamais prince n'a été si long-temps sage et heureux ; il y a seize ans que ses prospérités accompagnent sa vertu. Je voudrois bien savoir ce que lui diroit Voiture, qui étoit, disoit-il à M. le prince, épuisé sur les louanges, pour quatre ou cinq campagnes heureuses. Il faut ou redire les mêmes choses, ou se taire sur les belles actions du roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours qu'il n'y a de tours différents dans notre langue pour les louer dignement. Ce que vous me dites pourtant de lui me paroît nouveau et admirable ; mais vous avez beau avoir de l'esprit, avant la fin de 1678, il vous mettra à sec, sur ma parole. Quand je priai le duc de Saint-Aignan, en 1664, de lui dire qu'en attendant que je pusse re-

commencer à le servir dans la guerre, je supplions Sa Majesté de trouver bon que j'écrivisse son histoire, il me fit répondre qu'il n'avait pas encore assez fait pour cela, mais qu'il espéroit me donner un jour de la matière. Il m'a bien tenu parole, et je voudrois lui pouvoir tenir aussi bien la mienne, mais j'y ferai toujours de mon mieux...

Adieu; madame de Coligny vous rend mille graces de toute l'estime que vous avez pour elle, et de toute votre amitié; il n'y en a point qu'elle estime davantage.

596.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A Époisses, samedi 21 août 1677.

Nous arrivâmes ici hier au soir à deux heures de nuit : nous pensâmes verser mille fois dans des ravines, que nous eussions fort aisément évitées, si nous eussions eu seulement la lumière d'une petite bougie : mais c'est une belle chose que de ne voir ni ciel ni terre. Enfin nous envoyâmes ici au secours : nous y arrivâmes comme le maître du château (*M. de Guitaud*) alloit se mettre au lit. Vous savez qu'on ne demeure jamais; et ce qui vous surprendra, c'est que je n'avois point de peur; ce fut la bonne tête de l'abbé qui voulut faire ces quatorze lieues d'Auxerre ici, qui ne se font pas ordinairement. J'étois levée dès trois heures; de sorte que je me suis reposée avec un grand plaisir dans cette belle maison, où nous regrettions de n'avoir point la maîtresse du logis. Vous connoissez le maître, et le bon air, et le bon esprit qu'il a pour ceux qu'il aime un peu; il m'assure que je suis de ce nombre, et je le crois par l'amitié qu'il a pour vous; il me sait si bon gré de vous avoir mise au monde, qu'il ne sait quelle chère me faire. Nos conversations sont infinies; il aime à causer; et quand on me met en train, je ne fais pas trop mal aussi; de sorte qu'on ne peut pas être mieux ensemble que nous y sommes. Si les oreilles vous tintent, ne croyez pas que ce soit une vapeur, c'est que nous parlons fort de vous. J'espérois trouver ici une de vos lettres; j'avois déjà été trompée à Auxerre; huit ou neuf jours sans entendre un mot de vous me paroissent bien longs : j'en suis un peu triste. Je compte recevoir de vos nouvelles avant que de fermer cette lettre; c'est une chose bien essentielle à mon cœur que de vous aimer et de penser à vous. Nous avons déjà commencé à gronder de nos huit mille francs de réparations, et de ce qu'on a vendu mon blé trois jours avant qu'il soit enchéri : cette petite précipitation me coûte plus de deux mille francs; mais je ne m'en soucie point du tout; voilà où la Providence triomphe : quand il n'y a point de ma faute, je me console tout aussitôt. Je vous ai envoyé un gros paquet d'Auxerre; je l'avois écrit de deux ou trois endroits. Je n'ai trouvé ici que les mêmes nouvelles que je reçus à Melun, c'est-à-dire la levée du siége de Charleroi. Nos bons ennemis ne songent qu'à ne point troubler ma tranquillité; aussi je les aime tendrement.

597.

A la même.

A Époisses, mercredi matin 15 août 1677.

C'est encore ici, ma très chère, que j'ai reçu votre lettre du 11; je l'att ndois avec impatience : je ne suis pas accoutumée à de tels retardements, c'est le chagrin de mon voyage, de me voir ainsi dérangée. M. de Guitaud me persuade fort qu'il est aise que je sois ici : tous nos gens sont à Bourbilly : le fermier nous y donna hier à tous un fort grand dîner, M. de Guitaud, M. de Trichâteau, cela paroissoit beaucoup dans cette horrible maison. Je serai encore ici jusqu'à dimanche, et vous écrirai encore une fois. Il y a dans cette maison une grande liberté; j'y lis, j'y travaille; je me promène; nous causons fort agréablement, le maître du logis et moi : je ne sais quel pays nous ne battons point : il me conte mille choses de Provence, de vous, de l'intendant, de Vardes, que je ne savois pas. Il me paroît fort occupé de son salut; il se sert de bons maîtres pour se conduire; il est possédé de l'envie de payer ses dettes, et de n'en point faire de nouvelles : c'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin, quand

on sait sa religion. Il ne laisse pas d'être encore de fort bonne compagnie ; mais cela passera, car la charité du prochain commence déjà à lui couper des paroles par la moitié. Il vous aime, il vous estime au-dessus de tout ; et je m'assure que ce n'est point lui qui a déserté ; vous ne voulez donc pas me dire qui c'est ? Croyez-vous que je le dirois, si vous m'aviez priée sérieusement de ne le pas faire? Hé bien, ma belle, je ne vous en parlerai plus.

Vous me contez une chose terrible de l'embrasement de cette galère ; hélas ! ce pauvre Sainte-Mesmes, il me semble que je le vois. Mais d'où vient que vous ne trouvez pas aussi extraordinaire ce que nous vous mandons du prince d'Orange ? Il assiége Charleroi : il voit notre armée ; il en est tellement surpris, qu'il décampe au même instant, et s'en va vers Maestricht. Il fut surpris, comme s'il n'avoit pas ouï dire qu'il y eût une armée françoise en Flandre : on assure qu'il nous a fait grand plaisir, car il étoit si bien posté, que nous avions bien de la peine à trouver notre place : voilà la seconde fois qu'il nous tire de cet embarras[1] ; vous savez que je l'avois deviné. Tous nos volontaires sont revenus : pensez-vous que cette nouvelle ne valût pas son prix dans la gazette de Hollande, si elle osoit nous en parler sincèrement ? Je n'ai point de nouvelles de mon fils ; je ne crois pas qu'il soit revenu ; il aura sans doute continué son chemin, et aura bien fait : il n'étoit pas possible qu'il demeurât à Paris ; il faudroit pour cela qu'il eût pris la figure et la conduite d'un homme blessé ; et je vous ai dit qu'il ressembloit comme deux gouttes d'eau à un petit homme qui se portoit parfaitement bien. Le public est impitoyable sur la réputation des guerriers.

---

598. *

A la même.

A Époisses, jeudi 26 août 1677.

Je reçois encore une de vos lettres, ma très-belle et très-chère, et peut-être que j'en aurai encore une avant que je parte : car ce ne sera que dimanche, et je ne fais aujourd'hui que ballotter, en attendant le départ du courrier. J'aurai fait ici une petite pause de dix jours : c'est une visite honnête. Je me connois en sincérité : je répondrois de celle qui est dans le cœur du maître de cette maison. Quoi qu'il en soit, il s'attrappe lui-même, si ce qu'il me dit de son amitié et du plaisir qu'il a de me voir ici n'est pas véritable. Je sens que je ne l'incommode point : la liberté qui se trouve ici répond de tout ce que je dis ; nous devidons beaucoup de chapitres, et de tout pays nous revenons à vous : c'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine. Je suis en parfaite santé : ne me dites point que vous n'avez pas sur moi un pouvoir despotique, et que le serein vous résiste : il est vrai que c'est mon ancien ami, et que j'ai peine à rompre tout-à-fait avec lui. Mais pour le voyage de Vichi, par exemple, il est entièrement *despotique*, et si ce n'étoit que vous croyez que ces eaux me sont salutaires, et que votre amitié vous fait voir dans l'avenir ce que ma santé présente m'empêche d'y voir, je vous déclare que je n'irois point du tout ; mais je fais ce voyage agréablement, dans la pensée de rassurer votre imagination pour jamais ; et cette seule raison est meilleure que nulle autre que l'on y puisse mêler.

Vous me représentez fort bien votre coup de tonnerre ; j'avois quelquefois entendu parler des effets surprenants du tonnerre : mais je n'y crois pas tant qu'à ce que vous m'en dites. Cette petite fille toute morte sans qu'il y paroisse, comme si c'étoit avec de la poudre de *sympathie* est une chose bien étonnante. Je comprends bien que vous ayez eu la curiosité de la voir ; j'aurois bien été de cette partie ; j'aime toutes les choses extraordinaires, celle-là l'est beaucoup ; ce n'est point comme on a accoutumé de mourir. Vos tonnerres sont bons à Grignan ; ils ont un éclat et une majesté au-dessus de tous les autres. Lucien n'auroit pas osé appeler cette foudre un vain épouvantail de chenevière ; c'est un Jupiter tonnant, comme du temps de Sémélé[1] : nous n'avons rien eu de si considérable dans ces pays-ci. Nous y sentons avec incommodité une de vos prophéties : c'est à-dire que les puces sont noires pour la plupart, et en si grande quan-

[1] Le premier siége de Charleroi fut levé en décembre 1672.

[1] On sait de quelle manière périt Sémélé, mère de Bacchus.

tité qu'on ne sait où se mettre. J'étois résolue de m'en plaindre à vous ; si vous trouvez quelque remède ensuite de l'almanach, vous me ferez un grand plaisir de me l'apprendre.

Vous trouverez que Don Quichotte est fort bon : j'aime en plusieurs occasions le vieux langage ; et si on l'avoit ôté de cinq ou six livres que je vous dirois bien, on en auroit ôté toute la grace, et je n'en voudrois plus ; mais je ne m'étois point assez affectionnée à celui de Don Quichotte, pour n'avoir pas pris beaucoup de plaisir à la traduction. Si cette lecture vous divertit, je vous exhorte à la continuer, sans préjudice de *la colère d'Achille*[1] où vous êtes engagée. Je suis fort de votre avis pour la préférence *des Fables* sur *le Poème épique*, la moralité s'en présente bien plus vite et plus agréablement, on ne va point chercher midi à quatorze heures : cela soit dit pourtant sans offenser le Tasse, que je ne puis oublier sans être une ingrate.

Corbinelli me mande qu'il croit que M. de Vardes viendra à Bourbon, où il lui mènera sa fille, et que je le ramènerai avec cette belle à Paris : cette vision est assez divertissante. Si Vardes passe à Grignan, comme il me le mande, mettez-lui dans la tête de venir à Vichi ; il n'y a guère que les eaux de la Seine qu'il dût préférer à celles-là. Mais de choisir les eaux de Bourbon, parce qu'elles sont un peu plus près du but, c'est une folie. Que vous êtes heureuse d'avoir ces nouveaux venus ! qu'ils sont bons chacun en leur espèce ! que je les aime, et que vous me feriez un grand plaisir de les en assurer ! Faites-en bien votre profit, ma fille, ce sont des sources où l'on peut puiser tout ce que l'on veut.

Madame de Coulanges m'a écrit une lettre toute pleine d'amitiés et de nouvelles, c'est-à-dire, les nonchalances adorables du prince d'Orange, le mariage de la nièce de madame de Schomberg, et la description plaisante qu'elle fait des vilaines vilenies de cette noce, dont la mariée avoit pensé mourir. Elle dit que le voyage de Fontainebleau est assuré : elle parle de la meilleure santé de madame de La Fayette : tout cela saucé dans mille douceurs, point de tortillages : sa lettre est en vérité, fort bonne à recevoir. Quoique je n'aie personne sur mon épaule, je ne vous dirai rien de fort secret des pays que vous savez : ce sont de certaines petites choses qui n'ont point de prise, et qui n'ont quasi pas la force d'être transportées : M. de La Garde vous en instruira ; en voici une qui réjouira M. l'archevêque.

Le bel abbé se souvient bien de cette lettre que quelques évêques écrivoient au pape contre certains relâchements. Il vous contera que ce fut un crime, et que ce monstre fut étouffé dans sa naissance par MM. les agents qui coururent partout. Je ne sais quel esprit follet ou sage l'a fait savoir au pape (*Innocent XI*). Il a écrit à Sa Majesté, « qu'il » étoit d'autant plus surpris de la suppression » de cette lettre, que les rois n'ont point ac» coutumé d'empêcher ces sortes de commerce » entre les enfants et le père commun ; qu'il ne » croit pas que cette pensée soit venue d'un » prince dont la piété lui est connue ; mais que » ceux qui lui ont donné ce conseil en ont ignoré » les conséquences. » Il a chargé de ce bref les trois cardinaux de Bouillon, d'Estrées, de Bonzi. Si cette nouvelle est comme on nous la mande, elle en vaut bien une autre. N'admirez-vous point que tout est crime à nos pauvres frères? Quand ils n'ont point consulté le pape, ils étoient schismatiques ; quand ils lui font des plaintes des *opinions probables*, et d'autres denrées de cette force, ils sont révoltés. Disons donc, ma chère enfant, qu'ils sont bien haïs, ou bien aimés de Dieu, à voir de quelle façon ils sont persécutés. Je suis assurée que cette petite histoire réjouira vos prélats.

Je suis fâchée des vapeurs de M. de La Garde. Vous voilà donc tous deux bien offensés contre l'air de Paris : il faut que Dieu ait donné une bénédiction nouvelle à celui de Grignan : car de mon temps on ne l'eût jamais soupçonné de restaurer, de rafraichir et d'humecter une jeune personne : que Dieu soit loué à jamais de la santé que vous y avez trouvée ; sans raisonner ni tirer aucune conséquence, je m'en tiens là, et je puis dire que cet air n'est pas moins bon pour ma vie que pour la vôtre, puisqu'il vous a tirée du pitoyable état où vous étiez quand nous nous séparâmes.

Samedi 28 août.

Je reçois, ma fille, votre lettre du 18 : j'en ai

[1] Madame de Grignan lisoit alors l'*Iliade* d'Homère.

reçu trois ici. Je pars demain. Madame de Chastelux [1] est venue me voir, au lieu de recevoir ma visite à Chastelux. Je serai un jour avec mes parents, et le quatrième à Vichi. Vous avez eu raison d'être surprise de la mort de la pauvre madame du Plessis (*Guénégaud*). J'en fus fort touchée, et plus que bien d'autres; elle nous aimoit : vous lui plaisiez au dernier point : vous vous entendiez à merveilles; elle a été enlevée en six jours sans connoissance : enfin cela est pitoyable.

Pour notre cardinal, j'ai pensé souvent comme vous : mais soit que les ennemis ne soient pas en état de faire peur, ou que les amis ne soient pas sujets à prendre l'alarme, il est certain que rien ne se dérange. Vous faites très bien d'en écrire à d'Hacqueville et même au cardinal. Est-il un enfant? ne sauroit-il venir à Saint-Denis, sans le consentement de ses précepteurs? et s'ils l'oublient, faut-il qu'il se laisse égorger? Vous avez très bonne grace à vous inquiéter sur la conservation d'une personne si considérable, et à qui vous devez tant d'amitié. Tous vos discours sur Charleroi sont justes comme l'or : mères, sœurs, amies, maîtresses, toutes sont infiniment redevables au prince d'Orange : rien n'est si plaisant que la conduite de tous ces messieurs pendant cette campagne. Enfin la cour est à Fontainebleau. On dit que madame de Coulanges ira passer le temps de ce voyage à Livry : ne lui avez-vous pas fait réponse, ma très chère? je vous prie de n'y pas manquer. M. de Guitaud vouloit vous mander comme il est content de mon séjour, et combien nous avons parlé tendrement de vous; mais je ne sais où il est, et je vais fermer cette lettre, en vous embrassant mille fois de tout mon cœur. Vous ne pouvez assez compter sur ma véritable tendresse.

599.

A la même.

A Saulieu, dimanche au soir 29 août 1677.

Je vous écrivis hier au soir, et je vous écris encore aujourd'hui. Enfin j'ai quittai Epoisses; mais je n'ai pas encore quitté le maître de ce beau château. Il est venu me conduire jusqu'ici; rien n'est si aisé que de l'aimer : vous le connoissez; il m'a aussi bien reçue que si j'étois madame de Grignan : je ne puis rien ajouter à cela; j'ai tout dit. N'est-il pas vrai, M. le Comte? répondez.

M. DE GUITAUD.

Enfin nous nous séparons demain, et il ne me restera plus qu'à songer à vous, en quittant madame de Sévigné; car tant que nous avons été ensemble, nous n'avons fait qu'en parler, et je ne doute pas que les oreilles ne vous aient corné : c'est à vous à savoir laquelle; car nous en avons dit de toutes les façons. Je n'ai pu me résoudre à ne pas l'accompagner jusqu'à son premier gîte. Nous nous quittons, ce me semble, à regret : mais nous nous reverrons dans peu; et si vous ne venez, nous vous irons voir de compagnie. Ne songez cependant à rien qui vous chagrine : cherchez tout ce qui pourra vous plaire, et ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien dans la vie qui puisse avoir ce droit-là : le monde est joli, et *on trouve toujours quand on cherche.* Voici un mot qui ne sera pas de votre goût : mais je m'entends bien, et ne parle pas si improprement que vous pourriez le croire.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il est très-sage, cet homme-ci; et je lui disois tantôt, le voyant éveillé comme une potée de souris : « Mon pauvre Comte, il est encore bien matin » pour se coucher : vous êtes bien vert encore, » mon ami. Il y a bien du vieil homme, c'est- » à-dire, du jeune homme en vous. » Je m'en vais tout dire. Il ne faisoit l'autre jour qu'une légère collation; car il voudroit bien faire pénitence, et il en a besoin; il m'échappe de l'appeler *M. de Grignan*; ce nom se trouve naturellemeut au bout de ma langue. Il s'écria d'un ton qui venoit du fond de l'ame : *Hé! plût à Dieu!* Je le regardai et lui dit : *J'aimerois autant souper.* Nous nous entendîmes; nous rîmes extrêmement, dis-je vrai? répondez.

[1] Judith Barillon, fille de Jean-Jacques Barillon, président aux enquêtes du parlement de Paris, seconde femme en 1658 de César Philippe, comte de Chastelux, vicomte d'Avalon.

M. DE GUITAUD.

Il est vrai, Madame, que les souhaits vont quelquefois bien loin, et qu'il n'est pas toujours fort aisé d'en être le maître. Vous êtes informée de ma pénitence, si vous ne l'êtes pas de mes péchés : mais, comme je suis aussi peu déterminé sur l'un que sur l'autre de ces deux partis, je vous permets de donner carrière à votre esprit. Je finis par-là, en vous assurant pourtant que votre maman, à l'heure qu'il est, est un peu ivre; mais ce n'est pas de l'eau de Vichi; je doute même, si cela continue, qu'elle veuille y aller : ce seroit de l'argent perdu.

Madame DE SÉVIGNÉ.

C'est lui qui est ivre; pour moi, j'avoue que je le suis un peu. Ils sont si long-temps à table, que par contenance on boit, et puis on boit encore, et on se trouve avec une gaieté extraordinaire : voilà donc l'affaire. A propos, nous avons rencontré M. et madame de Valavoire, avec un équipage qui ressembloit à une compagnie de Bohêmes. Nous avons attaqué la première litière; nous y avons trouvé le bon Valavoire : ah! que c'est bien le vieil homme! nous sommes tous descendus; il m'a baisée, et a pensé m'avaler; car il a, comme vous savez, quelque chose de grand dans le visage. Sa femme m'a parlé de vous et de votre santé d'une manière à me persuader : vous n'êtes point grasse; mais vous avez un beau teint, vous êtes blanche, vous êtes tranquille : tout ce qu'elle m'a dit m'a paru fort naturel, et m'a fort plu. J'ai trouvé les chemins étranges; j'ai pensé que vous aviez essuyé tous ces cahots : mon cocher est admirable, mais il est trop hardi [1]; M. de Guiaud dit qu'il l'estime de deux choses : l'une, d'être un fort bon cocher, et l'autre, de mépriser mes cris. Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins. Il y a ici un fort bon médecin qui me dit : Madame, pourquoi allez-vous à Vichi? Répondez-lui; pour moi, je n'ai jamais pu.

[1] On verra dans la lettre suivante si madame de Sévigné n'était pas fondée à lui faire ce reproche.

600.

Du comte DE BUSSY *à M.* DE CORBINELLI.

A Chaseu, ce 1er septembre 1677.

Il n'y a pas long-temps que je vous ai fait réponse, Monsieur, dans une lettre que j'écrivis à madame de Sévigné, et me revoici avec elle dans une feuille de papier[1], vous écrivant tous deux de ce château, où nous avons passé si doucement un an ensemble. Il étoit agréable alors, il l'est aujourd'hui davantage, et notre amie en est contente. Nous l'aurions été bien plus si vous aviez été de la partie, et Lucien, que nous avons lu, nous auroit encore paru plus divertissant. La veuve, qui vous plaît tant, m'a aidé à faire l'honneur de ma maison. J'obliois de vous dire que nous allâmes cinq lieues au-devant de la marquise. Elle nous fit mettre dans son carrosse, ne voulant fier sa conduite qu'à un cocher célèbre qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieue de la dînée, il nous versa dans le plus beau chemin du monde. Le bon abbé de Coulanges étant tombé sur sa nièce, et Toulongeon sur la sienne [2], cela nous donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre amie, et de son bon naturel. Dans le moment que nous versâmes, elle parloit de l'histoire de don Quichotte. Sa chute ne l'étourdit point, et pour nous montrer qu'elle n'avoit pas la tête cassée, elle dit qu'il falloit remettre le chapitre de don Quchotte à une autre fois, et demanda comment se portoit l'abbé. Il n'eut non plus de mal que les autres. On nous releva, et ma cousine fut trop heureuse de se remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avoit tant méprisé. Vous croyez bien que notre aventure ne tomba pas à terre, comme nous avions fait. Nous badinâmes quelque temps sur ce chapitre; et ce fut là où nous commençâmes à vous trouver à redire.

[1] La lettre de madame de Sévigné n'a pas été conservée.

[2] Madame de Coligny. Elle étoit fille de Gabrielle de Toulongeon, première femme de Bussy-Rabutin.

601.

De madame DE SÉVIGNÉ *à madame* DE GRIGNAN.

A La Palisse[1], vendredi au soir 3 septembre 1677.

Vous voyez bien, ma très chère, que me voilà à Vichi, c'est-à-dire j'y dînerai demain 4 de ce mois, comme je vous l'avois promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaud, une lettre assez folle : je vous en ai écrit quatre d'Epoisses, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si par hasard je ne m'étois souvenue de vous, et que vous vouliez que je prisse les eaux, je crois que je m'y serois oubliée. J'ai été chez Bussy dans un château (*à Chaseu*), qui n'est point Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny [2] y étoit : vous savez qu'elle est aimable : il y auroit beaucoup à parler, mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun, *le pauvre homme* [3] ! et puis chez M. de Toulongeon, et le jour que j'en devois partir, il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le président de Berbisi [4], qui venoit m'y trouver. Enfin me voilà sur votre route de Lyon. à vingt lieues de Lyon. Je serois mardi à Grignan, si Dieu le vouloit; hé, mon Dieu ! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant, elle fait un *dragon*, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais par-tout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille · tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles : cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Époisses, il y a sept jours, cela est long; j'en attends, voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé du chevalier de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes : le pauvre garçon m'a écrit quatre fois, il ne sait que faire : il est à Messine, et me fait pitié; c'est sa vie, c'est son pain, aidez-moi à le secourir : vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre, la poste va passer. Adieu donc, ma très chère et très aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

[1] La terre de la Palisse étoit entrée dans la maison de La Guiche par Eléonore de Chabanne de La Palisse. femme de Just de Tournon, bisaïeule du comte de Saint Géran, à qui elle appartenoit alors.

[2] Fille du comte de Bussy, et la même qui épousa M. de La Rivière, le 19 juin 1681.

[3] Gabriel de Roquette, évêque d'Autun. L'allusion prise du *Tartufe* est ici d autant plus piquante, que l'on a dit que ce prélat avoit servi d'original à Molière.

[4] Jean de Berbisi, baron de Vantoux, président au parlement de Dijon, mort en 1697.

602.

A la même.

A Vichi, samedi au soir 4 septembre 1677.

J'ai reçu deux de vos lettres en arrivant, ma très chère; j'en avois grand besoin : mon cœur étoit triste, me voilà bien : je les relirai, ce m'est une consolation. Ma fille, passé aujourd'hui, je vous promets de ne plus écrire qu'un mot, c'est-à-dire, *la feuille qui chante et chantera;* mais faites-en donc de même : vous êtes excédée d'écriture, et c'est être malade à votre âge, que d'être maigre au point que vous l'êtes; je hais, il est vrai, de voir si visiblement la côte d'Adam en votre personne. Vous me rendrez donc compte de votre santé, et de la petite dont je suis en peine; la pauvre enfant! Madame de Valavoire m'en dit des merveilles. Ma fille, ne me grondez pas ce soir, je veux un peu parler : j'arrive; je me repose demain; rien ne m'oblige à me taire. M. de Champlâtreux est déja venu me voir; le bon abbé le trouve d'une bonne société; il lui donnera souvent à dîner. Savez-vous qui m'a déjà envoyé faire un compliment? M. le marquis de Termes, qui arriva hier tout malade de goutte et de colique : on dit qu'il a la barbe longue comme un capucin : ah c'est fort bien fait. Le chevalier de Flamarens est avec lui;

M. et madame d'Albon y sont aussi, M. de Jussac : on attend encore bien du monde. J'oublie le meilleur, c'est Vincent qui sort déjà d'ici, et qui prendra des soins de moi extrêmes. Je me porte très-bien; je ne sais que souhaiter de mieux, sinon de clouer ce bienheureux état. Je vous écrivis hier de la Palisse; j'y vis un petit garçon que je trouvai joli; il a sept ans; je suis sûre qu'il ressemble au vôtre : son père, qui est un gentilhomme de M. de Saint-Géran, lui a appris l'exercice du mousquet et de la pique : c'est la plus jolie chose du monde; vous aimeriez ce petit enfant; cela lui dénoue le corps; il est délibéré, adroit, résolu. Son père passe sa vie à la guerre, il est convalescent à la Palisse, et se divertit à rendre son fils un vrai petit soldat; j'aimerois mieux cela qu'un maître à danser: si le hasard vous envoyoit un tel homme, prenez le même plaisir sur ma parole. M. l'archevêque a écrit au bon abbé tout ce qui se peut mander d'obligeant et de tendre pour l'engager au voyage de Grignan; mais je ne vois pas que cela l'ébranle, quoiqu'il en soit touché. J'aurois bien à causer sur vos deux lettres que voilà; mais, quoique je ne sois pas encore initiée à la fontaine, je veux vous donner l'exemple. Un homme de la cour disoit l'autre jour à madame de Ludres : « Madame, vous êtes, ma » foi, plus belle que jamais. » — « Tout de bon! » *dit-elle*; j'en suis bien aise, c'est un ridicule de » moins. » J'ai trouvé cela plaisant. Madame de Coulanges a des soins de moi admirables, je regarde autour de moi; est-ce que je suis en fortune ? Elle me rend le tambourinage qu'elle reçoit de beaucoup d'autres. La Bagnols m'écrit aussi mille douceurs *tortillonnées*. Adieu, ma chère enfant; évitez sur toute chose le cœur de l'hiver pour revenir, et le retour de Reims. Croyez-moi, il n'y a point de santé qui puisse résister à ces fatigues; les voyages usent le corps comme les équipages.

605.

A la même.

A Vichi, lundi 6 septembre 1677.

Ma fille, ne vous fâchez point, je vous écris à six heures du soir, loin des eaux, loin de toute vapeur; c'est pour me donner de la joie que je veux causer un moment avec vous; j'ai rompu tout autre commerce. Ne trouvez-vous point que nous sommes trop loin et trop près l'une de l'autre ? Cette distance nous fait mal. Je passe les jours avec messieurs de Termes et Flamarens; je suis leur véritable consolation : je ne sais ce qu'ils ont, ils ne se portent point bien. Ils ont amené un homme de l'opéra, qui joue du violon mieux que *Baptiste*; cela nous divertit. Il y a une impertinente petite bossue qui chante sans fin et sans cesse, et qui croit être miraculeuse; cela nous fait rire. Monsieur de Champlâtreux est notre grand Druide, il fait la meilleure chère du monde. Ah, mon Dieu ! que n'a-t-il été possible que vous m'ayez gouvernée ici ? M. et madame d'Albon, une sœur de mademoiselle de Lestranges, madame de Sourdis blanche et blonde, mille autres de tous côtés, jamais il ne s'est vu tant de monde, et jamais il n'a fait si beau; le mois de septembre ne contrefait ni l'été ni l'hiver, il est le plus beau mois de septembre que vous ayez jamais vu. MADAME disoit l'autre jour à madame de Ludres, en badinant avec un compas : « Il faut que je crève ces deux yeux-là » qui font tant de mal. » — « Crevez-les, Madame, » puisqu'ils n'ont pas fait tout celui que je vou- » lois. » Cela seroit plaisant si c'étoit moi qui vous fisse savoir tous les bons mots de cette belle. Comment vous portez-vous, ma très chère ? Ce mal de jambe, qu'est-il devenu ? Est-il possible que cela soit bon ? C'étoit donc une humeur qui vous tomboit sur la poitrine; ce n'étoit pas seulement du sang échauffé. Et la pauvre petite est-elle mieux? Si vous m'aimez, ma très chère, si vous m'aimez, tâchez de vous rengraisser. Ah ! que vous êtes maigre, puisque M. de Grignan en est inquiété !

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre du premier septembre. Que souhaitez-vous, ma fille ? Quel échange, quel trafic voulez-vous faire ? Ah! gardez tout ce que vous avez; souvenez-vous de ce que vous êtes, quand vous n'êtes point dévorée de tous les *dragons* du monde : vous en aviez de bien noirs et de bien cruels à Paris; mais quand vous voulez, quel charme et quel agrément ne trouve-t-on point dans votre humeur ? Je soupire souvent en parlant de vous et en

pensant à vous. Je ne réponds point à votre lettre, de peur uniquement de vous fâcher; car vous m'ôtez ma joie en m'ôtant le plaisir de vous entretenir; mais il ne faut point vous contredire : vous passez légèrement sur tous les chapitres; je ne fais aussi réponse à rien. Je vous conjure seulement de mander à d'Hacqueville ce que vous avez résolu pour cet hiver, afin que nous prenions l'hôtel de Carnavalet, ou non. Je vous demande encore d'avoir soin de votre santé; la mienne est admirable, les eaux me font très bien. Vincent me gouverne comme M. de Champlâtreux; tout est réglé, tout dîne à midi, tout soupe à sept, tout dort à dix, tout boit à six.

Je voudrois que vous vissiez jusqu'à quel excès la présence de Termes et de Flamarens fait monter la coiffure et l'ajustement de deux ou trois belles de ce pays. Enfin dès six heures du matin tout est en l'air, coiffure *hurlupée*; poudrée, friséc, bonnet *à la bascule*, rouge, mouches, petite coiffe qui pend, éventail, corps de jupe long et serré; c'est pour pâmer de rire; cependant il faut boire, et les eaux leur ressortent par la bouche et par le dos.

---

604. *

A la même.

A Vichi, lundi 13 septembre 1677.

Quoi! ma très chère et très aimable, vous avez été malade! vous avez été saignée deux fois! Vous avez eu raison de craindre votre esquinancie, vous avez craché du sang : on dit que ce n'étoit que de la gorge; mais est-ce là ce sang si bien rafraîchi? Cette sérosité qui est tombée sur vos jambes, où en étions-nous, si elle fût tombée sur votre poitrine? Et je ne sais rien de tout cela; je vis en pleine confiance sur votre parole; vos lettres ne sont ni moins longues, ni moins naturelles; je ne me doute de rien, et vous étiez dans cet état lorsque j'arrivois à Epoisses! Si l'on avoit le scrupule de ne point vouloir rire quand on ne le doit pas, le plus sûr seroit d'être toujours en inquiétude; mais on ouvre aisément son cœur à la joie et à la confiance d'espérer que ceux que l'on aime se portent bien quand ils le disent; et l'on ne joint pas à l'absence toutes sortes de chagrins. Ce n'est point Vardes qui m'a dit votre mal, c'est un gentilhomme qui venoit de Provence, qui le dit à une sœur de mademoiselle de Lestanges, en ajoutant que vous étiez toute guérie. Vardes arriva le même jour, et m'assura que vous étiez entièrement hors d'affaire, à la maigreur près, qu'il a trouvée très grande. Si vous ne suivez les avis de Guisoni sur le rafraîchissement, vous tomberez dans une maigreur et une délicatesse qui ne sera plus une vie. Vardez m'a ôté toute mon inquiétude, en me disant, avec tous les bons tons du monde, que le fond de votre teint est tranquille et blanc, et sans nulle apparence d'altération. Il croit être assez joliment bien avec vous; il en est ravi, et je vous exhorte à respecter son malheur. Il a été reçu ici divinement; il était bien tenté d'y demeurer, persuadé que les eaux et la compagnie y sont plus propres pour lui que celles de Bourbon; mais M. de Champlâtreux, par une ridicule politique, lui a fait, comme par force, continuer son chemin. Nous croyons que c'est par jalousie, car jamais il n'y eut un si véritable *chien du jardinier* : sa cour est épineuse; nous en rions fort : le pauvre Chésières me l'avoit dit cent fois. Comme je n'ai point encore compris qu'il soit mort, j'ai toujours envie de lui dire que je trouve qu'il a raison.

Vardes a extrêmement plu à Termes, et Termes à Vardes; leurs esprits se sont frappés d'un agrément égal, ç'a été un coup double : cette connoissance qu'ils avoient de se plaire les rendoit plus aimables. J'eusse été fort aise que Vardes fût demeuré ici; Corbinelli y seroit venu. Vous comprenez bien quelle extrême consolation je trouverois à vous y voir : je vois vos sentiments là-dessus; mais cette Providence n'a pas voulu : cela n'est-il pas visible par tout ce qu'elle a dérangé? Elle veut donc que vous veniez cet hiver, et que nous soyons en même maison : je n'ai nul dessein d'en sonner la trompette : mais il a fallu le mander à d'Hacqueville pour nous arrêter *le Carnavalet*. Il me semble que c'est une grande commodité à toutes deux, et bien de la peine épargnée, de ne pas avoir à nous chercher. Il y a des heures du soir et du matin pour ceux qui logent ensemble, qu'on ne remplace point quand on est pêle-mêle avec les visites. Si je me trompe, et que vous ayez pour vous seule une autre maison trouvée, je me con-

formerai à vos desseins; j'entrerai dans vos pensées, je me ferai un plaisir de vos volontés, vous me ferez changer d'opinion, je croirai que tout ce que j'avois imaginé n'étoit point bien; car je veux sur toutes choses que vous soyez contente, et quand vous le serez, je le serai. Adieu, ma chère fille : embrassez-moi, je vous en prie, et me dites comme vous vous portez. Nous sommes ici dans une jolie société : le temps est admirable, le pays délicieux; on y fait la meilleure et la plus grande chère du monde : il y a deux ou trois jésuites qui font les entendus ; que j'aurois de plaisir à les voir étrangler par Corbinelli ! Le Maimbourg[1] est impertinent; il y a toujours dans ses ouvrages la marque de l'ouvrier : la belle pensée de faire punir un Turc, parce qu'il n'a pas salué l'image de la Vierge !

605. *

A la même.

A Vichi, jeudi à quatre heures du soir, 16 septembre 1677.

Demandez au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en sais pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichi les chiens de visages que j'y vois : comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du chevalier : je verrai les commencements de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir. Je commence la douche aujourd'hui ; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure; cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu ! ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade ! c'étoit justement le 15 d'août, un dimanche ; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'auroit donnée dans un autre temps. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre; ah, ma chère enfant! quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en un jour ; et puis une cuisse et les jambes enflées; quelle malignité d'humeur! et sans le bonheur qui la détourna de dessus votre poitrine, où en étions-nous ? Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude : mais j'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé ? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé ? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé : tout ce qui se passe ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle : cependant, si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi. Quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement, et de bon cœur, une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni, je me perds dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle, ni de jolie femme, prendre plaisir à se détruire. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en faire aucun ; ils sont pourtant nécessaires, et je m'en suis bien trouvée aux Rochers : enfin vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulois vous dire pour soulager mon cœur, je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas que je veuille recommencer les chagrins passés; Dieu m'en préserve ! mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre. Vous me rapaisez par un autre endroit : c'est, ma très chère, en me disant fort nettement que vous voulez dérober la chambre de quelqu'un, et venir loger chez moi, sans vous soucier si je le trouve bon ou non ; seulement pour m'apprendre à vous avoir persuadée que vous ne pouvez jamais m'incommoder. Venez, venez, ma très chère, voilà un style qui convient mieux à la tendresse

[1] Célèbre jésuite, auteur de plusieurs histoires qui eurent d'abord une certaine vogue et furent ensuite extrêmement décriées. Il sortit des jésuites par ordre du pape, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé de France.

que j'ai pour vous, que celui que vous aviez l'autre jour dans une de vos lettres : ne craignez point que votre confiance soit trompée.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette;* nous nous y trouverons fort bien, il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête, ni à meilleur marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable, par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal, vous l'aviez bien endoctrinée; et je vous écrivois dans ce temps-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus, vous êtes peut-être un peu plus docile, voyant les impétuosités de ce sang ; et de mon côté je bois l'eau la plus salutaire, et par le plus beau temps, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu ! que ces eaux seroient admirables pour M. de Grignan ! Le *bien bon* en prend pour purger tous ses bons dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange, écrivez à madame de Coulanges, je vous en prie. Je vous aime trop, et vous embrasse tendrement.

606.

A la même.

A Vichi, dimanche 19 septembre 1677.

Il me semble, ma chère enfant, que je vous écrivis une sotte lettre la dernière fois. J'étois mal à mon aise : j'écrivois mal, je me plaignois de la douche : il n'en faut pas davantage pour vous donner de l'inquiétude. Je vous assure aujourd'hui que je me porte fort bien ; je me suis baignée un peu à *la Sénèque ;* j'ai sué fort gracieusement, et peut-être même que je prendrai encore une douche ou deux avant que de partir, pour finir toute contestation. Deux jours de repos me donneront de la force de reste. Il me sembla l'autre jour, dans la chaleur du combat, que je fermois les mains; je coupe du pain, et, en un mot, je me porte très-bien : le temps me donnera, pour mes mains, ce que Vichi m'aura refusé ; je n'en suis nullement inquiète. Je quitte le chevalier et Vichi vendredi ; je le laisse en train et en bonnes mains pour sa santé. Nous allons nous reposer à Langlar, où le chevalier viendra nous voir : un jour ne lui fera pas grand mal. Je crois que Termes et Flamarens y viendront aussi : cette pause sera jolie. Jussac veut vous écrire combien il vous honore, et à quel point M. de Vendôme est bien disposé pour vous aimer et estimer, et pour croire M. de Grignan en tout ce qu'il lui dira, à moins que M. de Vendôme n'ait changé ; ce qu'il ne croit pas.

Le *Marseille* est à Paris ; nous avons fort parlé de toutes les affaires passées ; il me semble que je les ai peintes au naturel. Je souhaite, ma très-chère, que vous me disiez vrai sur votre santé ; vous me dites tout de votre mieux pour me rassurer ; mais quand je songe comme vous me trompez bien quand vous voulez, je prends ma confiance d'ailleurs que de vos paroles. Je crois qu'après avoir été malade, on se porte bien ; et j'espère que vous accorderez à notre amitié quelques-uns des régimes que vous a ordonnés Guisoni.

D'Hacqueville lanterne tant pour *la Carnavalette*, que je meurs de peur qu'il ne la laisse aller : hé, bon Dieu ! faut-il tant de façons pour six mois? Avons-nous mieux? Écrivez-lui, comme moi, qu'il ne se serve point en cette occasion de son profond jugement. Nous parlons souvent de vous, le chevalier et moi ; nous craignons plus que vous la vivacité de votre esprit qui vous consume et vous épuise comme Pascal. Ma fille, si vous saviez comme cette pensée serre le cœur à ceux qui vous aiment, vous nous plaindriez. Le *bien bon* prend les eaux pour vider son sac qui est plein ; cela s'appelle pour le remplir, et toujours ainsi : nous avons beaucoup de soin l'un de l'autre. Ces eaux-ci sont salutaires, M. de Grignan en seroit lavé, et lessivé, et guéri de tous ses maux ; il n'auroit pas mal besoin aussi de vider son sac. Tous les buveurs sont contents de leur santé, et encore plus de la beauté du temps et du pays. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous ne voulez pas que j'écrive davantage. Ne trouvez-vous pas que c'est une jolie petite chose que de voir le marquis profiter des leçons que lui donne M. de La Garde? Cela me fait souvenir de mon petit garçon de la Palisse. Le chevalier vous dira que nous sommes quelquefois en si bonne compagnie, que n'ayant pas assez de temps, nous remettons à Paris à faire nos remèdes.

607.

A la même.

A Vichi, mardi 21 septembre 1677.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que madame de Lillebonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnoîtrois bien notre guignon à cela. Je me porte à merveilles, hors que je n'ai pu souffrir la douche; c'est que je n'en avois nul besoin cette année, et qu'elle prenoit trop sur moi. Je finis demain mes eaux; je me purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le chevalier en bon train; il se trouvera très-bien de ses eaux; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu ma très chère enfant; j'embrasse les Grignan, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit marquis soient proportionnés à sa taille.

608.

A la même.

A Vichi, mercredi au soir 22 septembre 1677.

Il me revient une lettre du 15. Je crois qu'elle est allée faire un tour à Paris. Le chevalier en a reçu une du bel abbé de cette même date, qui me fait voir au moins que vous vous portiez bien ce jour-là. Il est vrai que si Vardes m'eût parlé de votre maladie un peu plus au temps présent, nulle considération n'auroit pu me retenir; mais il fit si bien que je ne pus tourner mon inquiétude que sur le passé. Ma très-chère, au nom de Dieu, rapportez-moi votre bonne santé et votre joli visage; il est certain que je ne puis m'en passer, ni vous permettre d'être changée à l'âge où vous êtes. N'espérez donc point que je sois traitable sur cette maigreur qui marque visiblement votre mauvaise santé; la mienne est admirable. Je finis demain jeudi toutes mes affaires, je prends ma dernière médecine : je n'ai bu que seize jours : je n'ai pris que deux douches et deux bains chauds : je n'ai pu soutenir la douche; j'en suis fâchée, car j'aime à suer; mais j'en étois trop étouffée et trop étourdie : en un mot, c'est que je n'en ai plus de besoin, et que la boisson m'a suffi et fait des merveilles. Je m'en vais vendredi à Langlar; mes commensaux, Termes, Flamarens, Jussac, m'y suivront; le chevalier viendra m'y voir samedi, et reviendra lundi commencer sa douche. Il ne sera plus que huit jours sans moi; je le laisse en bon train, les eaux lui font beaucoup de bien : il recevra en mon absence mille présents de mes amis : il est fort content de moi. Pour mes mains, elles sont mieux, et cette incommodité est si petite, que le temps est le seul remède que je veuille souffrir. Je suis au désespoir, ma fille, de la tristesse de vos songes : hé, mon Dieu! faut-il que dans l'état où je suis je vous fasse du mal? C'est bien, je vous assure, contre mon intention. Je ne sais si vous avez celle de m'écrire des endroits admirables, vous y réussiriez; mais aussi ils ne tombent pas à terre: vous ne sentez pas l'agrément de ce que vous dites, et c'est tant mieux. Vous avez un peu d'envie de vous moquer de votre petite servante, et du corps de jupe, et du toupet : mais vous m'aimeriez si vous saviez le bon air que j'avois à la fontaine. Je crois que *la Carnavalette* nous sera meilleure que l'autre maison qu'on nous avoit indiquée; mais qui est fort petite, et où pas un de vos gens ne pourroit loger. Nous verrons ce que fera le grand d'Hacqueville; je meurs de peur que madame de Lillebonne ne veuille pas déloger. Je suis toujours fort en peine de Corbinelli; il a été rudement traité de la fièvre tierce, le délire et tout ce qui peut effrayer : il a pris de l'or potable, nous en attendons l'effet. Parlez-moi toujours de vous et de votre santé : ne faites-vous rien du tout pour vous remettre de vos deux saignées? Quelle maladie, bon Dieu! et quelle frayeur cela ne doit-il point donner à ceux qui vous aiment! Voilà le chevalier auprès de moi, et la compagnie ordinaire, avec un homme qui assurément joue mieux du violon que *Baptiste*. Nous voudrions vous envoyer, et à M. de Grignan, une

chaconne et un écho dont il nous charme, et dont vous serez charmée : vous l'entendrez cet hiver.

609.

A la même.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard, vendredi 24 septembre 1677.

J'ai reçu à Vichi, ma très-chère, cette lettre du 15, dont j'étois en peine.

Je serois fâchée de n'avoir pas su l'histoire de ce bon curé du Saint-Esprit ; il est à Semur, et M. de Trichâteau, dont vous n'aimez pas la gigantesque figure, nous conta à Époisses qu'il lui étoit tombé un ange du ciel dans sa ville de Semur ; que c'étoit un saint du paradis ; qu'on ne savoit ni son nom, ni le sujet de son voyage ; qu'il ne se plaignoit point, qu'il étoit silencieux, et que cette sorte de mérite l'avoit touché au point, qu'il l'avoit pris chez lui et le nourrissoit avec une grande joie d'avoir recueilli un tel homme. Nous écoutâmes cela, Guitaud et moi ; et comme je suis toujours alerte sur nos pauvres *amis*, je le priai de continuer sa générosité, et qu'assurément c'étoit un ami de la vérité ; cela est plaisant, car je ne songeois point du tout à ce bon curé. Je viens d'écrire à Guitaud, pour lui dire le mérite de cet homme, et le prier de bien fixer les bons sentiments de Trichâteau sur ce sujet. Voilà donc ce pauvre curé un peu consolé pendant son exil : si je puis lui rendre à Paris quelques services, je vous assure que je n'y manquerai pas. Notre père spirituel vous a intéressée dans cette affaire par des facilités si utiles et si considérables, qu'il faudroit que je fusse dénaturée pour ne pas vous servir dans cette occasion. Votre narration est admirable, et ne pouvait manquer de faire son effet : hélas, mon enfant ! vous savez comme je suis pour les malheureux, et à quel point je me tiens offensée de certaines injustices.

La fin de votre lettre m'a charmée : venez, venez donc, ma très chère, et sans aucun *dragon* sur le cœur, puisque le bon archevêque a prononcé *ex cathedra* que votre voyage étoit nécessaire pour les intérêts de votre maison.

J'attends des nouvelles de d'Hacqueville sur cet hôtel de Carnavalet ; mais il est si plein de difficultés, que si nous l'avons, ce sera par madame de Coulanges qui les aplanit toutes. Vous me demandez permission d'amener votre fils ; hélas ! ma chère enfant, c'est la chose du monde que j'approuve le plus ; il sera très bien avec nous tous : mais savez-vous qui en est transporté de joie ? C'est le *bien bon ;* il avoit juré de ne point mourir content qu'il n'eût revu ce petit homme. Je suis partie aujourd'hui de Vichi, car encore faut-il un peu parler de nous. Le bon abbé a été ravi de la beauté de cette terrasse, et M. de Termes m'a paru très digne d'être de ce petit voyage, par l'admiration vive et naturelle qu'il a fait paroître en découvrant cette belle vue, qui est en effet une des plus surprenantes choses du monde. Je ne puis jamais m'empêcher de vous souhaiter par-tout, mais particulièrement quand quelque chose me plaît. Le chevalier de Grignan viendra demain, et retournera pour achever ses remèdes ; s'il a le bel abbé à ma place, il ne sera pas à plaindre. Je lui procure en ce pays mille petits présents, et des visites, et un bon médecin, dont il se trouvera fort bien. Les eaux m'ont fait des merveilles ; pour la douche, je n'ai pu la soutenir ; j'ai eu peur de la fièvre ; il ne faut pas se jouer à ce remède. Adieu, mon aimable enfant.

610.

A la même.

A Saint-Pierre-le-Moûtier, mercredi à midi, 29 septembre 1677.

La poste va partir, ma très chère, c'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mot. Je vous écrivis de Langlar dans la lettre du chevalier : j'avois reçu la vôtre de La Garde. Je laisse le chevalier entre les mains de mon médecin ; il s'en va prendre la douche, et puis il vous ira voir. Nous partîmes le lundi ; et j'allai coucher chez M. et madame d'Albon ; le mardi j'allai à Moulins, où je retrouvai mes commensaux avec Vardes, qui venoit de Bourbon pour me dire encore adieu. Il a repris le chemin de Grignan et de Languedoc. Je leur fis voir

à tous les petites de Valançai, qui sont fort éveillées, et de là nous allâmes chez madame Fouquet, qui ne l'est point du tout, mais dont la vertu et le malheur sont respectables : j'y ai soupé et couché. Ces messieurs s'amusèrent hier à troquer leurs attelages tout entiers, de sorte que Vardes mène à Grignan les chevaux gris de Termes, et que Termes mène à Fontainebleau les chevaux noirs de Vardes. Je ne sais si M. de Champlâtreux ne trouveroit point que des chevaux exilés devroient au moins avoir quelque permission : quoi qu'il en soit, ces pauvres chevaux ont pris des routes opposées, ce qu'ils n'auroient point osé faire s'ils n'avoient changé de maîtres : ainsi va le monde. Nous revoilà avec nos hommes jusqu'à Briare, où nous les quitterons pour prendre le chemin d'Autri. J'ai dit à Vardes que je le priois de vous faire entendre que je vous étois meilleure présentement à Paris qu'à Grignan. Je ferai bien tout ce qu'il faut pour vous y recevoir agréablement. Vous savez mieux que moi si nous y avons une maison ou non : je n'ai plus de lettres de d'Hacqueville, et je marche en aveugle, sans savoir ma destinée; qu'importe ? c'est un plaisir. Toute notre troupe vous fait ses compliments, sur-tout le *bien bon*. Voilà un billet pour Vardes, sur ce qu'il m'a fait faire des plaintes de ne l'avoir pas vu ce matin. Je vous souhaite une parfaite santé : votre sang me fait toujours peur. Quant à moi, je me porte très bien ; j'ai bu par un temps admirable ; je n'ai point pris de douche, au moins peu : voilà le bon homme de Lorme content. Je vous embrasse mille fois, ma très chère et très belle; je meurs d'envie de recevoir de vos nouvelles.

---

611. *

A la même.

A Gien, vendredi 1er octobre 1677.

J'ai pris votre lettre, ma très chère, en passant par Briare; mon ami *Roujoux* est un homme admirable ; j'espère que j'en pourrai recevoir encore une avant que de partir d'Autri, où nous allons demain dîner. Nous avons fait cette après-dînée un tour que vous auriez bien aimé : nous devions quitter notre bonne compagnie dès midi, et prendre chacun notre parti, les uns vers Paris, les autres à Autri. Cette bonne compagnie n'ayant pas été préparée assez tôt à cette triste séparation, n'a pas eu la force de la supporter, et a voulu nous suivre à Autri : nous avons représenté les inconvénients, enfin nous avons cédé. Nous avons donc passé la rivière de Loire à Châtillon tous ensemble; le temps étoit admirable, et nous étions ravis de voir qu'il falloit que le bac retournât pour aller prendre l'autre carrosse. Comme nous étions à bord, nous avons discouru du chemin d'Autri; on nous a dit qu'il y avoit deux mortelles lieues, des rochers, des bois, des précipices : nous qui sommes accoutumés depuis Moulins à courir la bague, nous avons eu peur de cette idée, et toute la bonne compagnie, et nous conjointement, nous avons repassé la rivière, en pâmant de rire de ce petit dérangement; tous nos gens en faisoient autant, et dans cette belle humeur, nous avons repris le chemin de Gien, où nous voilà tous; et après que la nuit nous aura donné conseil, qui sera apparemment de nous séparer courageusement, nous irons, la bonne compagnie de son côté, et nous du nôtre.

Hier au soir à Cosne nous allâmes dans un véritable enfer, ce sont des forges de Vulcain : nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux : jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux; de temps en temps ces démons venoient autour de nous, tous fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs; cette vue pouvoit effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenois pas qu'il fût possible de résister à nulle des volontés de ces messieurs-là dans leur enfer. Enfin, nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous dont nous eûmes soin de les rafraîchir pour faciliter notre sortie.

Nous avions vu, la veille, à Nevers, une course la plus hardie qu'on puisse s'imaginer : quatre belles dans un carrosse nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir, qu'elles voulurent gagner les devants lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ma fille, leur cocher nous passa témérai-

rement sur la moustache, elles étoient à deux doigts de tomber dans la rivière, nous criions tous miséricorde, elles pâmoient de rire et coururent de cette sorte, et par-dessus nous et devant nous, d'une si surprenante manière, que nous en sommes encore effrayés.

Voilà, ma très chère, nos plus grandes aventures; car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonneroit pas au mois de septembre. Si vous aviez été Noé, comme vous disiez l'autre jour, nous n'aurions pas trouvé tant d'embarras. Je veux vous dire un mot de ma santé : elle est parfaite, les eaux m'ont fait des merveilles, et je trouve que vous vous êtes fait un *dragon* de cette douche : si j'avois pu le prévoir; je me serois bi n gardée de vous en parler; je n'eus aucun mal de tête; je me trouvai un peu de chaleur à la gorge; et comme je ne suai pas beaucoup la première fois, je me tins pour dit que je n'avois pas besoin de transpirer comme l'année passée : ainsi, je me suis contentée de boire à longs traits, dont je me porte très bien : il n'y a rien de si bon que ces eaux.

---

612. *

A la même.

A Autri, lundi 4 octobre 1677.

Je vous écrivis de Gien, et je vous mandai toutes les folies du monde. La nuit nous donna le conseil que j'avois prévu, qui fut de nous séparer avec peine, car la bonne compagnie est de fort bonne compagnie. Nous arrivâmes ici par un grand chemin tout naturel, et ravis d'avoir évité celui de traverse, qui ne vaut rien, sans qu'il nous en eût coûté autre chose que la folie de passer et de repasser la rivière. Nous avons trouvé cette petite comtesse de Sanzey[1] avec son joli visage, mais une tristesse mortelle d'être devenue sourde au point qu'elle est : elle a toujours les larmes aux yeux; elle est pis que madame de Rochebonne; cette incommodité n'est pas médiocre dans un âge où l'on aime fort à être de tout.

J'admire, ma chère enfant, que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible du pauvre abbé Bayard : je crois rêver en l'écrivant : ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendoit ici. Il vous l'aura mandée comme à moi : mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du chevalier. Tout étoit en joie et en danse chez cet abbé; les violons, les fifres, les tambours faisoient un bruit de fête de province, le plus agréable du monde, sur cette belle terrasse : sa santé avoit été célébrée; j'avois fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avoient jamais vu, et j'avois dit beaucoup de bien de son cœur et de son ame, parce qu'il y en avoit beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivoit pendant tout cela? il mouroit, il expiroit; et le lendemain, quand je lui écrivis en partant une relation de ce qui s'étoit passé chez lui, dont il auroit été ravi, il n'étoit plus au monde; et c'étoit à un mort que j'écrivois. Je vous avoue que je fis un cri du fond de mon cœur, en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera longtemps étonné. J'avois une véritable envie de le voir, et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous pussions avoir; et la première ligne que je lis, c'est sa mort; mais quelle mort! il se portoit très bien; il avoit passé la veille chez madame de Coulanges, avec M. de La Rochefoucauld; il avoit parlé de moi et de la joie qu'il avoit de penser que j'étois chez lui. Le dimanche il prend un bouillon, il le vomit; il eut soif l'après-dînée, il demanda à boire; on le quitte pour un moment, on revient, et on le trouve mort sur sa chaise : quelle surprise! mais quelle promptitude! On est souvent un fort honnête homme, qu'on n'est pas un très bon chrétien; sans confession, sans préparation; enfin c'est un abyme de méditation. Il avoit un abcès dans la poitrine, qui s'est crevé tout d'un coup, et l'a étouffé. Ma très chère, je vous demande pardon, je ne saurois me taire sur une si triste aventure. Je suis assurée que le chevalier en sera surpris par des circonstances que je vous ai dites. J'ai écrit à mon médecin pour me rendre compte de cette santé que je lui avois laissée entre les mains.

[1] Sœur de M. de Coulanges.

Je ne trouve pas bon que vous me remerciiez de l'amitié que j'ai pour le chevalier ; il marche tout seul, et n'a nul besoin de votre assistance. Vous dites que je donne un mauvais exemple pour vous aller voir; et quelle autre amitié peut faire ce voyage, puisque je ne l'ai pas fait ? Une amitié qui va en chaise roulante, une amitié qui n'a point de *bien bon*, une amitié qui n'a point d'affaires à Paris, qui n'a point à déménager : voilà le chevalier; cependant vous ne voulez pas qu'il passe Lyon : je doute qu'il vous obéisse. Pour moi, je m'en vais vous ranger *la Carnavalette*, car enfin nous l'avons, et j'en suis fort aise. Je me porte très bien ; je suis fort contente des eaux, elles sont faites pour moi : je n'avois plus besoin de la douche. Comme je n'avois plus de sérosités, elle m'eût échauffée : ce fut donc par sagesse et par raisonnement que je la quittai sans aucun mal de tête, ni incommodité qui se puisse nommer. Je suis au désespoir de l'inquiétude que vous en avez eue ; le chevalier vous dira si je mens. Au nom de Dieu, ne recommençons point à nous faire dire mille cruautés: portez-vous aussi bien que moi, et je vous promets de n'être point en peine. Quelle joie, ma chère enfant, de vous voir belle et fraîche, et sans *dragons !* Ah ! mon Dieu, les étranges et dévorantes bêtes ! vous n'êtes pas la seule à qui elles font du mal. La bonne Sanzey vous dit mille amitiés. Nous partons demain matin pour être jeudi 7 à Paris. Mon fils ne m'écrit point réglément; il se portoit bien il y a quinze jours; il sera ravi que nous ayons une maison et que vous reveniez : il me paroit aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour lui, et tous deux vous ne me haïssez pas trop; cela n'est-il pas joli ? Adieu, ma très chère, je suis très humble servante de M. de La Garde; votre voyage ne peut manquer d'être heureux avec lui.

615.

A la même.

A Paris, jeudi 7 octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros abbé[1], M. de Coulanges, madame de La Troche, ont très bien fait leur devoir d'amis. Le coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de Sa Majesté sur ce pauvre curé, et que le roi avoit dit à M. de Paris : « C'est un homme très dangereux, » qui enseignoit une doctrine pernicieuse : on m'a » déjà parlé pour lui; mais plus il a d'amis, plus je » serai ferme à ne le point rétablir. » Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite ; je la crois jolie comme un ange, j'en serois folle ; je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage ; vos filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront entièrement : du jour qu'elle y sera il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener ? Hélas ! on n'a que sa pauvre vie en ce monde ; pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là ? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus, mais je n'en veux pas remplir ma lettre : vous auriez du moins de quoi loger cette jolie enfant ; car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet : c'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air. Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode ; mais nous aurons une belle cour; un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes ; et nous serons ensemble, et vous m'aimez, ma chère enfant. Je voudrois pouvoir retrancher de ce trésor qui m'est si cher, toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé ; demandez à tous ces hommes comme je suis belle ; il ne me falloit point de douches ; la nature parle, elle en vouloit l'année passée ; elle en avoit besoin ; elle n'en vouloit plus celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remerciements à vous faire, puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire ; ah ! plût à Dieu que vous pussiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié ! Il y a une personne qui me disoit

[1] L'abbé Le Camus de Pontcarré.

l'autre jour, qu'avec toute la tendre amitié que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous auriez pu en faire ; que vous ne connoissez pas ce que je vaux, même à votre égard. Mais c'est une folie que je vous dis là, et je ne voudrois être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur ; c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation ; cependant elle ne seroit peut-être pas impossible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentiments pour moi, que de ceux de tout le reste du monde; je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli, il se porte bien, et viendra me voir demain. Pour le pauvre abbé Bayard, je ne m'en puis remettre; j'en ai parlé tout le soir : je vous manderai comme en est madame de La Fayette; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry ; j'y veux aller pendant qu'on fera notre *remue-ménage*. Madame de Guitaud avoit fait un fils qui mourut le lendemain ; il fut question de lui en montrer un autre, et de lui faire croire qu'on l'envoyoit à Époisses. Enfin c'est une étrange affaire; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La maréchale d'Albret est morte, le courrier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui vient causer avec vous.

M. DE COULANGES.

Nous la tenons enfin, cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais : car croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela ; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi, plus belle, plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire ; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle, dont elle se porte très bien, quant au corps s'entend : et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous ; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler encore de cette rare Comtesse qui est en Provence : que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent, et que n'en dirons-nous point encore ! Quel gros livre ne feroit-on pas de ses perfections, et combien grosse en seroit la table des chapitres !

Au reste, madame la Comtesse, croyez-vous être faite seulement pour des Provençaux ? Vous devez être l'ornement de la cour; il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que je vous remercie moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre madame votre mère tout entière. En vérité, ma belle Comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour : préparez-vous donc pour ce grand voyage, dormez bien, mangez bien ; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence; songez donc très sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

614.

A la même.

A Paris, mardi 12 octobre 1677.

Hé, oui, ma fille, *quand octobre prend sa fin, la Toussaint est au matin* : je l'avois déjà pensé plus de quatre fois, et je m'en allois vous apprendre cette nouvelle, si vous ne m'aviez prévenue. Voilà donc ce mois entamé et fini : j'en suis d'accord. Vous connoissez bien une dame qui n'aime point à changer un louis d'or, parce qu'elle trouve le même inconvénient pour la monnaie : cett   ne a plus de sacs de mille francs que nous n'av ns de louis : suivons son exemple d'économie. Ma fille, je m'en vais un peu m'entretenir avec vous, quoique cette lettre ne parte pas aujourd'hui.

Nous déménageons, ma chère enfant, et parce que mes gens feront mieux que moi, je les laisse tous ici, et me dérobe à cet embarras. M. de Marseille m'est venu chercher dès le lendemain de mon arrivée. Mesdames de Pomponne et de Vins vinrent hier ici, toutes pleines d'amitié pour vous et pour moi. Madame de Vins me répondit des bonnes intentions de l'évêque pour la paix ; il a, comme vous dites, un autre chaperon dans la fantaisie que celui d'Aix; et ce qui le prouve, c'est qu'il ne veut pas aller à l'assemblée. Je vous ai mandé le peu d'espérance qu'il y a pour votre curé du Saint-Esprit. M. de Guitaud, qui est ici, a recommandé puissamment ce pauvre exilé, et l'a pris hautement sous sa protection. Il est fort empêché à tromper sa femme, qui croit son fils en santé à

Epoisses : il craint les éclats qu'elle fera en apprenant la mort de cet enfant, c'est une affaire : ces sœurs-là ont d'étranges têtes ; quoique la Guitaud soit pleine de mille bonnes choses, il y a toujours la marque de l'ouvrier. J'ai été voir madame de La Fayette à Saint-Maur ; je suis fort satisfaite de son affliction sur la perte de ce bon Bayard ; elle ne peut s'en taire ni s'y accoutumer. Elle ne prend plus que du lait ; sa santé est d'une délicatesse étrange : voilà ce que je crains pour vous, ma chère enfant ; car vous ne sauriez point vous bien conserver comme elle. Mon Dieu, que je serai ravie de voir de mes deux yeux cette santé que tout le monde me promet, et sur quoi vous m'avez si bien trompée quand vous avez voulu ! Il faut avouer qu'il y a bien de la friponnerie dans le monde ; toujours de grandes lettres ; je ne comprends pas comment vous pouviez faire. Vous vous fâchez quand vous recevez trois des miennes à la fois : hé, ma belle, sont-elles écrites de même ? Ne voyez-vous point bien que c'est quelquefois l'ouvrage de plusieurs jours ?

Je ne suis point du tout contente de ce que j'ai appris de la santé du cardinal (*de Retz*) ; je suis assurée que s'il demeure à Commercy, il ne la fera pas longue ; il se casse la tête d'application, cela me touche sensiblement. Je comprends votre tristesse de la mort de ce jeune chanoine : je ne me le remets point. Je vois, comme vous, la Providence marquée dans l'opiniâtreté de ne lui pas donner ce qui le pouvoit guérir : il n'avoit garde de prendre l'émétique, qui l'auroit sauvé ; il faut que les écritures soient accomplies. Nous croyons toujours qu'il dépend de nous de faire ceci ou cela, et jamais on ne peut être convaincu, par exemple, de l'impossibilité de donner cet émétique, parce que ne faisant point ce qu'on ne fait pas, on croit cependant qu'on l'auroit pu faire : ainsi la dispute durera jusqu'à la vallée où nous verrons tout.

J'approuve fort tous vos dîners aux fontaines différentes ; les changemens de corbillons sont admirables. M. de Grignan est-il de cet avis ? a-t-il besoin de cette conduite pour manger son pain-bénit ? Il n'y a point de mémoire d'homme d'un temps si beau et si persévérant ; on a oublié la pluie : quelques vieillards disent qu'ils en ont vu autrefois, mais on ne les croit pas. Ma fille, ne faites jamais de scrupule de me parler des évangiles du jour, dont on a la tête pleine ; hé, bon Dieu ! pourquoi n'en pas parler ? quelle difficulté, et à quoi serviroit cette contrainte avec ses amis ? Je nie que ce soit un défaut ; mais si c'en est un, je consens de l'avoir toute ma vie.

M. de Saint-Hérem a été adoré à Fontainebleau, tant il a bien fait les honneurs ; mais sa femme s'étoit mise dans la fantaisie de se parer, et d'être de tout ; elle avoit des diamants et des perles ; elle envoya emprunter un jour toute la parure de madame de Soubise, ne doutant point qu'avec cela elle ne fût comme elle ; ce fut une grande risée. N'y a-t-il dans le monde ni amis, ni miroirs ? La belle Ludres est toujours au *Poucet* avec sa divine beauté. On murmure de quelque rhume extraordinaire de *Quanto*, comme l'année passée.

A Livry, mardi au soir.

Je suis venue coucher ici sur le dos de madame de Coulanges. L'abbé Têtu y est et le bon Corbinelli. Il fait un temps divin. Le *bien bon* est demeuré à Paris avec tous mes gens pour déménager : il est enrhumé ; tout cela ensemble l'a déterminé. Je m'en retournerai jeudi avec madame de Coulanges. Je coucherai peut-être chez elle ce jour-là, en attendant que je sois rangée. Adieu, ma belle ; l'espérance de vous voir, de vous attendre, de vous bien recevoir, me vaut mille fois mieux que toutes les eaux de Vichi, quoique j'en sois parfaitement contente. La nouvelle de *Quanto* est fausse, et la belle Ludres est à Versailles avec MONSIEUR et MADAME. Tout ce qui est ici vous fait mille amitiés.

---

615. **

Du comte DE BUSSY *à madame* DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 septembre 1677.

Je vous ai bien trouvé à redire depuis quinze jours, ma chère cousine. Je vois bien qu'il ne vous faut jamais voir, ou qu'il ne vous faut jamais quitter ; mais au moins voudrois-je que nous fussions voisins à la campagne ; je vous y aimerois encore mieux qu'à Paris : on y est trop dissipé. Pour des nouvelles de ce pays-là, je ne vous en manderai point ; car

assurément vous les savez : mais je vous y ferai faire quelques réflexions, si vous le trouvez bon; comme, par exemple, sur la mort de la vieille Puisieux. Nous en voilà délivrés; ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignoit un peu trop ses amis? il falloit marcher si droit avec elle!

Vous me devez un compliment sur la mort du grand prieur de Champagne, ce n'est pas que je m'en soucie : mais il étoit cousin-germain de mon père, et je le voyois quelquefois. Si vous vouliez, pour n'en pas faire à deux fois, fourrer aussi dans le même compliment la condoléance de la mort de la vieille Bouligneux, qui étoit ma tante, je crois que vous ne feriez pas mal, si ce n'est que vous voulussiez attendre la mort de la vieille Toulongeon pour les mettre tous ensemble. Je laisse cela à votre discrétion. Mais à propos de celle-ci, elle a passé céans le jour que vous partîtes de Toulongeon; et elle me fit de grandes plaintes de l'empressement que vous aviez eu à traiter avec le président de Berbisi de votre part de la succession du président Frémiot. J'eus beau lui dire que dix mille écus, que vous auriez présentement, valoient au moins vingt mille quand la présidente Frémiot viendroit à mourir, elle ne se rendit point à mes raisons; et quand je vis cela, je la laissai à la merci de ses douleurs. Au reste, Madame, je vous supplie de dire de ma part à votre cocher que celui de M. Jeannin l'a bien effacé en ce pays-ci. Il versa un tour et demi son maître le lendemain de votre départ, et démit l'épaule à l'aînée de ses sœurs ; cela les obligea à revenir tous à Montjeu, où ils sont encore. Madame de La Boulaye [1] passa ici il y a huit jours pour s'en aller chez elle faire balayer sa maison, afin d'y recevoir dignement le *Gobin Villars*, qui vient, dit-on, l'épouser. Plût à Dieu que vous et moi fussions aussi aises qu'elle le jour qu'elle étalera son dais et son cadenas à Autun.

Chandenier est à Paris en pleine liberté; il donne sa démission pure et simple, et se remet à la discrétion du roi pour la récompense de sa charge. S'il avoit fait cela il y a seulement dix ans, il auroit fait le profit que vous voulez faire avec madame Frémiot; il auroit gagné l'intérêt de cent mille écus au moins, qui se seroit monté à cinquante mille; il se seroit épargné les chagrins d'une longue prison après un long exil, et il ne se seroit pas distingué, comme il l'a fait, par une longue folie; mais enfin le voilà hors d'affaire : nous ne savons pas encore ce que le roi aura fait pour lui. Adieu, ma chère cousine, je vous assure que je vous aime bien. Il m'a pris un redoublement d'amitié pour vous, que je sens bien qui se tournera en *continue*.

[1] Madelaine Fouquet, fille de Christophe, comte de Chalau, procureur-général au parlement de Bretagne, veuve de François de Rochefort, marquis de La Boulaye. Ce mariage n'eut pas lieu; on ne sait ce que peut être ce *Gobin Villars*.

---

616. **

De madame DE SÉVIGNÉ *au comte* DE BUSSY.

A Paris, ce 13 octobre 1677.

Il y a quatre jours que je suis revenue de Vichi. J'y portai un souvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne et agréable réception, de la beauté de Chaseu, de votre conversation, du mérite de ma nièce de Coligny, que j'aime et qui me plaît. Parmi tant de bonnes choses, j'avois un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque chose de vos *Mémoires*, pour lesquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprends pas comment je ne m'en avisai point. Je suis fort aise que, de votre côté, vous m'ayez trouvé un peu à dire. Vous vous étiez donc réchauffé pour moi en me voyant. Cela fait bien de l'honneur aux gens quand l'amitié redouble par la présence. Pour moi, je crois que nous nous aimons encore plus que nous ne pensons. Cette Puisieux étoit bien épineuse, Dieu veuille avoir son ame. Il falloit, comme vous dites, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année passée, je disois, en voyant sa triste convalescence et sa décrépitude : Mon Dieu! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai? Un jour Patrix étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, et ses amis s'en réjouissant avec lui, et le conjurant de se lever : « Hélas! messieurs, leur dit-il, ce n'est pas » la peine de se rhabiller. » Mon Dieu, mon cousin, que cette réponse m'a paru plaisante! Je crains de vous avoir déjà fait ce conte. Mais à propos de

mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du grand-prieur de Champagne, je le veux bien ; et quand j'y ajouterois encore la tante et la belle-mère, je suis assurée que quelque petite que fût ma consolation, elle auroit toute la force nécessaire. Vous souvient-il que vous me dîtes une fois sur une mort de père ou de mère : Que vous aviez attendu long-temps ma lettre, mais qu'ayant vu qu'elle tardoit trop à venir, vous vous étiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pu? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la *versade* de M. Jeannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, et j'en écrivis à M. Jeannin, car quand il y a fracture, cela mérite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la manière dont nos deux oncles nous écrasoient, ma nièce et moi. Corbinelli dit que si c'eût été vous qui eussiez été sur votre beau-frère, vous n'auriez pas perdu cette occasion de procurer innocemment une succession à votre fille. Il a pensé mourir, notre pauvre Corbinelli ! Il prit de l'or potable qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fièvre. Ne diroit-on pas que pour vivre il n'est rien tel que d'être riche ; cependant nous ne savons que trop qu'il ne l'est pas : il n'est rien tel que d'être riche : un gueux en seroit mort. Je crois que ma tante de Toulongeon aimeroit mieux mourir que de vivre à ce prix-là. La plaisante chose que l'avarice ! Voyez à quoi lui servira la succession de M. de Frémiot après qu'elle sera morte; et avec quelle exactitude elle n'y veut rien perdre, par l'horreur de perdre seulement, car elle le perd d'une autre manière ; mais c'est sous l'apparence de n'être pas dupe, et de ne point trop relâcher ; et plût à Dieu que j'eusse traité, comme elle le dit, de ma part de cette succession, je souffrirois courageusement ses reproches; mais elle n'a que faire de craindre ; on ne m'a pas prise au mot, ni même écouté ma proposition. Madame de La Boulaye a bien mieux fait valoir celle de M. de Villars; on ne dit rien ici de cette noce.

Enfin, Chandenier s'est rendu, mais par la raison que les plus courtes folies sont les meilleures, les plus longues sont les pires; il en est un bel exemple.

On parle d'une espèce de victoire du maréchal de Créqui. Il a battu les Allemands. Avez-vous jamais ouï parler d'une étoile si brillante que celle du roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine et à Despréaux, en leur commandant de travailler à son histoire, dont il aura soin de donner des Mémoires. Je voudrois bien voir un échantillon de cet ouvrage. Adieu, mon cher cousin; j'embrasse cette *heureuse tourterelle consolée*, et je vous conjure de m'aimer toujours. La *belle Madelonne* viendra dans un mois.

FIN DU PREMIER VOLUME.